Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/manueldarcholo01lecl


The Institute of Me
LIBRARY
Toronto,

MANUEL

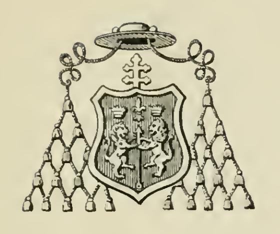
D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AU VIII[e] SIÈCLE



The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

DEC 21 1973



DÉDIÉ

A

MONSIEUR LE CARDINAL

RAMPOLLA

PRÉFACE

Dans ce livre j'ai essayé de grouper les résultats et de présenter les conclusions scientifiques dont les éléments sont exposés dans le Dictionnaire d'archéologie chrétienne.

Si le mot de l'histoire ne devait être prononcé tant que nous n'avons qu'une connaissance fragmentaire du passé, j'aurais dû m'interdire d'énoncer des hypothèses et d'entrevoir des solutions, même fondées sur la multitude des faits. Mais je n'ai pas eu le courage de remettre à de trop lointains successeurs l'élaboration d'un essai de synthèse archéologique. Cependant mon livre, je le sais, est imparfait et il pourra s'améliorer beaucoup par les critiques qu'il s'attirera.

Je tiens à rendre hommage au talent de M. A. Riolet, dont les dessins ont une valeur artistique et documentaire, et à la libéralité peu commune avec laquelle MM. Letouzey et Ané ont accordé, sans jamais hésiter, tous les perfectionnements proposés.

H. LECLERCQ.



The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

DEC 21 1973

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

I. HISTOIRE — II. CHRONOLOGIE — III. TOPOLOGIE IV. SOURCES LITTÉRAIRES V. DÉFINITIONS — VI. BIBLIOGRAPHIE

I. HISTOIRE

L'archéologie chrétienne est la science des origines monumentales du christianisme. De même que toute époque historique comporte des monuments dont le degré plus ou moins parfait de conservation provoque la curiosité et les commentaires, de même on peut dire qu'il existe au moins deux et peut-être trois archéologies chrétiennes correspondant à chacune des périodes de l'histoire du christianisme. Ces périodes sont l'antiquité proprement dite, le moyen âge, les temps modernes depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Ce livre est exclusivement consacré à la première période : l'antiquité.

La durée de cette période n'est pas rigoureusement déterminée. Suivant les uns, sa limite extrême doit être le VIe siècle ; d'autres consentent à reculer cette limite jusqu'au temps de la Renaissance carolingienne en Occident et de la querelle des Iconoclastes en Orient. Les arguments invoqués de part et d'autre en faveur de l'opinion soutenue sont presque tous dignes d'attention et de discussion. Nous ne pourrions, sans inconvénient, nous engager dans cette voie ; ainsi nous nous bornerons à dire que la dernière limite est celle que nous choisissons.

Sans doute l'archéologie, pendant ces huit premiers siècles de notre ère, ne marche pas dans la même direction, ni à la même allure en Occident et en Orient. A partir de la première moitié du IVe siècle, la création de Constantinople introduit dans l'archéologie, comme dans l'art, une sorte de dédoublement. Le champ d'étude se trouve de ce fait prodigieusement agrandi, et l'obligation

de resserrer dans les bornes de deux volumes les résultats qu'il nous livre impose l'obligation de ne dire rien de plus que l'essentiel.

Ce n'est donc pas l'histoire monumentale de l'antiquité chrétienne qu'on se propose d'écrire, ce n'en est que l'évolution. Il ne faut pas chercher ici ce qu'on n'a pu ni voulu y mettre. On n'a pas eu dessein de représenter le passé, mais de le comprendre. On n'a pas songé à tout dire, et à bien dire, mais à dire le nécessaire. On ne raconte pas, on expose et on explique. Le trait, l'anecdote, la nuance, tout ce qui donne la sensation du passé comme actuelle, importe moins que l'enchaînement et la réaction des raisons profondes dont nous ne saisissons souvent que les mille effets divergents et contrariés. On va donc étudier les origines et le développement de l'œuvre monumentale du christianisme en Occident et en Orient, pendant les huit premiers siècles de son existence.

Cette œuvre, longtemps méconnue, méprisée même, n'a commencé d'être appréciée que vers le temps où, au sortir du moyen âge, on se mit à tout comprendre. Après une période trop exclusivement consacrée à la recherche, à l'intelligence et à la restauration des ouvrages en tous genres de l'antiquité classique, la Renaissance s'aperçut de l'existence d'une autre antiquité, l'antiquité chrétienne. Les luttes religieuses qui marquèrent le début du XVIe siècle ayant discrédité en partie les anciens procédés d'argumentation, la controverse théologique se trouva amenée sur le terrain critique des faits historiques. Après la revision des textes anciennement connus, la publication d'un grand nombre d'autres, ignorés jusqu'alors, on fut conduit à utiliser les monuments dont le témoignage affermissait, ébranlait ou ruinait les conclusions acceptées et établies d'après ces traditions vagues et troubles qui tenaient lieu d'histoire du passé.

Vers le milieu du XVIe siècle, un jeune moine augustin, Onofrio Panvinio, doué d'une science étendue et d'une indomptable ardeur au travail, entrevit et ébaucha un recueil des antiquités romaines conçu sur un plan gigantesque qu'une mort prématurée l'empêcha de réaliser (1529-1568). Ses ouvrages imprimés et ses manuscrits donnent une haute idée de la clarté de son intelligence, du tour méthodique et de la culture de son esprit[1]. Son attention se tourna vers les catacombes romaines, alors ensevelies presque en totalité, inexplorées et inaccessibles ; le livre qu'il leur consacrait constatait cet

1. Voir *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, in-4°, Paris, 1903, art. PANVINIO.

état de choses, mais en même temps il orientait les esprits curieux vers quelques directions nouvelles. Parmi ceux qui entrèrent dans cette voie, aucun ne recueillit l'héritage de Panvinio. Ils furent d'ingénieux collectionneurs que le sentiment des lacunes de leur formation archéologique retint toujours sur le seuil de leur cabinet, parmi leurs notes accumulées et leurs curiosités inexpliquées. Leurs noms doivent être tus par cette science qu'ils n'ont pas servie efficacement à l'heure où ils le pouvaient faire. Leurs papiers conservés jusqu'à nos jours contiennent des observations demeurées lettre morte, jusqu'au moment où leur intérêt était très amoindri et leur influence entièrement nulle [1].

Le cardinal Baronius mit à profit les notions fournies à l'histoire par l'archéologie. C'était une innovation, et il faut en tenir compte à celui qui la tenta ; cependant on ne voit pas qu'elle ait exercé une influence sur les contemporains.

L'archéologie n'avait trouvé, jusqu'à la fin du XVIe siècle, que des admirateurs ; à ce moment, elle reçut son organisation. Comme ni l'originalité, ni le génie même, ne consistent à n'avoir point de précurseurs, mais le plus souvent à réussir où les autres avaient échoué, nous rendrons à ces antiquaires trop discrets dont nous avons parlé, la place d'honneur qui leur appartient, pour avoir contribué à la formation scientifique d'Antoine Bosio (1576-1629) [2]. Celui-ci explora les catacombes pendant trente-cinq années environ, souvent au péril de sa vie. L'œuvre qui renferme les résultats de ses études et de ses fouilles parut après sa mort, sous le titre, devenu classique, en ces matières, de *Roma sotterranea*. Par les résultats positifs qu'elle enregistre, par les questions qu'elle résout et par celles qu'elle soulève, par les horizons qu'elle découvre et par-dessus tout par la méthode topographique qu'elle inaugure et par la discipline scientifique qu'elle institue, la *Roma sotterranea* fondait une science nouvelle et une nouvelle manière de raisonner. S'il est permis de comparer les œuvres les plus dissemblables afin de prendre une idée juste de la part de chacune d'elles dans la formation de la pensée universelle, il ne sera pas exagéré de dire que ce livre doit prendre place à côté et sur le même rang que l'*Anatomie* de Vésale, la *Diplomatique* de Mabillon, le *Discours sur la Méthode* et l'*Histoire des Variations*.

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Ciacconio, Winghe, Macarius, Ugonio.
2. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Bosio.

Depuis plus de trente années que Bosio faisait ses découvertes, le bruit s'en était répandu. On s'en préoccupait dans le monde savant, surtout dans le clergé lettré. Le livre, sans paraître même y songer, répondait exactement aux exigences des polémiques religieuses engagées. Devant la prétention du protestantisme de ressusciter le christianisme primitif, dont il représentait l'Eglise catholique comme entièrement déchue, la *Rome souterraine* venait apprendre ce qu'avait été cette primitive Eglise, et combien elle se tenait près dans ses dogmes, sa discipline et ses symboles, de l'Église du XVIe siècle.

Aussi, le succès fut immense, supérieur à l'espoir qu'on en avait conçu. Une sorte de révélation sembla frapper les esprits, et on cita plus d'un exemple de conversions opérées par la seule influence de faits si éloquents et si bien attestés. En peu de temps, le gros livre fut épuisé, malgré son prix, et on dut songer à une nouvelle édition ; mais cette fois, pour pénétrer en tout pays, ce ne fut pas en italien, dans le texte original, mais dans la langue universelle, en latin, que l'in-folio fit son apparition.

Nous ne savons pas un livre, disait Louis Vitet, qui exhale un tel parfum de bonne foi, de piété sincère et de merveilleuse sagacité. N'étaient les planches, qui nous déroutent par leur infidélité manifeste, il suffirait de lire avec attention cet immense volume pour avoir vu les catacombes. Les planches sont inexactes par la simple raison qu'elles sont de leur époque : parce que, en 1630, personne, en Italie, ne dessinait exactement et n'était en état de faire d'un objet quelconque une copie vraiment fidèle. Qu'on fût plus ou moins habile, peu importait ; c'était toujours le même procédé, le système de l'à peu près, de l'expression conventionnelle, le parti pris d'arrondir tous les angles, de faire onduler toutes les lignes, de tout interpréter, de ne rien accentuer. C'est un triste échantillon de l'art chrétien primitif : ces figures banales, sans esprit et sans forme, que rien ne caractérise, dont on ne peut nettement distinguer ni les traits, ni les gestes, ni l'expression, ni le costume, n'étaient pas faites pour donner grand désir de connaître les originaux. Aussi, ces planches sont en partie coupables de la longue indifférence qu'ont rencontrée les catacombes. Ce n'est pas à Bosio qu'on peut en faire un crime : il avait choisi ses artistes avec discernement et les avait bien surveillés ; mais, quand il aurait pu, en redoublant de soin, obtenir d'eux ce genre d'exactitude qu'on exigerait aujourd'hui, nous doutons qu'il en eût pris la peine. Ce qu'il

demandait à ses dessinateurs, c'était moins des imitations trait pour trait, des reproductions absolument conformes aux modèles, que de simples indications suffisamment intelligibles pour aider à comprendre le texte.

Il faut donc, quand on ouvre l'œuvre de Bosio, faire abstraction des planches, ou ne les considérer que comme des lettres mortes, comme des signes géométriques ; en revanche, quelle vie dans le texte, quelle ampleur de doctrine, quelle richesse d'érudition ! on se sent pénétré de respect devant un tel monument, devant les travaux qu'il suppose. Ne parlons même pas des dangers, des fatigues de ces explorations sans cesse répétées ; ce n'est là que le côté physique, en quelque sorte, de cette grande entreprise ; il s'agit des études, des lectures, des savants exercices qu'avait dû s'imposer cet éminent esprit pour s'élever à la hauteur de sa mission ! Ce long travail préparatoire commença dès son adolescence, dès cette première aventure souterraine qui révéla sa vocation. Du jour où il sentit que les antiquités chrétiennes seraient pour sa vie entière un inépuisable aliment, rien ne lui coûta pour acquérir les notions nécessaires à l'accomplissement de son dessein. Ce qu'il a lu, la plume à la main, passe toute croyance, et la trace en existe dans quatre énormes volumes in-folio entièrement écrits par lui et conservés à la bibliothèque Vallicellana. C'est le dépouillement complet de tous les Pères de l'Eglise, de tous les canons, de tous les conciles, de tous les actes des martyrs, de toutes les archives ecclésiastiques, en un mot, de tous les documents grecs ou latins, imprimés ou manuscrits, qui pouvaient avoir trait, soit aux sépultures chrétiennes proprement dites, soit aux images symboliques, soit aux scènes bibliques, aux inscriptions mystérieuses dont elles sont revêtues. Et ce n'est là qu'une partie des matériaux de la *Rome souterraine*. La preuve existe qu'on a perdu plusieurs autres volumes de ce même format, plusieurs recueils d'extraits, de citations, de notes, tout entiers de sa main. On peut dire qu'il s'était armé de pied en cap pour entreprendre sa conquête ; et que, jusqu'à son dernier jour, il ne cessa de poursuivre cette grande œuvre d'érudition, concurremment avec la vie active et les fatigues de l'explorateur.

Ce qui était plus difficile encore que de mener à fin ces lectures formidables, ce qui exigeait d'amples ressources, non seulement de force et de volonté, mais de lumière et d'intelligence, c'était de se tracer un plan, une méthode. La méthode de Bosio est la plus simple du monde, la seule naturelle, la seule vraie dans ce genre

de recherches. Elle consiste à procéder par ordre topographique, en d'autres termes, à étudier successivement chaque cimetière, chaque groupe de galeries souterraines, comme un ensemble isolé et distinct, à constater sa position, à recueillir les notions historiques, les souvenirs particuliers qui s'y rattachent, les noms qu'il a portés, ceux de ses fondateurs, ceux des martyrs ou des illustres personnages qui y furent ensevelis ; puis à relever toutes les inscriptions, à décrire tous les monuments, toutes les peintures qui le décorent, et non pas à passer de cimetière en cimetière, çà et là, au hasard, cherchant par prédilection tel ou tel genre de monuments, telle ou telle sorte d'inscription, manière de procéder qui ne peut engendrer que la confusion et le désordre. La méthode de Bosio donnait, une fois pour toutes, des résultats certains ; suivie avec persévérance, c'était l'infaillible moyen d'asseoir sur de solides bases la science de l'antiquité chrétienne. Des divisions toutes trouvées s'offraient à l'explorateur. Les voies romaines, comme on sait, partent du cœur de la ville et vont rayonnant alentour, à travers la campagne, dans des directions divergentes : elles sont les jalons naturels qui marquent les degrés successifs d'un parcours circulaire autour de la cité. Bosio ne pouvait donc mieux faire, pour diviser son livre, que de suivre tout simplement les voies romaines, l'une après l'autre. Il débute par l'Aurélienne et la Cornélienne, puis, passant à la voie de Porto, et ainsi de suite, de voie en voie, jusqu'à la Flaminienne, il se trouve avoir fait tout le tour de la ville. Seulement, il traite à part les catacombes du Vatican, et celles qui s'étendent à l'intérieur des murs. Bosio n'a découvert et parcouru que trente cimetières environ, et on en connaît aujourd'hui plus de soixante. Son prodigieux labeur et la sûreté de sa méthode l'excusent de toute négligence et de toute lassitude, mais le temps lui manqua, et, pour lui, la mort vint trop tôt.

Le seul reproche qu'il y ait peut-être lieu de faire à Bosio, c'est de n'avoir pas toujours tiré tout le parti possible de sa propre méthode et des immenses matériaux qu'il avait amassés. Tous les dons du grand archéologue se rencontraient en lui, sauf une certaine audace dans la critique et dans l'intuition. Il avait bien parfois l'instinct divinateur, et nous en citerons des exemples, mais son extrême modestie et sa conscience presque excessive le détournaient d'en faire usage. La conjecture lui faisait peur, non sans quelque raison, car elle a ses dangers, et la plupart du temps il est sage de l'exclure ; sans elle, cependant, l'érudition languit ; elle en est le sel

et la vie. Le problème est de n'en user qu'avec juste mesure, en sachant qu'on en use, comme un moyen de sonder la vérité et avec la résolution d'abandonner aussitôt l'hypothèse, si les faits ne la justifient pas. La circonspection de Bosio est souvent plus que de la prudence, elle va jusqu'à la timidité. Aussi, tout en laissant d'impérissables traces partout où il a passé, grâce à l'ordre excellent, à la clarté parfaite avec laquelle il a classé et décrit ce qu'il a vu, on peut dire qu'il n'a pas fait faire à la restitution de la topographie historique des catacombes, tous les progrès qu'avec son vaste savoir on pouvait attendre de lui. Il est vrai que les documents recueillis par Bosio, si riches, si nombreux, si bien ordonnés qu'ils fussent, ne pouvaient pas encore lui révéler un certain ordre de faits qui, seuls, lui auraient permis de rectifier sans scrupule les dénominations traditionnelles qu'il acceptait sans contrôle suffisant. Certains *itinéraires* antérieurs au IXe siècle, et destinés aux pèlerins, donnent les noms des divers cimetières groupés sur chaque voie, et les distances qui séparent chacun d'eux de l'enceinte de la cité. Ce sont là des trésors en matière de topographie : Bosio ne les connaissait pas, et, par cette raison même, il ne pouvait attribuer l'autorité qu'on attache aujourd'hui à une liste des sépultures des plus illustres martyrs romains, que Guillaume de Malmesbury a insérée dans sa Chronique, et qui confirme de point en point les distances marquées par les itinéraires. A supposer qu'il connût cette liste, Bosio était bien excusable de n'en pas deviner l'importance, puisqu'il n'avait pas le moyen d'en contrôler la justesse, et qu'il devait naturellement tenir assez peu de compte d'un pareil document, écrit en Angleterre, par un chroniqueur du XIIIe siècle.

C'est donc faute, non pas de sagacité, mais bien plutôt de notions suffisantes, que Bosio s'est tenu sur la réserve, en matière de conjectures et d'intuition historique. Une méthode d'investigation excellente, des résultats analytiques immenses, des données topographiques et historiques incomplètes, telle est sa part dans l'exploration scientifique des catacombes. S'il a laissé beaucoup à faire à ses successeurs, il avait à lui seul fait bien plus que sa tâche, et leur avait, il faut le redire encore, révélé la science et préparé le terrain.

L'œuvre de Bosio tomba aux mains des théologiens de l'Oratoire qui la traduisirent en latin, et la retouchèrent ou la remanièrent autant qu'il le fallait, pour y introduire une saveur polémique qui

était une déformation de l'ouvrage original, et une déviation vers un but différent de celui que Bosio avait poursuivi. Ainsi accommodée, la *Roma subterranea novissima*, de Paul Aringhi, éclipsa le livre qu'elle prétendait traduire, et contribua puissamment à attirer l'attention sur l'archéologie romaine, puisque c'est à celle-ci que se bornait alors l'archéologie sacrée.

Aringhi affirma qu'il avait refait de fond en comble l'ouvrage de Bosio, bien qu'il n'y eût introduit d'autre nouveauté que de verbeuses amplifications, des digressions sans but et sans mesure. Pas une observation substantielle sur les monuments découverts depuis la mort de Bosio, rien de neuf, en un mot. Et cependant, si défectueux qu'ils fussent, ses deux volumes, grâce à la vertu propre, à l'intérêt puissant de l'œuvre originale, eurent un succès plus grand encore que l'édition première. Parus à Rome en 1651, on les réimprimait dès 1659 à Cologne et à Paris. Ces réimpressions, traductions et adaptations de l'œuvre primitive, dont on trouvera plus loin le détail, sont la plus claire démonstration de l'intérêt passionné qui s'attachait à la science naissante de l'archéologie chrétienne.

A Rome, cependant, et dans les pays protestants on perdit de vue — si on l'entrevit jamais — le but scientifique purement objectif de Bosio. A l'exploration succéda l'exploitation des catacombes.

Si démodée que paraisse aujourd'hui la comparaison des hommes entre eux, il n'en est pas moins vrai que la méthode comparative appliquée aux sciences les plus diverses, la philologie, la biologie, a fait des merveilles. I ne peut s'agir, pour nous, d'établir des parallèles, de donner des rangs ; mais, rapprocher certains noms représentatifs d'une méthode, c'est montrer, d'une manière rapide et claire, les sinuosités de la courbe qui représente l'histoire tout entière de la science archéologique. De Bosio à Aringhi, de Aringhi à Boldetti, de Boldetti à J.-B. De Rossi, qui ne voit que la décadence et le relèvement sont mesurés aux ouvrages dont ces noms évoquent le souvenir ? La seconde moitié du XVIIe siècle est remplie par des polémiques tournant sans cesse sur la question des signes du martyre autorisant le culte rendu aux ossements extraits des catacombes. Néanmoins, pendant cette période stérile, on avait vu un essai digne d'attention, le recueil posthume de Jean L'Heureux, sur les pierres gravées basilidiennes. C'était le premier catalogue raisonné établi dans des conditions satisfaisantes, l'impulsion et le modèle des travaux analogues entrepris au siècle suivant.

Parmi ceux qui servirent le plus efficacement l'archéologie, il est

un homme que nous rencontrerons souvent lorsqu'il s'agira de quelqu'un de ces mille petits services que rendent ceux-là qui ont l'esprit assez ouvert pour concevoir le profit qu'on en pourra tirer, c'est Peiresc [1]. Connu des seuls amateurs de son temps et des marchands de curiosités, son influence a été réelle, néanmoins, sur le progrès immédiat des études d'antiquité. Son universelle curiosité, son attention et sa pénétrante critique, bien que dispersées à l'infini, font présager la renaissance archéologique peu éloignée à laquelle aura contribué, de son côté, un médecin lyonnais, Jacques Spon, qui songea, un des premiers, à se détourner de l'archéologie romaine et à orienter ses recherches vers l'Afrique et l'Asie-Mineure [2]. Cependant, Spon n'avait pas su s'interdire d'utiliser ses vastes connaissances au point de vue confessionnel, et c'était Mabillon, initiateur en cette matière comme en plusieurs autres, qui donnait le premier exemple d'une discussion rigoureusement objective sur un sujet que l'on s'était habitué à ne plus traiter qu'avec des préoccupations apologétiques. Enfin, les dernières années du XVIIe siècle voyaient dans les ouvrages de Ciampini la promesse d'un réveil prochain, à Rome même, de l'esprit scientifique.

Jamais, même au moyen âge, on n'en avait été plus éloigné. Bosio disparu, tout change et se transforme. Ce ne sont plus les catacombes qu'on étudie, ce sont uniquement les objets qu'elles renferment. L'accessoire devient le principal. Les questions d'histoire et de topographie sont mises de côté : il n'y a plus que des problèmes de sainteté, de dévotion ; problèmes insolubles à la façon dont on les pose, et dont l'histoire et la topographie auraient pu seules donner la clef.

Deux causes contribuèrent à l'abandon de la méthode établie par Bosio. D'abord, les autorisations accordées à de simples particuliers de fouiller, à leurs frais, les galeries restées vierges, pour en extraire des ossements, des reliques de saints et de martyrs ; en second lieu, la polémique purement abstraite et théorique dont ce genre de recherches fut le signal et l'occasion.

Est-il besoin de dire que déléguer le droit de fouilles à des gens qui travaillaient à leur mode et où bon leur semblait, sans plan, sans direction, sans surveillance, c'était le sûr moyen de tout perdre, de tout sacrifier ? En procédant ainsi, non seulement les galeries

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. PEIRESC.
2. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. SPON.

devaient être attaquées comme au hasard, de tous côtés, sans ordre, sans précautions ; mais personne ne devait songer à prendre la moindre note des lieux où on aurait fouillé, à en chercher l'histoire, à en tenir un compte exact, à faire la description fidèle des objets découverts. Aussi, pour toute cette période de concessions privées, il ne reste absolument rien ; pas un vestige, pas une indication ; et, lorsqu'un peu plus tard, lorsque, après Grégoire XV, sous les pontificats d'Urbain VIII, d'Alexandre VII et de Clément IX, l'autorité ecclésiastique, réveillée par de si grands abus, prit en main la direction des fouilles et supprima toute concession privée, l'habitude était si bien prise d'opérer sans méthode, et les traditions de Bosio étaient tellement perdues, que les travaux officiellement conduits ont laissé tout aussi peu de traces que ceux des simples particuliers.

Et cependant, durant cet intervalle, depuis la mort de Bosio jusqu'à la fin du XVIIe siècle, on ne peut dire à quel point les fouilles furent actives et quelle immense étendue de souterrains fut déblayée, explorée, et, malheureusement, dévastée. On en a aujourd'hui la preuve, en dépit du silence gardé par les explorateurs ; quelques mots échappés çà et là aux archéologues du temps, et recueillis dans des compilations contemporaines, permettent d'apprécier l'importance de ces travaux restés pour nous stériles et inconnus. Ainsi, dans le recueil de Fea, on trouve une description sommaire des fouilles entreprises hors de la porte Portèse, qui mirent à découvert quantité de tombeaux ; un, entre autres, orné d'une série de riches médaillons des plus rares, de joyaux, de bijoux, de pierres gravées et de médailles. Ailleurs, ce sont des camées superbes, ou bien un tombeau entièrement incrusté d'or. On a peine à comprendre que les archéologues de ce temps, qui ne manquaient pourtant pas de lumières, aient pu passer avec indifférence devant de tels trésors, les laisser perdre ou vendre à vil prix par d'ignorants ouvriers, et qu'aucun d'eux n'ait eu l'idée d'en consigner la découverte et la description dans une suite, un appendice à l'œuvre de Bosio. Si, dès l'origine, ce travail si simple eût été entrepris, nous aurions aujourd'hui un supplément à la *Rome souterraine* deux ou trois fois plus précieux et plus considérable que l'ouvrage lui-même.

En 1700, parut le recueil d'inscriptions de Raphaël Fabretti, qui fonda définitivement la science des inscriptions et y assigna un rang à l'épigraphie chrétienne. Désormais, celle-ci avait sa place marquée ; et si l'ouvrage de Fabretti n'était pas tel que le souhaiteraient les

exigences de la science moderne, il réalisait plus qu'on ne pouvait attendre à l'époque où il fut publié[1]. Vingt années plus tard, en 1720, le prélat chargé pendant plus d'un demi-siècle de la direction des fouilles de la Rome souterraine publia le résultat de ses « observations »[2]. Monsignor Boldetti avait eu ainsi l'occasion de donner un ouvrage qui, par l'abondance et l'importance des découvertes, pouvait transformer la valeur de celui que Bosio avait laissé. Des cimetières inviolés, des régions souterraines insoupçonnées avaient été parcourus en tous sens par cet excellent homme, qui eut le bonheur unique de lire dans les catacombes les inscriptions à date certaine remontant aux premières années du christianisme, de relever des peintures intactes, d'innombrables sépultures demeurées en l'état où elles étaient à l'heure où un maçon assujettit au IIe et au IIIe siècle la tablette de marbre qui les fermait ; de recueillir des médailles, des lampes, des fonds de coupe et une multitude d'autres objets. De là sortit un recueil sans cohésion, sans méthode, sans autorité. Si la bonne foi de l'homme est à l'abri de tout soupçon, la négligence de l'archéologue est au-dessous des pires sévérités. Les monuments recueillis sans soin, décrits sans exactitude, copiés sans fidélité, disposés sans ordre ont perdu, en passant par les mains de l'éditeur, une partie de leur valeur. Mais, un plus grand nombre d'entre eux ayant disparu aujourd'hui, et le livre de Boldetti étant seul à les mentionner, on ne peut souvent, ni invoquer leur témoignage, ni omettre celui du prélat romain.

Si l'administration des catacombes romaines par Boldetti fut un irréparable désastre, le livre qui en accommoda les résultats compensa dans une certaine mesure le mal déjà accompli en ramassant des *observations* que nul, désormais, n'était en état de faire et dont l'humble détail, même sous sa forme chaotique, rend encore service. La publication de ce livre fut comme un bienfait posthume de Mabillon, dont la célèbre lettre *Sur le culte des saints inconnus*, reprise par quelques protestants au cours d'une polémique soutenue contre l'incurie et la mauvaise foi apportée dans la reconnaissance des ossements des martyrs, continuait à alarmer les dignitaires responsables. Ceux-ci, pour ruiner les attaques dont ils étaient l'objet, avaient ordonné à Boldetti de justifier sa méthode et celle de ses prédécesseurs en décrivant les procédés suivis pour l'exploration

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Fabretti.
2. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Boldetti.

des galeries. Les *Osservazioni* n'étaient pas, dans la pensée de l'auteur, un livre de science, mais une justification personnelle.

Pendant ces controverses, les fouilles allaient toujours leur train. C'était une mine que, sans relâche, on exploitait sans qu'il en restât rien. Chaque jour voyait déblayer des galeries ou des chambres nouvelles, et personne n'était là pour constater la découverte, pour en apprécier l'importance, pour en garder la mémoire. La plupart des objets trouvés, ceux-là surtout qui étaient de quelque prix et d'un petit volume, disparaissaient sans qu'on s'en aperçût ; les autres, les fragments de marbre ou de pierre, les grandes inscriptions, ne pouvant être dérobés, s'accumulaient et formaient des amas dont on ne savait que faire. Aussi de temps en temps on en chargeait des chariots et on les transportait par milliers, tantôt dans des musées publics ou privés, tantôt dans des églises. C'était pour les soustraire à la profanation. La précaution fut vaine. Les innombrables inscriptions ainsi portées, du temps de Boldetti, à Santa-Maria-in-Trastevere, ont péri presque toutes, sans qu'on sache comment, et celles qui subsistent n'ont survécu que comme matériaux et sont noyées dans des murailles.

Quelques années avant le livre de Boldetti, en 1716, la science archéologique parut entrer dans la voie du progrès ininterrompu et définitif. Le sénateur Buonarotti édita et commenta les fonds de coupe en verre doré trouvés dans les catacombes. Cette monographie se rattachait à la pensée déjà séculaire de Jean L'Heureux d'aborder l'étude de l'antiquité en constituant des séries aussi complètes que possible, et de s'efforcer de saisir la doctrine qui se dégagerait de la totalité des monuments connus. En 1722, Montfaucon appliquait cette méthode aux pierres gnostiques [1] et, en 1734, Antoine Lupi [2] donnait, avec le commentaire d'une épitaphe incorrecte, une idée très nouvelle et très nette des exigences qu'imposait le progrès accompli.

La déception que nous cause le livre de Boldetti serait largement compensée s'il s'était trouvé alors quelque savant d'humeur débonnaire, négligeant la polémique pour se vouer à décrire et à cataloguer les découvertes qui se faisaient. Ce savant se rencontra, ce fut Marangoni [3], ami, compagnon et confident de Boldetti. Pendant dix-

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, t. I, col. 133.
2. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Lupi.
3. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Marangoni.

sept années cet esprit exact tint un journal des fouilles sur lequel il nota, jour par jour, les résultats complets des opérations et l'ordre dans lequel elles étaient conduites. Le manuscrit qui contenait ce travail périt dans un incendie et le peu de feuillets qu'on en a conservés ne font qu'augmenter les regrets de cet irréparable dommage.

En 1737, le prélat Bottari fut chargé par le pape Clément XII d'éditer à nouveau la *Rome souterraine*, pour laquelle le pape avait racheté les cuivres qui avaient servi à Bosio. Bottari ne garda de l'œuvre primitive que le titre et les planches ; quant au texte, il n'en conserva pas une seule syllabe. Il faut voir avec quel dédain il parle de ce texte : il n'y voit qu'un tissu d'inutiles paroles. Ces descriptions naïves et scrupuleuses, cet ordre topographique, ces recherches historiques, lui semblent des puérilités. Peu lui importe de savoir d'où viennent les monuments, la place qu'ils occupent, l'époque à laquelle ils appartiennent et d'autres menus détails ; il les prend en eux-mêmes et ne s'attache qu'à les interpréter. La *Rome souterraine* de Bottari est donc un commentaire, une étude interprétative des planches de Bosio. Ces malheureuses planches, ces grossières traductions, ces copies infidèles, sont le sujet du livre ; c'est sur elles que tout repose. L'auteur les prend pour bonnes, sans vérifier si elles sont exactes. Est-il besoin de dire que, malgré son savoir et sa sagacité, Bottari n'a produit qu'une œuvre abstraite, une œuvre morte [1] ?

Et cependant, en refaisant ainsi la *Rome souterraine*, Bottari n'était que le représentant fidèle de l'esprit de son temps. C'était ainsi, qu'en général, on comprenait alors l'antiquité figurée. On en faisait un texte à commentaire, une occasion de disserter. Le véritable amour des monuments, cette passion du XVe siècle qui s'est réveillée de nos jours, était déjà complètement éteinte. Aussi les catacombes devinrent vers ce temps-là absolument désertes. Plus de visiteurs, plus de signatures. Depuis Bottari jusqu'à la fin du siècle, ces solitudes étaient tombées dans le même silence et dans le même oubli qu'avant 1578. Ceux qui, par habitude, par occupation machinale, faisaient encore de l'archéologie chrétienne, et ils étaient rares, imitaient Bottari, donnaient comme lui des commentaires et des dissertations, sans mettre, plus que lui, les pieds aux catacombes. Si, du moins, l'abandon eût été général, si personne n'y fût descendu ! Mais, hélas ! même en ce temps d'indiffé-

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. Bottari.

rence et d'oubli, lorsque ni le public, ni les archéologues, ni le moindre être intelligent ne troublaient le silence des souterrains, les coups de pioche et de marteau s'y faisaient encore entendre : les fossoyeurs officiels continuaient leurs dévastations.

En Europe, l'archéologie chrétienne n'attirait guère l'attention. *Les monuments de la monarchie française*, par Montfaucon, sont principalement étudiés en vue des antiquités nationales de la France et des origines des premières races royales. Parmi les nombreuses dissertations qui voient le jour en Italie, la plupart ne prennent l'illustration d'un monument quelconque que comme prétexte à une intarissable érudition.

Mamachi, Bianchini, Arevalo font servir un choix de monuments à leurs démonstrations historiques ; Caylus et Montfaucon rencontrent occasionnellement les antiquités chrétiennes égarées dans leurs collections et dépaysées dans leurs volumineux recueils. Passeri étudie un certain nombre de souvenirs chrétiens parmi ses gemmes astrifères ; Doni et Gori écrivent sur les diptyques des ouvrages qu'on ne peut plus ignorer, enfin Borgia, Zoëga et Cancellieri continuent une tradition honorable qu'ils empêchent de se perdre complètement.

Au début du XIXe siècle, les deux archéologues les plus attentifs à l'antiquité chrétienne, Marini[1] et Zoëga, sont loin de s'attacher exclusivement à elle, et l'homme le plus illustre alors dans la science du passé, Winckelmann, ne paraît pas avoir songé jamais à l'existence d'une archéologie chrétienne et d'un art chrétien. A Rome, dont les inépuisables catacombes continuaient à faire le centre des études d'archéologie chrétienne et où il nous faut, pour cette raison, revenir toujours, à Rome, la dévastation des catacombes continuait. Un gardien des saintes reliques, Ponzetti, avait cependant entrepris de dresser, chaque année, le catalogue des fouilles et des découvertes qui seraient faites sous ses ordres. Cet utile travail, bientôt interrompu, puis repris par les successeurs de Ponzetti, ne ranima pas le zèle et n'éveilla pas même l'attention. Rien ne peut faire comprendre le degré d'incurie et d'ignorance où l'on en était venu, à Rome, sur toutes ces questions. Il faudrait, pour en avoir idée, lire un volume d'Artaud, publié en 1810, sous ce titre : *Voyage dans les catacombes de Rome par un membre de l'Académie de Cortone*. C'est un curieux échantillon des préjugés et des sottises, des contes

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. MARINI.

à dormir debout qui avaient alors cours dans les salons de Rome, sur ce sujet des catacombes.

A la même époque, un autre Français, également à Rome, enseignait aux Romains à tenir en sérieuse estime les fresques des catacombes. Séroux d'Agincourt (1730-1814)[1] passa en Italie les trente-six dernières années de sa vie. Ses études portèrent sur l'*Histoire de l'art par les monuments depuis sa décadence au IVe siècle jusqu'à son renouvellement au XVIe*. Il soupçonna, dit son biographe, que le fil abandonné par Winckelmann, à la décadence de l'art, n'avait jamais été entièrement rompu et qu'on pouvait en retrouver la suite en ne se rebutant d'aucune difficulté, en le cherchant au milieu des productions les plus informes, dans les monuments les moins importants et les plus fragiles, comme les miniatures des manuscrits, les diptyques, les coffrets, dans certaines constructions, bases d'édifices plus modernes, et enfin dans les catacombes.

Après avoir entrevu l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et une partie de l'Allemagne, il fit de l'Italie entière une étude consciencieuse et prolongée; enfin, en 1782, il s'introduisit dans les catacombes dont il fit ouvrir plusieurs à ses frais. Les travaux de d'Agincourt, bien qu'il n'eût encore rien donné au public, étaient connus ou plutôt pressentis. Le roi Louis XVI s'y intéressait et les planches de son ouvrage se trouvaient à Paris lorsque la Révolution éclata. La grande fortune que d'Agincourt s'était acquise dans la Ferme générale fut confisquée et l'antiquaire réduit à la plus modeste existence. Il poursuivit néanmoins ses études et put, sous l'Empire, vendre son ouvrage à un prix assez élevé pour retrouver l'aisance.

L'œuvre de d'Agincourt n'offre pas les qualités critiques qu'on rencontre chez Winckelmann; néanmoins elle a rendu et continue à rendre des services dont on doit tenir compte, sans se laisser impressionner trop vivement par la pensée malencontreuse qu'eut l'archéologue de détacher des parois des catacombes des fragments d'enduit couverts de peintures. Exemple déplorable, que le seul Boldetti avait déjà donné, et qui avait causé la ruine d'un célèbre tombeau, celui du fossoyeur Diogène. D'Agincourt eut la main plus heureuse; les peintures détachées par lui ne périrent pas, mais ses leçons portèrent de tristes fruits. Les ouvriers pontificaux, ces

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. SÉROUX D'AGINCOURT.

destructeurs des catacombes, avaient encore un pas à faire, il le leur enseigna. Instruits par lui ils pratiquèrent en grand ce nouveau genre de vandalisme. C'était, disait-on d'abord, pour le musée du Vatican qu'on travaillait, et, en effet, on trouve bien parmi les collections de ce musée quelques fragments de ces peintures, mais il faut songer au prix de combien de destructions ces parcelles sont conservées en ce lieu et aussi, au prix de combien de larcins.

Si donc toute étude positive est essentiellement destinée par sa nature au développement de l'art universel de classer, on constatera aisément que pendant tout le XVIII[e] siècle et le premier quart du XIX[e], l'archéologie chrétienne ne provoque aucun essai de classification.

D'où un *statu quo*, une stagnation et, pour la nommer de son nom, la stérilité.

Pendant la première moitié du XIX[e] siècle, les études d'archéologie chrétienne inspirent quelques travaux estimables, mais dont la plupart ont perdu presque tout intérêt. Les noms et les ouvrages de Augusti, Binterim, Bellermann et Rheinwald en Allemagne ; de Dionigi, Cavedoni, Polidori, Gazzera, Jorio, Odorici, Mozzoni en Italie ; de Cochet, Greppo, A. de Caumont, Corblet, en France, représentent un effort honorable et des résultats aujourd'hui distancés. Un érudit, dont la compétence a été mise en question, Raoul Rochette, étudia les catacombes et leurs antiquités un peu à la façon des géographes en chambre du XVII[e] siècle ; néanmoins ses trois dissertations consacrées aux antiquités chrétiennes, quoique inspirées par une pensée tendancieuse, demeurent souvent suggestives, et semblent le hâtif effort qui aboutira, quelques années plus tard, au livre capital de Piper sur les rapports entre les représentations mythologiques et les figures symboliques chrétiennes.

Cependant l'archéologie chrétienne se maintenait dans le sentier battu. Elle en sortit soudain avec l'homme qui, d'une distraction distinguée, fit une science exacte.

Deux hommes laborieux se succédèrent dans le gouvernement des catacombes. Settélé, archéologue minutieux et mathématicien presque illustre. Celui-ci forma son successeur, le jésuite Marchi[1]. La situation déplorable que nous avons décrite se prolongea jusqu'en l'année 1840 environ, où le P. Marchi, à son entrée en charge, trouva l'interdiction inflexible de visiter les catacombes. Grâce à lui, l'interdit fut levé, et les catacombes redevinrent accessibles.

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, art. MARCHI.

Marchi en faisait les honneurs à tout venant, néanmoins il n'était pas l'homme préparé à mener à bien la restauration de l'œuvre de Bosio. Tout savant qu'il était, son imagination allait toujours plus loin que son savoir, et la conjecture, malgré lui, se confondait avec le fait. Dans ses écrits, rien de plus difficile que de faire le départ entre ce qu'il a vraiment vu et ce qu'il a cru voir. Aussi les peines qu'il avait prises pour raviver cette admirable branche de l'archéologie, sa longue expérience, ses facultés de premier ordre, menaçaient de demeurer stériles, s'il n'avait eu l'idée de former et le bonheur de rencontrer un successeur. Ce fut là son chef-d'œuvre. Il inculqua son esprit à un esprit d'une trempe plus fine, d'une portée plus grande, plus froid en apparence, au fond non moins ardent, non moins persévérant que lui, J.-B. De Rossi (1822-1894).

Si, dans la science dont nous résumons les époques, Antoine Bosio a fait le premier pas, ce ne serait pas assez dire de dire que Jean-Baptiste De Rossi a fait le second. Et tout d'abord on peut bien avancer qu'il n'a marché dans les traces de personne. Depuis Winckelmann, nul n'a mis en circulation sur l'histoire et les institutions du passé plus d'idées neuves, fortes et profondes, la plupart vraies, quelques-unes fausses, mais toutes ingénieuses, suggestives et *provocatrices*. C'est pourquoi son œuvre austère compte parmi cinq ou six autres qu'a vu naître le XIXe siècle, et qui assignent à chaque époque son rang définitif dans l'histoire intellectuelle de l'humanité. L'influence exercée par ces sortes d'ouvrages se résout en direction donnée à plusieurs générations suivantes. Que l'on veuille bien songer à ce qu'estdevenue l'histoire après Niebuhr, la philologie après Boeckh et Ottfried Müller, l'épigraphie après Borghesi, la physiologie après Claude Bernard, la critique stratégique après Jomini, la critique littéraire après Sainte-Beuve, et l'on devra reconnaître que l'archéologie chrétienne après J.-B. De Rossi est entrée dans la voie du progrès certain et des acquisitions définitives.

L'histoire des premières explorations de J.-B. De Rossi appartient plus encore à l'histoire générale de l'archéologie qu'à l'histoire particulière des catacombes. On va la retracer ici, laissant la parole au maître délicat qui fut Louis Vitet.

Nous savons la situation dans laquelle se trouvaient les catacombes après deux siècles d'exploitations et de ruines accumulées. J.-B. De Rossi n'eut pas un instant le fol espoir de rétablir ce qui était détruit, de retrouver ce qui était perdu. Matériellement parlant,

il devait renoncer à effacer la trace de ces deux cents années de barbarie et d'abandon, mais il jugeait qu'à force de recherches, de patience et de sagacité, il pourrait découvrir les véritables noms de tous les cimetières, indiquer la place exacte qu'ils occupaient, les morts illustres qu'ils abritaient, et trouver même encore dans les débris qui nous en restent, des fragments authentiques à l'appui de ses conjectures et de ses démonstrations.

C'était là son ambition : elle n'était pas vulgaire, et bien des gens, à commencer par son maître, le P. Marchi, la croyant chimérique, cherchaient à l'en détourner. C'est un rêve, lui disait-on, deux obstacles insurmontables vous forceront d'y renoncer : d'abord l'immensité des fouilles à entreprendre et l'impossibilité d'y subvenir ; puis la nécessité d'opérations topographiques si compliquées et si nombreuses que jamais vous n'en viendrez à bout.

Quant aux fouilles, J.-B. De Rossi ne tarda pas à se convaincre qu'on l'effrayait à tort ; qu'en dirigeant les travailleurs avec intelligence on pouvait obtenir d'immenses résultats sans dépenser beaucoup plus, chaque année, que les sommes régulièrement payées depuis deux siècles pour tout confondre et tout détruire. Plusieurs expériences tentées par lui pendant environ dix-huit mois, de 1849 à 1851, d'abord par tolérance, puis avec l'agrément du P. Marchi, furent couronnées d'un tel succès, et le souverain pontife Pie IX, dans sa sollicitude éclairée, prit un tel intérêt à ces heureuses tentatives que le jeune antiquaire gagna d'emblée sa cause. On décida que désormais tous les travaux seraient exécutés selon sa méthode ; que la conduite et la surveillance en seraient confiées, sinon directement à lui, du moins à une commission dont il serait l'âme ; et que le trésor pontifical, si peu florissant qu'il fût, s'associerait à ses efforts. Un supplément de subvention fut accordé ; c'était assez pour assurer aux fouilles une nouvelle activité et garantir les conquêtes que la science s'en promettait.

Ainsi, des deux obstacles qui devaient arrêter J.-B. De Rossi, le premier n'existait déjà plus. Le second seul semblait plus sérieux. Ce n'était pas chose facile que cette levée des plans des catacombes. Bosio, sur ce point, n'avait guère réussi. Les plans ne sont pas nombreux dans son livre, et le peu qu'il en donne n'a qu'une exactitude assez problématique. Ce sont des indications sommaires et générales, sans cotes régulières, sans détails et sans précision. Pour lever dans ces labyrinthes de véritables plans, ce n'était pas assez d'un géomètre consommé, en possession des instruments les plus

modernes et les plus parfaits ; il fallait que ce géomètre eût la passion des catacombes, qu'il consentît à y passer sa vie, enseveli comme un mineur dans les entrailles de la terre, sans rien faire autre chose que de lever des plans, ingrat travail, qui ne promet pas même un peu de renommée ! Où trouver un pareil dévouement? J.-B. De Rossi n'était pas géomètre ; l'eût-il été, il ne pouvait se rendre ce service à lui-même, le temps lui aurait manqué. Restaient donc seulement les hommes du métier. Mais quelle indifférence et quelle lenteur ! Comment leur demander, surtout aux plus habiles, de laisser là toute autre affaire, d'abandonner leur clientèle, de se livrer sans partage à ce rude métier? J.-B. De Rossi chercha, fit des essais, et toujours vainement. La prophétie s'accomplissait : il avait devant lui l'obstacle infranchissable qu'on lui avait prédit, et le découragement commençait à le prendre, lorsque son jeune frère, Michel De Rossi, vint un beau jour lui dire que, par amour pour lui, il avait renoncé à ses études favorites et s'était fait ingénieur, de juriste qu'il voulait être. Son abnégation fut presque aussitôt récompensée. C'était, sans qu'il le sût, sa véritable vocation que l'amour fraternel venait d'enseigner à ce jeune homme. Il eût été peut-être un juriste médiocre, il fut un ingénieur du plus rare mérite, auteur de procédés et de machines qui ont été remarqués, honorés, mis en pratique. Rien ne pouvait donner à J.-B. De Rossi une foi plus entière en ses idées et en son œuvre, que cet auxiliaire imprévu que la Providence semblait lui envoyer. Lorsque, après maintes expériences, il fut bien assuré qu'il pouvait compter sur son frère, que la partie topographique de son œuvre reposait sur un autre lui-même, aussi éclairé, aussi dévoué que lui, on juge avec quel surcroît d'ardeur il se mit à sa propre tâche d'explorateur et d'historien.

Ce qu'il souhaitait avant tout, sa pensée dominante, son ambition première, était la découverte des tombes historiques. En effet, tout est là : c'est le mot de l'énigme. Les anciens documents, ceux-là surtout dont nous avons déjà parlé, ces *guides*, ces *itinéraires*, composés pour les pèlerins vers les derniers temps de l'empire, et au commencement du moyen âge, entrent à ce sujet dans de précieux détails. Ils nous apprennent que dans tel cimetière, tel personnage devenu historiquement célèbre par la sainteté de sa vie ou par l'héroïsme de sa mort, avait reçu la sépulture ; que sa tombe était connue, vénérée et visitée des fidèles. Dès lors, plus de méprise : si vous trouvez soit la tombe elle-même, soit une indica-

tion certaine de l'emplacement qu'elle occupait, vous savez où vous êtes, quel cimetière vous parcourez, vous avez un point fixe sur lequel vous vous orientez pour découvrir de proche en proche les noms des cimetières voisins.

Rien ne serait donc aussi facile que de recomposer l'histoire de la topographie des catacombes, si ces sortes de tombes se rencontraient souvent, mais, par malheur, rien n'est plus rare. Depuis deux cent cinquante années au moins qu'on fouille et qu'on déblaye dans ces innombrables cryptes, combien de tombes historiques avait-on déjà trouvé? Tout au plus trois, pas davantage : une par siècle environ. Bosio a eu la sienne, puis Boldetti qui n'en profita guère, et puis enfin le P. Marchi. Si donc J.-B. De Rossi n'avait pas d'autre moyen de restituer la vraie topographie des catacombes que de trouver en nombre suffisant des tombes historiques, jamais, semblait-il, il ne pourrait mener son entreprise à fin. De deux choses l'une, ou son plan était vraiment chimérique, comme certains le lui avaient dit, ou il fallait qu'il possédât quelque secret magique pour découvrir en abondance et à coup sûr ce que ses prédécesseurs n'ont obtenu qu'à si grand'peine et par simple hasard.

Or, il faut bien le dire, ce merveilleux secret était en sa possession. C'était son instinct d'archéologue aidé du plus vaste savoir et de la plus rigoureuse méthode. Nous allons voir par quelle série d'observations, de réflexions, d'inductions, d'hypothèses, ce grand problème des tombes historiques se trouva résolu ; comment ces monuments, introuvables pendant trois siècles, abondèrent tout à coup pendant quelques années ; comment enfin la clef mystérieuse de tous ces cimetières tomba aux mains de J.-B. De Rossi.

Un point incontestable, puisqu'il est attesté par d'unanimes témoignages, c'est qu'avant le IXe siècle, avant que les catacombes tombassent en oubli, on y voyait certaines tombes plus vénérées et plus visitées que les autres. Était-ce une exception et comme un privilège de quelques cimetières seulement ? Non, tous les cimetières comptaient quelques-unes de ces illustres tombes. D'où il suit que le nombre total en devait être grand. Dès lors, comment comprendre que jusqu'à ces derniers temps, on en trouvât si peu ? Évidemment on cherchait mal. Non seulement on fouillait au hasard, ce qui est toujours un bon moyen de ne pas rencontrer ce qu'on cherche ; on faisait mieux, on s'écartait systématiquement du point où, dans chaque cimetière, il eût fallu fouiller. Or, c'est ce point que J.-B. De Rossi a reconnu du premier coup, et aussitôt tous ses efforts se portèrent de ce côté.

Il avait remarqué que, dans ces galeries souterraines, on rencontre à certains intervalles de grands éboulements, interceptant toute circulation et semblant tous provenir d'une cause commune, savoir un percement et un affaissement du sol supérieur. Qu'étaient-ce que ces trouées ainsi multipliées de distance en distance? Des matériaux de construction et des débris de maçonnerie mêlés au tuf et à la terre ne permettaient pas de douter que ces ouvertures n'eussent été pratiquées de main d'homme, maçonnées avec soin, et que, plus tard, abandonnées ou dévastées peut-être, la chute de la maçonnerie n'eût entraîné l'effondrement des terres. Or, c'est un fait connu par le témoignage de saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques venus à Rome postérieurement à la paix de l'Église, pour s'agenouiller aux tombeaux des martyrs, qu'à cette époque, par suite de travaux exécutés depuis la paix, on descendait aux catacombes non plus comme aux premiers siècles, aux temps des persécutions, par d'étroits et obscurs passages, mais par de larges escaliers à ciel ouvert, et que, de loin en loin, des puits ou *lucernaires*, perçant le tuf et le sol supérieur, jetaient dans certaines cryptes une vive clarté. D'une part, on avait voulu faciliter aux pèlerins l'accès de ces saintes demeures; de l'autre, en éclairer quelques parties, en rendre le parcours plus facile et moins dangereux. Il était donc évident que ces éboulements n'étaient autre chose que les ruines des escaliers et des lucernaires du IVe siècle.

Reste à savoir pourquoi, jusqu'à J.-B. De Rossi, personne n'avait tenté de s'ouvrir un passage à travers ces décombres et d'entrer dans les cryptes qu'ils obstruaient. Que Bosio s'en soit abstenu, que, dans ses plans, ces éboulements soient indiqués comme autant de lacunes dont il ne peut rien dire, son excuse est dans l'exiguïté des moyens dont il disposait. Pendant sa longue vie il n'a vraiment pas fait ce qu'on peut appeler une fouille et n'a guère étudié que les galeries ouvertes et praticables. Il lui manquait les sommes nécessaires pour entreprendre de grandes excavations. Quant à ses successeurs, bien que dotés plus largement, ils semblent tous avoir pensé que ces démolitions d'ouvrages relativement modernes ne devaient rien cacher d'important et qu'on avait de meilleures chances à faire d'heureuses découvertes en s'enfonçant sous terre bien loin de tous ces vestiges de lucernaires et d'escaliers.

J.-B. De Rossi pensa le contraire et l'événement lui donna raison. Quelles devaient être, selon lui, les parties de chaque cimetière que le IVe siècle avait ainsi remaniées? Quelles galeries,

quelles cryptes avait-on voulu rendre d'un accès moins difficile et d'un parcours moins ténébreux? Évidemment celles que les pèlerins tenaient le plus à visiter, celles où les sépultures que nous appelons historiques étaient en plus grand nombre, celles qui, depuis la paix, n'étaient plus seulement des chambres sépulcrales, mais de véritables sanctuaires, des lieux de culte et de dévotion. Loin donc que ces éboulements ne cachassent que des travaux faits après coup et de nulle importance, c'étaient, selon lui, le cœur, les plus nobles parties de chaque catacombe, qu'ils dérobaient aux regards. Aussi, du jour où le jeune archéologue eut l'autorisation de diriger une fouille, ce fut à un de ces éboulements que tout d'abord il s'attaqua.

L'épreuve était décisive, J.-B. De Rossi allait savoir ce que valaient ses conjectures. Il n'attendit pas longtemps; et le succès, comme on sait, dépassa son attente. Les premiers coups de pioche mirent à nu les marches d'un immense escalier, et, au pied de cet escalier, dans les cryptes les plus voisines, sous des amas de terres éboulées, des fragments de marbre revêtus d'inscriptions plus ou moins incomplètes, mais parfaitement lisibles, attestèrent, en grands et beaux caractères grecs, que, dans ces caveaux funèbres, les plus illustres martyrs avaient été ensevelis. L'année suivante, nouvelle tentative et semblable succès: encore des escaliers, et toujours, dans des cryptes voisines, des traces authentiques de sépultures célèbres. Pendant plusieurs années de suite les tombes historiques ne discontinuèrent pas de revenir à la lumière.

Ce qu'il convient de constater, c'est cependant moins l'éclatant succès que l'efficacité des moyens qui l'ont fait obtenir. Pour procéder avec cette aisance et cette sûreté, i fallait à l'archéologue plus d'un unique moyen. Aussi ne se bornait-il pas à sonder les amas de terre et de décombres, sous lesquels il était à peu près sûr de retrouver quelque escalier, quelque descente faite après coup, ou bien encore quelque autre ouvrage maçonné, également postérieur à la paix de l'Église et toujours plus ou moins voisin d'une crypte célèbre; il faisait plus, il reconnaissait à certains signes, de quel côté et presque à quelle distance il aurait chance de trouver cette crypte. Dans ce but, il déchiffrait et recueillait avec un soin minutieux les moindres inscriptions, les moindres signatures tracées, soit au charbon, soit à la pointe sur le tuf de ces souterrains ou sur les enduits qui les couvrent. Ces *graffiti* étaient d'un immense secours. C'était une boussole, en quelque sorte. Quand il n'y a rien à lire

sur une muraille, l'archéologue passe rapidement ; les pèlerins ont dû passer de même, rien ne les retenait; quand, au contraire, les noms, les dates, commencent à paraître ; quand arrivent les confidences, les prières, les exclamations ; quand, enfin, les mots et les membres de phrase deviennent si fréquents, si serrés qu'ils se touchent, se confondent, s'entrecroisent, se recouvrent les uns les autres, alors il cherche et il s'arrête, car on s'est arrêté, on a stationné dans ce lieu : il y a eu foule ; donc quelque saint martyr, quelque dépouille vénérée a dû reposer là. En regardant bien, on trouvera peut-être le nom du martyr. Et, par exemple, qu'à l'entrée d'une crypte se lisent, maintes fois répétés, en différentes écritures, ces mots : *Sancte Suste, sancte Suste libera, sancte Suste in mente habeas in horationes tuas*, pourra-t-on mettre en doute que saint Sixte soit le patron du lieu, que ses restes aient reposé sous cette voûte ? Or, là où saint Sixte est enterré, d'autres saints pontifes, Antéros, Fabien, Miltiade, le sont également : l'itinéraire du manuscrit d'Einsielden ne permet pas, à cet égard, la moindre hésitation. On comprend, dès lors, quelles révélations les *graffiti* réservent à qui sait les bien lire. Les plus insignifiants ne sont pas sans valeur ; par cela qu'ils font nombre, ils ont un sens topographique ; ils servent de jalons ; un enseignement en ressort.

Et ce n'étaient pas seulement les *graffiti* que J.-B. De Rossi appelait à son secours. Il ne négligeait rien et s'attachait à bien d'autres détails encore moins apparents. Ainsi les taches d'huile, les restes de cire fondue qui, çà et là, se voient encore sur le sol ou sur les parois des murailles, l'avertissaient qu'il était dans un sanctuaire où la foule a jadis prié, où les lampes ont brûlé, où les cierges ont coulé. A tout moment, de tout côté, il cherchait, il examinait, il interrogeait ; mais parmi ces indices, les plus précieux peut-être, ceux dont il était le plus jaloux et que ses ouvriers avaient ordre de respecter par-dessus tout et de laisser toujours en place, c'étaient certains fragments de marbre, certains débris d'inscriptions tracées en caractères de forme tellement particulière, qu'on ne peut les confondre avec nulle autre sorte de monuments épigraphiques. Ces inscriptions sont celles qu'un célèbre personnage, le pape Damase, fit incruster au IVe siècle, sur les tombes les plus illustres que renfermaient les catacombes. Rempli de zèle pour la gloire des martyrs, Damase passa une partie de sa vie à composer des vers en leur honneur et à faire vérifier avec exactitude l'emplacement de leurs tombeaux ; car déjà quelques doutes, quelques versions con-

tradictoires commençaient à se propager à l'égard de certaines tombes. Les fidèles en étaient troublés, et le pape, voulant que leurs hommages s'adressassent à qui de droit, en toute sûreté, fit placer dans chaque cimetière, sur les tombes les plus illustres, ces tombes qu'aujourd'hui nous appelons historiques, des plaques de marbre portant des épitaphes dont il était l'auteur, et qui, pour la plupart, conservées dans ses œuvres, sont parvenues jusqu'à nous. Par une sorte de prévision des embarras où nous sommes aujourd'hui, ou plutôt pour mieux glorifier encore ceux dont il prétendait éterniser la mémoire, Damase ne voulut pas que les caractères en usage dans les inscriptions de son temps fussent employés pour reproduire ses petits poèmes, il chargea un habile calligraphe de lui composer tout exprès un alphabet d'une certaine forme, qu'on n'eût pas encore vue. Le calligraphe réussit à donner à ces lettres un type tout particulier, et comme, depuis l'essai qui en fut fait alors, personne ne paraît avoir eu l'idée de se les approprier, il en est résulté que ces lettres, connues des épigraphistes sous le nom de lettres damasiennes, sont demeurées l'attribut exclusif des inscriptions des catacombes. Il n'y a donc pas à se tromper : malgré certaines analogies avec d'autres alphabets de toute autre origine, un coup d'œil exercé distingue sans hésiter les véritables lettres damasiennes. Tout fragment de ces marbres, si mutilé qu'il soit, est donc d'un prix inestimable. N'y restât-il que quelques lettres, ces lettres fussent-elles isolées et sans suite, inexplicables par elles-mêmes, elles n'en ont pas moins une double signification : d'abord elles veulent dire que la crypte où elles ont été trouvées contenait à coup sûr des tombes historiques ; puis, à l'aide des œuvres de saint Damase, presque toujours on peut restituer l'inscription et connaître les noms de ceux qu'elle glorifie. J.-B. De Rossi eut l'occasion de fournir, en ce genre, de belles preuves de son érudition. Et c'est ainsi que le pape du IVe siècle, avec son alphabet raffiné, est devenu le collaborateur et le guide le plus précieux des explorateurs modernes. Il a créé des preuves authentiques grâce auxquelles, après quinze cents ans, on peut refaire l'histoire, la statistique et la topographie des catacombes.

Sans aucun doute, sa dévotion a accumulé bien des ruines, car un si grand nombre de lucernaires a entraîné la perte de beaucoup de plafonds décorés ; mais les services rendus compensent et dépassent même les destructions inévitables, et Damase a droit, somme toute, à la plus large reconnaissance. Après lui, la décadence se fit de plus

en plus rapide pour les catacombes, le caractère primitif s'altéra complètement. Çà et là, dans quelques cryptes, des peintures franchement byzantines font un contraste étrange avec les souples et doux contours de la décoration primitive. On est d'abord tenté de ne voir dans ces rudes œuvres, évidemment issues du VIe, du VIIe ou du VIIIe siècle, que des additions parasites, peu dignes d'attention et tout à fait étrangères à la grande époque des catacombes. Telle n'était pas l'opinion de J.-B. De Rossi. Il fit de ces peintures un sérieux examen. Toute figure byzantine trouvée par lui dans une crypte ne peut être l'image d'un contemporain du peintre ; ainsi la tombe qu'elle décore appartient à un autre temps. La raison qu'il en donnait ne pouvait guère être contredite. Dès le Ve siècle, en effet, l'usage des sépultures souterraines avait presque complètement cessé. Interrompu d'abord une première fois, cent ans auparavant, lorsqu'il devenait inutile, après l'édit de pacification, cet usage reprit à Rome une faveur momentanée par suite de l'éclat que les travaux de Damase avaient rendu aux catacombes. Les fidèles, en assez grand nombre, se passionnèrent pour se faire enterrer près des tombes des martyrs, passion qui entraîna la ruine de maintes fresques des plus anciennes, entaillées sans pitié pour creuser de nouvelles sépultures. Mais, par bonheur, cette ambitieuse dévotion ne tarda pas à s'éteindre, et toute sépulture souterraine était à peu près hors d'usage dès la première moitié du Ve siècle, lorsque le style byzantin, à peine adulte en Orient, était encore, à Rome, tout à fait inconnu. Dès lors, que peuvent être des peintures byzantines trouvées dans les catacombes de Rome, sinon des restaurations, ou, pour mieux dire, des répétitions, dans un style différent, de peintures antérieures détruites soit par l'action du temps, soit par la hache des barbares, peintures d'une assez grande noblesse et assez vénérées pour que la ferveur des fidèles ait exigé que, n'importe comment, elles fussent rétablies ? On comprend donc que, loin de dédaigner, comme trop modernes, ces sortes de peintures, il y ait, au contraire, lieu d'y faire attention, non pour le prix des œuvres elles-mêmes, mais pour les souvenirs qu'elles perpétuent et qu'elles aident à retrouver.

Pendant près d'un demi-siècle, J.-B. De Rossi poursuivit ses succès dont il tenait le journal dans son *Bullettino di archeologia cristiana*. Mais, à partir de ses premières découvertes, plus particulièrement après l'identification des tombes papales et du cimetière de Calliste, le branle était donné et l'archéologie chrétienne se développa

dans la direction marquée par lui. On peut en juger grâce aux traductions ou adaptations qui furent faites en différentes langues. Les *Inscriptiones christianae urbis Romae* avaient paru en 1861, le *Bullettino* débuta en 1863 et le tome I[er] de la *Roma sotterranea* parut en 1864. Dès l'année suivante, J. Martigny entreprenait un utile travail de vulgarisation et d'initiation dans le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* (1865. 2[e] édit., 1877), et à partir de 1867, par les soins du même érudit, fut publiée une édition française du *Bullettino*. En 1870, Desbassyns de Richemont présentait les résultats de la *Rome souterraine* adaptés à ce qu'on nomme le grand public. Puis venaient les vulgarisations française, allemande et anglaise de MM. Paul Allard, F. X. Kraus, Northcote et Brownlow, toutes sous le titre de *Rome souterraine*, tandis qu'une traduction intégrale des trois in-folio en français était terminée et livrée à un éditeur qui s'engageait à tenter l'entreprise dès le lendemain de la restauration monarchique alors pressentie (1877). En outre, le *Dictionnaire* de J. Martigny servait de base à deux ouvrages qui s'en rapprochent d'assez près, parfois même jusqu'au pastiche, le *Dictionary of christian antiquities* de Smith et Cheetam (1875) et le *Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer* de F. X. Kraus (1882-1886).

Il y aurait quelque sorte d'injustice à ne pas faire, dans cet exposé, la part d'un homme dont la protection permit les grandes œuvres archéologiques de J.-B. De Rossi. Ce fut le pape Pie IX. A l'exemple du pape Benoît XIV qui avait ouvert, en 1756, le musée chrétien du Vatican, Pie IX fonda, en 1854, le musée chrétien du Latran. Ses visites dans les catacombes, les subventions qu'il assurait pour les fouilles, cette finesse avec laquelle il savait apprécier le prix de l'archéologie et le mérite personnel du grand archéologue romain, étaient autant de titres qui justifiaient celui que, dans la dédicace de la *Roma sotterranea*, lui décernait J.-B. De Rossi : *Alteri Damaso*, au nouveau Damase.

D'une portée bien différente de celle de l'œuvre de J.-B. De Rossi fut la carrière archéologique de Edmond Le Blant. L'épigraphie et les bas-reliefs chrétiens de la Gaule attirèrent particulièrement son attention, et l'amenèrent à formuler quelques règles définitives pour l'interprétation des monuments de ces deux catégories. Un grand nombre de dissertations ingénieuses consacrées à des questions de détail contribuèrent à rendre aux monographies le rang qu'elles doivent occuper dans l'étude de l'archéologie. La question du « vase

de sang » attaché aux parois des sépultures catacombales et considéré comme témoignage du martyre fut soulevée à nouveau par lui, avec une maîtrise égale à celle que Mabillon avait apportée jadis à cette question [1].

Il n'est pas possible d'entreprendre ici le dénombrement des écrits d'archéologie locale inspirés de l'esprit scientifique nouveau. Sauf de rares exceptions les méthodes de précision et de description objective ont prévalu. Pour se faire une idée de ce développement, il faut s'astreindre à parcourir des publications périodiques comptant un grand nombre d'années, telles que la *Revue archéologique* et les *Mémoires et Bulletins de la Société nationale des antiquaires de France*. Par périodes de dix années, on se rend facilement compte du progrès accompli, par la perfection et le nombre croissant des dissertations.

Dans cette multitude de dissertations, quelques noms se sont fait connaître, et quelques œuvres remarquables se sont levées. M. Stéphane Gsell a étudié *Les monuments antiques de l'Algérie* (1901) d'une façon définitive. C'est la consécration de trois quarts de siècle employés par des officiers, des colons, des employés de l'administration et quelques savants à retrouver les traces des civilisations puissantes et raffinées qui se sont succédé dans l'Afrique du Nord. Les efforts moins habiles que généreux des explorateurs improvisés ont maintenant trouvé leur récompense dans l'ouvrage qui fait revivre l'Afrique monumentale du passé.

Le travail consacré à l'Asie-Mineure monumentale par M. Strzygowski ne présente pas les mêmes qualités de méthode, sans doute parce que nous ne nous trouvons plus ici devant les résultats d'une exploration poursuivie pendant de longues années, mais devant une source à peine découverte que l'auteur peut appeler très justement : *Ein Neuland der Kunstgeschichte*. Les études les plus importantes de l'œuvre déjà considérable de M. J. Strzygowski tendent à déplacer l'axe des recherches archéologiques. La transition de l'art antique à l'art chrétien est un sujet incomplètement connu dans ses multiples détails, ce qui n'a pas empêché d'en formuler les conclusions sous une forme axiomatique inacceptable. Wickhoff avait imaginé de placer à Rome l'aboutissement définitif de l'art païen et les premiers essais d'adaptation chrétienne, pour faire rayonner ensuite ces formes nouvelles, timides encore et incertaines, jusque dans les provinces

1. Voir *Dictionn. d'archéologie*, t. I, col. 1747.

orientales de l'Empire; F. X. Kraus a attribué la même prérogative, non plus à Rome, mais à l'Égypte, et il l'a même localisée à Alexandrie. Les débris des monuments auraient pu être étudiés, mais on se bornait a les classer sommairement, au hasard de la théorie adoptée, en « romains » et « orientaux ». M. J. Strzygowski, mis en défiance par ce procédé, rappelle la recherche laborieuse et l'étude méthodique vers la mère patrie de toute civilisation, le vieux sol d'Orient trop dédaigné ou trop superficiellement interrogé dans ce débat. Dans une première étude, intitulée *Orient oder Rom* (1901), il étudiait un choix de monuments qui justifiait la conclusion suivante : C'est en Orient — en Égypte, Syrie et Asie-Mineure — que l'hellénisme a eu ses derniers jours de fécondité ; là est né l'art chrétien. Mais non pas d'une naissance mécanique, qui transforme d'un seul coup et suivant une loi donnée les formes anciennes. Si l'Égypte exerce l'influence prédominante, en chaque centre, à Antioche, à Séleucie, en Palestine, à Byzance, des éléments locaux sont également à l'œuvre, qui marquent de nuances parfois fort accentuées l'évolution de l'art nouveau. Dans cette évolution, Rome n'a d'abord aucun rôle. Plus tard seulement, au IV[e] ou V[e] siècle, elle bénéficiera elle-même du travail oriental ; et quand elle sera replacée, par son influence religieuse, à la tête du monde régénéré par les invasions barbares, alors elle transmettra partout la culture chrétienne dont elle sera devenue la seule dépositaire.

Le livre consacré à l'Asie-Mineure, *Klein Asien* (1903), est la démonstration, fondée sur une documentation abondante, de la thèse présentée deux années auparavant. Sans s'astreindre aux frontières de l'Asie-Mineure, M. J. Strzygowski y place le centre de ses études et de son argumentation. Le groupe remarquable de *Binbirkilisse* « les mille et une églises », au sud-sud-est d'Iconium, est décrit en détail ; puis les résultats de l'expédition von Oppenheim dans la Turquie asiatique et diverses autres expéditions scientifiques sont exposés et illustrés. Depuis les livres de Texier et de Pullan et celui de M. de Vogüé sur *La Syrie centrale* (1865), presque rien n'avait été tenté dans ces régions en faveur de l'archéologie chrétienne. L'œuvre de M. de Vogüé n'avait été qu'une révélation et non pas, comme elle aurait dû l'être, une initiation à des recherches plus étendues et à des conclusions plus générales. Tout au plus s'était-on occupé depuis lors, à la hâte et sans approfondir, de quelques ruines imposantes facilement accessibles sur le littoral méditerranéen, ou dans les centres déjà civilisés de l'intérieur : Jérusalem, Damas,

Ba 'al bek, Palmyre, Alep, etc. Et ici, comme ailleurs, on se hâtait, sur le vu de quelques détails techniques et artistiques révélateurs de l'art médiéval, de déclarer les édifices entiers byzantins ou romans, sans plus de précision.

Cette précision serait en effet difficile à atteindre. Tout au plus parvient-on à établir une présomption d'après laquelle on refuse à l'Orient toute influence dans l'évolution de l'art antique gréco-romain en art byzantin, puisque l'Orient, en apparence du moins, n'a plus d'autonomie. Dès avant notre ère, l'Asie-Mineure et la Syrie sont devenues des provinces grecques : la civilisation hellénique y est prospère. Lorsque, plus tard, les principautés Séleucides s'effacent devant les envahissements de Rome, tout semble devoir être marqué de l'empreinte romaine jusqu'à ce que, l'empire devenu chrétien, le christianisme prenne possession de l'Orient. Sous ces apparences, toutefois, l'individualisme des provinces orientales éclate au premier aspect. Tandis que l'hellénisme et le romanisme prennent possession tant bien que mal des régions méditerranéennes, où ils subissent, du reste, de notables modifications, le centre de l'Asie-Mineure ou de la Syrie n'est guère, vis-à-vis de ces civilisations, que dans une dépendance théorique : la langue, les usages, la religion même échappent aux influences étrangères, ou ne s'y adaptent qu'en les transformant. Un syncrétisme s'est produit, dans lequel la philologie et la philosophie ont entrepris de discerner, au point de vue de leurs études, les éléments propres à la race et au sol des éléments adventices. Une opération de même nature doit être tentée par l'archéologie soucieuse de dégager les origines de l'art. Plus que toute autre étude peut-être, l'histoire d'un art aussi vaste et aussi varié que l'art chrétien exigerait une documentation très ample, assez complète, en tous cas, pour que toutes les régions fussent représentées avec les nuances qu'elles ont pu introduire en chaque branche du domaine artistique ; mais qui pourra se flatter, avant plusieurs générations peut-être encore, d'être documenté convenablement sur l'architecture, les arts plastiques et la peinture de chaque contrée de l'Orient chrétien ?

C'est par l'Asie-Mineure que M. J. Strzygowski a entrepris la démonstration des origines orientales de l'art chrétien. Il a classé les édifices chrétiens orientaux sous un certain nombre de rubriques : la basilique voûtée, la basilique à coupole, la basilique à croix grecque avec coupole, les églises sur plan rond ou octogonal avec coupole. Chaque groupe, étudié dans un nombre plus ou

moins considérable de types, a été comparé aux édifices correspondants que l'Occident possède, et examiné au point de vue de la technique grecque et romaine. Suivant M. J. Strzygowski, la coupole, avec une forme, il est vrai, un peu spéciale, peut-être pas assez nettement définie, est déjà réalisée en Orient au IVe siècle; en Syrie et en Asie-Mineure, on l'élèvera de préférence sur le plan octogonal, sur un transept en Arménie, sur la nef d'une église avec chœur trilobé en Égypte. Plus tard, ces formes aboutiront toutes à Constantinople dans un syncrétisme ingénieux, mais pas aussi génial qu'on le suppose d'ordinaire chez l'architecte de Sainte-Sophie, par exemple. A cette évolution, Rome demeure étrangère, car, tandis qu'au point de vue administratif, elle rayonne en tout lieu, tout stationne chez elle, au contraire, au point de vue artistique, jusqu'à ce qu'une impulsion étrangère vienne apporter des procédés nouveaux et de nouvelles formes. L'Égypte, à l'inverse, peut revendiquer, dans ce mouvement, une part prépondérante, pas exclusive, toutefois. Voici, sommairement, comment M. Strzygowski présente ce développement primordial de l'art chrétien.

Aux premiers siècles de notre ère, c'est l'art hellénistique, plus ou moins dégénéré, qui règne partout en Orient, depuis le Bosphore jusqu'à l'Égypte. Le christianisme, en s'implantant dans ces régions, crée des besoins nouveaux et développe la civilisation hellénistique, même en des centres où elle n'avait pas pénétré. Il faut des lieux de réunion pour les fidèles, et les premières notions du symbolisme chrétien inspireront une décoration appropriée à ces nouveaux édifices. Chaque centre chrétien en érigeant son église, en construisant un *martyrion* et en décorant ces édifices, devra opérer, dans des conditions plus ou moins différentes, selon que la pierre ou le bois font défaut. Il en résultera des modifications en sens divers des formes helléniques fondamentales, jusqu'au jour où les relations de province à province auront occasionné les imitations et les emprunts, et rendu possible le syncrétisme total qu'est l'art byzantin.

D'où vient celui-ci ? D'Asie-Mineure et de Syrie, répond M. Strzygowski. Au moment où Constantin se détache de Rome, il la répudie et n'en veut rien emporter. Rien même de cet art augustal, qui sembla lié un instant aux destinées de l'Empire. Aucun élément romain n'entra dans les murs de Byzance. Le vieil art d'Asie-Mineure, un peu ratatiné, reçoit moins une sève nouvelle qu'une parure toute neuve et éclatante, dont les caractères helléniques, syriens, persans

et égyptiens demeurent reconnaissables. De Rome, il n'est pas question. Les types architectoniques, qu'on disait romains, sont grecs ou asiatiques, et les modifications qu'on leur impose sont d'origine égyptienne, tandis que la décoration dont on les revêt est copte et syrienne.

Il y a plus encore. Non seulement l'Occident n'a pas instruit ou inspiré l'Orient, mais il en est tributaire. La variété des écoles orientales issues de l'hellénisme adapté aux origines locales, explique la richesse extraordinaire de l'art roman occidental. La multiplicité de ses procédés de structure, la variété surprenante de ses motifs ornementaux devient chose facile à concevoir, comme aussi les rapprochements avec les débris artistiques, relevés en Orient, si l'on admet que l'Occident ait puisé, dès la plus haute antiquité chrétienne, aux diverses écoles de l'Orient, et non à Rome, en Lombardie ou ailleurs. En effet, à peine né à Byzance, l'art nouveau ne tarda pas à régner sur tout le littoral de la Méditerranée pour s'épanouir enfin dans sa plus grande splendeur sous Justinien, et c'est l'art byzantin qui règne véritablement à Byzance, à Ravenne et en Italie.

Le nom seul de Ravenne et le souvenir de San-Vitale remettent en mémoire trop de discussions pour que l'aboutissement de l'art byzantin dans cette célèbre église, ne doive être considéré comme la suprême audace de l'achèvement logique de la conception de M. Strzygowski. Ici les influences doctrinales se combinent avec les influences artistiques. Les raffinements théologiques des orientaux éblouissent les occidentaux, les symboles font accepter les procédés, ainsi le pavillon couvre la marchandise et les occidentaux accueillent, sans trop y regarder et presque sans y rien comprendre, ce qui leur est présenté comme une tradition quelconque de l'art chrétien en Orient. Rome elle-même subit cette influence ; bien loin qu'elle ait rayonné en Orient, ou même sur la Gaule, elle a reçu les procédés et les formes artistiques du nouvel art chrétien, par l'intermédiaire de Ravenne et de Milan, où aboutissaient les voies de communication avec l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure, pour se prolonger ensuite jusqu'au centre cosmopolite de Marseille, en laissant de côté l'antique Rome. Rome offre, il est vrai, des monuments assez analogues à ceux de l'Orient chrétien pour que ceux-ci aient pu être souvent considérés comme dérivés de ceux-là ; mais ces analogies doivent s'expliquer par le fond commun, développé séparément en Orient et à Rome, à savoir le vieil art hellénistique de basse époque.

On peut maintenant se rendre compte de l'importance de la conception de M. J. Strzygowski qui donne sur toute l'archéologie chrétienne une vue d'ensemble ingénieuse et profonde autant que solide. Des études ultérieures pourront corriger certaines propositions, nuancer les degrés de certitude des diverses parties de la thèse, compléter la documentation; elles auront, croyons-nous, moins à faire pour corroborer cette conjecture que pour la ruiner.

Les premières années du XXe siècle ont apporté un contingent précieux au développement de l'archéologie chrétienne. En 1901, M. Aug. Audollent a donné une monographie de *Carthage romaine, 146 avant Jésus-Christ — 698 après Jésus-Christ*. Ce livre est le modèle auquel devront se reporter les érudits qui tenteront de reconstituer les grandes villes chrétiennes aujourd'hui méconnaissables ou disparues : Alexandrie, Antioche, Byzance, Jérusalem, Milan, Ravenne, Rome. Il est difficile de trouver une lacune dans la *Carthage romaine*. Les textes et les monuments ont été tous lus et interprétés, la topographie rétablie et discutée avec une compétence hors de pair. C'est probablement à de pareils livres que doit s'appliquer le mot de Michelet : « L'histoire est une résurrection. »

A Rome, les conditions de l'archéologie sont très différentes de ce qu'elles sont à Carthage, mais c'est un travail non moins parfait en son genre que le précédent qu'a produit Mgr J. Wilpert en rendant les peintures des catacombes pratiquement accessibles dans l'album qu'il leur a consacré sous le titre : *Le pitture delle Catacombe romane* (1903). Cette publication, dont les travaux précédents de l'auteur pouvaient faire soupçonner la perfection, marque une étape dans l'étude de l'art et de l'archéologie. Non seulement elle met aux mains des hommes laborieux de tous pays des reproductions assez achevées pour autoriser la démonstration scientifique sur d'autres preuves que les originaux, mais elle fixe définitivement à une date certaine l'état matériel des monuments, en sorte que ceux-ci n'ont plus d'autre avantage en quelque sorte sur leurs reproductions qu'une préférence sentimentale. Les vieilles fresques gardent le charme incommunicable des lieux où elles s'étendent et des fidèles qui, devant ces murailles, ont prié; mais, au point de vue scientifique, leur détérioration ou même leur disparition n'auraient désormais que peu d'importance. A l'heure présente les peintures des catacombes, les sarcophages de la Gaule et les inscriptions sémitiques sont les seuls monuments qui aient fait l'objet d'une reproduction

mécanique s'étendant à toutes les pièces de la série. Les avantages de cette méthode sont frappants. Ernest Renan avait voulu que toutes les inscriptions sémitiques connues et données dans le *Corpus*, même les simples fragments, fussent reproduits par l'héliogravure, au lieu de se contenter, comme dans les recueils similaires, de la simple transcription ou des croquis. Mommsen lui ayant demandé la raison d'un système aussi coûteux : « C'est, répondit Renan, parce que nos explications feront peut-être sourire nos enfants quand la science aura fait des progrès par de nouvelles trouvailles, mais nos héliogravures seront toujours bonnes ; c'est la part de vérité définitive dans notre recueil. »

Enfin, en 1903, dom Fern. Cabrol a commencé la publication d'un *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* dans le vaste domaine duquel le présent *Manuel d'archéologie chrétienne* est destiné à servir de guide. Par l'étendue et la précision, chacune des dissertations tend à devenir une monographie ; les détails omis peuvent être aisément trouvés grâce à la bibliographie, et l'œuvre entière, dont l'achèvement sera l'affaire de quelques années, paraît destinée à imprimer un vigoureux essor à la science archéologique. En l'état de fermentation où est cette science, dont les fouilles et les découvertes étendent chaque jour l'horizon, nulle publication ne semble mieux choisie qu'un dictionnaire pour dresser l'inventaire méthodique de ce que nous savons et de ce que nous ignorons. Des suppléments périodiques suffiront dans la suite à tenir longtemps ce vaste recueil au niveau des exigences de la science. En l'état où nous est parvenue la civilisation antique, profane ou chrétienne, le plus qu'on puisse tenter est la reconstitution des monuments, des idées, des institutions. Le détail est infini, et on ne saurait le négliger. Croire le saisir tout entier et en tirer une synthèse est une illusion. Ce que nous possédons ne nous laisse pas deviner ce qui nous manque, mais ne nous permet pas de douter qu'il ne nous manque beaucoup. Et, faute de cela, faute de savoir ce qui modifierait nos conclusions particulières dans leur rapport avec la vie générale de l'époque que nous étudions, nous devons nous abstenir de dépasser ces conclusions et même de les préciser trop. La vérité est dans la nuance. Dans les sciences historiques et philosophiques toute synthèse n'est qu'une hypothèse.

II. CHRONOLOGIE

1568. Panvinio (Onofrio), *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et de eorumdem coemeteriis*, in-4°, Coloniae, 1568 ; in-4°, Lovani, 1572 ; in-8°, Romae, 1631 ; in-4°, Lipsiae, 1717. Cf. De Rossi, *Delle sillogi epigrafiche dello Smezio e del Panvinio*, dans *Annali dell' Istituto di corrispond. archeol.*, 1862, t. xxxiv, p. 220-244 ; *Roma sotterranea cristiana*, in-fol., Roma, 1864, t. i, p. 9-12.

Chacon (Alonzo) (=Ciacconius), 1540-1599; cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 14-16; Ph. de Winghe, ...-1592 ; a laissé en ms. *Inscriptiones sacrae et prophanae collectae Romae et in aliis Italiae urbibus*. Ce qu'on sait de lui se trouve dans l'ouvrage de Jean L'Heureux (=Macarius), 1544-1614, *Hagioglypta, sive picturae et sculpturae sacrae antiquiores, praesertim quae Romae reperiuntur*, dont la préface fut publiée par Leglay, dans les *Nouveaux Analectes*, Lille, 1852, p. 82-85, et dans les *Mémoires sur les archives des abbayes de Liessies et de Maroilles*, in-8°, Lille, 1853 ; l'ouvrage entier fut publié sous le titre donné ci-dessus par Garrucci, in-8°, Lutetiae Parisiorum, 1856, avec des notes de l'éditeur. Cf. Ch. Ruelens, *Les catac. de Rome*, dans la *Revue catholique*, Louvain, 1854, t. xi, p. 698 sq. ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 14-15, 19. Pompeo Ugonio, l'auteur de l'*Historia delle stationi di Roma che si celebrano la quadragesima*, in-fol., Roma, 1598, commença un recueil de matériaux qu'il intitula *Theatrum Urbis Romae* dans lequel il faisait place à l'antiquité chrétienne. Le ms. de Ferrare, qui est écrit de sa main, a permis de restituer définitivement à l'art chrétien du ive siècle le « mausolée de Sainte-Constance ». (Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. i, col. 947 sq. ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 15, 19-20.)

1570. Molanus [= Vermeulen (J.)]. *De picturis et imaginibus sacris*, connu aussi sous le titre de *Historia sacrarum imaginum et picturarum libri IV*, in-8°, Lovani, 1570, 1594 ; Duaci, 1617 ; édit. Paquot, Lovani, 1771.

1589. Baronius (César), *Annales ecclesiastici a Christo nato ad annum 1198*, 12 vol. in-fol., Romae, 1589-1603.

1634. Bosio (Ant.), *Roma sotterranea, opera postuma compita e disposita da Giov. Severani da S. Severino, nella quale si tratta de' sacri cimiteri di Roma, del sito, forma ed uso antico di essi... nuovamente visitati e riconosciuti da Ott. Pico, publicata da Carlo*

Aldobrandini, gr. in-fol., Roma, 1632, 10 f.-656 p.-7 f., pl., gr. in-4°, Roma, 1650. Cette édition in-4° manque d'une grande partie des planches de l'édition in-folio de 1632-1634. Cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 35-39; A. Valeri, *Cenni biografici di Antonio Bosio, con documenti inediti*, in-8°, Roma, 1900. La critique de l'ouvrage de Bosio et des manuscrits de ses devanciers au point de vue de l'exactitude des copies figurées a été faite par J. Wilpert, *Die Katakombengemälde und ihren alten Copien. Eine ikonographische Studie*, in-4°, Freiburg, 1891. Le même, *Zur Geschichte der alten Copien der Katakombengemälde*, dans *Römische Quartalschrift*, 1891, t. v, p. 284-289. Malgré le millésime 1632 que porte le frontispice de Bosio, son livre ne parut qu'en 1634.

1651. Aringhi (Paulus), *Roma subterranea novissima, in qua post Ant. Bosium, Joa. Severanum et celebres alios scriptores, antiqua christianorum et praecipue martyrum coemeteria, tituli, monimenta, epitaphia, inscriptiones ac nobiliora sanctorum sepulchra VI libris distincta illustrantur et quam plurimae res ecclesiasticae iconibus graphice describuntur, ac multiplici tum sacra, tum profana eruditione declarantur*, 2 vol. in-fol., Romae, 1651; 2 vol. in-fol., Coloniae et Parisiis, 1659 (préférable à la précédente). Il a été imprimé un Abrégé allemand par Christ. Baumann, in-12, 1668; in-12, Amsterdam, 1671, et un Abrégé latin, in-12, Arnheimii, 1671.

1657. Macarius (Jo.) (=L'Heureux), *Abraxas seu apistopistus, quae est antiquaria de gemmis Basilidianis disquisitio, accedit, Abraxas proteus seu multiformis gemmae Basilidianae portentosa varietas comm. ill. a Joan. Chiffletio*, in-4°, Antuerpiae.

1678. Spon (Jacq.), *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait en 1675 et 1676 par Jacob Spon, docteur-médecin de Lyon, et George Wheler, gentilhomme anglois*, 4 vol. in-12, Lyon. Cf. E. Le Blant. *Inscript. chrét. de la Gaule*, in-4°, Paris, 1856, t. I, p. 177, note 2.

1680. Du Cange (Ch.), *Constantinopolis christiana seu descriptio urbis sub imperatoribus christianis cum figuris sanctae Sophiae et aliis, acced. additamenta... lib. IV*, in-fol., Lutetiae Parisiorum.

1683. Morin (S.), *Dissertationes octo in quibus multa sacrae et profanae antiquitatis monumenta explicantur*, in-8°, Genovae.

1686. Sarnelli (P.), *Antica basilicografia*, in-4°, Napoli.

Burnet (Gilb.), *Letters [from] Switzerland, Italy, Germany in the years 1685-1686 to Hon. B[oyle] with appendix*, in-8°, Rot-

terdam; in-8°, London. 1724; éditions françaises, in-8° Londres, 1686; in-8°, Rotterdam, 1687; in-12, Rotterdam, 1718. Cf. Moréri, *Dictionn.*, 1740, t. II: *Burnet.*

1687. Mabillon (J.), *Iter Italicum litterarium*, in-4°, Lutetiae Parisiorum.

1690. Ciampini (J.), *Vetera monimenta, in quibus praecipue musiva opera sacrarum profanarumque aedium structura ac nonnulli antiqui ritus dissertationibus iconibusque illustrantur*, in-fol., Romae; édit. Car. Giannini, 3 in-fol. Romae, 1747.

1692. Celano (C.), *Notizia del bello e del curioso e dell'antico della città di Napoli*, in-4°, Napoli; in-4°, Napoli, 1860, t. VII, *S. Gennaro.*

1693. Ciampini (J.), *De sacris aedificiis a Constantino magno constructis*, in-fol., Romae.

1694. Dought, *De calicibus eucharisticis veterum christianorum*, in-8°, Bremae.

1695. Gorlaei (A.), *Dactyliotheca, seu gemmarum annulorumque sculpturae*, in-4°, s. l. Cf. *Dictionn.*, t. I, col. 2222.

1697. Bianchini (F.), *Istoria universale provata con monumenti e figurata con simboli degli antichi*, in-fol., Roma.

1698. Mabillon (J.), *Eusebii Romani ad Theophilum Gallum epistola de cultu sanctorum ignotorum*, in-12, Parisiis. Cf. Valéry, *Correspond. inéd. de D. Mabillon*, in-8°, Paris, 1847, t. III, p. 10, on y trouvera l'énumération des éditions et traductions; J. Turmel, *Quelques « hommes illustres » de l'Église de France. Mabillon*, dans la *Revue du Clergé français*, 1902, t. XXX, p. 617-627; *Dictionn.*, t. I, col. 1751, note 3.

Misson (F. M.), *Nouveau voyage d'Italie*, 3 in-12, La Haye, 1691-1698; *5e édit. augmentée, contenant les remarques que M. Addison a faites*, 4 in-8°, Utrecht, 1722; trad. angl., 2 in-4°, London, 1695; 4e édit., in-8°, London, 1714; trad. allem., 1701; trad. holland., 1724; la dernière édition française est de 1739. Ce livre provoqua une réfutation de Freschot, *Remarques historiques et critiques faites dans un voyage en Italie*, in-8°, Cologne, 1705; la réponse de Misson parut dans *Voyages et aventures de F. Leguat*, in-12, London, 1708; Freschot revint à la charge dans la *Nouvelle relation de la ville de Venise. Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre*, in-12, La Haye; trad., in-8°, London, 1719.

1699. Cyprian (Ern.-Salom.), *De Ecclesia subterranea liber*, in-4°, Helmstadii.

1700. Fabretti (Raph.), *Inscriptionum antiquarum, quae in aedibus paternis asservantur, explicatio et supplementum*, in-fol., Romae; certains exemplaires portent une double feuille de titre avec le millésime 1702; cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 51 sq.

1702. Capello (A.), *Prodromus iconicus sculptarum gemmarum Basilidiani, amuletici atq. talismanici generis*, in-fol., Venetiis.

1703. Zorn (Pierre), *Dissertatio historico-theologica de catacumbis seu de cryptis sepulcralibus sanctorum martyrum, in qua Burnetti, Missonii et aliorum sententia defenditur contra Mabillonium, Ciampinum, Bosium et alios Romanenses*, in-4°, Lipsiae. (Les quatre dissertations sont intitulées : 1° *De difficultatibus circa historiam martyrum* ; 2° *De cryptis martyrum et earum antiquitate* ; 3° *De cryptarum structura* ; 4° *De picturis et inscriptionibus cryptarum*.)

1705. Laderchi (J.), *De sacris basilicis SS. martyrum Marcellini et Petri*, in-4°, Romae.

1706. Nicolai (J.), *De sepulchris Hebraeorum libri IV*, in-4°, Lugduni Batavorum.

1708. Bingham (J.), *Origines ecclesiasticae*, 10 vol., in-8°, London, 1708-1722; 2 vol. in-fol., London, 1726; 10 vol., London, 1855; trad. latine de Grischow, in-8°, Halae, 1724.

De Montfaucon (B.), *Diarium italicum*, in-4°, Parisiis.

1710. Femel (Arm.), *De catacumbis romanis*, in-8°, Lipsiae.

Lucas, *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, in-fol., Paris.

1716. Buonarotti (Ph.), *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro ornati di figure trovati ne' cimiteri di Roma*, in-4°, Firenze. Cf. R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro*, in-fol., Roma, 1858, *praefatio*.

1718. Bianchini (Fr.), *Praefatio ad Anastasium bibliothecarium*, in-fol., Romae.

1719. Muratori (Ant.), *De sacrararum basilicarum apud Christianos origine ac appellatione*, in-4°, Mediolani-Lipsiae.

1720. Boldetti (M. A.), *Osservazioni sopra i cimiteri dei santi Martiri ed antichi Cristiani di Roma*, in-fol., Roma. Cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 52-54.

En cette même année 1720, incendie de la bibliothèque de Marangoni. Tous les papiers, copies, dessins, calques destinés à une nouvelle *Roma sotterranea* disparurent, à l'exception des *Acta*

S. Victorini (voir plus bas 1740). Le ch. XVII du livre II de l'ouvrage de Boldetti est dû à Marangoni.

1722. MONTFAUCON (Bern. DE), *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, 2e édit., gr. in-fol., Paris, t. II, p. 353 sq.; *Supplément*, 1724, t. II, p. 209 sq.

1723. ECKHART (G. D'), *Codices manuscripti Quedlinburgenses*, in-4°, Quedlinburgi.

1724. MARTÈNE (Edm.) et DURAND, *Voyage littéraire de deux bénédictins*, in-4°, Paris, 1717,1724.

1726. FONTANINI (J.), *Commentario di santa Columba*, in-4°, Roma.

1727. ECKHART (G. D'), *Commentar. de rebus Franciae orientalis*, in-fol., Wurceburgi.

FONTANINI, *Discus argenteus votivus veterum christianorum*, in-4°, Romae.

GORI (A.), *Inscriptiones antiquae graecae et romanae, quae existant in Etruriae urbibus*, in-4°, Florentiae.

1729. MONTFAUCON (Bern. DE), *Les monuments de la monarchie française*, 5 in-fol., Paris, 1729-1736.

1730. LAMOTTE (Ch.), *An essay upon poetry and painting, with relation to the sacred and profane history, with an appendix concerning obscenity in writing and painting*, in-12, London.

INTERIAN DE AYALA (J.), *Pictor christianus eruditus, sive de erroribus qui passim admittuntur circa pingendas, atque effingendas sacras imagines, libri octo cum appendice*, in-fol., Matriti.

1731. DONI (J. B.), *Inscriptiones antiquae cum notis, edidit A. Gori*, in-fol., Florentiae.

1732. MAFFEI (Scip.), *Verona illustrata*, in-fol., Verona.

1733. LAMI (J.), *De eruditione apostolorum, liber singularis*, in-4°, Florentiae.

1734. LUPI (Ant.), *Dissertatio et animadversiones ad nuper inventum Severae martyris epitaphium*, in-4°, Panormi.

MAFFEI (Scip.), *Galliae antiquitates quaedam selectae*, in-4°, Veronae.

MAZOCHI (Al.), *In vetus marmoreum sanctae Neapolitanae Ecclesiae kalendarium commentarius*, in-4°, Napoli.

1737. BOTTARI (G.), *Sculture e pitture sagre estratte dei cimiteri di Roma, publicate già dagli autori della Roma sotterranea ed'ora nuovamente date in luce colle spiegazioni*, 3 in-fol., Roma.

Giorgi (Dom.), *De monogrammate Christi Domini dissertatio*, in-4°, Romae.

1739. Bertoli (J. D.), *Le antichità d'Aquileja*, in-fol., Venezia.

Muratori, *Novus thesaurus veterum inscript.*, in-fol., Mediolani.

1740. Marangoni (J.), *Acta sancti Victorini, episcopi Amiterni et martyris, illustrata*, in-4°, Romae.

Foggini (G. F.), *De primis Florentinorum apostolis*, in-4°, Florentiae.

1741. Foggini (G. F.), *De romano itinere Petri*, in-4°, Florentiae.

1744. Marangoni (J.), *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso e adornamento delle chiese*, in-4°, Romae.

1745. Pauli, *De patena argentea Forocorneliensi*, in-8°, Neapoli.

1746. Goebel, *De sepulchrorum et sepultorum religione*, in-4°, Regiomonti.

1747. Hagenbuch (J. G.), *Epistolae epigraphicae*, in-4°, Tigurii.

1748. Gori (Ant.), *Symbolae litterariae*, in-8°, Florentiae.

1749. Mamachi (Th.), *Origines et antiquitates christianae*, 5 in-4°, Romae; 6 in-4°, Romae, 1844.

Maffei (Scip.), *Museum Veronense*, in-fol., Veronae.

Corsini, *Notae Graecorum*, in-fol., Florentiae.

Hagenbuch, *De diptycho Brixiano Boethii cos. epistola epigraphica*, in-fol., Tiguri.

1750. Passeri (J. B.), *Thesaurus gemmarum antiquarum astriferarum, interprete J.B.P—, cura et studio A. F. Gorii*, 3 in-fol., Florentiae.

Eisenhart, *De auctoritate et usu inscriptionum in jure commentatio*, in-4°, Helmstadii.

1752. Zaccaria (Ant.), *Marmora salonitana in ordinem digesta*, in-fol.

Bianchini (J.), *Demonstratio historiae ecclesiasticae quadripartitae*, in-fol., Romae.

Furietti, *De musivis*, in-4°, Romae.

1753. Donati (A.), *De dittici degli antichi profani e sacri libri tre*, in-4°, Lucca.

Mamachi, *Dei costumi de Primitivi cristiani*, 3 in-8°, Romae.

1754. Lebeuf (J.), *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 15 vol. in-12, Paris; édit. H. Cocheris, t. I à III, 1863-1867; nouv. édit., 5 vol., 1884.

Venuti, *Dissertations sur les anciens monuments de Bordeaux*, in-4°, Bordeaux.

1755. Gori (A.), *Xenia epigraphica*, in-8°. Ienae.

Cornelius, *Creta sacra*, in-4°, Venetiis.

1757. Ficoroni (F.), *Gemmae antiquae litteratae aliaeque rariores*, in-4°, Romae.

1758. Jacuzio, *De epigrammate SS. Bonusae et Mennae*, in-4°, Romae.

Paciaudi, *De sacris christianorum balneis*, in-4°, Romae.

1759. Gori (A.), *Thesaurus veterum diptychorum consularium et ecclesiasticorum*, in-fol., Florentiae.

1761. Zaccaria (Ant.), *De veterum christianorum inscriptionum usu in rebus theologicis*, in-4°, Venetiis.

1765. Mery de la Canorgue (J.), *La théologie des peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs*, in-12, Paris.

1766. Lami (J.), *Lezioni di antichità toscane*, in-4°, Firenze.

Paleotimo (L.), *Antiquit. seu orig. Eccles. summa*, in-4°, Venetiis; in-4°, Augustae Vindelicorum, 1767.

1767. Genér (J. D.), *Theologia dogmatico-scholastica, sacrae antiquitatis monumentis, illustrata*, 6 in-4°, Romae.

1770. Oberlin (J. J.), *Musaeum Schoepflini lapidarium*, in-4°, Argentorati.

1773. Allegranza (J.), *De sepulchris christianis in aedibus sacris*, in-4°, Mediolani; *De monogrammate D.N.J.C.*, in-4°, Mediolani.

Dionigi, *Sacrarum Vaticanae basilicae cryptarum monumenta*, in-fol., Romae.

1775. Guasco, *Musaei capitolini antiquae inscriptiones*, in-fol., Romae.

1776. Borgia (E.), *Vaticana Confessio beati Petri, principis Apostolorum*, in-4°, Romae.

1777. Pellicia (A.), *De christianae Ecclesiae primae, mediae et novissimae aetatis politia*, 3 vol. in-8°, Napoli; 4 vol. in-8°, Vercellis, 1780; 2 vol. in-8°, Coloniae, 1829-1838; 1 vol. in-8°, London, 1883.

1778. Selvaggio, *Antiquitatum christianarum institutiones*, 6 in-12, Vercellis; 6 in-8°, Moguntiae, 1787.

1779. Borgia (E.), *De cruce vaticana ex dono Justini Augusti commentarius*, in-4°, Romae.

1780. Borgia (E.), *De cruce veliterna commentarius*, in-4°, Romae.

1783. Zaccaria (A.), *De rebus ad historiam et antiquitates Ecclesiae pertinentibus dissertationes*, in-8°, Fulginiae

1784. Olivieri (A.), *Di alcune antichità cristiane conservate in Pesaro*, in-4°, Pesaro.

1785. Lupi (Ant.), *Dissertazioni, lettere ed altre operette*, édit. F. A. Zaccaria, in-4°, Faenza.

1786. Cancellieri (F. J.), *De secretariis basilicae Vaticanae*, in-4°, Romae.

1788. Colucci, *Antichità Picene*, in-fol., Fermo.

1792. Cortenovis, *Sopra una iscrizione greca d'Aquileja*, in-8°, Bassano.

1793. Spreti, *De amplitudine, eversione et restauratione urbis Ravennae*, in-4°, Ravennae.

Zaccaria (A.), *Istituzione antiquario lapidaria*, in-8°, Venetiis.

1795. Morcelli (E.), *Commento all' iscrizione sepolcrale della S. martire Agape*, in-8°, Brescia.

1803. Villanueva, *Viage literario a las iglesias de España*, 22 in-8, Madrid.

1805. Vermiglioli, *Le antiche iscrizioni Perugine*, in-4°, Perugia.

1808. Sanclementi, *Musaei Sanclementiani numismata selecta*, in-4°, Romae.

1810. Artaud, *Voyage dans les catacombes de Rome, par un membre de l'Académie de Cortone*, in-8°, Paris.

1811. Millin, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, in-8°, Paris.

1812. Cancellieri (F. J.), *Memorie di S. Medico martire e cittadino di Otricoli*, in-12, Roma.

1813. Clarke, *Travels in various countries of Europa, Asia and Africa*, in-4°, London.

1815. Nicolai (N.), *Della basilica di S. Paolo*, in-fol., Romae.

1816. Morcelli (E.), *Africa christiana*, 3 in-4°, Brixiae.

1817. Augusti (J.), *Denkwürdigkeiten aus der christlichen Archäologie*, 12 vol. in-8°, Leipzig, 1817-1831.

Kopp, *Palaeographia critica*, 4 in-4°, Manheimii, 1817-1829.

1818. Münter (Fr.), *Symbola veteris Ecclesiae artis operibus expressa*, in-4°, Altona.

1819. Cancellieri (F. J.), *Dissertazione epistolare sopra due iscrizioni delle martiri Simplicia, madre di Orsa e di un altra Orsa*, in-18, Roma.

Cardinali, *Intorno un antico marmo cristiano*, in-8°, Bologna.

1823. Agincourt (Séroux d'), *Histoire de l'art par les monuments*,

6 in-fol., Paris; édit. ital., Milano, 1824-1825; édit. all., Berlin, 1840. Cf. Wilpert, *D'Agincourts Katakombengemälde*, dans *Röm. Quart.*, t. IV, p. 331 sq.; Le même, *Die Katakombengemälde und ihre alten Copien*, in-4°, Freiburg, 1891, p. 70 sq.

Cardinali, *Iscrizioni antiche Veliterne illustrate*, in-4°, Roma.

1824. Ferrario, *Monumenti sacri e profani dell' imperiale e reale basilica di Sant. Ambrogio in Milano*, in-fol., Milano.

1825. Münter (Fr.), *Sinnbilder und Kunstvorstellungen der alten Christen*, in-4°, Altona.

Visconti (E. Q.), *Lettera intorno ad un antica Supellettile d'argento*, in-4°, Roma.

Cardinali, *Intorno in lapide cristiana*, in-4°, Roma.

Lasinio (P.), *Raccolta dei sarcofagi, urne e altri monumenti di scultura di Campo Santo di Pisa*, in-4°, Firenze.

1826. Münter (Fr.), *Symbolae ad interpretationem Evangelii Johannis, ex marmoribus et numis, maxime graecis*, in-4°, Hauniae.

Vidua, *Inscriptiones antiquae in Turcico itinere collectae*, in-8°, Parisiis.

1829. Münter (Fr.), *Primordia Ecclesia africanae*, in-4°, Hauniae.

1830. Caumont (Arc. de), *Cours d'antiquités monumentales*, in-8°, Paris.

Rheinwald, *Die Kirchliche Archäologie*, in-8°, Berlin.

Plattner, Bunsen, Gehrard et Röstell, *Beschreibung der Stadt Rom*, in-8°, Stuttgart, t. I, p. 335 sq.; Röstell, *Roms Katakomben und deren Alterthümer.*

1831. Marini (Gaet.), *Inscriptiones christianae*, dans A. Mai, *Scriptor. veter. nova coll.*, t. V, in-4°, Romae.

1833. Letronne (J.), *Matériaux pour l'histoire du Christianisme en Égypte*, in-4°, Paris.

1834. Rochette (Raoul), *Sur l'origine des types imitatifs qui constituent l'art du christianisme*, in-12, Paris.

1835. Mérimée (Pr.), *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, in-8°, Paris.

Sanchez (G.), *La Campania sotterranea*, in-8°, Napoli.

Viaggio nelle catacombe di Roma, in-12, Milano.

1837. Rochette (Raoul), *Tableau des catacombes de Rome*, in-12, Paris; *Mémoires sur les antiquités chrétiennes des catacombes*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, 1837, t. XIII (tirage à part, 1839); trad. Tocagni, in-8°, Milano, 1841 : *Le catacombe di Roma.*

1838. Texier (Ch.), *Description de l'Asie-Mineure*, in-fol., Paris, 1838-1848.

Mérimée (Pr.), *Notes d'un voyage en Auvergne*, in-8°, Paris.

1839. Bellermann, *Ueber die ältesten christlichen Begräbnisstätten, und besonders die Katakomben zu Neapel mit ihren Wandgemälden*, in-4°, Hamburg.

Fusco, *Dichiarazioni di alcune iscrizioni pertinenti alle catacombe di S. Gennaro dei Poveri*, in-8°, Napoli.

Pitra. [Au sujet de l'inscription de Pectorius d'Autun, voir la bibliographie chronologique dans *Dictionn.*, t. i, au mot *Autun.*]

Jorio, *Guida per le catacombe di S. Gennaro dei Poveri*, in-8°, Napoli.

1841. Greppo (H.), *Notes historiques, biographiques, archéologiques et littéraires, concernant les premiers siècles chrétiens*. in-8°, Lyon.

Augusti, *Beiträge zur christl. Kunstgesch. und Liturgik*, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1841-1846.

1842. Snegirew, *Denkmäler des moskovitischen Altertums*, in-8°, Moskaw, 1842-1845.

1843. Polidori, *Il pesce considerato come simbolo cristiano*, in-8°, Milano.

Grimm (W.), *Die Sage vom Ursprung der Christenbilder*, in-8°, Berlin.

Batissier, *Éléments d'archéologie*, in-4°, Paris.

Merz (H.), *Die Entwicklung der christl. Kunst. Deutsche Vierteljahrschrift.*

De Minicis, *Sarcofago cristiano nel tempio di Fermo*, in-4°, Roma.

Canina, *Ricerche sull' architettura più propria dei tempi cristiani* in-fol., Roma.

1844. Marchi (G.), *I monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del cristianesimo*, in-4°, Roma, t. i : *Architettura.*

Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, in-8°, Paris.

Kruse, *Russische Altertümer*, in-8°, Dorpat.

1845. Odorici, *Monumenti cristiani di Brescia*, in-fol., Brescia, 1845-1858.

Guénebault, *Dictionnaire iconographique des monuments chrétiens*, 2 vol. in-4°, Paris.

Funduklay, *Altertümer von Kiew*, in-8°, Kiew.

Selvatico, *Sulla simbolica figurativa ornamentale*, in-4°, Venezia.

1846. Boissieu (de), *Inscriptions antiques de Lyon*, gr. in-4°, Lyon, 1846-1854.

Maitland, *The Church in the Catacombs*, in-8°, London.

Martinow, *Russische Altertümer*, in-8°, Moskaw.

Osten, *Bauwerke in der Lombardei*, in-4°, Darmstadt, 1846-1859.

1847. Lebas (Ph.) et Waddington, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure* et *Inscriptions*, 5 vol. in-4°, Paris, 1847-1870.

Guericke (F.), *Lehrbuch des christl. kirchl. Archäologie*, in-8°, Berlin ; 2e édit., 1859.

Cahier (C.) et Martin (A.), *Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, 4 vol. in-4°, Paris, 1847-1856.

Oudin (F.), *Archéologie chrétienne*, in-8°, Bruxelles.

Piper (F.), *Mythologie und Symbolik der christlichen Kunst*, 2 vol. in-8°, Weimar, 1847-1851.

Zestermann, *De basilicis libri tres. Die antiken und die christlichen Basiliken*, in-4°, Leipzig.

Bartoli, *Le catacombe di Siracusa*, in-8°, Siracusa.

1848. Mommsen (A.), *Athenae christianae*, in-8°, Leipzig, 2e édit., 1867.

Crosnier, *Iconographie chrétienne*, in-8°, Paris.

Urlichs (L.), *Die Apsis der alten Basiliken*, in-8°, Greifswald.

Jacquin (J.) et Duesberg (J.), *Dictionn. d'antiq. chrét.*, in-8°, Paris.

1849. *Drevnosti rossijskago gossudarstwa*, in-8°, Moskaw, 1849-1853.

Cavedoni (C.), *Ragguaglio critico dei monumenti delle arti cristiane primitive nelle metropoli del cristianesimo disegnati ed illustrati per cura di* G.M.D.C.D.G., in-8°, Modena. (Étude sur l'ouvrage du Père G. Marchi, voir 1844.)

1850. Caumont (A. de), *Abécédaire ou rudiment d'archéologie. Architecture religieuse*, in-8°, Caen ; 4e édit., 1859 ; 5e édit., 1867.

Parker, *A glossary of terms used in Graecian, Roman, Italian and Gothic architecture*, in-8°, Oxford.

Delamare, *Exploration scientifique de l'Algérie*, in-fol., Paris.

Reynaud (Léonce), *Traité d'architecture*, in-8°, Paris, t. ii.

1851. De Verneilh (F.), *L'architecture byzantine en France*, in-8°, Paris.

1852. Garrucci (R.), *Tre sepolcri con pitture ed iscrizioni scoperti in un braccio del cimitero di Pretestato in Roma*, in-8°, Napoli.

Witte (de), *Mémoire sur l'impératrice Salonine*, in-4°, Bruxelles.

Perret (L.), *Les catacombes de Rome*, 6 in-fol., Paris.

Verneilh (F. de), *Architecture byzantine en France*, in-4°, Paris.

Twining (L.), *Symbols and emblems of early and medieval christian art*, in-8°, London.

1853. Cavedoni (C.), *Ragguaglio storico archeologico di due antichi cimiteri cristiani della città di Chiusi*, in-8°, Modena.

De Witte, *Médailles de Salonine*, in-8°, Bruxelles.

1854. Cochet, *La Normandie souterraine*, in-8°, Dieppe, 2e édit., 1855.

Salzenberg, *Altchristliche Baudenkmäler von Konstantinopel*, in-8°, Berlin.

Garrucci (R.), *Les mystères du syncrétisme phrygien*, dans Cahier et Martin, *Mélang. d'archéol.*, t. III.

1855. De Rossi, *De christianis monumentis* ἰχθὺν *exhibentibus*, dans Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. III, p. 544-577.

Corblet, *Des progrès de l'archéologie religieuse en France et à l'étranger depuis 1848*, in-8°, Amiens.

Lange (K.), *Haus und Halle, Studien zur Geschichte des antiken Wohnhauses und des Basilika*, in-8°, Leipzig.

Cavedoni, *Sacra imagine della beata vergine Maria*, in-8°, Modena.

Isabelle, *Les édifices circulaires et les dômes classés par ordre chronologique et considérés sous le rapport de leur disposition, de leur construction et de leur décoration*, in-fol., Paris.

1856. Garrucci (R.), *Mélanges d'épigraphie ancienne*, in-8°, Paris, 2 fasc., 1856-1857.

Jean L'Heureux (= Macarius), *Hagioglypta*, édit. Garrucci, in-8°, Parisiis.

Mozzoni, *Tavole cronologiche-critiche della storia della chiesa universale illustrate con argomenti d'archeologia*, in-fol., Venezia, 1856-1860.

Le Blant (E.), *Recueil des inscript. chrét. de la Gaule, antérieures au VIIIe siècle*, in-4°, Paris, 1856-1865.

Von Quast (F.) et Otte (H.), *Zeitschrift für christliche Archäologie und Kunst*, Leipzig, 1856-1858.

Piper (F.), *Die älteste christliche Bilderkreis*, dans *Deutsche Zeitschrift für christl. Wissenschaft*, Berlin.

Krull (F. H.), *Christliche Altertumskunde*, 2 vol., Regensburg.

1857. Garrucci (R.), *Il crocifisso graffito in casa dei Cesari*, in-8°, Roma.

Cochet, *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, in-8°, Paris.

Maringola, *Antiquitatum christianarum institutiones*, 2 vol., in-8°, Napoli.

Organ für christl. Kunst, Köln, 1857-1873.

Kirchenschmuck, Stuttgart, 1857-1870.

Northcote (J. H.), *The roman Catacombs*, in-8°, London; in-12, London, 1859.

1858. De Rossi, *De christianis titulis Carthaginiensibus*, dans Pitra, *Spicil. Solesm.*, t. iv, 505-538.

Le Blant (E.), *La question du vase de sang*, in-8, Paris.

Garrucci (R.), *Vetri ornati di figure in oro trovati nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma*, in-fol., Roma; 2e édit., in-4°, Roma, 1864.

1859. Gravina, *Il duomo di Monreale*, Palermo, 1859-1869.

Lenormant (Ch.), *Les catacombes de Rome en 1858*, in-8°, Paris.

1860. De Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar*, in-4°, Paris.

De Vogüé (M.), *Les églises de la Terre-Sainte*, in-4°, Paris.

Grimm, *Monuments d'architecture byzantine en Géorgie et en Arménie*, in-4°, Pétersbourg.

1861. De Rossi, *Inscript. christ. urb. Romae*, in-fol., Romae.

Perrot (G.), *Explorat. archéol. de la Galatie* etc., in-fol., Paris.

Piper (F.), *Verschollene und aufgefundene Denkmäler*, dans *Theol. Stud. und Kritiken.*

Labarte (J.), *Le palais de Constantinople et ses abords*, in-4°, Paris.

1862. Filiminoff, *Copies photograph. des miniatures des manuscrits grecs*, in-4°, Moskaw.

Hübsch, *Altchristliche Kirchen*, in-fol., Karlsruhe.

Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanini*, in-8°, Roma.

Kanitz (F.), *Serbiens byzantinische Monumente*, in-4°, Wien.

1863. De Rossi, *Imagines selectae Deiparae Virginis in coemeteriis subterraneis udo depictae*, in-fol., Romae.

De Rossi (J.-B.), *Bullettino di archeologia cristiana*, 1re série, 1863-1869, in-4° (trad. franç., 1867-1869); 2e série, 1870-1875 (trad. franç., 1870-1875); 3e série, 1876-1881 (trad. franç., 1876-1881); 4e série, 1882-1889 (trad. franç., 1882-1883); 5e série, 1890-1894; les séries 2-5 du format in-8°.

Barbet de Jouy, *Les mosaïques chrétiennes de Rome*, in-8°, Paris.

Vitet (L.), *Études sur l'histoire de l'art*, in-12, Paris.

Luthardt, *Ueber kirchl. Kunst*, in-8°, Leipzig, 3e édit., 1878.

1864. King (C. W.), *The Gnostics and their remains, ancient and medieval*, in-8°, London.

De Rossi (J.-B.), *La Roma sotterranea cristiana*, t. i, con atlante di xl tavole, in-fol., Roma ; cf. *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 63 sq.

Texier (Ch.) et Pullan (P.), *L'architecture byzantine*, in-fol., London.

Crowe (J. A.) and Cavalcaselle, *New history of painting in Italy*, in-8, London.

1865. Sabas, *Sacristie patriarcale dite synodale de Moscou*, in-8, Moscou.

Publications de la *Société archéologique de Moscou* depuis 1865 : 1° *Archeologuitcheski Viestnisk* (= Messager archéol.), 2° *Drevnosti : troudy Obchestva* (= Antiquités, travaux de la Société).

Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, in-8°, Paris, 1865 ; 2e édit., 1877 ; 3e édit., 1889.

De Vogüé (M.), *La Syrie centrale*, in-4°, Paris.

Mothes (O.,) *Die Basilikenform bei den Christen der ersten Jahrhunderte. Ihre Vorbilder und ihre Entwickelung*, in-8°, Leipzig.

1866. Becker (F.), *Das Spottkruzifix der römischen Kaiserpaläste*, in-8°, Breslau.

Le même, *Die Darstellung Jesu Christi unter dem Bilde des Fisches*, in-8°, Breslau.

De Vogüé (M.), *Architecture civile et religieuse du ier au vie siècle dans la Syrie centrale*, 2 in-4°, Paris, 1866-1877.

Huebsch, *Monuments de l'architecture chrétienne depuis Constantin jusqu'à Charlemagne*, in-fol., Paris.

1867. Piper (F.), *Einleitung in die monumentale Theologie*, in-8°, Gotha.

De Rossi (J.-B.), *Roma sotterranea*, t. ii, con atlante di lxii e A.B.C.D. tavole, in-fol., Roma, 1867 ; cf. *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 89-90 ; Le même, *Aperçu général sur les catacombes de Rome et description du modèle d'une catacombe exposé à Paris en 1867*, in-8°, Paris.

1868. De Buck (V.), *Le cimetière de S. Callixte et les travaux de MM. De Rossi*, dans les *Études religieuses*, 1868, p. 300 sq.

Marriott, *Vestiarium christianum*, in-8°, London.

Pugin (et Smith), *Glossary of ecclesiastical ornaments and costumes*, in-8°, London.

Kraus (F. X.), *Untersuchungen über die Blutampullen*, in-8°, Frankfurt, 1868; 2e édit., Freiburg, 1872.

Schrader (H.), *Die Sirenen nach ihrer Bedeutung und Kunstlerischen-Darstellung im Alterthum*, in-8°, Berlin.

Hucher (E.), *L'art gaulois ou les Gaulois d'après les médailles*, in-4°, Paris.

Kraus (F. X.), *Die Kunst bei den alten Christen*, in-8°, Frankfurt am Main.

De Buck (V.), *Le tombeau de Nila Florentina*, in-8°, Paris.

1869. Northcote (J. Sp.), Brownlow (W. E.), *Roma sotterranea or some account of the Roman catacombs, especially of the cemetery of San Callisto*, in-8°, London; 2e édit., 1878-1979.

Scherillo (G.), *Le catacombe napolitane*, in-8°, Napoli.

1870. Desbassyns de Richemont, *Les nouvelles études sur les catacombes romaines*, in-8°, Paris; trad. allem., in-8°, Mainz, 1872; 3e édit. franç., in-8°, Bruxelles, 1896.

Marriott, *The testimony of the Catacombs*, in-8°, London.

Der Kirchenschmuck, Gräz.

Scherillo (G.), *Esame speciale delle catacombe a S. Giovanni dei Poveri*, in-8°, Napoli.

1871. Salazaro (D.), *Studi sui monumenti della Italia meridionale*, in-4°, Napoli.

Allard (P.), *Rome souterraine*, trad. d'après Northcote et Brownlow, Paris; 2e édit., 1873-1877.

Auber, *Le symbolisme religieux*, 4 vol. in-8°, Paris.

Reusens, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 2 vol. in-8°, Louvain, 1871-1875; 2e édit., 1885.

Urlichs (C. L.), *Codex urbis Romae topographicus*, in-8°, Wirceburgi.

Von Schlegel (Fr.), *Ansicht und Ideen über d. christl. Kunst*, in-8°, Bonn.

Lucas (Ch.), *Les temples et les églises circulaires d'Angleterre, précédé d'un essai sur l'histoire de ces monuments et suivi de quelques églises du Saint-Sépulcre*, in-4°, Paris.

1872. Liverani, *Le catacombe di Chiusi*, in-8°, Siena.

Appell, *Monuments of early christian Art*, in-8°, London.

Kraus (F. X.), *Die Anfänge der christlichen Kunst*, in-8°, Leipzig.

Musaici cristiani e saggi dei pavimenti delle chiese di Roma anteriori al secolo XV, tavole cromolitografiche con cenni storici e

critici del commendatore G.-B. De Rossi, con traduzione francese, atlas, Roma, 1872-1892.

Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, 6 vol. in-8°, Poitiers, 1872-1874.

Bunsen (C.-J.-J.), *Les basiliques romaines*, in-fol., Paris.

Richter (J. P.), *Christliche Architektur und Plastik*, in-8°, Leipzig.

1873. Kraus (F. X.), *Roma sotterranea. Die römischen Katakomben*, in-8°, Freiburg ; 2e édit., 1879.

Garrucci (R.), *Storia dell' arte cristiana nei primi otto secoli della Chiesa*, 6 vol. in-fol., Prato, 1873-1880 ; t. i (1881), histoire et symbolique ; t. ii (1874), pl. 1-105, fresques des catacombes ; t. iii (1876), pl. 106-203, peintures non cimétériales ; t. iv (1877), pl. 204-294, mosaïques ; t. v (1879), pl. 295-404, sarcophages ; t. vi (1880), pl. 405-500, sculptures, bas-reliefs, objets divers.

Kraus (F. X.), *Die christliche Kunst in ihren frühesten Anfängen*, in-8°, Leipzig.

King (C. W.), *Early christian numismatics*, in-8°, London.

1874. Becker (F.), *Rom's altchristliche Coemeterien*, in-8°, Düsseldorf.

Lübke (Cl.), *Die Bilderverehrung und die bild. Darstellungen in den ersten christlichen Jahrhunderte*, in-8°, Freiburg.

Stornajolo (V.), *Ricerche sulla storia e i monumenti dei SS. Eutichete ed Acuzio*, in-8°, Napoli.

Armellini (M.), *Scoperta d'un graffito storico nel cimitero di Pretestato sulla via Appia*, in-8°, Roma.

1875. Scherillo (G.), *Archeologia sacra*, in-8°, Napoli.

Von Betmann Hollweg (M. A.), *Christenthum und bildl. Kunst*, in-8°, Bonn.

L'Epinois (H. De), *Les catacombes de Rome*, in-12, Paris.

Armellini (M.), *Scoperta di un antico oratorio presso la via Appia dedicato all' arcangelo Gabriel*, in-fol., Roma.

1876. Stevenson (E.), *Il cimitero di S. Zotico*, in-8°, Modena.

Smith et Cheetham, *A dictionary of christian antiquities*, 2 vol. in-8°, London, 1876-1880.

Becker (F.), *Die Wand-und Deckengemälde der römischen Katakomben*, in-8°, Géra.

Kraus (F. X.), *Kunst und Altertum in Elsass-Lothringen*, 1876-1880.

Ludewig, *Ein Blick in die römischen Katakomben*, in-8°, Bern.

1877. Schultze (V.), *Die Katakomben von San-Gennaro dei Poveri in Neapel*, in-8°, Jena.

De Rossi (G.-B.), *Roma sotterranea*, t. III, con atlante di LII tavole, in-fol., Roma; cf. *Bull. di arch. crist.*, 1876, p. 155-157.

Armellini, *Scoperta della cripta di S. Emerenziana e di una memoria relativa alla cattedra di S. Pietro nel cimitero Ostriano*, in-8°, Roma.

Withrow, *Catacombs of Rom*, in-8°, London.

1878. Stevenson (E.), *Scoperta della basilica di S. Sinforosa*, in-8°, Roma.

Bullettino di arch. e storia dalmata, Spalato, 1878 sq.

Le Blant (E.), *Étude sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, in-4°, Paris.

Wiese, *Ueber d. Verhältniss. d. Kunst zum Religion*, in-8°, Berlin,

Marucchi (O.), *La cripta sepolcrale di S. Valentino nella via Flaminia*, in-8°, Roma.

Ott, *Die ersten Christen über und unter der Erde*, in-8°, Regensburg.

1879. De Rossi (G.-B.), *Piante iconografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI*, Roma, atlas.

Bayet (Ch.), *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient jusqu'à la querelle des Iconoclastes*, in-8°, Paris.

Marucchi (O.), *Di un ipogeo recentemente scoperto nel cimitero di S. Sebastiano*, in-8°, Roma.

Kraus (F. X.), *Ueber Begriff, Umfang, Geschichte des christl. Archäologie*, in-8°, Freiburg.

Schultze (V.), *De christianorum veterum rebus sepulcralibus*, in-8°, Gothae.

Allard (P.), *L'art païen sous les empereurs chrétiens*, in-12, Paris.

1880. Schultze (V.), *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien.

Zeitschrift für christl. Kunst, Düsseldorf, 1880 sq.

Kraus (F.X.), *Synchronistische Tabellen zur christlichen Kunstgeschichte*, in-8°, Freiburg.

Armellini, *Le catacombe romane*, in-8°, Roma.

Hauck (A.), *Die Entstehung der Christustypus in den abendländischen Kunst*, in-8°, Heidelberg.

Armellini, *Il cimitero di S. Agnese nella via Nomentana*, in-8°, Roma.

1881. Roller (Th.), *Les catacombes de Rome*, 2 vol. in-fol., Paris.

De Rossi (G.-B.), *Parere intorno ai lavori per ridurre l'altare della chiesa abbaziale di S. Maria di Grotta ferrata alle forme prescritte dal rito greco*, in-fol., Grotta ferrata.

1882. Kraus (F. X.), *Real-Encyklopädie der christlichen Alterthümer*, 2 vol. in-8°, Freiburg, 1882-1886.

Schultze (V.), *Die Katakomben, die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte und ihre Monumente*, in-8°, Leipzig; Le même, *Die theologische Ertrag der Katakombenforschung*, in-8°, Leipzig.

Rohault de Fleury (G.), *La Messe. Études archéologiques sur ses monuments*, 8 vol. in-4°, Paris, 1882-1888.

Heinrici (G.), *Zur Deutung der Bildwerke altchristlichen Grabstätten*, dans *Theol. Studien und Kritiken*, t. iv.

1883. Rohault de Fleury (Ch.), *Les saints de la messe et leurs monuments*, 10 vol. in-4°, Paris, 1883-1900 (t. iv-v, par G. R. de Fl.)

Bayet (Ch.), *L'art byzantin*, in-8°, Paris.

1884. Cros et Henry, *L'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens. Histoire et technique*, in-8°, Paris.

Dehio (G.) et Bezold (G. von), *Kirchliche Baukunst des Abendlandes*, in-8°, Stuttgart, 1884-1899, et atlas in-fol.

Adamy (R.), *Architektonik der altchristlichen Zeit*, in-8°, Hannover.

1885. Lefort (L.), *Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie*, in-12, Paris.

Grousset (R.), *Étude sur l'histoire des sarcophages chrétiens*, in-8°, Paris.

Palmer (W.), *An introduction to early christian symbolism, a series of compositions from fresco-paintings glasses and sculptured sarcophagi selected, arranged and described*, by W. P., edited with notes by J. S. Northcote and W. P. Brownlow, in-fol., London.

Lange (K.), *Haus und Halle. Studien zur Geschichte des antiken Wohnhauses und der Basilika*, in-8°, Leipzig, p. 244-289.

1886. Germano, *Memorie archeologiche e critiche sopra gli atti e il cimitero di S. Eutizio di Ferento precedute da brevi notizie sul territorio dell' antica via Ferentana*, in-8°, Roma.

Le Blant (E.), *Études sur les sarcophages chrétiens de la Gaule*, in-4°, Paris.

Müntz (E.), *Études sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes*, in-8°, Paris.

Kondakov (N.), *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, 2 in-4°, Paris, 1886-1891.

Ficker (J.), *Die Darstellung der Apostel in der altchristliche Kunst*, in-8°, Leipzig.

Portheim (Fr.), *Ueber den decorativen Stil in den altchristlichen Kunst*, in-8°, Stuttgart.

Wilmowsky (Von), *Das Coemeterium S. Eucharii. Ein Beitrag zur ältesten christlichen Geschichte Triers*, in-4°, Trier.

1887. Armellini (M.), *Le chiese di Roma dalle loro origine sino al secolo XVI*, in-8°, Roma; 2e édit., 1891.

Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte, 1887 sq.

Bock (Fr.), *Katalog frühchristlicher Textilfunde*, Düsseldorf.

Stokes (Miss Marg.), *Early christian art in Ireland*, in-8°, London.

Jackson (J.-T.), *The architecture of Dalmatia*, London.

1888. De Rossi (G.-B.), *La Bibbia offerta da Ceolfrido abbate al sepolcro di s. Pietro; codice antichissimo tra i superstiti delle biblioteche della sede apostolica*, in-fol., Roma.

Müntz (E.), *Les sources de l'archéologie chrétienne*, dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, 1888.

Pohl (O.), *Die altchristliche Fresco-und Mosaik Malerei*, in-12, Leipzig.

Strzygowski (J.), *Die Kalenderbilder des Chronographs von Jahre 354*, in-8°, Berlin.

Bode (Wilhelm) et von Tschudi (Hugo), *Königl. Museen zu Berlin. Beschreibung der Bildwerke der christl. Epoche*, in-8°, Leipzig.

1889. De Rossi (G.-B.), *La capsella argentea africana*, in-fol., Roma.

Wilpert (J.), *Prinzipienfragen der christl. Archäologie*, in-8°, Freiburg; supplém. 1890.

Schultze (V.). *Die altchristlichen Bildwerke und die wissenschaftliche Forschung*, in-8°, Leipzig.

Cattaneo, *L'architettura in Italia dal sec. VI al mille circa*, in-8°, Venezia.

Marignan, *Études d'iconographie religieuse*, in-8°, Paris.

1890. Marucchi (O.), *Il cimitero o la basilica di San Valentino*, in-8°, Roma.

Barbier (de Montault), *Traité d'iconographie chrétienne*, 2 vol. in-8°, Paris.

Kraus (F. X.), *Die christl. Inschriften der Rheinlande*, 2 vol. in-4°, Freiburg.

Ficker (J.), *Die altchristlichen Bildwerke im christl. Mus. des Laterans*, in-8°, Leipzig.

Pokrovskij, *Peintures murales dans les anciennes églises grecques et russes*, in-8°, Moscou.

Kondakov, *Description des monuments de l'antiquité dans quelques églises et monastères de Géorgie* (en russe), Pétersbourg.

Bilczewskiego (Jozefa), *Archeologia chrzéscianska vobec Historyi kosciola i dogmatu Z osmioma illustracyami w tekscie i dwiema tablicami*, in-8°, Krakow.

1891. Wilpert (J.), *Ein Cyklus christologischer Gemälde aus der Katak. der heiligen Petrus und Marcellinus*, in-8°, Freiburg.

Amoroso, *Le basiliche cristiane di Parenzo*, in-8°, Parenzo.

Dehio (G.) et Bezold (G. von), *Kirchliche Baukunst des Abendlandes*, in-4° et in-fol., Stuttgart.

Strzygowski, *Das Etschmiadzin Evangeliar*, in-4°, Wien.

Wilpert (J.), *Die Katakombengemälde und ihre alten Copien*, in-4°, Freiburg.

1892. Baumgarten (P. M.), *G.-B. De Rossi, Festschrift dem Begründer der Wiss. der christl. Archäologie zur Vollendung des 70. Lebensjahres*, in-8°, Cöln ; trad. ital., G. Bonavenia, Roma.

Archäologische Ehrengabe zu De Rossi's LXX. Geburtstage, Rom, 1892 (c'est un tirage sur papier spécial de l'année 1892 de la *Römische Quartalschrift*).

Mélanges J.-B. De Rossi, in-8°, Roma.

Wilpert (J.), *Die gottgeweihten Jungfrauen in den ersten Jahrhunderte der Kirche*, in-4°, Freiburg.

Le même, *Principienfragen der christlichen Archäologie*, in-8°, Freiburg.

Le Blant (E.), *Nouveau recueil des inscr. de la Gaule*, in-4°, Paris.

Peraté (A.), *L'archéologie chrétienne*, in-8°, Paris.

Kondakov, *Les émaux byzantins, collection de M. A. W. Zwénigorodskoï*, in-4°, Francfort.

Lasteyrie (R.-D.), *La basilique de S.-Martin de Tours*, in-4°, Paris.

Schaffer, *Das Phöenix-Sinnbild als Baum und Vögel*, in-8°, Regensburg.

Steinmann (B. E.), *Die Tituli und die kirchliche Wandmalerei*, in-8°, Leipzig.

Lanciani (R.), *Pagan and christian Rome*, in-8°, London.

Schnaase, *Ueber die Verhältniss, der Kunst zum Christenthum und besonders zum evang. Kirchè*, in-8°, Berlin.

Dehio (G.), *Die christliche Baukunst des Abendlandes*, in-8°, Stuttgart.

Crostorosa (P.), *Le basiliche cristiane*, in-8°, Roma.

1893. Galante (A.), *Il cimitero di S. Ippolito, martire in Atripolda, diocesi di Avellino*, in-4°, Napoli.

Armellini (M.), *Gli antichi cimiteri cristiani di Roma e d'Italia*, in-8°, Roma.

Müntz (E.), *La mosaïque chrétienne des prem. siècles*, in-8°, Paris.

Χριστιανική ἀρχαιολογική ἑταιρία, Athènes.

Gsell (S.), *Recherches archéologiques en Algérie*, in-8°, Paris.

Strzygowski (J.), *Die byzantinische Wasserbehalter von Konstantinopel*, in-8°, Wien.

Kirsch, *Die christliche Culturgebäude im Alterthum*, in-8°, Köln.

Riegl (A.), *Stilfragen Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamente*, in-8°, Berlin.

Heussner (A.), *Die altchristl. Orpheus Darstellungen*, in-8°, Cassel.

1894. De Waal (A.), *Die Apostelgruft ad catacumbas an der Via Appia, eine hist. arch. Untersuchung auf Grund der neuesten Ausgrabungen*, in-8°, Roma.

Germano, *La casa celimontana dei SS. martiri Giovanni e Paolo*, in-8°, Roma.

Lethaby et Swainson, *The church of sancta Sophia*, in-8°, London-New-York.

Rosière (R.), *L'évolution de l'architecture en France*, in-12, Paris.

Uvarow, *Monuments chrétiens, matériaux pour l'archéologie du Caucase*, in-4°, St-Pétersbourg (en russe).

Breymann (A.), *Adam und Eva in der Kunst des christlichen Alterthums*, in-8°, Wolfenbüttel.

Noack (F.), *Die Geburt Christi in der bildenden Kunst bis zum Renaissance. Im Anschluss an die Elfenbeinwerke des grossh. Museum zu Darmstadt.*

Forrer (R.) et Müller (G.), *Kreuz und Kreuzigung Christi in ihrer Kunstentwicklung*, in-8°, Strassburg.

Adamy (Rud.), *Architektonik der altchristlichen Zeit*, in-8°, Hannover.

1895. *Nuovo bullettino di archeol. crist.; ufficiale per i reseconti della*

Commissione di archeol. sacra sugli scavi e su le scoperte nelle catacombe romane, 1895 sq.

Strazzula (V.), *Ricerche di filologia e di archeologia cristiana*, in-8°, Siracusa.

Wilpert (J.), *Fractio panis, die älteste Darstellung des eucharistischen Opfers*, in-4°, Freiburg ; trad. franç., Paris, 1896.

Cutts et Lewes, *History of early christian art*, in-8°, New-York.

Schultze (V.), *Archäologie der altchristlichen Kunst*, in-8°, München.

Ficker (J.), *Archäologische Studien zum christl. Altertum und Mittelalter*, in-8°, Leipzig,

Carton, *Découvertes archéol. et épigr. faites en Tunisie*, in-8°, Paris.

Clausse (G.), *Basiliques et mosaïques chrétiennes. Italie-Sicile*, 2 in-8°, Paris.

Giovenale, *La basilica di S. Maria in Cosmedin*, in-8°, Roma.

Botel (J.) y Sizo, *Sarcofagos romano-cristianos esculturados que se conservan en Cataluna*, in-8°, Barcelona.

Kraus (F. X.), *Geschichte der christlichen Kunst*, in-8°, Freiburg, t. ii.

Baldwin Brown, *Notes on preconquest Architecture*, dans *The Builder*, 1895.

Ainalov, *Mosaïques du ive et du ve siècle*, Pétersbourg.

Hartel et Wickhoff, *Die Wiener Genesis*, in-fol., Wien.

Maass (E.), *Orpheus. Untersuchungen zur griech.-röm.- altchristl. Jenseitsdichtung und Religion*, in-8°, München.

1896. Strazzula (V.), *Dei recenti scavi eseguiti nei cimiteri della Sicilia*, in-8°, Palermo.

Le Blant (E.), *750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, in-4°, Paris.

Bock (Fr.), *Die byzantinische Zellenschmelze der Sammlung Dr. A. Sw.*, in-4°, Aachen.

Rédin (E. K.), *Die Mosaïken der ravennatischen Kirche*, in-8°, Petersburg.

Χριστιανική Ἁγιογραφία τῶν ἔννεα πρώτων αἰώνων (1-842), Athènes.

Gauckler (P.), *L'archéologie de la Tunisie*, in-8°, Paris.

Schlosser (G. von), *Quellenbuch zur Kunstgeschichte des abendländischen Mittelalters*, in-8°, Wien.

1897. Jozzi (O.), *Supplemento alla Roma sotterranea cristiana del G.-B. De Rossi*, in-8°, Roma, 2e édit., 1898.

Führer (J.), *Forschungen zur Sicilia sotteranea*, in-4°, München.

Wilpert (J.), *Die Malereien in der Sakramentskapelle in der Katak. d. heil. Callistus*, in-8°, Freiburg.

Γενικὴ εἰσαγωγὴ εἰς τὴν χριστιανικὴν Ἀρχαιολογίαν, Athènes, 1897 sq.

Prou (M.), *La Gaule mérovingienne*, in-8°, Paris.

La Blanchère (R. de), *Tombes en mosaïque de Thabraca*, in-8°, Paris.

Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, in-8°, München.

Nolhac (P. de), *Le Virgile du Vatican*, in-8°, Paris.

1898. Armellini (M.), *Lezioni di archeologia cristiana*, in-8°, Roma.

Grisar (H.), *Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter; mit besonderer Berücksichtigung von Kultur und Kunst nach den Quellen dargestellt*, in-8°, Freiburg, t. i, 1898-1900.

Müntz (E.), *Une industrie ancienne à ressusciter* (La mosaïque), in-8°, Paris.

Stassoff (A. W.), *Geschichte des Buches : Byzantinische Zellenemails, A. V. Swenigorodskoï*, in-4°, St-Petersburg.

Marucchi (O.), *Guida del museo cristiano Lateranense*, in-12, Roma.

Tumiati (D.), *La Chiesa dei SS Abbondio ed Abbondanzio in Rignano Flaminio, presso Roma*, dans *L'Arte*, 1898.

Haseloff, *Codex purpureus Rossanensis*, in-4°, Berlin.

1899. Millingen (Van), *Byzantine Constantinople. The walls of the city and adjoining historical sites*, in-8°, London.

Wilpert (J.), *Un capitolo di storia del vestario*, in-4°, Roma, 30 fig. et 1 pl.

1900. Marucchi (O.), *Éléments d'archéologie chrétienne*, I. *Notions générales*, II. *Guide des catacombes*, III. *Les basiliques*, 3 vol. in-8°, Rome, 1900-1903.

Oriens christianus; römische Halbjahrshefte für die Kunde des christlichen Orients, Rom.

Waal (A. de), *Der Sarkophag des Junius Bassus in den Grotten von St. Peter*, in-4°, Rom.

Στρωμάτιον ἀρχαιολογικόν. *Mittheilungen, dem zweiten internationalen Kongress für christl. Archäol. zu Rom gewidmet vom Kollegium des deustchen Campo Santo*, in-8°, Roma.

Grisar (H.), *Analecta Romana, dissertazioni, testi, monumenti dell' arte riguardanti principalmente la storia di Roma e dei Papi nel medio evo*, Roma.

Delattre (A.-L.), *Musée Lavigerie de S.-Louis de Carthage*, in-4°, Paris.

Brutails, *L'archéologie du moyen âge*, in-8°, Paris.

Fatigati (E. S.), *Escultura romanica en España*, in-8°, Madrid.

Ainalov. *Fondements hellénistiques de l'art byzantin*, Pétersbourg.

Thiollier (N. et F.), *L'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy*, in-fol., Le Puy.

Matthaei (M.), *Die Todtenmahldarstellungen in der altchristlichenkunst*, in-8°, Erlangen.

Diepolder (J. N.), *Der Tempelbau der vorchristlichen und christlichen Zeit oder die bildenden Künste im Dienste der Religion bei den Heiden, Juden, Muhammendannern und Christian*, in-8°, Leipzig.

Galante (G. A.), *Giovanni Battista De Rossi e l'archeologia cristiana nella storia della Chiesa*, in-8°, Napoli.

1901. Gsell (S.), *Les monuments antiques de l'Algérie*, 2 v. in-8°, Paris.

Diehl (Ch.), *Justinien et la civilis. byzant. au* VIe *s.*, in-4°, Paris.

Bock (W. de), *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, atlas oblong, Saint-Pétersbourg.

Lowries (W.), *Christian art and archæologie*, in-8°, London.

Dalton (O. M.), *Catalogue of early christian antiquities... of the British Museum*, in-4°, London.

Strzygowski (J.), *Orient oder Rom*, in-8°, Leipzig.

Wickhoff (Fr.), *Roman art*, in-4°, London.

Rivoira (G. T.), *Le origini della architettura lombarda*, in-4°, Roma.

Lella (A. di), *Contribute alla storia dell'arte medievale nella Bassa Italia. L'antica basilica cristiana di Sessa Aurunca ed i suoi monumenti*, in-8°, Canino.

Venturi (A.), *Storia dell'arte italiana*, in-8°, Milano, 1901 sq.

Cram (R. A.), *Church Building, A study of the principles of architecture in their relations to the Church*, in-8°, Boston.

Barrière-Flavy (C.), *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du* VIe *au* VIIe *siècle*, 3 vol. in-4°, Toulouse.

Le même, *L'Archéologie barbare dans le départ. de Saône-et-Loire pendant la période burgonde*, in-8°, Mâcon.

Maes (C.), *Basilica papae Julii I juxta Forum*, in-8°, Roma.

Riegl (A.), *Die spätrömische Kunst-Industrie nach den Funden in Oesterreich-Ungarn im Zusammenhangen mit der Gesammt-*

entwickelung der bildenden Künste bei den Mittelmeervölkern, in-fol., Wien.

1902. Führer (J.), *Ein altchristliches Hypogaeum im Bereiche der Vigna Cassia*, in-8°, München.

Crum (W. E.), *Coptic monuments*, in-fol., Cairo.

Ficker (J.), *Studien über christliche Denkmäler*, in-8°, Leipzig.

Atti del II° Congresso internazion. di arch. crist., in-4°, Roma.

Lanciani (R.), *Storia degli scavi di Roma e notizie intorno le collezioni Romane di antichità*, Roma.

Enlart (E.), *Manuel d'archéologie française*, in-8°, Paris, t. i.

Gayet (A.), *L'art copte*, in-8°, Paris.

Kaufmann (C.-M.), *Ein altchristliches Pompeij in der libyschen Wüste*, in-8°, Mainz.

Goldschmidt (A.), *Die Kirchenthür des heiligen Ambrosius in Mailand. Ein Denkmal frühchristlicher Skulptur*, in-8°, Strassburg.

Agapito y Revilla (D. J.), *La basilica visigoda de San Juan Bautista en Baños de Cerrato*, in-8°, Valladolid.

Lichtenberger (R. von), *Das Porträt an Grabdenkmalen. Seine Entstehung und Entwickelung von Alterthum bis zur italianischen Renaissance*, in-8°, Strassburg.

Witting (F.), *Die Anfange christlicher Architektur. Gedanken über Wesen und Enstehung der christlichen Basilika*, in-8°, Strassburg.

Altmann (W.), *Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage*, in-8°, Berlin.

Jerovsek (A.), *Die römischen Katakomben*, in-8°, Marburg.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, publié par le R. P. dom Cabrol, avec le concours de nombreux collaborateurs, Paris, fasc. i sq.

1903. Wilpert (J.), *Die Malereien der Katakomben Roms*, 2 vol. in-fol., Freiburg, 1903, t. i, 267 pl.; t. ii, p. xx-596 et 54 fig.; édit. italienne parue simultanément, Rome.

Diez (E.) et Quitt (J.), *Ursprung und Sieg der altbyzantinischen Kunst*, in-4°, Wien, 1903.

Millet (G.), *La collection chrétienne et byzantine des Hautes-Études*, in-8°, Paris.

La Croix (C. De), *Étude sommaire du baptistère de Saint-Jean de Poitiers*, in-8°, Poitiers.

Ghignoni (A.), *El pensiero cristiano nell'arte, secolo I-VI*, Roma.

Naval (Fr.), *Elementos de arqueología*, in-8°, San Domingo.

Beylié (L. De), *L'habitation byzantine*, in-4°, Paris.

Bruckner (R.), *Geschichte des kirchlichen Kunst*, in-8°, Freiburg.

Errard (Ch.) et Gayet (A.), *L'art byzantin d'après les monuments de l'Italie, del'Istrie et de la Dalmatie*, t. I, Venise, La basilique de S.-Marc; t. II, Parenzo, in-fol., Paris.

Brown (G. B.), *Arts in early England*, in-8°, London.

Babelon (E.), *Hist. de la gravure sur gemmes en France depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine*, in-8°, Paris.

1904. Bertaux (E.), *L'art dans l'Italie méridionale*, in-8°, Paris.

Butler (H. C.), *Architecture and other arts. Sculpture, mosaic and wall-painting in northern-central Syria and the djebel Hauran*, in-4°, New-York.

Witting (F.), *Von Kunst and Christentum-plastik und selbstgefühl;— Von antiken und christlichen Raumgefühl;— Raumbildung und Perspective;— Historisch-aesthetische Abhandlungen*, in-8°, Strassburg.

Witting (F.), *Westfranzösischen Kuppelkirchen*, in-8°, Strassburg.

Bréhier (L.), *La querelle des images*, in-8°, Paris.

Lamperez y Romea, *Hist. de la arquitect. crist.*, in-8°, Barcelona.

Richter (F.P.) et Cameroun (Taylor A.), *The golden age of classic christian art. A study of the mosaico of S. Maria Maggiore* in-4°, London.

1905. Michel (A.), *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, in-4°, Paris, t. I.

Kaufmann (C. M.), *Handbuch der christlichen Archäologie*, in-8°, Paderborm.

III. TOPOLOGIE

Pendant les premiers siècles de son existence, le christianisme a abordé presque toutes les contrées de l'Occident et plusieurs régions de l'Asie et de l'Afrique. Néanmoins, les établissements qu'il fonda présentent de profondes différences. Presque toutes les provinces riveraines de la Méditerranée furent témoins d'une efflorescence générale. Malgré les vicissitudes les plus rapides et les plus impré-

vues, les Églises de Syrie, de Palestine, d'Égypte et d'Afrique, s'étaient développées avec autant de solidité que d'éclat. C'est à cette prospérité sans exemple, multipliant les édifices de toute sorte, et à la clémence du climat de ces belles contrées, que nous sommes redevables de la conservation de ce grand nombre de témoins du développement de l'art monumental et des arts moins majestueux employés à la décoration des édifices, à l'embellissement et au délassement de la vie privée.

L'exploration de la Syrie, par M. de Vogüé, en 1867, eut, pour l'histoire de l'architecture chrétienne, l'importance d'une révélation. La mission américaine de 1900, dont les découvertes monumentales et épigraphiques ont été présentées aux érudits en 1904, complète et rectifie plusieurs points d'une importance assez considérable. L'apport de l'archéologie syrienne consiste principalement en édifices religieux de l'époque chrétienne et en habitations privées. Les secousses fréquentes du sol et la nature du terrain ne favorisaient pas les excavations sépulcrales qui, dans d'autres régions, fournissent presque exclusivement à la science des antiquités. Les maisons d'Amrah[1], de Douma[2], les basiliques de Chaqqa, de Kalb-Louseh, de Tourmanin[3], l'église de Ruweiha et celle de Kherbet-Has[4], d'autres édifices encore nous initient aux secrets de la science architecturale des Syriens, science consommée, dont l'influence se retrouve, semble-t-il, dans plusieurs constructions de l'Afrique du Nord[5] et de la Gaule. La grande ville d'El-Barah présente un intérêt considérable pour l'histoire des établissements ruraux en Orient, histoire si peu avancée[6], mais surtout le célèbre monastère de Siméon Stylite, Kalat' Seman[7], situé aux portes d'Antioche.

Quoique l'exploration de la Palestine ait été dirigée généralement dans l'intérêt des études bibliques, l'archéologie chrétienne a recueilli souvent le bénéfice de fouilles entreprises avec des préoccupations très différentes. Les recherches commencées en vue de l'histoire évangélique ont presque partout abouti à des identifications précieuses pour les périodes romaine et byzantine. La topographie

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1778, art. Amrah.
2. Voir *Ibid.*, t. I, col. 1781.
3. Voir *Ibid.*, art. Chaqqa, Qalb-louseh, Tourmanin.
4. Voir *Ibid.*, art. Ruweiha, Kherbet-Has.
5. Voir *Ibid.*, t. I, col. 677 sq.
6. Voir *Ibid.*, art. El-Barah, Villa.
7. Voir *Ibid.*, t. I, col. 2380, art. Antioche.

régionale ne pouvait ignorer les constructions de l'époque chrétienne ; mais, malgré l'intérêt qui s'attachait aux moindres vestiges, la contrée a été si souvent et si profondément ravagée, que les résultats sont loin d'avoir répondu jusqu'ici aux efforts. En ce qui concerne les grandes efflorescences monumentales du IVe et du VIe siècle, quoiqu'on sache à peu près dans ses grandes lignes l'œuvre de la Renaissance constantinienne en Palestine, trop de points capitaux nous restent cachés pour qu'on puisse formuler des conclusions d'ensemble. Il en est de même pour les ouvrages contemporains du règne de Justinien. L'archéologie des tombeaux a, somme toute, laissé peu de traces en Palestine. Malgré l'antique coutume des inhumations dans les chambres taillées, il ne nous a pas été conservé un ensemble de quelque importance; les violations de sépulture ont sévi avec trop de régularité dans cette contrée, pour que nous puissions aujourd'hui reconstituer, d'une manière complète, les usages de la vie chrétienne et les coutumes funéraires des premiers siècles.

Les Églises de l'Asie antérieure nous sont mieux connues par leur littérature que par leurs monuments. L'Osrhoène et l'Abiadène, un moment si prospères à Edesse[1], à Ninive[2] et à Hatra[3]; la Perse[4], malgré son patriarcat de Séleucie-Ctésiphon ; l'Arménie, où le christianisme régna officiellement dès le début du IVe siècle, ont été, au point de vue de l'antiquité chrétienne, étudiées sans méthode. Quant aux chrétientés lointaines de l'Inde, elles n'ont rien révélé de leur passé que quelques gemmes gravées. L'inscription de Hsi' Nang Fu est l'unique attestation monumentale de la chrétienté établie en Chine vers le VIIIe siècle de notre ère.

Il n'en est pas de même en Égypte. Ici, les matériaux abondent, mais tout classement doit être ajourné jusqu'à ce que les séries commencées soient non point épuisées — car l'Égypte semble inépuisable — mais suffisamment développées pour autoriser des conclusions établies sur un nombre considérable de faits et d'observations. L'Égypte chrétienne comporte des civilisations aussi diverses que les différentes périodes de son histoire, tour à tour, successivement et parfois simultanément, romaine, indigène et byzantine. Alexandrie[5]

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, art. Édesse.
2. Voir *Ibid.*, art. Ninive.
3. Voir *Ibid.*, art. Hatra.
4. Voir *Ibid.*, art. Perse.
5. Voir *Ibid.*, t. I, col. 1106-1160, art. Alexandrie.

et Antinoé [1] nous offrent des cas particuliers, dont l'étude est entravée par l'exploitation séculaire des ruines ; il est plus aisé d'aborder les centres secondaires d'agglomération, mais ce sont surtout les tombeaux qui sont pleins d'enseignement et d'imprévu. Le développement de l'institution monastique a laissé en Égypte des traces qui comptent parmi les mieux conservées [2].

La Cyrénaïque ne nous offre que des vestiges disséminés et sans grande importance, à l'exception de la catacombe de Cyrène et de ses peintures.

L'Afrique du Nord, depuis Leptis jusqu'à Gadès, a été couverte de monuments chrétiens [3], dont l'immense majorité se compose d'églises, de chapelles, de basiliques ; car, la plupart des constructions plus modestes, destinées à la vie privée, ont disparu. Quelques catacombes, quelques tombeaux et hypogées n'offrent, pour la plupart, qu'un médiocre intérêt, exception faite pour les *Djedar* [4], situés sur la commune limite du Sersou, des Hauts-Plateaux et du Tell et qui, tombeaux d'une dynastie catholique indigène, vers le Ve et le VIe siècle, nous en révèlent seuls l'existence. Des mosaïques, des poteries, quelques peintures, des sarcophages, des lampes nous renseignent, d'une manière assez complète, sur la civilisation africaine. Les travaux, dont la conquête de l'Algérie a marqué le début, ont fait, de l'Afrique du Nord, une des contrées les mieux connues scientifiquement. Il suffit de rappeler le nom de la ville de Timgad et le souvenir des centaines d'édifices, classés et décrits parmi *Les monuments antiques de l'Algérie*, pour avoir une idée des ressources que renferme l'archéologie africaine.

Bien que la civilisation romaine se soit implantée en Espagne plus complètement que dans la plupart des provinces, l'archéologie, négligée trop longtemps, n'y offre pas toutes les ressources auxquelles on s'attend. Les antiquités profanes, soit qu'elles fussent plus nombreuses, soit qu'elles aient attiré une plus intelligente attention, sont mieux partagées que les antiquités chrétiennes, négligées presque complètement, jusque vers la deuxième moitié du XIXe siècle et même parfois lamentablement exploitées.

La France doit la connaissance et la description d'une partie de ses

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2326-2359, art. ANTINOÉ.
2. Voir *Ibid.*, art. ATHRIBIS.
3. Voir *Ibid.*, t. I, col. 658-707, art. AFRIQUE.
4. Voir *Ibid.*, art. DJEDAR.

antiquités chrétiennes, les plus dignes d'attention, au mouvement érudit qui compta tant d'esprits avisés au XVIIe et au XVIIIe siècle. Nombre de monuments voués à une prochaine disparition furent recueillis, et quand c'était impossible, décrits ou dessinés. Au XIXe siècle, ce mouvement prit l'aspect et la régularité méthodique d'une institution nationale. Les périodes romane et gothique de l'architecture sont surtout représentées sur notre sol. Le plus ancien vestige d'église, conservé en France, est une inscription du musée de Narbonne, découverte à Minerve (Aude) et relatant la construction d'une basilique entre 442 et 446. Il faut descendre aussitôt jusqu'au VIe siècle, et nous rencontrons le baptistère de Poitiers [1] dans lequel on doit encore faire la place à des additions du VIIe siècle et de l'école romane ; au VIIe siècle, nous notons la chapelle Saint-Laurent à Grenoble et la crypte de Jouarre. C'est donc principalement les textes qui nous font connaître l'état monumental de la Gaule. Une série importante de sarcophages, des objets mobiliers tels que lampes, carreaux vernissés, des bijoux et d'autres débris nous sont parvenus en grand nombre.

Rien ne subsiste en Angleterre des souvenirs de la première évangélisation et des temps antérieurs au IVe siècle. A l'époque de l'apostolat de saint Augustin, se rattachent des vestiges de basiliques à Silchester et à Saint-Pancras de Cantorbéry [2] ; en outre, on peut faire remonter quelques parties d'églises au VIIe et au VIIIe siècle. Les fouilles faites en Angleterre, sans être entièrement infructueuses, ont, d'ordinaire, plus favorisé l'antiquité profane que l'antiquité chrétienne. Celle-ci est représentée dans les collections et catalogues par des séries peu étendues et peu importantes. L'effort artistique le plus digne d'attention est celui dont quelques édifices et quelques manuscrits, dispersés au hasard des migrations de leurs auteurs, nous ont conservé le témoignage. Cet effort a mérité aux décorateurs celtes une réputation méritée, à condition qu'on y fasse plus large que par le passé la part de l'imitation servile de modèles étrangers [3].

Quelques fouilles sur l'emplacement du *limes*, une basilique civile et un cimetière chrétien des premiers siècles renfermant de petites cryptes funéraires, sans nul ornement, sont, pour le pays rhénan, tout ce que donne l'antiquité.

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, art. BAPTISTÈRE.
2. Voir *Ibid.*, art. CANTORBÉRY.
3. Voir *Ibid.*, art. CELTIQUE (ART).

La Réthie, la Pannonie, la Dacie, la Mésie semblent n'avoir eu que des communautés clairsemées, disparues de bonne heure, sans laisser de traces monumentales. La Chersonèse taurique a livré les fondations d'une basilique et une série numismatique importante [1]. L'Illyricum et la Dalmatie concentrent leur principal intérêt à Salone, où le palais de Dioclétien et les deux cimetières chrétiens rappellent sans cesse l'attention [2]. La cathédrale de Salone est l'ancien mausolée de Dioclétien ; et la ville possède les substructions d'une autre basilique. Nous ne pouvons omettre de mentionner la basilique de Parenzo [3].

La Thrace, la Macédoine, la Grèce et l'Archipel sont sans grande importance pour l'archéologie chrétienne. Des temples païens désaffectés et changés en églises [4], l'église de Saint-Démétrius à Thessalonique, sont, jusqu'à ce jour, les rares indices d'une période qui, sur le sol hellénique, ne fut jamais très florissante. Les fouilles de Delphes [5], entreprises, il y a peu d'années, avec toutes les ressources d'une pratique consommée, paraissent avoir donné la mesure de ce que l'on peut attendre du sol de la Grèce, pour l'archéologie chrétienne. Ces fouilles n'ont mis au jour les vestiges d'aucune basilique ; on n'a pas trouvé les fondations d'une seule église ; mais elles ont produit une riche et précieuse collection de morceaux architectoniques. Peu d'entre eux, il est vrai, sont en bon état, et aucun n'est complet, mais le nombre et la variété en sont tels que, nulle part ailleurs, même en Italie, il ne nous est resté, en un seul endroit, un pareil ensemble de marbres chrétiens, dalles et chapiteaux.

L'Asie-Mineure a été très inégalement pénétrée par le christianisme. Les villes et les provinces les plus favorisées telles que Ephèse [6], Smyrne [7], la Phrygie [8] ne conservent que des vestiges en petit nombre et peu importants. Nous savons cependant que la Phrygie comptait, dès le IIIe siècle, une population en majorité chrétienne et une ville en particulier, dont toute la population, y com-

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, art. Chersonèse.
2. Voir *Ibid.*, art. Manastérine, Salone.
3. Voir *Ibid.*, art. Parenzo.
4. Voir *Ibid.*, t. I, col. 332 sq., art. Achaïe.
5. Voir *Ibid.*, art. Delphes.
6. Voir *Ibid.*, art. Ephèse.
7. Voir *Ibid.*, art. Smyrne.
8. Voir *Ibid.*, art. Phrygie.

pris les magistrats, était chrétienne. Les ruines accumulées pendan la persécution de Dioclétien effacèrent jusqu'au souvenir de cette prospérité, dont le « Sanctuaire de l'Arche », à Apamée [1], garde peut-être la mémoire avec quelques excavations dans la vallée de l'Halys [2]. L'exploration de l'Asie-Mineure n'a guère enrichi notablement jusqu'à ce jour, que l'épigraphie ; tout ce qui fait la richesse des autres contrées, telles que l'Italie et l'Afrique : lampes, gemmes, fresques, etc., etc., fait ici presque complètement défaut. L'Asie-Mineure, néanmoins, trop longtemps négligée et trop superficiellement explorée, vient de fournir une série très inattendue de monuments chrétiens, qui justifie pleinement le titre qu'on lui a donné : « Un pays nouveau de l'histoire de l'art. »

L'Italie, la Sicile [3] et Rome [4] demeurent le centre de l'antiquité chrétienne. L'intérêt qui s'attache aux catacombes de Sicile, que leurs dispositions architectoniques rendent si supérieures aux catacombes romaines, ne suffit pas toutefois à compenser l'importance des fresques et des inscriptions de la Rome souterraine. De même, les catacombes de Chiusi [5], de Naples [6], de Malte [7] sont effacées par ces autres catacombes, avec lesquelles toute concurrence de célébrité et d'étendue est impossible. Le mobilier funéraire des catacombes laisse également loin derrière lui les rares trouvailles faites dans les cryptes du reste de la chrétienté. Néanmoins, tout l'intérêt monumental et archéologique ne se borne pas aux catacombes. A Ravenne [8], Saint-Apollinaire *nuovo* et Saint-Apollinaire *in classe* nous offrent des édifices byzantins du VIe siècle, d'une conservation excellente. A Rome, Saint-Pierre du Vatican, Saint-Paul-hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Agnès-hors-les-Murs, Sainte-Sabine sont d'incomparables documents des IVe et Ve siècles. En ce qui concerne Saint-Pierre, nous pouvons en juger par des relevés très exacts. A Milan, la basilique ambrosienne et la basilique de Saint-Satyre, comptent parmi les plus précieux édifices chrétiens [9] ; à Aquilée (*Grado*) la basilique,

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2500-2523, art. APAMÉE.
2. Voir *Ibid.*, art. HALYS.
3. Voir *Ibid.*, art. SICILE.
4. Voir *Ibid.*, art. ROME.
5. Voir *Ibid.*, art. CHIUSI.
6. Voir *Ibid.*, art. NAPLES.
7. Voir *Ibid.*, art. RAVENNE.
8. Voir *Ibid.*, art. MALTE.
9. Voir *Ibid.*, t. I, col. 1442-1470, art. AMBROSIENNE (Basilique).

construite en 570 et restaurée au IXe siècle, ressemblait beaucoup aux édifices de Ravenne [1].

Incontestablement, aucun de ces édifices ne peut rivaliser pour la valeur d'art et l'intégrité avec la basilique justinienne de Sainte-Sophie, à Constantinople [2], qui marque l'apogée du génie des architectes de l'époque chrétienne, ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer.

Cette revue rapide ne peut que laisser entrevoir l'aspect général des régions dans lesquelles nous nous transporterons au fur et à mesure que nous aborderons les différents chapitres de ce livre.

IV. LES SOURCES LITTÉRAIRES DE L'ARCHÉOLOGIE

Les documents dont se compose la littérature chrétienne primitive sont, au point de vue archéologique, de valeur très inégale, le plus souvent médiocre ou nulle.

I. Les *Actes de martyrs* authentiques sont en petit nombre et ne mentionnent les détails étrangers au procès criminel que d'une manière incidente et généralement peu précise. Cependant il n'est pas impossible, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs [3], de tirer de ces textes le commentaire de plusieurs monuments figurés, des mentions topographiques certaines et définitives [4]. Un nombre considérable d'*Actes* se présente à nous comme ayant subi des remaniements qui dénaturent le récit primitif, mais non pas à ce point d'en avoir fait disparaître toute la trame ancienne [5]. Cette catégorie de documents, dont la critique est parfois laborieuse, appartient de droit aux hagiographes de profession pour tout ce qui touche aux individus. Nous n'en réservons que des détails ayant une portée quelconque pour l'archéologie monumentale proprement dite. Sur ce point nous devons reconnaître que des documents manifestement légendaires contiennent des traits qui s'accordent pleinement avec les monu-

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2654-2683, art. AQUILÉE.

2. Voir *Ibid.*, art. CONSTANTINOPLE.

3. Voir *Ibid.*, t. I, col. 421 sq.

4. F. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, in-8° ; Paris, 1902, t. II, p. 371-386 : Le tombeau et les basiliques de saint Cyprien à Carthage.

5. E. Le Blant, *Les Actes des martyrs*, in-4°, Paris, 1882.

ments figurés et les textes historiques dont l'interprétation est fixée [1].

II. Le *Martyrologe hiéronymien* [2] est une compilation parvenue jusqu'à nous dans un immense désordre. Il paraît présenter plus d'importance pour l'hagiographie que pour l'archéologie monumentale. Le laconisme des notices n'offre que peu de chose, et souvent même rien du tout, à recueillir en dehors des noms de lieux qui, eux-mêmes, ne laissent pas d'être douteux. Ces mentions topographiques, quelles qu'elles soient, ne doivent pas néanmoins être négligées parce qu'elles témoignent des traditions locales vers les ve et vi^e^ siècles de notre ère. Si incomplètes — ou même fausses — que soient parfois ces indications, elles n'en sont pas moins d'utiles jalons sur la route presque effacée d'où les monuments figurés ont disparu. Le Martyrologe hiéronymien se compose des calendriers de diverses Églises rapprochés et embrouillés à dessein, de manière à présenter une rédaction suivie. Ces calendriers particuliers nous sont connus par d'antiques fragments relatifs aux églises de Rome, de Carthage et de Tours. Le travail de codification auquel ils furent soumis ne laisse qu'entrevoir, et avec bien des hésitations, les documents primitifs rédigés vers le milieu du ive siècle, en Afrique et en Asie-Mineure, lorsque les Églises entreprirent le réfection de leurs archives dévastées sous Dioclétien [3].

1. Par exemple les Actes des saints Nérée et Achillée, de sainte Cécile, des martyrs Jean et Paul, cf. H. Achelis, *Acta SS. Nerei et Achillei*, in-8°, Leipzig, 1893; Crostarosa, dans *Nuovo bull. di archeol. crist.*, 1899, p. 261-278; 1900, p. 143-160, 265-271; O. Marucchi, *Eléments d'archéol. chrét.*, t. iii, p. 444, 445, 448; P. Allard, *La Maison des martyrs*, dans *Etudes d'hist. et d'archéol.*, in-12, Paris, 1899, p. 159-220; A. Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, in-8, Paris, 1900, p. 145-152, pl. ii-vii; P. Allard, *Hist. des persécutions*, 1885, t. i, p. 164-177.

2. De Rossi-Duchesne, *Martyrologium Hieronymianum*, in-fol., Bruxelles, 1894.

3. L. Duchesne, *Les sources du martyrologe hiéronymien*, dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, 1885; H. Achelis, *Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Werth*, in-8°, Göttingen, 1900; A. Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, in-8°; Paris, 1900; Urbain, *Ein Martyrolog. d. christl. Gemeinde zu Rom am Anfang des v. Jahrhund.*, in-8°, Leipzig, 1901; Kneller, *Heortologie*, in-8°, Freiburg, 1901, p. 109-234. Le Martyrologe d'Asie-Mineure nous est parvenu dans une traduction syriaque conservée dans un manuscrit de l'an 412. Wright, dans *Journal of sacred Literature*, 1865-1866, t. viii, réédité par M. Graffin avec un essai de reconstruction du texte grec primitif dans *Acta sanct.*, nov. t. ii, part. 1, p. lii-lxv. Cf. E. Egli, *Altchristliche Studien : Martyrien*

Ce n'est que vers le milieu du ve siècle qu'a été exécutée, en Italie, la compilation désignée sous le nom de *Martyrologe hiéronymien*. Transportée en France, elle y fut, vers l'an 590, à Auxerre, l'objet d'une recension de laquelle dérivent tous les manuscrits actuellement existants. Trois de ces manuscrits, parmi les plus importants, ont fait l'objet d'une publication intégrale qui ne semble pas définitive.

Les martyrologes qualifiés *historiques* sont d'une époque plus tardive. Ils sont généralement désignés par les noms de quelques auteurs ecclésiastiques du VIIIe et du IXe siècle dont la part de collaboration à ces recueils n'est pas toujours très clairement démontrée. Les documents dont Bède, Rhaban Maur, Adon de Vienne, Usuard — pour ne mentionner que les plus connus — font usage, ne sont pas tous de bon aloi. Leur apport archéologique est si mince, et leur date si basse que nous n'en faisons guère usage pour nos études.

III. Le *Calendrier Libérien* ou *Philocalien* est un almanach renfermant divers documents, les uns profanes, les autres ecclésiastiques : calendrier astronomique, canon de la Pâque, table des fêtes des empereurs, extraits des fastes consulaires, liste des préfets urbains de l'an 254 à l'an 344, *depositiones episcoporum* du pape Lucius au pape Jules (255-352), liste des principales fêtes chrétiennes de l'année, principalement celles des martyrs : *depositiones martyrum*, catalogue des papes depuis saint Pierre jusqu'au pape Libère, mentionnant plusieurs églises ou oratoires élevés sous leur pontificat, par exemple : trois basiliques construites par le pape Jules Ier sur la voie de Porto et sur les voies Aurélienne et Flaminienne. La première édition de ce calendrier Philocalien paraît avoir été publiée en 336, et la dernière, en 354, par le calligraphe Furius Dionysius Filocalus. La plus importante de ces listes est la *depositio episcoporum* qui commence à la même date que la liste des préfets urbains. Auraient-elles été toutes deux transcrites sur les registres officiels de la préfecture urbaine ou sur les archives de la police ? Si improbable que soit cette supposition, elle n'est pas dépourvue de tout fondement. Dès le début du IIIe siècle, beaucoup d'églises commencèrent à payer tribut à l'État afin d'échapper aux vexations et elles se trouvèrent, en conséquence, immatriculées sur

Martyrologien ältesten Zeit, in-8°, Zurich, 1887 ; Lietzmann, *Die drei ältester Martyrologien*, in-8°, Bonn, 1903.

les registres de police[1]. L'évêque était tout désigné pour être rendu responsable de cette déclaration, c'est pourquoi l'État le considérait comme mandataire officiel de la communauté, et lui communiquait ce qui concernait l'association funéraire. On voit ainsi l'empereur Dèce interdire la nomination d'un successeur à l'évêque Fabien, et considérer l'élection du pape Corneille comme une contravention ; l'empereur Aurélien faire restituer le local usurpé des réunions chrétiennes à l'évêque resté en communion avec l'évêque de Rome, c'est-à-dire à l'évêque dont le fonctionnaire épiscopal de la communauté de Rome rendra bon témoignage devant l'administration civile. L'édit de Gallien restitue les propriétés ecclésiastiques aux évêques ; de même que c'est aux évêques qu'on réclame la « tradition » des livres sacrés. La *depositio episcoporum* nous apprend qu'en 304 le siège de Rome demeura vacant pendant 7 ans, 6 mois, 25 jours. Il ne faut pas entendre que l'Église n'eût pas d'évêque pendant ce laps de temps, mais que les *loca ecclesiastica* étant confisqués et la hiérarchie ecclésiastique légalement supprimée, cette situation équivalait, au regard de l'administration civile, à une vacance, et c'est ce que la *depositio episcoporum* a voulu exprimer[2]. C'est un exemple typique du genre de renseignements que les documents les moins diserts peuvent fournir à l'histoire et à l'archéologie[3].

La *depositio martyrum* est d'une importance considérable pour la topographie cimétériale de Rome. Toutes les fêtes qu'elle relate ont une attache topographique relative soit au lieu du martyre, soit à celui de la sépulture. On y trouve seulement les fêtes principales, celles de Noël, de la Chaire de saint Pierre et les fêtes les plus solennelles des martyrs. On n'y fait pas mention de sainte Agnès ni de sainte Cécile, ce qui montre que ces fêtes n'avaient pas encore grande notoriété au temps où le catalogue fut rédigé.

1. Tertullien, *De fuga*, c. XII, XIII, *P. L.*, t. II, col. 135 sq.

2. On trouve dans le *Liber pontificalis* un fait qui confirme cette situation. L'empereur Maxence veut contraindre le pape Marcel à confesser qu'il n'est point évêque parce qu'il n'a pas été reconnu par le gouvernement impérial ; or, le nom du pape Marcel manque sur la *depositio episcoporum* copiée, disions-nous, sur un registre officiel où, en effet, il ne devait pas figurer.

3. *Der Chronograph vom Jahre 354*, édit. Mommsen, dans *Abhandlungen der königl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften ; phil-hist. Klasse*. 1850 ; *Corp. inscr. lat.*, t. I, p. 333 sq. ; *Monum. Germaniae, Scriptores antiquissimi*, t. IX.

IV. Le *Calendarium Carthaginense* [1], document du VIe siècle, contient, outre une liste de martyrs parmi lesquels les Africains tiennent une place prépondérante, contient, disons-nous, le *natale* des évêques de Carthage depuis Gratus, qui siégea au concile de Sardique, en 343, jusqu'à Eugène, qui mourut exilé en Gaule, en 505. Le calendrier dut être rédigé sous Boniface qui gouverna l'Eglise de Carthage de 523 à 535.

V. Nous avons parlé plus haut [2] de l'importance des inscriptions damasiennes au point de vue de la topographie des catacombes romaines, lorsqu'elles ont pu être recouvrées sur les lieux mêmes où elles ont été mises en pièces par les dévastateurs de toutes les époques.

VI. Le *Liber pontificalis* est un recueil de notices biographiques depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas Ier († 867), ou jusqu'à Étienne VI († 891) dans d'autres éditions. L'attribution de ce recueil au pape Damase et à Anastase le Bibliothécaire est sans aucun fondement [3]. Le *Liber pontificalis* nous a été conservé par plusieurs manuscrits. L'un d'eux, *Codex Veronensis*, s'arrête à Anastase Ier († 498) et la notice de son successeur, Symmaque, est l'œuvre d'un contemporain et d'un adversaire. Une deuxième rédaction s'arrête avec Félix IV († 530); une troisième s'arrête à 687, une quatrième date de l'an 714; enfin une dernière appartient au IXe siècle. La valeur historique de ces rédactions diffère considérablement de l'une à l'autre. Des remaniements postérieurs ont parfois introduit d'inextricables confusions, ce n'est guère qu'à partir du VIe siècle qu'on peut considérer le *Liber pontificalis* comme une source historique recevable. Pour la période antérieure il faut tenir compte des sources mises à profit. C'est ainsi que le catalogue philocalien a été utilisé pour diverses notices qui participent, dans les questions topographiques, à son autorité. C'est le cas pour les notices du pape Fabien (236-250) et du pape Jules (337-352).

VII. Les *Livres liturgiques* : sacramentaires, *ordines*, présentent une réelle utilité pour la topographie des cimetières et le culte des

1. Mabillon, *Vetera analecta*, in-8°, Parisiis, 1675, t. III, p. 398.

2. Voir p. 23-24.

3. Sur cette question, voir *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, in-4°, Paris, 1886, t. I, préface. La nouvelle édition, dans les *Monum. Germaniae historica*, est intitulée : *Gesta pontificum Romanorum*, édit. Mommsen, in-4°, Berolini, 1898. Cf. L. Duchesne, dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, 1898, t. XVIII, p. 381-417.

martyrs. Le *Sacramentaire léonien* qui se place « en tête de la série des manuscrits des sacramentaires »[1] doit être daté, d'après sa paléographie, vers le VIIe siècle, et sa composition peut le reporter vers le milieu du siècle précédent. Les formules qu'il contient sont d'époques diverses, et quelques-unes peuvent remonter au IVe siècle. Mais ce sont ses indications topographiques qui font, dans le domaines de nos études, l'importance de ce livre liturgique[2].

Le *Sacramentaire gélasien*[3] est loin d'offrir l'intérêt du précédent. On croit y trouver la liturgie du pape saint Gélase, ce n'est pas ici le lieu de discuter cette attribution[4]. Au point de vue archéologique, nous ne rencontrons plus les indications topographiques si précieuses du sacramentaire léonien ; on n'y trouve pas le nom d'une seule basilique de Rome[5].

Le *Sacramentaire grégorien* ne nous est connu qu'en son état sous le pape Hadrien Ier. Ce qu'il devait être auparavant, nous pouvons le présumer, mais cette question est du domaine des études liturgiques. Ce qui nous intéresse c'est la mention des « stations » solennelles, chaque fois que la fête du jour ne l'indique pas par elle-même, par exemple pendant le carême. Dans le cas où la station est précédée d'une procession générale, on indique le point initial et le point terminus de cette procession.

Les *Ordines* sont des recueils contenant la description des rites à accomplir au cours de diverses fonctions liturgiques : messe papale, semaine sainte, etc. Parmi les plus utiles pour la topographie, il faut mentionner l'*Ordo Romanus I*, l'*Ordo* de Saint-Amand, l'*Ordo* d'Einsiedeln[6].

Les *Capitularia Evangeliorum* ne fournissent qu'un appoint assez mince aux renseignements archéologiques contenus dans les sources littéraires. Ces *capitularia* sont des rubriques mentionnant l'étendue de la péricope de la messe pour chaque jour de l'année. Il s'ensuit que la série équivaut souvent à un véritable calendrier,

1. L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, in-4°, Paris, 1886, p. 65, n. I.

2. *Sacramentarium leonianum*, in-8°, Cambridge, 1896, édit. Feltoe.

3. L. Delisle, *op. cit.*, n. II.

4. S. Bäumer, *Ueber d. sogenannte Sacramentarium Gelasianum*, dans *Historisches Jahrbuch*, 1893, t. XIV, 2, p. 244.

5. *Sacramentarium gelasianum*, in-8°, Oxford, 1894, édit. Wilson.

6. F. Probst, *Die ältesten römischen Sacramentaria et Ordines*, in-8°, Münster, 1892.

mais le nom du martyr dont on célèbre la fête n'est pas accompagné du nom du cimetière dans lequel il repose, cependant on trouve parfois la mention de la voie romaine sur laquelle est situé le sanctuaire du martyr.

VIII. D'un tout autre mérite que les documents qui viennent d'être énumérés sont les *Itineraria* ou « récits de voyage » et « guides » des pèlerins d'autrefois. Les anciens avaient le goût des plans topographiques et ichnographiques [1]; il nous en est parvenu d'importants souvenirs dans les fragments de la *Forma urbis Romae*, conservés au Capitole et dans deux copies des « Catalogues régionnaires » faites sous Constantin, la *Notitia regionum urbis Romae* et le *Curiosum urbis Romae* [2]. Nous ne possédons pas de topographie des monuments chrétiens d'une si haute antiquité, et nous pouvons assurer qu'un tel écrit n'a pas existé avant le milieu du IVe siècle [3]. La première mention connue de monuments chrétiens se lit dans l'almanach de Polemeus Silvius, rédigé en 449 et dédié à l'évêque Eucher de Lyon [4]. On y lit après le mois de juin dans un paragraphe : *Quae sint Romae. Montes septem, etc..... extra.* || *Horrea publica CCC* || *Domus nobiliorum vel senatorum urbis* (*fanorum aedis*, Mommsen; *fanorum aedes*, De Rossi) || *atque pistrina* || *sive religiosa aedificia cum innumeris cellulis martyrum consecratis* [5]. Un manuscrit syriaque de la Bibliothèque vaticane contient une *Description des édifices et des décorations de la ville de Rome* [6] attribuée à Zacharie le Rhéteur, évêque de Mitylène, et qui

1. J.-B. De Rossi, *Piante icnografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI*, Roma, 1879.

2. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, in-8°, Wirceburgi, 1871, p. 1, sq.; Preller, *Die Regionen der Stadt Rom*, p. 38.

3. La *notitia regionum* nous est conservée par le « calendrier philocalien » de 334, qui contient, nous l'avons dit, les documents historiques et topographiques les plus importants pour le cimetière et les basiliques de Rome. Nul doute que si, en 334, un catalogue des édifices chrétiens avait existé, on n'eût pas manqué de l'adjoindre au recueil qui comptait les *depositiones episcoporum*, la *depositio martyrum* et, faute de mieux, la *notitia regionum*.

4. *Polemei Silvii laterculus*, édit. Mommsen, dans *Abhandlungen der philologisch.-hist. Kl. der königlich. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, t. III, p. 270. Cf. W. Henzen, dans *Allgemeine Monatschrift für Wissensch. und Literatur*, août 1852.

5. Ruelens, *Les catacombes de Rome*, dans la *Revue catholique*, 1853-1854, p. 701.

6. A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, in-4°, Romae, 1838, t. X, p. XII-XIV, d'après le ms. *Vatic. syr.*, 145, et trad. lat.; Land, *Anecdota syriaca*,

n'est pas postérieure à l'année 569. La description paraît un peu plus ancienne que cette date parce qu'elle mentionne un nombre considérable de statues chryséléphantines qu'on ne s'attend plus à rencontrer à Rome à cette époque après les pillages des Goths et des Vandales. La seule mention qui nous intéresse est celle-ci : *Apostolorum ecclesiae XXIV*, et *Sepulcra VM, in quibus congesta sepeliuntur cadavera*. Cette traduction semble indiquer l'existence de cinq mille *puticuli*, c'est-à-dire fosses communes ou charniers, mais la traduction de Zingerlé est plus satisfaisante : *Sunt in ea ecclesiae apostolorum beatorum, ecclesiae catholicae XXIV... sunt in ea loci sepulturarum, ubi congregantur et sepeliunt, quinque millia* ou bien *ubi componunt (cadavera) et sepeliunt*. Si ce nombre de cinq mille est exact il ne doit pas s'entendre des seuls cimetières chrétiens, mais de tous les cimetières de Rome. Quoi qu'il en soit, on peut induire du passage cité que, vers le milieu du VIe siècle, il existait une *notitia regionum Urbis* faisant mention des églises et des cimetières.

C'est à ces débuts de la topographie chrétienne de Rome que se rapporte un document unique en son genre à cette époque, l'*Itinéraire du prêtre Jean*, c'est-à-dire le catalogue des reliques recueillies par l'abbé Jean, envoyé vers saint Grégoire Ier par la reine des Lombards, Théodelinde. Jean ne put obtenir les reliques qu'il souhaitait emporter, mais il rapporta dans des fioles étiquetées, quelques gouttes de l'huile des lampes qui brûlaient devant ces reliques. Jean, pour plus de sûreté, écrivit de sa main un catalogue de ces ampoules, conservé jusqu'à nos jours dans le trésor de Monza [1]. On s'est peut-être trop hâté de découvrir dans les indications de l'abbé Jean un ordre topographique logique. L'auteur paraît écrire d'après ses souvenirs et faire parfois des détours difficilement explicables. Il commence par le tombeau de saint Pierre au Vatican, se rend sur la voie Aurélienne, passe sur les voies

in-8°, Leyde, 1862-1875, t. III, d'après ms. *Brit. Mus. Addit. 17202*, et trad. allem. de Sachau dans H. Jordan, *Topographie der Stadt Rom*, t. II, p. 575 ; J. Guidi, *Il testo siriaco della descrizione di Roma nella storia attributa a Zaccaria Retore*, dans *Bullett. della Commiss. archeol. di Roma*, 1884, d'après *Vatic. Syr. 145*, et *Addit. 17202*, *Addit. 12154*. J. Guidi a réédité la *Description* dans le *Bullettino*, 1891, avec plusieurs variantes d'après l'histoire de Michel le Syrien encore inédite.

1. Pour la bibliographie, voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1737, notes 3, 4.

Salaire, Tiburtine, Nomentane et Appienne pour revenir sur la Tiburtine. On remarque une préoccupation topographique dans le groupement des martyrs d'une même voie et le rapprochement des martyrs de voies peu distantes l'une de l'autre. C'est d'après les indications du prêtre Jean qu'on a soupçonné que la première chaire de saint Pierre se trouvait dans un cimetière de la voie Nomentane, conjectures que les découvertes faites au cimetière Ostrien sont venues vérifier [1].

Les *Itinéraires* des pèlerins des catacombes ne sont guère antérieurs au VIIe siècle et, malgré cette date tardive, contiennent des détails tellement circonstanciés qu'ils doivent être considérés comme la clef des catacombes romaines. J.-B. De Rossi est le premier qui ait tiré parti des *itinéraires* que tous ses devanciers avaient négligés. Au temps où les pèlerins, leur *Guide* à la main, visitaient Rome souterraine, les catacombes étaient encore assez bien conservées et très visitées. Un de ces *Guides* a eu pour auteur un Anglais du XIIe siècle, Guillaume de Malmesbury, qui l'inséra dans ses *Gesta regum Anglorum*, racontant le séjour des croisés à Rome, en 1095. Guillaume parle des saints martyrs et mentionne les catacombes comme si ces souvenirs étaient accessibles de son temps. Nous savons qu'il n'en était rien. Cependant l'auteur indique toutes les portes de Rome, les voies qui sortent de la ville, mentionne presque exactement tous les cimetières. Il eût été fort empêché de donner ces renseignements d'après une connaissance personnelle ; aussi son *Itinéraire* n'est-il, sur ce point, que la transcription de quelque ancien document écrit cinq ou six siècles plus tôt, et de sérieux indices permettent de reporter la date de ce document original entre les années 650 et 680 [2].

1. Giuseppe Bonavenia, *La silloge di Verdun e il Papiro di Monza. Se veramente abbiamo tal valore topografico quale si dà loro nella opinione che dalla via Nomentana trasferisce alla Salaria nova una insigne memoria di S. Pietro*, in-8°, Roma, 1903 ; O. Marucchi, *La recente controversia sul cimitero Ostriano e sulla sede primitiva di S. Pietro in Roma*, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1903, p. 199 sq. ; *Il valore topografico della silloge di Verdun e del papiro di Monza*, dans la même revue, 1903, p. 321 sq.

2. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot *Itinéraires*. La topographie de Guillaume de Malmesbury a été connue tardivement de Bosio qui en a fait peu d'usage. Bianchini, dans son édition d'Anastase le Bibliothécaire, t. II, p. CXLI, a reproduit le texte de l'édition de Francfort, 1601. Cette édition est fautive. La meilleure est celle-ci : Willelmi Malmesburiensis, *Gesta regum Anglorum ad fidem codd. mss. recensuit* Th. Duffus Hardy, Londini, 1840, t. II, p. 539-544. Cf. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 134-135.

Un autre *Itinéraire*, postérieur au précédent d'un siècle environ, est désigné sous le titre d'*Itinéraire d'Einsiedeln*, du nom de la bibliothèque où il fut découvert, ou d'*Anonyme de Mabillon*, son premier éditeur [1]. L'auteur est contemporain de Charlemagne ; pèlerin à Rome, il a copié des inscriptions, pris des notes en visitant les monuments et en assistant aux cérémonies de la Semaine-Sainte.

Un troisième *Itinéraire* remontant au milieu du VIIe siècle et beaucoup plus complet que celui d'Einsiedeln, fut découvert par Eckart, dans un manuscrit de Wurzbourg. Il est intitulé : *De locis SS. Martyrum quae sunt foris civitatis Romae* [2]. C'est un « Guide » généralement exact.

En 1777, les religieux de Saint-Emméran publièrent, parmi les appendices aux œuvres d'Alcuin, deux *Itinéraires*, dont le manuscrit était relié avec celui d'Alcuin [3]. Le premier des deux est intitulé *Notitia ecclesiarum urbis Romae*, le second : *De locis sanctis martyrum quae sunt foris civitatem Romae* [4]. L'examen de ces documents permet d'assigner le plus circonstancié et le plus exact, entre les années 625 et 638, l'autre lui est un peu postérieur. Tous deux ont été rédigés suivant un ordre topographique logique, d'après des notes prises sur place, au cours des excursions. Les moindres détails, n'ont pas paru indignes d'être notés, par exemple le nombre de degrés d'un escalier, la disposition d'un tombeau. Il s'en faut que ces « Guides » soient impeccables — il n'en existe pas de tels —

1. Sur ce manuscrit, cf. De Rossi, *Inscript. christ. urb. Romae*, in-fol., Romae, 1888, t. II, p. 9-17 ; *Roma sotterr.*, t. I, p. 135 ; Ulrichs, *op. cit.*, p. 59 sq. ; Lanciani, dans *Monum. ant. public. per cura della r. acad. dei Lincei*, 1901, t. I, p. 438 sq.

2. G. d'Eckart, *Commentarii de rebus Franciae orientalis*, in-4°, Wirceburgi, 1729, t. I, p. 831-833 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 135-136 ; Urlichs, *op. cit.*, 82 sq.

3. *P. L.*, t. CI, col. 1359 sq. ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 136 sq.

4. De Rossi, *op. cit.*, t. I, p. 136, a retrouvé dans la bibliothèque de la cathédrale de Würzbourg, le ms. de G. d'Eckart. Le ms. *Theol., fol., n. 49*, IXe-Xe siècle, contient l'opuscule *De locis sanctis martyrum*. Les manuscrits contenant les *Itinéraires* de Salzbourg (*olim bibl. capitul. Salzb. n. 209*) sont aujourd'hui à Vienne, *n. 1008*, IXe-Xe siècle, fol. 189, v° : *De locis sanctis...* Ce texte ne correspond pas avec celui de l'édition d'Alcuin, mais avec celui du ms. de Würzbourg et avec une copie de Garampi. Le ms. *Salisb. 140*, aujourd'hui à Vienne, *n. 795*, IXe, fol. 184 : *Notitia...*, réédité dans *Roma sotterr.*, t. I, p. 138-140, *De locis*, réédité, t. I, p. 141-143. Voir le tableau synoptique des *Itinéraires*, t. I, p. 175-183.

ils sont même un peu ignorants ou distraits plus que de raison, prenant leur imagination pour la réalité.

C'est ainsi qu'ayant vu l'image de saint Cyprien, peinte à côté de celle du pape Corneille, ils font inhumer le martyr de Carthage dans le cimetière de Callixte ; ou bien encore, lisant mal une inscription damasienne, ils prennent la sœur de Lazare, Marthe de Béthanie, pour la propre sœur du pape Damase. Quoi qu'il en soit, ces taches sont peu de chose, si on songe que les deux *Itinéraires* de Salzbourg furent écrits avant les transports de reliques à l'intérieur de Rome, qu'ils témoignent de la topographie primitive des cimetières souterrains, et représentent un état de choses étroitement apparenté aux plus anciennes traditions catacombales. L'auteur de la *Notitia* part du centre de Rome, de la basilique des martyrs Jean et Paul, s'avance vers le nord, en sortant par la porte flaminienne. Il parcourt les autres voies, passant de l'une à l'autre, en prenant des chemins de traverse, dont plusieurs existent encore. On le trouve ainsi sur la voie Salaire, sur la voie Nomentane, la Tiburtine, la Labicane, la Latine, la voie Appienne, qu'il parcourt longuement, l'Ardéatine, la voie d'Ostie, puis, traversant le Tibre, il visite le Transtévère et arrive au tombeau de saint Pierre. L'auteur du *De locis sanctis* parcourt, lui aussi, les voies l'une après l'autre, mais son écrit ressemble moins à un « Guide » qu'à une relation.

A ces documents, il faut ajouter un fragment de Catalogue du XVe siècle, copié sur un ms. du XIe [1] ; un extrait, important au point de vue topographique, de la biographie du pape Hadrien Ier dans le *Liber pontificalis* et une liste de cimetières empruntée au *De mirabilibus novae et veteris urbis Romae*, guide rédigé au XIe siècle, et tout encombré de légendes [2].

Nous ne séparerons pas de ces sources archéologiques un groupe assez homogène de documents, réunis sous le titre général de *Mirabilia*. Ce sont des « Guides » des voyageurs, parmi les *merveilles* de Rome, mais ces écrits sont tous postérieurs de plusieurs siècles à ceux qui nous ont occupé précédemment. Ils sont intitulés ou désignés de la manière suivante [3] :

1. Ms. *Vatic. 3851*, p. 40. Cf. De Rossi, *op. cit.*, t. I, p. 130.

2. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1878, p. 44 sq. Sur la question des pèlerinages à Rome, cf. J. Zettinger, *Die Berichte über Römpilger aus dem Frankenreiche bis zum Jahre 800*, in-8°, Rom, 1900. Supplément XIe de *Römische Quartalschrift.*

3. Pour ces écrits, cf. C. L. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, in-8°, Wirceburgi, 1871.

1° *Descriptio plenaria totius Urbis* (XIIe siècle);
2° *Graphia aurea urbis Romae* (XIIIe siècle);
3° *Mirabilia civitatis Romae* (XIVe siècle);
4° *Mirabilia* (écourtés et interpolés, XIVe-XVe siècle).
5° *Polistoria Johannis Caballini de Cerronibus* (XIVe-XVe siècle);
6° *Anonymus Magliabecchianus* et *Nomina ecclesiarum* (XIVe-XVe siècle).

On peut y ajouter la notice contenue dans le *Codex Vatic. lat. 3851*, XVe siècle, p. 40 : *Incipiunt regiones urbis Romae nationum omnium dominae cum breviariis suis*, écrit dont la rédaction est postérieure à la construction de la cité léonine au IXe siècle, mais doit être ancienne néanmoins. Cette topographie correspond exactement à l'ancienne *notitia regionum* insérée dans la *notitia dignitatum utriusque imperii* publiée sous Honorius. Entre le paragraphe *de viis* et avant les *breviaria* on trouve un titre nouveau et inédit : *Cimiteria totius Roman* (sic) [1].

On trouve d'autres catalogues des catacombes dans un ms. Chigi *Codex A. V. 141*, du XIe siècle et dans un ms. de Florence, Laurentienne, *cod. 1554*, du XIIe siècle.

Fiorentini a eu entre les mains un manuscrit non retrouvé, dont il parle ainsi : *in codice haedino canonicorum Lucensium ubi multa ad urbem Roman spectantia prostant, et XXI coemeteria numerantur, legitur : Coemeterium ad insalsatos, ad S. Felicem via portuense* [2].

Une série différente d'*Itinéraires*, rédigés entre le IVe et le VIIIe siècle, n'offre guère moins d'importance pour ce qui a trait à Jérusalem et à l'Orient chrétien. Ce sont les opuscules connus sous les titres de : Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, la *Peregrinatio Egeriae ad loca sacra*, le *Liber de locis sanctis* de Pierre diacre, le *De situ Hierosolimitanae urbis* attribué à Eucher, le *De situ terrae sanctae* de Théodore, le *Breviarius de Hycrosolyma*, l'Itinéraire

1. Voir l'énumération de seize cimetières dans De Rossi, *Roma sotter.*, t. I, p. 131.

2. Fiorentini, *Vetustius occidentalis Ecclesiae Martyrologium*, in-4°, Lucae, 1668, p. 1048, cf. p. 902. Le texte du ms. Chigi *A. V. 141*, se trouve dans *Bull. di arch. crist.*, 1878, p. 46. Toute cette question a été traitée avec beaucoup de soin par E. Stevenson, *Di un nuovo insigne exemplare dell' antichissimo indice dei cimiteri cristiani di Roma*, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1897, p. 255-279. Voir en outre, A. Baumstark, *Verzeichniss der röm. Coemeterien bei Andrea Fulvio*, dans *Römische Quartalschrift*, 1901, p. 1-11 ; Rampolla, *Di un catalogo cimit. Romano, Roma, 1900.*

du pseudo-Antonin de Plaisance, les trois livres sur les Lieux saints de Adamnan et le *Liber de locis sanctis* de Bède [1].

Une *carte géographique* monumentale découverte en 1896 à Mâdaba, en Palestine, forme, en quelque sorte, la transition entre les itinéraires graphiques et les représentations des monuments. La mosaïque de Mâdaba consiste en un fragment d'une immense carte géographique de la région. Le relief et les accidents du sol y sont marqués avec une entente du pittoresque qui n'exclut pas la fidélité topographique ; les villes, Jérusalem particulièrement, sont représentées avec soin. Si « Jérusalem » a été traitée avec honneur, il y a partout une convention qui permet de lire facilement chaque plan. Une double rangée de cubes blancs et ocre jaune trace une rue. Ordinairement une colonnade de cubes très blancs, se détachant sur fond noir, borde la voie. A côté des colonnes, est couchée une bande rose, rayée de carmin, qui devait couvrir le portique. Les toits sont indiqués de la même façon, rose rayé de carmin ; les façades des églises sont jaune citron au fronton ; les portes et les fenêtres sont partout très noires, encadrées de blanc, comme on fait encore en Palestine. Chaque cité a sa caractéristique : les obélisques d'Ascalon, la fontaine semi-circulaire d'Eleuthéropolis, la grande rue de Gaza, conduisant à une basilique, la place ovale de Lydda, ne peuvent avoir été esquissés au hasard [2].

Nous ne citerons ici que cet exemple, pour indiquer les ressources que les décorations anciennes peuvent fournir à l'étude des monuments. Les mosaïques et les bas-reliefs sont, à ce point de vue, d'une importance capitale. Les mosaïques de Ravenne représentent la façade du palais de Théodoric ; l'abside de l'église Sainte-Pudentienne à Rome, nombre de sarcophages, de miniatures, dont le détail presque infini, ne nous permet pas d'entreprendre l'énumération, constituent une des sources monumentales les plus abondantes et les plus délicates à utiliser par l'archéologie chrétienne [3].

1. *Itinera Hierosolymitana saeculi IIII-VIII*, édit. P. Geyer, dans *Corp. scriptor. eccles. latinor.*, in-8°, Vindobonae, 1898, t. XXXIX, réunit le texte critique de tous ces opuscules.

2. *Revue biblique*, 1897, p. 168.

3. Un premier essai méthodique d'utilisation, à un point de vue particulier, se voit dans L. de Beylié, *L'habitation byzantine, recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe*, in-4°, Paris, 1903.

V. DÉFINITIONS

On peut ramasser toute l'archéologie dans des cas particuliers plus ou moins nombreux, plus ou moins précis, réductibles à quelques types dont les caractères généraux rentrent dans une définition. L'utilité de ces définitions consiste moins à enfermer dans une formule rigide des caractères un peu flottants et à les réduire, en quelque façon, à un même dénominateur, qu'à laisser entrevoir la variété de types auxquels s'applique une appellation unique, sans qu'ils en soient le moins du monde altérés ou défigurés.

En matière d'archéologie chrétienne, la seule règle générale est qu'il n'y en a aucune.

A côté des règles immuables fondées sur l'observation des lois physiques, nous ne rencontrons que des coutumes très diverses, très variables suivant les lieux et les temps. De ces coutumes, les unes simplement locales et transitoires, les autres largement répandues et durables, on peut conclure à des essais isolés et à des conceptions d'ensemble formant le lien commun des générations qui les ont appliquées. Les définitions qui vont suivre représentent la notion qu'on s'est formée des principaux éléments de la science archéologique après qu'on se fût mis d'accord sur leur compte[1].

Abaque (= Ἄβαξ, *Abacus*, credenza, tailloir). 1° Partie supérieure du chapiteau d'une colonne; 2° table rectangulaire servant au calcul; 3° table du jeu des douze lignes; *Dictionn.*, t. I, fig. 375; 4° buffet dressoir; 5° plaques de marbre ou de stuc servant de lambris.

Abécé. Formulaire contenant la combinaison des lettres de l'alphabet. *Dictionn.*, t. I, col. 57-58.

1. Nous renvoyons aux deux ouvrages suivants : F. Canéto, *Vocabulaire des termes les plus usités dans l'étude des monuments chrétiens*, dans le *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch* (devenu en 1864, t. V : *Revue de Gascogne. Bulletin mensuel du Comité*, etc.), 1860, t. I, p. 75, 335, 495; 1861, t. II, p. 76, 184, 262, 583; 1863, t. IV, p. 120, 185, 214, 351, 410, 465, 550; 1864, t. V, p. 113, 237, 462, 568, 617, 1866, t. VII; p. 69, 165, 533; 1867, t. VIII, p. 16, 76, 516, 568; 1868, t. IX, p. 68, 122, 512; 1870, t. XI, p. 210; 1871, t. XII, p. 102, 179, 205, 372; et H. Otte, *Archäologisches Wörterbuch zur Erklärung der in den Schriften über christliche Kunstalterthümer vorkommenden Kunstausdrücke. Deutsch, Lateinisch, Französisch und Englisch*, 2te erweit. Aufl., bearb. vom Verfasser unter Mithilfe von Otto Fischer, in-8°, Leipzig, 1877.

Abrasax. Nom du Dieu suprême des gnostiques qui se lit sur un assez grand nombre de gemmes gravées ; d'où est venu l'usage de classer toutes les gemmes dont la légende gnostique présente des obscurités sous le nom d'Abrasax. *Dictionn.*, t. I, col. 131.

Abside (= ἁψίς, ἀψίς, *absis*, *absida*, *apsida*). Enceinte qui termine une chambre. 1° Construction appliquée au mur de fond d'une basilique ; le plus souvent demi-circulaire, l'abside peut être rectangulaire, polygonale, et recevoir bien d'autres modifications. *Dictionn.*, t. I, col. 196-197. 2° Les absides ne sont pas spéciales aux édifices du culte ; Pline leur donne leur nom vulgaire d'*alcôve*, ce qui suffit à faire supposer toutes les applications que cette disposition commode a pu recevoir dans les édifices publics et les constructions privées.

Acanthe. Cette feuille d'une plante tient dans l'art chrétien une place très particulière sur une catégorie de chapiteaux, dits *chapiteaux théodosiens*, d'ordre composite, avec deux rangées de huit feuilles d'acanthe épineuse ; au-dessus, entre les volutes, des feuilles droites à cinq lobes ; au-dessous, un tore de feuilles d'acanthe épineuse placées obliquement. Cette sorte de chapiteau a été en usage pendant presque tout le cours du ve siècle.

Acerra (= *arca turalis*, *arca thuris*, *thuribulum*, *thurarium*). 1° Cassette contenant l'encens destiné au sacrifice ; 2° petit autel portatif placé devant les morts ; 3° dans l'antiquité ecclésiastique, le mot *acerra*, jadis réservé à la navette, est appliqué également à l'encensoir.

Accubitorium. Lieu de sépulture. *Dictionn.*, t. I, col. 2798.

Achéropite (= ά, χεῖρ, ποιεῖν). Images qui n'auraient pas été faites de main d'homme.

Acrostiche (= ἄκρος, στίχος). Mot formé de la première lettre de chaque ligne d'une pièce de vers. Cette combinaison varie indéfiniment. *Dictionn.*, t. I, col. 356-372.

Acrotère (= ἀκρωτήρια). Piédestal placé au sommet et aux angles d'un fronton pour supporter des statues.

Acus (= ἀκέστρα, βελόνη, ῥαφίς). 1° Aiguille (pour coudre) ; 2° épingle (pour attacher) ; 3° ardillon d'une broche ou d'une boucle servant par exemple à retenir la chape ; 4° dans un grand nombre de lampes, on voit deux trous forés à la partie supérieure ; l'un d'eux recevait la mèche et l'*acus* qui servait à la tirer, à mesure qu'elle se consumait dans le bec.

Aedes. Maison, s'emploie surtout au sens de temple païen.

Aedicula. Chapelle, châsse, niche de statue.

Aerarium. Édifice affecté au dépôt du trésor public. *Dictionn.*, t. I, col. 1575-1597.

Agape. Réunion à laquelle étaient affectés des locaux pourvus d'un aménagement spécial. *Dictionn.*, t. I, col. 808-816.

Agellus. Petit domaine privé affecté parfois à des inhumations. *Dictionn.*, t. I, col. 920-921.

Ager. Même sens, dans des proportions plus étendues.

Agrafe (=*greifen*, all. saisir). 1° Crampon de fer servant à maintenir en position les matériaux de grand appareil et les empêchant de se disjoindre ; 2° ornement qui semble unir plusieurs membres d'architecture les uns avec les autres ; 3° broche employée pour attacher différents vêtements.

Agrimensores. Arpenteurs. Le collège des arpenteurs avait certains usages pour tracer la limitation d'un terrain qui se retrouvent dans la liturgie chrétienne. *Dictionn.*, t. I, col. 56-58.

Ala (πτερον) 1° En Égypte, les « ailes » étaient les deux murs latéraux du *pronaos* du temple ; 2° dans le temple grec, les colonnades qui entouraient la *cella* du temple ; 3° dans les basiliques on a donné, mais par extension seulement, le nom d'*ailes* aux bas-côtés séparés de la nef centrale par une suite de piliers ; 4° dans la maison romaine, les *alae* s'étendent de chaque côté de l'*atrium*, munies de sièges, décorées de bustes et de médaillons, fermées par des rideaux.

Alba. Vêtement tombant jusqu'aux pieds. *Dictionn.*, t. I, au mot *Aube.*

Albarium (κονίαμα). Stuc ou enduit dont on couvrait les murs en briques ; il se composait de grès, de brique et de marbre pilés et broyés ensemble pour les ornements de l'extérieur ; de gypse ou de plâtre pour les ornements plus délicats employés à l'intérieur des édifices.

Album (=λεύκωμα). 1° Surface couverte de plâtre blanc sur les murs d'un édifice ; on y écrivait dès annonces. *Dictionn.*, t. I, au mot *Arikanda* ; 2° tablette blanche portant une inscription, comme la liste des sénateurs, des *geraioi*, les édits du préteur, etc.

Alexandrinum opus. Mosaïque dont les lignes ou figures n'étaient pas composées au moyen de cubes de verre ou de marbre, mais à l'aide de tablettes découpées, suivant la forme des figures à exécuter.

Ama et Amula. Vase servant à l'oblation du vin de la liturgie. C'est, dans un plus grand module, notre burette actuelle.

Ambulacre. Galeries et vestibules dans les catacombes.

Amici (=*amicire*). 1° Terme général pour les vêtements de dessus ; 2° vêtement couvrant la tête et retombant sur les épaules. *Dictionn.*, t. I, col. 1597 ; et au mot *Mitre.*

Amphithéâtre (=ἀμφιθέατρον). Édifice formé par la réunion de deux théâtres qui se rencontraient au *proscenium* de façon à ce que les gradins des spectateurs fussent ininterrompus. *Dictionn.*, t. I, col. 1648-1682.

Amphore. Vase en terre cuite muni de deux anses. *Dictionn.*, t. I, col. 1682-1712.

Ampoule (=*ampulla*). Flacon de toute forme et de toute matière, mais plus ordinairement en verre ou en terre cuite. *Dictionn.*, t. I, col. 1722-1778.

Amulette. Objet auquel la superstition attribue une vertu préservative contre certains maux. *Dictionn.*, t. I, col. 1784-1860.

Anaglypta ou **Anaglypha** (= ἀνάγλυπτα, ἀνάγλυφα). Bas-relief en quelque matière que ce soit.

Analemma (= ἀνάλημμα). 1° Soutien, particulièrement la pile ou le contrefort qui n'a pas été inconnu des architectes romains. Le mot latin correspondant serait *substructio* ; 2° piédestal des cadrans solaires.

Ancon (= ἀγκών). 1° Branche d'équerre ; 2° console soutenant une corniche d'ornement ; 3° crampon de bronze ou de fer servant à relier les matériaux dans les constructions de grand appareil.

Ansa. 1° Même signification que *ancon*, n. 3 : crampon ; 2° poignée de tout vaisseau destiné à contenir des liquides ou des céréales.

Antependium. Voile suspendu devant l'autel.

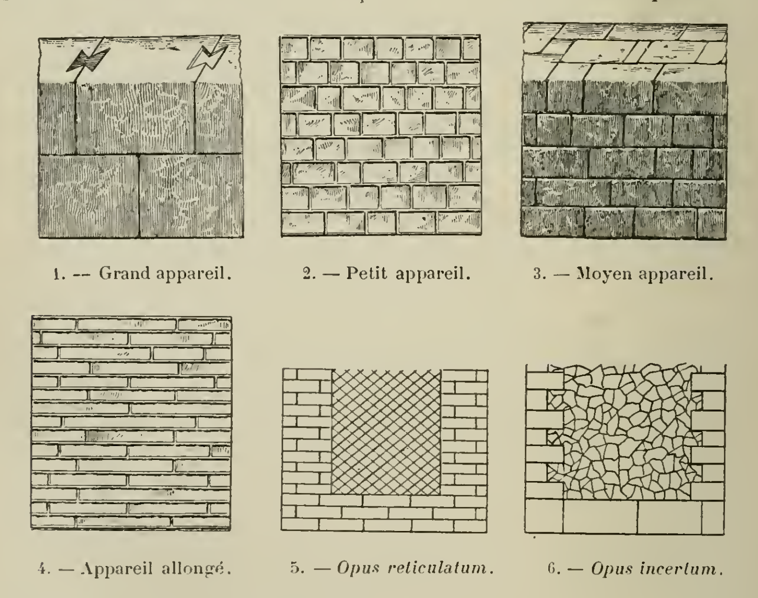
Antefixe. Ornements destinés à servir : 1° d'applique sur l'entablement ; 2° de rigole donnant passage à l'eau de pluie et la versant du toit sur la rue ; 3° d'applique pour cacher l'extrémité des tuiles faîtières et la jointure des tuiles plates.

Antepagmentum. 1° Chambranle du châssis d'une porte ; 2° linteau du châssis d'une porte.

Anterides (= ἐρείσματα). Contre-forts placés contre l'extérieur d'une muraille.

Antimensium. Autel portatif. *Dictionn.*, t. I, col. 2319-2326.

Appareil. 1° Art de tracer et de disposer convenablement les pierres d'une



1. — Grand appareil. 2. — Petit appareil. 3. — Moyen appareil.

4. — Appareil allongé. 5. — *Opus reticulatum*. 6. — *Opus incertum*.

bâtisse ; 2° dimensions, disposition et ajustement des pierres d'une maçonnerie. Le « grand appareil » (fig. 1) ce sont les pierres de taille de 64 à

160 cent. de largeur × 60 cent. à 1 mètre d'épaisseur ou plus, posées par assises égales et liées ensemble par des crampons de fer. Le « petit appareil » (fig. 2) est formé de pierres symétriques, à peu près carrées, liées par d'épaisses couches de mortier. Le « petit appareil allongé » (fig. 4) se compose de pierres plus longues que larges. L'« appareil moyen » (fig. 3) se compose de pierres de dimensions variables tenant le milieu entre le grand et le petit appareil. Les architectes romains faisaient grand usage de l'« appareil réticulé » *opus reticulatum* (fig. 5) et l'« appareil antique » ou « irrégulier » *opus antiquum* ou *incertum* (fig. 6). Dans le premier cas, les pierres sont taillées carrément et disposées de façon que la ligne des joints forme une diagonale, ce qui donne au parement du mur l'apparence d'un réseau. Dans le second cas, on ajustait les pierres sans ordre ni rang d'assises. Vitruve estimait ce dernier procédé plus solide que le précédent. Ces deux dispositions ne concernaient que le parement.

Apodyterium (= ἀποδυτήριον). Chambre où l'on se déshabille, particulièrement, chambre de bains où les vêtements des baigneurs restaient en consignation.

Apotheca (= ἀποθήκη). 1° Magasin, dépôt ; 2° chambre dans la partie supérieure de la maison où on mettait le vin vieillir.

Aqueduc (= ὑδραγωγεῖον, *Aquaeductus*). Canal artificiel.

Ara (= θυτήριον, βωμός). Autel, c'est-à-dire toute construction élevée au-dessus de terre, en terre, en gazon, en pierre, en briques, en marbre, etc.

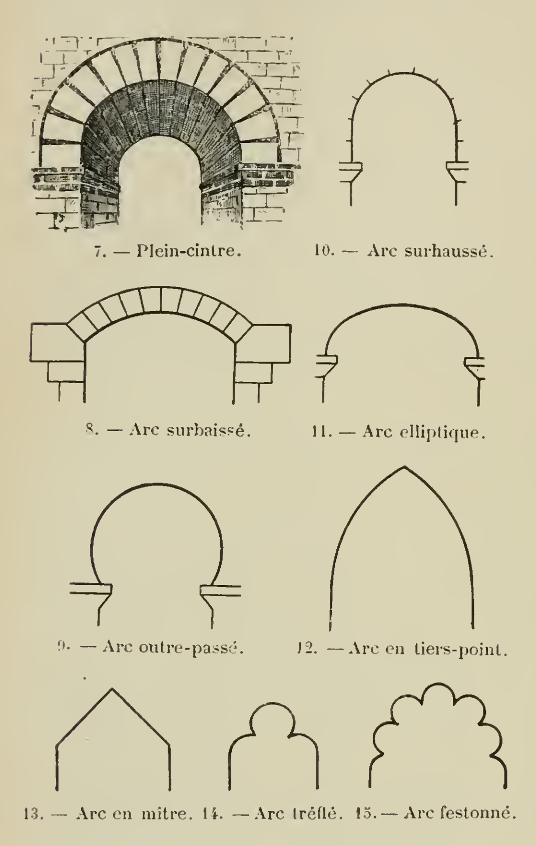
Arabesques. Ornements peints ou sculptés, ou bien sculptés et peints tout à la fois, offrant un assemblage capricieux de fleurs, de fruits, d'arbustes, d'animaux réels ou fantastiques, de figures de toute espèce, combinés avec divers agencements de lignes. Malgré son nom, ce genre de décoration est plus ancien que l'architecture arabe qui en a fait grand usage.

Arca (= κιϐωτός). 1° Coffre, quelles qu'en soient les dimensions et la destination : *arca pecuniae*, *arca in qua Domini sacramentum fuit*, 2° sarcophage, 3° arche de Noé.

Arcades, arches, arceaux (= *arcus*). Toute construction qui se termine au-dessous par une surface courbe porte le nom d'*arc* ; ce terme n'implique pas d'autre idée, et c'est en cela qu'il diffère de arcade, arche, etc. Les *arcades*, *arches*, *arceaux* sont des arcs bandés entre deux supports ; les *arcatures* sont des arcs appliqués contre une paroi qui ferme leur ouverture ; les *arcs de décharge* sont des arcs noyés dans l'épaisseur d'un mur. Ces derniers portent le poids des maçonneries supérieures et le répartissent sur les deux points qui sont ses impostes, afin de soulager la partie de la construction qu'ils surmontent ou encadrent. Les Latins donnaient le nom de *fornicatus paries* à un mur muni d'arcs de décharge.

Les formes d'arcs employées par l'architecture sont très variées. Le *plein-cintre* (fig. 7) a été presque exclusivement employé par les Romains, il décrit une demi-circonférence parfaite. Le *cintre surbaissé* (fig. 8) décrit

un segment moindre qu'une demi-circonférence ; il est surtout employé pour les portes et arcs de décharge ; pour l'obtenir, on place le centre de la circonférence sur une ligne plus basse que la naissance de l'arc.



7. — Plein-cintre. 10. — Arc surhaussé.

8. — Arc surbaissé. 11. — Arc elliptique.

9. — Arc outre-passé. 12. — Arc en tiers-point.

13. — Arc en mitre. 14. — Arc tréflé. 15. — Arc festonné.

L'arc *outre-passé* (fig. 9) est celui qui forme un segment plus étendu que le demi-cercle. L'arc *surhaussé* ou *en fer à cheval* (fig. 10) est un plein-cintre dont les côtés, à partir du diamètre transversal, se prolongent perpendiculairement jusqu'à l'imposte. L'arc *aigu* ou *brisé* dont la variété la plus usuelle est l'arc *en tiers-point* (fig. 12) est connu en Orient dès le ve ou vi^{e} siècle, et en Afrique vers la même époque, mais il ne s'introduit pas en Occident avant le xie siècle. L'arc *en mître* (fig. 13) est un arc brisé formé par la section de deux lignes droites ; c'est le cas pour de nombreuses galeries d'aqueduc débouchant dans l'arène du Colisée, au théâtre de Taormine, dans les constructions primitives de l'Irlande ; il se retrouve à l'époque mérovingienne dans le baptistère de Poitiers ; à l'époque romane, dans les monuments de l'Auvergne et parfois du Languedoc et du Nord. L'art *elliptique* (fig. 11) ou en *anse de panier* est engendré par deux segments d'ellipse. A l'époque que nous étudions, cet arc est exceptionnel. Les arcs décoratifs présentent moins d'intérêt, puisque leur forme arbitraire ne vise qu'à l'effet. L'arc *lobé* est entaillé à l'intrados d'une série plus ou moins nombreuse de demi-cercles ; l'arc *tréflé* (fig. 14) en a trois, l'arc *festonné* (fig. 15) en a un nombre illimité ; les arcs *entrecroisés* ou *enlacés* donnent naissance chacun à cinq segments entre la ligne de naissance de l'arc et les divers points d'intersection.

Arcane. Discipline dont l'influence sur les représentations artistiques reste à démontrer.

Archivolte. Cintre d'une baie, niche ou arcature considérée dans sa forme décorative.

Arcosolium (= *arcus*, *solium*). C'est un *locus* ou excavation oblongue destinée à recevoir un corps, ou même plusieurs, au-dessus duquel on a ménagé une cavité cintrée, sorte de petite abside à fond plat qui permet d'ouvrir le *locus* non plus par le côté, mais par le sommet. Une feuille de marbre disposée horizontalement recouvre le *locus* et sert, à l'occasion, de *mensa* ou de table d'autel. Parfois, au sommet de l'arc, le *solium* ou tombeau est surmonté d'une cavité rectangulaire, un *locus* sans fermeture. *Dictionn.*, t. I, fig. 392, col. 2774-2787.

Arcula. Sarcophage, petit tombeau de pierre.

Ardica. Portique extérieur.

Area. 1° Place vide où l'on pouvait bâtir ; 2° espace libre d'édifices affecté aux exercices et divertissements ; 3° la propriété foncière ne s'arrêtait pas à la surface du sol, elle le pénétrait jusqu'à ses dernières profondeurs, ce qui explique l'application du mot *area* à chacun des étages d'excavations dans les catacombes ; 4° espace découvert à l'entour d'une maison, d'un temple, d'un hypogée. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 2787-2802.

Arenaria Carrière de sable. Voir *Dictionn.*, au mot *Carrières*.

Arène. Espace ovale et plat dans l'intérieur d'un amphithéâtre où combattaient les gladiateurs et les animaux. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 1648-1682.

Armarium. Armoire, buffet ; dans les bibliothèques, casier pour les livres.

Armillum (= ψέλλιον ou ψέλιον). 1° Bracelet pour les hommes, composé de trois ou quatre tours d'or massif ou de bronze enroulés sur le bras (ἀμφίδεα, χλιδών, περικάρπιον περισφύριον) ; tout cercle d'or ou tout anneau servant à la parure des femmes ; 2° vaisseau pour le vin.

Arundo. Roseau. 1° Plume pour écrire sur papier ou papyrus ; 2° flûte faite de plusieurs tiges de roseau ou de canne d'inégales longueurs, comme dans la syringe mise entre les mains du Bon Pasteur.

Atrium. La première pièce de la maison romaine, après avoir dépassé le vestibule. *Dictionn.*, au mot *Narthex*.

On verra plus loin le rôle de l'*atrium* domestique dans les origines du culte chrétien. Plus tard, l'église fut précédée d'un *atrium*, sorte de cour ou préau entouré de portiques, comme les préaux sur lesquels s'ouvraient les appartements des maisons grecques et romaines. Le bassin destiné à recueillir les eaux pluviales, *impluvium*, dans l'*atrium* domestique, se transforma en fontaine d'ablutions, *cantharus*, *labrum*, *nymphaeum*, *phiala* ; c'est l'origine des bénitiers fixés à l'entrée des églises. Le bassin servait aux ablutions, le portique de l'*atrium* reçut des décorations à fresques avec inscriptions en mosaïque.

En outre, l'*atrium* domestique donna naissance aux cloîtres monastiques et aux enclos de cimetière.

L'*atrium* ayant perdu sa destination primitive ne servit plus qu'à isoler l'église de la voie publique. A mesure que les agglomérations urbaines se firent plus denses, l'*atrium* des églises fut rogné. En général, à partir de l'époque carolingienne, les églises auront toujours une double porte, mais l'*atrium* de l'entrée se réduira, tout au plus, à une seule galerie, c'est-à-dire à un porche.

Aula (= αὐλή). 1° Cour découverte au-devant d'une maison ; 2° dans la suite les deux *aulae* correspondent à l'*atrium* et au *peristylium*.

Auréole. C'est un cercle de laiton disposé derrière la tête des statues et destiné à préserver cette partie plus exposée aux coups et aux mutilations. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 642. Dans la suite, l'auréole a pris une signification honorifique. Cependant, nous rencontrons déjà l'auréole glorieuse entourant la tête de plusieurs dieux à Pompéi.

Balineae ou **Balneae.** Bains publics.

Balineum ou **Balneum.** Bains particuliers.

Balteus. 1° Baudrier, ceinturon, sangle ; 2° bande qui entoure le coussin sur le côté d'un chapiteau ionique ; 3° parapet séparant une rangée de sièges d'une autre, dans l'amphithéâtre.

Baptistère (= βαπτιστήριον, *baptisterium*). 1° Bain froid aménagé dans la *cella frigidaria* et pourvu d'un bassin circulaire dans lequel on accède par des degrés ; 2° édifice généralement circulaire, distinct de l'église et affecté à la cérémonie du baptême des catéchumènes.

Basilique (= *basilica*). 1° Édifice public servant de cour de justice ou de lieu de réunion ; 2° appartement à l'intérieur du palais des personnages considérables : 3° édifices du culte chrétien dont on parlera avec plus de détail. Les basiliques chrétiennes comportaient : A, un portique ou vestibule, πρόναος ; B, une travée limitée par une colonnade, *navis*, *aula*, αὐλή, ναῦς ; C, un chœur, χόρος, *cancellum* séparé de la nef par une clôture et réservé aux clercs ; D, un sanctuaire, ἱερατεῖον, ἱερόν, βῆμα, à l'extrémité de la nef centrale et plus élevé sur le sol que la nef ; E, une abside ἐξέδρα, ἄψις, hémicycle où siégeaient les prêtres, ce qui valut à cette partie le nom de *presbyterium*.

Bema (= βῆμα, *tribunal*, *pulpitum*, *suggestus*, *exedra*). 1° Sanctuaire ; 2° ambon, Voir *Dictionn.*, t. I, col. 1330-1347, ou pupître d'où le lecteur fait les diverses proclamations.

Bibliothèque (= βιβλιοθήκη, *bibliotheca*). 1° Appartement ou édifice dans lequel on conserve une collection de livres ; 2° la collection elle-même.

Biforis et **Biforus** (= δίθυρος). Portes ou fenêtres s'ouvrant à deux battants.

Bilychnis (sous-entendu *lucerna*). Lampe munie de deux becs et de deux mèches donnant deux flammes séparées.

Birrus. Capote avec capuchon, fort en usage dans toutes les classes sous

les derniers empereurs. Ce vêtement se portait sous la tunique, parfois même sur la toge ; il était d'étoffe velue.

Bisomus (=*bis*, σῶμα). Sépulture pouvant contenir deux corps. On trouve des composés avec *trisomus*, *quadrisomus*, mais on ne va guère au delà à Rome ; en Sicile, au contraire, les inhumations en commun d'un grand nombre de corps sont fréquentes.

Bivium. Bifurcation d'une route en deux branches.

Boudin. Le gros cordon de la base d'une colonne ; le latin *torus*, qu'on traduit quelquefois tore.

Boutisse. Pierres d'appareil ou briques posées perpendiculairement aux autres pièces de la même assise et faisant queue dans le blocage dont elles assurent la cohésion avec le parement.

Bracae ou **Braccae** (=ἀναξυρίδες). Braies. Vêtement ample ou collant, en usage chez les peuples barbares de l'antiquité. Ils se rapprochent de très près du pantalon.

Brephotrophium (=βρεφοτροφεῖον). Hôpital d'enfants trouvés. *Dictionn.*, t. I, col. 1305-1306.

Brandeum. Voile donné pour relique après avoir touché une tombe sainte ou des ossements. *Dictionn.*, t. I, fig. 149, col. 713.

Bulga. Petit sac de cuir que l'on portait au bras, servant aux voyageurs à mettre l'argent et aux laboureurs à mettre la semence.

Bulla. 1° Tête de clou en métal ciselé, servant à la décoration des portes ; 2° clou de métal ou de quelque autre matière de prix ornant un ceinturon, un baudrier, etc. ; 3° bijou ayant ordinairement la forme d'une sphère creuse et quelquefois celle d'un cœur, qu'on suspendait au cou des enfants des deux sexes, nés de parents libres. La *bulla aurea* renfermait une amulette. La *bulla scortea*, faite de cuir et à l'usage des affranchis et des pauvres, ressemblait à la précédente.

Butta, Butto ou **Butro.** Coupes de métal, argent, bronze, servant de lampes.

Cacabus (=κακκάβη, κακκαβίς, κάκκαβος). Marmite en terre, en fer, en étain, en bronze, en argent ; la matière est presque toujours indiquée par une épithète.

Caementarius. 1° Ouvrier qui construit des murailles grossières avec des pierres non taillées (*caementa*) ; 2° fossoyeur dans les catacombes.

Calcatorium. Plate-forme de maçonnerie dans la cave annexée à une vigne formant un passage à niveau avec le haut des fûts dans lesquels on gardait le vin.

Calda, sous-entendu *aqua*. Eau chaude dont on coupait le vin. *Dictionn.*, t. I, col. 837.

Caligae. Sorte de bas enveloppant le pied et la jambe jusqu'au genou.

Caldarium. Étuve d'un bain.

Calliculae. Ornements d'étoffe ou de métal pour la tunique.

Calice (=κάλυξ, *calix*). Vase servant aux agapes et réservé, depuis, à la célébration eucharistique.

Camée. Pierre composée de différentes couches nuancées de diverses couleurs et sculptée en relief.

Camelaucium. (=καμελαύκιον). Coiffure.

Camera (=καμάρα). Plafond voûté d'une chambre, quand il est fait de bois et de plâtre au lieu de présenter un arc régulier de briquetage ou de maçonnerie formé d'intrados et de voussoirs réguliers.

Campana. 1° Cloche ; 2° nom donné au corps du chapiteau corinthien et à celui du chapiteau composite, parce qu'ils ressemblent à une cloche renversée.

Cancelli (= κιγκλίς, δρύφακτος). Grille de fer, barrière de bois ou de marbre.

Canister, canistrum (=κάνεον, κάνης). Corbeille large, plate, découverte.

Cantharus ou **phiala** (=κάνθαρος). 1° Gobelet, coupe, vase, vasque dans laquelle tombait l'eau de la fontaine de l'*atrium* des églises. Par extension : bénitier ; 2° disque de métal muni de chandelles, devenu au moyen âge, les « couronnes de lumières », les *polycandela* byzantins.

Capis. Pot à vin de forme et d'usage antiques, avec une seule anse.

Capitium. Vêtement des femmes assez peu différent du corset.

Capitulum (=ἐπίκρανον, κιονόκρανον). Chapiteau d'une colonne.

Capreolus (=συγκύπτης). Contre-fiche, terme technique du métier de charpentier. C'est une pièce de bois placée en biais dans une poutre de séparation ou dans la charpente d'un toit, pour former un triangle qui rend toute la construction plus forte et plus solide.

Capsa, Capsula, Capsella. Boîte ou cassette en bois de petite dimension.

Capsarium. Lieu où se conservaient les *capsae*.

Capsum. Nef d'une église.

Caputium. Capuce.

Caracalla. Vêtement gaulois introduit à Rome par Caracalla après avoir subi des modifications.

Carbatinae. Chaussures.

Castula. Jupon de femme.

Casula. 1° Petite maison ; 2° manteau à capuchon.

Catabaticum (=κατάβασις). Escalier.

Catacombes (=κατὰ, κύμβη). Excavations souterraines de dimensions très variables ayant servi de sépulture.

Catagrapha (=τὰ κατάγραφα). Peinture où les figures sont dessinées en perspective, ce que nous appelons « en raccourci ».

Cataracta. Orifice horizontal ou soupirail pris sur la voûte d'une *confessio*.

Catasta. 1° Échafaud ou plate-forme élevée, en bois, servant dans les marchés à l'exposition des esclaves ; dans l'amphithéâtre, à l'exposition des condamnés aux bêtes. *Dictionn.*, t. I, fig. 75, 76. Dans le prétoire, la

catasta remplissait un service analogue à celui de la sellette des accusés ; 2° lit ou grille de fer sur lequel on étendait les condamnés pour les brûler. *Dictionn.*, t. I, fig. 77.

Cathedra (= καθέδρα). Chaise à dossier.

Cauliculi. Huit petites feuilles ou tiges d'un chapiteau corinthien qui sortent des quatre tiges principales par lesquelles les huit volutes du chapiteau sont soutenues.

Caupona (= ξενοδοχεῖον, πανδοχεῖον). Auberge, hôtellerie.

Cavaedium (= *cavum*, *aedium*). Cour intérieure d'une maison, formée par le parallélogramme des quatre murailles. A l'époque impériale, le *cavaedium* avait pris le nom et l'aménagement d'*atrium*.

Cavea. 1° Cage ou tanière artificielle pour les bêtes féroces ; 2° partie intérieure d'un amphithéâtre.

Cella. 1° Cave, magasin, dépôt ; 2° petites chambres dans les hôtelleries et les dortoirs d'esclaves ; 3° intérieur d'un temple, la partie enfermée entre les quatre murs latéraux, non compris le portique et le péristyle ; 4° *cella memoriae* ou *cella*, petite chapelle commémorative dans une *area* funéraire.

Cepotaphium (= κηποτάφιον). Tombe située dans un jardin.

Chalcidicum (= χαλκιδικόν). Portique large, bas et profond couvert d'un toit, soutenu par des pilastres et attaché à l'entrée principale d'un édifice dont il protégeait la porte.

Chamulchus (= χαμουλκός). Sorte de haquet employé pour le transport des gros matériaux de construction.

Chlamys (= χλαμύς). Manteau léger et court.

Ciborium. 1° Baldaquin élevé au-dessus de l'autel ; 2° boîte à eulogies.

Cimetière (= κοιμητήριον). Ce mot qui signifie chambre à coucher fut détourné de son sens à l'époque chrétienne et sous le nom de *coemeterium* désigna le lieu de la sépulture des fidèles.

Cingulum (= ζωνή, *zona*, *balteus*). Ceinture, ceinturon de soldat.

Cippus (= στήλη). Pilier bas, quelquefois rond, mais le plus souvent rectangulaire, tenant lieu de pierre tumulaire.

Cista (= κίστη). Panier profond et cylindrique.

Clathri. Treillis ou grillage de bois, de pierre ou de métal.

Clavus. Raie de couleur pourpre, mêlée au tissu d'une pièce d'étoffe dont on faisait des vêtements. *Clavus latus*, large raie de couleur pourpre courant le long de la tunique, dans une direction perpendiculaire, le long de la poitrine. Le laticlave était une simple nuance dans le tissu. *Clavus augustus*, bande étroite ou *augusticlave* distinctive de l'ordre équestre comme le laticlave était distinctif de l'ordre sénatorial. L'augusticlave se composait de deux bandes étroites, courant parallèlement sur le devant de la tunique, l'une à droite et l'autre à gauche, ce qui fait qu'on les nommait parfois *purpurae*.

Cloaca (= ὑπόνομος). Égout ; *cloaca maxima*, égout principal de Rome.

Coctilis, sous-entendu *later*. Brique cuite au feu.

Coelum (= οὐρανός). Soffite ou plafond.

Coenaculum. 1° Salle à manger; 2° chambre à l'étage supérieur, ὑπερῷον.

Coenatio. Salle à manger.

Coenobium (= κοινόβιον). Monastère.

Colliciae ou **Colliquiae**. Gouttières faites de tuiles concaves, placées sur les bords du toit d'une maison pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales et les conduire dans l'*impluvium*.

Colluviarium. Sorte de puits ou d'ouverture pratiqué à certains intervalles dans le canal d'un aqueduc pour lui donner un libre courant d'air.

Colobium (= κολόβιον). Tunique à manches courtes.

Colum (= ἠθμός). Passoire ou couloir fait de vannerie, de jonc, de sparte ou d'osier; parfois le *colum* est en métal.

Columbaria. Niches d'une chambre sépulcrale contenant chacune deux urnes.

Colymbium (= κολύμβιον). Vase à eau bénite.

Columen. La plus haute poutre dans la charpente d'un toit.

Colymbus (= κόλυμβος). 1° Réservoir (*lacus*) où on lavait le linge; 2° bassin de natation.

Compluvium. Large ouverture carrée au centre du toit qui couvrait les quatre côtés d'un *atrium*, correspondant au réservoir des eaux pluviales, *impluvium*, creusé dans le sol.

Concha (= κόγχη). 1° Abside; 2° récipient en forme de coupe servant au baptême par immersion.

Conditorium. 1° Caveau souterrain servant de lieu de sépulture; 2° sarcophage.

Confessio. 1° Lieu où avait été inhumé un martyr; 2° édifice élevé en ce lieu.

Conopeum ou **Conopium** (= κωνωπεών ou κωνωπεῖον). Moustiquaire.

Consignatorium. Lieu spécialement affecté à l'administration du sacrement de confirmation.

Console. Pièce d'architecture saillante et ornée.

Contignatio. 1° Ensemble des poutres et des solives qui supportent le plancher d'un bâtiment à plusieurs étages; 2° le plancher ou l'étage lui-même.

Contorniate (= *contorno*, ital. contour). Les médaillons contorniates sont de grandes pièces de bronze qui présentent près de leur bord un cercle creux (*contorno*).

Corbeau. Membre d'architecture remplissant un office analogue à celui de la console. *Dictionn.*, t. I, fig. 133, col. 687.

Coupole (= κύπελλον). Voûte qui a la forme d'une demi-sphère et dont le plan peut être polygonal ou elliptique.

Crepundia (= σπάργανα). Jouets d'enfants.

Crypte (= κρύπτη). Lieu souterrain et obscur, au-dessous d'un édifice

quelconque. Pour les anciens, la crypte n'emportait pas, comme de nos jours, l'idée de souterrain. C'était plutôt un cloître, galerie longue et étroite de niveau avec le sol, fermée de deux côtés par des murs et recevant le jour d'une série de fenêtres pratiquées dans un des murs latéraux. Très communément ces constructions étaient réunies à un portique ou colonnade ouverte, d'où les *crypto-portiques*.

Cubiculum. 1° Chambre ; 2° cellule funéraire dans les catacombes, transformée souvent en oratoire.

Cucullus. Capuchon.

Cuneus (= κερκίς). Division de sièges dans un théâtre ou un amphithéâtre.

Cuniculus (= ὑπόνομος). Tout passage souterrain, mais plus particulièrement une mine dans des travaux de sièges.

Cyclas (= κυκλάς). Draperie longue et ample, d'un tissu très fin, qu'on jetait autour du corps comme le *pallium* et qui était assez large pour envelopper, s'il le fallait, la personne entière. Il y avait tout autour des bords de ce vêtement une bande couleur de pourpre ou une broderie d'or.

Cymaise (= κυμάτιον, *cymatium*). Moulure employée dans les corniches, les frises et les architraves.

Dalmatica. Robe en forme de longue blouse, fabriquée en laine blanche de Dalmatie. Elle tombait jusqu'aux pieds et était décorée de deux bandes de pourpre qui descendaient sur le devant ; les manches étaient longues et amples, elles descendaient jusqu'au poignet.

Dealbatus (= κονιατός). Monument couvert d'un ciment blanc ou de stuc (*opus albarium*), dissimulant la pierre brute et le briquetage.

Delubrum. Temple contenant l'autel ou l'image d'un dieu.

Depositio. Inhumation : mot d'un usage exclusivement chrétien.

Dextrale. Bracelet porté sur la partie charnue du bras droit.

Diamicton (= διὰ μικτῶν). Maçonnerie composée d'un parement en briquetage et d'un blocage en moellons irréguliers sans que blocage et parements fussent reliés par des parpaings.

Diastyle. (= διάστυλα). Cancel qui isolait le *bèma* de la nef.

Diatoni (= διάτονοι). Parpaings. C'étaient des matériaux dont la dimension égalait la largeur de la muraille ; ils s'étendaient d'une face à l'autre et assuraient la cohésion entre les parements et le blocage.

Diatreta (= διάτρητα). Vases ou coupes à boire, sur lesquels on appliquait une sorte de seconde coupe de verre découpée et plus large que la première, à laquelle elle adhérait par des soudures faites à la lampe.

Diota (= διώτη). Tout vase à deux anses. *Dictionn.*, t. I, col. 1712.

Diplinthius. De l'épaisseur de deux briques.

Dipteros (= δίπτερος). Les architectes désignaient par cette épithète tout édifice entouré d'un double rang de colonnes.

Diptyques (= δίπτυχα, *diptycha*). Deux tablettes réunies par un cordon ou par des charnières et se fermant comme les couvertures d'un livre.

Discus. 1° Patène; 2° ornement circulaire mobile qu'on appliquait à son gré sur une lampe, un *locus*, etc.

Dolium. Récipient en poterie. *Dictionn.*, t. I, col. 1487.

Ebrasement. Disposition d'une porte ou d'une fenêtre dont les tranches des montants, au lieu de former un angle droit avec le parement des murs, sont coupées en biais de façon que la baie s'élargit en entonnoir.

Ectypus (= ἔκτυπος). Fait dans un moule au dedans duquel est creusée l'empreinte. *Ectypa sculptura*. Gemme sur laquelle les images sont travaillées en relief, comme un camée.

Ellychnium (= ἐλλύχνιον, θρυαλλίς). Mèche d'une chandelle ou d'une lampe à huile.

Emblema (= ἔμβλημα). 1° Marqueterie; ce mot s'applique principalement à la mosaïque dont les divers procédés sont qualifiés de façons différentes : *tesselatum*, *sectile*, *vermiculatum*, etc.; 2° ornement en saillie rattachée comme un relief sur une autre substance, par exemple, une figure d'argent sur un vase de bronze.

Embolos. Portique couvert ou cloître.

Emissarium. Canal artificiel pour l'écoulement des eaux stagnantes.

Emporium. Marché. Entrepôt. Docks.

Encaustica (= ἐγκαυστική). Peinture consistant à étendre des couleurs mêlées à la cire et à les durcir au feu.

Encolpium (= ἐγκόλπιον). Reliquaire.

Endromis (= ἐνδρομίς). Brodequins ouverts sur le devant, mais percés de trous près des bords pour passer la courroie qui sert à lacer.

Epistylium (= ἐπιστύλιον). 1° Architrave principale reposant sur les chapiteaux. Si l'architrave était de bois, on la désignait par le mot *trabs*; 2° l'*epistylium* forme l'entablement qui comporte l'*epistylium* ou *trabs*, la frise (*zophorus*) et la corniche.

Ergastulum. Maison de correction attachée aux fermes et aux villas, pour mettre aux fers les esclaves. Columelle recommande de construire les ergastules sous terre.

Euripus (= εὔριπος). Tout canal ou cours d'eau artificiel.

Exedra (= ἐξέδρα). Salle de réunion qu'on rencontrait dans les gymnases et les maisons très riches. On y réunissait de préférence des savants. L'*exedra* était souvent terminée par une abside circulaire dans laquelle des rangées de sièges étaient disposées pour la compagnie.

Exomis (= ἐξωμίς). 1° Tunique fort courte, sans manches, laissant à découvert l'épaule droite, le bras et le sein droit; 2° le *pallium* prenait le nom d'*exomis* lorsqu'il était disposé comme le vêtement décrit.

Fartura. Blocage à l'intérieur des parements d'un mur.

Fascia. Bandage : 1° Langes de nouveau-né; 2° bandeau-diadème; 3° bande employée à comprimer le sein des jeunes filles, une gorge très forte étant alors redoutée pour la beauté; 4° bandage enveloppant la jambe,

du genou à la cheville, *fascia cruralis* ; 5° sorte de chaussette enveloppant entièrement le pied et portée sous la chaussure ; 6° sangle.

Fasti. Almanachs gravés sur la pierre et offrant la liste des jours, mois, etc. ; ou encore la liste des consuls, magistrats en charge, etc.

Fastigium. Le haut d'un fronton, par extension, le fronton entier composé du tympan triangulaire et des deux corniches.

Faux (plur. *fauces*). Passage étroit qui établit la communication entre l'*atrium* et le *peristilium*. Il était situé à côté du *tablinum* et souvent même il y en avait un de chaque côté.

Favus. Dalle ou table de marbre taillée en hexagone comme les cellules d'une ruche.

Femoralia. Caleçons.

Femur (= μηρός). Face longue et place qui s'avance en saillie, entre les cannelures.

Fenestella confessionis. Ouverture pratiquée au-dessus d'une *confessio* dans laquelle reposaient les corps saints et permettant de faire toucher les *brandea* au tombeau. *Dictionn.*, t. I, fig. 149.

Fibula (= περόνη, πόρπη, ἐνετή). 1° Agrafe ou broche pour attacher différents vêtements. Fermoir, boucle à ardillons. *Dictionn.*, t. I, col. 52, fig. 248 ; 2° cheville d'assemblage d'une charpente.

Fictile. Tout ouvrage relevant de l'art du potier : tuiles, briques, lampes, vases, etc.

Figulus (= κεραμεύς). Artisan qui emploie l'argile, potier, briquetier, etc.

Fiscina. Panier fait d'osier, de genêt d'Espagne ou de jonc, et servant à la vendange.

Fistuca. « Demoiselle » avec laquelle on nivelait et on consolidait les murs en maçonnerie, les planchers et les pavés.

Fistula (= σωλήν). 1° Conduite d'eau ; 2° plume à écrire.

Flabellum (= ῥιπίς). Éventail. Chasse-mouches.

Flagellum (= μάστιξ). Fouet composé d'un grand nombre de cordes tortillées et nouées.

Flammeolum. Tissu d'une grande finesse.

Flammeum. Voile nuptial.

Focale (= προσγναθίδιον). Cravate.

Foricae. « Chalets de nécessité, » régis par des entrepreneurs : *foricarii*.

Fornix. 1° Arche, construction figurant un segment de cercle et formée par des intrados et des voussoirs que tient réunis leur gravitation réciproque ; 2° chambre voûtée, étroite et commune comme celles des esclaves et des prostituées qui se livraient à leur métier sous des *fornices*, d'où est venu le mot fornication.

Forulus. Petit placard pour les livres.

Fossor. Terrassier, mineur, fossoyeur chargé de l'entretien et de l'agrandissement des catacombes.

Fritillus (= φιμός). Cornet à dés.

Fronton. Arc triangulaire. *Dictionn.*, t. I, col. 684-685.

Gallicae. Souliers gaulois.

Gammadia. Ornement cruciforme composé de quatre gamma (γ).

Gomphus (= γόμφος). Large cheville en forme de coin enfoncée entre deux objets pour consolider et serrer davantage les pièces qui se touchent. Par extension, ce mot désigne de larges pierres à tête ronde et en forme de coin qu'on espaçait entre les pierres formant la bordure des trottoirs, des routes ou des rues.

Graffito (= γράφειν). Tout ce que l'on trouve écrit à la main sur les murailles et les monuments de l'antiquité. Ces inscriptions sont faites, soit au charbon, soit au pinceau, soit au poinçon, etc.

Guttae. Gouttes, ornement d'architecture dont on se servait sous les triglyphes d'ordre dorique dans l'architrave ou dans le taenia ; quelquefois aussi sous les modillons.

Hemicyclium (= ἡμικύκλιον). 1° Enceinte demi-circulaire dont la disposition diffère peu de l'*exedra* ; toutefois, l'hémicycle ne s'amorçait pas toujours ni nécessairement à un édifice ; 2° cadran solaire.

Hemisphaerium. 1° Coupole d'un dôme ; 2° cadran solaire.

Hermae (= ἑρμαῖ) et son diminutif *Hermulae*. Poteau surmonté d'une tête et d'un buste de Mercure. Parfois, on employait deux têtes et deux bustes. Ces poteaux servaient d'indicateurs, d'ornements de barrière. *Dictionn.*, t. I, fig. 352.

Hibernacula. Appartements d'hiver dans une maison.

Hippocampe (= ἱπποκάμπη, ἱππόκαμπος). Animal fabuleux qui avait la tête, le poitrail et les pieds de devant d'un cheval et dont le corps se terminait comme celui d'un poisson.

Hortus. Jardin. Ce terme recevait parfois le sens d'*area* funéraire.

Hypaethros (= ὕπαιθρος). Mot appliqué à un temple ou à tout autre édifice qui n'avait pas de toit pour recouvrir la partie centrale de son *area*, de sorte que l'intérieur était à ciel ouvert. Le grand temple de Paestum était hypaethre.

Hypaethrum. Fenêtre grillée placée au-dessus de la principale porte d'entrée d'un temple.

Hyperthyrum (= ὑπέρθυρον). Membre d'ornement consistant en une frise et une corniche supportées par des consoles, et placées d'habitude au-dessus du linteau d'un châssis de porte, dans les temples et autres grands édifices.

Hypocausis (= ὑπόκαυσις). Fournaise avec des tuyaux courant sous le pavement d'un appartement.

Hypogeum ou **Hypogaeum** (= ὑπόγειον). Partie d'un bâtiment qui est au-dessous du niveau du sol ; par extension, voûte souterraine servant aux inhumations.

Hypotrachelium (= ὑποτραχήλιον). La partie supérieure du fût d'une

colonne, là où son diamètre est le plus petit, immédiatement sous le cou du chapiteau.

Ichnographia (= ἰχνογραφία). Carte ou plan.

Imago clypeata. Tête ou buste représenté sur un fond arrondi en forme de bouclier. Cette représentation, à l'époque chrétienne, est fréquente sur les sarcophages dont elle occupe le centre de la face principale. *Dictionn.*, t. I, fig. 102.

Imbrex (= καλυπτήρ). Tuile faîtière faite pour recevoir la pluie (*imber*) et d'une forme demi-cylindrique, par opposition à la *tegula* qui était plate. L'*imbrex* couvrait la jonction de deux tuiles plates ; l'une de ces extrémités était plus étroite que l'autre. Les *imbrices* étaient de terre cuite, de marbre, de bronze, etc.

Impluvium. Large bassin carré s'enfonçant dans le plancher de l'*atrium*.

Incisura. Hachure.

Indusium. Sorte de blouse ou peignoir qui se portait au-dessous de la chemise.

Insula. Maison ou pâté de maison.

Isodomos (= ἰσόδομος). Maçonnerie dans laquelle toutes les pierres étaient taillées et équarries à la même hauteur.

Jugumentum. Linteau d'une porte.

Lacerna. Manteau ample, ouvert sur le devant et attaché par une boucle ou une broche sous la gorge ; il était pourvu d'un capuchon.

Laconicum (= πυριατήριον). Extrémité demi-circulaire d'une chambre thermale (*caldarium*) dans les bains.

Laena (= χλαῖνα). 1° Étoffe de laine à long poil ; 2° vêtement, principalement l'*amictus*.

Lagena (= λάγηνος). Large vase en poterie.

Lanista (= πονομαχοτρόφος). Celui qui exerçait les gladiateurs, sorte de maître d'armes.

Later (= πλίνθος). Brique ; et les composés *lateraria*, briqueterie ; *laterculus*, petite brique ; *latericius*, construit en briques.

Latomiae ou Lantumiae (= λατομίαι). Carrières de pierre.

Lemniscus (= λημνίσκος). Ruban décerné comme récompense et qui s'attachait le plus souvent à une couronne, à une palme, etc.

Libella. Niveau ou fil à plomb.

Lithostrotum (= λιθόστρωτον). Pavé de pierres. Pavement d'une voie romaine, d'un *forum*, d'une *area*, etc. ; blocs polygonaux ou dalles plates.

Locus (= τόπος). Niche creusée dans les parois des catacombes pour les ensevelissements ; le mot *loculus*, qu'on emploie plus généralement, n'est pas d'usage ancien. D'après le nombre de cadavres qu'il peut contenir, on le qualifie de *bisomus*, *trisomus*, *quadrisomus*. On trouve aussi *locellus*.

Lucerna (= λύχνος). Lampe où brûle de l'huile, par opposition à *candela*.

Luminare. Ouverture verticale ou oblique pratiquée dans une voûte des catacombes et donnant sur la campagne.

Maenianum. 1° Balcon faisant saillie au-dessus de la rue de l'un des étages supérieurs d'une maison ; 2° rangée de banquettes comprises entre deux des couloirs d'un amphithéâtre.

Manica (=χειρίς). Longue manche tombant jusqu'au poignet.

Materiatio. Charpente d'un toit.

Matroneum (=ματρόνικον). Lieu réservé aux femmes, dans les basiliques primitives.

Mensa. Table. Parmi les applications nombreuses de ce mot, nous devons retenir particulièrement la pierre plate posée sur le tombeau et servant d'autel, ou bien, recevant les vivres qu'on distribuait aux assistants en mémoire du défunt. *Dictionn.*, t. I, col. 828 sq.

Meta. Cippe marquant les limites d'un cimetière.

Metope (=μετόπη, *metopa*). Panneau qui, dans une frise, remplissait l'espace libre entre les triglyphes.

Micatio. Le jeu de *mora*.

Monoptère (=μονόπτερος). Chapelle, temple circulaire composé d'une colonnade à jour soutenant un dôme sous lequel pouvait être placé un autel, mais sans *cella*.

Mulctra (=ἀμολγεύς). Seau à lait, servant à traire les vaches et les chèvres.

Musivum (=μουσεῖον). Primitivement, ce mot était en opposition au genre appelé *lithostrotum* et servait à la décoration des plafonds ; ce n'est que, après s'être aperçu de la possibilité de faire des pavements de mosaïque sans l'exposer à une usure trop rapide, que ce mode fut adopté.

Nimbus. Disque circulaire et ornement polygonal dont on environne la tête des saints personnages et de Dieu même.

Norma (=κανών). Équerre.

Nosocomium (=νοσοκομεῖον). Hôpital pour les pauvres.

Oecus ou oecos (=οἶκος). Appartement de la maison romaine qui rappelait la disposition de l'*atrium*, quoiqu'il fût entièrement couvert.

Opisthodomus (=ὀπισθόδομος). Chambre fermée, bâtie derrière un temple, dans des conditions analogues à nos sacristies.

Orca (= ὄρκη ou ὄρχη). Vaisseau de terre plus petit que l'amphore.

Orphanotrophium (=ὀρφανοτροφεῖον). Asile pour les orphelins.

Orthographia (=ὀρθογραφία). Épure de géomètre ou d'architecte.

Paenula (=φαινόλης). Vêtement de dessus, du genre de ceux que l'on appelait *vestimenta clausa*. Sorte de blouse ronde munie d'un capuchon ayant en haut un trou rond par lequel on passait la tête.

Palla (=ξυστις, πέπλος). Robe de cérémonie des femmes riches.

Palliolum (=θερίστριον ?). Pièce d'étoffe carrée, pliée en deux et ajustée sur la tête.

Pallium (= ἱμάτιον, φᾶρος). Grande draperie ou couverture faite de laine, en forme de carré ou de carré long, attachée autour du cou ou sur l'épaule par une broche et portée quelquefois sur la peau, mais ordinairement comme manteau, par-dessus la tunique.

Paragauda ou **paragaudis**. Ornement, bande d'or ou de soie de couleur brodée d'or que l'on cousait à la tunique ; par extension le vêtement entier auquel on appliquait cet ornement. La *paragauda* remplaçait le *clavus* antique ; suivant qu'on attachait une, deux, trois ou cinq bandes, la *paragauda* était dite *monoloris*, *diloris*, *triloris*, *pentaloris*.

Parastas, parastata, parastatica (= παραστάς, παραστάτης). Colonne plate ou pilastre qui servait à décorer les extrémités angulaires d'un bâtiment carré au point d'intersection de deux de ses faces.

Patagium (= παταγεῖον). Large bande de pourpre ou d'or qui garnissait le devant d'une tunique de femme.

Patena ou **patina**. Patère légèrement concave et de module variable sur laquelle on déposait l'oblation eucharistique.

Pavonoceum opus. Manière de poser les tuiles comme des écailles de poisson ou encore les plumes de la queue d'un paon.

Pegma (= πῆγμα). Parmi les nombreux sens de ce mot, notons celui de buffet, bibliothèque.

Peplum et **peplus** (= πέπλον, πέπλος, *palla*). Grande draperie rectangulaire qui ne prenait forme de vêtement que lorsqu'elle était pliée et ajustée sur la personne.

Pergula. Toute espèce de construction ajoutée sur une des faces d'une maison ou d'un édifice : 1° appentis, hangar ; 2° balcon ; 3° salle d'exposition des peintures ; 4° salle de cours ; 5° observatoire, belvédère ; 6° treille, vigne en berceau.

Peristerium. Colombe en métal ou en matière ouvragée servant à conserver les espèces eucharistiques.

Péristyle (= περιστύλιον, *peristylium*). Colonnade autour d'une cour ou dans l'intérieur d'un bâtiment, par opposition au *périptère* (περίπτερος) désignant une colonnade extérieure à un bâtiment.

Phiala (= φιάλη). Voir *Cantharus*.

Pileolus (= πιλίδιον). Calotte très petite, en laine feutrée, ne couvrant que le sommet de la tête.

Pistris ou **pristris** (= πίστρις, πρίστις). Monstre marin ayant une tête de serpent, le cou et la poitrine d'un quadrupède, le corps et la queue d'un poisson.

Plinthe (= πλίνθος, *plinthus*). Partie inférieure de la base d'une colonne sous le dernier tore.

Pluteus. 1° Barrière de bois ou de marbre fermant la partie inférieure des entrecolonnements, analogue aux *transennae* découpées à jour ; 2° tablette fixée aux murs d'une chambre.

Poderes (=ποδήρης). Longue robe de lin qui serre le corps et tombe jusqu'aux pieds.

Podium. 1° Soubassement peu élevé faisant saillie comme une marche tout autour d'un appartement et servant à déposer des objets à hauteur du bras ; 2° dans un cirque, soubassement d'environ dix-huit pieds au-dessus du niveau de l'arène ; 3° socle ou console.

Polyandre (=πολυάνδριον). Cimetière.

Portique (=στοά, *porticus*). Colonnade, longue promenade étroite couverte d'un toit supporté par des colonnes.

Pronaos (=πρόναος). Portique en avant d'un temple ; espace ouvert, entouré de colonnes et surmonté d'un fronton, en avance sur le corps principal.

Proplasma (=πρόπλασμα). Ébauche.

Proseuque (=πρόσευχη). Lieu de réunion liturgique des groupes juifs ne possédant pas de synagogue.

Prostyle (=πρόστυλος). Bâtiment pourvu d'un porche supporté par une colonnade.

Prothyrum (=διάθυρον). Allée conduisant de la *janua* (porte sur la rue) à l'*ostium* (porte de l'*atrium*).

Pulpitum. Voir *Bêma.*

Pupa. Petite fille, poupée, jouet d'enfant. *Dictionn.*, t. I, fig. 62.

Pyxis (=πυξός). Petite boîte en ivoire ou en bois rectangulaire ou circulaire, munie d'un couvercle. Écrin.

Regula (=κανών). Règle droite des charpentiers, maçons, etc.

Reno ou **rheno.** Manteau court ne dépassant pas les reins et le ventre.

Reticulatus. Voir *Appareil.*

Rhyparographia (=ρυπαρογράφος.) Scènes de la vie vulgaire, dans lesquelles certains peintres se spécialisaient.

Robur. Cachot d'une prison dans lequel s'exécutaient les sentences de mort.

Roue (=τροχός, *rota*). Instrument de supplice sur lequel la victime était attachée aux rayons.

Sagum ou **sagus** (=σάγος ἐφαπτίς). Saie, sayon. Pièce d'étoffe carrée ou rectangulaire en laine grossière ou en poil de chèvre, qu'on pliait en deux et qu'on attachait, au moyen d'une broche, sur l'épaule.

Saraballa et **sarabara** (=σαράβαλλα, σαραβαρα). Larges et longs pantalons qui tombaient de la ceinture sur le cou-de-pied.

Schola (=σχολή). 1° École ; 2° salle d'attente ; 3° salle de réunion.

Scotia (=σκοτία, τροχίλος). Moulure concave à l'entour de la base d'une colonne entre les filets du tore supérieur et du tore inférieur.

Scrinium. Boîte ou cassette de forme circulaire dans laquelle on mettait des livres. *Dictionn.*, t. I, fig. 360.

Scutula (=σκυτάλη). Morceau de marbre ou de pierre taillé en losange et servant aux incrustations.

Scyphus (= σκύφος). Tasse.

Sepulchrum a mensa. *Arcosolium* avec niche rectangulaire.

Seria. Vaisseau de terre plus petit que le *dolium* et plus grand que l'*amphora*, de la forme de laquelle il se rapproche.

Sigma. Lit de table demi-circulaire.

Situla. Seau pour tirer l'eau d'un puits.

Spathalium (= σπαθάλιον). Bracelet auquel pendaient de petites clochettes.

Spica testacea. Brique oblongue employée pour les planchers.

Spina. Long mur bas qui s'étendait au milieu du cirque dans les trois quarts environ de sa longueur.

Spira (= σπεῖρα). Base d'une colonne qui repose sur la plinthe ou sur un soubassement continu au lieu de plinthe.

Spoliaire (= *Spoliarium*). Chambre attenante à l'amphithéâtre dans laquelle on donnait le coup de grâce aux gladiateurs blessés à mort, et où les morts étaient dépouillés de leurs armes et vêtements.

Sportula (= σπυρίδιον). Petit panier pour la pêche, pour les comestibles. Par extension, ce mot servit dans la suite à désigner un don consistant en des provisions de bouche et plus tard, en une somme d'argent.

Stemma (= στέμμα). Long rouleau de parchemin portant l'arbre généalogique.

Stigma (= στίγμα). Marque faite avec une pointe sur le front des condamnés ou sur le bras des conscrits.

Stola. Robe de femme. Tunique très large, quelquefois à longues manches, d'autres fois à manches courtes serrées au bras par des agrafes. Elle se mettait par-dessus la chemise et était fixée au corps par deux ceintures dont l'une passait sous le sein, l'autre, au-dessus des hanches. Sous la ceinture était cousue l'*instita* formant traîne.

Structura. Voir *Appareil*.

Subligaculum (= διάζωμα). Pièce d'étoffe qui s'attachait autour de la taille, qu'on passait entre les cuisses et que l'on fixait sous la fourche afin de recouvrir les parties naturelles.

Substructio (= ἀνάλημμα). Mur, massif, contre-fort, fondation.

Suggestum. Plate-forme. Voir *Catasta*.

Supercilium. Linteau d'une porte allant d'un jambage (*postis*) à l'autre.

Supparum. Vêtement de femme, sorte de blouse à manches confectionnée en toile.

Syrinx (= σύριγξ). Flûte champêtre.

Tabella. Plaque de marbre portant l'inscription d'un défunt sur son tombeau.

Tabula lusoria (Voir *Abacus*). Table de jeu.

Tabulinum ou **tablinum.** Principaux appartements d'une maison tenant immédiatement à l'*atrium* et aux *fauces*.

Tegillum. Cape ou capuchon très commun, d'une étoffe grossière.

Tegula. Tuile plate à couvrir les toits et servant aussi à fermer les sépultures.

Tessera (= σύμβολον). Symbole d'amitié. Tablette remise par le maître de maison à son hôte, au moment où celui-ci le quittait. D'où les tessères de communion.

Tholus (= θόλος). Coupole ou dôme servant de toit à un bâtiment de forme circulaire.

Titulus. 1° Placard, affiche ; 2° titre d'un ouvrage ; 3° épitaphe.

Toga (= τήβεννα). Vêtement de laine blanche pour les riches, de laine sombre pour les pauvres et les personnes en deuil.

Topia. Paysages décoratifs.

Torus. 1° Moulure bombée, de même forme que l'astragale, mais plus grosse ; 2° protubérance renflée produite dans un feston ou dans une couronne par les rubans qui sont noués tout autour.

Transenna. Treillage.

Trichila. Bosquet ou pavillon dans un parc.

Triglyphus (= τρίγλυφος). Membre de la frise dans un entablement dorique, il se compose de trois cannelures parallèles, avec gouttes en-dessous.

Trochus (= τροχός). Cerceau d'enfant. *Dictionn.*, t. I, col. 1633, fig. 400.

Tunica. Sorte de blouse-chemise.

Turris. Vase eucharistique.

Urceus. Vase à anses.

Ustrina. Endroit où on brûlait les corps des défunts.

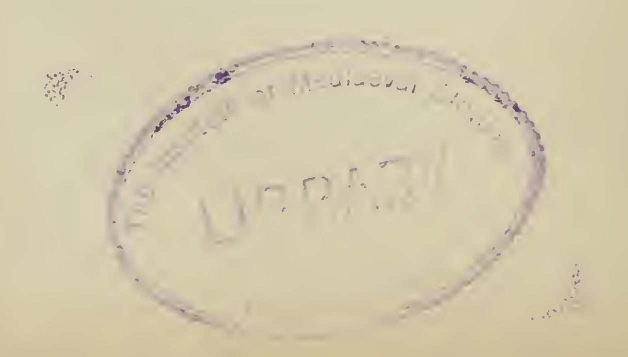
Vestibulum (= πρόθυρον). Cour d'entrée, cour d'honneur.

Volumen. Rouleau, livre, feuille longue et étroite faite de bandes cousues.

Voluta (= κάλχη). Volute. Bande roulée en spirale s'arrondissant en boule à chaque coin de l'*abacus*. — ἕλιξ. Dans le chapiteau corinthien, la volute s'arrondit sous chacun des quatre coins de l'*abacus*.

Zona (= ζώνη). Ceinture sur les hanches, différente du *cingulum*, ceinture sous les seins.

L'auteur sera reconnaissant à tous les critiques et lecteurs qui voudront bien lui signaler des lacunes dans ce vocabulaire ; il essaiera de tenir compte de leurs avis dans les éditions postérieures du présent ouvrage.



VI. BIBLIOGRAPHIE

Nous n'ouvrons pas sous ce titre une énumération des ouvrages relatifs à l'archéologie, parce que la IIe *Chronologie* et la bibliographie spéciale ajoutée à chaque chapitre en tiennent lieu.

Le classement des livres par ordre chronologique dans la *Chronologie* n'empêche pas de trouver rapidement le titre de l'ouvrage dont on ignore la date de publication. Il suffit de se reporter à la *Table des matières* du tome II et d'y chercher le nom de l'auteur d'un travail, ce nom est accompagné d'un renvoi à la page du *Manuel* qui contient le titre complet du livre.

CHAPITRE PREMIER

LES INFLUENCES

I. INFLUENCE JUIVE. — II. INFLUENCE MITHRIAQUE
III. INFLUENCE CLASSIQUE. — IV. INFLUENCE CHRÉTIENNE

I. INFLUENCE JUIVE

« Quand on veut approfondir le christianisme, c'est le judaïsme qu'il faut étudier [1]. »

Le christianisme a eu pour premier dessein d'être l'achèvement du judaïsme [2], et c'est très consciencieusement et très pacifiquement qu'il proposa cette évolution à laquelle le judaïsme se refusa obstinément. Dès lors, les projets inconciliables engagèrent dans la voie d'une opposition irréconciliable. Cette situation tant de fois séculaire nous semble remonter aux premiers jours du christianisme ; il n'en est pas tout à fait ainsi. Dans les différends qui amenèrent la scission définitive, les adversaires se départirent souvent des arguments pacifiques pour faire usage de moyens violents [3]. Dans ces conflits fréquents, les torts les plus graves semblent devoir retomber sur les Juifs, que des infortunes inouïes avaient rendus soupçonneux et irritables à l'excès. Les chefs du christianisme, soit calcul, soit commisération, faisaient preuve d'une longanimité persistante, et de temps

1. E. Renan, *Le judaïsme et le christianisme. Identité originelle et séparation graduelle*. Conférence faite à la Société des Études juives, le 26 mai 1883, in-8°, Paris, 1883, p. 6.

2. Matth., v, 17.

3. H. Leclercq, *Juifs et Chrétiens aux premiers siècles de l'Église*, dans *Les Martyrs*, in-12, Paris, 1905, t. IV, préface ; J. Thomas, *La question juive dans l'Église à l'âge apostolique*, dans la *Revue des questions historiques*, 1890, t. XLVII, p. 353-408.

à autre, dans les intervalles des grandes crises où achevait de s'abîmer l'existence politique d'Israël, ils renouvelaient leurs avances en vue de conclure une réconciliation, ou, du moins, un *modus vivendi*. De là des ménagements, quelque chose même qui ressemble à des attentions. C'est un curieux chapitre de psychologie ecclésiastique qui ne serait pas indigne d'une plus longue étude ; mais nous ne devons pas nous y arrêter maintenant.

Dès les débuts de l'Église de Jérusalem et principalement dans les missions de saint Paul, nous constatons, parmi les fidèles, l'intention de s'accorder avec la synagogue [1], mais il ne semble pas possible de dire sur quelles bases se fût établi cet accord. Cependant il n'est pas téméraire de penser qu'un des résultats de l'entente eût été une adaptation plus ou moins étroite des conditions matérielles d'installation d'une église, aux conditions matérielles d'installation d'une synagogue. Cette conjecture est d'autant plus probable que l'influence judaïsante prévalut exclusivement parmi les chefs de la communauté pendant les premières années de l'Église de Jérusalem, mais la crise hellénistique [2] qui amena l'élection des sept diacres [3] écarta définitivement la question. Dans le cas où cette crise ne se fût pas produite, nul ne peut prévoir ce qui fût arrivé. Les efforts isolés et timides de plusieurs groupes juifs pour se donner un art ont abouti à quelques pastiches ; mais la sève jeune et vigoureuse du christianisme infusée dans le vieux tronc judaïque rébarbatif à toute forme d'art se fût-elle écoulée sans laisser de traces, ou bien eût-elle produit une germination artistique aussi abondante qu'originale ? Nul ne peut le dire. Renan croyait que, « si le christianisme fût resté juif, l'architecture seule s'y fût développée, ainsi que cela est arrivé chez les musulmans ; l'église eût été, comme la mosquée, une grandiose maison de prière, voilà tout [4]. » Quoi qu'il en soit, l'introduction des diacres hellénistes dans les cercles inspirateurs de la communauté amenait des hommes jeunes, entreprenants, avides d'action et de conquêtes qui contribuèrent à orienter l'Église naissante vers des horizons plus vastes que ceux auxquels s'était volontairement borné le groupe galiléen. Tandis que, réunis autour de l'apôtre

1. Act., IX, 21 ; XIII, 14, 45, 50 ; XIV, 1, 2 ; XVII, 1, 2, 10, 17 ; XVIII, 4, 19 ; XIX, 8.

2. *Id.*, VI, 1.

3. *Id.*, VI, 2-6.

4. E. Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, in-8°, Paris, 1883, p. 540.

Jacques, les judaïsants continuaient à végéter, les autres — juifs ou hellénistes — sous l'impulsion d'un nouveau venu, l'apôtre Paul, se tournaient résolument vers la Gentilité [1], c'est-à-dire délaissaient la civilisation juive pour la civilisation grecque. Cette influence juive se retrouve cependant profondément empreinte sur un des concepts fondamentaux de l'art chrétien. Nous allons chercher à en prendre une idée précise.

La physionomie des premiers fondateurs de l'Église chrétienne ne nous apparaît pas très distincte; ce qui n'est pas douteux, c'est que la première génération chrétienne est profondément juive. Qu'on se rappelle ce que nous savons sur les apôtres Pierre [2], Jacques, Jude, sur ces premiers évangélistes qui se faisaient un devoir de réserver aux seuls Juifs la doctrine du Christ [3], sur les tendances judaïsantes des exilés établis à Pella; qu'on ajoute les témoignages manifestes de déférence donnés par l'apôtre Paul au judaïsme, son vœu de nazir [4], la circoncision de Timothée [5], et on reconnaîtra que le déchirement fut, à ces débuts, entre l'Église et la synagogue, plus bruyant que profond. Dans chaque ville de la *Dispersion*, le dissentiment que provoque la prédication laisse intact l'espoir de s'entendre avec les coreligionnaires de la ville voisine [6]. Les polémiques affectent un ton modéré, naïvement généreux. Dans l'*Altercatio Simeonis et Theophili* comme dans le *Dialogus Jasonis et Papisci* et le *Dialogus cum Tryphone Judaeo*, le chrétien évite de pousser son interlocuteur à bout de logique; il le presse un peu et ne le serre qu'autant que cela est nécessaire pour l'amener à se convertir; car on s'efforce encore de le convertir. Bien différents sont les pamphlets de Tertullien, de saint Cyprien, de Commodien dont l'implacable raideur semble se préoccuper beaucoup plus de vaincre que de convaincre. Si on relit tous les écrits du Nouveau Testament à ce point de vue, on y constate également le souci des ménagements. Sans doute, les Pharisiens sont assez malmenés, mais on nous montre le Christ dînant chez l'un d'eux; les Publicains donnent un apôtre. Tout le premier personnel du christianisme est juif ou galiléen.

1. *Act.*, XIII, 46-47; XVIII, 6.
2. *Id.*, XI, 1 sq.
3. *Id.*, XI, 19.
4. *Id.*, XVIII, 18.
5. *Id.*, XVI, 13.
6. W. M. Tippy, *The Synagogues of the Dispersion and early Christianity*, dans *Method. Review*, mai-juin 1900.

Dans le grand trouble où la nationalité juive achève de disparaître, les fidèles recueillent les écrits du peuple désorganisé. Celui-ci laisse perdre quelques-uns de ses livres les plus juifs : Judith, Esdras, Tobie, Baruch, le catéchisme des Deux Voies ; ce sont les chrétiens qui les conservent [1]. Dans les dernières années du Ier siècle, l'épître de Clément Romain est très orthodoxe au point de vue judaïque. Papias se montre infiniment respectueux à l'égard de la synagogue, et les auteurs du *Testament des douze patriarches* et du *Pasteur* paraissent avoir en vue les Juifs autant, sinon plus que les chrétiens. Enfin, Méliton, évêque de Sardes, vers l'an 160, désirant se procurer le canon complet des Livres saints, fait une enquête, se rend en Syrie, et ne se tient pour satisfait qu'après avoir pris connaissance du canon des Juifs.

Ce qui achève de faire comprendre cet état d'esprit, ce sont les exceptions qu'on signale. L'épître de Pseudo-Barnabé, si ardente d'invectives, l'épître à Diognète, si injuste pour le judaïsme, ont un succès local et contesté. D'ailleurs ces écrits représentent probablement des fractions chrétiennes alexandrines parmi lesquelles on sait que l'intempérance des idées égalait la violence des paroles. Les groupes qui ont donné naissance à cette littérature sont proches voisins — proches parents peut-être — des cercles égyptiens où s'achevait dès ce temps l'incubation du gnosticisme si radicalement et si brutalement hostile au judaïsme. Suivant les gnostiques, le christianisme s'est engendré spontanément et sans antécédents ; bien plus, loin d'être issu du judaïsme, il est une réaction contre celui-ci. Marcion proclame que la religion juive est mauvaise, et que Jésus est venu pour l'abolir. Mais le gnosticisme est, par rapport au christianisme, ce qu'est un courant latéral dans un fleuve. L'Église ne s'en laisse pas pénétrer ; au IIe siècle, elle continue à se considérer comme liée à la synagogue par le lien le plus étroit.

Il y a un livre, surtout, qui est un véritable trésor historique ; c'est le roman dont Clément Romain est le héros et qui est intitulé : *Les Reconnaissances*. C'est ce livre qu'il faut lire, si l'on veut prendre une idée exacte des relations du judaïsme avec le christianisme vers la seconde moitié du IIe siècle. La question est traitée en quelque sorte *ex professo* dans un sermon censé prononcé par saint Pierre,

1. Taylor, *The Teaching of the twelve Apostles*, in-8°, Cambridge, 1886 ; A. Harnack, *Die Apostellehre und die beiden jüdischen Wege*, in-8°, Leipzig, 1886, p. 27 sq.

à Tripoli, sur la côte de Syrie [1]. Les bases du projet de conciliation qu'il y expose sont celles-ci : « Le judaïsme et le christianisme ne diffèrent pas l'un de l'autre ; Moïse c'est Jésus, Jésus c'est Moïse. Il n'y a eu à proprement parler, depuis l'origine des temps, qu'un unique prophète sans cesse renaissant ; un même esprit prophétique a saisi tous les prophètes. Le judaïsme suffit à celui qui ne connaît pas le christianisme. Le christianisme suffit à celui qui ne connaît pas le judaïsme. On peut faire son salut également dans l'un et dans l'autre. » On n'est guère plus accommodant. Les expressions dont se sert l'auteur méritent d'être pesées. Les héros du roman se convertissent à la Vérité et arrivent à la vraie religion, on nous dit qu' « Ils se font Juifs » [2]. « Se faire Juif, » c'est acquérir la vérité religieuse, laquelle n'est pas coupée en deux, puisqu'il n'y a qu'une seule révélation dont le judaïsme et le christianisme sont les formes équivalentes et parallèles.

Voilà où en était, dans certains milieux, vers le temps de Marc-Aurèle, le conflit entre le christianisme et le judaïsme. Les monuments figurés confirment l'idée que nous tirons des textes littéraires.

Si nous jetons un coup d'œil sur la série des symboles adoptés et reproduits par les fidèles avec le plus d'insistance, nous rencontrons généralement les types suivants : Adam et Ève. — Noé dans l'arche. — Le sacrifice d'Abraham. — Moïse frappant le rocher. — Jonas. — Les trois hébreux dans la fournaise. — Daniel parmi les lions. Tous ces types sont empruntés aux épisodes de l'Ancien Testament ; aucun d'entre eux n'est représenté dans les catacombes de Rome avant le dernier quart du Ier siècle et tous ont fait leur apparition avant le début du IIIe siècle. C'est donc pendant les deux premiers siècles de son existence que le christianisme a choisi ces types et déterminé leur interprétation. Or, à cette époque, tous les événements de l'âge apostolique étaient accomplis ou bien achevaient de s'accomplir ; il eût été aisé de les représenter en abordant la peinture d'histoire. On n'en fit rien. On imagina quelques symboles de l'eucharistie : poissons, cistes remplis de pains, agneau bondissant à l'entour du vase de lait ; on représenta l'action même de la fraction du pain et le couronnement d'épines du Christ avec quelques rares épisodes de sa vie terrestre, mais dans la peinture d'histoire du

1. *Recognitiones*, l. IV, n. 6 ; *P. G.*, t. I, col. 1318.
2. Ἰουδαίους γεγενημένους.

Nouveau Testament on s'en tint là. Cependant, l'Ancien ne fut pas délaissé. On y choisit quelques scènes d'une interprétation aisée pour figurer la destinée du fidèle depuis la Loi nouvelle. Quelle raison donner à ce procédé? Faut-il voir la trace du goût de l'époque pour les devinettes et les déguisements de tout genre, ou bien quelque pensée plus profonde?

Ceux qui adoptèrent le symbolisme biblique en étaient-ils réduits à cette extrémité de l'accepter sous peine de n'en posséder aucun? Assurément non. Les statistiques, si incomplètes soient-elles, et les textes des plus anciens écrivains nous apprennent que les communautés primitives, la communauté romaine particulièrement, comptaient, parmi leurs membres, des gentils et des juifs, suivant une disproportion considérable. Les premiers composaient l'immense majorité. Or, ces païens convertis ignoraient la Bible, et il semble qu'il eût été beaucoup plus facile d'adapter l'enseignement symbolique chrétien aux beaux mythes du Panthéon gréco-romain qui étaient connus de tous. Cependant, on n'en fit rien [1]. Ces païens convertis durent s'astreindre à l'étude des livres du judaïsme, afin de pénétrer le sens des symboles sur l'entente desquels on faisait reposer une part de leur instruction dans la foi nouvelle. Les artistes qui imaginèrent les premiers types, le clergé qui les adopta n'étaient cependant pas juifs, mais hellènes, latins ou alexandrins. Il y eut donc dessein prémédité. Dessein de mettre à profit les Livres sacrés du judaïsme.

A quel calcul répondait ce dessein? Rappelons-nous la situation déjà difficile, dès la fin du Ier siècle, entre l'Église et la synagogue, la tendance de cette dernière à s'isoler, à s'enfermer dans son passé. Si elle y réussissait, il en résulterait un gros embarras et un grave danger pour le christianisme.

Celui-ci prétendait devenir la religion universelle, et il se réclamait d'une antiquité vieille comme le monde. Or, on lui contesterait l'antiquité et l'universalité au nom des droits mêmes qu'il invoquerait à son profit. Ces droits étaient en d'autres mains; comment, dès lors, fonder des revendications dont bénéficierait autrui? Un moyen s'offrait de parer à l'objection et de conjurer le péril. Il fallait que le christianisme se présentât en qualité d'héritier légitime du peuple élu jadis par Dieu. Cette qualité d'héritier semblait devoir

1. F. Piper, *Mythologie und Symbolik der altchristlichen Kunst*, in-8, Weimar, 1847-1851; démonstration devenue incomplète.

lui être accordée d'autant plus facilement qu'on le verrait déjà en possession de l'héritage. Le dessein était hardi. Il s'agissait moins d'une revendication que d'une substitution; l'Église absorbait Israël.

Israël n'avait plus ni culte, ni sacrifice, ni sacerdoce, l'Église eut tout cela ; mais Israël avait ses Livres saints, l'Église les eut, elle aussi ; elle en eut d'autres, mais elle eut ceux d'Israël. Et, pour mieux affirmer sa propriété, elle fit de ces Livres, non seulement la base historique de son dogme, mais l'illustration de son enseignement moral. Sur ces Livres, elle fonda son symbolisme. C'était une facilité nouvelle offerte au juif de se ranger au christianisme où il rencontrerait ce qu'il avait toujours connu. Le système des ménagements continuait.

On a fait remarquer que le choix de certains types, à l'exclusion de plusieurs autres mieux appropriés, plus intelligibles si on poursuivait la pensée d'inculquer l'idée de la Rédemption et la croyance à la Résurrection, constituait une sérieuse objection à l'opinion qui tendrait à découvrir dans les types représentés un choix fondé sur une étude directe de l'Ancien Testament [1].

Pourquoi si, par exemple, la pensée d'inculquer la croyance à la résurrection inspirait le choix des types, pourquoi la représentation de Job est-elle si rare ? pourquoi la vision des ossements d'Ézéchiel est-elle complétement absente ? pourquoi ne trouve-t-on nulle part la résurrection du fils de la Sunamite ? Répondons — ainsi qu'il faut savoir le faire souvent, quand il s'agit de lointains passés — répondons que nous l'ignorons. Rappelons-nous que nous possédons un choix de types, et que ce sont les types et non le choix qui importent véritablement. Il s'agissait pour les fidèles, ne l'oublions pas, d'affirmer leur droit de propriété sur les Livres saints, on alla au plus pressé, prenant tel épisode, laissant tel autre, sans dessein prémédité [2]. On donna la préférence aux sujets très simplifiés, comportant le moindre nombre d'acteurs ; enfin, on adopta surtout ceux dont on trouvait, moyennant de légères retouches, les modèles dans l'art classique. Ajoutons à cela l'ignorance où nous sommes des Livres saints que les fidèles et les artistes avaient à leur disposition ; s'ils

1. D. Kaufmann, *Sens et origine des symboles tumulaires de l'Ancien Testament dans l'art chrétien primitif*, dans la *Revue des Études juives*, 1887, t. XIV, p. 243.

2. A. Hasenclever, *Die altchristliche Gräberschmuck. Ein Beitrag zur christliche Archäologie*, in-8°, Braunschweig, 1886, p. 213.

les avaient lus tous ou quelques-uns d'entre eux seulement, et lesquels ? Peut-être y aurait-il, non une solution, mais une indication précieuse à recueillir dans la statistique, encore à faire, des Livres saints cités ou omis par les Pères contemporains des plus anciens artistes, et de la concordance entre ces Livres et les sujets représentés ou omis par les artistes.

Ce qui paraît incontestable, c'est que l'adoption des types et la délimitation du cycle symbolique qu'ils composent ne résultent pas d'une préoccupation fondée sur l'exposition complète de la Bible. La reproduction artistique de l'Ancien Testament, quand elle a en vue directement et exclusivement l'Écriture inspirée, embrasse d'une manière régulière tous les épisodes d'une période ou d'un livre [1]. Inversement, un art qui se borne à un choix de types fait en vue d'un enseignement moral a bien moins en vue l'Écriture elle-même que des préoccupations secondaires de la nature de celles que nous avons pu découvrir.

Reste à chercher la source à laquelle les artistes chrétiens doivent le choix de types auquel ils se sont arrêtés. Est-ce aux Livres saints qu'ils se sont directement adressés ? Nous avons montré que, s'il en était ainsi, il resterait à rendre raison de certaines omissions ou exclusions. Est-ce à un autre groupe d'écrits ?

Il n'est pas contestable qu'il y a eu choix, mais ce choix — ainsi que nous le montrerons plus loin — n'a été fait ni par le clergé, ni par les artistes ; il était fait depuis longtemps et les types de l'Ancien Testament que nous verrons servir de fondement à la symbolique des catacombes étaient en possession d'une sorte de consécration officielle datant de la synagogue.

Dans une étude approfondie, Edmond Le Blant [2] démontra que les types de l'Ancien Testament introduits dans le symbolisme funéraire chrétien avaient été choisis, non pas directement dans les Livres saints, mais dans une source liturgique qu'il identifiait avec l'*Ordo commendationis animae* [3] qui se récite au chevet des mourants.

1. Par exemple : les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, à Rome ; de Saint-Apollinaire *in nuovo*, à Ravenne ; de l'oratoire de Jean VII, à Saint-Pierre de Rome ; les miniatures de la Genèse, du rouleau de Josué, les fresques du pape Formose, à Saint-Pierre de Rome.

2. E. Le Blant, *Les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, in-fol., Paris, 1878, p. XXI sq. Cf. A. Springer, dans *Berichte der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig* ; *philos.-hist. Classe*, 1879, t. XXXI, p. 40.

3. F. Cabrol, *Le livre de la Prière antique*, in-12, Paris, 1900, p. 423 sq.

On y lit les invocations suivantes :

Délivre, Seigneur, son âme comme tu as délivré :
Énoch et Élie de la mort commune,
Noé du déluge,
Abraham de la ville d'Ur des Chaldéens,
Job de ses maux,
Isaac de l'immolation et de la main de son père Abraham,
Lot de Sodome et de la flamme,
Moïse de la main de Pharaon, roi d'Égypte,
Daniel de la fosse aux lions,
Les trois enfants du feu de la fournaise et de la main du roi pervers,
Suzanne d'un crime imaginaire,
David de la main de Saül et de la main de Goliath,
Pierre et Paul de la prison,
Et ainsi que tu as délivré la bienheureuse Thècle, ta vierge et martyre, d'atroces tourments, ainsi daigne recevoir l'âme de ton serviteur et fais qu'elle se réjouisse avec Toi dans les biens célestes.

On aura pu remarquer dans cette nomenclature un certain nombre de types appartenant au plus ancien symbolisme funéraire des catacombes ; cependant, quelques-uns de ces types — notamment deux des plus répandus, Moïse et Jonas — sont omis tandis que d'autres, comme Lot et David, ne se retrouvent pas dans les peintures. La concordance entre l'*Ordo* et les types symboliques des monuments n'est donc pas rigoureuse. Cependant, quoique l'*Ordo* n'ait été rencontré sur aucun manuscrit plus ancien que le IX[e] siècle, il n'est pas douteux qu'il remonte à une très haute antiquité, très probablement au III[e] siècle, mais on n'a aucune raison de le faire remonter au delà. Or, c'est dès la fin du I[er] siècle et le début du II[e] que nous avons vu les artistes travailler et représenter les types symboliques de l'Ancien Testament. Faudra-t-il admettre que l'*Ordo commendationis animae* n'est qu'une adaptation d'un document plus ancien, celui que

Nous laissons intacte la question de savoir si l'*Ordo comm. animae* dépend du pocument liturgique juif que nous allons étudier. D. Kaufmann, dans *Oesterr. Monatschr. für d. Orient*, 1886, p. 80, avance que la liturgie juive a influencé la liturgie chrétienne. « Comme dans celle-là, écrit-il, les oraisons sont précédées d'une litanie : Exauce-nous, ô notre père, exauce-nous. L'*Ordo comm. anim.* est précédé d'une prière d'introduction où l'invocation *Kyrie eleison Christe eleison* est répétée. Qu'on considère aussi la similitude de dispositions et même le texte des oraisons prises isolément ; le terme *sicut* rappelle aussi le plus ancien texte de la formule hébraïque. »

les premiers artistes chrétiens auront eu à leur disposition ? C'est ce que nous allons savoir.

La *Mischna de Tanit*, II, 1, prescrit pour les jours de jeûne public l'insertion de six oraisons supplémentaires entre la 7e et la 8e bénédiction de la *Tefilla*. Dans le morceau extrait du *moussaf* de la fête du Nouvel-An qu'on récite alors, on dit :

Tu t'es souvenu avec amour de Noé, etc.

Avant la finale de la 7e bénédiction, on dit :

Que Celui qui a exaucé Abraham sur le mont Moriah, etc.

A la fin des intercalations on dit :

Celui qui a exaucé nos pères près de la mer Rouge,
Celui qui a exaucé Josué à Guilgal,
Celui qui a exaucé Samuel à Mitzpa,
Celui qui a exaucé Élie au Carmel,
Celui qui a exaucé Jonas dans le ventre de la baleine,
Celui qui a exaucé David et Salomon, son fils, à Jérusalem [1].

Quels que fussent le contenu et l'ordre des versets bibliques et des formules de prière récités avant et dans ces intercalations, il est évident que la caractéristique de la liturgie juive des jours de jeûne se trouve dans l'énumération des types favorisés d'un secours miraculeux dans l'Ancien Testament ; parmi ces types se trouve précisément Jonas, que nous rencontrons dans le cycle décoratif catacombal, bien qu'il soit absent dans la nomenclature de l'*Ordo commendationis animae*.

Il faut descendre maintenant à une date assez basse, et passer de la *Mischna* aux *gaonim* de la Babylonie, Mar Sar Schalom et Scherira, afin d'apprendre la manière dont la célébration publique des jeûnes était organisée dans le pays. La collection des réponses des *gaonim* est substantiellement identique aux oraisons du rituel de jeûne, néanmoins, on constate, dans les divers rites juifs, de nombreuses modifications à la liturgie des jeûnes, prescrite par la *Mischna*. Dans le tableau qui suit, nous nous bornons à étudier les nomenclatures de types de la Bible, citées dans les oraisons de la liturgie des jeûnes, d'après divers rituels.

1. Zunz, *Das Ritus des synagogale Gottesdienst*, in-8°, Berlin, 1869, p. 122 sq. ; D. Kaufmann, מי שענה *und der Ordo commendationis animae*, dans *Oesterreichische Monatschrift für den Orient*, 1886, p. 80 ; *Revue des Etudes juives*, 1887, t. XIV, p. 246.

MAHSOR D'AVIGNON	MAHSOR ROMAIN.	MAHSOR SEFARDI.	RITUEL DE ROMAGNE.	RITE DE TRIPOLI.	SIDDOUR D'AMRAN.	RITUEL ALLEMAND.
1	....	....	....	....	....	Abraham.
2	....	....	....	....	....	Isaac.
3	....	....	....	....	....	Jacob.
4	....	....	....	....	....	Joseph.
5 Moïse et Aaron au désert.	Juifs en Egypte.	Moïse et les juifs en Égypte.	....	Juifs dans le désert.	Moïse et juifs à la mer Rouge.	Juifs à la mer Rouge.
6 Pin'has.	Moïse à la mer Rouge.	Aaron.	....	Pin'has.	Aaron.	Moïse.
7 Josué.	Au sanctuaire.	Pin'has.	....	Josué.	Pin'has.	Aaron.
8 Élie.	Éléazar.	Josué.	Éléazar.	Gédéon.	David et Salomon.	Pin'has.
9 Samuel.	Pin'has.	Élie.	Pin'has.	Samuel.	Élie.	Josué.
10 David et Salomon.	Josué.	....	Josué.	David et Salomon.	Élie.	Samuel.
11 Élie.	Samuel.	David et Salomon.	Samuel.	Élie.	Ézéchias.	David.
12 Élisée.	David et Salomon.	Élie.	Gédéon.	Élisée.	Jonas.	Salomon.
13 Ézéchias.	....	Élisée.	David.	Jonas.	Les trois Hébreux.	Élie.
14	Élisée.	Ézéchias.	Salomon.	Ézéchias.	Daniel.	Jonas.
15 Les trois Hébreux.	Ezéchias.	Jonas.	Élie.	Manassé.	Ezra.	Élisée.
16 Daniel.	Jonas.	Les trois Hébreux.	Élisée.	Daniel.	Josué.	Ézéchias.
17 Mardochée.	....	Ézra.	Jonas.	....	Élie.	Les trois Hébreux.
18 Ezra.	....	Honi, le tourneur de cercles.	Ézéchias.	Mardochée.	Mardochée et Esther.	Daniel
19 Tous les justes.	....	Tous les justes.	Daniel.	....	Tous les justes.	Mardochée et Esther.
20	Ezra.	....	Ezra.	....	....	Tous les justes.
21	Mathatias.	....	....	....	....	....
22	Hasmonaï.	....	....	....	....	....
23	Tous les justes.	....	....	....	....	....

Si on écarte quelques noms, qui ne se montrent qu'exceptionnellement, tels que ceux de Gédéon, Ezra, Mathatias, Hasmonaï et Honi, on atteint un fonds identique et immuable. En faisant la part des variantes que la critique peut introduire dans l'établissement de la nomenclature primitive, il demeure acquis que la liturgie synagogale possédait un rituel de jeûne, comportant l'énumération des types de l'Ancien Testament ; énumération dont la forme altérée laisse, néanmoins, entrevoir originairement l'ordre chronologique. C'est de cette énumération que se seraient inspirés les premiers artistes chrétiens.

La concordance n'est pas rigoureuse, il faut le reconnaître, ni entre la nomenclature synagogale et les types des plus anciennes fresques catacombales, ni entre cette nomenclature et celle de l'*Ordo commendationis animae*. Nous pouvons expliquer ce fait par la perte d'un grand nombre de fresques primitives, parmi lesquelles se seraient rencontrés les types non représentés. Cette explication doit paraître si arbitraire, que nous avons le devoir de lui donner toute sa valeur scientifique. Que des fresques aient péri en grand nombre et que des scènes représentées rarement [1] aient disparu pour toujours, sans laisser trace, ni souvenir, nul ne songe à le nier ; mais il faut savoir suppléer aux lacunes des catacombes romaines, par d'autres monuments non moins anciens et d'une conservation irréprochable. Nulle part, les fresques des catacombes ne nous offrent la représentation du martyre de sainte Thècle, auquel fait allusion l'*Ordo commendationis animae*, nous n'y rencontrons pas non plus la sortie d'Égypte. Or, ces deux faits se voient dans les fresques d'un édifice funéraire de la nécropole d'El-Bagaouât, dans la Grande-Oasis [2]. On sait que, dès la persécution de Dioclétien, des chrétiens furent condamnés à l'exil dans l'Oasis [3], il n'est donc pas impossible de rapprocher leur présence de la décoration à

1. La scène de l'Annonciation (*cubiculum* IV de Bosio dans la catacombe de Priscille) ne nous est connue que par un exemplaire unique, voir *Dictionn.*, t. I, fig. 761.

2. El-Bagaouât est situé à 5 kilomètres d'El-Kharget, à la lisière du désert, sur une élévation formant un des derniers contreforts de Djebel-el-Ter. Cf. Wlad. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, in-4°, atlas, Saint-Pétersbourg, 1901, pl. II, III, n. 1 ; C. M. Kaufmann, *Ein altchristliches Pompeij in der libyschen Wuste. Die Nekropolis der « grossen Oase »*, in-8°, Mainz, 1902.

3. A. Deissmann, *Ein Original-Dokument aus der diocletianischen Christenverfolgung*, in-8°, Tübingen, 1902. Voir *Dictionn.*, au mot OASIS.

fresques dont nous parlons, dont la date ne saurait être abaissée au-dessous des premières années du IVe siècle. La coupole de la chapelle funéraire d'El-Bagaouât présente un cycle complet de types bibliques : Adam et Ève, Noé dans l'arche, Moïse, Suzanne, le Bon-Pasteur, les trois Hébreux, Daniel, et parmi d'autres scènes, dont l'énumération ne nous importe pas, une martyre debout sur un brasier, au-dessous son nom : ΘΕΚΛΑ (Thècle) ; plus loin, des groupes épars, des fugitifs montés à âne ou à cheval, et cette légende : ΙϹΡΑΗΛΕΙΤΑΙ. C'est bien, en effet, le peuple d'Israël, que poursuit l'armée égyptienne, commandée par un guerrier armé du bouclier rond et coiffé du bonnet phrygien. La scène se passe sur les bords de la mer Rouge, qu'une inscription désigne : ΕΡΥΘΡΑ. Les deux porte-étendards arrivent à cheval, suivis de sept fantassins, derrière lesquels viennent trois cavaliers, lancés au galop, celui du milieu est le pharaon en personne : ΦΑΡΑΩ.

Si on veut compléter les lacunes des fresques romaines, à l'aide des fonds de coupes dorés, on peut introduire, dans la série des types, un de ceux dont l'absence paraissait inexplicable : Joseph dans la citerne[1]. Absent de la nomenclature de l'*Ordo*, nous le retrouvons dans les séries synagogales. Il en est de même pour Moïse, frappant le rocher et l'histoire de Jonas, qui manquent dans l'*Ordo*, bien qu'ils se retrouvent fréquemment parmi les fresques. Ainsi, on peut conclure que l'*Ordo* n'a pas été la source unique, ni la source primitive ; mais il a été, néanmoins, une des sources directes des représentations catacombales. Ne s'est-il pas trouvé un intermédiaire entre le rituel des jeûnes et lui, c'est ce qu'on ne saurait encore affirmer ou nier, mais il peut se faire que des mentions omises dans l'*Ordo*, et se retrouvant dans les oraisons, nous mettent sur la voie d'un intermédiaire ou d'un supplément.

Nous avons pu constater que l'Église chrétienne, au cours d'une période qui prend fin vers le début du IIIe siècle, s'est montrée systématiquement accueillante à l'égard des influences judaïques : néanmoins, par la force des événements, la séparation graduelle s'accomplissait dans le sens d'une scission définitive. Mais l'hostilité grandissante ne pouvait entraîner l'abandon d'usages invétérés de part et d'autre, et dont la persistance atteste l'origine commune. Ce sont ces points de contact entre juifs et chrétiens que nous allons relever maintenant. Quoique, dès le IIe siècle, il fut évident que le

1. R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro*, in-fol., Roma, 1858.

christianisme s'affermissait chaque jour, tandis que le judaïsme s'anéantissait de plus en plus, on ne laissait pas d'être attentif à ce peuple qui gardait le prestige de son rôle illustre dans le passé. Héritières des promesses divines, adressées jadis aux israélites, les premières générations chrétiennes paraissent avoir été convaincues que leur privilège s'étendait à tout ce qui appartenait au peuple rebelle. Ses livres saints, son symbolisme un peu rudimentaire furent désormais propriétés chrétiennes et, dans le domaine plus restreint de l'archéologie monumentale, les fidèles trouvèrent encore à glaner.

Les descriptions qui nous ont été conservées de quelques synagogues situées hors des frontières de la Palestine, mentionnent différentes parties des édifices : le portique [1], le vestibule [2], la cour [3]. Une description, d'origine rabbinique, de la synagogue d'Alexandrie emploie les termes : basilique [4], double colonnade [5], colonnade [6], par où nous pouvons entrevoir qu'il n'était pas sans exemple que les synagogues importantes affectassent la forme basilicale avec deux rangées de colonnes à l'intérieur. Les synagogues étaient innombrables, et nous ne rencontrons nulle part dans la littérature talmudique, si méticuleuse et si malveillante à l'égard des nouveautés en tous genres, une seule prescription d'où on puisse induire l'existence d'un type officiel. La synagogue d'Antioche, dont la magnificence éclipsait toutes les autres, était bâtie sur une crypte [7]. La synagogue d'Alexandrie, le *Diapleuston*, a été décrite par un récit haggadiste [8] avec assez de précision pour autoriser la restauration proposée par G. Baldwin Brown [9]. Les textes du Talmud, invoqués par lui, en faveur de l'existence d'un portique, de l'orientation vers Jérusalem, de la présence d'une nef centrale, flanquée de quatre ailes, sont probants.

1. Ἐξέδρα, à Athribis (Egypte), dans la *Rev. des Études juives*, t. XVII, p. 236 sq.
2. Πρόναος, à Mantinée, dans la même revue, t. XXXIV, p. 148.
3. Περίβολος τοῦ ὑπαίθρου, à Phocée, dans la même revue, t. XII, p. 236 sq. Cf. Prestel, *Die Baugeschichte des jüd. Heiligthums*, in-8°, Strassburg, 1902.
4. בסילקי = βασιλική.
5. דיפלסטיון = διπλῆ στόα.
6. סטיו = στόα. C'est le cas à Alexandrie et à Tibériade.
7. Voir *Dictionn.*, t. I, au mot ANTIOCHE, col. 2375.
8. *Tr. Soucca*, V, 1, dans M. Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, in-8°, Paris, 1883, t. VI, p. 42.
9. G. Baldwin Brown, *From Schola to the Cathedral*, in-8°, Edinburgh, 1886, p. 107, fig. 19.

L'addition d'une abside est peut-être moins justifiée, néanmoins, elle est conforme à ce que nous connaissons sur la place attribuée aux anciens, face à l'assemblée.

La synagogue de Hâmman-Lif et le groupe de synagogues de Galilée, décrit par Conder et Kitchener, ne pourraient être utilisés à notre point de vue, qu'avec d'importantes réserves, mais une inscription de Phocée est plus importante. Elle rappelle que « Tation, fille de Straton, fils d'Empédon, ayant construit, à ses frais, la salle du temple et le péribole de l'hypètre, en a fait don aux juifs »[1]. Si brève qu'elle soit, cette description mentionne un corps de bâtiments, οἶκος, et un péribole de l'hypètre, ὁ περίβολος τοῦ ὑπαίθρου. Cette dernière appellation paraît s'appliquer à une cour à ciel ouvert, entourée probablement d'un portique à colonnes. Elle provoque un rapprochement entre la synagogue de Phocée et la basilique de Tyr, décrits par Eusèbe. « On entoura d'un mur l'enceinte extérieure de la basilique, dit Eusèbe, ensuite, on construisit un vestibule vaste et élevé. Au delà des portes, un espace libre est ménagé entre le temple proprement dit et l'entrée ; cet espace est entouré de portiques disposés en carrés et supportés par des colonnes. L'atrium au milieu fut laissé à découvert[2]. » Cet atrium du milieu répond exactement à l'hypètre avec son péribole de la synagogue de Phocée[3].

Il nous reste à parler d'un fonds de coupe doré représentant le portique de Salomon et le Temple avec une partie de leur mobilier liturgique, cet objet peut avoir été fabriqué entre 350 et 450[4]. Le Temple représenté est celui d'Hérode figuré par un portique tétrastyle surmonté d'un tympan triangulaire, entouré d'un portique régnant sur trois côtés et fermé sur le devant par une barrière à jour. Des deux côtés de la façade, s'élèvent deux colonnes monumentales isolées, rappelant les deux colonnes de bronze, exécutées

1. S. Reinach, *Une nouvelle synagogue grecque à Phocée*, dans la *Revue des Études juives*, 1886, t. XII, p. 236 sq.

2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. X, c. IV, *P. G.*, t. XX, col. 865.

3. J. A. Mesmer, dans *Mittheil. der k. k. Centralcommission*, t. V, p. 180, soutient que les basiliques chrétiennes ne peuvent être issues en aucune façon du temple à hypètre, car l'essence de la basilique, selon lui, c'est l'introduction de la lumière par les fenêtres d'une construction centrale dépassant en hauteur les nefs latérales, tandis que le temple à hypètre est éclairé au moyen d'une baie ouverte dans le plafond.

4. De Rossi, *Verre représentant le temple de Jérusalem*, dans les *Archives de l'Orient latin*, 1883, t. II, p. 439-455 ; G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, in-4°, Paris, 1887, t. IV, p. 293 sq., fig. 151.

pour le vestibule du Temple par les artistes phéniciens[1]. La présence de ces colonnes isolées, placées dans la perspective du vestibule, nous met sur la voie d'une disposition analogue dans les basiliques chrétiennes[2]. Des colonnes sans architraves, surmontées de canthares d'argent, furent dressées par Constantin, à Jérusalem, autour de l'hémicycle par lequel se terminait la basilique du Saint-Sépulcre, décrite par Eusèbe[3]. Colonnes semblables à Rome, dans la basilique constantinienne de Latran, en bronze doré, au nombre de quatre, dans l'abside, supportant des lampes[4]. Ces coïncidences valent la peine d'être signalées. Elles renferment, pour le moins, une insinuation sur la nature des préoccupations qui ont déterminé telle disposition architectonique ou ornementale des églises chrétiennes à l'époque de la Paix.

Si, cependant, quelque type traditionnel ou conventionnel du Temple avait passé des juifs aux chrétiens, tout espoir de le ressaisir ne serait pas perdu. Nous pourrions espérer le retrouver dans les plus anciennes bibles figurées, dont les origines remontent à la période classique de l'art chrétien et sont contemporaines de notre fond de coupe. Or, si ces bibles primitives ont, pour la plupart, disparu, nous savons qu'elles ont inspiré des bas-reliefs et des mosaïques dont nous pouvons juger encore de nos jours. La mosaïque du grand arc de Sainte-Marie-Majeure (432-440) paraît dépendre de l'illustration de ces anciennes Bibles. On y voit la rencontre de Jésus, porté par sa mère, avec Siméon et Anne, au milieu d'un vaste portique à arcades, dans le style architectonique du ɪᴠ^e^-ᴠ^e^ siècle[5]. Au centre de ce portique, s'élève le Temple, orné d'une façade tétrastyle, d'un tympan et d'un toit triangulaire. A Saint-Apollinaire de Ravenne, moins d'un siècle après la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, nous retrouvons la façade tétrastyle du Temple. Cette coïncidence des mosaïques et de notre fond de coupe sur un point de détail pourrait faire remonter à une source plus ancienne et mettre sur la trace d'une réminiscence historique du

1. III Reg., ᴠɪɪ, 21; II Paral., ɪɪɪ, 17; Ezech., xʟ, 48, 49.

2. De Vogüé, *Le Temple de Jérusalem*, in-4°, Paris, 1864, p. 29, 34, fait supporter un entablement par ces colonnes; de Saulcy, *Hist. de l'art judaïque*, in-4°, Paris, 1864, plan K. L; D. D. Bartolini, *Sull' antico templo di Salomone*, in-8°, Roma, 1868, pl. ɪɪɪ; De Rossi, *op. cit.*, n'admettent pas cette disposition.

3. Eusèbe, *Vita Constantini*, l. III, c. xxxᴠɪɪɪ; *P. G.*, t. xx, col. 1097.

4. *Ms. Vatic.*, n. *712 : Descriptio sanctuarii romanae Ecclesiae.*

5. R. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, in-fol., Prato, 1873, pl. 212, n. 2.

Temple d'Hérode, réminiscence qui n'eût pas été sans influencer l'architecture chrétienne. J.-B. De Rossi avait pressenti qu' « il y a quelque parti à tirer d'un rapprochement que l'on pourrait faire avec les anciennes synagogues juives les plus considérables. On peut supposer, en effet, ajoute-t-il, qu'on y aura voulu quelquefois imiter plus ou moins le temple de Jérusalem ». Sans doute, les origines de la basilique chrétienne ne sont pas dans la synagogue ni dans le temple de Jérusalem, mais plusieurs influences diverses s'y sont rencontrées et, parmi elles, il faut mentionner celle dont nous venons de relever quelques traces.

Les édifices funéraires ont été une autre occasion donnée au judaïsme et au christianisme de se rencontrer. Pour se faire une idée de la compénétration qui existe, sur certains points, entre juifs et chrétiens, il suffit de rappeler que les plus anciennes tombes des fidèles à Carthage ont été rencontrées dans une catacombe juive [1]. On s'étonne moins alors des rapports constatés entre les formules et les symboles du cimetière juif de Gamart et les formules et les symboles des tombes chrétiennes de Damous-el-Karita. Mais c'est à Rome même, que la plupart des problèmes touchant à l'antiquité chrétienne doivent être étudiés et résolus. A Rome, plusieurs cimetières, que la tradition rapproche des temps apostoliques, se distinguent des grandes nécropoles souterraines par des caractères [2] qui attestent l'antériorité de ces cryptes à l'institution régulière et systématique des sépultures catacombales dans l'Église romaine. Le mode adopté pour les excavations par les premiers fidèles appelle une comparaison avec les procédés en usage dans la communauté juive. La différence essentielle entre les deux procédés d'inhumation souterraine, sémite et chrétien, c'est que, souvent, dans les cryptes juives, le cadavre n'était pas enfermé dans une niche ; dans les catacombes chrétiennes, il est toujours enfermé et le plus souvent muré [3]. La raison de cette différence se trouve dans le fait que les chambres sépulcrales juives étaient ordinairement inaccessibles aux vivants, leur ouverture ne se démasquait sur le flanc d'une roche, que pour donner passage à un mort ; au contraire, les catacombes chrétiennes étaient ouvertes aux fidèles qui s'y rendaient isolément et, dans certaines circonstances, s'y réunissaient pour les anniversaires et pour la synaxe eucharistique. L'obligation de se dissimuler et la pensée toute natu-

1. Nécropole du Djebel-Khaoui.
2. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 193-194.
3. *Id.*, t. I, p. 88.

relle d'utiliser les cryptes funéraires ont amené probablement cet état de choses si différent de celui des sépultures juives. La différence est toutefois moins radicale qu'on pourrait être porté à le supposer ; il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer chaque tombeau juif à chaque sépulture chrétienne. De part et d'autre, nous constatons la pratique d'entailler le roc suivant une direction latérale, de déposer le cadavre embaumé dans l'espace ainsi obtenu et de fermer hermétiquement, chez les juifs, la chambre sépulcrale, chez les chrétiens, le *loculus*.

Une autre différence essentielle entre les cryptes juives de Palestine et les catacombes chrétiennes consiste en ce que les premières sont ordinairement réservées à la sépulture d'une famille tandis que les catacombes reçoivent la multitude des membres de la fraternité chrétienne. Ici s'impose la distinction que nous avons marquée entre les cimetières qu'on peut appeler apostoliques et les vastes nécropoles de date postérieure. Ces cimetières sont, à l'origine, des hypogées privés, des cryptes de famille ; c'est le cas de l'hypogée de Domitille. Deux inscriptions romaines nous font assister à la transformation du caractère purement familial de la crypte funéraire au caractère confessionnel. La première se place vers le temps de Nerva ou de Trajan, et ses formules ont laissé De Rossi hésitant sur le christianisme ou le judaïsme de l'auteur[1]. On y lit ceci : « Monument de Valerius Mercurius et de Julitta Juliana et Quintilia Verecunda à leurs affranchis et affranchies et à leur postérité pratiquant leur religion, » l'autre inscription, presque aussi antique, est ainsi conçue : « Marcus Antonius Restutus fit l'hypogée pour lui et les siens croyant en Dieu. » L'hypogée de Domitille dont nous venons de parler nous offre une particularité marquant la transition des cryptes juives et néo-chrétiennes au système des grandes nécropoles catacombales. Nous avons vu que l'un des caractères servant à différencier les sépultures chrétiennes les plus antiques de celles d'une époque moins reculée est l'emploi des sarcophages et l'absence des *loculi* devenus, plus tard seulement, le type normal des sépultures. L'hypogée de Domitille avait ménagé dans le grand ambulacre quatre niches destinées à autant de sarcophages ; en outre, on avait, dans le plan primitif, prévu le cas de sépultures plus modestes, mais, ici encore, on ne s'était pas écarté du procédé juif. Quatre avenues étaient destinées à recevoir des corps ; dans la

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 95.

première de ces avenues nous rencontrons deux sépultures ; ce seraient déjà des *loculi* si, au moyen de stuc blanc, on n'était parvenu à leur donner la forme et l'aspect de deux sarcophages. Immédiatement après ces tombes nous trouvons un mode de sépulture unique dans les catacombes romaines. Un orifice élevé au-dessus du sol de la catacombe donne accès dans une chambre funéraire[1]. C'est le type exact de la sépulture juive, et il n'est pas douteux que nous ayons ici un des premiers essais de l'architecture cimétériale chrétienne. Il semble même que nous nous trouvions en présence d'une chambre taillée sur le modèle de celle dans laquelle le corps du Christ fut déposé par Joseph d'Arimathie. La paroi droite de la chambre comporte une seule niche assez basse avec un siège par devant creusé dans le tuf. Comme on ne saurait pénétrer dans cette chambre afin de s'y asseoir commodément, on peut conjecturer que ce siège n'est en réalité que le lit de pierre faisant saillie, sur lequel on dépose le cadavre, ainsi que cela se voit dans les tombeaux juifs et étrusques.

La région primitive du cimetière de Sainte-Agnès remonte au IIe siècle. La première chambre qu'on rencontre est moins un « cubicule » qu'une grande excavation fermée avec une seule pierre. Cette fermeture était, ainsi que dans les tombes juives, si définitive, qu'on avait ménagé à l'extérieur la place requise pour y introduire le *titulus* funéraire[2].

Quelques anciens cimetières juifs de Rome nous sont connus. Bosio a visité et décrit le cimetière des juifs du Trastevere, sur la voie de Porto, sous le Monte-Verde[3]. Les juifs avaient leurs principaux établissements au Trastevere à l'époque de Pompée, ce qui nous reporte avant l'ère chrétienne ; aussi Marchi[4] et De Rossi[5] ont jugé que ce cimetière avait pu servir de type aux fidèles à l'époque où ceux-ci entreprirent de creuser les leurs[6]. Bosio vit en effet des sépultures taillées dans les parois d'une manière semblable à celle qu'il rencontrait dans les cimetières chrétiens ; d'autres, en

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 38. Cf. H. Swoboda, *Die altpalästinensischen Felsengräber und die Katakomben*, dans *Römische Quartalschrift*, t. IV, p. 321.

2. M. Armellini, *Il cimitero di S. Agnese sulla Via Nomentana*, in-8°, Roma, 1880, p. 87 sq.

3. Visité par Bosio, en 1602, aujourd'hui inaccessible.

4. Marchi, *I monumenti delle arte cristiane primitive*, in-4°, 1844, p. 20-21.

5. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 90.

6. Bosio, *Roma sotterr.*, p. 142.

petit nombre, pratiquées dans le sol et, en outre, deux chambres sépulcrales tout à fait exiguës. Le cimetière juif de la voie Appienne sous la Vigna Randanini[1], quoiqu'il ne remontât pas au delà du IIe siècle, offrait des dispositions analogues. Malgré cette date tardive le cimetière de la voie Appienne n'est pas indigne d'attention. Les traits communs qu'il offre avec les cimetières chrétiens nous permettent de remonter à une époque plus éloignée, car il ne faut pas songer à faire dépendre aucune pratique juive d'une pratique chrétienne. C'est ainsi que nous touchons à une période reculée où l'influence juive s'exerçait plus ou moins totalement sur les institutions et les pratiques naissantes du christianisme. Remarquons donc sur la voie de Porto et sur la voie Appienne l'emploi de briques enduites de chaux de préférence aux tuiles et au marbre pour la fermeture des *loculi*. Sur la voie Appienne les inscriptions tracées à la pointe ou à la couleur rouge, les symboles, la décoration au moyen de lignes figurant des perspectives d'architecture, les ampoules de verre et les coupes dont la trace s'est imprimée dans la chaux qui ferme la sépulture, autant d'usages et de pratiques dont nous constatons l'adoption parmi les fidèles vers le même temps.

La décoration murale et le mobilier funéraire des tombeaux juifs, principalement de la catacombe de la voie Appienne, nous permettent de constater de nouveaux points de contact entre le judaïsme et le christianisme. La réputation faite à la religion juive d'hostilité irréductible à l'égard des représentations artistiques présentée sous une forme absolue est complètement injuste. Si la réaction inspirée par les prophètes d'Israël contre l'idolâtrie aboutit à la proscription de toute image taillée ou fondue d'un être appartenant au règne animal, il faut constater que dans la réalité cette règle sévère était ébranlée et ruinée en partie à l'époque que nous étudions. Le groupe des onze synagogues de Galilée décrit par Conder et Kitchener[2] semble, par sa construction et sa décoration, une gageure constante de contredire aux prescriptions juives. On est fondé à croire que ces synagogues ont été bâties entre 150-300 après J.-C. par ordre des empereurs, sans que les juifs aient concouru à leur construction. Le plan, la main-d'œuvre, l'ornementa-

1. R. Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanini*, in-8°, Roma, 1862, et *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, in-4°, Roma, 1865, t. II, p. 150-192.

2. Conder et Kitchener, *Synagogues of Galilée*, dans *Palestine Exploration Fund*; *Quart. Stat.*, 1878, p. 123.

tion sont romains[1] ; ainsi nous devrions les écarter de la discussion si nous ne savions que ces édifices étaient des lieux de prière officiels, ce qui donne une idée du laxisme de la population juive qui les fréquentait.

Une pareille tolérance se rencontre à Rome. Les chambres funéraires de la catacombe de la voie Appienne sont ornées de peintures dont l'auteur paraît être un juif, peintre de profession ; son épitaphe a été retrouvée sur un sarcophage[2] :

« Ici gît le peintre Eudoxe — Qu'il repose en paix. »

Les hypogées palestiniens ne nous avaient guère offert que des exemples d'une décoration végétale d'assez mauvais goût, quoiqu'elle se ressentît de l'influence grecque[3]. Les chambres funéraires de la catacombe romaine ont la voûte peinte. Le motif central représente une Victoire ailée couronnant un adolescent nu. Quatre paons perchés sur des piédouches, des colombes affrontées à des paniers remplis de fleurs, des guirlandes complètent cette décoration. Sur la paroi, à droite de la porte d'entrée, deux pégases, un bélier, un caducée, un paon ; à gauche de la porte, un coq, une poule ; sur la paroi du fond, deux paons. Dans la plus petite des deux chambres, la décoration de la voûte représente une Fortune tenant la corne d'Abondance ; sur la paroi du fond : deux chevaux, deux génies, des hippocampes, des vases[4].

Le même cimetière contenait des sarcophages sculptés. L'un d'eux, représentant, entre autres figures, la muse Uranie[5], témoigne que les juifs ne se montraient pas plus scrupuleux que les fidèles sur l'emploi des sarcophages avec représentations mythologiques du moment où celles-ci ne pouvaient offenser trop manifestement leur foi religieuse ou leur idéal de pudeur[6].

La nécropole de Gamart, à Carthage, a conservé dans un caveau très endommagé des traces de coloration rouge et verte ; dans un angle du plafond, on distingue une corniche simulée ornée de

1. Conder et Kitchener, *The Survey of Western Palestine. Memoirs*, in-4°, London, 1881, t. I, p. 230, 240, 252, 396, 402, 414 ; E. Renan, *Mission de Phénicie*, in-4°, Paris, 1864, p. 780 ; K. Lange, *Haus und Halle*, in-8°, Leipzig, 1885, p. 277 sq.

2. J. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, Roma, 1903, p. 15, note 2.

3. H. Vincent, *Un hypogée juif*, dans la *Revue biblique*, t. VIII, p. 297 sq.

4. O. Marucchi, *Le catacombe romane*, in-8°, Roma, 1903, p. 246.

5. *Bullettino archeologico*, 1861, p. 98.

6. R. Garrucci, *Dissertazioni*, t. II, p. 155 ; *Storia dell' arte cristiana*, t. VI, p. 166, pl. 491, n. 19 ; V. Schultze, *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien, 1880, p. 264.

festons et un vase en forme de cratère; le style est absolument romain. Dans un autre caveau, la décoration est en stuc peint. Une frise régnait au-dessus des *loculi*, deux cadres moulurés s'y voient encore, larges de 53 centimètres chacun; l'un renferme un cavalier, l'autre un personnage debout près d'un arbre et tenant un fouet de la main droite. Un autre caveau offre un plafond décoré avec richesse. Outre six panneaux et médaillons dont les sujets en stuc se sont détachés ou brisés, on distingue encore des génies ailés soutenant des guirlandes; aux angles des palmettes donnent naissance à des pampres qui se développent en rinceaux. Sur les murs latéraux, au-dessus des *loculi*, régnait une frise représentant la vendange. On distingue des amphores, une cuve cerclée, des corbeilles, des travailleurs, des cavaliers, une femme. La face du fond porte une décoration d'arabesques de style absolument romain, encadrés dans une ligne de rais de cœur; motif qu'on retrouve sur les mosaïques de Carthage appartenant à la première moitié du IIe siècle de notre ère. D'autres caveaux présentent des restes d'ornementation de même style.

Un hypogée juif situé au S.-O. de Palmyre est daté de l'an 259 de notre ère[1]. Dans une des chambres funéraires la lunette du mur du fond est ornée d'une composition mythologique représentant Achille parmi les filles de Lycomède. Les parois présentent une série de médaillons soutenus par des Victoires ailées, debout, les pieds posés sur des sphères. Chaque médaillon contient le portrait d'un défunt ou d'une défunte. Outre ces médaillons, dus à la même école que les portraits de la Glyptothèque de Ny Carlsberg, nous avons le portrait en pied de Bad'a, fille de Simon, tenant son petit enfant dans ses bras[2]. Une des salles de l'hypogée renferme trois sarcophages couverts de sculptures[3].

Les monuments que nous venons de décrire ne sont pas de simples fantaisies individuelles, puisqu'un édifice destiné au culte officiel, la synagogue d'Hamman Lif, possède, lui aussi, une décoration empruntée au règne animal. Le pavement de mosaïque[4] de la

1. *Historisk-topografiske Bidrag til Kendskabet til den syriske orken*, in-8°, Kopenhagen, 1895, p. 5-7; J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, in-4°, Leipzig, 1901, p. 11 sq., pl. I, fig. 2-12.

2. *Ibid.*, p. 16, fig. 3.

3. *Ibid.*, p. 18, fig. 4.

4. E. Renan, *Les mosaïques de Hamman-Lif*, dans la *Revue archéologique*, 1883, t. I, p. 157-163; 1884, t. III, p. 273-275; D. Kaufmann, *Etudes d'archéologie juive*, dans la *Revue des Études juives*, 1886, t. XIII, p. 45-61.

salle principale présente divers sujets d'un médiocre intérêt. Rien ne donne lieu de croire que les poissons de la mosaïque, le vase et les paons, les canards, les corbeilles remplies de prémices soient en relation avec les symboles analogues de l'art chrétien. Les faits et les monuments que nous venons de grouper ont une importance très différente ; ils attestent la part d'inexactitude que contient l'opinion qui attribue aux juifs une insurmontable répugnance pour l'art. Si nous n'avons pu, faute de monuments, démontrer les emprunts positifs de l'art chrétien à l'art juif, nous avons du moins fait voir l'influence juive s'exerçant sur l'art chrétien à ses origines, et nous avons montré plus tard, juifs et fidèles accueillant les mêmes types de décoration empruntés à l'art profane. A ce point de vue, la décoration des chambres funéraires de la catacombe de la Vigna Randanini est un des documents les plus précis que nous puissions invoquer, pour attester l'infiltration de la sève antique simultanément dans le tronc rabougri du judaïsme, et dans la jeune et verte pousse du christianisme.

BIBLIOGRAPHIE

Aux ouvrages indiqués dans les références on trouvera profit à joindre la consultation de ceux dont les titres suivent : Em. Schürer, *Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit*, in-8°, Leipzig, 1879 ; Engeström, *Om Judarne i Rom under äldre tider och deras Katakomber*, in-8° ; Upsala, 1876, Huidekoper, *Judaism at Rom*, in-8°, New-York, 1876 ; Hudson, *History of the Jews in Rom*, in-8°, London, 1884 ; Vitringa, *De synagoga vetere*, in-8°, Franequerae, 1696 ; Deutsch, *Sacra Judaeorum ad littora frequenter extructa*, in-4°, Lipsiae, 1713 ; Pfannenschmidt, *Dàs Weihwasser im heidnischen und christlichen Cultus*, in-8°, Hannover, 1869 ; Em. Schürer, *History of the jewish People in the Time of Jesus-Christ*, in-8°, Edinburgh, 1885 ; O. Marucchi, *Di un nuovo cimitero giudaico scoperto sulla via Labicana*, in-4°, Roma, 1887, réimprimé dans *Le catacombe romane*, 1903, p. 279 sq. ; Nik. Müller, *Le catacombe degli Ebrei presso la Via Appia (vigna Pignatelli)*, dans *Mittheil. d. arch. Instit., röm. Abtheilung*, 1886, t. I, p. 49 ; cf. De Rossi, *Bullett. di arch. crist.*, 1886, p. 139 sq. ; De Rossi, *Scoperta d'un cimitero giudaico presso l'Appia (vigna Cimarra)*, dans *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 16 ; R. Garrucci, *Cimitero ebraico di Venosa in Puglia*, dans *Civiltà cattolica*, série XII, t. I, quad. 786 ; G. J. Ascoli, *Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche di antichi sepolcri giudaici del Napolitano*, in-8°, Torino, 1880 ; *Theologische Literaturzeitung*, 1880, p. 485-488 ; de Vogüé, *Note sur les nécropoles de Carthage*, dans la *Revue archéologique*, 1889 ; D. Kaufmann, *Zur Geschichte der Kunst in Synagogen*, dans *Erster Jahresbericht der Gesellschaft für Sammlung von Kunstdenkmäler des Judenthums*, Wien, 1897 ; M. Güdemann, *Das Judenthum und die bildende Künste*, dans *Zweiter Jahresbericht*, Wien, 1898 ; D. Kaufmann, *Art*

in the Synagogue, dans *Jewish quarterly review*, 1897, t. IX, p. 254 sq.; S.J. Solomon, *Art and Judaïsm*, dans la même revue, 1901, t. XII, p. 553-566; Kaufmann Kohler, *Attitude of Judaism toward Art*, dans *The Jewish Encyclopädia*, in-4°, New-York, 1902, t. II, p. 141 sq.

II. INFLUENCE MITHRIAQUE.

Les traces de l'influence, exercée par le culte de Mithra, sur le christianisme, ne présentent pas un ensemble coordonné. Le plus qu'on puisse faire, c'est de saisir quelques indications dans les sources littéraires et de noter quelques traits dans les sources monumentales ; tout se borne à des points de détail, nul système d'emprunt ne se laisse jusqu'ici entrevoir. Nulle trace surtout d'une direction officielle. Des individus, des groupes ont pu essayer une adaptation sur un point particulier ; il y a loin de là à une tendance analogue à celle dont nous avons constaté l'existence par rapport au judaïsme. Les filiations, dont plusieurs ont pensé pouvoir relever la trace entre le mithriacisme et le christianisme, ne paraissent pas toutes acceptables, et il faut renoncer à soutenir l'introduction de mythes et de théories mithriaques, sous le couvert des légendes hagiographiques. Celle de Georges de Cappadoce, dans laquelle on a découvert une transposition du mythe du « dieu invincible », nous paraît être dans ce cas[1]. Faut-il voir un essai de conciliation entre le christianisme et la religion des Perses dans l'affirmation de la prédiction, par Zoroastre, de la venue du Messie et du prodige qui l'annoncerait[2] ? Mais, en ce cas, les livres sibyllins auraient servi en Occident, à une tentative du même genre ; cependant on n'y voit guère, et avec raison, qu'une gageure sans portée[3].

L'épisode de la visite des mages à Bethléem a paru surtout un vestige des influences iraniennes[4]. C'est chercher bien loin une expli-

1. G. F. Creuzer, *Symbolik und mythologie der älten Volker*, in-8°, Leipzig, 1836, t. I, p. 343 ; Le même, *Das Mithraeum von Nierenheim*, in-8°, Leipzig, 1838, p. 64; Von Gutschmidt, *Ueber die Sage vom h. Georg*, dans *Berichte der Ges. d. Wissensch.*, Leipzig, 1861, p. 175 sq. ; M. Meyer, *Verhandlungen der XL Philol. Versamml. in Görlitz*, 1889, in-8°, Leipzig, 1890, p. 307 sq.

2. Gottheil, *Classical studies in honour of Henry Drisler*, in-8°, New-York, 1894, p. 27 sq.

3. L'acrostiche sibyllin n'est pas pris au sérieux avant Constantin.

4. Fr. Cumont, *Textes et monum. fig. relatifs aux mystères de Mithra*,

cation que nous préférons plus simple. De ce que les mages portent, sur un grand nombre de représentations chrétiennes, un vêtement semblable à celui de Mithra, nous concluons que les artistes ont interprété le texte de l'évangile « les mages vinrent de l'Orient », ainsi que pouvaient le faire ceux qui, à Rome même, avaient vu assez souvent des princes orientaux pour être familiarisés avec leur habillement exotique : en 65, Tiridate ; en 202, Abgar IX ; en 216, Abgar X ; en 244, Abgar XI ; en 252, Tiridate ; en 273, Zénobie ; en 323, Hormisdas, frère de Sapor. La même raison explique le vêtement perse des trois hébreux dans la fournaise.

Le rapprochement, établi entre Mithra tirant de l'arc contre les rochers et Moïse frappant le rocher d'Horeb, nous paraît sans fondement, tandis que d'autres rapprochements, portant sur l'adoration des bergers, la ressemblance entre la cabane des bergers et celle du taureau mithriaque, le Bon Pasteur portant la brebis et Mithra portant le taureau, le banquet céleste et le festin mithriaque reposent sur des observations trop ingénieuses. Par contre, la dépendance du groupe représentant l'enlèvement d'Élie, à l'égard de la représentation de Sol, enlevant son allié par-dessus l'Océan, est certaine[1]. Un sarcophage du musée de Latran[2], représente, à droite, un Orphée auprès d'un cippe ou autel, sur lequel repose sa lyre (fig. 16). L'attitude et le vêtement, y compris le bonnet phrygien, sont ceux des prêtres mithriaques égorgeant le taureau ; mais ici le taureau fait place à un agneau, la tête tournée en arrière[3].



16. — Orphée, d'après Ch. Roller, *Les catac. de Rome*, in-fol., Paris, 1881, t. II, pl. IV, n° 1.

Nous ne dirons qu'un mot des sources orphiques. Orphée repré-

in-4°, Bruxelles, 1899, t. II, p. 65, note de la page 66. *Les mystères de Mithra*, 2e éd., Paris, 1902, contient sur la sculpture mithriaque un appendice important.

1. F. Piper, *Mythologie des christlichen Kunst*, in-8°, Weimar, 1851, t. I, p. 75, cherchait le type dans l'art classique.

2. Nous avons donné un panneau de ce sarcophage représentant un pêcheur, Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 249.

3. Th. Roller. *Les catacombes de Rome*, in-fol., Paris, 1881, t. II, pl. LV, n° 1.

sentait pour un groupe nombreux du monde païen l'idée d'immortalité ; à ce titre il fut accueilli par les fidèles comme un témoin antique de leurs propres espérances. Orphée se trouva ainsi amené à remplir le rôle de *prophète païen* du christianisme. Les écrits orphiques ont marqué leur influence sur la liturgie, et par celle-ci sur les monuments figurés. Les « prairies éternellement vertes » et le « rafraîchissement » de l'au-delà sont les conceptions de l'orphisme que nous voyons interprétées sur les fresques des catacombes.

III. INFLUENCE CLASSIQUE

Les rapprochements que nous venons de tenter portaient sur des catégories de monuments que les fidèles ont pu ignorer complètement, ou peu s'en faut. Il n'en est pas de même pour les ouvrages de l'art classique et de l'art gréco-romain, parmi lesquels le christianisme s'est développé et a précisé plusieurs de ses idées définitives.

Nous ne possédons que de rares monuments de la peinture antique, et la plupart d'entre eux si maltraités et réduits qu'ils sont plutôt des échantillons que des monuments. Pompéi et Herculanum [1], d'une part, les catacombes de Rome, d'autre part, ont permis de prendre une idée étendue d'un art que sans elles nous pourrions à peine soupçonner. On imaginerait difficilement une opposition plus essentielle entre deux conceptions de la vie humaine, que celle dont nous retrouvons l'expression conservée comme par miracle à Pompéi et aux catacombes.

Pour les anciens, la Cité n'était pas seulement la patrie, c'était de plus un joyau et un écrin. Ils s'ingéniaient à l'embellir et à l'enrichir. Des inscriptions presque innombrables rappellent telle construction, telle restauration d'édifice. Une ville s'endettait pour attirer chez elle un sculpteur ou un peintre illustre ; elle risquait une guerre pour s'emparer d'un chef-d'œuvre. C'était le temps

1. Il va de soi que pour l'antiquité profane nous nous bornons à utiliser les monuments sans entrer dans les énumérations et surtout sans aborder la bibliographie; cf. Girard, *La peinture antique*, in-8°, Paris, 1892. Pompéi et Herculanum sont des noms qui en résument d'autres et qui les rappellent. Autrement nous devrions mentionner ici, au même titre que les peintures des deux villes campaniennes, celles de la maison de Livie, de la Farnésine découverte il y a peu d'années sur l'emplacement du lit du Tibre, les noces Aldobrandini, etc.

de la plus grande vogue pour les œuvres de l'art grec. On s'en inspirait, ou bien on les copiait. Ce qui subsiste des peintures de Pompéi et d'Herculanum est charmant de grâce légère et de tranquille simplicité. Ce n'est cependant que de la peinture décorative presque toujours dépourvue de perspective avec une ou deux figures sur un fond sombre, parfois des animaux, de petits paysages, des morceaux d'architecture, très peu de couleur, les tons sont indiqués, mais amortis, estompés, non seulement par le temps, mais de parti pris. Rien dans ces appartements un peu sombres ne devait tirer violemment le regard ; ce qui plaisait, c'était une forme, une attitude, un geste. Nul intérêt. Le sujet est d'ordinaire un bel adolescent ou une jeune femme nus ou presque nus : simples figures rappelant les occupations de la vie, le lever, le coucher, la sieste, le travail. Ou bien ce sont des déesses très souples et très chastes, et des dieux élégants et dispos. Tous sont beaux et heureux. Jamais le corps humain n'a été représenté avec une entente plus fine de ses ressources et de sa splendeur. Le visage est calme, point pensif ni expressif, mais intelligent et beau ; le corps flexible, les membres délicats et nerveux. L'œil glisse doucement sur les lignes caressantes de la chair jeune et tout unie. La nudité ici n'est pas une polissonnerie, c'est une institution conforme aux mœurs environnantes. Ces hommes, vivant au sein d'un idéal qui nous paraît exclusivement voluptueux, ne se laissaient pas énerver par lui [1], et ils

1. Cette question fut abordée par Raoul Rochette, *De la pornographie*, dans le *Journal des savants*, 1835, p. 717 sq., auquel répondit Letronne dans sa *Lettre à Friedrich Jacobs sur la rareté des peintures licencieuses dans l'antiquité*, cf. E. Gebhart, *Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité*, dans les *Archives des missions scientifiques*, IIe série, t. v, 1868, p. 13 : « Nous croyons, écrit-il, que Letronne a réfuté tous les arguments de son adversaire tirés, soit de textes mal compris, soit des déclamations de Clément d'Alexandrie, en opposant aux œuvres du génie grec les produits du ciseau gothique par exemple, et en montrant que si la sculpture licencieuse, laide et repoussante, a commencé quelque part, c'est sur les murs des cathédrales, telle que nous l'avons vue au portail de N.-D. de Bourges et de Saint-Sernin de Toulouse. En résumé, à part quelques tableaux de Parrhasius et les œuvres de Nicophanes et de Chéréphanes, la peinture licencieuse n'a véritablement pas existé dans l'antiquité. On n'en a trouvé les monuments à Pompéi et à Herculanum que dans les endroits où l'esprit se préoccupe peu des choses de l'art, c'est-à-dire dans les appartements qui n'étaient ouverts à personne, dans le *venerium*, ou dans les maisons des quartiers détournés, ouvertes à tout le monde » (*vico del lupanar*). Letronne terminait en ces termes sa lettre à Jacobs : « Le docte antiquaire est donc tombé dans une complète erreur quand, multipliant à l'excès les représentations obscènes, il convertit chaque ville ancienne, pour ainsi

n'ignoraient aucune des plus hautes conceptions de la pensée. Mais ce n'est pas dans les fresques des habitations particulières que la vie antique se révèle. La Cité absorbant la vie politique et sociale des citoyens, la vie privée en souffre, elle végète. Les maisons sont étroites parce qu'elles ne sont que des lieux de repos, la vie se passe ailleurs, au dehors. Dès lors, on ne songe guère à éclairer les salles où l'on n'entre que pour dormir; le genre de décoration lui-même s'en ressent. Des arabesques, des sujets de genre, des oppositions de couleur tranchées permettant de suivre le dessin dans la lumière parcimonieusement introduite ; rien de grave et de grand, point d'art dans l'intérieur des maisons.

On le réserve pour les lieux où s'écoule l'existence, c'est-à-dire pour l'*atrium* de la maison et pour la Cité, pour ses temples, ses basiliques, son forum, sa curie, ses thermes, ses portiques, son cirque. Dans tous ces lieux, néanmoins, la peinture ne tient pas, parmi les arts, la première place, et la raison en est dans cet idéal des *mœurs conformes au climat.* L'homme n'a pas à défendre tout son corps contre l'atmosphère trop froide, il n'a d'autre souci que celui de la pudeur. L'air lumineux dans lequel il baigne caresse sa chair, la pénètre de satisfaction ; ce n'est pas la tête seule qui vit, c'est le corps tout entier[1]. Celui-ci, avide de la caresse de l'air, supporte à peine une étoffe légère ; elle lui suffit, la satiété apaise le désir, écarte l'inquiétude et raffine le plaisir, on est pudiquement nu, on se sait beau et on se trouve heureux.

C'est dans ces conditions que les peuples établis sur les rivages de la Grèce et de l'Italie méridionale ont pris comme idéal le corps nu content de vivre; et à cause de cela — l'art se rapprochant toujours le plus près possible de l'idéal — ces peuples ont développé celui des arts qui réalisait le mieux leur idéal, la statuaire. Pour cette raison, le centre de l'art grec n'est pas la peinture, mais la sculpture.

Et voilà une première opposition entre la société païenne et la

dire, en un vaste mauvais lieu. En déshonorant de ce vilain nom de pornographie que les anciens n'ont jamais connu les compositions charmantes de leurs artistes, il a commis, on peut le dire, une faute de *lèse-antiquité.* »

1. Relisez Euripide : « O vous, descendants d'Erechtée, heureux dès l'antiquité, enfants chéris des dieux bienheureux, vous cueillez dans votre patrie sacrée et jamais conquise la sagesse glorieuse comme un fruit de votre sol, et vous marchez constamment avec une douce satisfaction dans l'éther rayonnant de votre ciel où les neuf Muses sacrées de Piérie nourrissent Harmonie aux boucles d'or, votre enfant commun, » et ce qui suit. Voyez aussi le chœur de Sophocle dans *Œdipe à Colonne* : Εὐίππου, ξένε, τᾶσδε χώρας κ.τ.λ.

société chrétienne. Tandis que les païens vivent au grand air, dans la Cité, parmi un peuple de statues — car toute cité en compte quelques centaines au moins — les chrétiens se réunissent dans des souterrains et y passent de longues heures. Sans doute ils prennent leur part des charges de l'État et portent intérêt aux affaires publiques, mais ils affectent en cela un tour d'esprit nouveau et opposé à celui qu'y apportent les païens. La Cité a cessé pour eux d'être la source de l'émotion religieuse, l'institution unique et sacrée à laquelle l'homme rapporte et dans laquelle il renferme toute sa vie. Les chrétiens renient les cultes locaux, dénoncent les prytanées, brisent les divinités poliades. Si la Cité leur est encore quelque chose, elle leur est assurément peu de chose, et en tous cas autre chose que ce qu'elle avait été jusque-là ; elle n'est guère plus qu'une institution administrative. Dès lors ils s'en séparent d'autant plus aisément que le sentiment religieux qui formait le fond de l'attachement des païens leur fait défaut, et que leur foi nouvelle s'oppose à ce que cet attachement avait de religieux. Ils se contentent de locaux incommodes pourvu qu'ils y échappent aux exigences de la religion d'État, et ils se créent ainsi une cité à eux, très différente de la *Cité*, et dans laquelle ils introduisent, au moyen de leur hiérarchie, de leur discipline et de leur culte, un organisme qui rappelle souvent celui de la Cité.

C'est donc une Cité encore, mais une cité souterraine, c'est-à-dire sombre et froide. Sans doute les plans superposés, l'enchevêtrement des ambulacres, des cubicules, des chapelles, pourraient donner un semblant d'illusion d'une ville avec sa topographie accidentée, ses divers quartiers, ses rues, ses places, ses édifices, ses carrefours, mais d'une ville dans laquelle on ménage l'espace, où il ne doit y avoir de terrain perdu, où, sous peine d'être enseveli, on ne peut se permettre les perspectives lointaines et les portiques délicats. Ces conditions vont imposer l'adoption d'un art, différent de l'art de la Cité autant qu'une ville diffère de l'autre. Dans la ville souterraine la température interdit la nudité, la qualité du terrain s'oppose aux travaux d'art, l'utilisation des parois pour l'ensevelissement des cadavres fait supprimer les décorations telles que niches profondes, colonnades. Cependant afin de se soustraire à la tristesse des longues murailles humides, à la monotonie de leur inexorable teinte grise, on les enduit et on les couvre de peintures. Telles paraissent avoir été les raisons qui, dans la cité souterraine, ont modifié l'idéal en honneur dans la cité haute. Un idéal nouveau

apparaît. Ce n'est plus le corps nu, content de vivre, en conformité avec la nature qui l'environne, c'est l'âme purifiée impatiente de vivre dans le sein de Dieu. Et, une fois encore, l'art, pour se rapprocher aussi près que possible de l'idéal entrevu, devra se développer suivant la pratique qui favorise le plus l'expression d'un idéal mystique, la peinture. Un tel idéal se préoccupe en effet moins de distraire que d'instruire, il devient donc très vite symbolique, et l'exposition d'un enseignement symbolique ne peut guère se faire au moyen de la sculpture trop encombrante, et surtout trop limitée dans l'expression des ensembles[1]. Une statue, voire même un groupe, ne se prête pas à certaines représentations compliquées. Au contraire, la peinture s'accommode d'une foule d'invraisemblances et d'impossibilités statiques et dynamiques, elle peut s'éclairer par des inscriptions ou par la décomposition d'un épisode en ses divers moments[2]. Enfin les conditions particulières d'installation d'une ville souterraine favorisaient la peinture aux dépens de la statuaire. Avec la peinture on décorait la cité sans compromettre la résistance des parois, et on pouvait tout à la fois orner et instruire. Ajoutez que cette instruction, pour être à portée des intelligences les moins cultivées, devait être presque aussi rudimentaire que les intelligences qu'elle voulait forcer. C'était beaucoup déjà d'avoir introduit des types symboliques dans une attitude à peu près invariable et facile à interpréter ; mais, pour que la leçon fût profitable, il fallait employer un artifice. Moïse, Abraham, les Apôtres et le Sauveur lui-même furent vêtus du pallium ou de la tunique, en un mot, ils furent vêtus « à la moderne ». Ainsi l'application se faisait d'un seul coup

1. Eugène Delacroix, *Des variations du beau*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1857, p. 916 : « Toutes les fois que la sculpture a essayé de présenter avec un certain mouvement les images interdites à cause de leur expression trop véhémente, elle a produit des ouvrages monstrueux, plus voisins du ridicule que du sublime. » Suit une critique du bas-relief d'*Alexandre et Diogène* de Puget (au Louvre) dans lequel, « si le grand Puget eût eu autant d'esprit que de verve et de science, qualités dont son ouvrage est rempli, il se fût aperçu, avant de prendre l'ébauchoir, que son sujet était le plus étrange que la sculpture pût choisir ; dans cet entassement d'hommes, d'armes, de chevaux et même d'édifices, il a oublié qu'il ne pouvait introduire l'acteur le plus essentiel, ce rayon de soleil intercepté par Alexandre, et sans lequel la composition n'a pas de sens. »

2. La sculpture a, il est vrai, le bas-relief, et pour ne pas s'écarter des thèmes développés sur les parois des catacombes on sait comment Ghiberti a su en tirer parti, mais le bas-relief présentait les mêmes difficultés que la statuaire, il était monotone, d'un éclairage difficile, et surtout il eût amené l'écroulement des parois en admettant même qu'on l'y eût pu fixer pour un temps.

de l'épisode sacré au fidèle qui le regardait; celui-ci avait l'illusion que cet épisode se passait au moment même. De la sorte, la leçon qu'il contenait ne cessait pas d'être applicable. La direction était tracée dès lors à l'art chrétien vers le réalisme.

La décoration des catacombes envisagée à ce point de vue et, pour ainsi dire, par ce biais nouveau, apparaît désormais comme un événement d'une réelle importance dans l'histoire de l'art et dans l'histoire des idées. Est-ce à dire que la décoration murale fût inconnue jusqu'alors? Assurément non. Mais elle n'avait pas encore, sauf dans l'Égypte pharaonique, constitué un système décoratif complet et exclusif des autres formes d'art. On peut se demander si les chefs de la communauté chrétienne et les premiers artistes qui travaillèrent dans les catacombes, considérant le développement rapide de la ville souterraine, songèrent à fixer les règles de ce système décoratif. Aucun document ne nous apprend rien de semblable. La série des peintures catacombales commence avec le Ier siècle et se poursuit presque sans interruption jusqu'au Ve siècle; mais sans fournir cependant les éléments d'une statistique et d'une chronologie rigoureuses, par suite de l'impossibilité où nous nous trouvons de dire si des décorations du Ier et du IIe siècle n'ont pas fait place, au IIIe et au IVe siècle, à d'autres décorations, et, dans ce cas, quels sujets ont péri et dans quelle proportion ils se trouvaient représentés. Il pourrait se faire qu'un des premiers essais de peinture dans les catacombes n'ait été que la réminiscence d'une visite à un tombeau égyptien, mais ceci est pure conjecture. Quoi qu'il en soit, on peut caractériser brièvement ce système décoratif. Il consiste à orner toutes les surfaces sans exception d'une coloration riche et variée. Celle-ci ne se borne pas, comme dans certains systèmes de polychromie, à une simple juxtaposition de tons et à un tracé géométrique multicolore, elle vise à représenter la nature animée, empruntant ses modèles au règne végétal ou au règne animal. Le procédé dit de « grisaille » lui est inconnu, chaque figure a sa couleur naturelle ou conventionnelle, mais elle se détache du fond. Il y a donc, dans ce système décoratif, deux éléments essentiels. Le premier, c'est l'emploi de la couleur pour diversifier l'aspect des surfaces; le second, c'est l'utilisation des surfaces pour tracer les images des objets qui occupent la pensée du maître du lieu. Du sol à la voûte et sur la voûte elle-même se développe une fresque sans fin.

Cette décoration polychrome n'offrait rien de nouveau dans ce temps et dans ce pays. En Égypte, comme en Chaldée et en Assyrie

comme en Grèce et en Italie, comme dans tous les pays méridionaux, la décoration polychrome s'explique par la qualité même du jour et par la manière dont il affecte nos organes visuels. Plus la lumière est intense, plus l'œil trouve de plaisir à l'intensité et à la variété des couleurs. Manifestement ce n'est pas le cas dans les catacombes et cependant, mais à un point de vue tout autre, la polychromie se trouve être là aussi un secours pour le regard. L'éclairage insuffisant des lucernaires et des lampes n'apportait sur les parois d'un gris roussâtre qu'une lumière douteuse et sans reflets. Au contraire, les tons clairs et gais de la fresque, les surfaces couvertes de légers ornements courant sur un fond laiteux, renvoyaient la lumière et enlevaient au souterrain sa tristesse lugubre. Malgré ses qualités — peut-être à cause de ces qualités mêmes — ce système décoratif avait deux graves défauts.

Le premier, c'est la fragilité de la fresque. L'humidité, l'incurie, la cupidité se sont conjurées pour ne nous laisser aujourd'hui que des fresques tachées, ternies, effacées, ou bien largement entaillées et détruites. L'autre défaut, c'est la monotonie et la confusion. La vue lassée à force d'être tenue arrêtée sur tant d'images ne trouve pas un espace, si petit qu'il soit, pour se reposer et « remettre en nature ». Dès l'abord on ne sait sur quel point doit se porter l'attention, et quelle figure forme le centre de la décoration tout entière.

Ce centre lui-même, on hésite à le fixer à la voûte, sur une paroi, dans l'*arcosolium*. Les guirlandes, les symboles, les ornements, les médaillons se multiplient, parfois le même sujet se répète. C'est trop d'abondance, le regard se fatigue et la pensée se brouille. La profusion produit la lassitude. En regardant cette décoration, et à l'heure où elle est encore excellente au point de vue technique, on ne peut s'empêcher de songer que ce système décoratif est celui d'une période de décadence commencée. Que l'on compare ces parois où les figures s'accumulent, empiètent les unes sur les autres, s'entassent dans un pêle-mêle incompréhensible et inextricable [1], avec

1. Il est entendu que ces critiques ne visent que les parois latérales. Il en est tout autrement pour les voûtes. Sauf quelques cas très rares, les artistes se sont conformés aux exigences du style. Toutes les voûtes se développent suivant une disposition concentrique. Généralement la figure qui occupe le médaillon central est placée de façon que la tête est dirigée vers le fond du cubicule et les pieds du personnage vers l'entrée. Les exceptions sont en petit nombre ; J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 42, 75, la figure est dans une direction latérale ; *Id.*, pl. 61 ; Bosio, *Roma sotterranea*, in-fol., Roma, 1632, p. 331 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. XIV, et XXXV, 1, direction en sens inverse.

les murailles du temple grec, leur discrète alternance des espaces nus ou décorés et l'importance des figures, d'autant plus considérable que l'attention est plus appelée sur elles par leur rareté et la limitation même de la place qui leur aura été accordée. Somme toute, le système décoratif des catacombes était heureusement adapté aux conditions de l'*édifice* dont on a tiré le meilleur parti possible. L'erreur a consisté dans l'abus du décor couvrant toutes les surfaces sans distinction ni choix, et dans la négligence des lois fondées sur l'expérience et énoncées par les maîtres décorateurs de l'époque classique : *ménager l'organe afin de ne pas émousser la sensation et rebuter l'esprit.*

D'après ce que nous venons de dire, on pourrait croire que l'art chrétien fut seul responsable de la décadence des arts. La vérité est plus complexe, et nous ne voulons rien faire de plus que d'en indiquer le sens général. L'existence d'une brillante période artistique qualifiée d'*art romain* ou d'*art augustal* s'étendant depuis le début de l'Empire jusque vers le règne de Commode (180 après J.-C.) ne nous paraît pas contestable, sauf à déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'a fait, l'apport essentiellement latin et romain dans cet art [1]. A cette période succède un siècle et demi de décadence, jusqu'au temps du grand essor artistique sous Constantin. Ainsi le IIIe siècle est une période de décadence générale accélérée. A Rome, en Grèce, en Asie-Mineure, en Égypte et en Afrique, nous constatons cet affaiblissement des traditions et des procédés de l'âge classique. Les ouvrages sur lesquels porte l'observation sont des édifices, des statues, quelques peintures, des bas-reliefs, des pierres gravées, des ouvrages en terre, etc., dont l'immense majorité relève de l'art profane. C'est donc d'après eux que doit se formuler la constatation que nous avons faite. Les œuvres chrétiennes ne font que confirmer les conclusions obtenues d'après les œuvres païennes, et témoigner de la docilité des fidèles à suivre la décadence dans ses errements. Nous venons de signaler l'abus de l'ornement aboutissant à une confusion inextricable ; nous le rencontrons de nouveau sur l'important sarcophage d'Ambar-arassy dans lequel on a pensé retrouver les caractères décoratifs essentiels de l'art chrétien parvenus à leur plein épanouissement [2].

1. F. Wickhoff, *Schutzdecke zur Wiener Genesis* herausgegeben von Wilhelm Ritter von Hartel und Fr. Wickhoff, dans *Beilage zum XV Bande des Jahrbuches des kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses*, in-fol., Wien, 1894.

2. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, in-4°, Leipzig, 1901, p. 40 sq. Ce sar-

Ce qui fait ce sarcophage *représentatif* d'une période d'art, c'est qu'il révèle avec évidence l'impossibilité de rattacher le groupe [1] auquel il appartient, à une tradition purement hellénique. Quoique asiatique de provenance, il porte des traces certaines de goût romain, et nous apparaît avec quelques-uns des caractères essentiels de l'art augustal [2].

Des monuments présentant tous ces caractères se sont rencontrés en Asie-Mineure, en Italie et en Grèce. Loin de conclure, comme on l'a fait hâtivement, qu'ils ont été tous fabriqués en Asie-Mineure et importés à l'étranger [3], nous croyons plus conforme à la vérité de supposer un type commun aux trois régions mentionnées. Pris isolément, ces caractères n'ont rien que de très général, et sont communs à des œuvres nombreuses et d'origine très dispersée [4].

Dans les anciens sarcophages, dans celui des pleureuses en particulier (IVe siècle avant J.-C.) [5], la double décoration est architecturale et plastique. La cuve s'anime comme un temple grec, et dans les entrecolonnements apparaissent des figures qui tempèrent la monotonie des lignes architecturales; ces figures sont subordonnées aux exigences architectoniques de l'édifice. Sur les sarcophages de l'art augustal et sur ceux des époques postérieures. rien de semblable.

cophage découvert à 125 kil. E.-S.-E. de Konia se trouve au musée de Tchinily-Kiosk.

1. A la série étudiée par M. J. Strzygowski, M. G. Mendel a ajouté quelques pièces. G. Mendel, *Le musée de Konia*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1902, t. XXVI, p. 232 : *A propos du sarcophage d'Ambar-arassy*. Cf. W.-M. Ramsay, dans la *Revue des études anciennes*, 1901, p. 278-358. Le sarcophage d'Ambar-arassy est un spécimen très intéressant et très complet d'un art de transition vers le second quart du IIIe siècle après J.-C. Les nus sont encore pénétrés de la tradition classique. La technique semble un peu postérieure au sarcophage du Capitole, cf. C. Robert, *Sarkophag-Relief*, t. II, pl. XIV; en tous cas le travail est sensiblement plus ancien que celui du sarcophage du palais des Conservateurs représentant la chasse de Calydon. Cf. A. Riegl, *Die spätrömische Kunst-Industrie nach den Funden in Oesterreich-Ungarn*, in-fol., Wien, 1901, p. 76, fig. 14; W. Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischen Altertum*, in-8°, Leipzig, 1899.

2. Les caractères du groupe de sarcophages en question, tels qu'ils ont été déterminés par M. J. Strzygowski sont sujets à discussion; c'est ce qu'a montré M. G. Mendel dans l'étude critique citée.

3. *Orient oder Rom*, p. 53, l'auteur s'apercevant lui-même d'une lacune dans son argumentation, précipite d'autant plus sa conclusion.

4. La matière première ne peut servir ici d'argument. Il faut compter avec l'exportation.

5. *Gazette des Beaux-Arts*, 1892.

Ici, comme dans les fresques catacombales et les peintures campaniennes, la décoration envahit tout. Plus de lignes, mais des corniches brisées, des cintres, des frontons. Les proportions sont renversées, les niches ont plus de valeur que la muraille, les parties obscures plus d'importance que les parties éclairées. Tout rapport semble méconnu entre la décoration architecturale et la décoration figurée. Toutes deux vont leur train et se gênent réciproquement. Les divisions architecturales ne sont plus des cadres, plus même des prétextes pour l'ordonnance des figures. Tout se rejoint en une seule scène à laquelle on donne un fond en style rococo. « Sur la face postérieure du sarcophage d'Ambar-arassy, nous observons le champ divisé par cinq arcades à coquilles que rien ne soutient et auxquelles rien ne répond dans la disposition des cavaliers placés devant elles. Sur le petit côté droit de ce même sarcophage, trois cintres correspondent à un seul cavalier ; sur le petit côté du sarcophage de Selefkié[1] un seul fronton correspond à deux personnages dont l'un est à cheval.

« Nous arrivons ainsi à trouver dans ces sarcophages la rencontre d'une double tradition, l'une où le sarcophage est traité comme une œuvre d'architecture déduite logiquement, l'autre où il n'est plus considéré que comme une masse à décorer sur laquelle la décoration plastique accumulera le plus de richesses qu'il soit possible. Ce sont là, en somme, les caractères qu'on s'accorde à reconnaître d'une part aux sarcophages grecs, d'autre part aux sarcophages romains[2]. » Par une sorte d'éclectisme maladroit, on semble vouloir combiner les deux conceptions primitives du sarcophage, son type grec : une maison; son type romain : un lit funèbre. Mais ce qui survit des traditions antiques est profondément altéré; la tradition hellénique et hellénistique est partout contaminée par le goût romain. Ainsi que nous le verrons, l'histoire du sarcophage chrétien débute par une période pastorale; mais, là encore, se retrouvera le goût romain et son procédé sommaire de simuler la perspective par la superposition des plans et des épisodes. Une série de faits précis va nous permettre de toucher du doigt l'influence exercée par cet art déjà brillanté sur les plus anciens ouvrages de l'art chrétien.

Nous allons aborder ici le symbolisme, sujet assez mal com-

1. *Orient oder Rom*, p. 48, fig. 18.

2. Matz, dans *Archäol. Zeitsch.*, 1872, p. 11 sq. : Overbeck, *Geschichte d. grieschische Plastik*, in-8°, Leipzig, 1893, t. II, p. 433 sq.; Von Rohden, *Sarkophag*, dans Baumeister, *Denkmäler d. klass. Altertums*, in-8°, München, 1885-1888.

pris, parce que la plupart de ceux qui en parlent le font après des études incomplètes et avec des idées préconçues. De là, plusieurs notions inexactes sur lesquelles il y a lieu de revenir. D'étranges susceptibilités ont paru vouloir condamner d'avance tout essai tenté dans le but d'établir une filiation plastique entre les types de l'art chrétien et des types mythologiques plus anciens. L'erreur a consisté à voir un système là où il n'y a qu'une méthode d'investigation sur laquelle il importe de s'expliquer très clairement.

Un symbole, a-t-on dit excellemment[1], peut, dans le cours du temps, s'user, perdre de sa valeur et se réduire à un signe sans portée, mais, originellement, il était l'enveloppe d'une idée, le hiéroglyphe d'une pensée qu'il nous faudra rechercher et dont nous ne pouvons négliger la signification. Plus la présence d'images bibliques sur les monuments funéraires des chrétiens primitifs atteste la renonciation aux symboles païens, la lutte et la rupture avec l'antique, plus nous serons sûrs d'avoir à leur attribuer un choix raisonné, une origine reposant sur de bonnes raisons. Il faudra aussi séparer le noyau de l'écorce, la substance du symbole de son enveloppe extérieure. Le monstre marin qui engloutit Jonas peut, sur les monuments chrétiens, être emprunté à des peintures tout à fait païennes, mais la figure du prophète n'a rien à faire avec l'antique; sa présence dans l'iconographie chrétienne doit avoir un motif démontrable; il ne suffit pas de dire que les païens avaient, eux aussi, des figures de monstres marins sur les monuments funéraires. Si l'enveloppe du symbole est ancienne, le symbole ne perd rien de sa nouveauté, qui demande une explication. L'artiste emprunte les traits de sa peinture à l'époque où il vit, à son entourage; mais la substance, l'objet qu'il représente, ne vient pas pour cela de son époque, de son milieu.

Les symboles bibliques, malgré leur parenté avec l'antique, ne sont pas des imitations ou des continuations de celui-ci; ils sont quelque chose de nouveau qui n'a pas encore existé, qui exige d'autant plus impérieusement l'explication par soi-même.

Nous ne pouvons apporter aucune preuve de l'érudition archéolo-

1. D. Kaufmann, *Sens et origine des symboles tumulaires de l'Ancien Testament dans l'art chrétien primitif*, dans la *Revue des études juives*, 1887, t. XIV, p. 34. Les démonstrations accumulées par l'érudition de Bosio au sujet de chaque image et du sens symbolique, d'après la littérature des Pères de l'Église et des poètes chrétiens, ont, en partie, le défaut de reposer sur des données plus récentes de plusieurs siècles que les monuments qu'elles doivent expliquer.

gique des premières générations chrétiennes. S'il nous arrive de constater parmi elles le retour au sens primitif de quelques grands mythes, nous ne pouvons décider dans quelle mesure cette coïncidence est fortuite ou voulue. La reprise du mythe d'Éros et Psyché suivant la simplicité originelle, fut-elle le résultat d'une étude patiente et heureuse, ou bien une rencontre imprévue, ou encore le témoignage d'une certaine forme inhérente à l'esprit humain, dans la conception et l'interprétation des problèmes de la vie morale qui s'offrent à lui à chacune de ses périodes de jeunesse religieuse? Il suffit d'indiquer ici ces explications diverses et de faire remarquer que celle qui tendrait à favoriser la première solution que nous avons présentée, ne pourrait s'appuyer que sur des faits scientifiques sans valeur suffisante.

Si on se borne à de simples comparaisons de types il n'est sans doute pas impossible de réunir quelques ouvrages ayant pu servir d'inspiration à divers sujets de la symbolique chrétienne, mais de là à une filiation régulière l'intervalle à franchir reste très large et rempli de difficultés. Mieux vaut, en pareille matière, l'excès de circonspection ; cependant on ne saurait trop louer les essais de rapprochements auxquels on doit sinon des preuves, du moins des suggestions.

Dans cet ordre de préoccupations, il va sans dire que toute exclusion absolue irait contre le dessein qu'on se propose. Il ne peut s'agir d'interroger exclusivement les ouvrages de telle ou telle école. Qu'on songe à la quantité relativement considérable des œuvres d'art antiques qui subsistent aujourd'hui, et qu'on ajoute à ce nombre, si c'était possible, toutes celles qui ont disparu depuis seize siècles. On comprendra alors la part qu'il faut faire dans les origines de l'art chrétien à des monuments qui comptaient au début de notre ère parmi les ouvrages archaïques et appartenaient aux plus anciennes civilisations. C'est ainsi que, par delà l'influence hellénique, quelques vestiges d'influence phénicienne ont pu s'exercer directement sur les fidèles[1]. Une pierre insulaire[2] figure un pêcheur

1. Nous disons directement parce que nous croyons que l'influence phénicienne sur l'art grec primitif est définitivement démontrée. Cf. W. Helbig, *L'épopée homérique expliquée par les monuments* (trad. Trawinski), in-8°, Paris, 1894; E. Pottier, dans la *Revue des études grecques*, 1894, t. VII, p. 117-132; W. Helbig, *Sur la question mycénienne*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscrip.*, 1896, t. XXXV, p. 291-373.

2. On donne ce nom aux produits de la glyptique mycénienne ou phénicienne.

tirant le poisson hors de l'eau [1] (fig. 17), sujet que nous retrouvons



17. — Pierre insulaire, d'après M. Helbig, *Sur la quest. mycén.*, p. 310, fig. 14.



18. — Pierre chrétienne, d'après Costadoni, *Del pesce*, pl. n. VIII.



19. — Verre doré, d'après F. X. Kraus, *Gesch. d. chr. Kunst*, t. I, p. 148, fig. 172.

traité d'une manière presque identique sur une pierre gravée chré-



20. — Fresque. Wilpert, *Le pitture delle catac. romane*, pl. 27, n. 2.



21. — Stèle. Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, t. V, pl. 393, n. 4.

tienne [2] (fig. 18). Une fresque du cimetière de Calliste [3] (fig. 20) est apparentée elle-même de très près à une stèle qui ne porte aucun

1. G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, in-4°, Paris, 1898, t. VI, p. 851, n. 432^{4}; W. Helbig, *Sur la quest. myc.*, p. 310, fig. 14.

2. *Hieronymi opera*, édit. Vallarsi, in-fol., Veronae, 1732, t. I, p. 18; Costadoni, *Del Pesce simbolo di Gesù Cristo presso gli antichi cristiani*, n. VIII; Mamachi, *Orig. et antiq. christ.*, t. III, p. 22; Macarius, *Hagioglypta*, p. 111; Biraghi, *Inni di Sant' Ambrogio*, in-4°, Milano, 1862, p. 98; De Rossi, *De christianis titulis* ἰχθὺν *exhibentibus*, n. 96; Becker, *Die Darstellung Jesu Christi unter dem Bilde des Fisches*, n. 32. Sur la plupart des monuments mycéniens les hommes portent un pagne qui couvre le bas du ventre et le haut des cuisses. Tantôt c'est une sorte de caleçon cousu, cf. M. Collignon, *Hist. de la sculpt. grecq.*, fig. 8, ou tissé. Tantôt c'est un pagne ayant l'aspect de deux triangles, cf. Perrot, *op. cit.*, t. VI, fig. 355; tantôt une espèce de jupe courte, cf. Perrot, *op. cit.*, t. VI, p. 839, n. 420; p. 851, n. 432^{4}. C'est par ce vêtement que la pierre chrétienne peut paraître indépendante du type mycénien.

3. J. Wilpert, *Le pitture delle cat. rom.*, pl. 27, n. 2. Vers l'an 150.

symbole chrétien et que nous croyons pouvoir, sans trop de chances d'erreur, tenir pour païenne [1] (fig. 21). Une agate récemment trouvée à Mycène représente une divinité femelle dans l'attitude d'orante entre un lion et une lionne [2]. Il est difficile de ne pas tenir compte de ce type dans les origines de la représentation de Daniel en prière entre deux lions, accroupis ou assis.

Une pierre gravée, de la collection du British Museum [3] (fig. 23), semble devoir être rapprochée utilement d'une estampille doliaire d'Olbia [4] (fig. 22).



22. — Estampille doliaire, d'après Al. Ouwaroff, *Recherches sur les antiq. de la Russie méridionale*, pl. XII, p. 17.



23. — Sardoine, d'après O. Dalton, *Catalogue*, pl. II, n. 6.

La présence du *chrismon* isolé inviterait à dater la gemme après la paix de l'Église, si on avait sur la chronologie et les phases de ce symbole autre chose que les approximations auxquelles nous sommes encore réduits.

Les rapprochements qui précèdent ne sont rien de plus que des insinuations ; nous passons maintenant à des faits moins contestables. Les fidèles semblent avoir consenti à recevoir de toutes mains ce qui pouvait entrer à leur usage. Nous les avons vus adopter les types symboliques du judaïsme, nous allons les voir emprunter à quelques-uns des mythes et des épisodes mythologiques la matière de représentations d'un caractère tout à fait nouveau.

Une inscription trouvée en 1883 dans la catacombe de Domitille rappelle le souvenir d'un enfant de trois mois nommé Pasiphilos.

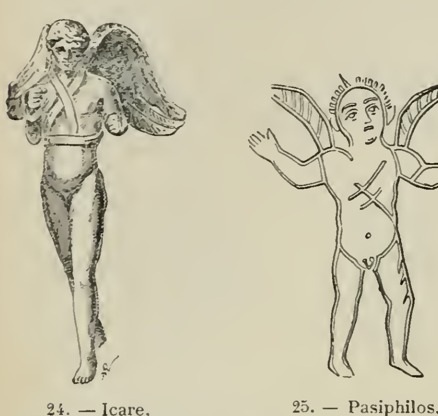
1. Garrucci, *Storia*, t. V, pl. 393, n° 4.

2. A.-J. Evans, *Mycenian tree and pillar cult*, dans *Journal of hellenic Studies*, 1901, t. XXI, p. 164, fig. 44.

3. O. Dalton, *Catalogue of christian antiquities*, London, 1901, pl. II, n° 6.

4. Al. Ouwaroff, *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes de la mer Noire*, in-4°, Paris, 1855. Atlas, pl. XII, n. 17, timbre apposé sur les amphores et les briques; celui que nous reproduisons est un timbre de brique de fabrication olbienne portant le nom d'un astynome : Estiaïus [εστι] AIO [υ] ‖ [α]ΣΤΥ [νομου] ‖ [πο]ΣΕΙΔΩ (νιου). Voir la pl. XXII, n. 5, 9, 10, 11 : *As et monétaires*. Sur la pêche et le commerce de poissons dans la mer Noire, cf. Koehler, Ταριχος.

Le défunt est représenté nu, s'élevant au ciel [1] (fig. 25). Des ailes retenues aux épaules par un système de bretelles croisées sur la poitrine le soutiennent. Trois monuments antiques attestent que pour dessiner l'image du défunt, le graveur s'est aidé d'un vieux modèle, celui qui représente Icare armé de deux ailes fixées de même par des bandes sur la poitrine et sur les bras [2]. Tous ces monuments représentent tous les préparatifs de l'évasion, tandis qu'une statuette en bronze, provenant de Smyrne, nous montre l'instant même où Icare prend son vol [3] (fig. 24).



24. — Icare, d'après Furtwaengler, *Sammlung Somzee*, pl. XXXIII, n. 85.

25. — Pasiphilos, d'après *Mél. d'arch. et d'hist.*, t. IV, pl. XIII, n. I.

Il n'est pas impossible que nous ayons ici le type même dont la représentation se trouvait dans le cahier de modèles du lapicide qui grava la pierre de Pasiphilos.

Un emprunt qui ne paraît pas moins évident est celui de Jason attachant sa sandale servant à représenter Moïse obéissant à l'ordre du Seigneur qui lui prescrit de s'approcher nu-pieds du buisson ardent [4].

Ce type, rare sur les fresques des catacombes, se montre sur les

1. E. Le Blant, *Les ateliers de sculpture chez les premiers chrétiens*, dans les *Mélang. d'arch. et d'hist.*, 1883, t. III, p. 437 sq.; le même, *De quelques types des temps païens reproduits par les premiers fidèles*, dans le même recueil, 1884, t. IV, p. 378, pl. XIII, n. 1. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 339, 370.

2. *Mél. d'arch.*, 1884, t. IV, p. 379 sq. Cf. deux bas-reliefs de la villa Albani publiés, l'un par C. Zoëga, *Li bassirilievi antichi di Roma*, in-fol., Roma, 1808, t. I, pl. XLIV, p. 207; l'autre par Winckelmann, *Monumenti inediti*, in-fol., Roma, 1821, t. II, pl. XCV, p. 129 ; une pierre gravée signalée par E. Q. Visconti, *Opere varie*, in-8°, Roma, 1829, t. II, p. 253, n. 313, qui renvoie à une autre pierre du cabinet de Stosch, cl. III, n. 100. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 370-372.

3. A. Furtwaengler, *Sammlung Somzee. Antike Kunstdenkmäler*, in-fol., München, 1897, p. 57, pl. XXXIII, n. 85. La statuette mesure 0 m. 12 en hauteur. Elle est de la meilleure époque de l'art grec, du IV[e] et peut-être du III[e] siècle avant notre ère.

4. *Exod.*, III, 5

sarcophages ; il n'est pas possible de préciser de quelle statue de Jason dépendent les ouvrages chrétiens, parce que nous en possé-



26. — Jason. d'après Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 814, n. 2047.



27. — Moïse, d'après Wilpert, *Le pitture*, pl. 205.



28. — Moïse détachant sa sandale, d'après Richter et Taylor, *The golden age of christian art*, pl. XVIII, fig. 4°.

dons plusieurs [1] offrant entre elles de très légères variantes et que l'addition des draperies [2] interdit une comparaison de détail (fig. 26, 27, 28).

Nous rencontrons à Pompéi une terre cuite polychrome ayant servi d'enseigne à un marchand [3] (fig. 29). Elle représente deux sommeliers portant une amphore et, cette fois encore, le souvenir se reporte vers un groupe semblable devenu fréquent sur la décoration des



29. — Enseigne, d'après F. Gusman, *Pompéi*, in-4°. Paris, 1900, p. 216.



30. — Lampe, d'après *Römische Quartalschrift*, t. I, 1887, pl. x, n. 5.

1. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 814, n. 2047, 2048, 2048*a*.

2. J. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, in-fol., Roma, 1903, p. 205. Ajoutez un autre rapprochement avec une mosaïque de Saint-Vital, Cf. P. Richter and Taylor, *The golden age of christian art*, in-4°, London, 1904, pl. XVIII, fig. 4.

3. P. Gusman, *Pompéi, la ville, les mœurs, les arts*, in-4°. Paris, 1900, p. 216.

lampes chrétiennes après qu'on eut remplacé l'amphore par la grappe de raisin que les envoyés de Moïse rapportèrent de Chanaan[1] (fig. 32).



31. — Peinture de la maison des Vettii, à Pompéi, d'après F. Gusman, *Pompéi*, p. 400.

Une peinture de la maison des Vettii nous montre, à Pompéi, une autre scène que nous retrouverons presque trait pour trait, un siècle et demi plus tard, sur une fresque de la catacombe de Domitille. A Pompéi, deux mignonnes psychés sont occupées à la cueillette des fleurs qu'elles amassent dans leurs corbeilles[2] (fig. 31). Aux catacombes, on a remplacé une des psychés par un amour, mais les poses sont demeurées les mêmes[3] (fig. 32). On peut juger, par le rapprochement de ces deux ouvrages, du rapide progrès de la décadence. Ce qui est plus digne de remarque, c'est le fait de rencontrer le prototype d'un sujet chrétien à Pompéi.



32. — Fresque de la catacombe de Domitille, d'après J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 52, fig. 1.

L'ensevelissement de cette ville, en 70 après J.-C., ne permettant pas de croire que la peinture de la maison des Vettii ait été copiée par les artistes des catacombes, nous avons ainsi la preuve que ces derniers ont pris pour modèle non des peintures originales, mais des sujets vulgarisés qu'ils ne se sont pas donné la peine de modi-

1. *Num.*, XIII, 24. Cf. O. Marucchi, *Eine Medaille und eine Lampe aus der Sammlung Zurla*, dans *Römische Quartalschrift*, 1887, t. I, p. 325 sq. L'exemplaire que nous reproduisons est du IVe siècle.

2. P. Gusman, *Pompéi*, p. 400.

3. J. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, in-fol., Roma, 1903, pl. 52, fig. 1 ; la fig. 2 diffère à peine de la précédente.

fier pour les introduire dans leur répertoire. Le mythe de Psyché fut un de ceux que le christianisme accueillit en lui imposant de légères modifications qui ne faisaient que ramener à la profondeur du mythe primitif. Nous avons montré ailleurs[1] l'importance de la repré-

1. H. Leclercq, dans F. Cabrol, *Dict. d'arch. chrét. et de liturg.*, t. I, col. 1471 sq. Ajouter aux types que nous mentionnons les Atlas et les Télamons (Aurelio Fernandez Guerra y Orbe, *Monumento Zaragozano del ano 312*); l'identité du monstre qui engloutit Jonas avec celui d'Andromède (Raoul Rochette, *op. cit.*, p. 111-112; *Antiche opere in plastica del museo Campana*, p. 57; Garrucci, *Monum. inediti dell' Instituto archeol.*, t. VI, pl. 40). Le même monstre se retrouve sur un médaillon contorniate (Sabatier, *Médaillons contorniates*, pl. XII, n. 6); sur la présence des têtes de Méduse sculptées à l'extrémité des sarcophages (Minasi, dans la *Revue catholique d'Aire et de Dax*, 30 mai 1874). Un des emprunts les plus caractéristiques est celui de la baguette magique attribuée au Christ pour accomplir ses miracles, p. ex.: la résurrection de Lazare, la multiplication des pains. Cf. E. Le Blant, *Recherches sur l'accusation de magie dirigée contre les premiers chrétiens*, dans les *Mém. de la Société impériale des antiq. de France*, 1869, p. 34 sq.; Schultze, *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien, 1880, p. 59 sq.; Hennecke, *Altchristliche Malerei und altkirchliche Literatur*, in-8°, Leipzig, 1896, p. 177 sq. Il est presque impossible de mentionner tous les sujets dans lesquels reparaît quelque réminiscence des ouvrages de l'époque classique. Nous citons sans ordre : les urnes ovales à têtes de lion ; les lions dévorant un animal ; les strigilles avec l'*imago clypeata* au-dessous de laquelle se voient les cornes d'abondance, les marques scéniques, les combats de coqs; ou bien encore l'*imago clypeata* soutenue par des Victoires. Le mariage est représenté par la *conjunctio manuum* sous l'égide de *Juno pronuba*. Cf. V. Schultze, *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien, 1880, p. 99-120: *Ein Sarkophag mit* Juno pronuba *in Villa Ludovisi*; Garrucci, *Storia*, t. V, pl. 362, n. 2; p. 363, n. 3; citons encore la porte entr'ouverte de l'Hadès dont nous connaissons un exemplaire au cimetière de Priscille, un autre au cimetière de Callixte, enfin un troisième en Afrique; les représentations de fleuves, de muses, Garrucci, *op. cit.*, pl. 296, n. 4; pl. 349, n. 3. Au cimetière de Priscille, une décoration en stuc nous offre le bas du corps d'un personnage vêtu d'un long vêtement flottant et s'appuyant sur une massue, ouvrage qui s'est inspiré certainement d'un Hercule ou d'un Esculape. Dans la crypte de Lucine et dans la crypte d'Eusèbe nous rencontrons deux fois Ulysse et les sirènes, Garrucci, *op. cit.*, pl. 395, n. 1, 2. Un fait nous aide à prouver que ces adaptations n'allaient pas sans quelques résistances. Un fidèle fit couvrir de chaux une figure de Psyché, De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 170; un génie funèbre est martelé, cf. t. I, col. 1626-1627. Nous ne voyons qu'une influence assez lointaine entre Prométhée modelant l'homme, Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 215, n. 30; pl. 217, n. 31, et la création de l'homme, sauf avec Garrucci, pl. 399, n. 7; entre Daniel empoisonnant le serpent, sur un fond de coupe doré du British Museum, et le bas-relief d'Esculape et Hygie, dans Clarac, pl. 177, n. 60, et M. Albert, *Les boucliers décoratifs du musée de Naples*

sentation d'Éros et Psyché dont nous retrouvons l'image sur les fresques, les bas-reliefs, les verres dorés, les pierres gravées [1], nous n'y reviendrons pas. Il nous suffira de montrer l'étroite dépendance du type chrétien à l'égard du type classique dont aucun détail n'a été négligé. Les fidèles se sont simplement abstenus de ce qui, dans la fable païenne, pouvait blesser la modestie ; ils ont gardé le groupe debout enlacé, ils ont supprimé la représentation d'Éros et Psyché sur leur lit nuptial [2], et d'autres scènes d'un caractère trop libre [3].

L'étude approfondie des monuments figurés de ce groupe n'est plus à faire. Elle nous montre une évolution instructive d'un type dont l'inspiration primitive paraît être celle que réalise le groupe capitolin. « Là, les deux amants ont la plénitude élégante et souple d'une florissante jeunesse. Éros y est représenté en jeune homme, il n'a rien de ses attributs ordinaires. L'artiste n'a songé qu'à modeler de beaux corps sans se préoccuper de traduire une idée par un symbole. Mais entre ce groupe charmant et les lourdes sculptures des sarcophages, le rapport est évident jusque dans les détails. C'est le même geste d'Éros attirant à lui la tête de Psyché ; c'est la même attitude, où la jambe est portée en avant par un mouvement gra-

dans la *Revue archéologique*, 1881, p. 198, pl. xv. Un des rapprochements sur lesquels on a le moins insisté est celui de Phaéton, cf. Botazzi, *Degli emblemi simboli del antichissimo sarcofago*, in-4°, Tortona, 1824 ; W. Palmer, *Introduction to early christian symbolism*, in-4°, London, 1859.

1. Pour cette dernière classe de monuments le fait est discutable, sauf la gemme gnostique de Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. II, 2e partie, pl. CLXII.

2. Voir le catalogue de M. Collignon. *Essais sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, in-8°, Paris, 1877, p. 393, n. 94 et 95. Le type chrétien se retrouve sur 1° un bas-relief de la villa Albani (rez-de-chaussée, 2e cabinet), *Ibid.*, p. 405, n. 129 ; 2° bas-relief de la villa Médicis, *Ibid.*, p. 407, n. 134 ; 3° bas-reliefs de la cour du palazzo Giustiniani, *Ibid.*, p. 407, n. 135 ; cf. n. 136 ; 4° bas-relief du musée Chiaramonte, *Ibid.*, p. 409, n. 139 ; 5° bas-relief du musée lapidaire au Vatican, *Ibid.*, p. 410, n. 140 ; 6° celui de la villa Borghèse, *Ibid.*, p. 411, n. 143. Tous ces monuments sont païens ainsi que celui qu'a édité Raoul Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée grecque, étrusque et romaine*, in-fol., Paris, 1833, pl. VII, n. 2, p. 34. Mais le sarcophage publié par F. Lasinio, *Raccolta*, pl. XXXIX, pourrait être chrétien.

3. Psyché foulée aux pieds par Éros. Cf. Collignon, *op. cit.*, p. 373, n. 11 ; p. 387, n. 64 ; Psyché suppliant le dieu de l'amour, *Ibid.*, p. 374, n. 13, 15 ; p. 375, n. 17-19 ; Psyché affaissée aux pieds de Vénus, *Ibid.*, p. 378, n. 27 ; Psyché posant le papillon sur son sein, *Ibid.*, p. 383, n. 43, 44 ; Psyché attachée par Éros à un arbre, *Ibid.*, p. 386, n. 59 ; à une colonne. *Ibid.*, p. 386, n. 60, 62, 63.

cieux dans le groupe capitolin, par un effort gauche et pénible dans les groupes funèbres. On ne saurait tirer qu'une conséquence de ce rapprochement : c'est que l'art a fourni à la sculpture des sarcophages la forme extérieure du mythe. Mais tandis que dans les œuvres d'art cette forme a varié au point de devenir parfois la cause d'équivoques, elle s'est conservée sur les bas-reliefs avec une sorte de scrupule religieux. Il semble que ce soient les monuments funèbres qui aient fixé définitivement et consacré les représentations figurées du mythe [1].



33. — Groupe capitolin, d'après Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 653. n. 1501.



34. — Éros et Psyché du Musée de Dresde, d'après Clarac, *Musée de Sculpture*, pl. 652. n. 1498.

Nous allons énumérer les jalons de la route suivie par le type primitif dans son développement jusqu'à son apparition sur les sarcophages chrétiens. Le groupe capitolin (fig. 33) ne montre que les amants sans attributs, le groupe de Dresde (fig. 34) offre déjà les ailes, le sarcophage païen de Pise (fig. 35) montre Psyché entièrement vêtue et ne présente plus guère de différence avec le sarcophage chrétien de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin (fig. 36).

Le groupe d'Éros et Psyché de la galerie de Dresde [2], rapproché de celui du sarcophage chrétien [3], ne laisse aucun doute sur la

1. M. Collignon, *op. cit.*, p. 326 sq., 366 sq.

2. Clarac, *Musée de sculpture*, in-fol., Paris, pl. 652, n° 1498. Cf. M. Collignon, *op. cit.*, p. 376, n. 22, à rapprocher d'un groupe trouvé à Argos (collection Kyparissis, à Athènes, *Ibid.*, p. 379, n. 29, et Collignon, *Sur un groupe d'Éros et Psyché*, dans la *Rev. arch.*, 1875, pl. XXII).

3. S. d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*, in-fol., Paris, 1823 ; *Sculpture*, p. 31, pl. IV, n. 5. Cf. O. Jahn, *Archäologische Beiträge*, in-8°, Berlin, 1847, p. 165, note 175 b ; F. Piper, *Mythologie und Symbolik der christlichen Kunst*, in-8°, Weimar, 1847, t. I, p. 217, croit le sarcophage d'origine chrétienne ; M. Collignon, *op. cit.*, p. 438, n. 193 partage cette opinion. Dans le *Dictionn. d'arch. chrét. et de liturg.*, t. I, col. 1545, fig. 365, nous avons rapproché le groupe chrétien d'un sarcophage du Campo-Santo de Pise, cf. P. Lasinio, *Raccolta*, pl. XVII. L'analogie des attitudes et des gestes est plus

source d'inspiration du dernier ouvrage. Après les aventures du voyage de l'âme, les anciens n'avaient pas négligé l'épreuve suprême : le jugement.

Un sarcophage de la galerie du Campo-Santo, à Pise, nous montre le jugement d'une défunte, par Minos, qui, le *volumen* à la main, lit les actions ou la sentence de l'intéressée, laquelle écoute debout, à côté du juge assis (fig. 37). Ce sujet a inspiré la scène chrétienne du jugement de l'âme. Minos a fait place au Christ imberbe ou barbu (fig. 38). La voussure d'un *arcosolium* du cimetière de Cyriaque, à l'*Agro Verano* représente cette scène deux fois, sans modifications [1]. Un marbre romain ayant servi à la fermeture d'un tombeau aux catacombes offre le même sujet, traité de la même manière [2]. L'attitude seule de la défunte diffère sur les monuments païens et chrétiens. Sur les premiers, elle est debout et sans geste [3], sur les autres, elle fait le geste de l'orante.



35. — Eros et Psyché. Campo Santo de Pise, d'après Lasinio, *Raccolta*, pl. XVII.



36. — Eros et Psyché. Catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin, d'après Agincourt, *Hist. de l'art. Sculpt.*, pl. IV, n. 5.

Cette influence des types de l'art antique se maintient jusqu'à une

frappante encore qu'avec la statuette de la galerie de Dresde. Nous y renvoyons pour la description complète de la cuve.

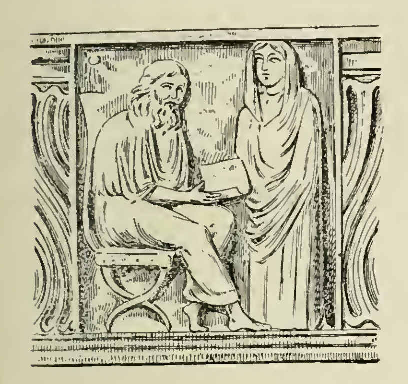
1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1876, pl. IX, fig. 1. Premier quart du IVe siècle.

2. J. Wilpert, *Drei altchristliche Epitaphfragmente aus den römischen Katakomben* ; dans A. de Waal, *Archäologische Ehrengabe der Römischen Quartalschrift zu De Rossi's LXX Geburstage*, in-8°, Roma, 1892, p. 381. On trouvera ces rapprochements étudiés avec plus de développements par H. Leclercq, dans F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, au mot *Ame*.

3. P. Lasinio, *Raccolta di sarcofagi, urne e altri monumenti di scultura di Campo Santo di Pisa*, in-4°, Pisa, 1814, pl. III. *Ritrovavasi murato esternamente in una casa di campagna in Barbaregina Circondario di Pisa.*

époque tardive. La représentation de l'âme sous l'apparence d'une créature minuscule emmaillottée de bandelettes ou entièrement nue, représentation qui garde la vogue jusqu'à la fin du moyen âge [1], se rattache au type d'Hermès tenant Psyché entre ses bras [2].

Les fresques et les sarcophages offrent assez fréquemment une



37. — Jugement de l'âme par Minos, d'après P. Lasinio, *Raccolta di sarcofagi*, in-4°, Pisa, 1814, pl. III.



38. — Jugement de l'âme par le Christ, d'après *Bullettino di archeol. crist.*, 1876, pl. IX, fig. 1.

scène pleine de mouvement : c'est la vendange, la cueillette ou la moisson par les amours [3]. Ici encore, l'inspiration est facilement reconnaissable. Le plafond de la galerie d'entrée du cimetière de Domitille [4] est contemporain de la mosaïque de la maison des Laberii, à Oudna [5]. De même, les amours au vol sur une voûte de la crypte de Lucine [6] sont étroitement apparentés aux amours et aux jeunes divinités des peintures campaniennes. Nous pourrions nous

1. F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, fig. 332.

2. Zanthos, aujourd'hui au British Museum. Cf. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, in-12, Paris, 1898, t. II, p. 175, fig. 3. Peut-être aussi à celui de Amphidromos et Thanatos, cf. F. Cabrol. *Dict. d'arch. chrét. et de lit.*, t. I, fig. 332, 367, 663.

3. Au IVe siècle, le sujet reparaît sur les mosaïques du mausolée dit de Sainte-Constance.

4. J. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, in-fol., Roma, 1903, pl. I.

5. P. Gauckler, *Le domaine des Laberii, à Uthina*, dans *Fondation E. Piot. Monuments et mémoires*, in-4°, Paris, 1896, t. III, pl. XXI. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 409.

6. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 25.

arrêter à beaucoup d'autres types [1], nous nous bornerons à quelques confrontations.

Le génie funèbre, appuyé sur sa torche renversée dont il étouffe la flamme, a été rencontré sur plusieurs monuments. A Rome, sur un sarcophage intact du IIIe siècle, au cimetière de Prétextat [2] (fig. 39) ; à Salone, sur un autre sarcophage [3] (fig. 40) ; en Gaule [4] ; enfin, il reparaît encore au XIIe siècle, en Italie.



39. — Génie funèbre. d'après Clarac, pl. 650, n. 1504.



40. — Génie funèbre. Sarcophage de Salone, d'après une photographie.

Malgré le charme de cette figure, elle n'obtint jamais pleinement droit de cité dans la symbolique chrétienne.

Tout au contraire, ainsi que nous le verrons avec détail en étudiant les sarcophages, la figure d'Endymion tint une place considérable pendant la première période, exclusivement pastorale, du bas-relief chrétien. Endymion, accoudé sur sa houlette, regarde son troupeau. Afin de représenter les diverses catégories d'animaux ou bien pour donner l'idée de la perspective on représentait chiens, chèvres, moutons dans des attitudes variées ; mais les plans étaient superposés, suivant, en cela, un procédé sommaire et tout romain. Les plus anciens sarcophages chrétiens ne laissent aucun doute sur l'inspiration des artistes qui ont sculpté les pasteurs gardant leur troupeau. Nous pourrons nous en convaincre bientôt ; mais le monument le plus précieux pour démontrer la filiation du type d'Endymion dans l'art chrétien est une médaille de plomb pouvant remon-

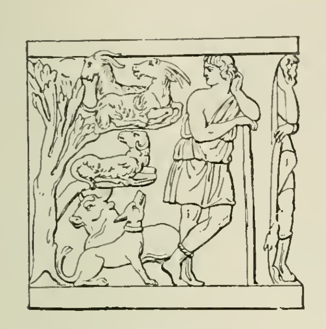
1. Voir *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 1642 sq.

2. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 228, 444.

3. C. M. Kaufmann, *Forschungen zur monumentalen Theologie*, in-4°, Mainz, 1900, t. I, pl. IV, n. 1.

4. E. Le Blant, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, in-fol., Paris, 1886, pl. XXV, n. 4.

ter au IVe siècle et représentant le Bon Pasteur, nouvel Endymion, gardant son troupeau dispersé (fig. 42). La perspective, ici encore, est figurée par les plans superposés [1]. Cette face de la



41. — Endymion, d'après Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 166, n. 72.



42. — Le on Pasteur, d'après *Bullettino di archeologia cristiana*, 1869, pl. n. 1.

médaille nous paraît reproduire un modèle ancien qu'on pourrait faire remonter jusqu'au IIe siècle. Était-ce déjà, à cette date reculée, un type chrétien ? Rien ne s'oppose à ce qu'on le croie ; nous oserons même aller un peu plus loin. L'observation de la nature dont témoignent les animaux nous paraît être plus digne du IIe siècle que du IVe, et il ne serait pas impossible que le moule de cette face remontât au IIe ou au IIIe siècle, au plus tard, tandis que le moule de l'autre face serait postérieur [2]. Quoi qu'il en soit, l'inspiration est incontestable.

Nous pouvons mentionner encore un sujet assez fréquent, à partir du IVe siècle, sur les lampes [3], et dont le premier essai remonte peut-être à la fin du siècle précédent [4]. En effet, les fonds de coupe en verre doré nous montrent l'image des douze apôtres formant encadrement à des objets de forme circulaire. Que leur nombre soit

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1869, p. 42, pl. n° 1.

2. Il offre les profils des apôtres Pierre et Paul et le *chrismon*.

3. De Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 166, n. 73. Cf. C. Robert, *Sarkophagreliefs*, t. III, pl. XVIII, n. 72 *a* ; p. 61, fig. 39[1].

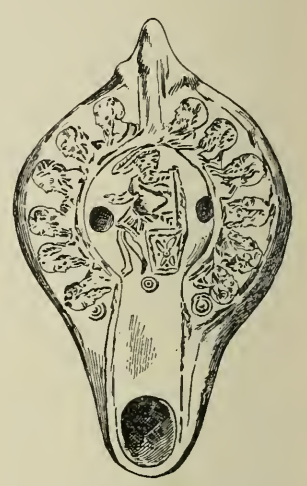
4. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 23 sq. : *Dei primi monumenti cristiani di Ginevra, e specialmente d'una lucerna di terra cotta colle immagini dei dodici apostoli* ; Boldetti, *Osservazioni*, p. 66, fig. 6 ; Gori, *Museum Cortonense*-in-4°, Romae, 1750, pl. LXXXIV, le musée Kircher possède un autre exem, plaire.

restreint à six, ou même à quatre et trois, qu'ils soient en pied, en buste ou simplement qu'on ne montre que leur visage, nous avons manifestement une réminiscence de l'« autel des douze dieux » [1] (fig. 43, 44).

Le sarcophage chrétien de Salone, qui nous a déjà fourni la représentation d'un génie funèbre, était surmonté par les statues accoudées



43. — Autel des douze dieux, d'après Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 171.



44. — Lampe des douze apôtres, d'après *Bullettino di arch. cristiana*, 1867, p. 25, n. 1.

des deux époux, type assez fréquent sur les sarcophages païens [2]. Le même monument présente une figure d'orante et une figure du Bon Pasteur au sujet desquelles nous entrerons dans une plus longue explication.

Les types de l'orante et du Bon Pasteur ont obtenu un succès si général parmi les fidèles, leur représentation s'est multipliée à tel point sur les monuments chrétiens, qu'on a oublié les prototypes de ces images pour faire honneur à l'art chrétien de leur trouvaille. L'étude des fresques des catacombes nous donnera l'occasion de déterminer la part qui revient au christianisme dans ces deux conceptions artistiques ; nous devons ici, comme nous l'avons fait jusque maintenant, rechercher la part d'influence exercée automatiquement par l'art antique sur la formation des types chrétiens. L'ambiance des choses vues, le milieu, s'y révèle dans sa puis-

1. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro,* in-fol., Roma, 1858, pl. xix, n. 4.
2. Clarac, *op. cit.*, pl. 171 et 258.

sance irrésistible. On ne s'affranchit pas aisément d'une certaine manière de se représenter les actions communes de l'existence, et on ne songe que vaguement à se soustraire à la hantise des types consacrés. Les exemples que nous venons d'énumérer nous ont montré les fidèles retouchant les types qu'ils accueillaient, mais ne les altérant pas dans leurs lignes essentielles, et donnant à ces types classiques un sens si nouveau, qu'on peut dire qu'ils les repensaient.

On a cherché le prototype de l'orante, si fréquente sur les fresques des catacombes, dans une statue de bronze du musée de Berlin [1],

1. Cette statue a provoqué nombre d'études. Pline, *Hist. nat.*, xxxiv, 73, met au compte de Boëdas, fils de Lysippe (fin du IIIe siècle avant notre ère), une statue représentant un personnage dans l'attitude de la prière. « Il est fort séduisant, dit à ce sujet M. Collignon, d'établir un rapprochement entre l'adorant de Boëdas et une statue de bronze de Berlin. Sans être une œuvre de premier ordre, le bronze de Berlin se recommande à l'attention par une réelle valeur d'art. Le type de la tête, le rendu de la chevelure, les proportions, tout, dans cette œuvre élégante et correcte, rappelle la manière de Lysippe. Faut-il en faire honneur à Boëdas ? L'attribution reste une hypothèse, mais elle a au moins pour elle une certaine vraisemblance. » *Histoire de la sculpture grecque*, in-4°, Paris, 1897, t. II, p. 483 sq., fig. 252. Mau, Wilhelm Raabe et J. Cornelissen font de l'adorant un joueur de balle. E. Loewy. *L'adorante di Berlino*, dans *Mittheil. des kaiserl. deutsch. Instit. ; Römische Abtheilung*, 1901, t. XVI, p. 391-394, pl. XVI et XVII, revendique l'œuvre pour Boëdas et Ad. Furtwaengler se rallie à cette opinion, *Beilage 297* de l'*Allgemeine Zeitung*, 29 déc. 1902, et réfute celle de Mau, mais il accorde que les bras, tels qu'ils existent aujourd'hui, ne peuvent être ceux d'un orant ; en effet, il a été démontré que ces bras sont une restauration moderne, cf. Furtwaengler, *Jahrbuch des kaiserl. deutsch. Achäol. Instit.*, 1886, p. 8. Le même archéologue propose de donner pour base à la restauration de la statue, une pierre gravée, cf. *Jahrbuch*, 1886, t. I, p. 47, 217 = Furtwäengler, *Antike Gemmen*, t. I, pl. XLIV, n. 32, sur laquelle se voit un adorant avec les mains supines (*supinis manibus*). S. Reinach, *L'éphèbe adorant de Berlin*, dans la *Revue archéologique*, 1903, p. 277-278. Le type *supinis manibus* vient d'être l'objet d'une publication très importante de M. H. Lechat, *Athlète vainqueur en prière. Bas-relief grec*, dans la *Revue archéologique*, 1903, p. 205-210, pl. XV. Ce monument introduit un nouveau type. Cette représentation de la prière, avec les deux mains levées, est jusqu'à présent unique ; elle ne saurait être, sur le monument en question, antérieure au IVe siècle avant notre ère. Une note parue dans la *Revue archéol.*, 1903, p. 411-412, fait de l'athlète un monument votif provenant de Némée (1884). On trouvera l'historique de la statue de Berlin par Conze, dans *Jahrbuch des arch. Instit.*, 1888, t. I, p. 1-13 ; la bibliographie dans *Beschreibung der Antiken Skulpturen in Berlin*, Berlin, 1891, n. 2 ; la reproduction dans Brunn-Bruckmann, *Denkmäler griechischer und römischer Skulptur*, München, 1888-1897, n. 283 ; Clarac, *op. cit.*, pl. 777, n. 1942 ; *Zu den Institutsschriften*, dans *Jahrbuch*, 1890, t. V, p. 164 sq., 3 fig.

représentant un adolescent nu, dans l'attitude de la prière. Cette statue n'a pas, au point de vue de nos études, l'importance qui lui a été reconnue jusqu'à ces derniers temps, puisque les bras sont une restauration moderne. Une gemme, un bas-relief et les textes antiques [1] nous font voir les anciens pratiquant le geste de l'adoration en élevant les bras au-dessus de la tête, mais en rapprochant



45. — Livie en adorante, d'après E. Q. Visconti, *Museo Pio Clementino*, t. II, pl. 47.



46. — Adorante. d'après *Antichità di Ercolano*, p. 295.



47. — Adorante, d'après *Antichità di Ercolano*, p. 329.

les mains, jusqu'à les faire toucher ; ὑπτίαις χερσι, *supinis manibus* [2]. L'orante de la galerie Giustiniani se rapproche de ce type et s'écarte d'autant plus du type chrétien [3]. Nous nous rapprochons aussi près que possible du type chrétien avec quelques statues féminines dont l'une représente Livie [4] (fig. 45) ; deux autres font partie des bronze d'Herculanum [5] (fig. 46 et 47) ; une autre encore se voit au Louvre [6] (fig. 48).

1. E.Voullième, *Quomodo veteres adoraverint*, in-8°, Halle, 1887, p. 26 sq. pour le geste des orants ; p. 33 sq. pour le *supinis manibus*.

2. Rapprocher ce texte de Tertullien, *De oratione*, c. XIII : *Ne ipsis manibus sublimius elatis, sed temperate et probi elatis.*

3. *Galleria del marchese Vincenzo Giustiniani*, 2 vol. in-fol., Roma, 1631-1640, pl. 137 ; Clarac, pl. 777, n. 1941.

4. E. Q. Visconti, *Il museo Pio-Clementino*, in-8°, Milano, 1818-1822, t. II, pl. 47 ; Clarac, pl. 920, n. 2342.

5. *Antichita di Ercolano*, in-fol., Napoli, 1757-1892, *Bronzi*, p. 295, 329, Clarac, pl. 780, n. 1946, 1945.

6. W. Froehner, *Notice de la sculpture antique du Musée imp. du Louvre*, in-fol., Paris, 1869, p. 370 ; Clarac, pl. 263, n. 1943.

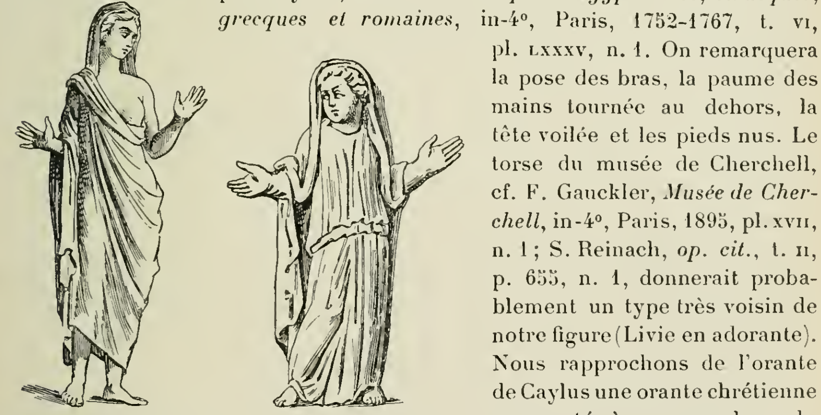
La statue de Livie n'offre guère de différence avec les orantes chrétiennes du type le plus pur [1]. Ajoutons que l'orante se voit sur des stèles égyptiennes antérieures au christianisme [2].



48. — Orante du Louvre. Froehner, *Notice de la sculpt.*, p. 370.

L'analogie frappante qui existe entre la représentation du Bon Pasteur et les figures criophores [3] dans l'art grec et l'art gréco-romain a conduit à des conclusions trop absolues touchant le rapport dans lequel ces images se trouvent être les unes à l'égard des autres. Il est intéressant, en se plaçant au point de vue esthétique, de constater dans quelle mesure le sens de l'art manqua géné-

1. Les bras sont restaurés, mais la draperie ne laisse pas de doute sur leur direction. Parmi les types d'orantes groupés par M. S. Reinach, *Répertoire*, t. II, p. 654-656, plusieurs n'offrent aucun rapport avec le type chrétien. Celui qui s'en rapproche le plus est une statuette en bronze (fig. 49) publiée par Caylus, *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, in-4°, Paris, 1752-1767, t. VI, pl. LXXXV, n. 1. On remarquera la pose des bras, la paume des mains tournée au dehors, la tête voilée et les pieds nus. Le torse du musée de Cherchell, cf. F. Gauckler, *Musée de Cherchell*, in-4°, Paris, 1895, pl. XVII, n. 1; S. Reinach, *op. cit.*, t. II, p. 655, n. 1, donnerait probablement un type très voisin de notre figure (Livie en adorante). Nous rapprochons de l'orante de Caylus une orante chrétienne empruntée à un sarcophage du début du IIIe siècle. Cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1891, pl. II (fig. 50).



49. — Orante païenne, d'après Caylus, *Recueil*, t. VII, pl. 85, n. 1.

50. — Orante chrétienne, d'après *Bullettino*, 1891, pl. II.

2. J. Strzygowski, *Drei Miscellen. II. Ein Grabrelief mit Darstellung der Orans aus Cairo*, dans *Römische Quartalschrift*, 1893, p. 3; Gayet, *L'art copte*, in-8°, Paris, 1902, p. 90; G. Botti, dans *Bessarione*, 1900, p. 428; W. E. Crum, *Notes on the egyptian orantes*, dans *Proceedings of the Society of biblical Archaeology*, 1899, p. 251-252. Au sujet de l'orante du sarcophage de Salone, cf. J. Strzygowski, *La relazione di Salona coll' Egitto*, dans *Bull. di arch. e storia dalmata*, 1901, p. 57 sq.

3. Pour abréger, nous emploierons ce terme « criophore ». On verra, par les

ralement aux chrétiens, et le type criophore fournit une utile contribution à une recherche de ce genre. Les Grecs bannirent de bonne heure du grand art les figures criophores. Une charge vivante, sur les épaules d'un homme, ne permettait le maintien de l'équilibre des masses que grâce à une symétrie disgracieuse. Si l'art des primitifs, ignorant de la grâce et inhabile à rendre le mouvement, s'accommodait aisément de cette rigidité [1], tout changea lorsque s'ouvrit l'ère des glorieux chefs-d'œuvre. Le résumé de cette évolution d'un type artistique, loin de nous écarter de notre sujet, nous fera mieux saisir la profonde différence qui existe entre l'art classique et l'art chrétien ; le premier, soucieux de charmer, le second, préoccupé d'instruire. Nous avons vu que ce souci l'avait conduit, une fois déjà, à remonter le cours du développement artistique, dont la fable de Psyché fournissait la matière, et à atteindre le mythe primitif et profond. Ceci se conçoit d'autant mieux que les grands mythes avaient été le produit, non d'une imagination esthétique, mais d'une conception doctrinale [2]. Tout naturellement, sous l'influence d'une

travaux de MM. Veyriès et S. Reinach, que nous citons plus loin, toute la diversité que comporte le thème d'Hermès porteur du bélier consacré à Tanagra. Dans l'art grec, nous citerons, d'après le Catalogue de M. Veyriès qui montre la prépondérance du type d'Hermès criophore sur tous les autres : Hermès criophore, n. 2, 3, 9, 10, 11, 12, 12 *bis*, 13, 14, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37, 38 ; Hermès moscophore, n. 1 ; Apollon criophore, n. 5 ; idole criophore, n. 6, 7 ; figure criophore non identifiée, n. 8 ; Silène aegophore, n. 15, 16, 17 ; Silène criophore, n. 18 ; Pan aegophore n. 19 ; Hermès tragophore, n. 28 ; figure comique criophore, n. 33 ; caricature d'Hermès criophore, n. 34. — Période romaine : marbres ; berger criophore, n. 2, 3, 4 ; enfant criophore sortant d'un cyprès, n. 5 ; bronze , berger criophore, n. 6 ; enfant criophore, n. 7 ; terre-cuite ; berger aegophore, n. 8 ; berger criophore, n. 9, 10 ; enfant criophore, n. 11 ; gemmes : Hermès criophore, n. 19, 20, 21.

1. La plus ancienne figure criophore véritablement grecque est le petit bronze de Berlin, vers 550 ou 540 avant notre ère ; le bronze de Crète et les petits bronzes campaniens sont de la même époque. L'Hermès moscophore de l'Acropole, vers 520 (*ita* Veyriès ; « il est bien difficile de lui assigner une date exacte. » P. Paris, *La sculpture antique*, in-8°, Paris, 1889, p. 152). Hermès criophore de Kalamis, peut-être vers 480, si le marbre de la collection Pembroke, à Wilton House, en est la copie détestable, ce dont on ne saurait douter à la lecture de cette phrase de Pausanias, IX, xxii, 2 : Ὅς δ'ἂν εἶναι τῶν ἐφήβων προκριθῇ τὸ εἶδος κάλλιστος οὗτος ἐν τοῦ Ἑρμοῦ τῇ ἑορτῇ περίεισιν εἰ κύκλῳ τοῦ τείχους ἔχων ἄρνα ἐπι τῶν ὤμων. C'était donc le plus bel éphèbe de Tanagra ὁ καλὸς ποιμήν. On pourra utiliser simultanément le *Catalogue* descriptif de A. Veyriès et le *Répertoire de la statuaire gr. et rom.* de M. S. Reinach.

2. Voir Paul de Saint-Victor, *Hommes et dieux*, in-12, Paris, 1880, *Les grandes déesses*, et du même auteur : *Les deux masques*, in-8°, Paris, 1883, t. i, le ch. i, ayant trait au mythe de Bacchus.

préoccupation identique, le christianisme, d'un seul bond et du premier coup, ressaisissait le thème primitif; mais, chose digne d'attention, ces types primitifs n'auraient plus la fortune de vivre et de se transformer. Après quelques siècles d'usage, ils disparaîtraient tout entiers, condamnés peut-être par cette fixité même dans laquelle on avait prétendu les contenir. La fantaisie, une fois bannie, la lassitude arriva [1]. Un art qui ne se renouvelle pas croupit et dépérit.

Dans les monuments archaïques ou archaïsants [2], le personnage criophore est représenté debout et immobile. Un bélier est posé en travers sur les épaules qu'il déborde également, à droite et à gauche, dans une symétrie irréprochable [3]. La disproportion des masses est choquante [4]; la partie supérieure est lourde, massive, accablante; la

1. Tout le matériel symbolique du catholicisme a été renouvelé. L'agneau a seul survécu, mais à condition de s'embarrasser d'une bannière. Les anciens types sont presque inconnus et presque tous incompris de nos jours. L'ἰχθύς ne surprendrait pas moins aujourd'hui qu'eût pu le faire, au IIe siècle, le « Sacré-Cœur de Jésus ».

2. Apollon criophore de Berlin. C. Friederichs, *Apollon mit der Lamm*, Berlin, 1861, pl. 1; S. Reinach, *Répertoire de la statuaire gr. et rom.*, in-12. Paris, 1898, t. II, p. 551, n. 2; A. Veyriès, *Les figures criophores dans l'art grec, l'art gréco-romain et l'art chrétien*, in-8°, Paris, 1884 (fascicule 39 de la *Biblioth. des écoles franç. d'Ath. et de Rome*), Catalogue, n. 5.

Bronze de Crète. *Annali dell' Instit. di corrisp. archeol.*, 1880, pl. S, p. 213; S. Reinach, *op. cit.*, t. II, p. 551, n. 4.

Bronzes campaniens (à Capoue). *Monum. inediti dell' Instit.*, t. XI, pl. VI, 3 *a*; S. Reinach, *op. cit.*, t. II, p. 551, n. 3, 5.

Hermès moscophore de l'Acropole. M. Theoxenon, *Les fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes*, dans la *Gazette archéologique*, 1888, t. XIII, pl. VII, p. 39; P. Paris, *op. cit.*, fig. 71; M. Collignon, *Hist. de la sculpt. grecq.*, in-4°, Paris, 1892, t. I, fig. 102; Rhomaïdès, *Les musées d'Athènes*, in-4°, Athènes, 1886, pl. 2; Baumeister, *Denkmäler des klassischen Alterthums*, in-4°. München, 1884-1888, fig. 356; *Gazette archéologique*, 1888, pl. 8; J. Overbeck, *Gesch. der griechischen Plastik*, Leipzig, 1893-1894, fig. 38; Brunn-Bruckmann, *Denkmäler griechischer und römischer Skulptur*, München, 1888-1897, pl. 6; A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, in-8°, Milano, 1901, t. I, fig. 18; S. Reinach, *Répertoire*, t. II, p. 551, n. 1; A. Veyriès, *Catalogue*, n. 1.

Hermès de Wilton House. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 658, n. 1545 *B*; cf. P. Paris, *op. cit.*, p. 182.

Bas-relief d'autel athénien. P. Paris, *op. cit.*, fig. 84. On peut également rapprocher de cette série monumentale archaïque, les monnaies de Tanagra qui sont du même style.

3. L'Hermès criophore de Wilton House est un modèle achevé de cette symétrie.

4. Dans l'Hermès de Wilton House on a tenté d'y remédier par l'ingénieuse

partie inférieure, grêle et roide. Le problème à résoudre consistait à rompre la symétrie, en sauvegardant l'équilibre ; à rendre le groupe flexible et naturel [1]. La voie ouverte par l'admirable faune au chevreau du musée de Madrid ne fut pas suivie. L'art classique parut hésiter, tâtonner [2] ; finalement, il se détourna de ce sujet ingrat sur lequel l'art chrétien devait échouer, malgré ses efforts et son obstination.

Il se pourrait que cet abandon d'un sujet difficile, par les maîtres grecs, ait une raison qui montre une fois de plus le sens exquis des conditions de l'art, par lequel ils se distinguent des artistes chrétiens. La donnée comportait une brebis ; on s'essaya à lui substituer un bélier, un bouc, un chevreau, mais on ne pouvait s'écarter beaucoup au delà, et la difficulté changeait d'aspect, elle ne disparaissait pas. Le style et la technique du bronze et du marbre ne s'accommodent pas des surfaces laineuses et crépues, des chairs flasques, des membres mous. La terre cuite se fût mieux prêtée, à cause de sa souplesse, à recevoir les vives impressions, les caprices, les écarts, les soubresauts de la verve, la touche frémissante du coup de pouce ; mais il ne pouvait s'agir d'introduire la terre cuite dans les usages auxquels on appliquait le marbre et le bronze. L'écueil était si réel que, de nos jours, Barye l'a reconnu. Ses grandes œuvres nous le montrent, faisant choix de fauves à la peau lisse ou au poil ras, au corps plein et musclé, aux courbes longues et fermes, aux articulations souples et précises. Les premiers peintres et sculpteurs chrétiens ne semblent pas avoir entrevu l'obstacle qu'ils affrontaient, et où ils vinrent tous se briser. Il faut ajouter, pour leur excuse, qu'ils n'eurent, pour les guider, que des ouvrages médiocres ou simplement satisfaisants, mais aucun de ces modèles irréprochables, dans lesquels ils eussent trouvé la solution aux difficultés qu'ils entreprenaient de résoudre, sans qu'on s'aperçoive qu'ils aient jamais soupçonné pleinement ces difficultés.

adaptation des talonnières relevées en ailettes courbes, de part et d'autre des chevilles, ce qui a pour effet d'élargir, en apparence, la base d'appui de la statue.

1. Le problème, tel qu'il s'était posé à Kalamis, est résolu dans l'admirable faune de Madrid. L'adolescent s'avance vivement vers la droite, tandis que le chevreau est jeté sur son épaule gauche. Clarac, *op. cit.*, pl. 726 *E*, n. 1671 *H*.

2. On recourut à un subterfuge. Onatas posa le bélier sur un des bras de la figure, tandis que le chiton, retombant également sur les deux bras, recouvre en grande partie le bélier qui, de la sorte, ne présente point de saillie hors de l'enveloppe générale de la figure.

Mais, en définitive, y a-t-il eu vraiment transmission de type de l'art antique à l'art chrétien ? Le Bon Pasteur a-t-il pour générateur exclusif et direct le criophore classique ?

C'est à Rome que nous devons essayer de résoudre cette question parce que, comme nous le montrerons plus loin, la sculpture chrétienne est tributaire de la peinture dont les monuments sont dispersés dans les catacombes romaines. Le type d'Hermès Criophore jouissait à Rome d'une certaine popularité, non seulement parmi les amateurs d'art et d'exotisme, mais parmi les fidèles du dieu tanagréen [1]. Néanmoins, la légende tendait de plus en plus à n'être qu'un prétexte ; une circonstance fortuite favorisa son développement. L'introduction d'Hermès Criophore dans le Panthéon romain eut lieu à cette époque où le goût public se portait avec passion vers les pastorales et la vie champêtre [2]. La légende du dieu de Tanagra était remplie de cette saveur champêtre. Hermès répondait si pleinement aux rêveries des amateurs de vie rustique qu'il n'y put suffire, il eut un sosie [3], Aristée, dont la légende s'était de bonne heure répandue en Cyrénaïque [4], en Sicile, en Sardaigne ; vers l'époque d'Auguste,

1. *C. I. Gr.*, t. III, n. 6272, à Rome, à Saint-Laurent *in Lucina*. Les pierres gravées représentent assez bien cette phase de l'évolution du type criophore, pendant laquelle se produit une recrudescence du caractère sacrificiel aux dépens du caractère pastoral. Il ne s'agit donc pas d'une abréviation, mais d'une véritable déviation, lorsque nous voyons Hermès représenté avec une tête de bélier, par exemple, Musée de Florence, cf. Beulé, dans la *Revue archéologique*, t. V, p. 364, pl. VIII, fig. 5 ; Collection Devonshire (signature ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ), cf. Beulé, dans le même recueil, p. 364, note 3, pl. VIII, fig. 4 ; Collection Carlisle, copie sur cornaline pâle, cf. Raspe, *A descriptive catalogue of ingraved gems*, in-4°, London, 1791, n. 2312 ; L. Natter, *Catalogue des pierres gravées tant en relief qu'en creux de Mylord comte de Bessborough*, in-4°, Londres, 1761, pl. 28 ; Cabinet de Stosch, cf. Winckelmann, *Description des pierres gravées du feu baron de Stosch*, in-4°, Florence, 1760, n. 400 ; même Cabinet, cf. *Ibid.*, n° 401 ; même Cabinet, cf. *Ibid.*, n. 402. Enfin, une pierre publiée par Lippert, *Dactyliotheca*, in-4°, Dresden, 1767-1776, scrin. III, I, 124, et par F. Wieseler et Ottf. Müller, *Denkmäler d. alten Kunst*, in-fol., 1854, II, XXIX, n. 321.

2. Un engouement analogue à celui de la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, en France.

3. Ou peut-être une réplique. La distinction entre les Criophores et les Aristées est malaisée. L'histoire d'Aristée est encore pleine d'obscurités. Cf. Daremberg-Saglio, *Dict. des antiq. gr. et rom.*, t. I, au mot *Aristaeus*.

4. Nouvelle coïncidence à relever entre les Aristées de la Cyrénaïque et le Bon Pasteur de la catacombe de Cyrène publié par Pacho ; A. Furtwaengler, *Masterpieces of greek sculpture*, London, 1895, p. 276.

elle était très populaire en Italie. Cependant, nous ignorons encore l'époque exacte à laquelle l'art hellénistique aborda la représentation de cette figure [1] qui offre, comme on peut le voir sur un bas-relief du Louvre, des rapports frappants avec le Bon Pasteur surgissant, de son côté, au milieu des mêmes circonstances, et bénéficiant du même engouement pour les pastorales et les « bergeries » (fig. 51, 52).



51. — Aristée, d'après Clarac. *Musée de sculpture*, pl. 122, n. 772.



52. — Bon Pasteur, d'après S. Reinach, *Répertoire*, t. II, p. 552, fig. n. 6.

Là se trouve, pensons-nous, l'explication du type Criophore chrétien. L'impulsion donnée à la littérature mythologique et rurale par Théocrite, Moschus et Bion le Smyrnéen se fait sentir dans l'art du paysage. Les peintures campaniennes nous montrent la prédilection avec laquelle on traite le paysage mythologique et galant. L'idylle

1. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 736, n. 1788; pl. 740, n. 1787; pl. 742, n. 1790, 1793; cf. pl. 266, n. 2431, sont d'un âge qui ne permet pas de les prendre pour des Aristées. Au contraire, la terre cuite de la collection de Janzé provenant de l'Italie méridionale, cf. De Witte, *Choix de terres cuites antiques du Cabinet de M. le vic. de Janzé*, in-fol., Paris, 1857, pl. III, n. 2; cf. de Chanot, dans la *Gazette archéologique*, t. IV, p. 163; la terre cuite d'Amrith (Marathos) sur la côte de Syrie, faisant partie de la collection Gréau, cf. *Gazette archéol.*, t. IV, p. 104, n. 2; la terre cuite de Kerstch (remblai de la montagne de Mithridate), aujourd'hui au musée de l'Ermitage, cf. *Comptes rendus de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, 1869, p. 28, note 5; pl. XVI, p. 36; *Atlas*, 1870-1871, pl. V, n. 4, sont du type classique et on peut y supposer des réminiscences du type traditionnel. On ne saurait toutefois les qualifier d'Hermès et la dénomination d'Aristée demeure problématique. — La représentation des enfants criophores appartient à une tradition particulière. Cf. E. de Chanot, dans la *Gazette archéologique*, t. IV, p. 17, p. 100; F. Lenormant, *Supplément à l'article sur les divinités criophores*, dans la même revue, p. 162, et du même auteur, *Observations sur l'enfant criophore de la statue de bronze de Rimat et de l'autel latino-palmyrénien du Musée du Capitole*, dans la même revue, p. 163. Sur ce groupe d'enfants criophores cf. : 1° celui de Rimat, près de Saïda (Syrie); Babelon-Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques d la Bibl. nat.*, in-8°, Paris, 1895, n. 450; *Gazette archéol.*, 1885, t. IV, pl. XXV; Lajard, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, nouv. sér., t. XX, 2e partie, p. 27 sq., pl. IV [1]; Venturi, *Storia*, t. I, p. 23, fig. 20; S. Reinach, *Répert.*, t. II, p. 552, n. 1; — 2° celui de l'autel du Capitole,

charmante dont s'amusaient les anciens était moins l'expression de la croyance que l'expression du sentiment, et ce fut l'originalité de la conception chrétienne du Bon Pasteur de satisfaire la préoccupation d'instruire sans renoncer à suivre le goût du temps. Comme nous l'avons fait observer pour la fable de Psyché, on remontait aux origines du mythe, à cette époque où les paysages sont encore presque divins et traversés par des dieux. Depuis les églogues de Théocrite et de Virgile et les peintures campaniennes, les dieux s'étaient mêlés aux demi-dieux, on avait introduit ensuite quelques bergers illustres, on en était venu bientôt à des bergers quelconques. D'un coup d'aile, les artistes chrétiens s'étaient relevés jusqu'à l'origine des représentations pastorales, et, dans leur paysage, c'était bien un Dieu qu'ils montraient dans l'attirail d'un berger. Les figures criophores païennes n'avaient pas eu un autre commencement.

Les statues et les gemmes antiques ne nous donnent aucune raison de penser qu'en dehors de leur attribut caractéristique, les figures criophores dussent porter un vêtement toujours identique. Celui qui convenait le mieux était le vêtement ordinaire des pâtres : tunique à l'exomide, bottines ou endromides, bâton, flûte, pannetière, jambières, parfois la pèlerine. Tout ce vestiaire se retrouve chez les figures rustiques des peintures campaniennes. Les artistes chrétiens l'ont adopté, eux aussi, non point, croyons-nous, parce que le type criophore l'avait consacré, mais parce qu'on ne pouvait songer à représenter un berger autrement que comme un berger, et que, païens ou chrétiens, avaient sous les yeux le modèle vivant unique qu'ils ne pouvaient pas, sous peine d'être incompris, ne pas reproduire.

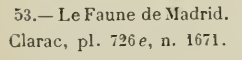
Nous avons dit que les artistes chrétiens n'avaient pas soupçonné la difficulté qui avait rebuté les artistes de l'époque classique et qu'ils n'avaient jamais varié le type de Bon Pasteur, debout, les jambes rapprochées ou légèrement écartées, la brebis chargée en travers sur les épaules, les pattes retenues, le berger immobile. Nous devons faire une exception en faveur d'un sarcophage, qui paraît être du IIe siècle et sur lequel quelques symboles ont été des-

cf. Lajard, *op. cit.*, pl. I, n. 2 ; — 3° celui de Myrina, aujourd'hui au musée de l'école franç. d'Athènes, cf. A. Veyriès, p. 51, n. 11, p. 60, fig. Ce dernier est peut-être un Atys. Une autre catégorie, celle des jeunes esclaves, que plusieurs fresques nous montrent portant le bélier du sacrifice, est indépendante de la tradition des criophores, cf. *Scavi di Pompei*, t. I, p. 189-190, pl. VI ; Woermann, *Geschichte der Malerei*, p. 116, fig. 30.

sinés à la pointe, et pour un autre du IIIe siècle, montrant un berger posant la brebis sur les épaules [1].

L'artiste a entrevu quelque chose du problème et l'a en partie résolu. Chose remarquable. sa solution concorde très exactement avec celle de cet autre artiste auquel nous devons le Faune de Madrid. Tous deux ont compris que le criophore devait être mis en mouvement [2]. Tous deux l'ont fait marcher, dans la même direction, à la même allure ; mais l'auteur du Faune [3] a fait plus, il a jeté le fardeau sur l'épaule gauche, dissimulé la masse, dégagé la tête du pasteur (fig. 53), l'auteur du sarcophage de Livia Primitiva [4] a touché du doigt la solution (fig. 54). La marche du criophore rompait la symétrie, menaçait l'équilibre, il a donc relevé le bras gauche par-dessus la tête afin d'assurer le fardeau, mais il s'en est tenu là. L'animal est demeuré ainsi qu'un lourd paquet, massif et informe, noyant la tête du jeune berger dans une masse laineuse énorme qui enlève à l'œuvre le caractère de sveltesse qu'elle a failli atteindre. Faudra-t-il aller jusqu'à entrevoir un rapport entre les deux ouvrages que nous rapprochons, cela nous semblerait bien prématuré, mais le rapprochement lui-même subsiste, et il ne peut être superflu de s'y être arrêté.





53.— Le Faune de Madrid. Clarac, pl. 726 *e*, n. 1671.



54. — Bon Pasteur de Livia Primitiva. J. Wilpert, *Principienfragen*, pl. I, n. 1.

Les considérations générales qui précèdent, bien loin d'exclure le détail minutieux des confrontations [5], font entrevoir tout ce que celles-

1. P. Lasinio, *Raccolta di sarcofagi urne e altri monumenti di scultura del Campo Santo di Pisa*, in-4°, Pisa, 1814, pl. XXXX.

2. Une gemme du cabinet de Berlin montre le Bon Pasteur, le *pedum* à la main, dans une attitude qui semble indiquer la marche, cf. F. Becker, *Rom's altchristliche Coemeterien*, in-8°, Dusseldorf, 1874, p. 3.

3. Clarac, *Musée de peinture*, pl. 726 *e*, n. 1671 II.

4. J. Wilpert, *Principienfragen des christl. Archäol.*, in-8°, Freiburg im B., 1889, pl. I, n. 1. Il faut, pour être juste, reconnaître le mérite de l'auteur du sarcophage du Campo Santo de Pise, cf. Lasinio, *Raccolta dei sarcofagi*, in-4°, Pisa, 1814, pl. XXXX.

5. Comparer le Bon Pasteur entre les Saisons, Bottari, *Sculture e pitture*,

ci pourront donner de précision dans un sujet dont plusieurs aspects sont encore un peu flottants.

La question des rapports de dépendance qui existent entre l'art des chrétiens et l'art hellénique a été exposée jadis avec une ingéniosité préjudiciable à la solidité de la thèse. Néanmoins, dans ses conclusions, le « Discours sur les types imitatifs propres à l'art du christianisme » a gardé une véritable valeur [1]. Des études portant sur des points particuliers ont amélioré, précisé, rectifié ou confirmé la théorie des emprunts plus ou moins serviles de l'art des chrétiens à celui des païens [2]. Ces emprunts nous laissent apercevoir plusieurs courants d'idées bien distincts, suivant qu'ils concernent tel ou tel type ; il est aisé d'en ressaisir quelque chose au moyen des applications qui en furent faites.

Un premier mode d'emprunt consiste dans la reproduction pure et simple d'un type. Par exemple *genii* et *junones* remplissent dans l'art hellénique un emploi plus ornemental que mythologique [3] ; on les adopte chez les chrétiens pour rendre le même service. Amours moissonneurs, amours vendangeurs, génies funèbres n'ont que des attributions conventionnelles dans l'art chrétien comme dans l'art païen. Un autre mode consiste dans la substitution d'un type à un autre sans que l'image en reçoive aucune modification. C'est le cas pour Orphée qui conserve son attitude et ses attributs, mais qui, au lieu de représenter le chantre de Thrace domptant les bêtes féroces par le pouvoir de sa voix, représente le Christ domptant les âmes rebelles par la puissance de sa parole [4].

in-fol., Roma, 1735, t. I, p. 121. t. II, p. 17, avec un berger aegophore, le *pedum* à la main, une draperie jetée sur le bras, entre les Saisons, au tombeau des Nasons. Bellori, *Pict. antiq. sepulc. Nason.*, in-fol., Romae, 1750, pl. XXII, p. 58. Autre représentation du Bon Pasteur entre les Saisons au cimetière de Pontien ; Bottari, *op. cit.*, t. I, pl. XLVIII, p. 211.

1. Raoul Rochette, dans les *Mémoires de l'Académie des inscript. et bell.-lett.*, t. XIII, p. 153 sqq.

2. Piper, *Mythologie und Symbolik der christlichen Kunst*, in-8°, Weimar, 1847 ; on verra, par la bibliographie que nous donnons dans les notes qui suivent, l'impossibilité d'entreprendre ici une bibliographie pour l'ensemble du sujet.

3. Leur destination mythologique était d'être preposés à chaque âme individuelle. Mais l'*hiatus* entre cette charge et la doctrine chrétienne sur les anges gardiens paraît presque aussi large que celui qui existe entre les génies au vol soutenant l'image du défunt et les anges portant les âmes au lieu de leur dernier séjour.

4. Sur cinq représentations d'Orphée, deux laissent voir l'influence de

Un troisième mode d'emprunt se remarque dans l'épisode de Noé dans l'arche qui n'est, pour ainsi dire, qu'une superposition d'un type à un autre type, celui de Danaë et de Persée dans leur petit esquif [1]. Un autre cas est celui qui fait retrouver dans un type ou un épisode, celui d'Adam et Ève et du serpent par exemple, la combinaison de plusieurs représentations. On peut en effet le retrouver dans un nicolo de l'époque impériale qui représente Médée occupant le serpent enroulé sur l'arbre, tandis que Jason décroche la toison d'or [2] et encore sur un bas-relief représentant Hercule au jardin des Hespérides [3]. L'adoption du mythe d'Éros et Psyché montre la sélection d'un épisode déterminé emprunté à un mythe antique et l'adoption pure et simple du type classique pour interpréter les épreuves de l'âme fidèle et sa réunion à l'objet divin de son amour. Enfin, dans la figure du Bon Pasteur, nous observons un mode d'emprunt consistant à altérer progressivement le type classique que nous ne rencontrons pas une seule fois (comme c'est le cas pour Orphée), traité en conformité absolue avec le modèle païen [4].

l'art classique servilement reproduit, les trois autres font apercevoir une tendance à altérer le type consacré en le rapprochant et le confondant même avec le Bon Pasteur paissant un troupeau.

1. Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, in-4°, Paris, 1836, p. 181, 191, pl. xiv; p. 491, pl. xiv; *Museo borbonico descritto ed illustrato*, in-fol., Napoli, 1824 sq., t. ii, p. xxx; *Monumenti dell' Instituto di corrisp. archeol.*, 1856, pl. viii.

2. A. Furtwaengler, *Die antiken Gemmen*, in-4°, Leipzig, 1900, t. ii, p. 282, pl. lxii, n. 27 : *Medea tränkt die Schlange, während Jason das am Baume hängende goldene Fliess ergreift*. Voir *Dictionn.*, t. i, fig. 897.

3. C. Zoëga, *Li bassirilievi antichi di Roma*, in-fol., Roma, 1808, t. ii, pl. lxiv. Cf. Winckelmann, *Monumenti antichi*, in-fol., Roma, 1767, t. iii, p. 146, planche en regard. Dans l'ouvrage cité de Zoëga, t. II, pl. lxxxi, comparez encore « Zagreo lacerato dai Titani » avec les représentations du massacre des Innocents. Voir *Dictionn.*, t. i, fig. 898.

4. A. Veyriès, *Les figures criophores dans l'art grec, l'art gréco-romain et l'art chrétien*, in-8°, Paris, 1884; S. Reinach, *Enfant criophore, statuette en bronze du Cabinet des médailles*, dans la *Gazette archéologique*, 1885, t. x, p. 215 sq. ; A. Milchhoefer, *Bronzi arcaici di Creta*, dans *Annali dell' instituto di corrisp. archeol.*, 1880, Roma, p. 213 ; Karl Friederichs, *Apollon mit dem Lamm*, in-8°, Berlin, 1861 ; C. Bayet, *Recherches sur la peinture et la sculpture chrétiennes en Orient*, in-8°, Paris, 1879, p. 30 ; Kondakov, *Monuments byzantins de Constantinople* (en russe), Odessa, 1886, p. 229 ; Daremberg-Saglio, *Dictionn. des antiq. grecq. et rom.*, t. i, au mot *Aristaeus*; De Rossi, *Statua del Buon Pastore scoperta in Roma presso la porta Ostiense*, dans *Bull.*

Tous ces sujets appartiennent à l'art classique [1], ainsi que les génies funéraires fréquents sur les sarcophages, mais inconnus dans nos fresques [2]. Il en est de même des têtes humaines ou autres ceintes de couronnes ou de feuillage, et employées en guise d'ornement que nous voyons apparaître dès la première moitié du Ier siècle dans la deuxième niche de la galerie des Flaviens [3] et qui garderont la vogue, ainsi que les petits amours, jusque pendant le cours du IVe siècle. Ces têtes ornementales humaines sont moins rares que les crânes d'animaux. Ceux-ci, innombrables dans l'art classique, ne reparaissent chez les artistes chrétiens que d'une manière exceptionnelle [4], de même que les masques dont nous ne connaissons qu'un seul type [5], dans un *arcosolium* du cimetière de Calliste, et sur le sarcophage d'Annius Cato [6]. Nous ne pouvons citer qu'un seul cas dans lequel les têtes ornementales symbolisent les saisons, c'est à la voûte de la *Cappella greca* où une seule tête s'est conservée qui, couronnée de lis et d'épis, représente l'été [7].

La peinture d'animaux et de paysage nous offre, elle aussi, son contingent d'emprunts à l'art classique. Un plafond de la catacombe de Saint-Hermès [8] est orné de poissons disposés d'une manière identique à celle qu'on observe sur la voûte d'un cubicule

di arch. crist., 1887, p. 136, réimprimé dans *Bull. archeol. comunale*, 1889, p. 131 sq. ; *Roma sotterranea*, t. I, p. 346 ; t. II, p. 235 ; t. III, p. 439 ; Homolle, *Statuette du Bon Pasteur*, dans la *Revue archéologique*, 1876, t. XVII, XXXII ; Bergner, *Der gute Hirt in der altchristlichen Kunst*, in-8°, Berlin, 1890 ; Ficker, *Die altchristlichen Bildwerke im christlichen Museum des Laterans*, in-8°, Leipzig, 1890, p. 38 sq. ; R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, in-8°, Paris, 1903, p. 61.

1. D'autres encore dont nous avons parlé dans le *Dictionn. d'archéol. chrét.*, au mot *Ange*. Cf. C. Robert, *op. cit.*, t. I, pl. XIV, XLIII.

2. Voir *Dictionn.* au mot *Amours*. Cf. C. Robert, *op. cit.*, t. I, pl. XV.

3. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 8[1]. Le dessinateur de Bosio nous a fait connaître les peintures d'un hypogée détruit de la via Latina, mais il a pris le feuillage qui entoure la tête pour des serpents et a introduit ainsi un type de Méduse dans l'art catacombal. Cf. J. Wilpert, *Die Katakombengemälde und ihre alten Kopien*, in-4°, Freiburg im Br., 1891, pl. 24, fig. 5, 6.

4. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 55, 100 : crânes de moutons, l'un de la première moitié du IIIe siècle, l'autre de la deuxième moitié du même siècle.

5. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, pl. VI, n. I. Boldetti a publié une tessère offrant un masque, 101a.

6. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 976.

7. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 8[2], 13; Le même, *Fractio panis*, pl. VI, p. 25 ; A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. I, p. 7, fig. 5.

8. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 114.

de la catacombe juive de la Vigna Randanini [1]. L'explication ne peut faire l'objet d'un doute. Si l'artiste juif et le chrétien [2] ont employé le même motif, c'est qu'ils puisaient à la même source, travaillaient d'après les mêmes modèles, étaient élèves des mêmes ateliers ; voilà comment ils ont pu arriver à s'imiter sans le savoir, et même sans se connaître. On a souvent reproduit et commenté un petit motif décoratif représentant une brebis debout ou bondissant auprès d'un vase de lait accroché à une houlette. Ce sujet compte parmi les plus anciens puisqu'il apparaît dans la crypte de Domitille dès la fin du Ier siècle [3]; il reparaît au IIIe siècle dans le cubicule contigu [4]. Or nous trouvons dans les catacombes l'archétype de ce gracieux sujet. C'est au cimetière de Calliste, mais ici nous sommes ramenés à l'Hermès criophore, car la brebis bondit cette fois non plus autour de la houlette, mais devant le caducée de Mercure [5]. Ce rapprochement a d'autant plus d'importance que le symbolisme eucharistique du motif est plus clair, et que le sujet reparaît plus fréquemment [6].

Le nombre des animaux représenté est assez grand. Aucune catacombe romaine ne peut probablement rivaliser à ce point de vue avec la catacombe de Saint-Janvier, à Naples. Dans la partie excavée au cours du IIIe siècle [7], la persistance des images païennes est caractéristique [8]. Non seulement on y revoit tous les animaux, réels ou chimériques, gazelles, panthères, dauphins, hippocampes, qui s'agitaient sur le fond rouge des décors pompéiens, entre les mêmes colonnettes, les mêmes festons, les mêmes vases, mais on a laissé s'introduire les divinités inférieures du polythéisme qui accompagnaient depuis si longtemps ces animaux, et ainsi tritons et

1. Th. Roller, *Les catacombes de Rome*, in-8°, Paris, 1881, t. I, pl. IV.

2. A plus forte raison si les artistes (ou l'artiste) n'étaient ni juifs ni chrétiens.

3. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 7².

4. Bosio, *op. cit.*, p. 249 ; Garrucci, *Storia*, t. II, pl. 29, fig. 1. C'est le *cubicolo III* de Bosio.

5. J. Wilpert. *Le pitture*, pl. 136¹. Première moitié du IVe siècle.

6. Principalement dans la crypte de Lucine et dans la catacombe *ad duas lauros*. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 24, 96, 158², 163¹. Nous avons rencontré le bélier devant la mulctra et le caducée sur les fresques de la Vigna Randanini. Garrucci, pl. 489, n. 8.

7. L. Lefort, *Étude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie*, in-12, Paris, 1885, p. 107 sq.

8. R. Garrucci, *Storia*, pl. 90 sq.

amours chevauchent sur les hippocampes ou voltigent sur les gazelles [1]. Sur les parois, décorées à la même époque et d'après le même système, se voit un médaillon formé par quatre lignes concentriques, au centre bondit un bouc ithyphalle [2].

Les volatiles représentés de préférence sont les colombes et les paons ; on trouve rarement les canards et une fois seulement un perroquet du plus beau plumage ; dans le lucernaire de la crypte de Saint-Janvier, où se trouve représentée toute une volière, on voit des fauvettes à tête noire et une huppe, les autres espèces ne peuvent plus être identifiées. D'ordinaire les paons sont perchés sur un globe et ils font la roue, mais sur une fresque de la deuxième moitié du IVe siècle au cimetière de Cyriaque, nous voyons un paon tenir une couronne entre ses pattes [3]. Au cubicule d'Ampliatus deux paons sont affrontés à une épitaphe [4]. La plupart de ces animaux se retrouvent dans les fresques campaniennes, il faut toutefois faire une exception pour la colombe portant dans son bec ou entre ses pattes le rameau d'olivier, l'origine de ce symbole n'a rien de commun avec l'art hellénique. Dès le IIe siècle il a été détaché de l'épisode de Noé dans l'arche.

Les paysages proprement dits ne nous sont connus dans les fresques des catacombes que par un unique exemple datant de la fin du Ier siècle et ornant la lunette d'un *arcosolium* dans la crypte de Domitille [5]. Plus fréquents sont les paysages servant de fond de tableau à un épisode historique, mais il existe encore une autre catégorie représentée au cimetière de Domitille vers la deuxième moitié du Ier siècle [6], et dans la crypte de Lucine au début du siècle suivant [7]. Ces paysages très simplifiés ne représentent qu'un ou deux arbres, celui du premier paysage est d'une grandeur énorme et semble très vieux ; dans le deuxième paysage, les arbres sont sans feuilles et servent de cadre à un autel champêtre sur

1. V. Schultze, *Die Katakomben von San Gennaro dei Poveri in Neapel*, in-8°, Iéna, 1877.

2. R. Garrucci, *op. cit.*, pl. XCIV. Cette paroi avait été recouverte au IXe siècle, mais la chute d'un morceau d'enduit a rendu un baptême du Christ du VIIIe siècle et le médaillon dont nous parlons.

3. R. Garrucci, *op. cit.*, t. II, pl. 59, fig. 2 ; J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 241.

4. Wilpert, pl. 30¹. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 444.

5. Wilpert, pl. 6².

6. Wilpert, pl. 7³. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 878.

7. Wilpert, pl. 24²; pl. 83², dans la crypte de Domitille, deuxième moitié du IIIe siècle.

lequel repose le symbole du sacrifice. Cette peinture étant du début du IIe siècle on constate qu'à cette époque la substitution du symbolisme chrétien au symbolisme païen a eu lieu. En effet, le petit tertre qui sert d'autel supporte le vase de lait allégorique de l'eucharistie et, de chaque côté de cet autel champêtre, se voient deux brebis qui représentent les fidèles. Si nous remontons aux peintures qui ne sont guère plus anciennes que d'un demi-siècle, on voit que la substitution ne s'est pas encore faite. Le vieil arbre du paysage de Domitille n'offre aucun signe de culte, mais un autre paysage, le plus ancien de tous, datant de la deuxième moitié du Ier siècle, et exécuté dans l'hypogée des Flaviens, laisse reconnaître une scène de sacrifice champêtre [1], s'accomplissant parmi les arbres, les *hermulae*, les colonnettes servant d'autels. De pareils sujets ont été trouvés à Rome parmi les ornements d'une chambre située à droite de la « maison de Livie », dans le tombeau des Pancraces, sous la Via Latina, dans la maison contemporaine du siècle d'Auguste découverte près de la Farnésine. Nous savons d'ailleurs que le culte des arbres et des sacrifices champêtres était très répandu [2]. A la fin du IIIe siècle ou au début du siècle suivant, nous retrouvons dans une fresque du cimetière de Domitille le Bon Pasteur appuyé à un « arbre sacré » placé au centre du tableau [3].

Les guirlandes de fleurs et de feuillage, les vases de fleurs et les pyramides de feuillage que nous rencontrons dans les catacombes sont autant de souvenirs de l'art classique [4]. A mesure que le temps s'écoule, on voit s'introduire quelques légers changements; les guirlandes prennent l'aspect de cordons fleuris d'un volume toujours égal [5] avec des fleurs enfilées. L'influence de l'art antique s'exerçait jusque dans ces détails. On peut s'en convaincre en comparant les guirlandes en forme de cordons fleuris formant la décoration d'une chambre souterraine trouvée sur le mont *Coelius*, près de l'église de Saint-Étienne-le-Rond [6]. On fait des rapprochements semblables

1. Wilpert, pl. 6¹.
2. Fronton, *Epist. ad Verum imperat.*, II, 6 (édit. Naber, p. 133) : ... *Respirabi igitur et revalui, et apud omnes foculos, aras, lucos sacros, arbores sacratas, nam rure agebam, supplicavi.* Cf. *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturg.*, au mot *Arbres*, t. I, col. 2691-2709.
3. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 122².
4. *Ibid.*, pl. 2, 12, 25, 38.
5. *Ibid.*, pl. 51², 52, 86, 96, 97, 109¹, 116¹, 141, 143², 184, 251, 252.
6. P. Bellori et de la Chausse, *Picturae antiquae cryptarum romanarum et sepulcri Nasonum*. in-fol., Roma, 1750, pl. XIV, p. 36 ; d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*, in-fol., Paris, 1823, t. V, pl. V, n. 7.

pour les vases, les coupes de fleurs et de fruits, les candélabres. Les dessins géométriques eux-mêmes sont inspirés par les modèles en faveur dans les ouvrages classiques, un motif de lignes en échiquier rappelle même les décorations usitées dans les chambres sépulcrales des Étrusques [1]. Nous avons déjà parlé des architectures chimériques qui se voient dans le cubicule d'Ampliatus et des rapports qui existent entre cette ornementation et celle des habitations campaniennes et romaines. La décoration de la *Cappella greca* comporte un mélange de fresques et d'architectures d'un intérêt d'autant plus grand que cette crypte est la seule qui nous montre encore appliqué le mode classique d'ornementation des parois [2].

Ce que nous avons exposé touchant les emprunts faits à l'art classique lorsqu'il ne s'agissait que de types purement ornementaux explique à plus forte raison les emprunts de types ayant une signification symbolico-religieuse, c'est-à-dire : les personnifications, les saisons de l'année et le personnage d'Orphée.

C'est au III[e] et au IV[e] siècle que nous constatons l'introduction dans l'art catacombal des personnifications empruntées au cycle cosmique : le soleil, deux fois ; l'Océan et le fleuve du Tigre, une fois chacun [3]. Il faut reconnaître qu'il était presque impossible aux artistes chrétiens de s'écarter des types consacrés sous peine de devenir inintelligibles et de renoncer à leur dessein. La concession faite aux artistes était d'ailleurs assez large pour leur permettre de travailler à des ouvrages d'aspect païen. Tertullien, tout rigoriste qu'il était, distinguait entre les ouvrages que leur destination indifférente, *simple xornamentum*, neutralisait pour ainsi dire et les ouvrages fabriqués dans un but d'idolâtrie, *idololatriae causa* [4]. Les canons d'Hippolyte, qui pourraient être contemporains de Tertullien [5], ne se montrent pas moins indulgents. L'artisan, disent-ils, qui après son baptême aura travaillé à une idole ou à un objet idolâtrique sera excommunié, sauf dans le cas de ces objets qui sont

1. Cubicule de face dans la crypte de Miltiade.

2. J. Wilpert, *Fractio panis*, p. 27 sq., pl. I, II. La catacombe de la Nunziatella et plusieurs autres offrent quelques traces de ces architectures chimériques, cf. J. Wilpert, *Le pitture*, p. 27 sq.

3. *Ibid.*, pl. 56, 134, 160², 212.

4. *Adv. Marcionem*, l. II, c. XXII, *P. L.*, t. II, col. 337. Comparer ce que dit Clément d'Alexandrie touchant les anneaux, *Paedagog.*, l. III, c. XI. *P. G.*, t. VIII, col. 633.

5. La question de savoir s'ils sont romains ou égyptiens est encore litigieuse, ils ont certainement subi une influence romaine.

d'un usage courant [1]. Nulle difficulté dès lors à ce qu'un artiste représentât dans les catacombes la personnification de la mer, d'un fleuve ou du soleil. Pour ce dernier sujet nous voyons même qu'on n'avait aucun scrupule. On lit dans la Passion des quatre Couronnés que ces artistes fabriquaient des Victoires, des Éros, le Soleil sur son char : *fecerunt simulacrum Solis cum quadriga... Victorias, Cupidines* [2]. C'est par une semblable tolérance qu'on s'explique la trouvaille sur la chaux d'un *loculus* du cimetière de Sainte-Agnès d'une pierre annulaire de cristal opalin représentant une bacchante assise sur un lion, et dans la catacombe de Domitille de figurines en os représentant Mercure ou d'autres divinités. A ces personnifications, Mgr Wilpert en ajoute une autre. Quatre fresques du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin [3], appartenant toutes à une période qui ne s'écarte pas des années extrêmes 300-360, représentent des banquets funèbres. Ce qui tend à prouver que nous avons ici des scènes réalistes, c'est que le nombre des convives varie dans chaque banquet. Deux personnages cependant reviennent

1. H. Achelis, *Canones Hippolyti*, in-8°, Leipzig, 1891, canon 11, p. 79.

2. *Passio SS. Simproniani, Claudii, Nicostrati, Castorii et Simplicii* (édit. Wattembach), dans *Sitzungsberichte der k. preuss. Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1896, t. II, p. 1293 sq.; W. Wattembach, *Untersuchungen zur röm. Kaisergeschichte*, in-8°, Leipzig, 1870, t. III, p. 324-379; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1879, p. 45-88. Renan, *Marc-Aurèle*, in-8°, Paris, 1883, p. 597, écrit ceci : « Une foule d'arts et de métiers, dont la profession entraînait des rapports avec l'idolâtrie, étaient interdits aux chrétiens. » Il se réfère à Tertullien, *De idololatria*, en entier. Voir l'étude de ce traité par P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, in-8°, Paris, 1901; t. I, p. 274 sq.; C. Guignebert, *Tertullien, Études sur ses sentiments à l'égard de l'empire et de la société civile*, in-8°, Paris, 1901, p. 355-362. On verra par notre étude critique ce qu'on peut retenir de la phrase citée et de la suivante : « La sculpture et la peinture, en particulier, devenaient presque sans objet : on les traitait comme des ennemies (Tertullien, *Contre Hermogène*). Là est l'explication d'un des faits les plus singuliers de l'histoire, je veux dire de la disparition de la sculpture dans la première moitié du IIIe siècle. Ce que le christianisme tua d'abord dans la civilisation antique, ce fut l'art. » Or le recueil des *Pitture delle Catacombe romane* contient 476 reproductions (dont un certain nombre de « détails ») auxquelles il faut ajouter les peintures détruites, les peintures perdues, les peintures volées. En ce qui concerne la sculpture, nous maintenons l'explication donnée au début de cet ouvrage. Quant à la glyptique et autres arts, nous remettons la démonstration à l'inventaire complet des monuments figurés de l'art chrétien du Ier au VIIIe siècle.

3. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 133[3], 157, 184; *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturg.*, t. I, fig. 184, 188, 189, 190.

constamment et portent invariablement les noms de Agape et Irène. Leurs fonctions sont également identiques, elles mélangent d'eau chaude la boisson des convives. Le fait de cette quadruple rencontre « exclut la possibilité d'accorder une existence réelle à ces personnages qui doivent être des personnifications idéales de la charité et de la paix, personnifications sans précédent dans l'art classique et qui sont bien cette fois la propre création des artistes chrétiens »[1]. Cette conclusion ne découle pas nécessairement d'une circonstance accidentelle qui n'est pas unique. Les noms d'Agape et d'Irène, dans lesquels on croit voir une rencontre trop fortuite pour n'être pas voulue, se trouvaient fréquemment réunis dans une même famille et portés par deux sœurs. C'est ce que nous voyons dans les actes des saintes Agape, Irène et Chionie, martyrisées à Thessalonique en l'année 304[2]; et dans une épitaphe du cimetière de Saint-Hermès[3].

AGAPE·QVAE·VIXIT·
ANN·V·M·II·DIEB·XXI·
IRENE·QVAE·VIXIT·ANN·III·
M·VII·DIEB·V·
IVLIVS·VRBANVS·PATER.
FECIT· (*ancre*)

Muratori a publié l'épitaphe suivante[4] :

AGAPE ET RVSTICA ET ERENE
FECERVNT SIBI LOCVM
TRISOMVM

Fabretti a donné également un marbre avec ces deux noms réunis sur une même personne. On voit par là que leur rencontre sur quatre fresques ne constitue pas un fait anormal puisque nous pouvons citer trois textes authentiques offrant ces mêmes noms rapprochés. Il paraît donc plus probable que Agape et Irène ne sont pas nécessairement des personnifications.

Païens et chrétiens ont fait usage de têtes, de bustes et de génies

1. J. Wilpert, *op. cit.*, p. 31.

2. *Acta SS. Agapes, Chioniae, Irenes*, n. 2, dans Ruinart, *Acta sincera*, in-4°, Parisiis, 1689, p. 421 sq.

3. Th. Roller, *Les catacombes de Rome*, in-fol., Paris, 1881, t. I, pl. X, n. 27.

4. Muratori, *Novus thesaurus veter. inscript.*, in-fol., Mediolani, 1739, p. MDCCCXXI, 3, répétée p. MDCCCLXX, 10.

pour personnifier les saisons de l'année [1] par lesquelles les uns et les autres symbolisaient la résurrection [2]. Ici encore l'imitation est sinon servile du moins très étroite et la dépendance évidente. Enfin, dans la personnification d'Orphée [3], deux fresques reproduisent sans changement aucun le type classique [4], mais dès la deuxième moitié du IIe siècle une confusion, très probablement voulue, s'établit entre Orphée et le Bon Pasteur [5].

Une personnification qui nous paraît tout à fait probable se trouve au cimetière de Calliste dans la chambre des Sacrements A [6].



55. — Vénus. Terre cuite de Campanie.

56. — Peinture de la Casa di Apollo à Pompéi. D'après Gusman, *Pompéi*, p. 141.

On y voit dans un nimbe ovale le buste d'un adolescent imberbe de la tête duquel partent deux faisceaux de rayons. L'emprunt au type classique d'Hélios est évident, mais déjà on reconnaît l'altération,

1. Fabretti, *Inscript. antiq.*, in-fol., Romae, 1699, p. 553, n. 37; Boldetti, *Osservazioni*, in-fol., Roma, 1720, p. 55, avec des coupures différentes pour les lignes et les variantes : COI au lieu de COC; D au lieu de DM; et IANN au lieu de IAN.

2. Voir le catalogue descriptif dans J. Wilpert, *op. cit.*, p. 32-36, pl. 8[2], 13, 32-34, 100, 161, 162[1]; Bosio, *Roma sotterr.*, p. 223.

3. *Ibid.*, p. 295 sq.

4. *Ibid.*, p. 222 sq.

5. Wilpert, pl. 55[1]. Cf. Bosio, *op. cit.*, p. 239; Aringhi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 547; Bottari, *Scult. e pitture*, t. II, p. 63; Garrucci, *Storia*, t. II, pl. 25; J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 229; Bosio, p. 255; Aringhi, t. I, p. 563; Bottari, t. II, pl. 71; Garrucci, t. II, pl. 30.

6. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 37[3], 98; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1887, pl. VI; Le même, *Roma sotterranea*, t. II, pl. X, XVIII[2].

intentionnelle peut-être, par les artistes chrétiens qui ont ajouté le bras droit au buste [1].

L'apparition des rayons et plus tard du nimbe autour de la tête sont encore des traces de l'influence classique. Nous avons montré ailleurs [2] comment l'adoption du type de la Niké antique avait conduit à reproduire des statues munies du fil de métal destiné à protéger la tête contre les avaries légères. On ne doit pas négliger cette donnée dans la recherche des origines du nimbe, mais il faut tenir compte également d'une autre série de faits. Une statuette de Vénus en terre cuite venant de la Campanie [3] (fig. 55) et une peinture de la *Casa di Apollo*, à Pompéi [4] (fig. 56), nous montrent l'emploi du nimbe comme marque d'honneur. L'auréole de la statuette est pleine et ne sert donc plus de préservatif, les auréoles des personnages peints sont pleines également et de couleur bleue. C'est un nouveau point à considérer comme acquis pour l'histoire des emprunts de l'art chrétien à l'art profane [5].

Un autre témoignage de l'influence de l'art profane sur l'art chrétien se trouve dans le fait que la décadence de l'art parmi les païens amena la décadence parmi les chrétiens. Les premiers étaient en possession de traditions, de recettes et de ressources qu'ils négligèrent de plus en plus. Incontestablement ils tenaient les destinées de l'art entre leurs mains, si on songe que c'est aux artistes païens qu'allaient les commandes nécessitées par les grandes constructions des Césars, des Flaviens et des Antonins ; que toutes les ressources leur étaient prodiguées et que cependant, dès le temps des Flaviens qui rebâtirent en partie Pompéi, on constate la décadence du goût et l'affaiblissement de la technique. Les décorations sont encore élégantes, mais les tympans ne reproduisent plus guère que les chefs-d'œuvre des siècles antérieurs, les ouvrages des peintres grecs [6]. Par ce côté encore les peintres campaniens peuvent être rapprochés

1. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 39[2].

2. Voir au mot *Anges*, t. I, col 2111.

3. Clarac, *Musée de sculpture*, pl. 632 B, n. 1422 F.

4. P. Gusman, *Pompéi*, p. 141.

5. Il mérite d'autant plus l'attention qu'on avait pensé pouvoir arguer de la présence de l'auréole sur les fresques de la catacombe Wescher, à Alexandrie, pour abaisser considérablement leur date.

6. La démonstration faite par Helbig, *Die Wandgemälde Campaniens*, in-8°, Leipzig, 1868, et *Untersuchungen über die Campanische Wandmalerei*, in-8°, Leipzig, 1873, a été très clairement résumée et exposée par G. Boissier, *Promenades archéologiques*, in-8°, Paris, 1887, p. 361-369.

des peintres des catacombes. Les uns et les autres réduisent la complication d'un sujet entier à un seul épisode. Le sens et le goût des grands mythes deviennent de jour en jour moins nets et moins vifs. Leur peinture ne s'inspire plus de l'épopée, comme celle de Polygnote ; de même la peinture des catacombes ne voit plus dans la Bible les scènes, mais seulement les personnages. Œnone abandonnée par Pâris, Ariane sur la côte de Naxos, suivant des yeux le navire qui emporte son amant, Vénus recevant Adonis expirant dans ses bras ne sont rien de plus que des scènes de « genre » dans toute leur vanité sotte et triomphante : ainsi Adam et Ève, les trois Hébreux dans la fournaise, Jonas jeté au monstre, réduits comme ils le sont à l'instant sentimental de la scène, n'appartiennent plus à la grande peinture et se classent, eux aussi, parmi les sujets de « genre », cette bourgeoisie de l'art.

Le procédé des artistes campaniens consiste à ramener les aventures héroïques aux proportions humaines, celui des artistes des catacombes vise à fournir des indications à la conduite morale quotidienne. Les amours des dieux se passent à la cour des Ptolémées et les scènes bibliques ont pour théâtre la conscience de chaque chrétien. Par ce côté toutefois chaque image — car ce ne sont guère plus que des images — retrouve un certain intérêt pour nous, elle nous ramène à l'intention réaliste que nous avons notée déjà. Adam et Ève, c'est le fidèle tenté et succombant à la tentation; le sacrifice d'Abraham c'est le fidèle renonçant à sa volonté propre pour l'obéissance héroïque ; les trois Hébreux dans la fournaise, c'est le fidèle attaché inébranlablement à sa croyance parmi les dangers du monde, et ainsi des autres. C'est là un genre d'intérêt qu'il ne faut pas négliger. La multitude des représentations nous donne une idée de l'insistance qu'apportaient les chefs de la communauté à faire pénétrer ces enseignements parmi les frères. L'absence presque complète des sujets historiques dont l'exposition faisait nécessairement partie de l'enseignement, comme la vie et la passion du Christ, s'explique ainsi, indépendamment d'autres raisons, par la facilité plus grande que les docteurs éprouvaient dans la partie historique que dans la partie parénétique de leur tâche.

Un aspect sous lequel les fresques des catacombes ne présentent aucun intérêt qui balance celui des fresques campaniennes, c'est dans le caractère de dépendance des dernières à l'égard des compositions originales de l'art alexandrin qui nous sont ainsi rendues, du moins dans une certaine mesure; car les conditions d'exécution

imposaient bien quelques modifications entre les originaux et les copies. A l'égard des ouvrages des catacombes, il est assez douteux qu'ils nous offrent des traces authentiques de cet art alexandrin. Si ces traces existent réellement, le morcellement des vastes compositions alexandrines y est tel qu'elles sont probablement méconnaissables ou du moins très insuffisantes.

Il y a là néanmoins une direction de recherches qui ne doit pas être négligée complètement.

L'art catacombal a subi l'influence de l'art profane contemporain d'une autre manière encore. Si l'on examine les peintures conservées au musée de Naples, sur les murs de Pompéi, et celles qui ont été retrouvées au mois d'avril 1879 dans une habitation romaine ensablée par le Tibre, devant les jardins de la Farnésine [1], on ne peut se dérober à cette impression que toutes ces peintures présentent les mêmes traits essentiels. D'une part la composition fait partie d'un ensemble ornemental dans lequel le sujet principal placé à la voûte ou sur une paroi forme le centre d'un système ingénieux de combinaisons linéaires dans lesquelles les éléments architecturaux, végétaux, animaux, s'entremêlent avec une variété infinie. D'autre part, les figures isolées ou groupées, même dans les attitudes les plus expressives, se découpent toujours sur les fonds avec la netteté de geste et la pondération de lignes qui sont le propre des statues. Nous en avons dit la raison lorsque nous avons montré dans la sculpture le centre de l'art grec. La fresque campanienne n'a probablement fait aucun effort afin de se dégager de cette influence et de se rapprocher des conditions de la peinture ; la fresque catacombale a subi cette même influence de la sculpture. Moins elle trouvait de modèles adaptés à son cycle décoratif dans l'école de peinture alexandrine, plus elle était obligée de s'inspirer des statues et des bas-reliefs de l'art grec. Outre les faits particuliers, les rapprochements précis qui sont nombreux, une étude d'ensemble des fresques nous montre partout la simplification des formes, la sobriété des modelés, surtout la rareté des raccourcis et la régularité des plans qui donnent à ces représentations murales l'aspect de bas-reliefs peints : on y sent partout la soumission de la peinture à l'art inspirateur et dominateur du monde hellénique, à la sculpture.

1. Voir aussi les peintures murales découvertes dans les fouilles du Palatin, décrites et publiées par G. Perrot, *Mémoires archéologiques*, Paris, 1875, p. 14 sq. ; les *Noces Aldobrandines* trouvées en 1806 sur le mont Esquilin, la *Bataille d'Alexandre*, mosaïque de Pompéi.

L'influence hellénique a été beaucoup plus profonde, et il ne pouvait en être autrement. Les plus anciens documents historiques du christianisme, comme sont les Actes et les Epîtres des Apôtres et les épitaphes des catacombes, permettent de dresser des statistiques d'où il ressort que les communautés, celle de Rome surtout, se composaient en très grande majorité de convertis venus de la gentilité ; les juifs y étaient représentés par une infime minorité. Il suit de là que les convertis venus de tous les rangs de la société romaine, alors pénétrée d'hellénisme, fournirent à l'Église ses premiers artistes formés aux méthodes en honneur de leur temps. Pas plus qu'on ne demanda aux convertis d'abandonner leur langue maternelle et leur gagne-pain — quand celui-ci était moral — pas plus on ne leur imposa de refaire un apprentissage en vue d'introduire une pratique différente dans leur art. On n'entrevoit pas d'ailleurs la raison ni le moyen d'amener un semblable changement ; on l'entrevoit d'autant moins que nul indice ne nous permet de penser que la communauté primitive de Rome ait possédé des peintres parmi les fidèles, on peut donc admettre que les décorateurs des hypogées les plus anciens étaient païens et nullement disposés à renoncer à leurs méthodes pour adopter celles de leurs clients, en supposant que ceux-ci eussent des méthodes particulières, ce que, pour notre part, nous ne croyons pas. Il est hors de doute que les sculpteurs chrétiens firent assez longtemps défaut pour que les fidèles fussent obligés de choisir leurs sarcophages chez les sculpteurs païens. Une situation analogue a pu exister en ce qui concerne les peintres. Mais, alors même que de très bonne heure on eût possédé des peintres, ceux-ci avaient été formés dans les ateliers d'art hellénique et il en fut de même pour d'autres peintres venus du paganisme pendant les siècles suivants ; ainsi se perpétuait la tradition classique.

Pendant cette période de débuts dans tous les genres, l'art catacombal ne diffère pas, en apparence, de l'art païen. Les cubicules de la catacombe de Domitille sont à peu près contemporains des tombeaux de la voie Latine et du sépulcre des Nasons ; ils offrent une décoration analogue. Les premières peintures ne sont pas moins anciennes que la plupart des livres canoniques du Nouveau Testament, elles se trouvent donc réduites à choisir des sujets dans l'Ancien Testament, et il ne paraît pas qu'on ait éprouvé aucun empressement à introduire des types avec lesquels on commençait à peine à se familiariser. On préféra commander aux peintres leurs

compositions habituelles ; longs enroulements de guirlandes fleuries entre lesquelles planent de petits génies, fantaisies architecturales et paysages imaginaires égayés de touffes de fleurs, d'animaux bondissants et de vols d'oiseaux. Parfois apparaissent des figures réelles, ornementales ou allégoriques, et, dès cette lointaine époque, nous rencontrons un personnage qui paraît représenter Daniel, un autre qui doit être Noé. Le symbolisme se fait pressentir dans la brebis placée devant une houlette à laquelle est suspendu le vase de lait. Dans cet ensemble confus trois sujets seulement sont inspirés par les Livres saints : le Bon Pasteur, Daniel et Noé, tout le reste semble n'avoir qu'une intention *simplement ornementale*, et c'est pourquoi l'art hellénique s'y trouve à l'aise et le marque profondément de son empreinte.

Un grave changement se produit au cours du IIe siècle. A l'incertitude de l'époque précédente succède un ensemble décoratif systématique très arrêté et tendant à exclure tout ce qu'il n'accepte pas. D'après quinze cubicules, un *arcosolium* et une sépulture, nous pouvons dresser la statistique suivante : Bon Pasteur, 14 fois ; Moïse frappant le rocher, 5 fois ; résurrection de Lazare, 6 fois ; baptême du Christ, 1 fois ; Jonas, 14 fois ; la guérison du paralytique, 2 fois ; les trois Hébreux dans la fournaise, 1 fois ; adoration des Mages, 1 fois ; Suzanne (3 scènes), 1 fois ; Noé dans l'arche, 1 fois ; Daniel parmi les lions, 2 fois ; sacrifice d'Abraham, 2 fois ; la Samaritaine, 2 fois ; guérison de l'hémoroïsse, 1 fois ; Isaïe prophétisant la naissance du Messie, 1 fois ; banquet de sept disciples au lac de Tibériade, 1 fois ; le Christ juge, 1 fois ; couronnement d'épines, 1 fois ; multiplication des pains, 1 fois ; repas de la foule au désert, 2 fois ; *fractio panis*, 1 fois ; l'Annonciation, 1 fois. A ces sujets épisodiques viennent s'ajouter les symboles spécifiquement chrétiens : poisson et ciste, 2 fois ; colombes avec rameau, 5 fois ; colombes et vase, 1 fois ; navire battu par la tempête, 1 fois ; orants et saints, 17 fois ; table-autel entre sept cistes, 1 fois ; pêcheur ? 1 fois. Enfin nous relevons parmi les types de l'art classique : les Saisons, têtes ornementales, amours ailés, seau de lait et houlette sur un tertre parmi les colombes, paons, Orphée, brebis bondissant auprès d'un vase de lait, vases de fruits, festons, guirlandes, roses, architecture fantastique, dessins géométriques, arabesques, dauphin nageant, pastorales, monstres marins.

Cette énumération ne laisse aucun doute sur la situation respective de l'art catacombal et de l'art hellénistique à la fin du IIe siècle.

Le premier l'emporte, il a son cycle de types au complet ou bien près de l'être, ses symboles nombreux et il n'emprunte plus à l'art hellénistique que des motifs sans importance et sans signification.

Un point est acquis dès lors. Pendant le IIe siècle, une expression d'art nouvelle, l'art catacombal, s'est énoncée, affirmée, imposée. Les emprunts à l'art profane sont rares et insignifiants, du moins ceux que l'on avoue en les donnant sans modifications, sans adaptations. A l'art ornemental de la première période succède une formule très différente : l'art doctrinal.

L'impulsion donnée se continue pendant les IIIe et IVe siècles. De nouveaux sujets viennent s'ajouter à ceux que nous avons énumérés ; quelques-uns entièrement neufs, d'autres ne faisant que développer et diversifier les thèmes déjà connus. Voici la série de ces sujets nouveaux : le Christ docteur ; la guérison de l'aveugle-né et du lépreux ; le changement de l'eau en vin à Cana ; David maniant la fronde ; Job ; Tobie avec le poisson ; les mages suivant l'étoile ; le péché d'Adam et d'Ève ; consécration d'une vierge ; Daniel confondant les deux vieillards ; le Bon Pasteur occupé à traire la brebis ; saint Pierre tenant le *volumen* ; l'âme d'un défunt parmi les saints ; l'âme du défunt dans le jardin du paradis ; les trois jeunes Hébreux refusant d'adorer la statue royale ; la résurrection de la fille de Jaïre ; le Christ enseignant douze apôtres ; les saints présentés au Christ ; le Christ couronnant les saints ; Balaam et l'étoile ; Moïse dénouant ses sandales ; la parabole des dix vierges ; les mages et les bergers adorant Jésus ; l'agneau piétinant le serpent ; le Christ et les évangélistes ; les cerfs se désaltérant à la source ; le Christ entre les princes des apôtres ; la Vierge en orante avec l'enfant Jésus ; l'échelle du ciel ; saint Pierre recevant sa mission ; Moïse et Aaron attaqués par les Juifs ; Élie montant au ciel ; la prophétie de Michée ; les mages devant Hérode ; la guérison du possédé ; la chute de la manne ; le reniement de saint Pierre ; Suzanne représentée sous l'apparence d'un agneau entre deux loups ; défunte représentée sous l'apparence d'un agneau entre deux autres agneaux ; deux colombes affrontées à un chrisme ; l'agneau divin sur un monticule d'où les fleuves s'écoulent, entre les saints Marcellin, Pierre, Tiburce et Gorgon ; le Bon Pasteur gardant un troupeau.

On le voit, à la fin du IVe siècle, le christianisme est en possession d'un répertoire tout nouveau, du moins quant à l'interprétation des épisodes représentés, puisque plusieurs d'entre eux sont, comme

nous le verrons, de simples décalques des types païens. La mainmise a été si forte que l'art bénéficie de ses emprunts comme de ses inventions propres. Et cependant les emprunts à l'hellénisme sont réels, l'adaptation témoigne même souvent de la plus extrême timidité. La démonstration a été esquissée plusieurs fois, nous ne pouvons songer à l'entreprendre à cette place avec le développement qu'elle réclame pour être définitive. De longues descriptions sont, en pareille matière, moins aisées à suivre que la confrontation des monuments eux-mêmes qui pourra être faite ailleurs [1].

Il ne serait pas inutile de rechercher si les emprunts dont nous venons de parler ont été faits directement ou par le moyen d'un intermédiaire. Quoi qu'il en soit, nous avons montré la tendance artistique des milieux juifs contemporains des premiers siècles du christianisme et nous savons que, dès le temps des apôtres, l'Eglise, repoussée par les synagogues, s'orientait vers la gentilité, c'est-à-dire vers la civilisation hellénique qui dominait alors l'évolution intellectuelle et morale du monde romain. De son contact quotidien avec les hommes, les œuvres et l'esprit helléniques favorables à l'art, il résulta que le christianisme tourna une partie de ses préoccupations vers le domaine artistique. Il y fut aidé en un certain sens par le mouvement gnostique, bien qu'il ne faille pas exagérer la part de collaboration apportée par ce dernier dans l'élaboration des types classiques modifiés [2]. C'est une tâche assez difficile de déterminer l'importance technique et numérique des emprunts de l'art catacombal à l'art égyptien par le gnosticisme. On ne possède guère que des pierres gravées comme œuvres d'art des

1. Nous en avons montré quelque chose dans plusieurs dissertations du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, aux mots : *Ame*, *Amours*, *Anges*. (Nous espérons continuer ces démonstrations partielles, peut-être même aborder, dans un travail plus étendu, l'ensemble du sujet.) Il va sans dire qu'il faut entendre ces imitations non seulement d'une adaptation servile mais d'une inspiration manifeste ; par exemple « la Jeunesse » dans le monument funéraire de Henri Regnault à l'école des Beaux-Arts, par Chapu, est manifestement inspirée de la « Bacchante en délire » du Louvre qui représente Cassandre suppliante à l'autel de Minerve, œuvre italienne du XVIe siècle. Cf. W. Froehner, *Les musées de France*, in-fol., Paris, 1873, pl. XXVII, p. 75 ; de même « Le triomphe du 1er consul » de Prud'hon, à Chantilly, si étroitement apparenté aux bas-reliefs et aux camées antiques.

2. E. Renan, *op. cit.*, p. 145 : « L'Église strictement orthodoxe fût restée iconoclaste si l'hérésie ne l'eût pénétrée, ou plutôt n'eût exigé d'elle, pour les besoins de la concurrence, plus d'une concession aux faiblesses païennes. »

sectes hérétiques du christianisme [1]. Un assez grand nombre d'entre elles sont des produits de l'art classique utilisés par les gnostiques qui y ont ajouté quelques symboles ou quelques lettres. C'est ainsi que des gemmes publiées par Capello nous montrent des Victoires qui, introduites dans l'art chrétien, y feront fonction d'anges [2]. Peu de questions dans l'histoire des origines de l'art catacombal sont plus obscures que celle qui nous retient en ce moment. A toutes les époques et dans tous les pays probablement on rencontrera dans les types chrétiens l'influence de l'iconographie théosophique ; jusqu'ici les recherches ont à peine été indiquées dans quelques directions [3].

Ce qui appartient bien à l'influence classique, c'est l'absence de scènes tristes ou repoussantes. Non cependant que les artistes chrétiens reculent devant les scènes de la vie réelle, mais suivant l'habitude antique, ils répugnent à tout ce qui manque de sérénité. Jusque dans la représentation des actions les plus douloureuses, l'expression des visages reste souriante ou du moins calme. Dans ces nécropoles pleines de suppliciés, la représentation des supplices est presque sans exemple [4] ; partout les figures sont jeunes, nobles, attrayantes, gardant, malgré la faiblesse générale de l'exécution technique, l'impérissable souvenir de la beauté naguère souveraine [5] ;

1. Une patère en bronze du musée du Caire dont la poignée représente une femme nue supportant une croix pourrait être gnostique. J. Strzygowski, *Koptische Kunst*, in-fol., Vienne, 1905, p. 278, pl. XXXI, n. 9101 ; *Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria*, in-8°, Vienne, 1902, p. 81, fig. 56.

2. Capello, *Prodromus iconicus sculptarum gemmarum Basilidiani*, in-fol., Venetiis, 1702, n. 108, 156. Cf. *Dictionn. d'archéol.*, au mot *Ange*.

3. Clermont-Ganneau, *Horus et saint Georges, d'après un bas-relief inédit du Louvre. Notes d'archéologie orientale et de mythologie sémitique*, in-8°, Paris, 1877 ; H. Graeven, *Ein Christustypus in Buddhafiguren*, dans *Oriens christianus*, 1901, t. I, p. 159-167 ; Néroutsos bey, *L'ancienne Alexandrie*, in-8°, Paris, 1888, p. 46.

4. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 18.

5. E. Le Blant, *Le culte de la beauté au temps des persécutions*, dans *Les persécuteurs et les martyrs*, in-8°, Paris, 1893, p. 45. E. Müntz, *Études sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes*, in-8°, Paris, 1881, p. 2 : « Cette grâce, cette sérénité règnent jusque dans les moindres parties de l'ornementation, elles forment certainement un des contrastes les plus saisissants que l'on puisse concevoir entre la situation matérielle d'une société et ses aspirations morales. Et cependant les dernières recherches tendent à prouver que ce sont les idées funéraires qui dominent dans les peintures des catacombes. Hâtons-nous d'ajouter que ces idées ont été transfigurées sous l'influence du génie antique, et que la mort ne se présente à nous que sous les formes les plus

partout, dans ce lieu de tristesse, des images de joie et d'espérance, des fleurs et des feuillages, des palmes et des colombes. Il faudra plusieurs siècles avant que l'imagination antique s'accoutume, dans l'effroi des invasions barbares, à représenter des scènes sanglantes et des figures terrifiantes. Les personnages divins, dont les peintres inhabiles des catacombes essayent, en même temps, de fixer les traits, s'adaptent, de la même façon, aux exigences de la tradition locale. Malgré les discussions qui s'élevèrent de très bonne heure, entre les docteurs chrétiens, au sujet de la figure du Christ, les Romains ne se rangèrent jamais à l'opinion des Pères d'Afrique qui, en haine de l'hellénisme, voulaient trouver en lui un type de laideur. Durant les premiers siècles, quand le Christ apparaît dans les catacombes, c'est sous les traits d'un jeune homme à visage régulier, aux cheveux courts, imberbe, doux et pareil à un héros. Peu à peu ses cheveux s'allongent et descendent sur les épaules. Beaucoup plus tard seulement se forma, par degrés, ce type inculte et barbu, aux grands yeux d'Orient, noirs, fixes, vagues, dont l'expression, avec les mauvais siècles, deviendra si rigoureuse et si farouche. La Vierge, largement drapée dans son *pallium*, est une noble matrone. Elle se tient d'abord assise, majestueuse ; avant la fin du IIe siècle, elle a déjà trouvé des attitudes moins solennelles. Parfois même, très simplement assise, la tête à demi couverte d'un voile transparent, elle porte déjà familièrement dans ses bras l'enfant Jésus qui se retourne sur ses genoux avec un mouvement tout à fait analogue à celui que Raphaël lui prête quelquefois dans ses Saintes Familles. Les types des apôtres et des prophètes, dont la recherche commence vers la même époque, suivent, cela va sans dire, les mêmes transformations ; ce sont d'abord de vrais patriciens de Rome, portant la tunique, le pallium, les sandales avec l'aisance d'habitués du Forum. Et ainsi se prépare silencieusement, dans la nuit, par les mains inhabiles de pauvres ouvriers traçant de pieux symboles sur des tombes ignorées à la lueur diffuse des lampes, l'esprit nouveau qui, après de longs siècles d'attente, comme un germe longtemps endormi sous terre, doit un jour animer la peinture ita-

riantes. » En effet, dans les monuments de l'âge classique où « le sentiment qui guida l'artiste s'inspire des croyances relatives à la vie future, ce n'est plus l'image de ce que voyaient les survivants et des rites qui frappaient les yeux de tous, c'est une interprétation de l'idée de la mort, dépouillée de ce qu'elle a de sombre et traduite avec le goût le plus pur ». M. Collignon, *Notes sur les cérémonies funèbres en Attique*, dans les *Annales de la Faculté de Bordeaux*, 1879, p. 320.

lienne. Entre la façon de comprendre la figure humaine, qui fut celle des naïfs ouvriers des catacombes, et la façon de l'exprimer qui appartient aux artistes savants de la Renaissance, la similitude est profonde et frappe les yeux les moins clairvoyants. C'est la même simplicité, la même pureté, la même grandeur de formes embellies par le souvenir de la beauté hellénique en même temps qu'ennoblies par l'exaltation de la foi chrétienne. Dans ces souterrains abandonnés dorment les vrais ancêtres de Giotto, de Masaccio, de Fra Angelico, de Raphaël ; mais avant que ces éclatants génies puissent ressaisir l'héritage qui les attend, que de longs jours d'ignorance et de deuil à traverser, pendant lesquels la tradition subira de si formidables éclipses que la peinture, comme les autres arts, semblera bien morte à jamais, sous un amoncellement de ruines, de désespoirs et de terreurs[1].

IV. INFLUENCE CHRÉTIENNE

Il nous reste à étudier la nature de l'influence chrétienne sur la production de l'œuvre d'art, la direction suivant laquelle elle s'exerça, et la mesure de cette influence. On a pensé trouver dans les plus anciens ouvrages des catacombes, la trace d'un contrôle rigoureux, exercé par l'Église sur les artistes[2]. Nous avons montré ailleurs à quoi se réduit ce prétendu canon artistique. En fait, peintres et sculpteurs ont joui dans le choix et l'interprétation des types, d'une indépendance presque abolue. Les allégories raffinées qu'on leur a imputées ne sont pas leur fait, et il faut sans cesse se tenir en garde contre la tendance à convertir les représentations les plus insignifiantes en démonstrations théologiques, d'autant plus précises que l'imagination des commentateurs a pu se donner libre cours et attribuer aux moindres détails une signification qui ne s'y est jamais trouvée[3].

Ce qui peut appartenir aux décorateurs des catacombes, c'est une intention symbolique traitée sobrement, analogue à celle dont ils trou-

1. G. Lafenestre, *La peinture italienne*, in-8°, Paris, 1885, p. 23.

2. R. Garrucci, *Storia*, t. I, p. 5-6 ; Cf. E. Müntz, *op. cit.*, p. 3 : ... la thèse est sinon entièrement fausse, du moins singulièrement exagérée.

3. P. Allard, *Les nouvelles études sur les antiquités chrétiennes*, dans les *Lettres chrétiennes*, t. III, 1881, p. 6, sur les subtilités enfantines de quelques auteurs mystiques.

vaient le modèle dans plusieurs passages de l'Évangile, qui leur montraient une figure du Christ, dans le serpent d'airain, dans Jonas englouti et rejeté par le monstre [1]. On connaît plusieurs exemples de cette symbolique transparente [2] mais on ne trouve nulle part la preuve écrite ou la démonstration monumentale de l'existence du canon symbolique officiellement adopté par le clergé chrétien, et servant de règle et d'explication à une multitude de particularités allégoriques ou purement fantaisistes, que nous relevons sur les fresques et sur les sarcophages, et qui sont en désaccord avec les données des Livres saints. Ce sont, entre autres : la présence d'une colombe au couronnement d'épines [3], Lazare, dans un édicule à fronton, élevé sur des marches, tandis que saint Jean parle d'une *spelunca*, fermée d'une pierre [4] ; dix corbeilles au lieu de douze, pour contenir les restes du repas miraculeux au désert [5] ; l'eau du puits de Jacob à niveau de la margelle, tandis que saint Jean fait dire à Jésus par la Samaritaine : « Vous n'avez pas de quoi puiser et le puits est profond [6] ; » Lazare sortant de son sépulcre, sans bandelettes ni linceul [7] ; une colombe, remplaçant l'ange qui vint réconforter les trois Hébreux dans la fournaise [8] ; Noé accueillant dans

1. Matth., XII, 40 ; Joh., III, 14.

2. Une femme dans l'arche à la place de Noé. Cf. Garrucci, *op. cit.*, t. II, p. 36, 56 ; De Rossi, *Il museo epigraphico cristiano Pio-Lateranense*, in-4°, Roma, 1877, pl. XV. Le poisson, c'est-à-dire le Christ, mis à la place de Jonas à l'ombre du cucurbite, Garrucci, *op. cit.*, t. I, p. 37, pl. 174. Saint Pierre frappant le rocher aux lieu et place de Moïse, De Rossi, *Bull. di archeol. crist.*, 1868, p. 3 ; E. Le Blant, *Etudes sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, in-fol., Paris, 1878, pl. XXXV. Le Christ figuré par un agneau, Bosio, *Roma sotterr.*, p. 45 ; Cf. *Dictionn. d'archéol. et de liturg.*, au mot *Agneau*, t. I, col. 897.

3. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 18 (première moitié du IIe siècle). Cf. pl. 201[13], une colombe dans la scène du sacrifice d'Abraham.

4. *Item*, pl. 19 (au milieu du IIe siècle), pl. 45[1], 46[2], 55, 58[2], 65[2], etc. Cf. Joh., XI, 38 : ἦν δὲ σπήλαιον, καὶ λίθος ἐπέκειτο ἐπ' αὐτῷ.

5. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 15[2] (fin du IIe siècle). Cf. Matth., XIV, 19 ; Marc, VI, 43 ; Luc, IX, 17 ; Joh., VI, 13 : καὶ ἐγέμισαν δώδεκα κοφίνους.

6. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 29 (deuxième moitié du IIe siècle). Cf. Joh., IV, 11 : οὔτε ἄντλημα ἔχεις καὶ τὸ φρέαρ ἐστὶν βαθύ.

7. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 36 (fin du IIe siècle). Joh., XI, 44 : ἐξῆλθεν ὁ τεθνηκὼς δεδεμένος τοὺς πόδας καὶ τὰς χεῖρας κειρίαις, καὶ ἡ ὄψις αὐτοῦ σουδαρίῳ περιεδέδετο.

8. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 78 (deuxième moitié du IIIe siècle). Cf. Daniel, III, 49 : *Angelus autem Domini descendit cum Azaria et sociis ejus in fornacem.* Au lieu d'une colombe on voit, pl. 172[2], une main divine et, au IVe siècle, l'ange du Seigneur.

l'arche simultanément le corbeau et la colombe [1] ; enfin, notons une dérogation non au texte, mais à l'interprétation traditionnelle du texte concernant l'adoration des mages, qui, représentés au nombre de trois, à cause de leurs présents : χρυσὸν καὶ λίβανον καὶ σμύρναν [2], apparaissent dans la première moitié du IVe siècle pour une raison évidente de symétrie, au nombre de quatre [3]. Nous pourrions énumérer encore plusieurs autres licences, prises avec le texte sacré : Lazare sortant du sépulcre, sans suaire [4] ; Abraham, pourvu d'un autel païen authentique [5], alors que la Genèse dit que le patriarche construisit l'autel de ses propres mains, au sommet de la montagne [6] et nécessairement de pierres brutes [7], enfin, le compagnon donné à Moïse, frappant le rocher [8].

Assurément si le clergé exerçait un contrôle sur les œuvres d'art, il se montrait d'une tolérance fort louable ; mais en ce cas, les libertés prises avec le texte des Livres saints, étant le fait du clergé, il faudra admettre l'existence d'un canon artistique, intentionnellement différent de ce qu'il aurait dû être ; ainsi, on ne voit pas la raison de soustraire à l'initiative des artistes ce qu'on devra attribuer à l'esprit de système des clercs [9].

Tandis que l'on rend aux artistes ce qui leur appartient véritablement, il convient de les exonérer de la responsabilité qu'on leur a attribuée, d'avoir poursuivi dans le choix et la distribution des sujets une intention symbolique. Il n'est pas de raffinements dont on ne se soit avisé, pour découvrir, dans le groupement des scènes diverses, tout un enseignement dogmatique et moral, aussi fantastique que

1. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 67 (moitié du IIIe siècle), pl. 129 (première moitié du IVe siècle). Cf. Gen., VIII, 6-11.

2. Matth., II, 11.

3. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 116 ; tandis que la raison d'exiguïté d'une lunette d'*arcosolium* fait réduire le nombre à deux, pl. 60.

4. *Item*, pl. 46².

5. *Item*, pl. 114. Rapprochez Jésus opérant la multiplication des pains et des poissons au désert sur un autel tripode. *Item*, pl. 41¹. On y admet même une orante et, pl. 144², une suppliante. C'est, à peu de chose près, les tableaux « au donateur » de la Renaissance. La prédiction d'Isaïe, pl. 52, appartient au même groupe des scènes bibliques librement interprétées.

6. Gen., XXII, 9.

7. Deut., XXVII, 5.

8. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 119.

9. Il serait en outre plus difficile d'imputer au clergé qu'aux artistes l'adoption d'Orphée, par exemple, dans un canon.

compliqué. A l'aide de combinaisons, de suppressions et d'altérations en tous genres, on est parvenu à découvrir des phrases entières interprétées par le pinceau des vieux peintres. Ce sont là de purs jeux d'esprit, sans fondement dans les faits [1].

Ce qui préoccupait le plus grand nombre d'entre les artistes chrétiens, c'était surtout une heureuse composition de leur œuvre, c'était l'ordonnance, l'agencement matériel des scènes à représenter [2]. Les plafonds des cubicules trahissent l'intention symétrique persistante dans les compositions. Cette symétrie s'obtient, ou bien par l'alternance des types [3], ou par l'emploi des répliques [4]. Nous avons déjà rappelé le nombre variable des rois mages, d'après les exigences d'équilibre de la composition [5], c'est la même raison qui explique la disposition, presque constante, des brebis en nombre égal, de chaque côté du Bon Pasteur [6], et la posture invariable des lions

1. Ratti, *Atti della pontificia Accademia di archeologia*, t. IV, p. 68 sq. L. Fromage, *Le symbolisme de l'ancien art chrétien*, dans *Les lettres chrétiennes*, 1881, p. 404 sq. J. Wilpert, *Le pitture*, p. 141, admet pour les sarcophages la préoccupation dominante de la symétrie ; il estime que le symbolisme tient dans les « cycles de peintures des IIe, IIIe et IVe siècles » une place beaucoup plus grande.

2. E. Le Blant, *Étude sur les sarcophages d'Arles*, pl. XII. Pour obtenir la symétrie dans leurs compositions les décorateurs des catacombes n'ont pas hésité à changer le développement logique des sujets qu'ils représentaient, ou bien à isoler les éléments entrant dans la composition d'une scène afin de balancer le regard d'une manière agréable. On en trouve des exemples dans les peintures représentant le jugement. Le Christ et les saints assesseurs occupent la lunette de l'*arcosolium* et les défunts sont relégués dans la voussure, ou *vice versa*. Ou bien Adam et Ève sont séparés par Jonas, le Christ et la Samaritaine par la multiplication des pains. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 70², 116², cf. 54² et 55. Cette préoccupation de la symétrie était si impérieuse qu'on ne doit pas chercher d'autre explication à la présence de deux lions auprès de Daniel, de deux, quatre, six ou huit brebis auprès du Bon Pasteur, de deux colombes auprès de Noé. Cf. *Item*, pl. 178³ et surtout 205, 206. Même raison pour justifier la présence de deux saints aux côtés du défunt. Sauf deux ou trois exceptions, on peut faire de la symétrie un *criterium*, tout empirique il est vrai, mais assuré, pour la reconstitution des parties détruites d'une peinture.

3. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 25 : pasteurs, orantes, saisons, génies ; pl. 42, 55, 61, 72, 73, 75, 96, 100.

4. *Item*, pl. 32-34, 55, 57, 58¹, 59², 64³⁻⁴, 75, 96, 107³, 108², 116².

5. *Item*, pl. 60, 116.

6. *Item*, pl. 11², 21¹, 38, 42, 51², 61, 63, 66, 67, 73, 100, 106², 117², 122², 130, 131.

de chaque côté de Daniel [1]. Ce goût de la symétrie va plus loin, il impose l'obligation de retourner le sujet, afin de mettre les deux scènes en regard dans une sorte de balancement [2], ou bien de n'employer certains sujets, qu'en hauteur, ou qu'en largeur [3]. Parfois, il est aisé de se rendre compte des raisons de l'agencement. La lunette des *arcosolia*, en particulier, offre un champ assez difficile à remplir. On dispose alors la composition de la manière suivante. Au centre, partie la plus élevée, Daniel debout ; à droite et à gauche, parties surbaissées, Jonas couché et Jonas vomi par le monstre [4]. Ces faits, choisis entre un grand nombre d'autres, confirment ce que nous avons dit de l'influence de l'art classique sur l'art catacombal. La tradition des ateliers se perpétue, et les artistes chrétiens ne font que se conformer aux leçons de leurs maîtres, lorsqu'ils combinent une composition, dans laquelle ils feront voir Jésus, touchant le sépulcre de Lazare du bout de sa baguette, et Moïse touchant le rocher du bout de la sienne, ou bien Jonas couché à l'ombre, et Jonas couché sous le cucurbite desséché. La symétrie, telle est en effet la préoccupation, sinon unique, du moins dominante [5] ; la seule, dont la réalité ne soit pas douteuse, parce qu'elle repose sur des faits positifs, seuls dignes de l'attention de l'historien. A de rares intervalles, une pensée symbolique a pu inspirer certains d'entre les ouvrages que nous étudions [6], mais cette pensée n'apparaît que rarement et d'une manière accessoire. On n'est en droit de déclarer l'y reconnaître que lorsqu'on est en mesure de l'y faire voir avec évidence.

On a très justement observé que la peinture chrétienne « était plus souvent influencée par les mœurs populaires qu'elle n'en réglait l'expression » [7]. A ce point de vue on peut se demander s'il n'existe

1. Wilpert, *op. cit.*, pl. 5[1], 25, 89, 103, 104, 107[2], 114.

2. *Item*, pl. 27[1], 28, 47[1], 49, 50, 52, 71[1], 72, 73, 83[2], 85, 86, 87, 89, 91.

3. *Item*, pl. 61, 100. Les quatre épisodes de Jonas. Il semble que la symétrie soit prise quelquefois dans le sens vertical et non, suivant nos habitudes, dans le sens horizontal, cf. pl. 93, 98, 101 et par contre 129.

4. *Item*, pl. 106[1].

5. E. Le Blant, *op. cit.*, p. xxi sq.

6. B. Aubé a exprimé d'une manière trop exclusive la règle la plus sûre d'interprétation : « Je considère, dit-il, toutes les scènes peintes sur les parois ou sculptées sur les sarcophages des catacombes, comme représentant des souvenirs, fixant et rappelant des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament et ne portant avec elles d'autres enseignements que celui qu'elles ont dans les Écritures mêmes d'où elles sont tirées. »

7. Th. Roller, *op. cit.*, t. ii, p. 373.

pas, entre cette peinture et les poésies populaires, une corrélation qui pût servir à nous expliquer l'une par les autres [1]; car la poésie paraît plus apte que toute autre forme littéraire à faire subir aux faits une macération analogue à celle que l'art leur impose [2]. Cependant, le seul poète chrétien contemporain, Commodien, dont l'œuvre soit conservée en proportions suffisantes pour autoriser une opinion motivée, ne nous offre pas les points de contact que l'on pourrait s'attendre à rencontrer entre ses écrits et les peintures primitives [3]. Prudence est plus curieux, mais pour les monuments des IVe et Ve siècles, principalement les sarcophages, qui ne rentrent pas dans le cadre de ce chapitre [4].

Dans une lumineuse démonstration, Edmond Le Blant, s'attachant aux seuls monuments de la sculpture, a fait voir la corrélation qui existe entre ces objets de destination funéraire et la *Commendatio animae quando infirmus est in extremis*. Nul doute que cette corrélation n'existe également entre ce texte et entre les peintures des catacombes, prototypes des sarcophages [5]. Malheureusement le document liturgique se trouve dans le cas de la plupart des écrits de cette catégorie, il n'est pas daté et ne peut recevoir qu'une date approximative, en outre son lieu d'origine est sujet à discussions.

Il n'en est pas de même pour la littérature patristique. Parmi les très rares écrits d'origine romaine, que nous avons conservés de la période anténicéenne, plusieurs nous présentent les témoignages d'une corrélation avec les fresques catacombales. Un des décorateurs de la crypte de Saint Janvier, à Naples, a emprunté au *Pasteur* d'Hermas, frère du pape Pie Ier, la gracieuse allégorie des jeunes filles bâtissant

1. Thiersch, *Dissertatio qua probatur veterum artificum opera veterum poetarum carminibus optime explicari*, dans *Jubelschrift der Münchener Universität*, in-fol., München, 1835; Panofka, *Dichterstellen und Bildwerke in ihren wechselseitigen Beziehungen*, dans *Abhandlungen der K. Acad. der Wissenschaften zu Berlin. Philol. und histor. Abh.*, 1856, p. 235-258.

2. Ficker, *Die Bedeutung der altchristlichen Dichtungen*, in-8°, Leipzig.

3. Manitius, *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8. Jahrhunderts*, in-8°, 1891, p. 28 sq.

4. Brockhaus, *Aurelius Prudentius Clemens in seiner Bedeutung für die Kirche seiner Zeit*, 1872, p. VI, 228 sq., 296 sq., 304 sq.

5. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, in-8°, Paris, 1898, p. III, pense qu' « on peut relever des faits liturgiques très intéressants dans les monuments antérieurs à Constantin; mais ces faits sont isolés, ces documents sont rares et rarement explicites. La conjecture a vraiment trop à faire pour ces temps-là ».

une tour [1]. Un document, plus ancien encore que « le Pasteur » mérite de retenir toute notre attention. La lettre écrite vers l'an 95, par le pape saint Clément, à l'église de Corinthe, contient un long développement, au cours duquel sont énumérés la plupart des types et des épisodes, dont s'inspire l'art catacombal. Les exemples sont empruntés exclusivement à l'Ancien Testament, ce qui s'explique par la date reculée de l'épître aux Corinthiens. De même que dans la *Commendatio animae*, la suite chronologique de l'histoire d'Israël est complètement bouleversée. L'idée dont s'inspire saint Clément est celle de la grâce de la pénitence donnée en tout temps par Dieu à ceux qui l'ont demandée : « Parcourons maintenant, dit-il [2], tous les âges du monde et apprenons que toujours Dieu a accordé le temps de la pénitence, à ceux qui voulaient se convertir.

« Noé fut le héraut de la pénitence, et ceux qui se rendirent à ses paroles furent sauvés.

« Jonas annonça aux Ninivites la ruine de leur cité ; ceux-ci, faisant pénitence pour leurs péchés, apaisèrent Dieu par leurs prières et furent sauvés, malgré qu'ils fussent Gentils.

« Considérons ceux qui travaillèrent à la gloire de Dieu. Prenons Hénoch, qui, ayant été trouvé juste, fut enlevé et ne mourut point.

« Noé, trouvé fidèle, prêcha au monde la régénération et, grâce à lui, les animaux qui l'accompagnèrent dans l'arche furent sauvés.

« Abraham, qualifié du nom d'ami, fut trouvé fidèle, parce qu'il avait obéi à la parole de Dieu. A cause de sa foi et de son hospitalité, il eut un fils dans le temps de sa vieillesse, et, par obéissance, il offrit ce fils en sacrifice à Dieu, sur la montagne qui lui fut montrée.

« Lot, à cause de son hospitalité et de sa piété, fut gardé sain et sauf, lors de la punition par le soufre et le feu du pays entier.

1. Hermas, *Pastor*, vision III, dans *Opera patr. apost.* (édit. Funk), in-8°, Tübingen, 1887, t. I, p. 358 ; A Venturi, *Storia*, t. I, p. 1. L'interprétation a été contestée par Schultze, *Die Katakomben vom San Gennaro dei Poveri in Neapel*, in-8°, Iena, 1877, mais cette opinion paradoxale ne soutient pas l'examen, cf. *Revue critique*, 1er déc. 1877, p. 331. C.-F. Bellermann, *Altchristl. Begräbnisstäten zu Neapel*, in-4°, Hamburg, 1839, p. 77 ; Garrucci, *Storia*, pl. 96. D'après Dressel, *Opera Patr. apostol.*, in-8°. Lipsiae, 1857, p. 424, il existerait au cimetière de Calliste une représentation analogue du IIe siècle. Cette interprétation est très suspecte.

2. S. Clément, *I ad Corinth.*, VIII-LV.

« Rahab, la femme de mauvaise vie, fut sauvée de tout mal à cause de sa foi et de son hospitalité.

« Imitons ceux, qui, couverts de peaux, allaient, prêchant la venue du Christ : c'est-à-dire Élie, Élisée, Ézéchiel, les prophètes et, avec eux, ceux qui ont suivi leur témoignage.

« Job est celui dont il a été écrit : Job était juste et sans crime, véritable adorateur de Dieu, s'éloignant de tout mal.

« Moïse fut qualifié de « fidèle dans la maison entière de Dieu ».

« Fut-ce par ceux qui craignaient Dieu que Daniel fut condamné aux lions?

« Fut-ce par ceux qui observaient le culte magnifique et glorieux du Très-Haut que Ananias, Azarias et Misaël furent enfermés dans la fournaise? »

Il nous semble difficile d'échapper à cette conclusion que nous avons, dans le développement qui vient d'être résumé, une réminiscence de la liturgie juive des jours de jeûne, dont nous avons parlé plus haut. Ceci est d'autant plus probable, que Clément Romain a subi, d'une façon très sensible, l'influence des formules liturgiques juives ainsi que nous l'avons démontré ailleurs [1]. Cette observation nous amène à considérer le document en question, comme un intermédiaire possible entre le rituel juif et l'*Ordo commendationis animae* : intermédiaire d'autant moins négligeable, que l'importance de la lettre du pape Clément a été plus profonde et plus générale dans l'Église primitive.

Son succès dépassa de beaucoup les limites de l'Église destinataire : Polycarpe, Ignace, l'auteur inconnu de la « Deuxième épître de saint Clément » y font des emprunts comme à un écrit presque su de mémoire. Dans plusieurs communautés, la lettre était lue comme une écriture inspirée. Elle prit place parmi les annexes du canon du Nouveau Testament. Le *Codex Alexandrinus* la contient à la suite des livres de la nouvelle alliance, et comme l'un d'entre eux. La trace de cette influence se retrouve, à ce qu'il semble, dans un passage du *De trinitate* de Novatien [2] : *Hunc ergo, omissis haereticorum*

1. D. Cabrol et D. Leclercq, *Monum. Eccl. liturg.*, in-4°, Parisiis, 1902, t. I, pl. XVIII. Cf. Clément, *Epist. I ad Corinth.*, c. IV : ὁ πατὴρ ἡμῶν Ἰακώβ, rapproché des détails si bien circonstanciés du ch. XL sur le sacrifice du Temple, laisse à peine douter de l'origine juive de Clément.

2. Harnack, *Zur Ueberlieferungsgeschichte der altchristlichen Literatur*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XII, part. 1, p. 19 : *wolh noch vor dem Schisma geschrieben.*

fabulis atque figmentis, deum novit et veneratur Ecclesia, cui testimonium reddit tam invisibilium quam etiam visibilium et semper et tota natura, etc.; qui peculiarem protoplastis *aeternae vitae mundum quemdam paradisum in oriente constituit,* arborem *vitae plantavit, scientiae boni et mali similiter alteram arborem collocavit, mandatum dedit, sententiam contra delictum statuit;* Noe *justissimum de diluvii periculis pro merito innocentiae fideique servavit;* Enoch *transtulit; in amicitiae societatem* Abraham *allegit;* Isaac *protexit;* Jacob *auxit;* Moysem *ducem populo praefecit, ingemiscentes filios Israel e jugo servitutis eripuit;* legem *scripsit; patrum sobolem in terram repromissionis induxit, prophetas spiritu instruxit et per hos omnes filium suum* Christum *repromisit et quando daturum se spoponderat misit... Et quia ultro et largus et bonus est, ne totus hic orbis aversus gratiae ejus fluminibus aresceret* apostolos *institutores generis nostri in totum orbem mitti per filium suum voluit... Cujus etiam cura et providentia non sivit... nec ipsorum postremum* adolescentium *captiva sarabara comburi; nec immerito...* [1].

Dans ce passage, rarement mis à profit, nous trouvons à Rome même, vers le milieu du IIIe siècle, les lignes principales du système décoratif des catacombes. Si on le rapproche de la *Commendatio animae* dont les attaches avec les documents antiques du christianisme ont été parfaitement prouvées, il ne paraît pas trop téméraire de voir, dans ces textes, le témoignage d'une préoccupation persistante et d'un tour d'esprit identique, sous une expression légèrement modifiée. La préoccupation dominante, sinon exclusive, des fidèles qui font décorer les catacombes, est funéraire. C'est pourquoi nous pensons que le texte qui se trouve dans un rapport plus immédiat avec les sujets des fresques, est celui de la *Commendatio* et non celui de saint Clément, préoccupé de pénitence, et celui de Novatien, préoccupé d'orthodoxie. Mais ces deux derniers marquent, selon nous, les deux premières étapes d'une exposition dont la *Commendatio* et les fresques marquent deux étapes suivantes.

Les écrits contemporains des fresques catacombales ont dû fournir une source d'inspiration assez abondante bien qu'utilisée fort librement. Une lunette d'*arcosolium* au cimetière Ostrien paraît rappeler une vision de sainte Perpétue [2]; mais ce n'est que d'une

1. *Patr. lat.*, t. III, col. 898 sq.

2. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 117¹. *Passio Perpetuae*, 4 (édit. A. Robinson), in-8°, Cambridge, 1891, p. 68.

manière exceptionnelle qu'on voit les textes patristiques ou martyrologiques inspirer directement les œuvres d'art. Les formules liturgiques jouissaient, semble-t-il, d'une plus grande autorité. C'est, du moins, ce qu'on est tenté de conjecturer en relevant la proportion qui existe entre les sujets les plus fréquemment employés dans les catacombes et les prières populaires très répandues comme sont les prières pseudo-cypriennes. Ces deux oraisons attribuées à saint Cyprien d'Antioche [1] marquent une nouvelle étape dans l'exposition des types de l'Ancien et du Nouveau Testament. La date et l'origine de ces deux documents seraient de la plus grande importance pour l'histoire des origines de la *Commendatio animae* ; malheureusement la critique est tenue à une extrême réserve à leur égard [2]. Ce qui semble le plus probable, c'est que ces prières, sous leur forme la plus ancienne, remontent au IIe ou au IIIe siècle, et sont sorties du cercle liturgique d'Antioche ou de Syrie. Nous aurions par conséquent dans ces prières de Cyprien, des formules pouvant, à cause de leur tour euchologique et de leur destination liturgique, avoir exercé une influence positive sur les artistes qui avaient à se préoccuper des goûts populaires et qui souvent ont dû les partager [3]. Si l'hypothèse d'un original grec des oraisons cypriennes dès le IIe siècle est admise, on ne voit nulle difficulté à ce que, grâce aux relations continuelles entre la Syrie et Rome, ces oraisons y aient été apportées et répandues en un temps où le grec était la langue de la communauté romaine.

A l'époque dont nous parlons, lorsque les circonstances périlleuses au milieu desquelles on vivait ramenaient fréquemment une période de ferveur, une formule liturgique était vite populaire, plus vite que

1. A. Harnack, *Geschichte der altchristl. Literatur*, in-8°, Leipzig, 1893, t. I, p. 691 ; O. Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, in-8°, Freiburg, 1903, t. II, p. 452.

2. Zahn, *Cyprian von Antiochien und die deutsche Faustsage*, in-8°, Erlangen, 1882, conjecture que les deux prières sont du même auteur, Cyprien d'Antioche, que l'on confondit dans la suite avec l'évêque de Carthage, à cause de la plus grande célébrité de ce dernier. Harnack, *Drei wenig beachtete Cyprianische Schriften und die « Acta Pauli »*, in-8°, Leipzig, 1899, propose de les attribuer à l'auteur de la *Coena Cypriani*, à cause de la mention de sainte Thècle. K. Michel, *Gebet und Bild in frühchristlicher Zeit*, dans *Studien über christliche Denkmäler*, de Ficker, in-8°, Leipzig, 1903, p. 2-22, fait descendre la rédaction actuelle à l'époque postconstantinienne et l'original, qui serait grec, remonterait au IIe ou au IIIe siècle.

3. H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, in-12, Paris, 1904, t. I, p. 320 sq.

ne pouvait l'être un traité, ou simplement un fragment de traité théologique.

Une autre circonstance qui aidait à la diffusion des prières cypriennes, c'était leur caractère très prononcé d'exorcisme. On attendait de leur récitation un résultat magique ou du moins une protection efficace contre les mauvais esprits, et ceci nous ramène à la préoccupation constante de la *Commendatio animae* : *Libera, Domine animam ejus sicut liberasti...*

A ses sources littéraires où s'inspira l'art catacombal, il faut joindre un écrit fort ancien, recommandé par le nom même d'un apôtre et destiné, en matière d'art, à un échec complet : l'Apocalypse. Deux causes principales ont, pensons-nous, contribué à ce résultat.

Ce fut d'abord la résistance ouverte ou passive que dut opposer le génie hellénique dont étaient pénétrés les décorateurs des catacombes à un genre qui contredisait toutes leurs théories, et qui offensait leurs idées de perfection suivant le goût classique. Qu'on relise les visions où s'entrechoquent les bruits éclatants, les couleurs étincelantes : jaspe, sardoine, émeraude, cristal, métaux, minéraux, matériaux incandescents, qu'on se rappelle cette construction disparate de la Jérusalem idéale dont l'éclat est celui d'un jaspe cristallin ; la forme, celle d'un carré parfait de trois mille stades de côté orienté selon les quatre vents du ciel et entouré d'un mur haut de cent quarante-quatre coudées, percé de douze portes. Le soubassement du mur a douze assises de pierres. Chacun de ces lits superposés est orné de pierres précieuses, le premier de jaspe, le second de saphir, le troisième de chalcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardoine, le sixième de cornaline, le septième de chrysolithe, le huitième d'aigue-marine, le neuvième de topaze, le dixième de chrysophase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Le mur lui-même est de jaspe : la ville est d'un or pur semblable à un verre transparent ; les portes sont composées d'une seule grosse perle. Qu'on s'imagine, si on le peut, l'impression produite par cette conception asiatique sur les hommes qui prenaient leur règle de beauté dans la sobre et fine pureté des profils, la lumière adoucie des portiques plutôt que dans l'entassement énorme des masses et l'éblouissement des lumières crues. Les défauts d'un tel genre sont sensibles, a dit excellemment Renan [1], et on essaye-

1. *L'Antechrist*, in-8°, Paris, 1873, p. 473. Comparer à cette Jérusalem tout

rait vainement de se les dissimuler. Des couleurs dures et heurtées, une absence complète du sentiment plastique, l'harmonie sacrifiée au symbolisme, quelque chose de cru, de sec et d'inorganique, font de la conception esthétique dans l'Apocalypse le parfait antipode du chef-d'œuvre grec, dont le type est la beauté vivante du corps humain. Une sorte de hantise métallique appesantit les conceptions les plus idéales de l'auteur. Il entasse l'or ; il a, comme les Orientaux, le goût immodéré des pierres précieuses. C'est là un luxe tout barbare et qui nous ouvre un jour sur les causes profondes — plus profondes que serait la répugnance de quelques artistes — de l'échec de l'Apocalypse au point de vue de l'esthétique des premières générations chrétiennes.

Il existe une connexion naturelle entre les types barbares d'art et les types barbares de société. L'autocratie est l'origine des uns et des autres. L'un des facteurs du pouvoir absolu, disait Herbert Spencer[1], est la mise en scène qui sert à inculquer la crainte à l'esprit populaire par des manifestations de puissance de tout genre. Une de ces manifestations est un style d'art somptueux et hautement élaboré, un style suggérant l'idée d'une dépense énorme et d'un labeur écrasant, qui implique un empire illimité sur les hommes. Les temps les plus anciens nous montrent cela dans les décorations des tombeaux et des temples égyptiens, revêtus à l'intérieur de fresques, et recouverts à l'extérieur de motifs sculptés représentant des conquêtes ; et l'on peut relever les mêmes caractères dans les vestiges de la civilisation assyrienne. Ainsi en a-t-il été dans le passé et en est-il à présent dans toutes les contrées orientales, où l'on ne connaît d'autre forme de gouvernement que celle de l'autocratie. Des vêtements incrustés de pierres précieuses et d'or distinguent le chef et ses familiers, ses armes et les insignes de sa dignité sont pareillement chargés de décorations précieuses, et ses chevaux fastueusement caparaçonnés, ainsi que ses serviteurs, ajoutent à sa grandeur. Partout la richesse s'étale et devient la compagne du grand art. On voit aisément l'opposition profonde qui, à l'époque où fut écrite l'Apocalypse, s'opposait au concept d'art qu'elle proposait. En fait, on ne rencontre guère dans les catacombes la trace de son influence, tandis que Hermas a trouvé un interprète. Il était

orientale, la construction d'Hermas, toute alexandrine celle-ci. Les différentes espèces de pierres représentent les différentes catégories de fidèles, les constructeurs sont les Vertus, etc.

1. H. Spencer, *Faits et Commentaires*, in-12, Paris, 1903, p. 296.

presque impossible qu'il en fût autrement. Les premières générations chrétiennes inauguraient une sociologie d'une nouveauté inouïe ; elles proposaient et réalisaient l'évangile non de l'autocratie accablante mais de l'amour et de l'aide mutuelle.

En présence ou, pour mieux dire, en face, de l'État autocratique et méprisant, le christianisme crée le type d'un pouvoir paternel et bienveillant. Il efface les distinctions sociales, rapproche la misère et la richesse, condamne le faste, donne l'exemple de la modestie, de la simplicité. Si on veut se faire une idée de l'opposition qui existe entre la conception « smaragdine » de l'Apocalypse et la réalité, il faut relire l'inventaire du mobilier de l'Église de Cirta, aujourd'hui Constantine, au début de la persécution de Dioclétien[1]. On s'explique alors, devant cette préoccupation strictement utilitaire, comment et pourquoi l'influence de l'Apocalypse demeura lettre morte pour l'art catacombal et l'esthétique chrétienne.

Il nous reste à énumérer, parmi les sources littéraires auxquelles l'art des premiers fidèles a emprunté les sujets de décoration, les écrits apocryphes et parmi eux plus particulièrement le « Protévangile de Jacques », qui remonte au IIe siècle[2]. Il contenait l'histoire de la naissance et de la jeunesse de la vierge Marie jusqu'au temps de la fuite en Égypte. Cet écrit a inspiré un grand nombre d'ouvrages, peintures, mosaïques, sculptures, bas-reliefs, à partir du IVe siècle, mais pendant la période préconstantinienne il est difficile de rencontrer la trace de son influence dans les fresques des catacombes.

Cependant il semble que l'évangile de Pseudo-Matthieu ait été connu de l'artiste qui vers le milieu du IIIe siècle, décora un cubicule de la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin d'une Adoration des mages. Les deux mages représentés n'apportent pas les présents bien connus, or, encens et myrrhe ; ils tiennent à la main des plats sur lesquels sont disposés des présents qui pourraient être ces *ingentia munera* que, au dire de Pseudo-Matthieu, les mages offrirent à la Vierge : *muneraverunt Mariam*. L'influence des apocryphes ne nous paraît pas moins démontrée dans des scènes analogues qui nous font voir l'enfant présenté aux mages par sa mère, déjà sorti des langes et assez âgé pour être assis sur les genoux de Marie. Le récit de Pseudo-Matthieu nous apprend que l'arrivée des mages n'eut lieu que deux

1. H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, in-12, Paris, 1904, t. I, p. 320-323.

2. A. de Waal, *Die apokryphen Evangelien in der altchristlichen Kunst*, dans *Römische Quartalschrift*, 1887, t. I, p. 173 sq,. 272 sq. ; J. E. Weis-Liebersdorf, *Christus und Apostelbilder. Einfluss der Apokryphen auf die ältesten Kunsttypen*, in-8°, Freiburg, 1902. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 2555-2579.

ans après la nativité et, d'après lui, Jésus n'était plus alors *pannis involutum*, mais assis sur le sein de sa mère : *sedentem in sinu matris* [1].

A partir du IVe siècle, ou du Ve siècle au plus tard, les artisans se bornent à varier le thème consacré ; on ne relève plus guère l'apparition de détails caractéristiques ou de types nouveaux témoignant d'une lecture personnelle des apocryphes. Une des rares peintures catacombales inspirées par les apocryphes se voit dans la crypte de Saint-Valentin, sur la *Via Flaminia*. Jésus, la tête ceinte d'un nimbe crucifère, est couché dans un petit coffre auprès duquel une femme vêtue d'une tunique sans manches, l'accoucheuse Salomé, demande la guérison de son bras desséché. Les mêmes personnes se retrouvent sur une autre fresque. Jésus (de la taille d'un adulte), nimbé, nu, debout devant une cuve près de laquelle se tiennent deux femmes. A côté de l'une d'elles est écrit le nom de Salomé. Cette scène prétend représenter la toilette de Jésus lavé par les deux accoucheuses après sa naissance [2].

Après avoir mentionné l'influence des sources patriotique, liturgique et apocryphe sur le choix des types appelés à composer le fond de sujets de l'art chrétien, il faut faire à la source biblique la très large place qui lui revient. La Bible a fourni, en effet, la presque totalité des compositions que nous étudions. Mais c'est la Bible entendue à travers la préoccupation funèbre qui domine les pensées des fidèles dans les catacombes. Les représentations n'ont pas, à proprement parler, de valeur historique. On peut s'en convaincre d'abord par l'absence de toute couleur locale même pour les personnages et les épisodes avec lesquels elle peut être le plus facilement employée. Le dessin poursuivi n'est pas de rappeler l'histoire concrète d'Abraham ou de Daniel et des autres saints ou patriarches,

1. Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, in-8°, Lipsiae, 1853, p. 22. *Transacto secundo anno venerunt magi ab Oriente in Jerusalem, magna deferentes munera,... ingressi domum invenerunt infantem Jesum* sedentem *in sinu matris*. Cf. A. de Waal, *Die apokryphen Evangelien in der altchristlichen Kunst*, dans *Römische Quartalschrift*, 1887, t. I, p. 175.

2. La reproduction de cette fresque dans Bosio est si défectueuse qu'on avait, jusqu'à nos jours, pris Jésus pour une martyre et les deux accoucheuses pour des bourreaux qui la torturaient. Cf. Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CXCI, CXCII ; S. d'Agincourt, *Histoire de l'art*, in-fol., Paris, 1823, t. V, pl. XII, n. 18 ; O. Marucchi, *La cripta sepolcrale di S. Valentino sulla Via Flaminia rinvenuta e descritta*, in-8°, Roma, 1878 ; L. Lefort, *Étude sur les monuments primitifs de la peinture en Italie*, in-12, Paris, 1885, p. 93, n. 127. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 835, 836.

mais d'offrir aux fidèles un enseignement identique à celui qu'ont eu en vue les Écritures en rapportant les actions des grands serviteurs de Dieu dans l'Ancien Testament. De là découle une grave conséquence. Les épisodes retracés vont être quintessenciés, débarrassés de tous les accessoires qui composent l'entourage du fait historique dans la Bible et réduits à l'instant essentiel vers lequel convergent tous les éléments secondaires de l'action pour lui donner sa valeur d'enseignement moral. Dans ces conditions on comprend sans peine la fixité des types une fois adoptés et la réduction de la plupart des épisodes à un seul personnage en qui se concentre l'action. De là un caractère qui nous ramène à ce que nous avons déjà fait observer sur la tendance de la peinture chrétienne à se soustraire aux conditions de toute peinture qui est de représenter des ensembles pour revenir, à travers un détour, à ses origines classiques, la sculpture s'épanouissant dans la statuaire. Le caractère, on le voit, c'est de représenter l'individu isolé, de faire des personnages qui ne se parlent pas, qui ne se regardent pas, qui n'appartiennent pas au même temps. L'un est un patriarche, l'autre un prophète, l'autre apôtre. Ils demeurent isolés, l'action réciproque leur est interdite puisqu'elle leur est impossible. En un mot, on n'a pas voulu représenter des *actions*, mais des *états*.

A force de scruter les textes pour en atteindre l'intime profondeur, on s'était aperçu qu'une même action renfermait dans son développement plusieurs instants d'une gravité exceptionnelle, l'un engageant l'autre. On décomposa donc le sujet en ses éléments et on y trouva matière à plusieurs scènes ou, si l'on le veut, à plusieurs états de la volonté. Les fresques des trois premiers siècles sont ainsi, toute question d'art mise à part, de la peinture psychologique. Elles présentent un intérêt très vif pour celui qui s'efforce de saisir tout ce qu'elles contiennent de révélations sur le don psychologique de ceux qui les ont peintes ou qui les ont suggérées. Il y a là un supplément, jusqu'ici inexploré, à l'histoire de la pensée chrétienne à ses débuts. Devant Moïse frappant le rocher, Daniel parmi les lions, Noé sauvé du déluge, les trois Hébreux préservés, il n'y a pas eu un seul instant d'hésitation. Tel qu'il nous apparaît une première fois le type se représente immuable. Manifestement on n'a rien vu, rien voulu voir, rien cherché en dehors du moment capital et décisif. Il n'en est pas ainsi pour le sacrifice d'Abraham. Les trois peintures contemporaines des trois premiers siècles qui retracent cet épisode diffèrent radicalement les unes des autres par le choix de l'instant

capital. A la *Cappella greca* c'est l'instant qui précède l'acte héroïque, Abraham tient son épée nue dans la main droite et assure son coup en prenant Isaac par l'épaule [1]. Point d'ange. Dans la *Cappella dei Sacramenti A*[3], Abraham et son fils rendent grâces à Dieu. La minute d'angoisse est évidemment passée [2]. La fresque du cubicule v de la catacombe de Priscille représente les préparatifs du sacrifice, Isaac porte sur les épaules une charge de bois et Abraham lui adresse la parole [3]. Ainsi, hésitation dans la pensée des fidèles. Au IVe siècle on revient à la minute solennelle du sacrifice, Abraham a dégainé, et Isaac est agenouillé pour recevoir le coup [4]; on s'est donc retourné vers la conception la plus antique, celle de la *Cappella greca*, qui est la véritable conception réaliste.

Ce dernier mot nous met sur la voie d'une source d'un genre particulier dont il faut dire quelque chose puisqu'elle n'a pas laissé d'alimenter l'imagination et de provoquer le talent de nos décorateurs. Les fresques des catacombes nous offrent plusieurs scènes réalistes, ou, si l'on le veut, des scènes de la vie réelle. Une vendeuse d'herbes à son étal, un batelier chargeant ou déchargeant une cargaison d'amphores, un boulanger son boisseau devant lui, un vigneron au travail, un cocher, un directeur de la manutention dans son magasin au milieu de ses employés, des tonneliers, des portefaix déchargeant les bateaux qui apportent le grain d'Égypte ou d'Afrique, des repas de famille, etc. Dans la plupart de ces tableaux, le peintre a fait œuvre d'observateur. Mais l'intérêt véritable de ces fresques n'est pas dans les quelques détails archéologiques qu'elles contiennent, pas même dans le témoignage qu'elles rendent de la préoccupation des artistes vers les gestes de la vie quotidienne, sources d'intarissables observations: cet intérêt se trouve dans le nombre restreint des scènes de la vie réelle, leur date tardive et leur banalité inexorable. Mises en comparaison statistique avec les scènes bibliques on

1. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. x.
2. Le même, *Pitture*, pl. 41[2].
3. *Item*, pl. 78[2].
4. *Item.*, pl. 139, 196, 201, 222. M. Vachon, *Puvis de Chavannes*, in-4°, Paris, 1895, p. 82. (Dans *La Guerre* [musée de Picardie, à Amiens]), Puvis de Chavannes a obéi instinctivement à cette idée de profonde philosophie, à ce sentiment de délicatesse, qui, dans l'antiquité grecque, faisait toujours aux artistes choisir le moment psychologique, soit avant, soit après l'événement héroïque, où la figure humaine devait revêtir toute sa beauté sous l'exaltation d'un projet ou dans la réalisation d'un acte, de nature à mettre en jeu toutes les facultés d'audace, d'énergie et de vigueur.

peut dire que les scènes de la vie réelle ne comptent guère, presque toutes sont datées du IVe siècle et ont pour sujet un individu dans l'exercice de sa profession. De peinture historique on ne rencontre aucune trace. Et cependant rappelons-nous cette époque palpitante de vie dévorante et d'horreur tragique, de traits d'héroïsmes, de fureurs criminelles et de mépris du danger. Pendant une durée de moins de trois siècles, l'Église fut persécutée pendant 129 années environ, et on sait ce que furent ces persécutions.

Or, on ne rencontre pas une seule fois dans les catacombes une scène de martyre [1]. Si on veut bien se souvenir que ces artistes, dont plusieurs ont eu du talent, vivaient sous Néron et sous Dioclétien, qu'ils ont pu voir et qu'ils n'ont pu ignorer les scènes atroces et sublimes des jardins du Vatican et des amphithéâtres, que ces épisodes étaient un sujet de gloire et de consolation pour tous les frères, on s'attend à voir éclater sur les parois des catacombes l'évocation de ces journées grandioses où la lutte engagée par le christianisme contre les dieux atteint son paroxysme de véhémence et de confusion épique. Il semble qu'une fresque, une au moins, aurait dû apparaître tumultueuse, indisciplinée, sauvage. Il n'en est rien. La source a coulé en vain. Nul artiste n'a rien senti ! Devant un tel phénomène on est porté à croire à l'existence d'une discipline en matière d'art catacombal, au moins d'une discipline interdisant certains sujets [2]. La répugnance de l'art classique pour les scènes atroces ne suffit pas à expliquer leur absence complète, car les sar-

1. Nous ne classons pas comme scène de martyre le couronnement d'épines du cimetière de Prétextat, au milieu du IIe siècle. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 18. Quant à la pl. 153[1] c'est simplement une vision de martyr. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1884-1885, p. 91 sq., avait pensé pouvoir interpréter une peinture du cimetière de Domitille, représentant Daniel entre les lions, de saint Ignace d'Antioche livré aux bêtes, à Rome, sous Trajan, mais la fresque est antérieure à cette date, elle remonte à la deuxième moitié du Ier siècle.

2. Hégel, *Esthétique* (trad. Béraud), 2e partie, § III : *L'art romantique. Le martyr*, t. I, p. 232 : « La première manifestation de l'*Esprit de l'Église* dans l'homme considéré comme individu consiste en ce que celui-ci reflète en lui-même l'évolution divine et reproduise dans sa personne l'histoire éternelle de Dieu. Ainsi ce qui fait le sujet de cette partie de la représentation religieuse, ce sont les souffrances que font endurer la violence et les cruautés, ensuite le renoncement, le sacrifice volontaire, les privations que l'on s'impose pour exciter la douleur, le martyre et les tourments de toute espèce, et cela afin que l'esprit soit glorifié. Le mal physique, la douleur est, dans le martyre, un but cherché et désiré. Ces sujets sont dangereux pour l'art. »

cophages et les lécythes nous montrent qu'aux époques du goût le plus délicat, certains sujets furent tolérés à condition d'être traités avec noblesse [1]. Peut-être le clergé romain dont nous avons montré le droit de surveillance dans les catacombes donna-t-il l'exclusion à une catégorie de sujets dont la vue était de nature à jeter un trouble dans la vaillance des uns et dans la mansuétude des autres. Aussi nulle plainte, nulle trace de colère, jamais une vision épique, une vibration de l'âme par l'ébranlement des catastrophes présentes et ressenties. Manifestement, si ces artistes peignaient dans leur pleine indépendance, ce furent des esprits établis dans un parfait équilibre. Mettons toutefois des limites à notre surprise, car le phénomène ne semble pas absolument unique. L'art ne s'accommode pas de la tempête ; il attend, pour prendre son plein développement, les périodes de calme. Après les longues fureurs de la persécution, le règne de Constantin marquera dans l'art une renaissance coïncidant avec la convalescence de l'Église.

Un fait analogue reparaît plusieurs fois dans l'histoire de l'art. L'art hollandais attend pour naître le rétablissement de la paix troublée par les guerres religieuses [2]. L'école française du XIXe siècle n'existe qu'à partir de la génération qui suit la période d'activité exaspérée de la Révolution et de l'Empire [3]. Sans doute, c'est que l'art, pour prêter aux choses sa forme durable, a besoin de recueil-

1. Clarac, *Musée de sculpture*, in-fol., Paris, 1824, pl. 145, n. 68 : Actéon déchiré par les chiens ; pl. 116, n. 85 : mort d'Adonis.

2. E. Fromentin, *Les Maîtres d'autrefois*, in-12, Paris, 1902, p. 170 : « Ce petit peuple... signe, à trente ans de distance, deux traités qui l'affranchissent, puis le consolident. Il ne lui reste plus, pour affirmer son existence propre et lui donner le lustre des civilisations prospères, qu'à produire instantanément un art qui le consacre, l'honore et le représente intimement, et tel se trouve être le résultat de la trêve de douze ans. Ce résultat est si prompt, si formellement issu de l'incident politique auquel il correspond, que le droit d'avoir une école de peinture nationale et libre et la certitude de l'avoir au lendemain de la paix semblent faire partie des stipulations du traité de 1609. »

3. Tout ce que la peinture donne pendant cette agitation de 1789 à 1815, c'est *La mort de Marat*, *Le sacre*, *La distribution des aigles* de David, et *La bataille d'Eylau*, de Gros, c'est-à-dire des amplifications théâtrales et emphatiques. Il faut réserver le souvenir et l'œuvre de Prud'hon et surtout *La Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*. Mais Prud'hon, méconnu et inconnu, se réfugia très vite dans son rêve délicat et ne pénétra si avant dans l'âme antique qu'à force de s'éloigner plus complètement et plus définitivement de ses contemporains. Le souffle tragique des heures hideuses ne vivra que par la génération suivante, dans le *Boissy d'Anglas* d'Eugène Delacroix.

lement, de distance et de repos. Il lui faut le souvenir. Eux-mêmes, les artistes, étaient trop saisis par l'action pour avoir le loisir de la peindre. Étourdies au centre d'une agitation continuelle, manquant de solitude, les âmes créatrices se réfugiaient dans l'asile que leur offrait le passé, ou dans les allégories ayant quelque similitude lointaine avec les préoccupations présentes.

Puisque notre regard est en train de courir, multiplions les points de vue. Un autre rapprochement se présente entre la peinture à Rome et en France sous le premier Empire. Même système de centralisation artistique. Chaque campagne heureuse finit par un envoi de tableaux et de statues qui font de Rome, et plus tard du Louvre, les lieux du monde où se voient les plus rares chefs-d'œuvre et en plus grand nombre. On pourrait croire que cette évocation de la beauté la plus parfaite provoquera l'émotion d'où sortira un chef-d'œuvre nouveau. Il n'en est rien, et la raison sans doute c'est que le germe mystérieux du génie ne s'éveille pas au contact des ouvrages de l'homme, si excellents soient-ils. Seule, la Nature le peut tirer de son sommeil et lui donner la fécondité. Et, par ce côté, nous rentrons, on le voit, dans notre sujet. Après avoir énuméré les sources de l'art chrétien, on ne peut omettre de rechercher le rôle joué, dans l'histoire de ses origines, par cette source d'éternelle inspiration : l'amour et l'étude de la Nature.

Nous avons dit quelques mots des paysages des catacombes [1]. Ils sont en petit nombre et d'un mérite assez mince. Les hommes de ce temps s'intéressaient peu à la Nature. Dans toute la littérature chrétienne des trois premiers siècles, on ne rencontre guère de descriptions des beautés naturelles que chez Minucius Félix, un avocat, et chez saint Cyprien, un rhéteur. Ce n'est qu'un peu plus tard que le sens et le goût de la grande poésie du désert et de l'océan, la découverte de la poésie rustique apparaîtront dans le christianisme avec les premiers essais de vie solitaire des ermites et des cénobites. Ne croyons pas que cette infériorité frappât les seuls fidèles. Après Lucrèce et Virgile, on ne retrouve plus une entente aussi fine de la Nature, de sa beauté, de son divin sourire. Horace n'aime la campagne que lorsqu'il est retenu à la ville, et beaucoup de Romains

1. Il y aurait même à ce qu'on dit des « paysages *symboliques* ». Cf. L. Fromage, *Le symbolisme de l'ancien art chrétien*, dans les *Lettres chrétiennes*, t. III, p. 407-408. Nous renvoyons à cet article, c'est un curieux spécimen de travestissement.

lui ressemblent en ce point. Ils ont quelque ressemblance avec les courtisans de Versailles pour lesquels Marly est la campagne et Compiègne le désert. Il faut ajouter que la notion même du paysage s'altère à mesure que les villas envahissent tous les pays. Sous les empereurs, il ne manqua pas de gens qui s'établirent le plus près possible de Rome, le long des grandes voies, sur les deux bords du Tibre. Mais les jours de fête, toute la population misérable se précipitant le long du fleuve, dans les bois sacrés, on fut contraint de s'installer plus loin, à Tusculum, à Préneste, à Tibur; puis, ces lieux mêmes devenant trop fréquentés, on poussa plus loin encore. C'est ainsi que toute l'Italie, depuis le golfe de Baies jusqu'au pied des Alpes, se peupla de villas élégantes.

De la Nature, il n'était plus guère question [1], et on le comprend s'il faut en croire une sorte de vue à vol d'oiseau que Sénèque nous donne de cette Italie que nos peintres des catacombes auront eue sous les yeux. « Quand cesserez-vous, dit Sénèque aux riches, de vouloir qu'il n'y ait pas un lac qui ne soit dominé par vos maisons de campagne, pas un fleuve qui ne soit bordé de vos édifices somptueux ? Partout où jaillissent des sources d'eau chaude, vous vous empressez d'élever de nouveaux asiles pour vos plaisirs ; partout où le rivage forme une anse, vous voulez fonder quelque palais, et, ne vous contentant pas de la terre ferme, vous jetez des digues dans les flots pour faire entrer la mer dans vos constructions [2]. Il n'est pas de pays où l'on ne voie resplendir vos demeures, tantôt bâties au sommet des collines d'où l'œil se promène sur de vastes étendues de terre et de mer, tantôt élevées au milieu de la plaine, mais, à de telles hauteurs, que la maison semble une montagne [3]. »

Qu'on se rappelle la villa d'Hadrien, à Tibur, c'est-à-dire l'ouvrage d'un raffiné, d'un artiste et d'un homme de goût, s'ingéniant à reproduire avec plus ou moins d'exactitude les principales merveilles d'architecture et les sites les plus fameux qu'il avait visités. Ici Tempé, là Canope, bref la nature et la vie rustique accommodées à la manière d'une sorte de Petit Trianon.

1. E. Gebhart, *Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine*, in-8°, Paris, 1860 ; Le même. *Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité*, dans les *Archives des missions scientifiques*, IIe série, t. V, 1868, p. 56 sq. : sur le paysage inventé. Cf. p. 21 sq. : sur les origines du paysage à Rome.

2. De Beylié, *L'habitation byzantine*, in-4°, Paris, 1902-1903, p. 10, 14,

3. Sénèque, *Epist.*, LXXXIX, 21.

Les jardins d'Hadrien firent sensation à leur époque. Ils n'étaient pas seuls dans leur genre. Pline nous apprend que l'Italie était couverte de parcs d'agrément qui restreignaient d'autant les terrains réservés à la culture. Les jardins se composaient de parterres de fleurs, comme nos jardins à la française, d'allées sablées, de charmilles avec des ifs taillés. Tout était régulier et taillé au cordeau. « Est-il rien de plus beau, dit Quintilien, qu'un quinconce disposé de telle manière que, de quelque côté que l'on regarde, on n'aperçoive que des allées droites [1] ? »

Si nous revenons aux catacombes, on nous épargne les quinconces, mais ce n'est que pour se heurter à la banalité la plus absolue. La représentation du Bon Pasteur, si fréquente avant Constantin, n'inspire rien qui soit digne d'être rappelé. Lors même qu'on lui donne la garde d'un troupeau et qu'on étend le champ de la scène, on ne découvre jamais le sentiment de la nature [2]. Deux fois seulement on rencontre des fresques qui s'inspirent de ce sentiment : un buisson de fleurs rappelant le paradis [3] et un jardin enclos d'une barrière [4].

Nous venons de voir que l'art catacombal est très étroitement inspiré par les procédés et les méthodes qui régissent les écoles de peinture et la société du temps. Une grande partie de l'intérêt durable des fresques se trouve dans leur conformité avec la société à laquelle elles sont destinées. On se croit en plein symbolisme, on est en pleine humanité.

Il n'est guère de sujet plus délicat dans l'ancien art chrétien que le symbolisme. Rien de plus périlleux que l'interprétation non des ouvrages, mais des intentions de leurs auteurs. « S'il en est ainsi, a-t-on dit excellemment, pour les productions artistiques dont le sujet est nettement défini, combien plus pour celles où il est recouvert du voile mystérieux de l'allégorie ! Plus d'un critique, au lieu d'essayer de soulever ce voile, a préféré deviner par l'imagination les réalités qu'il cache, ou plutôt les inventer au gré de sa passion ou de son caprice. On en donnerait des exemples curieux [5]. Sans doute, un esprit bien

1. De Beylié, *op. cit.*, p. 20.

2. J. Wilpert, *Le pitture*, pl. 117, 122. Ce dernier paysage est le plus étendu de tous, il comporte quatre montagnes. Dans tous les paysages des catacombes, nulle trace de ciel ; ce qui n'a pas empêché les anciens dessinateurs de représenter des nuages.

3. *Item*, pl. 110, 111

4. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1876, pl. VIII.

5. Northcote and Brownlow, *Christian Art*, in-8°, London, 1879, p. 47.

fait se laissera rarement entraîner à [ces] extrémités : cependant, [quelques] intelligences résistent malaisément à une tentation fort séduisante, celle de tout expliquer, de prêter une idée au moindre trait de pinceau. Le symbolisme domine dans l'ancien art chrétien : plusieurs en concluent que tout y est symbole, et sont conduits ainsi à des subtilités vraiment enfantines. Tel écrivain cherchera un sens mystique aux rares paysages représentés dans une catacombe, attribuera une signification religieuse aux arabesques dont sont décorés dans la plupart des antiques hypogées chrétiens, les murailles et les plafonds, aux feuillages, aux guirlandes, aux fils de perles qui s'y enroulent, aux génies ailés peints dans l'attitude de la moisson ou de la vendange. Prêtant les raffinements de la symbolique moderne à une époque où l'on n'en avait pas la moindre idée, il nous montrera, par exemple, dans les lys et les roses dessinés sur une muraille de catacombe, les emblèmes de la pureté et de l'amour divin. Là où nous voyons surtout d'agréables réminiscences, un aimable sourire de l'art classique égayant les sombres profondeurs des nécropoles, son regard prévenu découvrira tout un enseignement dogmatique et moral [1]. » On ne saurait donc apporter trop de réserve dans ce genre d'élucubrations. Du voisinage de telles et telles allégories, on a tiré des conséquences, échafaudé de soi-disant « cycles » théologiques d'autant plus complets que l'imagination des interprètes pouvait se donner plus libre cours et attribuer aux moindres épisodes une signification qu'ils n'ont pas, même depuis qu'ils l'y ont mise. Nous savons sur quels écueils peut conduire ce système de symbolisme à outrance et quand même. Peu importe le léger ridicule qui atteint les interprètes, ce qui est plus regrettable, c'est l'inexactitude qui se glisse dans notre connaissance du passé et l'amoindrissement de notre admiration pour la société et les artistes auxquels on impute des imaginations dont ils se sont toujours gardés. Un récent et mémorable exemple nous apprend ce qu'il faut retenir de ces théories compliquées qui n'ont jamais effleuré la pensée du peintre. « Je signalais un jour à Puvis de Chavannes, raconte son biographe, l'ingénieuse hypothèse d'une trilogie de la Misère, qui avait été émise à propos des trois tableaux : *Le Pauvre Pêcheur*, *L'Enfant prodigue* et *Le Rêve*. Il se mit à rire, et me répondit : « En 1878, j'étais à la campagne, dans ma famille ; le fermier avait, cette année-là, merveilleusement réussi l'élevage de

1. P. Allard, dans les *Lettres chrétiennes*, 1881, t. III, p. 5-6.

ses cochons ; ils étaient nombreux et superbes ; je passais une partie de mes journées à leur courir après pour les dessiner. Quand il s'agit de les caser, pouvais-je mieux trouver que la scène de la parabole de l'Enfant prodigue [1] ? »

E. Le Blant avait fait justice des prétendus cycles symboliques dans la sculpture funéraire [2]. On s'est rallié à ses conclusions en ce qui concerne les sarcophages, mais en déclarant qu'elles sont inapplicables aux fresques catacombales [3]. Au jugement de Mgr Wilpert, les décorateurs auraient eu en vue de tracer non seulement des allégories, mais des cycles entiers, et cette préoccupation se retrouverait dans les ouvrages des IIe, IIIe et IVe siècles. La décoration de la *Cappella greca* [4] en fournirait le plus ancien exemple. Ici, nous quittons la science pour entrer en plein arbitraire. La citation suivante le montrera assez clairement. Le cycle « commence par trois représentations du baptême, c'est-à-dire Moyse frappant le rocher, le paralytique et l'administration du baptême, dont il ne subsiste qu'un chétif fragment ; vient ensuite l'adoration des mages par laquelle l'auteur du cycle exprime sa foi à l'incarnation du fils de Dieu dans la Vierge Marie : trois autres panneaux : Daniel parmi les lions, le sacrifice d'Abraham et la *fractio panis* se rapportent à l'Eucharistie comme banquet et comme sacrifice ; Lazare et les saisons de l'année symbolisent la résurrection qui est un fruit de la réception de l'eucharistie ; Noé et l'histoire de Suzanne nous font voir comment Dieu protège dans leurs nécessités ses fidèles et contiennent une exhortation indirecte à persévérer dans la foi en la puissance divine et dans l'espérance de la récompense promise en l'autre vie ; dans le dernier panneau, le défunt est représenté en orant dans la compagnie des saints. La disposition des scènes dans l'espace accordé n'a pas été adoptée sans goût. Les panneaux relatifs au baptême se voient dans une partie de la chapelle, ceux relatifs à l'eucharistie, dans une autre partie ; l'Épiphanie sert de transition, elle se trouve peinte sur l'arc qui relie ces panneaux ; les fresques ayant rapport à la résurrection et à la protection divines sont distribuées au milieu des précédentes sur les parois, et la conclusion se trouve sur l'espace

1. M. Vachon, *Puvis de Chavannes*, in-4°, Paris, 1895, p. 73.

2. *Les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, in-fol., Paris, 1878, cf. p. XX.

3. J. Wilpert, *Le pitture*, p. 141.

4. Cimetière de Domitille. Première moitié du IIe siècle.

réservé à l'autel et à la voûte qui montre le défunt parmi les bienheureux »[1]. On se demande, en vérité, si un guide mystérieux est sorti de quelque *loculus* inviolé pour révéler toute cette explication. Nous savons assez qu'il n'en est rien, et que le dessein, si dessein il y eut, de cette décoration, n'a été décrit nulle part. Bien plus, aucun cubicule, à aucune époque, n'a été l'objet d'une description autorisant des conjectures sur un autre cubicule, à une époque différente. Si nul ne connaît ce qui se passe dans l'esprit de l'homme que cet homme même, pourra-t-on, de bonne foi, prétendre découvrir, à dix-huit et vingt siècles de distance, une pensée éteinte et qui n'a pas laissé trace de ce qu'elle a entrevu et voulu ? Ne sera-ce pas ramener la science toute jeune du christianisme historique aux plus sombres jours du subjectivisme et de la fantaisie que substituer à ce qui n'est pas ou à ce qu'on ignore ce qu'il nous aura plu d'imaginer ? Ne sera-ce pas, une fois de plus, substituer la tendance à l'histoire, le système à la vérité ? Et puisque nul indice ne nous apprend avec certitude le point où le cycle commence, que restera-t-il du cycle lui-même, si nous entreprenons l'explication par l'autre bout ? Pour en venir au détail, qui fera la preuve que le peintre de la scène de l'Épiphanie lui prêtait le sens qu'on lui attribue, et qu'en la peignant sur un arc, entre des panneaux relatifs au baptême et à l'eucharistie, c'était avec le dessein symbolique qu'on lui impute ?

Laissons donc l'imagination, et tenons-nous au bon sens. Il n'est pas douteux que chaque sujet, pris en particulier, ne représente une scène biblique ou contemporaine. Plusieurs d'entre ces sujets peuvent être non seulement historiques, mais allégoriques. Aller au delà, c'est sortir de la science sérieuse, nous ne nous y aventurerons pas[2].

Il n'y a qu'un vrai document sur une école d'art, c'est son œuvre.

1. J. Wilpert, *op. cit.*, p. 142.

2. Pour cette raison nous ne nous arrêterons pas plus longuement aux interprétations des autres « cycles » données dans le même ouvrage. *Item*, p. 142 sq. On trouvera un curieux témoignage des excès auxquels peut conduire l'hypersymbolisme chez un érudit ordinairement plus calme et mieux inspiré : Desbassyns de Richemont, *L'art chrétien pendant les trois premiers siècles*, dans la *Revue des questions historiques*, 1870, t. VIII, p. 104-108. Mêmes explications dans A. Pératé, *L'art chrétien*, dans *La Quinzaine*, 15 mars 1897, p. 171. Ces chambres des Sacrements ont servi de thème inépuisable à des synthèses auxquelles il ne manque rien, sinon d'avoir été conçues au IIe siècle au lieu d'être accommodées au XIXe.

C'est à elle qu'il est juste de demander d'abord des renseignements.

Les catacombes sont un livre dont les feuillets dispersés, longtemps enfouis, négligés, contiennent l'histoire d'une école qui doit compter parmi les plus honorables dans le passé. Ce musée souterrain, dont l'installation est sans pareille, a été si persévéramment étudié, qu'on peut aujourd'hui le parcourir avec des facilités que d'autres musées à ciel ouvert n'offrent pas. On a déterminé, avec la plus ingénieuse exactitude, la date de chaque peinture, restitué presque à coup sûr les sujets réduits à quelques linéaments, conservé avec un goût, un soin, un savoir exquis tout ce qui était menacé de ruine. Nulle part on ne peut rencontrer un ensemble plus homogène, c'est vraiment ici un musée chrétien et romain. Ceci lui donne pour Rome un intérêt très vif, pour la chrétienté, une valeur inestimable. L'école campanienne, l'alexandrine et la romaine n'y ont point leurs ouvrages et c'est fort bien, ils y seraient déplacés. Ces caves humides n'eurent rien de commun avec les édifices éblouissants du golfe de Naples et du cap du Lochias. Manifestement, ceux qui vivent sous terre et ceux qui vivent au soleil, n'ont pas les mêmes pensées, n'emploient pas la même langue. Et cependant ils ont essayé à plusieurs reprises de nouer conversation, mais ce ne furent que de brèves échanges de recettes, des transmissions de rapides formules, et cela dura peu de temps. L'histoire des rapports de la peinture décorative profane avec la fresque catacombale commence vers le milieu du Ier siècle et se prolonge jusqu'au début du IIIe siècle. Les phases en sont relativement aisées à suivre. Au début, pendant une cinquantaine d'années environ, on ne se préoccupe aucunement d'innover une forme d'art. Puis, soudain, un art naît sur place et de lui-même, c'est-à-dire qu'il s'inspire de la pensée chrétienne elle-même et dure un siècle environ ; ensuite, on ne fait plus qu'étendre les acquisitions, dédoubler indéfiniment ce qu'on a appris. Si étranges que paraissent certains mots par leur rapprochement, il dut se fonder de très bonne heure une « Académie des fossoyeurs », puisque les fossoyeurs exerçaient le métier de décorateurs. Cette académie conserva à peu près intact le germe classique, soit impuissance à s'en écarter par des créations originales, soit résolution de s'y attacher par une sorte de survivance du sens de la beauté. Ceux qui décorèrent les catacombes n'étaient plus des classiques, ils n'étaient pas des novateurs. Leur rôle fut néanmoins très actif ; ils furent des initiateurs. Dans l'universel naufrage du monde antique,

ils conservèrent des traditions et des principes d'où sortit la renaissance artistique très brillante et très soudaine du IVe siècle. C'est pourquoi leur importance est, dans l'histoire de l'art, considérable. Puisqu'ils furent des « types de transition », c'est à eux qu'il nous faut demander le secret de la variabilité des espèces, de l'évolution des genres et du progrès de l'art.

On a justement observé que les « types de transition » ne sont rien, en un certain sens, puisqu'ils n'ont d'autre utilité que de se rendre eux-mêmes inutiles : ils travaillent, pour ainsi parler, à leur propre élimination. Mais, en un autre sens, on peut soutenir qu'ils sont tout, puisque, si nous les négligeons, si nous ne leur prêtons pas l'attention qu'ils méritent, c'est la succession des faits, c'est la généalogie des formes, c'est la continuité du mouvement intérieur qui vivifie l'histoire qui nous échappe.

Si les fresques des catacombes avaient toutes péri, nous nous trouverions, au IVe siècle, devant une chose inexplicable, l'art des basiliques, et, faute de ces fresques, nous serions hors d'état de comprendre toute la nouveauté de la mosaïque de Sainte-Pudentienne. Nous ne saurions tout ce qu'elle renferme d'original et d'imité, de personnel et de convenu, d'inéprouvé par d'autres, et de déjà ressenti par eux. Il n'y a d'histoire que de ce qui s'enchaîne ; et, à défaut d'autre service, les « types de transition » nous rendraient encore celui-ci de nous faire toucher, comme du doigt, la réalité de cet enchaînement. Rien ne servirait d'exagérer. Les décorateurs des catacombes ont conservé des traditions, innové quelques types, mais ce n'est pas d'eux seuls que procèdent les mosaïstes du IVe siècle. Il semble même que, d'assez bonne heure, ces artistes aient cessé d'être des hommes d'étude ; s'en remettant à leurs portefeuilles, insoucieux de renommée, et peut-être de perfection. Cela a pu tenir à ce qu'ils étaient assez formés pour sentir ce qui leur manquait, et assez indifférents pour répugner à l'effort qui leur eût permis de justifier ce qu'on attendait d'eux. Néanmoins, leurs œuvres intéressent parce qu'ils ont compris qu'en art, il ne faut pas tout dire, il faut laisser quelque chose à deviner, et ils ont laissé à deviner le plus possible.

Du jour où l'édit de Milan (313) accorda au culte chrétien le droit d'exister, la peinture catacombale avec ses conditions techniques très spéciales, était virtuellement condamnée. Désormais, pendant tout le IVe siècle, on continuera de décorer les galeries et les cubicules, mais l'attention est ailleurs, dans les édifices somptueux qui, depuis l'époque constantinienne, se multiplient sur toute l'étendue

de l'empire. Le cercle des idées s'élargit, les sujets se précisent, et les épisodes se développent ; à la place des symboles vagues et inoffensifs, on voit apparaître les manifestations éclatantes d'un parti religieux impatient d'affirmer son triomphe. Pour cette tâche, les décorateurs des catacombes ne pouvaient suffire ; elle avait, en effet, de quoi troubler les plus téméraires. Devant les immenses surfaces des basiliques, parois, arcs, absides, il fallait rompre avec les idées du paganisme aussi bien qu'avec celles du christianisme primitif, les unes et les autres également en contradiction avec les tendances nouvelles. Ce fut une heure solennelle dans l'histoire du développement de la pensée chrétienne, que celle où le but de l'art fut entrevu et poursuivi par les artistes dont les ouvrages recevaient, en vertu de leur destination aux églises, une sorte de consécration officielle rejaillissant sur les idées mêmes dont s'inspiraient ces ouvrages. La conception et le but de l'art furent renouvelés. Au lieu de viser à en faire un élément de la culture intellectuelle, et à le réduire à une valeur purement éducative, on s'avisa enfin que l'art pourrait bien avoir une destination différente, celle-là même qu'avaient poursuivie les maîtres helléniques : satisfaire le sens esthétique par la production du plaisir. C'était un retour à la saine conception de l'art fondé sur ce phénomène d'observation dont nous pouvons facilement nous rendre compte, que la tendance à analyser les effets que nous percevons nous empêche d'en jouir. La conscience n'ayant à tout instant qu'une capacité limitée, il en résulte qu'une partie de son champ ne peut être occupée en un sens, sans diminuer l'étendue du champ qui doit être occupé en un autre sens. L'antagonisme entre l'appréciation intellectuelle et la satisfaction émotionnelle fut résolu au IVe siècle en faveur de l'émotion agréable. Réduits à faire face avec un petit nombre de figures, de type encore mal arrêté pour la plupart, aux exigences d'un public habitué aux compositions les plus brillantes, les décorateurs des basiliques sacrifièrent résolument tous les éléments incompatibles avec les grandes surfaces qu'ils avaient à couvrir. Tous les épisodes bibliques que nous rencontrons dans les catacombes, ramenés à leur maximum de simplicité et d'abstraction, et représentés avec un profond dédain du luxe, furent écartés. On restreignit en outre le rôle des symboles graphiques, tenant de l'écriture plus que de la peinture ou de la sculpture, et rebelles à toute tentative de développement plastique. Si la vogue d'hiéroglyphes tels que le monogramme du Christ, l'A et l'Ω, la colombe portant le rameau d'olivier, les cistes remplies de pain, le

poisson, l'ancre, le trident, la balance, etc., etc., avait continué, elle aurait prolongé l'erreur de l'art éducatif et causé un grave préjudice aux droits de la pensée en annihilant la plus noble mission de l'art, la représentation de la création animée. Heureusement, ces formules stériles ne tardèrent pas à disparaître, à l'exception du monogramme du Christ et des lettres A et Ω que l'on continue à rencontrer, mais à l'état de simples accessoires.

Parmi les scènes définitivement sacrifiées dans la peinture, et qui disparaissent rapidement du répertoire, mentionnons : Adam et Ève, Noé dans l'arche, le sacrifice d'Abraham, David armé de la fronde, Élie porté au ciel, la vision d'Ézéchiel ; l'histoire de Suzanne, Daniel dans la fosse aux lions, les trois Hébreux dans la fournaise, l'histoire de Jonas, Job sur le fumier, la guérison de Tobie, le Bon Pasteur, Orphée, Ulysse et les sirènes, Psyché et Éros, les Amours vendangeurs.

Malgré ces suppressions un certain nombre de sujets des catacombes furent adoptés pour les basiliques. Mais les principes qui inspiraient les champions de l'ancienne et de la nouvelle école, dit Eug. Muntz, différaient essentiellement. Les premiers avaient détaché des Écritures un certain nombre de scènes auxquelles ils attribuaient un sens propre, et qu'ils représentaient isolément, abstraction faite de leur place dans l'ensemble du récit. Leurs successeurs du IVe siècle restituèrent à ces scènes leur place dans la série à laquelle elles se rattachaient, et s'efforcèrent de mettre de nouveau en lumière leur signification naturelle, parfois si étrangement dénaturée par l'esprit d'abstraction cher aux artistes des catacombes. En un mot les représentations allégoriques se transformèrent en représentations historiques.

Nous avons vu naître l'*art chrétien* le jour où nous en avons signalé les productions inspirées par une pensée essentiellement chrétienne ; l'*école chrétienne* commence dans le premier quart du IVe siècle le jour où l'art chrétien passe des formules stériles à des compositions dégagées de la préoccupation exclusivement éducatrice. Une circonstance peut-être accidentelle nous aide à saisir le caractère de cette école. A la même heure, dans les mêmes circonstances, on voit se produire un double fait concordant : un art nouveau, un état politique nouveau. L'art basilical est l'expression et comme l'efflorescence de la société chrétienne parvenue, grâce à la paix de l'Église, à ce qu'on pourrait appeler l'état adulte. On remarquera qu'aucune, parmi les anciennes écoles, n'apparaît plus nettement

localisée que celle-ci. Jusqu'à cette heure, Rome avait employé les peintres grecs plus qu'elle n'en avait elle-même produit ou formé; à partir du IVe siècle, la Grèce est si complètement épuisée que Rome n'a plus rien à en attendre, et c'est pour cela peut-être que ses peintres et ses mosaïstes sont si profondément romains. Avec eux l'histoire biblique entre dans sa phase majestueuse, ils conçoivent des « cycles », car c'est bien le nom qui convient cette fois, à des séries disposées dans l'ordre chronologique le plus rigoureux. Avec ces séries apparaît pour la première fois dans l'art chrétien l'infinie variété de ces images qui, en formant la perspective des tableaux, célèbrent la splendeur monumentale de Rome[1].

On voit assez par la disproportion qui existe entre l'art des catacombes et l'art des basiliques que, comme nous l'avons dit, les décorateurs des basiliques ne procèdent pas exclusivement des décorateurs des catacombes. Est-ce donc à l'art païen, tel qu'il existait au début du IVe siècle, qu'ils auront demandé l'inspiration? En partie, sans doute; mais il y a quelque chose que ni l'art chrétien ni l'art païen n'ont donné à l'école chrétienne. La rénovation que nous avons constatée ne s'arrête pas seulement aux idées, elle atteint également le style qui accuse un progrès sur les peintures de l'art païen telles que nous les rencontrons sur les monuments du IIIe siècle. C'est donc en passant par-dessus ces monuments pour rejoindre les ouvrages de l'art classique et des deux premiers siècles que l'école chrétienne prend conscience d'elle-même et donne sa mesure. Elle ne le pouvait toutefois qu'à une condition qui se trouva providentiellement réalisée. En même temps que le talent il fallait une existence politique assurée. Ce fut en l'année 313 que le christianisme obtint cette existence. Pour qu'une société nouvelle et un art nouveau existassent, il fallait un événement aussi grave que celui qui se produisit. Il fallait, en outre, que cet événement fût justifié par la conduite passée et les qualités durables des chrétiens. Trois siècles de périls ou d'incertitudes, les confiscations, les supplices, la dispersion, la mise hors la loi au lieu d'énerver ou d'affaiblir ce peuple l'avaient trempé. Après avoir fatigué les bourreaux, il ne lui manque que le droit et la certitude de vivre. Il les obtient. A peine est-il qu'on

1. Remarquons que, dans la peinture alexandrine, le décor architectural n'est, le plus souvent, qu'un décor de fond, sans rapport, on pourrait presque dire sans contact, avec la scène représentée. Qu'on en rapproche les reliefs de l'arc de Titus, d'un art tout romain, où l'on voit la procession solennelle s'avancer vers l'arc indiqué dans le fond.

se demande ce qu'il sera. C'est à l'art de répondre. Et l'école rendra témoignage de cet art. Pendant deux siècles, le IVe et le Ve, les ouvrages se multiplient, exigeant des artistes nombreux et habiles. A Sainte-Pudentienne, à Sainte-Sabine, au baptistère des orthodoxes, au mausolée de Galla Placidia s'exécutent des œuvres remarquables; à Rome, à Naples, à Ravenne, à Milan, nous voyons des ensembles décoratifs dans lesquels le dessin retrouve une pureté et une distinction, le coloris, un éclat et une harmonie que l'on ne connaissait plus depuis longtemps. Partout on recherche, comme aux meilleurs jours de l'art, la grandeur et la vérité. On s'avise enfin que le but auquel on doit tendre est d'embellir et non d'instruire. L'élégance reprend toute la place que le symbolisme avait indûment envahie.

La révolution qui venait de donner aux fidèles l'existence et le pouvoir politique semblait bien faite néanmoins pour tarir toute veine artistique. Elle changeait les croyances, abolissait tout un passé historique, condamnait des habitudes longtemps triomphantes, prescrivait des mœurs nouvelles. Dès lors, l'école n'avait qu'une chance d'exister, c'était d'être originale.

Elle le fut. Et pour l'être, elle changea la manière de concevoir : l'ordonnance, le style et la méthode tout à la fois. Mais ceci deviendra la matière d'une autre étude. Il suffit d'avoir montré le caractère de transition de l'art catacombal entre l'art classique dont il recueille et transmet les traditions et l'école chrétienne qui choisit ce qui lui convient et interprète ce qu'elle adopte. C'est donc une période de l'histoire de la pensée chrétienne très nettement limitée que celle dont nous rencontrons l'expression dans les fresques des catacombes jusqu'à la paix de l'Église. On ne s'est guère habitué jusqu'ici à faire cette histoire à l'aide de documents d'une interprétation si subjective. Le passé du christianisme n'est cependant ni si bien pourvu ni si dénué de textes qu'on puisse négliger des monuments nombreux et qu'on doive désespérer d'en découvrir l'interprétation définitive.

C'est encore plus à l'histoire des idées qu'à l'histoire de l'art que devront servir les peintures tendancieuses des catacombes. L'esthétique qu'elles révèlent est surtout une morale, ce qui est l'antithèse à peu près absolue de l'esthétique. Mais cette antithèse ou, pour mieux dire, cet asservissement est déjà une conception du plus vif intérêt, si on le compare à la réaction qui date de la paix de l'Église. Il nous montre l'idée que se firent les premières générations chré-

tiennes de l'importance comparée des intérêts esthétiques et des autres intérêts de notre existence ; il résout le problème de savoir pour quelles raisons et dans quelle mesure nous devons introduire l'art dans notre vie, quel droit nous avons de lui consacrer une partie de nos pensées et de notre activité. La solution de ce problème, on l'a vu, fut une réprobation de la légitimité non de telle sorte de plaisir esthétique plutôt que de telle autre, mais du plaisir esthétique en lui-même.

Ce vaste sujet de l'esthétique des premiers chrétiens ne pourrait être approfondi qu'à l'aide d'un travail long et tenace, et il exigerait une exposition trop étendue pour trouver ici sa place. Il est utile néanmoins d'indiquer quelques directions suivant lesquelles les monuments devront préciser les étapes du développement moral et intellectuel dans l'église de Rome. Qu'a été le sens de la beauté et quelle idée s'est-on formé dans les milieux chrétiens du plaisir légitime du sens de la vue ? Par quelles phases ont passé les idées métaphysiques d'unité et de forme en Dieu ? Comment a-t-on conçu les lois naturelles du repos, de la symétrie, de la gravitation ? Quelle idée s'est-on faite de la pureté et de la vie ? Quelles limites a-t-on pensé reconnaître ou assigner à l'imagination ? Dans quelle mesure s'est-on abandonné à l'association des idées ? Quel idéal a-t-on entrevu et poursuivi ?

Chacune de ces directions nous entraînerait bien loin, mais peut-être chacune d'elles ne serait pas stérile, et nous verrions bientôt apparaître, par delà le bégayement de l'art comme par delà les ouvrages achevés, tout ce qu'une série d'œuvres d'art contient de révélations au point de vue moral. Et c'est ainsi que, habilement interrogées, les fresques peuvent devenir révélatrices, autant que les textes, de la vie morale d'une époque et d'une société.

C'est par ce côté que l'art catacombal retrouve en intérêt tout ce qu'il a perdu en mérite. La préoccupation qui a fini par le tarir en le faisant dévier de la notion essentielle de l'art, l'a conduit à créer une des plus riches sources d'informations qui soient à notre disposition pour l'étude des temps passés. Il ne faut donc pas se montrer trop sévère à cette conception erronée de l'art. Chaque âge, chaque génération a la sienne qu'elle juge bonne et conforme à ses aspirations autant qu'à la Vérité. Ce qui a été esthétiquement vrai alors ne l'est plus aujourd'hui, mais le redeviendra peut-être ; et ce qui est esthétiquement vrai aujourd'hui cessera un jour de l'être, pour un temps du moins. Il est bien hasardeux de prétendre imposer en matière d'art un fondement

objectif au jugement critique, lorsque ce fondement repose finalement sur le caprice de l'opinion particulière. L'art est un domaine si vaste qu'il faut se garder d'en bannir personne, au nom de telle ou telle loi, mais il faut se féliciter que son étendue même permette le développement des formes les plus variées de l'idéal. Ce fut par-dessus tout un idéal que la forme d'art poursuivie par les décorateurs des catacombes. A ce titre elle fournira nos conclusions.

On trouva cette note dans le carnet de pensées de l'empereur Marc-Aurèle : « Disposition de l'âme toujours prête à se séparer du corps... Quand je dis prête, j'entends que ce soit par l'effet d'un jugement propre, non par pure opposition, comme chez les chrétiens : μὴ κατὰ ψιλὴν παράταξιν, ὡς οἱ Χριστιανοί [1]. » Il y a, à travers la dédaigneuse malveillance, une vue très juste dans ce jugement. Sous plusieurs aspects le christianisme s'offrait, malgré qu'il en eût, comme un parti d'opposition [2], particulièrement en matière religieuse et philosophique. La doctrine qu'il répandait contrastait si radicalement avec le scepticisme des raffinés et le matérialisme de la foule, qu'on peut bien, pour se faire comprendre d'un mot, la qualifier d'*Idéalisme*. Cet idéalisme et ce matérialisme objets de tant de conflits religieux, apparaissent dans les peintures campaniennes et dans les fresques catacombales. Jusque dans le domaine de l'art, l'opposition se retrouve irréductible. Dans les peintures campaniennes, l'exécution, voilà ce qui séduit; la composition ou l'idée, voilà ce qui charme dans les fresques des catacombes. Un souffle caressant, mystérieux, léger, avertit qu'on pénètre dans une atmosphère nouvelle, dans un rêve, inconnu jusqu'alors, de grâce et de beauté. Les artistes de ce temps étaient à la vérité de merveilleux ouvriers, mais ils ne pensaient guère. La peinture était devenue quelque peu prosaïque. Les illustres prouesses des grands dieux du Panthéon et les solennels enseignements des mythes primitifs étaient délaissés pour les aventures galantes des demi-dieux et des héros. En abordant la décoration des catacombes, les artistes chrétiens ont spiritualisé la peinture, ils ont subordonné la forme et la couleur aux exigences de la pensée. La forme s'est simplifiée, la couleur s'est atténuée et tout un monde de figures idéales est apparu.

1. *Pensées*, XI, 3. Cf. Pline, *Epist.*, X, 97: *pervicaciam et inflexibilem obstinationem.*

2. Leclercq, *Comment le christianisme fut envisagé dans l'empire romain* dans *Les Martyrs*, in-12, Paris, 1903, t. II.

Car c'était bien un monde que celui de ces formes impalpables et ondoyantes, dérobées au secret lointain des idées divines. Sachant qu'ils avaient charge d'âmes, ces humbles artistes ont fait exprimer à leurs compositions des idées. Par la douceur et la pureté de leur imagination, ils versèrent l'apaisement dans les cœurs et attribuèrent à l'art un rôle qui n'est sans doute pas le sien, mais ils lui donnèrent un rang qui ne peut être surpassé. Ils en firent une œuvre sociale et un germe de moralisation. Ce sont là de grandes choses et à ceux qui les ont entrevues, entreprises et accomplies, il ne faut pas ménager l'honneur d'avoir compté en leur temps parmi les plus rares artistes et les plus purs bienfaiteurs de l'humanité.

A Pompéi, l'amour de la nature ne s'élève guère au-dessus d'une rêverie passive et langoureuse, dans les catacombes la méditation intérieure a saisi toute chose et l'a faite comparaître devant l'idée que le peintre s'était formée du sens moral de son sujet. Ce peintre vivait dans son esprit imagé, ramenant les formes à la simplicité rudimentaire qu'atteint seul le regard de l'âme. De là, cette grâce ingénue et comme végétale, grâce incorrecte souvent et qui peut se passer de beauté, étant la saveur vierge. C'est par centaines qu'on retrouve les mêmes types, et ces types sont eux-mêmes, pour la plupart, des résumés dont on a supprimé les particularités individuelles. Et cependant toutes ces tournures, tous ces gestes ont à côté de leur rudimentaire et déconcertante naïveté une autorité magistrale et une séduction irrésistible. Autorité et séduction ont leur source dans un je ne sais quoi d'excellent à force d'être inachevé [1], plein de promesses et de sous-entendus et de *non définitif*; dans une facture dont l'imprécision volontaire est comme le commencement du rêve et l'appel adressé à l'imagination. La peinture ainsi entendue, c'est la troublante découverte de l'âme, l'intelligence des événements et des faits, c'est la provocation de la virtualité indéfinie de l'esprit, c'est la communion à l'Idéal.

Pour avoir pensé et senti de la sorte, ils furent grands parmi les plus grands, ces vieux maîtres qui se sont oubliés et confondus volontairement les uns dans les autres. Toute leur ambition allait à connaître leur art et à le faire connaître. De leur vie ils ne songèrent à autre chose qu'à continuer la tradition. Nul d'entre eux ne s'occupait à

1. Diderot a dit, dans *Les Salons*, « qu'il faut que l'artiste ait dans l'imagination quelque chose d'ultérieur à la nature. » C'est la formule définitive dont nous croyons retrouver l'application dans les catacombes.

revendiquer son ouvrage, il lui suffisait de le faire aussi excellent qu'il le pouvait faire. Ces hommes n'eurent point de nom, mais ils eurent du génie, génie étroit, génie néanmoins. Ils comprirent ce qu'ils devaient et pouvaient faire, et ils le firent. Par delà leur œuvre fragmentaire, on entrevoit aujourd'hui encore le long effort qui a rendu cette œuvre possible et, devant certaines peintures mieux conservées ou plus parfaites, on aperçoit pendant un instant l'étincelle mystérieuse du génie rayonnant dans le modeste ouvrier en qui, à cette heure, passait l'âme divine de Polygnote ou de Parrhasios s'en allant à sa destinée, inspirer le génie de Léonard, de Prud'hon, de Puvis de Chavannes.

Du milieu des harmonies de la couleur qui sont la volupté des yeux, ces pauvres gens ont dégagé l'élément idéal de la peinture. Il leur a fallu tout d'abord comprendre que la peinture, lorsqu'elle aborde les régions de la pensée, doit être d'autant plus palpitante de vie. L'étrange illusion que celle qui conduit à croire que pour exprimer le surnaturel, l'immatériel, il faille répudier toute matière et peindre des brouillards. Ils n'y sont pas tombés. Plus la pensée est aérienne, plus la phrase qui l'exprime a besoin de précision grammaticale et de sincérité. L'art pour venir à bout de faire pressentir l'immatériel et de peindre le monde invisible a besoin de la Nature tout entière dans ses nuances les plus fines et ses modelés les plus souples ; mais l'utilisation ni même l'imitation de la Nature ne saurait être le terme de l'art de peindre, il faut que la pensée du peintre ait démêlé par delà les tressaillements de la vie et de l'air quelque chose de caché, d'intime et d'ultérieur qui s'y trouve ou qu'il y met. Et justement, ce don de créer hors de soi les belles choses qui sont en soi et que l'on ignore, c'est peut-être la marque du génie et la matière de l'idéal.

CHAPITRE II

LES CATACOMBES ET LES CIMETIÈRES

I. CIMETIÈRES SOUTERRAINS

1. PARTIE TECHNIQUE. — 2. PARTIE HISTORIQUE. — 3. PARTIE MONUMENTALE. : 1re ÉPOQUE, 2e ÉPOQUE, 3e ÉPOQUE

II. CIMETIÈRES A CIEL OUVERT

I. CIMETIÈRES SOUTERRAINS

Le nom de « catacombes » est universellement connu, et généralement interprété d'une façon peu exacte. Ce nom même de « catacombes » a reçu une extension démesurée ; en réalité, il ne s'applique qu'à un seul souterrain, celui de Saint-Sébastien, sur la voie Appienne. C'est pour nous conformer à l'usage que nous désignerons tous les « cimetières » chrétiens ou juifs par cette appellation. Les fidèles employaient le mot « cimetière », ainsi qu'en témoigne Eusèbe[1], et l'appliquaient tantôt à une tombe isolée[2],

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VII, c. xi. *P. G.*, t. xx, col. 665 : τὰ καλούμενα κοιμητήρια. Ce mot est presque exclusivement chrétien, ainsi que nous l'avons montré dans *Monum. Eccles. liturg.*, in-4°, Parisiis, 1902, t. i, p. c, note 2 ; nous ne l'avons rencontré chez les païens que dans *Corp. inscr. lat.*, t. viii, n. 7544 : *Coemeteria, memoriae gentis Lepidiorum.* Dans le Nouveau Testament en rencontre κοιμάω et ses différents temps, dans le sens du dernier sommeil : Matth., xxvii, 52 ; xxviii, 13 ; Luc., xxi, 45 ; Joan., xi, 11 sq. ; Act. Apost., vii, 59 ; xii, 6 sq. ; xiii, 36 ; I Cor., vii, 39 ; xii, 30 ; xv, 6 ; xviii, 20, 51 ; I Thess, iv, 13 sq. ; II Petr., iii, 4. Cf. H. Stephani, *Thesaur. graec. ling.*, au mot κοιμητήριον.

2. *Corp. inscr. gr.*, t. iv, n. 9228, 9304, 9305, 9306, 9310, 9311, 9312, 9313, 9314, 9315, 9316, etc. ; W. M. Ramsay, *The cities and bishoprics of Phrygia*, in-8°, Oxford, 1897, t. i, part. 2, p. 530, 539, 559 sq., 719 sq., 733 ; C. Bayet, *De titulis Atticae christianis*, in-8°, Lutetiae Parisior., 1878, p. 130, au mot : κοιμητήριον ; G. Kaibel, *Inscrip. graecae Siciliae*, in-fol., Berolini, 1890, n. 2517 ; *Corp. inscr. lat.*, t. xi, n. 1700. Ce mot est employé sur les épitaphes juives, C. Bayet, *op. cit.*, n. 121, 122 ; sur un simple sarcophage, Aringhi, *Roma sotterr.*, t. i, p. 5.

tantôt à un groupe de tombes [1], tantôt à une nécropole [2], en y attachant une idée de sommeil analogue à celle de nos expressions courantes : Champ du repos, champ du sommeil. Une épitaphe chrétienne de Cherchel rend très vivement cette pensée lorsqu'elle traduit le mot grec Κοιμητήριον, non par *coemeterium* mais par *accubitorium* : « lieu pour se coucher, » « lit de repos [3]. » A Thessalonique, les fidèles complétaient la pensée en disant : « Un tel a construit un lieu de repos jusqu'à la résurrection [4], » et le « cimetière » chrétien, fouillé depuis peu d'années, nous montre une sorte de *dortoir* aux galeries régulières, avec leurs rangées de *couchettes* disposées parallèlement [5]. Après la paix de l'Eglise, on donna le nom de « cimetières » aux basiliques suburbaines érigées par Constantin sur les cryptes souterraines renfermant les corps des martyrs [6], et, par extension, aux édifices et aux officines servant d'habitations [7].

Tous les cimetières ou lieux d'inhumation des chrétiens se répartissaient en deux catégories : les *cimetières souterrains* et les *cimetières à ciel ouvert*. Nous parlerons d'abord des premiers.

Les cimetières souterrains ou « catacombes » [8] ne sont nulle part aussi étendus et aussi célèbres qu'à Rome ; ceux de Syracuse prennent

1. En Phrygie principalement, avec le sens de ἡρῷον. Ramsay, *op. cit.*, p. 517-522, 524-526, 528-539, 560, 718, 730, 737 ; *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1895, t. XV, p. 259.

2. Tertullien, *De anima*, c. LI, *P.L.*, t. II, col. 782 ; *Philosophum.*, l. IX, c. XII ; *P. G.*, t. XVI, col. 3383 ; G. Boucher, *Catalogus, in Fabiano*, *P. L.*, t. CXXVII, col. 121 ; S. Cyprien, *Epist.*, LXXXII, *P. L.*, t. IV, col. 443 ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. IX, c. II, *P. G.*, t. XX, col. 804 ; *Concil. Illiberitanum*, can. 34-35, dans Mansi, *Concil. ampliss. coll.*, t. II, col. 11. Cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 85-86.

3. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n. 9586 ; *Dictionn.*, t. I, col. 2798, fig. 943 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 86, 106 ; t. III, p. 427 : « lit de repos » pour l'agape funèbre le plus souvent chez les païens, mais ici : *Locus cunctis fratribus factus.*

4. *Dictionn.*, t. I, col. 340-341, fig. 65 ; cette formule est à rapprocher de celle de Tlemcen : *domus aeterna*, cf. H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, 1904, t. I, p. 387.

5. Perdrizet, *Le cimetière chrétien de Thessalonique*, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1899, t. XIX, p. 541-548. L'inscription métrique du martyr Hippolyte désigne le cimetière par le nom de *cubile*. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 194.

6. De Rossi, *Roma sotter.*, t. I, p. 211-213 ; Settelé, dans *Atti della pont. Accad. di arch.*, t. II, p. 51.

7. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 427.

8. Ce mot apparaît pour la première fois avec son sens moderne, à Naples,

rang à la suite, bien que, au point de vue architectonique, ils soient les plus parfaits de tous ; ceux de Naples, de Cyrène, d'Alexandrie, de Mélos et quelques autres ont de moins en moins d'importance. Les catacombes de Rome n'appartiennent pas seulement à l'histoire monumentale, mais encore à l'histoire des institutions primitives et de la situation politique et sociale du christianisme, dont elles étaient, à certaines époques, le siège officiel. C'est à ce double point de vue que nous les étudierons.

I. PARTIE TECHNIQUE

Les catacombes romaines consistent en galeries et en chambres funéraires creusées à différentes profondeurs dans le sol qui entoure l'enceinte de la Ville éternelle [1]. Les dimensions des galeries et des chambres sont celles qui conviennent à des nécropoles, destination véritable des catacombes ; quoiqu'on s'imagine que ces souterrains ont été creusés pour servir de lieu de réunion, de refuge, de séjour habituel. Nous montrerons dans le chapitre suivant l'existence d'églises domestiques et d'oratoires pendant toute la période antérieure à la paix de l'Eglise. Si les catacombes ont servi aux réunions liturgiques, c'est lorsque les fidèles célébraient l'anniversaire d'un martyr ou bien — mais alors d'une manière exceptionnelle — au fort de quelques persécutions.

Contrairement à des affirmations inconsidérées, les catacombes, loin de se relier toutes entre elles, forment, à peu d'exceptions près, des excavations isolées les unes des autres et séparées par les accidents infranchissables du sol dans lequel elles sont creusées : vallées profondes, nappes d'eau souterraines, limites des propriétés voisines [2].

au IXe siècle. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 87 ; t. III, p. 427, propose *cubare, accumbo* pour la filiation étymologique de *catacumbas* et repousse la lecture *catatumbas* comme fautive et contredite par les manuscrits et les inscriptions. *Cata* était d'un usage très répandu dans la basse latinité et *cumba* s'entendait d'un lieu creusé, il est plus probable cependant que *cumbas* a été tiré de *cubare*. O. Marucchi, *Élém. d'arch. chrét.*, in-8, Rome, 1900, t. I, p. 109, conjecture que la présence momentanée des reliques des SS. Pierre et Paul *in loco qui dicitur ad catacumbas* aura contribué puissamment à vulgariser cette expression.

1. Les véritables catacombes sont toutes creusées en dehors du mur d'Aurélien ; la plupart sont comprises entre le premier et le troisième mille.

2. Le droit romain considérait l'acquisition d'une portion du sol comme propriété non seulement en superficie, mais en profondeur.

En réalité, elles sont indépendantes, même celles qui sont le plus rapprochées, comme les cimetières de Callixte et de Sébastien. Il faut donc renoncer aux ramifications passant sous le Tibre, et, de plus, il faut observer que les anciennes galeries ne traversent pas les voies consulaires [1].

Le développement des galeries funéraires de la Rome souterraine [2] est prodigieux. Il s'imposait par plusieurs raisons dont les principales étaient la conception chrétienne de l'immortalité de l'âme et l'abandon de la crémation [3]. Dans la pensée des fidèles, le corps étant destiné à revivre, il convenait de prendre soin de lui après la mort et de lui donner, dans l'attente de la résurrection, un asile honorable. Personne n'étant exclu de cette espérance, on entrevoit dès lors la multitude de sépultures qu'entraînait l'accroissement ininterrompu d'une communauté considérable. Chaque fidèle, paré et parfumé, occupait une case d'où il ne pouvait être expulsé, même dans le cas d'encombrement. Il était défendu de rouvrir les tombeaux, d'y glisser un autre cadavre et, à plus forte raison, de mettre deux corps l'un sur l'autre [4]. La présence d'un prêtre aux funérailles et la récitation de prières liturgiques [5] constituaient une consécration du tombeau. Souvent la proximité d'un corps saint y ajoutait une garantie nouvelle contre le péril fréquent de la violation de sépulture [6]. Dès le milieu du IIIe siècle, on considérait comme une obligation grave et un devoir primant tous les autres, le soin de la sépulture à donner aux martyrs et aux autres chrétiens [7]. Le souci de la sépulture allait de pair avec celui de l'entretien des pauvres, et Tertullien nous apprend que le trésor de l'Église était employé

1. Les galeries qui sont creusées sous ces voies sont postérieures à l'époque de la Paix de l'Eglise.

2. Quoique tous les cimetières souterrains ne soient pas chrétiens, le nombre infime des excavations destinées à un usage funéraire par les païens, les juifs et les sectes hérétiques dans la campagne romaine autorise à considérer la Rome souterraine comme un travail chrétien.

3. Minucius, *Octavius*, c. XXXIII, XXXIV, *P. L.*, t. III, col. 356 sq.; et surtout c. XI : *Execrantur rogos et damnant ignium sepulturas*, *P. L.*, t. III, col. 278.

4. Cette préoccupation des fidèles se trouve exposée dans *Dictionn.*, t. I, col. 1575-1597 : *Amendes dans le droit funéraire*. Chacun voulait avoir son *monumentum in quo nondum quisquam positus fuerat*, Luc., XXIII, 53. Cf. Tertull., *Apolog.*, XXXVII, *P. L.*, t. I, col. 524 sq.

5. Tertullien, *De anima*, c. XXIX, LI, *P. L.*, t. II, col. 742, 782.

6. *Dictionn.*, t. I, col. 479-509 : *Ad Sanctos*.

7. S. Cyprien, *Epist.*, II, *P. L.*, t. IV, col. 233 : Lettre du clergé de l'Église de Rome au clergé de Carthage.

à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement [1]; enfin, saint Ambroise accorde le droit de briser et de fondre les vases sacrés pour procurer la sépulture aux fidèles [2].

Les fidèles auraient pu ménager leur peine s'ils s'étaient contentés de *columbaria* dans lesquels de petites niches, très rapprochées les unes des autres, contenaient autant d'urnes remplies de cendres. Mais, outre qu'au IIe siècle, vers le temps des Antonins, la crémation fut généralement délaissée, les chrétiens partageaient sur trop de points les idées de leurs contemporains pour ne pas craindre que l'incinération n'amenât l'anéantissement du corps et ne détruisît l'espoir de la résurrection [3]. C'était une garantie de se dire que, ce grand jour venu, « rien ne s'opposerait à ce que la chaleur ranimât ces os, à ce que le sang jaillît de nouveau dans les veines, à ce que la vie reprît possession de la demeure dont elle s'était retirée. Alors, ces cadavres longtemps inertes qui gisaient dans la poussière des tombeaux, s'élanceraient dans les airs pour se joindre de nouveau à leurs anciennes âmes. » Et le poète Prudence interpellait la terre : « Terre, reçois et garde dans ton sein maternel cette dépouille que nous te confions : ce fut le séjour d'une âme créée par l'auteur de toutes choses ; c'est là qu'habitait un esprit animé de la sagesse du Christ. Couvre ce corps que nous déposons dans ton sein. Un jour celui qui l'a créé et façonné de ses mains te redemandera son ouvrage [4]. » Ces textes, dit M. Boissier [5], expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Pendant longtemps, faute de connaître les ressources considérables dont disposait la communauté primitive de Rome [6], l'attribution de ces travaux aux chrétiens a été révoquée en doute. On a pensé que les fidèles n'avaient fait qu'approprier à leur usage des carrières abandonnées et des sablonnières (*arenaria*) [7] depuis long-

1. Tertullien, *Apologet.*, c. XXXIX, *P. L.*, t. I, col. 532 sq.
2. S. Ambroise, *De officiis*, l. II, n. CXLII, *P. L.*, t. XVI, col. 150.
3. *Dictionn.*, t. I, col. 481-482.
4. Prudence, *Cathemerinon*, hymn. X, vs. 125 sq., *P. L.*, t. LIX, col. 884.
5. G. Boissier, *Promenades archéologiques*, *Rome et Pompéi*, in-12, Paris, 1887, p. 139.
6. Sur ce point voir *Dictionn.*, t. I, col. 2845 sq. : *Aristocratiques* (*Classes*).
7. *Arenarium*, *crypta arenaria* étaient couramment employés pour désigner les catacombes. Mich. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 9 (2e pagination), en a recueilli des exemples.

temps exploitées par les entrepreneurs de bâtisses à Rome. On fondait cette explication sur la pénurie supposée d'une communauté qu'on ne croyait composée que d'esclaves et de pauvres gens, sur la difficulté de rejeter au dehors la terre extraite des galeries et des chambres, enfin sur l'impossibilité d'exécuter de pareils travaux aux portes de Rome et sous les yeux d'un gouvernement, le plus souvent hostile ou persécuteur. Dès lors, la besogne des fidèles avait dû se borner à tailler, dans les parois des galeries et des chambres, leurs tombeaux. Cette opinion, ingénieusement présentée et appuyée de textes mal interprétés, parut longtemps sans réplique et rallia les explorateurs romains des catacombes eux-mêmes [1]. Elle demeura accréditée jusque vers le milieu du XIX[e] siècle.

L'existence de sablonnières et de carrières de pouzzolane dans le sol de Rome antérieurement à notre ère et à proximité des cimetières chrétiens souterrains n'était pas discutable [2], et le prélat Bottari expliquait congrûment que les chrétiens, gens de peu, comptant des carriers parmi eux, ne pouvaient pas ne pas connaître les arénaires et étaient désignés pour y guider leurs frères le jour où ceux-ci consentiraient à s'y installer [3]. Cette opinion si vraisemblable ne se soutient pas devant l'examen attentif des catacombes.

Le père jésuite Marchi commença à l'ébranler au cours d'une description minutieuse du cimetière Ostrien [4]. Ses arguments étaient

1. Boldetti, *Osservazioni*, p. 5 sq. Pour toute cette question, d'un intérêt presque exclusivement bibliographique, cf. Mich. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 10-13 (2[e] pagination).

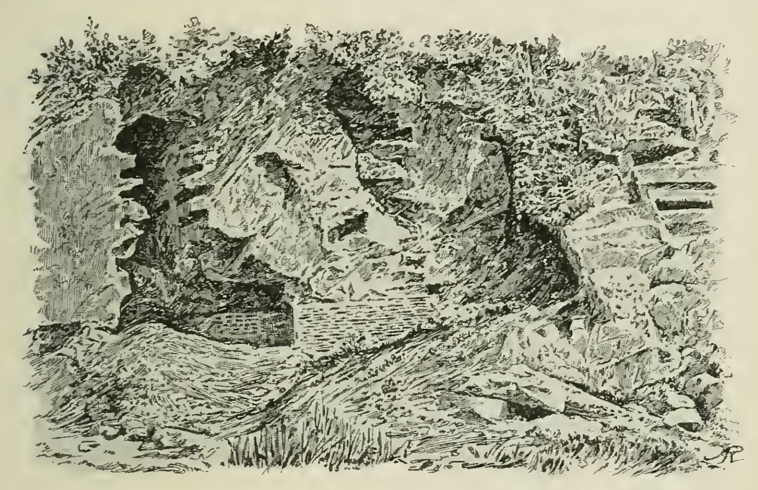
2. Cette existence est attestée par Cicéron, *Pro Cluentio*, XIV, Suétone, *Nero*, XLVIII, pour l'antiquité. Les textes ecclésiastiques en grand nombre mentionnent les *arenaria*, cf. Mich. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 13-17 (2[e] pagination). La confusion même intentionnelle entre ces deux termes : *arenaria* et cimetière, ne doit pas soulever de véritable difficulté. Les arénaires ressemblaient aux catacombes d'une certaine façon et parfois les arénaires communiquaient avec les cimetières, ce qui facilitait l'accès de ceux-ci en temps de persécution : par exemple, l'arénaire voisin du cimetière de Callixte. Au cimetière de Sainte-Agnès, l'arénaire a servi à recevoir les terres provenant des galeries cémétériales et même quelques sépultures, *Dictionn.*, t. I, col. 939.

3. Buonarotti, *Vetri cimiteriali*, p. XII, avait avancé que beaucoup de travaux étaient l'ouvrage des chrétiens ; Boldetti, *Osservazioni*, p. 5 sq., affirma que les chrétiens agrandirent les arénaires primitifs ; Lupi, *Dissertazioni*, t. I, p. 55-56, ajouta que ces agrandissements étaient plus considérables que ce qui existait auparavant ; ainsi, quoique réduit, le fait erroné était conservé et l'autorité de Bottari conféra plus de créance que jamais à l'opinion que l'on ne se donnait plus la peine d'examiner sur les lieux.

4. Marchi, *I monumenti delle arti cristiane primitive*, in-4°, Roma, 1844, prefazione, p. 33-45, 55-106, 135-140, 152-161, 182-191.

tirés de la nature du terrain et des formes architectoniques des excavations.

Le sol de la campagne romaine se compose de trois espèces de roches : roches volcaniques, marines et fluviales. Quelques cimetières chrétiens [1], mais peu importants et en petit nombre, sont creusés dans des gisements de roches marines ou fluviales qui sont, les unes et les autres, peu propres aux constructions et dont les architectes romains n'ont guère fait usage. Les roches volcaniques se subdivisent en tuf *lithoïde* qui est une véritable pierre de construction [2] ; en tuf *granulaire* qui n'a que l'apparence de la pierre et



57. — Coupe d'une excavation dans le cimetière de Cyriaque, d'après R. Lanciani, *Pagan and christian Rome*, in-8°. London, 1892. p. 351.

offre une solidité médiocre ; et en tuf *sablonneux* ou *pouzzolane* qui n'est plus que la roche émiettée et dégagée de toute substance étrangère propre à agglomérer les molécules. Les païens n'exploitaient que le tuf lithoïde et la pouzzolane d'où ils tiraient des moellons et du ciment. Or, les catacombes sont creusées dans le tuf granulaire dont la friabilité rendait le travail moins long et moins pénible et dont l'adhérence permettait d'obtenir des sections et des excavations suffisamment résistantes pour attendre que l'action de l'air, qui pénétrait par de larges bouches, accrût leur solidité ; en sorte

1. Par exemple les cimetières de Saint-Pontien, de Saint-Valentin.
2. C'est la pierre qui a servi pour l'enceinte de Servius Tullius, pour les anciens temples et pour les édifices contemporains.

que les parois verticales fussent en état de soutenir, non seulement le poids et la poussée des voûtes, des galeries et des *loculi*, mais de l'enduit destiné à recevoir une décoration polychrome [1] (fig. 57).

La forme architectonique des catacombes leur est particulière et constante. Elle témoigne d'une préoccupation exclusivement funéraire par ses longues galeries étroites dont les parois devaient recevoir plusieurs rangs de tombeaux et l'aménagement, à intervalles irréguliers, de chambres plus ou moins spacieuses, carrées, rectangulaires, circulaires ou polygonales, abritant les restes d'un saint personnage dont la tombe attirait les fidèles, occasionnait à certaines époques la célébration du culte et servait parfois de lieu de réunion à l'assemblée chrétienne. La forme architectonique des catacombes diffère ainsi de celle des *arenariae* pratiquées en vue de l'extraction du sable, et de celle des *latomiae* disposées pour l'extraction de la pierre.

Au reste, il est facile de distinguer la planimétrie d'un arénaire de la planimétrie d'une catacombe ; les différences sont essentielles et la confusion est impossible. La largeur des galeries de l'arénaire, ses sinuosités, ses irrégularités contrastent à première vue avec le tracé régulier et anguleux des corridors étroits de la catacombe [2]. Cette différence s'explique par la nature des travaux dans l'une et dans l'autre. Dans l'arénaire, les nombreuses équipes de travailleurs, les charrois des bêtes de somme, le transport des matériaux exigent des carrefours, des voies spacieuses et des tournants arrondis ; dans la catacombe, le forage des *loculi* recevant les cadavres, impose les galeries rectilignes et les parois verticales, pour peu qu'on ait souci de ménager l'espace. Enfin, dernière particularité, les arénaires sont creusés à un niveau unique, tandis que les catacombes ont parfois quatre ou cinq étages superposés.

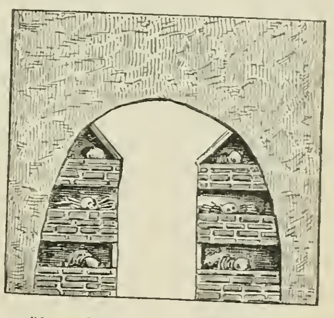
Ces considérations présentées par le P. Marchi, dès 1844, furent combattues par Raoul Rochette et Cavedoni [3], confirmées par le P. Marchi, puis la question s'apaisa jusqu'en 1863. Elle fut reprise

1. Sur l'épaisseur et le poids de cet enduit voir le chapitre relatif à la peinture.

2. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 929, fig. 223, l'arénaire voisin de la *regio III*ª, du cimetière de Saint-Agnès, et De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. XLII-XLV, l'*arenarium Hippolyti* voisin du cimetière de Callixte. Les exemples des galeries curvilignes sont extrêmement rares ; par exemple : seconde *area* du cimetière de Callixte ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, p. 66 (2ᵉ pagination) ; *area* primitive du cimet. Sainte-Agnès, *Dictionn. d'archéol.*, t. I, fig. 222.

3. *Memorie di letter., scienz. e relig. di Modena*, série III, t. VIII.

alors par Michel De Rossi et traitée, au point de vue géologique, avec une précision rigoureuse qui ne laissa rien à changer ni à ajouter. Michel De Rossi a reconnu que les chrétiens ont parfois, à défaut d'autre terrain, transformé un arénaire en catacombe, par exemple, au cimetière de Saint-Hermès et dans la partie la plus ancienne du cimetière de Priscille ; mais ce sont là des faits exceptionnels dont on peut citer cinq exemples sur une cinquantaine de cimetières explorés jusqu'ici [1]. Une telle appropriation exigeait des travaux destinés à corriger l'irrégularité des carrières [2]. Il fallait soutenir les voûtes au moyen de piliers de maçonnerie, revêtir les parois trop inclinées de revêtements de briques dans lesquels on ménageait l'emplacement des tombes. Ces aménagements, longs et dispendieux à exécuter, ne présentaient cependant pas les garanties de durée des excavations pratiquées dans le tuf granulaire ; aussi, après quelques essais peu satisfaisants, on y renonça entièrement. En pareil cas, on murait les communications entre la catacombe et l'arénaire. Cette appropriation démontre suffisamment à elle seule que les cimetières ne sont pas d'anciens arénaires. Si quelques rares excavations ont été poursuivies dans la pouzzolane, elles n'ont jamais été commencées dans ce terrain et toujours, lorsqu'ils l'ont rencontré, les terrassiers ont eu hâte d'en sortir.



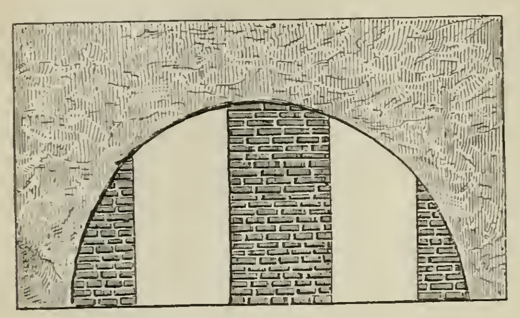
58. — Cimetière Saint-Hermès. Piliers de maçonnerie étayant la voûte, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, 2e édit., in-8°, Paris, 1877, p. 465.

Un exemple donnera une idée frappante des difficultés inhérentes aux transformations d'arénaires. Au premier étage du cimetière de Saint-Hermès nous voyons (fig. 58) les larges piliers de maçonnerie

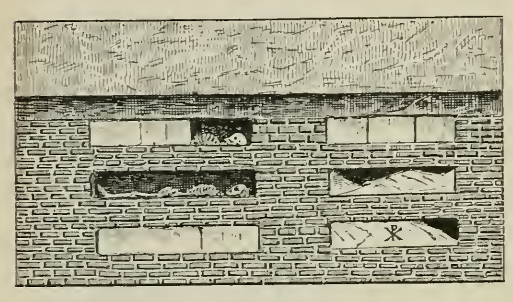
1. Au cimetière de Saint-Hermès, plusieurs galeries sont formées au moyen d'un mur placé au milieu d'une ancienne carrière dont les parois étaient quatre fois plus distantes. Au cimetière de Thrason, de Priscille, de Callixte et de Saint-Nicomède on a construit des galeries étroites, rectilignes, régulières, au milieu des galeries irrégulières de l'ancien arénaire. Dans le noyau primitif du cimetière de Priscille on a fait usage des galeries pré-existantes d'une carrière, non de sable, mais de très mauvais tuf appelé *cappellaccio*.

2. Mich. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 32. Plan d'une partie de la catacombe de Priscille. Un escalier du cimetière de Calepodius montre comment on descendait du plan supérieur au plan inférieur. Marchi, *I monumenti*, pl. XXI, p. 140-141.

étayant la voûte de distance en distance ; ensuite des contreforts (fig. 59) destinés à soutenir la voûte légèrement cintrée; enfin de longues murailles (fig. 60) percées de *loculi* servant à l'ensevelissement [1].



59. — Contreforts au cimetière Saint-Hermès.



60. — Murailles percées de *loculi*, au cimetière Saint-Hermès,
d'après P. Allard, *Rome souterraine*, 2e édit., in-8o, Paris, 1877, p. 465-466.

Nous avons dit déjà que les cimetières chrétiens n'étaient pas reliés entre eux. Une circonstance matérielle s'y opposait. Les galeries creusées à des niveaux différents à flanc de coteau se dirigeaient toujours horizontalement, en sorte que, commencées à 7 ou 8 mètres du sol, les excavations arrivaient par endroits, par suite des ondulations du terrain, à se trouver seulement à 4 ou 5 mètres au-dessous du sol. Cette loi de l'horizontalité est constante, et comme on observe que les vallées de la campagne romaine ont souvent des dépressions de 28 ou 30 mètres, que, d'autre part, la plus profonde galerie connue dans le cimetière de Callixte a 22 mètres de profondeur et que la profondeur moyenne des galeries est à 10 ou 15 mètres, on n'a donc pu songer à réunir toutes les catacombes en une immense cité souterraine. De plus, les vallées sont marécageuses, l'eau y séjourne après les orages, les galeries creusées au-dessous eussent été presque constamment impraticables [2]. Cependant, les cimetières chrétiens, séparés les uns des autres, offrent encore un ensemble de travaux assez grandiose pour provoquer l'étude et imposer l'admiration.

1. Mich. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 31 (2e pagination).
2. C'est le cas du cimetière de Castulus sur la voie Labicane; il est inaccessible.

Nous venons de montrer que les catacombes de Rome sont exclusivement l'ouvrage des chrétiens. Cependant l'honneur en revient plus particulièrement à la corporation des terrassiers, *fossores*, que les fresques et les inscriptions nous font connaître. Ils sont représentés au travail, le pic à la main, attaquant le roc qui surplombe [1].

L'attitude qu'on leur donne a pour nous une portée documentaire, elle nous indique la manière dont ils ont procédé. Ils se sont avancés hardiment, s'ouvrant une route avec leur pioche à travers les couches du roc, tantôt au-dessus de leur tête, tantôt à leur hauteur. Quelquefois, les terrassiers sont représentés au repos, le pic sur l'épaule. Tout le monde connaît l'image du *fossor Diogènes*, debout dans une niche, ayant à ses pieds le pic, la hache, l'*ascia*, le ciseau, le compas et la sonde. D'après cet outillage, on voit que le terrassier était aussi quelque peu ingénieur; il était même rattaché à la hiérarchie ecclésiastique, mais ceci s'écarte de notre sujet [2]. Une inscription relative à un terrassier confirme les conclusions auxquelles nous sommes arrivé. Il est dit de cet homme qu'il a travaillé dans toute l'étendue du cimetière : *laboravit per totum cimiterium*; c'est donc à la corporation des terrassiers chrétiens que revient l'honneur d'avoir creusé les interminables galeries avec les six millions de tombes qu'elles contiennent.

Il est vraisemblable que les *fossores* [3] d'une catacombe étaient embrigadés sous la surveillance d'un ou de plusieurs architectes chargés de la direction des travaux de percement. L'adoption du système de plans horizontaux superposés était sage. On évitait ainsi le danger de faire déboucher une galerie dans une autre située à un niveau différent, l'éboulement qui, par l'amincissement progressif entre deux étages se fût immanquablement produit, eût compromis la sûreté d'une chambre ou d'une galerie entière. Les différents étages sont donc toujours mis en communication par une suite de degrés (fig. 61) [4].

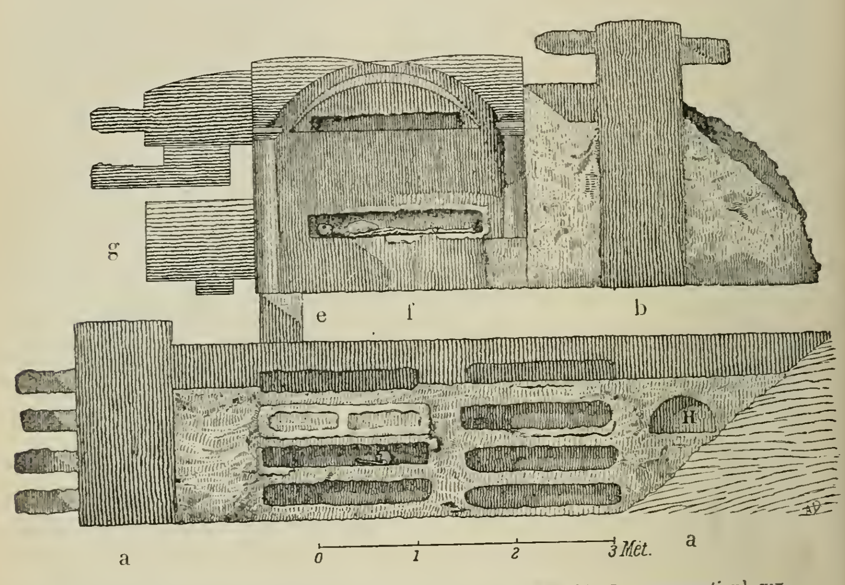
1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. XVII, n. 2, 3; pl. XVIII, n. 3, 4; Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, in-fol., Roma, 1903, pl. 48, n. 1; pl. 59, n. 1, 2; voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 1011.

2. Wilpert, *op. cit.*, pl. 180.

3. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.* au mot : *Ascia*. M. P. Allard, *Rome souterraine*, in-8°, Paris, 1877, p. 475, remarque très ingénieusement que les représentations de *fossores* ne nous les montrent jamais ouvrant des tombeaux, mais taillant des galeries et des chambres cémétériales que tantôt ils entament à coups de pic, tantôt ils façonnent avec l'*ascia*.

4. Les exceptions à cette règle sont négligeables. Quelques galeries intermédiaires en pente douce existent, il est vrai, mais elles sont peu étendues et de construction plus récente.

Il est probable que la délimitation de l'*area* souterraine correspondante à l'étendue de l'*area* à la surface du sol était exécutée par les ingénieurs (*agrimensores*) de la manière suivante. Dans une couche bien étudiée du sol, ils traçaient les lignes extrêmes qu'on ne devait pas notablement dépasser. Ces lignes se coupaient à angle droit et déterminaient la direction générale des galeries de subdivision, autant que possible parallèles. Peu à peu elles devenaient de plus en plus enchevêtrées et brouillées à mesure qu'on multipliait les corridors et les chambres, jusqu'à présenter l'aspect actuel des

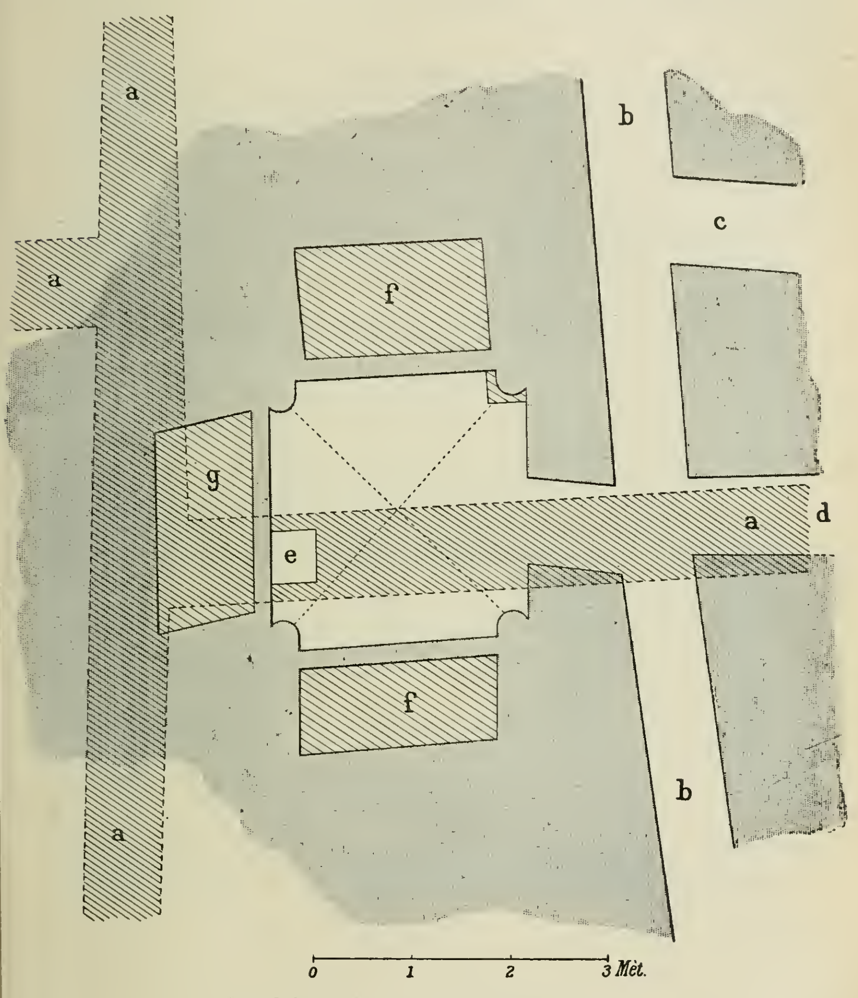


61. — Cubicule 23 du cimetière Ostrien (coupe), d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XIX.

Légende ; a. Ambulacre du plan inférieur du cimetière Ostrien. — *b*. Ambulacre du plan supérieur donnant accès au cubicule. — *c*. Accès d'un autre cubicule. — *d*. Enfoncement enseveli sous les ruines du luminaire. — *e*. Ouverture servant de communication d'un plan à l'autre. — *f*. *Arcosolia* des parois latérales. — *g*. *Arcosolium* du fond, à niveau pouvant recevoir quatre cadavres ; celui qui est au-dessous, trois cadavres. — *h*. Niche destinée à recevoir une lampe. D'autres fois, dans les cubicules, les lampes étaient suspendues au plafond ou à une architrave. Le cubicule est creusé sur une voie dont on n'est séparé que par un demi-mètre d'épaisseur. L'orifice *e*, qui semble destiné aux communications, serait, d'après le P. Marchi (p. 136), un éboulement dont on a régularisé les bords et utilisé l'existence.

réseaux compliqués et inextricables dont une étude attentive permet néanmoins de reconnaître le développement régulier. Le plan des principaux cimetières, tels que ceux de Callixte ou de Domitille, témoigne que le percement ne s'est pas fait au hasard et permet de retrouver les limites des *areae* primitives qui se sont successivement soudées les unes aux autres.

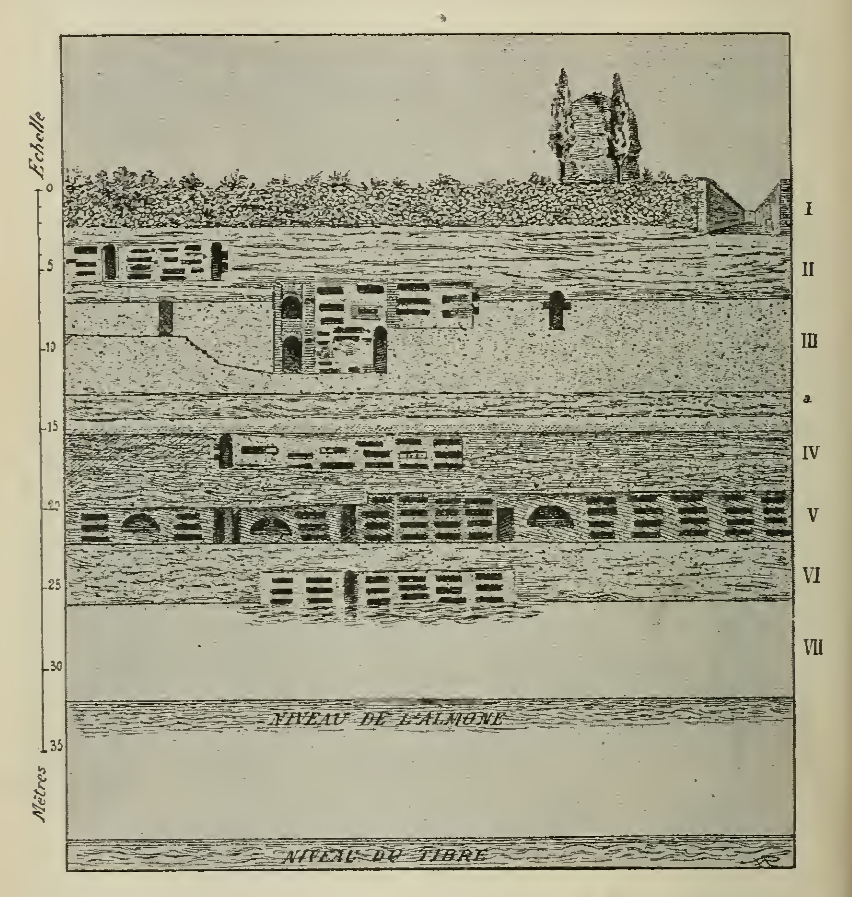
Une section verticale d'une partie de la crypte de Lucine, au cimetière de Callixte, nous montre comment les ingénieurs utilisaient les différentes couches du sol, selon leur degré de solidité. Le



62. — Cubicule 23 du cimetière Ostrien (plan).

plan du premier étage se trouve à six mètres au-dessous de la surface du sol dont la déclivité réduit sur certains points cette profondeur à trois mètres et interdit le prolongement de la galerie qui eût débouché en plein air. C'est le seul exemple connu d'une excavation cémétériale pratiquée à une aussi faible profondeur. On aura peut-être voulu utiliser la couche de tuf granulaire cristallin

très résistant dans lequel ce premier étage est creusé. La couche inférieure (III) est formée d'un tuf moins solide et plus friable, elle est aussi plus profonde. Les terrassiers chrétiens travaillaient de préférence ce tuf dont la désagrégation facile diminuait la fatigue ;



63. — Section de plan au cimetière de Callixte, d'après De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, pl. XXXIV.

Légende. — I. Couche faite de terre, de pierres, de ruines antiques. — II. Tuf granulaire cristallin riche en amphigène et mélangé d'angite noire. — III. Tuf granulaire commun. — *a*. Lit de pierres et de cendres volcaniques mêlées de cristaux et de débris de *mica*, solidifiés par l'action de l'eau. — IV. Tuf lithoïde. — V. Pouzzolane. — VI. Tuf granulaire. — VII. Roc imperméable.

mais, afin d'éviter les éboulements, ils creusaient, en sorte que la voûte se développât dans la couche supérieure dont le tuf était plus solide [1], tandis que la base de ces hautes galeries s'appuyait

1. C'est le cas pour trois galeries de notre section de plan, fig. 62.

sur un lit de cendres volcaniques durcies par l'eau et devenues un tuf lithoïde. Plus bas, une couche de pouzzolane pure dans laquelle a été pratiquée une galerie étroite et surbaissée, forme le dernier étage de la région souterraine. Ici se termine la section de plan. Néanmoins J.-B. De Rossi a figuré au-dessous de la ligne qui divise la couche V, l'étage inférieur d'une autre portion de la catacombe. Enfin, à une profondeur de 25 mètres et dans une nouvelle couche de tuf granulaire, une dernière galerie est creusée à une telle profondeur que l'air y est raréfié et que l'on atteint le niveau de l'eau : elle est presque toujours inondée. La roche qui supporte cet étage est imperméable à l'eau et n'a pas été fouillée [1] (fig. 62).

La superposition des régions cémétériales dans un grand nombre de catacombes a permis d'atteindre à un développement colossal. Il sera toujours impossible de préciser par des chiffres l'extension totale du réseau percé dans l'intérieur du sol [2]. Plusieurs catacombes signalées par les anciens explorateurs sont perdues, d'autres sont détruites ou inabordables.

Certaines régions à la périphérie de Rome doivent être écartées au préalable de nos calculs. Dans la zone qui s'étend jusqu'au troisième mille, la configuration et la nature du sol ont interdit parfois le travail de percement des galeries. La vallée du Tibre, nous l'avons dit, doit être exclue. Son versant droit est revêtu d'une légère couche de tuf granulaire moins compacte qu'ailleurs. Les collines du Janicule, qui en font partie, ne renferment que deux cimetières peu distants l'un de l'autre, celui de Saint-Pontien [3] et celui de Saint-Pancrace [4]. La colline du Vatican comporte un cimetière

1. Le niveau de l'Almone, petit cours d'eau qui traverse la voie Appienne, et le niveau du Tibre sont donnés d'après les calculs du P. Secchi.

2. Des ensablements se sont produits sur certains points ; ailleurs les fondations d'importants édifices ont amené des tassements du sol, obstrué à tout jamais des galeries; ailleurs encore les remaniements opérés depuis le IVe siècle ont fait perdre la trace des excavations primitives, transformées et altérées de tant de manières. Cf. Mich. De Rossi, *Dell' empiezza delle romane Catacombe*, in-4°, Roma, 1860. Le cimetière du Vatican, surmonté aujourd'hui de la basilique de Saint-Pierre, peut être considéré comme perdu pour jamais.

3. Creusé dans le tuf granulaire, en majeure partie sous un gisement sablonneux mêlé de brêches et de fossiles.

4. Creusé tout entier dans le tuf, son excavation exceptionnelle est commandée par les directions capricieuses du roc.

détruit sans retour sur lequel nous ignorons tout [1]. Le *Monte-Mario* n'offre pas trace de souterrains chrétiens [2]. Derrière cette chaîne de collines plusieurs cimetières chrétiens sont creusés dans des bancs considérables de tuf granulaire ; ces cimetières sont les plus éloignés sur les voies de Porto, Aurélienne et Triomphale, à peu près jusqu'à un mille et demi des murs de Rome. Le versant gauche de la vallée du Tibre nous offre, sur la voie Flaminienne, le cimetière de Saint-Valentin [3]. La voie Flaminienne s'engage dans une coupure à pic pratiquée dans la chaîne des monts Parioli dont une épaisse couche de travertin rend le percement difficile ; aussi n'y a-t-on pas creusé de catacombes, celles qui existent dans cette direction commencent et finissent avec le premier mille de la ville.

Toute la région située à gauche de la vallée du Tibre offre de vastes gisements de tuf granulaire. L'espace compris entre les voies Flaminienne, Salaire, Nomentane, Tiburtine, Prénestine, Labicane, Asinaire, Latine, Appienne, Ardéatine jusqu'à la voie d'Ostie, est criblé en tous sens d'excavations que la profondeur des bancs de tuf a permis de pratiquer sur quatre et même cinq étages. Cependant des accidents du sol se sont opposés parfois à l'établissement des cimetières. Ainsi la vallée de l'Anio crée une dépression sur le parcours des voies Salaire et Nomentane. La voie Tiburtine a, elle aussi, à compter avec le barrage d'une grande vallée après la basilique de Saint-Laurent, vers le premier mille. Les voies Prénestine et Labicane sont également contrariées par la vallée de la Marrana, et presque partout les excavations se voient interdire les larges développements. En avant de la vallée de la Marrana, l'éminence voisine de la ville ne possède que le seul cimetière de Castulus [4]. Entre les voies Labicane, Asinaire et Latine une

1. Sous une mince couche de tuf, on y rencontre des bancs de sable siliceux calcaire et de marne qui présentent parfois la solidité des arénaires.

2. Terrains peu consistants composés d'une petite quantité de tufs et de dépôts marins.

3. Creusé dans une colline détachée dont le sommet est de tuf et le reste un amas confus de sable, de cailloux et d'agglomérats très compacts. D'après Breschi, *Stato fisico del suolo di Roma*, p. 98, la couche dans laquelle est creusé le cimetière est composée de dépôts fluviatiles.

4. Le cimetière, insoupçonné par Bosio, fut découvert par Fabretti en 1672, en assez bon état, et décrit par Boldetti, *Osservazioni*, p. 100, 563; l'entrée fut fermée jusqu'en 1864, remise au jour alors et ensuite murée. Ce cimetière était très profond; il semble tout à fait exceptionnel tant par sa forme que par la

immense vallée s'étend presque jusqu'aux murs de Rome et n'offre nulle trace de cimetières chrétiens. Les voies Latine, Appienne et Ardéatine ont été, jusqu'à la distance de plus de deux milles, percées et sillonnées en tous sens par les chrétiens. Sur ces voies se groupent les cimetières les plus vastes et les plus célèbres ; leurs ramifications s'étendent vers la voie d'Ostie, voisine du Tibre, dont la vallée présente à flanc de coteau le cimetière de Commodille et deux autres.

On voit, d'après ce qui précède, que l'aire d'expansion des cimetières souterrains est assez limitée. Nous n'avons pas la preuve irrécusable que des percements aient été exécutés dans tous les terrains aptes à les recevoir et, s'ils l'ont été, que cette exploitation ait été conduite en tous sens d'après l'étendue totale de la superficie extérieure. On est donc réduit à des approximations et à des conjectures. Il ne faut pas l'oublier au cours des évaluations et des calculs qui vont suivre touchant la surface et la longueur des galeries souteraines. Aussi est-ce plutôt par déférence pour l'ingéniosité des recherches de Michel De Rossi que nous mentionnons le chiffre de 876 kilomètres de développement des galeries cémétériales, auquel il s'était arrêté [1]. Nous pouvons même indiquer des chiffres plus rigoureux. Le cimetière de Saint-Agnès, sur la voie Nomentane, est dans un état de conservation exceptionnelle [2], or les quatre *areae* qu'il contient ont été mesurées et ont donné les résultats suivants : superficie totale en mètres carrés : 16.475 ; développement total : 1.603^{m}51, nombre de tombeaux : 5.736 [3]. La largeur des galeries est ordinairement variable entre 75 et 90 centimètres ; un très petit nombre arrive à 1 mètre ; quelques-uns seu-

constitution du sol dans lequel il est creusé ; ce qui donne lieu de penser que la nature de cette roche n'est pas favorable aux excavations. Ceci expliquerait pourquoi on ne rencontre aucun cimetière dans toute l'étendue d'un vaste banc de tuf lithoïde qui règne de la voie Prénestine à la voie Labicane. Il importe de faire remarquer que dans les cimetières souterrains le plan de l'étage supérieur n'est pas nécessairement coordonné au plan de l'étage inférieur. La solidité du terrain peut autoriser certaines dispositions, imprudentes en apparence, dans la superposition des étages. Cf. Marchi, *I monumenti delle arti cristiane primitive*, t. I, pl. XX et même pl. XIX. Il est vrai que *e* de la planche XIX s'explique par un éboulement, ce point toutefois reste en question (voir plus haut fig. 61).

1. Le P. Marchi parlait de 1.200 kilomètres.
2. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 919.
3. *Id.*, t. I, col. 943.

lement à 1 m 20 et 1 m 50, et on en rencontre beaucoup qui varient entre 55 et 70 centimètres [1].

Une question se présente ici : comment employait-on l'amas énorme des matériaux excavés. On a pensé parfois trouver là un argument sans réplique contre l'exploitation des cimetières souterrains par les chrétiens. Il n'en est rien. Remarquons d'abord que les excavations se sont poursuivies depuis la fin du Ier siècle jusqu'à l'année 410 et pendant ce laps de temps les chrétiens n'ont été contraints à user de dissimulation que durant peu d'années réparties au cours des quatre ou cinq crises qui s'espacent depuis les environs de l'an 200 jusqu'aux environs de l'an 313. Rien ne nous interdit de supposer que, pendant les périodes intermédiaires, les travaux de percement étaient poursuivis avec une activité assez soutenue pour permettre aux terrassiers de chômer à partir du moment où l'extraction des matériaux ne pouvait se faire sans danger et de se livrer alors à des travaux d'aménagement intérieur. En outre, nous voyons que souvent on se résigna à combler des galeries anciennes dans lesquelles on n'enterrait plus [2] et même des galeries donnant accès à une crypte précieuse qu'on voulait à tout prix sauvegarder [3]. Peut-être aura-t-on trafiqué des matériaux excavés afin de voiler, par une apparence mercantile, le but vrai des excavations; il aura suffi dans ce cas d'établir le chantier de livraison de ces matériaux à l'entrée des arénaires avec lesquels les cimetières souterrains étaient parfois en communication. Quoi qu'il en soit, il faut se souvenir que ces conditions difficiles sont celles de quelques années seulement réparties au cours de quatre siècles pendant lesquels aucune dissimulation n'était imposée aux fidèles dont les cimetières s'ouvraient, au su de tous. sur la voie publique ou sur le flanc des collines.

Il nous reste, avant de terminer cette partie géologique et technique de nos recherches, à étudier la construction des galeries et des chambres d'un même étage. Les différences qui se présentent d'une catacombe à l'autre méritent assurément d'être relevées et elles le seront ailleurs [4] ; ici, nous pouvons nous tenir aux caractères généraux et essentiels, le cimetière de Saint-Callixte les offrira.

1. La largeur est de 3 à 10 mètres à Naples, de 1 m 50 à 3 mètres à Syracuse, de 0 m 87 à 1 m 50 à Girgenti.

2. Boldetti, *Osservazioni*, p. 6, a constaté le fait.

3. Buonarotti, *Osservazioni sopra alcuni frammenti*, prefaz., p. 12.

4. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, *Sainte-Agnès*, col. 918 ; *Albano*, col. 1053; *Apronien*, col. 2636, etc.

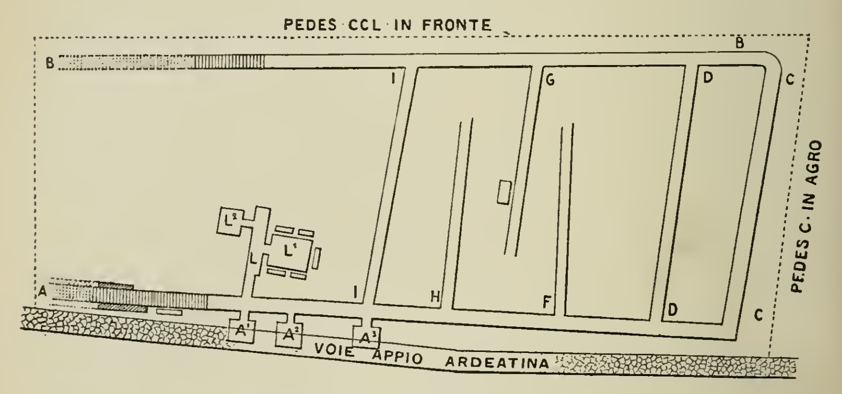
Nous avons insinué dans ce qui précède que le percement des galeries d'un cimetière souterrain était subordonné à la superficie cadastrale de l'*area* sous laquelle était creusé le cimetière. Si on examine attentivement le système de percement des galeries, on y reconnaît sans peine une symétrie intentionnelle et des dispositions ordonnées en vue de satisfaire aux exigences d'un cimetière isolé borné aux limites de l'*area* à ciel ouvert. L'impression d'inextricable confusion que suggère à première vue le plan d'une grande excavation catacombale, loin de contredire, confirme la remarque que nous venons de faire. A l'origine une *area* était exploitée par un groupe de fidèles, mais des acquisitions d'*areae* limitrophes opérées subséquemment permettaient de développer le noyau primitif dans une direction parfois excentrique, ou bien de souder, par des percements insolites, deux catacombes longtemps exploitées isolément et indépendamment l'une de l'autre. Le plan du cimetière de Callixte levé par Michel De Rossi [1] permet de reconstituer les *areae* limitrophes successivement mises en communication. Leurs dimensions, réduites en pieds romains, correspondent à des nombres ronds comme 100, 125, 150, 180 et 250 pieds ; ce qui ne saurait être l'effet du hasard. Les points de suture entre les galeries des deux *areae* originairement distinctes sont pleinement démonstratifs des faits que nous venons d'indiquer. Il a fallu pas moins d'un volume in-folio de 700 pages à J.-B. De Rossi pour achever la démonstration de ce fait par voie de description de chaque chambre, de chaque galerie, presque de chaque tombe. Il est superflu de dire que nous ne pouvons ici entreprendre rien de semblable. Contraint de résumer, nous choisirons un exemple, ce sera l'*area* renfermant la crypte papale et la sépulture de sainte Cécile qui, si elle n'est pas le prototype où l'archétype des autres cryptes et cimetières, ni même la plus ancienne d'entre ces cryptes, doit être tenue pour la plus célèbre, la plus importante, la plus qualifiée, celle dont l'archidiacre du pape se réservait l'administration, le « cimetière » par excellence : τὸ κοιμητήριον [2].

1. *Roma sotterr.*, t. II, pl. XLII-XLV.

2. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1866, p. 10. « Nous ne prétendons pas, dit très justement M. Paul Allard, que les caractères architecturaux et le développement successif de cette *area* forment un type qui ait été fidèlement suivi dans la construction de tous les autres cimetières. La nature et les accidents du sol, la richesse du propriétaire, les connaissances architecturales des personnes qui dirigeaient les excavations, ce sont là des circonstances variables

Entre la voie Appienne et la voie Ardéatine s'étend le cimetière dit de Saint-Callixte. L'espace compris entre les deux voies est coupé par deux petits chemins de communication qui vont de l'une à l'autre et que nous désignerons sous le nom de voie Appio-Ardéatine. « En consultant la carte générale du cimetière, on reconnaîtra que la plupart des escaliers qui conduisaient dans l'intérieur de l'hypogée ou étaient parallèles à l'une ou à l'autre de ces voies ou formaient avec elles un angle droit, et que les différentes *areae* entre lesquelles la nécropole est divisée, possédant chacune son escalier propre, ont leur limite bien marquée le long de ces voies [1]. » Nous allons maintenant retracer l'histoire du développement architectural de l'*area* de Sainte-Cécile depuis son percement jusqu'à ses derniers aménagements.

1re PÉRIODE. — Un champ à ciel ouvert, situé le long du chemin



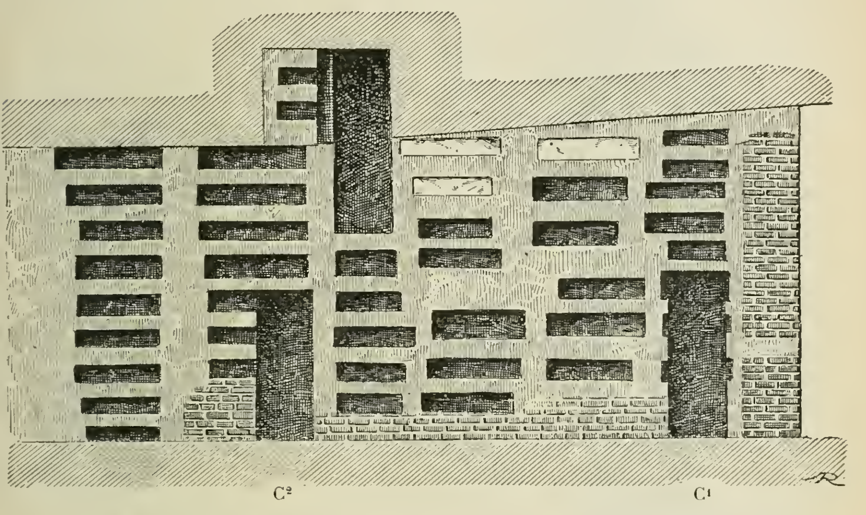
64. — Première période d'excavations, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 485, fig. 53.

de traverse (*Appio-Ardeatina*), mesure 250 pieds romain de front (*pedes CCL in fronte*) et 100 pieds en profondeur (*pedes C in agro*) et reçoit de son propriétaire une destination funéraire. On procède aux premières excavations. A cet effet on dispose deux galeries,

qui n'ont pu se reproduire identiquement dans toutes les catacombes. Mais comme les lois romaines s'appliquaient à toutes sans distinction et que les nécessités d'agrandissement et de secret ont été les mêmes, aux mêmes époques, pour chacune d'elles, nous aurons l'occasion, en décrivant celle-ci, d'indiquer, dans leurs lignes générales, les modifications et les développements successifs qui ont affecté toutes les autres. » *Rome souterraine*, in-8°, Paris, 1877, p. 483-484.

1. *Id.*, p. 484.

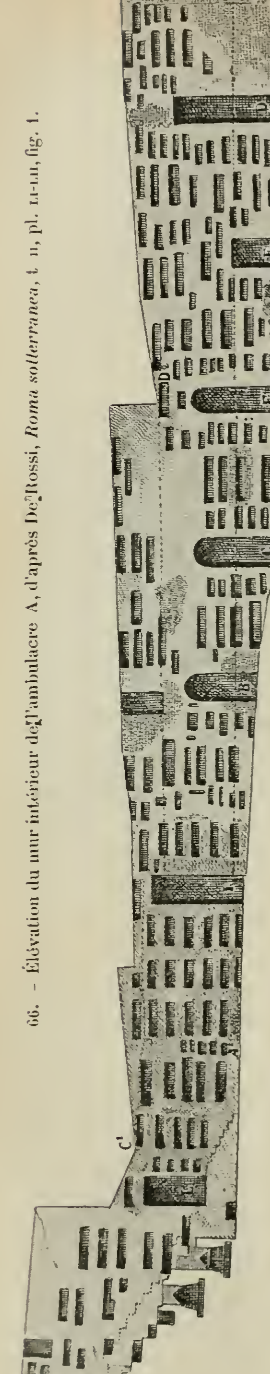
parallèles aux limites de l'*area* dans le sens de la longueur, et on fait communiquer chaque galerie avec le sol par un escalier. Ces deux ambulacres étaient reliés par trois galeries (CC, DD, II) tandis que trois autres galeries ne furent conduites qu'aux deux tiers de leur achèvement (F, G, H). Outre ces cheminements on creusa un boyau de chaque côté duquel se trouvait une chambre (L, L[1] L[2]), l'une d'elles deviendra la crypte papale (L[2]), tandis que, à cette hauteur et le long de l'ambulacre, se trouvent trois chambres (A[1], A[2], A[3]) (*cubicula*), dont deux au moins sont antérieures à la fin du II[e] siècle



65. — Mur extérieur de la galerie C dans le plan de la première période d'excavations, d'après De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, p. 32 (2[e] pagination).

(A[2], A[3]) et recevront au siècle suivant une décoration à fresque qui les rendra célèbres sous le nom de « chambres des sacrements » (fig. 64).

Nulle hésitation en tout ceci, car les limites de cette *area* se distinguent de celles des *areae* voisines dont le sol est relevé de 1[m] 25 par rapport à elle. Egale certitude en ce qui concerne le percement des galeries, puisque nous observons dans le mur extérieur de la galerie C, des *loculi* rompus et percés pour donner accès à d'autres régions évidemment postérieures à la construction primitive dans laquelle elles viennent s'amorcer et qui ne les avait pas prévues. Si on observe le mur extérieur de la galerie C (fig. 65), on voit que les entrées C[1], C[2] ont été taillées dans un espace occupé par



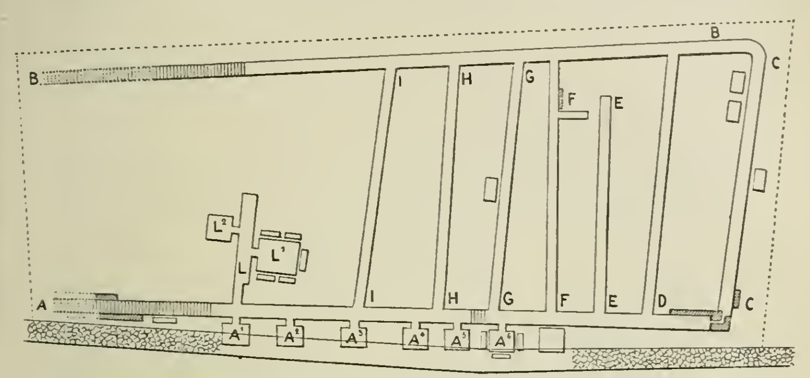
66. — Élévation du mur intérieur de l'ambulacre A, d'après De Rossi, *Roma sotterranea*, t. II, pl. LI-LII, fig. 1.

des *loculi*, elles leur sont donc bien postérieures. Nous pouvons ainsi exclure du plan primitif toutes les voies qui viennent s'amorcer de cette façon sur l'un ou l'autre ambulacres B et C. Si nous étudions maintenant les cheminements F, G, H, nous trouverons l'explication de leur inachèvement dans le mur intérieur de l'ambulacre A. L'élévation de ce mur que nous donnons ici (fig. 66) montre que le niveau originaire du sol a dû correspondre à la ligne A^1 B^1. On pouvait alors passer de l'ambulacre A dans la galerie D, dont l'entrée avait sept pieds d'élévation et dans la galerie F, un peu moins élevée, mais suffisante néanmoins. La galerie B était également très accessible; mais les galeries C, E, étaient impraticables et n'ont pu être ouvertes, avant que le sol de l'ambulacre A eût été abaissé.

Cet abaissement du sol des galeries marque la deuxième période des excavations.

2e PÉRIODE. — Les terrassiers se voyant dans la nécessité d'agrandir le cimetière espérèrent résoudre la difficulté en développant la surface susceptible de servir aux inhumations, ils creusèrent donc le sol des ambulacres. Leur travail commença par l'ambulacre B et continua sur toute l'étendue de la galerie C jusqu'à son point de jonction avec l'ambulacre A (fig. 67). Auparavant on avait creusé trois nouvelles chambres sur l'alignement de celles qui existaient déjà en nombre égal (A^4, A^5, A^6) et, en prévision d'un abaissement considérable du niveau de l'ambulacre, ces nouvelles chambres se trouvaient très profondément enfoncées dans

le sol ; mais le projet changea une fois de plus, l'abaissement du niveau de l'ambulacre, conduit d'une manière assez irrégulière, n'atteignit pas la profondeur calculée, et les trois nouvelles chambres demeurèrent si encaissées qu'il fallut pratiquer plusieurs degrés pour s'introduire dans chacune d'elles (A^2, A^3) au lieu d'y accéder de plain-pied, tandis que les chambres primitives communiquaient avec l'ambulacre par quelques degrés qu'il faut non pas descendre cette fois, mais



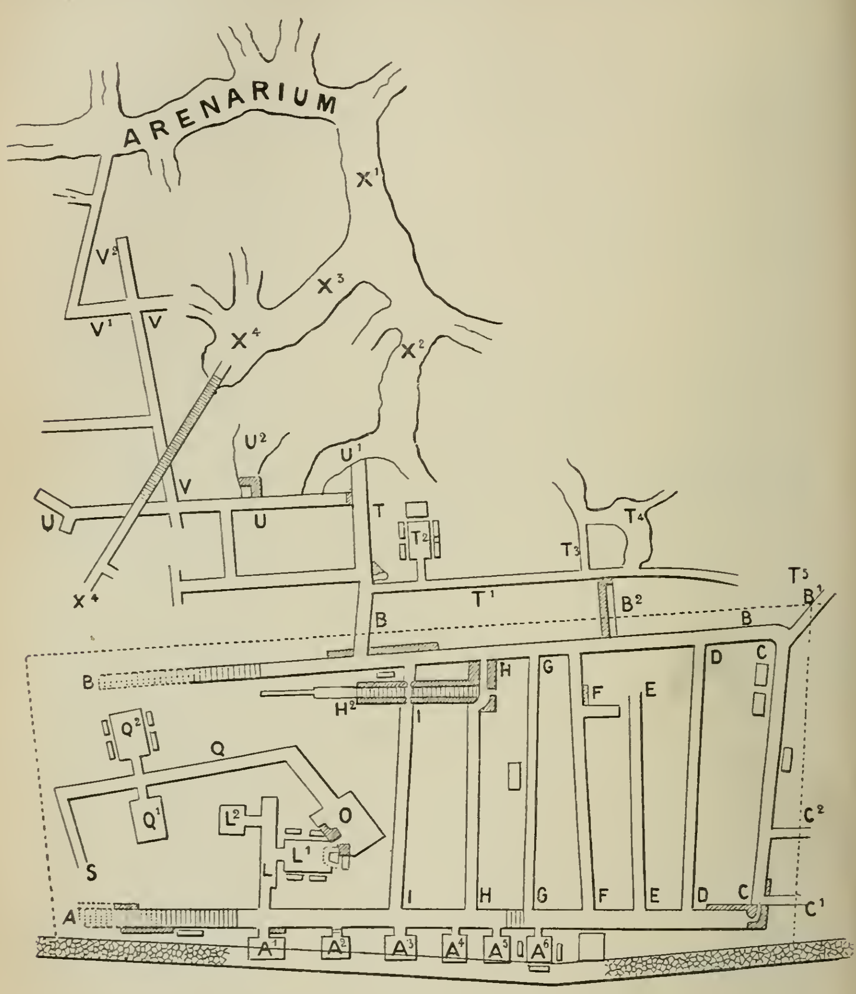
67. — 2e période d'excavations, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 489, fig. 56.

monter. Ainsi la tentative d'abaissement de niveau ne fut que partiellement exécutée ; on acheva les galeries F, G, H, on construisit la galerie E. Tel fut le travail de cette deuxième période.

3e PÉRIODE. — Nous ne pourrions résumer sous une forme plus concise et plus claire les travaux de cette période que ne l'a fait M. Paul Allard. Un plus grand élargissement des ambulacres étant devenu dangereux, les fossores furent obligés d'entreprendre la construction d'un nouveau système de galeries à un étage inférieur. Afin de ne point ébranler l'hypogée déjà existant, il fut nécessaire de descendre à une profondeur considérable ; aussi trouvons-nous, s'ouvrant dans la galerie transversale H, un escalier de trente-quatre marches H^2. Mais à peine les excavateurs eurent-ils dépassé le niveau primitif qu'ils se trouvèrent au delà du tuf granulaire, dans une couche de pouzzolane très friable. Il leur fallut protéger, par des contreforts de briques, les parois de l'escalier; et, trouvant que, à mesure qu'ils pénétraient plus avant, ils rencontraient devant eux une plus épaisse couche de pouzzolane, ils se déterminèrent à tourner obliquement, et à s'ouvrir, en ligne horizontale, un étroit passage[1], mais dans cette nouvelle direction, ne trouvant

1. Figuré sur le plan par H^2.

point une nature de tuf qui leur permît d'entreprendre un travail utile, ils abandonnèrent leur entreprise, et le petit nombre des *loculi*



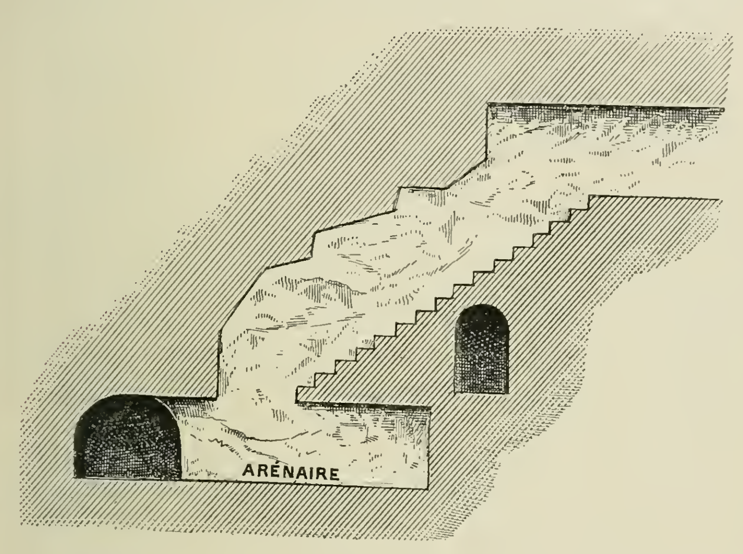
68. — 3e période d'excavations, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 490, fig. 57.

qui furent ouverts dans cette région sont entièrement construits en briques [1].

1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. LI-LII, fig. 3a. Les briques employées portent la marque des briqueteries impériales de Marc-Aurèle (161-180). Il n'est pas présumable que *toutes* les briques portassent cette estampille si l'édifice n'était pas contemporain de leur fabrication. Cette partie serait donc antérieure à l'année 197, époque à laquelle le cimetière fut confié à l'administration du diacre Callixte.

Pendant cette période, des travaux furent exécutés à un angle du fond de la crypte papale L^1, afin d'ouvrir un passage vers la crypte O, dans laquelle fut placée la tombe de sainte Cécile, tout près de la sépulture des papes. Cette dernière crypte était d'abord bien plus petite que ses dimensions actuelles ; elle avait probablement la forme représentée dans notre plan et servait d'entrée à la galerie Q et aux deux chambres Q^1 et Q^2 (fig. 68).

Cette troisième période nous permet de suivre dans la catacombe le contre-coup des événements politiques. Nous montrerons plus



69. — Escalier communiquant avec un arénaire, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 492, fig. 58.

oin que la sécurité et l'immunité dont jouissaient les cimetières hrétiens fut menacée par l'État vers le milieu du IIIe siècle. Ne ouvant invoquer la loi en faveur de leurs asiles les fidèles résourent de soustraire ces asiles à la loi et, dans ce but, ils les rendirent naccessibles. Les escaliers des ambulacres A et B furent murés et pariellement détruits [1]. L'entrée fut particulièrement mise hors d'usage ; nais tandis qu'on aveuglait de la sorte les voies d'accès connues de ous, on pratiquait, pour les initiés, dans le mur extérieur de l'amulacre B, une poterne soutenue par une muraille de maçonnerie et ermettant aux frères de pénétrer dans le cimetière par une voie étournée (B^2). Cette voie était un arénaire situé à peu de distance

1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. LI-LII, fig. 1a.

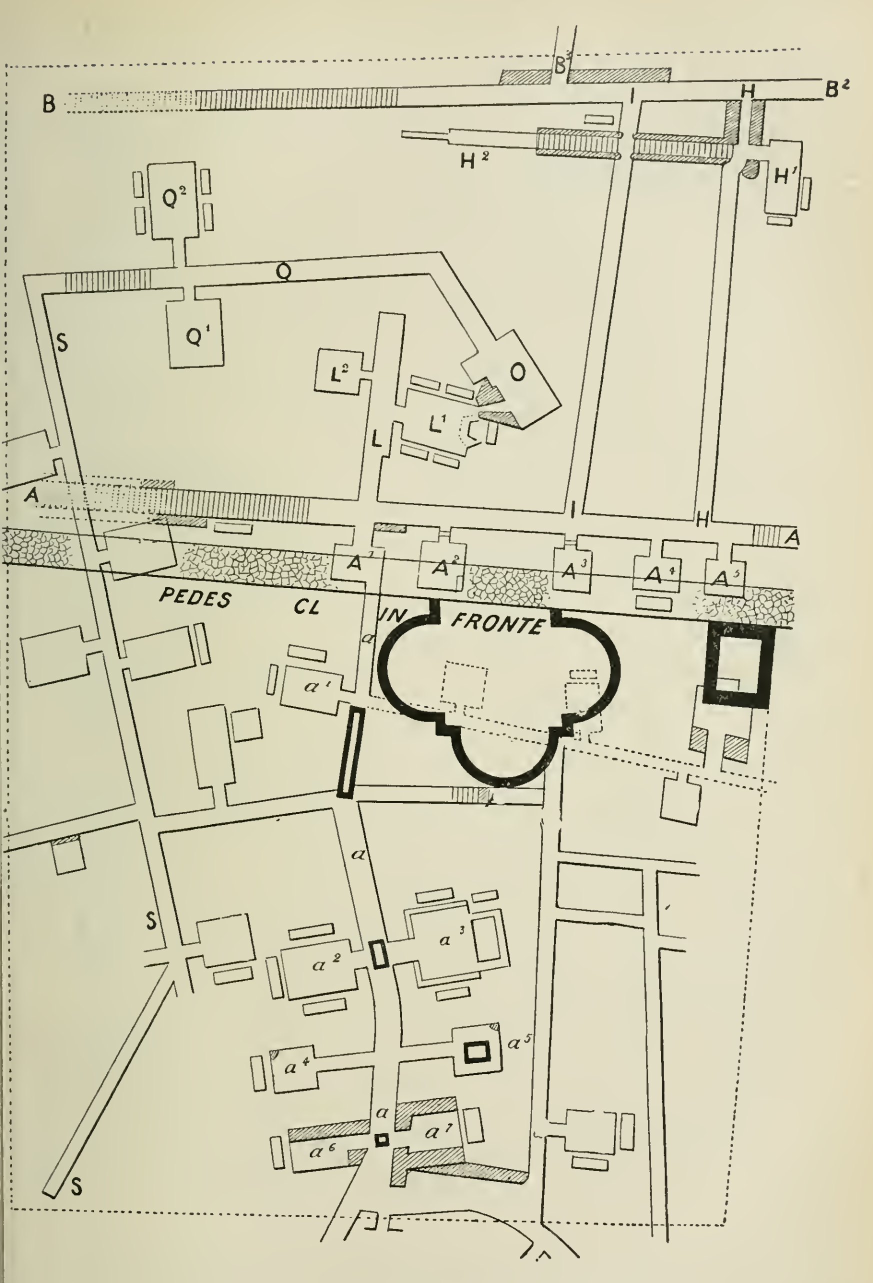
(X^1, X^2, X^3), et communiquant avec le cimetière par plusieurs passages dont quelques-uns sont murés. Ces diverses entrées et ces culs-de-sac permettaient aux chrétiens traqués par la police de se dérober et de fourvoyer leurs persécuteurs. Tous les cas étaient prévus, même celui où les gens de police cernaient toutes les issues. En cette extrémité une ressource restait encore ; c'était un escalier conduisant de l'arénaire à la surface du sol (X^4). Cette porte de salut était, pour les non-initiés, un traquenard. En effet, les marches s'arrêtaient au niveau de la voûte de l'arénaire, et, faute d'un compère muni d'une échelle, le fugitif ou le poursuivant devait sauter au risque de sa vie, tandis que l'assaillant qui ne portait pas un moyen quelconque d'escalade ne pouvait atteindre le pied de cet escalier inabordable [1] (fig. 69).

L'ambulacre B étant limitrophe de l'*area*, il est évident que la poterne et la communication établie avec l'arénaire est une violation de la législation sur les bornes des propriétés. C'est le premier résultat des dispositions persécutrices relatives aux cimetières chrétiens de faire entrer ceux-ci dans une phase nouvelle de leur développement. A cette époque, les *areae* limitrophes de la voie Appio-Ardeatine appartenaient à la communauté de Rome qui résolut d'annexer ces *areáe* de manière à ne plus former avec elles qu'une seule nécropole.

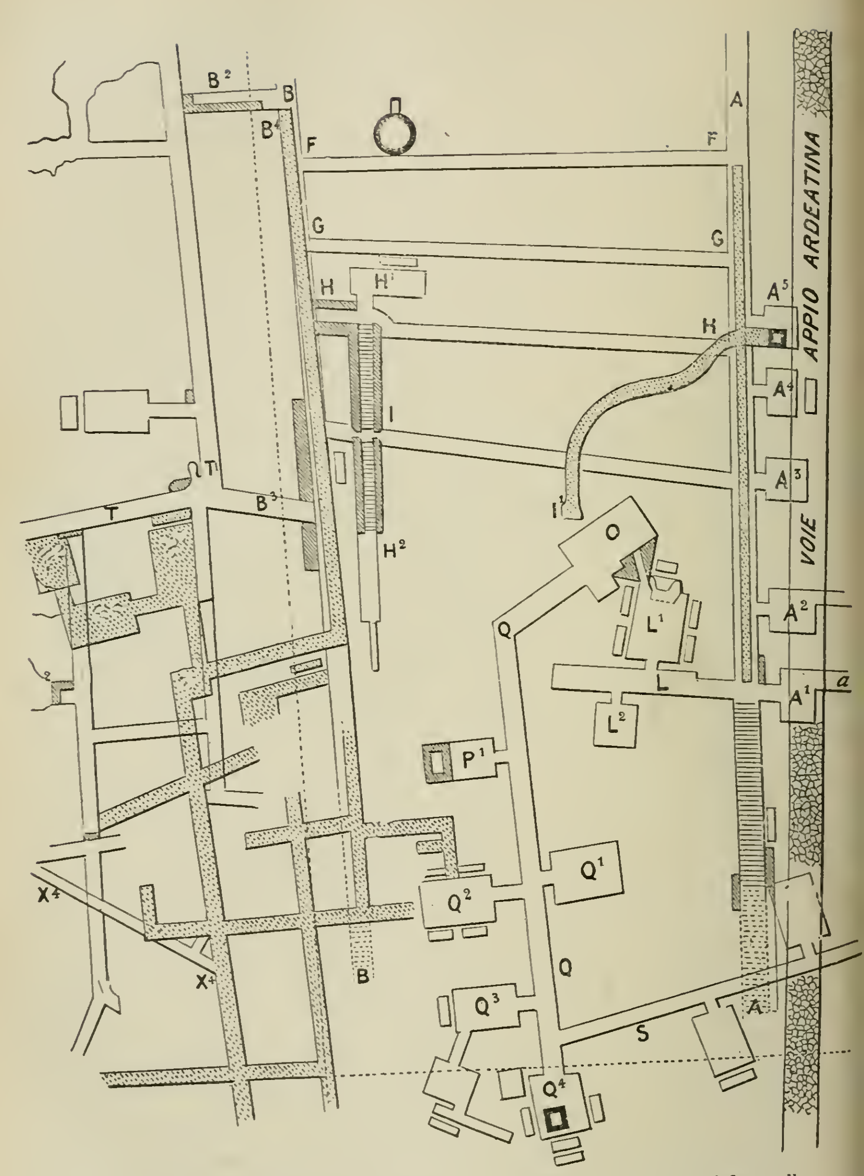
4e PÉRIODE. — La première *area* ainsi annexée est peu étendue, 150 pieds romains sur 125. Le fait était alors si nouveau, si audacieux de mettre en communication deux *areae* séparées par une voie publique qu'on apporta quelque timidité dans l'exécution. On utilisa la longue galerie S qui partait du cubicule de sainte Cécile. Cependant le trajet était long et incommode par suite d'un escalier situé dans la galerie un peu après avoir dépassé les chambres Q^1 et Q^2 (fig. 70) [2]. Des travaux postérieurs amenèrent la ruine de cet escalier, on renonça à ce long parcours et on pratiqua une nouvelle communication prise dans la chambre A^1 ; elle donna naissance à l'ambulacre *a* qui devint la voie la plus importante de l'*area* annexée. L'ambulacre donna accès à une série de chambres disposées en face les unes des autres : a^2, a^3, a^4, a^5, a^6, a^7, dont certains indices nvitent à chercher une destination primitive purement utilitaire,

1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, p. 49 (2e pagination).

2. Dans le plan de la 4e période (fig. 70), les parties ombrées représentent la maçonnerie souterraine, les parties noires représentent deux édifices en bordure de la *Via Appio-Ardeatina* et des luminaires. Le cubiculum a^3 contient le sarcophage du pape Melchiade.



70. — 4e période d'excavations, communications établies avec une *area* voisine d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 494, fig. 59.



71. — 5e période d'excavations. Ensablement des ambulacres et création de nouvelles galeries, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 496, fig. 50.

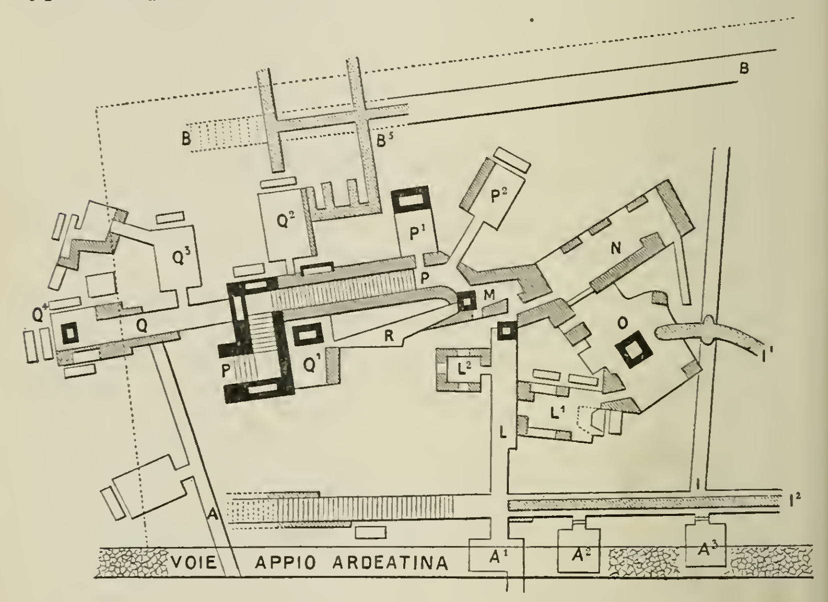
comme seraient de simples caves, utilisées dans la suite (peut-être au cours d'une persécution), en vue des assemblées de l'Église. L'entrée primitive fut transformée en luminaire, d'autres luminaires furent pratiqués et on aménagea le long des parois des bancs de marbre qui existent encore. La soudure faite, la seconde *area* se remplit bien vite de tout le trop plein que ne pouvait plus contenir l'*area* papale. A mesure que la communauté se développait elle adoptait un mode d'inhumation moins étriqué que celui dont elle s'était longtemps contentée. Sans doute les *loculi* sont encore nombreux pendant cette période, mais les *arcosolia* font leur apparition et se multiplient rapidement. Ces *arcosolia*, ornés de marbres et de peintures, sont parfois d'une grande richesse. Leur présence permet d'attribuer à la 4e période les chambres H^1, P^1, Q^3 (fig. 71) et la transformation de la galerie Q dont on supprima l'escalier afin de construire la chambre Q^4. Nous parlerons ailleurs de l'édifice à trois absides situé à la limite sud de l'*area*.

5e PÉRIODE. — Cette période correspond à la persécution de Dioclétien au cours de laquelle l'accès des cimetières fut interdit aux fidèles, les cimetières eux-mêmes confisqués et leur propriété transférée à des païens. En cette occurrence, l'Église de Rome prit une résolution héroïque, elle ensabla les cimetières et assura le respect des tombes au prix des pèlerinages dont elles étaient l'objet. Certaines galeries furent comblées jusqu'au faîte, d'autres seulement jusqu'au niveau des plus hautes tombes. Dans ces dernières, le sommet de l'amas de terre rapportée devint le sol artificiel de galeries nouvelles [1]. C'est tout un système nouveau d'excavations qu'on inaugura et dont on se rendra compte aisément sur le tracé ci-contre (fig. 71). On prendra une idée plus précise des travaux de cette année 303 en se reportant à l'élévation du mur intérieur de l'ambulacre A (fig. 66, p. 238). Le sol primitif fut, nous l'avons dit, en $A^1 B^1$; plus tard on l'abaissa à son niveau actuel. Or nous voyons déboucher, au-dessus de l'entrée B, une porte d'entrée qui ne conduirait qu'à un saut dans le vide puisqu'elle n'a jamais été de plain-pied avec un escalier. Le seuil de cette porte nous donne le niveau du sol artificiel de 303, aujourd'hui disparu grâce au déblaiement de la galerie.

6e PÉRIODE. — Parmi tant de ruines accumulées par la dernière persécution, celles des catacombes n'appelèrent pas tout d'abord la

1. Dans la figure de la 5e période (fig. 71), ces galeries nouvelles sont légèrement ombrées, par exemple I^1 dans l'ambulacre A.

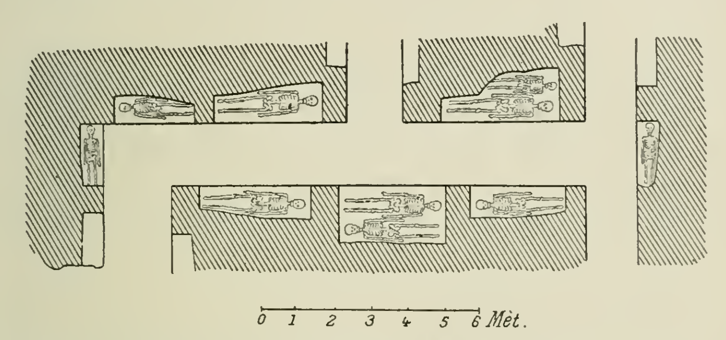
sollicitude de l'Église romaine. Cependant les pèlerins se montraient avides de parcourir les galeries et les chambres illustrées par la présence des corps saints ; on entreprit donc quelques travaux destinés à faciliter la circulation. Sous le pontificat de Damase, ces travaux prirent soudain une extension considérable. L'escalier conduisant dans l'ambulacre A était réparé, mais il était incommode ; le pape fit construire celui qui conduit jusqu'à nos jours dans les cryptes des papes et de sainte Cécile (P). C'était, en comparaison du



72. — 6e période. Travaux du pape saint Damase, d'après P. Allard, *Rome souterraine*, p. 500, fig. 62.

boyau qu'il remplaçait, un escalier presque monumental. Pour l'établir on dut se résigner à des constructions en briques qui aveuglèrent quelques chambres, en rapetissèrent d'autres. A cette période appartiennent le cubicule P^1, le vestibule M avec son luminaire et le corridor R qui conduit à la chambre Q^1 dont l'entrée avait été murée au cours des travaux récents. Nous nous sommes borné dans cet exposé à la planimétrie d'une catacombe et nous avons constaté l'accord qu'elle présente avec les données de l'histoire générale. Il ne serait pas impossible d'entreprendre une description analogue pour d'autres cimetières et de constater une fois de plus l'exacte concordance qui existe entre les documents écrits et les témoignages techniques du développement architectural (fig. 72).

Ce qui donne aux catacombes leur importance capitale, c'est non seulement leur destination et leur ornementation, mais encore leur aspect documentaire qui en fait l'expression et le commentaire des phases successives de l'histoire de la communauté chrétienne. A l'origine les excavations étaient peu considérables et proportionnées au nombre restreint des fidèles. Le percement des galeries accuse l'inexpérience, la timidité. On se borne à un seul étage et on ne se préoccupe en aucune façon d'économiser le terrain. Une longue galerie forme le noyau primitif de la catacombe, puis, à mesure que



73. — Un ambulacre bordé de *loculi*, d'après J. Marchi, *I monumenti*, t. I, pl. XV.

l'encombrement se produit, on creuse des chambres funéraires et on perce des galeries parallèles ou perpendiculaires, largement espacées.

Peu à peu on réduit les intervalles, on multiplie les galeries, bref on ménage l'espace. La communauté comptant de plus en plus de riches peut se départir un peu de la simplicité primitive et les chambres funéraires s'alignent le long des parois des ambulacres dont la superficie utilisable est augmentée par une dépression artificielle du sol. Une tendance se manifeste très clairement qui révèle l'accroissement du nombre des fidèles ; on rétrécit les galeries et les *loculi*, on sectionne de plus en plus les massifs et on réduit l'intervalle entre les galeries à un banc de tuf si mince que ce n'est plus qu'une cloison ; enfin, on s'ingénie à gagner tout l'espace possible réservant aux cadavres d'adultes et d'enfants des tombeaux mesurés exactement à leur taille, alternant la tête d'un cadavre avec les pieds d'un autre (fig. 73) [1]. Il semble même que le respect de la

1. Marchi, *I monumenti*, pl. XV, p. 114. Voici quelques inscriptions qui aident à l'intelligence de la fig. 73 : *Ego Secunda feci cupella bone* || *mimorie filiem meem Secun* || *dinem que recessit in fidem* || *cum fratrem suum Lauren* || *tium in*

tombe n'ait pas toujours été pratiqué ; c'est du moins ce que permet de supposer la disposition anormale des ossements dans quelques *loculi* [1]. Lorsqu'il devint évident que les expédients ne suffisaient plus, on creusa de nouveaux étages au-dessus ou au-dessous du plan primitif. Ces excavations témoignent, par leurs dispositions architectoniques et leur ornementation, que les terrassiers avaient acquis une grande habileté et abordaient désormais les difficultés qu'ils esquivaient autrefois ; aussi leurs travaux présentent-ils une variété bien différente des percements anguleux et étriqués des périodes précédentes.

Le retrait de la protection légale sur les cimetières provoque une nouvelle activité. Le cadre rigide de l'*area* est brisé, les ambulacres et les galeries se projettent au loin ; les luminaires carrés amenant l'air et la lumière dans les cubicules sont généralement abandonnés pour des puits de forme circulaire établis au point d'intersection de plusieurs galeries et servant en outre à l'extraction des terres. Maintenant que les limites de l'*area* n'importent plus, on revient aux

pace recesserund ; une inscription païenne porte ces mots : *locum emit, massam calcavit, cupam aedificavit*. La mention de l'achat d'un *locus bisomus* est fréquente : Marangoni, *Acta S. Victorini*, p. 83 : *locus factus bisomus* ; Boldetti, *Osservazioni*, p. 53 : *bisomu comparavit* ; Muratori, *Nov. thesaur. vet. inscr.*, p. MDCCCCII, 6 ; *dusomum* ; Aringhi, *Roma subterr.*, t. I, p. 140 : *locum... trisomum*. L'inscription du cimetière d'Apronien, voir *Dictionn.*, t. I, col. 2641, fig. 856, nous montre la vente d'une place demeurée libre dans un *locus trisomus* contenant déjà deux corps : Aringhi, *op. cit.*, p. 140 : *fecit locum quadrisomum*, Boldetti, *op. cit.*, p. 287 : *locum hominibus n(umero) VIII*. Boldetti dit avoir trouvé dans le cimetière de Gordien et Épimaque l'inscription suivante : XV IN P. || AA. S'agit-il de la sépulture de quinze cadavres réunis ? La nature du terrain rend cette interprétation peu probable. Enfin Prudence, *Peristephanon*, hymn. XI, vs. 11-12, *P. L.*, t. LX, col. 533, parle de *Sexaginta illic defossas mole sub una* || *Relliquias memini me didicisse hominum*. Marchi, *op. cit.*, p. 116, fait observer que les tombes pour quatre corps sont moins fréquentes dans les cimetières excavés dans le tuf granulaire qu'elles ne le sont dans le cimetière de Pontien dont la nature géologique — alluvions fluviaux et marins abondamment saturés de calcaire — offre la même résistance que la roche.

1. Au cimetière de Cyriaque, dans une sépulture fermée de trois tuiles, on trouva deux corps d'adultes avec quelques débris de leur linceul. Entre leurs pieds était placée la partie supérieure d'un fémur, entre leurs jambes leur fémur, entre leurs genoux un genou, entre leurs reins le tibia et le pied. Marangoni, *op. cit.*, p, 114, a vu un squelette enseveli avec des débris humains de plusieurs corps dont les têtes manquaient et ailleurs un squelette entier avec plusieurs crânes. A Saint-Hermès, deux corps ayant subi le supplice du glaive et celui du feu ; or, l'épitaphe n'indique qu'un seul corps dans ce tombeau.

larges proportions, les cubicules redeviennent spacieux, les *loculi* et les *arcosolia* s'espacent largement.

Mais, en même temps, le nombre des inhumations s'accroît sans cesse dans les catacombes; pour y suffire les terrassiers percent des galeries étroites et surbaissées, misérables, mais d'une exploitation lucrative, car elles sont criblées de *loculi*. C'est alors qu'on s'ingénie à dissimuler l'entrée; bientôt devant le danger plus pressant, on ensablera les galeries. Après la paix de l'Église, les travaux accomplis dans les catacombes perdent un grand intérêt : celui des difficultés de tout genre auxquelles il fallait parer pendant la période précédente. On commence à délaisser progressivement les cimetières souterrains; à l'extrémité de beaucoup de galeries, on constate cet abandon. En effet, un assez long espace ne contient plus de *loculi* ni d'*arcosolia*. Parfois on constate qu'ils ont été tracés sur la paroi, mais ils n'ont jamais été creusés [1].

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux des travaux si considérables? Ils le tenaient des Juifs et, pour parler plus exactement, ils suivaient en cela la coutume générale de l'Orient. Nous aurons l'occasion d'indiquer, au cours de ce chapitre, les principales catacombes chrétiennes et nous verrons que cet usage presque inconnu en Occident apparaît plus fréquent en Italie, en Sicile, à Malte où vit une population largement mélangée d'éléments orientaux. En Syrie, en Asie-Mineure, en Égypte, en Cyrénaïque, en Chersonèse, les chambres funéraires souterraines ne se comptent plus. Rome était, au début de notre ère, le confluent de toutes sectes et de toutes les croyances orientales auxquelles la grande ville se montrait indulgente, à part quelques accès de sévérité. Pour les Romains blasés, le charme le plus vif des cultes orientaux se trouvait dans l'exotisme des rites et des formules auxquels on se soumettait afin d'en tirer tout le suc qu'on était impatient de goûter. L'usage de la crémation des corps ne put se soutenir contre celui des ensevelissements à la mode orientale. La vogue fut aux inhumations souterraines. Juifs, Phéniciens, Mithriastes, Sabaziens perforaient le sol de la campagne romaine; leurs prosélytes païens faisaient de même, et les terrassiers chrétiens eurent plus d'une fois à compter avec leurs rivaux acharnés. Il nous en reste la preuve dans les brusques détours de telle galerie qu'on évitait de faire déboucher dans quelque hypogée d'un autre culte. Au cimetière de Prétextat,

1. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 934.

les terrassiers chrétiens durent déboucher un jour dans le caveau d'un prêtre de Sabazius et de quelques-uns de ses disciples, qui aujourd'hui communique librement avec le cimetière chrétien [1].

Toutes ces excavations procédaient d'une technique identique. Les cimetières de Priscille, de l'Ostrianum, de Prétextat, de Maxime, des Giordani, existaient certainement dès le IIe siècle, offrant avec les excavations de la Palestine des traits de ressemblance frappante [2].

L'hypogée de Domitille, qu'on doit faire remonter au Ier siècle, renferme un monument unique. C'est une chambre funéraire dans laquelle on accède par une sorte de lucarne tenant lieu de porte. L'aménagement intérieur comporte des niches très basses que précède une banquette taillée dans le tuf, sorte de lit pour étendre le cadavre. Ces particularités coïncident si exactement avec la méthode d'ensevelissement chez les juifs qu'on a le droit d'y voir un des premiers essais d'inhumation chrétienne encore tout imprégnée des réminiscences du tombeau offert à la dépouille de Jésus par Joseph d'Arimathie. Cependant une différence capitale intervint presque aussitôt entre les tombes juives et les tombes chrétiennes. Dans l'usage oriental le caveau funéraire était fermé à jamais. Les Grecs et les Latins, au contraire, avaient coutume de visiter assidûment leurs morts, de prier auprès d'eux, aussi devenait-il nécessaire de rendre accessible à tous les tombes hermétiquement closes [3]. Mais

1. R. Garrucci, *Les mystères du syncrétisme phrygien dans les catacombes romaines de Prétextat*, dans Cahier et Martin, *Mélang. d'archéol.*, in-4°, Paris, 1856, t. IV, p. 1-54.

2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 193-194; *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 38-39; P. Jullien, *Tombeau du Schefa d'Omar entre Nazareth et Saint-Jean-d'Acre*, dans les *Missions catholiques*, 1889, p. 381; H. Swoboda, *Die ält palästinensischen Felsengräber und die Katakomben*, dans *Römische Quartalschrift*, 1890, t. IV, p. 321-330 : Ce village possède deux tombeaux chrétiens consistant en des chambres creusées dans le roc dont l'entrée, en mémoire du tombeau du Christ, est fermée par une porte de pierre dressée perpendiculairement. Chaque chambre renferme trois *arcosolia* ainsi qu'on pratiquait dans les catacombes romaines. Les murs et le plafond sont ornés de colonnettes, de guirlandes, d'oiseaux et de symboles chrétiens les uns coloriés, les autres taillés dans la roche vive. Les entrées sont remarquables. De chaque côté de la porte on voit des symboles en relief, le soleil et la lune à droite et à gauche, des lions, des poissons, des oiseaux, des chacals, des plantes grimpantes et une vigne sortant de deux vases.

3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 35, 38-39; A. Pératé, *L'archéologie chrétienne*, p. 15.

surtout, ce qui fait l'importance des cimetières chrétiens, c'est que la sépulture de famille y devient, comme chez les Juifs, sépulture de communauté [1], et celle-ci, grâce au développement énorme et à la richesse de l'Église de Rome, prend bientôt ces dimensions prodigieuses qui donnent à la métropole son caractère essentiel, qui en font véritablement une ville, la *Rome souterraine*.

Pendant les deux premiers siècles, les fidèles creusèrent et décorèrent à leur gré leurs catacombes, car l'Église naissante n'imposait pas de règle fixe pour les sépultures [2]. Nous touchons ici au point de vue historique de notre sujet, il faut le traiter avec quelque détail.

II. PARTIE HISTORIQUE

Quand on parle des catacombes, écrit M. Gaston Boissier, on se figure d'ordinaire des lieux souterrains dont l'accès n'est connu que de quelques initiés et dans lesquels un culte proscrit se dérobe soigneusement à ses persécuteurs. C'est une idée qu'il faut perdre, au moins pour les deux premiers siècles. Il est aujourd'hui certain qu'à l'origine les chrétiens n'ont pas cherché à dissimuler l'existence de leurs cimetières. L'autorité les connaissait, et jusqu'à la persécution de Dèce (en 250), elle n'en a jamais interdit l'accès. Rien, au premier abord, dans ces cimetières chrétiens, ne pouvait

1. A. Michel, *Hist. de l'art*, 1905, t. I, p. 5 : A. Pératé, *Les commencements de l'art chrétien en Occident*.

2. On lit sur l'épitaphe chrétienne de deux conjoints : *in hortulis nostris secessimus*. Évidemment, en pareil cas, on ne devait consulter que son goût. L'Église ne faisait pas un devoir aux fidèles de la sépulture commune, aussi rencontre-t-on quelques exemples de tombes particulières réservées à une famille, cf. F. Cabrol et H. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, 1902, t. I, n. 2860, 4230. C'étaient là, somme toute, des cas exceptionnels et, suivant la remarque de M. Gaston Boissier, *Promenades archéologiques*, 1887, p. 150, l'indice d'une manière nouvelle de considérer la religion. On renonçait au voisinage des parents et des amis pour prendre rang parmi la foule des petites gens et des inconnus. En Phrygie, nous voyons une clarissime, Aurélia Flavia, chrétienne ainsi que sa fille, se faire enterrer dans un tombeau étranger, mais chrétien, celui de son gendre, renonçant au sien propre, celui des Skymnos, qui était païen. W. M. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 535, n. 392. Dans les catacombes on rencontre quelques tombeaux de famille, mais comme on comblait beaucoup de galeries anciennes avec la terre des galeries nouvelles il devenait impossible à une famille de conserver une tombe particulière au delà d'une ou deux générations, ce qui ne favorisait guère les tombeaux de famille.

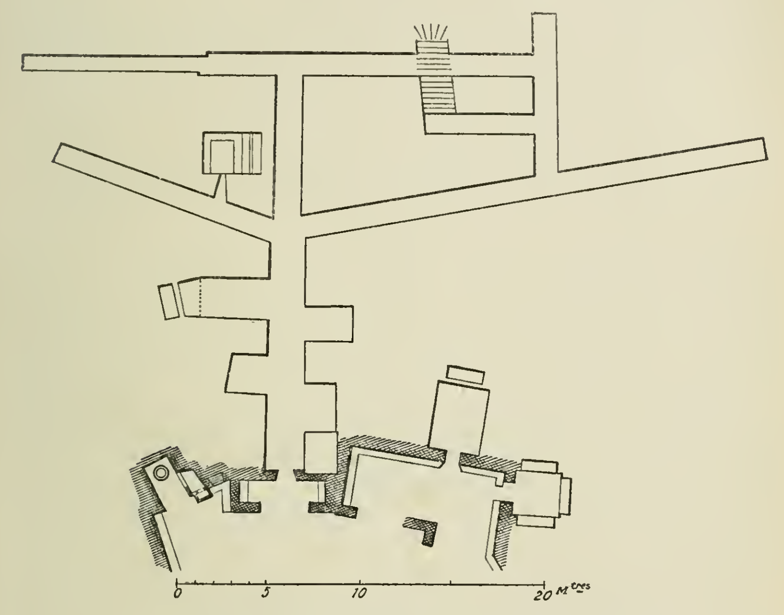
donner l'éveil et encore moins indisposer un visiteur païen. A l'extérieur, un édicule sur le modèle de tous les autres, qu'on nommait hypogée, avec sa façade en briques et l'inscription portant le nom du propriétaire du tombeau. A l'entour, l'*atrium* aux banquettes de marbre, la loge du gardien, les diverses officines, la salle à manger ou *triclinium* réservée aux agapes funéraires, les fontaines pour les ablutions. Nous n'en sommes pas, en tout ceci, réduit aux conjectures. L'entrée d'un des plus anciens cimetières de Rome, celui de Domitille, découverte au cours des fouilles de 1864-1865, nous permet de prendre une idée assez précise de ce qu'était au Ier siècle un grand hypogée chrétien [1]. A un mille et demi de Rome, sur la voie Ardéatine, on rencontre, sur le flanc extérieur de la colline, une ruine considérable. C'est un hypogée dont le vestibule est en bordure de la route. La façade, longue de 6 m25, en maçonnerie de briques, supporte une corniche en terre cuite. Au-dessus de la porte était fixée, suivant l'usage, une inscription dont la trace se voit encore et qui devait offrir le nom du propriétaire. La partie centrale de cet ensemble appartient certainement au Ier siècle; l'architecture de ce vestibule rappelle la façade du tombeau des Nasons, adossé comme lui à un mouvement de terrain [2]. Le vestibule donne accès dans une longue allée, large d'environ 2 m. 50, fuyant en ligne droite et en pente douce. Les parois sont percées au ras du sol par quatre niches, deux de chaque côté, qui renfermaient jadis des sarcophages [3]. Nous avons ici un exemple des sépultures

1. *Dictionn.*, t. I, fig. 174.

2. On trouvera dans le *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 173-174, un plan et une vue de ce vestibule auquel plus tard, vers le IIIe siècle, on ajoutera un édifice mesurant dans sa plus grande largeur environ 20 mètres, mais dont le périmètre n'a pas été déterminé d'une manière certaine. Ce qui subsiste, affecte, avec quelques irrégularités, la forme d'un trapèze enveloppant le vestibule primitif dans son aire qui devient une sorte d'*atrium*. A gauche, on remarque quelques petites cellules garnies de stuc peint en rouge sur lequel avaient été tracés quelques ornements et des oiseaux. Dans l'une de ces cellules se voit un puits circulaire et, à côté, un réservoir d'eau et une fontaine dont la vasque est bien conservée. Un banc de pierre règne le long de la muraille. Dans la partie opposée de l'*atrium* on retrouve ce banc adossé à la muraille d'une vaste salle dans laquelle s'ouvrent deux portes donnant ouverture sur des chambres sépulcrales. Ainsi que nous l'avons expliqué dans le *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 808, nous avons ici une *schola* servant de *triclinium* destiné à la célébration des agapes. Près de la fontaine, on voit encore les traces d'un petit escalier conduisant à un appartement aujourd'hui disparu, peut-être le logement du gardien.

3. Dans la suite, une de ces tombes fut élargie et on y tailla un *arcosolium*.

chrétiennes les plus antiques caractérisé par l'emploi des sarcophages et l'absence des *loculi* qui deviendront plus tard le mode normal des inhumations. Le grand ambulacre que nous décrivons était destiné tout entier à recevoir des sarcophages ; aussi peu à peu, en reçut-il de toutes dimensions, les uns en marbre, d'autres en terre cuite, qui furent déposés au long des parois, ou même ensevelis dans le sol [1]. Dans ces conditions l'encombrement venait



74. — Hypogée des Flaviens. Entrée du cimetière de Domitille, d'après De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 35.

vite, aussi l'architecte fut-il obligé de percer dans l'ambulacre quatre avenues destinées à recevoir des sépultures plus modestes. On renonça aux sarcophages pour adopter les *loculi* [2]. Notons

Comparez le tombeau des Nasons, sur la voie Flaminienne. La sépulture consiste en une chambre taillée dans le roc ; les parois sont trouées de niches horizontales dans lesquelles furent déposés les corps. Le tombeau des Scipions, en dehors de la porte Capène, consiste en une excavation irrégulière dans laquelle les parois ont été creusées sur plusieurs points de manière à introduire des sarcophages dans les niches ainsi pratiquées.

1. Ceux-ci sont en terre cuite, le plus récent d'entre eux ne dépasse pas la moitié du IIe siècle.

2. G. Boissier, *Promenades archéol.*, p. 147, donne une impression très juste des *loculi* en écrivant : « On longe des murs percés de niches parallèles, assez semblables à de grands tiroirs placés les uns sur les autres. »

cependant que ces deux modes de sépulture sont contemporains, ainsi que le fait voir l'entrée des quatre avenues. Loin de rompre les parois de l'ambulacre et l'enduit dont elles étaient recouvertes, ces entrées nous laissent constater la continuité de l'enduit et des peintures qui règnent sur les parois. Dans la première galerie de gauche, les premières sépultures qu'on rencontre sont deux *loculi* auxquels, à l'aide de stuc blanc, on a donné la forme et l'aspect de deux sarcophages : plus loin, la tombe que nous avons décrite et rapprochée de celles de Palestine. Dans la première galerie de droite, quelques tombes encore inviolées portent, tracés en noir sur de larges tuiles, les noms des défunts (fig. 74).

L'ambulacre que nous venons de décrire offrait, tant sur les parois que sur la voûte, une exquise décoration. Parmi toutes les fresques païennes, dit M. Pératé [1], aucune peut-être ne surpasse cette parfaite élégance. Du commencement de la voûte part un grand cep de vigne, dont les rameaux courent sur cette voûte, la couvrent jusqu'à l'extrémité et retombent librement sur les parois qu'ils vêtent de leurs festons, encadrant les larges niches destinées aux sarcophages [2]. Une des parois tout entière a péri. Les panneaux à demi ruinés montrent un banquet [3], un pêcheur, Daniel entre les lions [4], comparables aux peintures païennes de la meilleure époque par l'élégance toute classique du dessin et la sobriété des couleurs. A la voûte volent des amours agitant des banderoles [5].

Tel est cet ensemble monumental d'un prix inestimable. Si on doit regretter vivement que la ruine du vestibule nous prive de l'inscription qui surmontait la porte d'entrée, on n'est pas acculé cependant à un impénétrable anonyme. Deux inscriptions païennes [6] trouvées dans la ferme dite Tor Marancia, sur l'emplacement du cimetière chrétien, parlent d'une Flavia Domitilla, propriétaire d'une *area* sépulcrale. Cette *area* mesurant 35 pieds en façade (*in fronte*) et 40 pieds en profondeur (*in agro*) est concédée à un certain Sergius

1. A. Pératé, *L'archéol. chrétienne*, p. 58.

2. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 382 ; J. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, in-fol., Roma, 1903, pl. 1.

3. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 187 ; J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 7, n. 4.

4. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 91 ; J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 5, n. 1.

5. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. 2.

6. Orelli-Henzen, *Inscript. latin. select. ampliss. collectio*, in-8, Turici, 1856, n. 5422-5423 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 267 ; *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 23 ; Marucchi, *Eléments d'archéol. chrét.*, t. II, p. 103.

Cornelius Julianus et à deux autres personnes *ex indulgentia Flaviae Domitillae*. La seconde inscription mentionne encore une *area* funéraire concédé *Flaviae Domitillae... Vespasiani neptis... beneficio* [1]. Il était naturel de penser qu'il existait une relation entre cette propriété et le cimetière de Domitille situé, au dire d'un document douteux, au même endroit. Or, la Domitille dont il est question ici est cette Flavie Domitille, nièce du consul Flavius Clemens, qui, pour avoir confessé le Christ, fut, sous Domitien, reléguée dans l'île de Pontia [2]. Si donc l'inscription qui dominait la porte d'entrée n'était pas perdue, nous y lirions comme sur un fragment précieux trouvé dans la région primitive du cimetière ;

[*Sepulc*] RVM
[*Flavi*] ORVM

Ainsi le monument nous rend visibles et palpables les conditions des premières sépultures des fidèles ; il montre de quelle sécurité et de quelle liberté ceux-ci jouissaient, car « non seulement le tombeau était visible, exposé à tous les yeux par le vestibule extérieur et par l'inscription mise sur la porte, mais les peintures mêmes représentant des sujets bibliques, comme Daniel dans la fosse aux lions, étaient placées près de l'entrée, au niveau du sol, éclairées par la lumière du jour » [3]. Tout ceci s'explique par le fait qu'au Ier siècle de notre ère, un tombeau chrétien n'avait rien à dissimuler. Son propriétaire, quel qu'il fût, avait droit d'y admettre qui bon lui semblait. Une législation unique réglait païens et chrétiens et leur imposait l'inhumation au delà de l'enceinte primitive de Servius Tullius, quoique, en pratique, aucune sépulture ne se fît en deçà des enceintes d'Aurélien et d'Honorius [4]. Cette exigence satisfaite, le

1. Outre ces inscriptions on en a trouvé d'autres relatives à divers membres de la *gens Bruttia*. Nous savons que des Bruttii possédaient un terrain funéraire proche de Tor Marancia, ils se trouvaient être ainsi voisins de campagne de Domitille, ce qui expliquerait la mention particulière accordée par l'historien Bruttius à la conversion et à l'exil de sainte Domitille, voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2853.

2. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. III, c. XVIII, *P. G.*, t. XX, col. 252 ; E. Beulé, *Les chrétiens de la famille Flavia*, dans le *Journal des savants*, 1870, p. 27.

3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 22-24, 33-46, 89-99.

4. Quelques exceptions sans conséquence, telles que l'inhumation dans la ville des empereurs et des vestales. Il existe une législation étendue, prohibitive ou restrictive, en matière d'inhumation ; voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 479-509.

propriétaire était en droit d'ouvrir son *area* funéraire à ses parents ou à ses amis sans renoncer pour cela au caractère de sépulture privée. L'épigraphie nous en fournit des milliers d'exemples, les fouilles ne sont pas moins démonstratives : on a découvert, dans la banlieue de Rome, des cimetières chrétiens ayant consisté en une seule chambre. D'autres se sont développés, et le cubicule primitif est devenu le noyau d'une vaste catacombe ; cependant la famille du premier propriétaire a conservé l'apanage exclusif de quelques chambres ou galeries [1]. Une inscription découverte dans la catacombe de Saint-Nicomède [2] semble faire allusion à un de ces emplacements réservés par un particulier à lui-même, à ses proches et à ses affranchis des deux sexes « qui partagent sa religion » [3]. Une autre inscription, qui nous ramène au cimetière de Domitille [4], mentionne la construction d'un hypogée destiné au propriétaire et à ses amis « croyants dans le Seigneur » [5]. Ici, comme dans le vestibule et l'ambulacre de Flavie Domitille, nulle dissimulation, nulle précaution contre les lois. Rien de plus clair, rien même d'aussi clair chez les païens [6].

Les faits que nous venons de rapprocher semblent démontrer que les catacombes ont commencé par être des tombeaux particuliers possédés par de riches chrétiens qui les avaient fait creuser dans leurs jardins ou dans leurs villas. Au lieu de les réserver à leurs affranchis ils les attribuaient à leurs coreligionnaires. L'onomastique des plus anciens cimetières chrétiens à Rome confirme cette opinion. En effet, ils portent encore le nom du propriétaire

1. Soit qu'il y ait eu réserve stipulée par le fondateur, soit concession accordée au moment où la propriété particulière devint propriété ecclésiastique. Le premier cas aura dû se produire fréquemment, si on en juge par l'expansion de la formule épigraphique : H·M·H·N·S (*hoc monumentum haeredem non sequitur*); ainsi le tombeau était excepté des biens successoraux.

2. Située dans les jardins de la villa Patrizi, hors de la porte Pia.

3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 54 : *Monumentum Valeri Mercuri ... libertis libertabusque posterisque eorum a(d) religionem pertinentes meam.*

4. Dans une des parties les plus anciennes, non loin de la sépulture des saints Nérée et Achillée.

5. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 109 : *...fecit (h)ypogeum sibi et suis fidentibus in Domino.*

6. Northcote, *Pagan inscriptions and christian cemeteries*, dans *The Month*, mai-juin 1870. Les deux inscriptions que nous venons de citer ont dû appartenir à des sépultures non souterraines. Elles témoignent donc d'une époque de liberté religieuse très grande au cours de laquelle les chrétiens bâtirent et aménagèrent leurs tombeaux comme ils l'entendaient.

du champ sous lequel ils s'étendaient et non — ainsi qu'on s'y attendrait — celui des martyrs illustres qui y furent ensevelis. La crypte de Lucine et le cimetière de Priscille dont les éponymes sont contemporaines des apôtres ; le cimetière de Flavie Domitille, nièce de Vespasien ; celui de Commodille, propriétaire d'un terrain sur la voie d'Ostie ; celui de Prétextat, dont la propriété était en bordure de la voie Appienne ; celui de Pontien sur la voie de Porto ; les cimetières des Jordani, de Thrason, de Maxime, tous trois situés sur la voie Salaire nouvelle, vérifient la remarque que nous venons de faire [1]. Dans ces conditions le percement d'une catacombe ne causait ni ombrage à l'État, ni surprise aux voisins. L'opération était protégée par la loi et l'inviolabilité assurée, surtout quand le terrain appartenait à quelque grande famille aristocratique. Nous avons montré ailleurs [2] avec beaucoup de détails que la communauté de Rome posséda dès la première heure et pendant toute la durée des persécutions impériales un nombre suffisant de membres appartenant à l'aristocratie pour se trouver, grâce à leurs dons, à l'abri de toute gêne pécuniaire. Nous n'y reviendrons pas, mais nous ferons remarquer que, de ce fait, les conditions de sépulture privée dûment garantie par les lois, que nous venons d'indiquer et dont l'ambulacre de Domitille nous offre un exemple, ont pu se représenter ailleurs ; et c'est ce qui est arrivé. Il n'est pas impossible de distinguer aujourd'hui ce qui subsiste des cimetières de cette première période. Sur la voie Appienne, les cryptes de Lucine furent percées au-dessous d'un monument qui semble païen, et sont l'ouvrage peut-être du même propriétaire [3]. Au cimetière de Prétextat, on reconnaît la galerie primitive dans la *Spelunca magna* qui possède la sépulture de saint Janvier [4]. Au cimetière de Priscille, sur la

1. D'autres catacombes doivent leur vocable à diverses circonstances : par exemple, celles de Saint-Callixte sur la voie Appienne et de Saint-Marc sur la voie Ardéatine portent le nom de deux des clercs qui en eurent l'administration. Quelques autres prirent, vers la fin du IIIe siècle ou après la paix de l'Eglise, le nom d'un martyr, tels que Hermès, Basilla, Prote et Hyacinthe, sur la voie Salaire ancienne. Parfois aussi une particularité inattendue sert à désigner le cimetière, comme dans ce cas : *Pontiani ad ursum pileatum* sur la voie de Porto ; *ad septem columbas* sur la « Montée de concombre » ; *ad duas lauros* sur la voie Labicane ; *ad catacumbas* sur la voie Appienne.

2. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2845 sq.

3. Ces cryptes de Lucine correspondent à l'*area* la plus ancienne du cimetière de Callixte.

4. *Bullet. di arch. crist.*, 1878, pl. IV, V.

voie Salaire, un des noyaux primitifs fut l'hypogée du consul Manius Acilius Glabrion. Ajoutons les cimetières du Vatican et de Commodille, sur la voie d'Ostie, ensevelis sous les immenses basiliques élevées à saint Pierre et à saint Paul[1]. La période primitive, caractérisée par les cimetières privés, remplit les deux premiers siècles. Pour s'expliquer le changement qui se produisit dès le IIIe siècle il faut dire quelque chose des lois et usages funéraires des païens.

On sait le respect religieux des Romains pour les tombeaux. La loi reconnaissait à chacun le droit de rendre religieux, à sa volonté, le lieu où il lui plairait d'inhumer un mort[2]. Le droit à la sépulture impliquant dans la pensée des anciens le droit à la félicité d'outre-tombe, la loi, par un raffinement de sévérité, interdisait dans la répression de quelques crimes en petit nombre l'inhumation du coupable dont l'âme dolente, punie jusque dans la mort, était à jamais privée du repos[3].

Par contre les bons citoyens — et même ceux à qui la peine capitale avait valu le pardon avec l'expiation — possédaient un droit sacré à jouir en paix de la vie future. La loi dévouait à l'exil ou au travail des mines les violateurs des tombeaux[4] placés sous la juridiction du collège de Pontifes[5]. Le caractère religieux était inadmissible et la parcelle de terrain ainsi consacrée se trouvait, de fait, exempte des conditions qui réglaient les charges et la transmission de la propriété; elle était inaliénable et ne pouvait sortir de la famille qui en avait pris possession par la sépulture d'un de ses membres. Enfin, ce caractère religieux n'admettait aucune mitigation et atteignait tous les tombeaux sans exception, ceux des chrétiens comme les autres. Les chrétiens étaient cependant sous le coup de lois spéciales ou, pour mieux dire, de dispositions de droit commun pouvant entraîner la condamnation capitale[6].

1. En définitive, cinq cimetières romains remontent à l'âge apostolique; ce sont : sur la voie Cornélienne, le cimetière du Vatican; sur la voie d'Ostie, le cimetière de Saint-Paul; sur la voie Salaire nouvelle, celui de Sainte-Priscille; sur la voie Nomentane, celui d'Ostrianus; sur la voie Ardéatine, celui de Sainte-Domitille.

2. Marcien, au *Digeste*, l. I, tit. VIII, lex. 6, § 4 : *Religiosum locum unusquisque sua voluntate fecit, dum mortuum infert in locum suum.*

3. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 479, 481.

4. Paul, *Sententiae*, l. II, c. XIII.

5. Réduite, pour les monuments élevés au-dessus du sol, à une surveillance de police. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 1575-1577.

6. Callewaert, *Les premiers chrétiens et l'accusation de lèse-majesté*, dans la *Revue des questions historiques*, 1904, t. LXXVI, p. 5-29.

Ils n'y échappaient pas, néanmoins aucun document ne nous permet de penser qu'une restriction quelconque fut apportée pendant les deux premiers siècles à la liberté des cimetières chrétiens ; ils étaient soumis comme les autres au droit commun. Nulle exception pour les corps des martyrs. Une loi citée au *Digeste* prescrit aux magistrats de délivrer, à qui en fait la demande, les restes des suppliciés [1]. On cite quelques cas exceptionnels dans lesquels les corps des martyrs ne furent pas rendus aux ayants-droit afin d'empêcher les survivants d'alimenter leur croyance auprès des reliques [2] ; mais, en [règle générale, rien ne s'opposait à ce qu'un chrétien, supplicié ou non, reçût la sépulture dans une *area* particulière.

Comment cette *area* particulière pouvait-elle se prêter à sa transformation en cimetière ? Nous avons déjà répondu à cette question en montrant que l'étendue d'une *area* funéraire était très variable et que la facilité de percer des galeries sur quatre ou cinq plans quadruplait ou quintuplait cette étendue. Dans la crypte assez exiguë du pape Corneille, au cimetière de Callixte, l'*area* primitive ne mesurait que 100 pieds romains sur 180, et le nombre des sépultures a pu s'y élever à 2.000 [3]. C'est, on le voit, un véritable cimetière. Nous pouvons croire qu'il n'était pas seul dans ce cas, car tandis que les chrétiens s'interdisaient les sépultures païennes, leur nombre croissant dans des proportions considérables imposait l'aménagement de galeries cémétériales de plus en plus développées. Or, il est certain que, pendant le IIIe siècle, certaines catacombes furent la propriété non plus des particuliers, mais de l'Église elle-même. Les édits de restitution sous Gallien et Maxence, à la suite des confiscations de Valérien et de Dioclétien, mettent ce point hors de doute [4]. L'édit de Milan rend aux communautés chrétiennes les

1. *Digeste*, l. XLVIII, tit. XXIV, lex. 2 : *Corpora animadversorum quibuslibet petentibus ad sepulturam danda sunt.*

2. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. V, c. I, *P. G.*, t. XX, col. 432.

3. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 78 (2e pagination). Un terrain qui n'avait que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 mètres de galeries. La moyenne de l'excavation catacombale sur une surface carrée de la 395e partie d'un mille carré, comprend, en supposant un seul étage souterrain, mille mètres de galeries.

4. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VII, c. XIII, *P. G.*, t. XX, col. 675. Le rescrit adressé à l'évêque Denys d'Alexandrie et à ses collègues orientaux. D'autres rescrits lèvent le séquestre établi sur les cimetières et permettent aux évêques d'en recouvrer l'usage. Cf. *Liber pontificalis*, in-4°, Paris, 1886, t. I, notice du pape Denys : *Hic presbyteris ecclesias divisit et cimiteria et parochias dioceses restituit.*

églises et cimetières qui leur appartiennent [1] et l'édit de Maximin Daia, publié la même année (313), renferme des ordres analogues à l'adresse des gouverneurs de province [2]. Les églises locales étaient donc propriétaires, mais à quel titre l'étaient-elles ?

On s'explique sans peine qu'elles aient ambitionné de l'être. L'admission de leurs affiliés dans les domaines funéraires des particuliers avait un caractère précaire très fâcheux [3] puisque les hasards de succession pouvaient mettre aux mains d'un héritier païen un lieu consacré par la sépulture des fidèles et des martyrs. En outre, tant que les sépultures n'étaient pas trop nombreuses, le personnel attaché à la maison d'un riche propriétaire pouvait suffire à leur entretien, mais il arrivait un moment où les galeries et les étages trop multipliés débordaient le dévouement qu'on était en droit de réclamer de ce personnel. Ces conditions ne purent échapper à la vigilance des chefs de l'Église de Rome, qui durent aspirer à posséder des cimetières appartenant à la communauté et administrés par elle. Nous ignorons le fait historique qui procura cette situation nouvelle, mais on peut conjecturer qu'il se produisit à Rome sous le règne de Septime-Sévère. A cette époque apparaît, en divers centres chrétiens, la propriété ecclésiastique [4]. Nous ne nous occuperons que de Rome où, à la suite probablement d'une donation, l'église locale devint propriétaire d'un lieu de sépulture, le premier qu'elle ait possédé et qu'on nomma sans autre explication « le cimetière » [5]. L'administration de ce cimetière appartenait au premier diacre, chargé des intérêts matériels de la communauté [6].

C'était la substitution de la propriété corporative à la propriété individuelle et une évolution de ce genre n'allait pas sans difficulté. La communauté chrétienne voyait constamment ses membres, et même ses prêtres et ses évêques, atteints et frappés par la loi, du chef de « pratique d'une religion illicite ». Or, tandis que la loi

1. Lactance, *De mortib. persecutorum*, c. XLVIII, *P. L.*, t. VII, col. 267-270 : *non ea tantum loca, ad quae venire consueverunt (christiani) sed alia etiam... ad jus corporis eorum, id est, Ecclesiarum, non hominum singulorum pertinentia.*

2. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. IX, c. X, *P. G.*, t. XX, col. 832-836.

3. P. Allard, *Domaines funéraires des particuliers et des collèges*, dans *Hist. des persécutions*, t. II, p. 465 sq.

4. A Césarée de Maurétanie (= Cherchel) deux inscriptions mentionnent une *area*, une *cella* et un agrandissement de l'*area* « pour tous les frères ». *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 175. A Carthage mention d'*areae* chrétiennes. *Id.*, t. I, col. 2800 sq.

5. *Philosoph.*, l. IX, c. XII, *P. G.*, t. XVI, col. 3383.

6. *Ibid.*

tendait à supprimer l'individu délinquant, comment pouvait-elle reconnaître l'existence de la collectivité et lui accorder des droits issus de cette reconnaissance ?

La difficulté, presque insurmontable en apparence, fut peut-être, dans la pratique, assez aisément tournée [1]. La législation sur les associations funéraires semble en avoir fourni les moyens. Les associations funéraires étaient vues favorablement par la politique impériale [2]. Au lieu que les autres corporations avaient besoin d'une autorisation spéciale pour exister, les sociétés formées en vue de garantir à leurs membres les honneurs funèbres purent se constituer sans l'intervention de l'autorité publique, à Rome dès la fin du Ier siècle, en province dès le temps de Septime Sévère et en vertu d'un rescrit de cet empereur [3]. Considérées au titre de « collèges de petites gens », *collegia tenuiorum*, de « collèges salutaires », *collegia salutaria*, elles eurent leurs terrains sépulcraux, leurs lieux de réunions, leur caisse, leurs dignitaires, leurs administrateurs. Comme les cotisations des pauvres, des affranchis ou des esclaves, qui composaient ces collèges en majeure partie, n'eussent pas toujours suffi aux frais exigés par le rite funéraire et aux repas de corps qui réunissaient assez fréquemment les associés [4], les collèges recrutèrent parmi les riches des bienfaiteurs (*patroni*) [5] dont le rôle correspond à peu près à celui des membres honoraires dans nos sociétés modernes de secours mutuels [6]. Ce cadre, variable à l'infini et reproduit sur toute la sur-

1. P. Allard, *Le christianisme et l'empire romain de Néron à Théodose*, in-12, Paris, 1897, p. 79, que nous suivons dans ce paragraphe et le suivant.

2. J. F. Keating, *Roman legislation on collegia and sodalicia and its bearing on the history of the Agapé*, dans *The Agapé*, in-12, London, 1901, p. 180 sq.; Dion, *Hist. rom.*, l. XXXVIII, c. XII ; Suétone, *Caesar*, c. CXLII ; *Octavius*, c. XXXII ; Tacite, *Annal.*, l. XIV, c. XVIII ; Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XIV, c. X.

3. Ce rescrit est antérieur à l'année 198 ; cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1886, p. 11 ; Marcien, au *Digeste*, l. XLVIII, tit. XXII, lex. 1 : *Quod non tantum in Urbe, sed in Italia et in provinciis locum habere divus quoque Severus rescripsit.*

4. Sur ces repas de corps, cf. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 791.

5. Leurs noms étaient inscrits au premier rang, avant la *plebs*, sur l'*album* du collège. L'*album* d'un collège d'artisans à Ostie compte neuf *patroni*, deux *quinquennales* et cent vingt-quatre membres de la *plebs*. Cf. Orelli, *Inscr. lat.*, n. 4054.

6. Quelquefois le collège funéraire se greffait sur une société de secours mutuels. On possède plusieurs inscriptions attestant l'existence de ces sociétés funéraires et mentionnant leurs propriétés. G. Willmans, *Exempla inscript. latin.*, in-8°, Berolini, 1873, t. I, p. 116 ; O. Marucchi, *Elém. d'arch. chrét.*, t. I, p. 119.

face de l'Empire romain à des milliers d'exemplaires, convenait parfaitement à la situation matérielle et à l'organisation économique des Églises chrétiennes.

Comme les collèges funéraires, les Églises mettaient au premier rang de leurs devoirs celui d'assurer la sépulture à leurs membres, et c'est même pour accomplir ce devoir qu'il leur était indispensable d'acquérir le droit de propriété collective. Comme les collèges funéraires, elles se composaient en majeure partie de petits et de pauvres et admettaient à leurs réunions les esclaves. Comme les collèges, elles avaient des bienfaiteurs, des patrons, dans les riches chrétiens qui répandaient sur leurs frères le superflu de leur fortune. Les inscriptions relatant le don à une Église d'un cimetière ou d'une chapelle ressemblent à celles où est mentionné le don à un collège, d'un terrain funéraire ou d'un lieu d'assemblée. Comme [1] les collèges encore, les églises avaient des chefs nommés à l'élection ; mais à la différence des collèges, ces élections étaient désintéressées, l'argent n'y jouant aucun rôle [2]. Comme les collèges, les églises tenaient des réunions à certains jours anniversaires ; mais un calendrier pieux remplaçait pour elles l'*ordo coenarum*, et, au lieu de célébrer par des festins les *natalitia* des dieux ou de leurs bienfaiteurs, elles célébraient par des prières ou par l'oblation du saint sacrifice les *natalitia* de leurs martyrs [3]. Comme les collèges, elles recevaient, un jour de chaque mois, la cotisation de leurs membres (*stips menstrua die*) ; mais à la différence des collèges, où cette cotisation était exigée sous peine de déchéance [4], dans l'église elle était payée par ceux qui le pouvaient ou le voulaient [5]. Comme les collèges, les Églises avaient leur administrateur temporel [6], l'acteur ou syndic [7] dans les collèges, premier diacre [8] dans la société chrétienne ;

1. *Corp. insc. lat.*, t. VIII, n. 9586, 9589, comparés à Orelli, *op. cit.*, n. 2417, 4092, 4093, 4121.

2. Tertullien, *Apologet.*, c. XXXIX, *P. L.*, t. I, col. 533.

3. Comparez le férial du collège d'Esculape et d'Hygie, du collège de Sylvain, du collège de Diane et d'Antinoüs dans Orelli, *op. cit.*, n. 2417, Orelli-Henzen, *op. cit.*, n. 6085, 6086.

4. Orelli-Henzen, *op. cit.*, n. 6086.

5. Tertullien, *Apologet.*, c. XXXIX, *P. L.*, t. I, col. 533.

6. Boldetti, *Osservazioni*, p. 414 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 526 : *Ministrator christianus*.

7. Gaius, au *Digeste*, l. III, tit. IV, lex. 1, n. 1. Ces mots ne se retrouvent pas dans les inscriptions, le *curator* ou *procurator* qui y est quelquefois nommé en est peut-être l'équivalent.

8. *Philosophumena*, l. IX, c. XII, *P. G.*, t. XVI, col. 3383 ; S. Ambroise, *De*

elles avaient une caisse (*area*) où étaient versées les cotisations et les aumônes : mais, à la différence des collèges, ce qui chez elles n'avait pas servi à l'inhumation des pauvres était employé en œuvres de charité au lieu d'être dépensé à des banquets et à des fêtes [1]. Il n'était pas jusqu'à la sportule, redevance en argent ou en nature distribuée aux convives suivant la dignité de chacun, dans les repas de corps des associations païennes [2], qui ne se retrouvât avec le même nom, mais avec une destination plus noble, dans les réunions des fidèles, où elle tenait lieu de traitement aux membres du clergé, quelquefois aux confesseurs de la foi [3]. On le voit, bien que par l'esprit tout diffère, par la constitution extérieure presque tout se ressemble dans les communautés païennes et chrétiennes : aussi les expressions dont se sert Tertullien pour décrire les assemblées des fidèles [4] se trouvent-elles être celles-là mêmes qu'emploient soit le sénatus-consulte sur les associations funéraires [5], soit, à propos des collèges, les jurisconsultes Gaius [6] et Marcien [7].

Ces analogies frappantes montrent assez que les églises purent satisfaire aux conditions de la propriété corporative et posséder une organisation identique à celle des « collèges funéraires » et, dès le temps de Gallien, jouir, comme nous l'avons dit, d'une existence officielle [8]. Nous voyons, en effet, dès le IIIe siècle, certaines églises posséder la capacité juridique, par exemple : celle d'Héraclée, dans le Pont [9], celle de Césarée de Maurétanie [10]. Le titre que prirent les

officiis, l. I, c. XXXVIII, *P. L.*, t. XVI, col. 38; Prudence, *Peri Stephanon*, hymn. II, vs. 37-44, *P. L.*, t. LX, col. 298.

1. Tertullien, *Apologet.*, c. XXXIX, *P. L.*, t. I, col. 533. Cf. Waltzing, *Les corporations de l'ancienne Rome et la charité*, dans le *Compte rendu du IIIe Congrès scient. intern. des catholiques*, 1895, Sciences historiques.

2. Orelli, *op. cit.*, n. 2417, 4075; *Atti della reale Accad. dei Lincei*, 1888, p. 279-281.

3. I Tim., V, 17; Tertullien, *De jejunio*, c. XVII, *P. L.*, t. II, col. 1028 sq.; S. Cyprien, *Epist.*, XXXIV, LXIV, *P. L.*, t. IV, col. 329 sq., 401 sq. Cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1866, p. 22.

4. Tertullien, *Apologet.*, c. XXXIX, *P. L.*, t. I, col. 532.

5. Orelli-Henzen, *op. cit.*, n. 6086. Cf. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 788-792 et les notes.

6. Gaius, au *Digeste*, l. III, tit. IV, lex. 1, n. 1.

7. Marcien, au *Digeste*, l. XLVII, tit. XXII, lex. 1.

8. De Rossi, *Roma sotterr.*. t. I, p. 101-108; t. II, p. VI-IX, 371; t. III, p. 473, 507-514; *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 27, 59-63, 93; 1865, p. 89, 97, 98; 1866, p. 11, 12; 1870, p. 36.

9. P. Allard, *Le christianisme et l'empire romain*, p. 484 et note 3.

10. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n. 9589.

collèges chrétiens a pu varier ; il semble qu'il ait été ici : *ecclesia fratrum*, là *cultores Verbi*, dénominations analogues à celles des collèges païens, à la fois religieux et funéraires des *cultores Jovis*, *Herculis*, *Mercurii*, *Silvani*, etc. [1].

De plus, le catalogue philocalien, dont nous avons déjà parlé, semble avoir la même origine que le catalogue parallèle des préfets de Rome ; tous deux auraient été extraits des Archives de la ville. Il résulterait de là que les noms des chefs de la communauté chrétienne étaient inscrits sur les registres officiels de la préfecture urbaine. Or, nous savons que la reconnaissance des collèges funéraires entraînait la déclaration du nom du syndic, qui devait être, dans la communauté chrétienne, l'évêque, dont le diacre se présentait naturellement comme le gérant (*actor syndicus*)[2].

L'explication que nous venons de présenter offre de grandes vraisemblances, mais non une pleine certitude. Cependant il faut reconnaître que la législation sur les collèges funéraires présentait aux chrétiens des facilités singulières et bien faites pour les tenter. Elle ne demandait aucune déclaration religieuse et se contentait d'une déclaration que les chrétiens étaient à même de faire comme tout le monde [3]. Cette déclaration les rendait propriétaires légitimes de leurs cimetières et leur accordait le droit de s'y réunir sans être inquiétés. On ne s'explique pas la répugnance que les chrétiens auraient pu éprouver à bénéficier de ces dispositions, aussi « la raison et le bon sens nous engagent à croire qu'ils ne s'en sont pas volontairement privés » [4].

« Si naturelle cependant que fût cette entrée de l'Église dans la

1. G. Boissier, *Etudes sur quelques collèges funéraires romains, les cultores deorum*, dans la *Revue archéologique*, 1872, t. XXIII, p. 81.

2. A ce titre le pape Zéphyrin a pu préposer *officiellement* le diacre Callixte à la gérance du cimetière de la voie Appienne.

3. Duchesne. *Les origines chrétiennes* (leçons d'histoire ecclésiastique professées à l'école supérieure de théologie de Paris, 1878-1881), p. 386-396, discute et repousse les arguments présentés en faveur de l'organisation en collèges. Il estime que si, depuis la mort de Marc-Aurèle, les communautés chrétiennes ont joui de biens immeubles apparents et considérables, c'est qu'on les a tolérées ou même reconnues, sans aucune fiction légale, comme Églises, comme sociétés religieuses. L'auteur a repris cette théorie sans modifications dans l'*Histoire ancienne de l'Église*, in-8°, Paris, 1906, t. I. Cette opinion a été résumée par P. Allard, *Le christianisme et l'empire romain*, p. 85-88, qui en a signalé quelques côtés faibles, p. ex. p. 86, note, 2 ; p. 87, note 1 ; p. 88-89.

4. G. Boissier, *Promenades archéologiques*, p. 191-192.

cité romaine à la faveur des lois sur les associations, elle avait besoin d'être habilement ménagée. La manœuvre n'était pas exempte d'une certaine hardiesse. Heureusement un homme se rencontra, doué des qualités de l'administrateur, et capable de présider à Rome, sous l'œil même du pouvoir impérial, à cette transformation extérieure de la communauté chrétienne [1]. » C'était l'ancien esclave Callixte, promu aux fonctions de premier diacre par le pape Zéphyrin et chargé du gouvernement du clergé ainsi que de l'administration du cimetière. « Chef du temporel de l'Église romaine et remplissant, dans l'association funéraire dont elle avait pris extérieurement la forme, le rôle d'administrateur ou de syndic, il servit probablement plus d'une fois d'intermédiaire entre l'État et la communauté chrétienne : peut-être est-ce lui qui fit le premier inscrire l'association nouvelle parmi les autres corporations, sur les registres de la préfecture urbaine [2].

Quoi qu'il en soit, le fait de la propriété corporative des chrétiens est indiscutable. Nous venons de voir les textes qui permettent de soutenir l'existence des collèges funéraires chrétiens, nous rappellerons maintenant quelques usages dont la conformité avec ceux qui étaient en vigueur dans les collèges païens semble pleinement démonstrative.

L'inscription d'un collège funéraire établi à Lanuvium, en l'année 133, nous initie à la police et à l'administration intérieure d'une confrérie composée en grande partie d'esclaves [3]. La cotisation, les repas de corps, les fêtes marquées à l'avance sont pleinement d'accord avec les mœurs et les habitudes des réunions chrétiennes, ce qui a trait aux *areae* sépulcrales n'y contredit pas [4]. Ainsi, dès le commencement du IIIe siècle, les réunions liturgiques et autres des chrétiens groupés en association funéraire, purent se dissimuler sous l'apparence des rites et des cérémonies qui se célébraient à date fixe auprès des tombeaux païens. L'agape et l'anniversaire d'un martyr tenaient la place des sacrifices et des repas de corps en mémoire d'un défunt. Une sorte de ruse pieuse s'attachait à détourner les mots de leur sens païen pour leur donner une signification chrétienne analogue, ce qui facilitait la transition entre les pratiques

1. P. Allard, *Hist. des persécutions*, in-8°, Paris, 1886, t. II, p. 12.
2. *Id.*, p. 15. Cf. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, p. VI-IX, 371.
3. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 789 sq. Le texte dans Orelli-Henzen, *op. cit.*, n. 6086.
4. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2787 sq.

des collèges païens et celles des collèges chrétiens. Ainsi le *natale*, qui désignait l'anniversaire de la naissance charnelle, s'entendait de la naissance à la vie glorieuse, qui était en réalité le jour de la mort. Le calendrier chrétien se substitua au férial des collèges païens. Et de même bien d'autres traits, faciles à rapprocher, montrent l'exacte ressemblance qui existe entre les corporations de l'un et de l'autre culte. Plusieurs faits témoignent de l'égalité de leurs droits [1]. Si la corporation chrétienne n'échappait pas à la persécution sanglante et à l'interdiction de ses lieux de réunion, c'est que l'Église chrétienne avait une situation double. Illégale comme religion, elle était licite comme corporation. Cette situation, contradictoire, en apparence, était prévue par le législateur. Après avoir mentionné l'autorisation générale concédée aux *collegia tenuiorum*, le jurisconsulte Marcien ajoute : « Pourvu que, sous ce prétexte, il ne se forme pas un collège illicite. » Un édit de persécution était donc l'équivalent d'une déclaration d'illicéité entraînant, par conséquent, l'interdiction des locaux de l'association convaincue de délit. L'édit était-il révoqué, le droit commun rentrait en vigueur, les chrétiens reprenaient leurs réunions et les empereurs, Gallien ou Maximin Daïa, restituaient au représentant officiel du collège, l'évêque, les édifices et les cimetières.

III. PARTIE MONUMENTALE

Nous venons d'étudier les catacombes au point de vue technique et au point de vue historique, il nous reste à aborder le point de vue monumental.

1re ÉPOQUE. —Si on veut bien remarquer qu'il existe une centaine de catacombes dignes d'attention et que la description de l'une d'elles — la plus célèbre de toutes, il est vrai — a exigé un volume in-folio, on reconnaîtra que nous ne pouvons rien faire de plus ici que de grouper des traits pris de divers côtés et d'établir quelques notions générales. Le choix de ces traits significatifs pourra ne pas satisfaire complètement les personnes familiarisées avec l'immense répertoire de faits que nous offrent les catacombes. Leurs observations nous aideront dans l'avenir à modifier et à améliorer ce qui est susceptible de l'être dans notre travail.

1. P. Allard, *Rome souterraine*, in-8°, Paris, 1877, p. 81.

L'histoire monumentale des catacombes inaugurées vers les temps apostoliques se poursuit jusqu'au ve siècle. D'instinct la pensée se porte vers les cryptes du Vatican, dans lesquelles, au dire du *Liber pontificalis*, le pape Anaclet, successeur du pape Clément, « construisit et orna le monument du bienheureux Pierre et prépara un lieu de sépulture pour les évêques qui viendraient après lui. » Tous les successeurs d'Anaclet jusqu'à Victor, mort en 203, vinrent à leur rang dans ce premier cimetière papal dont il ne subsiste rien. Aussi ne peut-on dire s'il fut souterrain ou à ciel ouvert [1]. Il semble que l'*area* du Vatican fut peu étendue, car, lors des travaux de fondation de la basilique on trouva, non loin de l'autel papal, des colombaires païens. Les *Itinéraires* du moyen âge font mention du cimetière papal [2] entièrement disparu [3] et dont on ne peut citer qu'un sarcophage en marbre portant le nom de LINVS sans autre indication, ce qu'on doit probablement entendre du pape saint Lin [4]. Après l'année 203, les papes choisirent d'autres cimetières.

1. On n'a pas trouvé au Vatican de galeries souterraines. Le *construxit memoriam* de la notice d'Anaclet indique quelque oratoire dans le genre de ceux que nous décrirons en parlant des cimetières à ciel ouvert.

2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 182, col. IV; *De locis SS. Martyrum. Petrus in parte occidentali civitatis juxta viam Corneliam ad milliarium primum in corpore quiescit, et pontificalis ordo, excepto numero pauco in eodem loco in tumbis propris requiescit.* Cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist*, 1864, p. 50.

3. Sous Urbain VIII, lors de la reconstruction de la *Confessio* de Saint-Pierre, on trouva des restes de tombeaux. Le plan levé par Benedetto Drei se trouve dans De Rossi, *Inscript. christ.*, in-fol., Romae, 1888, t. II, p. 235; Marucchi, *Eléments d'archéol.*, t. II, p. 31 ; A. S. Barnes, *St. Peter in Rome and his tomb on the Vatican hill*, in-8°, London, 1900, p. 304 sq. et planche en regard ; L. Duchesne, *Vaticana, Notes sur la topographie de Rome au moyen âge*, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1902, t. XXII, p. 3-22. C'est près du cirque construit par Agrippine l'ancienne et qui vit les martyrs de l'an 64 que l'on montrait, au IIe siècle, la tombe de l'apôtre saint Pierre. La basilique constantinienne recouvrit l'emplacement du tombeau et d'une partie du cirque. Ici, comme sur la voie d'Ostie, on choisit un lieu désigné par une longue tradition. Pour construire on démolit le cirque de Néron, ce qui eût été bien superflu si le lieu consacré par le souvenir de l'apôtre n'eût été très exactement déterminé. Il ne pouvait guère l'être que par le tombeau de l'apôtre aligné sur la voie Cornelia comme les autres monuments funéraires qui l'avoisinaient. Duchesne, *La nécropole pontificale du Vatican*, dans les *Comptes rendus du Congr. sc. intern. des catholiques*, 1891, p. 58-65.

4. Deux inscriptions du IIe siècle proviennent de ce cimetière; le sarcophage de Livia Primitiva, *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 574, et le cippe de Licinia Amiata, *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 570; *Corp. inscr. lat.*, t. VI, n. 17985 *a*.

Le tombeau de saint Paul n'a pas été plus respecté que ne le fut celui de saint Pierre[1]. Ce tombeau était situé sur la voie d'Ostie. C'est là que, d'après les Actes apocryphes, le corps de l'apôtre avait été déposé dans l'*area* d'une matrone nommée Lucine[2]. Dès le Ier siècle, on éleva probablement un petit oratoire sur la tombe et c'est à lui qu'aura fait allusion le prêtre romain Caïus qui, à la limite du IIe et du IIIe siècle, dirigeait vers le Vatican et la route d'Ostie ceux qui voudraient voir les « trophées des fondateurs de cette église de Rome »[3]. L'oratoire primitif, détruit sans doute en 303, fit place à une basilique constantinienne (324 ou 325) élevée sur la *confessio* de saint Paul dont on voit l'inscription tracée sur le sarcophage

1. Pendant la persécution de Valérien le corps de saint Pierre fut enlevé et caché dans le cimetière de Saint-Sébastien *ad Catacumbas*. La construction de la basilique constantinienne attira au cimetière du Vatican un retour de vogue; il prit alors une grande extension, se couvrit de tombeaux, de mausolées. Saint Damase bâtit un baptistère et composa une inscription pour rappeler les travaux exécutés dans le but de détourner les eaux qui envahissaient le cimetière. Cette inscription a son intérêt dans un chapitre sur les catacombes, nous la traduisons : (*Cingebant latices montem...*) « Les eaux circulaient autour de la colline et, s'infiltrant doucement à l'intérieur, mouillaient les corps et les ossements d'un grand nombre. Damase ne voulut point que ceux qui avaient été enterrés d'après la loi commune à tous eussent leur repos troublé, et souffrissent encore après leur mort. Il entreprit un travail immense : ouvrant la colline sur une grande étendue, il fouilla avec soin les entrailles de la terre et sécha tout ce que l'humidité avait mouillé. Il découvrit la source, qui (aujourd'hui enfermée dans les fonts baptismaux) sert à conférer le don de salut. Mercure, son diacre fidèle, a surveillé les travaux. » Parmi les tombes illustres du cimetière du Vatican pour l'époque postérieure à la paix de l'Église on peut citer : le sarcophage de Junius Bassus, le mausolée d'Anicius Petronius Probus, les tombeaux de Valentinien, d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon († 423), de saint Grégoire le Grand, du roi des Saxons Cedwall. Sur l'ensemble archéologique du Vatican, cf. Torrigio, *Le sacre grotte vaticane*, in-4°, Viterbo, 1628; Roma, 1675 ; B. Drei, *Pianta delle grotte vaticane*, Roma, 1635; Ciampini, *De sacris aedificiis a Constantino magno constructis*, in-4°, Roma, 1693 ; Fontana, *Descriptio templi Vaticani*, in-4°, Romae, 1694 ; Cancellieri, *De secretariis basilicae Vaticanae*, in-4°, Romae, 1788 ; Dionisii, *Sacrarum Vaticanae basilicae cryptarum monumenta*, in-4°, Romae, 1828 ; Sarti et Settele, *Ad Ph. Laur. Dionysii opus de Vaticanis cryptis appendix*, in-8°, Romae, 1840; Borgia, *Vaticana Confessio B. Petri principis apostolorum*, Romae, 1776 ; Mortier, *Saint-Pierre de Rome*, in-4°, Tours, 1900; O. Marucchi, *Élém. d'archéol. chrét.*, t. II, p. 29-46; t. III, p. 110-134; D. Dufresne, *Les cryptes vaticanes*, in-8°, Rome, 1902 ; outre les références de la p. 23, note 4.

2. E. Stevenson, *L'area di Lucina nella via Ostiense*, dans le *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1898, p. 60-76, pl. V.

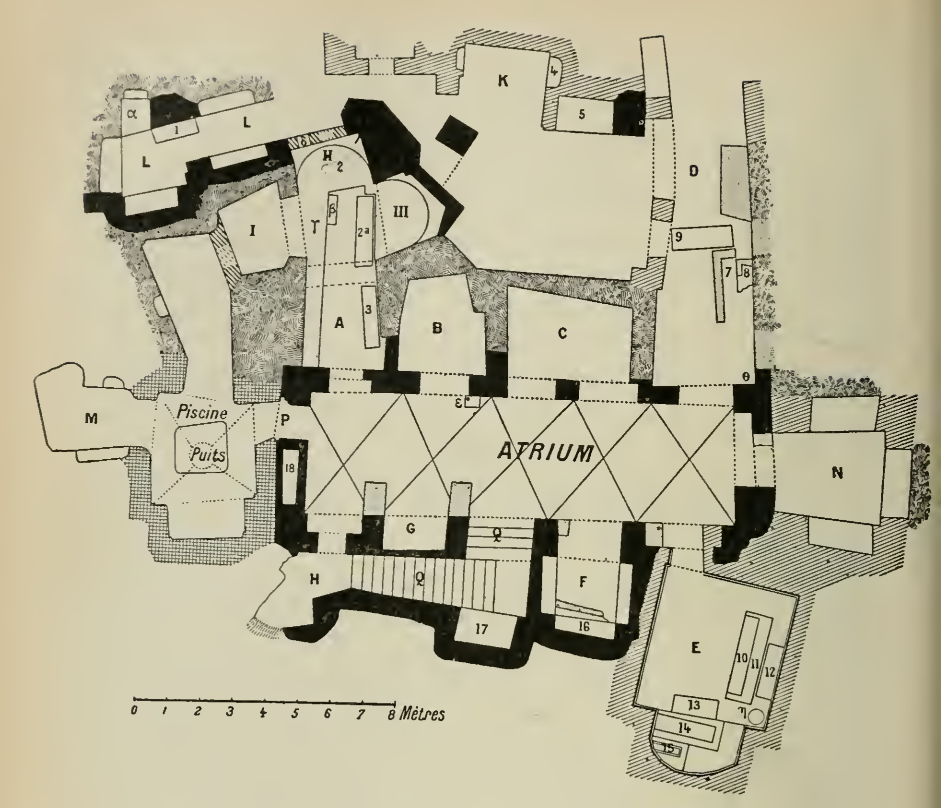
3. F. Cabrol et H. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, in-4°, Parisiis, 1902, t. I, n. 2268.

du IVe siècle [1]. La construction de la basilique a bouleversé le cimetière de Lucine ; Bosio dit avoir vu des vieillards qui avaient pénétré jadis dans un souterrain ayant dû faire partie de la *confessio* primitive. Le cimetière antique devait être une *area* à ciel ouvert [2] ; néanmoins, il est possible que dans la suite des temps, un souterrain se soit formé du côté de la voie d'Ostie, opposé au tombeau de saint Paul ; de là proviendraient quelques épitaphes très anciennes [3]. Cette coïncidence est trop remarquable pour qu'on ne soit pas autorisé à supposer qu'une catacombe fut creusée en ce lieu, très peu de temps après le martyre de l'apôtre [4].

Nous ne reviendrons pas ici sur ce qui a été dit de l'ambulacre des Flaviens [5], noyau du cimetière de Domitille, afin d'aborder la description d'un autre noyau cémétérial.

Le cimetière de Priscille, situé sur la voie Salaire nouvelle, passe pour avoir été créé dans la propriété du sénateur Pudens, contemporain des apôtres. Deux filles de ce personnage : Praxède et Pudentienne, y auraient même été enterrées. On y a retrouvé les épitaphes de divers membres d'une famille consulaire du Ier siècle, les Acilii Glabriones [6], attachée peut-être par des liens de parenté aux Pudens — et à deux juifs convertis Aquila et Priscille — enterrés dans ce même cimetière [7]. Au centre du cimetière se trouve la crypte connue sous le nom de *Cappella greca* que nous allons décrire [8] elle mesure 6 m 98 en longueur sur 2 m 24 en largeur (fig. 75).

1. H. Grisar, *Le tombe apostoliche di Roma*, in-4°, Roma, 1892.
2. Nous nous bornons à mentionner ici les opinions de E. Stevenson, *Osservazioni sulla topografia della via Ostiense e sul cimitero ove fu sepolto l'apostolo S. Paolo*, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1897, p. 283-321, pl. VII, et Borsari, dans *Notizie degli scavi*, 1898, p. 452, touchant le tracé de la voie d'Ostie.
3. Boldetti, *Osservazioni*, p. 78, 79 ; De Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 3, 7 ; F. Cabrol et H. Leclercq, *op. cit.*, t. I, n. 2855.
4. P. Allard, *Rome souterraine*, p. 99-100.
5. Voir p. 252 sq.
6. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2854 sq.
7. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1899, p. 130-133.
8. Cette crypte a été décrite au fur et à mesure des fouilles et découvertes dans le *Bull. di arch. crist.* Elle a fait l'objet de deux monographies : V. Davin, *Les antiquités chrétiennes rapportées à la « Cappella greca » du cimetière apostolique de Priscille*, in-8°, Paris, 1892, ouvrage bizarre et indigeste qu'on ne peut ni recommander ni cependant passer complètement sous silence ; J. Wilpert, *Fractio panis. La plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la Cappella greca découverte et expliquée*, in-4°, Paris, 1896, ouvrage, sur plusieurs points, définitif.



75. — *Cappella greca*, d'après R. Kanzler, dans J. Wilpert, *La Cappella greca*, 1896.

Légende. — A. *Cappella greca*. — B. Crypte pourvue d'une clôture; le mur conserve, en haut, la cavité du verrou tandis qu'en bas une autre cavitée, ε, creusé dans la pierre servait à loger le pivot servant à faire tourner la porte sur ses gonds. Cette crypte était ornée de fresques et de reliefs en stuc dont il ne subsiste que des vestiges sans importance. — C. A été reconstruit. — D. La paroi gauche et la voûte ont été refaites; la paroi droite est ancienne, elle porte deux couches de stuc sans peinture. En θ, un graffite représentant un homme debout tenant des deux mains un bâton. — E. Crypte recouverte jusqu'à la voûte de plaques de marbre dont quelques-unes sont encore en place; la voûte a été entièrement reconstruite. Le sol de l'abside a été exhaussé de 0 m 49 et on y a élevé un tribunal qui cache partiellement un tombeau; ce fait suffit à prouver une modification apportée aux dispositions primitives.

A l'époque de la Paix, les murs furent revêtus de briques et de pierres taillées, on éleva dans le coin gauche, près du tribunal, une base circulaire en maçonnerie pour recevoir le récipient d'huile. — F. Crypte adaptée vers la fin du IIe siècle. — G. Niche destinée à la sépulture dès le début du IIe siècle; les stratifications en se détachant ont emporté une partie des peintures, cependant on a reconnu au centre de l'arc un Bon Pasteur entre deux brebis. Les fresques des parois, contemporaines de celles de la *Cappella greca* sont perdues, il ne subsiste que des arabesques et des fleurs; la face du devant de la niche avait des pampres sur fond rouge cinabre. — H. Crypte totalement ravagée. — K. A servi aux inhumations au IIIe siècle. — L. Antérieur à la construction de l'*atrium*. Cette crypte n'avait que des *loculi*; son lucernaire envoyait de la lumière à la *Cappella greca* par la fenêtre δ, partie en maçonnerie, partie taillée dans le roc ornée d'un double revêtement de stuc. L'antériorité de cette partie sur la *Cappella greca* est prouvée par le fait que le mur de remplissage de l'abside II repose sur le stuc de la paroi attenante. La galerie L est ornée de peintures sans mérite. Des lignes rouges traversent le champ des *loculi* que timbrent des rectangles peints en vert et en rouge ainsi que deux croix gammées (les plus anciennes connues de l'art chrétien). — On y voit aussi une imitation *opus alexandrinum*; enfin dans la petite niche *a*, à gauche, se trouve une coupe sur un pied élevé; à droite, un calice à

La *Cappella greca* n'est pas une crypte sépulcrale ; elle fait partie d'une véritable église cémétériale qui n'a guère subi dans la suite des temps de modifications. La *Cappella greca* a la forme d'une petite basilique à une seule nef et comprend trois niches. La niche de gauche (I) a une voûte en berceau, les deux autres niches (II, III) ont des absides. Un arc divisant la voûte en deux parties s'interpose, entre les niches et la nef. Un banc (γ) est adossé à la paroi de gauche [1] ; aussi la porte d'entrée, au lieu d'être placée au milieu, a-t-elle été portée un peu à droite. L'air et la lumière pénétraient par un grand luminaire, en forme de fer à cheval ouvert dans la voûte, au-dessus des niches ; aujourd'hui, ce luminaire est bouché [2]. Les parois de la nef sont décorées de sujets bibliques, les absides et la voûte en berceau de la niche de gauche ont simplement un revêtement en stuc [3]. La décoration des parois et des voûtes nous permet de saisir les premières tentatives de l'art chrétien, de noter des essais symboliques que nous ne retrouverons nulle part tels que nous les voyons ici, mais corrigés, et, parfois, transformés complètement. La voûte du luminaire nous montre une scène qui n'aura pas de semblable. Au premier plan, Daniel vêtu, debout, les bras

1. Ce banc avait 0 m 68 de hauteur. Une margelle consistant en un bloc de marbre aidait à atteindre le banc. On l'a retrouvée en place.

2. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. XII, et reconstitution p. 6, fig. 2. L'ouverture δ au côté de l'abside amenait la lumière sur l'autel.

3. *Ibid.*, p. 1.

---

deux anses ; à la voûte, un vase à deux anses, et à la façade, un arc en imitation de briques. — M. Excavation antérieure à la construction de l'*atrium*, servit primitivement de piscine.

Le revêtement de ciment fut conservé et on renonça à toute décoration picturale, que ce ciment, formé d'un mélange de chaux, de pouzzolane et de tessons de terre cuite broyés sur une épaisseur de 0m04, ne comportait pas. Le carrefour devint une chambre voûtée sur arêtes, au centre de laquelle était un puits et directement au-dessus, à la voûte, l'ouverture circulaire servant à l'introduction de l'eau. La vanne P se levait et s'abaissait à volonté. A l'endroit du puits, on trouva des tombeaux. Les *loculi* creusés dans cette région étaient fermés avec des briques. La construction de l'*atrium* amena la suppression de la piscine et son annexion au groupe cémétérial. Il est bon de noter que c'est la deuxième piscine de l'ancienne *villa* sous laquelle fut creusée la catacombe de Priscille ; l'autre piscine se trouve dans la région des Acilii. — N. Cette crypte est du IIIe siècle avec ses trois arcosolia et son lucernaire ; les murs ont deux couches de stuc sans peintures. — P. Vanne. — Q. Escalier en maçonnerie dont les quatre dernières marches en retour d'angle sont taillées dans le roc.

1, Tombeau en maçonnerie postérieur aux *loculi* de la crypte L. Tous ces tombeaux, sauf un, ont été violés et les épitaphes sont perdues — 2, Rupture — 2 a, 3, 4, Tombes. — 5, Niche. — 6, 7, 8, 9, Tombes. — 10, 11, 13, Tombes. — 12, 14, 15, Tombes en maçonnerie. — 16, Tombe. — 17, Arcosolium ravagé. — 18, Tombe ravagée.

α Niche. — β Margelle. — γ Banquette. — δ Lucernaire. — ε Cavité pour pivot. — η Base en maçonnerie. — θ Graffite.

Les cryptes débouchant sur l'*atrium* ont servi de lieux de sépulture aux IIe, IIIe et IVe siècles. Le sol de l'*atrium* contenait un certain nombre de sépultures formées par des briques formant toit et dont quelques-unes portent l'estampille des briqueteries impériales de Marc-Aurèle et de Commode. Ces tombes sont, en effet, postérieures aux *loculi* et aux *arcosolia* des parois, c'est-à-dire de la deuxième moitié du IIe siècle.

étendus, entre deux lions accroupis ; au second plan, deux vastes édifices : une rotonde dont la partie supérieure est percée de fenêtres et un portique à sept colonnes avec une double rangée de fenêtres,



76. — Intérieur de la *Cappella greca* (l'abside et l'autel), d'après Venturi, *Storia dell'arte italiana*, t. I, p. 5, fig. 3.

puis encore une coupole sur une vaste rotonde et au sommet de la coupole, un groupe de deux personnages vêtus, l'un debout, l'autre agenouillé. Vers la gauche est figurée une grille et à droite des arbrisseaux. Nous ne reverrons jamais ce second plan dans les repré-

sentations si nombreuses de Daniel au IIIe et au IVe siècle [1]. Il en est de même pour la scène de la résurrection de Lazare [2]. Elle comporte ici deux moments : Lazare dans le tombeau et Lazare ressuscité [3]. Lazare est peint hors de l'édicule, en grisaille, ce qui lui donne un aspect cadavérique. Les bras sont croisés sur la poitrine, il a les yeux ouverts. La partie inférieure du corps est complètement effacée, mais il n'est guère douteux que les bandelettes enserraient les jambes et les pieds. A ses côtés, une femme, sa sœur, lui soutient la tête de la main gauche, tandis qu'elle lève la main droite avec un geste exprimant la joie et la surprise. Le Sauveur est absent. Avant de quitter cette voûte, signalons, dans les angles, quatre figures debout sur des piédouches, deux sont vêtues de la tunique et du pallium, deux autres sont en orantes ; les pampres s'échappent des piédouches et tapissent la voûte.

Nous sommes ici dans le sanctuaire de la petite basilique, et la représentation du repas eucharistique au-dessus de l'abside centrale, ne laisse guère de doute sur la position de l'autel. Cet autel ne serait autre que le tombeau en maçonnerie retrouvé dans l'abside centrale (II). La face antérieure a conservé son revêtement primitif, nul ornement, mais un coffre long de 0 m 70 et profond de 0 m 17 ayant dû renfermer un cadavre d'adulte, et plus probablement des ossements déjà dépouillés de leur chair. La dalle recouvrant ce tombeau servait de table eucharistique (fig. 76).

La chapelle, en dehors du sanctuaire, renfermait dix tombeaux [4]. On ignore les noms de ceux qui y furent déposés, cependant deux inscriptions peintes au minium, dans une des niches (III), font mémoire de Palladios et de Nestoriane. Ces inscriptions, tracées en caractères grecs, ont valu à la crypte son nom de *Cappella greca* [5].

1. Dans les deux plus anciennes représentations que nous possédions, Daniel est vêtu : crypte de Lucine et cimetière de Domitille. *Bull. di arch. crist.*, 1865, p. 42, n. 2; *Roma sotterr.*, t. I, pl. X ; Garrucci, *Storia*, t. II, pl. 29, n. 2.

2. J. Wilpert, *op. cit.*, pl. XI, p. 4 sq.

3. Les deux scènes rapprochées dans un même cadre limité à gauche par une colline, à droite par l'édicule.

4. Tous avaient perdu leurs épitaphes. Les n. 2a et 3 du plan sont des tombes creusées dans le sol.

5. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1886, p. 153. Ces inscriptions, peintes au IIe siècle sur le stuc sec, furent, depuis, couvertes de plâtre. Elles sont ainsi libellées : Obrimos, à la mémoire de très tendre cousin et condisciple Palladios. — Obrimos, à la mémoire de bienheureuse et très tendre épouse Nestoriane.

Ce que nous pourrions appeler la *nef* de la *Cappella greca* offre un ensemble de décorations à fresque de la plus grande importance. Deux artistes y ont travaillé simultanément ou peu s'en faut, car la décoration entière a été conçue et exécutée d'un seul jet. A l'un des artistes appartiennent les scènes de la vie de Suzanne et les peintures de la voûte du sanctuaire ; à son collaborateur reviennent la *Fractio panis*, Noé et les autres sujets.

La partie inférieure des parois de la *nef* est décorée de fresques simulant des incrustations de marbre veiné de jaune et de brun. Un liteau de stuc le termine. Au-dessus viennent de larges rectangles figurant le même marbre et encadrés dans une bordure double. La bordure intérieure, la plus voisine du marbre, est en creux et reste blanche, la bordure extérieure est en relief et teintée de rouge. Une corniche à console sépare cette partie lambrissée de la partie supérieure réservée aux fresques [1]. Celles-ci sont exécutées sur un enduit de stuc dont nous décrirons plus loin la préparation [2]. Afin de donner plus d'adhérence à l'enduit on pratiqua de petites cavités dans le stuc et on les boucha ensuite avec du ciment ; puis on commença les fresques.

La paroi dans laquelle est prise la porte d'entrée nous montre les trois Hébreux dans la fournaise, un buste de Nabuchodonosor (?) et un personnage non identifié [3]. Un arc surplombe orné d'oves et de motifs en stuc [4] ; sur la face de cet arc, Moïse frappant le rocher. Les parois latérales offrent l'histoire de Suzanne traitée avec une noblesse et une science très remarquables. Ce sujet ne reparaîtra plus dans l'art chrétien avec l'ampleur et le charme qu'il présente à la *Cappella greca* [5]. Ici, comme dans la résurrection de Lazare, nous constatons la préoccupation de placer la scène dans un cadre. C'est en effet un tableau complet que celui de Suzanne accostée par les vieillards. La jeune femme vêtue d'une tunique talaire sans

1. La paroi droite offre une corniche, la paroi gauche remplace le linteau inférieur par la banquette (γ du plan). Les rectangles y sont exécutés dans les mêmes conditions, mais au lieu d'être surmontés d'une corniche à console, ils n'ont qu'un ornement primitif cherchant peut-être à imiter le stuc. Au fond de la chapelle, le revêtement est imité avec le pinceau seulement et non en stuc.

2. Dans le chapitre relatif aux fresques.

3. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. II ; Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. I, p. 6, fig. 4; J. Wilpert, *Le pitture*, pl. XIII, et pour mémoire Garrucci, *Storia*, t. II, pl. 81, n. 1.

4. J. Wilpert, *Fractio panis*, fig. 3, 4; *Le pitture*, pl. XIII.

5. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. IV, V. ; *Le pitture*, pl. XIV, n. 1, 2.

manches et d'un manteau encapuchonnant la tête est abordée par les deux vieillards ; les portes du jardin sont closes et à l'extrémité du panneau on voit la cabine de la baigneuse [1]. La figure de Suzanne en prière avec Daniel est un morceau exquis et magistral, l'un des plus parfaits de l'art des catacombes [2] ; la figure de Daniel est très inférieure à celle de Suzanne.

A la voûte, le revêtement de stuc est en partie tombé et laisse voir la tête de l'une des saisons, l'été, couronné d'épis et de bluets, un fragment de la figure du paralytique ; le motif central de cette voûte est complètement perdu [3].

Au milieu de la longueur de la nef se trouve un arc dont la face antérieure porte l'adoration des Mages [4] sur fond blanc. La Vierge, assise sur un siège sans dossier, tient sur ses genoux Jésus emmaillotté. Elle est vue de face, et sa coiffure rappelle celle des bustes du Ier et du IIe siècle. Les Mages portent le vêtement oriental, sans manteau. Nous avons ici le prototype d'une scène qui sera souvent représentée et ne variera guère.

Entre toutes ces peintures [5], la plus originale et la plus savante est assurément la *Fractio panis* [6]. « Celui qui a su concevoir et exécuter un pareil tableau, a-t-on dit avec raison, ne devait pas être un artiste ordinaire. La science de la composition et la beauté du sentiment qui l'ennoblit font aisément pardonner quelques incorrections de dessin. L'arrangement artistique en est encore rehaussé par l'harmonie des couleurs : le blanc assoupi des parties claires, le rouge-brun foncé des ombres et le vert de mer de la bordure se fondent avantageusement en se détachant du fond rouge cinabre. L'effet en est des plus agréables et le spectateur pourrait se croire en face d'une belle peinture murale de Pompéi [7]. »

1. Daniel est présent, c'est une licence que les artistes ont prise avec le texte.

2. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. V ; *Le pitture*, pl. XIV, n. 1.

3. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. VI ; Venturi, *op. cit.*, t. I, p. 7, fig. 5 ; *Le pitture*, pl. XIII.

4. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. VII ; De Rossi, *Immagini scelte*, p. 10 ; Liell, *Die Darstellungen*, p. 225, pl. II, n. 2. Garrucci, *Storia*, t. I, p. 85, indique l'emplacement d'une manière inexacte, ce qui a induit en erreur L. Lefort, *Chronologie des peintures*, p. 19. La reproduction de Wilpert est seule exacte.

5. Pour le Noé dans l'arche cf. J. Wilpert, *Fractio panis*, pl. VIII ; *Le pitture*, pl. XVI ; Le sacrifice d'Abraham, *Fractio panis*, pl. X.

6. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 172 ; *Le pitture*, pl. XV, n. 1.

7. *Fractio panis*, p. 28.

Nous quittons maintenant la *Cappella greca* pour considérer l'*atrium* et ses dépendances. Cet *atrium,* bâti en maçonnerie, mesure 13 m 74 de longueur sur 3 m 72 de largeur et offre cinq voûtes d'arête. Il donne accès à la *Cappella* et à d'autres pièces qui ont exigé d'importantes réparations en 1863. Tout l'*atrium*, sauf une chambre (x), est contemporain de la *Cappella greca* [1]. Celle-ci recevait le clergé tandis que les fidèles remplissaient l'*atrium*. Les murs de soutien sont construits en pierre de tuf taillée alternant avec des briques [2]; les murs de remplissage sont de tuf brut pris sur les lieux mêmes [3].

Il nous faut passer maintenant au cimetière d'Ostrianus [4] sur la voie Nomentane. Les Actes apocryphes du pape Libère, au ve siècle, y attachent le souvenir du ministère évangélique de l'apôtre saint Pierre. Les antiquaires romains, sur la foi de textes mal élucidés, s'obstinaient à chercher ce cimetière tantôt sur la voie Salaire, tantôt entre la voie Salaire et la voie Nomentane. J.-B. De Rossi soupçonna, en étudiant l'« Itinéraire du prêtre Jean », qu'il fallait localiser l'Ostrianum sur la voie Nomentane. Les fouilles ont prouvé que la région cémétériale dénommée depuis Bosio « cimetière de Sainte-Agnès » [5] et auquel le P. Marchi avait consacré une vie entière de travail, était bien le cimetière Ostrien ou *Coemeterium majus*. La haute antiquité de ce cimetière est surabondamment prouvée par la paléographie et le formulaire des inscriptions formant un groupe important sorti d'un même atelier lapidaire [6] et appartenant aux origines les plus lointaines du christianisme. Antoine Bosio rapporte qu'il pénétra par une ouverture carrée dans une crypte, perdue depuis, dont il peut attester la richesse eu égard au nombre de luminaires qu'elle comptait et à sa décoration. Près d'un de ces luminaires « on peut voir, dit-il, sans l'aide de bougie, une large niche pareille à une tribune, ornée de feuillages en stuc, et dans laquelle on

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1886, p. 151, le fait dater de l'époque de la Paix ; Wilpert, *Fractio panis*, p. 30, le fait remonter au début du IIe siècle.

2. Marqués en noir sur le plan.

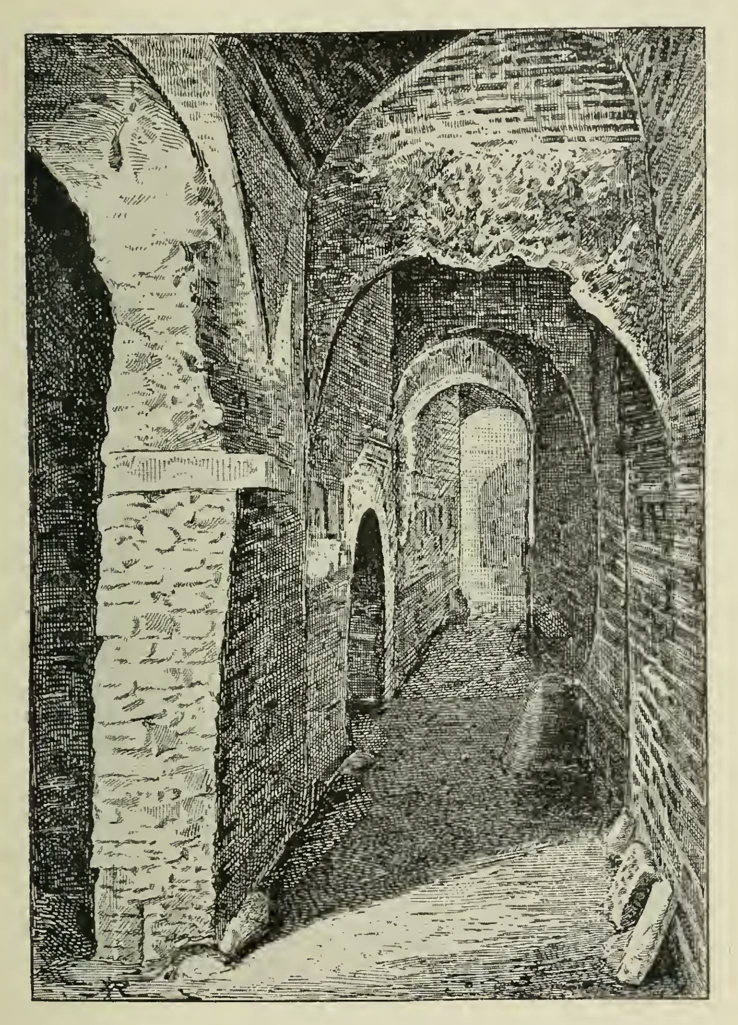
3. Marqués en hachures fortes sur le plan.

4. *Coemeterium Ostorianum*, *c. Ostrianum* ; de la famille des Ostorii. Ce cimetière est situé du même côté de la voie Nomentane que le cimetière de Sainte-Agnès, et un peu au delà. Cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 33-47; 1876, p. 150-153; 1880, p. 66-68.

5. Bosio, *Roma sotterr.*, l. III, c. L, p. 438.

6. Musée de Latran, pilier XX, n. 1-30.

distingue encore des lettres tracées en rouge. Ces lettres, presque effacées, sont devenues illisibles, mais celles que l'on voit encore



77. — La *Spelunca magna*, d'après C. M. Kaufmann, *Handbuch des christlichen Archäologie*, in-8°, Paderborn, 1905, p. 117.

sont d'un beau caractère »[1]. Cette crypte a été retrouvée, en 1873, par Crostarosa, Armellini et Marucchi qui y ont lu ces mots :

SANCPET [San]C EMERENTIAN //////

1. Bosio, *op. cit.*, p. 438.

Ces simples vestiges confirment la conjecture de J.-B. De Rossi qui voit dans cette crypte le lieu où était vénérée jadis la première chaire dans laquelle siégea saint Pierre, *sedes ubi prius Petrus sedit* [1].

D'autres cimetières, un peu moins anciens, appartiennent néanmoins par leur date, leur style architectonique et leur type décoratif aux cryptes vénérables dont nous venons de parler. Tel est le cimetière de Prétextat, situé sur la voie Appienne, en face du cimetière de Callixte. L'origine de ce cimetière n'est pas connue avec certitude [2], mais il était certainement en usage au IIe siècle. L'étage inférieur présente les caractères de cette époque. Il se compose d'un superbe ambulacre, large de deux mètres, soutenu par des arceaux en maçonnerie, décoré de niches en terre cuite et éclairé par des lucernaires. C'est la *spelunca magna*, par laquelle on accède au tombeau de saint Janvier (fig. 77).

On pénètre dans cette galerie par une abside creusée dans le tuf débouchant devant un tombeau ruiné que les graffites déchiffrés en ce lieu ont révélé être celui des martyrs Félicissime et Agapit (✝ 258). En avançant dans la galerie on parvient au seuil d'une vaste chambre dont les murs de maçonnerie furent jadis revêtus de marbres grecs. L'entrée est décorée de pilastres et d'une corniche en briques [3]. Les murs de la chambre supportent une haute voûte cintrée, sorte de coupole à quatre pans terminée par une ouverture béante servant de luminaire. La comparaison de cette crypte avec les édifices païens analogues [4] permet d'en faire remonter la date vers la deuxième moitié du IIe siècle, exactement à l'année 162. Une inscription damasienne placée primitivement au-dessus de la porte ou de l'autel ne laisse aucun doute sur l'identification de la crypte qui est celledu martyr saint Janvier, l'aîné des sept fils de sainte

1. Celui que les martyrologes d'Adon et de Bède nomment : *coemeterium ad nymphas ubi Petrus baptizabat.*

2. Dans un cimetière voisin on a trouvé une mention d'un membre de la famille des Pretextati. Les plus anciens topographes désignent ce cimetière sous le nom de *coemeterium Praetextati ad S. Januarium.* De Rossi, *Roma sotter.*, t. I, p. 180, col. I. L'exploration du premier étage induisit le P. Marchi à donner à ce cimetière le vocable de Saint-Sixte sous lequel il est désigné dans L. Perret, *Catac. de Rome,* t. I, pl. LXXVII.

3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1863, p. 20; A. Pératé, *L'archéologie chrétienne*, p. 26, fig. 12. La partie plane de la façade est en briques jaunes, les pilastres en briques rouges.

4. Par exemple le logement des *Vigiles* de la VIIe cohorte, dans le Transtévère.

Félicité, martyrisé en 162, sous Marc-Aurèle. A cette date nous devons nous attendre à retrouver le mode d'inhumation employé dans l'ambulacre des Flaviens. En effet, sur trois faces de la chapelle s'ouvrent des niches destinées à recevoir des sarcophages. La décoration de ces faces et des quatre pans de la coupole peut remonter à l'époque de Septime-Sévère ; elle marque, à cette date, l'apogée de la peinture chrétienne. « Au long des quatre parois développées en arc jusqu'au luminaire supérieur, de souples guirlandes, la première de roses, la suivante d'épis, la troisième de vigne, la dernière de laurier, étendent leurs enroulements, forment un berceau de feuillage qui s'appuie aux quatre angles, sur de larges coupes de feuilles et de fruits. Aux branches s'attachent des nids, d'où sortent de petits becs entr'ouverts; partout les oiseaux volent et se posent, sauf au milieu des lauriers qui signifient le froid hiver [1]. Au-dessus de l'entrée monumentale et des trois *arcosolia* dont le cintre s'harmonise élégamment avec la courbe des voûtes, une charmante frise, toute peuplée de figures enfantines, court à la base d'un léger treillis. Ici, garçons et filles cueillent les roses, c'est le printemps ; là, c'est l'été, ils coupent le blé, le râtellent, le battent, puis c'est l'automne et la vendange ; puis l'on dresse des échelles contre les oliviers et l'on ramasse les olives : c'est l'hiver. Malgré les nombreux dommages dont a pâti cette grande composition, la vie, l'amour de la nature s'y épanouissent encore ; les yeux se reposent avec joie parmi tant d'innocence et de fraîcheur [2]. »

Un peu plus loin, et de l'autre côté de la *spelunca magna*, s'ouvre un sanctuaire dont la construction et le style sont antérieurs à la crypte de saint Janvier. D'après les indications des *Itinéraires* c'est la crypte de saint Quirin, martyrisé en 130, sous Hadrien [3]. Cette dernière crypte est presque complètement ruinée [4]. On y a trouvé une grande partie du coffre de marbre blanc qui fut, à l'origine,

1. C'est aussi l'interprétation de M. P. Allard, *Rome souterr.*, 1877, p. 118.

2. A. Pératé, *op. cit.*, p. 62-64 ; *Histoire de l'art*, 1905, p. 15. Depuis sa publication dans le *Bull. di arch. crist.*, 1863, p. 3, qu'il inaugurait, ce dessin fut reproduit très souvent et avec une fidélité relative. La seule référence qu'on puisse en donner aujourd'hui est celle de Wilpert, *Le pitture*, pl. XXXII-XXXIV.

3. *Acta sanct.*, mart., t. III, p. 813.

4. Néanmoins le style très simple des corniches qui la décorent diffère de celui des ornements de la crypte de Saint-Janvier. Cette circonstance confirme l'antériorité chronologique du cubicule de Quirin.

placé dans l'intérieur de la niche revêtue de briques, plus tard agrandie en forme de chambre [1].

A cette première période d'excavation des cimetières on doit faire remonter les souterrains de Saint-Janvier à Naples. Tandis que l'expansion de la ville a bouleversé la plupart des catacombes napolitaines [2], la nécropole de Saint-Janvier doit sa préservation à la hauteur de la colline, au pied de laquelle, à des niveaux différents, s'ouvrent ses deux vestibules et l'oratoire dont on a respecté l'accès lors de la construction, au VIIIe siècle, de l'église suburbaine de San-Gennaro [3]. Cependant la crypte de saint Agrippin et ses galeries annexes, situées à droite de l'oratoire et communiquant intérieurement avec celui-ci par un escalier sont perdues, mais non pas irrémédiablement peut-être [4]. Cette crypte et les deux vestibules sont les parties les plus anciennement creusées, vers la fin du IIe siècle ou le début du siècle suivant [5]. Le sol dans lequel on

1. La décoration de ce sarcophage est architecturale; au milieu de la face principale se voit le buste du défunt orné du laticlave. Quirin était tribun, et les tribuns d'ordre sénatorial étaient, à cause de leur laticlave, désignés sous le nom de *laticlavii*.

2. Schérillo, *Archeologia sacra*, in-8°, Napoli. 1875, t. I; L. Lefort, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1883, t. III, p. 67 sq.; *Chronologie des peintures des catacombes de Rome*, in-12, Paris, 1885, p. 107 sq. Naples a eu ses catacombes. Celle de S.-Vito, qui serait la plus ancienne, actuellement inaccessible ou bouleversée; l'église de *Santa Maria della Vita* répond à son emplacement. Les catacombes de Saint-Euphèbe et de Santa-Maria del Pianto également inabordables. Une quatrième, percée, au dire des anciens historiens, dans la montagne qui porte la chartreuse de *San Martino*, n'a pas été retrouvée. De la catacombe de Saint-Sévère on ne connaît qu'un cubicule orné de fresques du IV-Ve siècle et changé en chapelle demi-souterraine dans l'église de *San Severo ai Pirozzi*. L'église de *Santa Maria della Sanità* donne accès à la catacombe de Saint-Gaudiosus dont il subsiste quelques tronçons de couloirs et deux chambres décorées aux Ve et VIe siècles. La catacombe de Saint-Janvier, à *San Gennaro dei Poveri*, a conservé accessibles la crypte désignée sous le nom d'oratoire et deux réseaux d'excavations précédés de vestibules. La série de ses peintures commence au IIIe siècle et finit au Xe siècle.

3. Ce fut en ménageant entre la muraille à droite de la basilique et la catacombe un passage à l'air libre large de quelques mètres. V. Schultze, *Die Katakomben von San Gennaro dei Poveri in Neapel. Eine kunsthistorische Studie*, in-8°, Iéna, 1877; G. A. Galante, *Relazione sulle catacombe di S. Gennaro*, dans *Rendi conti della R. acad. di Napoli*, 1900, t. XIV, mai-décembre.

4. Le cubicule de Saint-Agrippin (fin du IIe siècle, commencement du IIIe) semble l'unique crypte historique avant la Paix.

5. Schérillo les date du Ier siècle et au delà; il fait d'un cimetière païen le rudiment de la catacombe chrétienne, c'est inadmissible.

travaillait, plus solide que celui des catacombes romaines, permettait le système adopté, celui d'une large galerie centrale à laquelle s'amorcent des galeries plus étroites et des cubicules. Large de cinq mètres environ au premier étage, elle atteint au second étage quatorze mètres. La voûte, d'une hauteur proportionnée, est soutenue par endroits au moyen de forts piliers de tuf. La galerie principale ne présente que des *arcosolia*, les galeries secondaires et les cubicules ont des *loculi*. En étudiant la peinture chrétienne nous aurons occasion de parler des fresques qui ornent le plafond et les parois des deux vestibules (fig. 77, 78).

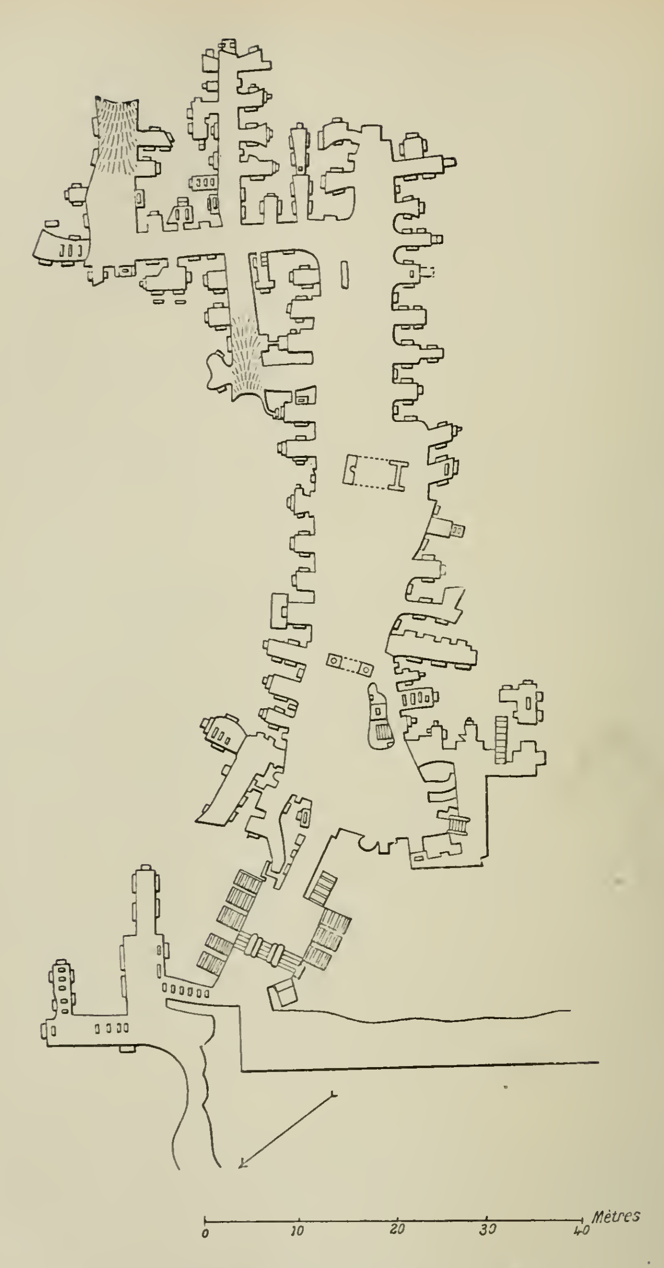
Le début des excavations qui ont donné naissance à la catacombe de l'île de Mélos paraît remonter à l'époque des Antonins, ce noyau primitif s'est développé aux époques suivantes [1]. Il a dû en être de même en Cyrénaïque, où les ouvrages chrétiens qu'on rencontre en diverses localités paraissent témoigner du travail de plusieurs générations, par exemple : les grottes sépulcrales de Kennissieh, près de l'ancienne Darnis [2], deux hypogées de la vallée de Koubbeh [3], la nécropole de Massakhit, près d'Aphrodisias, enfin et surtout la nécropole de Cyrène dont la largeur varie entre 3 m 50 et 17 mètres et dont la longueur est de 55 mètres.

Les caractères des catacombes de la première période — nous parlons des catacombes romaines — sont aisés à déterminer. Emploi de la maçonnerie soignée et ornée de pilastres et corniches en terre cuite. Largeur des galeries et présence de niches pour recevoir les sarcophages. Décoration picturale très soignée et digne de l'art païen de la même époque. Usage de très beaux stucs. Présence d'inscriptions datées et d'inscriptions non datées mais libellées d'une manière différente de celle en usage chez les fidèles du IIIe siècle. Ces caractères concordent très exactement les uns avec les autres et se vérifient dans la plupart des catacombes appartenant aux deux premiers siècles de notre ère.

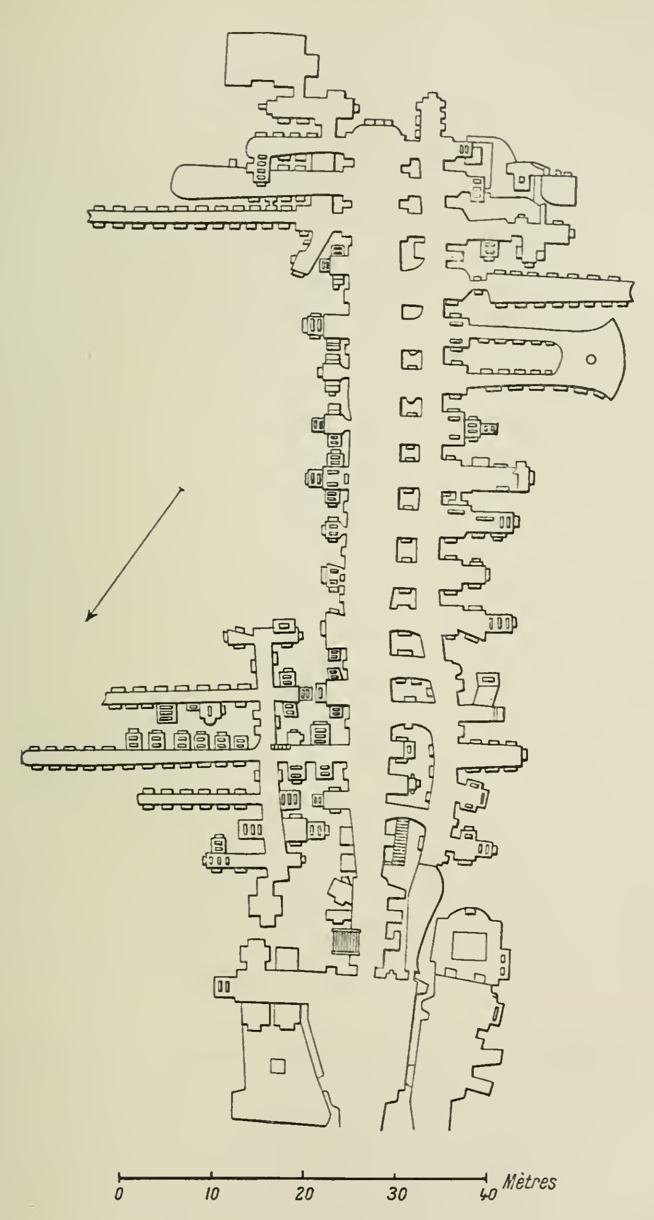
1. L. Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, in-8°, Stuttgart, 1845, t. III, p. 145 sq. ; C. Bayet, *La nécropole chrétienne de Milo*, dans le *Bull. de corr. hell.*, 1878, t. II, p. 347-359, pl. XX ; V. Schultze, *Die Katakomben*, in-8°, Leipzig, 1882, p. 75, fig. 12 ; pl. 275-279 ; F. Hiller von Gaertringen, *Inscriptiones graecae Insularum*, in-fol., Berolini, 1898, fasc. III, p. 197 sq.

2. J.-R. Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque*, etc., in-4°, Paris, 1827, p. 366.

. *Ibid.*, p. 367.



78. — Catacombe inférieure de Saint-Janvier, à Naples.



79. — Catacombe supérieure de Saint-Janvier, à Naples.

2e ÉPOQUE. — La seconde époque des cimetières souterrains s'étend depuis le début du IIIe siècle jusqu'à la paix de l'Église, en 313. Cette époque coïncide avec celle des modifications profondes introduites dans le régime des communautés ; la principale de ces modifications est l'établissement du système de la propriété corporative que nous avons exposé plus haut.

En l'année 203 le pape Victor fut enterré dans la crypte du Vatican où reposaient, autour du corps de saint Pierre, les papes défunts. Le successeur de Victor, le pape Zéphyrin, qui gouvernait l'Église à l'heure décisive de la constitution officielle de la propriété ecclésiastique, « chargea [le diacre] Callixte du gouvernement du clergé et le préposa à l'administration *du cimetière* [1]. » Ce *cimetière*, ainsi désigné à une date où la communauté en possédait plusieurs fort riches et fort importants, était le cimetière commun, la propriété collégiale de l'*Ecclesia fratrum*, qui, situé sur la voie Appienne, devait prendre et garder le vocable de son premier administrateur : *Coemeterium Callisti* [2]. A mesure que la situation nouvelle s'affermit, le nombre des cimetières s'accrut. Le *Liber pontificalis* rapporte dans la notice de Fabien, quatrième successeur de Zéphyrin, qu'en 238, ce pape « divisa les régions de Rome entre les diacres et ordonna la construction de nombreux édifices (*fabricas*) dans *les cimetières* ». Au fort de la persécution de Dioclétien, tandis que les cimetières étaient confisqués, les fidèles en creusaient un nouveau sous le temple et le bois sacré du collège païen des frères Arvales. Ce ne furent d'abord que des *loculi* creusés dans les galeries d'un ancien arénaire dont les nombreuses ouvertures facilitaient l'entrée des fidèles obligés de se dérober aux regards, et, peu à peu, les excavations se poussant donnèrent naissance au cimetière de Générosa [3]. La confiscation des cimetières ne devait prendre fin qu'en 311, mais le pape Marcel n'avait pas attendu jusqu'alors pour réorgani-

1. *Philosophumena*, l. IX, c. XII, *P. G.*, t. XVI, col. 3383.

2. Remarquons ici que l'établissement de la propriété corporative n'excluait pas le régime de la propriété privée pour d'autres cimetières dont les propriétaires ne consentirent pas à se dessaisir au profit de la communauté. Nous en avons la preuve dans ce double fait que, pendant la persécution de Dioclétien, le pape Marcellin et son successeur Marcel, ne pouvant être enterrés dans le cimetière de Callixte, furent déposés dans le cimetière privé de Priscille, demeuré la propriété des Pudens, et appartenant à une descendante de cette famille, nommée Priscille ainsi que son aïeule.

3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1868, p. 25, 31, 48; 1869, p. 1-16; *Roma sotterr.*, t. III, p. 647-697, pl. XLVI.

ser l'administration ecclésiastique. Au dire du *Liber pontificalis*, il institua les vingt-cinq *tituli* que renfermait la ville de Rome en autant de paroisses (*diœceses*) pour la réception par le baptême et la pénitence des multitudes qui se convertissaient à la foi et *pour la sépulture des martyrs*. Il paraît certain que, dès le temps du pontificat de Fabien, chaque titre ou paroisse de Rome possédait un cimetière au moins, et que le prêtre ou les prêtres de la paroisse avaient juridiction sur ces lieux de sépulture. Sous le pontificat de Corneille (250) on peut supposer que les 46 prêtres romains, qu'un document nous fait connaître, se répartissaient en 23 paroisses dans lesquelles un des prêtres s'occupait des fidèles tandis que son collègue exerçait son ministère dans la *cella* ou oratoire élevé sur le cimetière.

Il semble, en effet, que la coutume était établie dans la communauté romaine dès le IIIe siècle, d'inhumer les fidèles dans un cimetière situé à proximité du lieu d'habitation du défunt [1]. Le « permis d'inhumation », dirions-nous aujourd'hui, était accordé par les prêtres attachés au *titulus* en même temps qu'au cimetière. Une inscription du IIIe siècle nous montre Alexius et Capriola obtenant une concession dans le cimetière de Domitille placé sous la juridiction des prêtres Archelaüs et Dulcitus [2]. Quant au cimetière de Callixte, il resta sous la juridiction immédiate du pape et du premier diacre comme au temps de Zéphyrin et de Callixte. C'est ce que prouve l'inscription par laquelle le diacre Sévère prenait possession de deux chambres et un *arcosolium* à lui concédés par le pape Marcellin [3].

En devenant propriété officielle de la communauté ecclésiastique, les cimetières ne pouvaient plus bénéficier de l'ignorance de l'État comme au temps où ils étaient propriété particulière. Désormais, ils avaient à subir le contre-coup des fluctuations de la politique impériale, tantôt indifférente, tantôt malveillante, tantôt persécutrice. L'état d'incertitude qui en était la conséquence et les incon-

1. Marchi, *I monumenti*, p. 26, a donné de ce fait une démonstration irrécusable pour le IVe siècle et il explique très clairement que si l'usage d'aller au plus proche était établi en pleine paix, il devait en être de même au IIIe siècle, en temps de persécution. Ainsi le pape Callixte, mort au Transtévère, fut enterré dans le cimetière le plus proche, celui de Saint-Calépode sur la voie Aurélienne. Simplicius et Faustinianus noyés dans le Tibre furent portés au cimetière de Générosa, sur la voie de Porto voisine du fleuve.

2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 208.

3. *Ibid.*, t. I, p. 208 ; t. III, p. 25-48, pl. V; *Inscript. christ. urbis Romae*, t. I, préf. p. CXV ; t. II, préf. p. XXXII ; F. Cabrol et H. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n. 2877.

vénients, les dangers même, qui en résultaient, firent comprendre aux fidèles la nécessité de se prémunir contre la violation des sépultures et l'invasion des catacombes. De là des dispositions inusitées dont les cimetières souterrains ont gardé quelques vestiges. Une inscription dont l'authenticité appelle de grandes réserves, fait allusion à l'insécurité des réunions chrétiennes. Il s'agit d'un martyr appelé Alexandre arrêté tandis qu'il priait Dieu à genoux. « O temps malheureux au cours desquels on ne peut trouver son salut dans les cavernes[1] . » Ce témoignage concernant les cimetières de Rome est confirmé par celui de Tertullien au sujet des réunions chrétiennes troublées et dispersées par l'irruption des païens [2].

Pendant cette deuxième période de l'histoire des catacombes, nous porterons principalement notre attention sur *le cimetière*, c'est-à-dire le cimetière des papes du IIIe siècle ou cimetière de Callixte que le P. Marchi, par une sorte de pressentiment, appelait « la région colossale de Rome souterraine, à qui toutes les autres ne sont en comparaison que de petites ou moyennes provinces [3].

Si on se reporte à ce que nous avons dit des groupes d'excavations successivement réunis les uns aux autres, au début de ce chapitre en étudiant la technique des catacombes, on verra que les phases chronologiques distinctes dont la succession forme l'histoire du cimetière de Callixte sont aujourd'hui bien déterminées. Plusieurs *areae*, on s'en souvient, ont formé ce cimetière ; la plus antique est celle qu'on trouve désignée chez les anciens auteurs sous l'appellation de « crypte de Lucine, *près* le cimetière de Calliste. Le pape Corneille y sera enterré vers le milieu du IIIe siècle et l'aménagement de sa sépulture entraînera de notables modifications dans l'architecture primitive. Mais auparavant, dans la seconde moitié du IIe siècle, une *area* donnée probablement par la gens Cecilia, aura été rattachée à celle de Lucine. Elle renferme la nouvelle crypte papale depuis l'abandon de celle du Vatican. Ici, comme dans l'*area*

1. F. Cabrol et H. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n° 3364. La mention d'Antonin dans cette inscription pourrait se rapporter à Sévère Antonin introduit par une adoption fictive dans la famille de Marc-Aurèle.

2. Tertullien, *Apologet.*, c. VII, *P. L.*, t. I, col. 359 ; *Ad Nationes*, l. I, c. VII, *P. L.*, t. I, col. 639. Sous Numérien, les martyrs Chrysanthus et Daria furent mis à mort dans un arénaire. Un groupe de fidèles venus pour assister à la messe célébrée sur leur tombeau y fut surpris et emmuré. Saint Damase respecta la crypte et y plaça une fenêtre permettant de voir le lieu où les pèlerins avaient succombé.

3. Marchi, *I monumenti*, p. 172.

de Lucine, les cubicules s'ouvrent tous du même côté d'un vaste ambulacre et on voit nombre de *loculi* d'une forme particulière ; c'est-à-dire que n'ayant à l'entrée que la largeur ordinaire, ils sont creusés assez profondément pour permettre l'introduction de plusieurs corps. Une troisième *area* paraît avoir été reliée aux précédentes vers la fin du IIIe siècle ; elle reçut le tombeau du pape Eusèbe et des martyrs Calocerus et Parthenius. A la fin du IIIe siècle, on fit communiquer les galeries de la IIIe *area* du cimetière de Callixte avec celles du cimetière adjacent de Sainte-Sotère [1]. Un autre cimetière voisin, celui de Sainte-Balbine, fut également réuni à Saint-Callixte [2]. Il est encore incomplètement exploré, mais les proportions de ce labyrinthe sont si vastes et si grandioses qu'elles ont surpris J.-B. De Rossi. « Non seulement le cimetière de Balbine a des dimensions extraordinaires, mais encore il est creusé à plusieurs niveaux différents, il renferme des chambres nombreuses, vastes, éclairées par des luminaires contemporains de leur construction, et dépassant en grandeur et en perfection architecturale tout ce qui a été encore vu dans les catacombes. M. De Rossi cite en particulier un luminaire qui n'est pas carré, mais hexagonal ou à peu près, et qui envoie dans les profondeurs du souterrain huit rayons de lumière. Deux de ces prises de jour éclairent deux grandes chambres rectangulaires, terminées chacune en abside ; deux autres font pénétrer la lumière dans deux galeries adjacentes qui se croisent à angle droit ; les quatre autres communiquent avec quatre longs et étroits enfoncements, qui se terminent sans doute par autant de cubicules. Le cimetière de Balbine fut considérablement agrandi par saint Marc, pape en 336, qui y bâtit une basilique dans laquelle on l'enterra [3]. »

Nul lieu n'est plus illustre dans tout le cimetière de Callixte que la crypte papale, objet pendant plusieurs siècles de la vénération des chrétiens dont la ferveur religieuse a cherché à se satisfaire en couvrant les murailles de sentences, de prières, de noms propres. Aujourd'hui la crypte papale a pris l'aspect d'une chambre indifférente de

1. Ce cimetière de Sainte-Sotère comportait à lui seul quatre *areae*. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 5-192, pl. XLII-XLV.

2. C'est dans ce cimetière que Bosio et Boldetti fixaient l'emplacement de celui de Callixte. Sa véritable place avait été désignée, d'après les « Itinéraires », *Roma sotterr.*, t. I, p. 265 ; Michel De Rossi y pénétra le 3 février 1867, cf. *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 1-5, 30-32.

3. P. Allard, *Rome souterraine*, p. 190-191.

maçonnerie moderne [1], car, après la décoration primitive recouverte par celle du pape Sixte III et celle-ci recouverte à son tour au VIIe ou au VIIIe siècle, la crypte abandonnée, soutenue par l'amas de décombres qui la remplissait jusqu'au faîte, s'écroula d'elle-même faute de support après qu'elle eût été déblayée. La restauration entreprise a respecté néanmoins de nombreux vestiges de la construction primitive. Au fond de la chapelle, en face de la porte d'entrée, on voit un gradin de marbre dans lequel quatre trous ont été pratiqués régulièrement et disposés en carré, ce qui témoigne de l'existence d'un autel supporté par quatre colonnettes [2]. Derrière cette plate-forme, la muraille offre les vestiges d'un grand tombeau surmonté d'une niche carrée revêtue en partie de beau stuc blanc. Ce tombeau est fait en excellente maçonnerie et peut remonter au IIIe siècle ou même un peu auparavant. Lors de l'affectation de la crypte aux reliques des papes la table de pierre ou de marbre qui fermait ce tombeau servit de table d'autel. Lors de la décoration de la crypte par Sixte III ou par Damase, ce tombeau se trouva en partie bouché ; on dressa alors le petit autel sur le gradin de marbre, en avant de la muraille dont il fut séparé par un degré un peu plus élevé, portant probablement la chaire épiscopale, et qui subsiste encore [3]. La série des papes qui vinrent reposer dans cette crypte va de Zéphyrin († 215) à Melchiade († 313), exception faite pour saint Callixte († 222), saint Corneille († 253), Marcellin († 303), Marcel († 309), saint Eusèbe et saint Melchiade. Pour ces quatre derniers papes l'inhumation parmi leurs prédécesseurs était chose impossible car, ainsi que nous l'avons montré plus haut, toutes les galeries conduisant à la chapelle papale, et la première *area* du cimetière de Callixte tout entière, avaient été ensablées [4].

Un étroit passage taillé dans le roc à gauche de l'autel de la crypte papale conduit dans la crypte voisine, celle de Sainte-Cécile. Celle-ci consiste en une vaste chambre carrée de six mètres de côté,

1. Elle mesure 4 m 50 de longueur sur 3 m 50 de largeur.

2. Voir un exemple de ces autels dans *Bull. di arch. crist.*, 1875, p. XI.

3. Saint Sixte ayant été martyrisé le 6 août 258, dans le cimetière de Prétextat où il officiait, son corps fut ramené dans la crypte papale ainsi que la chaire sur laquelle il fut décapité ; celle-ci fut placée sur le degré dont nous avons parlé dans le texte et surmontée de l'inscription damasienne : *Tempore quo gladius secuit...*

4. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. I, vue de la crypte papale ; pl. I *a*, restauration dont les moindres détails sont justifiés d'après les données les plus certaines. Cf. P. Allard, *Rome souterraine*, 2e édit., p. 214-215.

très éclairée grâce à un large luminaire orné de peintures et ouvrant elle-même sur un portique soutenu par des arches en maçonnerie. Après que la crypte papale eut été déblayée on constata l'existence de la crypte contiguë, mais celle-ci était tellement obstruée et remplie de terre et de décombres qu'il fallut entreprendre de la dégager par le luminaire. Au fur et à mesure qu'on avançait on vit apparaître plusieurs fresques sur la paroi du luminaire : une orante à peine visible, une croix latine entre deux brebis, enfin un large cadre avec trois figures masculines, Policamus, Sébastianus et Curinus [1]. Plus bas encore on découvrit une peinture du VII[e] siècle représentant une jeune femme richement vêtue [2] et une niche légèrement creusée destinée probablement à recevoir des vases d'huile et de parfums. A une époque plus ancienne, cette paroi était recouverte de mosaïques, ces décorations successives sont le signalement le plus certain des sanctuaires historiques dans les catacombes. A gauche des peintures le mur fut entaillé au ras du sol de manière à laisser introduire un sarcophage qui, une fois en place, n'était séparé du fond de la niche de l'autel dans la crypte papale que par une cloison en tuf d'un pouce à peine d'épaisseur [3]. Ce sarcophage était le tombeau de la martyre enterrée dans l'hypogée de sa famille qui devait, quelques années plus tard, passer aux mains de l'Église romaine. Ce n'est donc pas sainte Cécile qui fut enterrée parmi les papes, c'est elle, au contraire, qui fit aux papes du III[e] siècle les honneurs de sa demeure funèbre. Peut-être même le sarcophage dans lequel elle reposait fut-il retiré à cette époque de la principale chambre, qui devint la sépulture du collège pontifical, et déposé, par les soins de Zéphyrin ou de son successeur, dans une cellule voisine créée tout exprès. Cette cellule dut être à l'origine petite, étroite, obscure, car la chambre sépulcrale de sainte Cécile ne fut pas tou-

1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. VII. Cette peinture remonte au IV[e] ou au V[e] siècle.

2. *Ibid.*, t. II, pl. VI.

3. C'est la confirmation d'un charmant récit d'après lequel le pape Pascal, en 817, ayant retiré les reliques de la crypte papale chercha, en vain la tombe de la martyre sainte Cécile qu'il savait voisine de cette crypte. Quatre ans plus tard, à la suite d'informations plus précises — il pensa voir la martyre qui lui disait que, tandis qu'il enlevait de leurs tombes les reliques des papes, elle était si près de lui qu'ils auraient pu converser ensemble — à la suite, disions-nous, d'informations nouvelles, les recherches reprirent et le corps fut trouvé à l'endroit indiqué.

jours ce que nous la voyons aujourd'hui [1]. C'est au pape Damase qu'elle doit son entrée actuelle et l'escalier qui y conduit directement : les arcs et les murailles de brique et de maçonnerie, qui datent certainement de lui, permettent de juger des travaux considérables entrepris par Damase pour l'embellissement de la crypte et la commodité des pèlerins. Enfin, à une époque encore plus récente, probablement sous le pontificat de Sixte III, on mit la chambre ainsi agrandie en communication avec le jour, en ouvrant dans la voûte le grand luminaire sur les parois duquel sont peintes les figures de Policamus, de Curinus et de Sébastianus [2].

A cent pas environ de la crypte papale, se trouve la crypte particulière du pape saint Eusèbe. Elle consiste en deux chambres s'ouvrant en face l'une de l'autre de chaque côté d'un ambulacre qu'un escalier met en communication directe avec le sol extérieur. La plus petite de ces chambres, le sanctuaire [3], contenait trois *arcosolia* dont l'un, au fond de la chambre, renfermait certainement les restes du pape. Cet *arcosolium* était presque entièrement revêtu d'une mosaïque dont l'empreinte a laissé sur le stuc le dessin d'un vase ansé flanqué d'oiseaux [4]. Le fond de l'*arcosolium* contient un autre *arcosolium* de moindre dimension pratiqué dans l'épaisseur de la muraille et ayant contenu les restes d'un chrétien dont l'épitaphe était posée verticalement dans la lunette [5]. Au-dessus du grand *arcosolium* une fresque représentant le Bon Pasteur a été entamée par un *loculus*. La voûte, au pied du lucernaire, forme une sorte de conque décorée de caissons octogones bleus et rouges [6]. La grande chambre [7] était destinée à recevoir les pèlerins ; elle ne paraît pas antérieure à l'époque du pape Damase.

Nous ne pouvons songer à nous enfermer dans les limites du cimetière de Callixte et de ses dépendances. Parmi les emplacements souterrains les plus célèbres nous mentionnerons d'abord

1. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. V.
2. P. Allard, *Rome souterraine*, 2e édit., p. 243-244.
3. Elle mesure 4 m 18 de long sur 2 m 85 de large.
4. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. II, pl. VIII ; *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 938.
5. D'après De Rossi, *op. cit.*, t. II, p. 194, 221-225, il s'agirait de l'évêque Optat de Vesceter, dans la Maurétanie sitifienne qui vivait au commencement du Ve siècle et dont les restes furent transportés à Rome lors de la persécution de Genséric, vers 439.
6. L'arc et la lunette de l'*arcosolium* de la muraille droite présentaient une décoration en mosaïque, des enfants ailés symbolisant les saisons.
7. Elle mesure 5 m 50 sur 3 m 58.

le cimetière des catacombes, *ad Catacumbas*, sur la voie Appienne.

Une tradition, dont les attestations remontent jusqu'au temps de Constantin, fait reposer les corps des apôtres Pierre et Paul en ce lieu avant leur installation définitive au Vatican et sur la voie d'Ostie. « Quelle avait été la cause de ce transfert momentané aux catacombes? Nous l'ignorons. Diverses hypothèses, plus ou moins plausibles, ont été produites ; aucune ne peut être considérée comme une réponse à la question [1]. » Néanmoins « obscure encore dans le détail, cette tradition se réclame pour le fond d'institutions liturgiques et de monuments matériels qui ne laissent pas place au doute » [2].Quoi qu'il en soit du fait de la double translation et de sa durée, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, nous croyons pouvoir adopter la date de 258 pour la présence du corps de saint Pierre sur la voie Appienne. En ce lieu existait, dès le IIIe siècle, un cimetière chrétien appelé *ad Catacumbas* à l'égard duquel la vénération alla grandissant depuis la paix de l'Église. Là se serait trouvée une crypte que le *Liber pontificalis* désigne sous le nom de *Platoma* ou *Platonia*. Elle se compose d'un petit caveau en maçonnerie pouvant recevoir deux sarcophages qui auraient été ceux des apôtres [3]. Ce caveau est situé vers le centre d'une chambre autour de laquelle sont disposés treize *arcosolia* ornés primitivement d'une décoration de stuc à relief et de filets peints [4]. Ces *arcosolia* sont postérieurs à la construction de la chambre sur le mur de laquelle ils furent plaqués [5]. Le mur extérieur de la chambre date du IIIe siècle ainsi que les trois arcs de l'entrée. Au IVe siècle, l'addition des *arcosolia* fit con-

1. L. Duchesne, *Vaticana, Notes sur la topographie de Rome au moyen âge*, dans les *Mélang. d'arch. et d'hist.*, t. XXII, 1902, p. 6. Cf. O. Marucchi, *Descrizione delle catacombe di San Sebastiano*, in-8°, Roma, 1895.

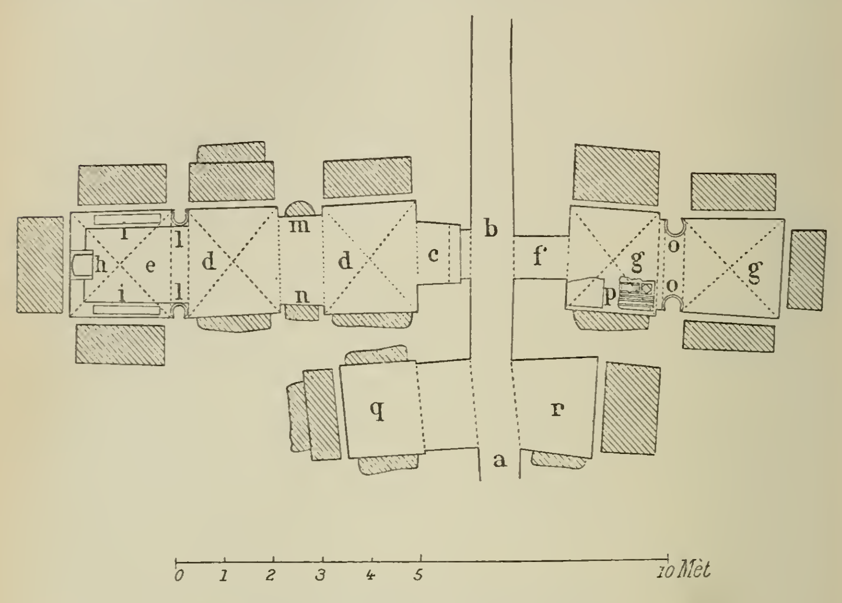
2. L. Duchesne, *Le sanctuaire apostolique des catacombes*, dans le *Bulletin critique*, 1895, p. 13. On trouvera exposées les opinions diverses dans O. Marucchi, *Osservazioni intorno al cimitero delle catacombe sulla via Appia*, dans *Römische Quartalschrift*, 1892, t. VI, p. 275-310. Cf. Lugari, *Le catacombe ossia il sepolcro apostolico dell' Appia*, in-4°, Roma, 1888 ; A. Battandier, *La Platonia ou la sépulture des saints apôtres Pierre et Paul, sur la voie Appia*, in-8°, Paris, 1897 ; Duchesne, *Liber pontificalis*, in-4°, Paris, 1886, t. I, préf., p. CIV ; A. De Waal, *Ausgrabungen in S. Sebastian*, dans *Römische Quartals.*, 1894, t. VIII, p. 337-340, pl. VII.

3. Marchi, *I monumenti delle arti cristiane primitive*, p. 199-220, pl. XXXIX-XLI.

4. Lugari, *op. cit.*, pl. V-VI.

5. *Ibid.*, pl. XI, fig. 2. Cf. *S. Sebastiano, Memorie pubblicate in occasione del XVI centenario del suo martirio con note archeologiche critiche*, Roma, 1889, s'ingénie à faire inhumer sainte Cécile dans le cimetière *ad Catacumbas*.

damner ces trois arcs tout en réservant une communication avec une chambre contiguë qui paraît remonter au Ier siècle, mais qui fut entièrement reconstruite au IIIe en même temps qu'on construisait la *Platonia*. Au Ve siècle, le martyr Quirinus de Siscia, apporté à

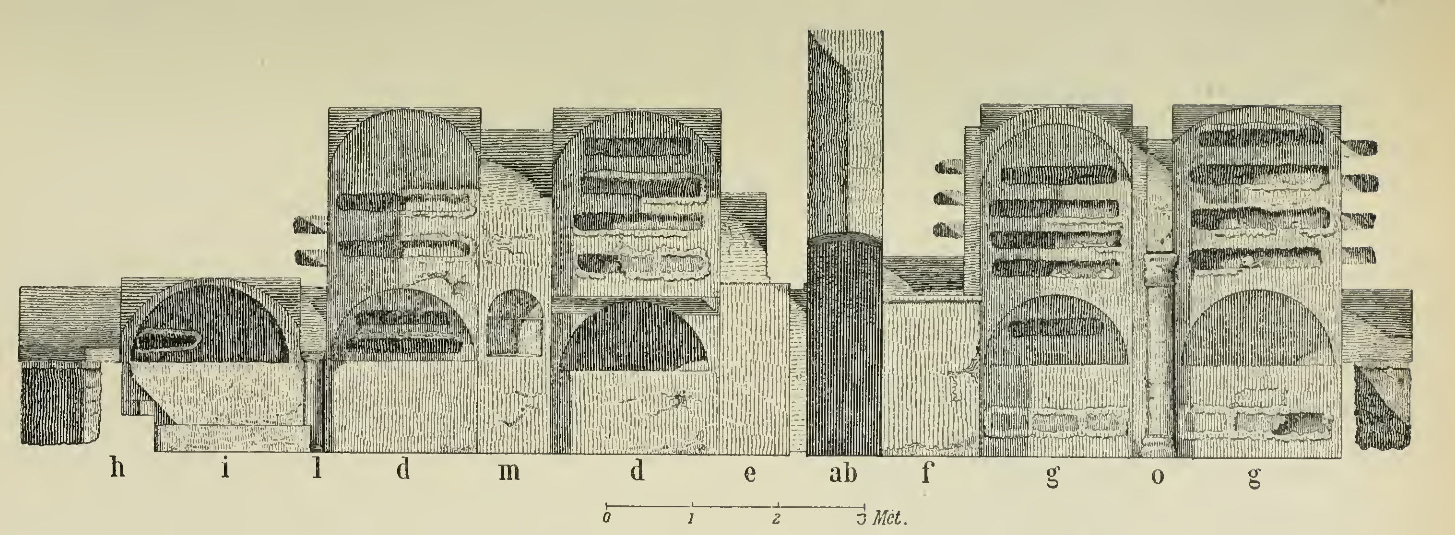


80. — Plan de l'église du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti delle arte cristiane primitive*, pl. XXXV.

Rome, fut enterré dans le cimetière *ad Catacumbas* [1], plusieurs archéologues jugent que la construction du souterrain de la *Platonia* n'est guère postérieure à cette translation, vers l'an 406 [2].

1. A. De Waal, *Die Apostelgruft ad Catacumbas an der Via Appia, Eine historisch-archäologische Untersuchung auf Grund der neuesten Ausgrabungen*, in-8°, Rom, 1894; H. Grisar, *Archäologia*, dans *Civiltà cattolica*, série XVI, 1895, t. II, p. 460-471, énumère les objections que soulève l'explication donnée par De Waal. Dans le document de 1521, publié par *Röm. Quartalsch.*, 1895, p. 409-461, on trouve rapprochées les deux traditions relatives à la chambre voûtée de la Platonia et à la partie centrale sous la basilique. Grisar se montre favorable à la tradition qui place la tombe des apôtres au centre sous l'église Saint-Sébastien. O. Marucchi, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1895, p. 169-170, maintient ses explications.

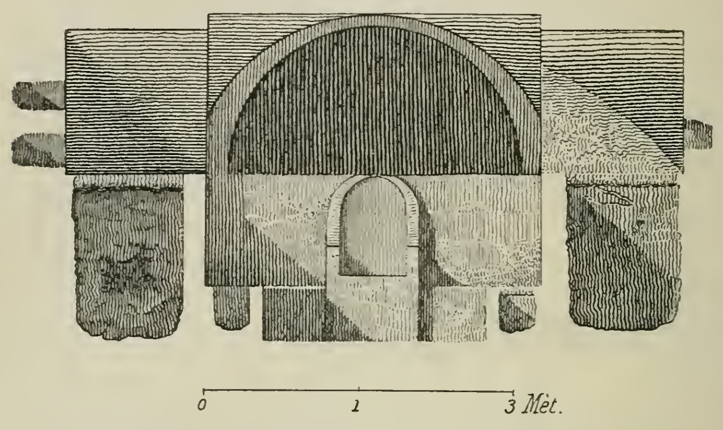
2. A. De Waal défend cette opinion et pense que l'église avait été construite primitivement en mémoire du monument apostolique, ce qui lui valut le titre de *basilica apostolorum*, elle dut être bâtie de manière à pouvoir placer l'autel devant l'abside, précisément au-dessus du sanctuaire. Les plus anciens textes favorisaient cette manière de voir.



81. — Coupe en longueur de l'église du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXXVI-XXXVIII.

LÉGENDE. — *a*, *b*. Deux couloirs opposés conduisant l'un et l'autre à l'église. — *c*. Porte avec seuil, chambranles et architraves de travertin donnant accès à la partie la plus spacieuse de l'église, réservée aux hommes et desservie par un corridor distinct, soit *a*, soit *b*. — *d*, *d*. Partie réservée aux hommes. — *e*. Sanctuaire ou *presbyterium*, emplacement probable de l'autel. — *f*. Porte de la partie — *g*, *g*, réservée aux femmes. — *h*, Chaire épiscopale. — *i*, *i*. Sièges des prêtres et des clercs formant la suite de l'évêque. Dans l'épaisseur de ces sièges, des *loculi* sont pratiqués pour les enfants. — *l*, *l*. Colonnes sculptées dans le tuf et revêtues de stuc, marquant la limite du *presbyterium* et de la nef, — *m*, *n*. Niches, l'une curviligne, l'autre rectiligne, pour recevoir des fleurs ou des statues. — o, o. Colonnes semblables à celles du *presbyterium* et destinées peut-être à séparer les diaconesses des autres femmes. — *p*. Vestiges du marbre qui recouvrait tout le pavement. — *q*, *r*. Deux petites salles avec *arcosolia* servant de vestibule ou de sacristie. A deux mètres environ au-dessus du sol, deux niches ou crédences.

D'une importance beaucoup plus grande est l'église souterraine creusée, au cours du IIIe siècle, dans le cimetière Ostrien [1] (fig. 80, 81, 82). Il n'est pas douteux que cette église n'ait servi aux réunions liturgiques pour lesquelles le nombre des assistants ne devait guère dépasser soixante-dix ou quatre-vingts fidèles. Il suffira de suivre sur le plan l'attribution des diverses parties pour se rendre



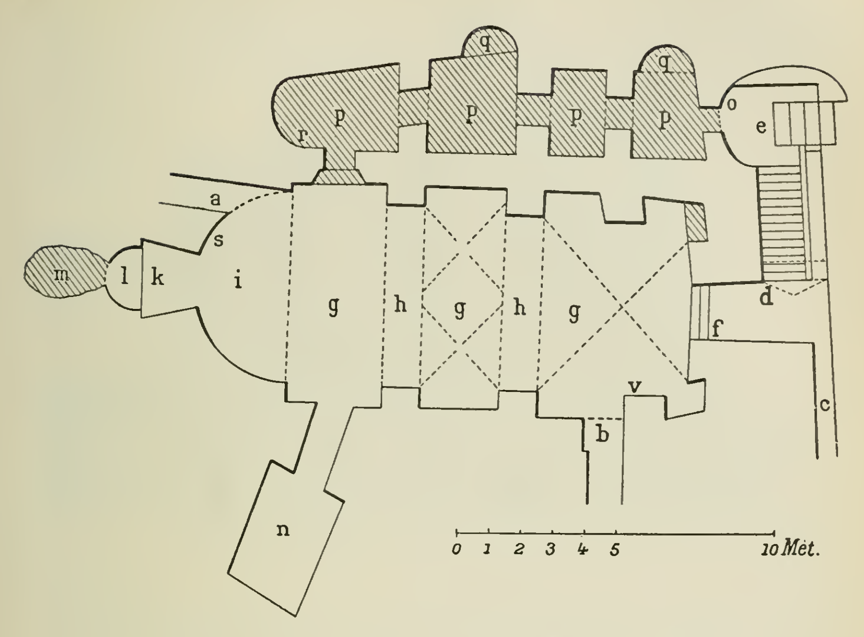
82. — Élévation du *presbyterium* de l'église du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti*. pl. XXXVI-XXXVII, fig. E.

compte de l'installation de l'oratoire. A une date un peu postérieure et voisine de l'époque de la Paix se place la construction de la basilique du cimetière de Saint-Hermès, la plus importante des églises souterraines. Creusée dans le tuf et revêtue de maçonnerie, elle présente à l'étage supérieur une sorte de *matroneum* [2] (fig. 83 et 84).

Nous venons de parcourir les principaux sanctuaires des catacombes, il nous reste à mentionner maintenant quelques excavations moins célèbres ou moins étendues. Les plans et coupes que nous donnons suppléent avantageusement à des descriptions nécessairement monotones.

1. Marchi, *op. cit.*, pl. XXXV-XXXVII, p. 182 sq. Cette église a été visitée par Pichi, Berti et Cantini, mais on ignore par quelle voie ils s'y sont introduits. L'église étant dépourvue de peintures, il est difficile de lui assigner une date précise. Ses formes architectoniques présentent toujours des rapports, dont il y a lieu de tenir compte, avec celles des cubicules voisins que leurs fresques permettent de faire remonter au IIIe siècle. Cf. J. Rinieri, *Le catac. S.-Pietro e cimit. Ostriano*, dans la *Civiltà cattolica*, 1903, t. LIV, p. 332-349.

2. Marchi, *op. cit.*, pl. XXXVII, p. 191 sq., 237-272 ; L. Perret, *Les catac. de Rome*, t. III, pl. XXXIII, n. 1, 2.



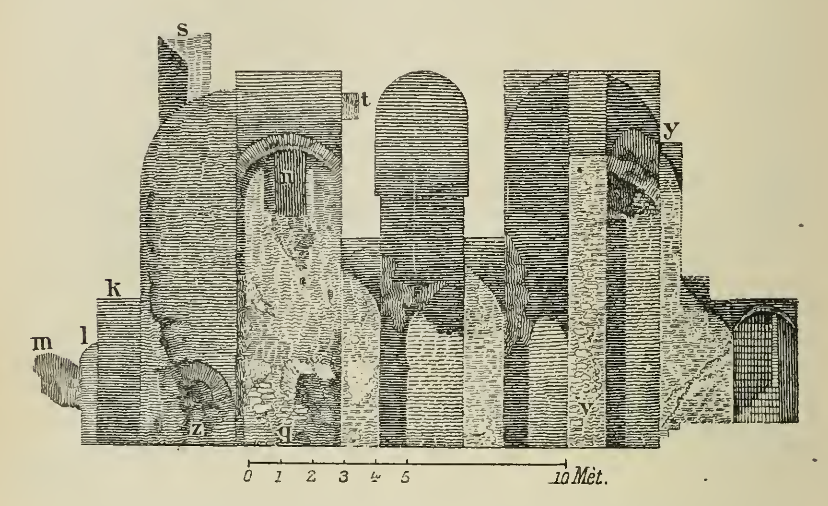
83. — Plan de l'église du cimetière Saint-Hermès, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXXVIII.

LÉGENDE. — *a*. Entrée du niveau inférieur du cimetière au niveau de l'église. — *b*. Entrée du niveau supérieur au niveau de l'église. — *c*. Entrée au niveau du vestibule. — *d*. Escalier moderne conduisant dans le vestibule, dans le cimetière et dans les salles *p.p.p.p.* — *e*. Entrée de l'escalier. — *f*. Degrés qui séparent l'église du vestibule. — *g,g,g*. Eglise. — *h,h*. Piédroits supportant des arcs. — *i*. Abside dans laquelle débouche le couloir qui vient du plan inférieur du cimetière. —*k*. Niche rectiligne à la base, curviligne au sommet, ouverte au centre de l'abside. — *l*. Niche curviligne dans l'axe de la niche rectiligne, mais de moindres proportions. — *m*. Trou creusé dans le roc à l'époque moderne. — *n*. Chambre latérale (servant de secretarium) ? — o. Entrée de l'escalier en colimaçon. Cette excavation est antérieure à l'église et son niveau est celui du niveau supérieur du cimetière. — *p*. Souterrain divisé en quatre chambres de grandeurs et de formes différentes, séparées par trois arcs soutenus par six piédroits. — *q,q*. Restes d'un édifice païen qui occupait l'emplacement de l'église. — *r*. Fenêtre ouverte à l'époque moderne dans le souterrain *p* et par le moyen de laquelle on communique avec l'église. — *s*. Luminaire. — *t*. Niche carrée. — *v,v*. Contreforts construits à l'époque moderne pour soutenir l'église. — *x*. Débris de l'enduit qui recouvrait toutes les parois, — *y*. Arc surbaissé de 2 mètres environ sur la plus grande hauteur de l'église. — *z*. Entrée des hommes et du clergé.

A deux mètres au-dessus du sol et à quatre mètres et demi sous la fenêtre *r* s'élancent hors du mur les restes d'un arc d'une construction beaucoup plus solide que celle du mur lui-même. La projection de la lumière dépassait la largeur de l'église et l'obliquité de sa direction montrait que le piédroit sur lequel elle se posait était le piédroit voisin de la porte de la chambre *n*.

Sur cette même porte, en face de la fenêtre *r*, subsiste toutefois une niche curviligne haute d'au moins cinq mètres qui sur les trois quarts de sa hauteur est ouverte sur l'église. Dans le souterrain *p* se voient deux niches semblables *q,q*, dont la construction est de mode différent et de date plus ancienne que celle de l'église. On constate dans la chambre *n* des variétés analogues, quoique moins frappantes à cause d'un revêtement. Il y a là l'irrécusable témoignage de l'existence d'un édifice païen à deux plans différents dont l'un était creusé sous le grand arc, l'autre dessus. Peut-être était-ce une salle de bains dont l'hypocauste était installé au plan inférieur avec l'installation nécessaire à l'écoulement des eaux prises à l'aqueduc de l'*Aqua Vergine* qui passe à quelques mètres de distance du souterrain ; au plan supérieur se trouvaient le *caldarium*, le *tepidarium*, le *frigidarium*, ornés de statues placées dans des niches suivant la mode de la fin de la République et du début de l'Empire.

Au cimetière de Thrason [1] nous assistons au développement progressif d'une crypte. Une première chambre, très simple, ne suffisant plus au concours des fidèles, l'administration ecclésiastique fit



84. — Coupe en longueur de l'église du cimetière Saint-Hermès, d'après L. Perret, *Les catacombes de Rome*, t. III, pl. XXXIII, in-8°.

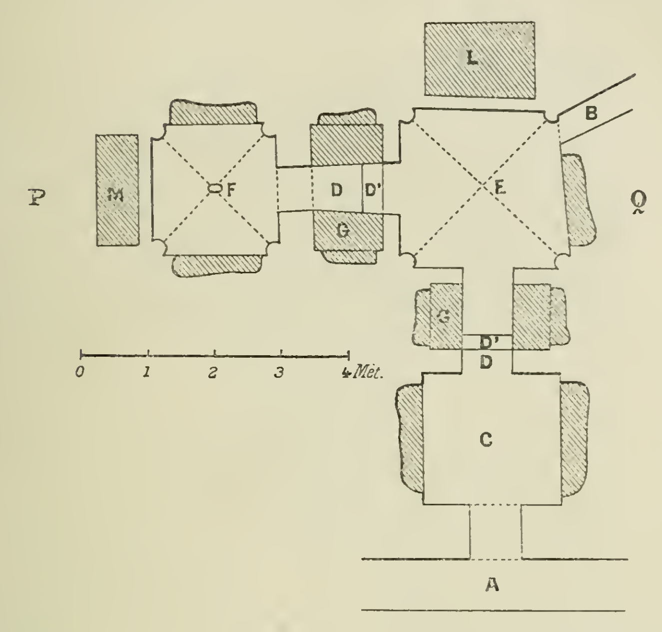
démolir l'*arcosolium*, percer un corridor et un cubicule nouveau plus vaste que l'ancien, orné de colonnes aux angles et à un niveau plus élevé que le cubicule abandonné.

A son tour cette chambre eut besoin d'une nouvelle annexe et, tout en lui laissant sa dignité, à cause de sa décoration et de son *arcosolium*, on ménagea une nouvelle excavation en renouvelant ce qui s'était fait déjà, c'est-à-dire en détruisant un des *arcosolia* latéraux. Ce nouvel agrandissement était si peu prévu qu'on avait creusé des *arcosolia* au-dessous du niveau du cubicule ; il fallut donc reprendre le niveau du cubicule primitif et faire communiquer la dernière chambre par deux marches avec la chambre principale (fig. 85, 86). Nul doute que ce ne fût un sanctuaire, bien que son attribution historique demeure inconnue.

La régularité du plan peut être considérée généralement comme l'indice d'une destination officielle, soit qu'il s'agisse d'une sépulture, objet du culte des fidèles, ou d'une salle pour les réunions liturgiques. Une salle de ce genre fut aménagée dans le cimetière

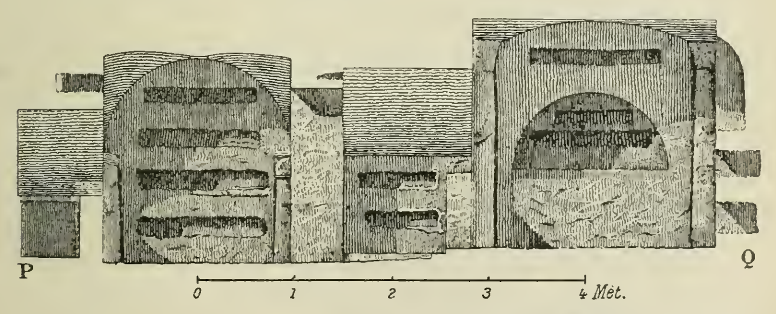
1. Marchi, *I monumenti*, pl. XXXIII, p. 177.

Ostrien [1], elle a pu servir à l'instruction des catéchumènes. De chaque côté de la porte d'entrée se voient deux chaires et, sur trois



85. — Cubicules dans le cimetière de Thrason et Saturnin, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. xxxiii.

Légende. — A. Entrée praticable. — B. Entrée obstruée. — C. Premier cubicule. — D. Communication. — D'. Degré. — E. Deuxième cubicule. — F. Troisième cubicule. — G. *Arcosolia*. — L. *Arcosolium* principal. — M. *Arcosolium*.

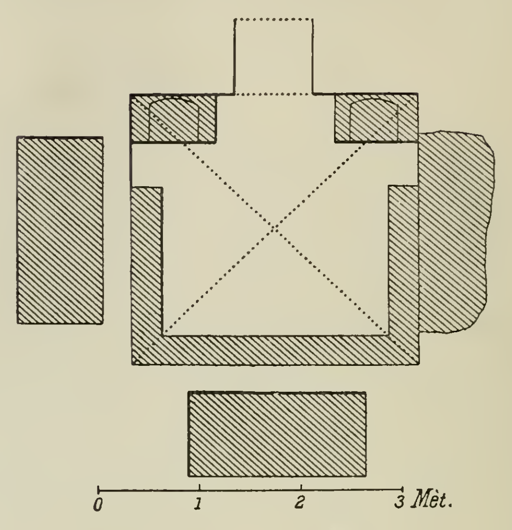


86. — Coupe suivant l'axe P Q de la figure précédente, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. xxxiii.

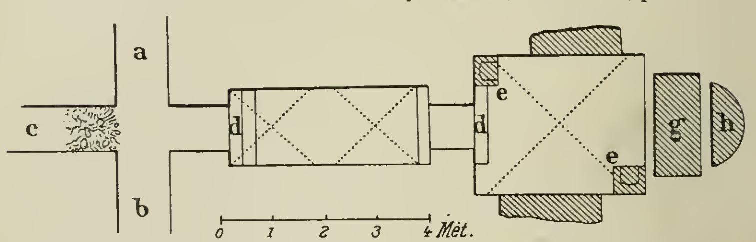
côtés de la salle, des bancs taillés dans le roc. Cette petite salle, qui ne mesure que 3 mètres environ de côté, est demeurée intacte depuis

1. Marchi, *I monumenti*, pl. xvii, cubicule 27 dans le plan général (pl. ix-xiii) du cimetière Ostrien. La banquette est aujourd'hui rompue en majeure partie.

les jours où les fidèles s'y réunissaient (fig. 87). Un autre cubicule

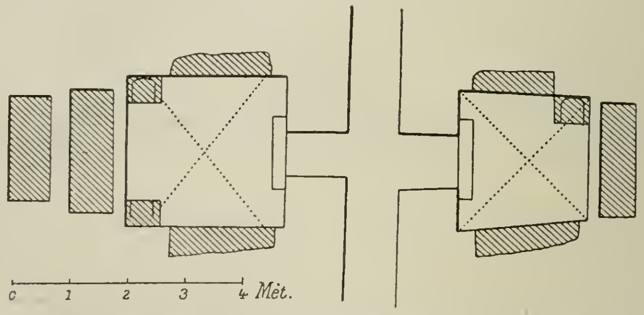


87. — Cubicule 27 du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti,* pl. XVII.



88. — Cubicule 33 du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXV.

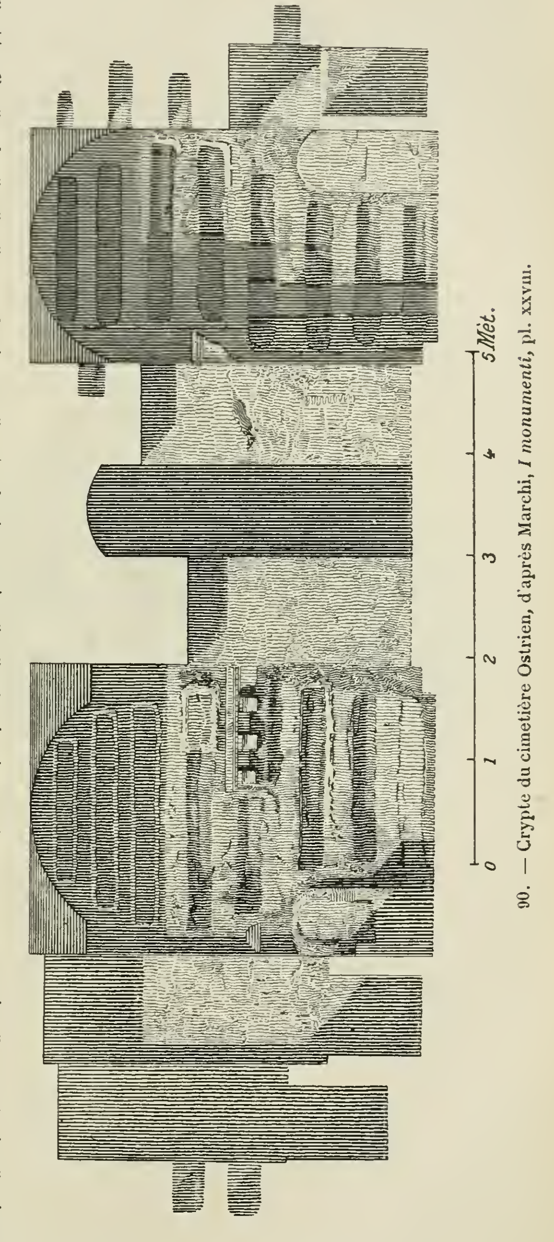
Légende. — *a*. Chemin après la paix. — *b*. Chemin à l'époque des persécutions. — *c*. Chemin direct. — *d*. Entrée, vestibule, degrés. — *e*. Chaires avec accoudoirs. — *g. arcosolium.* — *h. arcosolium* superposé au précédent.



89. — Crypte au cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXVIII.

du même cimetière présente une disposition un peu différente ; les sièges destinés à l'évêque ou au catéchiste sont installés dans les

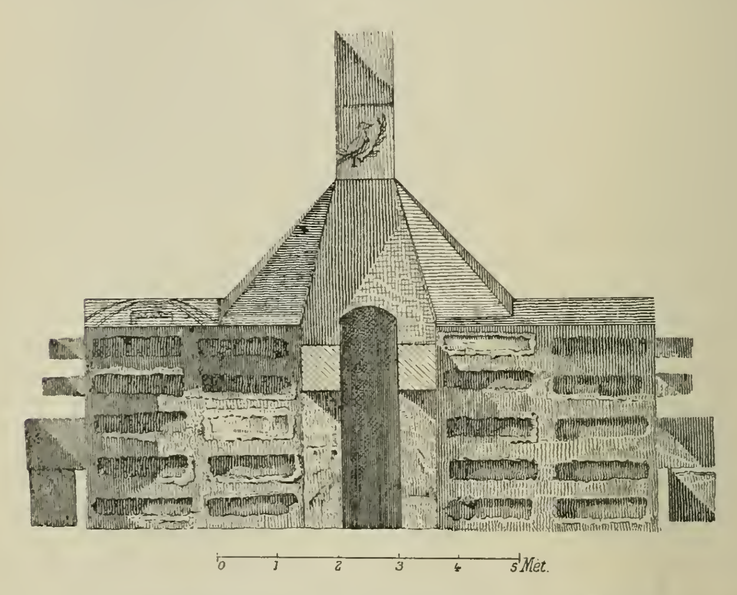
deux angles opposés du cubicule (fig. 88)[1]. Une disposition différente se remarque dans une crypte à deux chambres du même cimetière[2]. Dans l'une de ces chambres les chaires à accoudoir se font face, tandis que l'autre chambre ne possède qu'une seule chaire (fig. 89). La plus grande chambre possède, outre ses deux chaires, une console qui s'étend des deux côtés de la porte et fait retour sur les parois latérales. Elle repose sur des modillons auxquels le tailleur de pierres a donné toute l'élégance dont la matière rude qu'il travaillait était susceptible (fig. 90). Dans la petite chambre la console est de même forme, mais partant de la porte elle s'arrête à l'angle de la muraille. Le plan des deux chambres nous les montre en face l'une de l'autre, de chaque côté d'un corridor. Cette disposition est, ainsi que nous l'avons fait remarquer, une caractéris-



90. — Crypte du cimetière Ostrien, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXVIII.

1. Marchi, *I monumenti*, pl. XXV (cubicule 33 dans le plan général), p. 158.
2. *Id.*, pl. XXXVIII, p. 163.

tique de la seconde époque. Elle n'est pas spéciale aux sanctuaires, car nous la retrouvons pour de simples chambres funéraires [1]. Celles-ci présentent tantôt un plan identique, tantôt des différences irréductibles. Ici deux cubicules hexagonaux, aux parois hexagonales, à la voûte arrondie, se font face [2]; là, deux parallélogrammes [3], ailleurs une rotonde et un trapèze [4], et bien d'autres combinaisons encore puisque les terrassiers ne paraissent astreints à d'autres règles que la



91. — Luminaire dans la catacombe des Saints-Pierre-et-Marcellin, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XXIX.

nécessité ou la fantaisie. Si parfois l'excavation est d'une régularité irréprochable, comme dans le cubicule des associés du collège de l'annone [5], d'autres fois on voit que le plan primitif a été méconnu et bouleversé. Par exemple au cimetière de Prétextat, que le P. Marchi ne croit pas postérieur au IIe siècle, un hexagone voûté en calotte,

1. Marchi, pl. XXVII, p. 161 ; pl. XXVII, p. 162 ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. IV, IX, XXXVII, n. 1 ; XXXIII, XXXIV.

2. Marchi, pl. XXVI, p. 161, cf. p. 135. C'est la crypte que Bosio dénomme : *secondo cubicolo del cimitero di Callisto.*

3. Marchi, pl. XXVII, p. 162. C'est le *quarto cubicolo* de Bosio.

4. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. XXXIII, cf. pl. XXXIV.

5. Marchi, pl. XXIII, p. 148 ; *Dictionn.*, t. I, col. 2269, fig. 772, c'est le *cubicolo quarto del cimitero di Callisto*, de Bosio.

a d'abord reçu une abside ; plus tard on a brutalement défoncé deux faces et on s'est procuré ainsi quatre tombes de plus [1].

On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce chapitre la description ni la simple mention de tous les sanctuaires des catacombes ; mais avant de nous éloigner du cimetière Ostrien signalons la crypte de Sainte-Emérentienne, sœur de lait de sainte Agnès, remontant au IIIe siècle. Ici encore, on retrouve la chaire creusée dans le tuf et, en face, une colonnette sur laquelle étaient posées les lampes [2]. Parfois une relique vénérée n'a pas obtenu l'honneur d'un cubicule, elle est simplement précédée d'une grille en marbre ajouré permettant d'entrevoir la tombe [3]. Au reste, tous les martyrs n'ont pas reçu les honneurs du culte.

Nous en trouvons un exemple irrécusable dans une galerie du premier étage du cimetière de Priscille. A peu de distance de la *Cappella greca* une région entière a été, probablement en l'année 303, mise à l'abri des profanations. Les parois déjà garnies de *loculi* ont été cachées par des murs de briques. Ces murs, éventrés depuis quelques années, ont permis de lire plusieurs épitaphes fermant des tombes de martyrs que rien ne distinguait des autres fidèles, sauf l'initiale de leur glorieux titre [4]. Nous ne reviendrons pas sur la question du « vase de sang » dans lequel on a longtemps cru voir une désignation des tombes saintes [5]. Saint Gaudence de Brescia mentionne la présence d'un vase de sang *à l'intérieur* du tombeau [6] et on peut rapprocher de ce fait la découverte dans une tombe du cimetière de Callixte de chaînes terminées par des balles de plomb qui furent sans doute l'instrument du supplice de celui avec qui elles furent enterrées [7]. Alors même que la tombe d'un martyr était signalée à la vénération des fidèles, elle ne recevait pas nécessairement des dimensions de nature à forcer l'attention. Nous en trouvons un exemple dans le cimetière de Saint-Hermès. Les corps des martyrs Prote et Hya-

1. Marchi, pl. XVIII, p. 134. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 33-88.

2. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1876, p. 150 sq., pl. XI. On retrouve ces fûts de colonne dans la crypte du pape Corneille ; De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, pl. V ; t. III, p. 235 ; dans la catacombe alexandrine d'Abou-el-Achem, *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 291.

3. Boldetti, *Osservazioni*, p. 34, 35 ; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1872, pl. IV.

4. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1880, p. 35, pl. I ; 1881, pl. VII, n. 3.

5. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1747 sq.

6. *Sermo*, XVII, *P. L.*, t. XX, col. 963.

7. Une de ces chaînes est conservée au musée chrétien du Vatican.

cinthe, mis à mort sous Valérien, furent dissimulés pendant la persécution de Dioclétien au moyen de l'ensablement de la crypte dans laquelle ils reposaient [1]. Le pape Damase déblaya et restaura cette

1. L'étude des ossements fit découvrir que le corps avait été enveloppé dans une étoffe précieuse, soit drap d'or, soit toile ou soie brodée d'or, le tissu avait péri, il ne restait que quelques fils d'or. Dans un *arcosolium* du cimetière de Prétextat, le P. Marchi et J.-B. De Rossi trouvèrent deux corps vêtus, l'un de toiles d'or, l'autre d'étoffe de pourpre. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 169; *Bull. di arch. crist.*, 1862, p. 66, 67. Bosio et surtout Boldetti ont fait des découvertes analogues. Un squelette avait le crâne brisé, quelques lambeaux de drap d'or y adhéraient. Boldetti parle aussi d'un squelette dont la tête était couverte d'un linge imbibé de sang. Au cimetière Ostrien, le P. Marchi a trouvé des cadavres enterrés dans la chaux vive, sans doute pour remédier au manque d'aromates et éviter la putréfaction et les émanations. D'autres cadavres étaient ensevelis dans une couche de chaux d'un pouce d'épaisseur. Cette chaux garde la double empreinte d'un tissu très fin à l'intérieur, plus grossier à l'extérieur. Les cadavres étaient donc enveloppés dans un linceul touchant la chair. Ce sujet des ensevelissements est si vaste et si minutieux que nous ne pourrions l'aborder ici avec utilité. Cependant nous croyons pouvoir extraire du procès-verbal de la reconnaissance des reliques de sainte Agnès, le 7 octobre 1605, quelques détails suggestifs: *...aequato solo facile revolvi potuit unus ex lapidibus, qui oblique sepulchrum tegebant, altero pariter revoluto, qui in anteriori areae parte fuerat, ac disturbatis undique saxis, quibus ara cingebatur, facile patuit, qua positione et ubinam quiescerent sanctarum corpora, quae duabus tabulis marmoreis, longitudine septem palmorum sustinebantur. Hae vero tabulae duabus pariter laminis ferreis e transverso impositae, septem palmis distabant a terra, ut minus ex ea humiditatis attraheretur; laminae autem ferreae duas a latere longas tabulas itidem marmoreas a summo, extremoque sustinebant per spatium quasi palmare ad digitis profunditatem foratas, qua devectus corporis humor facile in inferius inane derivaretur : atque his tabulis, quae coeteris palmo maiores ad dexteram, et sinistram vallabant corpora, superimponebantur aliae laminae ferreae sustentantes tres alias tabulas marmoreas, quibus sacrae reliquiae operiebantur. Jacebant igitur corpora supina ad orientem solem, decenti ordine, ossibus corpori subjectis suas usque commissuras (rem miram), distinctas habentibus, reliqua membrorum habitudine in cinerem versa. Ceterum prope Agnetis corpus in dextera parte locatum, minutae et concretae sanguinis glebae repertae sunt ; ossa leviori tractanda manu, ad quemcumque tactum non consistebant, reddita ad cinerem procliviora ; prope capita subtilissimi velaminis fragmenta aetate pene corrosa sunt reperta. Infra corpora parum terrae ab eo fortasse loco delatae, ubi vitam cum multo sanguine Christi martyres profunderunt ; etenim hoc in more positam fuisse suadent quae in similibus effusionibus cernuntur.* Bartolini, *Gli atti del martirio della S. Agnese*, in-4°, Roma, 1858, p. 111 sq. : *Relatio inventionis, seu detectionis corporum ss. martyrum Agnetis et Emerentianae in ecclesia S. Agnetis via Numentana, die septimo octobris 1605. Et corporum ss. Constantinae filiae Constantini imperatoris, Atticae et Armeniae et multarum aliarum sacr. reliquiarum ss. Saturnini, et aliorum qui in ecclesia b. Constantiae ab Alexandro IV pont. max. sub altare maiore repositi fuerant.*

crypte et, après lui, le pape Symmaque y fit de nouvelles réparations. Délaissée depuis le VIII[e] siècle, elle conservait le corps de saint Hyacinthe qu'un terrassier découvrit le 21 mars 1845. Le cubicule qui contenait le tombeau gardait encore la trace des dispositions prises au IV[e] siècle dans plusieurs cimetières pour faciliter l'accès des pèlerins aux tombeaux des martyrs. Quant au *loculus* dans lequel reposait, depuis le 11 septembre de l'année 258, le martyr Hyacinthe, il était si modeste qu'il avait pu être négligé par les collecteurs de reliques. Creusé dans la muraille, au niveau de la plus basse rangée des *loculi*, le tombeau du martyr se trouva au-dessus du niveau du sol jusqu'au temps du pape Damase (ou Symmaque). Un pavage entièrement nouveau en tuf et en ciment romain fut construit alors et ce sol artificiel s'éleva jusqu'à moitié de la hauteur du *loculus* d'Hyacinthe. A l'époque des grandes translations de reliques on renonça à ouvrir le sol artificiel qui obstruait la bouche du *loculus*, cette opération sauva la tombe. Quelques jours après l'extraction de 1845 un pan de mur s'effondra, peu à peu la chapelle entière tomba en ruines [1].

L'inhumation des fidèles qui ne reçurent pas un culte public présente, dans les catacombes, des variations notables. Pendant la première époque on ne ménage guère l'espace et on fait usage de sarcophages ; pendant l'époque suivante, devant l'accroissement de la communauté, on crible les murailles de *loculi*, on fouille les parois en tous sens afin d'y introduire le corps d'un adulte ou, si la place manque, le corps d'un enfant. Les vastes cubicules funéraires, comme ceux d'Ampliatus [2] et de Glabrion [3], deviennent rares. Dans les dernières années du III[e] siècle ou au début du siècle suivant, le diacre Sévère obtient du pape la concession de deux cubicules avec leurs *arcosolia* et il en tire honneur comme d'une libéralité devenue peu fréquente, sinon exceptionnelle [4]. La chapelle de Sévère était pourvue d'un luminaire, et ce détail n'est pas sans intérêt puisqu'il nous fait voir que les fidèles possédaient alors la surface du sol sous lequel s'étendait la galerie de Saint-Eusèbe, du cimetière de Callixte ; autrement ils n'auraient pu pratiquer des luminaires [5]. Il semble que

1. Marchi, *op. cit.*, pl. XLVII, p. 237 sq.
2. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1712 sq.
3. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1888, pl. I-II.
4. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, pl. V.
5. Ceux-ci pouvaient recevoir diverses formes : carrée, octogonale, etc. Marchi, *op. cit.*, pl. XXX-XXXI, p. 169, mentionne au cimetière de Prétextat un luminaire coudé à angle droit. O. Marucchi, *Scavi nelle catacombe romane*, dans

les sépultures à proximité d'un luminaire fussent devenues plus recherchées que celles des galeries sombres. Une inscription du cimetière de Saints-Pierre-et-Marcellin mentionne l'achat d'un tombeau à deux places creusé dans le grand luminaire [1]. Il peut se faire encore que de telles mentions aient servi comme de point de repère ; une épitaphe du cimetière de Castulus parle du *catabaticum* Ium et IIum, c'est-à-dire les embranchements ou les paliers d'un escalier desservant plusieurs étages d'une même catacombe [2]. Tous ces termes en usage dans la Rome souterraine ne prennent leur véritable intérêt que par une étude des textes et des monuments qui nous les font connaître. Nous les avons brièvement indiqués et définis au début de ce *Manuel*, c'est dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* qu'ils trouveront successivement leur explication complète et documentée.

Il semble qu'après ce magnifique ensemble d'excavations, dont nous n'avons fait qu'indiquer quelques aspects, le sujet des cimetières souterrains soit épuisé. Il n'en est rien. Et ce ne sont pas seulement des galeries funéraires que nous rencontrons en Italie ou ailleurs, mais des cryptes et même des chapelles. Le monument le plus remarquable en ce genre par sa disposition et sa conservation est l'église de Sutri, taillée dans le roc à flanc de coteau [3]. Cette église comporte trois nefs séparées les unes des autres par des rangées de piliers taillés dans la pierre. Après le huitième pilier la nef s'élargit brusquement et fait place au sanctuaire flanqué d'un petit réduit ayant pu servir de sacristie. La date de cette église peut remonter jusqu'aux dernières années du IIIe siècle ; à cette époque, l'existence d'une communauté chrétienne à Sutri est assurée [4]. Il paraît probable que plusieurs catacombes de Sutri,

Notizie degli scavi, 1902, p. 361, mentionne un luminaire d'une forme unique : plan incliné finissant perpendiculairement sur l'arcosolium.

1. Marchi, *op. cit.*, pl. XXIX, p. 165 : *Cumparavi Saturninus a || Susto locum visomum auri solid || os duo in luminare maiore que po || sita est ibi que fuit cum marito an. XL.* De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 422.

2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 421.

3. Lenoir, *Architecture monastique*, in-4°, Paris, 1852, t. I, p. 88, fig. 58; Hübsch, *Les monuments de l'art chrétien de Constantin à Charlemagne* (trad. Güerber), in-fol., Paris, 1870, p. 2, pl. VI, fig. 10-11; George Dennis, *The cities and cemeteries of Etruria*, in-8°, London, 1878, t. I, p. 69; A. L. Frotingham, *An early rock-cut church at Sutri*, dans *The american Journal of Archaeology and of the history of the fine arts*, 1889, t. V, p. 320-330.

4. Nippi Landi, *Storia dell' antichissima città di Sutri*, in-8°, Roma, 1887, p. 226 sq. Voir. *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot SUTRI.

aujourd'hui inabordables, sont moins anciennes et ne remontent pas plus haut que le IVe ou le Ve siècle [1]. L'église elle-même semble dater de l'époque postérieure à la Paix pour ce qui regarde le sanctuaire, mais la nef est très probablement contemporaine des persécutions [2].

L'église souterraine à trois nefs de Sutri doit être rapprochée de l'église également souterraine des Sept-Dormants, à Éphèse, qui peut être contemporaine de la précédente [3] ; on pourrait même rappeler une excavation à Surp-Garabed, en Cappadoce, dans laquelle il suffirait d'isoler de la paroi les piliers pour former les ailes d'une petite basilique [4]. La crypte de Abu-Sargah au « Vieux Caire » peut remonter au IIIe et même au IIe siècle [5], elle est à trois nefs ; une catacombe d'Alexandrie, voisine des « Bains de Cléopâtre », renfermait une église du même type [6]. Les catacombes d'Alexandrie, que nous avons décrites dans un autre travail [7], sont toutes anciennes et plusieurs d'entre elles, celle de Karmouz en particulier, peuvent remonter à l'époque des persécutions. Elles se rattachent à un système d'excavations tout à fait différent du système romain et étroitement apparenté au système sémitique. Une chambre ou une galerie funéraire, au lieu d'être criblée de *loculi* enchevêtrés les uns dans les autres, offre l'aspect régulier d'un meuble contenant plusieurs rangs de tiroirs superposés [8].

Bien qu'il soit malaisé de fixer une date aux nombreuses excava-

1. *Ibid.*, p. 563-564.

2. Voici les principales dimensions de l'église : Longueur totale, 21 m 20 ; largeur totale à la porte, 5 m 50 ; largeur du chœur, 6 m 70 ; largeur de l'abside, 6 m 94 ; longueur de la nef proprement dite, 11 m 75 ; longueur du chœur et de l'abside, 9 m 45 ; largeur de la nef entre les piliers, 2 m 47 ; largeur de la nef entre les bancs, 1 m 90 ; largeur des bas-côtés de la paroi au pilier, 1 m-1 m 16 ; largeur des bas-côtés du banc au pilier, 0 m 70-0 m 87 ; largeur des piliers, 0 m 30-0 m 34 ; hauteur des bancs de la nef centrale, 0 m 40-0 m 50 ; hauteur des bancs des bas-côtés, 0 m 35-0 m 37 ; distance entre les piliers de la nef, 1 m 30-1 m 42 ; hauteur entre les piliers du chœur, 2 m 40-2 m 80 ; hauteur de voûte de la nef centrale, 3 mètres ; dans l'abside, 3 m 85 ; dans les bas-côtés, 2 m 24.

3. A. J. Butler, *The ancient coptic churches of Egypt*, in-8°, Oxford, 1884, p. 4.

4. Texier et Pullan, *Architecture byzantine*, in-fol., Londres, 1864, p. 39.

5. A. J. Butler, *op. cit.*, p. 4, 199-200.

6. *Ibid.*, p. 4 ; réduite en ruines par le feu de la flotte anglaise.

7. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1125-1154.

8. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 287, 291.

tions de la vallée de l'Halys, en Cappadoce, plusieurs d'entre elles paraissent très anciennes. Les environs de Surp-Garabed ont été le séjour d'anachorètes qui, bien avant le règne de Constantin, se réfugièrent dans ces montagnes et y creusèrent des cellules, des tombeaux et mêmes des églises.

On ne s'expliquerait que difficilement les raisons qu'auraient eues les chrétiens, après la Paix, de s'astreindre à un travail prodigieux, entraînant des difficultés et des peines sans nombre, en un temps où il était facile de construire des édifices du culte plus vastes, plus accessibles et plus beaux. « Sur le flanc d'une des vallées s'ouvre un portique de trois arcades, soutenu par des colonnes massives doriques et comportant des archivoltes non décorés. Sous le vestibule s'ouvrent deux chambres carrées de petites dimensions et deux portes donnant sur l'église taillée parallèlement à la vallée. Au fond de l'église est une abside circulaire et un autel faisant corps avec le rocher. Les murs sont ornés de pilastres mal dégrossis, la nef est voûtée ; elle ne reçoit de jour que par la porte et une petite fenêtre. Cette église donne accès à une chapelle plus petite et dépourvue de tout éclairage, mais tracée d'après le même plan que l'église [1]. Aux environs se trouvent des grottes offrant le double caractère d'habitation et de tombeau. On y voit des alcôves, des cheminées, de petites cases ayant dû servir d'armoires et, dans une salle voisine, des sarcophages et des niches funèbres. La principale de ces grottes présente une forme particulière ; c'est une sorte de tente dont les parois inclinées se terminent par une voûte pyramidale dont le sommet communique avec un puits d'aération. Au milieu, dans une niche, est un sarcophage, à droite et à gauche des *arcosolia* dans lesquels les cadavres sont placés à la manière sémitique, c'est-à-dire perpendiculairement à la paroi [2] ».

3e Époque. — Une troisième époque dans l'histoire des catacombes de Rome s'ouvre avec la Paix de l'Église et prend fin avec le sac de la Ville éternelle par les Goths (313-410). Cette période et celle qui la suit mettent fin pour des siècles à l'histoire des cimetières souterrains. Elles nous fourniront la matière de plusieurs monographies dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* ; cependant, dans ce Manuel, on peut dire que l'histoire des catacombes est virtuellement finie. Les papes, après Melchiade, choisissent leur

1. Texier et Pullan, *Architecture byzantine*, p. 40.
2. *Ibid.*, p. 40.

sépulture dans diverses basiliques et leur exemple est suivi. Peu à peu, on se détourne des catacombes comme lieux d'inhumation, on leur préfère les cimetières à ciel ouvert. Sans doute les sépultures ne s'interrompent pas brusquement, et nous avons signalé déjà ces galeries étroites et mesquines percées sans goût et sans soin pour satisfaire hâtivement aux exigences de la mortalité ; mais qu'on se rappelle aussi l'extrémité inoccupée de ces galeries, les *loculi* et les *arcosolia* tracés sur la paroi et jamais creusés, qu'on observe la rareté des chambres et leur médiocrité et on se convaincra que la population qui vient dormir en paix aux catacombes constitue maintenant la partie besogneuse de la communauté, celle à qui ses moyens interdisent les sépultures coûteuses que le haut clergé, les riches et les fidèles appartenant à la grande société se procurent ailleurs que dans les souterrains. La statistique dressée au moyen des inscriptions à date certaine témoigne que, de l'an 338 à l'an 360, un tiers déjà des enterrements se fait au-dessus du sol ; de 364 à 369, la proportion est de moitié entre les deux modes de sépulture. Puis, brusquement en 370-371, un revirement se produit. Une fois de plus l'épigraphie rend bon témoignage des événements historiques dont elle enregistre le contre-coup.

Dès que la paix avait été donnée à l'Église, celle-ci avait eu garde d'oublier les héros auxquels, après Dieu, elle devait son triomphe. Comme on ne s'était pas encore enhardi à transporter les reliques des martyrs d'un lieu en un autre, on s'ingénia à embellir leur sépulcre. Tantôt on élargit la chambre qui le contenait et on y fit pénétrer plus abondamment la lumière, tantôt on demanda à l'art déjà décadent de la fresque une décoration d'un goût souvent discutable, ou bien encore on construisit des basiliques plus ou moins somptueuses au niveau de la tombe ou à un niveau supérieur : mais en pareil cas, on disposa l'oratoire de façon à ce que l'abside se trouvât au-dessus du tombeau et que l'autel lui fût en quelque sorte superposé [1]. Le souci d'honorer une tombe illustre entraîna

1. Les églises cémétériales, simples salles de réunion à l'origine, avaient été désignées par le nom de quelque martyr célèbre enterré dans le cimetière dont elles faisaient partie. Après la paix, ces oratoires devinrent des basiliques, mais tout en conservant leur caractère cémétérial ; ils ne servaient pas, en général, à la célébration de la liturgie dominicale. L'autel était élevé sur un corps saint ou dans son voisinage tandis que l'autel des basiliques urbaines ne contenait pas de reliques. Ce n'est qu'au IVe siècle qu'on en mit. Cf. A. de Waal, *Die Cömeterial-Basiliken Roms um die Wende des VIII. Jahrhunderts nach dem Liber pontificalis*, dans *Römische Quartals.*, 1900, p. 300-302.

d'irréparables dommages. Afin d'atteindre l'étage où reposait le martyr on n'hésita pas à mettre à nu la catacombe jusqu'au premier ou au secon détage, ce qui ne pouvait se faire sans des bouleversements, des destructions et la disparition de parties parfois considérables des anciens cimetières. Ce procédé expéditif fut employé dans plusieurs catacombes ; principalement dans celles qui renfermaient des corps saints objets d'un culte très ancien ou très empressé, par exemple : saint Pierre au Vatican ; saint Paul sur la voie d'Ostie ; sainte Agnès sur la voie Nomentane.

Dès son avènement, le pape Damase se montra aussi soucieux de glorifier la tombe des martyrs que de respecter l'aspect des cimetières. Trois quarts de siècle s'étaient écoulés depuis l'ensablement des galeries en 303, plusieurs générations s'étaient succédé, et la position précise des tombes qu'on avait voulu préserver de la profanation n'était plus connue que par la tradition. Damase s'attacha à retrouver ces cryptes à demi oubliées et fut assez heureux pour y réussir à plusieurs reprises. « Vous voyez les monuments des saints enfin rendus à la lumière, dit-il dans une de ses inscriptions commémoratives ; voici la tombe des martyrs Prote et Hyacinthe, jadis enveloppée de ténèbres, ensevelie sous la terre. »

Presque toutes les catacombes provoquèrent l'intelligente sollicitude du pape qui prodigua partout les travaux de déblaiement et d'élargissement des galeries, fit construire des escaliers, agrandir et multiplier les luminaires, consolider les parois et les voûtes menaçant ruine par des ouvrages de maçonnerie, décorer les chambres et les cryptes, orner de marbres précieux les tombeaux. Les principaux parmi ces travaux nous sont connus par des inscriptions d'un type unique dans l'épigraphie. Le caractère employé et le style lui-même ne laissent aucun doute sur ces monuments que nous ne pouvons qu'indiquer en passant [1].

Tandis que s'exécutaient ces embellissements, c'est-à-dire en 370-371, la vogue revient aux souterrains. On les visita [2], on les célébra [3] et on se reprit à choisir les catacombes pour lieu de sépul-

1. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 221, et au mot DAMASE.

2. S. Jérôme, *In Ezechielem*, l. XII, *P. L.*, t. XXV, col. 375, visitait de préférence les galeries demeurées intactes.

3. Prudence, *Peristephanon*, hymn. XI, vs. 153, *P. L.*, t. LX, col. 530. Tout ce poème, trop long pour être traduit ici, mais qu'on ne peut se dispenser de lire pour connaître l'aspect d'une catacombe après les travaux de Damase, est excellemment commenté par M. Paul Allard, *Hist. des persécutions*, t. III, p. 324-342, 348-349.

tures. Ce fut un véritable désastre. La piété ou la vanité inspirèrent à des fidèles le désir de reposer dans le voisinage immédiat des tombes saintes ; à cet effet, on creusa des *loculi* dans les *arcosolia*, ruinant les fresques, mutilant les ornements pris dans l'épaisseur des murs ; ou bien, trouvant ces *loculi* trop modestes, des chrétiens firent introduire dans les souterrains de pesants sarcophages dont l'installation et le transport imposèrent des dispositions nouvelles, altérant la symétrie des anciennes chambres sépulcrales et allant parfois, par d'imprudentes retailles ou de malencontreuses excavations, jusqu'à compromettre la solidité des cryptes [1]. L'envahissement provoqua des réserves et des interdictions dont on paraît avoir tenu peu de compte [2]. A cette époque l'administration des catacombes avait passé des mains du premier diacre dans celles de la corporation des terrassiers. Ceux-ci, plus soucieux du point de vue commercial que du respect des grands souvenirs du passé, avaient renoncé aux règles jadis observées avec tant d'attention. Ils perçaient des galeries sans ordre et sans plan, exploitant de leur mieux les emplacements les plus recherchés. Les inscriptions des dernières années du IV[e] siècle relatent plusieurs fois l'acquisition d'un terrain d'inhumation par l'intermédiaire du collège des terrassiers qui, pendant quarante ou cinquante ans, fut exclusivement en possession du droit d'accorder les concessions funéraires. Le clergé ne paraît plus dans les transactions qui désignent acheteurs, vendeurs et témoins par leur nom avec le prix de vente. Il semblerait même que, dans certains cas, le *fossor* était propriétaire d'un lopin du sol qu'il transmettait à ses héritiers ; une épitaphe fait mention de la vente d'un *loculus* par les descendants d'un fossoyeur, *a fossoris descendentibus* [3].

Le retour de vogue qui avait amené un si grand nombre d'inhumations en 370-371 dura peu. Entre les années 373-400 les deux tiers des épitaphes datées proviennent de cimetières non souterrains, de 400-409, les catacombes sont de plus en plus délaissées. J.-B. De Rossi fixait en 454 l'abandon définitif, mais les découvertes du cime-

1. Le cubicule de Saint-Janvier au cimetière de Prétextat, la petite catacombe de Bolsena et d'autres encore nous font voir une disposition analogue à ce qu'on appelait : une crypte derrière les saints, *retro sanctos*.

2. Nous avons traité ce sujet avec détail dans le *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 479-509.

3. Marini, *Arvali*, in-fol., Roma, 1795, t. II, p. 695 ; *Musée de Latran*, pilier X, n. 24, 32 ; *Corp. inscr. graec.*, t. IV, n. 9301, 9450, 9510, 9534.

tière de Commodille infirment cette conclusion. Une trentaine d'inscriptions à dates consulaires s'échelonnent entre les années 432 et 527 dans les galeries de ce cimetière [1].

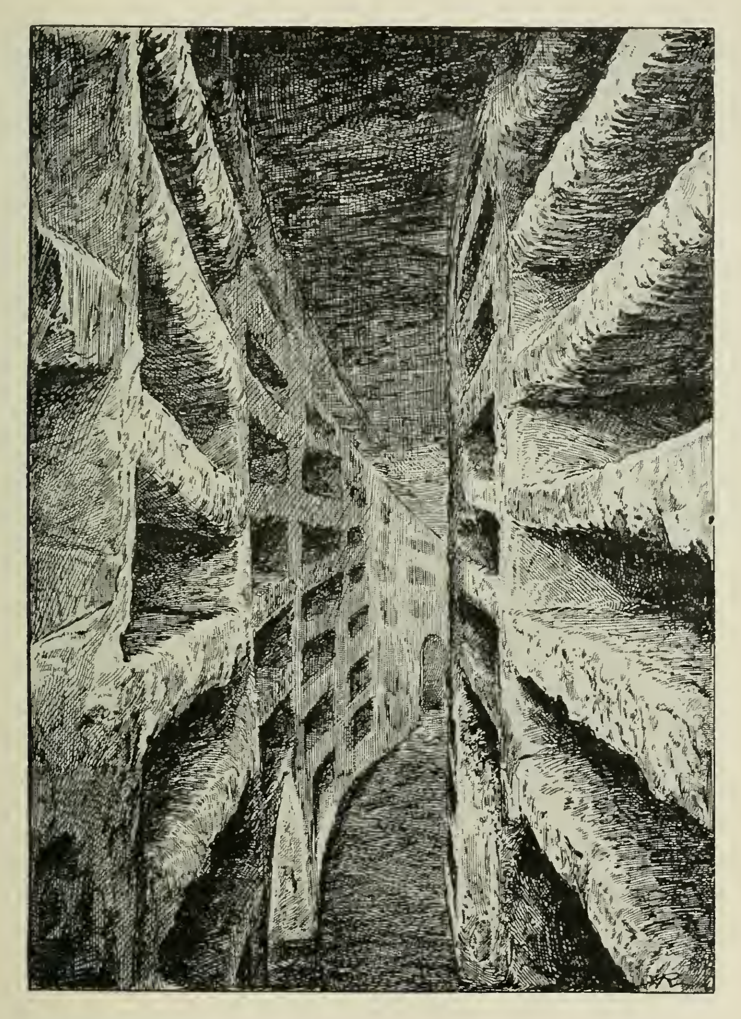
A partir du ve siècle les fidèles ne fréquentèrent plus les catacombes que comme but de pèlerinage. Ce caractère exclusif ne leur épargna pas le traitement brutal des Goths hérétiques lors du siège de Rome par Vitigès. Les tombeaux de la voie Salaria furent particulièrement maltraités, plusieurs inscriptions rappellent les dégâts qu'eurent à souffrir les tombeaux des saints Chrysante et Darie, d'Alexandre, de Vital, de Martial, de Diogène. Le pape Vigile releva les ruines et restaura ce qui avait été dévasté, *hostibus expulsis omne novavit opus*. Il ne fut pas seul à prendre ce soin; de simples fidèles, des pauvres gens, entreprirent les restaurations à leurs frais.

Le pape Jean III, vers l'an 568, restaura les cimetières souterrains et ordonna que les oblations, les calices et les cierges nécessaires à la célébration de la messe chaque dimanche fussent fournis par le trésor de Latran. Cette institution toutefois dura peu et au siècle suivant on trouva la matière d'un éloge exceptionnel pour le pape Serge I[er] dans son assiduité à célébrer la messe dans le cimetière au temps où il n'était encore que prêtre. Or, en sa qualité de titulaire de Sainte-Suzanne, il était attaché au cimetière dépendant de son *titre* paroissial et il n'aura pu « célébrer assidûment la messe en différents cimetières » que grâce à l'abandon des règles en vigueur au vi[e] siècle. En 735, le pape Grégoire III institua un corps de prêtres pour célébrer des messes chaque semaine dans les cimetières.

Ainsi les catacombes étaient de plus en plus délaissées et leur accès très peu sûr; cependant les corps des martyrs y reposaient dans leurs anciennes sépultures, ou bien dans les basiliques élevées au-dessus de leur tombeau. Ce fut en 756, à l'occasion de l'invasion des Lombards et des ruines sans nombre qu'elle amena qu'on songea à la possibilité de transporter les reliques à l'intérieur de la ville. La violation des tombes, le vol des corps saints par les soldats d'Astolphe justifiaient amplement la constitution de Paul I[er], datée du 2 juin 761, et décrivant l'état présent des catacombes.

1. Quelques inscriptions relatives aux catacombes et postérieures à l'année 410 se rapportent en réalité aux basiliques et aux cimetières établis sur l'emplacement des catacombes. E. Jozi, *Le recenti scoperte nel cimitero di Commodilla*, dans *Rivista storico-critica delle scienze teologiche*, février 1905.

« Les fidèles ont cessé, par indolence et par négligence, de rendre aux cimetières le culte qui leur est dû ; on a laissé les animaux y pénétrer ; on les a transformés en étables et en bergeries, et on a



92. — Nécropole de la Vigna Cassia. — Partie centrale du grand corridor de la catacombe H, dans *Abhandlungen der philosoph-philologisch. Classe der konigl. bayerisch. Akademie der Wissenschaften*, 1897, t. xx, pl. VIII, n° 2.

permis qu'ils fussent souillés par toute sorte de corruptions. Etant donc témoin de cette indifférence pour des lieux si saints, et la déplorant profondément, j'ai cru bon, avec l'aide de Dieu, d'en retirer les corps des martyrs, des confesseurs et des vierges du Christ,

et, au milieu des hymnes et des cantiques spirituels, je les ai transportés dans cette cité de Rome, et je les ai déposés dans l'église que j'ai récemment construite, en l'honneur de saint Etienne et de saint Sylvestre, sur l'emplacement de la maison dans laquelle je suis né, où j'ai été élevé et que mon père m'a laissée en héritage. » Paul Ier avait transféré plus de cent corps. Ses successeurs, Etienne III et Hadrien Ier, ne le suivirent pas dans cette voie. Hadrien Ier entreprit même de rendre aux sanctuaires des catacombes leur ancienne importance, Léon III l'imita, mais Pascal Ier constatant l'inutilité de tant d'efforts transféra dans Rome, le 20 juillet 817, deux mille trois cents corps, et ses successeurs firent de nouvelles translations. Dès la première moitié du IXe siècle, les cimetières cessèrent d'être des lieux de pèlerinage, les ruines s'y accumulèrent, l'oubli les ensevelit bientôt complètement [1] et leur emplacement même se perdit à mesure que la pesante nuit du moyen âge se faisait plus épaisse. Nous avons raconté, au début de ce livre, comment, pour les catacombes, le XVIe siècle fut, véritablement, *la Renaissance*.

Tandis que les catacombes romaines tombaient en oubli, un système important d'excavations se développait aux environs de Syracuse. Joseph Führer y a étudié jusqu'à soixante-dix catacombes, mais plusieurs oratoires lui ont échappé. Le percement de cimetières souterrains avait commencé à Syracuse dès le IIIe siècle, cependant il ne prit une véritable importance qu'au IVe siècle, aussi la plupart d'entre eux présentent un type uniforme [2] (fig. 91).

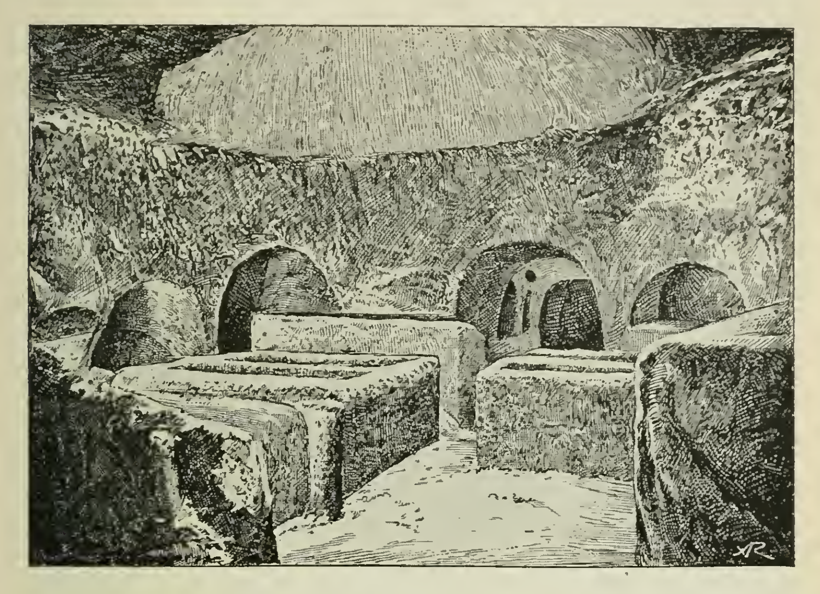
Les anciennes nécropoles s'étendent sur un réseau de plus de soixante kilomètres. La plus considérable de toutes, la catacombe San-Giovanni, est aussi la plus digne d'attention [3]; elle s'étend en

1. Aux XIe et XIIe siècles on ne connaît plus que quatre ou cinq cimetières qu'on ne visite guère ; au XIVe, trois seulement ; au XVe, un seul, le *coemeterium ad Catacumbas* sous l'église Saint-Sébastien.

2. F. Cavallari et A. Holm, *Topografia archeologica di Siracusa*, in-fol., Palermo, 1883, p. 363 sq. : *Cenni sommari sulle catacombe siracusane.*

3. Cr. Cavallari, *S.-Giovanni fuori le mure di Siracusa e i monumenti annessi.* Palermo, 1887, dans *La Sicilia artistica ed archeologica*, 1887, t. I, p. 21-24 ; Is. Carini, *Le catacombe di S.-Giovanni in Siracusa e le memorie del papa Eusebio*, dans la même revue, 1889, t. III, p. 51 sq. ; P. Orsi, *Esplorazioni nelle catacombe di S.-Giovanni e in quelle della vigna Cassia presso Siracusa*, dans *Notizie degli scavi*, 1893, p. 276 sq., 316 sq. ; *Nuove esplorazioni nelle catacombe di S.-Giovanni nel 1894 in Siracusa*, dans *Notizie*, 1895, p. 477 sq., 516 ; *Gli scavi a S.-Giovanni di Siracusa nel 1895*, dans *Römische Quartalschrift*, 1896, t. X, p. 1 sq. ; J. Führer, *Eine wichtige Grabstätte der Katakombe von*

grande partie sous les jardins du couvent des frères Mineurs et doit son nom à l'Église San-Giovanni, bâtie vers le temps de Normands [1]. De cette église un escalier conduit dans la crypte de Saint-Marcien,



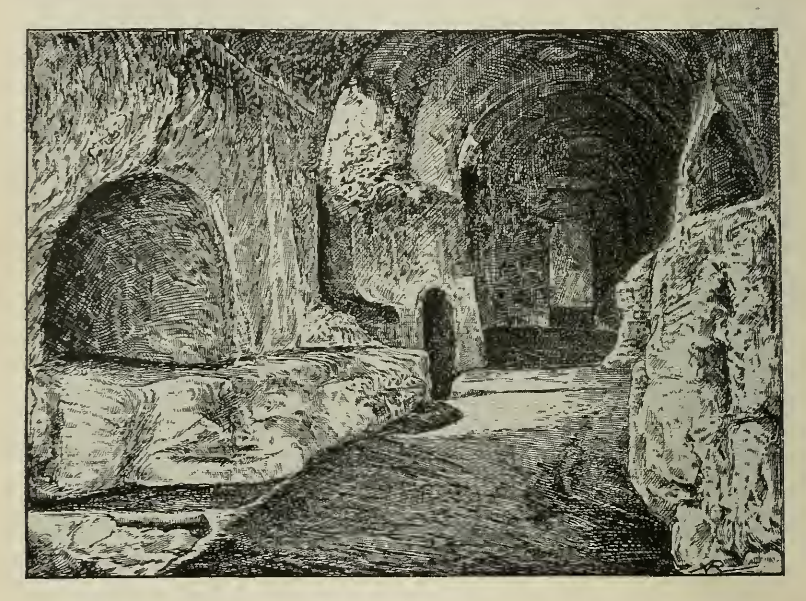
93. — Rotonde *delle selle vergini*, dans la catacombe San-Giovanni, d'après *Abhandlungen der philosoph-philologisch. Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1897, t. xx, pl. vii, n° 1.

qui remonte au ive siècle, mais qui a subi au moyen âge de notables modifications. Près de ce sanctuaire se trouvent des excavations

S.-Giovanni bei Syrakus, in-8°, München, 1896; V. Schultze, *Archäol. Studien über altchristl. Monumente*, in-8°, Wien, 1880, p. 121, 126-130, 133-135 : *Die Katakomben von Syrakus*, R. Garrucci, *Storia*, t. ii, p. 123; Demetrio Salazaro, *Studii sui monumenti dell' Italia meridionale dal IV al XIII secolo*, Napoli, 1878, part. II, p. 65; Armellini, *Cimiteri*, p. 722; J. Führer, *Zur Grabschrift auf Deodata*, in-8°, München, 1896.

1. G. Smirke, *Church of S. John in Syracuse*, dans *Archaeologia*, 1834, t. xxv, p. 275; cf. Lancia di Brolo, *Storia della Chiesa in Sicilia nei dieci primi secoli del cristianesimo*, in-8°, Palermo, 1880, t. i; D. Bartolini, *Le catacombe di Siracusa confrontate nelle loro forme architettoniche e nei monumenti che le adornano con i sotterranei cimiteri della Chiesa romana. Dissertaz. letta nella pontif. rom. Accad. di archeologia, 29 apr. 1847*, dans *Viminale*, t. i, 1847, n. 5, 6. Matthia di Martino, *Le catacombe di Siracusa in recenti studi ed illustrazioni*, p. 159, ne croit aucune catacombe antérieure au ive siècle; de plus, il soutient que le groupe des catacombes de Santa-Maria, Cassia et San-Giovanni forme, architectoniquement, deux groupes : 1° Santa-Maria et la partie orientale de Cassia; 2° San-Giovanni et la partie occidentale de Cassia.

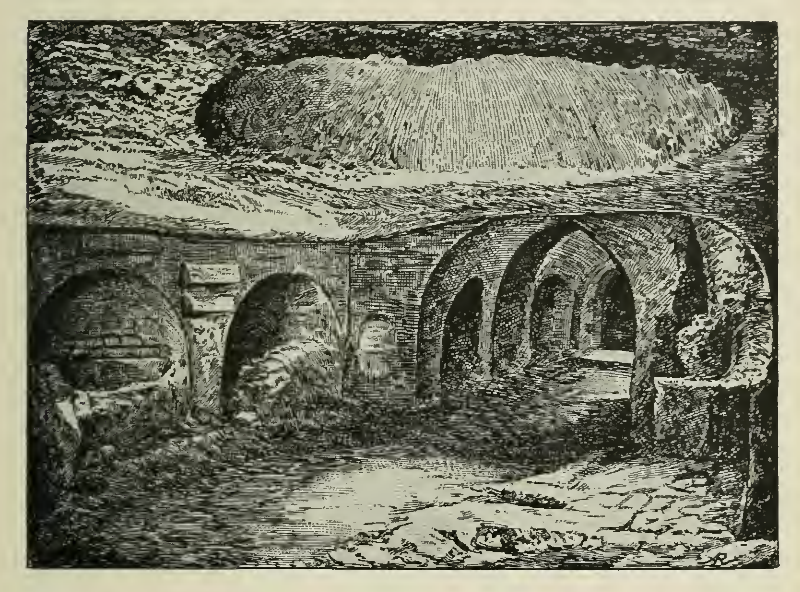
servant, pour ainsi dire, d'*atrium* à la catacombe San-Giovanni. Celle-ci présente, au point de vue architectonique, plus d'intérêt que les excavations romaines. Dès l'origine, un plan d'ensemble paraît avoir été conçu et poursuivi méthodiquement; on a dû même prévoir les dispositions à prendre en cas d'expansion considérable. La nature du sol, beaucoup plus compacte et solide que le tuf romain, permettait le tracé de vastes galeries. Les sépultures se trouvent à douze mètres de profondeur au-dessous du sol. L'étude du plan de



94. — Deuxième entrée de la catacombe San-Giovanni avec l'embouchure de l'ancien aqueduc (vue du seuil du corridor), d'après *Abhandlungen*, pl. v, n° 1.

San-Giovanni inculque bien l'idée d'une nécropole, au sens étymologique du mot, avec ses voies principales et ses voies secondaires de communication. La rue principale suit la direction est-ouest, d'autres rues moins importantes la traversent à plusieurs reprises. Le cimetière n'a pas été creusé dans un sol vierge; antérieurement à sa création le terrain était traversé par un aqueduc; de nombreuses citernes furent utilisées en guise de tombes. Dans la partie du cimetière voisine du noyau central on trouve plusieurs salles en rotonde, des excavations spacieuses et des chambres funéraires. Cette région se fait remarquer entre toutes par ses grandes tombes et les sarcophages taillés dans la roche ou complètement isolés. Dans le noyau primitif on s'est visiblement préoccupé de la condition sociale

de ceux qui seraient inhumés et on a réservé cette partie aux personnages notables ou riches. Dans la grande rue désignée sous le nom de *Decumanus maximus* et dans les rues adjacentes on a réservé des places aux tombes saintes auxquelles on concédait plus d'espace et une ornementation plus importante. Mais le temps contraria un peu ces dispositions. Dans le seul *Decumanus maximus* on a mis à jour 178 tombes surajoutées à la plinthe des tombes primitives



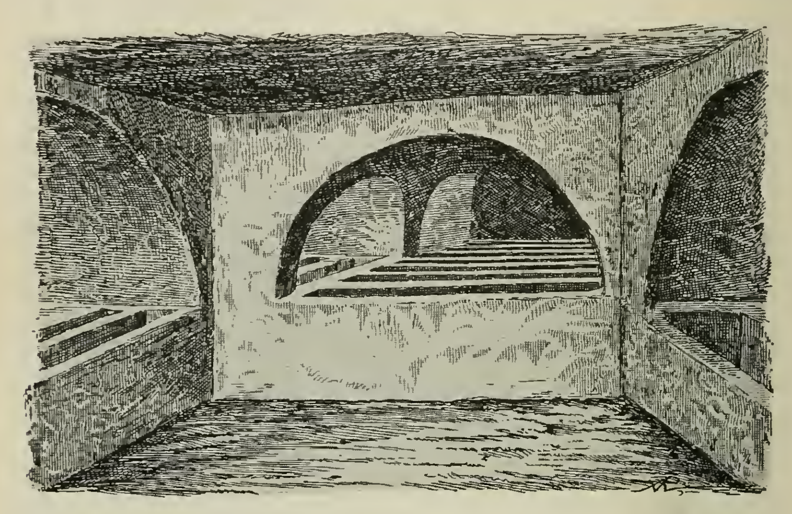
95. — Grande salle au sud du deuxième corridor au nord de la galerie principale du cimetière de San-Giovanni (avec la perspective du *Decumanus minor*), d'après *Abhandlungen*.

ou dans l'aire du corridor. Dans les parois des corridors les *loculi* disposés sur plusieurs rangs étaient presque exclusivement réservés aux enfants tandis que, primitivement, les adultes obtenaient un *arcosolium* pouvant servir de tombeau de famille [1]. Peu à peu, les espaces destinés à rester libres furent envahis (fig. 93, 94, 95).

San-Giovanni représente bien le type des catacombes de Syracuse au IVe siècle, car les catacombes de Santa-Maria-di-Gesù et de Cassia sont un peu plus anciennes. Le *Decumanus maximus* divise la nécropole par une longue rue en droite ligne mesurant 106 mètres de longueur depuis la porte d'entrée ; sa largeur varie entre 2 m 50 et 4 mètres, sa hauteur moyenne est de 2 m 70.

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2784.

Six galeries s'amorcent à angle droit sur le côté nord et six sur le côté sud ; elles donnent accès dans les diverses régions. Les parois du *Decumanus maximus*, depuis l'entrée jusqu'à la sixième galerie septentrionale, n'offrent que des *loculi* parmi lesquels un nombre considérable de *loculi* d'enfants. L'explication de cette particularité se trouve dans le fait que du côté occidental le nombre des corridors unis les uns aux autres par des tombes traversant le massif rendait



96. — Hypogée aux *Cappuccini*, d'après *Römische Quartalschrift*, 1900, t. XIV, p. 190, fig. 4.

impraticable l'ouverture dans les parois d'*arcosolia* dans la direction du nord au sud. La partie orientale de la catacombe semble moins ancienne que la partie occidentale qui, surtout entre les 1er et 2e corridors, présente un grand nombre d'épitaphes importantes. Le sol a été défoncé pour recevoir un nombre considérable de sépultures [1], la place devenait rare et précieuse, on se pressait, et ces sépultures, que tous foulaient aux pieds, furent le partage des petites gens. Une fosse mesurait entre 60 et 90 centimètres ; parfois on y réunissait plusieurs défunts, une famille peut-être, adultes et enfants rapprochés (fig. 96) [2] ; on la recouvrait de tuiles ou de dalles de pierre cimentées pouvant supporter le poids des passants. On a compté cent soixante-quatre tombes disposées sans ordre et tracées dans le sens de la rue de l'est à l'ouest, quelques-unes légèrement obliques

1. C'est le contraire qui a eu lieu à la catacombe Cassia et à la catacombe Führer.

2. Une fosse de ce genre mesurait 0 m 70 × 2 m 30.

et treize du nord au sud; les cadavres étaient tournés à l'ouest ou au sud [1].

La découverte de régions nouvelles et inexplorées dans les catacombes Cassia et Santa-Maria-di-Gesù, en 1894, a été complétée par celle d'une série de petites catacombes et d'hypogées indépendantes ayant appartenu à des familles ou à des corporations et situés aux environs des Cappucini et de San-Giuliano [2]. Quelques-uns étaient bien conservés et ont donné de grandes clartés sur les excavations syracusaines. C'est un groupe entièrement distinct, à tous points de vue, topographie, superficie, architecture, richesse et variété ornementale, du groupe de Santa-Maria-di-Gesù, Cassia et San-Giovanni. Chronologiquement, ce dernier groupe est plus ancien; après les ravages des Arabes et des carriers une douzaine environ de ces hypogées subsiste, mais leur nombre devait être plus grand [3]. D'après M. Paolo Orsi, ces hypogées marquent la transition entre les hypogées païens et les premières catacombes chrétiennes. Ils offrent un ensemble de traits communs assez remarquable: corridor central flanqué d'*arcosolia* polysomes, d'abord cruciformes, déformés ensuite: pauvreté du travail et du mobilier; absence absolue d'ornementation, marbre, mosaïque, symbole, épitaphe. On ne rencontre que des lampes. En réalité, ces hypogées sont plus récents que les grandes catacombes; ils sont l'ouvrage d'hérétiques ou de sectaires pauvres que l'état troublé de la Sicile entre le ve et le viie siècle ne laissait pas à même de se préparer d'autres tombeaux [4]. Entre les deux groupes dont nous venons de parler se trouve

1. P. Orsi, *Gli scavi a San-Giovanni di Siracusa nel 1895*, dans *Römische Quartalschrift*, 1896, p. 1-59, pl. I-IV; Cavallari, dans *Bull. della Commiss. di antichità e belle arti in Sicilia*, 1877, p. 22-27. Voici une rapide statistique des sépultures d'après le nombre de défunts qu'elles contenaient: un seul défunt, 25 sépultures; deux défunts, 39 sép.; trois défunts, 29 sép.; quatre défunts, 21 sép.; cinq défunts, 18 sép.; six défunts, 6 sép.; sept défunts, 7 sép.; huit défunts, 1 sép.; neuf défunts, 2 sép.; dix défunts, 1 sép.; en tout 485 cadavres pour 149 sépultures.

2. Dès le XVIIIe siècle, Gaetano della Torre, *Memorie per servire alla storia letteraria di Sicilia*, Palermo, 1756, t. I, p. 60; t. II, p. 5, 158, mentionne la présence de sépultures *nelle spiaggie dei Cappucini*.

3. P. Orsi, *Di alcuni ipogei cristiani a Siracusa*, dans *Römische Quartalschrift*, 1897, t. XI, p. 475-495.

4. Strazzula, *Dei ricenti scavi eseguiti nei cimiteri cristiani della Sicilia*, Palermo, 1896, p. 31-39. Dans ces catacombes le nombre des ensevelissements d'un défunt isolé dépasse tous les autres; P. Orsi, *Nuovi ipogei di sette cristiane et giudaiche ai Cappuccini in Siracusa con aggiunta di qualche monu-*

la *catacomba di Führer* respectée par les Arabes et demeurée intacte dans toute la partie que l'infiltration de la boue avait obstruée [1]. La catacombe de Molinello, percée dans un banc calcaire et d'une extrême pauvreté décorative, témoigne de l'incertitude ou même de l'absence complète de plan chez les *fossores*. On a creusé autour de *deux* centres et on s'est préoccupé ensuite de réduire la différence de niveau. Le point le plus bas de tout ce cimetière est le cubicule d'entrée. La région nord est fortement inclinée dans la direction de l'entrée. La différence de niveau entre les points extrêmes de la catacombe est de plus de deux mètres. Un fait semblable ne se rencontrerait pas dans toute l'étendue des catacombes romaines [2].

La Sicile compte beaucoup d'autres catacombes qu'il suffira de rappeler brièvement : Girgenti [3], Naro [4], Val d'Ispica [5], Catana [6], Palazzuolo [7], Palerme [8] et bien d'autres encore près de Lentini Ludomiro [9], Priolo, Granieri, Maccari, Ragusa ; mais celles-ci nous amènent en Italie. Nous y avons déjà parlé des catacombes de Naples, il faut y ajouter celles de Prata [10] et d'Atripalda [11].

mento ebraico delle regione, dans *Römische Quartalschrift*, 1900, t. XIV, p. 187-202, fig. 1-10; *Monumenti ebraici della regione siracusana*, p. 203-209, fig. 11-15.

1. P. Orsi, *La catacomba di Führer nel predio Adorno-Avolio*, dans *Römische Quartalschrift*, 1895, t. IX, p. 463-488.

2. P. Orsi, *Molinello, Catacombe cristiane*, dans *Notizie degli scavi*, 1902, p. 420-434. Cf. J. Führer, *Die Katakombe im Molinello Thal bei Augusta in Ost Sizilien*, dans *Röm. Quart.*, 1902, t. XVI, p. 205, pl. III-IV.

3. V. Schultze, *Die Katakomben*, p. 291 ; Armellini, *Cimiteri*, p. 733 ; Salinas, *Girgenti, Necropoli Gianbertone a San-Gregorio*, dans *Notizie degli scavi*, 1901, p. 29 sq.

4. V. Schultze, p. 294.

5. Voir *Appendice*, Sicile, aux catacombes de Syracuse.

6. P. Orsi, *Licodia Eubea cristiana*, dans *Röm. Quartals.*, 1898, t. XII, p. 288-289; *Notizie degli scavi*, 1893, p. 385 ; *An early christian Hypogeum, Catania*, dans *Journal of american Archeolog.*, 1894, t. IX, p. 433 sq.

7. V. Schultze, p. 295 ; Schultze, *Archaeol. d. altchr. Kunst*, p. 144.

8. V. Schultze, p. 298 ; Armellini, p. 729.

9. On trouve le catalogue des chambres sépulcrales près de Lentini dans J. Führer, *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, in-4°, München, 1897, p. 678, note 2. Pour Ferla, cf. Führer, *Altchristliche Begräbnisanlagen bei Ferla in Ostsizilien*, dans *Mittheil. der kaiserl. archäol. Instituts. Röm. Abtheil.*, 1902, t. XVII, p. 110-121, et plan p. 114..

10. V. Schultze, *op. cit.*, p. 301-303 ; Tagliatela, *Dell' antica basilica e della catacomba di Prata*, in-8, Napoli, 1878.

11. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t I, au mot ATRIPALDA.

Nous devons aussi accorder une mention à quelques chapelles souterraines. A Rosolini, c'est une véritable petite basilique à trois nefs taillée dans le rocher. Une des nefs latérales conserve les restes d'une tombe surmontée d'un baldaquin, l'autre nef garde quelques *arcosolia* [1]. Aux environs de Pantalica les petites chapelles appelées *San-Micidario*, *San-Nicolicchio*, la *Cappella del Crocifisso* [2] ; plus importante est la basilique, primitivement à cinq nefs, de *San-Foca*, près de Priolo, tandis que la *Casa Trigona*, près de Maccari, et *Santa-Croce Camarina* n'offrent rien de remarquable [3]. Quittant la Sicile pour l'Italie, nous trouvons près de Naples, à peu de distance de Castellamare, une chapelle souterraine, sorte d'hypogée creusé dans le tuf et dédié à saint Blaise. Il paraît vraisemblable que la destination primitive de cette crypte était une catacombe [4].

Diverses contrées nous offrent encore quelques catacombes dont le médiocre intérêt peut s'accommoder d'une simple mention. A Chalcis d'Eubée [5], à Funf-Kirchen en Hongrie [6], à Kertsch en Crimée [7], à Reims [8], une chambre sépulcrale ornée de fresques

1. Carmelo Scinto-Patti, *Di un monumento troglodite esistente in Rosolini*, dans *Annali dell' Accad. di sc., lett. ed arti di Catania*, 1880, t. II, p. 1-12; S. Cavallari, *Osservazioni su le basiliche e le catacombe in occasione delle scoperte fatte in quelle di Siracusa*, dans *Archivio storico Siciliano*, 1874, t. II, p. 204-214.

2. P. Orsi, dans *Notizie degli scavi*, 1895, p. 269.

3. J. Schubring, *Kamarina*, dans *Notizie degli scavi*, 1895, p. 527.

4. G. Cosenza, *Il cimitero e la cappella Stabiana di San-Biagio*, in-8°, Napoli, 1898; V. Schultze, *Die Katakomben*, p. 300; Stevenson, dans *Bull. di arch. crist.*, 1879, p. 36 sq. Castellamare possède aussi un cimetière, Armellini, *Cimiteri*, p. 714 sq. ; *Bull. di arch. crist.*, 1876, p. 36 ; 1879, p. 118 sq.

5. J. Strzygowski, *Reste altchristliche Kunst in Griechenland*, dans *Römische Quartalschrift*, 1890, t. IV, p. 2 ; cf. Lambakis, dans Ἑβδομάς, 1884, Δελτίον N. 28, 29; Strzygowski, Παλαιὰ βυζαντινὴ Βασιλικὴ ἐν Χαλκίδι, Athènes, 1889.

6. Köller, *Prolegomena in historiam episc. quinque ecclesiarum*, in-4°, Posonii, 1804, p. 25 sq. ; V. Schultze, *Die Katakomben*, p. 334-336 ; E. Henszlmann, *Die altchristliche Grabkammer in Funfkirchen*, dans *Mittheil. der kais. kön. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale*, Wien, 1873, t. XVIII, p. 57-83, 2 pl. ; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1874, p. 150-152, pl. VII-VIII.

7. J. Kulakowsky, *Eine altchristliche Grabkammer in Kertsch aus dem Jahre 491*, dans *Röm. Quartals.*, 1894, t. VIII, p. 49-87, 309-327, pl. II, III.

8. Lévêque De Pouilly, *Description d'un monument découvert dans la ville de Reims en 1738*, dans *Théorie des sentiments agréables*, in-8°, pl. I, II ; E. Le Blant, *Inscrip. chrét. de la Gaule*, 1856, t. I, p. 448-450.

découverte en 1738 et détruite en 1802 ; à Marseille, la crypte de Saint-Victor, quelques autres disséminées en Gaule et dont la date demeure douteuse [1].

En Afrique, on rencontre quelques catacombes, mais peu nombreuses et peu importantes. La plus remarquable est celle de Sallakta, en Tunisie ; et, près de Khenchela, au Djebel Djaffa ; celle-ci consiste en une galerie circulaire dans laquelle viennent déboucher d'autres galeries taillées dans un tuf assez friable ; les parois sont percées de *loculi* superposés que ferment des tuiles séchées au soleil. Sous l'une des basiliques de Kerbet-bou-Addoufen se trouve une longue galerie sépulcrale mesurant 60 mètres en longueur sur 2 mètres en largeur [2]. A Hadrumète une catacombe chrétienne vient d'être découverte ; on a reconnu l'existence de trois galeries de 40 mètres de long dont l'une, en partie dégagée, présente un couloir d'une largeur d'un mètre, aux parois garnies de cinq étages de *loculi*, les deux étages inférieurs sont demeurés intacts [3]. A R'ar Brid, au nord-est de Constantine, nous rencontrons une église taillée dans le roc [4].

Peut-être faut-il mentionner aussi la nécropole d'Apollonia [5], une chambre funéraire à Sidon [6] et les nécropoles chrétiennes de l'Isaurie [7]. La nécropole de Séleucie peut remonter vers le milieu du IVe siècle, « elle se compose de tombes irrégulièrement creusées dans les rochers qui s'étendent en dehors de la ville à l'ouest. Ces rochers sont d'un calcaire très poreux, facile à tailler. On y a percé un grand nombre de chambres sépulcrales à trois, six, quelquefois

1. Nous voulons parler des études de M. Léon Maître dans la *Revue de l'art chrétien*. Les défaillances critiques de l'auteur ne nous semblent pas autoriser l'adoption de toutes ses conclusions ; cf. *Revue de l'art chrétien*, 1904, p. 134-143.

2. H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, in-12, Paris, 1904, t. I, p. 55, note 1.

3. *Académie des inscr. et belles-lettres*, séance du 4 décembre 1903. Communication du Dr Carton.

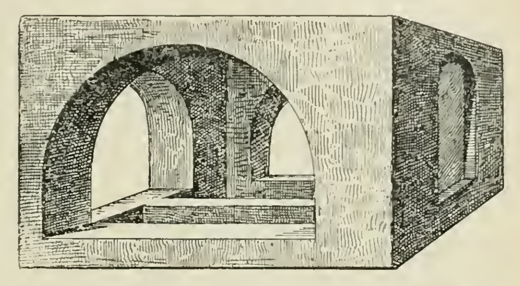
4. Jacquot, *R'ar Brid. Un sanctuaire souterrain*, dans le *Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, 1893, t. XXVIII, p. 125 sq. ; S. Gsell, *Monum. antiq. de l'Algérie*, in-8°, Paris, 1901, t. II, p. 249, n. 107.

5. H. Barth, *Wanderungen durch die küstländer des Mittelmeeres ausgefuhrt in den Jahren, 1845, 1846 und 1847*, in-8°, Berlin, 1849, t. I, p. 456 sq.

6. F. E. C. Dietrich, *Zwei sidonische Inschriften und eine altphönische Königinschrift*, in-4°, Marburg, 1855, p. 11, 17.

7. L. Duchesne, *Les nécropoles chrétiennes de l'Isaurie*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, 1880, t. IV, p. 195-205.

neuf et dix places. Les corps y étaient déposés le long des parois dans des sarcophages tirés de la roche elle-même. Cette disposition, qui rappelle un peu celle des chambres sépulcrales des catacombes romaines, présente cependant une particularité qu'il est bon de signaler. Tandis qu'à Rome les sarcophages naturels (*arcosolia*, sépultures *a mensa*) sont le plus souvent découpés dans les parois du souterrain, à Séleucia ils font toujours saillie. En évidant toute la grotte on a laissé au-dessus du sol un réseau de minces cloisons qui, tout autour des murs, limitent les emplacements destinés à chaque sépulture ; quelquefois au lieu d'une seule rangée de ces sarcophages naturels, il y en a deux, l'une intérieure à l'autre. Indépendamment de ces chambres sépulcrales, on rencontre encore un grand nombre de tombes isolées, *arcosolia* ou sarcophages ; ces derniers sont quelquefois isolés de tous les côtés et ne tiennent au rocher que par leur base : d'autres fois ils y sont plus ou moins engagés. La plupart de ces tombeaux portent des inscriptions. Une chambre sépulcrale à neuf places, six au-dessus du sol, tout autour de la chambre, trois creusées dans le sol même, offre au dehors des bancs taillés dans le roc formant une sorte de *triclinium* ou de salle à manger en avant de la grotte [1]. »



97. — Baldaquin au cimetière de San-Paolo, à Malte.

Il nous reste à dire quelques mots des catacombes de Malte [2]. Ces catacombes sont au nombre de sept, parmi lesquelles une seule présente quelque étendue, c'est la catacombe di San-Paolo. Les tombes présentent la caractéristique des sépultures phéniciennes nombreuses dans l'île, du moins pendant la période la plus ancienne des catacombes. Ce sont des chambres sur le sol desquelles les morts sont déposés comme sur un lit dont le chevet est indiqué par un ressaut de la pierre dans lequel une légère dépression indique la place de la tête. Les chambres ont reçu tantôt un seul, tantôt plusieurs

1. L. Duchesne, *Les nécropoles chrétiennes de l'Isaurie*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, 1880, t. IV, p. 196-197.

2. Pour la bibliographie des catacombes, voir l'Appendice : *Essai de classement de quelques monuments.*

cadavres. La décoration des catacombes maltaises offre peu de variété et peu d'importance. La disposition des tombes isolées les unes des autres a conduit à l'adoption d'une disposition ingénieuse. Généralement un groupe de deux tombes est surmonté d'un baldaquin formé au moyen de quatre *arcosolia* (fig. 97). La catacombe San-Paolo renferme une chapelle d'assez grandes dimensions [1].

II. CIMETIÈRES A CIEL OUVERT

Il nous reste, avant de terminer l'étude des cimetières chrétiens, à dire quelques mots des cimetières à la surface du sol, appelés cimetières « à ciel ouvert », ou *sub divo*. Le nombre et l'intérêt de leurs souvenirs sont très inférieurs de toutes façons à celui des cimetières souterrains. Ce fut Settelé qui en révéla l'existence [2] et fit connaître ceux de Sainte-Constance [3] et de Saint-Valentin, qu'il jugeait être les seuls. Le P. Marchi ajouta quelques indications au sujet du cimetière de Sainte-Cyriaque [4] et J.-B. De Rossi montra que ces cimetières avaient été nombreux et dignes d'attention [5]. Dès l'époque des persécutions, l'Eglise de Rome avait possédé quelques-uns de ces cimetières, mais nous avons eu déjà l'occasion de rappeler que c'était principalement en Afrique que les *areae* à ciel ouvert avaient été nombreuses et étendues [6]. Le monument dont les ruines dominent la voie Appienne et qui s'élève sur l'emplacement de la crypte de Lucine a peut-être été un mausolée chrétien [7]. Une circonstance s'oppose aujourd'hui à l'identification des mausolées et des cimetières chrétiens à ciel ouvert qui auraient pu subsister plus ou moins intégralement jusqu'à nos jours. L'obligation de dissimuler leur croyance contraignait les fidèles à ne faire usage dans ces cimetières que de symboles rares et énigmatiques, tandis qu'ils jouis-

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot MALTE.
2. *Atti della pontificia Accad. di archeologia*, t. II, p. 51-53. Sur Giuseppe Settelé, cf. *Roma sotterr.*, t. I, p. 64; *Römische Quartals.*, 1898, p. 333-360; 1899, p. 1-16.
3. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 962.
4. Marchi, *I monumenti*, pl. XLIII, XLIV, p. 225 sq.
5. *Roma sotterr.*, t. III, p. 393 sq.; *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 25-32; 1872, p. 98-100.
6. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2787 sq.
7. *Roma sotterr.*, t. I, p. 210; t. II, p. 367.

saient dans les catacombes d'une plus grande liberté [1]. A partir de la paix de l'Église, les cimetières à ciel ouvert se multiplièrent ; on en connaît aujourd'hui beaucoup parmi lesquels plusieurs sont assez bien conservés pour donner une idée suffisante de ces nécropoles, principalement ceux de Julia Concordia (= Porto-Gruaro) [2], dans le Frioul, et de Manastérine à Salone, en Dalmatie. On peut aussi mentionner celui de Sirmium en Pannonie et nous ne rappellerons que d'un mot les cimetières de Carthage, de Cherchel, et bien d'autres dont l'étude ne pourrait être entreprise avec un profit véritable qu'à la suite d'un inventaire complet des lieux d'inhumation et d'une description exacte des innombrables trouvailles qui y ont été faites [3]. Dans ces cimetières, outre les objets fournis par les fouilles, il faut tenir compte des cippes. Une inscription de la basilique cémétériale de Saint-Agapit, à Palestrina, fait allusion à ces cippes funéraires [4], que nous avons déjà signalés au cimetière du Vatican, qu'on rencontre à Antium [5], à Ravenne [6], à Fidène [7] et dans bien d'autres localités.

Rares à Rome, ces cimetières abondaient en Afrique. Chaque tombeau d'une famille aisée était entouré de son petit enclos où poussaient les fleurs. Le champ funéraire était coupé de grilles, de barrières de bois ou de marbre. Une peinture du cimetière de Cyriaque [8] montre en perspective une tombe ainsi entourée d'un jardinet avec sa clôture dont deux *hermulae* marquent les extrémités, afin de mieux rappeler les monuments à ciel ouvert. Des animaux paissent alentour, devant la palissade du petit enclos verdoyant. C'était ce qu'un ménage chrétien appelait dans une épitaphe : se retirer à la campagne, *in hortulis nostris secessimus*.

1. *Bull. di arch. crist.*, 1871, p. 84.

2. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 297. Celui d'Arles, les Aliscamps, est à peu près méconnaissable, *Id.*, t. I, col. 1211 sq. ; la meilleure étude sur Concordia est celle de Bertolini, *Scavi di antichità nell' area dell' antica Julia Concordia Colonia*, in-8°, Roma, 1881 ; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1874, p. 88-90.

3. Pour se rendre compte de la nature et de l'étendue d'une pareille enquête, il faut dépouiller le *Répertoire des travaux des Sociétés savantes de France*, de M. R. de Lasteyrie. Et cette enquête serait plus considérable encore en Italie. Peut-être l'Afrique, l'Espagne et l'Asie-Mineure, habilement fouillées, fourniront-elles un contingent appréciable.

4. O. Marucchi, *Guida archeologica dell' antica Preneste*, Roma, 1885, p. 150.

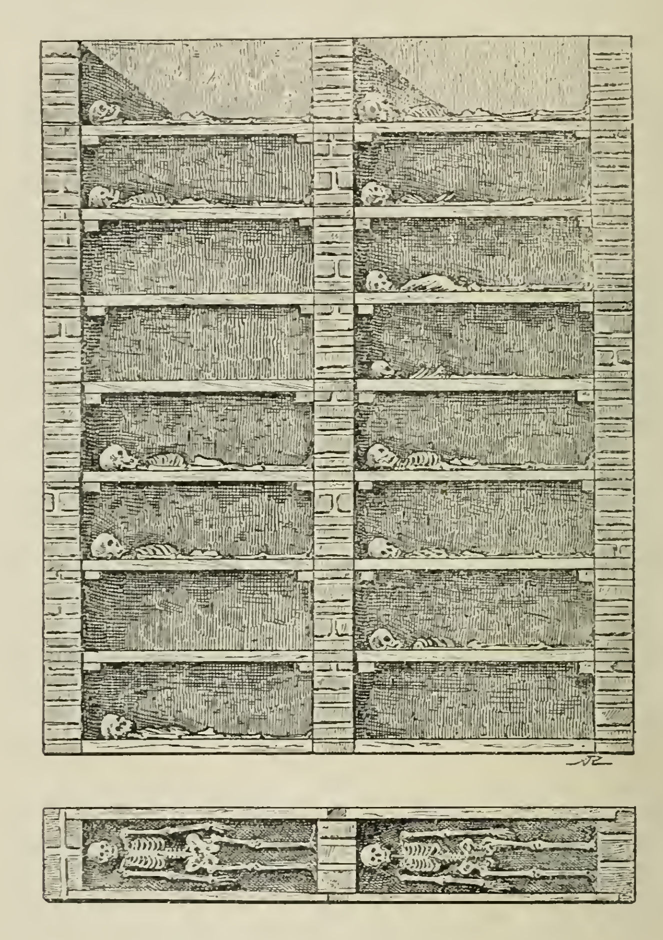
5. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I. col. 2488.

6. *Bull. di arch. crist.*, 1879, p. 102.

7. *Bull. di arch. crist.*, 1892, p. 43.

8. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 352.

Le mode d'inhumation diffère considérablement d'un cimetière à l'autre. Dans la Syrie centrale, que les missions scientifiques du marquis de Vogüé et de M. C. Butler nous ont fait si bien connaître, on trouve souvent une tombe au ras du sol se transformant en une



98. — D'après De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 94.

chambre funéraire, par exemple à Kokanâya [1], à Dana en Syrie ; à Césarée de Maurétanie on ensevelit dans un champ les divers membres d'une famille ou d'une communauté. « En mémoire de ceux dont les corps sont ensevelis dans ce lieu de repos, » dit une inscription : *in memoria eorum quorum corpora in accubitorio hoc sepulta*

1. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 808-811.

sun'[1]. A Thabraca, on a fouillé deux cimetières dans lesquels les tombes sont revêtues de grossières mosaïques et empilées sans ordre : même procédé à Sfax, à Lamta, à Fériana[2]. A Lambèse, une *area*, très probablement chrétienne, renfermait un grand nombre de sépultures. Les unes étaient de simples tombes en briques, disposées sur triple étage, les autres des sarcophages de pierre isolés ou formant groupes : un de ces groupes comprenait de 70 à 80 tombes sur trois rangs[3]. Ce système d'inhumation se retrouve à Rome. Il consiste en puits de maçonnerie divisés par étages (fig. 98). Les corps y sont couchés dans le sens de la longueur, sur des espèces d'étagères composées d'une dalle. Le puits s'appelait *forma*, d'où l'expression courante *introformas* pour désigner les logettes occupées par les cadavres[4]; ces logettes sont parfois au nombre de huit ou de dix[5]. La pierre qui fermait la *forma* était généralement beaucoup plus épaisse que celle qui fermait les *loculi* souterrains, elle était aussi plus large. Le cimetière de Saint-Gervais, à Vienne, dans le Dauphiné, remonte aux premiers siècles du christianisme en Gaule. « Parmi les sarcophages retrouvés, quelques-uns étaient d'un seul bloc ; la plupart se composaient de tuiles[6] ou de débris antiques. Sur plusieurs points les tombeaux avaient été superposés, et l'on avait souvent placé des corps entre les parois latérales. A l'exception d'un seul, qui regardait le sud, ils étaient régulièrement orientés suivant la coutume chrétienne. Bien que le cimetière n'eût pas été violé, aucune des [très nombreuses] épitaphes n'était placée d'une façon symétrique ; elles se trouvaient comme jetées au hasard sur les tombes, dans leur intérieur ou auprès d'elles[7]. »

A la surface du sol on voyait, par exemple, à Concordia ou aux Aliscamps, un grand nombre de sarcophages[8]. On les disposait ordi-

1. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2798.
2. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 716-717.
3. Moll, dans *Annuaire de Constantine*, 1858-1859, p. 216-217, pl. XI.
4. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 410 ; *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 25-32.
5. Certaines dalles de fermeture d'une *forma* donnent le nombre des étagères qu'elle renferme, par ex. : *biscandens*, *triscandens*. Voir pour les parois des *formae*, *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2776 sq.
6. Sur les toits de tuiles dans les cimetières, voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 963 et n. 3.
7. E. Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. II, p. 52, n. 403. La plupart des marbres de ce cimetière appartiennent au Ve siècle. A. Allmer et A. de Terrebasse, *Inscript. de Vienne*, 1875, t. II, part. 1, p. 21 sq., pl. 45 *bis*.
8. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1211, fig. 94, 297.

nairement à côté des basiliques ou des murs d'enceinte du cimetière. Des toits de tuiles, *teglata*, les abritaient ; ou bien on construisait au-dessus de ces sarcophages un petit toit supporté par des piliers, sorte de baldaquins qu'on appelait : *tugurium* ou *ciborium*. L'*area* de chaque cimetière renfermait un nombre variable de *cellae memoriae*, pourvues d'une ou de plusieurs absides [1] dont nous allons rencontrer des exemples mémorables à Salone et à Rome. Certains mausolées, comme ceux de Sainte-Hélène sur la voie Labicane [2] et de Sainte-Constance sur la voie Nomentane sont d'importants édifices.

Nous ne pouvons omettre de rappeler la nécropole d'El-Bagaouât, située à cinq kilomètres de la ville d'El-Khargeh, dans la grande Oasis. Le nombre des chapelles funéraires est de 180 à 200. Nous aurons l'occasion d'en reparler au cours de ce livre [3].

Le cimetière de Manastérine, à Salone [4], fouillé depuis quelques années seulement, va nous offrir un type très complet d'enclos funéraire à ciel ouvert [5]. L'enclos de 5.000 mètres carrés

1. *Cella absidata*, *cella trichora*, *pentachora*, *hexachora*, etc.

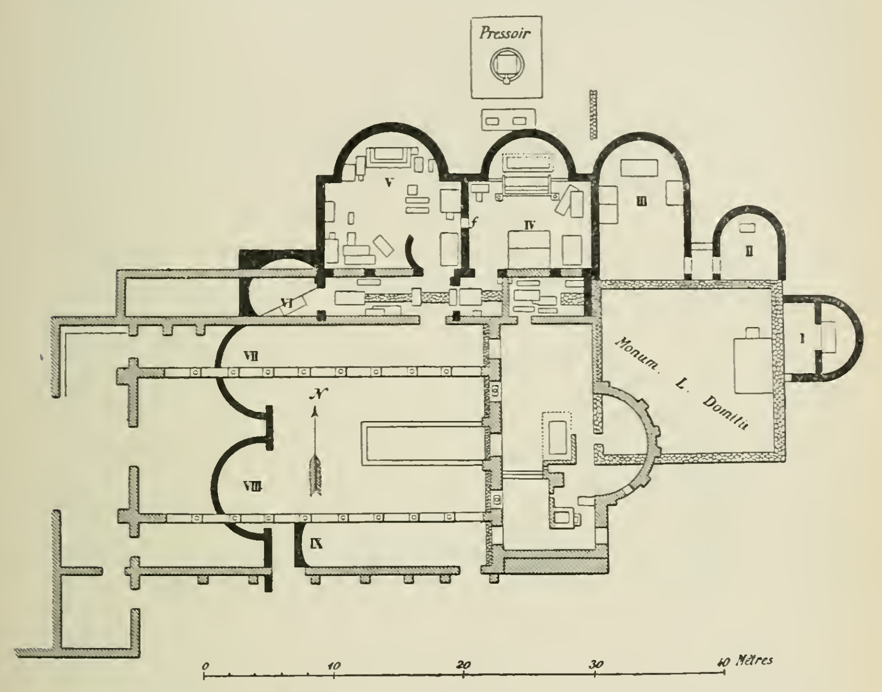
2. Marchi, *I monumenti*, pl. VI-VII, p. 45 sq.

3. Wl. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, in-4°, Saint-Pétersbourg. pl. II ; C. M. Kaufmann, *Ein altchristliche Pompei, in der libyschen Wüste. Die Nekropolis der « Grossen Oase »*, in-8°, Mainz, 1902 ; G. Rolfs, *Drei Monate in der libyschen Wüste*, in-8°, Cassel, 1875, p. 248.

4. La partie sur laquelle ont eu lieu les fouilles s'étend sur la déclivité du mont Kozjak, au nord de Salone, à cent mètres environ des murs de la ville. Le sol est marneux, avec une couche supérieure argileuse et ocreuse d'une épaisseur variable. L'enclos du cimetière est limité au nord par le rocher qui forme la pente de la montagne, au sud par des croûtes rocheuses qui courent de l'est à l'ouest parallèlement au mur de la ville. Les eaux ont entraîné les terres de la croupe de Kozjak et les ont répandues sur le cimetière où elles ont recouvert le sol antique d'une couche de 4 à 5 mètres. A l'époque la plus ancienne on accédait de la ville au cimetière par la porte occidentale, dite *Caesarea*, et par la porte orientale (*Andetria*) ; à partir du IIIe siècle, par les portes *Suburbia* et *Capraria* qui font face au cimetière. Une des deux voies traversait la partie sud de l'enclos, l'autre la partie est. Le cimetière est resté en usage jusqu'à la ruine de la ville, en 639. Il avait, à ses origines, passé par les phases bien connues des autres cimetières chrétiens ; d'abord domaine funéraire d'une riche famille de la ville, ayant conservé pendant les persécutions son caractère de propriété privée bien qu'il fût passé en réalité à l'usage de la communauté chrétienne, probablement érigée en collège funéraire, il dut devenir, après 313, la propriété officielle de l'Église de Salone.

5. L. Jelić, *Das Coemeterium von Manastirine zu Salona und der dortige Sarkophag des guten Hirten*, dans *Römische Quartalschrift*. 1891, t. V, p. 10, 105, 266, pl. II-V ; Bulić, *Scavi nell' antico cimitero cristiano di Manastirine a*

conserve des constructions de trois époques successives. La *basilica major* bâtie au v[e] siècle et restaurée au siècle suivant, dont nous ne nous occuperons pas, occupe le niveau le plus élevé ; l'*area martyrum*, enclos funéraire de forme elliptique, composé d'une série de



99. — Enclos funéraire de Manastérine, d'après *Römische Quartalschrift*, 1891, pl. II, fig. 1.

chapelles ou mausolées élevés entre le II[e] et le IV[e] siècle ; enfin le monument funéraire privé et les édifices d'une *villa* de la fin du I[er] siècle ou du début du siècle suivant. Au point de vue de nos études, l'enclos funéraire est d'une importance exceptionnelle. On y rencontre les sépultures de formes les plus variées, simples tombes, sarcophage avec ou sans base, tombeaux murés et chambres funéraires voûtées précédées du petit puits à clôture verticale ou à valve.

Salona, dans *Bull. di arch. e storia dalmata*, 1892, t. XV, p. 145 sq., pl. II ; L. Jelić, *Descrizione sommaria del cemetero di Manastirine*, dans la même revue, 1892, p. 156 sq. ; Fr. Bulić et Dr. L. Jelić, *Salona cristiana. Il cimitero cristiano a Manastirine di Salona*, 1894. Cf. J. Zeiller, *Les dernières fouilles de Salone*, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1902, t. XXII, p. 429-437 ; J. Zeiller, *Les derniers résultats des fouilles de Salone*, dans le même recueil, 1904, p. 132 sq.

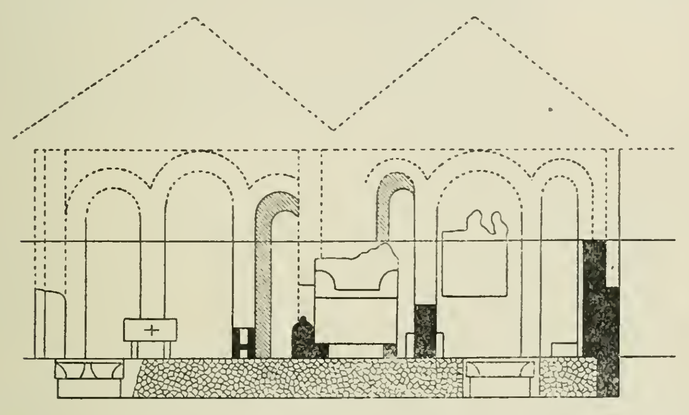
Le noyau du cimetière est le monument sépulcral de la famille du propriétaire du *praedium*. Près de ce monument s'élevaient d'autres constructions servant soit à l'habitation soit à l'exploitation. Le monument sépulcral est de forme quadrilatérale (14^m × 15^m). A gauche s'élevait la sépulture dont il ne subsiste que des fragments ; la décoration à fresques est entièrement ruinée. Un fragment de l'*epistilium* porte une belle inscription monumentale qui, complétée par quelques indications de l'épigraphie locale, permet de restituer la sépulture à L. Domitius. Devant cette chambre funéraire se trouvait une autre chambre plus large et quelques constructions ayant dû servir à l'exploitation du domaine agricole (fig. 99).

Les plus anciennes sépultures des simples fidèles sont disposées en deux groupes en dehors de l'enclos du monument funéraire de L. Domitius et à quelque distance de celui-ci. Le style et la paléographie invitent à reporter les sépultures vers la première moitié du IIe siècle. Outre ces tombes nous trouvons trois mausolées pourvus chacun d'un exèdre. L'un d'eux (I) à l'est, les autres (II, III) au nord du monument de Domitius. Ces trois mausolées furent érigés non en même temps, mais à trois reprises et furent détruits simultanément vers le milieu du Ve siècle. Le mausolée I a dû être érigé si on s'en rapporte à la construction, vers la première moitié du IIe siècle. Le mausolée II lui serait postérieur de quelques dizaines d'années, bien qu'antérieur à la fin du IIIe siècle [1], il fut probablement élevé entre les années 150 et 250. Le mausolée III, en raison de la relation où il se trouve avec celui qui le précède et celui qui le suit, ne remonte pas avant l'année 250 et ne se place pas après la paix de l'Église. Ces trois mausolées sont de véritables *celliae memoriae*, édifices aux lignes très simples destinés à recouvrir des sarcophages. Dans les chapelles I et II, le sarcophage occupe le centre de l'abside, dans la chapelle III, on a abrité quatre sarcophages. La chapelle IV présente un plus grand intérêt archéologique bien qu'elle soit moins ancienne que les précédentes. Son attribution au martyr Anastase le foulon paraît trop contestable pour que nous nous y arrêtions [2]. Elle ne peut être séparée de la chapelle V qui, bien qu'un

1. Le sarcophage adossé au côté droit de l'abside ne permet pas de reculer cette date. Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. III, n. 9579.

2. L. Jelić, *Descrizione sommaria del cimitero di Manastirine*, dans *Bull. di arch. e stor. dalmata*, 1891, p. 177 ; *Analecta bollandiana*, 1897, t. XVI, p. 499 ; Ch. Diehl, *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, in-12, Paris, 1901, p. 50 sq.

peu plus large, a été érigée en même temps, comme en témoigne l'appareil. Ici l'aspect est différent des chapelles I, II, III, et nous avons en réalité de petites basiliques avec leur portique soutenu par deux colonnes, leur nef avec l'indication des bas-côtés et l'abside relevée au-dessus du niveau de la nef. L'abside était décorée d'un arc soutenu par deux colonnes dont les bases se trouvent dans le prolongement de celles du portique de l'entrée. Entre ces colonnes se dressaient quelques degrés donnant accès à l'abside. La clôture placée à l'entrée de l'abside consistait en une plaque de marbre forée à jour et une porte au milieu appuyée à deux *hermulae* [1], qui



100. — Basiliques IV et V de l'enclos de Manastérine (élévation), d'après *Römische Quartalschrift*, 1891, pl. II, fig. 2.

soutenaient deux colonnettes portant le toit. On a très ingénieusement attribué la construction de cette chapelle IV aux premiers jours qui suivirent la paix de l'Église [2], mais puisqu'on peut élever contre cette interprétation des difficultés réelles, nous ne croyons pas devoir adopter cette chronologie trop précise. Les deux petites basiliques (IV et V) furent épargnées au Ve siècle lors de la construction de la *basilica major* à laquelle elles furent rattachées comme chapelles latérales. Les chapelles VI et suivantes ne sont pas antérieures à la seconde moitié du IVe siècle [3].

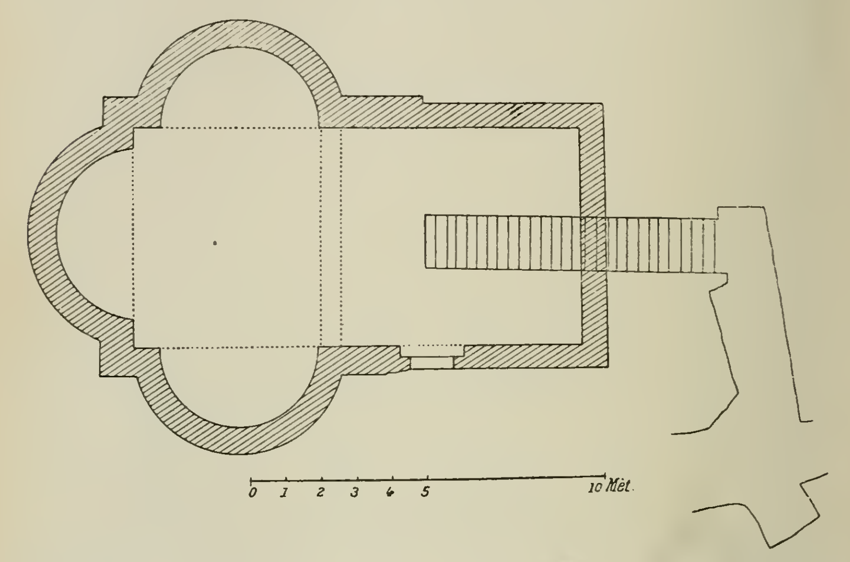
Il est regrettable que les difficultés qui s'opposent à l'attribution

1. Cf. *Dictionn. d'arch. chrét. et de liturg.*, t. I, col. 1503.

2. L. Jelić, *op. cit.*, p. 177. Les chapelles IV et V étant érigées sur un ancien *torcularium*, l'auteur y voyait l'application des détails donnés par les Actes ; *Sacro martyris potita corpore Asclepia... martyris corpus clam domi aliquamdiu detinuit* (c'est le pressoir) ; ... *deinde* (après la paix) *basilicam fecit et beatum martyrem in Salonitano territorio collocavit* (c'est la chapelle IV).

3. Une dixième chapelle, intitulée de Saint-Symphorien, n'est pas antérieure à la paix de 313.

de la basilique IV à Anastase le foulon nous interdisent d'accepter les conclusions légitimes qui en découleraient, à savoir que nos deux petites basiliques, n'étant pas postérieures à l'an 312, sont les types, à date certaine, les plus anciens que nous connaissions de basiliques chrétiennes (fig. 100). Nous nous bornons donc à signaler ce qu'aucun document, à notre connaissance, ne permet en ce



101. — Plan de l'exèdre de Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XLVI.

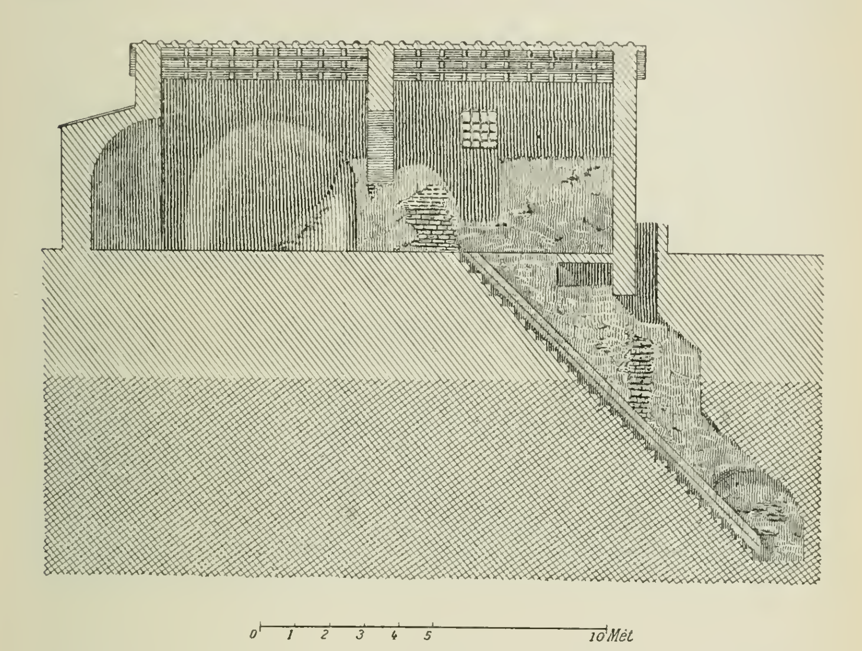
moment de démontrer. Salone possède un deuxième cimetière chrétien, celui de Marusinac qui renferme des débris appartenant à diverses époques. Les plus anciens peuvent remonter au IIIe siècle, ce sont les restes d'une ville romaine. On y remarque un mausolée de forme carrée contenant un sarcophage anépigraphe qui peut être antérieur à la paix de l'Église [1].

Nous venons de voir à Manastérine le cimetière se développant autour d'une petite basilique. On signale des faits analogues à Cirta et surtout à Rome. Au-dessus du cimetière de Callixte et près de son entrée principale on voit encore les ruines de nombreuses tombes à ciel ouvert [2]. On y voit même deux petites basiliques à

1. L. Jélić, *Anastasius cornicularius, der Märtyrer von Salona*, dans S. Ehses, *Sonderabdruck aus der Festschrift zum 1100 jährigen Jubilaüm des deutschen Campo Santo in Rom*, in-8°, Rome, 1897, p. 91.

2. Avec l'époque de la Paix, les tombeaux à ciel ouvert se multiplient ainsi que les oratoires à l'entrée des cimetières souterrains.

abside tréflée qui comptent parmi les plus anciens monuments du christianisme. Une de ces basiliques est dédiée à saint Sixte et à sainte Cécile, l'autre est le mausolée de sainte Sotère. La première paraît devoir être identifiée avec les *fabricae* qu'en 238, au dire du *Liber pontificalis*, le pape Fabien fit construire en grand nombre dans les cimetières. C'est une *cella memoriae* bâtie au-dessus des



102. — Coupe de l'exèdre de Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile, d'après Marchi, *I monumenti*, pl. XLVI.

tombeaux de saint Sixte et de sainte Cécile et dans laquelle les pèlerins s'arrêtaient avant de descendre dans les cryptes [1]. Détruite probablement pendant la persécution de Dioclétien, elle n'aura été rasée que jusqu'aux fondations et, sur celles-ci, on put réédifier, au IVe siècle, l'édifice actuel [2]. On voit que cet édicule était assis au-dessus de l'escalier conduisant dans la catacombe (fig. 101-102). Le mausolée de sainte Sotère ne diffère du précédent que par ses proportions et la possibilité d'un étage supérieur [3].

1. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 42; Marchi, *I monumenti*, pl. XLVI.

2. Il servait de cellier jusqu'au moment où l'identification qui fut faite par J.-B. De Rossi lui valut d'être déblayé et de servir d'entrepôt aux trouvailles de tout genre qu'on fait à Saint-Callixte.

3. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 45, col. 196, fig. 129; de Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, in-8°, Paris, 1860, p. 116.

Les deux petits monuments, malgré leurs dimensions exiguës, les altérations et les restaurations qu'ils ont eu à subir, doivent être classés parmi les monuments les plus précieux de la période des persécutions. Le type se retrouvera à Rome et ailleurs, au IVe siècle seulement ou plus tard [1]; il se développera et deviendra méconnaissable dans de grands édifices, c'est à Saint-Callixte que nous le rencontrons à l'heure de ses modestes débuts [2].

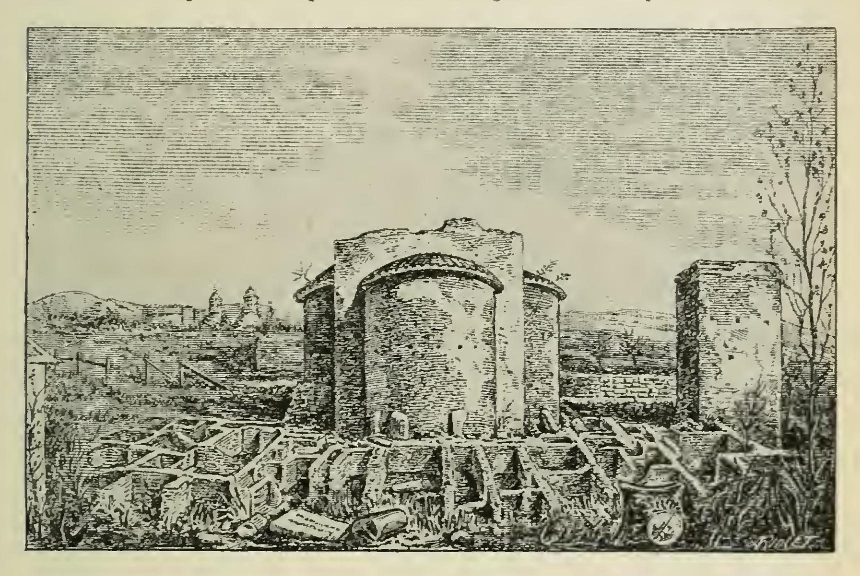
C'est moins la question topographique [3] que la question architectonique qui nous intéresse ici. La partie primitive, que les terres ont de très bonne heure recouverte et protégée contre les intempéries du temps et les maladresses des restaurateurs, se compose de briques de 0m 03 environ, liées par du mortier et mélangées avec quelques rares moellons de tuf. L'aspect de ce soubassement est celui des constructions antérieures à Constantin. Les restaurations successives ont altéré le caractère des deux édifices qui, à l'origine, n'étaient pas pourvus d'une salle rectangulaire précédant la triple abside, mais seulement d'un prolongement presque insignifiant dans cette direction. Primitivement, les deux *cellae* étaient à plan carré ; l'une des faces étant rectiligne, les trois autres curvilignes et formant absides. Une étude attentive de la chapelle de Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile a permis de reconnaître que son plan primitif était différent de ce qu'il est devenu à la suite des remaniements ou des réparations. Les angles étaient garnis de contreforts saillants à l'extérieur pour résister à la poussée de la voûte [4]. Les contreforts disparurent lors de la reconstruction de la chapelle et on ajouta alors la partie rectangulaire qui précède la triple abside. On renonça, semble-t-il, aussi à la voûte qu'on remplaça par un toit. Primitivement, la triple abside ne comportait ni mur de façade ni porte ; ceci n'a rien d'anormal. Les exèdres étaient ordinairement ouverts de la sorte ; la salle d'agapes funéraires d'un tombeau découvert en 1857 sur la voie Latine n'était également entourée de murs que sur trois faces, la quatrième face était large ouverte et encadrée de deux colonnes [5]

Devant la *cella* que nous étudions on a relevé sous terre les bases de deux colonnes [6] et deux chapiteaux d'ordre corinthien pou-

1. Marchi, *op. cit.*, pl. XLV.
2. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. III, p. 465, pl. XXXIX, n. 1, 2.
3. *Id.*, t. II, p. 279-280.
4. On en a retrouvé un fragment sous le pavement de l'édicule.
5. Petersen, dans *Annali dell' Instit. de corrisp. archeol.*, 1880, p. 350 sq.
6. Diamètre de l'une, 0m 33 ; de l'autre, 0m 39.

vant s'accorder avec le diamètre de ces colonnes, ainsi que deux chapiteaux plus petits. Il est vrai qu'ils ont pu faire partie de la décoration de l'*ecclesia S. Xysti* quand on allongea la chapelle tréflée et qu'on lui donna une façade. Cette addition et cette façade furent à leur tour détruites lors de la transformation de l'*ecclesia S. Xysti* en cellier à vin [1] (fig. 101).

En ce qui concerne le mausolée de sainte Sotère il semble douteux et même improbable qu'il ait été originairement privé de façade.



103. — Oratoire de Saint-Sixte-et-Sainte-Cécile, d'après De Rossi. *Roma soll.*, t. III, pl. XXXIX. n. 1.

Ce sera probablement à titre de mausolée, c'est-à-dire de construction relevant du droit privé, que cet édicule aura été épargné lors des démolitions de l'an 303, car on ne remarque aucune trace de restauration dans l'appareil. Seule la partie supérieure, à hauteur de l'imposte des arcs, a été remaniée afin de permettre la reconstruction de la voûte ; ce travail peut se rapporter au pontificat du pape Étienne II [2]. Alors peut-être aura été modifié le type primitif par la construction d'une chambre rectangulaire ou d'un vestibule là où ne se trouvait qu'un embryon de vestibule compatible avec les dimensions d'un quadrilatère central. De solides contreforts recevaient les

1. Les traces qu'on a pensé saisir d'une destruction très ancienne au ras du sol s'expliqueraient par l'application de l'édit de 303.

2. De Rossi, *Roma. sotterr.*, t. III, p. 31.

poussées d'une voûte assez élevée en forme de coupole ronde ou polygonale.

L'histoire des catacombes et des cimetières est étroitement unie à celle des pratiques funéraires et des rites liturgiques. Ce sujet, ramené ici aux proportions d'un chapitre, ne pourrait être présenté d'une manière satisfaisante que dans une série de volumes. Contraint d'omettre beaucoup de choses — et nous l'avons fait avec regret — il appartiendra au lecteur de tirer profit des sources que nous avons indiquées et d'approfondir ce que nous nous sommes trouvé dans l'obligation d'effleurer.

CHAPITRE III

LES ÉDIFICES CHRÉTIENS AVANT LA PAIX DE L'ÉGLISE

I. ÉGLISES DOMESTIQUES : INFLUENCE DES SYNAGOGUES ET DES HABITATIONS PRIVÉES

II. ÉGLISES CHRÉTIENNES

I. ÉGLISES DOMESTIQUES

Le document le plus ancien qui nous soit parvenu touchant l'histoire des origines de l'Église chrétienne nous fait connaître l'existence d'un groupe de trois mille adhérents environ dès le premier jour de la prédication des apôtres. Le texte des Actes a conservé un résumé du discours prononcé par saint Pierre. On y voit la préoccupation de distinguer au moyen d'une affiliation le groupe ainsi formé : « Sauvez-vous, disait-on, du milieu de la race perverse. Ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés [1]. » Voilà l'Église fondée. De très bonne heure nous y constatons la pratique de certains rites, puisque les affiliés « persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières » [2]. Ces rites s'accomplissaient « tous les jours dans le temple » [3], tandis que d'autres réunions, au cours desquelles on rompait le pain, avaient lieu « tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre » [4]. Eu égard au rapide développement de la communauté [5],

1. *Act. Apost.*, II, 36-40.
2. *Ibid.*, II, 41.
3. *Ibid.*, II., 46.
4. *Ibid.*, II, 46.
5. *Ibid.*, II, 47 : ὁ δὲ κύριος προσετίθει τοὺς σωζομένους καθ' ἡμέραν ἐπὶ τὸ αὐτό. Dès le matin de la Pentecôte on comptait déjà cent vingt fidèles, *Act.*, I, 15 ; mais

le nombre de ces maisons dut être bientôt considérable, car si les portiques du Temple, notamment le portique de Salomon qui dominait le val du Cédron, pouvaient suffire aux réunions des frères pendant les heures du jour [1], il n'en était plus de même lorsqu'on voulait prendre ensemble la nourriture [2] dans les maisons.

Nous entrevoyons dès maintenant l'existence de lieux de réunion, mais nous ignorons tout quant à leur installation. Chaque groupe différait probablement d'importance en raison de l'étendue des locaux qui lui étaient attribués. La maison dans laquelle les apôtres se trouvaient réunis le jour de la Pentecôte et d'où était parti le mouvement de conversions aura dû, à ce titre, jouir, dans l'Église naissante, d'une notoriété particulière. Peut-être les Églises domestiques — un certain nombre d'entre elles, au moins — auront-elles tenu à reproduire aussi exactement que possible les dispositions de l'appartement illustré par la venue de l'Esprit. C'était une salle située au premier étage d'une maison et pouvant recevoir cent vingt personnes au moins [3]. Nous ne savons rien au sujet du nombre, de la situation et des dimensions des Églises domestiques, mais nous pouvons remarquer que, dès lors, le mémorial de la Passion du Christ leur était réservé. Les rites que ce mémorial comportait ne

ce n'était qu'une fraction, puisque avant son ascension Jésus s'était montré à plus de cinq cents frères, I *Cor.*, xv, 6, dont un grand nombre pouvait habiter la Galilée où eurent lieu des apparitions, Marc, xvi, 7; Jean, xxi, 1 sq. Si on se confine dans Jérusalem on relève un premier chiffre de 3.000 personnes, *Act.*, ii, 41, parmi lesquelles plusieurs sont étrangères à la ville. *Ibid.*, ii, 7-11. Mais la fête finie et les étrangers partis, le mouvement de conversion continue. *Ibid.*, ii, 47. A peu de temps de là la communauté compte 5.000 associés, *Ibid.*, iv, 4 : καὶ ἐγενήθη ἀριθμὸς τῶν ἀνδρῶν ὡς χιλιάδες πέντε; enfin *Ibid.*, v, 14, il est dit que μᾶλλον δὲ προσετίθεντο πιστεύοντες τῷ κυρίῳ, πλήθη ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν, et encore, *Ibid.*, vi, 1 : ἐν δὲ ταῖς ἡμέραις ταύταις πληθυνόντων τῶν μαθητῶν..., vi, 7 : καὶ ἐπληθύνετο ὁ ἀριθμὸς τῶν μαθητῶν ἐν Ἰερουσαλήμ.

1. *Act.*, iii, 11; v, 12.

2. Pour la cérémonie d'initiation par le baptême, on se conformait probablement à la pratique établie par Jean le Précurseur et à laquelle Jésus lui-même s'était soumis; on descendait jusqu'au Jourdain (30 kilomètres).

3. *Act.*, i, 13, 15. Les disciples étaient réunis εἰς τὸ ὑπερῷον, mais la maison entière était occupée par les fidèles : ἐπλήρωσεν ὅλον τὸν οἶκον. On a pensé soulever une difficulté en opposant cette chambre au premier étage à l'*atrium* du rez-de-chaussée dont nous verrons plus loin l'importance dans les origines des lieux de culte chrétiens. L'explication se trouve dans la diversité des usages entre l'Occident et l'Orient. Ici, les appartements de cérémonie étaient ménagés dans la partie supérieure de la maison; là, on y reléguait les esclaves, les ateliers, et l'*atrium* égalait en dignité τὸ ὑπερῷον.

s'accommodaient pas sans doute avec l'activité turbulente qui régnait sous les portiques du Temple et empêchait le recueillement [1].

Au moment où s'éleva la première persécution — toute locale — nous constatons l'existence des églises domestiques dans lesquelles Saul de Tarse s'introduisait de force [2]. Dans les villes qui, comme Damas, comptaient quelques disciples de Jésus [3], les églises domestiques présentaient un caractère plus clandestin qu'à Jérusalem [4]. C'est dans cette ville, à l'occasion de la conversion de saint Paul, que nous voyons celui-ci prendre l'initiative des prédications chrétiennes dans les synagogues [5]. Dès ce moment, on constate parmi les chrétiens l'intention d'approprier à leurs rites un lieu officiel du culte. Cette tentative pour sortir de la période embryonnaire des églises domestiques est très claire. Si nous suivons l'apôtre Paul dans ses premières prédications, nous le rencontrons constamment dans les synagogues. A Damas [6], à Antioche de Pisidie [7], à Iconium [8], à Thessalonique [9], à Beroé [10], à Athènes [11], à Corinthe [12], Paul inaugure sa prédication chez ses compatriotes dans le lieu et au jour où il sait devoir les rencontrer et, dans toutes ces circonstances, ses paroles ne laissent subsister aucun doute sur son dessein. Il ne vient pas recruter des dissidents et détacher les partisans d'un schisme afin d'organiser, par leur moyen, une secte; il propose à ses anciens coreligionnaires de croire en masse au Christ. Sur leur refus, il se résout à laisser la synagogue à sa destinée, non sans renouveler la tentative dans chaque ville où il entre. Repoussé partout, il est contraint d'en revenir aux églises domestiques que nous voyons à Troade, où l'assemblée se tient dans un troisième étage [13], à Rome, où elle a lieu chez Aquilas et

1. *Act.*, II, 46; III, 11, 12; V, 21, 42; cf. XIX, 9.
2. *Ibid.*, VIII, 3.
3. *Ibid.*, IX, 20.
4. *Ibid.*, IX, 2.
5. *Ibid.*, IX, 21.
6. *Ibid.*, IX, 21.
7. *Ibid.*, XIII, 14, 45, 50.
8. *Ibid.*, XIV, 1, 2.
9. *Ibid.*, XVII, 1, 2.
10. *Ibid.*, XVII, 10.
11. *Ibid.*, XVII, 17.
12. *Ibid.*, XVII, 4; et encore à Ephèse, *Ibid.*, XVIII, 19; XIX, 8.
13. *Ibid.*, XX, 6-9 : εἰς τὸ ὑρερῷον.

Prisca [1], à Colosses, chez Nympha [2] et chez Philémon [3]. Cependant, nous croyons rencontrer de nouveau la distinction établie à Jérusalem entre les réunions dans le Temple et les réunions dans les maisons privées ; à Éphèse, l'apôtre Paul fait choix pour son enseignement d'un lieu public, la « Salle de Tyrannos » [4].

Tout ce que les écrits apostoliques nous apprennent au sujet des relations établies entre les premières communautés chrétiennes et les synagogues, concourt à démontrer l'existence d'un dissentiment irréductible se manifestant par une aigreur croissante entre Juifs et fidèles. Dans le sein même de l'Église naissante, le tour d'esprit judaïsant de quelques-uns avait promptement soulevé le mécontentement [5]. A la suite d'un compromis auquel on prit soin de donner l'apparence d'une concession bénévole [6], l'élément helléniste fut introduit dans les cercles gouvernants de la communauté [7], sans y égaler toutefois en autorité la génération des apôtres. Mais, parmi les hellénistes, se trouvaient des hommes jeunes, entreprenants, avides d'action et de conquêtes, qui contribuèrent à orienter l'Église vers des horizons plus vastes que ceux auxquels se serait volontairement borné le noyau galiléen. Tandis que, hargneux et mesquins, les judaïsants continuaient à végéter, les autres, Juifs et hellénistes, sous l'irrésistible impulsion d'un nouveau venu, l'apôtre Paul, se tournaient résolument vers la Gentilité [8], c'est-à-dire délaissaient la civilisation juive pour la civilisation grecque.

Diverses mesures prises vers la même époque consommèrent la séparation entre le vieil esprit judaïque et l'esprit chrétien [9]. Pen-

1. *Rom.*, xvi, 5 ; I *Cor.*, xvi, 19. Dans *Philipp.*, iv, 22 : οἱ ἀπὸ τῆς Καίσαρος οἰκίας, il ne s'agit pas d'une église domestique installée dans le palais, mais de la *familia* ; de même dans *Rom.*, xvi, 10, 11. Cf. Holtzmann, *Die Ansiedelung des Christentums in Rom*, dans *Gelzer's Monatsblättern*, 1869, t. xxxiii, et dans Wirchow und Holtzendorff *Sammlung gemeinverständl. Vorträge*, ix, 1874 ; H. Schultz, *Die Adresse der letzten Kapitel des Briefes an die Römer*, dans *Jahrb. f. deutsch. Theol.*, 1876, t. xx, p. 104 sq.

2. *Coloss.*, iv, 15.

3. *Phil.*, 2.

4. *Act.*, xix, 9 : καθ' ἡμέραν διαλεγόμενος ἐν τῇ σχολῇ Τυράννου. Cf. W. M. Ramsay, dans Hastings, *Dict. of the Bible*, in-8°, Edinburgh, 1902, t. iv, p. 821.

5. *Act.*, vi, 1.

6. *Ibid.*, vi, 2, 4.

7. *Ibid.*, vi, 5, 6.

8. *Ibid.*, xiii, 46-47 ; xviii, 6.

9. La plus radicale de ces mesures fut prise à l'occasion de la circoncision.

dant un temps, celui-ci avait été menacé de subir l'influence des maximes qui prévalaient dans la fraction judaïsante de l'Église de Jérusalem, mais il avait triomphé de la crise et écarté définitivement le péril. Dans l'hypothèse du contraire, que serait-il arrivé ? Les efforts isolés et timides de quelques groupes juifs pour se donner un art ont abouti à des pastiches [1], mais la sève jeune et vigoureuse du christianisme infusée dans le vieux tronc judaïque, rébarbatif à toute forme d'art, se fût-elle écoulée sans laisser de traces, ou bien eût-elle éclaté en une germination artistique aussi abondante qu'originale ? Nul ne peut le dire. Renan pensait que « si le christianisme fût resté juif, l'architecture seule s'y fût développée, ainsi que cela est arrivé chez les musulmans ; l'Eglise eût été, comme la mosquée, une grandiose maison de prière, voilà tout. Mais transporté chez des peuples amis de l'art, le christianisme devint une religion aussi artistique qu'il l'eût été peu s'il fût resté entre les mains des judéo-chrétiens » [2]. Vers le premier quart du IIIe siècle, la séparation entre l'Église et la Synagogue apparaît définitivement consommée, mais depuis un siècle et demi, c'est-à-dire depuis « la

1. Un groupe de onze synagogues de Galilée a été relevé sur un rayon peu étendu par H. H. Kitchener, *Synagogues of Galilee*, dans *Palestine Exploration Fund, Quart. Stat.*, 1878, p. 125. Ces synagogues appartiennent à un laps de temps assez réduit pour ne fournir guère autre chose que l'argument d'un unique monument. Leur construction et leur décoration semblent n'avoir d'autre préoccupation que de contredire aux prescriptions juives ; ainsi ce groupe monumental, en apparence si important pour l'histoire des origines de la basilique chrétienne, n'a paru devoir être mentionné que pour être écarté. Cf. G. Baldwin Brown, *From the schola to the cathedral, A study of early christian architecture and its relations to the life of the Church*, in-8°, Edinburgh, 1886, p. 96. On est fondé à croire que ces synagogues ont été élevées entre 150-300 après J.-C. par ordre des empereurs sans que les juifs aient concouru à la construction. Le plan, la main-d'œuvre, l'ornementation sont romains. Cf. C. R. Conder and H. H. Kitchener, *The survey of western Palestine. Memoirs*, in-4°, London, 1881, t. I, p. 230, 240, 252, 396, 402, 414 ; E. Renan, *Mission de Phénicie*, in-4°, Paris, 1864, p. 780 ; K. Lange, *Haus und Halle*, in-8°, Leipzig, 1885, p. 277 sq. Les autres traces d'un art juif en matière architecturale, que nous pouvons noter, sont étrangères au peuple juif qui se borne à une adaptation plus ou moins servile ; en outre elles sont trop tardives pour avoir exercé une influence quelconque sur les chrétiens déjà complètement émancipés. Le monument le plus « représentatif » d'un art juif est l'hypogée de Palmyre datant de l'année 259 de notre ère. Cf. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, in-8°, Leipzig, 1901, p. 11.

2. E. Renan, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, in-8°, Paris, 1883, p. 540.

jalousie »[1] sanglante de l'an 64, la rupture était accomplie de fait[2]. A partir de cette époque, on ne relève aucun fait qui témoigne de la persistance, entre Juifs et chrétiens, de ces rapports amicaux grâce auxquels une influence peut s'exercer. Cependant plusieurs indications qu'on ne saurait négliger donnent lieu de penser que les premiers édifices du culte chrétien ont subi dans une certaine mesure l'influence des synagogues au point de vue monumental[3].

INFLUENCE MONUMENTALE DES SYNAGOGUES

Parmi les expressions les plus anciennement en usage pour désigner les communautés chrétiennes et leurs lieux de réunion, nous rencontrons le terme de « synagogue »[4].

Dans les descriptions qui nous sont restées de quelques synagogues hors de la Palestine, nous trouvons diverses parties mentionnées, ce sont : le portique[5], le vestibule[6], la cour[7]. Une

1. Διὰ ζῆλον. Clément Rom., *I Cor.*, v, 4, 5, édit. F. X. Funk, in-8°, Tubingae, 1887, t. I, p. 66, 68.

2. D. Leclercq, *Juifs et chrétiens aux premiers siècles du christianisme*, dans *Les Martyrs*, in-12, Paris, 1905, t. IV, préface.

3. R. de Lasteyrie, *De l'origine des basiliques chrétiennes*, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1892, p. 8; 1893, p. 65. Mgr Duchesne fait observer qu'il y avait beaucoup d'analogie entre les synagogues et les églises chrétiennes. Les unes et les autres étaient des lieux d'assemblée, dépourvus d'autel et pourvus d'une estrade pour les lecteurs. M. Derenbourg confirme cette observation. M. Boissier fait remarquer que les fidèles avaient des lieux de réunion privés et que les synagogues n'auront pas exercé d'influence sur leur aménagement. M. de Lasteyrie constate que le plan des synagogues de Galilée diffère de celui des églises chrétiennes.

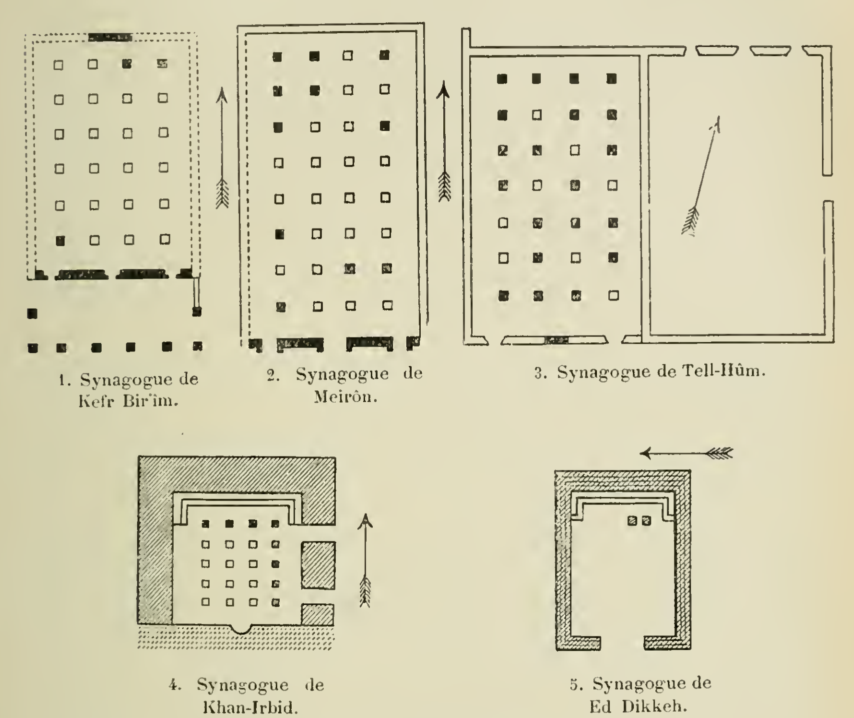
4. D. Cabrol et D. Leclercq, *Monumenta Ecclesiae liturgica*, in-4°, Parisiis, 1902, t. I, praef., p. XII. Cf. S. Épiphane, *Haeres*, XXX, 18 : συναγωγὴν δὲ οὗτοι καλοῦσι τὴν ἑαυτῶν ἐκκλησίαν καὶ οὐχὶ ἐκκλησίαν. A remarquer l'égale insistance qu'apportent les Pères et le Talmud sur la réunion fréquente de la communauté dans la synagogue, et pour les mêmes raisons. Cf. *Tr. Berakhot*, 6a, dans M. Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, in-4°, Paris, 1871, t. I, p. 240 : « La prière que l'homme adresse à Dieu ne produit son meilleur effet que dans la synagogue... » et ce qui suit. On retrouve à plusieurs reprises l'emploi de « synagogue » pour désigner l'église dans les *Fragmenta veronensia didascaliae apostolorum*, édit. Hauler, c. XXXI.

5. Ἐξέδρα, *Revue des études juives*, t. XVII, p. 236 sq., à Athribis (Égypte). Cf. Prestel, *Die Baugeschichte des jüd. Heiligthums*, in-8°, Strassburg, 1902.

6. Πρόναος, *Revue des études juives*, t. XXXIV, p. 148, à Mantinée.

7. Περίβολος τοῦ ὑπαίθρου, *Revue des études juives*, t. XIII, p. 236 sq., à Phocée.

description d'origine rabbinique de la synagogue d'Alexandrie emploie les termes : basilique [1], double colonnade [2], colonnade [3], par où nous voyons qu'il n'est pas sans exemple que les synagogues



1. Synagogue de Kefr Bir'îm. 2. Synagogue de Meirôn. 3. Synagogue de Tell-Hûm. 4. Synagogue de Khan-Irbid. 5. Synagogue de Ed Dikkeh.

104. — 1, 2, 3 et 4, d'après C. R. Conder et H. H. Kitchener, *The Survey of western Palestine*, t. I, p. 231, 252, 415, 397.
5. D'après G. Schumacher, *Across the Jordan*, p. 246, fig. 144.

importantes affectassent la forme basilicale avec deux rangées de colonnes à l'intérieur. Les synagogues de la Galilée septentrionale présentent à Kefr Bir'îm [4], à Meirôn [5], à Khan Irbid [6] et à Tell-

1. בסילקי = βασιλική.
2. דיפלסטון = διπλῆ στόα.
3. סטיו = στόα. C'est le cas à Alexandrie et à Tibériade; cf. *Agada der pal. Amor*, III, 672, d'après le *Midr. Tehillim* sur le ps. XCIII; Leopold Loew, *Gesalmmelte Schriften*, in-8°, Szegedin, 1900, t. V, p. 21-33 : *Plan und Collectaneen*. D'après Philon, *In Flaccum*, VII, on pouvait lire sur les περίβολοι du Diapleuston d'Alexandrie des inscriptions honorifiques impériales.
4. *The survey of western Palestine*, *Memoirs*, t. I, p. 231.
5. *Ibid.*, t. I, p. 252.
6. *Ibid.*, t. I, p. 397. Cf. G. Schumacher, *Across the Jordan*, in-12, London, 1886, p. 246, fig. 144.

Hûm [1], quatre rangées de colonnes (fig. 104). Si ces synagogues ne présentaient des particularités anormales, on serait porté à croire qu'elles nous offrent le type officiel de cette catégorie d'édifices. Rien n'est cependant moins probable. Les synagogues étaient innombrables, aussi bien à Jérusalem [2] que dans la *Diaspora* [3], et nous ne rencontrons nulle part dans la littérature talmudique, si méticuleuse et si malveillante à l'égard des nouveautés en tous genres, une seule prescription d'où on puisse induire l'existence d'un type officiel. La synagogue d'Antioche éclipsait toutes les autres par sa magnificence [4], mais il ne nous en est parvenu aucune description, sauf cependant une mention tardive dans une description arabe de la ville d'Antioche, pièce qui paraît pouvoir témoigner

1. *Ibid.*, t. I, p. 415. Wilson and Warren, *Recovery of Jerusalem*, 1871, p. 342-346, ont tenté d'identifier ces ruines avec la synagogue désignée dans Luc, VII, 5. J. Fergusson, *The Temples of the Jews and the others buildings in the Haram area at Jerusalem*, in-4°, London, 1878, p. 165, fig. 40; V. Guérin, *Notes sur les synagogues antiques de Palestine*, dans le *Bull. de la Soc. des antiq. de France*, 1874, t. XVIII, p. 40.

2. *Act.*, VI, 9; *Tr. Meghilla*, c. III : « ... savoir les 480 synagogues qui se trouvaient à Jérusalem; car, dit R. Pinhas, au nom de R. Oschia, c'était là le nombre des synagogues de la capitale, dont chacune avait une salle de lecture et une salle d'études; dans la première on lisait les textes bibliques; dans l'autre on expliquait la Mischnâ. Le tout a été ruiné par Vespasien. » M. Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, in-8°, Paris, 1883, t. VI, p. 235 sq.

3. A Tibériade, il y avait treize synagogues, *Tr. Berakhoth*, c. I, M. Schwab, *op. cit.*, t. I, p. 252; à Rome nous connaissons les synagogues des *Campenses*, *C. i. gr.*, t. IV, n. 9905; des *Augustenses*, *ibid.*, n. 9902, 9903; des *Agrippenses*, *ibid.*, n. 9907; des *Siburenses*, *ibid.*, n. 6447; des *Volumenses*, Orelli, *Inscript. lat.*, in-8°, Turici, 1828, n. 2522; des *Elaeenses*, *C. i. gr.*, t. IV, n. 9904, et des *Hebraei*, *ibid.*, n. 9909. A Pompéi il y avait probablement une *synagoga libertinorum*, cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 71, 92 sq.; 1865, p. 90 sq.; P. Gusman, *Pompéi, la ville, les mœurs, les arts*, in-4°, Paris, 1900, p. 140 sq.; Damas et Salamine de Chypre possédaient plusieurs synagogues, chaque communauté juive de quelque importance avait la sienne; Th. Reinach, dans Saglio, *Dictionn. des antiq. gr. et rom.*, t. III, p. 623, au mot *Judaei* et A. Wabnitz, dans Lichtenberger, *Encyclop. des sc. relig.*, t. XI, p. 733 sq., au mot *Synagogue*. Il suffisait d'ailleurs de la réunion de dix membres pour fonder une communauté. *Cr. Berakhot*, 6a, dans M. Schwab, *op. cit.*, t. I, p. 240.

4. Fl. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, III, 3. Nous parlons ici de la synagogue du *Cerateum* qui portait le titre de τὸ ἱερόν, 25. On trouvait une autre synagogue au faubourg de Daphné, S. Jean Chrysostôme, *Orat. I, adv. Judaeos*, n. 6, *P. G.*, t. XLVIII, col. 851 sq. Nous n'avons pas à nous occuper ici des origines de la *gola* juive d'Antioche et de Daphné, sur cette question, cf. S. Kraus, *Antioche*, dans la *Revue des études juives*, 1902, t. XLV, p. 29-32.

pour le VI[e] siècle [1]. « Dans cette ville, lisons-nous, est un grand édifice que la population, après avoir embrassé la foi du Christ, convertit en église sous le vocable de Sainte-Aschmunit. Cette église était appelée « Maison de prière » par les Juifs [2] et était située à l'ouest, près du sommet de la montagne. Au-dessous se trouvait une crypte avec tombeau à laquelle on accède au moyen d'escaliers. Cette église renferme le tombeau d'Ezra, prêtre, ceux d'Aschmunit et de ses sept fils que le roi Agapius [Antiochus] avait fait mourir à cause de leur foi, et ils sont enterrés dans ce souterrain. » Le principal intérêt de cette description, dans le cas où elle s'appliquerait à l'ancienne synagogue, serait de nous faire connaître l'existence d'une crypte funéraire sous l'édifice.

A Alexandrie d'Égypte, on comptait un grand nombre de synagogues [3] dont la plus célèbre était le *Diapleuston*. Un récit haggadiste, le traité *Soucca* du Talmud de Jérusalem, nous en a conservé une description [4]. « Rabbi Judas dit : Qui n'a pas vu la double galerie (διπλῆ στόα) d'Alexandrie n'a rien vu de la spendeur d'Israël. C'était un palais très élevé (*basilica*) composé de galeries

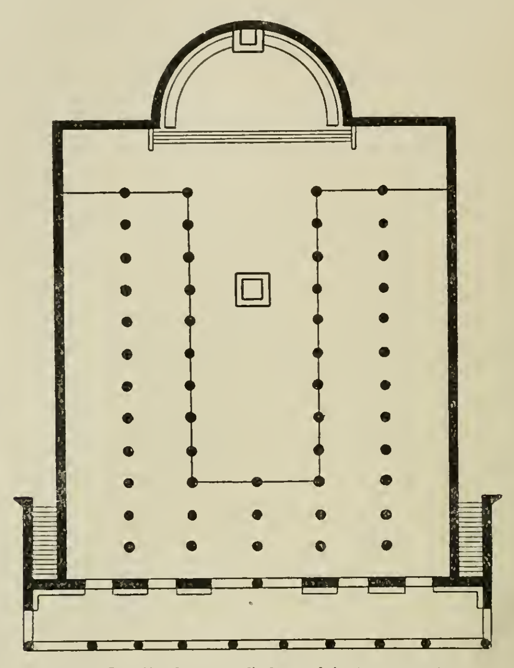
1. Biblioth. Vaticane, ms. arabe, *286*, cf. A. Maï, *Scriptorum veterum nova collectio*, in-4°, Romae, 1830, t. IV, p. 455 sq., cette description fut attribuée à tort à Zeineddino par Ottfried Müller, *Antiquitates Antiochenae*, in-4°, Gottingae, 1839, p. 132, note 7; elle a été publiée pour la première fois par J. Guidi, *Una descrizione araba di Antiochia*, dans *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 1897, série V, t. VI, p. 139. Rampolla, *Martyre et sépulture des Macchabées*, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1899. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2393.

2. Cette « maison de prière » est-elle l'ancienne synagogue? On est porté à le croire car ce vocable est exactement le mot προσευχή sous lequel on désignait les édifices religieux de la Diaspora. Les proportions très vastes de la synagogue du *Cerateum* ne s'opposaient pas à l'application de ce titre employé pour de petits édifices car nous lisons dans Josèphe que tous se réunirent dans la προσευχή de Tarichée, près de Tibériade, vaste construction pouvant recevoir une foule immense. *De vita sua*, c. LIV.

3. Philon, *Legat ad Caium*, § XX, trad. P. de Saint-Victor, dans la *Revue de France*, déc. 1877.

4. *Tr. Soucca*, V, 1 fol. 20*a*, M. Schwab, *op. cit.*, t. VI, p. 42; Hamburger, *Real Encyclopädie für Bibel und Talmud*, au mot *Alexandrien*. D'après D. Kaufmann, *Études d'archéologie juive*, dans la *Revue des études juives*, 1886, t. XIII, p. 60 : « Il se peut qu'on ne puisse rien tirer sur la question de l'origine des basiliques chrétiennes, de cette assertion de la *Tosifta Soucca* que la synagogue d'Alexandrie ressemblait à une grande basilique ayant une στόα, renfermée dans une autre, c'est-à-dire étant à quadruple nef; mais la conformité des premières basiliques chrétiennes avec les synagogues juives doit être étudiée de plus près. » *Tosifta Soucca* (édit. Zuckermandel), 198, 20, דיפלסטון n'est pas διπλῆ στόα, mais διπλοστῶον, mot formé comme τετραστῶον.

se trouvant l'une à l'intérieur de l'autre, contenant parfois un nombre de gens s'élevant au double des Israélites qui sortirent d'Égypte [1]. Il y avait soixante-dix sièges d'or (*cathedrae*)... à l'usage des soixante-dix vieillards et chacun d'eux était placé sur une base... Au



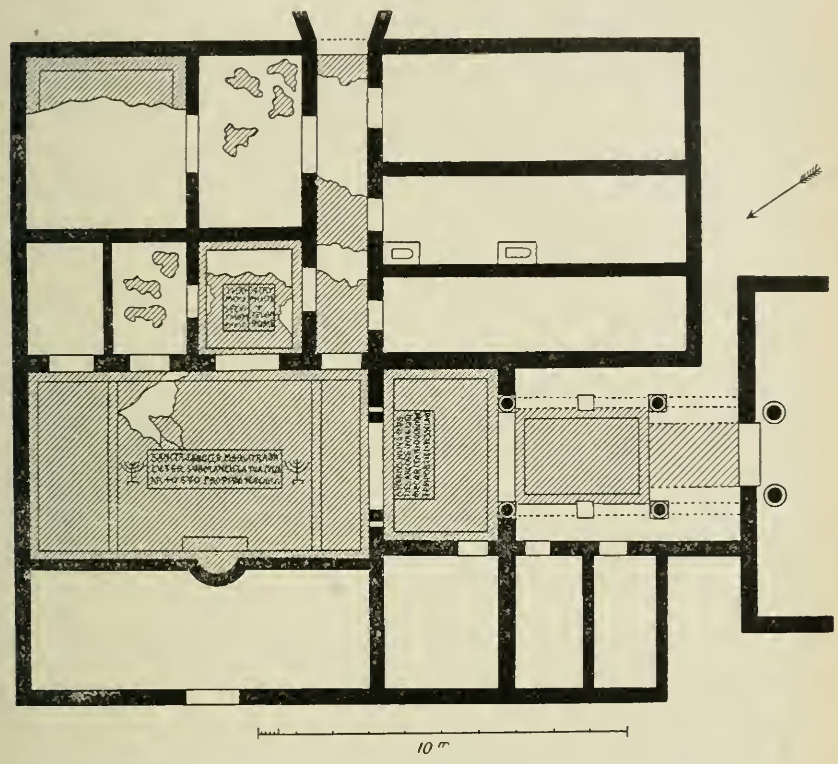
105. — Le *diapleuston* d'Alexandrie (restauration), d'après G. Baldwin Brown, *From the Schola to the Cathedral*, p. 107, fig. 19.

milieu se trouvait une estrade de bois sur laquelle se tenait l'officiant de la synagogue. » D'après ces indications et quelques autres

Kreuser, se fondant sur le texte du *Tr. Soucca* que nous avons transcrit, texte mal traduit par Haneberg, a cru y rencontrer la preuve que les basiliques chrétiennes procèdent des synagogues, *Abhandl. der k. k. Central-commission*, t. IV, p. 88. Weingärtner, *ibid.*, p. 309 sq., a réfuté cette opinion en faisant observer judicieusement que les noms tels que *basilica* et *bema*, בימה, se rapportent originairement non à des édifices chrétiens, mais à des ouvrages grecs. Cependant, Weingärtner est disposé, *ibid.*, p. 310, à attribuer plusieurs dispositions des églises primitives à l'influence judéo-alexandrine. Le même auteur s'engage dans une direction plus aventureuse lorsqu'il s'efforce d'établir l'influence du temple juif avec son clergé théocratique sur l'architecture chrétienne primitive. Cf. Weingärtner, *Ursprung und Entwickelung der christl. Kirchengebäudes*, in-8°, Leipzig, 1858.

1. Ce qui porterait le nombre des assistants à 1.207.100 hommes, cf. *Num.*, I, 46.

d'un caractère général recueillies dans divers textes, on a pensé pouvoir essayer une reconstitution du *Diapleuston*[1]. Sauf la part d'arbitraire inévitable dans ce genre d'essais, nous croyons que le plan conjectural reproduit ici est digne d'une sérieuse considéra-



106. — La synagogue d'Hammân-Lif, d'après R. Cagnat et P. Gauckler, *Les monum. hist. de la Tunisie*. 1898, t. I, p. 153, fig. 16.

tion. Les textes du Talmud invoqués en faveur de l'existence d'un portique[2], de l'orientation vers Jérusalem[3], de la présence d'une nef centrale flanquée de quatre ailes[4], sont probants. L'existence d'une abside est peut-être plus tendancieuse, néanmoins elle est conforme à ce que nous savons sur la place occupée par les anciens

1. G. Baldwin Brown, *From the schola to the cathedral*, in-8°. Edinburgh, 1886, p. 103 sq.

2. *Tr. Berakhoth*, V, I ; M. Schwab, *op. cit.*, t. I, p. 98.

3. *Tr. Berakhoth*, IV, 6 ; M. Schwab, *op. cit.*, t. I, p. 90.

4. *Tr. Pesahim*, I ; M. Schwab, *op. cit.*, t. V, p. 2 ; *Tr. Berakhoth*, 8a ; M. Schwab, *op. cit.*, t. I, p. 252.

en face de l'assemblée [1]. Sans aucun doute, la préoccupation de la basilique chrétienne paraît évidente dans cet essai de reconstitution, aussi ne prétendons-nous lui donner que la valeur d'un simple croquis et d'une indication d'ensemble (fig. 105).

La seule synagogue qui se présente dans des conditions favorables à une étude scientifique est celle qui fut découverte en 1883 sur la plage d'Hammân-Lif (= *Naro*) dans le voisinage de Carthage [2]. Le plan que nous reproduisons fut levé au moment des fouilles ; néanmoins, il ne doit être reçu que dans ses grandes lignes ; les restes des murs en blocage, à peine visibles à l'époque du déblaiement, ont depuis disparu complètement, rendant impossible toute revision du plan (fig. 106).

On hésita quelque temps sur la destination de cet édifice, jusqu'au moment où E. Renan et J.-B. De Rossi eurent démontré que l'idée d'une basilique chrétienne devait être définitivement écartée et l'attribution synagogale maintenue [3]. Les inscriptions en mosaïques formant le pavement des salles principales ne permettaient de conserver aucun doute à ce sujet [4]. La synagogue proprement dite se composait, semble-t-il, d'une cour extérieure sur laquelle s'ouvrait, dans un encadrement architectural soutenu par deux colonnes, la grande porte d'entrée : elle donnait accès dans une galerie à colonnade qui conduisait à un vestibule, et, de là, au sanctuaire, rectangle allongé présentant à l'ouest une niche arrondie analogue au *mihrab* des mosquées arabes, mais orientée en sens contraire. A droite et à gauche s'étendaient diverses chambres dont nous ignorons généralement la destination : seule, la petite chambre qui s'ouvre presque en face de la niche, à l'est du sanctuaire, nous est connue par l'inscription de son pavement. Elle servait de dépôt pour les instruments du culte et les rouleaux de la Loi. C'est d'après la décoration en mosaïque que nous pouvons dater approximativement la construction. Elle doit appartenir à une époque comprise entre le début du IIIe siècle et le règne de Constantin, date un peu tardive,

1. *Matth.*, XXIII, 6.

2. Bibliographie dans R. Cagnat et P. Gauckler, *Les monuments antiques de la Tunisie*, t. I : *Les monuments antiques*, in-fol., Paris, 1898, p. 151, n. 1, fig. 16.

3. E. Renan, dans la *Revue archéologique*, 1884, t. I, p. 273 sq. ; J.-B. De Rossi, dans les *Archives de l'Orient latin*, 1883, t. II, p. 452.

4. *Corpus inscript. lat.*, t. VIII, n. 12457 *a*, *b*, *c* ; de la Blanchère et P. Gauckler, *Catalogue du musée Alaouï*, in-8°, Paris, 1887, t. I, p. 12, n. 15-18, série A.

sans doute, pour nous permettre d'induire des indications archéologiques précises sur les synagogues du Ier siècle.

Une inscription de Phocée, aujourd'hui perdue et publiée jadis avec peu de soin, offre le texte suivant :

Τάτιον Στράτωνος τοῦ Ἐν- || πέδωνος τὸν οἶκον καὶ τὸν πε- || ρίβολον τοῦ ὑπαίθρου κατασκευ- || άσασα ἐκ τῶ[ν ἰδ]ίων || ἐχάρισατο τ[οῖς Ἰο]-υδαίοις. || Ἡ συναγωγὴ ἐ[τείμη]σεν τῶν Ἰουδαί- || ων Τάτιον Σ[τράτ]ωνος τοῦ Ἐνπέ- || δωνος χρυσῷ στεφάνῳ || καὶ προεδρίᾳ.

Tation, fille de Straton, fils d'Empédon, ayant construit, à ses frais, la salle du temple et le péribole de l'hypèthre, en a fait don aux Juifs. La synagogue des Juifs a honoré Tation, fille de Straton, fils d'Empédon, d'une couronne d'or et du privilège de proédrie.

Cette inscription nous donne un des seuls renseignements précis que nous possédions sur la construction des synagogues judéo-grecques. Nous voyons un corps de bâtiment, οἶκος, et un *péribole de l'hypèthre*, ὁ περίβολος τοῦ ὑπαίθρου. Cette dernière appellation paraît devoir désigner une cour à ciel ouvert analogue à celles que décrit Ézéchiel [1], et qui se voyaient dans le temple de Salomon et dans celui d'Hérode [2], cours entourées de portiques à colonnes. C'est donc ici un style différent de celui du groupe des synagogues de Galilée, du *Diapleuston* et de Hammân-Lif, ce qui tendrait à vérifier l'observation que nous avons faite, que les Juifs, au début de notre ère, n'avaient pas de type officiel pour la construction des synagogues. Si on relève, entre les synagogues et les plus anciennes églises chrétiennes, des points de ressemblance, on n'en pourra conclure, selon nous, qu'à une influence locale. Et c'est ce qui a pu se présenter pour a synagogue de Phocée, qu'on a ingénieusement rapprochée [3] pour sa disposition générale du temple de Siah, dans le Haouran [4] (fig. 107). Ce n'est également que cette valeur d'un rap-

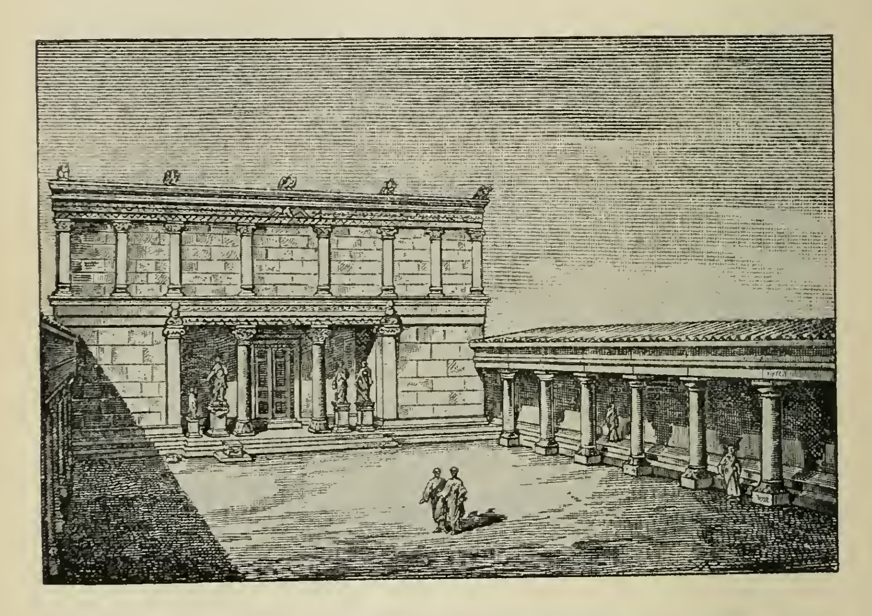
1. Ὅμηρος, μηνιαῖον περιοδικὸν τοῦ ὁμωνύμου συλλόγου. Ἐν Σμύρνῃ. Mai 1875, p. 205. Cette inscription, publiée en caractères cursifs par M. Gennadios, a été rééditée, complétée et commentée par M. S. Reinach, *Une nouvelle synagogue grecque à Phocée*, dans la *Revue des études juives*, 1886, t. XII, p. 236 sq., et *Bull. de corresp. hellén.*, 1886, t. X, p. 327 sq. Cf. Ch. Chipiez, *Mémoire sur le temple hypèthre*, dans la *Revue archéol.*, 1878, p. 181, 209 ; Letronne, *Eclaircissement sur deux passages de Pausanias et de Strabon qu'on a crus relatifs aux temples hypèthres grecs*, dans la même revue, 1847-1848, p. 593-602.

2. *Ezéch.*, c. XL, XLIII.

3. Fergusson, *The temples of the Jews*, in-8°, London, 1878.

4. S. Reinach, *op. cit.*, p. 241.

prochement limité à un cas particulier que nous accorderons à la comparaison instituée entre la synagogue de Phocée et la description de la plus ancienne basilique chrétienne telle que nous l'a laissée Eusèbe. Le rapprochement est suggestif, mais il faut se garder d'en tirer une solution définitive sur cette question de l'origine des basiliques chrétiennes, question qui pourrait bien ne comporter aucune solution définitive si, par ce mot, on entend donner une explication

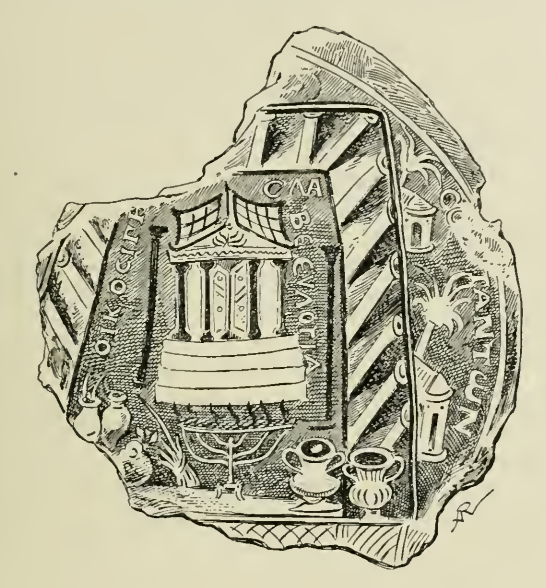


107. — Vue restaurée du temple de Siah, d'après de Vogüé, *Syrie centrale*, in-4°, Paris, t. I, p. 33, fig. 4.

s'adaptant à tous les cas sans exception. Quoi qu'il en soit, il est impossible de méconnaître l'analogie entre la description de la basilique de Tyr et le texte de l'inscription de Phocée[1]. « On entoura

1. De Vogüé, *Syrie centrale*, t. I, p. 33. Nous ne nous arrêterons pas aux édifices signalés par Renan, *Mission de Phénicie*, p. 646 sq., 685-686, 761 sq., 763, 765, 771, 777-781, 783, 786, note 2, 789, 808, 810 ; quelques-uns sont douteux ; pour ceux qui ont servi de synagogues il y aura tout avantage à se reporter aux publications du *Palestine exploration Fund*, de ces trente dernières années. La plupart des synagogues de Galilée sont reportées par Renan, *op. cit.*, p. 762, au temps de Septime Sévère. E. Schürer, *Gesch. d. jüdisch. Volkes*, 2e édit., t. II, p. 445 ; 3e édit., t. II, p. 371, note 89*a*, place le groupe des onze synagogues de Galilée au IIe siècle ou bien vers les dernières années du Ier siècle.

d'un mur l'enceinte extérieure, dit Eusèbe (τὸν μὲν ἔξωθεν ὠχυροῦτο περίβολον τῷ τοῦ παντὸς περιτειχίσματι...) ; puis on construisit un vestibule vaste et élevé (πρόπυλον)... Lorsqu'on a franchi les portes, il ne faut pas que l'on puisse entrer directement dans le sanctuaire..., un espace libre est ménagé entre le temple proprement dit et l'entrée (μεταξὺ τοῦ τε νεὼ καὶ τῶν πρώτων εἰσόδων), et cet espace est entouré de quatre portiques, disposés en carré et supportés par des colonnes.



108. — Fond de coupe juive,
d'après les *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 439.

On laissa l'atrium du milieu à découvert (μέσον αἴθριον ἠφίει εἰς τὴν τοῦ οὐρανοῦ κάτοψιν). » Cet « atrium du milieu » répond exactement à « l'hypèthre avec son péribole » de la synagogue de Phocée [1].

Un fond de coupe doré trouvé dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin *ad duas Lauros*, où il a pu être apporté d'une catacombe juive voisine, représente le portique de Salomon et le Temple avec une partie de leur mobilier liturgique. Ce fragment mérite de nous retenir quelques instants (fig. 108).

1. Suivant J. A. Messmer, *Mittheil. der k. k. Central-commiss.*, t. v, p. 180, les basiliques chrétiennes ne pourraient être issues en aucune manière du temple à hypèthre, car l'essence de la basilique, selon lui, c'est l'introduction de la lumière par les fenêtres d'une construction centrale dépassant les nefs latérales, tandis que le temple à hypèthre reçoit la lumière par une baie ouverte dans le plafond.

La date de ce petit objet paraît devoir être fixée entre la seconde moitié du IIIe siècle et la première moitié du IVe siècle [1]. Ainsi donc, à cette date, les juifs d'Occident continuent à s'écarter de plus en plus des anciennes traditions de leur race. Ils ont, sinon un art à eux, du moins ils ont leurs objets d'art.

La représentation du Temple que nous offre le fond de coupe peut-elle être prise pour un document d'une valeur historique ; en un mot peut-elle apporter quelque éclaircissement à la question que nous traitons des rapports possibles entre l'architecture des synagogues et celle des plus anciennes églises chrétiennes?

Tout d'abord il est manifeste que la représentation que nous avons sous les yeux est celle du Temple de Jérusalem à l'exclusion de toute autre [2]. C'est du temple d'Hérode qu'il s'agit et l'artiste lui a donné en façade un portique tétrastyle surmonté d'un tympan triangulaire. Le portique extérieur règne sur trois côtés et ne fait aucune place aux portes des chambres du Trésor qui, d'après la description de Josèphe, en auraient interrompu l'ordonnance ; il est fermé sur le devant par une barrière à jour.

Des deux côtés de la façade s'élèvent deux colonnes monumentales isolées, très différentes de celles qu'on rencontre devant les temples gréco-romains. Elles représentent, à n'en pas douter, les deux célèbres colonnes de bronze exécutées pour le vestibule du Temple de Salomon par les artistes phéniciens [3]. Si on lit de très

1. De Rossi, *op. cit.*, p. 455.

2. Particulièrement du temple d'Onias élevé sur le modèle de celui de Jérusalem, auprès d'Héliopolis en Égypte, sous le règne de Ptolémée Philométor. Josèphe en fait mention à plusieurs reprises (*Bell. jud.*, I, 1 ; VII, 10, 23 ; *Contr. Apion.*, II, 5 ; *Antiq. jud.*, XII, V, 1 ; IX, 7 ; XX, X, 3 ; XIII, III, 1 ; XIV, VIII, 1). D'après ce qu'il nous apprend, ce temple fut dévasté et fermé sous les préfets Lupus et Paulinus, l'an 73 de notre ère. Il est vrai que les renseignements fournis par Josèphe ne sont pas au-dessus de doute (cf. Lumbroso, *Nuovi studi di archeologia Alessandrina*, dans *Memorie della R. Accad.* de Turin, t. XXVII, p. 532 sq.) ; mais le silence de Philon, bien qu'Alexandrin, sur ce temple qu'il aurait dû connaître, et son attestation sur celui de Jérusalem qu'il désigne comme le centre de la piété religieuse des juifs et même des juifs d'Égypte (Lumbroso, *op. cit.*, p. 533) sont bien faits pour prouver que si les Alexandrins, contemporains du soi-disant temple d'Onias, n'avaient aucune vénération spéciale à son endroit, ce n'est pas deux ou trois siècles plus tard, et après la dévastation de ce temple qu'il faut s'attendre à le voir substituer à celui de Jérusalem sur la vaisselle liturgique des juifs de Rome.

3. III *Reg.*, VII, 21 ; II *Paral.*, III, 17 ; *Ezech.*, XL, 48, 49.

près la vision d'Ézéchiel, on reconnaît qu'il place les deux fameuses colonnes isolées auprès de l'escalier du vestibule comme les obélisques devant les temples égyptiens [1]. Malgré la grossièreté du dessin il paraît probable que l'on a eu en vue de donner une représentation réelle du Temple. Or la présence de ces colonnes isolées [2] placées dans la perspective du vestibule nous met sur la voie d'une disposition analogue dans les basiliques chrétiennes. Ces colonnes de Salomon étaient creuses ; les chapiteaux se terminaient en forme de lis ; des colonnes semblables sans architrave à porter, mais soutenant des *canthares* d'argent, furent placées par Constantin, à Jérusalem même, autour de l'hémicycle par lequel se terminait la basilique de Saint-Sépulcre décrite par Eusèbe [3]. Il y avait aussi des colonnes à Rome, dans la basilique constantinienne du Latran ; elles étaient au nombre de quatre, en bronze doré, dans l'abside, et supportaient des lampes [4]. Cette coïncidence est assurément digne d'attention. Elle nous offre moins un fait certain qu'une insinuation sur les préoccupations qui ont pu déterminer telle ou telle disposition architectonique ou ornementale des églises chrétiennes de l'époque de la Paix.

De cette imitation d'une disposition de détail ne faudra-t-il pas en déduire d'autres ? Ceci paraît plus douteux. Si quelque type traditionnel ou conventionnel du temple avait passé des juifs aux chrétiens, nous pourrions espérer le retrouver dans les plus anciennes bibles figurées dont les premières origines appartiennent à la période classique de l'art chrétien et se trouvent être ainsi contemporaines

1. H. Leclercq, dans *Dictionn.*, t. I, col. 1109. Voir la célèbre mosaïque de Palestrina, dans C. Zoëga, *De origine et usu obeliscorum*, in-fol., Romae, 1797, p. 151 sq. Apion, dans un passage fort obscur et fort controversé, que rapporte Josèphe (*Contra Apion.*, II, 2), dit que les Hébreux, en vertu d'une institution mosaïque, substituèrent dans l'usage sacré les colonnes aux obélisques : ἀντὶ ὀβελῶν κίονας. C. Zoëga, *op. cit.*, p. 159.

2. M. de Vogüé, *Le temple de Jérusalem suivi d'un essai de topographie de la ville sainte*, in-4°, Paris, 1864, p. 29, 34, veut que ces colonnes n'aient été munies de chapiteaux que parce qu'elles avaient un entablement à porter. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, in-4°, Paris, 1864 ; *plan du temple de Salomon*, *K*, *L* ; Bartolini, *Sull' antico tempio di Salomone e sull' antica grotta... in Betlemme*, in-8°, Roma, 1868, pl. III ; De Rossi, *op. cit.*, p. 443, tiennent au contraire pour les colonnes isolées.

3. Eusèbe, *Vita Constantini*, l. III, c. XXXVIII, *P. G.*, t. XX, col. 1097.

4. Le *Liber pontificalis*, au pape Sylvestre, ne parle pas de ces colonnes ; mais il en est question dans la *Descriptio sanctuarii Ecclesiae romanae* contenue dans le ms. *Vatic. Reg. 712* et dans un ms. de Valenciennes au XIIe siècle.

de notre verre. Or si ces Bibles primitives ont, pour la plupart, disparu [1], nous savons qu'elles ont inspiré des ouvrages tels que sculptures ou mosaïques dont nous pouvons juger encore aujourd'hui. La mosaïque du grand arc de Sainte-Marie-Majeure (432-440) paraît dépendre de l'illustration de ces anciennes bibles. On y voit la rencontre de Jésus porté par sa mère avec Siméon et Anne, au milieu d'un grand portique à arcades, dans le style architectonique des ɪᴠᵉ-ᴠᵉ siècles. Au centre de ce portique s'élève le temple avec une façade tétrastyle, un tympan et un toit triangulaires [2]. A Saint-Apollinaire de Ravenne, moins d'un siècle après la mosaïque de Sainte-Marie-Majeure, nous retrouvons l'ordre tétrastyle [3]. Il se peut donc que nous ayons dans notre fond de coupe une réminiscence du temple d'Hérode, réminiscence qui n'aurait pas été sans exercer quelque influence sur l'architecture chrétienne à une époque où les fidèles se préoccupaient d'affirmer la ruine de l'ancien culte et la transmission de tous ses droits au christianisme. J.-B. De Rossi a avancé qu' « il y aurait aussi quelque parti à tirer d'un autre rapprochement, celui que l'on pourrait faire avec les anciennes synagogues juives les plus considérables. On peut supposer, en effet, dit-il, qu'on y aura voulu quelquefois imiter plus ou moins le temple de Jérusalem » [4]. Cependant le groupe de synagogues galiléennes n'offre rien de favorable à cette conjecture ; moins encore la synagogue d'Hammân-Lif, de laquelle on ne saurait rien tirer pour la restitution architectonique du temple d'Hérode. Le portique ou *atrium* de cette synagogue ne fait pas le tour de l'édifice ; il forme comme une basilique hypèthre — ainsi qu'à Phocée — à trois nefs, devant le vestibule et la salle intérieure ; c'est à peu près la même disposition que celle de l'*atrium* carré des basiliques chrétiennes.

Réduites à leurs éléments constitutifs, les synagogues de Kefr' Bir'îm, du *Diapleuston* et de Phocée nous offrent un type réductible à

1. Ce n'est d'ailleurs que dans les mss. du Nouveau Testament qu'il faudrait chercher, car les mss. de l'Ancien n'ont guère à représenter que le tabernacle mosaïque ou le temple de David et celui d'Esdras, c'est alors le domaine de la fantaisie pure. Quant à l'évangéliaire de Rossano (Von Gebhardt, *Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis*, in-4°, Leipzig, 1880, pl. vi), on n'en peut rien conclure archéologiquement.

2. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, in-fol., Prato, 1873, pl. 212, n. 2.

3. *Ibid.*, pl. 248.

4. De Rossi, *op. cit.*, p. 450.

l'unité, une maison de prière précédée d'un préau [1]. Le reste est affaire de dimensions, de style et d'ornementation. Ramenées à un noyau primitif, synagogues et églises chrétiennes présentent donc un point de contact indéniable ; cependant cette disposition rudimentaire se retrouve ailleurs, ainsi le type de l'église chrétienne ne dépend pas nécessairement et exclusivement du type synagogal, il s'y rattache comme il se rattache à un type plus complet, adapté à une destination très différente, la maison romaine avec son *atrium*.

IV. INFLUENCE DES HABITATIONS PRIVÉES

Nous avons vu les communautés chrétiennes fondées par les apôtres se réunir dans les maisons privées, à la suite des avanies qu'elles eurent à subir presque dans toutes les villes de la part des membres des synagogues. Les attestations que nous avons recueillies ne s'arrêtent pas avec les écrits canoniques, nous les rencontrons beaucoup plus tard. Un récit qui, sous sa forme actuelle, peut remonter au IIe siècle [2], les Actes de sainte Thècle, nous a conservé une scène de prédication apostolique. Tandis que l'apôtre Paul prêche dans une maison d'Iconium, une jeune fille, nommée Thècle, se met à la fenêtre de sa maison et s'y attarde des heures entières, ne pouvant s'en détacher pendant tout le temps que durent les réunions chrétiennes [3]. Au début du IIe siècle, les fidèles de Smyrne s'assemblent dans les maisons de quelques frères [4]. Même constatation à Antioche. Le récit nous en est donné par un écrit apocryphe de la deuxième moitié du second siècle, les *Recognitions clémentines* [5], dans lesquelles nous lisons que pendant un séjour de l'apôtre Pierre à Antioche le nombre

1. Remarquons que la synagogue d'Hammân-Lif se ramène également à ce type, si on supprime toutes les constructions adjacentes purement adventices.

2. W. M. Ramsay, *The christian Church in the roman Empire before A. D. 170*, in-8°, London, 1895, p. 375 ; E. Le Blant, *Les persécuteurs et les martyrs*, in-8°, Paris, 1893, c. II : *Les actes de sainte Thècle*.

3. H. Leclercq, *Les martyrs*, in-12, Paris, 1902, t. I, p. 166.

4. S. Ignace, *Ad Smyrn.*, XIII : ἀσπάζομαι τοὺς οἴκους των ἀδελφῶν... του οἴκου Ταοΐας κ. τ. λ.; *ad Polyc.* : ἀσπάζομαι... τὴν τοῦ 'Επιτρόπου σὺν ὅλῳ τῷ οἴκῳ αὐτῆς καὶ τῶν τέκνων.

5. Leur source la plus ancienne est les κηρύγματα Πέτρου écrits vers 140-145 dont se sont inspirés les περίοδοι Πέτρου διὰ Κλήμεντος γραφεῖσαι. Cf. K. Lange, *Haus und Halle*, p. 310 sq.

des baptisés s'était élevé à plus de dix mille en sept jours ; un certain Théophile, le premier citoyen de la ville, convertit sa maison en *basilique*, l'apôtre y établit sa chaire épiscopale et, chaque jour, la multitude accourait en ce lieu pour y entendre la prédication [1]. Toutes réserves faites sur la réalité historique de cet épisode, il conserve un grand intérêt eu égard à la date du document qui le rapporte. D'après cette date nous pouvons conclure que non seulement l'usage de célébrer les réunions dans les maisons subsistait encore vers 150-200, mais qu'il était assez ancien pour qu'on pût, sans choquer la vraisemblance, le faire remonter à l'époque apostolique.

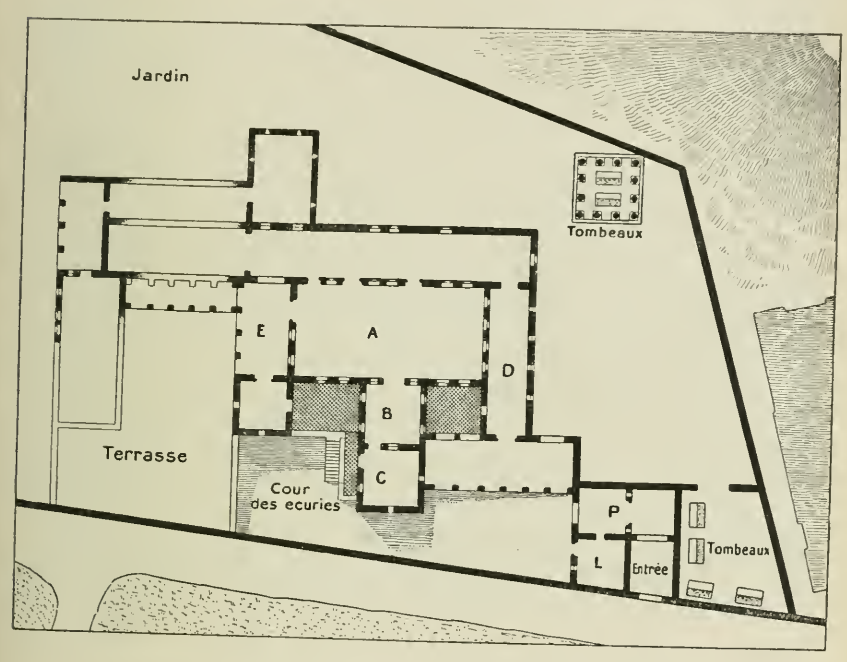
Ce n'est pas le seul fait qui nous soit rapporté par les *Recognitions*. Saint Pierre s'étant rendu de Césarée à Tripoli manifeste l'intention de prêcher et demande un local convenable. Un citoyen nommé Maro dit : « Ma maison est très grande, elle peut recevoir plus de 500 personnes, en outre un jardin entoure la maison, à moins que, conformément au désir général, vous ne préfériez un lieu public. — Montre ta maison et ton jardin, » dit Pierre. Après avoir vu la maison il passa dans le jardin, que la foule envahit à l'instant. En traversant la maison, Pierre remarqua que le lieu convenait admirablement à la prédication : *considerans quia esset aptus ad disputandum locus* [2]. Ce texte, malgré son grand intérêt pour nos études, semble avoir été peu connu et généralement inutilisé. Si on observe que la scène qu'il rapporte est censée se passer à Tripoli de Syrie nous nous croirons autorisé à rechercher dans les souvenirs archéologiques de la région un édifice qui nous donne une idée de ce qu'a pu être la villa de Maro et, en général, les églises domestiques de cette contrée, non à l'époque apostolique mais vers le IIe siècle seulement. A l'époque apostolique l'art des constructions en Syrie était extrêmement peu avancé. Le fragment du décret d'Agrippa trouvé à Qana-

1. *Recognitionum* lib. X, n. 71, *P. G.*, t I, col. 1453 : *Theophilus qui erat cunctis potentibus in civitate sublimior, domus suæ ingentem basilicam ecclesiæ nomine consecraret, in qua Petro apostolo constituta est ab omni populo cathedra, et omnis multitudo quotidie ad audiendum verbum conveniens, credebat...*

On observera que *basilique* n'est pas pris ici dans le sens que nous lui donnons de nos jours ; cf. G. Dehio, *Die Genesis der christliche Basilica*, dans *Sitzungsberichte des königl. bayerisch. Akad. der Wissensch.*, München, 1882, p. 301-341. Cf. C. Promis, dans *Memorie della r. Accademia di Torino*, sect. II, t II, p. 245 sq.

2. *Recognitionum* lib. IV, n. 6, *P. G.*, t. I, col. 1318.

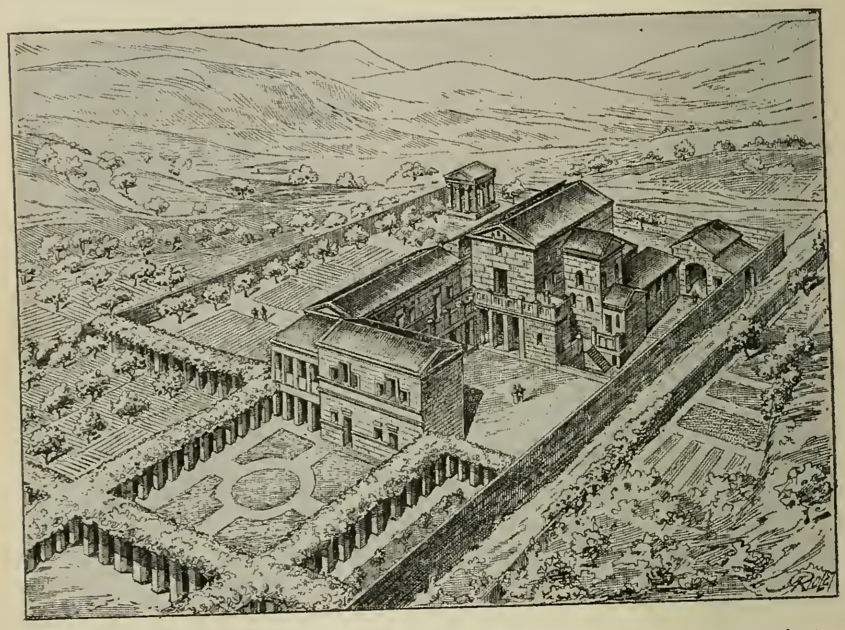
tha marque le point de départ du mouvement architectural en Syrie. Après la réduction du pays en province romaine (105 apr. J.-C.), ce mouvement se développa rapidement. De tous côtés s'élevèrent les édifices publics et privés. Le style en est bien connu ; c'est le style grec modifié par les influences locales. Ici, il est rigoureusement



107. — Villa d'El Barah, d'après de Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 51.

imposé par la nature des matériaux. Le trait caractéristique des constructions de ce pays c'est l'emploi exclusif de la pierre. Réduits à utiliser un basalte très dur et très difficile à tailler, les architectes ne purent que varier les combinaisons, ils se trouvèrent toujours acculés à des exigences matérielles inéluctables. Mais celles-ci, en stimulant leur sagacité et leur savoir, leur firent trouver des principes nouveaux. Toutefois les modifications qui en résultèrent furent moins apparentes qu'on serait tenté de le croire. Quelques rares monuments qui ont échappé aux destructions du ɪvᵉ siècle nous donnent lieu de penser que la maison d'habitation en Syrie avait peu changé entre le ɪɪᵉ et le ɪvᵉ siècle. Or il existe un assez grand nombre de villas antiques pour que nous essayons de nous faire une idée de la villa Maro, à Tripoli. La plus complète de celles qui ont été retrouvées

est la villa d'El-Barah [1]. Le plan (fig. 107) permet de saisir tout le détail de l'installation. Une seule porte P donne accès dans la villa. Un grand couloir D s'ouvre sur un portique et donne accès à la grande salle A, lieu de réunion, communiquant par une large porte avec la salle B qui pourrait avoir été une sallè à manger flanquée



108. — Villa d'El Barah (restauration par Duthoit), d'après de Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 55.

du cellier C encore garni de ses tonneaux de pierre, mais qui aura pu servir de cuisine. L'étage supérieur reproduit les mêmes dispositions, sauf qu'il n'a pas de communication directe avec le bâtiment C. L'escalier principal a disparu, il devait se trouver sous le portique E qui a beaucoup souffert. La villa est entourée d'un jardin clos de mur ; on voit encore les traces de portes rustiques, des *pergulae* qui supportaient les treilles et les plantes grimpantes. La construction peut être reportée à la fin du IV[e] siècle.

Nous ne voulons pas pousser plus loin la comparaison entre la villa Maro et celle d'El-Barah qui pouvaient recevoir un nombre à peu près égal d'étrangers. Tel quel, le rapprochement suffit à nous donner une certaine idée de l'installation des églises domestiques en Syrie (fig. 108).

1. De Vogüé, *Syrie centrale*, p. 93, pl. 51-53.

Si nous tenons compte de l'expansion du christianisme en Syrie pendant les trois premiers siècles du christianisme, nous ne pouvons manquer de croire que beaucoup de maisons ont servi alors à l'exercice du culte chrétien. Or, les conditions exceptionnelles de conservation des édifices de la Syrie nous ont procuré l'avantage d'étudier des maisons du IIe et du IIIe siècle. Nul doute que si aucun des édifices que nous allons mentionner n'a abrité une réunion chrétienne, il n'ait existé des maisons semblables dans lesquelles les fidèles se sont réunis. Entièrement construites en pierre, ces maisons du Haouran (provinces d'Auranitide, de Batanée, de Trachonitide et une partie de l'Iturée) ont résisté au temps et aux tremblements de terre. Celles que nous reproduisons ont servi à l'habitation des classes élevées et moyennes de la population à l'époque des empereurs païens.

La maison d'Amrah [1] offre, dès l'entrée, une cour de 10 mètres sur $10^{m}65$. Cette cour est flanquée d'une tour occupée par le portier et, sur trois côtés, elle est fermée par le corps d'habitation, bâtiment à deux étages. Au milieu de ce corps de logis se trouve une grande salle de $6^{m}30$ environ de long sur $7^{m}20$ environ de large et $7^{m}20$ de haut.

Cette salle est supportée par une arcade de $5^{m}40$ environ d'ouverture qui occupe en hauteur les deux étages de la maison. D'autres appartements convergent vers cette salle centrale, ce sont des chambres d'officiers, des dépendances, mais « le trait principal de cette habitation, écrit M. de Vogüé, est la grande salle centrale, qui correspond à l'οἶκος des maisons grecques, l'*œcus* de Vitruve, sorte de pièce commune où se tenaient les réunions de famille, les repas, où se pratiquaient les devoirs de l'hospitalité » [2].

Cette salle centrale qui, par ses dimensions, paraît être la pièce la plus convenable aux réunions de l'église domestique, se retrouve comme le noyau des autres maisons syriennes, par exemple à Douma. Les dimensions sont ici beaucoup plus modestes, mais la salle est construite d'après le même principe, suivant le système des dalles reposant sur des corbeaux engagés dans les murs, ou portés sur des arcs lorsque les dimensions sont plus grandes [3].

Les édifices que nous avons mentionnés jusque maintenant ne sont

1. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t I, col. 1778, fig. 468.
2. De Vogüé, *op. cit.*, p. 53.
3. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, fig. 471. On a supprimé le mur extérieur afin de rendre visible la disposition intérieure (dans la fig. 470).

guère autre chose que des églises improvisées. A cette catégorie des églises domestiques se rattachent les *proseuques* [1] dont nous ne rencontrons la mention que dans les textes relatifs au christianisme oriental.

Saint Paul s'étant rendu à Philippes consentit à faire la prédication dans une proseuque ; ἐγένετο δὲ πορευομένων ἡμῶν εἰς τὴν προσευχήν [2]. Les proseuques juives étaient des lieux de réunion, peut-être enclos de murs, mais, en tous cas, dépourvus de salle spacieuse. Les Juifs, nous apprend Tertullien, s'y rendaient pour prier aux jours de jeûne, et il ajoute que ces proseuques se trouvaient sur le bord de la mer [3]. L'usage de ces installations ne paraît pas s'être maintenu parmi les fidèles qui, s'ils ont fait usage des proseuques, y ont sans doute de très bonne heure ajouté une salle pouvant recevoir la communauté, car, sauf des cas que nous ignorons, il semble que les réunions liturgiques, c'est-à-dire compor tant autre chose que la prédication, ont toujours eu lieu dans des salles, ou du moins dans des lieux fermés.

Les textes nous apprennent que les fidèles se réunissaient fréquemment et qu'ils ne pouvaient omettre le devoir de l'assistance aux réunions sans s'exposer à la sanction des peines disciplinaires [4]. Ces réunions ne leur étaient pas particulières ; nous en voyons de semblables chez les païens. Tous les groupes religieux n'ayant pas la faculté de s'assembler dans un temple, on se contentait parfois de la maison d'un des membres de la confrérie. Une inscription nous parle d'un collège qui se réunissait dans la maison de Sergia Paulina : COLLEGIVM QVOD EST IN DOMV SERGIAE PAVLLINAE [5]. Le fait est également avéré pour les fidèles. Lucien a laissé la des-

1. Προσευχή, Philo, *In Flaccum*, VI, VII, XIV ; *Legat. ad Caïum*, XX, XXIII, XLIII, XLVI ; III *Macch.*, VII, 20 ; Josèphe, *Vita*, LIV ; E. Schürer, *Gesch. der Jüdisch. Volk.*, 2e édit., t. II, p. 370, note 85. *Proseucha*, Juvenal, *Sat.*, III, 296. C'est une abréviation pour οἶκος προσευχῆς.

2. *Monum. Eccl. liturg.*, t. I, n. 168.

3. *De jejunio*, c. XVI : *Judaicum certe jejunium ubique celebratur, cum omissis templis per omne litus quocumque in aperto aliquando jam precem ad caelum mittunt.* Cf. *Ad Nationes*, I, 13, *Judaici ritus lucernarum et jejunia cum azymis et orationes littorales.* Cf. Löw, dans *Monatsschr. für Gesch. und Wissensch. des Judenth.*, 1884, p. 166 sq. ; Deutsch, *Sacra Judaeorum ad littora frequenter exstructa*, in-4°, Lipsiae, 1713 ; E. Schürer, *op. cit.*, t. II, p. 370, note 88a.

4. *Canones Hippolyti*, c. XXI, n. 218 ; c. XXVI, n. 230 ; édit. Achelis, in-8°, Leipzig, 1891, p. 122, 126.

5. *Monum. Eccl. liturg.*, t. I, praef. p. XIII. Cf. Tacite, *Annales*, I, 73.

cription d'une de leurs assemblées dans son dialogue *Philopatris* : « Après un plus long discours, dit-il, mon interlocuteur me persuada de me rendre auprès des magiciens et de choisir pour cela un des jours qu'ils nomment malheureux ; il ajoutait qu'il avait été instruit dans tous leurs mystères.

« Nous franchîmes donc des portes bardées de fer, et un pavé de bronze, et après avoir gravi plusieurs marches, nous montâmes sur un toit doré semblable à celui de Mélanas à ce qu'en dit Homère. Là, je dévorai des yeux toutes choses. Je vis, non pas Hélène, certes, mais des hommes blêmes et le regard tourné vers la terre. Dès qu'ils nous aperçurent, ils parurent contents et vinrent à nous, demandant si nous étions messagers de mauvaises nouvelles. Ils en souhaitaient de telles et, ainsi que les Furies au théâtre, prenaient leur joie dans les choses funestes. Alors ils se mirent à chuchoter ; puis ils m'interrogèrent : Qui es-tu ? d'où viens-tu ? quelle est ta patrie ? qui sont tes parents[1] ? » Quel que soit l'auteur du dialogue, il nous montre une réunion chrétienne tenue en temps de persécution ou plutôt dans un temps où la persécution est menaçante. L'assemblée a lieu dans une maison privée fort riche, et à l'étage supérieur, afin de se mieux mettre à l'abri des indiscrétions.

Le récit de l'interrogatoire qui précéda le martyre de l'apologiste Justin renferme une indication précieuse qui nous montre à Rome, en l'année 163, la multiplicité des lieux d'assemblée pour les fidèles et la célébration du culte dans les maisons privées[2]. « Le préfet demanda quel était le lieu de réunion des chrétiens. Justin répondit : « Chacun va où il peut ou bien où il veut. Crois-tu donc, dit-il, interrogeant à son tour, que nous nous assemblons tous dans un même lieu ? Non pas, car le Dieu des chrétiens n'est pas limité à un espace déterminé, mais, comme il est invisible, il remplit le ciel et la terre, ses fidèles l'adorent et lui rendent gloire en tous lieux.— Dis-moi, reprit le préfet, où vous vous réunissez et où tu rassembles tes disciples. — J'ai demeuré jusqu'à ce jour près de la maison d'un nommé Martin, à côté des thermes de Timothée. C'est la deuxième fois que je reviens à Rome et je ne connais d'autre local que celui

1. Lucien, *Philopatris*, 23, édit. Dindorf, in-8°, Parisiis, 1867, p. 783. Cf. H. Weissig, *De aetate et auctore Philopatridis dialogi*, in-8°, Confluentiae, 1868 ; Croiset, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, in-8°, Paris, 1882 ; *Histoire de la littérature grecque*, in-8°, Paris, 1899, t. v, p. 585 sq.

2. *Martyrium Justini*, 1, dans Ruinart, *Acta sincera*, in-8° ; Ratisbonne, 1859, p. 106.

que j'ai indiqué. Si quelqu'un a voulu venir me trouver, je lui ai exposé la doctrine de vérité. »

Rome comptait au Iᵉʳ siècle un très grand nombre de maisons en location [1]; il était donc relativement aisé de multiplier les églises domestiques puisque point n'était besoin de rencontrer un propriétaire qui prêtât sa demeure. Saint Paul avait vécu à Rome pendant deux années dans une maison louée près des casernes des prétoriens d'où il rayonnait dans le quartier; peut-être sa demeure même servait-elle de lieu de réunion [2].

Les textes ne permettent de conserver aucun doute sur le fait de la célébration du culte chrétien dans les maisons chrétiennes. L'objection qu'on tirait autrefois de l'humble condition des fidèles pour leur refuser les habitations spacieuses appropriées à une assemblée nombreuse ont perdu toute valeur. Nous savons aujourd'hui que les fidèles ont compté de bonne heure dans leurs rangs des gens de toutes les classes [3].

De plus les réunions se composaient quelquefois d'un nombre très restreint de fidèles. Ainsi lorsque saint Grégoire le Thaumaturge fut consacré premier évêque de Néocésarée, dans le Pont, il ne se trouvait dans cette ville, suivant le témoignage de saint Grégoire de Nysse, que dix-sept chrétiens [4]. Peut-être n'était-ce qu'un début,

1. K. Lange, *Haus und Halle*, p. 264 sq., 269. Il est possible qu'il faille voir un écho de ces installations d'églises domestiques dans le mot de saint Paulin de Nole écrivant à Sévère, *Epist.*, I, que le culte se célèbre *in secretis domesticis.*

2. Cf. les mentions d'Asyncritos, Phlégon, Hermas, Patrobas, καὶ τοὺς σὺν αὐτοῖς ἀδελφούς; Philologos, Julia, Nereus, Olympia, καὶ τοὺς σὺν αὐτοῖς πάντας ἁγίους.

3. Au Iᵉʳ siècle nous rencontrons, parmi un grand nombre de *cognomina* serviles, la mention d'affranchis et de clarissimes : Aurelii, Cornelii, Emilii, Pudenti, Flavii, Acilii. Au IIᵉ siècle leur nombre s'accroît : Annii, Cornelii, Emilii, Pudenti, Flavii, Acilii ; au IIIᵉ siècle : Emilii, Virii, Cassii, Lurii, Munatii, Veturii, Verancii, Apollonii, Marcii, Ignatii, Turranii, Jallii, Posthumii, Herennii, Cattii, etc. Cf. Hasenclever, *Christliche Proselyten der höheren Stande im ersten Jahrhundert*, dans *Jahrbuch für protest. Theol.*, 1882, p. 234 ; H. Achelis, *Acta SS. Nerei et Achillei*, in-8°, Leipzig, 1893 ; J. Greppo, *Trois mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles*, in-8°, Paris, 1840 ; Le même, *Notes historiques, biographiques, archéologiques et littéraires concernant les premiers siècles chrétiens*, in-8°, Lyon, 1841. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2845, art. *Aristocratiques* (*Classes*).

4. *P. G.*, t. XLVI, col. 953. Il faut noter cependant la tendance aux réunions compactes dès qu'elles sont possibles ; par ex. : Ignace, *Ad Smyrn.*, c. VIII : Οὐκ ἐξόν ἐστιν χωρὶς τοῦ ἐπισκόπου οὔτε ἀγάπην ποιεῖν. Cf. *Ad Philad.*, c. IV ; *Ad Polyc.*, c. IV. La lettre de Pline et Justin, *Apol.*, *I*, 67 vont à prouver cette même tendance.

quoi qu'il en soit des règlements ecclésiastiques très anciens ont prévu le cas où une communauté végéterait longtemps. Ainsi le premier chapitre du second livre des *Constitutions apostoliques* après avoir requis parmi les conditions de l'élévation à l'épiscopat l'âge de cinquante ans, ajoute que si, « dans une communauté, » ἐν παροικίᾳ μικρᾷ, on ne trouve pas un seul candidat convenable de cet âge, on peut consacrer un homme plus jeune jugé digne de l'épiscopat[1]. Un des chapitres des *Canons ecclésiastiques des apôtres* prévoit le cas où la communauté serait si peu considérable qu'on n'y rencontrât pas douze hommes parmi lesquels on pût choisir un évêque[2] et aussi le cas où l'on ne pourrait trouver qu'un évêque illettré, ἀγράμματος[3].

Les documents que nous avons étudiés jusqu'ici font fréquemment usage d'une expression caractéristique pour désigner les lieux d'assemblée des fidèles. Même au IIIe et au IVe siècle, alors que, comme nous le verrons, les édifices consacrés spécialement et officiellement au culte chrétien sont nombreux, nous voyons employer les termes d'*église*, et de *maison de l'église*, *domus ecclesiae*, οἶκος τῆς ἐκκλησίας[4]. Nous trouvons, malheureusement dans un document d'une valeur très problématique, les actes du martyre de sainte Cécile, une phrase qui, si elle était antique, serait pour nous d'un grand intérêt. La martyre manifeste en mourant l'intention de léguer sa maison pour la faire transformer en église : *ut domum meam ecclesiam consecrarem*[5]. Ce fait n'est pas isolé, et quelques autres exemples que nous en avons sont vraiment antiques et peuvent être pris en considération. A Rome, les plus anciens titres presbytéraux, ceux de Prisca sur l'Aventin, de Cécile au Trastévère et l'*ecclesia Pudentiana* (plus tard Sainte-Pudentienne) sont établis sur des maisons

1. *P.G.*, t. I, col. 596; Pitra, *Juris ecclesiastici graecorum historia et monumenta*, in-4°, Romae, 1864, t. I, p. 131.

2. Edit. Funk, in-8°, Tubingae, 1887, p. 58, ch. XVI.

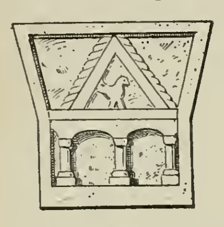
3. *Ibid.*, p. 60.

4. Cf. les textes cités plus loin d'Origène, d'Eusèbe, au sujet de Gallien et d'Aurélien, etc. L'édit de Milan fait allusion non seulement aux lieux officiels des assemblées chrétiennes, mais à d'autres : *et quoniam idem christiani non ea loca tantum ad quae convenire consuerunt sed alia etiam habuisse noscuntur*. Lactance, *De morte persec.*, c. XLVIII. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. X, c. V ; Löning, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, in-8°, Strassburg, 1878, t. I, p. 195 sq. Nous ne pensons pas que les maisons privées dans lesquelles des églises domestiques avaient été installées soient visées par ce texte. Celles-ci relevaient des lois concernant le domicile puisque la célébration du culte n'y avait pas un caractère officiel.

5. *P. G.*, t. CXVI, col. 180.

privées. A Alexandrie, à Antioche, à Carthage des faits analogues ont pu se produire et nous croyons pouvoir ajouter que les autres villes dans lesquelles nous rencontrons au IVe siècle une église portant le nom d'un personnage privé, ont une origine semblable. L'exemple classique en pareil cas est celui de la basilique Saint-Clément à Rome [1], mais d'autres, moins célèbres et d'une vérification moins facile, ne doivent pas être oubliés. Il se peut que la basilique chrétienne de Parenzo s'élève sur l'emplacement d'une ancienne *sala* ayant servi d'oratoire jusqu'au moment des grandes destructions d'édifices, en 303 [2].

Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'explication des termes employés par les fidèles pour désigner leurs lieux de réunion et de l'un de ceux qui furent le plus fréquemment usités : « la maison du Seigneur. » Cette expression constituait une sorte de consécration perpétuelle de la cession consentie par le propriétaire en faveur de la communauté. Elle s'explique d'autant mieux que, jusqu'au IIe siècle, les fidèles n'existaient pas en qualité de corporations reconnues, ne possédaient pas le droit de propriété collective et devaient éprouver d'autant plus vivement le besoin d'affirmer les concessions fondées sur le consentement privé. En Afrique, dès le début du IIIe siècle, Tertullien emploie pour désigner le lieu des assemblées chrétiennes une expression caractéristique : *Nostrae columbae domus simplex* [3]. Rapprochée d'un petit bas-relief provenant des fouilles faites sur l'emplacement de la basilique de Tigzirt et représentant un édifice orné d'un fronton dans lequel habite une colombe, la phrase citée pourrait donner un intérêt archéologique tout nouveau au bas-relief, bien qu'il soit tout à fait improbable qu'on y doive voir la représentation rigoureuse de quelque ancien édifice (fig. 109). Nous verrons



109. — Dosseret sculpté de Tigzirt, d'après Gavault, *Étude sur les ruines de Tigzirt*, p. 30, fig. 4.

1. Hübsch, *Die altchristlichen Kirchen nach den Baudenkmalen*, in-fol., Carlsruhe, 1862, p. 15-18, 71, 72, pl. XXX, et C. Bock, dans *Christliche Kunstblätter*, de Fribourg-en-Br., févr.-mars 1869, p. 151-156 ; déc., p. 91, ont tenté de classer l'église Saint-André sur l'Esquilin parmi les édifices préconstantiniens. Cf. la réfutation dans De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1871, p. 23 sq.

2. Andr. Amoroso, *Le basiliche cristiane di Parenzo*, in-4°, Parenzo, 1891. Cf. J. P. Kirsch, *Die christlichen Cultusgebäude im Alterthum*, dans *Görresgesellschaft fur Pflege der Wissenschaft*, 1893.

3. *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n. 1781.

plus loin d'autres vestiges de ces fondations d'églises dans les maisons privées ; nous pouvons signaler dès maintenant, dans le même ordre de faits, et sans nous y arrêter, une pratique semblable en Gaule attestée par quelques fouilles récentes [1] à Saint-Clément d'Anetz (= *Asinesium* [2]), à Saint-Julien-de-Concelles [3], à Saint-Lupien et la Blanche de Rezé, à Saint-Symphorien et à Saint-Étienne de Nantes.

Il va sans dire que, sous le Haut-Empire, la population des campagnes étant moins nombreuse que celle des villes, c'est vers celle-ci que s'est tourné l'effort apostolique et c'est dans les villes que nous devons rechercher de préférence la trace des anciens établissements chrétiens [4]. Nous avons vu quelle a pu être l'installation des églises domestiques dans les communautés de la province de Syrie, nous devons, maintenant que les textes nous ont montré l'existence de ces églises dans les provinces grecques et latines de l'Empire, rechercher l'influence exercée par les circonstances sur le développement de l'art monumental dans le christianisme.

Au Ier siècle de notre ère, et lorsque les fidèles se réunissaient chez quelqu'un des leurs pour assister à la célébration du culte chrétien, les conditions, si précaires en apparence, d'une assemblée, présentaient plus d'uniformité que nous pourrions être tentés de le supposer. Dès le second siècle avant Jésus-Christ, les habitations aisées prennent un aspect peu différent de celui qui prévaudra désormais jusqu'à la fin de la période qui fait l'objet de notre étude. Rien n'est changé au premier péristyle qui reste l'appartement des hommes, la partie accessible aux étrangers ; mais les femmes ne sont plus reléguées au premier étage ou dans les appartements exigus et sombres qui entourent la salle des hommes. On a construit pour elles un deuxième péristyle autour duquel se développe le

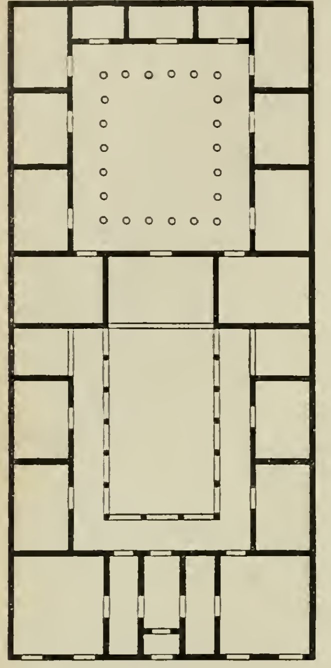
1. L. Maître, *De la forme et de l'âge des premières églises chrétiennes dans la Loire-Inférieure*, dans le *Bull. archéol. du Comité des trav. hist.*, 1893, p. 22-35.

2. La petite église sans bas-côtés sur la rive droite de la Loire est entourée de ruines gallo-romaines. Sur le côté sud on remarque les fondations d'une construction demi-circulaire en petit appareil tombant à angle droit sur le mur méridional. *Rapport de M. Arnaud, maire d'Anetz*, aux *Archiv. de la Loire-Inférieure*. Série I : *Antiquités*.

3. Eglise Saint-Bartelmy, bâtie sur un hypocauste.

4. Th. Zahn, *Weltwerker und Kirche während der drei ersten Jahrhunderte*, 1877, réimprimé dans *Skizzen aus dem Leben der alten Kirche*, in-8°, Erlangen, 1894.

gynécée. Telle est la maison typique de Vitruve, la seule dont se préoccupent les architectes romains (fig. 110). Autour du premier



110. — Maison grecque à deux péristyles, d'après Daremberg-Saglio. *Dict. des antiq.*, t. II, p. 348, fig. 2505.

péristyle sont disposées les pièces d'apparat : salons, bibliothèques, galeries de tableaux. L'ensemble de ce logis est commode et magnifique et, au moment où il est arrivé à posséder tous ses organes essentiels, les circonstances vont se charger d'assurer son succès. Vers le début du premier siècle de notre ère, Rome conquiert, ou pour mieux dire, annexe la Grèce. Il se produit alors ce qu'on a vu plusieurs fois depuis. Le vaincu impose au vainqueur ses goûts, son art, ses supériorités. C'est ainsi que le logis grec va se combiner avec le logis romain et le transformer. « Maintenant, écrit Varron, on ne croit pas posséder une vraie maison de campagne, si l'on ne donne pas à toutes les pièces des noms grecs, si l'on n'y trouve pas un προκοιτῶνα, une παλαίστριαν, un ἀποδυτήριον, un περίστυλον, un ὀρνιθῶνα, un περιστερεῶνα, une ὀπωροθήκην[1]. » Cette révolution s'achève à l'époque de César et d'Auguste. Horace se souvenait encore du

1. Varron, *De re rustica*, II, praef. Cf. E. Gardner, *The greek house*, dans *Journal of hellenic Studies*, 1901, p. 293 sq. L'auteur estime que la description de la maison grecque par Vitruve est l'origine des erreurs dans lesquelles on est tombé touchant la maison de l'époque homérique qui fait exclusivement l'objet de sa dissertation. V. Schultze, *Der Ursprung des christlichen Kirchengebäudes*, dans *Christl. Kunstblatt.*, 1882 ; Otte, *Handbuch der christl. Kunstarchäologie*, 4ᵉ édit., 1868, p. 273 sq. ; Mothes, *Die Basilikenform bei den ersten Jahrhunderte*, in-8°, Leipzig, 1865 ; Stockbauer, *Die christl. Kirchenbau in den ersten. sechs Jahrhunderten*, in-8°, Regensburg, 1874 ; Ewald Bergmann, *An den gamm altkrisna Basilikan*, in-8°, Lund, 1871 ; Nibby, *Della forma e delle parte degli antichi templi cristiani*, in-4°, Roma, 1833 ; O. Mothes, *Die Baukunst des Mittelalters in Italien*, in-8°, Iéna, 1884, p. 62 ; Gerdorf, *Repertorium*, 1847, n° 37, p. 422-433 ; J. A. Mesmer, *Ueber Ursprung der christlichen Basilika*, dans von Quast et Otte, *Zeitschrift f. christl. Archäol.*, 1859 ; Reber, *Ueber die Urform der römischen Basilika*, dans *Mittheil. d. k. k. central Commission*, 1869 ; F. Witting, *Die Anfange christlichen Architektur. Gedanken über Wesen und Enstehung der christlichen Basilika*, in-8°, Strassburg, 1902.

temps où l'on ne connaissait pas le péristyle ; mais désormais chacun veut avoir sa cour à colonnes. L'incendie de Rome par Néron, en détruisant une bonne partie de la capitale, servit la mode hellénique : toutes les grandes maisons de la ville furent rebâties suivant le goût nouveau.

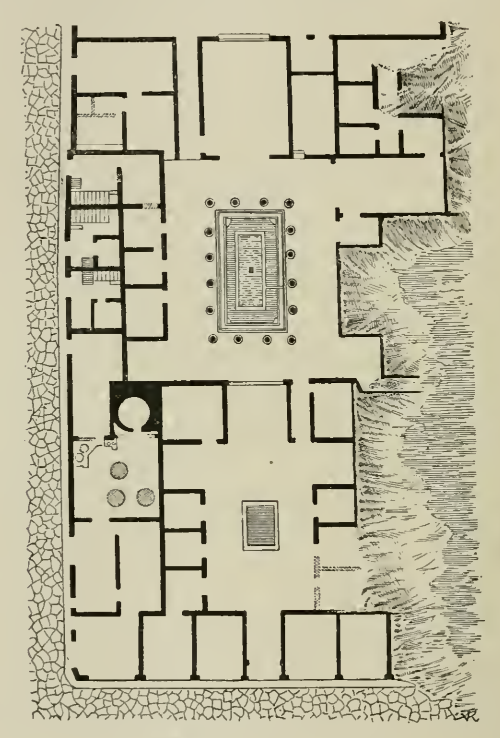
Mais les Romains ne sacrifiaient pas aisément un vieux mot, ni une chose ancienne ; ils étaient novateurs sans cesser d'être conservateurs. L'ancienne habitation romaine consistait en une grande salle éclairée par une ouverture rectangulaire du toit et entourée de cases séparées par des cloisons perpendiculaires au mur. C'était l'*atrium*. On n'y pénétrait, chez les riches, qu'après avoir franchi le *vestibulum*. Au milieu de l'*atrium* était creusé le bassin, *impluvium*, correspondant à l'ouverture du toit. En arrière du bassin était fixée une table carrée en pierre (*cartibulum*) supportant les vases et ustensiles de cuisine. Un peu plus loin étaient disposés, dans le grand axe de l'*atrium*, le foyer et l'autel des dieux domestiques. Au fond de l'*atrium*, juste en face de l'entrée, à l'endroit où se trouvait autrefois le lit conjugal, on installa, à l'aide de planches, un appartement nouveau, le *tablinum* qui vit, avec le temps, s'allonger à sa droite et à sa gauche deux pièces symétriques, *alae*, renfermant les trophées, les portraits d'ancêtres accompagnés d'instructions explicatives, *tituli*. Les chambres latérales servaient de magasins, *cellae penariae*, de salle à manger, *triclinium*, de chambres à coucher, *cubicula*.

Ce logis un peu rudimentaire ne fut pas sacrifié, mais embelli ou plutôt étendu ; car il n'y avait aucune harmonie entre le vieil *atrium* toscan et le péristyle grec qu'on lui accola. La nouvelle habitation qui en résulta fut bien, suivant la rigueur du terme, gréco-romaine. Toute la première partie conserva ses appellations latines, la partie nouvelle conserva, elle aussi, ses appellations grecques. Désormais le *tablinum* fait communiquer l'*atrium* avec le péristyle où la vie familiale s'est réfugiée ; quant à l'*atrium*, il ne sert plus qu'aux affaires, au culte et à la parade. Au fond du péristyle, se trouve une dernière retraite, l'*oecus* (οἶκος), salle de réunion, qui peut donner accès dans le jardin.

Naturellement, c'est l'habitation typique que nous devions décrire. En pratique, les dispositions varient, et il ne faut pas s'attendre à rencontrer l'uniformité absolue [1]. Cependant il ne peut s'agir de

1. Particulièrement à Pompéi où le caprice domine. Les lignes générales se reconnaissent toujours, mais les divergences abondent. Dans les maisons de

tenir compte des exceptions représentées par les logis bourgeois ou pauvres, dans lesquels des groupes chrétiens ont pu se réunir. La tendance centralisatrice des églises portait à réunir les fractions dispersées dans des locaux spacieux. Là seulement, la liturgie pouvait s'accomplir avec cette pompe qui semble avoir été très anciennement une des préoccupations du christianisme. Il en résulta, par suite de conversions, de dons généreux, l'existence de maisons affectées



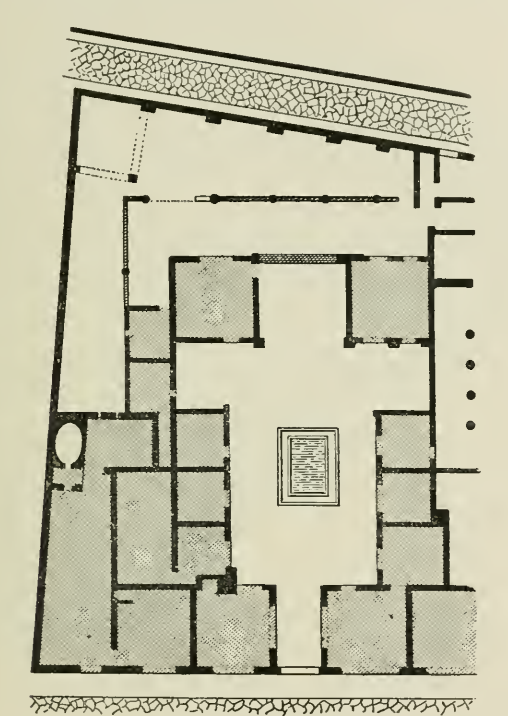
111. — Maison de Pansa, à Pompéi.

d'une manière permanente au culte dont elles devinrent les centres officiels. La facilité plus grande qu'offraient ces maisons pour la célébration de la liturgie, la sécurité peut-être qui s'attachait au logis d'une race illustre ou puissante, comme aussi la satisfaction d'amour-propre de posséder une riche installation durent contribuer à la concentration dans les grandes maisons privées des communautés chrétiennes.

petite bourgeoisie on constate la prédominance de l'*atrium* sur le péristyle. On sacrifiera volontiers celui-ci, jamais l'autre. Contrairement à ce qui s'observe pour la haute société, la bourgeoisie a continué à vivre dans l'*atrium*.

Le spécimen le plus complet des grandes habitations gréco-romaines se retrouve à Pompéi, dans la maison de Pansa. C'est un long rectangle compris entre quatre rues présentant d'enfilade le *vestibulum*, l'*atrium*, le *tablinum*, le *peristylium* et l'*oecus*. Il est intéressant d'en rapprocher la maison de Salluste, également à Pompéi [1] (fig. 111, 112).

Nous trouvons à Rome, sur quelques fragments de l'ancien plan

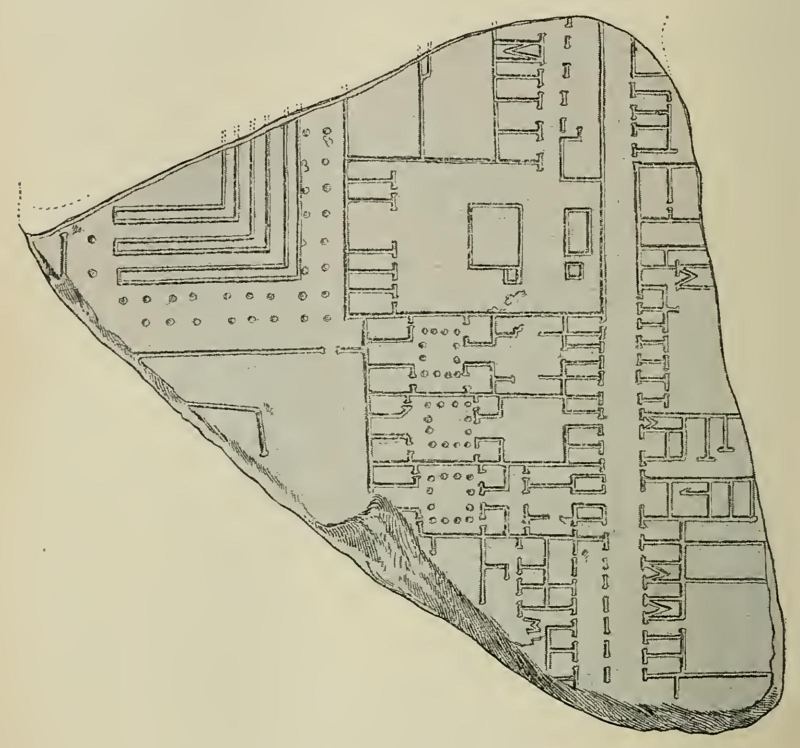


112. — Maison de Salluste, à Pompéi,
d'après *Sitzungsberichte der philosoph.-philolog. und hist. klasse der königl. bayer. Akad. d. Wissensch. zu München*, 1882, t. II, part. 1, p. 301, fig. 6.

de la ville, des plans de maisons privées qui témoignent d'une disposition identique à celle dont nous avons décrit les lignes essentielles [2] (fig. 113). Il y avait par le fait de l'installation des communautés dans les maisons privées une sorte de préparation à la période

1. Mau, *Führer durch Pompei*, in-8°, Neapel, 1893, p. 5 sq.
2. H. Jordan, *Forma urbis Romae regionem XIII*, in-fol., Berolini, 1874, pl. XI, n. 51 ; pl. XIV, n. 87 ; pl. XXIII, n. 173; pl. XXVII, n. 200; pl. XXXI, n. 316 ; pl. XXXII, n. 338.

qui suivra celle des débuts. En effet, les maisons romaines des personnages appelés à gérer les grandes magistratures et les honneurs de l'Etat, se sont, nous apprend Vitruve, peu à peu transformées. Le vestibule, l'*atrium*, le péristyle sont immenses, les promenoirs semblent des forêts de colonnes, les bibliothèques, les pinaco-



113. — Fragment du plan de Rome,
d'après H. Jordan, *Forma urbis Romae*, in-folio, Berlin, 1874, pl. XXIII, n. 173.

thèques, les basiliques diffèrent à peine de celles des édifices publics [1]. C'est dans ces vastes maisons — les textes ne laissent pas de doute sur ce point — que les fidèles se réunissaient. L'installation semble se faire comme d'elle-même, tant la disposition des lieux se prête à maintenir la distinction des catégories.

1. Vitruve, *De architect.*, VI, 8. *Nobilibus vero qui honores magistratus que gerundo praestare debent officia civibus, facienda sunt vestibula regalia alta, atria et peristylia amplissima, silvae ambulationesque laxiores ad decorem majestatis perfectae, praeterea bibliothecae, pinacothecae, basilicae non dissimili modo quam publicorum operum magnificentia comparatae, quod in domibus eorum saepius et publica consilia et privata judicia arbitriaque conficiantur.*

Le *tablinum*, qui est le lieu honorable de la maison, le διάκονος, recevra le clergé. Les *alae*, qui tirent de la foule ceux qui s'y établissent, seront réservées aux diacres, aux diaconesses, aux vierges et aux veuves. Entre le *tablinum* et l'*impluvium* se trouve la table carrée en pierre, *cartibulum*, qui deviendra l'autel.

Les portraits d'ancêtres, *imagines clipeatae*, de l'*atrium*, les trophées, deviendront la décoration de l'église et la plus antique inspiration de ces médaillons des papes que nous voyons dans la basilique de Saint-Paul. De nos jours, dans la basilique Sainte-Pudentienne, on a pensé reconnaître un ancien *triclinium* [1]. Les *triclinia*, écrit Vitruve, doivent être deux fois aussi longs que larges, à l'instar des salles, *occi*, ils sont fréquemment traités à l'égyptienne, c'est-à-dire qu'au droit des grandes colonnes d'en bas on en élève de nouvelles d'un quart plus petites et qu'entre ces dernières s'ouvrent les fenêtres, ce qui fait ressembler ces salles à des basiliques [2]. Si nous comparons ce que nous avons rencontré dans une maison romaine avec une église chrétienne officielle telle qu'elle existe en l'année 303, à Cirta, nous ne pouvons manquer d'être frappés de retrouver les éléments que nous avons signalés dans l'habitation privée : la bibliothèque, le *triclinium*, les magasins pour les vêtements et les celliers.

Le *triclinium*, indispensable à une maison privée, ne l'est pas moins à une église chrétienne ; il fait partie intégrante de l'une et de l'autre. Afin de mieux comprendre ce que devait être l'installation d'une église domestique il importe de rappeler les exigences liturgiques auxquelles elle devait satisfaire.

Dès ses débuts, l'assemblée chrétienne avait consacré ses réunions à différents exercices parmi lesquels le plus solennel consistait en

1. Holtzinger, dans *Repertorium für Kunstwissenschaft*, 1882, t. v, p. 285. Nous donnons cette identification pour ne rien omettre ; quoi qu'il en soit Sainte-Pudentienne se trouve sur une construction antique.

2. Vitruve, *op. cit.*, vi, 5 : *Inter Corinthios autem et Aegyptios hoc erit discrimen. Corinthii simplices habeant columnas aut in podio positas aut in imo, supraque habeant epistylia et coronas aut ex intestino opere aut albario, praeterea supra coronas curva lacunaria ad circinum delumbata. In Aegyptiis autem supra columnas epistylia et ab epistyliis ad parietes qui sunt circa imponenda est contignatio supra coaxationem pavimentum, sub diu ut sit circuitus. Deinde supra epistylium ad perpendiculum inferiorum columnarum imponendae sunt minores quarta parte columnae. Supra earum epistylia et ornamenta lacunariis ornantur et inter columnas superiores fenestrae conlocantur. Ita basilicarum ea similitudo non corinthiorium tricliniorum, videtur esse.*

un repas commun [1]. Mais, de très bonne heure, les fidèles avaient rencontré des obstacles à cette pratique. C'était d'abord les abus qui, dès le temps des apôtres, s'étaient introduits dans les réunions. Des frères s'étaient enivrés, d'autres avaient dû quitter la réunion sans avoir rien reçu à manger. L'hostilité de l'administration à l'égard des *collegia* ou confréries qui pullulaient dans l'empire était, en un sens, plus grave. Les associations ne pouvaient plus subsister, depuis le règne d'Auguste, qu'à la condition d'être exclusivement funéraires. Mais les mesures oppressives allaient contre leur but. Les collèges se multipliaient et se développaient, le repas en commun procurait aux associés quelques heures d'une joie sans mélange. La ressemblance entre les confréries païennes et les réunions chrétiennes était frappante, surtout si, comme cela paraît probable, les frères avaient pris le titre de collège funéraire afin de désarmer la malveillance et de dérouter un peu la surveillance. Le repas en commun constituait un délit prévu par la loi, délit qui entraînait pour celui qui l'avait commis la pénalité de lèse-majesté. Il ne fallait pas songer à se réunir dans un endroit public depuis que Claude avait fait fermer les cabarets où les confrères s'assemblaient pour souper ensemble à bon marché [2]. D'autre part, on ne pouvait, à aucun prix, omettre le repas liturgique [3]. Dès lors, impraticable dans les lieux publics, les frères n'avaient que la ressource de le célébrer dans les maisons privées, sous le couvert des lois qui consacraient l'inviolabilité du domicile.

Ainsi la maison romaine se trouva satisfaire aux deux exigences capitales du culte chrétien à qui elle offrait son *atrium* et son *tablinum* pour la réunion, et son *triclinium* pour le souper. Cette disposition que nous avons vue, consacrée par l'usage, être celle de l'église de Cirta, se présentait dans un grand nombre de maisons romaines. Il est donc probable que les églises domestiques comportèrent de très bonne heure une double installation dont on faisait usage suivant qu'on célébrait la réunion proprement dite ou le souper commun.

Un texte de Vitruve que nous venons de citer nous a appris que les maisons des grands personnages possédaient des basiliques ou

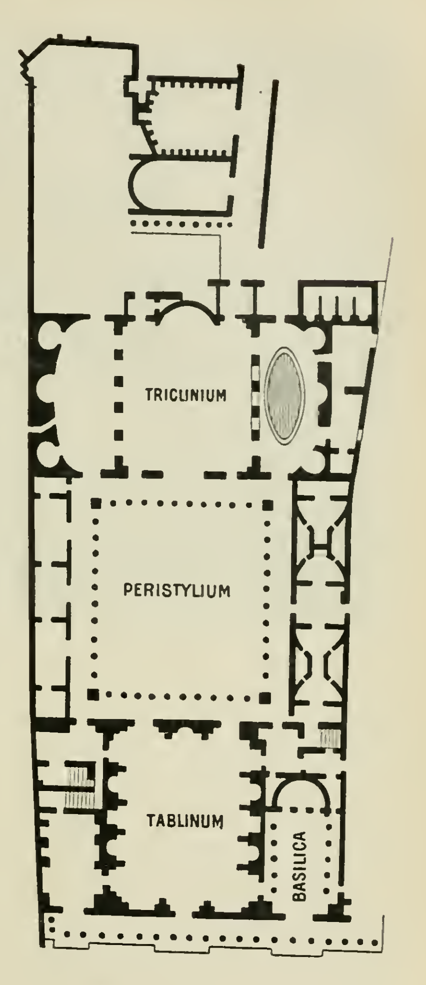
1. Nous nous permettons de renvoyer, pour le développement de ce qui va suivre, au *Dictionn. d'arch. chrét. et de liturgie*, au mot *Agape*, t. I, col. 788 sq.

2. Interdiction semblable, sous Trajan, pour les *hétairies*, en Bithynie.

3. *Monum. Eccl. liturg.*, t. I, n. 4027.

bien encore des *triclinia* qui ressemblaient à des basiliques [1], Jules Capitolin dit de son côté qu la villa des Gordiens sur la Via Praenestina comptait trois basiliques [2]. Plutarque mentionne la basilique privée de Domitien [3]. Saint Jérôme mentionne la basilique de Latran en des termes qui donnent lieu de supposer qu'elle était antérieure à Constantin [4]. Les fouilles de Tibur ont montré, dans la célèbre villa d'Hadrien, une basilique ; mais on rencontre trop de choses inexpliquées parmi ces constructions de Tibur, pour que nous nous attachions à cet édifice [5].

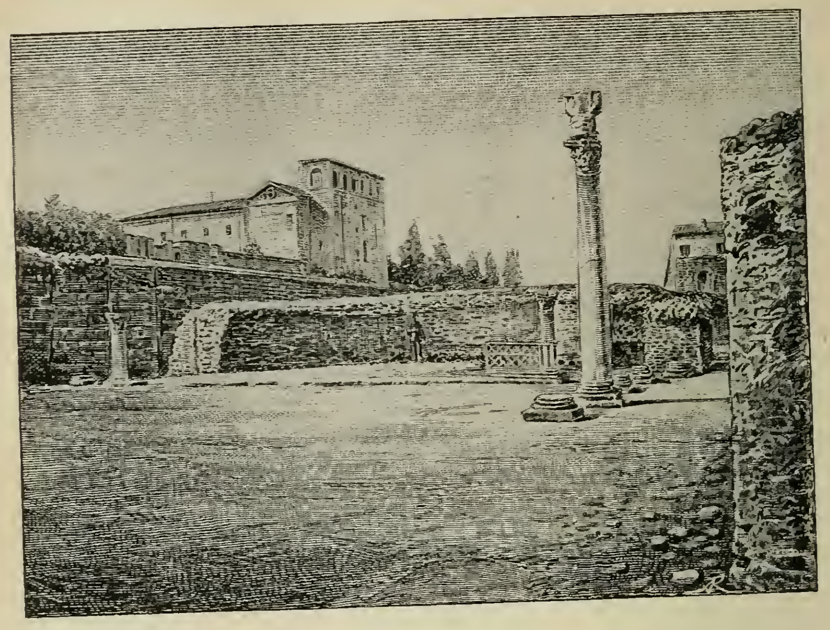
D'autres fouilles ont mis à jour sur le Palatin le palais des Flaviens et commentent avec une clarté inespérée les textes que nous venons de rappeler. A droite



111. — Maison des Flaviens au Palatin, d'après de Beylié, *L'habitation byzantine*, in-4°, Paris, 1902, p. 17.

1. Vitruve, *op. cit.*, VI, v, 8.
2. Jules Capitolin, *Gordianus tert.*, c. xxxii : *In qua basilicae centenariae tres.* Pour l'explication de ce texte, cf. K. Lange, *Haus und Halle*, p. 254 sq.
3. Plutarque, *Publicola*, c. xv.
4. *Epist. ad Marcellam*, xviii ; *Ante diem Paschae in Basilica quondam Laterani, qui caesareo truncatus est gladio.* Pour la discussion du texte, cf. G. Dehio, *Die Genesis der christlichen Basilika*, p. 316 sq.
5. H. Winnefeld, *Die Villa des Hadrian bei Tivoli. Aufnahmen und Untersuchungen*, dans *Supplem. z. Jahr. d. arch. Instit.*, 1895, p. 79, pl. vii, cf. p. 35 : *Der « Oecus corinthius » und die Palast-Basilika ;* C. Schulters, *Die Bauten des Kaisers Hadrian*, dans *Sammlung gemeinsvertändlicher Vorträge*, 1898, nouv. série, p. 289-290 ; P. Gusman, *La villa d'Hadrien à Tibur*, in-4°, Paris, 1904. On pourrait lire avec profit : C. Weichardt, *Das Schloss der Tiberius und andere Römerbauten in Capri*, in-8°, Leipzig, 1900, et *Pompei vor der Zerstörung*, in-8°, Leipzig, 1897.

du *tablinum* [1] se trouve une *basilica* [2], tandis que, au delà du *péry-*



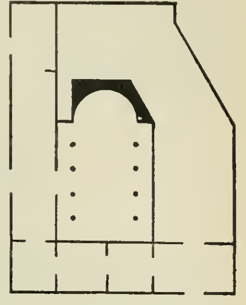
112. — Ruines de la basilique privée de la *domus Flaviorum*, d'après une photographie.

stylium nous trouvons un *triclinium* dont le plan par terre est seul assuré, mais qui, avec son abside et ses colonnes latérales, rappelle

1. On pourrait croire que ce palais n'a pas d'*atrium*. C'est le vestibule indiqué sur la fig. 115. par une rangée de colonnes en façade qui en tenait lieu. K. Lange, *Haus und Halle*, p. 373-377 : *Die Palastbasilica des Domitian*.

2. Dans la figure 112 on verra ce qui subsiste de cette basilique privée, quelques bases de colonnes et un fragment de balustrade séparant le *podium* de la nef. Noter les deux salles isolées au delà du *triclinium*, ayant un fond en hémicycle et des rangées de gradins sur les murs latéraux. On les nomme arbitrairement : la *bibliothèque* et l'*académie*. Cf. Deglane, *Le palais des Césars au Mont-Palatin*, dans la *Gazette archéologique*, 1888, p. 162 sq. Une salle de l'édifice connu sous le nom de palais de Trajan, à Porto, semble apparentée de près à la basilique du Palatin. R. Lanciani, dans *Annali dell' Instituto*, 1868, p. 144, 172 : *Traccie di una sala quadrangolare terminata da una abside*; *ripeta cioè in proporzioni minori la forma della bazilica attiguäe al palazzo imperiale del Palatino*; cf. *Monumenti dell' Instituto*, 1868, t. VIII, pl. 49 (fig. 113); au 11e kilomètre de la via Praenestina en venant de la Porta Maggiore on signale une salle avec *due file di colonne*, cf. R. Lanciani, dans *Notizie degli scavi*, 1883, p. 169 ; à Viterbe, *una sala che fosse era divise in tre navata*, cf. Lanciani, dans le même recueil, 1882, p. 339 ; à Rome, la villa d'Hérode Atticus contenait *una basilica simile in tutto a quella del Sessorium*, cf. R. Lanciani, dans le même recueil, 1883, p. 49.

les paroles de Vitruve au sujet des *triclinia* semblables à des basiliques. La *domus Flaviorum* a été rebâtie et décorée par Domitien. Quoiqu'elle ne soit pas, à proprement parler, une habitation privée, mais plutôt un palais destiné aux réceptions de la Cour, elle nous offre un document d'inappréciable valeur. Nous y trouvons tous les éléments qui appartiennent à notre étude et, dès lors, nous nous expliquons sans peine la combinaison qui fut faite de chacun d'eux pour aboutir au type de l'église chrétienne (fig. 111, 112).



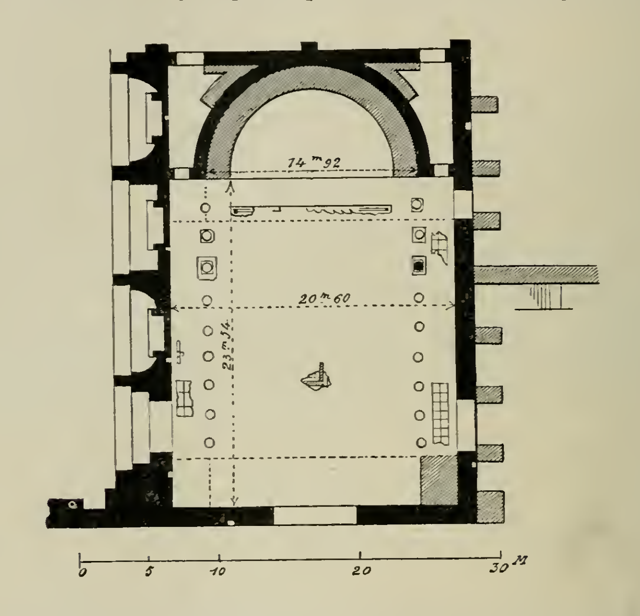
113. — Basilique de Porto, d'après *Monumenti dell' Instituto*, 1868, t. VIII, p. 49.

On a tour à tour admis et repoussé l'hypothèse qui voit dans la basilique civile le prototype de la basilique chrétienne telle que nous la font connaître les vestiges et les descriptions des édifices du IVe siècle[1]. Ainsi qu'il arrive souvent, on a apporté à la solution de la question un exclusivisme qui n'est

1. En 1451, Léon Baptista Alberti énonça la théorie d'après laquelle la basilique chrétienne tire son origine des basiliques civiles. En 1847 A. Chr. Ad. Zestermann avança qu'aucune basilique civile n'avait été tansformée en basilique chrétienne. J. A. Messmer soutint que la désaffectation de la basilique civile avait donné la basilique chrétienne. F. von Quast pensa voir dans la basilique chrétienne la disposition d'un *martyrium* prolongé. J. Kreuser et J. P. Richter adoptèrent l'opinion de Zestermann avec quelques altérations. C'est ainsi que Richter refoule les réunions chrétiennes jusque dans l'*oecus*. H. Hübsch tient pour l'indépendance de la basilique chrétienne à l'égard de la basilique civile, mais il ne se prononce pas sur les origines de la première. G. Dehio a exposé très clairement son opinion. Il voit dans l'*atrium*, le *tablinum* et les *alae* le prototype de l'église chrétienne; V. Schultze y joint le péristyle; et F. X. Kraus les appartements de luxe de la maison. D'autre part, K. Lange cherche la trace de réminiscences d'anciens édifices, par exemple : les *scholae* ou l'*atrium* du βασίλεος à Athènes, et H. Holtzinger avec Dobbert prennent le *schema* basilical en général comme modèle des églises chrétiennes. Koestlin veut faire la part très large aux exigences d'installation d'une société qui se développait à vue d'œil. P. Crostarosa et J. P. Kirsch voient l'origine des basiliques dans les grandes salles et les basiliques privées. J. P. Kirsch a résumé son opinion dans la *Revue thomiste*, 1895, t. III, p. 526-527. Selon lui les premières églises chrétiennes ont été installées dans les maisons particulières. La disposition de la maison gréco-romaine se prêtait bien à cette installation. A partir du IIIe siècle on commence à construire des « maisons de l'église » qui ne se distinguaient en rien des maisons privées. Elles comportaient une grande salle à trois nefs pour l'eucharistie, des logements destinés à l'évêque et au clergé, enfin les offices.

pas celui que comporte la réalité des faits. Il faut se garder, dans les recherches concernant les origines, de vouloir faire prévaloir une solution à l'exclusion de toutes les autres. La vérité est beaucoup plus complexe et requiert des combinaisons, des nuances auxquelles on ne saurait faire la place trop large [1].

Vitruve nous a dit que, peu à peu, les maisons des grands avaient

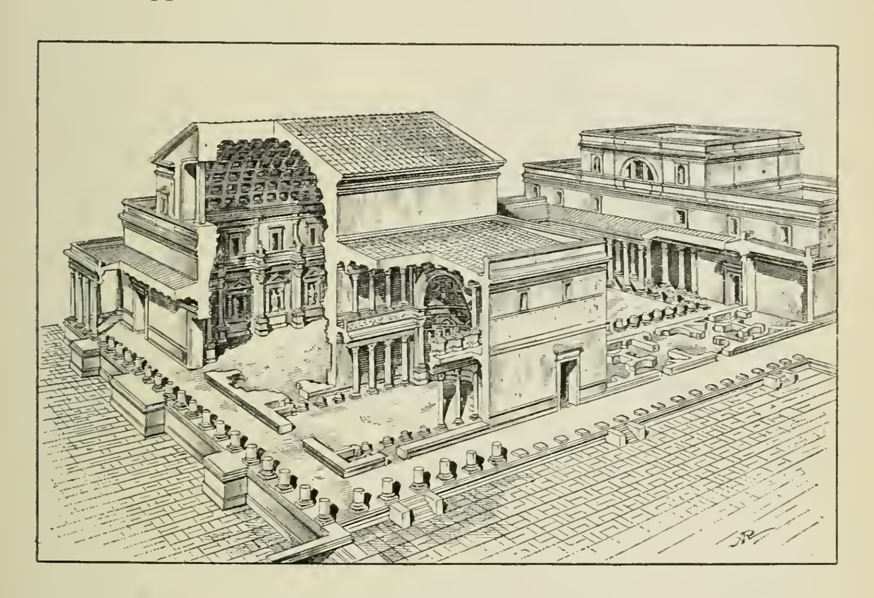


114. — Plan de la basilique privée de la *domus Flaviorum*, d'après Lange, *Haus und Halle*, pl. VI, fig. 2.

compté parmi leurs appartements la basilique privée sur un modèle à peine différent de la basilique civile, et le même auteur nous a appris encore que basiliques privées et *triclinia* avaient d'étroites ressemblances. La différence entre ces trois constructions est donc

1. R. de Lasteyrie, *De l'origine des basiliques chrétiennes*, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1892, p. 8. « Les basiliques n'ont jamais eu un type uniforme que les chrétiens se seraient bornés à reproduire. En réalité la question est plus complexe et le plus probable est que plusieurs facteurs ont concouru à la formation du type de nos premières basiliques chrétiennes. Aux basiliques civiles elles ont dû emprunter leur forme oblongue, leurs colonnades intérieures, la forme de leurs toitures ; aux maisons romaines leur *atrium* ; aux exèdres et autres salles de réunion, si communes chez les anciens, leur abside. » Cf. Kreuzer, *Ein Wort über den Ursprung der christl. Basilika*, dans *Mittheilung. der k. k. Centralkommission*, 1859.

moins considérable qu'on le pourrait croire. En outre, nous avons vu que les fidèles en se réunissant dans les maisons privées y avaient dû faire usage du *triclinium* pour le repas commun. La disposition de cet appartement étant apparentée de près à celle de la basilique privée, on entrevoit comment les chrétiens se sont familiarisés avec celle-ci. Nous ne saurions aller au delà parce que les textes ne nous apprennent rien de plus, mais il nous semble qu'entre la

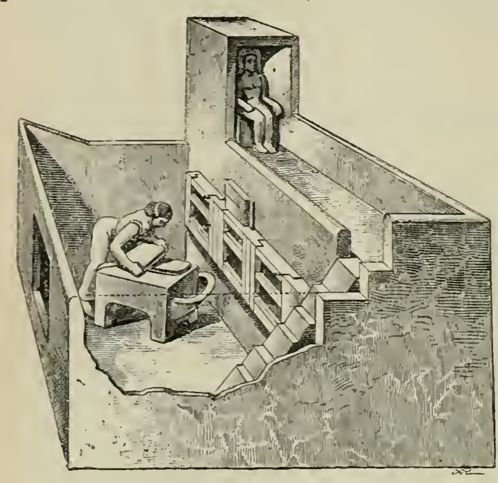


115. — Maison des Flaviens. Reconstitution par G. Toguelli. d'après E. Haugwitz, *Der Palatin*, p. 68.

basilique civile et la basilique chrétienne du IVe siècle il existe des rapports que nous ne devons ni méconnaître ni ignorer. Nous n'irons pas cependant jusqu'à donner cette explication comme absolue et applicable à tous les cas. Les faits que nous avons relevés et les textes qui les éclairent invitent à adopter une solution moins étroite. Il faut, selon nous, dans les origines du type des lieux officiels du culte chrétien faire la part aux diverses influences de l'*atrium* et du *tablinum* avec leur installation que nous avons décrite et à celle de la *basilica* et du *tablinum*. Dans quelle mesure, à quelle époque précise, dans quelles conditions ces influences ont-elles abouti à l'église chrétienne ? Ni un texte, ni un monument ne nous permettent jusqu'ici de le dire avec précision (fig. 114, 115).

Une autre considération s'impose. Pendant les deux premiers siècles

de notre ère l'évangélisation a très probablement dépassé les frontières de l'Empire et de la civilisation gréco-romaine. Nous avons constaté ses progrès en Syrie et sa rencontre avec une civilisation et des coutumes locales. S'il paraît vraisemblable que, dans la plupart de ses établissements, le christianisme ait débuté par des églises domestiques il s'ensuit que ce procédé uniforme a amené des pratiques différentes, selon qu'on avait à s'installer dans les maisons gréco-romaines, syriennes, égyptiennes, ou d'autres encore. C'est donc sous cette réserve des modifications imposées par chaque civilisation que nous pouvons admettre l'influence de l'habitation privée sur les plus anciens édifices du culte chrétien.



116. — Modèle d'une petite maison égyptienne, faisant voir la cour et la chambre haute. British Museum. D'après Wilkinson. *The manners and customs of the ancient Egyptians*, 2e édit., t. I, p. 351.

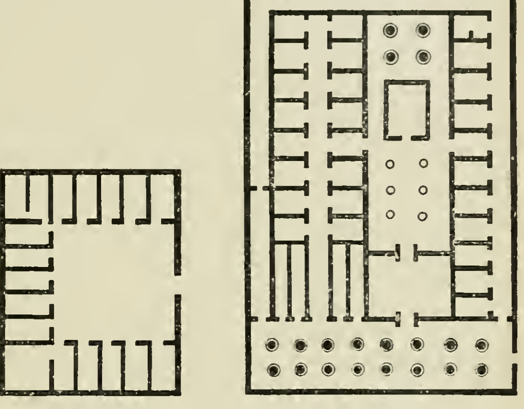
Au dire de Diodore et de Josèphe la population de l'Égypte proprement dite, d'Alexandrie à Philae, montait encore, dans le premier siècle de notre ère, à 7.000.000 d'âmes [1]. Une grande partie du peuple égyptien vivait dans des bourgs et dans de petites villes ouvertes ; il existait, de plus, sur certains points, des agglomérations urbaines très considérables ; Saïs, Memphis et Thèbes étaient de fort grandes villes. Les textes, égyptiens ou grecs, ne nous apprennent presque rien sur l'aspect des villes égyptiennes et sur le groupement, les dimensions moyennes en hauteur et en largeur des habitations urbaines. Diodore raconte qu'il y aurait eu à Thèbes des maisons de quatre ou cinq étages, mais il ne les a pas vues et c'est au règne de son fabuleux Busiris qu'il les attribue [2]. Dans les représentations figurées on ne trouve pas de maisons qui aient plus de trois étages, et encore est-ce l'exception ; d'ordinaire, on ne rencontre qu'un rez-de-chaus-

1. Diodore, I, XXXI, 6 ; Fl. Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVI, 4, parle de 7.500.000 âmes, sans compter la population d'Alexandrie.

2. Diodore, I, XLV, 5.

sée, un premier étage et une terrasse couverte. Les maisons représentées sur les bas-reliefs y paraissent souvent entourées d'une muraille crénelée ; elles s'élèvent au milieu d'une cour ou d'un jardin. Toute maison un peu riche devait ainsi couvrir un assez vaste espace. Les maisons mêmes des pauvres paraissent avoir eu d'ordinaire leur cour au fond de laquelle s'élevait une construction qui ne comportait qu'un rez-de-chaussée et une terrasse où l'on montait par un escalier extérieur. Un petit modèle de maison égyptienne conservé au British Museum présente cette disposition [1] qui rappelle la maison syrienne de Douma (fig. 116, 117, 118).

Dans les maisons plus vastes, les chambres étaient rangées autour d'une cour et régulièrement distribuées sur deux ou trois côtés, ou bien elles s'ouvraient sur un long corridor. Celles du rez-de-chaussée servaient aux besoins du ménage, tandis que celles des étages supérieurs étaient habitées par la famille. Au sommet de l'édifice était une terrasse, souvent garantie du soleil par un toit léger soutenu par des colonnettes de bois et peint de couleurs brillantes. La partie de la terrasse qui n'était pas couverte portait un large auvent en planches [2]. On voit que dans ces conditions l'installation des premières églises domestiques en Égypte aura dû se rapprocher de celles de la Syrie plus que de celles du monde gréco-romain.



117, 118. — Plan de maison égyptienne, d'après G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 485, fig. 268.

Ce que nous pouvons conclure des textes que nous avons groupés et de ceux qui vont suivre, c'est que l'état de choses que nous venons d'étudier s'étend aux deux premiers siècles de notre ère. A

1. Cette disposition est encore en usage dans la plupart des villages de l'Égypte contemporaine. Cf. Wilkinson, *The manners and customs of the ancient Egyptians*, in-8, London, 1878, t. II, p. 377.

2. Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes, Style égyptien. Maisons*; G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, Égypte, in-4°, Paris, 1882, t. I, p. 477 sq.

partir de cette époque, nous voyons les écrivains mentionner l'existence des églises, ce qui ne s'était pas rencontré auparavant.

II. ÉGLISES CHRÉTIENNES

Les communautés ne se sont pas bornées à célébrer le culte dans les églises domestiques. Si l'on établit la chronologie et la topographie des persécutions dirigées contre les chrétiens pendant les trois premiers siècles on aboutit à cette double constatation. Les persécutions officielles comportent 129 années de violences réparties sur un total de 249 années ; elles ont sévi d'une manière inégale sur les différentes provinces de l'empire. Pendant les intervalles, parfois très prolongés, entre deux persécutions, ou même grâce à des compromis à l'heure des persécutions, les chrétiens ont pu, à plusieurs reprises, jouir d'une tolérance ou même d'une protection relative. Ces trêves ressemblaient parfois, surtout pendant le cours du IIIe siècle, à la paix définitive, et les chrétiens jugeaient alors superflue la prudence qui, jusqu'à ce temps, leur avait fait dissimuler leurs réunions. Désireux de s'affirmer extérieurement, croyant peut-être, par ce moyen, engager l'avenir, étendre leurs conquêtes et obtenir une reconnaissance officielle, ils profitaient des années de répit entre les violences pour construire des édifices religieux. Les textes ne laissent aucun doute sur ce point. Ils nous apprennent encore que ces édifices étaient très nombreux, certains même semblent avoir eu une assez grande importance. On ne peut songer, en l'état de nos connaissances sur l'antiquité, à dresser une statistique complète, et une statistique incomplète ne ferait que changer notre ignorance en erreur. Cependant les textes ont leur importance, nous allons les rappeler.

Les imaginations de toute sorte par le moyen desquelles on a tenté d'identifier chacun des lieux mentionnés par les Écritures, ne laissent pas de permettre d'attacher une valeur historique au témoignage de saint Épiphane, suivant lequel la chambre, illustrée par les premières réunions des apôtres, aurait été transformée en église [1].

1. Épiphane, *De mensuris*, 14, *P. G.*, t. XLIII, col. 261 :... καὶ εὗρε τὴν πόλιν πᾶσαν ἠδαφισμένην, καὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Θεοῦ καταπεπατημένον, παρεκτὸς ὀλίγων οἰκημάτων καὶ τῆς τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίας, μικρᾶς οὔσης, ἔνθα ὑποστρέψαντες οἱ μαθηταὶ, ὅτε ὁ Σωτὴρ

L'édicule avait seul échappé avec quelques maisons, lors du siège de la ville par Titus, en l'année 70. « La tradition qui fixe sur le Mont-Sion l'emplacement du Cénacle, est une des plus anciennes et des plus authentiques de toutes celles qui donnent un nom à chacun des points de la ville sainte. Elle est appuyée sur les autorités les plus respectables ; et, quoique ces témoignages écrits ne remontent pas au delà du règne de Constantin, par leur nature même et par leurs expressions, ils nous font pénétrer dans l'obscurité qui précède cette époque et reculent la limite de notre certitude. Dès le IVe siècle, l'église du Mont-Sion était considérée comme très ancienne, et saint Épiphane pouvait alors affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'elle était antérieure au règne de l'empereur Hadrien. Depuis cette époque, jusqu'aux temps modernes, une tradition constante, dont on retrouve la trace dans tous les siècles, n'a cessé de la regarder comme la plus ancienne de toutes les églises, comme celle qui avait abrité la première assemblée des apôtres ; les chartes du moyen âge et les historiens des croisades la nomment « l'église primitive, la mère de toutes les églises » et, comme pour confirmer la croyance générale, de notables fragments de substructions antiques, engagés dans les bases du monument actuel, viennent rattacher l'église moderne aux premiers âges du christianisme. » A travers les transformations subies par l'édifice, une donnée générale semble avoir résisté à toutes les variations, comme si elle était imposée par

ἀνελήφθη ἀπὸ τοῦ Ἐλαιῶνος, ἀνέβησαν εἰς τὸ ὑπερῷον. Ἐκεῖ γὰρ ᾠκοδόμητο, τουτέστιν ἐν τῷ μερει Σιών. Le fait du retour à Jérusalem de l'Église établie à Pella pendant le siège n'est pas douteux, mais l'époque à laquelle il s'effectua est inconnue. Renan, *Les Évangiles*, in-8°, Paris, 1877, pense qu'à la rigueur, on pourrait en reculer la date jusqu'au moment où Hadrien décida la reconstruction de la ville, en l'an 122. L'argument qui milite en faveur de cette opinion, c'est qu'Hadrien trouva la ville ἠδαφισμένην, à l'exception d'un petit nombre d'οἰκίσματα qu'Épiphane énumère. Mais ἠδαφισμένην reste d'une exactitude suffisante, en supposant que la population chrétienne qui revint ne fût pas fort nombreuse et vécût retirée dans un coin des ruines de la ville. Les textes d'Eusèbe, *Demonstr. evang.*, l. III, c. V; *Hist. eccl.*, l. III, c. XXXV, sur la continuité de l'église de Jérusalem jusqu'à la guerre d'Hadrien ne s'expliquent pas sans un retour partiel. Le Cénacle des apôtres, plusieurs autres constructions, et en particulier sept synagogues, restées debout comme des masures isolées et dont une se conserva jusqu'au temps de Constantin, étaient presque intactes, Cf. S. Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, XVI, 4, *P. G.*, t. XXXIII, col. 924; De Vogüé, *Les églises de Terre Sainte*, in-4°, Paris, 1860, p. 322 sq. ; M.-J. Lagrange, *Une tradition biblique à Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1894, t. III, p. 454.

une tradition : c'est la division de l'église en deux étages superposés. Un verset des *Actes des Apôtres* semble indiquer que le Cénacle primitif était situé au premier étage d'une maison et, soit interprétation de ce verset, soit tradition locale, les églises bâties successivement sur l'emplacement de la salle sacrée ont conservé, comme trait essentiel, cette disposition très particulière. La première église, celle qui existait au temps d'Hadrien, était très petite, μίκρας οὔσης, dit Épiphane, mais elle avait un premier étage, ὑπερῷον.

Lors de la transformation de Jérusalem en une ville romaine, Aelia Capitolina, l'empereur Hadrien fit construire sur l'emplacement du Temple, un sanctuaire dédié à Jupiter Capitolin. On pourrait être tenté d'attribuer au même prince l'érection d'un temple dédié à Vénus sur le Golgotha [1]. Il y aurait là un parti pris d'effacer les lieux de culte qui inviterait à supposer que les fidèles possédaient un oratoire dont on espérait abolir la mémoire en cachant l'entrée et en nivelant le sol.

Nous allons énumérer maintenant quelques témoignages.

Le *Martyrium Polycarpi* nous montre à Smyrne, dès l'an 155 [2], le culte des reliques et leur dépôt dans un lieu convenable. Mais le texte est volontairement imprécis ; cependant on voit qu'il s'agit d'un lieu dans lequel, sauf des cas imprévus, les fidèles pouvaient se réunir « dans l'exultation et la joie » afin de célébrer la solennité de l'anniversaire [3]. La réserve faite touchant la possibilité de la réunion donne à croire qu'elle avait lieu dans un édifice dont l'hostilité des païens pouvait interdire l'usage, ce qui ne serait pas le cas s'il s'agissait d'une demeure particulière. Conclusion semblable à tirer des paroles de l'apologiste Justin : « Le dimanche, dit-il, une assemblée de tous les fidèles, citadins et campagnards, se tient dans un lieu unique, on y donne lecture des écrits des apôtres et des pro-

1. Eusèbe, *Vita Constantini*, l. III, c. XXVI, parle d'« hommes impies ». Saint Jérôme, saint Paulin de Nole et Sulpice Sévère nomment Hadrien. M. Marr, *De la fondation des premières églises à Jérusalem*. Cf. *Vizantijsky Vremenick*, 1901, t. VIII, p. 215.

2. Pour les dates de 155 ou 166, cf. la bibliographie des travaux de Waddington, Egli, T. Randell, C. H. Turner, G. Lacour-Gayet, J. Réville, K. Wieseler, dans H. Leclercq, *Les martyrs*, t. I, p. 66-67 ; P. Corssen, *Das Todesjahr Polykarps*, dans *Zeitschrift für d. Neutestam.-Wissensch.*, 1902, p. 61-62.

3. *Martyrium Polycarpi*, § XVIII, édit. Dressel, dans *Patr. apost. opera*, in-8°, Lipsiae, 1857 : Οὕτω τε ἡμεῖς ὕστερον ἀνελόμενοι τὰ τιμιώτερα λίθων πολυτελῶν καὶ δοκιμώτερα ὑπὲρ χρυσίον ὀστᾶ αὐτοῦ, ἀπεθέμεθα ὅπου καὶ ἀκόλουθον ἦν.

phètes dans les limites où le temps le permet [1]. » Comme on ne peut songer à restreindre arbitrairement le témoignage de Justin et que, d'autre part, nous avons constaté, à Rome, en particulier, l'existence de plusieurs églises domestiques, il paraît préférable d'interpréter ses paroles d'édifices chrétiens assez vastes pour recevoir une communauté de quelque importance.

Un texte de Clément d'Alexandrie pourrait s'entendre comme une désignation de l'église dans laquelle se seraient réunis les fidèles de cette ville, si, chez cet écrivain, la préoccupation symbolique ne rendait souvent ses explications inintelligibles. « Si le mot ἱερὸν a deux sens, dit-il : Dieu lui-même et ce qui est construit à sa gloire, pourquoi ne donnerions-nous pas à ce temple, construit en l'honneur de Dieu, le nom de « maison sacrée de Dieu »?. Ouvrage de grand prix et de grand mérite que la main d'un architecte n'a point édifiée, mais dont le dessein de Dieu a fait un temple. Et ce à quoi je donne le nom de temple, ce n'est pas à l'édifice, mais à l'assemblée des élus [2]. »

L'église, dite de Théonas, à Alexandrie, fut construite pendant l'épiscopat du patriarche Théonas entre les années 282 et 300. Jusqu'à cette époque, on s'était contenté de célébrer le culte dans les cryptes et dans les cimetières, peut-être dans le *martyrium* de saint Marc, en face du port oriental, dans le quartier de *Boucolia*, simple *memoria* dans laquelle étaient enterrés l'évangéliste (?) et d'autres évêques. L'oratoire bâti par Théonas fut reconstruit et agrandi par le patriarche Alexandre [3].

Une attestation, d'un caractère rigoureusement historique, est celle que renferme la *Chronique d'Édesse* [4]. Elle nous apprend que

1. Justin, *Apolog. I*, 67, édit. Otto, dans *Corp. apologet.*, in-8°, Ienae, 1851, t. I, p. 268-270 : καὶ τῇ τοῦ ἡλίου λεγομένῃ ἡμέρᾳ πάντων κατὰ πόλεις ἢ ἀγροὺς, μενόντων ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνέλευσις γίνεται, καὶ τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων, ἢ τὰ συγγράμματα τῶν προφητῶν ἀγαγινώσκεταὶ μέχρις ἐγχωρεῖ.

2. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. VII, c. v, *P. G.*, t. IX, col. 437 : Εἰ δὲ τὸ ἱερὸν διχῶς ἐκλαμβάνεται, ὅ τε Θεὸς αὐτὸς καὶ τὸ εἰς τιμὴν αὐτοῦ κατασκεύασμα, πῶς οὐ κυρίως τὴν εἰς τιμὴν τοῦ Θεοῦ κατ' ἐπίγνωσιν ἁγίαν γενομένην Ἐκκλησιὰν ἱερὸν ἂν εἴποιμεν Θεοῦ, τὸ πολλοῦ ἄξιον, καὶ οὐ βαναύσῳ κατεσκευασμένον τέχνῃ, ἀλλ' οὐδὲ ἀγύρτου χειρὶ δεδαιδαλμένον, βουλήσει δὲ τοῦ Θεοῦ εἰς νεὼν πεποιημένην : οὐ γὰρ νῦν τὸν τόπον, ἀλλὰ τὸ ἄθροισμα τῶν ἐκλεκτῶν Ἐκκλησίαν καλῶ.

3. Athanase, *Apolog. ad Constant. imper.*, 15, *P. G.*, t. XXV, col. 613. Cf. H. Leclercq, *Alexandrie*, dans *Dict. d'arch. chrét. et de liturg.*, in-8°, Paris, t. I, col. 1110 sq.

4. Publié par Assemani, *Bibliotheca orientalis*, in-fol., Romae, 1719, t. I, p. 394. Cf. Rubens Duval, *Hist. polit. relig. et litt. d'Édesse*, dans le *Journal asiatique*, 1891, t. XVII, p. 101.

jusqu'en l'année 201, lors de la grande inondation, les chrétiens d'Édesse ne possédaient qu'une seule église dans la ville, située près du grand étang et connue depuis sous le nom d'*Église ancienne*. Détruite en 201 [1], elle eut sans doute à souffrir encore de l'inondation de 303, car elle fut reconstruite de fond en comble en 313, par Còna, évèque d'Édesse, et par son successeur Sâd. A l'époque de l'inondation de 201, l'auteur du document officiel utilisé par la *Chronique d'Édesse* emploie l'expression l'*Église des chrétiens*, d'où il résulte que l'érection de cette église était antérieure à l'établissement du christianisme comme religion d'État, ce qui eut lieu sous Abgar IX le Grand, et après le voyage de ce prince à Rome, en 202. Le développement pris par le christianisme en Osrhoène ne permet pas de douter que cette contrée n'ait compté un grand nombre d'édifices du culte, mais nous ne possédons aucun document historique sur la période des origines. Un document intitulé « Doctrine d'Addaï », dont le caractère légendaire est aujourd'hui généralement reconnu [2], raconte qu'Addaï, apôtre de l'Osrhoène, construisit une église avec l'argent qu'Abgar Oukhâma [3] mit à sa disposition après sa conversion. Il ne s'en tint pas là et en construisit plusieurs autres dans les environs. Si l'on s'en tient aux probabilités, on peut ramener aux environs de l'an 202, les événements que la *Doctrine* place en l'an 32, et retenir pour la fin du IIe siècle et le début du siècle suivant, des constructions d'églises dans l'Osrhoène [4].

L'histoire de la conversion de l'Arménie par Grégoire l'Illuminateur se rapporte aux premières années du VIe siècle (vers 300-305). Parmi les imaginations qui composent le récit d'Agathange, on croit pouvoir retenir le fait de quelques constructions d'édifices du culte [5].

1. La *Chronique*, dit que les eaux « endommagèrent la nef de l'église des chrétiens ». Cf. Rubens Duval, *op. cit.*, p. 391.

2. *Ibid.*, p. 242.

3. Ce n'est pas d'Abgar V Oukhâma, mais d'Abgar IX le Grand qu'il s'agit. Cette erreur est intentionnelle dans la *Doctrine* qui dit que l'administration de l'Église fut confiée par Addaï à Aggaï, Palout, 'Abschelâma et Barsamya.

4. D'après la *Doctrine* il faudrait étendre les conquêtes apostoliques d'Addaï à la province entière de Mésopotamie.

5. Agathange, *Histoire du règne de Tiridate et de la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur*, dans V. Langlois, *Collection des historiens anc. et mod. de l'Arménie*, in-4°, Paris, 1867, t. I, p. 155, n. 111 : « Hâtez-vous d'élever des chapelles où nous déposerons les martyrs de Dieu ; » n. 121 : « Venez, élevons des chapelles pour transférer les martyrs... Ayant dit ces mots, Grégoire ordonna qu'on préparât aussitôt les matériaux pour construire, et toute la

On procéda militairement à la destruction de l'ancien culte et « ensuite Grégoire, semant chez tous la parole du culte véritable de Dieu, les amena dans le sentier du Seigneur... Dans toutes les villes de l'Arménie, dans les cités, les bourgs et les campagnes, il indiquait l'emplacement de la maison de Dieu. Cependant il n'en creusait nulle part les fondements, il n'élevait nulle part aucun autel au nom de Dieu, car il n'était pas revêtu des honneurs du sacerdoce. Il entourait seulement le local de murailles et y dressait le signe de la croix ; μόνον δὲ περιετείχισεν τοὺς τόπους περιβόλῳ[1]. Dans d'autres expéditions, Grégoire constitue un fonds de terre aux Églises[2] ; mais aussitôt après son ordination épiscopale, il fait élever une chapelle[3], puis une grande église. « C'est alors qu'on commença à construire des églises et des autels au nom de la Sainte-Trinité et à établir des fonts baptismaux... Tout à l'entour, on construisit des églises entourées de murailles et on y établit des prêtres[4]... Et parcourant toutes les provinces, visitant les bourgs et les campagnes, il construisait des églises[5]... Grégoire posa les fondations pour élever une église (au pied du mont Nébad) et il plaça dans cette maison du Seigneur les reliques des saints qu'il apportait avec lui. Et de cette manière, dans chaque endroit des provinces, il fondait des églises[6]. »

Si nous sortons des royaumes indépendants pour rentrer dans les limites de l'empire nous constatons l'existence d'églises nombreuses, bien que les documents ne nous instruisent pas pour toutes les provinces. Mais de l'absence d'indications précises il ne faudrait pas se hâter de conclure à l'absence d'édifices chrétiens. Nous en pou-

foule, dès qu'elle l'eut entendu, se mit ardemment à l'œuvre. Ils entassèrent dans les endroits indiqués, les uns des cailloux, les autres de grosses pierres, quelques-uns des briques, quelques autres des cèdres... Grégoire lui-même, prenant le niveau des maçons, jetait les fondements de la chapelle... Toute la multitude était accourue à son aide ; ils élevaient l'édifice suivant un plan bien arrêté... Et ils élevèrent trois chapelles, l'une du côté de la ville entre le nord et le levant, et ils construisirent l'autre au midi de la même ville et la troisième près de la resserre des cuves. Ils les construisirent, les embellirent et les ornèrent de lampes d'or et d'argent sans cesse allumées, de grands lustres resplendissants de lumière et également de candélabres brûlant toujours. »

1. *Ibid.*, t. I, p. 165 sq., n. 130.
2. *Ibid.*, t. I, p. 168, n. 133 ; p. 169, n. 134.
3. *Ibid.*, t. I, p. 174, n. 142.
4. *Ibid.*, t. I, p. 175 sq., n. 143.
5. *Ibid.*, t. I, p. 176, n. 144.
6. *Ibid.*, t. I, p. 177, n. 149 ; cf. p. 178, n. 151 ; p. 180, n. 153.

vons donner une preuve par ce qui se passa en Phrygie. Le christianisme avait pris dans certaines parties de cette province un développement considérable au IIIe siècle. Eusèbe mentionne incidemment une ville dont la population entière était chrétienne [1], y compris les magistrats. Nul doute que, vu la liberté dont jouissait le christianisme dans la province, cette ville ne comptât des églises. Cependant on n'en connaît ni une trace, ni un souvenir. Mais Eusèbe nous apprend aussi que, dès le début de la persécution de Dioclétien, vers 303, la ville fut brûlée et tous les habitants, sans exception, mis à mort [2]. Peut-être s'agit-il d'Euménie [3], mais nous savons qu'Apamée [4] posséda également une communauté chrétienne très prospère et aussi Hiérapolis dans la Phrygie centrale [5] et Synnade.

Le seul monument dont il soit possible aujourd'hui de reconnaître le plan, c'est la petite église antique située sur l'emplacement de l'acropole de Célènes. Par son architecture, par les traditions qui se rattachent à son site, elle mérite une attention toute particulière, sans compter que, selon toutes les probabilités, c'est une des églises les plus antiques de l'Asie-Mineure dont les traces se soient conservées jusqu'à nos jours [6].

Aucun texte ni aucun vestige ne permet de soutenir l'existence de cette église pendant la période qui précède la paix de l'Église ; on a néanmoins de solides raisons à faire valoir en faveur de la construction d'un sanctuaire de même plan sur le site où s'élèvent les

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. XI.

2. *Ibid.* : ὅλην χριστιανῶν πολίχνην αὔτανδρον ἀμφὶ τὴν Φρυγίαν ἐν κύκλῳ περιβαλόντες ὁπλῖται, πῦρ τε ὑφάψαντες, κατέφλεξαν αὐτοὺς ἅμα νηπίοις καὶ γυναιξί, τὸν ἐπὶ πάντων θεὸν ἐπιβοωμένοις· ὅτι δὴ πανδημεὶ πάντες οἱ τὴν πόλιν οἰκοῦντες, λογιστής τε αὐτὸς καὶ στρατηγὸς σὺν τοῖς ἐν τέλει πᾶσι καὶ ὅλῳ δήμῳ Χριστιανοὺς σφᾶς ὁμολογοῦντες, οὐδ' ὁπωστιοῦν τοῖς προστάττουσιν εἰδωλολατρεῖν ἐπειθάρχουν. Cf. W. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, in-8°, Oxford, 1897, t. II, p. 505. On trouve la même affirmation dans Lactance, *Divin. instit.*, l. V, c. XI, *P. L.*, t. VI, col. 584, qui dit que tout fut brûlé.

3. Ramsay, t. II, p. 502 sq., 505 : *Relics may yet be found of a christian building earlier than Constantine at this site.* Cf. le même, *Early christian monuments in Phrygia*, dans *The Expositor,* 1889, t. VIII et IX.

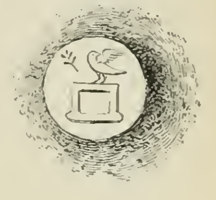
4. *Ibid.*, t. II, p. 428 sq., 511. L'église qui se trouvait sur l'acropole de Kelainai ne paraît pas antérieure au IVe siècle, cf. W. Ramsay, dans *Transactions ecclesiolog. Soc. Aberdeen*, 1890, p. 2 sq., et *Cities and bishoprics*, t. II, p. 513, p. 538, n. 397.

5. *Ibid.*, t. II, p. 715.

6. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2504, description complète de l'église de l'Arche à Apamée.

ruines de l'édifice du IV[e] siècle [1]. Ce « sanctuaire de l'Arche » — tel était le nom qu'on lui donnait — rappelle par la simplicité de son plan celui des Kalybé syriennes du III[e] siècle dont nous parlerons bientôt. Quelle que soit la date précise du monument encore subsistant, nous inclinons à penser qu'il remplace une église chrétienne du III[e] siècle, à peine modifiée lors de la reconstruction, après la paix de 313 [2].

L'édifice forme un carré parfait de près de 15 mètres de côté, précédé d'un narthex, flanqué à chaque extrémité d'une chambre carrée de 5 à 6 mètres de côté. La façade est percée de trois portes, celle du milieu beaucoup plus large que les portes latérales. L'église est pourvue d'une abside ; on ne saurait dire si elle était voûtée ou couverte d'un toit.



119. — L'arche. Intaille sur caillou.

La forme carrée du « sanctuaire de l'Arche » est un indice qui a son importance pour notre étude. Dans le symbolisme le plus ancien l'arche, figure de l'Église, est représentée par un coffre carré [3] (fig. 119). L'accord des monuments primitifs sur cette forme carrée est très remarquable. Fresques, gemmes, sarcophages ne varient pas et rappellent le « sanctuaire de l'Arche ». La forme de l'église antérieure à Constantin, disait à Ch. Tixier un évêque grec, a été abandonnée quand ce prince, devenu chrétien, a fait construire les premières basiliques, mais dans le principe la forme de l'église tendait à imiter l'arche de Noé. C'était une salle d'assemblée au milieu de laquelle se trouvait un retrait pour l'autel. La salle était carrée et couverte par une

1. W. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 428 sq. ; p. 511 ne croit pas l'édifice antérieur au IV[e] siècle.

2. G. Weber, *Dinair* (*Gueikler*) *Celènes, Apamée Cibotos, avec un plan et deux cartes*, in-8°, Besançon, 1892 ; G. Hirschfeld, *Kelainai-Apameia-Kibotos*, in-4°, Berlin, 1876 ; W. M. Ramsay, *Historical geography of Asia Minor*, in-8°, London, 1890 ; V. J. Arundell, *A visit to the seven Churches of Asia, with an excursion in the Pisidia*, in-8°, London, 1828 ; le même, *Discoveries in Asia Minor including a description of the ruins of several ancient cities and especially Antioche of Pisidia*, in-8°, London, 1834, t. I, p. 175 ; J. Strzygowski, *Klein Asien, Ein Neuland der Kunstgeschichte*, in-8°, Leipzig, 1903, p. 57, fig. 43.

3. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot *Arche*. Aux exemples que nous y donnons nous joignons la fig. 119, intaille sur caillou représentant la colombe portant le rameau et posée sur l'arche. E. Le Blant, *Monuments chrétiens inédits*, dans le *Bull. archéol. de l'Atheneum français*, 1856, t. II, p. 9 sq., pl. I, n. 9.

voûte qui lui donnait la forme d'un coffre (ἡ κιβωτός = l'arche). C'est en souvenir de ce principe que l'on voit encore à Constantinople certaines églises dont la voûte est apparente au dehors et n'est déguisée par aucun artifice d'architecture, l'église appelée Gul-Djami-si (la mosquée de la rose), par exemple, et le monastère de Chora. Le plus remarquable de ces systèmes de construction, ou du moins le plus connu en Europe, est la façade de l'église Saint-Marc, à Venise, dont les arcades sont couronnées par le cintre même de l'extrados. Cette forme d'édifice se retrouve aussi dans certaines églises de la Russie où les principes de l'architecture byzantine se sont conservés plus qu'en aucune autre contrée de l'Europe ; elles sont désignées sous le nom de *Soundoukvobrasno*, c'est-à-dire : en forme de coffre [1].

Bien qu'on ne puisse aujourd'hui retrouver aux environs de Constantinople aucun monument du genre de ceux que nous venons de décrire, parce que toute l'architecture religieuse ne date que des empereurs byzantins, on peut en découvrir des exemples dans les montagnes de la Syrie et du Taurus. Léon Allatius cite un passage de Jean Phocas [2] (ch. XIV) relatif à l'église de Sion, ayant la couverture en forme de cylindre, et dans un autre passage (ch. XIV) : « Au milieu de la cour, s'élève un temple qui a de même une couverture en forme de cylindre. » L'auteur cité, pour donner une idée de l'antiquité de l'église de Sion, ajoute que, selon la tradition, elle fut construite du temps des apôtres [3].

« Nous avons retrouvé, continue Texier, dans le désert de Sindjar, au milieu des ruines de l'ancienne Dara, le prototype de ces églises voûtées en cylindre, et ce monument confirme en tout point l'opinion du patriarche Constantin. Les ruines de Dara ont été peu explorées jusqu'à ce jour. Cette ancienne forteresse byzantine mériterait une étude spéciale ; c'est là que nous avons observé, à notre passage, en mai 1840, une église dans le style primitif, et, sans doute, un des plus anciens monuments chrétiens.

1. Ch. Texier et Poplewell Pullan, *L'architecture byzantine ou Recueil de monuments des premiers temps du christianisme en Orient précédé de recherches historiques et archéologiques*, in-fol., London, 1864, p. 53.

2. Léon Allatius, *Epist.*, p. 39 : Ὁ γὰρ τοῦτος ναός ἐστι πάμμεγας κυλινδρωτὴν ἔχων τὴν ὀροφήν.

3. *Ibid.* : Μέσον γὰρ ταύτης ἵσταται ὁ ναὸς κυλινδρωτὴν καὶ ὅσουτος ἔχων τὴν ὀροφήν. Ἐν τοῖς χρόνοις ὡς λέγεται τῶν Ἀποστόλων ἀνεγερθείς. Sur cette tradition consignée par S. Épiphane, cf. p. 378 , note 1.

« L'église de Dara est d'une conservation parfaite, due à l'extrême solidité de sa construction. Elle s'élève dans la partie inférieure de la ville, non loin des murailles ; elle est bâtie en grands blocs de pierre de taille réunis sans ciment. La forme de son plan est un rectangle de 21 mètres de côté sur 30 mètres. Dans l'intérieur, la grande nef avec les deux chapelles annexes forment un carré parfait de 21 mètres de côté. Le milieu de l'église est occupé par une très petite abside, dont le plan est la moitié d'un octogone ; il y a là, à droite et à gauche, deux petites salles, qui sont le *gazophylacion* et le *scevophylacion*, lieux retirés où l'on gardait les livres sacrés, le ciboire et les ustensiles précieux pour le culte. L'intérieur n'est éclairé que par trois fenêtres de petite dimension. On entre dans la nef par une petite porte carrée dont le linteau est formé d'une seule pierre.

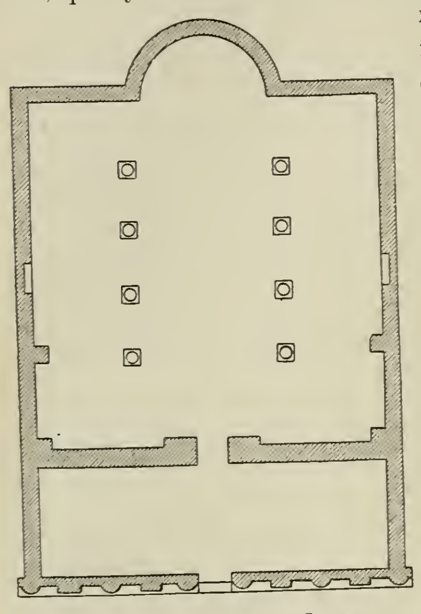
« La salle, qui est attenante à l'église et qui a une entrée spéciale, était destinée aux catéchumènes qui n'avaient pas reçu le baptême et qui n'avaient pas entrée dans le temple [1]. Cette salle longue n'est autre que le narthex des églises byzantines ; elle est couverte par un toit formant fronton aux extrémités, et ne s'élève pas jusqu'à la hauteur des murs de la nef. Cette disposition a été conservée dans les églises byzantines. La nef est couverte par une voûte de pierre de taille appareillée avec soin, et dont la courbure se dessine au dehors ; c'est la forme en coffre ou en arche (ἐν κιβωτῷ) que nous avons, d'après les autorités historiques, assignée aux églises primitives. Un bandeau simple couronne toute l'œuvre et se profile à différentes hauteurs. A gauche de l'entrée se voient les restes d'un édifice annexe presque entièrement détruit. La conservation du monument est due à la position qu'il occupe dans un pays presque sans habitants à l'entrée du désert de Sindjar. Quelques inscriptions grecques sont tracées sur le bandeau ; mais elles sont difficiles à déchiffrer. Peut-être y trouverait-on l'âge positif du monument [2]. »

Nous ne pensons pas, étant donnée l'époque tardive de la fondation de Dara, sous l'empereur Anastase, que l'église, que nous

1. Nous laissons à Texier la responsabilité de ces attributions qu'il n'est pas aisé d'accepter ni de repousser faute d'un plan que nous avons cherché en vain à nous procurer.

2. Texier, *op. cit.*, p. 54. Cette église a été visitée peu après par W. J. Ainsworth, *Travels and researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia*, in-12, London, 1842, t. II, p. 117.

venons de décrire, remonte à une communauté préconstantinienne [1]. Néanmoins ce que nous retenons de la structure de cet édifice c'est sa disposition générale et son toit en couvercle. Il se pourrait, en effet, qu'il y ait dans ce type une réminiscence très ancienne et qui nous ramène aux premiers édifices chrétiens ; c'est à ce point de vue que l'église de Dara prend, pour nos études, une réelle importance.



120. — Temple d'Apollon à Gortyne, d'après *Monumenti antichi dell' Accad. dei Lincei*, 1892, pl. 9⁵, pl. I.

Il va sans dire que cette observation sur la forme carrée des plus anciens lieux de culte chrétien ne saurait avoir une portée générale. Nous avons reconnu la nécessité d'admettre une genèse différente pour le lieu de réunion liturgique, suivant qu'on étudie les établissements du christianisme dans la civilisation gréco-romaine ou orientale ; de même, nous croyons devoir conserver aux indications que nous parvenons à fixer une valeur purement locale. Toutefois, la forme carrée de l'oratoire de Célènes et de l'église de Dara est moins éloignée qu'on pourrait le croire, de la forme basilicale qui prévaudra plus tard, elle semble plutôt être un acheminement vers celle-ci. Le rapprochement qui s'établit entre le sanctuaire de l'Arche et un temple païen, le temple d'Apollon à Gortyne, par exemple, mérite une grande attention (fig. 120). A Gortyne, nous retrouvons un édifice carré, ou peu s'en faut, auquel on a adjoint une abside. C'est exactement la construction de Célènes, dans laquelle on a introduit deux rangées de colonnes et qu'on a pourvue d'un vestibule[2]. On voit que la transition entre l'édi-

1. Avant Anastase (503), Dara n'était, dit Procope, qu'une ville de peu d'importance, *De aedificiis*, l. I, c. I, édit. Dindorf, p. 210 : κώμην ἄδοξόν τινα τὰ πρότερα οὖσαν Δάρας ὄνομα.

2. *Monumenti antichi dell' Accademia dei Lincei*, 1892, p. 9⁵, pl. I ; F. Witting, *Die Anfänge christlicher Architektur. Gedanken über Wesen und Entstehung der christlichen Basilika*, in-4°, Strassburg, 1902, fig. 18.

fice carré et la basilique est aisée à concevoir et si, comme nous le pensons à la suite d'Eugène Muntz, l'appropriation des temples païens en églises chrétiennes a eu lieu dans quelques provinces, plus souvent et plus tôt qu'à Rome même [1], c'est-à-dire dès avant la paix de l'Église, c'est une considération nouvelle à faire intervenir dans l'étude des origines de la basilique chrétienne. Les sanctuaires mithriaques ont-ils exercé, eux aussi, une influence sur les lieux d'assemblée des chrétiens? Il paraît permis d'en douter. Les analogies relevées entre le *mithraeum* de Heddernheim (Nassau) [2] et les plus anciens édifices élevés par les fidèles ne sont rien de plus, semble-t-il, que des coïncidences intéressantes [3]. Le temple des Cabire, à Samothrace, offre des points de contact avec le plan des basiliques chrétiennes [4]. Le nouveau temple, construit vers 276 environ, diffère notablement d'un grand nombre de temples anciens [5]. On y voit un portique, une *cella* divisée en trois parties, une sorte de transept et une abside relevée par un double degré ; dans cette abside se trouve une excavation destinée à recevoir l'autel.

. A ces constructions de forme carrée, on a tenté en vain d'ajouter des constructions circulaires. Wood avait relevé à Éphèse les ruines d'un monument désigné par lui sous le nom de « mausolée de saint Luc ». C'est une rotonde, dont le diamètre mesure 16 mètres, assise sur une substruction cylindrique, revêtue de dalles de marbre blanc ; l'intérieur était couvert d'une voûte en berceau circulaire, s'appuyant, d'un côté, sur un pilier central, et de l'autre sur le mur extérieur percé lui-même de seize fenêtres. Ce monument, ruiné par l'enlèvement des colonnes, fut, longtemps après, mis à profit par les chrétiens qui ménagèrent dans le soubassement du côté sud-est, une petite chapelle et en ornèrent l'entrée de deux antes saillantes en marbre enlevées à d'autres monuments. Wood et Dutau ont imaginé des fables à

1. E. Muntz, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1893, p. 65.

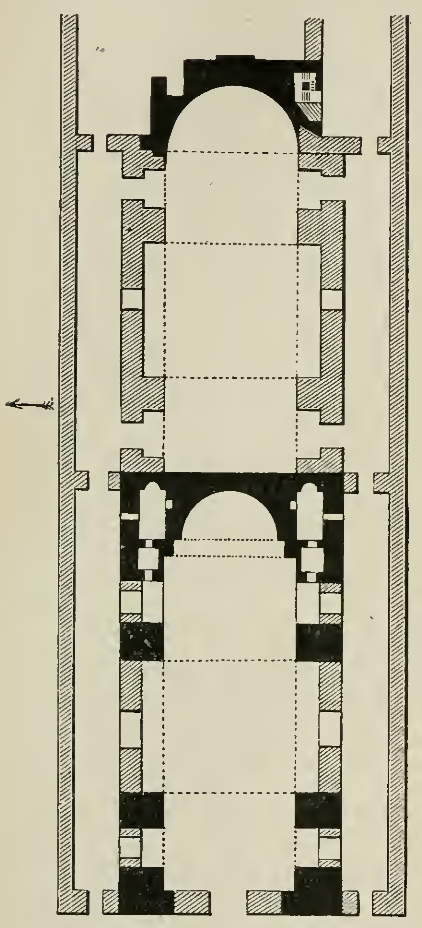
2. *Annalen des Vereins fur nassauische Alterthumskunde*, 1830, fig. 1 ; F. Witting, *op. cit.*, fig. 19.

3. Fr. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, in-4°, Bruxelles, 1896, t. II, p. 185 sq.

4. C'est la conviction de Hauser, cf. A. Conze, A. Hauser, Benndorf, *Untersuchungen auf Samothrake*, in-fol., Wien, 1875, p. 29 sq. ; Rubensohn, *Die Mysterienheiligthümer in Eleusis und Samothrake*, in-8°, Berlin, 1892, p. 148.

5. Puchstein, *Die Säule in der assyr. Archäol.*, dans *Jahrb. d. archäolog. Instituts*, 1892, p. 12, note 32, relève quelques inexactitudes dans le plan de Hauser.

propos d'une sculpture représentant un bœuf; c'est simplement le bœuf de Carie, sorte de bison, sur la bosse duquel on a taillé une croix à l'époque byzantique [1].



121. — Église double d'Éphèse, d'après Wood, *Discoveries at Ephesus*, p. 100.

Au nord du Forum d'Éphèse se dressent les ruines les plus considérables que les premiers siècles du christianisme aient laissées dans cette ville; c'est une église double (fig. 121), c'est-à-dire deux églises ajoutées bout à bout; la longueur totale du monument est de 88 mètres, sa largeur de 33. Dans la première église vers l'ouest, la plus ancienne, quatre pilastres soutenaient une coupole centrale, les côtés étaient ornés de colonnes; le chœur, plus étroit que l'intervalle des murs latéraux, laissait de chaque côté un chemin de communication avec la seconde église dont la nef du milieu était probablement couverte de voûtes d'arête, s'appuyant sur deux séries de colonnes dont on voit

1. T. Wood, *Discoveries at Ephesus*, in-8°, London, 1877; E. Curtius, *Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens*, in-8, Leipzig, 1872; cf. *The Academy* et *The Athenaeum*, s. v. Ephesus, Luke, 1878, 1879, 1880; H. Rylands, dans *Transactions of the Biblical archeol. Society*, 1880, t. VII, 2; Simpson dans le même recueil, 1880, t. VII, 2; H. Rylands and G. Weber, *Description of the so-called Tomb of S. Luke at Ephesus*, dans le même recueil, 1881, t. VII, 2; A. Dulau, *Un prétendu tombeau de saint Luc à Ephèse restitué à la mémoire de saint Antipas*, in-8°, Paris, 1883; G. Weber, *Un monument circulaire à Éphèse ou prétendu tombeau de saint Luc*, dans la *Revue archéologique*, 1891, p. 36-48; G. Weber, *Guide du voyageur à Éphèse avec deux plans, une vue du temple de Diane restauré et deux cartes*, in-8°, Smyrne, 1891, p. 20-21. Sur les origines des édifices circulaires; cf. J. R. Rahn, *Ueber den Ursprung und die Entwickelung des christl. Central- und Kuppelbau*, in-8°, Leipzig, 1866.

encore des traces. Le style de cet édifice, son orientation parallèle aux autres monuments antiques permettent de faire remonter son origine aux premiers temps du christianisme [1]. C'est dans son enceinte que s'est réuni le troisième concile œcuménique, en 431.

Sans aller jusqu'à voir dans cette église, qui n'est pas antérieure au IVe siècle, un édifice préconstantinien, l'antiquité et l'importance de la communauté d'Éphèse [2] ne laissent pas mettre en doute l'existence d'un lieu de réunion dans cette ville et aucun document ne nous fait connaître qu'il ait été abattu lors des destructions qui suivirent l'édit de persécution de 303. Ce sont là sans doute des raisons peu probantes, et nous nous bornons à les indiquer sans fonder sur elles des preuves, impossibles à établir. Il faut toutefois remarquer encore, et nous en donnerons bientôt des témoignages, que tous les édifices servant au culte chrétien ne furent pas détruits ; quelques-uns furent seulement confisqués [3], par exemple : à Cirta ; d'autres furent mis sous scellés, ce fut le cas à Héraclée de Thrace. Ainsi, rien ne s'oppose absolument à ce que l'église d'Éphèse ait été épargnée et que, devenue trop étroite, à la suite du grand mouvement de conversions au IVe siècle, on se soit trouvé dans l'obligation de la reconstruire, mais afin de ne pas altérer notablement l'ancien édifice, on le redoubla. Celui-ci nous intéresse donc particulièrement par sa date possible et par le nouvel exemple qu'il nous offre d'une forme carrée, munie d'une abside [4].

Nous ne pouvons mettre fin à ces observations sur les églises dans l'Asie-Mineure, sans dire quelque chose d'un groupe connu sous le nom de Bin-bir-Kilisse, « les mille et une églises. » Ici, comme dans la plupart des ruines chrétiennes de cette région, nous nous trouvons en présence d'ouvrages constantiniens ou même postérieurs, mais si on observe que cette soudaine efflorescence d'édifices succé-

1. G. Weber, *Guide*, p. 24-25. Cf. Wood, *Ephesus*, p. 100 ; A. Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, in-4°, Paris, 1883, p. 158, fig. 174.

2. A. Harnack; *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, in-8°, Leipzig, 1902, p. 133 sq. 462.

3. Eusèbe, *Vita Constantini*, l. II, c. II, *P. G.*, t. XX, col. 980.

4. Nous n'entendons pas dire que la forme carrée pourvue d'une abside soit spéciale au IIIe siècle, car un édifice du IVe siècle, le *martyrium* de Sainte-Salsa, à Tipasa, en Maurétanie, est de forme carrée : 15 m 12 de long sur 15 m 06 de large. L'intérieur était divisé en trois vaisseaux par deux rangées de piliers. Au fond de la nef il y a une abside. C. S. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, in-4°, Paris, 1901, t. II, p. 325 sq., fig. 150.

dait à des établissements anciens et prospères [1], on reconnaîtra que les églises construites après la paix de l'Église ont dû conserver dans leur ampleur et leur richesse subites, bien des traces des constuctions plus anciennes. Si un art ne s'improvise pas, des connaissances techniques ne s'accroissent que peu à peu et les constructeurs nont pas inventé soudain des modèles architectoniques nouveaux et moins encore appris subitement une technique et des procédés inusités.



122. — Façade de l'église n. II, de Bin-bir-Kilisse, d'après Strzygowski, *Klein Asien*, p. 19, fig. 15.

Ainsi donc, pendant une période qu'on ne saurait, en l'état de nos connaissances, entreprendre de déterminer avec précision, les églises construites n'ont guère différé de celles qu'elles remplaçaient que par les dimensions et la décoration, et c'est très justement, selon nous, que l'on a admis que plusieurs églises de Bin-bir-Kilisse reproduisaient le type préconstantinien [2]. L'une d'entre elles, le n° II, nous montre un plan de façade, identique à celui du sanctuaire de

1. A. Harnack, *op. cit.*, p. 467, observe que la ville d'Amasée du Pont, ville de médiocre importance et sur la communauté de laquelle nous ignorons tout, comptait à elle seule au début du ɪvᵉ siècle plusieurs églises chrétiennes. Un grand nombre de villes dans l'Asie-Mineure étaient dans le même cas.
2. Strzygowski, *Klein Asien*, p. 160.

l'Arche à Apamée. Notons encore que ce type reparaît dans l'église d'Isnik (= *Nikaia*) en Bithynie [1]. L'église n° II de Bin-bir-Kilisse diffère de celles qui l'avoisinent par la présence de galeries au-dessus des ailes et par sa façade à l'ouest, flanquée de deux appartements, débordant la largeur de l'édifice (fig. 122). Ces deux dispositions se retrouvent dans l'église de Yurmé, en Galatie [2]. La maçonnerie de l'église n° II est beaucoup plus soignée que dans la plupart des autres églises de Bin-bir-Kilisse ; les pierres ont été taillées avec soin et disposées par couches régulières. La façade mesure 22 m 50 en longueur, et ses trois portes offrent la même disposition qu'à Célènes, donnant accès respectivement sur les trois entrées de la nef et des ailes.

A chaque extrémité du narthex, sont deux ailes prenant leur entrée sur le narthex et fermées à sa hauteur par des murs, alignés aux murs extérieurs des ailes. A l'étage supérieur de chacune de ces chambres, une autre porte donne accès dans les galeries sur les ailes. La façade est percée de deux fenêtres, au-dessus des deux portes latérales, et une fenêtre double au-dessus de la porte principale ; à leur base, court une corniche faisant le tour de l'édifice. Le corps de l'église comprend quatre baies, éclairées de chaque côté par trois fenêtres. Les deux arcs, au centre de la galerie, sont soutenus par de doubles colonnes et des chapiteaux cannelés si fréquents en Asie Mineure [3]. Le plus à l'est de ces arcs, repose sur un pilier double des autres en volume.

Ici, comme ailleurs, rien ne subsiste de la disposition intérieure du sanctuaire ; on voit que des chambres — destinées aux prêtres, peut-être — ont été ajoutées de chaque côté, suivant une disposition fréquente dans les églises de l'Anatolie, il est néanmoins difficile d'en rien dire avec certitude. L'abside ne présente rien de particulier [4].

La Syrie centrale ne nous a pas conservé seulement des types

1. Eglise de la Dormition, *ibid.*, p. 106 sq., fig. 74. Cf. O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa*, 1903.

2. Crowfoot, dans *Annual of the British School at Athens*, 1898-98, t. IV, p. 86 sq. Le narthex mesure 23 m 50 en longueur et 7 mètres en largeur. J. Strzygowski, *op. cit.*, p. 114, 115, fig. 83 ; p. 170 sq., fig. 135-137 ; K. Humann und O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, in-8°, Berlin, 1890, p. 32.

3. *Annual of British School at Athens*, 1897-98, t. IV, p. 94.

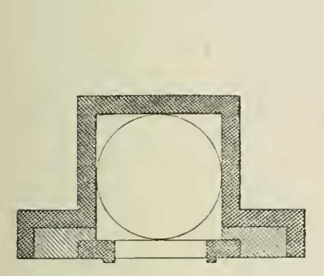
4. W. Crowfoot, *Binbirkilisse*, dans J. Strzygowski, *op. cit.*, p. 17.

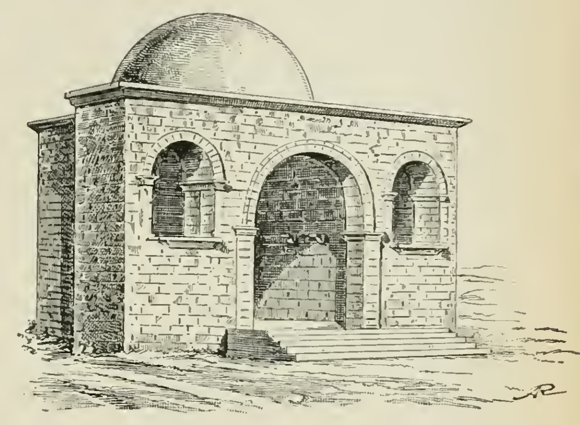
d'églises domestiques. Parmi les édifices publics de l'époque impériale, plusieurs nous paraissent offrir un grand intérêt pour nos recherches. Les textes que nous citons montrent que les fidèles ne furent pas réduits à célébrer toujours et partout le culte dans les maisons des particuliers. Ils possédèrent des édifices dont les dispositions et le nom disaient assez la destination spéciale. Si aucun de ces édifices antérieurs à la paix de l'Église ne nous a été conservé en Syrie, nous pouvons néanmoins mettre à profit quelques rapprochements suggestifs. La synagogue de Phocée et la basilique de Tyr nous en ont fourni un qui n'était pas négligeable. Notons encore l'expression de « basilique » appliquée à la synagogue d'Alexandrie par le traité *Soucca* et cette même expression servant à qualifier l'édifice affecté par Théophile d'Antioche à la célébration du culte chrétien. Ces rapprochements, à condition de ne pas les forcer, ont leur prix. Si on compare le plan de la basilique civile de Chaqqâ avec celui de la basilique chrétienne de Tafkta, on constate que la seule différence entre ces deux édifices bâtis à plus de deux siècles de distance consiste dans l'addition maladroite d'une abside au plan primitif [1]. Ainsi les mots pourraient quelquefois en dire plus qu'on ne l'imagine. Une *basilique* du IVe siècle reproduit sans aucune modification essentielle une *basilique* du IIIe et peut-être de la fin du IIe siècle. Sera-t-il téméraire de penser que les chrétiens ont attendu le IVe siècle pour édifier ou adopter ces constructions dont ils feront bientôt le type des lieux du culte ? Ne trouverons-nous pas une explication satisfaisante de leur absence dans les textes d'Eusèbe qui nous montrent tantôt les empereurs ordonnant de détruire, tantôt les chrétiens empressés à reconstruire sur un plan plus vaste leurs anciennes églises devenues insuffisantes? En nous gardant avec soin de l'erreur de ceux qui veulent vieillir et identifier à tout prix les ruines afin de les faire entrer dans leurs théories, nous croyons néanmoins ne pas dépasser les limites d'une *conjecture scientifique* en utilisant les indications fournies par les édifices païens subsistant encore dans la Syrie centrale.

Nous voyons par les textes que les églises chrétiennes y étaient en grand nombre ; dès lors. nous pouvons supposer qu'elles ont été de dimensions et de types divers suivant les ressources et le goût local. Parmi ces édifices nous croyons que plusieurs ont dû offrir de l'analogie, sinon une ressemblance absolue, avec une sorte de

1. De Vogüé, *op. cit.*, pl. XV, 1 ; XVII, 1.

petite chapelle très fréquente dans le Haourân et que les inscriptions désignent sous le nom de *Kalybé* [1], ce qui signifie « habitation rustique, cabane, *tugurium* ». La *Kalybé* se trouve qualifiée de « sainte » sur une inscription parce qu'elle est alors considérée comme édifice religieux, demeure de la divinité. L'élément principal d'une *kalybé* est « une chambre carrée » [2], ou plutôt cubique,





123 et 124. — Kalybé d'Omm-el-Zeitoum.
Plan et Élévation,
d'après de Vogüé, *Syrie centrale*,
pl. 6, fig. 4 et 5.

puisque sa hauteur est égale à sa largeur, recouverte par une coupole hémisphérique. La plupart des *Kalybé* ont un souterrain. Des statues nombreuses étaient placées soit sur des consoles saillantes, soit dans de grandes niches disposées de chaque côté de l'arcade principale ; souvent des passages et escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs mettent ces niches en communication avec l'intérieur de l'édifice. Deux *Kalybé* sont exceptionnellement conservées, celle de Chaqqâ et celle d'Omm-el-Zeitoum ; l'une d'elles, celle de Chaqqâ, fut, après la chute du paganisme, transformée en une chapelle dédiée au martyr saint Georges et à ses compagnons [3]

1. De Vogüé, p. 8, 41 sq.

2. *Ibid.*, p. 41. Ce nouveau point est à retenir puisque les sanctuaires ruinés de Célènes, de Dara, d'Éphèse ne pouvaient rien nous apprendre sur la hauteur des édifices. On remarquera que, dans la plus ancienne fresque représentant l'arche, le coffre est également cubique et présente en hauteur les mêmes dimensions qu'en largeur. Cf. J. Wilpert, *Le pitture delle catac. romane*, in-fol., Roma, 1903, pl. 16, fresque du début du IIe siècle au cimetière de Priscille. Un siècle plus tard, à Domitille, l'arche est devenue rectangulaire. *Ibid.*, pl. 56.

3. Cette transformation comporta un remaniement assez important. En avant de l'édifice fut ajoutée une construction ; la nouvelle entrée fut

La construction de la *Kalybé* de Omm-el-Zeitoum est fixée par une inscription à la septième année du règne de M. Aur. Probus Augustus, soit l'année 282 de l'ère chrétienne (fig. 123-124). Elle consiste en un sanctuaire flanqué de deux ailes décorées chacune d'une niche. A Chaqqâ chaque aile a deux étages de niches et date de la même époque. Le plancher est formé de dalles posées sur un système souterrain d'arcs parallèles, à trois niveaux différents, afin d'exhausser le fond du sanctuaire [1]. A Omm-el-Zeitoum [2] la coupole, quoique en partie tombée, ainsi que l'aile gauche du monument, laisse voir clairement la méthode suivie par les architectes.

Deux autres édifices syriens nous semblent avoir, avec les constructions basilicales du IVe siècle, un rapport évident. C'est d'abord le prétoire de Mousmieh [3] construit entre les années 160-169 [4] et

précédée d'un porche et de trois marches. Toute cette partie s'est écroulée. Le linteau de la porte portait une inscription attribuant à l'évêque Tiberinus, en l'an 263 de l'ère locale (fin du IVe siècle environ), les travaux d'appropriation. Cette inscription désigne le sanctuaire sous le nom de ἱερατεῖον, la nef sous le nom de ναὸς, le porche sous le nom de προσθήκη. Cf. Waddington, *Inscript. de Syrie*, n. 2158. Voici les dimensions du monument antique. Côté du cube intérieur, 8 m 15 ; largeur de la baie centrale, 5 m 55 ; largeur des niches, 2 m 55 ; longueur totale de la façade, 20 m 35 ; épaisseur des murs, 0 m 90 ; hauteur sous-clef de l'arcade centrale, 6 m 30 ; hauteur de la corniche au-dessus du sol, 7 m 60.

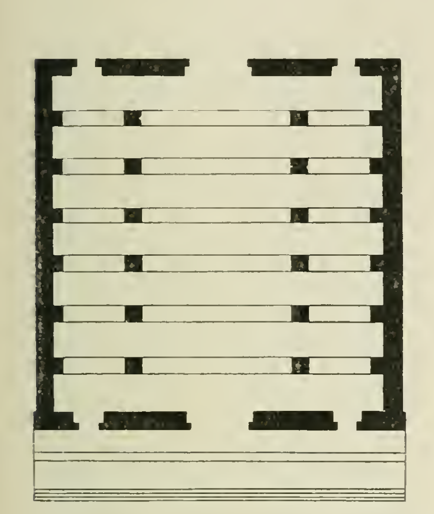
1. Les indications qui suivent concernent des édifices très anciens dont la monographie ajouterait quelques pages intéressantes à l'histoire des *Kalybé* syriennes. Cecil Smith, *Excavations in Melos*, dans *The Annual of the British School at Athens*, 1895-1896, t. II, p. 63-76 ; R. C. Bosanquet, *Excavations in Melos*, dans le même recueil, t. II, p. 77-83 ; H. M. Fletcher and S. D. Kitson, *The churches of Melos*, dans le même recueil, t. II, p. 155-169, en particulier les églises de Heros, de Christos, de la Panagia ; Cecil Smith, *Excavations in Melos*, dans le même recueil, t. III, p. 1-31 ; t. IV, p. 1-49 ; t. V, p. 1-20 : J. W. Crowfoot, *Excavations on the Demarch's field Melos*, et D. Mackenzie, *Ancient sites in Melos* dans le même recueil, t. III, p. 31-35, 71-88. Nous avons dit ailleurs que Mélos a possédé, dès le IIe siècle environ, une communauté chrétienne.

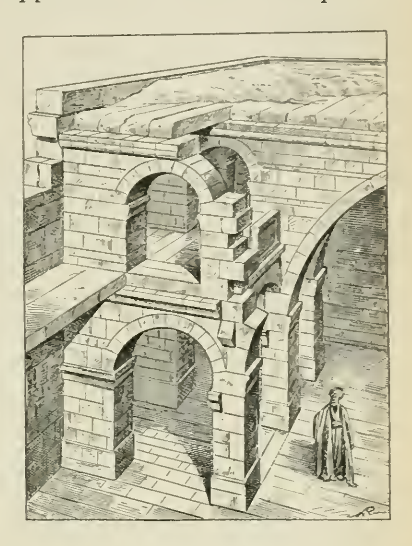
2. Voici les principales dimensions : cube intérieur, 5 m 80 ; largeur de la baie centrale, 4 m 30 ; longueur totale de la façade, 13 m 28 ; hauteur sous clef de l'arcade, 5 m 29 ; épaisseur des ailes latérales, 2 m 12 ; épaisseur des murs du fond, 0 m 90.

3. L'ancienne Phaena, sur la route de Damas à Bostra.

4. De Vogüé, *op. cit.*, p. 45. J. Strzygowski, *Klein Asien. Ein Neuland der Kunstgeschichte*, in-4°, Leipzig, 1903, p. 158, fait remarquer que si on ne rencontre sur les restes d'églises en Orient aucune inscription permettant de faire remonter la construction à la période antéconstantinienne, il ne faut pas

remanié, semble-t-il, postérieurement à cette date. La disposition consiste en huit arcs accouplés deux à deux et retombant sur quatre groupes de quatre colonnes chacun. Chaque couple d'arcs porte sur son extrados des dalles juxtaposées dont la continuité simule une voûte en berceau ; le carré central supportait une sorte de coupole à



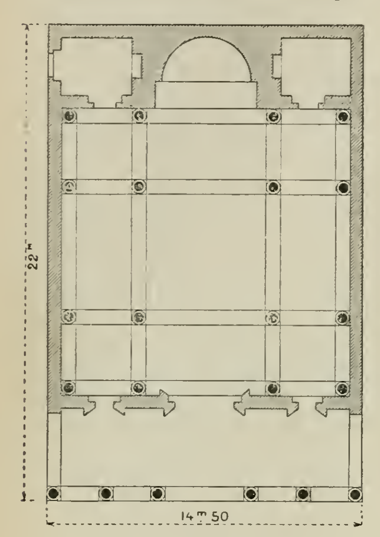


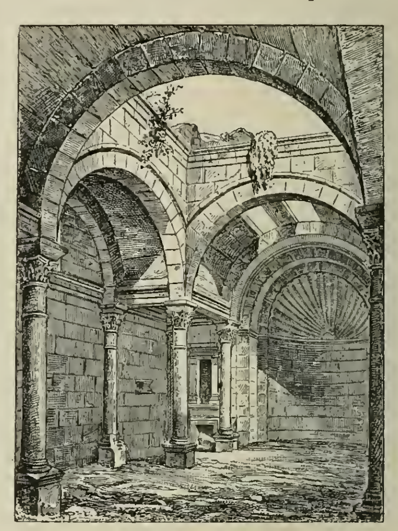
125 et 126. — Prétoire de Mousmieh. Plan et élévation, d'après de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 16, fig. et pl. VII.

arêtes en blocage qui s'est écroulée. Le prétoire de Mousmieh comporte tous les éléments des futures basiliques, et il n'est pas superflu de le faire remarquer. La basilique de Chaqqâ est moins ancienne que le prétoire de Mousmieh, mais de quelques années seulement; elle ne paraît guère remonter plus haut que les dernières années du IIe siècle. Le plan par terre est, nous l'avons dit, celui que copiera minutieusement, deux siècles plus tard, l'architecte de Tafkha. La construction offre un très grand intérêt. L'élément constitutif est une simple muraille percée de cinq baies voûtées en plein cintre, muraille répétée identiquement autant de fois qu'on a voulu avoir de travées. Chaque muraille présente donc une baie centrale et deux

trop se hâter de conclure, d'après les caractères architectoniques, que tel ou tel édifice est post-constantinien : « N'avons-nous pas le prétoire de Mousmié qui, d'après son mode de construction, serait postérieur à Constantin si les inscriptions ne faisaient connaître sa date beaucoup plus ancienne ? » La figure montrera au premier coup d'œil que cet édifice carré avec abside appartient au groupe que nous avons étudié.

baies latérales moins grandes, surmontées elles-mêmes de deux baies semblables pour les galeries supérieures. Les dalles, posées d'un mur à l'autre, forment le sol de la galerie du premier étage et le toit de l'édifice. Nous saisissons ici aisément les conséquences qu'entraîna l'introduction de l'arc comme élément unique dans l'art du constructeur. Les arcs, par leur poussée, réclamèrent la présence





127-128. — Basilique de Chaqqâ, plan et élévation, d'après de Vogüé, *Syrie centrale*, pl. 15, fig. 1 et pl. XVI.

de contreforts extérieurs destinés à résister à cette poussée. C'était un principe entièrement nouveau, qui déplaçait le centre de résistance, réduisait les murs latéraux au simple rôle de murs de remplissage et permettait de donner une plus grande indépendance aux diverses parties d'une construction unique (fig. 125-128).

A Chaqqâ chacun des éléments est indépendant; l'arc central est contrebuté par les arcs des bas côtés; la poussée générale de chaque élément est maintenue par la plus grande épaisseur donnée aux deux piles extrêmes; les murs extérieurs, sans liaison aucune avec ces piles, ne jouent qu'un rôle de clôture, de telle sorte que les diverses portions de l'édifice ont pu s'écrouler sans que l'immeuble disparût. Les dalles des plafonds se sont cassées, les murs latéraux ont été en partie renversés par les tremblements de terre, mais les arcs sont restés debout, formant comme la gigantesque ossature d'un squelette de pierre [1].

1. De Vogüé, *op. cit.*, p. 55 sq.

Tous ces faits nous permettent d'entrevoir en quelque façon un type des édifices chrétiens en Syrie et en Asie-Mineure. Ce type est assez voisin de celui des basiliques, il s'en rapproche, sans le reproduire toutefois, du moins nous n'avons pu rencontrer aucun édifice qui méritât le nom de basilique avec l'idée architectonique que ce mot comporte. Peut-être cependant les textes nous permettront-ils de dépasser les conclusions auxquelles les monuments nous forcent de nous arrêter.

Dans une lettre, écrite vers l'an 190, à Florinus, saint Irénée lui remet en mémoire ses années de jeunesse lorsque lui-même Irénée le vit encore enfant auprès de Polycarpe de Smyrne, enseignant dans un édifice qu'il qualifie de βασιλικὴ αὐλή [1].

La situation à laquelle nous reporte l'allusion d'Irénée remonte à la première moitié ou au milieu du IIe siècle. L'évêque de Smyrne aurait donc été en mesure, dès cette époque, de donner son enseignement dans un bâtiment qu'on pouvait caractériser par ces mots βασιλικὴ αὐλή. Il s'agit de savoir ce qu'il faut entendre par ces mots. Saint Épiphane parlant du protecteur d'Origène le désigne ainsi : Ἀμβρόσιός τις τῶν διαφανῶν ἐν αὐλαῖς βασιλικαῖς [2]. Il semble que dans ces deux textes, le sens des mots βασιλικὴ αὐλή est celui que nous donnons à une salle ouverte au public. Dès le milieu du IIe siècle, et probablement un peu auparavant, l'évêque de Smyrne enseignait dans un édifice qui pouvait être une de ces deux basiliques dont nous connaissons l'existence à Smyrne [3] et dont le type fut répandu de bonne heure en Syrie et dans l'Asie-Mineure [4].

1. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. V, c. XX, *P. G.*, t. XX, col. 485 : εἶδον γάρ σε παῖς ἔτι ὢν ἐν τῇ κάτω Ἀσίᾳ παρὰ Πολυκάρπῳ λαμπρῶς πράσσοντα ἐν τῇ βασιλικῇ αὐλῇ καὶ πειρώμενον εὐδοκιμεῖν παρ' αὐτῷ.

2. S. Épiphane, *Haeres.*, LXIV, 3, *P. G.*, t. XLI, col. 1073.

3. *Corp. inscrip. graec.*, n. 3148.

4. Mau, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. III, p. 85. L'ancienne littérature chrétienne nous montre l'emploi du mot « église » pour désigner l'édifice où se réunissaient les fidèles dès le début du IIIe siècle. Cf. F. Cabrol et H. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n. 853, 936, 1019 ; Tertullien, *De idololatria*, c. XXXVI : *Ad hanc partem zelus fidei perorabit ingemens : Christianum ab idolis in ecclesiam venire, de adversaria officina in domum Dei venire.* Pour la tenue qu'on doit avoir à l'église suivant Clément d'Alex., cf. *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n. 995. Quant à « église », dans le sens d'assemblée, il est plus fréquent encore; un des exemples les plus clairs et peut-être le plus récent est celui d'un formulaire épigraphique d'Asie-Mineure, cf. H. S. Cronin, *First report of a journey in Pisidia, Lycaonia and Pamphilia*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 1902, t. XXII, A Zad-ed-Din Khan (12 ou 14 milles de Konia), n. 125, 126 : ... ἀπ' ἐκκλησίης τε καὶ λαοῦ.

Quoique désigné simplement par le nom d'église, ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ le lieu d'assemblée des fidèles à Ancyre était peut-être une basilique. Nous savons que l'auteur anonyme du traité *adversus Cataphrygas* y soutint plusieurs jours de suite une controverse théologique [1]. A Bostra, en Arabie, Origène soutint également une controverse contre l'évêque de cette ville, Bérylle, et les discussions eurent lieu dans l'église même : ἐπὶ τῆς αὐτοῦ παροικίας [2]. Cet édifice n'a laissé aucune trace ; peut-être la cathédrale de Bostra, élevée au VI[e] siècle, fut-elle érigée sur l'emplacement de l'ancienne église. En Bithynie, à Hadriani ad Olympum, un chantre est enterré dans le lieu saint [3] ; en Galatie, un document signale deux églises à Ancyre et à Malos, mais ce document appelle de graves réserves [4].

A Antioche, les fidèles possédèrent de bonne heure un lieu de réunion que la *Chronique pascale* désigne sous le nom de παλαιά [5] et Théodoret sous le nom d'ἀποστολικά [6]. On faisait honneur de la construction de cet édifice à Théophile, le destinataire des Actes des apôtres [7]. S'élevait-il sur l'emplacement du lieu des premières réunions qui se groupaient autour de saint Paul ? On l'ignore, et les affirmations des chroniqueurs sont tardives et peut-être intéressées. Si on pouvait en croire Jean Malala, ce premier établissement se serait trouvé dans la rue de Singon, τῶν Σίγγωνος [8] mais les Actes sont moins précis [9]. C'est très vraisemblablement dans la παλαιά ἐκκλησία, pendant l'épiscopat de Babylas, que se passa une scène devenue le prototype d'une autre plus célèbre, bien que celle-ci entièrement légendaire [10]. L'empereur Philippe (244-249) ayant voulu assis-

1. *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, n. 853.
2. *Ibid.*, t. I, n. 936.
3. H. Leclercq, *Mélanges d'épigraphie chrétienne*, dans la *Revue bénédictine*, 1905, t. XXII, p. 80-90.
4. H. Delehaye, *La passion de S. Théodote*, dans *Analecta bollandiana*, 1903, t. XXII, p. 320 sq.
5. *Chronicon pascale*, édit. Bonn, p. 584 ; édit. Paris, p. 296.
6. Théodoret, *Hist. eccles.*, l. III, c. XIII, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1100. Ott. Müller, *Antiquitates Antiochenae*, in-4°, Gottingae, 1839, p. 102, note 1, se montre indécis sur l'identification de ce local avec celui que désigne Théodoret, *op. cit.*, l. III, c. IV, *P. G.*, t. LXXXII, col. 1089, dans lequel se réunissaient les Méléciens : *in Palaea*, tandis que les Eustathiens se rassemblaient *seorsim sacris catholicis.*
7. *Act.*, I, 1.
8. Jean Malala, *Chronicon.* édit. Bonn, p. 242. La rue de Singon était voisine du Panthéon, à l'angiport.
9. *Act.*, XI, 26.
10. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VI, c. XXXIX, *P. G.*, t. XX, col. 600 sq. ; *Chronicon, ad Decium*, *P. G.*, t. XIX, col. 573 ; Van Ortroy, *Les vies grecques de S. Ambroise et leurs sources*, dans *Ambrosiana*, in-4°, Milano, 1897, p. 25-25 ; duc de Broglie, *Les Pères Bollandistes et la pénitence de Théodose*, dans *Le Correspondant*, 1900, t. CC, p. 645-651.

ter avec le peuple aux prières qui se faisaient dans l'Église d'Antioche la veille de Pâques s'en vit interdire l'accès par l'évêque à cause de ses crimes.

La presqu'île portant le nom de Cherronèse Taurique, baignée au nord par la Méotide, à l'ouest par la baie de Karkinitis et sur ses autres côtes par le Pont-Euxin, a vu de bonne heure des chrétiens, sans qu'on puisse dire avec pleine assurance la nature et l'importance de leurs établissements dans ce pays. Cherronesos était la ville la plus puissante de la Crimée à cette époque [1]. S'il fallait ajouter foi aux itinéraires légendaires des apôtres, saint André serait venu de Sinope à Cherronesos d'où il se rendit sur les rives du Borysthène. Plus tard, saint Clément, exilé par Trajan dans la Cherronèse, aurait été envoyé dans les mines d'Inkermann, où il opéra un grand nombre de conversions, consola et encouragea les condamnés, bâtit un grand nombre d'églises, fit renverser des temples, abattre des bois sacrés [2]. Ce que rapportent les actes peut n'être pas entièrement légendaire [3]. Nous verrons plus loin la construction d'un oratoire par des chrétiens condamnés aux mines, et ce que nous savons de la prompte diffusion du christianisme en Cherronèse concorde avec le récit que nous utilisons [4].

1. Koehne, *Beiträge zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien*, dans les *Mémoires de la Société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg*, t. II, III; B. De Koehne, *Description du musée de feu le prince Basile Kotschoubey d'après son catalogue manuscrit et recherches sur l'histoire de la numismatique des colonies grecques en Russie, ainsi que des royaumes du Pont et du Bosphore Cimmérien*, in-4°, Saint-Pétersbourg, 1857; Neumann, *Die Hellenen und Skythenlande*, in-8°, Berlin, 1855, p. 392 sq.; Arkas, dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, t. II (1848).

2. Il trouva, dit-on, dans les mines plus de 2.000 chrétiens condamnés depuis longtemps à l'extraction du marbre. Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Κλήμεντος πάπα Ῥώμης, dans Cotelier, *S. Barnabae, et aliorum Patrum apostolicorum scripta*, in-fol., Parisiis, 1672, p. 828-836.

3. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.*, in-4°, Paris, 1704, t. II, note XII, sur S. Clément, rejette entièrement les Actes; De Rossi, *Bullett. di arch. crist.*, 1864, p. 5, 6, suivi par P. Allard. *Hist. des persécutions*, in-8°, Paris, 1885, t. I, p. 172 sq., se montrent disposés à accorder quelque valeur à la partie archéologique. J. B. Lightfoot, *Apostolic Fathers*, *S. Clement*, in-8°, London, 1891, t. I, p. 86 sq., s'exprime ainsi : *These Acts are evidently fictitious from beginning to end;* il se montre incrédule au sujet de l'explication présentée par De Rossi, *op. cit.*, 1864, p. 5 sq., 1868, p. 18, et accueillie avec réserve par Duchesne, *Le Liber pontificalis*, in-4°, Paris, 1886, t. I, préf., p. XCI, sur le dédoublement d'un personnage de Cherronesos nommé Clément dont on a combiné la vie avec celle du pape romain.

4. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 5 sq.

Ces faits ne suffisent pas toutefois à donner à la légende la consistance historique qui lui manquera peut-être toujours. Ce qui paraît plus probable, c'est qu'un personnage du nom de Clément était honoré à Cherronesos ; une basilique, remontant au moins à Constantin, lui était élevée [1]. Cette basilique, vu la prospérité du christianisme dans la région, pourrait être plus ancienne ou bien avoir remplacé une construction ancienne. Elle était vraisemblablement située à gauche de la longue rue traversant la ville et débouchant du côté de la baie de Sébastopol [2]. Toutefois, nous n'avons aucun indice que cet édifice ait succédé à un autre plus ancien, contemporain du martyr ; on est donc réduit aux conjectures, bien qu'il soit possible qu'une église ait existé à Cherronesos dès le IIe siècle [3]. Au IIIe siècle, des tentatives d'évangélisation furent reprises et échouèrent. Ce n'est que sous Constantin que l'évêque Aethérius put fonder une communauté stable. Ce fut lui, dit-on, qui construisit à Cherson [4] la première église, détail qui a son prix pour nous, puisqu'on en peut conclure qu'à Cherson, comme ailleurs, les fidèles avaient fait usage auparavant d'une église domestique.

Avant de quitter l'Orient nous devons rappeler les indications contenues dans le martyrologe hiéronymien concernant les apôtres [5]. Aucune d'entre elles ne mentionne positivement l'existence d'un édifice dédié aux apôtres, mais d'après des apocryphes ou des traditions dont plusieurs sont estimables l'apôtre André possédait une église à Patras en Achaïe [6], l'apôtre Philippe avait son tombeau à Hiérapolis de Phrygie [7], l'apôtre Thomas avait le sien à Édesse [8]. Les attestations monumentales doivent seules nous retenir dans la présente étude ; il est clair qu'on pourrait les étendre beaucoup si on tenait compte d'indications disséminées dans un grand nombre de documents et témoignant en faveur de l'existence de communautés qui ont dû nécessairement posséder des lieux de réunion ; mais cette partie de nos études sur les origines du christia-

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist*, 1870, p. 149 sq.
2. Siestrzencewicz, *Histoire de la Tauride*, p. 168.
3. En ce qui concerne l'église élevée sur l'emplacement du temple d'Aphrodite, cf. De Koehne, *op. cit.*, p. 447 sq.
4. Dès la fin du IIe siècle ce nom remplaça celui de Cherronesos.
5. De Rossi-Duchesne, *Martyrologium hieronymianum*, in-fol., Bruxellis, 1894, pref., p. LXXVI sq.
6. Les restes qu'on y vénérait furent transportés à Constantinople, en 367.
7. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. V, c. XXIV, *P. G.*, t. XX, col. 493.
8. Cf. E. Renan, *Marc Aurèle*, in-8°, Paris, 1883, p. 463.

nisme doit être traitée à part. Nous pouvons toutefois considérer, comme faisant partie de nos recherches la mention de tombeaux. Polycrate, évêque d'Éphèse, rappelait au pape Victor les sépultures glorieuses dispersées dans l'Asie-Mineure ; outre Philippe, à Hiérapolis, il citait encore Jean à Éphèse, Polycarpe à Smyrne, Thraséas d'Euménie à Smyrne également, Sagaris à Laodicée, Méliton à Sardes. Toutes ces tombes étaient-elles enfermées dans des oratoires ou dans des *martyria*, il y a bien quelques raisons de le penser. On voit que la liste pourrait devenir une statistique.

Nous ne pouvons entreprendre la critique, pas même l'énumération, des indications fournies par les légendes hagiographiques. Nous ne croyons avoir omis aucun des renseignements historiques qu'elles contiennent; quant aux autres, nous n'apercevons pas la place qui leur appartiendrait dans notre enquête[1].

En Palestine et en Syrie, les églises préconstantiniennes furent nombreuses. La *Vie de Grégoire le Thaumaturge* mentionne la construction d'une église à Néo-Césarée, vers l'année 240[2] et le même

1. On pourra trouver un grand nombre d'indications provenant de sources légendaires dans T. M. Mamachi, *Origines et antiquitates christianae*, in-4°, Romae, 1845, t. II : *De origine et propagatione religionis christianae in provinciis Romanorum atque in regionibus quae variis regibus parebant*. Le travail critique de A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung*, etc., annule en grande partie les conclusions du précédent. Il y aurait lieu cependant de tenir compte des monographies concernant chaque église. En ce qui concerne la Perse, la question a été très clairement exposée par J. Labourt, *Le christianisme et l'empire perse sous la dynastie Sassanide, 214-632*, in-12, Paris, 1904.

2. Grégoire de Nysse, *Vita beati Gregorii Thaumaturgi*, *P.G.*, t. XLVI, col. 924 : Γυναιξὶ τὰ πρόσφορα, παισὶ τὰ σύμμετρα, πατράσι τὰ πρέποντα νέμων, καὶ πάντα πᾶσι γενόμενος, τοσοῦτον ἑαυτῷ λαὸν ἀθρόως τῇ συνεργίᾳ τοῦ Πνεύματος παρεστήσατο, ὥστε πρὸς ναοῦ κατασκευὴν ὁρμῆσαι, πάντων χρήμασί τε καὶ σώμασι πρὸς τὴν σπουδὴν ὑπουργούντων. Οὗτός ἐστιν ὁ ναὸς, οὗ τὰς ἀρχὰς ἐκεῖνος τῆς κατασκευῆς κατεβάλετο· ἐπεκαλλώπισε δέ τις τῶν μετ' ἐκεῖνων, ἐκείνου ἀξίως· ὁ μέχρι τοῦ παρόντος δεικνύμενος, ὃν ὁ μέγας ἐκεῖνος εὐθὺς ἐπιστὰς, οἷόν τινα θεμέλιον καὶ κρηπῖδα τῆς ἰδίας ἱερωσύνης τῷ περιφανεστάτῳ τῆς πόλεως ἐναπέθετο, θείᾳ τινὶ δυνάμει τελειώσας τὸ ἔργον, ὡς τῷ μετὰ ταῦτα μαρτυρεῖται χρόνῳ. « Il se résolut, écrit Tillemont, de bâtir une église, ce qui n'était pas extraordinaire en ce temps-là, et on avait toute liberté d'en bâtir sous Philippe, qui commença à régner en 244. Mais celle-ci est la première dont l'histoire nous donne une connaissance certaine et expresse. Tout le peuple fidèle y contribua volontiers et de son argent et de son travail. Le saint la plaça dans le lieu le plus considérable et le plus apparent de la ville. Il eut la gloire de la commencer et d'en faire le bâtiment, et l'un de ses successeurs, celle d'y ajouter des ornements dignes de sa majesté. Il faut dire que cette église

document en signale plusieurs autres. A Césarée de Palestine, un épisode rapporté dans les Actes du martyr Marinus nous apprend qu'à sa sortie du *praetorium*, le martyr vit venir à lui l'évêque de la ville, Théotecne, qui le conduisit à l'église[1]. A Antioche, existait une église qui, sur l'ordre de l'empereur Aurélien, fut remise aux fidèles en communion avec les évêques de Rome et d'Italie[2]. Il est probable que l'on doit rapporter aux régions de la Syrie et de la Palestine, une indication laissée par Origène pendant son séjour à Césarée de Palestine, après l'année 244. Il y aurait eu alors plusieurs villes atteintes par les tremblements de terre, et les païens avaient, suivant la coutume, imputé ces maux aux chrétiens dont, par représailles, ils incendièrent les églises[3]. La *Didascalie* et les *Constitutions apostoliques*, élaborées dans le cercle liturgique d'Antioche et ayant utilisé des documents de provenance identique, nous apprennent que l'église doit rappeler le vaisseau ou la barque de Pierre. L'édifice sera de forme oblongue, tourné à l'Orient, ayant de chaque côté les *pastophoria* orientés de la même manière : Καὶ πρῶτον μὲν ὁ οἶκος ἔστω ἐπιμήκης, κατ' ἀνατολὰς τετραμμένος, ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν τὰ παστοφόρια πρὸς ἀνατολήν, ὅς τις ἔοικε νηΐ[4].

Un document tardif, mais dans lequel on a utilisé des données anciennes, le *Testamentum D. N. J. C.* contient une description de l'église témoignant d'un état liturgique postérieur à l'époque des persécutions. Il ne laisse pas, cependant, d'être intéressant de rapprocher des façades de Célènes, d'Isnik et de Bin-bir-kilisse la prescription suivante : « L'église aura trois entrées, pour rappeler la sainte Trinité[5] ; » la version copto-arabe ajoute que ces

évita la fureur de Dioclétien puisque saint Grégoire de Nysse affirme qu'on la voyoit encore de son tems. Et même toute la ville ayant été ruinée depuis par un tremblement de terre, il n'y eut que ce seul édifice qui demeura ferme et immobile, ce que saint Jérôme et Théophane ont marqué dans leurs chroniques sur l'an 344. La même chose arriva pour la seconde fois sous l'empereur Anastase en l'an 499 ou 503. » Tillemont, *Mém hist. eccl.*, t. IV. S. Grég. le Thaum., art. VII.

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VII, c. XVI, édit. Heinichen, t. I, p. 340.

2. *Ibid.*, l. VII, c. XXX, t. I, p. 364. Pour les édifices du culte dans cette ville, cf. H. Leclercq, dans le *Dictionn. d'arch. et de liturg.*, t. I, au mot *Antioche.* Il s'agit peut-être ici de la παλαίὰ ἐκκλησία dont nous avons parlé plus haut.

3. Origène, *Series veteris interpretationis commentariorum Origenis in Matthaeum*, XXXIX, *P. G.*, t. XIII, col. 1654.

4. *Monum. Eccl. liturg.*, t. I, n. 2422. Le *pastophorium* est un appartement où logeaient les prêtres gardiens de l'image du Dieu.

5. J. Rahmani, *Testamentum D. N. J. C.*, in-4°, Moguntiae, 1899, p. 23, et le

trois portes doivent être dirigées respectivement vers le midi, l'ouest et la mer.

Il est manifeste que de telles prescriptions supposent autre chose qu'une adaptation de la maison privée, mais la destination primitive d'un édifice d'après un plan élaboré à l'avance. Il n'est pas douteux que, dès la paix de l'Église, les édifices du culte chrétien n'aient subi de profondes modifications. Un mot dit en passant par Égéria, vers la fin du IVe siècle, nous laisse voir que ces innovations n'étaient pas encore si anciennes et si générales qu'on s'abstînt d'en faire la remarque. En passant à Édesse, Égéria visita le *martyrium* de l'apôtre Thomas. « C'était, dit-elle, une vaste église, très belle et suivant un plan nouveau [1]. » Malheureusement, tout ce qui appartient à l'Orient pendant les trois premiers siècles est rempli d'obscurité et l'abondance des légendes ne supplée en aucune façon à leur incertitude. En Occident, les légendes fourmillent presque dans la même proportion, mais, chose curieuse, c'est le pays même qui en a vu naître le plus grand nombre et les plus étonnantes, qui nous donne une attestation hors de pair. Le canon 52e du concile d'Illiberis (= Grenade) tenu vers l'an 300, mentionne l'existence d'églises, et Prudence [2] nous apprend que la tombe de dix-huit martyrs de Saragosse était avant la dernière persécution gardée dans une église.

C'est plutôt à titre de *curiosité* que nous mentionnerons un texte célèbre de l'historien de l'empereur Hadrien au sujet des temples que ce prince fit construire sur divers points de l'empire. Ces édifices ne

commentaire, p. 153. — Cf. A. L. Frothingham, *New light on the earliest forms of the christian Church*, dans *American Journal of archæology*, 1903, 2e série, t. VII, p. 77-78. Dans cet article trop concis, le savant auteur accorde qu'aucune église préconstantinienne n'a été retrouvée, néanmoins leur forme peut être conjecturée avec une quasi-certitude. Elles se composaient d'une seule nef ordinairement. Ce type se maintient en Afrique et en Syrie au IVe siècle. On pénétrait habituellement dans ces églises par deux portes prises dans le mur du sud. La porte d'en haut de l'église donne accès aux hommes; celle en bas aux femmes; parfois on trouvait une porte percée dans le sanctuaire et réservée au clergé. L'église de Srir (en Syrie centrale) montre comment ce type se rapprocha graduellement de la basilique telle qu'elle est décrite dans le *Testamentum Domini* (vers 400). Il faut pour cette question se reporter à l'ouvrage de Butler, *Architecture and other arts*, 1904, p. 92, fig. 30; p. 93, fig. 31, p. 102 fig. 38 ; p. 103 fig. 39 etc., et à S. Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, in-8°, Paris, 1893, *passim*.

1. S. *Silviae peregrinatio*, dans P. Geyer, *Itinera hierosolymitana*, in-8°, Vindobonae, 1898, p. 61.

2. Prudence, *Peri Stephanon*, IV, vs. 105-108, *P. L.*, t. LX, col. 369.

comportaient ni statues, ni inscriptions, tellement que le peuple, ne sachant comment les désigner, les nomma : « Hadrianées. » Lampride est très affirmatif sur ce point, et il nous apprend en outre qu'Hadrien avait ordonné d'élever ces temples dans toutes les villes. L'ordre aura pu recevoir un commencement d'exécution, et il ne répugne pas à ce que nous savons du grand bâtisseur d'Antinoopolis et de la villa de Tibur. Alexandre Sévère aurait eu, lui aussi, l'intention d'élever un temple au Christ [1] et on peut, sans trop de crainte d'er-

1. Lampride, *Alexander*, 43 : *Christo templum facere voluit, eumque inter deos recipere. Quod et Hadrianus cogitasse fertur qui templa in omnibus civitatibus sine simulacris jusserat fieri : quae hodie idcirco quia non habent numina, dicuntur* Hadriani, *quae ille ad hoc parasse dicebatur ; sed prohibitus est ab iis qui consulentes sacra, repererant omnes christianos futuros si id optato evenisset et templa reliqua deferenda*. Aristide le rhéteur, né pendant le règne d'Hadrien, parle de bains qu'on nommait des Hadrianées : ἐδόκουν ἐν τῷ Ἀδριανείῳ κεχρῖσθαι μὲν, λελοῦσθαι δ'οὔ. *Serm. sacr.*, I, édit. Dindorf, p. 422. Ce trait rappelle la mention faite par saint Épiphane d'un Hadrianée voisin de Tibériade que le peuple voulait transformer en bains. *Haeres.*, XXX, 12. Le même auteur parle ailleurs, *Haeres.*, LXIX 2, d'un temple d'Alexandrie, nommé Ἀδριανόν (*sic*), devenu un gymnase appelé Λικινιανόν. Sous Constantin et pendant l'épiscopat de Grégoire le Mélécien on en fit une église que saint Athanase acheva. La question des Hadrianées avait semblé, il y a peu d'années, entrer dans une période nouvelle par suite de la découverte à Césarée de Palestine d'une inscription du VI[e] siècle ainsi conçue « : Sous Flavius Elpidius, grand comte, et sous Élie, illustre père de la ville, la basilique aussi avec le revêtement de mosaïque et les degrés de l'Hadrianée ont été exécutés, indiction première, heureusement. » Cf. *Revue biblique*, 1895, p. 75 sq. ; E. Le Blant, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 4 janv. 1895. M. Schürer avait admis l'interprétation de ce texte d'après laquelle nous aurions connaissance d'un nouvel Hadrianée; cependant des doutes fondés ont été élevés depuis, *Revue biblique*, 1895, p. 240-241, et on a suggéré, non sans vraisemblance, qu'il pourrait s'agir d'une église dédiée au martyr Hadrien, de Césarée de Palestine; la découverte de l'Élianée de Madaba donne un nouvel appui à cette interprétation, *Revue biblique*, 1897, p. 648. Nous citons, pour mémoire, quelques anciens ouvrages : Huet, *Demonstr. evangel.*, prop. III, sect. XXII ; Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. eccl.*, *Persécution d'Adrien*, c. VI ; Pagi, *Crit. in Baronium*, ad an. 134; Basnage, ad an. 126 ; Casaubon, *Annotat. in Lampridium*; Sever. Alex., cap. XLIII ; W. Galthen, *De Hadrianis Christo ab Hadriano destinatis*, dans Martini, *Thesaur. dissertat*, in-8°, Haunïae, 1706, t. III, part. 1, p. 89-104; Greppo, *Trois mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles*, in-8°, Paris, 1840, 3[e] mém., c. II : *Des temples destinés par Hadrien à Jésus-Christ*, p. 238-256 ; Le même, *Dissertation sur les laraires de l'empereur Sévère Alexandre*, in-8°, Lyon, 1834, p. 11-12 ; J. Réville, *La religion à Rome sous les Sévères*, in-8°, Paris, 1886, p. 268 ; et pour l'identification avec S. Maria in Transtevère, cf. *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, t. I, p. 141-142.

reur, tenir le fait pour probable. Quoi qu'il en soit, ces velléités n'eurent pas le résultat auquel on se serait attendu. Ce n'est qu'au IVe siècle, seulement, que nous voyons deux des temples élevés par Hadrien adaptés au culte chrétien [1]. Un autre texte de Lampride mentionne l'existence d'une église chrétienne à Rome, sous le règne d'Alexandre Sévère. Il s'agissait d'un procès entre la communauté des fidèles et la corporation des Cabaretiers, au sujet d'un local que revendiquait cette dernière et dans lequel les chrétiens étaient installés et célébraient leur culte. Soumis à l'empereur, le litige fut jugé en faveur des fidèles qui purent continuer leurs réunions [2]. Il faut très probablement voir une autre attestation d'église publique dans une phrase de saint Hippolyte qui a en vue, peut-être, l'Église de Rome : « Aujourd'hui, dit-il, deux partis se sont mis d'accord pour perdre les fidèles ; ils guettent le jour favorable, envahissent la maison de Dieu, tandis que tous sont en prières et chantent ses louanges, arrêtent tels et tels parmi les assistants et les emmènent [3]. » Ainsi donc, les fidèles de Rome auront possédé, dès le milieu du IIIe siècle, des églises. Était-ce une nouveauté ? On pourrait le croire, s'il fallait ajouter une créance absolue au témoignage célèbre de Minucius Félix, avocat établi à Rome, lorsqu'il écrivait que les chrétiens ne possèdent ni autels, ni temples, ni statues [4]. Mais le même écrivain s'est réfuté lui-même, quelques lignes auparavant, lorsqu'il mentionne les *sacraria* des chrétiens [5].

Quoi qu'il en soit de ce texte invoqué si souvent et interprété si arbitrairement, il demeure incontestable que, sous le règne de Gallien, les fidèles étaient en possession d'églises dont ils avaient été

1. S. Épiphane, *Haeres.*, XXX, 12 ; LXIX, 2; *P. G.*, t. XLI, col. 425 sq. ; t. XLII, col. 204 sq.

2. *Severus*, 49 : *Cum christiani quemdam locum qui publicus fuerat occupassent, contra popinarii dicerent, sibi eum deberi, rescripsit melius esse, ut quomodocumque illic Deus colatur quam popinariis dedatur.*

3. *Fragmenta in Danielem. In Susannam*, v, 22, *P. G.*, t. x, col. 693 :... παρατηροῦνται ἡμέραν εὔθετον, καὶ εἰσελθόντες εἰς τὸν οἶκον τοῦ Θεοῦ, προσευχομένων ἐκεῖ πάντων καὶ τὸν Θεὸν ὑμνούντων, ἐπιλαβόμενοι ἕλκουσι τινας καὶ κρατοῦσι...

4. *Octavius*, c. x, édit. Halm, dans *Corp. script. eccl. lat.*, in-8°, Vindobonae, 1886, t. II, p. 12-13 : *cur nullas aras, templa nulla, nulla nota simulacra* Cf. V. Schultze, *Archäol.*, p. 45, note 2.

5. *Octavius*, c. IX : *Ac jam, ut fecundius nequiora proveniunt, serpentibus in dies perditis moribus per universum orbem, sacraria ista taeterrima impiae coitionis adolescunt* ; *eruenda prorsus haec et execranda consensio.* Sur le sens du mot *sacrarium*, dans ce texte, cf. Eugippius, *Vita S. Severi*, c. XXII ; E. Schultze, *op. cit.*, p. 45, note 2.

évincés sous le règne de Valérien. Un édit général rendit, en 259 ou 260, aux évêques et à leur clergé qu'il désigne sous le nom de « magistrats du Verbe », τοῖς τοῦ Λόγου προεστῶσι [1], la liberté de leur ministère. Puis, des rescrits envoyés à plusieurs évêques réglèrent les mesures d'exécution. On a conservé l'un de ces rescrits qui établit clairement la distinction entre les édifices du culte et les cimetières. Il est adressé à Denys d'Alexandrie et à ses collègues orientaux, et les remet en possession des « lieux religieux » saisis par le fisc [2]. D'autres rescrits survinrent pour lever le séquestre établi sur les cimetières et permettre aux évêques d'en recouvrer l'usage. La notice du pape Denys, au *Liber pontificalis*, nous apprend qu'en conséquence de l'édit, « Denys donna des églises aux prêtres et constitua les cimetières [3] ; » paroles qui font clairement allusion à la restitution des propriétés ecclésiastiques d'ordre divers.

Nous ne saurions dire si c'est à Rome ou à toute autre ville de l'empire qu'il faut rapporter l'indication fournie par une boutade d'Aurélien mécontent des tergiversations des pontifes qui les faisaient ressembler, dit-il, à des prêtres chrétiens dans leur église [4]. Vers le même temps, Optat de Milève [5] indique le nombre de quarante basiliques chrétiennes, environ, à Rome, et ce chiffre doit être rapproché du nombre de quarante-six prêtres que comptait l'Église de Rome, vers le milieu du IIIe siècle, sous le pontificat de saint Corneille.

C'est principalement au moment de la persécution de 303 que les attestations d'édifices chrétiens se multiplient et se précisent. Dès les dernières années du IIIe siècle, nous savons par Eusèbe, esprit exact, éloigné ordinairement des exagérations, à quel état florissant le christianisme était parvenu. « Qui pourrait, dit-il, décrire la foule

1. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VII, c. XIII, *P. G.*, t. XX, col. 673.
2. *Ibid.*
3. *Liber pontificalis*, in-4°, Paris, 1886, édit. Duchesne, t. I, p. 157 : « La partie de ce décret qui regarde le gouvernement des églises et des cimetières de Rome, correspond bien aux nécessités du temps qui suivit immédiatement la persécution de Valérien. Notre auteur aura peut-être tiré cela de quelque document ou de quelque tradition. » Cf. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 205 ; t. II, p. 97, 377 ; t. III, p. 526.
4. Vopiscus, *Aurelianus*, 20 : *Est epistola Aureliani de libris Sibyllinis, nam ipsam quoque indidi ad fidem rerum : Miror vos, patres sancti, tamdiu de aperiendis Sibyllinis dubitasse libris, perinde quasi in christianorum ecclesia, non in templo deorum omnium tractaretis.* Cf. Homo, *Essai sur l'empereur Aurélien*, in-8°, Paris, 1903.
5. Optat, *De schism. Donatist.*, l. II, c. IV, *P. G.*, t. XI, col. 954.

innombrable de ceux qui, chaque jour, venaient à la religion et le nombre des églises dans chaque ville et les multitudes qui les envahissaient? Si bien que, les anciens édifices devenant trop étroits, toutes les villes construisaient de nouvelles et vastes églises[1]. Mais la persécution, dès ses débuts, les détruisit[2]. Parmi celles-ci se trouvaient celle d'Antioche[3] et celle de Nicomédie qui fut, aux termes de l'édit, rasée au niveau du sol : τὰς μὲν ἐκκλησίας εἰς ἔδαφος φέρειν[4]. Au point du jour de la fête des Terminales (VII des calendes de mars), les officiers, les soldats des gardes et les gens du fisc entrèrent dans l'église après en avoir rompu les portes. Aussitôt on cherche l'idole de Dieu[5], on brûle les saintes Écritures, tout est au pillage; les uns emportent, les autres s'épouvantent, d'autres fuient. Les empereurs considéraient ce désordre, car l'église de Nicomédie étant bâtie sur une éminence, on peut la voir du palais ; ils disputaient entre eux s'ils feraient mettre le feu à l'édifice. Mais l'opinion de Dioclétien prévalut. Il craignit que l'embrasement ne se communiquât à plusieurs grandes maisons voisines de l'église[6] et qu'ainsi, une grande partie de la ville ne fût brûlée. Les prétoriens accoururent donc avec des haches et d'autres instruments et, quoique l'édifice fût très élevé, en peu d'heures on la rasa jusqu'aux fondements[7].

A Héraclée de Thrace, les actes de l'évêque Philippe nous montrent

1. Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VIII, c. I, édit. Heinichen, t. I, p. 374.

2. *Ibid.*, l. VII, c. XXX, t. I, p. 364. Cf. *De martyrib. Palaest.*, t. I, p. 436.

3. *Ibid.*, l. VII, c. XXXII, t. I, p. 366.

4. *De martyrib. Palaest.*, t. I, p. 436. Et le même fait se présenta ailleurs encore; *Hist. eccl.*, l. VIII, c. II, t. I, p. 375 : ὁπηνίκα τῶν μὲν προσευκτηρίων τοὺς οἴκους ἐξ ὕψους εἰς ἔδαφος αὐτοῖς θεμελίοις καταῤῥιτουμένους... αὐτοῖς ἐπείδομεν ὀφθαλμοῖς.

5. Rapprocher cette croyance des païens de l'affirmation citée plus haut de Minucius Félix, p. 407, note 4.

6. On doit conclure de la possibilité de ruiner l'édifice au moyen du feu et du danger que le brasier ferait courir aux environs, que l'église de Nicomédie était partiellement construite en bois, au moins la couverture. Le fait d'être entourée de maisons ne nous paraît pas justifier l'explication d'après laquelle il ne se serait agi que d'une maison privée dont le premier étage servait de lieu de réunion. Cette imagination présentée par F. X. Krauss, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 271, a été repoussée par J. P. Kirsch, *Die christlichen Cultusgebäude in der vorkonstantinischen Zeit*, dans L. Ehses, *Zeitschrift zum elfhundertjährigen Jubiläum des deutschen Campo Santo*, in-4°, Freiburg, 1897, p. 12.

7. Lactance, *De mortib. persec.*, c. XII, *P. L.*, t. VII, col. 213.

un *stationarius* apposant les scellés sur l'église des chrétiens. Il revient le lendemain pour dresser l'inventaire du mobilier. La communauté se réunissait autour de l'évêque qui, adossé à la porte close, continuait son enseignement [1]. La pièce que nous venons de citer nous apprend encore que le toit de l'église était de tuiles [2].

En Afrique, l'exécution de l'édit de Dioclétien nous a valu un document unique en son genre, une saisie-inventaire d'un mobilier liturgique dans l'église de Cirta. Nous ne relèverons ici que ce qui a trait à l'édifice : « Étant venu à la maison où se réunissaient les chrétiens... les armoires de la bibliothèque étaient vides... ayant fait ouvrir le *triclinium* [3]. » Deux années plus tard, en 305, un document nous apprend que « les basiliques n'ayant pas encore été restituées » les évêques venus à Cirta se sont réunis dans une maison particulière [4]. A la même date, dans la même ville, une élection épiscopale a lieu *in area martyrum* [5], *in casa majore* [6] ; d'où on doit conclure à l'existence d'un édifice dans le cimetière où étaient ensevelis les martyrs [7]. La basilique de Cirta ne fut pas détruite, puisque après la persécution les chrétiens purent de nouveau s'y réunir : *in basilica apud Constantinam* [8]. Cependant, à Zama et à Furni, les basiliques furent détruites. *Et Zamae et Furnis dirui basilicas et uri scripturas vidi* [9]. Il ne faut pas toujours s'attendre à rencontrer des mesures administratives uniformes dans l'empire romain. Parfois

1. *Martyrium Philippi*, dans *Acta sanct.*, octob., t. IX, p. 545.
2. *Ibid.*, t. IX, p. 546.
3. *Gesta apud Zenophilum consularem*, édit. Ziwsa, dans *Corp. script. eccl. lat.*, in-8°, Vindobonae, 1893, p. 187.
4. S. Optat, *De schism. Donatist*, l. I, c. XIV. Cf. S. Augustin, *Contra Cresconium*, l. III, c. XXVII, *P. L.*, t. XLIII, col. 512.
5. S. Optat, édit. Ziwsa, p. 194, ligne 25.
6. *Ibid.*, p. 194, ligne 27 ; p. 196, ligne 16.
7. S. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, in-8°, Paris, 1901, t. II, p. 193.
8. S. Optat, p. 193, ligne 24-25. « Le mot *apud*, dans ce texte en latin vulgaire, écrit M. Gsell, paraît bien signifier *à*, et non *près de.* » Cette *basilica* est probablement la *domus in qua christiani conveniebant.*
9. *Gesta proconsul. quib. absolutus est Felix*, *P. L.*, t. VIII, col. 718 sq. ; t. XLII, col. 781 sq. On trouve dans les mêmes *Gesta* une lettre d'Alfius Caecilianus à l'évêque Félix; elle contient ces mots : *Galatius unus ex lege vestra publice epistolas salutatorias de* basilica *protulerit.* Mentionnons encore en Afrique la *basilica Novarum* à Carthage; la *basilica Leontiana* à Hippone. Dès l'année 311, les basiliques d'Afrique sont restituées. Cf. S. Optat, *op. cit.*, l. I, c. XIX, *P. L.*, t. XI, col. 920.

une même province — et c'est le cas pour l'Afrique — subit deux lois différentes, suivant qu'on se trouve dans le gouvernement du proconsul ou dans celui du légat de Numidie. Dans un même gouvernement, nous constatons parfois des différences que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer. C'est ce que nous voyons en Gaule, dans le gouvernement du césar Constance Chlore. Eusèbe nous dit que ce prince protégea les adorateurs du vrai Dieu dans sa province, les garda à l'abri des délations et des persécutions et empêcha la destruction de leurs églises[1]. Lactance, au contraire, prétend que Constance épargna le temple véritable, le fidèle, mais laissa détruire les édifices[2].

Les édits des empereurs Maximin et Galère prescrivent tantôt l'interdiction aux chrétiens de construire des lieux de réunion[3], tantôt le levé du séquestre et la remise des édifices à leurs anciens propriétaires[4], tantôt la reconstruction hâtive des édifices ruinés afin que les fidèles puissent, le plus tôt possible, y célébrer leurs cérémonies et y prier Dieu pour l'empereur[5]. L'édit de Milan prescrivait avec la dernière clarté, au préfet du prétoire, la restitution immédiate de tous les lieux de réunion des fidèles mis sous séquestre, confisqués ou vendus et non seulement de leurs lieux de réunion mais des autres propriétés qu'on savait leur avoir appartenu[6].

Ce qui semble avoir impressionné vivement Eusèbe, dans les constructions de basiliques qui suivirent la paix de l'Église, c'est la différence entre les édifices anciens et ceux qui les remplaçaient. « Les églises, dit-il, s'élevèrent sur le sol à une grande hauteur et brillèrent d'un éclat supérieur à celui des églises qu'on avait détruites ; dans toutes les provinces, Constantin éleva de nouveaux édifices, beaucoup plus vastes que ceux qu'ils remplaçaient[7]. »

Nous ne pouvons omettre de mentionner une église construite en pleine persécution, par des condamnés aux mines en Palestine. La tolérance à leur égard avait fait fermer les yeux sur leur entreprise,

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, c, XIII, édit. Heinichen, t. I, p. 395.
2. *De mortib. persec.*, c. XV, *P. L.*, t. VII, col. 217.
3. *Ibid.*, c. XXXVI, *P. L.*, t. VIII, col. 251 sq.
4. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. IX, c. IX, édit. Heinichen, t. I, p. 457 ; l. IX, c. X, t. I, p. 460.
5. *Ibid.*, l. VIII, c. XVII, t. I, p. 404. Cf. Lactance, *op. cit.*, c. XXXIV.
6. *Ibid.*, c. XLVIII, *P. L.*, t. VII, col. 267-270.
7. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. X, c. II, édit. Heinichen, t. I, p. 466 sq. ; *De vita Constantini*, l. III, c. XLVII, t. II, p. 125.

mais une dénonciation perdit tout, et il est peu probable que l'église ne périt pas avec les confesseurs qui l'avaient bâtie[1].

Les monuments sont malheureusement moins nombreux que les textes ; il nous reste à grouper quelques indices sur ceux qui ont subsisté à Rome et à rechercher ce que, là où ils ont disparu, ils avaient pu être.

Aucun document ne nous permet de déterminer d'une façon absolument certaine les emplacements sur lesquels s'élevaient les principaux établissements chrétiens à Rome avant la paix de l'Église. L'importance de la communauté de cette ville était telle qu'on ne peut douter que, dès le IIIe siècle, elle y ait possédé un centre social, une *domus ecclesiae*, puisque nous savons qu'à Antioche, à Carthage, à Cirta, les fidèles possédaient cet édifice indispensable. Nous savons qu'il comportait des locaux divers : lieux d'assemblée, résidence de l'évêque, bibliothèque, officines, salle à manger, magasins, celliers, etc. Non seulement nous ignorons l'emplacement des établissements ecclésiastiques à Rome au IIIe siècle, mais même le siège du gouvernement épiscopal ne nous est pas connu. Au IVe siècle, il se trouvait au Latran, mais son installation y était récente puisque, avant la paix de l'Église, le palais était la propriété de Fausta, fille de l'empereur Maximien[2]. Les fouilles y ont révélé l'existence de plusieurs édifices publics ou privés, mais aucun vestige d'une appropriation chrétienne antérieure à Constantin[3]. L'histoire de la résidence épiscopale ne commence qu'en 313.

Cependant les textes nous ont appris l'existence à Rome de plusieurs immeubles chrétiens au début du IVe siècle[4]. Les procès-verbaux de confiscation des propriétés ecclésiastiques de Rome en 303 et de leur restitution en 311 furent lus *in extenso* à la conférence de Carthage, en 411. Ils sont perdus aujourd'hui[5] et leur disparition

1. *De martyrib. Palaest.*, c. XIII, t. I, p. 434.

2. L. Duchesne, *Notes sur la topographie de Rome au moyen âge. Les titres presbytéraux et les diaconies*, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1887, t. VII, p. 217.

3. E. Stevenson junior, dans *Annali del' Instituto*, 1877 : *Scoperte di antichi edifizi al Laterano.*

4. Confisqués en 303, rendus par Galère en 311. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. XVII, *P. G.*, t. XX, col. 792.

5. Le manuscrit qui a conservé le protocole de la conférence de 411 ne va pas jusqu'à l'endroit où figuraient ces procès-verbaux dont nous n'avons qu'un rapide abrégé dans S. Augustin, *Brev. collat.*, III, 34-36. Le peu que nous en savons, c'est que, en 311, le pape Miltiade ayant reçu de Maxence et du pré-

nous prive d'une liste dans laquelle les *conventicula* chrétiens étaient sans doute désignés par leurs titres. On ne voit pas qu'il y ait eu de destructions d'églises, mais on ne possède rien d'assuré sur ce point. Il est probable qu'on se hâta, à la paix, de réintégrer les édifices restitués sans évacuer toutefois certaines installations provisoires, auxquelles on avait recouru pendant la crise, et qui devinrent définitives[1].

Nous devons conclure de cette situation qu'il existait à Rome, avant le IVe siècle, des groupes ecclésiastiques analogues à nos paroisses, administrés par des prêtres attachés d'une manière fixe à ces groupes et à la basilique qui en marquait le centre social et qu'on nommait le *titulus*[2].

A quelle date remonte cette institution ? Nous n'en pouvons apporter aucun témoignage authentique antérieur à la paix de l'Église[3]. Sur les vingt-cinq titres presbytéraux qui existaient à la fin du Ve siècle, combien pouvaient revendiquer une création antérieure à l'an 313 et même à la persécution de Dioclétien ? Plusieurs sans doute ne craignent pas de le faire et si « on ne peut évidemment accepter dans tous leurs détails les légendes qui se sont formées autour de la plupart des églises titulaires », on ne saurait non plus mépriser une certaine désignation générale qui ressort de leur ensemble[4] et que les découvertes archéologiques ont quelquefois confirmée[5]. Or il est difficile de ne pas se rendre aux raisons exposées par De Rossi en faveur de la haute antiquité du *dominicum Clementis*, où des fouilles contemporaines ont révélé la plus étonnante et

fet du prétoire notification des lettres de restitution, envoya ses diacres au préfet urbain *ad recipienda loca ecclesiastica*.

1. C'est ce qui semble indiqué pour le *titulus Marcelli*, par la légende de cette église.

2. Il faut se garder d'assimiler à ces paroisses urbaines les sept diaconies dont le *Liber pontificalis* attribue la fondation à Fabien (236-250) et qui constituaient sept régions ecclésiastiques. La paix de l'Église respecta cette disposition, mais rien ne prouve, ni même ne laisse supposer, que ces circonscriptions diaconales étaient pourvues d'un établissement où le diacre aurait eu le siège de son administration temporelle. L'hypothèse qu'on en peut faire est donc purement gratuite.

3. Le plus ancien texte parle pour l'année 341. Cf. L. Duchesne, *op. cit.*, p. 219.

4. Cette indication consiste dans la situation excentrique des églises presbytérales par rapport au cœur de la ville. Cf. L. Duchesne, *op. cit.*, p. 230.

5. *Ibid.*, p. 231.

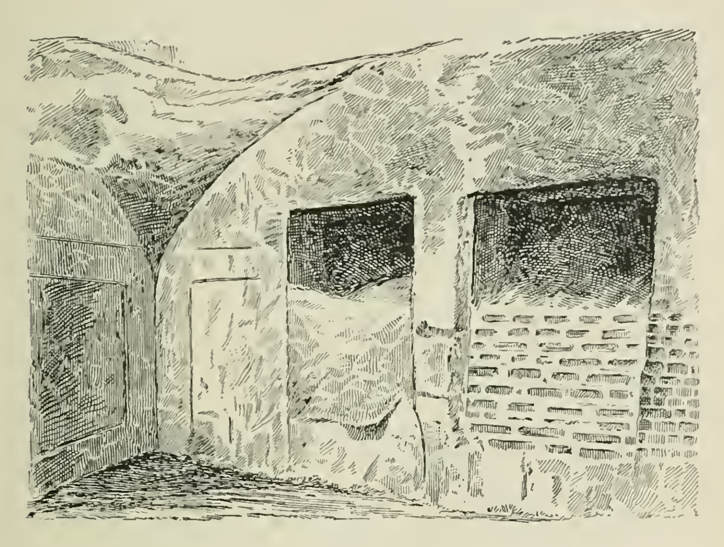
la plus instructive stratification de constructions antiques. On a pu voir, par cet exemple, ce que l'on serait en droit d'attendre de fouilles semblables pratiquées au-dessous d'églises comme Sainte-Pudentienne, Saint-Marcel, Sainte-Cécile, Saint-Chrysogone[1].

Les titres de Sainte-Pudentienne sur le Viminal et de Sainte-Prisque sur l'Aventin paraissent établir leurs prétentions à une fondation apostolique sur des attaches topographiques et des traces monumentales moins inconsistantes que la plupart de celles que font valoir les autres églises romaines. En ce qui concerne le « titre » de Sainte-Prisque, l'identification qu'on a tenté d'en faire avec la maison d'Aquila et de Prisca est une imagination postérieure au VIIe siècle[2]. Cette maison avait servi de résidence à l'apôtre saint Paul et de siège à une église domestique. La maison de Pudens au *vicus Patritius* aurait servi de résidence à l'apôtre saint Pierre et son

1. *Bull. di arch. crist.*, 1870, p. 163.

2. Le *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, in-4°, Paris, 1886, t. I, p. 132, fait suivre la notice du pape Pie de la mention suivante : *Hic ex rogatu beate Praxedis dedicavit aecclesiam thermas Novati, in vico Patritii, in honore sororis sue sanctae Potentianae, ubi et multa dona obtulit; ubi sepius sacrificium Domino offerens ministrabat. Immo et fontem baptismi construi fecit, manus suas benedixit et consecravit; et multos venientes ad fidem baptizavit in nomine Trinitatis.* Deux mss. seulement (*Vatic. 3764* [et ses dérivés] et *Laurentianus LXVI* 35) présentent cette note qui dépend d'un récit légendaire de la fondation des *tituli Pudentis* et *Praxedis*; c'est la pièce intitulée *Acta SS. Pudentianae et Praxedis* (*Acta sanct.*, mai, t. IV, p. 299) dans laquelle on attribue à un certain Pudens (II Tim., IV, 21) la transformation de sa maison du *vicus Patritius* en paroisse urbaine (*titulus*) sous le nom de Pastor, qui est le prêtre même censé écrire la présente lettre. Après la mort de Pudens, ses filles Praxède et Pudentienne ont fait abandon de leurs biens et se sont consacrées à Dieu dans le *titulus* fondé par leur père. Le prêtre Pastor apprend à son correspondant que Novatus, frère de ce correspondant, qui n'est autre que Timothée, vient de mourir en léguant tout son bien à Pastor le prêtre et à Praxède, car Pudentienne est morte. Timothée répond qu'il consent à tout et Pastor reprend la plume pour expliquer que les thermes de Novatus, dans le vicus *Lateritius*, ont été changés en *titulus*, sous le nom de Praxède. Tout ce qu'on peut dire c'est que ces églises sont fort anciennes. Quant à la mention de la notice de Callixte, *Hic fecit basilicam...*, on n'a pas affaire ici à un édifice préconstantinien, ainsi qu'on l'a démontré dans le commentaire de la notice (édit. Duchesne, t. I, p. 142). C'est Sainte-Marie in Transtevere. P. Crostarosa, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1899, p. 270 : *Gli scavi ultimi nei sotterranei del Titolo di S^a Pudenziana, hanno dimostrata l'esattezza delle notizie trasmesseci delle lettere, benchè apocrife, di Pastore a Timoteo e di Pio I a Giusto di Vienna, da cui si releva che le terme di Novato furono costituite in secondo Titolo dal pontifice Pio I.*

propriétaire l'aurait transformée en paroisse urbaine. Le fait ne comporte à l'heure présente aucune vérification monumentale ; cependant un diplôme de bronze, trouvé en 1776 [1] dans les jardins du titre de Sainte-Prisque sur l'Aventin, paraît indiquer des liens entre Aquila et Priscille et la famille de Pudens. En pareil cas, des rapports que nous ne sommes pas en mesure de préciser auraient existé



129. — Ruines de la maison de Pudens, découvertes en 1870. d'après Lanciani.

entre l'église domestique de l'Aventin et l'église domestique de Viminal (fig. 129, 130).

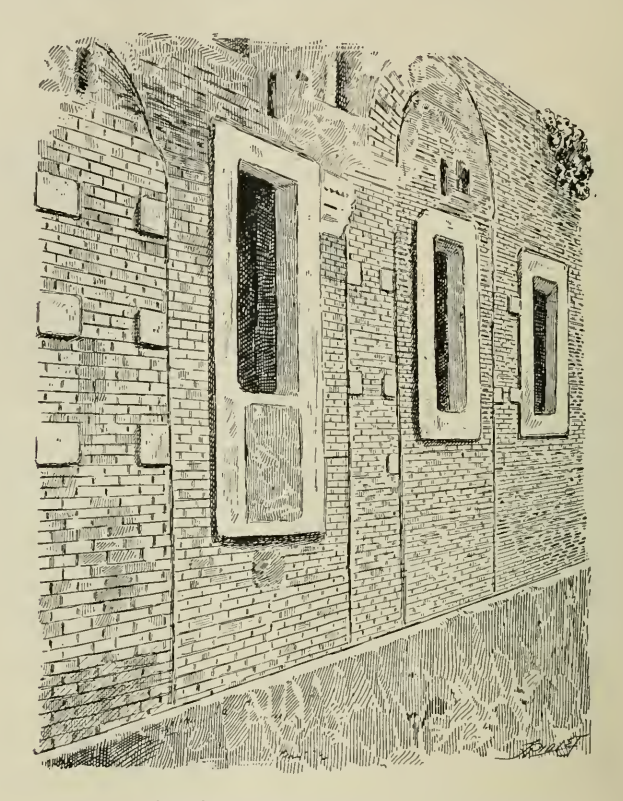
Le *Liber pontificalis* attribue au pape Fabien (236-250) la construction de *multas fabricas per cymiteria* [2]. Nous avons déjà rencontré ce texte dans lequel on a reconnu l'indication de travaux importants : l'exécution de la salle souterraine centrale dans la seconde *area* du cimetière de Callixte et la construction d'une exèdre à trois absides, au-dessus du sol, dans la même région cémétériale [3]. La notice du pape Silvestre (314-335) mentionne une *basilica Constantiniana*, c'est la basilique de Latran dont l'Église de Rome était cer-

1. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 45 ; *Liber pontificalis*, t. II, p. 43. Cf. W. Sanday and C. Headlam, *A critical and exegetical commentary on the Epistle to the Romans*, in-8°, Edinburgh, 1900, p. 418 : *Aquila and Priscilla.*

2. *Lib. pontif*, t. I, p. 148.

3. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 117, 199 ; t. II, p. 278 sq.

tainement en possession dès 313 [1], bien que la basilique ait pu n'être terminée que sous le pape Silvestre. Ce fut là que se réunit le concile de 313 contre les Donatistes [2]. Sur la *via Salaria*, au cimetière



130. — Ruines de la maison de Pudens, d'après Lanciani.

de Priscille, *cimiterium Priscillae ad s. Silvestrum, via Salaria* [3], s'élevait une petite basilique, sans doute une enceinte *trichora*, à trois absides [4]. Peut-être ne faut-il pas clore ces indications sans mentionner le *titulus Gai, seu Susannae* que le martyrologe hiéronymien (11 août) mentionne sous cette désignation *ad duas domus*,

1. Stevenson, dans *Annali dell' Instituto*, 1877, p. 336; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1863, p. 52.

2. S. Optat, *De schism. donatist.*, I, XXIII, *P. L.*, t. XI, col. 931 : *Convenerunt in domum Faustae, in Laterano.*

3. De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, p. 176; *Bull. di arch. crist.*, 1878, p. 46.

4. *Ibid.*, 1880, p. 24, 46. Cf. F. Cabrol, *Dict. d'arch. et de liturg.*, t. I, col. 186, 196.

iuxta Diocletianas. Le nom de Gaius la rattacherait au pape de ce nom (283-296), celui de Suzanne à une martyre du temps de Dioclétien[1].

Le titre de Sainte-Cécile au Trastevère présente un intérêt tout nouveau depuis que les fouilles sont venues corroborer quelques indications des Actes légendaires touchant le lieu du martyre et la destination donnée à la maison où il s'accomplit.

Les inscriptions trouvées dans les environs du titre de Sainte-Cécile et faisant mention de personnages *ingenui* ou *liberti* appartenant à la *gens Caecilia* donnent quelques présomptions en faveur de l'appartenance de la propriété et de la maison, devenue plus tard le titre en question, à la famille de Cécile plutôt qu'à celle de son mari Valérien[2]; ce ne sont toutefois que des présomptions qui n'infirment aucunement l'opinion contraire[3].

La maison de Cécile ne faisait pas d'abord partie du Trastevère proprement dit. Mais on construisit dans ce quartier des habitations dès le temps de la République. La ligne du *pomerium* s'étendit bientôt jusque-là. Ainsi donc, sous Vespasien — vers l'an 75 de notre ère — l'enceinte de la ville vint frôler la maison des *Cecilii*[4]. Suivant le récit des Actes de sainte Cécile[5], l'église titulaire de la

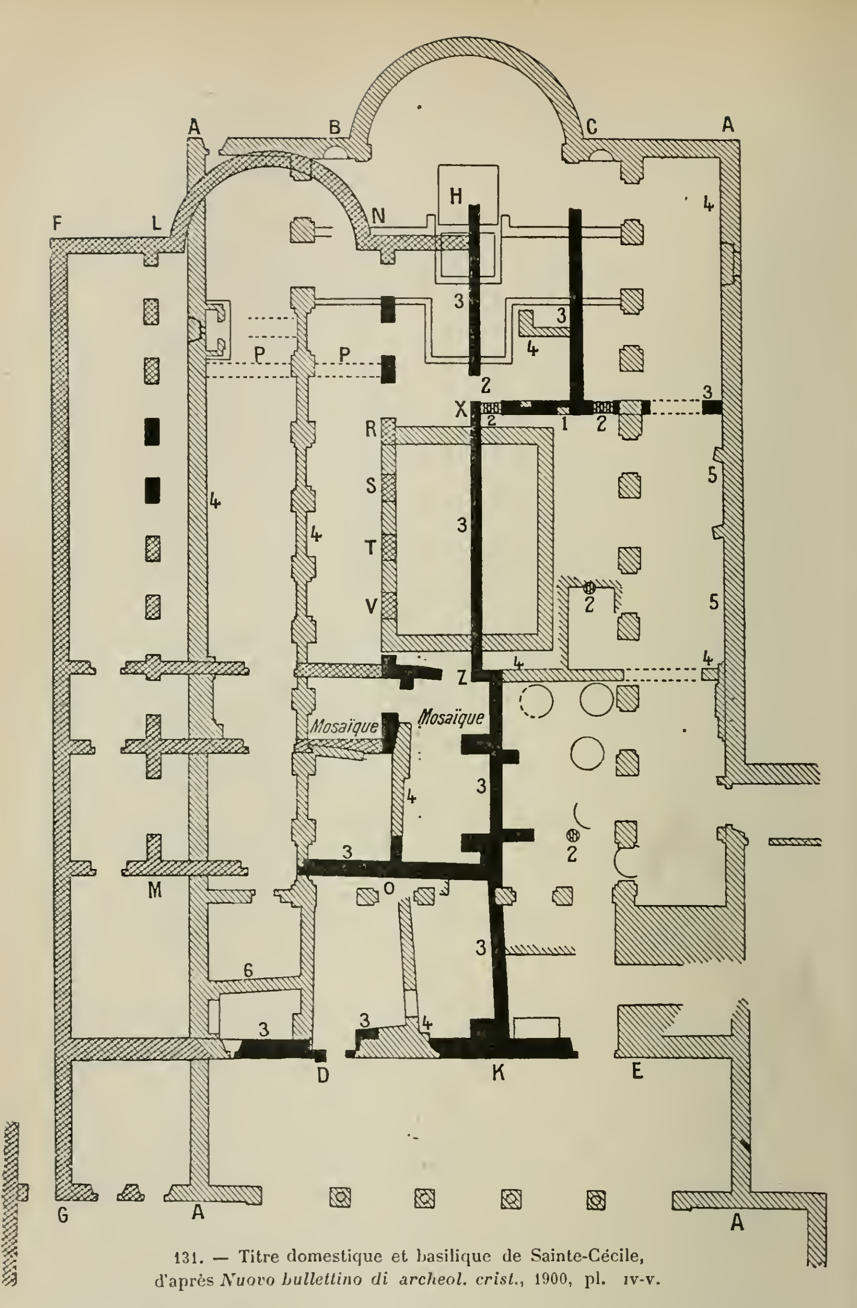
1. L. Duchesne, dans les *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1887, p. 223 sq. Pour la notice de Dionysius (259-268), *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, t. I, p. 157, voir l'explication de la phrase : *hic presbiteris ecclesias dedit*, dans le commentaire, *ibid.*, p. 157.

2. *Corp. inscrip. lat.*, t. VI, n. 13712, 13715, 13720, 13725, 13730, 13732, 13740, 13752, 13794, 13800, 13820, 13840, 13854, 13856. Cf. P. Crostarosa, *Scoperte in S. Cecilia in Trastevere*, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1899, p. 261-278. Le même, *ibid.*, 1900, p. 143-160, 265-270.

3. O. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne*, in-8°, Paris, 1902, t. III, p. 451 : « Si la maison nouvellement découverte peut être regardée avec fondement comme celle de Valérien, rien n'autorise à y voir la maison des Cecilii. »

4. P. Crostarosa, *op. cit.*, 1899, p. 268, 271 ; O. Marucchi, *Di un nuovo cippo del pomerio urbano*, dans *Bull. della commiss. archeol. comunale*, 1899, p. 270 sq. Le cippe retrouvé ayant servi à jalonner la ligne du *pomerium* n'était plus à sa place primitive ; on l'avait transporté sous la basilique.

5. Ces actes sont du V[e] siècle. Cf. A. Dufourcq, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, p. 116-120 ; P. A. Kirsch, *Die heilige Cäcilia Jungfrau und Martyrin*, in-8°, Regensburg, 1901 ; Le même, *Das Todesjahr der hl. Cäcilia*, dans Στρωματιον ἀρχαιολογικόν, *Mittheilungen dem zweiten internationalen Congress für christliche Archäologie zu Rom gewidmet vom Collegium des deutschen Campo-Santo*, in-8°, Rom., 1900, p. 42-77 ; Kellner, *Das wahre Zeitalter der hl. Cäcilia*, dans *Theologische Quartalschrift*, 1902, t. LXXXIV, p. 237-258 ; P. A. Kirsch, *Das wahrscheinliche Zeitalter der hl. Cäcilia*, dans la même revue, 1903, t. LXXXV, p. 47-69 ; Kellner, *Nochmals das wahre Zeitalter der hl. Cäcilia*, dans la même revue, p. 321-333 ; Giuseppe Cascioli, *Sainte Cécile et ses Actes*, dans *Le monde catholique illustré*, 1902, t. VI, p. 635-647.



131. — Titre domestique et basilique de Sainte-Cécile,
d'après *Nuovo bullettino di archeol. crist.*, 1900, pl. IV-V.

AAAA, basilique du pape Pascal ; — B-D, C-E, colonnades formant les nefs de la basilique. Ces colonnes reposent sur des murs construits au IXe siècle avant de combler avec de la maçonnerie le Titre antique. Les colonnes sont, depuis 1823, enfermées dans des piliers. — Les tracés d'un trait plein sont les restes de la maison de Cécile, et les tracés d'une teinte plus foncée marquent les murs antiques détruits ou supposés afin de rétablir le plan symétrique d'une basilique, F-G, H-K et l'abside donneraient donc le périmètre de la basilique à l'époque où le Titre était simplement

martyre occupe l'emplacement de la maison appartenant à son mari Valérien, maison dans laquelle la jeune femme fut mise à mort. Elle fut dédiée au culte chrétien dès le temps des persécutions par les soins d'un clarissime nommé Gordien.

Les travaux de restauration exécutés en 1899-1901, grâce à la munificence du titulaire, S. E. le cardinal Rampolla, ont fait découvrir sous le pavement de la basilique actuelle, à une profondeur de trois mètres environ, le pavement de la maison romaine et plusieurs murs antiques, dont aucun, malheureusement, ne révèle clairement où se trouvait l'entrée de la maison. L'ancienneté de celle-ci est néanmoins bien assurée par la présence des parements en briques triangulaires et des tuiles dans les arcs ; en outre, le mur « en réseau » confirme la date certainement antérieure au IVe siècle. Des cubes de mosaïques en marbre noir et blanc et des morceaux d'enduit portant encore les couleurs jaune, rouge et noire, ont été relevés à l'état de débris tant sur les murs que sur le sol à leur place primitive.

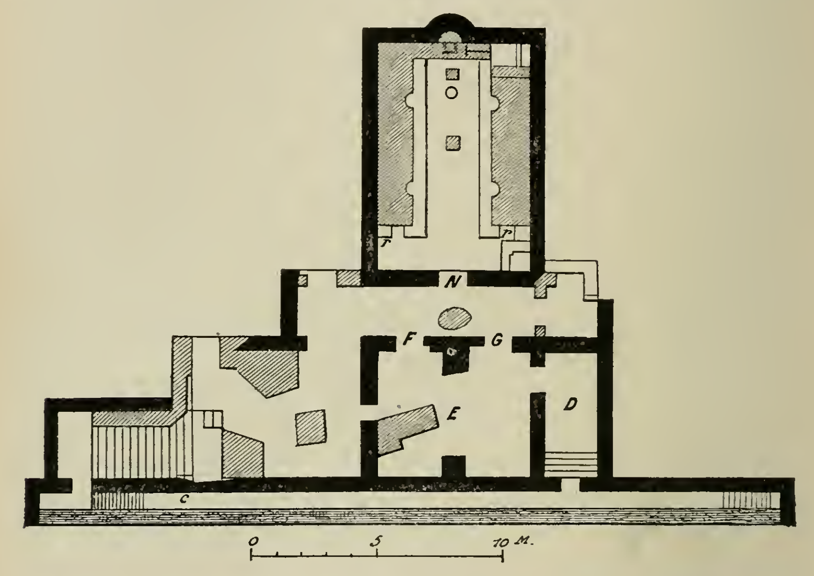
Un document du XVIIe siècle constate la destruction en 1665 d'un mur antique parallèle à la direction de l'église X Z, de six pilastres R, S, T, V, et d'une mosaïque. Ces indications, rapprochées de celles que fournissent les fouilles qui ont mis à jour des murs et des pilastres, autorisent dans une certaine mesure la reconstitution conjecturale d'une aire rectangulaire composée de trois nefs dont deux sont retrouvées tandis que la troisième se serait étendue sous le monastère. Serait-ce la basilique privée des *Cecilii* ? l'emplacement du Titre domestique primitif ? Ce serait se hâter trop que de l'affirmer.

Le Titre domestique devenu église publique tombait en ruines au IXe siècle et fut rebâti par le pape Pascal Ier. Pour édifier la nouvelle église il fallut détruire presque entièrement la maison antique. La salle de bains fut cependant conservée et transformée en oratoire. On y peut voir encore les tuyaux d'adduction de l'eau et de l'air chauds. C'est là un fait digne d'attention. La préoccupation d'épargner une

domestique, L-M, N-O marquent l'emplacement des colonnades traçant les nefs. La basilique de
Pascal mesure 39m50×23m50 ; le Titre antique 35m×18m, la restauration de l'abside de ce dernier
est conjecturale. P. Crostarosa incline pour une abside rectangulaire et rappelle la basilique Saint-
Etienne, sur la voie Latine, transformée par saint Léon le Grand de basilique domestique en basi-
que chrétienne. A cette occasion l'abside rectangulaire enferma une abside curviligne. Cf. O.
Marucchi, *Élém. d'arch. chrét.*, t. I, p. 200, 204 ; — PP, mur du IVe siècle mesurant en hauteur un
mètre environ, auprès duquel on trouve des débris de colonnettes. Ce serait peut-être la base du
cancel ; — Q, porte donnant accès dans un appartement qui a pu servir de *pastophorium*. Cette
porte ne serait pas antérieure au VIe siècle ; — R, S, T, V, pilastres détruits en 1655 afin de per-
mettre la sépulture des nonnes ; — X, Z, même légende que R, S, T, V ; — 1, bas-relief de Minerve
dans le laraire ; — 2, tuf ; — 3, briques ; — 4, briques et tuf ; — 5. *Opus reticulatum* ; — 6, Mur en tuf.

salle de bains témoigne qu'un souvenir devait y être attaché, et ce souvenir coïncide d'une manière si exacte avec la légende qu'il est impossible de n'en pas faire la remarque [1].

A un niveau inférieur à celui de la maison déblayée se voit, encore debout, à sa place, une colonne en tuf de l'époque républicaine [2], un laraire, sorte de petite niche ornée de bas-reliefs représentant une Minerve de style archaïque et des Bacchantes, l'entrée de ce laraire



132. — Partie d'une maison romaine sous la basilique de Saint-Clément, d'après *Görresgesellschaft für Pflege der Wissenschaft*, 1893, p. 11, fig. 1.

fut murée, probablement à l'époque où les propriétaires se convertirent. Le pavé des chambres, en mosaïque commune, est du IIIe ou du IVe siècle. Dans une de ces chambres sont creusés et maçonnés en briques des puits destinés probablement à conserver le blé. Certains pilastres n'ont pu être identifiés, peut-être appartenaient-ils à la maison, peut-être à la première basilique qui y fut érigée. D'autres appartements ont été transformés en un petit musée local (fig. 131).

Nous abordons maintenant le célèbre Titre de Saint-Clément.

Sous l'église Saint-Clément fut découvert, en 1867-1870, un

1. Nous laissons la question de la valeur historique des Actes sur laquelle on n'est pas près de s'entendre. Dans les *Analecta bollandiana*, 1903, t. XXII, p. 87, on affirme que la légende n'a point de valeur documentaire, néanmoins il faut commencer par établir cette valeur.

2. O. Marucchi, *Eléments d'arch. chrét.*, t. III, p. 445, cf. p. 444.

sanctuaire du dieu Mithra[1] (fig. 132-133). A 4 m 50 au-dessous de l'abside de la basilique découverte en 1858, et à une dizaine de mètres plus bas que le niveau actuel du sol on trouva les souterrains d'une construction extrêmement ancienne qui paraissent avoir été les caves d'une habitation privée, peut-être celle de saint Clément. Ces souterrains furent aménagés au IIIe siècle, à ce qu'il semble, pour devenir un *mithraeum*. On ne saurait dire si, avant cette époque, le culte chrétien y avait été établi, aucune trace n'en a été relevée; mais quand la basilique fut créée, on combla les souterrains avec de la terre et on les mura. Ceci aurait été, à n'en pas douter, l'ouvrage des chrétiens si la statue mutilée qu'on a retrouvée en haut de l'escalier qui conduisait au *mithraeum*, derrière la muraille, est bien une statue du Bon Pasteur. On accédait par un escalier dans le couloir C donnant accès dans une salle de 2 m. × 5 m., D, par laquelle il fallait passer pour pénétrer dans une deuxième salle de 2 m. × 6 m., E, décorée de sujets mythologiques. Le mur de droite de cette chambre offrait deux portes F, G, donnant dans un second couloir qui n'a pas été complètement dégagé, mais qui paraît faire tout le tour du *mithraeum* dont l'entrée est en H. Cette salle, malgré sa décoration, aura dû servir de *pronaos* puisqu'on y a trouvé une stèle mithriaque. « Le temple est un rectangle d'environ 9 mètres sur 6. Les parois imitent la rudesse des rochers. Ces rugosités alternaient avec des mosaïques qui ont été arrachées. La voûte est percée de onze ouvertures rondes et carrées[2], pour laisser entrer l'air ou la lumière. Tout autour du vaisseau, sauf du côté de l'entrée et dans l'angle du fond à droite, règne un *podium*, sorte de soubassement en saillie, d'un mètre à peine d'élévation, composé sur les côtés d'une sorte de marche plate d'un pied de largeur (40 cent.) et d'un plan incliné beaucoup plus large (1 m 40 à 1 m 50) allant avec une pente assez forte vers la muraille. On y accédait par des escaliers de pierre, *r*, disposés aux deux extrémités. Ces *podia*, longs d'environ 7 mètres, sont entaillés

1. Aujourd'hui rempli d'eau et inaccessible. Cf. Fr. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, in-4°, Bruxelles, 1896, t. I, p. 203; De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1870, p. 125-127, 158-167, pl. X, XI; Th. Roller, dans la *Revue archéol.*, 1872, t. I, p. 64 sq., pl. XIV-XVI; Gori, dans *Il Buonarotti,* nov.-déc. 1870; J. P. Kirsch, dans *Görresgesellschaft*, 1893, p. 11, fig. 1. L'église de Saint-Clément s'élevait dans la vallée entre le Coelius et l'Esquilin et non sur le Coelius ni dans la région IIa Celimontana, comme l'a cru à tort le rédacteur du *Liber pontificalis*, édit. Duchesne, t. I, p. 123.

2. On ne peut en apercevoir que dix seulement dans notre fig. 133.

de cinq cavités semi-circulaires, deux à gauche, trois à droite (environ 0 m 35 de diam.). Une niche quadrangulaire était creusée de chaque côté, à peu près au niveau du sol dans la paroi du *podium*, vers son milieu. Contre le mur du fond, le *podium* n'a pas plus de 0 m 60 de large. Au-dessus, la muraille verticale garde la trace

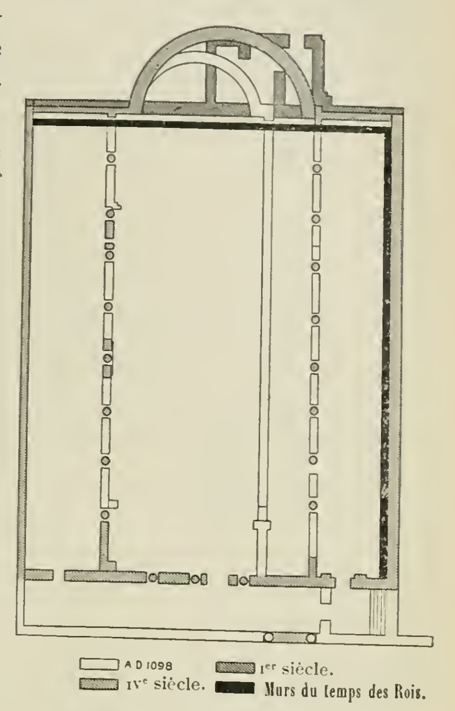


133. — Sanctuaire de Mithra à Saint-Clément, d'après Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, t. II, p. 204, fig. 30.

d'un hémicyle (d'environ 0 m 80 de large), dont les mosaïques ont été détruites, comme celles qui ornaient les deux côtés du temple. C'est là évidemment qu'était placé le bas-relief de Mithra tauroctone. Devant cette sorte d'abside se trouvaient trois autels ou piédestaux, placés l'un devant l'autre. Le premier (de maçonnerie ?) de la hauteur du *podium*, mais plus large, était creux ; on a trouvé à côté une plaque de terre cuite qui s'y appliquait parfaitement et qui le fermait sans doute. Le second piédestal, plus bas que le premier (haut. environ, 0 m 60), était également carré. Le troisième, plus petit encore, était circulaire. Aux deux extrémités du *podium* de droite, deux murs à hauteur d'appui séparent du reste de la salle deux sortes de réduits ouverts sur le devant. Un autel de marbre

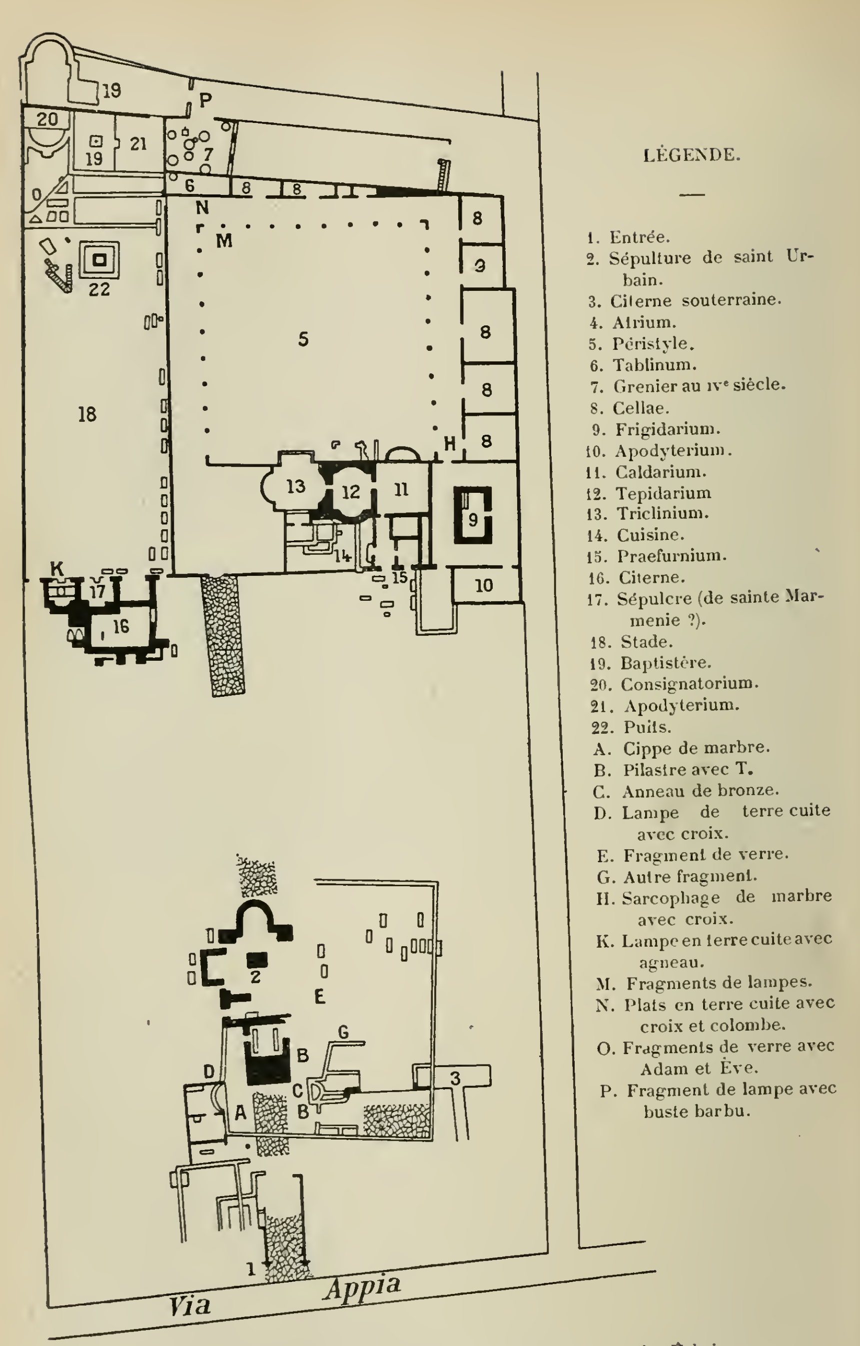
blanc, trouvé dans la salle E, a été transporté au milieu du *mithraeum* où il est resté [1] (fig. 134).

L'établissement du *mithraeum* est postérieur à la construction d'une habitation privée d'époque romaine. La maçonnerie de tuf volcanique à blocs rectangulaires, avec un cordon de travertin qui court tout le long des substructions en tuf et supporte lui-même d'autres constructions en briques, nous reporte à une période antérieure à l'Empire. Cet appareil, qu'on peut faire remonter à l'époque républicaine et même au temps des rois, s'étendait jusque sous le *mithraeum* et parconséquent plus loin que l'aire de la basilique clémentine. Le *mithraeum* est une construction de l'époque impériale dont la destination primitive peut avoir été chrétienne, bien qu'on ne soit en mesure d'en donner aucune preuve. C'est ainsi qu'on a pensé pouvoir faire de la salle E, dont la voûte en caissons de stuc blanc rappelle le IIe siècle, un « oratoire de Saint-Clément ». Tout ce qu'on en peut dire c'est que la construction fait penser à une maison privée plutôt qu'à un édifice public. Cependant un rapprochement donne quelque apparence de justesse à l'attribution proposée. L'église primitive a établi son abside précisément sur la salle ornée de caissons. On peut même ajouter que l'église de Saint-Clément conserve une *memoria* du pape martyr. Quoi qu'il en soit, s'il est impossible de rien établir de certain à cet égard, il reste possible de soutenir que l'église actuelle de Saint-Clément s'élève sur un des plus anciens lieux du culte chrétien à Rome, sur l'emplacement de salles qui ont appartenu à l'habi-



134. — Plan de l'église Saint-Clément.

1. F. Cumont, *op. cit.*, t. I, p. 203 sq.



135. — La maison romaine de l'*Appia* et le tombeau de saint Urbain d'après le *Cosmos*, 1901, p. 235.

tation privée de saint Clément. Les pièces souterraines ont subi des remaniements au IIIe siècle, par suite peut-être des confiscations qui dépouillèrent un grand nombre de familles chrétiennes. A quelle date le lieu aurait-il été restitué aux chrétiens? Nous l'ignorons, de même que nous ignorons la date de l'érection de la basilique inférieure qui pourrait remonter à la première moitié du IVe siècle. Cette basilique était plus vaste que celle qui lui fut superposée. Nous n'avons pas à la décrire maintenant. Un autre type d'édifice chrétien va nous retenir.

Au quatrième mille de la voie Appienne[1] s'amorce, à droite, une allée perpendiculaire mesurant en longueur 93 mètres, pavée de basaltes polygonaux[2]. Cette allée conduit à une maison dans laquelle les fouilles ont permis de retrouver le stade, l'appareil complet des thermes, exèdre, *tepidarium*, *caldarium*, *laconicon*, *frigidarium*. Tout est détruit presque au ras du sol, mais ce qui subsiste des constructions et les estampilles des briques permettent de faire remonter cette maison vers le milieu du IIe siècle (fig. 135).

Peu après son achèvement la maison eut à subir une importante transformation. Dans l'allée de 93 mètres on éleva à une distance de 14 mètres de la voie Appienne un grand tombeau placé à cheval sur l'allée. Ce ne fut pas le seul changement. Devant le stade de la maison se voyait une construction servant de réservoir d'eau et à laquelle étaient adossées trois niches supportant une terrasse d'où la vue plongeait sur le stade et permettait d'y regarder les jeux. Or, la niche centrale fut, à la même époque, close par un mur ayant en son centre une porte ornée de deux colonnes en briques, tandis que l'intérieur fut transformé en tombeau, puisqu'on y a retrouvé les restes d'un grand sarcophage de marbre dont la face antérieure était

1. 4 kilomètres et demi de la porte Saint-Sébastien. Cf. Battandier, *La maison romaine de l'Appia et le tombeau de S. Urbain*, dans le *Cosmos*, 24 août 1901, p. 235 sq. Le terrain appartient à MM. Lugari qui ont dirigé les fouilles.

2. Quelques-uns de ces basaltes étaient marqués de croix. Dans le cimetière on a trouvé des marbres portant l'emblème de la colombe, un pilastre ou une stèle portant le T, un sarcophage décoré de croix latines, des lampes de terre cuite ornées de la croix, de la colombe, du coq, de la palme; des plats avec la croix latine et la colombe; un fragment de verre doré avec Adam et Ève; un anneau de bronze avec la colombe portant la branche d'olivier. En dehors du cimetière on a rencontré cinq corps ayant tous l'obole rituelle dans la bouche.

ornée de reliefs. Le stade subit lui aussi une modification importante, il fut changé en un cimetière. En creusant le sol actuel à peu de profondeur, les propriétaires rencontrèrent vingt-trois squelettes par groupes inégalement répartis ou bien isolés, mais rangés tous le long des murs du stade. Tous ces squelettes reposaient dans des cercueils formés de larges briques portant pour la plupart des estampilles du milieu du IIe siècle. Une coïncidence très digne d'attention, jusqu'au jour où elle aura été définitivement classée par la critique, rapproche de ces faits un récit du Ve siècle dans lequel on avait pensé trouver un document du IIe siècle [1]. La date tardive de la rédaction des *Acta S. Urbani* ne saurait être contestée, c'est donc simplement et exclusivement la coïncidence des fouilles et du document, ainsi que l'éclaircissement qu'on en peut tirer au point de vue archéologique, qui vont nous retenir. Les Actes du martyr Urbain et de ses compagnons offrent une première confusion entre le pape de ce nom et le martyr son homonyme; celui-ci serait cet évêque régionnaire dont parlent les actes légendaires de sainte Cécile, et qui fut enseveli dans la crypte du cimetière de Prétextat [2]. Marmenia, femme du vicaire de la ville Carpasius, voyant son mari, auteur de la condamnation d'Urbain, possédé du diable, se convertit avec sa fille Lucine. Elle transporte le corps d'Urbain dans sa maison située en dehors du palais de Vespasien, à côté des colonnes, et lui élève un tombeau magnifique au-dessous duquel elle fait creuser une grande galerie carrée et très bien construite. *Levaverunt glebas almas et adduxerunt eas in domum Marmeniae, quae erat extra palatium Vespasiani Augusti sita prope Columnas, in qua sepulcrum B. Marmenia miro jussit modo poni : quod etiam marmoreis tabulis ex omni parte conglutinans contexit parietem in quo recondiderunt cum aromatibus corpus B. Urbani et Mamiliani presbyteri et desuper sacrum tumulum miro lapide operiri curaverunt super quod ingens antrum fabricari fecerunt, quadratum et firmissimae fabricae* [3]. L'emplacement exact du palais de Vespasien est encore difficile à fixer [4]. On a proposé de le chercher aux envi-

1. Cantarelli, *La serie dei vicarii urbis Romae*, dans *Bullett. della Commiss. archeol. comunale di Roma*, 1890, p. 91 ; Lugari, *La serie dei vicarii urbis Romae e gli Atti di S. Urbano*, dans la même revue, 1890, p. 162-173 ; *Acta sanct.*, mai, t. VI, p. 10 sq.

2. De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 180-181.

3. *Acta sanct.*, mai, t. VI, p. 14.

4. *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. CXCIV, 63, 143 ; A. Dufourcq, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, in-8°, Paris, 1900, p. 177.

rons du *Forum pacis* qu'on appelait *Forum Vespasiani*; cependant les fouilles opérées pendant les années 1825, 1830 et 1862 entre le 4ᵉ et le 5ᵉ mille de la voie Appienne ont fait retrouver, précisément devant le grand tombeau, le *Suburbanum Flaviorum* dont parle Suétone ; au VIIIᵉ siècle ce même endroit porte, dans les *Regesta* de Grégoire II, le nom de *fundus Flabis* ou *Flavis*.

Les Actes que nous avons cités contiennent un « appendice » dans lequel on rapporte que Marmenia et sa fille Lucina ainsi que « vingt-deux personnes environ », *fere viginti duo*, furent décapitées et inhumées par les fidèles dans le lieu où reposait saint Urbain. La coïncidence, on le voit, est notable. Les indications topographiques concordent et le nombre de tombes fouillées, 23, ne saurait mieux confirmer la mention de la légende « 22 environ ».

L'exemple que nous fournit la maison de la voie Appienne ne se confond avec aucun de ceux que nous avons énumérés jusqu'ici. Il ne s'agit pas d'une église domestique, mais de la transformation d'une propriété privée en *praedium* funéraire [1].

Les textes et les monuments dont nous avons groupé les témoignages dans ce chapitre permettent de considérer comme assurées les conclusions suivantes :

La période entière des origines du christianisme comporte, au point de vue monumental, deux époques distinctes dont la limite se place au début du IIIᵉ siècle. Pendant la première époque, après un essai infructueux d'établissement dans les synagogues, on se réunit dans les habitations privées où l'installation doit s'accommoder à un grand nombre de conditions, dont on ne peut aujourd'hui retrouver

1. Cette transformation n'a d'ailleurs qu'un caractère privé, mais elle nous met sur la voie qu'ont suivie les propriétaires lorsqu'ils ont commencé par élever un hypogée pour recevoir les restes de quelque saint personnage auprès duquel on les a eux-mêmes enterrés; bientôt on a concédé une place aux coreligionnaires : *ad religionem pertinentes meam*, après quoi l'envahissement commençait et le caractère cémétérial effaçait le caractère domestique.

Au IVᵉ et au Vᵉ siècle, nouvelles transformations. On commença à ensevelir autour du mausolée. Le stade fut fermé et on construisit à proximité un cellier pour l'huile et le vin ; quelques débris d'amphores nous en sont restés, cf. A. Battandier, *op. cit.*, p. 239, fig. 5. En dehors du stade on creusa une sorte de piscine quadrangulaire dans laquelle on descend par trois degrés ; à gauche, on trouvait une chambre carrée, à droite un autre appartement se terminant par une abside semi-circulaire, c'était un baptistère. Plus loin, autre grande vasque peu profonde. Tous ces édifices étaient couverts. Le grand tombeau subit au IVᵉ siècle des réparations importantes.

le détail et qu'on ne saurait entreprendre de trop préciser, et surtout de réduire à l'uniformité, sans tomber dans l'arbitraire.

A mesure que les conversions amènent des familles puissantes et riches au christianisme on tend à organiser les réunions liturgiques dans leurs demeures dont l'étendue facilite l'accomplissement des rites tandis que la notoriété constitue une garantie contre la malveillance du pouvoir. L'*atrium*, le *triclinium* et la *basilica* dont presque toutes les maisons opulentes du monde gréco-romain sont pourvues ont été utilisés le plus généralement sans préjudice de l'adaptation des autres appartements de réception.

La seconde époque voit s'élever un très grand nombre d'édifices dont l'importance varie mais dont la destination est bien connue de tous. Ces édifices semblent avoir tous disparu soit par l'effet des édits de persécution, soit par l'effet des grandes constructions des basiliques du IVe siècle. Tout ce qu'on en peut savoir ne va pas au delà de quelques inductions qu'il ne faudrait pas presser trop sous peine de leur faire exprimer ce qu'elles ne peuvent dire. Les constructions de la première moitié du IVe siècle offrent, elles aussi, une source de renseignements digne d'intérêt parce que plusieurs d'entre elles ont été élevées d'après des plans et des coupes où les réminiscences d'églises antéconstantiniennes tenaient une place indéniable. Les édifices païens adaptés dès les premières années qui suivirent la paix de 313 aux besoins du culte chrétien, pourraient eux-mêmes fournir quelques indications appréciables quoique très délicates à dégager et à utiliser.

Un autre point semble acquis d'une manière générale. C'est une sorte de filiation entre la maison privée, le titre ou église domestique et l'église publique qui se succèdent sur le même emplacement, sauf les remaniements indispensables.

APPENDICE PREMIER

ESSAI DE CLASSEMENT DES PRINCIPAUX MONUMENTS

Parmi les sources de l'archéologie chrétienne nous devons faire une place à divers instruments de travail dont l'importance ne paraît comprise que depuis peu d'années. Ce sont les inventaires descriptifs ou figurés. Leur nombre est malheureusement encore bien restreint, ce qui empêche de se rendre compte des résultats qu'on obtiendrait de leur consultation, s'ils étaient complets pour toutes les séries archéologiques.

Il ne se passe pas d'année que l'on ne fasse annoncer la préparation d'un *Corpus*. Tantôt, ce sont les sarcophages, tantôt les ivoires, tantôt les fresques ou les inscriptions. Malheureusement la promesse est rarement suivie d'effet. Un *Corpus* est toujours coûteux et, à raison même de son prix élevé, doit être aussi complet que possible, d'où les retards, les délais, les obstacles, l'abandon de l'œuvre. Un inventaire, grâce à son titre modeste et à ses prétentions simplement utilitaires n'exige pas cet appareil luxueux qui tient à distance les travailleurs peu fortunés. On sait les immenses services rendus par le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* dont le prix modique et le format portatif font le succès autant que l'érudition précise qui a dirigé sa composition. L'innovation la plus appréciable est la substitution des croquis aux descriptions. Il est rare qu'une description ne prête pas à l'ambiguïté et, partant, ne laisse quelques doutes sur la certitude d'un rapprochement, d'une identification. De plus, une description est bientôt lue et presque aussitôt oubliée. Mille descriptions sont d'une lecture fastidieuse et produisent dans l'esprit un *brouillamini* complet. Au contraire, mille croquis ne se ressemblent pas tellement que leur variété ne soutienne l'attention,

n'impressionnent la mémoire de leurs formes caractéristiques et ne la disposent à des identifications aisées et nombreuses.

A ce point de vue, pour l'étude de l'archéologie chrétienne, tout reste à faire. Non seulement des inventaires complets par séries de monuments n'ont pas été dressés, mais un grand nombre de ces monuments reposent dans des musées à l'abri de toute curiosité et de toute utilisation scientifique. Le recueil de R. Garrucci sur l'histoire de l'art chrétien est une énorme machine d'une monotonie repoussante et d'une flagrante inexactitude. L'admirable album de fresques des catacombes, de Mgr J. Wilpert, n'est pas à la portée de tous et ne donne qu'un choix parmi les fresques romaines ; l'étude des sarcophages de la Gaule, de E. Le Blant, rentre dans les mêmes conditions[1]. Le travail véritablement indispensable à l'archéologie chrétienne est donc l'inventaire de tous les monuments, fragmentaires ou entiers, relevant de cette science. Inventaire composé d'autant de croquis que de numéros d'ordre[2], accompagnés des dimensions de l'original et de la bibliographie des travaux qui concernent chacun de ces monuments.

Un pareil travail semble dépasser les forces humaines, nous ne le croyons pas. Nous pensons seulement qu'il n'entrera dans la voie de la réalisation que le jour où un archéologue s'attachera à le remplir et abandonnera aux « Congrès archéologiques » le soin d'émettre des « vœux » et de désigner des « commissions » pour travailler à son exécution. Le succès d'une telle entreprise ne dépend que de l'indomptable volonté de celui qui la tentera et des quelques ressources dont il disposera pour réunir les reproductions des monuments, visiter les musées et les collections, reproduire les croquis et les publier.

« Je voudrais, disait J.-B. De Rossi, que les origines de chaque Église, les premières traces de la foi chrétienne dans chaque ville, dans chaque bourgade, les preuves du développement et de l'épanouissement de cette foi dans chaque province ou région du monde antique, fussent déroulés devant nous dans les monuments géographiquement disposés et expliqués historiquement ; alors le moindre fragment de l'épitaphe d'un fidèle ou le débris d'une sculpture prendra

1. Ajoutons les *Musaici cristiani*, de G.-B.De Rossi, les *Ivoires du musée du Vatican*, du baron Kanzler, les fresques du monastère de Baouit de M. J. Clédat.

2. Sauf, cela va sans dire, pour les objets perdus et connus par une simple mention ou une description.

le rang d'un témoignage historique de valeur attestant la présence du christianisme dans tel lieu ou dans tel siècle. La rareté même ou l'absence totale de monuments chrétiens deviendra dans chaque province un objet d'étude et d'examen. »

C'est ce souhait que nous allons entreprendre ici de satisfaire dans une certaine mesure. Les recherches que, depuis plusieurs années, nous poursuivions dans ce but, avaient été entreprises par M. Carl Maria Kaufmann de son côté. Cet érudit a donné au public le fruit de son travail dans son livre intitulé : *Handbuch der christlichen Archäologie*, in-8°, Paderborn, 1905, p. 74-107. Nous avons pu ainsi ajouter à notre propre inventaire, combler quelques lacunes et présenter une statistique plus satisfaisante sans nous dissimuler cependant que, dans ce genre de recherches, il n'est pas d'information complète et de statistique définitive.

Nous ne nous sommes pas contenté d'une seule référence pour chaque monument, sachant par expérience que cette indication reste lettre morte pour le lecteur qui ne possède pas le travail auquel on l'adresse, tandis que parfois, souvent même, il a, sans s'en douter, à sa disposition des écrits relatifs au même sujet qu'il y a utilité à lui signaler, ou, du moins, à lui rappeler.

La statistique a été distribuée de la manière suivante : Indication des localités ; indication des monuments ; références.

On ne devra pas chercher l'indication des localités qui n'ont fourni jusqu'à ce jour que des inscriptions chrétiennes. La statistique qu'on pourrait établir d'après les monuments épigraphiques relève d'autres études ; elle pourra être essayée en temps opportun ; il en est de même pour les monuments papyrologiques. On a omis également mention des localités qui n'ont fourni à l'archéologie jusqu'à ce jour que des objets mobiliers, des bijoux, des vêtements. Entrepris sur ces bases le présent essai de classement eût pris les proportions d'un volume ; on n'y pouvait songer, on s'est donc déterminé à ne donner place qu'aux édifices, aux nécropoles, aux ruines dont l'importance ou la nature témoigne de l'existence d'une communauté.

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS LE CLASSEMENT DES MONUMENTS

A.C. = M. Armellini, *Gli antichi cimiteri cristiani di Roma e d'Italia*, in-8°, Roma, 1903.
A.C.I. = *Atti dell' II° congresso internazionale di archeologia cristiana*, in-8°, Roma, 1902.
A.H.A. = *Association historique de l'Afrique du Nord* (Publications de l'), 1899 sq.
A.M.S. = *Archives des missions scientifiques.*
A.R. = H. Grisar, *Analecta romana*, 1899 sq.
A.S.S. = *Archivio storico Siciliano.*
B.A.A. = *Bulletin trimestriel des antiquités africaines.*
B.A.C. = *Bullettino di archeologia cristiana.*
B.A.F. = *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France.*
B.A.H. = *Bulletin de l'Académie d'Hippone.*
B.A.S. = H. C. Butler, *Architecture and others arts*, in-4°, New-York, 1904.
B.C. = *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques.*
B.C.A. = *Bulletin de correspondance africaine.*
B.C.E. = A. J. Butler, *The ancient coptic churches of Egypt*, in-8°, Oxford, 1884.
B.C.H. = *Bulletin de correspondance hellénique.*
B.Cr. = *Bulletin critique.*
Bell. = Bellermann, *Ueber die ältesten christlichen Begräbnisstätten und besonders die Katakomben zu Neapel*, in-8°, Hamburg, 1899.
B.I.C.A. = *Bullettino dell' instituto di corrispondenza archeologica.*
B.M. = *Bulletin monumental.*
B.M.E. = Wl. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne*, in-4°, Saint-Pétersbourg, 1901.
B.O. = Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri de' Santi Martiri... di Roma*, in-fol., Roma, 1720.
B.Or. = *Bulletin d'Oran.*
B.R.S. = Bosio, *Roma sotterranea*, in-fol., Roma, 1632.
B.S.D. = *Bullettino di archeologia e storia dalmata.*
B.Z. = *Byzantinische Zeitschrift.*
C.A.I. = *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*
C.A.H. = *Comptes rendus de l'Académie d'Hippone.*
Caps. = De Rossi, *La capsella argentea africana*, in-fol., Roma, 1889.
C.I.G. = *Corpus inscriptionum graecarum.*
C.I.L. = *Corpus inscriptionum latinarum.*
C.U.E. = Gr. J. Chester, *The early christian antiquities of Upper Egypt*, London, 1874.
D.E. = Delamare, *Exploration scientifique de l'Algérie*, in-fol., Paris, 1850.

D.A.M. = Ch. Diehl, *Rapport sur deux missions.*
G.A. = *Giornale arcadico.*
Gs. = S. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, in-8°, Paris, 1901, t. II.
Gs.R. = S. Gsell, *Recherches archéologiques en Algérie*, in-8°, Paris, 1893.
J.F.F. = Joseph Führer, *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, in-4°, München, 1897.
J.H.S. = *Journal of hellenic Studies.*
M.A.F. = *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France.*
M.A.H. = *Mélanges d'archéologie et d'histoire.*
M.E.A. = O. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne*, in-8°, Rome, 1900-1902.
M.O.E. = *Archäologische-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn.*
M.P.V. = *Mittheilungen des deutschen Palästina-Vereins.*
M.R. = *Mélanges G.-B. De Rossi*, in-8°, Rome, 1892.
M.Z.C. = *Mittheilungen der k. k. Central-Commission.*
N.A.M. = *Nouvelles archives des missions scientifiques.*
N.D.S. = *Notizie degli scavi.*
N.P.V. = *Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins.*
O.C. = *Oriens christianus* (Revue périodique).
R.A.A. = *Revue de l'art ancien et moderne.*
R.Af. = *Revue africaine.*
R.A.F. = *Revue de l'Afrique française.*
R.Az. = *Revue archéologique.*
R.B. = *Revue biblique.*
R.B.A. = *Revue de bibliographie analytique.*
R.C. = *Recueil de Constantine.*
R.E. = Ravoisié, *Exploration de l'Algérie*, in-fol., Paris, 1846.
R.K.D. = De Vigneral, *Ruines romaines de la Kabylie et du Djurdura.*
R.S. = De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I-III, Roma, 1863-1877.
R.Q.S. = *Römische Quartalschrift.*
S.A.M. = H. Saladin, dans les *Archives des missions scientifiques, Ire et IIme mission*, 1885-1888.
Sc.A. = V. Schultze, *Archäologie der altchristliche Kunst*, in-8°, München, 1895.
Sc.K. = V. Schultze, *Die Katakomben*, in-8°, Leipzig, 1882.
S.K.A. = J. Strzygowski, *Kleinasien. Ein Neuland für Kunstgeschichte*, in-8°, Leipzig, 1903.
S.K.K. = J. Strzygowski, *Hellenistische und koptische Kunst in Alexandria*, in-8°, Vienne, 1902.
S.K.K. = J. Strzygowski, *Koptische Kunst*, in-fol., Vienne, 1904.
T.P.A. = Texier et Pullan, *Architecture byzantine*, in-fol., Londres, 1864.
V.S.C. = M. De Vogüé, *Syrie centrale*, in-4°, Paris, 1866-1877.
W.A.A. = Wieland, *Ein Ausflug ins altchristliche Afrika*, in-12, Stuttgart, 1900.
Z.P.V. = *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.*
Z.K.G. = *Zeitschrift für Kirchengeschichte.*

AFRIQUE DU NORD [1]

Henchir Abdallah [2]. — Église disparue, signalée par une inscription [3].
Hr. Adjadj, région de Tébessa. — Église disparue signalée par une inscription [4].
Aguemmoun Oubekkar, Kabylie. — Chapelle ruinée, les murs s'élèvent encore à 2 m 50 environ [5] (traces de ciborium ?).
Aïn Fakroum, rég. d'Aïn Beïda. — *Fenestella confessionis* [6].
Aïn Ghorab, rég. de Tébessa. — Petite église dédiée à saint Pierre et saint Paul [7].
— Martyrium d'Emeritus [8].
Aïn Segueur, rég. de Tébessa. — Chapelle consacrée à un saint [9].
Aïn Sultan. — Ruines [10].
Aïn Tamda, rég. d'Aumale. — Eglise très ruinée et non fouillée [11].
Aïn Témouchent, rég. de Sétif. — Stèles [12].
Aïn Turk, rég. de Sétif. — Chapelle signalée par une inscription [13].
Aïn Zizara, rég. d'Aïn Beïda. — Église fouillée partiellement en 1884 [14]. —
— Cassette d'argent [15] et coffret à *brandea* [16].
Aïoun Berrich, rég. d'Aïn Beïda. — Coussinet-imposte provenant d'une église [17].

1. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 576-747 ; *B.O.*, p. 622 : *cimiteri net Africa.*
2. Probablement Bir Abdallah, à 20 kil. S.-E. d'Aïn Beïda.
3. *C.I.L.*, t. VIII, n. 16720 et sans doute aussi n. 10642) : *Gs.*, t. II, p. 157, n. 1.
4. *R.C.*, t. XIX, 1878, p. 31 ; *B. A. C.*, 1879, p. 163-164 ; *C.I.L.*, t. VIII, n. 10698 : *Gs*, t. II, p. 157, n. 2.
5. *R. Af.*, t. V, 1861, p. 178-180 ; *R.K. D.*, p. 89, pl. XIV, fig. 1 ; *Gs.*, t. II, p. 157, n. 3 ; *Dictionn.*, t. I, col. 677, fig. 129.
6. *R.C.*, t. XXV, 1888-1889, p. 413 : *Dictionn.*, t. I, fig. 150.
7. *R. Af.*, t. XXII, 1878, p. 465-466 ; *R.C.*, t. XVIII, 1876-1877, p. 378-380 ; *B.A.C.*, 1878, p. 7-20 : *C.I.L.*, t. VIII, n. 10707 (= 17615), 10708, 10709 : *Gs.*, t. II, p. 159, n. 4.,
8. *C.I.L.*, t. VIII, n. 2220 (p. 948) = 17614 ; *Caps.*, p. 17 ; *Gs.*, t. II, p. 160, n. 4.
9. *R. Af.*, t. XXII, 1878, p. 467-468 ; *C.I.L.*, t. VIII, n. 10701 (= 17617) ; *B.A.C.*, 1878, pl. III ; *R. C.*, t. XVIII, 1876-1877, p. 380 ; *Gs.*, t. II, p. 160, n. 5.
10. *B.A. C.*, 1878, p. 117.
11. *B.C. A.*, t. II, 1884, p. 73 ; *Gs.*, t. II, p. 160, n. 6.
12. *Gs.*, t. II, p. 405 ; Demaeght, *Musée d'Oran*, p. 44-47, n. 104-109.
13. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8429, p. 970 ; *Gs.*, t. II. p. 161, n. 7.
14. *B.C.A.*, t. II, 1884, p. 314-315 ; *R.C.*, t. XXV, 1888-1889, p. 410-412 ; *Caps.*, Rome, 1889 (= *B.M.*, VIe série, t. V, 1889, p. 315-397) ; *B.A.C.*, 1887, p. 118-129 ; *C. I. L.*, t. VIII, n. 17746 : *Gs.*, t. II, p. 161, n. 8.
15. Voir *Dictionn.*, t. I, fig. 148.
16. *Id.*, t. I. p. 149.
17. *Caps.*, p. 16 ; *C.I.L.*, t. VIII, n. 18656 ; *B. C.*, 1896, p. 234, n. 40 ; *Gs.*, t. II, p. 164, n. 9.

Hr. El Akrib, rég. d'Alger. — Chapelle, reliquaire [1].

Alger (= *Icosium*). — Chapiteau ionique pouvant provenir d'une église mentionnée par El-Bekri [2]. — Cancel chrétien [3].

Ammaedara, rég. de Tébessa. — Basilique n. I, Basilique n. II. — Chapelle de l'époque vandale. — Basilique n. III. — Édifice de l'époque chrétienne [4].

Announa (= *Thibilis*). — Église [5] et chapelle [6].

Hr. Aourir, rég. de Batna. — Église mal conservée [7].

Arbal (= *Regiae*), près d'Oran. — Chapelle au centre d'un cimetière [8].

Hr. el Atech, entre Sétif et Batna. — Église [9]. — Chapelle au N.-O. de l'église [10].

Auzia (= *Aumale*). — Pierres sculptées [11].

Hr. el Azreg, au nord de l'Aurès. — Église mal conservée [12]. — Église à l'O. du bourg [13].

Baraï (= *Bagaï*), nord de l'Aurès. — Ruines qui ont pu appartenir à des églises [14].

Battaria (= *Bija*). — Stèles votives [15].

Hr. el Begueur, rég. de Tébessa. — Église [16]. — Table-autel [17].

Hr. el Beïda, nord de l'Aurès. — Chapelle fort ruinée [18].

1. *M.A.H*, 1903, t. XXIII, p. 1.
2. *R. Af.*, t. XIX, 1875, p. 523-524; cf. p. 417, n. 12, pl. II, fig. 3; A. Berbrugger, *Livret du musée d'Alger*, p. 93, n. 125; *Gs.*, t. II, p. 164, n. 10.
3. *R. Af.*, t. XIX, 1875, p. 425, n. 27, pl. II, fig. 12.
4. *A.M.S.*, IIe série, t. XIII, p. 170 sq.: *N.A.M.*, t. IV, p. 333-335; *W.A.A.*, p. 113; *A.C.I.*, p. 225-239; *B.A.C.*, 1877, p. 107; 1878, p. 25; *S.A.M.*, t. I, p. 174-175.
5. *R.E.*, t. II, p. 13-14, pl. 15, fig. 1-8; *R. Af.*, t. VI, 1849, p. 19-22; *D.E.*, pl. 165, fig. 1-6; *R.C.*, t. XVII, 1875, p. 391; t. XXII, 1882, p. 298-299; t. XXIV, 1886-1887, p. 170; t. XXVII, 1892, p. 260, cf. p. 102-104; *B.C.*, 1892, p. 521-522; *N.A.M.*, t. IV, 1893, p. 368-370; *W.A.A.*, p. 123-126; *Gs.*, t. II, p. 165, n. 11; *Dictionn.*, t. I, fig. 127; *D.A.M.*, p. 368-370.
6. *D.E.*, pl. 164, fig. 1, lettre H; *Gs.*, t. II, p. 169, n. 12.
7. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 553.
8. *B.A.A.*, t. I, 1882-1883, p. 385.
9. *R.C.*, t. VIII, 1864, p. 292-293; *Gs. R.*, p. 204-205, fig. 42-49; *Gs.*, t. II, p. 170, n. 15; *Dictionn.*, t. I, fig. 126.
10. *Gs.R.*, p. 206, fig. 50; *Gs.*, t. II, p. 172, n. 16.
11. Ch. Texier, *Architecture byzantine*, p. 35; *Dictionn.*, t. I, au mot *Auzia*.
12. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 47, fig. 12; Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 275, fig. 214; *Gs.*, t. II, p. 172, n. 17.
13. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 47, fig. 11.
14. *Gs.*, t. II, p. 173, n. 19; *D.A.M.*, p. 322-323.
15. *B.C.*, 1897, p. 370 sq.
16. *R.C.*, t. XIX, 1878, p. 22, pl. I, fig. 2, 3; *B.A.F.*, 1880, p. 270-272 et pl.; *B.A.C.* 1880, p. 73-75, 175, pl. IV, fig. 2, 5; *B.A.H.*, t. XVIII, p. 121-122; *Gs.*, t. II, p. 173, n. 20.
17. *B.A.F.*, 1880, p. 270; *Dictionn.*, t. I, fig. 147.
18. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 64-65, fig. 19; *Gs.*, t. II, p. 175, n. 21.

Benian (= *Ala Miliaria*), Oran. — Église avec crypte [1].

Hr. el Bey, rég. d'Aïn Beïda. — Fragment de colonne pouvant provenir d'un oratoire [2].

Biar el Kherba, entre Sétif et Batna. — Église non fouillée [3].

Biar Haddada, rég. de Sétif. — Chapelle disparue [4].

Biar Ouled Atmane, *id.* — Linteau, fûts, bases, chapiteaux [5].

Bir ben Zireg, entre Sétif et Batna. — Église mal conservée et non fouillée [6].

Bir Djedid, entre Sétif et Batna. — Église peu distincte [7].

Bir el Abiod, nord de l'Aurès. — Vestiges d'une chapelle [8].

Bir el Henchir, entre Sétif et Batna. — Restes d'une chapelle [9].

Bir Fradj, à l'est de Constantine. — *Memoria* de martyrs, peut-être deux [10].

Blad Guitoun, Kabylie occ. — Mausolée [11].

Bord Steh, entre Aïn Beïda et Tébessa. — Église ? [12].

Kherbet Bou Addoufen, rég. de Sétif. — Basilique [13]. — Église [14]. — Chapelle [15]. — Chapelle tréflée, *presbyterium* [16]. — Catacombe [17].

Hr. Bou Ghadaine, N.-O. de Batna. — Église en mauvais état [18].

Hr. Bou Takrematène, entre Sétif et Batna. — Église [19], traces d'annexes.

Carthage. — Voir la note [20].

1. *A.H.A.*, t. I, 1899, p. 17-50; *Gs.*, t. II, p. 175-179, n. 22.
2. *C.I.L.*, t. VIII, n. 17758; *Gs.*, t. II. p. 179, n. 23.
3. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 582-583, fig. 31: *Gs.*, t. II, p. 179, n. 24.
4. *C.I.L.*, t. VIII. n. 8730: *Gs. R.*, p. 230, fig. 80; *R.Af.*, t. V, 1861, p. 451; *R.C.*, t. XVI. 1873-1874. p. 410-411; *C.I.L.*, t. VIII, n. 8731, p. 973: *Caps.*, p. 16; *Gs.*, t. II, p. 180, n. 25.
5. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8275. p. 967; *Gs.R.*, p. 207, fig. 51-54; *Gs.*, t. II, p. 181, n. 26.
6. *M.A.H.*, t. XIV, 1894. p. 567-569, fig. 19-24; *Gs.*, t. II, p. 181, n. 27.
7. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 579-580: *Gs.*, t. II, p. 182, n. 28.
8. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 34; *Gs.*, t. II, p. 182, n. 29.
9. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 587; *Gs.*, t. II. p. 182, n. 30.
10. *C.I.L.*, t. VIII, n. 19101, 19102; *Gs.*, t. II, p. 182, n. 31.
11. *C.A.I.*, 1898, p. 481-499: *Gs.*, t. II, p. 412.
12. *D.E.*, pl. 59: *Gs.*, t. II, p. 183, n. 32.
13. *Gs.R.*, p. 180-181, 184, 186, fig. 26-34; *Gs.*, t. II, p. 183, n. 33.
14. *Gs.R.*, p. 186-187, fig. 35-40; *Gs.*, t. II, p. 184, n. 34.
15. *Gs.R.*, p. 179, 183-184, fig. 25; Holtzinger, *Die Altchristliche und byzantinische Baukunst*, dans *Handbuch der Architektur*, t. II, part. 3, fasc. 1, p. 109; *Gs.*, t. II, p. 185. n. 35.
16. *Gs.*, t. II, p. 185, n. 35.
17. *Gs.*, t. II, p. 396. Galerie longue d'au moins 60 mètres, large de 2 mètres environ avec des *loculi* dans les parois, les *loculi* forment plusieurs rangées superposées et sont fermées par des briques.
18. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 525; *Gs.*, t. II, p. 185, n. 36.
19. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 576-578; fig. 28-29; *Gs.*, t. II, p. 186, n. 37.
20. Nous ne pouvons faire autre chose que de renvoyer à l'ouvrage de M. A. Audollent, *Carthage romaine*, in-8°, Paris, 1901, dont la bibliographie, p. XIV-XXX, 835-837, ne peut être ni transcrite à cette place, ni abrégée. On trouvera également un certain nombre de renseignements archéologiques et topographiques dans H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, 2 vol. in-12, Paris, 1904.

Castiglione, entre Alger et Tipasa. — Église en mauvais état, crypte et piscine [1].

Chabet Medabuah, rég. de Constantine. — Église disparue signalée par une inscription [2].

Chémorra, au nord de l'Aurès. — Chapelle [3].

Cherchel (= *Caesarea*). — *Ecclesia major* et annexes [4]. — Chapelle cémétériale [5]. — *Cella* de l'*area* [6]. — *Accubitorium* dans l'*area* [7]. — Cimetières [8], hypogée [9].

Constantine (= *Cirta*). — Hypogée de Praecilius [10]. — *Casa major* [11]. — Basilique détruite en 1844 [12]. — Mosaïque *Justus sibi lex est* [13].

Dalaa, au nord de l'Aurès. — Reliquaire [14].

Damous-el-Karita. — Basilique [15].

Dellys. — Sarcophage [16].

Djebel Djaffa, sud de Khenchela. — Pierre provenant de quelque chapelle rurale [17], catacombe [18].

Hr. Djardia, nord de l'Aurès. — Chapelle ? peu distincte [19].

Djedar. — Mausolées [20].

1. *B.C.*, 1896, p. 139-142 ; Grandidier, dans le *Bull. de la Soc. d'arch. du diocèse d'Alger*, t. I, p. 99-116 ; *Gs.*, t. II, p. 187, n. 39 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 145.
2. *C.I.L.*, t. VIII, n. 19414 ; *R.C.*, t. XX, 1879-1880, p. 79 ; *Caps.*, p. 30 ; *Gs.*, t. II, p. 189, n. 40.
3. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 534 ; *Gs.*, t. II, p. 190, n. 41.
4. *B.C.*, 1893, p. 134 ; *R.A.A.*, t. II, 1897, p. 343-346, avec plan et vue ; *Gs.*, t. II, p. 190, n. 42.
5. Delattre, dans les *Missions catholiques*, t. XIII, 1881, p. 164-166 ; t. XIV, 1882, p. 117-120 ; t. XV, 1883, p. 93-96, 106-108, 142 sq., 321-324, 334 sq., 343-345, 356 sq., 370 sq., 377-380 ; 393 sq., 403-406, 573-575 ; *B.A.C.*, 1884-1885, p. 44-53 ; *B.C.*, 1886, p. 220-237 ; *R.C.*, 1886-1887, p. 37-68 ; 1888-1889, p. 279-295 ; 1890-1891, p. 185-202.
6. *Gs.*, t. II, p. 191, n. 43.
7. *C.I.L.*, t. VIII, n. 9585 ; *Gs.*, t. II, p. 398-399 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 175 ; *B.A.C.*, 1864, p. 28 sq. ; 1876, p. 64.
8. *C.I.L.*, t. VIII, n. 9586 ; *Gs.*, t. II, p. 399 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 943.
9. *Gs.*, t. II, p. 400-401.
10. *Gs.*, t. II, p. 409.
11. *R.C.*, 1853, p. 110 ; 1854-1855, pl. 8-9 ; 1856-1857, p. 25-43, pl. 1-4 ; 1860-1861, p. 269, pl. III ; t. VII, 1863, p. 261-271, pl. XIII-XVII ; t. XXVIII, 1893, p. 276-283 ; *Gs.*, t. II, p. 54 ; *Dictionn.*, t. I, col. 773, 1639, fig. 406.
12. *Gs.*, t. II, p. 192, n. 44 ; p. 397.
13. *R.E.*, t. I, p. 29-31, pl. 6, 8 ; *D.E.*, pl. 119 ; t. IV, p. 40, 45, 50 ; *R.C.*, 1853, p. 125-126 ; *Gs.*, t. II, p. 193, n. 44.
14. *M.A.F.*, t. LII, 1893, p. 9 ; *R.C.*, 1862, pl. IV ; Martigny, *Dictionn.*, 1877, p. 486 ; V. Schultze, *Archäologie*, p. 77 ; *Gs.*, t. II, p. 194, n. 45.
15. *M.A.H.*, t. XVI, 1893, p. 483.
16. Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 250, fig. 200.
17. *C.I.L.*, t. VIII, n. 17715 ; *Caps.*, p. 17 ; *Gs.*, t. II, p. 194, n. 46.
18. *R.C.*, t. XXXII, 1898, p. 362-370.
19. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 59.
20. *R.B.A.*, t. V, 1844, 182-192 ; *R.Ar.*, t. I, 1844, p. 565-572 ; *R.Af.*, t. I, 1856-1857, p. 50-52 ; t. IX, 1865, p. 476-480 ; A. Berbrugger, *Le tombeau de la chrétienne*, p. 57-64 ; *R.C.*, t. XVI, 1873-1874, p. 306-308 ; *B. O.*, t. II, 1881-1882, p. 128-131, 264-271 ; *A.M.S.*, IIIe série, t. X, p. 77-99, 127-129, pl. IX-XII ; *B.A.H.*, t. XXIII, 1888, p. 111-116 ; *C.A.H.*, 1894, pl. XI-XVIII ; *Gs.*, t. II, p. 418-427, pl. CV-CVI.

Djemila (= *Cuicul*). — Église [1]. — Mosaïque [2]. — Canthare de marbre [3]. — Chapiteaux [4].

Fériana. — Église [5].

Kh. Fraïm, rég. de Sétif. — Grande église [6]. — Petite église [7].

Kh. Gidra (= *Sertei*). — Basilique [8] avec mosaïques.

Gouéa, rég. de Médéa. — *Castellum* avec chapelle [9].

Hr. Gountas, au nord de l'Aurès. — Église [10].

Hr. Gouraï, au nord de l'Aurès. — Chapelle [11].

Hr. Guellil, n.-o. de Batna. — Chapelle [12].

Guelma (= *Calama*). — Église entièrement disparue [13].

Hr. Guesseria, au nord de l'Aurès. — Église [14]. — Petite église [15].

Hr. Guessès, au nord de l'Aurès. — Église [16] et chapelle [17].

Hadjeb el Aioun, s.-o. de Kairouan. — Dans la citadelle byzantine. — Ruines [18].

El Hamiet, rég. de Sétif. — Église non fouillée [19].

Hl. Hamkaïma, rég. de Tunis. — Baptistère [20].

Hr. el Hammam, sud de Guelma. — Église [21] et chapelle située à 10 m. de cette église [22].

1. *R.E.*, t. I, p. 63-65, pl. 51-53; *D.E.*, pl. 104, fig. 3; Lenoir, *Archit. monast.*, t. I, p. 245-247; Amé, *Les carrelages émaillés du moyen âge et de la renaissance*, p. 15-28; Schnaase, *Gesch. der bild. Kunst.*, 2e édit., t. III, p. 35, n. 4; V. Schultze, *Archäologie*, p. 67, fig. 17: *Gs.*, t. II, p. 194, n. 48.

2. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8344-8348; *Gs.*, t. II, p. 196.

3. *R.Ar.*, t. VI, p. 195-197, pl. CXV; *D.E.*, pl. CV, fig. 1, 2; *Gs.*, t. II, p. 196.

4. *R.C.*, t. XIX, 1878, p. 392-393; *B.A.C.*, 1880, p. 167-168; *C.I.L.*, t. VIII, n. 10904; *Gs.*, t. II, p. 197, note 1.

5. *B.C.*, 1892, p. 176, pl. XVIII.

6. *R.C.*, t. XVI, 1873-1874, p. 422-423; *Gs.R.*, p. 228-230, fig. 72-77; *Gs.*, t. II, p. 197, n. 49.

7. *R.C.*, t. XVI, 1873-1874, p. 423; *Gs.R.*, p. 228, fig. 71; *Gs.*, t. II, p. 197, n. 50.

8. *M.R.*, 1892, p. 345-358: *B.C.*, 1888, p. 426-429, pl. XIII; Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst.* t. I, p. 338, fig. 271; *Gs.*, t. II, p. 205, n. 60.

9. *Gs.*, t. II, p. 198, n. 51.

10. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 65, fig. 20; *Gs.*, t. II, p. 200, n. 52.

11. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 49-50; cf. t. XIII, 1893, pl. X, fig. 5, 6; *Gs.*, t. II, p. 200, n. 53.

12. *Gs.R.*, p. 118-119, fig. 9; *Gs.*, t. II, p. 200, n. 54.

13. *R.E.*, t. II, p. 33-34, pl. XXXII, fig. 1-5; *D.E.*, pl. 171, fig. 6; Grellois, dans les *Mém. de l'Acad. de Metz*, t. XXXIII, 1re part., 1851-1852, p. 282; *Gs.*, t. II, p. 201, n. 55.

14. *R.Af.*, t. VIII, 1864, p. 194-197; *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 537-540, fig. 8, 9; *Gs.*, t. II, p. 202, n. 56.

15. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 586, fig. 32; *Gs.*, t. II, p. 204, n. 57.

16. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 55; *Gs.*, t. II, p. 205, n. 58.

17. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 52-53; *Gs.*, t. II, p. 205, n. 59.

18. *B. C.*, 1884, p. 160.

19. *Gs.R.*, p. 232-234, fig. 78; *Gs.*, t. II, p. 208, n. 61.

20. *C.A.I.*, 1901, p. 603 sq.;

21. *R.C.*, t. XXVII, 1892, p. 91: *R.Af.*, t. XXXVI, 1892, p. 344; *Gs.*, t. II, p. 209, n. 62.

22. *Gs.*, t. II, p. 210, n. 63.

Hammam Righa, départ. d'Alger. — Église non retrouvée [1].

Hassnaoua, rég. de Bordj bou Aréridj. — Église non fouillée [2].

Hippone, *Hippo regius* (= *Bône*). — Églises, chapelles et *martyria* aux environs de la ville qui ne sont connus que par les textes de saint Augustin [3].

Kalaa, rég. de Bordj bou Aréridj. — Église [4].

Kasr ez Zit (= *Siagu*), Tunisie. — Basilique et baptistère [5].

El Kantara (= *Meninx Djerba*). — Baptistère [6].

Damous-el-Karita. — Voir *Carthage*.

Kasrin. — Restes d'église [7].

Kef. — Église de Dar-el-Kous [8], autre église [9].

Kessera. — Débris [10].

Kh. el Kébira, rég. de Sétif. — Église mal conservée [11].

Khamissa (= *Tubursicum Numidarum*). — Église byzantine [12].

Khema-Mta-Darraouïa. — Église [13].

Kherba, vallée du Chélif. — Chapelle en ruines [14].

Kherba (= *Tigava*), vallée du Chélif. — Église [15].

Ksar-Sbéhi (= *Gadiaufala*). — Église [16], stèle [17].

Ksar-Tala, Kabylie occid. — Église [18].

Hr. el Ksour, rég. de Tébessa. — Chapelle aujourd'hui disparue [19].

Ksour el Ghennaïa, près Batna. — Cancel ajouré [20].

1. *R.Af.*, t. VIII, 1864, p. 350, *Gs.*, t. II, p. 211, n. 64.
2. *Gs.R.*, p. 286, fig. 103; *Gs.*, t. II, p. 211, n. 65.
3. *Gs.*, t. II, p. 212-214, n. 66.
4. *R.C.*, t. XXXII, 1898, p. 113-114; *Gs.*, t. II, p. 114, note 1.
5. *M. A.H.*, t. XX, 1900, p. 115.
6. R. de La Blanchère, *Coll. du musée Alaouï*, 1890, fasc. 1, p. 56; *Dictionn.*, t. I, fig. 142.
7. *D. A.M.*, p. 342-343.
8. *S.A.M.*, I, p. 174-175, 205-206; II, p. 556-558; P. Gauckler, *L'archéol. de la Tunisie*, p. 49-50; Ch. Diehl, *L'Afrique byzant.*, p. 423-426; *Dictionn.*, t. I, fig. 128.
9. *B. C.*, 1893, p. 144.
10. Duchesne, dans *Collect. du Musée Alaouï*, t. I, liv. 4.
11. *R.C.*, t. XVI, 1873-1874, p. 443; *Gs.R.*, p. 222, fig. 70; *Gs.*, t, II, p. 214, n. 67.
12. *R.C.*, t. X, 1866, p. 120, pl. V, fig. 3; *N.A.M.*, t. IV, 1893, p. 365; *Gs.*, t. II, p. 214, n. 68.
13. *A.M.S.*, 1887, t. XIII, p. 137, fig. 240; *Dictionn.*, t. I, col. 692, fig. 136.
14. *B.Or.*, 1898, p. 206, n. 2; p. 214; *Gs.*, t. II, p. 216, n. 69.
15. *B.C.A.*, t. I, 1882, p. 23; Toulotte, *Maurétanies*, p. 160; *B.O.*, 1898, p. 212-213; *Gs.*, t. II, p. 216, n. 70.
16. *Gs.*, t. II, p. 217, n. 71.
17. *C. I. L.*, t. VIII, n. 4807; *Gs.*, t. II, p. 404.
18. *R.C.*, t. XXXII, 1898, p. 45; *Gs.*, t. II, p. 217, n. 71 *bis*.
19. *B.A.H.*, t. XVII, 1881, p. 15-22, pl. III-VI; *Gs.*, t. II, p. 217, n. 72; p. 410.
20. *C.I.L.*, t. VIII, n. 4321; *Gs.*, t. II, p. 147.

Lambèse. — Chapelle cémétériale [1] et *area* cémétériale [2].
Lamta (= *Leptis Minor*, *Tripolis*). — Cimetière [3].
Lorbeus. — Ruines [4].
Kh. el Ma el Abiod, entre Constantine et Sétif. — Soubassement d'autel [5].
Hr. Mafouna (= *Lamsortum*). — Ruines d'église [6].
Mahedia. — Ruines byzantines [7].
Hr. Mahfadia, rég. de Khenchela. — Pierre à l'entrée d'un sanctuaire [8].
Kh. el Mahrab, entre Sétif et Batna. — Église non fouillée [9].
Matifou (= *Rusguniae*), près Alger. — Église [10].
Hr. Matria. — Ruines byzantines [11].
Mdaourouch (= *Madauri*). — Basilique [12], cimetière ? [13].
Mechira, s.-o. de Constantine. — Pilier d'une *memoria martyribus* [14]. — Chapelles [15].
Mechta el Bir, rég. de Sétif. — Base de colonne d'un ciborium [16].
Mechta di Salah, entre Sétif et Batna. — Église [17]
Hr. Megroun. — Lunette de décharge semi-circulaire [18].
Megsmeïa, entre Souk-Aras et Guelma. — Église et baptistère [19].
Sidi Abdalla Melliti. — Ruines byzantines [20].
Hr. Mertoum, rég. de Tébessa. — Église ruinée [21].

1. *R.C.*, t. XXVIII, 1893, p. 101, pl. de la page 102 : *Gs.*, t. II, p. 219, n. 73 ; *M.A.H.*, t. XVIII. 1898, p. 470-480 : *W.A.A.*, p. 137-141 : *N.B.A.C.*, 1898, p. 212 sq.; *Gs.*, t. II, p. 219, n. 74 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 139.
2. *R.C.*, 1858-1859, p. 216-217, pl. XI ; *Gs.*, t. II, p. 400, note 1.
3. *C.I.L.*, t. VIII, n. 11118 sq.: *S.A.M.*, t. I, p. 21 ; *A.M.S.*, IIIe série, t. XIII, 1886, p. 14 sq.
4. *B.C.*, 1884, p. 160.
5. *B.C.*, 1895, p. 319 ; *Gs.*, t. II, p. 221, n. 76.
6. *Gs.R.*, p. 103-104 : *Gs.*, t. II, p. 221, n. 77.
7. *S.A.M.*, t. I, p. 10.
8. *C.I.L.*, t. VIII, n. 2309=17757 ; *Gs.*, t. II, p. 221, n. 78.
9. *Gs.R.*, p. 213-216, fig. 60-62 : *Gs.*, t. II, p. 221, n. 79.
10. *C.A.I.*, 1900, p. 48-52 ; *B.C.*, 1900, p. 129-149 : *Bull. de la Soc. de géogr. d'Alger*, 1900, p. 157-184 ; Grandidier, *Une basilique chrét. à Rusguniae*, in-8°. Alger, 1900 ; *Gs.*, t. II, p. 222, n. 79 : *Dictionn.*. t. I, fig. 140.
11. *A.M.S.*, t. XIV, p. 97.
12. *Gs.*, t. II, p. 227, n. 80.
13. *C.I.L.*, t. VIII, n. 4762 (= 16872) ; 16907 ; 4763 (= *B.C.*, 1896, p. 178, n. 59) ; *Gs.* t. II, p. 227, n. 80 : *Gs.R.*, p. 394, n. 827.
14. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 591 ; *Gs.*, t. II, p. 228, n. 81.
15. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 594, fig. 33 ; *Gs.*, t. II, p. 228, n. 82, 83.
16. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8431 ; *B.A.C.*, 1878, p. 25 ; *Gs.*, t. II, p. 228, n. 84.
17. *Gs.R.*, p. 178-179. fig. 23-24 ; *Gs.*, t II, p. 229, n. 85.
18. *B.A.C.*, 1877, p. 97-107, pl. VIII : Holtzinger, *Die altchristl. Architektur*, p. 140, 243, note 2, 245, fig. 175 ; Schwarze, *Untersuchungen*, pl. II ; Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 173, fig. 309 ; *Gs.*, t. II, p. 229, n. 86 ; *Dictionn.*. t. I, fig 111.
19. *B.A.H.*, t. XIX, 1883, p. 188-189 : *R. C.*, t. XXII, 1882, p. 100 ; *Gs.*, t. II, p. 230, n. 87.
20. Carton, *Décour. archéol.*, 1895, p. 281-284.
21. *R.Af.*, t. XXII, 1878, p. 461 ; *Gs.*, t. II, p. 230, n. 88.

Meslong, 10 kil. au sud de Sétif. — Pierre qui a dû avoisiner un autel [1].

Mila (= *Milevum*). — Mention de quatre basiliques, probablement à Milève [2].

Hr. Mileu, nord de l'Aurès. — Église [3] avec deux sacristies.

Monastir. — Ruines byzantines [4].

Morsott, au nord de Tébessa. — Grande église avec baptistère [5]. — Petite église [6].

Mouzaïaville, départ. d'Alger. — Église disparue [7].

Mrakbib Thala (= *Macomades*), rég. d'Aïn Beïda. — Église [8].

Orléansville (= *Castell. Tingitanum*). — Basilique de Réparatus [9]. — Église disparue [10], deux chapelles cémétériales [11].

Hr. Ouazen, nord de l'Aurès. — Église très ruinée [12].

Oued-Fendek, s.-e. de Philippeville. — Chapelle [13].

Oued R'zel, au nord de l'Aurès. — Chapelle [14].

Ouled Agla, à l'ouest de Sétif. — Église [15].

Kh. Ouled Arif, s.-o. de Batna. — Église [16].

Ouled Meriem, rég. d'Aumale. — Église [17].

Kh. Ouled Sassi, entre Sétif et Batna. — Église [18].

Oum el Aber, rég. d'Aïn Beïda. — Mention d'église sur une inscription [19].

Kh. Oum el Ahdam, s.-o. de Sétif. — Église ou chapelle détruite [20].

Oum el Bouaghi, rég. d'Aïn Beïda. — Église [21].

1. *B.C.*, 1899, p. 454-455; *Gs.*, t. II, p. 230, n. 88 *bis*.
2. *Gs.*, t. II, p. 231, n. 89.
3. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 521, fig. 5.
4. *S.A.M.*, t. I, p. 29-31.
5. *R.C.*, t. XXXIII, 1899, p. 395-406; *Gs.*, t. II, p. 231, n. 91; *Dictionn.*, t. I, fig. 179.
6. *R.C.*, t. XXXIII, 1899, p. 406-413; *Gs.*, t. II, p. 234, n. 92.
7. *R.Af.*, t. X, 1866, p. 354-360; *Gs.*, t. II, p. 235, n. 93.
8. *R.C.*, t. XIX, 1878, p. 345; *Gs.*, t. II, p. 235, n. 94.
9. *R.B.A.*, 1844, p. 53; *R.Ar.*, t. IV, 1848, p. 659-664; t. V, 1848, p. 372-374; t. VIII, 1852, p. 566-571; Ibos, *Notice sur la mosaïque d'Orléansville*, in-8°, Alger, 1895; *Gs.*, t. II, p. 236, n. 95; *Dictionn.*, t. I, fig. 50.
10. *Gs.*, t. II, p. 241.
11. *Gs.*, t. II, p, 241.
12. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 522-524, fig. 6; *Gs.*, t. II, p. 241, n. 96.
13. *D.E.*, pl. 47, fig. 13; *Gs.*, t. II, p. 242, n. 96 *bis*.
14. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 63, fig. 18; *Gs.*, t. II, p. 243, n. 97.
15. *M.A.H.*, t. X, 1890, p. 432; *Gs.R.*, p. 278-279, fig. 96-98; *B.C.*, 1898, p. 359-362; *M.A.H.*, t. XX, 1900, p. 137, n. 4; *Gs.*, t. II, p. 244, n. 97 *bis*.
16. *R.C.*, t. XIII, 1869, p. 667; *Gs.*, t. II, p. 244, n. 98.
17. *Gs.*, t. II, p. 245, n. 99.
18. *Gs.R.*, p. 216-218, fig. 63-64; *Gs.*, t. II, p. 245, n. 100.
19. *C.I.L.*, t. VIII, n. 4792 (= 18713); *Gs.*, t. II, p. 245, n. 101.
20. *M.A.H.*, t. X, 1890, p. 440 sq.; *R.C.*, t. XXVI, 1890, p. 370-373; *B.C.*, 1899, p. 455-458; *Gs.*, t. II, p. 245, n. 102.
21. *Gs.*, t. II, p. 246, n. 103.

Kh. el Ousfane, entre Sétif et Batna. — Église très ruinée [1].
Perigotville (= *Satafis*), rég. de Sétif. — Église [2].
Philippeville (= *Rusicade*). — Église de Digna [3], nécropole [4].
Oued Ramel, Tunisie. — Baptistère [5].
R'ar Brid, n.-o. de Constantine. — Sanctuaire chrétien [6].
Relizane, Oran. — Église détruite [7].
Renaud, départ. d'Oran. — Chapelle connue par une inscription [8].
Hr. Resdis, nord de l'Aurès. — Église [9].
Rouffach, est de Constantine. — Cella cémétériale [10].
Hr. Saatoud, n. de l'Aurès. — Chapelle [11].
Sbikra, à l'est de Khenchela. — Inscription au seuil d'un sanctuaire [12].
Hr. Salem bu Guerra. — Chapelle [13].
Hr. Seffan, au nord de l'Aurès. — Église non fouillée [14], église à 200 m. de la précédente [15].
Segnia, n.-o. d'Aïn Beïda. — Chapelle [16].
Kh. Selmi, rég. de Sétif. — Église [17], autre église [18].
Seriana-Pasteur (= *Lamiggiga*, n.-o. de Batna). — Trois églises voisines et parallèles [19].

1. *M.A.H.*, t. xiv, 1894, p. 571-574, fig. 25-27; *Gs.*, t. ii, p. 246, n. 104.
2. *R.Af.*, t. xxi, 1877, p. 320-323; *R.C.*, t. xviii, 1876-1877, p. 574-575; *M.A.H.*, t. xv, 1895, p. 38-41, fig. 1; *Gs.*, t. ii, p. 247, n. 105.
3. *B.C.A.*, t. iii, 1885, p. 528-530: *C.A.I.*, 1886, p. 224-226; *B. C.*, 1886, p. 370-372; *B.A.H.*, t. xxii, 1886, p. 128, 306; *R.C.*, t. xxiv, 1886-1887, p. 183-186; *B.A.C.*, 1886, p. 26-28; Vars, *Rusicade et Stora*, p. 97-100; *Gs.*, t. ii, p. 248, n. 106.
4. L. Bertrand, *Les fouilles dans la propriété Lesueur, près de Philippeville*, dans *B.C.*, 1903, p. 524-537, fig. Nécropole en partie chrétienne, stèles portant le monogramme constantinien, monnaies, lampe avec l'ancre, édifice voûté (peut-être la *cella* de la nécropole).
5. *C.A.I.*, 1901, p. 603 sq.
6. *R.C.*, t. xxviii, 1893, p. 125-130, plan; *Gs.*, t. ii, p. 249, n. 107.
7. *B.Or.*, 1894, p. 273; *Gs.*, t. ii, p. 250, n. 108.
8. *B.C.*, 1899, p. 458; *M.A.H.*, t. xxi, 1901, p. 235-236: *Gs.*, t. ii, p. 251, n. 109.
9. *M.A.H.*, t. xiv, 1894, p. 69-70, cf. p. 24; *Gs.*, t. ii, p. 251, n. 110.
10. *B.A.C.*, 1875, p. 163-167, 177; 1876, p. 59-63, pl. iii, fig. 2: *C.I.L.*, t. viii, n. 6700 (= 19353): *B.C.*, 1899, p. 452-453; *Gs.*, t. ii, p. 251, n. 111.
11. *M.A.H.*, t. xiii, 1893, p. 529; *Gs.*, t. ii, p. 251, n. 112.
12. *B.C.*, 1894. p. 87, n. 12: *Gs.*, t. ii, p. 252, n. 112 *bis*.
13. *M.A.H.*, t. xxi, 1901, p. 218.
14. *M.A.H.*, t. xiv, 1894, p. 59-60, fig. 16; Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. i, p. 275, fig. 213; *Gs.*, t. ii, p. 252, n. 113.
15. *M.A.H.*, t. xiv, 1894, p. 61-62, fig. 17; *Gs.*, t. ii, p. 252, n. 114.
16. *D.E.*, pl. 54, fig. 1, 14; *Gs.*, t. ii, p. 253, n. 115.
17. *Gs.R.*, p. 243-244, fig. 85-86; *Gs.*, t. ii, p. 253, n. 116.
18. *Gs.R.*, p. 243, fig. 83; *Gs.*, t. ii, p. 254, n. 117.
19. *R.C.*, t. xxvii, 1892, p. 153-157: *M.A.H.*, t. xiv, 1894, p. 512-517, fig. 1-4: *R.C.*, t. xxx, 1895-1896, p. 99-102: *Gs.*, t. ii, p. 254, n. 118-120.

Sétif (= *Sitifis*). — Église disparue [1]; autre église [2]. — Inscriptions provenant de sanctuaires disparus [3]. — Stèles [4]. — Tombes à mosaïques [5].
Sfax. — Deux baptistères, cimetière [6].
Sicca Veneria, Tunisie. — Église Saint-Pierre [7].
Sidi Embarek, o. de Sétif. — Église mal conservée [8].
Sidi Ferruch, près d'Alger. — Église, baptistère et chapelle [9].
Sidi Mabrouk, s.-e. de Constantine. — Chapelle aujourd'hui entièrement détruite [10].
Sillègue, rég. de Sétif. — Église disparue [11]. — Baptistère donatiste [12].
Souk-Aras (= *Thagaste*). — Inscription à l'entrée d'une église [13].
Sullectum (= *Salakta*). — Catacombe [14].
Souk-el-Kmis, rég. d'Aumale. — Église [15]. — Tombeau [16].
Sousse (= *Hadrumète*). — Catacombe [17].
Aïn Sultan, près Médiana. — Église [18].
Susa (= *Sousse*). — Catacombes avec trois galeries superposées [19].
Tabarca (= *Thabraca*). — Cimetière [20]. — Ruines [21].

1. Dupuch, *Essai sur l'Alg. chrét.*, p. 165; *D. E.*, pl. 78, fig. 2, 3; *Gs.*, t. II, p. 255, n. 121.
2. *B.C.*, t. XVI. 1873-1874. p. 278; *Gs.*, t. II, p. 256, n. 122.
3. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8630, 8631, 8632 et p. 972: *Caps.*, p. 16; *Gs.*, t. II. p. 256, n. 122 *bis*.
4. *C.I.L.*, t. VIII, n. 8643, 8647.
5. *C.A.H.*, 1888, p. LXIX; *B.C.*, 1892, p. 124, pl. XV.
6. *R.Ar.*, 1887, t. X, 28-34, 180-194: *B.C.*, 1900, p. 150: *S.A.M.*, t. I, p. 4; *B.A.C.* 1887, p. 125.
7. *M.A.H.*, t. XVI, 1896, p. 480: P. Gauckler, *L'arch. de la Tunisie*, p. 49.
8. *R.C.*, t. XVIII, 1876-1877, p. 633: *Gs.R.*, p. 280-282, fig. 99-102; *Gs.*, t. II. p. 257, n. 123.
9. Dupuch, *op. cit.*, p. 187, 229: *R.Af.*, t. V, 1861, p. 355-358; *Gs.*, t. II, p. 258, n. 124; p. 410.
10. *D.E.*, pl. 150, fig. 1-4, 15: pl. 151-152; *R.C.*, 1853. p. 106: *Gs.*, t. II, p. 259, n. 125.
11. *R.C.*, t. XXVI, 1890-1891, p. 378; *M.R.*, p. 358-360, fig. 11-13; *B.A.C.*, 1891, p. 67-72, p. 158; *Gs.*, t. II, p. 259. n. 126.
12. *R.C.*, t. XXVI, 1890-1891, p. 383, n. 77: *M.A.H.*, t. XI. 1891, p. 424, n. 13; *B.A.C.*, 1891. p. 71: *Gs.*, t. II, p. 260, n. 126.
13. *C.I.L.*, t. VIII. n. 5176, p. 1673; *B.A.C.*, 1879. pl. VIII, fig. 2, cf. 1878, p. 20: *Gs.*, t. II, p. 260, n. 127.
14. *B.C.*, 1895, p. 371 sq.
15. *B.C.A.*, t. III, 1885, p. 120; *R.Af.*, t. XXVII, 1883. p. 241; *Bull. de la Soc. de géogr.*, 1884, p. 308; *Gs.*, t. II, p. 261, n. 128.
16. *Gs.*, t. II, p. 402-403.
17. *C.A.I.*, 1903. 4 déc., p. 607 sq.: *B.C.*, 1903, p. 538-553. A. F. Leynaud. *Les catacombes d'Hadrumète, 2e campagne de fouilles*, in-8°, Sousse, 1906.
18. *B.A.C.*, 1878, p. 114.
19. *C.M.*, Kaufmann, *Handb. d. christl. Archäol.*, p. 83: *S.A.M.*, t. I, p. 224.
20. *B.A.C.*, 1887, p. 124; *B.C.*, 1892, p. 193 sq.; *B.A.F.*, 1883, p. 241-243; *B.A.A.*, t. II, 1884, p. 128-130: t. III, 1885, p. 7-11: *R.A.F.*, t. V, 1887, p. 400.
21. *A.M.S.*, t. IX, p. 162, 167.

Hr. Tabia, nord de l'Aurès. — Église [1].

Hr. Tabia, nord de l'Aurès. — Église très mal conservée [2].

Hr. Taghfaght, près de Khenchela. — Sanctuaire chrétien [3].

Taksebt (= *Rusucurru*), est d'Alger. — Église [4] et chapelle voisine de cette église [5]. — Cercueil monolithe [6].

Tamagra, rég. de Khenchela. — Église [7].

Hr. Tamarit, entre Sétif et Batna. — Église mal conservée [8].

Hr. Taoukouch, au nord de l'Aurès. — Église [9].

Taoura (= *Thagura*), rég. de Souk-Ahras. — Église (?) [10].

Tebessa (= *Theveste*). — Basilique. — Monastère. — Chapelle. — Baptistère. — Tombeaux. — Deux églises dans la citadelle [11].

Ténès (= *Cartenna*). — Église ? [12]. — Cimetière [13].

Teniet el Kebeh, nord de l'Aurès. — Église [14] ; autre église [15].

Hr. Terlist, entre Sétif et Batna. — Église [16] et chapelle [17].

Thacia, Bordj-Messandi. — Chapiteaux et fragments byzantins [18].

Thala, Tunisie. — Basilique [19].

Thelepte. — Basilique et constructions [20].

Tigzirt. — Grande basilique. — Baptistère. — Petite basilique. — Église avec souterrain. — Cimetière avec cella [21].

1. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 520, fig. 4 ; *Gs.*, t. II, p. 261, n. 129.

2. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 534 ; *Gs.*, t. II, p. 262, n. 130.

3. *B.A.H.*, t. XVIII, p. 31-32 ; *C.I.L.*, t. VIII, n. 17714, 17716 ; *Gs.*, t. II, p. 262, n. 131.

4. Gavault, *Étude sur les ruin. rom. de Tigzirt*, p. 116-120, fig. 20-21 ; *R. Af.*, t. XXXVII 1893, p. 130, fig. 11 ; *Gs.*, t. II, p. 262, n. 132.

5. *R.Af.*, t. XXXVII, p. 130, fig. 10 ; *Gs.*, t. II : p. 203, n. 133.

6. *B.C.*, 1896, p. 217, n. 183 : *Gs.*, t. II, p. 404.

7. *R.C.*, t. XVII, 1875, p. 330 ; *Gs.*, t. II, p. 263, n. 134.

8. *Gs.R.*, p. 173, fig. 22 ; *Gs.*, t. II, p. 263, n. 135.

9. *M.A.H.*, t. XIII, 1893, p. 541 ; *Gs.*, t. II, p. 264, n. 136.

10. *Gs.*, t. II, p. 264, n. 137.

11. On ne peut songer à détailler à cette place la bibliographie de cet important ensemble monumental, cf. *Gs.*, t. II, p. 265, note 1 ; p. 265-291, n. 138, pl. LXXXVI-XC. Compléter avec S. Gsell, *Le musée de Tébessa*, in-4°, Paris, 1902. Cf. *Dictionn.*, t. I, fig. 141, 143, 144 ; Ballu, *Le monastère byzantin de Tébessa*, Paris, 1897 ; *Gs.*, t. II, p. 403-406.

12. Dupuch, *op. cit.*, p. 225 ; *Gs.*, t. II, p. 292, n. 141.

13. *Gs.*, t. II, p. 401, 402, 406, 407, 408.

14. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 57 ; *Gs.*, t. II, p. 292, n. 142.

15. *M.A.H.*, t. XIV, 1894, p. 57, fig. 15 ; Kraus, *Gesch. de christ. Kunst.*, t. I, p. 275, fig. 212 ; *Gs.*, t. II, p. 292, n. 143.

16. *Gs.R.*, p. 161, 168, fig. 19, 20 ; *Gs.*, t. II, p. 293, n. 144.

17. *Gs.R.*, p. 168-169, fig. 21 ; *Gs.*, t. II, p. 293, n. 145.

18. *S.A.M.*, t. I, p. 211-212 ; t. II, p. 552-553.

19. *Compte rendu de la marche du service des antiquités en Tunisie*, 1898, p. 7 sq.

20. *A.C.I.*, 1902, p. 195-224 ; *D.A.M.*, p. 342-343.

21. Gavault, *Étude sur les ruines rom. de Tigzirt* ; *W.A.A.*, p. 172-177 ; *Gs.*, t. II, p. 294, n. 146-149 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 119, 130-134 ; *Gs.*, t. II, p. 401-403 *R. K.D.*, p. 21, pl. III.

Hr. Tiboukai, au nord de l'Aurès. — Basilique et chapelle [1].
Timedout, rég. du Hodna. — Église [2].
Timgad (= *Thamugadi*). — Basilique, église, trois chapelles [3].
Tipasa de Maurétanie. — Grande basilique [4]. — Église [5]. — Basilique de Sainte-Salsa [6]. — Chapelle d'Alexandre [7]; autre chapelle [8]. — Cimetières [9].
Tlemcen (= *Pomaria*). — Église peu ancienne [10].
Tobna (= *Thubunae*), dans le Hodna. — Église byzantine [11].
Et Toual, s.-o. de Biskra. — Église [12].
Zaghouan, Tunisie. — Église et baptistère de Sainte-Marie du Zit [13].
Upenna, Tunisie. — Baptistère [14].
Zana (= *Diana veteranorum*). — Église byzantine [15].
Lemellef, s.-o. de Sétif = **Kh. Zembia**. — Basilique [16].
Hr. Zerdan, n. de Timgad. — Basilique ruinée [17].
Zoui (= *Vazaivi*), rég. de Khenchela. — Basilique [18]. — Sarcophage.
Zraïa (= *Zarai*), entre Sétif et Batna. — Grande église [19]; autre église [20]

1. *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 36-37, fig. 10; Kraus, *op. cit.*, t. I, p. 275, fig. 211; *Gs.*, t. II p. 307, n. 150.
2. *Gs. R.*, p. 141, fig. 10: *Gs.*, t. II, p. 308, n. 151.
3. Ballu, *Les ruines de Timgad*; *W. A. A.*, p. 155-156; *R. Af.*, t. XX, 1876, p. 467-468; *Gs.*, t. II, p. 309-317, n. 152-157.
4. *R. Ar.*, t. VII, 1850-1851, p. 556, pl. 151, fig. 1; *R. Af.*, t. XXVII, 1883, p. 400-404; *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 357-371; Kraus, *op. cit.*, t. I, p. 337, fig. 270; Holtzinger, *op. cit.*, p. 109; Gsell, *Guide archéol. des envir. d'Alger*, p. 111-116; *W. A. A.*, p. 182-184; Gsell, *Cherchel, Tipasa*, in-8°, Alger, 1896; *Gs.*, t. II, p. 317, n. 157; *A. C. I.*, p. 51-77.
5. *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 355-356; *Gs.*, t. II, p. 323, n. 158.
6. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 688, fig. 135; *Gs.*, t. II, p. 323, n. 159.
7. *C. A. I.*, 1892, p. 111-114; *B. C.*, 1892, p. 466-484; *B. A. C.*, 1894, p. 90-94; *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 389-392; Gsell, *Guide archéol.*, p. 121-124; *W. A. A.*, p. 186-189; *Gs.*, t. II, p. 333-337, n. 160; *Dictionn.*, t. I, fig. 118, 177.
8. *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 402, fig. 49; *Gs.*, t. II, p. 337, n. 161.
9. *Gs.*, t. II, p. 318-410.
10. *Gs.*, t. II, p. 114, note 1.
11. *Gs.*, t. II, p. 337, n. 162.
12. *R. C.*, t. XXII, 1882, p. 409-412; t. XXV, 1888-1889, p. 271-273.
13. *C. A. I.*, 1901, p. 603 sq.
14. *Comptes rendus de la marche du service*, 1898, p. 7.
15. L. Renier, *Mél. d'épigr.*, 191-192; *Gs. R.*, p. 198; *N. A. M.*, t. IV, 1893, p. 302; *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 542-544; *Gs.*, t. II, p. 339, n. 164.
16. *Gs.*, t. II, p. 340, n. 165.
17. *M. A. H.*, t. XIV, 1894, p. 24-25; *Gs.*, t. II, p. 340, n. 166.
18. *R. Af.*, t. XXII, 1878, p. 453; *B. A. H.*, t. XX, 1884, p. 133-139; *Gs.*, t. II, p. 341, n. 167; p. 402, 403.
19. *R. C.*, t. XVI, 1873-1874, p. 248; p. 427; *Gs. R.*, p. 155-156, fig. 13-16; *Gs.*, t. II, p. 342, n. 168.
20. *Gs. R.*, p. 156, fig. 17; *Gs.*, t. II, p. 349, n. 169.

ALLEMAGNE ET SUISSE

Agaune (= *Saint-Maurice en Valais*). — Cimetières, ruines [1].
Cologne. — Cimetières de Saint-Géréon et de Sainte-Ursule [2].
Ratisbonne. — Confession de saint Émmeran [3].
Salzbourg. — Tombeau de saint Maximinien [4].
Sion en Valais. — Réparation d'église en 377 [5].
Trèves. — Cimetières Saint-Euchaire (Saint-Matthias), de Maximin et Saint-Paulin ; le premier contient des hypogées. — Basilique Saint-Victor. — Deux cimetières près de la ville [6].

ANGLETERRE ET IRLANDE

Brixworth. — Église et baptistère.
Saint-Caimin, Irlande. — Oratoire.
Cantorbéry. — Saint-Pancras, ruines très incomplètes de la période anglo-romaine [7].
Escomb. — Église et baptistère.
Gallarus, Irlande. — Oratoire.
Hexham. — Basilique du VIIe siècle, détruite en 1296.
Jarrow. — Église.

1. *N. B. A. C.*, 1898, cf. *Dictionn.*, t. I, col. 850-871 ; *B. O.*, p. 641.
2. *B. O.*, p. 642 sq. ; J. Klinkenberg, *Grabdenkmäler Kölns*, dans *Bonner Jahrbucher*, 1902, p. 155 sq.
3. *R. Q. S.*, 1892, p. 154 sq.
4. *B. A. C.*, p. 119.
5. E. Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. I, p. 649.
6. Von Wilmowsky, *Archäolog. Funde in Trier und Umgegend*, in-8°, Trier, 1893 ; F. X. Kraus, dans *Bönner Jahrbucher*, 1877, p. 85 ; *B. O.*, p. 647 : *cimitero d'innumerabili martiri nella città di Treviri* ; J. Von Wilmowsky, *Die römischen Mosenvillen zwischen Trier und Neunig*, Trier, 1870, p. 2 sq. ; *Jahresbericht der Gesellschaft für nützliche Forschungen zu Trier von 1878 bis 1881*, Trier, 1882, p. 7 sq. ; *Korrespondenzblatt der Welldeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. V, Trier, 1886, p. 195 sq. ; F. X. Kraus, *Roma Sott.*, 2e édit., p. 611 ; Ph. Schmidt, *Die Kirche des heil. Paulinus bei Trier*, in-8°, Trier, 1853, p. 75, 424 sq. ; J. Steininger, *Geschichte der Trevirer*, in-8°, Trier, 1845, t. I, p. 281 ; *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. VII, p. 80 sq. ; t. XII, p. 71 sq. ; Von Wilmowsky, *Die römischen Moselvillen*, in-8°, Trier, 1870, p. 2 sq. ; *Jahresbericht der Gesellschaft für nützliche Forschungen zu Trier von* 1878 *bis* 1881, in-8°, Trier, 1882, p. 7 sq. ; Ph. Diel, *Die St. Matthias Kirche bei Trier*, 1881, p. 63 sq.
7. A. Michel, *Hist. de l'art*, 1905, t. I, p. 112. Basilique construite en briques romaines, se composant d'un vaisseau simple terminé à l'est en forme d'abside ; à l'ouest et au sud, des porches d'un style particulier forment des saillies carrées, il en existait probablement un troisième au nord.

Kilcrony, Irlande. — Oratoire.
Kilmaedar, Irlande. — Église [1].
Maghera Church, Irlande. — Portail [2].
Monkwearmouth. — Église [3].
Saint-Finian, Irlande. — Oratoire.
Senach, Irlande. — Oratoire.
Silchester. — Ruines très incomplètes d'églises de la période anglo-romaine [4].

ARCHIPEL

Chios. — Églises et ruines de couvents d'époque peu ancienne [5].
Cos. — Église à Cardamène et dans le temple d'Asclépias [6].
Crète, Cnosse, Gortyne. — Ruines [7].
Leros. — Ruines.
Melos. — Catacombes [8]. — Baptistère [9].
Pityusa (= *Petscha*). — Ruines byzantines [10].
Rhodos. — Tombes et églises [11].
Samos. — Églises en ruines près Chora, Katergon, etc. [12].
Samothrace. — Souvenirs byzantins [13].
Thasos. — Ruines [14].

1. M. Stokes, *Early christ. in Ireland*, p. 165, fig. 79 ; F. X. Kraus, *Gesch. d. christl. Kunst*, t. I, p. 608, fig. 469.
2. J. Anderson. *Scotland in early christian times*, t. I, p. 35 ; F. X. Kraus, *op. cit.*, p. 609, n. 470.
3. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, in-8°, Paris, 1902, t. I, p. 113, fig. 29.
4. A. Michel, *Hist. de l'art*, t. I, p. 111. Basilique du type ordinaire, avec abside, transept peu saillant, nef et collatéraux séparés par des colonnes, et narthex.
5. Νικηφόρου καὶ Φωτεινοῦ. Νεαμονήσια ἐν Χίῳ, 1865 : cf. *Byz. Zeits.*, 1896, p. 142 ; cf. H. Achelis, *Spuren des Urchristentums auf den griechieschen Inseln ?* dans *Zeitschrift d. neutestam. Wissensch.*, 1900, p. 87-100.
6. Fouilles de R. Herzog.
7. Spratt, *Travels and researches in Crete*, in-8°, London, 1865 ; *Journ. intern. d'arch. numism.*, 1903, p. 115 sq.
8. L. Ross, *Reisen auf den griech. Inseln*, in-8°, Stuttgart, 1845, t. III, p. 145 ; *B. C. H.*, 1878, p. 347 sq. Voir *Dictionn.*, au mot *Mélos*.
9. Au Congrès d'archéologie d'Athènes (1905), M. G. Lambakis a présenté un plan des catacombes de Melos, des lectures épigraphiques et les plans et photographies d'un ancien baptistère.
10. Ὀρλάνδου, Περὶ τῆς νήσου Πέτσας, Athènes, 1878, p. 3 sq.
11. L. Ross, *Reisen nach Kos*. Halle, 1852, p. 64 sq. ; *Sc. K.*, p. 25, mentionne à tort des catacombes, cf. N. Müller, dans *Real-encyclop. fur protest. Theologie*, 1901, t. X, p. 805, lign. 52-53.
12. Ἀρχαῖοι ναοὶ τῆς Σάμου, ἐν Ἑρμουπ., 1867.
13. Conze, *Neue archäol. Untersuchungen*, Wien, 1880
14. Conze, *Reisen auf den Inseln des thrak. Meeres.*, Hannover, 1860, p. 34.

ARMÉNIE

Ani. — Ruines [1].
Arabissos. — Tombeau dans le roc [2].
Daratschitschak. — Église Saint-Georges [3].
Digoor. — Église [4].
Etschmiadzin. — Couvent [5].

ASIE-MINEURE

BITHYNIE :

Brousse (= *Prusa*). — Église d'Élie [6].
Hadriani ad Olympum. — Église connue par une inscription [7]
Nicée. — Église de la Koimesis [8].
Nicomédie. — Église du Saint-Sauveur [9].

CAPPADOCE :

Andabilis (= *Andaval*). — Église constantinienne [10].
Azuguzel. — Tombes creusées dans le roc [11].
Dochardagh Koï. — Église [12].
Jedicapulu. — Église ruinée [13].
Nysse. — Église octogone [14].
Soandos. — Église dans le roc et tombeaux [15].
Soanlydere. — Église dans le roc [16], fresques [17].

1. Brosset, *Les ruines d'Ani*, 1861.
2. *Papers of the american School at Athens*, t. II, 1888, p. 289.
3. *S. K. A.*, p. 208, fig. 147.
4. Texier, *Descript. de l'Arménie*, t. I.
5. Strzygowski, *Das Etschmiadzin Evangeliar*, Wien, 1891, p. 1 sq.
6. *T. P. A.*, p. 169.
7. H. Leclercq, *Mélanges d'épigr. chrét.*, dans la *Revue bénédictine*, 1905.
8. O. Wulf, *Die Architektur und die Mosaïken der Kirche zu Mar.-Himmelfart*, dans *Viz. Vrem.*, 1900, p. 315 : *Die Koimesis-Kirche in Nicäea*, in-8°, Strassburg, 1903, *B. Z.*, t. I ; *S. K. A.*, p. 106, fig. 74-75.
9. Ciampini. *De aedificiis Constantini Magni*, in-fol., Romae, 1693, p. 178.
10. *S. K. A.*, p. 67, fig. 55-57.
11. Chantre, *Mission en Cappadoce*, Paris, 1898, p. 121 sq.
12. *S. K. A.*, p. 69, fig. 58-61.
13. *S. K. A.*, p. 28, fig. 22.
14. *S. K. A.*, p. 74-90, fig. 62-63, p. 94.
15. Hamilton, *Reisen in Kleinasien*, in-8°, Leipzig, 1843. t. II, p. 278.
16. *T. P. A.*, p. 40 ; Oberkumer et Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien*, p. 120 ; Anastasios Levidis Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας, Constantinople, 1899 ; *S. K. A.*, p. 149, fig. 116, 117.
17. *S. K. A.*, p. 203, fig. 145.

Tal Gerôme. — Église dans le roc [1], fresques.
Urgub. — Églises et maisons dans le roc [2].

CARIE :

Aphrodisias. — Église dans le temple de Vénus [3].

CILICIE :

Anazarbe. — Cimetière et tombes dans le roc [4].
Ilissos (= *Eleusa*). — Église et cimetière [5].
Kan-Aladja, dans le Taurus. — Église [6]. — Tombeau.
Kangtelideis (= *Kodscha-Kalessi*). — Église ruinée [7].
Korykos (= *Ghorgos*). — Nécropole *sub divo* [8].

GALATIE :

Ancyre. — Église Saint-Clément [9]. — Église dans le temple d'Auguste [10].
Iürme (= *Germe* ?). — Basilique [11].
Tavion. — Ruines [12].
Utschajak. — Église double [13].

IONIE ET ÉOLIE :

Assos (= *Troas*). — Ruines.
Éphèse. — Hypogée (chrétien ?) [14]. — Église double [15]. — Église de Saint-

1. *S. K. A.*, p. 30, 151, fig. 118-121 ; Pridik, dans *Journal des Minist. der Volksaufklärung*, t. CCCXXVIII, 1900, *Klass. Philol.*, p. 34-35; *S. K. A.*, p. 205, fig. 146.
2. Voir *Dictionn.*, au mot *Urgub*.
3. *T. P. A.*, p. 89 : *S. K. A.*, p. 44, fig. 28 : *Dictionn.*, t. I, col. 193-194.
4. *L'Athenaeum français*, 1853, t. II, p. 1186 sq.; *S. K. A.*, p. 51.
5. *L'Ath. fr.*, 1852, t. I, p. 318 ; *R. Ar.*, 1878, p. 447.
6. *R. Ar.*, 1847, p. 175 : de Laborde, *Voyage en Orient*, p. 124 sq., pl. 68-69 : *S. K. A.*, p. 109-114, fig. 78-80.
7. Langlois, *Voyage*, p. 225 : *S. K. A.*, p. 51, fig. 40, 41.
8. *L'Ath. fr.*, 1852, p. 1317 ; *C. I. Gr.*, t. IV, n. 9163 sq.
9. O. Wulf. *Die Koimesiskirche in Nicäea*, p. 52 sq.; *S. K. A.*, p. 115-171 : *Dictionn.*, t. I, col. 194-195.
10. *T. P. A.*, p. 91 ; Texier, *Descript. de l'Asie-Mineure*, t. I, pl. 65 : *S. K. A.*, p. 45, fig. 29 : *B. A. C.*, 1863, p. 32.
11. Humann et Puchstein, *op. cit.*, p. 32 ; *S. K. A.*, p. 16, p. 114, fig. 83, p. 170, fig. 134-136.
12. C.M. Kaufmann, *op. cit.*, p. 101.
13. *S. K. A.*, p. 32 sq., fig. 24, 25, 26, 27, p. 116, 144, 156, 172 sq., 186, 224, 233.
14. J. T. Wood, *Discoveries at Ephesus*, in-8°, London, 1877, p. 12 sq. : G. Weber, *Guide du voyageur à Éphèse*, in-8°, Smyrne, 1891, p. 21 : Richter, dans *Zeitschrift für bild. Kunst*, 1877, t. XIII, 3e fasc.
15. J. T. Wood, p. 100 ; A. Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, in-4°, Paris, 1883, p. 158, fig. 174 : *S. K. A.*, p. 117, 142, fig. 110 : Hübsch, *Die altchr. Kirchen*, p. 81 sq., pl. XXXI, fig. 8-11.

Jean [1]. — Tombeau, dit de saint Luc [2]. — Prison de Saint-Paul [3].
Gül-bagtscbe, près de Vurla-Klazomenai. — Basilique ruinée [4].
Milet. — Église byzantine ruinée [5].

LYCAONIE (Isaurie) :

Begetjo, Kosu. — Église [6].
Bin-bir-Kilisse. — Vingt et une églises, chapelles, etc. [7].
Claudiopolis (Mont). — Tombeau [8].
Dorla. — Sculptures [9].
Ermeneck. — Fouilles funéraires [10].
Firsandyn, sud de Karaman. — Église [11].
Isaura (= *Ulu Bunar*). — Cimetière et église [12].
Kesteli. — Église [13].
Kyzyl Oeren. — Église dans le roc et tombeau [14].
Libas. — Tombeau [15].
Seleukia (= *Selefkeh*). — Cimetière et chambre dans le roc [16].
Syadras (= *Syedra*). — Églises [17].

LYCIE :

Arykanda. — Inscription monumentale [18].
Aladjah-Dagh (= *Kisle*). — Église et baptistère [19].

1. *S.K.A.*, p. 144 : *B.C.H.*, 1893, août-décembre ; *B.C.*, 1894, 15 juin ; *R.B.*, 1895, p. 119.
2. P.-A. Dutau, *Un prétendu tombeau de saint Luc*, in-8°, Paris, 1882. G. Weber, *op. cit.*, p. 21, dit que c'était un temple périptéral, peut-être un polyandre.
3. *Abhandl. der Kgt. preuss. Akad. d. Wissensch.*, 1872, p. 40 sq.
4. *B.Z.*, t. x, p. 568-573 ; *S. K. A.*, p. 49, fig. 35.
5. *Sitzungsberichte der kgl. preuss. Akad. d. Wissensch.*, 1901, p. 912.
6. *S. K. A.*, p. 54, fig. 42.
7. *S. K. A.*, p. 1-27, fig. 2-21, pour le détail, cf. *S. K. A.*, p. 238, au mot *Bin-bir-kilisse.*
8. Langlois, *Voy. dans la Cilicie*, p. 188.
9. A. M. Ramsay, *The early christian art of Isaura nova*, dans *J. H.S.*, 1904, t. xxiv, p. 260 sq.
10. Ritter, *Erdkunde*, t. ix, part. 2, p. 367.
11. *S. K. A.*, p. 156, fig. 123-125.
12. L. Duchesne, *Les nécropoles chrét. d'Isaurie*, dans *B. C. H.*, t. iv, p. 195 sq.; *S. K. A.*, p. 91, fig. 64, 65, 66.
13. A. Headlam, *Ecclesiastical sites in Isauria*, dans *J. H. S.*, Supplem. 1, London, 1892 ; *S. K. A.*, p. 105, fig. 73.
14. *J. H. S.*, 1902, t. xxii, p. 95 sq. ; *S. K. A.*, p. 147, fig. 113-115.
15. Langlois, *Inscript. gr. de la Cilicie*, Paris, 1854, p. 50 sq. ; *Voyage*, p. 188 sq.
16. *C. I. Gr.*, t. iv, n. 9212 sq. ; *B. C. H.*, 1880, t. iv, p. 195-205 : 1883, t. viii, p. 230 sq.
17. Ritter, *Erdkunde*, t. ix, part. 2, p. 367.
18. Voir *Dictionn.*, t. i, col. 2835.
19. Petersen et v. Luschan, *Reisen in Lykien*, Wien, 1889, p. 38 sq.; *S. K. A.*, p. 27, 46, 139, fig. 31, 32, 33, 34, 105, 127, 128.

Aphrodisias. — Cimetière et église [1].

Dere Aghzy. — Église à coupole [2].

Kassaba. — Église, deux chapelles octogonales [3]. — Chambres funéraires avec peintures [4].

Kiöidjigez-Liman. — Église [5].

Myra. — Basilique [6].

LYDIE :

Philadelphie. — Églises ruinées et tombeaux [7].

Sardes. — Églises ruinées et tombeaux.

Thyatire. — Églises ruinées et tombeaux.

MYSIE :

Pergame. — Église ruinée [8]. — Église de l'Agora [9]. — Églises byzantines [10].

PAMPHYLIE :

Attaleia (= *Documanüm Dschâmisi*). — Basilique avec fresques [11].

Aspendos. — Église [12].

Kremna. — Deux églises [13].

Perge. — Deux églises. — *Cella* byzantine [14].

Sagalassos. — Basiliques [15].

Selge. — Église byzantine ruinée. — Tombeau [16].

Side. — Église [17].

1. Ch. Fellows, *Ausflug nach Kleinasien*, Leipzig, 1853, p. 197.
2. *S. K. A.*, p. 71, 132 ; Otto Benndorf et Georges Newmann, *Reisen in Lykien und Karien*, in-fol., Wien, 1884, t. I, pl. XXXVIII.
3. Hübsch, *Die altchristl. Kirchen*, p. 81 ; Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, t. III, pl. 205 ; *S. K. A.*, p. 71.
4. Ch. Fellows, *op. cit.*, p. 285.
5. *Id.*, p. 125.
6. Ch. Texier, *op. cit.*, t. III, pl. 222 ; *S. K. A.*, p. 107, 132, 228.
7. Ch. Fellows, *op. cit.*, passim ; *S. K. A.*, p. 36.
8. Ch. Texier, *op. cit.*, t. II, pl. 116-119.
9. *S. K. A.*, p. 16, 45, 159, fig. 29.
10. *S. K. A.*, p. 144, 156.
11. Lanckoronski, *Stadte Pamphiliens und Pisidiens*, in-fol. Wien, 1892, t. I, p. 132 sq., *S. K. A.*, p. 113, 168, 185, fig. 132.
12. Lanckoronski, *op. cit.*, t. I, p. 96 sq.
13. *Id.*, t. I, p. 161, 169 sq. ; *S. K. A.*, p. 48, 197.
14. Lanckoronski, t. I, p. 16 ; *S. K. A.*, p. 47.
15. Lanckoronski, t. II, p. 131, 150 sq. ; *S. K. A.*, p. 49, 186, fig. 36-38.
16. *Monatsber. d. kgl. pr. Akad.*, 1875, p. 136.
17. Lanckoronski, t. I, p. 132 sq.

PHRYGIE :

Ajasin. — Église dans le roc [1].
Apamée. — Sanctuaire de l'arche [2].
Böz-üyük. — Ruines [3].
Euménie. — Cimetière [4].
Héliopolis. — Église constantinienne [5].
Hiérapolis. — Églises. — Tombeaux [6].
Hieropolis. — Stèle d'Abercius [7].

PISIDIE :

Antioche. — Église [8].
Derbe. — Église circulaire [9].
Termessos. — Chambres funéraires [10].

PONT :

Trapezonte. — Église [11].
Neocésarée. — Construction octogonale [12].

AUTRICHE-HONGRIE. — DALMATIE

Aquilée. — Baptistère. — Église [13].
Cilli (= *Celeja*). Église [14].
Crikvine. — Cimetière [15].
Funfkirchen, Hongrie. — Chambre funéraire avec peintures [16].

1. F. von Reber, *Die phrygischen Felsendenkmäler*, dans *Abhandl. d. Münchener Akad.*, III Kl., t. XXI. part. 3, München, 1897, p. 69 ; W. M. Ramsay, *The cities and bishoprics of Phrygia*, in-8°, Oxford, 1895, t. I, part. 2, p. 489 ; *S.K.A.*, p. 145, fig. 112.
2. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2500, fig. 824.
3. Humann et Puchstein, *op. cit.*, p. 14.
4. Cavedoni, *Opuscoli relig. e letter. di Modena*, 1860, p. 176 ; *B.A.C.*, 1864, p. 32.
5. Ciampini, *De aedificiis Constantini Magni*, Romae, 1693, p. 178.
6. V. Schultze, *Aus Hierapolis in Phrygia*, dans *Christliche Kunstblatt*, 1892, p. 145 sq.
7. Voir *Dictionn.*, t. I, pl. 66-87.
8. Ritter, *Erdkunde*, t. IX, p. 470.
9. Hübsch, *op. cit.*, p. 83 ; *S.K.A.*, p. 93, 108, fig. 76.
10. Lanckoronski, t. II, p. 35 ; *S.K.A.*, p. 136, fig. 104.
11. *T.P.A.*, p. 190 ; *S.K.A.*, p. 153, fig. 122 ; *B.C.H.*, 1895, t. XIX, p. 447.
12. Hübsch, *op. cit.*, p. 44.
13. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2654-2683.
14. *M.Z.C.*, 1898, p. 219-225.
15. *B.S.D.*, 1903, t. XXVI, p. 177-186.
16. *M.Z.C.*, 1873, t. XVIII, p. 57-63 ; *B.A.C.*, 1874, p. 150-152 ; J. Koller, *Prolegomena in hist. episcopatus Quinque Ecclesiarum*, in-4°, Posonii, 1804, p. 25 sq.

Kol̥iane, Dalmatie. — Église [1].
Manastirine, Dalmatie. — Cimetière dit *legis sanctae christianae*.
Marusinac. — Cimetière.
Salone. — Basilique. — Palais [2].
Mitrovica (= *Sirmium*). — Nécropole [3].
Parenzo, Istrie. — Basilique [4].
Pola. — Cimetière [5].
Salone. — Voir plus haut.
Sirmium. — Cimetière [6].
Slano. — Cimetière [7].
Triest. — Basilica S. Giusto. — Dôme [8].
Zara. — Église [9].

BOSNIE. — HERZÉGOWINE. — MONTÉNÉGRO

Borasi. — Chapelle [10].
Dabravina. — Basilique [11].
Doclea. — Deux églises [12].
Gornji Turbe. — Basilique [13].
Jajce. — Église dans le roc [14] (tombeau?).
Mali Moschunji. — Église ruinée [15].
Schipovo. — Mausolée [16].
Stolaz (= *Dallanto*). — Chapelle [17].
Zenica. — Basilique [18].

1. *A. C. I.*, p. 367-379.
2. *B.S.D.*, 1878-1906 passim ; *M.Z.C.*, 1878, p. LXXXI sq.; *B.A.C.*, 1878, p. 100-114 ; *N.B.A.C.*, 1900, p. 275-283 ; *R.Q.S.*, 1891, p. 10-27, 105-123, 266-283 ; L. Jelic et S. Rutar, *Guido di Spalato e Salona*, Zara, 1894, p. 234 sq. ; *Ephemeris Salonitana*, Jaderae, 1894, p. 21-36 ; *C.I.L.*, t. III, p. 1505 sq.; *M.A.H.*, 1902, p. 429-437 ; 1904, p. 132.
3. *B.A.C.*, 1884-1885, p. 141, 144-148 ; *M.O.U.*, 1885, t. IX, p. 138 sq.; *Ephem. Salonit.*, 1894, p. 5-6.
4. Amoroso, *Le basiliche cristiane di Parenzo*, Parenzo, 1891 ; W. A. Neumann, *Der Dom von Parenzo*, Wien, 1902.
5. *B.A.C.*, 1874, p. 134.
6. Hytrek, *Starokršcansko grobiste sv. Sinerota u Sriemu*, dans *Ephem. Salonit.*, 1894, p. 5 sq.
7. *N.B.A.C.*, 1901, p. 105 sq.
8. Hübsch, *Die altchristl. Kirch.*, pl. XXVII.
9. *M.Z.C.*, 1895, p. 97.
10. Ciro Trubelka, *Die christlichen Denkmäler Bosniens und der Herzegowina*, dans *R.Q.S.*, 1895, p. 97 sq.
11. *Id.*
12. *Archaologia*, t. IV, p. 33-92.
13-18. C. Trubelka, *loc. cit.*

CHINE

Si Nang-fu. — Stèle [1].
Tschang-ien-se. — Baptistère (?) [2].

CHYPRE

Kition, Larnaka. — Tombeaux [3].
Kurion, près Episkopi. — Tombeaux [3].
Salamis. — Cimetière [4].

CONSTANTINOPLE

Comme pour Alexandrie, Antioche, Athènes, Carthage, nous renvoyons à la monographie du *Dictionn. d'archéol. chrét.*

CYRÉNAIQUE

Apollonia. — Église [5].
Arsinoë. — Église [6].
Cyrène. — Catacombe [7].
Massaklit. — Chambre funéraire.
(?) Deux chambres funéraires signalées par J.-R. Pacho.
Ptolemaïs. — Église [8].

1. C. F. Aiken, *The ancient christian monument of Hsi-an-fu*, dans *The catholic University Bulletin*, 1902, p. 175-192 ; J. Legge, *The nestorian monument of Hsi-an-Fu*, London, 1888 ; Lamy, *Le monument chrétien de Si-ngan-Fou*, Bruxelles, 1897 ; *Variétés sinologiques*, n. 7. 12, Shanghai, 1895. 1897.

2. C. M. Kaufmann, *Handbuch*, p. 85.

3. Cesnola, *Cyprus, Its ancient cities, tombs and temples*, in-8°, London, 1877, p. 249 sq. ; J. Hackett, *A history of the orthodox church of Cyprus*, in-8°, London, 1901.

4. Boldetti. *Osservazioni*, p. 621.

5. H. Barth, *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres*. Berlin, 1840 ; Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien*, in-12, Bremen, 1871.

6. *Id.*

7. J.-R. Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique*, in-fol., Paris 1827 ; Smith et Porcher. *History of the recent discoveries at Cyrene*, in-4°, London, 1864 ; *Transactions of the royal Society of, literatur*, London, 1870, série II, t. IX, p. 135-153 ; Dennis, *On recent excavations in the greek cemeteries of the Cyrenaica* ; Garrucci, *Storia*, pl. CVe ; Herbert Well Blundell, *A Visit to Cyrene in 1895*, dans *Annual of the brit. School at Athens*, 1895-1896, t. II, p. 113-141.

8. H. Barth, *op. cit.* ; Rohlfs, *op. cit.*, p. 160 : *Ausserdem schon erwähnten Amphitheater eine Kirche aus dem zweiten oder dritten Jahrhundert, von Westthore aus kommend nach links zu gelegen.*

ÉGYPTE

Achmîn (= *Panopolis*). — Cimetières [1]. — Bas-reliefs [2].
Ahnâs (= *Heracleopolis magna*). — Église en ruines [3]. — Sculptures [4].
Akhnâs. — Relief [5].
Alexandrie. — Nous n'entreprendrons pas ici le résumé de la topographie monumentale donnée ailleurs [6]. — Statue [7]. — Sculptures [8]. — Chapiteau [9]. — Cimetière [10].
Antinoë (= *Antinoupolis*). — Cimetières. — Églises de Saint-Colluthus, Deir Abou Hennys [11].
Arsinoë (= *Crocodilopolis*), prov. de Faijum, région des Moerisses. — Cimetière [12]. — Église (?) [13].
Aschmunein. — Fragments sculptés [14].
Assouan. — Couvent de Saint-Siméon [15].
Athribis. — Grotte peinte [16].
Deir-el-Bakarah. — Couvent copte [17].
Baouît. — Plusieurs églises et environ trente chapelles funéraires [18].

1. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1042-1058 ; *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 1894, t. XXXIII, p. 52 sq.
2. *S.K.K.*, p. 26, n. 7284 ; p. 51, n. 7311 ; p. 65, n. 7335 ; p. 82, n. 7359.
3. Naville, *Ahnâs el Medine*, Paris, 1894 ; *S.K.K.*, p. 31, n. 7287.
4. *S.K.K.*, p. 31, n. 7287 ; p. 45, n. 7301 ; p. 48, n. 7305, 7306 ; p. 52, n. 7310 ; p. 52, n. 7313 ; p. 72, n. 7346-7349 ; p. 75, n. 7350.
5. *S.K.K.*, p. 26, n. 7283 ; p. 46, n. 7302-7304 ; p. 49, n. 7308 ; p. 57, n. 7320.
6. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1098-1156.
7. *S.K.K.*, p. 3, n. 7256 ; *S.H.K.*, p. 7, n. 1 ; p. 10, n. 3 ; p. 31, n. 18 ; p. 38, n. 24 ; p. 79, n. 55.
8. *S.K.K.*, p. 77, n. 7352.
9. *B.O.*, p. 621 : *Cimitero di S. Pietro vescovo, in Alessandria.*
10. *Dictionn.*, t. I, col. 2326-2359 ; *R. Q. S.*, 1898, p. 9-22 ; *Annales du Musée Guimet*, 1897, t. XXVI, part. 3, p. 56-58.
11. Karabacek, dans Στρωμάτιον Ἀρχαιολογικόν, Rom., 1900 ; *Faijum towns and their papyri. Egypt explor. fund*, London, 1900.
12. G. Rohlfs, *Von Tripolis nach Alexandrien*, in-12, Bremen, 1871, p. 152 : *Ein anderes ebenfalls viereckiges Gebäude, weiter nach Western zu gelegen, scheint eine Kirche gewesen zu sein ; viele Friese mit Weinreben und Trauben geschmückt.*
13. *S.K.K.*, p. 63, n. 7329, 7332, pp. 64, n. 7333 ; p. 76 n. 7351 ; p. 102, n. 8756.
14. *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot *Souan*.
15. *B.M.E.*, p. 68-70.
16. *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot *Deir*. Cf. J. Clédat. *Le monastère et la nécropole de Baouit*, gr. in-4°, Paris, 1906.
17. *B.C.E.*, p. 349.
18. *Dictionn. d'arch. chrét.*, au mot *Baouit ; S.K.K.*, p. 117, n. 8775-8781.

Le Caire. — Église de Saint-Serge [1] avec crypte. — Chapiteaux [2]
Dachel, grande Oasis. — Ruines.
Denderah. — Ruines d'églises chrétiennes [3].
El Khargeh, grande Oasis. — Nécropole [4].
Erment. — Fragments de sculptures [5].
Esneh. — Couvent des martyrs [6]. — Ruines [7].
Farag. — Fronton sculpté [8].
Gama el Merdany. — Chapiteau corinthien [9].
Gustun, Nubie. — Églises coptes [10].
Kalabsche. — Ruines.
Karnac. — Ruines d'église [11].
Kôm Eschkaw. — Sculptures [12].
Louqsor (= *Thèbes*). — A l'ouest de la ville, ruines d'un couvent ; fragments de sculptures [13].
Medînet-Habu. — Église disparue. — Sculptures [14].
Nitrie, désert de. — Couvent et églises [15].
Nakâde. — Entre Nakade et Kamule quatre couvents, dont trois ornés de fresques. Sur la montagne, chapelle Saint-Élie [16].
Philaė. — Basilique [17].
Ptolémaïs. — Églises [18].
Abu Sargah. — Église [19].
Kasr-ash-Shamm'ah (= *Babylone*). — Six églises coptes [20].
Shaqqarah. — Sculpture [21].

1. *Bu Serdscha.*
2. *S.K.A.*, p. 119, fig. 85-87.
3. *C. U. E.*, dans *The Academ.*, 1874 ; *B.M.E.*, p. 85.
4. *B.M.E.*, p. 7 sqq.; C. M. Kaufmann, *Ein altchristl. Pompéji in der libyschen Wüste*, in-8°, Mainz, 1902.
5. *S.K.K.*, p. 98, n. 8745 ; *S.K.A.*, p. 217, 220. fig. 152 : plan de la basilique, fig. 153.
6. *B.M.E.*, p. 71-79.
7. Rholfs, *Drei Monate in der libyschen Wüste*. in-8°, Kassel, 1875.
8. *S.K.K.*, p. 28, n. 7285.
9. *S.K.K.*, p. 79, n. 7353.
10. Gau. *Antiquités de la Nubie*, in-fol., Paris, 1823, pl. LIII.
11. *C.U.E.*, dans *The Academy*. 1874.
12. *S.K.K.*, p. 62, n. 7328, p. 84, n. 7367.
13. *S.K.K.*, p. 38, n. 7294 ; p. 40, n. 7296 ; p. 41, n. 7297.
14. *S.K.K.*, p. 66, n. 7337, p. 68, n. 7341 ; p. 68, n. 7342 ; p. 80, n. 7356 ; p. 89, n. 7375 ; p. 95, n. 7390 ; p. 100, n. 8750.
15. *B.M.E.*, p. 83, note 11 ; Strzygowski, dans *Oriens christianus*, t. I, p. 356 sq.
16. *B.M.E.*, p. 83.
17. Edwards, *The early christian Church at Philae*, dans *The Academy*, 1882, p. 107 sq. Cf. *Archiv. f. Papyrusforschung*. 1901. p. 396 sq.
18. Hübsch, *Die altchristlichen Kirchen*, in-fol., Karlsruhe, 1862, n. 86.
19. *B.C.E.*, p. 200 sq.
20. *B.C.E.*, p. 199 sq.
21. *S.K.K.*, p. 88, n. 7374.

Sioût (= *Lykopolis*). — Cimetière de Deir-el-Azam [1]. — Tombeau d'un martyr dans la montagne, au nord de Siout [2]. — Couvents coptes ruinés de Deir-el-Muttin, Deir Dronke [3]. — Cimetière de Deir-Rife [4]. — Cimetière de el-Zani [5].

Sohâg. — Le « couvent blanc » et le « couvent rouge ». — Église du v[e] siècle [6].

Tehne et Tahûna. — Cimetière.

Tell-el-'Amarna. — Sculpture [7].

ESPAGNE [8]

Ariona (= *Alba Urgavonensis*). — Cimetière [9].

Bamba. — Ruines d'époque visigothique.

S. Juan de Bânos. — Église [10].

Begastri. — Basilique [11].

Cencellas, près de Tarragone. — Traces d'édifice visigothique.

Cerro del Griego. — Ruines d'époque visigothique.

Cordoue. — Chapiteaux.

Denia. — Mosaïque [12].

Elvira (= *Grenade*). — Cimetière [13].

Evora, Portugal. — Baptistère et basilique de San Marcio (détruits).

Gerona. — Sarcophages [14].

Horniza (= *San Roman*). — Ruines d'époque visigothique.

Lagos. — Sarcophages [15].

Loga. — Basilique ruinée [16].

1. *Annales du service des antiq. de l'Égypte*, Le Caire, 1900, p. 109 sq.
2. *B.M.E.*, p. 84, note 18.
3. *Id.*
4. *Id.*
5. *B.M.E.*, p. 92.
6. *B.M.E.*, pl. VIII, IX ; *S.K.K.*, p. XVIII, note 1, p. 153, 128, fig. 33 ; *S.K.A.*, p. 113, fig. 81, 82.
7. *S.K.K.*, p. 56, n. 7319 ; p. 65, n. 7334.
8. A. Marignan, *Les premières églises en Espagne*, dans *Le moyen âge*, 2[e] série, 1902, t. VI, p. 69-97.
9. *B.O.*, p. 635.
10. *A.C.I.*, p. 277-281, 283-287 ; D. J. Agapito y Revilla, *La basilica visigoda de San Juan Bautista en Baños de Cerrato*, in-8°, Valladolid, 1902.
11. D. Aur. Fernandez Guerra y Orbe, *Deitania y su catédral episcopal de Begastri*, in-8°, Madrid, 1879.
12. *A.C.I.*, p. 149-150.
13. *B.O.*, p. 633.
14. Hübner, *Inscript. christ. Hispan.*, Supplem., 1900, préf., p. III sq.
15. Au musée de Madrid.
16. *B.A.C.*, 1878, p. 37 sq.

Mazote (= *San Cebrian*). — Ruines d'époque visigothique.
Merida. — Ruines d'époque visigothique.
Pravia (= *Santianes*), 774-783. — Ruines d'époque visigothique.
Saragosse. — Sarcophage [1]. — Cimetière [2].
Séville. — Cimetière [3].
Suso (= *San Milan de la Cogula*). — Ruines.
Tolède. — Catacombe ? [4]. — Églises ruinées (Cristo de la Luz, San Sebastian) d'époque visigothique [5].

FRANCE

Aix. — Baptistère [6].
Aliscamps. — Nécropole [7].
Arcy-Sainte-Restitute. — Nécropole mérovingienne [8].
Arles. — Basilique Saint-Trophime. — Sarcophages [9].
Autun. — Polyandre [10].
Bordeaux. — Chapiteaux à Saint-Seurin, crypte [11].
Chartres. — Substructions et sculptures [12].
Chivy. — Chapiteaux [13].
Clermont. — Cimetière [14].
Courcôme, Anjou. — Partie de l'église [15].
Digne. — Ancienne église [16].

1. *A.C.L.*, p. 79-84 : *Dictionn.*, au mot *Assomption*, t. I, col. 2990 fig. 1025, 1026.
2. Église sur la tombe des dix-huit martyrs, cf. Prudence, *Peri Stephanon*, t. I, vs. 105-108.
3. *B. O.*, p. 637.
4. *B. O.*, p. 638.
5. S. Morales y Esteban, *Existieron catacumbas in Toledo?* dans *Boletin de la Sociedad arqueologica de Toledo*, 1900, t. I, n. 1.
6. Hübsch, *Die altchristl. Kirchen*, Karlsrühe, 1858, p. 106.
7. *Dictionn.*, t. I, col. 1211-1218 : *B. O.*, p. 640.
8. *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, 1875-1877, t. XXII, p. 375-407.
9. *Dictionn.*, t. I, col. 2889-2913.
10. *Id.*, t. I, au mot *Autun*; *B. O.*, p. 641.
11. Enlart, *Manuel d'archéol. franç.*, t. I, p. 115.
12. Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115.
13. Ed. Fleury, *Les chapiteaux mérovingiens de l'église de Chivy*, dans le *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, 1866-1868, t. XVIII, p. 1-29 ; ***, *Controverse archéolog. sur les origines de l'église de Chivy*, dans le même recueil, t. XVIII, p. 263-274 ; Ed. Fleury, *L'église primitive de Chivy étudiée au point de vue des origines de l'architecture chrét.*, dans le même recueil, 1871-1873, t. XX, p. 419-478; J. de Laprairie, *Les chapiteaux de l'église de Chivy*, dans le *Bull. de la Soc. arch. hist. et scient. de Soissons*, 1875, t. XXV, p. 203-212.
14. *B.O.*, p. 640 sq.
15. Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115.
16. *B. A.C.*, 1872, p. 145 ; Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115.

Eause. — Chapiteaux [1].
Grenoble. — Chapelle Saint-Laurent [2].
Jouarre. — Crypte Saint-Paul [3].
Lyon. — Crypte Saint-Irénée [4].
Marseille. — Crypte Saint-Victor. — Sarcophage [5].
Minerve, Aude. — Basilique de Rusticus [6].
Nantes. — Basilique sous l'église Saint-Similien [7].
Paris. — Chapiteaux [8].
Poitiers. — Hypogée-Martyrium [9]. — Baptistère [10].
Primuliacum. — Cf. Saint Paulin, *Epist.*, XXXII.
Régimont, près Béziers. — Basilique des SS. Vincent, Agnès et Eulalie.
Reims. — Deux cubicules peints [11].
Riez. — Baptistère [12].
Saint-Maixent. — Crypte Saint-Léger [13].
Saint-Maximin, Var. — Deux petites cryptes [14].
Toulouse. — Chapiteaux [15]. — Sarcophages [16].
Tours. — Basilique de Sainte-Perpétue [17].
Uzès. — Chambre sépulcrale [18].

1. Enlart, *Manuel d'arch. française*, t. I, p. 116.
2. *Id.*, t. I, p. 114; A. Michel, *Hist. de l'art*, t. I, p. 111, fig. 70.
3. M. Reymond et Ch. Giraud, *La chap. Saint-Laurent à Grenoble*, dans le *B.C.*, 1893; A. Michel, *Hist. de l'art*, 1905, t. I, p. 110, fig. 69.
4. Hübsch, *op. cit.*, p. 106.
5. *Dictionn.*, au mot *Marseille*.
6. *Inscriptions chrét. de la Gaule*, t. II, p. 428, n. 609.
7. Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115, 116.
8. *Id.*, t. I, p. 116.
9. *R. Ar.*, 1879, p. 46; *B.A.C.*, 1863, p. 31; *R. Ar.*, 1881, p. 165; C. de la Croix, *L'hypogée-martyrium de Poitiers*, dans le *Bull. de la Soc. antiq. de l'Ouest*, 1880, p. 74-88; in-fol., Paris, 1883; Duchesne, *La crypte de Mellebaude et les prétendus martyrs de Poitiers*, dans la *Revue poitevine et saintongeaise*, juillet 1885.
10. C. de la Croix, *Étude sommaire du baptistère Saint-Jean*, à Poitiers, in-8°, Poitiers, 1903; A. Michel, *Hist. de l'art*, 1905, t. I, p. 110, fig. 65.
11. *B.A.C.*, 1874, p. 150; Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule*, t. I, p. 448-450; *R.S.*, t. I, p. 100; *B.A.C.*, 1874, p. 150; Gerusez, *Descript. hist. et statist. de Reims*, in-8°, Reims, 1817, p. 271; édit. Liénard, p. 705.
12. *T.P.A.*, pl. 10.
13. Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115; J. Berthelé, *Architecture mérovingienne. La date de la crypte de Saint-Léger à Saint-Maixent*, dans *B.M.*, 1884, t. L, p. 89-113.
14. Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115; A. Michel, *Hist. de l'art*, 1905, t. I, p. 110, fig. 67, 68.
15. J. de Lahondès, *Les chapiteaux de Saint-Sernin de Toulouse*, dans les *Mém. de la Soc. archéol. du midi de la France*, 1897, t. II, p. 250-254.
16. E. Le Blant, *Sarcophag. chrét. de la Gaule*, 1886, p. 122-129.
17. Hübsch, *op. cit.*, n. 108; *Dictionn.*, t. I, fig. 46.
18. *B.A.C.*, 1880, p. 87; L. d'Albiousse, *Guide archéol. dans la crypte d'Uzès-Départ. du Gard*, in-8°, Nimes, s. d.

Vaison. — Abside de la cathédrale [1].
Vertou. — Église [2].
Vienne. — Église Saint-Pierre. — Cimetière [3].

GRÈCE

Athènes. — Voir en note [4].
Chalkis. — Catacombes [5].
Daphni. — Église et couvent [6].
Delphes. — Église ruinée, débris [7].
Hosios Lukas. — Tombeaux aux environs [8].
Olympie. — Église [9].
Philippes. — Église en ruine, édifice cruciforme à coupole [10].
Salonique. — Église Sainte-Sophie [11], église Saint-Démétrius [12].

ITALIE

Albano Laziale. — Catacombes [13]. — Église constantinienne ruinée [14].
Albenga. — Baptistère [15].
Ancône. — Chambre sépulcrale [16].
Anzio (= *Antium*). — Cimetière *sub divo* [17].

1. Enlart, *Manuel d'archéol. française*, t. I, p. 115, fig. 42.
2. *Id.*, t. I, p. 115.
3. *B.A.C.*, 1865, p. 48 ; *B.O.*, p. 641 ; Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 115 ; Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. II, n. 403[a], p. 52 ; A. Allmer et A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne*, t. II, part. 1, 1875, p. 21 sq., pl. 45 *bis*, n. 5.
4. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, au mot *Athènes*.
5. *R.Q.S.*, 1890, p. 2 ; découvert en 1884 par G. Lampakis, cf. *Neue kirchliche Zeitschrift*, t. III, p. 903 ; J. Strzygowski, Παλαιὰ βυζαντινὴ Βασιλικὴ ἐν Χαλκίδι, Athènes, 1889.
6. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 3039.
7. *B.C.H.*, 1900, p. 206-279.
8. Schultz-Barsnley, *Byzantine architecture in Greece*, London, 1901 ; Wulf, *Das Katholikon von Hosios Lukas*, Berlin, 1903.
9. Curtius-Adler, *Olympia*, *R.Q.S.*, 1890, p. 7-11.
10. *B.Z.*, 1902, p. 473 sq.
11. *O.C.*, 1896, t. I, p. 153 sq.
12. *T.P.A.*, passim.
13. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 1053-1062 ; *N.B.A.C.*, 1902, p. 112 sq. ; 1904, p. 274-276 ; *B.O.*, p. 559-561 ; *A.C.*, p. 584 ; *M.E.A.*, t. II, p. 414-417.
14. *B.A.C.*, 1869, p. 76 ; 1873, p. 103 ; Franconi, *La catacomba e la basilica Constantiniana di Albano Laziale*, Roma, 1877.
15. Restauré récemment.
16. *A.C.*, p. 669 ; *Dictionn.*, t. I, col. 1993-1999.
17. *B.A.C.*, 1869, p. 81 sq. ; 1878, p. 85 sq. ; *A.C.*, p. 593 ; *Dictionn.*, t. I, col. 2488-2489.

Ariccia. — Hypogée (église Saint-Éleuthère) [1].
Ascoli. — Baptistère [2].
Atripalda. — Catacombe et hypogée [3]
Aquila, Sabine. — Catac. des *SS. MM. Amiternensium*, près Saint-Vittorio [4].
Arezzo. — Tombeaux [5].
Ariccia. — Cimetière *di S. Eterio* [6].
Ascoli. — Cimetière *di S. Emidio* [7].
Avellino. — Cimetière [8] *di S. Almazia.*
Baccano (via Cassia). — Cimetière Saint-Alexandre [9].
Baies. — Tombeau de Sosius [10].
Bassano. — Catacombe [11].
Bazzano. — Catacombe [12].
Bléra — Cimet. *dei sancti Senzio e Vicenzo* [13].
Bologne. — Cimetière [14].
Bolsena. — Catacombe de Sainte-Christine [15].
Boville. — Basilique et cimetière (près de l'église Sainte-Euphémie) [16].
Bracciano. — Cimet. *di S. Macaria* [17].
Bradano, près Tarente. — Grotte de *Santa Lucia.*

1. *B. A. C.*, 1869, p. 80 sq.; 1873, p. 104 sq.
2. Schultz, *Unteritalien*, pl. 21.
3. G. A. Galante, *Il cimitero di S. Ipolisto martire in Atripalda, diocesi di Avellino*, in-8°, Napoli, 1893; *C. I. L.*, t. x, n. 1191-1195 : *A. C.*, p. 711 ; *Dictionn.*, au mot *Atripalda.*
4. *B. O.*, p. 603; *N. B. A. C.*, 1903, p. 187 sq.; *Bell.*, p. 111; *C. I. L.*, t. IX, n. 4320; Marangoni, *Ad Acta S. Victorini*, Romae, 1740, p. 32 sq.
5. *B. A. C.*, 1882, p. 87-89.
6. *A. C.*, p. 589; *B. A. C.*, 1869, p. 80 sq.; 1873, p. 104 sq.; De Rossi, *Inscr.*, p. 566, n. 1351; Lucidi, *Storia dell' Ariccia*, p. 405.
7. *A. C.*, p. 762.
8. *A. C.*, p. 710.
9. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, au mot *Baccano*: *B. A. C.*, 1875, p. 142-152; *A. C.*, p. 626.
10. *B. O.*, p. 609.
11. Germano, *Memorie archeologiche*, in-8°, Roma, 1886, p. 139 sq.; *A. C.*, p. 651-692 sq.
12. *N. B. A. C.*, 1903, p. 187 sq.; *A. C.*, p. 692.
13. *A. C.*, p. 651.
14. *A. C.*, p. 671.
15. *R. Q. S.*, 1888, p. 327-353; 1889, p. 79; *C. I. L.*, t. XI, n. 2834-2896; *B. A. C.*, 1880, p. 71 sq., 109-143; 1882, p. 75; 1887, p. 107; 1894, p. 120 sq.; *N. D. S.*, 1880, p. 262-283; *Bull. della Società stor. Volsiniese*, 1892, p. 97; *A. C.*, p. 659 : *S. Cristina*, p. 663 : *le Grotte.*
16. *B. A. C.*, 1869, p. 79 sq.; 1873, p. 101: *A. C.*, p. 582; Volpi, *Vetus Latium*, t. VII, p. 141, 142; Ricci, *Memorie storiche dell' antica città di Albano*, p. 173.
17. *A. C.*, p. 652.

Brescia. — Dôme (construction circulaire). *S. Giulia*, église [1]. — Cimetière de Saint-Latinus [2].

Brindes. — Chapelle [3].

Cagliari (= *Caralis*). — Catacombe à Bonaria. — Hypogée à Bonorvo (Catac. *di S. Andrea Abriu*) [4].

Camerina, Sicile. — Cimetière [5].

Canosa. — Catacombe [6] *di Sofia*.

Capena. — Cimetière [7].

Capoue. — Tombeaux près de S. Prisque [8].

Castellamare di Stabia. — Catacombe (grotte et nécropole de *S. Biagio* [9]).

Castel Saint-Elia. — Église. — grottes d'ermites, quelques-unes ornées de peintures [10].

Castel Savelli. — Église [11].

Castrimoenium. — Cimetière [12].

Castro Reale. — Grotte [13].

Catane. — Hypogée [14].

Cervetri (= *Caere*). — Catacombe [15].

Chiusi (= *Clusium*). — Catacombes de Sainte-Mustiola et de Sainte Catarina [16].

Ciampino. — Deux églises [17].

Cimitile, près Nole. — Catacombe ruinée [18].

1. Hübsch, *op. cit.*, n. 88, 97.

2. *B.O.*, p. 599; Odorici, *Antichità cristiane di Brescia*, in-fol., Brescia, 1848-1868.

3. Ch. Diehl, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris, 1896.

4. *B.A.C.*, 1892, p. 130-144; *N.B. A. C.*, 1901, p. 61 sq.; *N.D.S.*, 1892, p. 183-189; Giuseppe Manno, *Storia di Sardegna* (ediz. 3ª), Milano, 1835, p. 183 sq.; O. Mitius, *Jonas*, p. 28, 40, 44; *Bull. archeol. sardo*, t. II, 1856, p. 146 sq.; 270 sq.; *A. C.*, p. 743, 758.

5. *C.I.L.*, t. IX. n. 410, *Bell.*, p. 114, 531 sq.; Mich. Ruggiero, *Degli scavi di antichità nelle provincie di Terraferma*, Napoli, 1883, p. 531 sq.

6. *A.C.*, p. 728; *N.D.S.*, 1904, p. 371-372.

7. A.*C.*, p. 624; De Rossi, dans *Annal. dell' Inst. german.*, 1883, p. 253.

8. *B.A. C.*, 1884, p. 105-125; *A.C.*, p. 694, 696.

9. *B.A.C.*, 1879, p. 36, 118-127; G. Cosenza, *Il cimitero e la capella stabiana di S. Biagio*, in-8°, Napoli, 1898; Milante, *De Stabiis, stabiana ecclesia et episcopis ejus*, Neapoli, 1750; *Bell.*, p. 113 sq.; F. X. Kraus, *R. Sott.*, 2ᵉ édit., p. 602 sq.; *Sc.K.*, p. 300; *C.I. L.*, t. IX. n. 8132; *A. C.*, p. 714.

10. *R.Q.S.*, 1893, p. 84 sq.; 1902, p. 243.

11. *B.A.C.*, 1873, p. 102.

12. *B.A.C.*, 1873, p. 100.

13. *A. C.*, p. 734: *grotta di S. Venera.*

14. *N.D.S.*, 1893, p. 385; *On early christian Hypogaeum*, dans *The Journal of american Archaeology*, t. IX, 1894, p. 443 sq.; *A.C.*, p. 736; *B.A. C.*, 1868, p. 75.

15. *B. A. C.*, 1874, p. 84; *A. C.*, p. 621.

16. *C.I.L.*, t. IX, n. 2533-2582ª; Liverani, *Le catacombe di Chiusi*, in-8°, Sieno, 1872; *B.A.C.*, 1865, p. 51. 56; 1876, p. 91 sq.; *A.C.*, p. 653-659.

17. *B.A. C.*, 1872, p. 88; 1873, p. 107.

18. *R.S.*, t. III, p. 533; *C.I.L.*, t. X, n. 1338-1395; *B. A. C*, 1876, p. 93; *Bell.*, p. 12, 114.

Civita Vecchia (= *Centumcellae*). — Cimetière [1].
Clitumne, près Spolète. — Église *Sanctorum angelorum* [2].
Côme. — Basilique [3].
Corneto-Tarquinia. — Tombeaux (basiliques de Sainte-Marie et de S. Restitute [4]).
Faleri. — Cimet. de S. Gratilianus et Felicissima [5].
Ferentillo. — Cimetière [6].
Fidene. — Cimetière [7].
Florence. — Baptistère [8].
Fondi. — Église [9].
Forcona. — Cimetière *di S. Giusta* [10].
Gabies. — Catacombe [11].
S. Germano. — Église carrée ? [12].
Girgenti. — Cimetière Giambertone. — Grottes Frangipani [13].
Grottaferrata. — Basilique [14]. — Banlieue : *S. Pietro in Meruli*, *S. Maria in Diaconia* [15].
Lentino. — Cimetière [16].
Lorium (via Aurelia). — Catacombe *di Basilide*, [17] *di Cirino*.
Lucca. — *Basilica Langobardorum*, *Cella de' Santi* [18].
Lucoferonia (via Flaminia). — Catacombe [19].

1. *B.A.C.*, 1887, p. 104-107 ; *C.I.L.*, t. xi, n. 3566-3571 ; *A.C.*, p. 636.
2. *B.A.C.*, 1871, p. 147 sq. ; *Dictionn.*, t. i, col. 2147.
3. *B.A.C.*, 1864, p. 40, 77 sq.
4. *B.A.C.*, 1874, p. 81-118 ; *A.C.*, p. 664.
5. *B.A.C.*, 1880, p. 70 ; *A.C.*, p. 630.
6. *A.C.*, p. 645.
7. *A.C.*, p. 763 ; *B.A.C.*, 1891, p. 18-42 : tombeau chrétien avec le chrisme dans la chaux fraîche.
8. Hübsch, *op. cit.*, pl. xviii, xix : A. Cocchi, *Le chiese di Firenze*, Firenze, 1903.
9. C. M. Kaufmann. *Handbuch*, p. 91.
10. *A.C.*, p. 691.
11. Hübsch, *op. cit.*, p. 48 ; *B.A.C.*, 1873, p. 115 ; *A.C.*, p. 561.
12. Hübsch, *op. cit.*, n. 48.
13. *N.D.S.*, 1901, p. 29 sq. ; *B.A.C.*, 1875, p. 83 ; *Sc. K.*, p. 291 sq. ; *A.C.*, p. 733 ; N. Palmieri, *Memorie sulle antichità Agrigentine*, in-8°, Palerme, 1832 ; J. Picone, *Memorie storiche Agrigentine*, in-8°, Girgenti, 1866-1880, p. 836 ; J. Picone, *Sulla epoca dei sepolcrinella necropoli Acragentina*, in-8°, Girgenti, 1871 ; J. Schubring, *Hist. topogr. von Akragas in Sicilien während der klassischen Zeit*, Leipzig, 1870 ; Rusco, *Notizie sui sette santi vescovi delle chiesa Agrigentina*, in-8°, Girgenti, 1877 ; F. X. Kraus dans *Real-Encyclopädie*, t. ii, p. 134, n. 32.
14. *B.A.C.*, 1872, p. 111 sq.
15. *B.A.C.*, 1872, p. 9.
16. *A.C.*, p. 734.
17. *B.A.C.*, 1875, p. 105 sq. ; *B.O.*, p. 538 ; *A.C.*, p. 615.
18. *B.O.*, p. 596 ; *A.C.*, p. 669.
19. *B.A.C.*, 1865, p. 24 ; 1874, p. 113 ; 1883, p. 119-123 ; *C.I.L.*, t. xi, n. 4024-4027.

Milan. — Basilique ambrosienne [1]. — Églises S. Nazaire, S. Nabor, S. Sépulcre [2]. — Cimetières [3].
Manfredonia (= *Sipontum*). — Catacombes. — Basilique. — Hypogée sur la route de Mattinata.
Marino. — Basilique *S. Marina in Moreni* [4]. — Cimetière anonyme [5].
Manfria (Sicile). — Petites catacombes [6].
Marsala. — Hypogée [7].
Matera, Italie méridionale. — Grottes appelées *chiese grieche* [8].
Mazzara. — Hypogée [9].
Messina. — Catacombe de Saint-Placide [10].
Monte Leone, Sabine. — Catacombe [11] Stes Anatolie et Victoire.
Morlupo. — Cimetière [12].
Murano, près Venise. — Basilique S. Donato [13].
Naples. — Catacombes [14] de S. Janvier, S. Gaudiosus ou *della Sanità*,

1. *Dictionn.*, t. I, col. 1442-1470 ; *B. A. C.*, 1863, p. 40.
2. *Dictionn.*, au mot *Milan*.
3. *B. O.*, p. 615 ; *A. C.*, p. 673 : *cimitero di Filippo e di Caio* (*domus Philippi*, et encore *coemet. Caii*) ; *B. A. C.*, 1864, p. 29 sq. ; *A. C.*, p. 675 : *cimit. di Paolino ad fontem detto Hortus Paulini*, Hortus d'un converti de Saint-Paul (?) devenu *domus orationis* et *basilica di S. Eustorgio* ; *A. C.*, p. 675 : *cimit. romano ovvero di Castriziano* = Coemet. Peregrinorum. Peut-être les tombes découvertes en février 1845, près de la basilique Saint-Nazaire, appartenaient-elles à ce cimetière. *Amico cattolico*, t. IX, p. 335 ; t. XI, p. 415 ; Polidori, *Una catacomba dei primi secoli scoperta in Milano* ; Le même, *Sopra alcuni sepolcri antichi e cristiani*, in-8°, Milano, 1845 ; Garrucci, *Storia*, t. II, p. 124, pl. CVb ; *A. C.*, p. 676 : *cimit. di S. Calimero* ; *Dictionn.*, t. I, fig. 317, 318.
4. *B. A. C.*, 1872, p. 90 sq.
5. *B. A. C.*, 1872, p. 146-152 ; 1873, p. 100 ; *A. C.*, p. 591.
6. *N. D. S.*, 1901, p. 310.
7. *A. C.*, p. 733 sq. ; *A. C.*, p. 733 ; grottes *di S. Maria, della madona di S. Venera*.
8. Ch. Diehl, *op. cit.*
9. Cavallari, *Appendice della topographia archeologica di Siracusa*, 1891, p. 61.
10. *B. O.*, p. 624 ; *A. C.*, p. 734, grotte *di S. Philippo*.
11. *B. A. C.*, 1880, p. 108 ; *B. O.*, p. 576 ; *A. C.*, p. 543.
12. *B. A. C.*, 1865, p. 24 ; *A. C.*, p. 634.
13. Hübsch, *op. cit.*, n. 95.
14. V. Schultze, *Die Katakomben von St-Gennaro*, in-8°, Iéna, 1877 ; *Sc. K.*, p. 304 sq. ; Lorenzo Giustiniani, *Memorie sulle scovrimento di un antico sepolcreto greco-romano*, 2e édit., Napoli, 1814, p. 10 sq. ; Gioacchino Tagliatela, *Di un imagine di S. Protasio*, Napoli, 1874 ; *B. A. C.*, 1865, p. 56, 62 ; 1867, p. 72-74 ; 1871, p. 37 sq., 155-158 ; 1877, p. 154 ; 1880, p. 89 ; 1881, p. 103, 110 ; 1883, p. 85 sq. ; 1887, p. 122 sq. ; *A. C.*, p. 697 : *cimit. dei SS. Agrippino e Gennaro* ; p. 704 : *C. di S. Severo* ; p. 705 : *C. di S. Gaudioso e S. Maria della Sanità* ; p. 707 : *c. di S. Efebio o S. Efrem vecchio* ; Kraus, *Real-Encyclopädie*, t. II, p. 130-134, avec la bibliographie ancienne ; Scherillo, *Archeologia sacra*, Napoli, 1875, t. I ; L. Lefort, *Chronol. des peint. des catac. de Rome*, in-12, Paris, 1895, p. 108 ; *M. A. H.*, 1883, t. III, p. 67 sq., parlent de sept catacombes dont la plus ancienne serait celle de S. Vito qui eut pour noyau le tombeau de l'évêque Maro à la fin du IIe siècle ; Pellicia, *De cœmeterio sive catacumba Neapolitana*, dans *De christ. eccles. politia*, in-8°, Vercellis, 1785, t. IV, p. 1-183 ; cf. t. III, p. 321, sq. ; Ch. F. Bellermann, *Ueber die ältesten christlichen Begräbnisstätten und besonders*

S. Sévère, S. Ephèbe, *Della vita* ou de *S. Vitus*. — Églises *S. Giovanni in fonte* et S. Restitute. — Mosaïque [1].

Narni. — Cimetière [2].

Naro. — Cimetière [3].

Nazzano (Via Flaminia). — Catacombe *dei Sepernates* [4].

Nemi. — Catacombes [5].

Nepi. — Catacombes de Sabinilla. — Grottes [6] = Cimet. des SS. Ptolémée et Romain [7].

Nocera. — Baptistère *di S. Maria Maggiore* [8].

Nola. — Baptistère de Saint-Félix [9]. — Cimetière [10].

Nonne Ligora. — Hypogée [11].

Olbia, Sardaigne. — Cimetière [12].

Ostie (Via Ostiensis). — Église constantinienne des SS. Pierre et Paul. — Tombeaux [13]. — Catac. (?) Saint-Cyriaque.

Otrante. — Chapelle souterraine avec peintures, au village de Vaste, près d'Otrante [14].

Otricoli. — Hypogée [15]. — Cimetière *S. Medico*.

Pachino. — Cimetière [16].

Padoue. — Cimetière [17] *dei SS. Martiri*.

Paganica. — Catacombe aux environs [18].

Palestrina (= *Praeneste*). — Tombeaux et basilique de S. Agapit [19].

die Katakomben zu Neapel mit ihrer Wandgemalden, in-8° Hamburg, 1839 : Andr. di Jorio, *Guida per le catacombe di S.-Gennaro dei Poveri*, in-8°, Napoli, 1839 ; G. Sanchez, *La Campania sotterranea*, in-8°, Napoli, 1833 ; G. A. Galante, *Relazione sulle catacombe di S.-Gennaro*, dans *Rendi Conti della reale Accad. di Napoli*, 1900, t. XIV, mai-décembre.

1. A. Galante, *Guida sacra della città di Napoli*, in-12, Napoli, 1873 ; *N. B. A. C.*, 1900, p. 99 sq.
2. *A. C.*, p. 647 : *B. A. C.*, 1871, p. 83.
3. *A. C.*, p. 735 ; *B. A. C.*, 1875, p. 83 ; *Sc. K.*, p. 294.
4. *B. A. C.*, 1874, p. 113, 159 : 1883, p. 125-127 : *A. C.*, p. 625.
5. *Voce della Verità*, 1884, n. 44 ; *A. C.*, p. 590.
6. *B. A. C.*, 1874, p. 113 ; *R. Q. S.*, 1893, p. 84 ; *B. O.*, p. 579-581 ; *A. C.*, p. 635.
7. *Sc. K.*, p. 218
8. *Sc. K.*, p. 204 ; *B. A. C.*, 1871, p. 61 ; 1875, p. 24 sq.
9. *A. C.*, p. 711 : *Bell.*, p. 12, 114.
10. *Sc. K.*, p. 294.
11. *A. C.*, p. 794.
12. Ciampini, *De sacris aedificiis a Constantino Magno constructis, synopsis historica*, p. 139 sq. ; *B. A. C.*, 1864, p. 40 ; 1866, p. 44.
13. *B. A C.*, 1869, p. 62 sq. 72 ; *A. C.*, p. 598.
14. Ch. Diehl, *op. cit.*
15. *B. A. C.*, 1871, p. 83 ; *A. C.*, p. 620 ; *B. O.*, p. 586-589.
16. *A. C.*, p. 728.
17. *B. O.*, p. 597 : *A. C.*, p. 684.
18. Signorini, *La diocesi di Aquila*, p. 288.
19. Marucchi, *Éléments d'arch.*, t. II, p. 410 sq. ; *B. A. C.*, 1883, p. 88 sq. ; *N. B. A. C.*, 1898, p. 43 sq., 97 sq. ; 1899, p. 225-244 ; 1900, p. 68 sq. ; Sconamiglio, *Della primitiva*

Palerme. — Catacombes [1].
Pavie. — Cimetière [2].
Pentima (= *Samnium*). — Cimetière [3].
Porto (Via Portuensis). — Cimetière (?) [4]. — Basilique d'Hippolyte et de Sainte-Marie, Xenodochium de Pammachius [5].
Portogruaro (= *Jul. Concordia*). — Cimetière [6].
Pozzuoli. — Catacombe [7] *di S. Proculo.*
Prata. — Nombreux hypogées [8].
Privernum. — Catacombe ? [9]. — Cimetière *dei SS. Asterio, Giulio e Montaniano* [10].
Raguse. — Cimetière [11]. — Catacombe [12].
Ravenne. — Cimetière, près de *San Apollinare in Classe* [13].
— Églises, etc.
Rignano (via Flaminia). — Catacombe de S. Theodora [14].
Rimini. — Cimetière-basilique (?) des SS. Abundius et Abundantius [15].

basilica del S. Martire Agapito, 1865 ; O. Marucchi, *Guida archeologica dell' antica Preneste*, 1885 ; Le même, *S. Agapito Prenestino*, 1898 ; *A.C.*, p. 563 ; *Il martire S. Agapito Prenestino e le sue Memorie locali*, dans *Giornale arcadico*, série III, t. I, p. 97-113.

1. Vicenzo di Giovanni. *La topographia antica di Palermo*, 1890, p. 133-169. *A.C.*, p. 732 : *cripta di beati Paoli* ; p. 729 : *cimit. di S. Maria de Cripta* ; p. 729 : *cim. presso porta Ossuna* ; p. 730 : *cim. presso S. Michele* ; p. 732 : *cim. presso porta di Mazara* ; *Sc.K.*, p. 298 ; F. X. Kraus, *Real-Encyklopädie der christlichen Alterthümer*, Freiburg, t. II, p. 134, n. 36.
2. *B.A.C.*, 1876. p. 77 sq. ; C. Prelini, dans *Almanacco sacro*, 1876 ; G. B. Lugari, *San Siro. il primo vescovo di Pavia*, Roma, 1895.
3. *N.D.S.*, 1903, p. 581.
4. *B.A.C.*, 1866 ; p. 44, 48 ; 1868, p. 33-44 ; p. 77-87 ; *A.C.*, p. 611-615 ; *Cimet. di Capo due Rami*, *A. C.*, p. 609 ; Nibby, *Analisi storico-topografico-antiquaria della carta dei dintorni di Roma*, 2e édit. Roma, 1848, p. 607.
5. *B.A.C.*, 1866, p. 49, 170 sq.
6. *B.I.C.A.*, 1873, p. 52-63 ; 1874, p. 18-47 ; 1875, p. 104-125 ; *B.A.C.*, 1873, p. 80-82 ; 1874, p. 133-144 ; 1879, p. 27-29 ; *C.I.L.*, t. V, n. 8721-8781 ; *Archivio veneto*, t. III, 1873, p. 49-67 ; t. IV, 1874, p. 276-300 ; Kaibel, *Inscript. graec.*, n. 2324-2336 ; *Dictionn.*, t. I, fig. 297 ; *A.C.*, p. 685.
7. *B.O.*, p. 609 ; *A.C.*, p. 708.
8. Gioacchino Tagliatela, *Dell' antica basilica e della catacomba di Prata*, dans *Arch. stor. per le prov. Napolitane*, t. III, 1878, p. 129-144 ; *B.A.C.*, 1880, p. 86 sq. ; *Sc.K.*, p. 301-303.
9. *B.A.C.*, 1878, p. 85-99 ; *C.I.L.*, t. X, n. 6460.
10. *A.C.*, p. 692.
11. *A.C.*, p. 728.
12. Filippo Pennavaria, *Ricordi archeologici e paletnologici*, Palermo, 1891 ; *B.S.D.*, 1901, p. 85-99.
13. *B.A.C.*, 1879, p. 98-117. Voir *Dictionn.*, t. I, au mot *Ariens* ; au mot *Ravenne* ; *A.C.*, p. 682.
14. *B.O.*, p. 577 ; De Rossi, *Inscript.*, t. I, n. 55 etc. ; *B.A.C.*, 1874, p. 133, 159 ; 1880, p. 69-71 ; 1881, p. 119 sq. ; 1883, p. 134-159 ; *N.B.A.C.*, 1898, p. 43 ; *C.I.L.*, t. XI, n. 4028-4075 ; *A.C.*, p. 631 ; *M.E.A.*, t. II, p. 407 ; *R.Q.S.*, 1903, t. XVII, p. 86.
15. *N.B.*, 1903, p. 8 ; *B.A.C.*, 1864, p. 14.

Rocca antica. — Église ruinée [1]. — Grotte au *monte Taucia*.
Selinonte. — Cimetière [2].
Sessa Arunca. — Catacombes [3].
Sordini. — Trois hypogées près de la villa Ste Faustine [4].
Soriano (= *Cimino*). — Catacombe de S. Eutychius [5].
Sorrente. — Catacombe (époque plus récente) [6].
Sorrina nuova. — Catacombes [7].
Sortino, près de Pantelico. — Catacombe [8].
Spolète. — Basilique *S. Agostino del Crocifisso*, S. Michel, S. Pierre [9]. — Tombeaux *sub divo* [10].
Subiaco. — Cimetière *ad aquas altas*, près de Subiaco [11].
Sutri. — Catacombes et grottes [12]. — Cimetière *S. Giovenale*.
Syracuse. — Catacombes [13]. — Hypogées [14]. — Églises byzantines [15].
Tarente. — Église. — Cathédrale. — Grotte d'Apollo-Helios avec peintures byzantines. — Grotte *dei santi Eremiti*. — Grottes [16].
Tarquinia. — Nécropole [17].
Terni. — Catacombe de S. Valentin [18]. — Tombeaux *sub divo* [19]. — Cimetière *San Vitale* [20].

1. *B.A.C.*, 1864, p. 14.
2. *Ricordi di Selinonte cristiana*, Palermo, 1882 ; *A.S.S.*, nouv. sér., t. VII, Palerme, 1883, p. 126-135 ; *A.C.*, p. 735 ; *N.D.S.*, 1885, p. 288-298.
3. *N.B.A.C.*, 1897, p. 140 sq. A. di Lella, *Contribute alla storia dell'arte medievale nella Bassa Italia. L'antica basilica cristiana di Sessa Arunca ed i suoi monumenti*, in-8°, Canino, 1901.
4. *Conventus alter de archeologia christiana Romae habendus, Commentar. authenticus*, Romae, 1900, p. 179.
5. Germano, *Memorie storiche sopra S. Eutizio di Ferento ed il suo santuario*, Roma, 1883 ; Le même, *Memorie archeologiche e critiche sopra gli atti e il cimitero di S. Eutizio di Ferento*, Roma, 1886 ; *B. C.A*, 1882, p. 160 ; *A.C.*, p. 647 ; *B.O.*, p. 591.
6. *B.A.C.*, 1879, p. 37 ; *A.C.*, p. 714.
7. *B.A.C.*, 1874, p. 85 ; Fr. Orioli, *Viterbo e il suo territorio*, Roma, 1849, p. 13, 34 sq. ; *A.C.*, p. 663.
8. *B.A.C.*, 1875, p. 82.
9. *B.A.C.*, 1871, p. 94-114 ; *B.O.*, p. 593.
10. *B. A. C.*, 1871, p. 88, 94-114 ; *B. O.*, p. 593 sq. ; *A. C.*, p. 642 : *cimit. di SS. Gregorio ed Abbondanza*, p. 644 ; *cimit. nella chiesa dei SS. Apostoli*.
11. *B.A.C.*, 1881, p. 108 ; *A.C.*, p. 619.
12. *B.A.C.*, 1865, p. 28 ; Hübsch, *op. cit.*, n. 7 ; *R.Q.S.*, 1902, p. 244 ; *B.O.*, p. 581 ; *A.C.*, p. 627.
13. *N.D.S.*, 1891 ; *B. O.*, p. 628 ; *A.C.*, p. 720 ; *catac. di S. Giovanni* ; p. 727, *cimit. di S. Lucia*.
14. Voir Sicile.
15. Orsi, dans *B. Z.*, t. VIII.
16. Ch. Diehl, *Mél. d'archéol.*, Paris, 1891.
17. *B.A.C.*, 1874, p. 29 sq., 111 sq.
18. *B.A.C.*, 1874, pp. 85, 94, 121 ; *A.C.*, p. 638 ; *B.O.*, p. 593.
19. *B.A.C.*, 1871, pp. 85-87, 94, 121 ; 1880, p. 58 ; *R.Q.S.*, 1889, p. 25 sq.
20. *A.C.*, p. 640.

Tharros, Sardaigne. — Église [1].
Tivoli, *Madonna della Tosse* [2].
Torcello. — Dôme [3].
Trasacco. — Cimetière [4] *di S. Cesidio*.
Tropea, Calabre. — Cimetière [5].
Tusculum (via Latina). — Cimetière (Basilique) [6].
Valmontone. — Catacombe et grottes aux environs [7].
Velletri. — Catacombe [8].
Venise. — Basilique de *S. Giacometto di Rialto* [9].
Venose, Apulie. — Catacombes.
Verone. — Basilique *S. Lorenzo* [10].
Ad Vigesimum (près Capena). — Cimetière [11].
Vindena, Ombrie. — Tombeaux *sub divo* [12], *Area Vindiciani* [13].
Viterbo. — *Grotta di Riello* [14].
S. Vittorino. — Cimetière [15].
Vulci. — Catacombes [16].

MALTE

L'Abazio. — Catacombe [17].

1. *B. A. C.*, 1873, p. 129, 139 ; *A. C.*, p. 740.
2. Hirt, *Gesch. d. Baukunst*, t. II, p. 592.
3. Hübsch, *op. cit.*, n. 92.
4. *A. C.*, p. 693.
5. *B. A. C.*, 1877, p. 85-95, 143 ; *N. B. A. C.*, 1900, p. 271-273 ; *A. C.*, p. 716.
6. *B. A. C.*, 1872, 85-181 ; 145 sq. ; 1873, p. 109, 153-155 : Cozza Luzzi, *Raccolta di Grotta-Ferrata*, n. 7.
7. *B. A. C.*, 1873, p. 109 sq., *B. O.*, p. 566 : *A. C.*, p. 574 ; Bibl. Doria, Scaffale B. O., n. 19, int. I, t. V, p. 163 ; *Dissertazione sopra il sito dell antico e moderno Labico*, etc., di Carlo de Romains da Valmontone, 1789.
8. *B. A. C.*, 1873, p. 107 sq. 115 ; *A. C.*, p. 593.
9. Hübsch, *op. cit.*, n. 92.
10. Hübsch, *op. cit.*, n. 91.
11. *B. A. C.*, 1883, p. 115 sq. ; *A. C.*, p. 622.
12. *B. A. C.*, 1871, p. 93.
13. *A. C.*, p. 646 : *B. A. C.*, 1871, p. 92 ; 1867, p. 71.
14. Orioli, *Viterbo*, Roma, 1849, p. 32 ; *A. C.*, p. 653 : *cimit. del Salvatore di Rovello presso Viterbo*.
15. *A. C.*, p. 687.
16. *B. A. C.*, 1874, p. 84 sq. 112-114 ; 1887, p. 107 ; *B. I. C. A.*, 1835, p. 177-180 *A. C.*, p. 647.
17. Giov. Franc. Abela, *Della descrizione di Malta*, in-4°, Malta, 1647, p. 48 ; edit. Giovannantonio Ciantar, Malta, 1772, t. I, p. 166-200 : *B. O.*, p. 631-633 ; Onorato Bres, *Malta illustrata*, Roma, 1816, p. 440-451 ; G. Percy Badger, *Description of Malta and Gozo*, Malta, 1838, p. 255-260 ; Gatt. Said, *La grotta di S. Paolo*, Malta, 1863 ; A. A. Caruana, *Recent discoveries at Notabile*, Malta, 1881, p. 18 ; Le même, *Report on the phenician and roman antiquities in the group of the islands of Malta*, Malta, 1882, p. 104-112 ; Alb. Mayr. *Zur Geschichte der älteren christlichen*

S. Agata. — Catacombe.
S. Cataldo. — Catacombe.
S. Maria della Grotta. — Catacombe.
S. Maria della Virtù. — Catacombe.
S. Paolo. — Catacombe.
S. Venera. — Catacombe.

MÉSOPOTAMIE

Dara (= *Anastasiopolis*). — Cimetière souterrain [1].
Edessa (= *Urfa*). — Tombeaux dans le roc, tombeau de S. Éphrem. — Couvent de S. Jacques [2].
Harrân. — Église [3].
Nisibe. — Basilique de S. Jacques [4].
Wiran-schehr (= *Constantina*). — Nécropole *sub divo* et église [5].

PALESTINE ET ARABIE

Abou-Gosch. — Basilique [6].
Aboud. — Église [7].

Kirche von Malta, dans *Historisches Jahrbuch des Görresgesellschaft*, t. XVII, 1896, p. 475-482 ; G. Stuhlfauth, *Bemerkungen von einer christlich-archäologischen Studienreise nach Malta und Nord-Afrika*, dans *Mittheilungen des archäolog. Instituts in Rom.*, t. XIII, 1898, p. 275-281 ; A. A. Caruana, *El-Gherien-tal-Liebru, Malta. A hypogaeum discoverd in july, explored and described in october 1884*, Malta, 1884 ; *The crypt of Saint-Agatha in Hal-Bajada district*, Malta, 1899 ; *Ancient pottery from the ancient pagan tombs and christian cemeteries in the islands of Malta*, in-4°, Malta, 1899 ; *San-Publio protovescovo della chiesa di Malta e martire, Monographia critica*, in-8°, Malta, 1899 ; Alb. Mayr, *Die altchristlichen Begräbnisstätten auf Malta*, dans *R.Q.S.*, 1901, p. 216-244, 352-385 ; *A.C.*, p. 738-740. M. A. M. Mizzi, *L'abitazione di campagna di San Publio, protovescove di Malta, Ricerche archeologiche e memorie storiche*, in-8°, Roma, 1900.

1. E. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, in-8°, Leipzig, 1883, p. 396.
2. *Id.*, p. 201 sq. ; *Zeitschrift d. deutsch.-morgenländischen Gesellschaft*, 1882, t. XXXVI, p. 142-167 ; *S.K.A.*, p. 118, 161, 217.
3. E. Sachau, *op. cit.*, p. 219 sq.
4. E. Sachau, *op. cit.*, p. 392 sq.
5. K. Humann et O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nord Syrien*, in-8° Berlin, 1890, p. 403 sq. ; W. Ainsworth, *Notes taken on a journal from Constantinopel to Mósul in 1839-1840*, dans *The journal of the royal geographical Society of London*, 1891, t. X, p. 522 sq. ; V. Chapot, *Antiquités de la Syrie du Nord*, dans *B.C.H.*, 1902, t. XXVI, p. 201. C'est une ville avec ses rues droites se coupant à angle droit. Les tombeaux de basalte s'élèvent à une faible hauteur. Les lits funéraires, au-dessus desquels la paroi des murs est entaillée en *arcosolium*, forment des couchettes fort convenables. *S.K.A.*, p. 96, 155, 185, 229.
6. *R.B.*, t. II, 1893, p. 41-44.
7. *R.B.*, t. II, 1893, p. 210.

Aïn-Karim. — Église [1].
Amwâs-Nikopolis. — Basilique [2].
Beit Gibrîn (= *Eleuthéropolis*). — Graffites dans une grotte [3].
Bethlehem. — Tombeaux [4]. — Église de la Nativité [5].
Chefâ 'Amer. — Deux tombeaux dans le roc [6].
Der-el-Musallabe. — Couvent.
Der Mar Johanna. — Couvent de Jean.
Djebel Karantel. — Ermitage.
Djeras (= *Gerasa*). — Quatre basiliques [7].
El-Aoudjeh. — Église [8].
El-Kusefe. — Église ruinée [9].
Djebel Mousa. — Église [10].
Emmaus (= *Nicopolis*). — Église ruinée [11].
Es-Salt. — Mausolée [12].
Garizim. — Fondations d'une église.
Gaza — Basilique. — Église S. Serge [13].
Haïfa. — Chambres funéraires [14].
Hébron. — Cimetière. — Église byzantine [15].
Jéricho. — Église de la Theotocos et Xenodochium [16].
Jérusalem. — Comme pour les autres grandes villes anciennes, nous renvoyons à la monographie du *Dictionnaire* [17].
Kefr-Kenna (= *Cana*). — Mosaïque d'une église constantinienne (?) [18].
Madaba. — Douze sanctuaires chrétiens. — Mosaïque [19].

1. *R.B.*, t. II, 1893, p. 212 sq.
2. *R. B.*, t. XII, 1903, p. 571-599.
3. *A.C.I.*, p. 189-191.
4. *B.O.*, p. 617.
5. Ciampini, *De aedificiis Constantinianis*, p. 150 : *B.A.C.*, 1872, p. 139.
6. H. Swoboda, *Die alt-palästinensischen Felsengräber und die Katakomben*, dans *R. Q. S.*, t. IV, 1890, p. 321 sq. ; *R. B.*, t. II, 1893, p. 206-207 ; P. Jullien, dans les *Missions catholiques*, 1889, p. 381.
7. *Zeitschrift de Palästinaverein*, 1903, p. 109-177.
8. *R.B.*, t. XI, 1897, p. 614-615.
9. *M.P. V* et *N.P. V.*, 1895, p. 37 sq.
10. *R.B.*, t. VI, 1897, p. 119.
11. *R.B.*, t. I, 1892, p. 80-99 ; t. II, 1893, p. 26-41.
12. *Z. P. V.*, 1895, p. 69 sq.
13. Hübsch, n. 84, 86.
14. *Z. P. V.*, 1890, 175 sq.
15. *Z. P. V.*, 1894, p. 238 sq.
16. De Vogüé, *Les églises de Terre-Sainte*, in-4°, Paris, 1860.
17. *B. O.*, p. 618 : cimet. sur le mont de la Quarantaine ; p. 619 : aux environs de Jérusalem ; p. 619 : à Haceldama.
18. *Palest. Explorat. Fund*, 1901, p. 374 sq. ; 1902, p. 132 sq.
19. *N. B. A. C.*, 1901, p. 145 sq. : 1902, p. 184-185 ; A. Jacoby, *Das Mosaïk von Madaba*, in-8°, Leipzig, 1902 ; *R. B.*, t. I, 1892, p. 617-544 ; t. V, 1896, p. 263 ; t VI, 1897, p. 165 sq., 649 sq. ; t. XI, 1902, p. 599.

Mambra (val de). — Église constantinienne [1].
Mar Saba. — Laure de S. Euthymius.
Naplouse. — Crypte [2].
Nazareth. — Crypte. — Tombeaux. — Basilique [3].
Nebi Samuel. — Couvent de S. Samuel.
Odroh. — Église [4].
Oumm-er-Rous. — Église [5].
Petra. — Chambre dans le roc avec niche pour l'autel.
Sinaï, Mont. — Église du buisson, de Sainte-Catherine [6].
Sébaste. — Église Saint-Jean (= Mosquée).
Su Mazen, Συκομάζων. — Traces d'édifices [7].
Tabouneh. — Églises [8].
Thabor. — Trois églises.
Taïbeh (= *Ephrata*). — Église Saint-Georges [9].
Tell Houm (= *Capharnaüm*). — Église.
Mejdel-Yaba. — Martyrium [10].
Yadoudeh. — Église [11].

ROME (CIMETIÈRES [12])

Via Appia.

Coem. Callixti [13] (à 1.450 mètres de la ville).

1. Ciampini, *op. cit.*, p. 163.
2. *R.B.*, t. II, 1893, p. 242 sq. ; t. IV, 1895, p. 620.
3. *N.B.A.C.*, 1901, p. 149-151 ; *R.B.*, t. II, 1893, p. 228 ; *Dictionn.*, t. I, col. 2246 fig. 760.
4. *R.B.*, t. VII, 1898, p. 446.
5. *R.B.*, t. VII, 1897, p. 596 ; t. VIII, 1899, p. 452.
6. *R.B.*, t. II, 1893, p. 633 sq. ; t. VI, 1897, p. 109 sq. ; Kondakof, *Voyage au Sinaï* Odessa, 1882.
7. *Palest. Explor. Fund*, 1902, p. 262.
8. *R.B.*, t. V, 1896, p. 630-641.
9. *A.C.I.*, p. 191.
10. *R.B.*, t. II, 1893, p. 211.
11. *R.B.*, t. XII, 1903, p. 434 sq.
12. Les cimetières chrétiens de Rome forment deux zones principales. La première comprend les cimetières situés à une distance inférieure à 3 milles depuis le mur d'Aurélien, la deuxième comprend les cimetières répartis entre le 3e et le 30e mille. Ces derniers devaient porter le titre de « suburbicaires », mais en réalité, un certain nombre d'entre eux situés à proximité des cimetières urbains sont classés avec ceux-ci. Cf. *R.S.*, t. I, p. 175-183, 207 sq. ; *Analysis geologica*, p. 42 sq. ; *B.A.C.*, 1869, p. 65 ; 1873, p. 84 ; *N.B.A.C.*, 1897, p. 255-279 ; 1900, p. 321-336, pl. XI-XII ; Rampolla del Tindaro, *Di un catalogo cimiteriale romano*, Roma, 1900 ; A. Urbain, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom am Anfang des V. Jahrhunderts*, in-8°, Leipzig, 101.
13. *R.S.*, t. I, description de la partie la plus ancienne du cimetière ; t. II, centres historiques des papes, de sainte Cécile et de saint Eusèbe ; t. III, autres régions ; *Z.K.G.*, 1888, p. 1-66 ; P. A. Kirsch, *Die heilige Cäcilia*, in-8°, Freiburg, 1901 ; Nortet, *Les catac. de S. Calliste*, 1887 ; *M.E.A.*, t. II, p. 135-175 ; *R.Q.S.*, 1901, p. 50-69 (avec l'arénaire d'Hippolyte).

Coem. Balbinae [1].
Coem. Praetextati [2] (1.600 mètres).
Coem. Sebastiani [3] (*ad Catacumbas*) (2.150 mètres).
Coem. Soteris [4].

Via Ardeatina.

Coem. Domitillae, Nerei et Achillei ad S. Petronillam [5] (1.400 m.).
Coem. Marci et Marcelliani [6] *et Damasi.*
Coem. di Nunziatella [7] (VIe millle).
Deux catacombes perdues [8].
Coem. S. Feliculae [9] (VIIe mille).

1. *B.R.S.*, p. 191 ; *B.A.C.*, 1867, p. 1-5 ; 1872, p. 49 ; *M.E.A.*, t. II, p. 166 ; *N.B.A.C.*, 1903, p. 14.

2. M. Armellini, *Scoperta d'un graffito storico nel cemeterio di Pretestato sulla via Appia*, Roma, 1874 ; *B.A.C.*, 1863, p. 1-6, 16-22, 32, 42, 75, 90 sq. ; 1864, p. 60 ; 1865, p. 24. 36, 41, 97 ; 1866, p. 16, 36 ; 1867, p. 1, 3, 23, 81, 88 ; 1868, p. 91 ; 1870, p. 42-48, 61 ; 1871, p. 149 sq. ; 1872, p. 31 sq., 45-80, 134 sq. ; 1874, p. 35-37 ; 1875, p. 28, 64 sq. ; 1877, p. 23 ; 1878, p. 46 ; 1882, p. 56, 128 ; 1884-1885, p. 12 sq. 98, 155 sq. ; *N.B.A.C.*. 1895, p. 172-180 ; 1897, p. 142 sq. ; 1898, p. 56 sq., 151 sq., 154, 209-211, 231 ; *R.Q.S.*, 1887, p. 148, 346-353 ; 1891, p. 193 ; 1892, p. 277 ; 1894, p. 113 ; 1896, p. 247 sq. ; 1898, p. 284 sq. ; 1900, p. 303 ; 1901, p. 264-265 ; *M.E.A.*, t. II, p. 189-198.

3. A. de Waal, *Des Apostelfürsten Petrus glorreiche Ruhestätte*, Regensburg, 1871 ; Le même, *Die Apostelgruft* ad Catacumbas *an der* Via Appia, in-8°, Roma, 1894 ; Lugari, *Le catacombe ossia il sepolcro apostolico dell' Appia*, in-4°, Roma, 1888 ; Marchi, *I monumenti delle arti cristiane primitive*, 1844, p. 199-220 ; O. Marucchi, *Di un ipogeo recentemente scoperto nel cimitero di S. Sebastiano*, Roma, 1878 ; *Le memorie dei SS. Apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma con alcune notizie sul cimitero apostolico di Priscilla*, Roma, 1894 ; *Descrizione delle Catacombe di S. Sebastiano, publicata in occasione del III Centenario di S. Filippo Neri*, Roma, 1895 ; *B.A.C.*, 1863, p. 1 ; 1872, p. 47, 57, 99 ; 1877, p. 62, 141-147 ; 1878, p. 46, 58 ; 1880, p. 98 ; 1881, p. 18 ; 1882, p. 168 ; 1886, p. 12-14 ; 29-33 ; 1888, p. 81, 84 sq. ; 1892, p. 181-183 ; 275-309 ; 1894 ; p. 337-340 ; 1895, p. 111-117, 409-461 ; 1896, p. 238 sq. ; 1897, p. 209 sq. ; 1899, p. 328-330, 1900, p. 307 sq.

4. *R.S.*, t. III, p. 4-192 ; *M.E.A.*, t. II, p. 155 sq.

5. *B.A.C.*, 1865, p. 11, 17-25, 33-47 ; 1866, p. 95 ; 1867, p. 44 ; 1868, p. 91 ; 1873, p. 160 sq. ; 1874, p. 5-35 ; 68-75 ; 122-125 ; 1875, p. 5-77 ; 1877, p. 50, 128-135 ; 1878, p. 46, 125-135 ; 1879, p. 5-20, 25, 91-95, 117-141, 157-160, 165 ; 1880, p. 40-69, 88, 97, 169-171 ; 1881, p. 57-74, 106, 115, 126, 163 sq. ; 1882, p. 98, 163 sq., 170 ; 1883, p. 78 ; 1884-1885, p. 13, 34, 41, 43, 91 sq., 129 sq., 135, 138 sq. ; 1886, p. 136, 152 ; 1887, p. 30-40, 45 sq., 52-55, 135 ; 1888-1889, p. 8 sq. ; 18, 25, 74, 79 sq., 146-153 ; 1894, p. 124 ; *N.B.A.C.*. 1897, p. 125-129, 138, 185, 187-200 ; 1898, p. 27, 31-42, 151, 171, 232-237 ; 1899, p. 5-19, 21-41, 92 sq. ; 98 sq., 279, 282 ; 1900, p. 73-80 ; 1901, p. 57-58, 233-255 ; 1903, p. 43-58 ; *R.Q.S.*, 1887, p. 20-40, 126-130 ; 1889, p. 290-292 ; 1894, p. 113 sq. ; 1896 p. 346 sq., 349 ; 1897, p. 210 ; 1898, p. 280-283 ; 1900, p. 219 ; 1902, p. 259-260 ; *M.E.A.*, t. II, p. 102-134 ; le tome IV de a *Roma sotterranea* sera consacré au cimetière de Domitille.

6. *N.B.A.C.*, 1903, p. 278, 315-319 ; 1904, p. 247-248 ; *R.Q.S.*, 1902, p. 364-367 ; 1903, p. 72-75.

7. *B.A.C.*, 1877, p. 136-141 ; 1879, p. 27 ; 1882, p. 168-170 ; 1892, p. 28 sq. ; *M.E.A.*, t. II, p. 409 ; *A.C.*, p. 594, à un mille du cimet. de Domitille.

8. *B.R.S.*, p. 283 ; *B.O.*, p. 552 ; *A.C.*, p. 596.

9. *B.A.C.*, 1877, p. 140-141 ; *M.E.A.*, t. II, p. 254, 409 ; *A.C.*, p. 596.

Coem. di Gianicolo [1], *presso S. Onofrio(—anonimo)*.

Via Ostiensis.

Coem. Commodillae ad SS. Felicem et Adauctum [2] (1.300 mètres).
Coem. Pauli in praedio Lucinae [3] (sous l'abside de Saint-Paul-hors-les-murs).
Coem. Theclae [4] (2.350 mètres).
Tombeau de S. Timothée [5] (1.500 mètres).
Coem. S. Zenoni ad S. Anastasium ad Aquas Salvias [6].
Coem. S. Cyriaci [7] (VIIe mille).
Coem. al ponticello di S. Paolo [8] (IIIe mille).
Coem. Martinae et Priscae [9] (X^e^ mille).

Via Portuensis.

Coem. S. Felicis ou *ad insalatos* (= *ad infulatos*) [10].
Coem. Generosae ad Sextum Philippi [11] (6.400 mètres).
Coem. Pontiani ad Ursum pileatum [12] (1.050 mètres).

Via Aurelia.

Coem. Octavillae ou *Pancratii* [13] (570-700 mètres).

1. *N.B.A.C.*, 1898, p. 232; 1902, p. 254-258; *R.Q.S.*, 1898, p. 287.

2. *Anal. bolland.*, t. XVI, 1897, p. 17 sq.; *B.A.C.*, 1877, p. 19; 1878, p. 46; 1884-1885, p. 113; 1894, p. 36; *N.B.A.C.*, 1897, p. 138 sq.; 1898, p. 61-76; 1904, p. 41-184, 237-246, 250 sq.; *R.Q.S.*, 1889, p. 347; 1897, p. 209, 243-245; 1902, p. 259-260; 1904, p. 40-41; *B.O.*, p. 543; *M.E.A.*, t. II, p. 90-94.

3. *B.A.C.*, 1872, p. 159 sq.; *N.B.A.C.*, 1898, p. 69-76; *Z.K.G.*, 1885 sq.; H. Grisar, *Le tombe apostoliche di Roma*, in-4°, Roma, 1892; C. Erbes, *Die Todestage der Apostel Paulus und Petrus und ihre römischen Denkmäler*, in-8°, Leipzig, 1899; Stevenson, *Osservazioni sulla topografia della via Ostiense e sul cimetero ove fu sepolto l'apostolo S. Paolo*, dans *N.B.A.C.*, 1897, p. 283-321; *M.E.A.*, t. II, p. 77-90; *N.D.S.*, 1898, p. 452; Nicolo, *Inscr. antic. basil. S. Pauli*, Romae, 1654.

4. *R.Q.S.*, 1889, p. 343-353; *M.E.A.*, t. II, p. 95-99.

5. *B.A.C.*, 1872, p. 159 sq., *N.B.A.C.*, 1898, p. 61-76; *M.E.A.*, t. II, p. 94-95; cf. *B.O.*, p. 543.

6. *B.A.C.*, 1869, p. 88; 1871, p. 74; *R.Q.S.*, 1888, p. 242.

7. *B.O.*, p. 549; *B.A.C.*, 1869, p. 68 sq., *M.E.A.*, t. II, p. 100; *B.R.S.*, p. 233.

8. *B.A.C.*, 1869, p. 83; d'Aiguebelle, *L'abbaye des Trois-Fontaines*, Lyon, 1869.

9. *M.E.A.*, t. II, p. 109.

10. *B.O*, p. 540; *R.S.*, t. I, p. 131; *B.A.C.*, 1878, p. 46; 1884-1885, p. 155, 167; *N.B.A.C.*, 1899, p. 77-79; *M.E.A.*, t. II, p. 67.

11. *R.S.*, t. III, p. 648-697; *B.A.C.*, 1866, p. 44; 1868, p. 25, 31, 48, 84; 1869, p. 1-16; 1874, p. 131; *M.E.A.*, t. II, p. 67-74; *N.B.A.C.*, 1900, p. 121-126; 1901, p. 296; *A.C.*, p. 603.

12. *B.A.C.*, 1867, p. 30, 76; 1869, p. 72; 1878, p. 46; 1880, p. 118; *N.B.A.C.*, 1903, p. 279; L. Perret, *Les catac. de Rome*, t. III, pl. 53, p. 49-59; *M.E.A.*, t. II, p. 60-67; Marchi, *I monum. delle arti crist. primit.*, p. 17-32, 220-225; *R.Q.S.*, 1896, p. 343, 379 sq.

13. *B.A.C.*, 1881, p. 104; *R.Q.S.*, 1898, p. 287-288; *M.E.A.*, t. II, p. 49-52.

Coem. Processi et Martiniani ou *S. Agathae ad Girulum*[1] (1.250 mètres).
Coem. duorum Felix[2] (1.900 mètres).
Coem. Calepodii ou *Callixti*[3] (2.458 mètres).

Via Cornelia.

Coem. Vaticani[4].
Coem. ad Nymphas Catabassi[5] (X^e mille).

Via Flaminia.

Coem. Valentini[6] (1.500 mètres).
Coem. passata prima Porta[7] (XIIIe mille).

Via Salaria vetus.

Coem. in Vigna Galli[8] (800 mètres) *presso Al Leoncino.*
Coem Pamphili[9] (1.272 mètres).
Coem. Hermetis ou *Basillae*[10] (1.400 mètres).

1. *B.A.C.*, 1881, p. 104-106; *N.B.A.C.*, 1897, p. 139 sq.; 1898, p. 231, *R.Q.S.*, 1888, p. 15; 1897, p. 207-212; *M.E.A.*, t. II, p. 52-54.
2. *M.E.A.*, t. I, p. 54-56.
3. *B.A.C.*, 1866, p. 93 sq., 97; 1878, p. 46; 1881, p. 104-106; *M.E.A.*, t. II, p. 56-57.
4. *B.A.C.*, 1864, p. 49 sq.; 1870, p. 59; 1872, p. 19 sq.; 1876, p. 86; 1881, p. 111; *N.B.A.C.*, 1899, p. 113-118; *R.Q.S.*, 1887, p. 1-9; 1892, p. 283, 287; *Z.K.G.*, 1885, p. 1 sq.; O. Marucchi, *Le memorie dei ss. apostoli Pietro e Paolo in Roma*, in-8°, Roma, 1894; G.-B. Lugari, *Le lieu du crucifiement de saint Pierre*, in-4°, Tours, 1898; C. Erbes, *Die Todestage der Apostel Paulus und Petrus und ihre römische Denkmäler*, in-8° Leipzig, 1899; L. Duchesne, *Le Forum chrétien*, in-8°, Roma, 1899; cf. *B.O.*, p. 538 sq.
5. *B.O.*, p. 538; F. X. Kraus, *Real Encyclop.*, t. II, p. 112, n. 24; *A.C.*, p. 616.
6. Aringhi, *Roma subterr.*, l. IV, c. XLI; Bottari, *Scult. et pitt.*, t. III, p. 172, pl. CXCI-CXCIII; *B.A.C.*, 1876, p. 68 sq.; 1877, p. 58-60, 74-76; 1878, p. 59; 1888-1889, p. 78, 84, 94 sq.; 1890, p. 15 sq.; *N.B.A.C.*, 1897, p. 103 sq.; 1898, p. 151; *R.Q.S.*, 1887, p. 184; 1888, p. 299-302; 1889, p. 15-30, 114-133, 305-342; 1890, p. 149-152; 1892, p. 12, 20, 31 sq.; 1894, p. 16; 1898, p. 286; O. Marucchi, *La sepolcrale basilica di S. Valentino, sulla via Flaminia*, Roma, 1878; *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, in-8°, Roma, 1890; *M.E.A.*, t. II, p. 385-403.
7. *B.O.*, p. 577; Mai, *Script. veter. nova collectio*, in-4°, Romae, 1831, t. V, p. 458, n. 2; *A.C.*, p. 542.
8. *B.O.*, p. 575; *B.A.C.*, 1891, p. 58-59; *M.E.A.*, t. II, p. 369. Emplacement inconnu.
9. *B.A.C.*, 1863, p. 45; 1865, p. 1 sq.; 1894, p. 6; *R.Q.S.*, 1887, p. 135; *M.E.A.*, t. II, p. 369-370.
10. *B.R.S.*, l. III, c. LXI; Marchi, *I monumenti*, p. 237-272, pl. XLVII-XLVIII. Perret, *Les catac. de Rome*, t. III, pl. XXXII-LXXVI; *B.A.C.*, 1853, p. 87; 1865, p. 2; 1869, p. 9; 1870, p. 59; 1873, p. 51, 133 sq.; 1875, p. 29; 1877, p. 28, 73 sq.; 1878, p. 46; 1880, p. 96, 1882, p. 125; 1888-1889, p. 79 sq., 96; 1891, p. 13, 22; 1894, p. 5-35, 37 sq., p. 64 sq., p. 70-76, p. 106 sq.; p. 111-113, p. 115 sq., 118 sq., 122 sq.; *N.B.A.C.*, 1895, p. 11-16, 121 sq., 163, 165 sq.; 1896, p. 99-114, 154, 157; 1897, p. 113 sq., p. 116; 1898, p. 77, 93; 151, 157; 1901, p. 27-34; *R.Q.S.*, 1894, p. 138-144; 1900, p. 305; *Civiltà cattolica*, 21 mars 1891, annonçait que M. G. Bonavenia prépare une monographie et un plan détaillé du cimetière; *M.E.A.*, t. II, p. 370-382.

Coem. ad clivum cucumeris, ou *ad VII palumbas*, ou *ad caput S. Johannis* [1].
Coem [2]. ......?

Via Salaria nova.

Coem. Maximi ad S. Felicitatem [3] (750 mètres).
Coem. Thrasonis ad Saturninum [4] (1.050 mètres).
Coem. Hilariae ou *VII Virginum* [5].
Coem. Jordanorum ad S. Alexandrum [6] (1.500 mètres).
Coem. Novellae [7] (2.400 mètres).
Coem. Priscillae [8] (2.500 mètres).

Via Nomentana.

Coem. Nicomedis [9] (450 mètres).
Coem. Agnetis (2.100 mètres).

1. *B.A.C.*, 1865, p. 2; 1878, p. 46 sq.: 1883, p. 156 sq.: 1894, p. 10-13; *M.E.A.*, t. II, p. 383-384.
2. *B.A.C.*, 1894, p. 14.
3. *B.A.C.*, 1863, p. 20 sq., 41-46: 1869, p. 19, 45: 1873, p. 6 sq., 9, 12; 1881, p. 17, 19; 1884-1885. p. 149-184: 1886. p. 11 sq.: 1887. p. 10: 1891. p. 59 sq.: 1894, p. 8: *N.B.A.C.*, 1898, p. 231: *R.Q.S.*, 1888, p. 3, 207, 1900, p. 304: Doulcet, *Essais sur les rapports de l'Eglise chrétienne avec l'Etat romain*, in-8°, Paris, 1883, p. 187-219; *M.E.A.*, t. II, p. 293-305.
4. *B.A.C.*, 1865, p. 41; 1868, p. 88; 1872, p. 159; 1873. p. 5-12, 41-76: 1877, p. 50; 1878, p. 46: 1882, p. 73 sq.; 1884-1885, p. 133; 1887, p. 28; *N.B.A.C.*, 1902, p. 35; *R.Q.S.*, 1888, p. 3-5; 1892, p. 28 sq.; *M.E.A.*, t. II, p. 306-320 (avec l'arénaire des SS. Chrysante et Darie).
5. *B.A.C.*, 1873, p. 10-12; *R.Q.S.*, 1900, p. 304; *M.E.A.*, t. II, p. 306.
6. *R.S.*, t. I. p. 176 sq.: *B.A.C.*. 1863, p. 20: 1869, p. 45: 1873, p. 5-21, 43-76; 1878, p. 46; 1880, p. 9; *N.B.A.C.*, 1903, p. 19: *R.Q.S.*. 1888, p. 5-7, 212-217: 1900, p. 304; *M.E.A.*, t. II, p. 306-307;
7. *B.A.C.*. 1873, p. 7: 1877, p. 67 sq.: 1880, p. 8: *R.Q.S.*, 1888, p. 7.
8. *B.A.C.*, 1863, p. 20: 1864, p. 9-13, 54, 73: 1865. p. 11. 25, 30 sq.. 36: 1867, p. 43, 45 sq.; 1868, p. 65, 91, 94; 1869, p. 16, 56, 95; 1870, p. 24, 56 sq.; 1873, p. 6-8, 14, 51, 54; 1876, p. 127: 1877. p. 23: 1878, p. 46: 1879, p. 150, 155: 1880, p. 5-54: 1881, p. 15, 163 sq.; 1882, p. 93 sq., p. 104 sq.; 1883, p. 5 sq., 11 sq.: 1884-1885, p. 49, 54, 59-85, 155, 167; 1886, p. 34-165; 1887, p. 7-35, 48, 55, 109-117, 135: 1889-1890, p. 7-57, 72, 75 sq.. 78-83, 85 sq.. 91, 96-100, 103-133: 1890, p. 12, 24, 60-62, 68-80, 97-122, 140-146: 1891, p. 11 sq., 19 sq., 21 sq., 26 sq., 33-39; 1892, p. 23, 29 sq., 32 sq., 38, 57-129: 1894, p. 10: 57 sq., 59-61, 119 sq.: *N.B.A.C.*, 1896. p. 153: 1901, p. 54-56, 71-111, 113-118, 277-290, 294-295: 1902, p. 29-32, 33-34, 113-122, 217-232: 1903, p. 23, 135-146, 275-278: 1904, p. 205-220; *R.Q.S.*, 1887, p. 24, 135, 138; 1888, p. 7-19, 88-92, 207-217: 1889, p. 143: 1891, p. 8 sq., 86-88: 1892, p. 183: 1894, p. 121-130: 1896. p. 342: 1898, p. 42-54: 1900, p. 304; 1902, p. 326-349; J. Wilpert, *Fractio panis*, in-4°, Paris, 1896: *M.E.A.*, t. II. p. 321-367; *Bessarione*, t. I, 1896-1897, p. 230-233; *N.D.S.*, 1902, p. 356-369.
9. *B.A.C.*, 1864, p. 80, 95: 1865, p. 11, 24, 49-55, 95: 1867, p. 71: 1868, p. 32: *N.B.A.C.*, 1900, p. 167; 1901, p. 50, 54; *R.Q.S.*, 1892, p. 12 sq.: 1894, p. 94: *M.E.A.*, t. II, p. 254-256.

Coem. Ostrianum[1] (2.100 mètres) ou *coem. majus et ad nymphas S. Petri.*

Coem. Alexandri[2] (VIIe mille).

Coem. ....?[3].

Via Tiburtina.

Coem. Cyriacae ou *Laurenti*[4] (1.150).

Coem. Hippolyti[5] (1.300 mètres).

Via Praenestina.

Coem. passata l'Acqua detta Bulicante[6].

Via Labicana.

Coem. Castuli[7] (1.025 mètres).

Coem. Petri et Marcellini, ou *ad duas Lauros*, ou *ad S. Helenam*, ou *sub Augusta in comitatu*[8] (3.025 mètres).

1. *B.A.C.*, 1864, p. 82; 1865, p. 10 sq., 48; 1867, p. 37-40, 45; 1868, p. 91; 1869, p. 9, 95; 1871, p. 30-34, 150; 1872, p. 32-35; 1873, p. 135, 161 sq.; 1874, p. 38 sq., 125-128, 1875, p. 80-82; 1876, p. 150-153; 1877, p. 23, 29, 57 sq., 60 sq., 154; 1878, p. 51, 53 sq.; 1879, p. 96, 148-155; 1880, p. 66-68; 93-95, 101, 103 sq.; 1881, p. 81, 131; 1882, p. 52; 95 sq., 98 sq., 126; 1883, p. 161; 1884-1885, p. 127 sq.; 1886, p. 130; 1887, p. 130 sq., 1888-1889, p. 75, 96, 130 sq.; 1890, p. 15, 18; 1894, p. 99-102; *N.B.A.C.*, 1896, p. 155 sq.; 188-190; 1898, p. 151; 1903, p. 199-273, 280; *R.Q.S.*, 1887, p. 23, 135; 1900, p. 309-315; 1902, p. 50-58, 78-80; *Der Katolik*, 1900, t. II, p. 299-317; *Dictionn.*, t. I, col. 918-965; Armellini, *Il cimitero di S.-Agnese*, in-8°, Roma, 1880; Marchi a décrit le cimetière Ostrien sous le nom de cim. de S.-Agnès, *I monumenti*, p. 33-45, 55-106, 135-140, 152-161, 182-191; Perret, *op. cit.*, t. II, pl. 1-54; *M.E.A.*, t. II, p. 257-272, 272-286.

2. *B.A.C.*, 1864, p. 50 sq.; 1869, p. 9; 1873, p. 135; 1881, p. 132; B. Billaud-Pelissier, *Pèlerinage au sanctuaire du pape Alexandre Ier*, in-8°, Roma, 1856; *Dictionn.*, t. I, col. 1092-1097; *M.E.A.*, t. II, p. 286-292; *B.A.C.*, 1875, p. 144; Nesbitt, dans *The Archæologia*, t. XL, London, 1866, pl. VIII, n. 5, 7, p. 176 sq., fig. 2; *B.O.*, p. 569; *A.C.*, p. 544-556.

3. *N.B.A.C.*, 1902, p. 258-259; 1903, p. 285.

4. *B.R.S.*, l. III, c. XXXXI; Aringhi, *op. cit.*, l. IV, c. XVIII; Perret, t. III, pl. 37-48; *B.A.C.*, 1863, p. 73-80; 1864, p. 36, 41-46, 54-56; 1867, p. 30, p. 88; 1869, p. 9, 36, 61; 1870, p. 13; 1876, p. 16-26, 145-149; 1877, p. 61 sq.; 1881, p. 86-100; 1882, p. 10 sq., 15, 20-22, 43-45, 47, 50; *N.B.A.C.*, 1895, p. 74-105, 119, 165; 1897, p. 114, 116 sq., 129 sq., 185 sq.; 1898, p. 151 sq. 171; 1899, p. 208-215; 1900, p. 127-141, 168-170, 178; *R.Q.S.*, 1891, p. 102; 1896, p. 85-91; 1898, p. 286; 1900, p. 304; *M.E.A.*, t. II, p. 226-242.

5. *B.A.C.*, 1863, p. 2; 1866, p. 38-97; 1879, p. 31; 1881, p. 26-55, 164; 1882, p. 9-76, 110-113; 1883, p. 60-65, 99, 103 sq., 107 sq., 114; 1884-1885, p. 13, 137 sq.; *N.B.A.C.*, 1900, p. 77 sq., *R.Q.S.*, 1897, p. 224-228; 1900, p. 304; *M.E.A.*, t. II, p. 243-252.

6. *B.O.*, p. 567; *A.C.*, p. 535.

7. Fabretti, *Inscript. domest.*, p. 556; *B.A.C.*, 1864, p. 80; 1865, p. 9 sq.; 1867, p. 30; *M.E.A.*, t. II, p. 206-207.

8. *B.A.C.*, 1864, p. 10, 82; 1877, p. 21; 1878, p. 46, 69-71, 149; 1879, p. 75-87; 1881, p. 164 sq.; 1882, p. 83, 111-135; 137-158; 1883, p. 79, 92; 1891, p. 23; *N.B.A.C.*, 1896, p. 156; 1897, p. 117-125, 185; 1898, p. 118-121, 137-193, 211; 1899 p. 90, 92, 99 sq.; 1900, p. 68 sq., 70 sq., 73, 75 sq., 78 sq., 85-97; *R.Q.S.*, 1887, p. 135-138; 1888, p. 16; 1891,

Coem. in Vigna del Grande [1] ou *in Comitatu* ou *Quattuor Coronatorum.*

Via Latina [2].

Coem. Gordiani et Epimachi [3] (600 mètres).
Coem. Quarti et Quinti [4].
Coem. Tertullini [5].
Coem. Simplicii et Serviliani [6].
Coem. Aproniani ou *S. Eugeniae* [7] (1.350 mètres).
Coem..... ? [8].

Via Triumphalis.

Coem. ....? nommé jadis *S. Luciae ou S. Agathae* [9] (4.350 mètres).

ROME (BANLIEUE DE)

Via Appia.
Albano Laziale [10].
Boville [11].
Castrimoenium [12]
Ariccia [13].
Nemi [14].
Velletri [15].

p. 195-197; 1892, p. 23, 183 sq., 1896, p. 241 sq., 343, 346 sq., 349; 1898, p. 137-194, 283 sq.; 1900, p. 219 sq., 303 sq.; Perret, *op. cit.*, t. II, pl. 55-65; *M.E.A.*, p. 208-222; J. Wilpert, *Ein Cyclus christologische Gemälde aus der Katakombe der heil. P. und M.*, in-8°, Freiburg, 1891; cf. *N.B.A.C.*, 1898, p. 118-121.

1. Marchi, *I monumenti*, p. 45-55; *N.B.A.C.*, 1892, p. 142 sq.; *M.E.A.*, t. II, p. 222.
2. M. Armellini, *I cimiteri cristiani della via Latina*, Roma, 1874; *B.A.C.*, 1876, p. 153 sq.; 1878, p. 46 sq.
3. *B.O.*, p. 561; *M.E.A.*, t. II, p. 201.
4. M. Armellini, *op. cit.*; *B.O.*, p. 561; *M.E.A.*, t. II, p. 201.
5. M. Armellini, *op. cit.*, *B.O.*, p. 562; Fabretti, *op. cit.*, p. 547; *M.E.A.*, t. II, p. 201.
6. M. Armellini, *op. cit.*, *B.O.*, p. 561; *M.E.A.*, t. II, p. 201.
7. M. Armellini, *op. cit.*, *B. O.*, p. 561; Th. Marucchi, *Il cimitero d'Aproniano dette anche di S. Eugenia sulla via Latina*, in-8°, Roma, 1840; *M.E.A.*, t. II, p. 202-203; *Dictionn.*, t. I, col. 2636-2644; *N. B. A. C.*, 1902, p. 125-126; 1903, p. 17, 175.
8. *N.B.A.C.*, 1903, p. 23, 173-186, 282, 301-314.
9. *B.A.C.*, 1894, p. 133-146.
10. Voir plus haut, p. 460.
11. *Id.*, p. 461.
12. *Id.*, p. 462.
13. *Id.*, p. 461.
14. *Id.*, p. 465.
15. *Id.*, p. 468.

Via Latina.

Au Ve mille [1].
S. Hilaire *ad Bivium* [2] (XXXe mille).
Tusculanus ager [3].

Via Labicana.

Coem. Zotici [4] (X^e^ mille).

Via Praenestina.

Gabies [5].
Praeneste [6].

Via Tiburtina.

Coem. Symphorosae et fil. [7] (IXe mille).

Via Nomentana.

Coem. S. Alexandri [8] (VIIe mille).
Coem. Primi et Feliciani, ou *ad arcus nomentanos* [9] (XIVe-XVe mille).
Coem. Restituti [10] (XVIe mille).

Via Salaria.

Coem. Anthimi [11] (XXIIIe mille).
Coem Getulii [12] (XXXe mille).

Via Flaminia.

Coem. in Lucoferonia [13] (XXe mille).

1. *B.A.C.*, 1876, p. 32-35, 117, 153 sq.; 1878, p. 54 sq.: 1879, p. 28; 1880, p. 34; *A.C.*, p. 577.
2. *B.O.*, p. 566; *B.A.C.*, 1873, p. 109 sq.; De Rossi, *Inscript.*, t. I, p. 147, cf. plus haut : Valmontone, p. 468.
3. Voir plus haut, p. 468.
4. *B.A.C.*, 1872, p. 146; 1873, p. 112-116; 1875, p. 175; 1882, p. 125 sq.; 1887, p. 21; E. Stevenson, *Il cimitero di Zotico al decimo miglio della via Labicana*, in-8°, Modena, 1876; *B.O.*, p. 564; *A.C.*, p. 568; Laderchi, *Inventio sacri corporis S. Getulii, Zotici*, Romae, 1731.
5. Voir plus haut, p. 463.
6. *Id.*, p. 466.
7. *B.A.C.*, 1878, p. 75-81; E. Stevenson, *Scoperta della basilica de S. Sinforosa al IX miglio della via Tiburtina*, Roma, 1878; *Studi e documenti di storia e diritto*, 1880, t. I, p. 105-112. A cause de la nature du sol, le cimetière devait être à ciel ouvert; *B.R.S.*, p. 401; *A.C.*, p. 558.
8. Voir *Dictionn.*, t. I, col. 1092.
9. *B.O.*, p. 569; *B.A.C.*, 1880, p. 106; *M.E.A.*, t. II, p. 408; *A.C.*, p. 557.
10. *B.O.*, p. 570; *B.A.C.*, 1880, p. 106 sq.; *A.C.*, p. 557.
11. *B.O.*, p. 575; *B.A.C.*, 1880, p. 107; *N.B.A.C.*, p. 160 sq.; *A.C.*, p. 543.
12. *B.A.C.*, 1880, p. 108; Galetti, *Gabio scoperto ove orà è Torri*, Roma, 1757. E. Stevenson, *Il cimit. di Zotico*, p. 47, prouve que Gétulius fut confondu avec un autre personnage du même nom, martyr sur la voie Labicane; *A.C.*, p. 543.
13. Voir plus haut, p. 463.

Coem. S. Theodorae[1] (XXVIe mille).
Coem. di Nazzano[2].

Via Cassia.

Coem. Alexandri[3].

Via Cornelia.

Coem. Rufinae et Secundae[4] (X^e mille).

Via Aurelia.

Coem. di Lorium[5], *coem. Basilidis*[6] (XIIe mille).

Via Portuensis.

Porto[7].

Via Ostiensis.

Ostie[8].

Via Ardeatina.

Via Claudia,

Coem. nel Monte Mario[9] (IVe mille).

CIMETIÈRES DES HÉRÉTIQUES

Via Appia.

Coem. Pretextati[10] cubicule de Vibia.

Via Latina.

Tombeau gnostique[11].

Via Praenestina.

Hypogée d'une famille chypriote[12] (IVe mille).

1. Voir plus haut, p. 466, Rignano.
2. *Id.*, p. 465.
3. *Id.*, p. 461, Baccano.
4. *B.A.C.*, 1875, p. 107; *A.C.*, p. 616.
5. Voir plus haut, p. 463 et la note pour le cimetière *di Capo due rami.*
6. C. M. Kaufmann, p. 96.
7. *B.A.C.*, 1866, p. 44, 48; 1868, p. 33-44, 77-87.
8. *B.A.C.*, 1864, p. 40; 1866, p. 44; *A.C.*, p. 598 sq.; Visconti, dans *Atti dell' Accad. pontif. d'arch.*, t. xv, p. 161 sq.
9. *B.O.*, p. 540; *A.C.*, p. 617; *B.A.C.*, 1874, p. 133-146.
10. Bottari, *Scult. e pitture*, t. III, p. 219-236; Garrucci, *Tre sepolcri, con pitture ed iscrizioni appartenenti alle superstizioni pagane del Bacco Sabazio e del Mitra*, Napoli, 1852; De Rossi, dans *B.I.C.A.*, 1853, p. 87-93; C. Cahier, *Mélanges d'archéol.*, t. IV, 1856, p. 1-54, 129-132, 139-142; *Sc.K.*, p. 42-45.
11. *B.A.C.*, 1869, p. 30 sq.; *A.C.*, p. 536.
12. *B.A.C.*, 1864, p. 51; *A.C.*, p. 535.

Coem. passa l'Acqua Bullicante [1].

Coem., à 2 niveaux et arénaire [2].

Via Ardeatina.

Coem. delle sette Chiese [3].

Via Aurelia.

Deux hypogées [4] sans nom historique, le 1er situé dans la direction du Vatican aux premières collines de la voie Aurelia, le 2e sur l'Appia [5].

ROME (ÉGLISES)

S.-Agathe-in-Subura [6]. — Subura.

S.-Agnès-hors-les-murs [7]. — Via Nomentane.

1. Voir plus haut, p. 476.

2. *A. C.*, p. 536.

3. Marangoni, *Cose gentilesche e profane*, in-4°, Roma, 1744, p. 461 sq.; *Storia del Sancta Sanctorum*, p. 118: *B. A. C.*, 1867, p. 86, 87, 99. Un magnifique escalier conduisait à cet hypogée dont nous reparlerons en traitant des mosaïques.

4. *A. C.*, p. 537. En 1840, le marquis Campana signala à J.-B. De Rossi la découverte d'un cubicule chrétien décoré de fresques et d'inscriptions grecques et latines; quelques-unes de ces dernières furent portées au Latran. De Rossi supposait que cet hypogée appartenait à une famille asiate, mais l'incurie qui régnait alors à Rome fit abandonner la découverte. Cet hypogée était isolé; au centre de la voûte, le Bon Pasteur, aux quatre angles de la croix formée par les lignes principales de la décoration se voyaient quatre bustes des saisons; dans les intervalles : Moyse frappant le rocher, la multiplication des pains, la résurrection de Lazare et un sujet douteux. Dans l'arcosolium en face de la porte d'entrée, une orante; dans la lunette d'un autre arcosolium, Daniel parmi les lions; dans un troisième arcosolium, Noé dans l'arche: de chaque côté de la porte, le paralytique et Jonas. L'inscription de Beratios Nicatoras provient de cet hypogée.

5. Probablement celui que M. C. M. Kaufmann désigne ainsi : *an der Via Appia nova, lintes über dem Bahndamm bei der Osteria del Tavolato.*

6. Fioravante, *Diaconia S. Agathae in Subura descripta illustrata*, in-4°, Romae, 1638; O. Marucchi, *S. Agata dei Goti*, dans *G. A.*, 1891; *M. A. H.*, 1904, p. 18 sq.; *Diction.*, t. I, col. 2819-2835; *M. E. A.*, t. III, p. 375-378; F. Martinelli, *Diaconia S. Agathae in Subura descripta et illustrata*, in-8°, Romae, 1638; M. Jacutius, *Christianorum antiquitatum specimina, quae in vetere Bonusae et Mennae titulos e suburana S. Agathae basilica anno 1757 Vaticanum ad Museum transvecto collustrantur*, in-4°, Romae, 1758; Is. Carina, *Chiesa ariana in Roma poi dedicata a S. Agata*, dans *Archiv. stor. sicil.*, 1888, t. XII, p. 423-435; 1889, t. XIII, p. 400-401.

G. Laurenti, *Storia della diaconia cardinalizia e monastero abaziale di S. Agata alla Suburra*, in-4°, Roma, 1777.

7. Armellini, *Il cimitero di S. Agnese*, in-8°, Roma, 1880; *Dictionn.*, t. I, col. 946-965; *M. E. A.*, t. III, p. 468-476; *B. A. C.*, 1863, p. 48; 1865, p. 48; 1873, p. 161; 1874, p. 12; 1875, p. 26; 1882, p. 95, 96; 1884-1885, p. 128; 1886, p. 7; 1888-1889, p. 41. Cf. L. Nardoni, *L'antico oratorio di Sant' Agnese in Monasterio con pitture cristiane del secolo nono*, in-4°, Roma, 1725.

S.-Alexis[1]. — Aventin.
S.-Anastasie[2]. — Palatin.
S.-Apôtres[3]. — « Juxta Forum. »
Ara coeli (?)[4]. — Capitole.
S.-Balbine[5]. — Aventin.
S.-Bibiane[6]. — Hors de la Porta Maggiore.
S.-Cécile[7]. — Transtévère.
S.-Césaire-in-Turri[8]. — Voie Appienne.
S.-Césaire-in-Palatio[9]. — Palatin.
S.-Chrysogone[10]. — Transtévère.
S.-Clément[11]. — Esquilin.

1. Nerini, *De templo et cœnobio S. Bonifacii et Alexii*, Roma, 1752 ; Duchesne, *Les légendes chrétiennes de l'Aventin*, dans *M.A.H.*, t. x, 1890, p. 226-234, et dans *B. Cr.*, 1889, p. 263; Lugari, *S. Bonifazio e S. Alessio sull' Aventino*, dans *Atti della pontif. Accad. di archeol.*, 1893; *N.B.A.C.*, 1900, p. 226-234 ; *M.E.A.*, t. III, p. 196-200.

2. *M.A.H.*, t. VII, 1887, p. 387 sq.: *C.C.*, 1896, t. VI, p. 727 sq.; *A.R.*, 1899, t. I, p. 595 sq.; *M.E.A.*, t. III, p. 246-247 ; *Dictionn.*, t. I, col. 1919-1924, *B.A.C.*, 1867, p. 10. C. M. Crescimbeni, *L'istoria della basilica di S. Anastasia titolo cardinalizio*, in-4°, Roma, 1722; F. Cappello, *Brevi notizie dell' antico e moderno stato della chiesa collegiata di S. Anastasia di Roma*, in-8°, Roma, 1722.

3. *M.E.A.*, t. III, p. 390-392. B. Malvasia, *Compendio historico della venerabile Basilica de' santi dodici apostoli di Roma, sua fondatione, origine, nobiltà, sito, pretiosi tesori*, etc., in-8°, Roma, 1665. G. A. Bonelli, *Memorie storiche della basilica Costantiniana dei ss. XII Apostoli di Roma e dei nuovi suoi ristauri*, in-8°, Roma, 1879.

4. Casimiro, *Memorie istoriche della chiesa e convento di S. Maria in Ara coeli*, in-8°, Roma, 1845 ; *M.E.A.*, t. III, p. 238-241.

5. *M.E.A.*, t. III, p. 173-176.

6. *M.E.A.*, t. III, p. 344-345 : *B.A.C.*, 1866, p. 45; 1869, p. 2. D. Fedini, *Vita di S. Bibiana, vergine e martire*, in-4°, Roma, 1630.

7. *N.B.A.C.*, 1900, p. 143; p. 265 ; *M.E.A.*, t. III, p. 438-452 : *B.A.C.*, 1863, p. 48 ; 1873, p. 158: A. G. Laderchi, *S. Caeciliae virginis et martyris acta et transtyberina basilica*, 2 vol. in-4°, Romae, 1722-1723 ; G. Bondini, *Di santa Cecilia, della basilica di santa Cecilia in Transtevere, di quella ad Sanctam Ceciliam in via Tiburtina*, in-8°, Roma, 1855.

8. *M.E.A.*, t. III, p. 170.

9. *B.Cr.*, 1885, p. 417 sq. : *N.B.A.C.*, 1900, p. 17-28; Duchesne, *Le Forum et le Palatin*, Rome, 1903; *M.E.A.*, t. III, p. 264.

10. *M.E.A.*, t. III, p. 452-456 : *B.A.C.*, 1870, p. 153.

11. Mullooly, *St. Clement pope and martyr and his basilica in Rom*, in-8°, Rome, 1869; *B.A.C.*, 1870, p. 129-168; *M.E.A.*, t. III, p. 287-308; *B.A.C.*, 1863, p. 25-31, 52, 89 ; 1864, p. 40, 79 ; 1865, p. 23, 32 ; 1867, p. 35; 1870, p. 41, 125-127, 129-168; 1874, p. 42, 50; 1875, p. 54; 1882, p. 98, 146 : 1884-1885, p. 13, 132-133; 1887, p. 120, 140 ; 1888-1889, p. 38, 39, 159; F. Rondini, *De S. Clemente papa et martyre ejus basilica in urbe Roma libri duo*, in-4°, Romae, 1706; Al. Thomson, *Recents excavations in Rome*, in-8°, Edinburgh, 1866; C. Hessel, *Die altchristliche Basiliken Roms, insbesondere die Basilica S. Clementis*, in-4° (vers l'année 1869) ; Th. Roller, *Saint Clément de Rome, Description de la basilique souterraine nouvellement découverte*, in-8°, Paris, 1873 ; G. Lignana, *Letter on Rome and the slavs, transl. by* Rev. S. B. Burtchaell, in-8°, Rome, 1870.

S.-Come et Damien [1]. — Près du Forum.

S.-Constance [2]. — Voie Nomentane.

S.-Croix de Jérusalem [3]. — Près la Porta Maggiore.

S.-Étienne-le-Rond [4]. — Coelius.

S.-Eusèbe [5]. — Au delà du Forum Esquilinum.

S.-Françoise Romaine ou **S.-Marie-Nouvelle** [6]. — Au Forum.

S.-Georges-in-Velabro [7]. — Velabre.

S.-Grégoire-in-Coelio [8]. — Coelius.

S.-Hadrien [9]. — Au Forum.

S.-Hippolyte [10]. — Viminal.

S.-Jean Calybite [11]. — Ile du Tibre.

S.-Jean devant la Porte Latine [12]. — Près du mur d'Aurélien.

1. *M.E.A.*, t. III, p. 355-361; *Bull. di arch. comunale*, 1882, p. 29 sq.; *B.A.C.*, 1867, p. 61-72; 1882, p. 90; 1884-1885, p. 14; 1888-1889, p. 124-143. Fr. A. Poma, *La diaconale basilica di santi Cosma e Damiane nel foro romano, detto volgarmente Campo-Vaccino*, in-4°, Roma, 1727.

2. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 946-965; *M.E.A.*, t. III, p. 468-476; *B.A.C.*, 1868, p. 40-42; 1872, p. 33-34; 1882, p. 96; 1883, p. 93-95, 97, 98; 1888-1889, p. 33.

3. *M.E.A.*, t. III, p. 345-351; *B.A.C.*, 1868, p. 15; 1872, p. 37, 38; 1875, p. 125. R. Besozzi, *La storia della basilica di Santa Croce in Gerusalemme*, in-4°, Roma, 1750.

4. *M.E. A.*, t. III, p. 219-223; De Rossi, *La basilica di Stefano rotondo, il monastero di S. Erasmo e la casa dei Valerii sul Celio*, in-4°, Roma, 1886. *Triumphus martyrum in templo D. Stephani Coelii montis expressus Julio Roscio Hortino auctore, opere et industria J.-B. de Cavaleriis*, in-4°, Romae, 1589.

5. *M.E.A.*, t. III, p. 343; *B.A.C.*, 1882, p. 112.

6. *M.E.A.*, t. III, p. 361-363; Gibelli, *Memorie storiche ed artistiche dell' antichissima chiesa abbaziale dei SS. Andrea e Gregorio al clivo Scauro sul monte Celio*, in-8°, Siena, 1888.

7. *M.E.A.*, t. III, p. 266-270; *B.A.C.*, 1867, p. 51; 1875, p. 54; 1888-1889, p. 156. P. Fed. di. S. Pietro, *Memorie istoriche del sacro tempio, ossia diaconia di S. Giorgio in Velabro*, in-4°, Roma, 1791.

8. *M.E.A.*, t. III, p. 212-215; *N.B.A.C.*, 1900, p. 235-251.

9. *M.E.A.*, t. III, p. 229-234. L. Holstenius, *De origine et antiquitate ecclesiae Sancti Hadriani martyris ad Forum Boarium*, dans C. Fea, *Miscellanea*, in-8°, Roma, 1790, t. I.

10. *M.E.A.*, t. III, p. 368; *B.A.C.*, 1867, p. 57, 58; 1882, p. 15, 16; 1883, p. 60-65, 108.

11. *M.E.A.*, t. III, p. 465; *B.A.C.*, 1867, p. 78, 79. F. Cancellieri, *Notizie istoriche delle chiese di S. Maria in Giulia, di S. Giovanni Calibita nell' isola Licaonia e di S. Tommaso degli Spagnuoli o della Catena detta poi de' SS. Gio et Petronio de' Bolognesi, col rame del quadro del Domenichino e con un'appendice di documenti e del iscrizioni bolognesi ommesse o posteriori alla collezione del chi. Monsig. P. L. Galletti*, in-4°, Bologna, 1823.

12. *M.E.A.*, t. III, p. 170-173; G. M. Crescimbeni, *L'istoria della chiesa di S. Giovanni avanti Porta Latina titolo cardinalizio*, in-4°, Roma, 1716.

S.-Jean de Latran [1]. — Au pied du Coelius.

S.-Jean et Paul [2]. — Coelius.

S.-Laurent-hors-les-Murs [3]. — Voie Tiburtine.

S.-Laurent-in-Damaso [4]. — Près du théâtre de Pompée.

1. *M.E.A.*, t. III, p. 81-109; C. Rasponi, *De basilica et patriarcho Lateranensi libri quattuor*, in-fol., Romae, 1656; J. M. Soresinus, *De capitibus sanctorum apostolorum Petri et Pauli in sacro sancta Lateranensi ecclesia asservatis*, in-8°, Romae, 1673; A. Baldeschi e M. Crescimbeni, *Stato della chiesa Lateranense nell' anno 1723*, in-4°, Romae, 1723; N. Alemannus, *De Lateranensibus parietinis dissertatio historica, additis quae ad idem argumentum spectantia scripserunt ill. vv. C. Rasponus et J. S. Assemanus*, in-4°, Romae, 1756; P. L. Galetti, *Del primicero della Santa Sede apostolica e di altri uffiziali maggiori del sacro palagio Lateranense Romano con appendice in fine di documenti*, in-4°, Roma, 1776; *La patriarcale basilica Lateranense illustrata per cura di Ag. Valentini e Com. descritta da Fil. Gerardi*, 2 vol. in-fol., Roma, 1832-1834; P. Adinolfi, *Laterano e Via Maggiore, Saggio della topografia di Roma nell'età di mezzo dato sopra a publici e privati documenti*, in-8°, Roma, 1857; A. Busiri, *Il Laterano nel pontificato di Pio IX. Progetti del nuovo coro, presbiterio e dipendenze dell' arcibasilica Lateranense, grandi lavori sinora eseguiti, scoperta dell' antica casa dei Laterani, rilievi dell' absida e portico Leoniano, restauro dell' absida Costantiniana, suo transferimento meccanico e totale conservazione...*, in-4°, Roma, 1868; A. Busiri, *Arcibasilica Lateranense, Trasferimento meccanico e totale conservazione..., dell' antica absida Costantiniana col progetto di ampliazione. Domus Lateranorum, scoperte nelle escavazioni fatte per i lavori e restauri dell' a. 1876*, in-fol., Roma; G. Rohault de Fleury, *Le Latran au moyen âge*, in-4°, Paris, 177; B. Millino, *Dell' oratorio di S. Lorenzo nel Laterano hoggi detto Sancta Sanctorum*, in-8°, Roma, 1666; J. M. Soresinus, *De Scala Sancta ante Sancta Sanctorum in Laterano culta*, in-8°, Romae, 1672; G. Marangoni, *Istoria dell' antichissimo oratorio, o cappella di S. Lorenzo nel patriarchio Lateranense comunemente appellato Sancta Sanctorum e della celebre immagine del SS. Salvatore detta Acheropita che ivi conservasi; colle notizie del culto, e vari riti praticati anticamente verso la medesima: come anche del l'origine ed uso di tal sorta d'immagini venerate nella cattolica chiesa, raccolte da monumenti antichi, e specialmente dall' Archivio della nobile Compagnia, che ne ha la custodia*, in-4°, Roma, 1747.

2. *M.E.A.*, t. III, p. 203-212; Germano, *La casa celimontana dei SS. Martini Giovanni e Paolo scoperta ed illustrata*, in-8°, Roma, 1894; P. Allard, *Études d'hist. et d'archéol.*, in-12, Paris, 1899, p. 159 sq.; *B.A.C.*, 1872, p. 106; 1873, p. 36-41; 1887, p. 38-40; 1888-1889, p. 68-70, 89, 90. F. Rondini, *De sanctis martyribus Johanne et Paulo, eorumque basilica in urbe Roma*, in-4°, Roma 1707.

3. *M.E.A.*, t. III, p. 476-488; *B.A.C.*, 1870, p. 40; 1872, p. 122; 1873, p. 22-35; I. Como, *De sanctitate ac magnificentia B. Laurentii levitae et martyris opus tripartitum ac in septem distributum libros*, in-fol., Romae, 1771; P. Salvatore da Morrovalle, *La basilica di San Lorenzo fuor delle muri illustrata con appendice di Tito Bollici*, in-8°, Bologna, 1861; Fabio Gori, *Della porta e basilica di San Lorenzo, delle catacombe di S. Cyriaca, della basilica di S. Stefano martire romano, delle catacombe di S. Ippolito soldato o ad Nymphas e del campo santo di Roma*, in-8°, Roma, 1862.

4. *M.E.A.*, t. III, p. 419-422; A. Fonseca, *De basilica S. Laurentii in Damaso, libri tres*, in-fol., Fani, 1745; J. Ciampini, *De sanctae romanae Ecclesiae vicecancellario illiusque munere auctoritate et protestate, deque officialibus Cancellariae apostolicae, aliisque ab eodem dependentibus, nec non de peculiari auctoritate quam habet in omnes ecclesiae S. Laurentii in Damaso deservientes ceterosve ministros aliarum ecclesiarum eidem collegiatae tanquam matrici subjectarum*, in-4°, Romae, 1697.

S.-Laurent-in-Lucina [1]. — Près du Corso.
S.-Laurent-in-Miranda [2]. — Dans le temple d'Antonin et de Faustine.
S.-Laurent-in-Panisperna [3]. — Près du Forum de Trajan.
S.-Marc [4] — Près de la place de Venise.
S.-Marcel [5]. — Au Corso.
S.-Marie-in-Cosmedin [6]. — Sur la place *La Bocca della Verità*.
S.-Marie-in-Dominica [7]. — Coelius.
S.-Marie-Majeure [8]. — Esquilin.
S.-Marie-ad-Martyres [9]. — Près du Corso.
S.-Marie du Transtévère [10]. — Transtévère.
S.-Marie-in-Trivio [11]. — Près de la via Lata.
S.-Maria-Antica [12]. — Au Forum.
S.-Martin-aux-Monts [13]. — Esquilin.
S.-Martine et S. Luc [14]. — Au Forum.
S.-Nérée et Achillée [15]. — Voie Appienne.

1. *M.E.A.*, t. III, p. 405-412 : *B.A.C.*, 1884-1885, p. 14.
2. *M.E.A.*, t. III, p. 353-355.
3. *M.E.A.*, t. III, p. 374-375.
4. *M.E.A.*, t. III. p. 384-390 : Bartolini, *La sotterranea confessione della romana basilica di S. Marco*, in-4°, Roma, 1844 ; *B.A.C.*, 1863, p. 53 : 1867, p. 2-5 : 1875, p. 125.
5. *M.E.A.*, t. III, p. 394-395 ; *B.A.C.*, 1869, p. 72.
6. *M.E.A.*, t. III, p. 270-278 ; Giovenale, *La basilica di S. Maria in Cosmedin*, Roma, 1895 : *Revue thomiste*, 1896, p. 529 ; G. M. Crescimbeni, *L'istoria della basilica diaconale, collegiata e parrochiale di Santa Maria in Cosmedin di Roma*, in-4°, Roma, 1715 : *Stato della basilica diaconale, collegiata, e parrochiale di S. Maria in Cosmedin di Roma nel presente anno 1719*, in-4°, Roma, 1719 ; E. Caetani-Lovatelli, *La Boccà della Verità è la sua legenda nell' età di mezzo*, dans *Miscellanea archeologica*, 1891.
7. *M.E.A.*, t. III, p. 217-219.
8. *M.E.A.*, t. III, p. 149-162 ; M. P. di Luccia, *L'abbadia di S. Giovanni a Piro, unita dalla sua memoria di Sisto Valla cappella del Presepe eretta nella basilica di S. M. M. Trattato istorico-legale nel quale si tratta della sua baronia, vasselleggio, dominio e giurisdizione*. in-4°, Roma, 1700 : A. Valentini, *La patriarcale basilica Liberiana illustrata*, in-fol., Roma, 1839.
9. *M.E.A.*, t. III, p. 412-416 ; P. de Angelis, *Basilicae S. Mariae Maioris de urbe a Liberio papa I usque ad Paulum V Pont. max. descriptio et delineatio*. in-fol., Romae, 1621.
10. *M.E.A.*, t. III, p. 428-438 ; *B.A.C.*, 1863, p. 87 ; 1865, p. 24 ; 1866, p. 76, 94 ; 1867, p. 60 : 1869, p. 17-20 ; 1870, p. 113, 114 ; 1871, p. 67 ; P. Moretti, *De S. Calisto, pp. et m. ejus que basilica S. Mariae trans Tyberim nuncupata, disquisitiones duae critico-historicae duobus tomis exhibitae*, in-fol., Romae, 1752.
11. *M.E.A.*, t. III, p. 402-403 ; Marucchi, *Una memoria di Belisario e la destruzione di una chiesa storica*, Roma, 1889 ; *B.A.C.*, 1871, p. 150.
12. *N.B.A.C.*, 1900, p. 285-300 ; *M.E.A.*, t. III, p. 247-262 ; H. Thédenat, *Le Forum romain*, 3e édit. 1904, p. 283-306, et la bibliographie de la page 306.
13. *M.E.A.*, t. III, p. 319-323 : G. A. Filippini, *Ristretto di tutto quello che appartiene all' antichità e venerazione della chiesa di Santi Silvestro e Martino dei Monti di Roma*. in-4°, Roma, 1639.
14. *M.E.A.*, t. III, p. 234-235.
15. *M.E.A.*, t. III, p. 163-168 : Lais, *Memorie del titolo di Fasciola*, Roma, 1880 : *B. A.C.*, 1867, p. 51.

S.-Pancrace [1]. — Voie Aurélienne.
S.-Paul-hors-les-Murs [2]. — Voie d'Ostie.
S.-Pierre du Vatican [3]. — Vatican.
S.-Pierre et Marcellin [4]. — Voie Merulane.
S.-Pierre-ès-Liens [5]. — Esquilin.
S.-Praxède [6]. — *Via S. Martino.*

1. *M. E. A.*, t. III, p. 493-495 ; *B. A. C.*, 1863, p. 48 ; 1874, p. 14, 21, 31-33 ; 1875, p. 51-56 ; P. Paulinus a S. Bartholomeo, *De basilica S. Pancratii martyris Christi disquisitio*, in-4°, Romae, 1803.

2. *M. E. A.*, t. III, p. 135-148 ; *N. B. A. C.*, 1898, p. 60 sq. ; *B. A. C.*, 1869, p. 83-91 ; 1871, p. 71-73 ; 1887, p. 79-81 ; H. Grisar, *Le Tre Fontane, luogo della decollazione di S. Paolo e i monaci greci introdottivi nel VI secolo*, dans *Civiltà cattolica*, série XVI, t. X, 1897, p. 477 ; N. M. Nicolai, *Della basilica di S. Paolo, Con piante e disegni incisi*, in-fol., Roma, 1815 ; C. Fea, *Continuazione degli aneddoti della basilica Ostiense di S. Paolo*, in-8°, Roma, 1826 ; S. Piale, *Di un monumento interessantissimo della basilica di S. Paolo, che rettifica la vera cronologia de' primi cinque pontifici romani recentemente turbata, e della sicura provenenzia delle 24 colonne di pavonazzetto trasportate dalle mole Adriana per la costruzione della detta basilica*, in-4°, Roma, 1833 ; C. Erbes, *Das Alter der Gräber und Kirchen des Paulus und Petrus in Rom*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. VII, 1884.

3. *M. E. A.*, t. III, p. 110-135 ; D.-A. Mortier, *Saint Pierre de Rome, Hist. de la basil. vaticane et du culte du tombeau de saint Pierre*, in-4°, Tours, 1900 ; Fr. M. Torrigio, *Le sacre Grotte vaticane*, in-4°, Roma, 1618 ; 2e, 1639 ; 3e, 1675 ; P. Mallius, *Veteris basilicae Vaticanae descriptio auctore Romano eiusdem basilicae canonico cum notis abbatis P. de Angelis quibus accedit descriptio brevis novi templi Vaticani, nec non utriusque ichnographia*, in-fol., Romae, 1646 ; C. B. Piazza, *Effemeride Vaticana per i pregi ecclesiastici d'ogni giorno dell' augustissima basilica di S. Pietro in Vaticano*, in-4°, Roma, 1687 ; R. Sidone e A. Martinetti, *Della sacrosanta basilica di S. Pietro in Vaticano, libri due. Nel primo trattasi delle prerogative di essa nel secondo ragionasi della nuova struttura della medesima*, in-8°, Roma, 1750 ; G. P. Chattard, *Nuova descrizione del Vaticano ossia della sacrosanta basilica di S. Pietro. — Nuova descrizione del Vaticano ossia del palazzo apostolico di S. Pietro*, 3 vol. in-8°, Roma, 1762 ; St. Borgia, *Vaticana confessio Beati Petri, chronologicis tam veterum quam recentiorum scriptorum testimoniis illustrata*, in-4°, Romae, 1776 ; Fr. Cancellieri, *Sagrestia Vaticana eretta dal regnante pontifice Pio Sesto descritta*, in-8°, Roma, 1784 ; E. Sarti et G. Settele, *Ad Ph. L. Dionysii opus de Vaticanis cryptis appendix, in qua nova cryptarum ichnographia tabula adjectis notis inlustratur*, in-fol., Romae, 1840 ; A. Valentini, *La patriarcale basilica Vaticana illustrata*, in-fol., Roma, 1845, t. I.

4. *M. E. A.*, t. III, p. 351-352 ; *B. A. C.*, 1873, p. 111-112. G. Laderchi, *De sacris basilicis SS. martyrum Marcellini presbyteri et Petri exorcistae de urbe*, in-4°, Romae, 1705.

5. *M. E. A.*, t. III, p. 311-319 ; *B. A. C.*, 1863, p. 48 ; 1867, p. 39 ; 1874, p. 147, 148 ; 1875, p. 54. H. Grisar, *Der mamertinische Kerker und die römischen Traditionen vom Gefängnisse und den Ketten Petri*, dans *Zeitschrift für kathotische Theologie*, 1896, t. XX, p. 102-120, écarte la légende médiévale au sujet du *Carcer mamertinus* où saint Pierre aurait été enfermé. Par contre, il admet que Saint-Pierre-ès-liens, placé à l'origine sous le vocable de saint Pierre et saint Paul, pourrait bien conserver la tradition, romaine primitive sur l'emprisonnement des apôtres. Son emplacement est, en effet, dans le voisinage des principaux édifices de l'ancienne administration judiciaire.

6. *M. E. A.*, t. III, p. 323-326 ; *B. A. C.*, 1872, p. 137 ; B. Davanzati, *Notizie al pellegrino della basilica di santa Prassede*, in-4°, Roma, 1725.

S.-Prisque [1]. — Aventin.
S.-Pudentienne [2]. — Près S. Marie-Majeure.
Quatre Couronnés [3]. — Entre le Colisée et le Latran.
S.-Sabas [4]. — Aventin.
S.-Sabine [5] — Aventin.
S.-Sébastien-hors-les-Murs [6]. — Voie Appienne.
S.-Sébastien-in-Palatio [7]. — Palatin.
S.-Sixte-le-Vieux [8]. — Voie Appienne.
S.-Susanne [9]. — Place des Thermes.
S.-Sylvestre-in-Capite [10]. — Près du Corso.
S.-Théodore [11]. — Velabre.
S.-Urbain alla Caffarella [12]. — Voie Appienne.
S.-Vincent et Anastase [13]. — Aux Trois-Fontaines.
S.-Vital [14]. — *Via S. Vitali.*

RUSSIE

Kertsch. — Chambre funéraire [15].
Kief. — Cimetière [16].
Sébastopol. — Église ruinée [17].

1. *M. E. A.*, t. III, p. 180-184 ; *B. A. C.*, 1865, p. 43-46, 48, 58, 88 ; 1868, p. 35 ; 1888-1889, p. 126-130.
2. *M. E. A.*, t. III, p. 364-373 ; *B. A. C.*, 1863, p. 48 ; 1866, p. 76-88 ; 1867, p. 49-60 ; 1882, p. 64-66.
3. *M. E. A.*, t. III, p. 223-229 ; *B. A. C*, 1872, p. 161 ; D. Mummollo, *Della vita, chiesa e reliquie dei SS. Quattro Coronati*, in-4°, Roma, 1757.
4. *M. E. A.*, t. III, p. 176-179.
5. *M. E. A.*, t. III, p. 184-195 ; *B. A. C.*, 1863, p. 48 ; 1871, p. 91, 92. Cf. *Manuel*, t. II, ce qui a trait à la sculpture des portes de Sainte-Sabine. A. Bertram, *Die Thüren vom St. Sabina in Rom das Vorbild des Bernwardsthüren am Dom zu Hildesheim*, in-8°, Freiburg, 1892.
6. *M. E. A.*, t. III, p. 488-493 ; *B. A. C.*, 1869, p. 85 ; 1872, p. 57.
7. *M. E. A.*, t. III, p. 265-266.
8. *M. E. A.*, t. III, p. 168-169.
9. *M. E. A.*, t. III, p. 380-382 ; *B. A. C.*, 1869, p. 94-95 ; 1870, p. 90-97, 100, 103, 110.
10. *M. E. A.*, t. III, p. 395-402 ; *B. A. C.*, 1871, p. 25 ; 1882, p. 38-40. C. Giacchetti, *Historia della venerabile chiesa e monastero di S. Silvestro in capite di Roma*, in-4°, Roma, 1629 ; G. Carletti, *Memorie istorico-critiche della chiesa e monastero di S. Silvestro in Capite di Roma*, in-fol., Roma, 1795.
11. *M. E. A.*, t. III, p. 243-246 ; F. M. Turrigius, *Historia del martirio di S. Theodoro, seguito nella citta d'Amasia*, in-8°, Roma, 1643.
12. *M. E. A.*, t. III, p. 495-498 ; *B. A. C.*, 1872, p. 59, 61.
13. *M. E. A.*, t. III, p. 521.
14. *M. E. A.*, t. III, p. 378-379 ; *B. A. C.*, 1870, p. 90 ; 1872, p. 10.
15. *R. Q. S.*, 1894, p. 13 sq., 324 sq.
16. *B. O.*, p. 648 ; *B. A. C.*, 1892, p. 18, 29 ; Herbinius, *Religiosae Kiowenses cryptae*, in-4°, Ienae, 1675.
17. *The Academy*, 1879, p. 292 ; *B. A. C.*, 1864, p. 5, 6.

SICILE [1]

Syracuse. — . A L'EST : Hypogée Lentini [2], Hyp. di Valle de Molinello [3], Hyp. Melilli [4], Hyp. Priolo [5], Catac. San Giovanni, Catac. Cassia, Catac. S. Maria di Gesù [6], Hyp. Canicattini [7], Hyp. San Alfano [8], Hyp. Pantalica [9], Hyp. Palazzolo-Acreide [10].

1. La Sicile est le pays le plus riche en catacombes. En 1892 et 1894-1895, J. Führer en comptait plus de 70 importantes dans les environs de Syracuse ; en 1899-1900, il inventoriait, avec M. Paul Orsi, plus de 150 lieux d'inhumation, parmi lesquels quelques-uns ne sont pas chrétiens.

2. Fr. Sav. Cavallari, *Appendice della topografia archeologica di Siracusa*, 1891, p. 60 ; *J. F. F.*, p. 8 ;

3. *A. S. S.*, 1896, p. 184-187 ; *J. F. F.*, p. 8.

4. *J. F. F.*, p. 8.

5. *N. D. S.*, 1896, p. 252, 336 ; *J. F. F.*, p. 8, 10 ; *R. Q. S.*, 1904, p. 235-260.

6. *B. A. C.*, 1872, p. 81-83 ; 1875, p. 83 sq. ; 1879, p. 39 sq. ; 1881, p. 118 ; 1894, p. 125 ; *Sc. K.*, p. 121-144 ; Schultze, *Archäol. Stud.*, p. 144 sq. ; C. Gaetani della Torre, *Dissertaz. stor. crit. intorno alla esistenza del corpo di S. Lucia V. e M. Siracusana nella città di Venezia*, Palermo, 1758 ; *Lettera sopra alcuni dubbi insorti nella litteratura degli atti sinceri di S. Lucia*, Siracusa, 1760 ; Mirabella, *Iconographiae Syracusarum antiqq. explic.*, dans Burmann, *Theo. antiq. Sicil.*, t. xi ; Bonnani, *Le antiche Siracuse*, Palermo, 1717 ; O. Caietani, *Isagoge ad hist. sacr. Siculam*, Panormi, 1707 ; Capodieci, *Antichi monumenti di Siracusa*, Messina, 1818 ; B rtolini, *Catacombe di Siracusa*, Siracusa, 1847 ; Bellermann, *Ueber die ältesten christlichen Begräbnistätten und besonders die Katakomben zu Neapel*, in-8°, Hamburg, 1839 ; Fr. Sav. Cavallari et Ad. Holm, *Topographia archeologica di Siracusa*, Palermo, 1883, p. 35, 43, 362-367 ; Fr. Sav. Cavallari, *op. cit.*, p. 60 sq. ; Bernhard Lupus, *Die Stadt Syrakus im Alterthum*, in-8°, Strassburg, 1887, p. 271, 275, 323-327 ; Isidoro Carini, dans *A. S. S.*, t. I, 1873, p. 260-263, 506-523 ; Le même, *Le catacombe di S. Giovanni in Siracusa e le memorie del papa Eusebio*, dans *La Sicilia artistica ed archeologica*, t. III, 1889, fasc. 7-8 ; Paolo Orsi, dans *N. D. S.*, 1891, p. 395-404 ; 1893, p. 276-314 ; 1895, p. 215 sq. ; 477-521 ; 1896, p. 334-356 ; 1899, p. 70 ; 1900, p. 209 ; *R. Q. S.*, 1895, p. 299-308 ; 463-488 ; 1896, p. 1-59 ; 1897, p. 475-495 ; 1900, p. 187-203 ; Strazzulla, *Studio critico sulle inscrizioni cristiane di Siracusa*, Palermo, 1898 ; *R. Q. S.*, 1897, p. 1-29 ; *La Sicilia sacra*, Palermo, 1900, t. II, p. 18-22 ; J. Führer, *Eine wichtige Grabstätte der Katakombe von S. Giovanni bei Syrakus*, in-8°, München, 1896 ; *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, in-4°, München, 1897. Pour la catac. Cassia, cf. *J. F. F.*, pl. II, pl. III, n. 8-9, pl. VIII, n. 1, 2, p. 710 : *Topographie und Architektur des Coemeterium von S. Maria di Gesù* ; Schultze, *Archäol. Studien*, p. 130-131, 140-141 ; Cavallari-Holm, *Topographia*, p. 364-365 ; B. Lupus, *Die Stadt Syrakus*, p. 326 ; *J. F. F.*, p. 773, pl. X, n. 1 ; p. 776, pl. X, n. 2 ; p. 776, pl. XI, n. 1 ; p. 782, pl. XI, n. 2. — Pour la catac. S. Maria di Gesù, cf. *J. F. F.*, p. 729, 784 ; Mirabella, *Dichiarazioni della pianta dell' antiche Siracuse e d'alcune scelte medaglie d'esse e de' principi che quelle possedettere*, Napoli, 1613, p. 43 ; Capodieci, p. 270 ; Gaetani della Torre, p. 50 ; Serradifalco, *Antichità della Sicilia*, t. IV, Palermo, 1840, p. 191 ; P. Orsi, dans *N. D. S.*, 1901, p. 343-344.

7. *N. D. S.*, 1895, p. 239 sq. ; 1896, p. 253 ; *J. F. F.*, p. 8, 10.

8. *N. D. S.*, 1895, p. 239 ; *J. F. F.*, p. 9 sq.

9. *B. A. C.*, 1875, p. 82.

10. G. Judica, *Le antichità di Acre*, in-fol., Messina, 1819, p. 19, 35 sq. ; *Bell.*, p. 106 ; *B. A. C.*, 1875, p. 82 ; *Sc. K.*, p. 295-297 ; *Sc. A.*, p. 144.

II. Au sud-est : Hyp. Noto, Maccari, Rosolini, Pachino, Spaccaforno, Val d'Ispica, Granieri, Modica, Ragusa, Superiore, Chiaramonte-Gulfi, S. Croce-Camerina [1].

III. Au sud : Naro, Nonna Ligura, Girgenti [2].

IV. Au sud-ouest : Selinonte, Mazzara, Marsala [3].

V. Au nord : Grazia di Carini [4], Palerme [5].

SYRIE

Abou-Hanâjâ. — Basilique ruinée [6].
Alep. — Édifice circulaire de Siméon Stylite [7].
Amwâs. — Eglise [8].
Antioche. — Voir en note [9].
Baalbeck (= *Héliopolis*). — Basiliques [10].
Baetocaeco. — Basilique à coupole [11].
Cavesus. — Basilique dans le temple de Baal [12].
Damas. — Eglise S. Jean.
Dana-Euphratesia. — Basilique [13].
Kabr-Hiram. — Basilique [14].
Ksar-ibn-Wardan. — Église à coupole [15].
Kinawwârîn. — Basilique [16].
Kottîne. — Ruines [17].
Liftâja. — Ruines [18].

1. *Bell.*, p. 105; *Philologus*, t. xxxii, 1873, p. 490 sq., 528; Cavallari, *Appendice*; p. 60 sq.; Filippo Pennavaria.*Ricordi archeologici e paletnologici, memoria seconda*, Palermo, 1891; *N.D.S.*, 1893, p. 276; *Sc.A.*, p. 144, 150; *A.S.S.*, 1896, p. 113, 180 sq., *J.F.F.*, p. 9 sq.
2. Voir plus haut, p. 463.
3. *Id.*, p. 464.
4. *N.D.S.*, 1899, p. 126-135.
5. Voir plus haut, p. 466.
6. E. Sackau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, in-8°, Leipzig, 1883, p. 134.
7. Pococke. *Beschreibung des Morgenlandes*, t. ii, p. 247.
8. J. Durand, *Les fouilles d'Amoas*, dans *B.M.*, 1882, t. xlviii, p. 381-383.
9. Voir *Dictionn.*, t. i, col. 2359-2427; *B.O.*, p. 620.
10. *T.P.A.*, p. 189.
11. *S.K.A.*, p. 162 sq.
12. *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. i, col. 193, fig. 51.
13. *S.K.A.*, p. 31, 161.
14. Renan. *Mission de Phénicie*, in-4°, Paris, 1864.
15. *S.K.A.*, p. 121-131, fig. 91-99; *Zeitschrift d. Ges. f. Erdkunde*, 1901, t. xxxvi, Berlin, p. 69 sq.; *Z.P.V.*, t. xxiii, p. 102 sq.
16. E. Sachau, p. 54.
17. E. Sachau, p. 61.
18. *Z.P.V.*, 1893, p. 171 sq.

Néocésarée. — Église octogonale [1].
Perasch. — Église byzantine [2].
Saibidi. — Ruines, Basiliques [3].
Samosate. — Ruines [4].
Tyr. — Basilique de Paulin [5].
Zebed. — Martyrium de S. Sergius [6].

SYRIE CENTRALE

Babirka. — Eglise [7].
Bâbiskâ. — Eglise [8].
Babudâ. — Église [9].
Backusâ. — Églises [10], édifices privés.
Bamukka. — Églises [11].
Banakafûr. — Églises [12].
Bashmishli. — Baptistère [13].
Behyo. — Basilique [14].
Bettir. — Chapelle [15].
Birin. — Eglise [16].
Bostra. — Cathédrale [17].
Btirsa. — Église [18].
Bûda. — Chapelle [19].
Burdj id Deruni. — Chapelle [20].
Chaqqâ. — Couvent, basilique [21].

1. Hübsch, n. 44.
2. K. Humann et O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, in-8°, Berlin, 1890, p. 206.
3. K. Humann et O. Puchstein, p. 187.
4. K. Humann et O. Puchstein, p. 183.
5. Hübsch, p. 75 sq.
6. E. Sachau, p. 124.
7. *B. A. S.*, p. 209.
8. *B. A S.*, p. 131 sq., 135, 216, 265.
9. *V. S. C.*, p. 102.
10. *V. S. C.*, p. 132; *B. A. S.*, p. 88 sq., 193 sq.
11. *V. S. C.*, p. 132.
12. *B. A. S.*, p. 208.
13. *B. A. S.*, p. 231, 239.
14. *V. S. C.*, p. 140; *B. A. S.*, p. 204 sq.
15. *B. A. S.*, p. 230.
16. *B. A. S.*, p. 154.
17. *V. S. C.*, p. 63 sq.
18. *B. A. S.*, p. 154.
19. *B. A. S.*, p. 103.
20. *B. A. S.*, p. 235.
21. *V. S. C.*, p. 58.

Dana. — Nécropole [1], église [2].
Dar Kita. — Baptistère [3], église de Paul et Moyse [4].
Dauwar. — Eglise et baptistère [5], Trinité [6], Église de S. Serge [7].
Dekes. — Église [8].
Deir Sambil. — Cimetière [9]. Église [10].
Deir Sem'an. — Xenodochium [11].
Deir Seta. — Église, baptistère, maison [12].
Djebel Kiha (le). — Églises [13].
Djerâdeh. — Églises [14].
Djuwaniyeh. — Tombeaux [15], églises [16]
Djuze. — Basilique et ruines [17].
El Barah. — Église, couvent, tombeau [18].
Ezra. — Construction octogonale [19].
Hâss. — Tombeau [20], église [21].
Ishruk. — Chapelle [22].
Kalat Sem'an. — Couvent de S. Siméon [23].
Kalb-Louseh. — Église [24].
Kefr-Finsheh. — Chapelle [25].
Kefr-Kite. — Église [26].
Kennatha. — Basiliques [27].

1. *V.S.C.*, p. 106; *B.A.S.*, p. 142, 245.
2. *B.A.S.*, p. 142-143.
3. *B.A.S.*, p. 137, 138, 140, 155, 202, 203.
4. *B.A.S.*, p. 137.
5. *B.A.S.*, p. 232.
6. *B.A.S.*, p. 212.
7. *B.A.S.*, p. 202.
8. *B.A.S.*, p. 205, 206 sq.
9. *V.S.C.*, p. 108.
10. *B.A.S.*, p. 94 sq.
11. *V.S.C.*, p. 128.
12. *V.S.C.*, p. 131; *B.A.S.*, p. 195, 238.
13. *B.A.S.*, p. 152, 219.
14. *B.A.S.*, p. 153.
15. *B.A.S.*, p. 109, 110.
16. *B.A.S.*, p. 229.
17. *Z.P.V.*, 1897, p. 133 sq.
18. *V.S.C.*, p. 100, 106 sq.: E. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, Leipzig, 1883, p. 86 sq.; *B.A.S.*, p. 97, 219.
19. *V.S.C.*, p. 61.
20. *B.A.S.*, p. 105 sq., 160 sq., 246: *V.S.R.*, p. 100, 103, 110.
21. *B.A.S.*, p. 219.
22. *B.A.S.*, p. 89 sq.
23. *V.S.C.*, p. 141 sq.: *B.A.S.*, p. 184-193; *Dictionn.*, t. I, col. 2380-2388.
24. *V.S.C.*, p. 135 sq.: *B.A.S.*, p. 221-225.
25. *B.A.S.*, p. 236.
26. *V.S.C.*, p. 134 sq.; *B.A.S.*, p. 149, 216.
27. *V.S.C.*, p. 59 sq.

Khanasir. — Linteau sculpté [1].
Kharbet-el-Beïda. — Chapelle [2].
Kherbet-Hass. — Église [3], Tombeau [4].
Kherbet il Khatib. — Baptistère [5]
Kherbet-Tezin. — Église [6].
Kirk-Beza. — Chapelle .
Kokanaya. — Tombeaux [7], église [8].
Ksar-ib-Lîsu. — Église [9].
Ksar-il-Benat. — Église [10].
Ksedjbeh. — Église [11].
Maarrit Matir. — Chapelle.
Maramaya. — Chapelle [12].
Mgrharah. — Chapelle.
Muallak. — Église [13].
Mudjeleia. — Église, baptistère, tombeau [14].
Musmieh. — Église (ancien prétoire) [15].
Nuriyeb. — Chapelle [16].
Rbeah. — Chapelle [17], tombeaux [18].
Ruweiha. — Basilique, tombeaux [19].
Serdjibleh. — Église [20].
Serdjilla. — Nécropole, bains [21], église [22].
Srir. — Chapelle [23].
Sueideh. — Basilique [24].

1. *B.A.S.*, p. 297, 307.
2. *V.S.C.*, p. 70.
3. *B.A.S.*, p. 92 sq., 199 sq.
4. *B.A.S.*, p. 112.
5. *B.A.S.*, p. 201 sq.
6. *B.A.S.*, p. 214.
7. *B.A.S.*, p. 104, 109, 213.
8. *B.A.S.*, p. 146.
9. *B.A.S.*, p. 234.
10. *B.A.S.*, p. 140-142.
11. *B.A.S.*, p. 135-137, 218.
12. *B.A.S.*, p. 91.
13. *B.A.S.*, p. 305-307.
14. *V.S.C.*, p. 101-112; *B.A.S.*, p. 96, 237.
15. *V.S.C.*, p. 45 sq.
16. *B.A.S.*, p. 91 sq.
17. *B.A.S.*, p. 102, 239.
18. *B.A.S.*, p. 111.
19. *V.S.C.*, p. 102, 113; *B.A.S.*, p. 99-102, 106, 113, 163, 225, 247.
20. *B.A.S.*, p. 147.
21. *V.S.C.*, p. 111, 164.
22. *B.A.S.*, p. 95.
23. *B.A.S.*, p. 150-152.
24. *V.S.C.*, p. 60.

Tafkha. — Basilique [1].
Turmanin. — Église, Kenodochium [2].
Um el Dshismal. — Basiliques [3].
Zebed. — Linteau sculpté [4], église [5].
Zor'ah. — Église [6].

TRIPOLITAINE

Tripolis (= *Sabrata*). — Catacombes [7].

QUELQUES MONUMENTS JUIFS

Rome, via Appia. — Catacombe Pignatelli [8].
— — — Catacombe Randanini [9].
— via Portuensis. — Catacombe Collerosato [10].
— via Labicana. — Catacombe Apolloni [11].

1. *V.S.C.*, p. 67 : *B.A.S.*, p. 408-411.
2. *V.S.C.*, p. 138 ; *B.A.S.*, p. 196 sq.
3. *Z.P.V.*, 18 7, p. 145 sq.
4. *B.A.S.*, p. 308 sq.
5. *B.A.S.*, p. 301-304.
6. *B.A.S.*, p. 411.
7. J. Strzygowski, *Tripolis Katakomben*, dans *B.Z.*, 1904, t. XIII, p. 296 : A. Muñoz. *Un affresco cimiteriale scoperto a Tripoli*, dans l'*Arte*, t. VI, p. 93-98 ; O. Marruchi, *Affr. cim. scop. a Tripoli*, dans *N.B.A.C.*, 1903, p. 286.
8. N. Müller, *Le catacombe degli Ebrei presso la via Appia, Pignatelli*, dans *Mittheilungen des kaiserlich-deutschen archäologischen Instituts* ; *Röm. Abtheil.*, t. I, 1896, p. 49-56 ; *B. A, C.*, 1867, p. 16 ; 1886. p. 139 sq. ; Th. Gomperz, *Zu den neuentdeckten Grabinschriften der jüdischen Katakomben nächst der Via Appia*, dans *Archäol.-epigr. Mittheil. aus Oesterr. Ung.*, 1886, t. X, p. 231-232.
9. R. Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanini*, in-8, Roma, 1862 ; Le même, *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, in-4°, Roma, 1865, t. II, p. 150-192 ; O. Marucchi, *Le catacombe romane*, in-8°, Roma, 1902. p. 234-247 ; Th. Roller, *Les catac. de Rome*, 1881, t. I. pl. IV, p. 11 ; D. Kaufmann, dans *Archaeologiai Ertersitö*, 1886, t. VI, p. 318 sq.
10. *B. R. S.*, in-fol., Roma, 1862, p. 142, la vigna Collerosato était située sur le *Monte-Verde* ; cette catacombe est aujourd'hui inaccessible ; B. Broderick, *The burial place of the early judeo-christians in Rome*, dans *Congr. scient. intern. des cathol.*, 1897, Fribourg, p. 170-182 : Marchi, *I monumenti*, p. 20. Très pauvre cimetière avec deux cubicules petits et misérables : dans out le cimetière ni une peinture ni une sculpture.
11. O. Marucchi, *Di un nuovo cimitero giudaico scoperto sulla via Labicana*, dans *Dissertazioni della pontific. Accad. romana di archeol.*, série II, t. II, p. 497-533 ; tiré à part, in-4°, Roma, 1887, réimprimé dans *Le catacombe romane*, p. 279 sq. ; A. Berliner, *Aus schweren Zeiten*, dans *Jubelschrift zum siebziegsten Geburstage des Dr J. Hildesheimer*, in-8°, Berlin, 1893.

Venosa, Pouille. — Catacombe [1].
Gamart, nord de Carthage. — Nécropole juive [2].
Hamman-Lif. — Synagogue [3].
Palmyre, au S.-O. de. — Hypogée [4].
Jérusalem. — Hypogée du Ohel-Schalomoh [5].
Syracuse. — Hypogée [6].
Oria. — Catacombe (juive ?) [7].

1. R. Garrucci, *Cimitero ebraico di Venosa in Puglia*, dans *Civiltà cattolica*, série XII, t. I, n° 786 ; O. Hirschfeld, dans *Bull. dell' Instit. di corrisp. archeol.*, 1867, p. 148-152 ; G. J. Ascoli, *Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche di antichi sepolcri giudaici del Napolitano*, in-8, Torino, 1880. F. Lenormant, *La catacombe juive de Venosa*, dans la *Gazette archéologique*, 1882, p. 39 sq., donne des copies rectifiées des n. 4, 5, 6, 7, 10, 12, 17, 19 d'Ascoli ; *C. I. L.* t. IX, n. 647, 648, 6195-6241.

2. E. Beulé, *Fouilles à Carthage aux frais et sous la direction de Beulé*, in-4, Paris, 1861, p. 121 ; A. Delattre, *Épigr. chrét. à Carthage. Gamart*, dans *Le Cosmos*, 7 avril 1888, p. 14 ; *R. Ar.*, 1889, p. 178 sq. ; Ch. Tissot, *Géogr. comparée de la prov. rom. d'Afrique*, in-4, Paris, 1884, p. 613.

3. *R. Ar.*, 1883, t. I, p. 157-163 ; 1884, t. III, p. 273-295 ; *Rev. des Étud. juiv.*, 1886, t. XIII, p. 45-61, p. 219 ; *C. A. I.*, 1883, séance du 23 mars ; H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, 1904, t. I, p. 37, note 1.

4. Oestrup, *Historik-topografiske Bidrag til Kendskabet til den syriske Orken*, in-8, Kopenhagen, 1895, p. 5-7 ; J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, in-8, Leipzig, 1901, p. 11-32, pl. I, fig. 2-12.

5. H. Vincent, *Hypogée antique dans la nécropole septentrionale de Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1901, p. 11-32, pl. I, fig. 2-12,

6. H. Vincent, *Un hypogée juif*, dans la même revue, 1899, t. VIII, p. 298.

7. P. Orsi, dans *N. D. S.*, 1900, p. 209 ; et *Nuovi ipogei di sette cristiane e giudaiche ai cappucini in Siracusa con aggiunta di qualche monumento ebraico della regione*, dans *R. Q. S.*, 1900, p. 187-209 ; A. Achelis, *Ein gnostisches Grab in der Nekropole Kassia zu Syrakus*, dans *Zeitschrift für neutest. Wissensch*, 1900, t. I, p. 210-218.

8. *Göttinger Gelehrt. Anzeit.*, 1881, p. 980.

APPENDICE II

L'ART ET LES CIMETIÈRES JUIFS

Malgré les dissentiments de plus en plus graves entre juifs et chrétiens, nous avons constaté chez ces derniers la persistance de préoccupations et d'usages dont il ne semble pas possible de méconnaître la dépendance à l'égard des institutions ou des pratiques juives.

Quoique, dès le IIe siècle, il fut évident que l'Église gagnait sans cesse du terrain tandis qu'Israël s'anéantissait un peu plus chaque jour, on ne laissait pas de faire attention à ces hommes qui conservaient le prestige de leur rôle illustre dans le passé. De là des imitations, des emprunts qui ont leur intérêt archéologique, mais qui sont instructifs surtout au point de vue de la psychologie des premières générations chrétiennes. Héritières des promesses divines, elles paraissent avoir été convaincues que leur privilège s'étendait jusqu'à s'emparer de tout ce qui constituait la richesse du peuple rebelle. Ses livres saints, son symbolisme un peu rudimentaire furent désormais propriétés du christianisme [1]. Dans le domaine plus restreint de l'archéologie monumentale, les fidèles trouvèrent encore à glaner ; c'est à ce point de vue que nous allons jeter un coup d'œil sur les rapports de dépendance qui existent entre les monuments funéraires des juifs et des chrétiens.

Originaires d'une contrée où les inhumations se font de préférence dans des excavations pratiquées à flanc de rocher, les juifs de la Diaspora avaient appliqué leur système d'inhumation partout où la nature du sol n'y opposait pas d'obstacles insurmontables.

Les fouilles ont fait apparaître en diverses contrées dés sépul-

1. Nous ne disons rien de la liturgie. Ici les emprunts sont méthodiques, cf. D. Cabrol et D. Leclercq, *Monum. Eccles. liturg.*, t. I, p. XVII sq. Nous espérons d'ailleurs traiter cet aspect du sujet dans un autre travail avec les développements qu'il réclame.

tures ou des cimetières juifs ; nous ne nous astreindrons pas à les mentionner tous : il suffira à notre dessein d'étudier quelques-uns de ceux qui ont existé à proximité des communautés chrétiennes.

Pour se faire une idée de la compénétration qui a pu exister sur certains points entre le groupe juif et le groupe chrétien, il suffit de rappeler que les plus anciennes tombes des fidèles à Carthage ont été rencontrées dans une catacombe juive [1]. On s'explique mieux alors les rapports qui seront relevés entre les formules et les symboles du cimetière de Gamart et les formules et les symboles des tombes de Damous-el-Karita [2]. Un fait aussi démonstratif ne se

1. H. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, in-12, Paris, 1904, t. I, p. 39, nécropole du Djebel-Khaoui. Nous relevons un autre cas de compénétration judéo-chrétienne dans l'inscription d'un chapiteau d'Amwas (Palestine) ; cf. B.-J. Durand, *Les fouilles d'Amwas*, dans le *Bull. monum.*, 1882, t. XLVIII, p. 381-383. Une des faces de ce chapiteau porte cette inscription hébraïque : רידשכי / נלעולם « Que son nom soit béni dans l'éternité ; » une autre face du même chapiteau porte la formule grecque : « Un seul Dieu. » Ces deux inscriptions ne font qu'une seule phrase : « Il n'y a qu'un seul Dieu, que son nom soit béni dans l'éternité. » Le chapiteau date du V[e] ou du VI[e] siècle de notre ère et on y a fait usage de l'alphabet du type phénicien tombé en désuétude depuis plusieurs siècles. Ce fait n'est pas unique. *Le Guide de la peinture* nous apprend qu'à l'Athos, l'art byzantin conservait quelques brèves épigraphes en langue hébraïque. La mosaïque du mausolée de Galla Placidia, à Ravenne (432-440), laisse lire à la partie supérieure d'une croix le nom Adonaï .אזני. Cf. Frothingham jun., dans *Proceedings of the Society of biblical Archaeology*, 1882, p. 77 ; A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, in-8°, Milano, 1901, t. I. p. 125, fig. 113. La formule d'Amwas est celle que nous lisons sur un grand nombre d'autels à Palmyre, sur lesquels l'anathème débute par ces mots : לבליך שמה לעלפא « A Celui dont le nom est béni dans l'éternité. » Souvent la particule dédicatoire ל « à » manque et la formule se lit : « Que son nom soit béni dans l'éternité », ce qui est exactement la formule d'Amwas à condition de tenir compte de quelques légères variantes phonétiques et grammaticales dues à la différence existant entre l'hébreu et le dialecte araménien en usage à Palmyre. Cf. de Vogüé, *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques*, in-4°, Paris, 1868-1877, n. 78, 79, 82, 83*a*, 83*b*, 85, 87, 88, 90, 94, 100, 101, 112, 115. On remarquera que cette formule est exactement celle de la liturgie : *Sit nomen Domini benedictum in saecula.*

2. Le fait bien constaté de la dépendance des provinces à l'égard de Rome pour les symboles chrétiens, dépendance qui mène toujours à une légère différence chronologique entre l'apparition à Rome et dans ces provinces n'a pu être constatée encore pour la symbolique juive à l'égard de son centre archéologique qui ne nous est pas exactement connu, mais c'est là une question étrangère à notre livre. Ce qu'il importe de constater c'est l'analogie et par-

retrouve pas à Rome, il est vrai ; mais ce que nous savons des origines de la communauté romaine ne permet pas de douter que, là aussi, les idées juives aient été, au début, intimement mélangées aux idées chrétiennes [1], et on peut se demander, après la description que nous avons donnée du *Diapleuston* d'Alexandrie et en se reportant à l'indication de Josèphe sur la synagogue d'Antioche, si ces deux centres d'une importance considérable dans l'histoire des origines de l'art chrétien [2] n'ont pas contribué, dans une mesure qui reste à déterminer, à transmettre aux communautés jeunes et vivaces de ces trois capitales du monde romain quelques-unes des idées d'où sortiront la symbolique chrétienne et l'art chrétien.

La colonie juive de Rome était divisée par quartiers correspondants à autant de synagogues [4]. Nous ne saurions dire si chaque groupe correspondant à une synagogue possédait son cimetière [5]. Quoi qu'il en soit, cette répartition, indépendante de la distribution de la ville par régions, est instructive si on la rapproche de la répartition à laquelle aboutira la communauté chrétienne lorsque ses membres se seront multipliés. Un autre trait de ressemblance appa-

fois l'identité du style décoratif et du symbolisme, à Rome et à Carthage. Cf de Vogüé, *Notes sur les nécropoles de Carthage*, dans la *Revue archéologique*, 1889, t. XIII, p. 178 sq.; même revue, 1884, t. III, p. 273 sq., pl. VII-X ; *Gazette archéologique*, 1879, pl. 36 ; 1881-82, pl. 35.

1. E. Schürer, *Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit*, in-8°, Leipzig, 1879 ; Auer, *Die Juden in Rom unmittelbar vor und nach Christi Geburt*, dans *Zeitschrift für die gesammts. kathol. Theol.*, 1852, t. IV, p. 56-105; E. Renan, *Saint Paul*, in-8°, Paris, 1869, p. 131 sq. ; Engeström, *Om Judarne i Rom under äldre tider och deras katakomber*, in-8°, Upsala, 1876 ; Huidekoper, *Judaism at Rom*, in-8°, New-York, 1876; Hild, *Les juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature*, dans la *Revue des études juives*, 1884, t. VIII, p. 1-37 ; Hudson, *History of the Jews in Rom*, in-8°, London, 1884; P. Lejay, *Le sabbat juif*, dans la *Revue d'hist. et de litt. relig.*, 1903. Cf. O. Marucchi, *Le catacombe romane*, in-8°, Roma, 1903, p. 227-234.

2. Il suffit de rappeler l'ensemble des travaux de M. J. Strzygowski sur cette question.

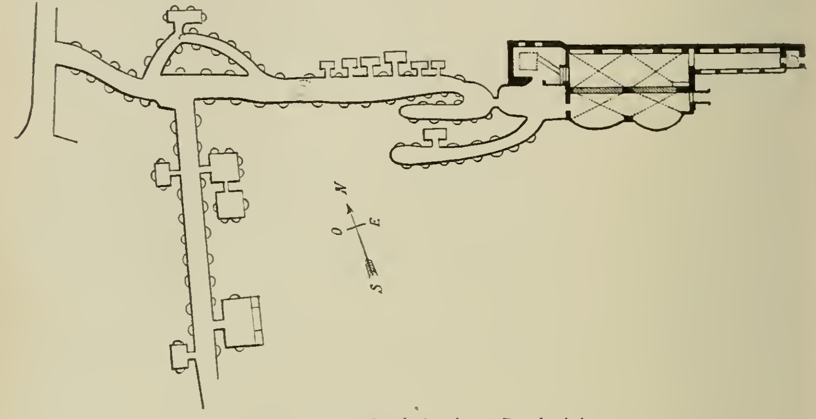
3. Celle d'Alexandrie était groupée dans le quartier *Delta* ; elle était censée ne pouvoir déborder de là dans la ville, mais, en réalité, les juifs avaient envahi tous les environs de leur quartier. La colonie possédait un cimetière unique dont il ne reste rien. Cf. F. Cabrol, *Dictionn. d'arch. chrét. et de liturgie*, t. I, col. 1156.

4. On connaît sept, et peut-être huit synagogues. Pour la dernière, celle des *Calcarienses*, cf. Garrucci, *op. cit.*, p. 39.

5. Benjamin de Tudèle, édit. Asher, p. 90, dit que de son temps on enterrait les fondateurs aux alentours de la synagogue.

raît dans l'usage des sépultures de famille dans lesquelles on donne accès, par privilège, à tels et tels. Nous verrons que les catacombes chrétiennes ont commencé et se sont développées de la même façon.

Nous ne connaissons aujourd'hui que trois cimetières juifs à Rome. Bosio a vu et décrit celui des juifs du Trastevere sur la voie de



136. — Catacombe de la vigna Randanini. d'après Garrucci, *Cemeteri degli antichi Ebrei*, p. 5.

Porto, sous le Monte-Verde, il est aujourd'hui inaccessible ; les autres sont : le cimetière découvert en 1857, dans la vigna Randanini, sur la voie Appienne, servant aux juifs de la porte Capène ; le cimetière découvert en 1882 sur la voie Labicane, dans la vigna Apolloni ; enfin un petit hypogée voisin du cimetière de la voie Appienne, situé sur cette même voie et dans la vigna Pignatelli [1].

Le cimetière de la vigna Randanini, aujourd'hui dévalisé [2], était de beaucoup le plus important (fig. 136). Il se trouvait sur l'emplacement d'une *area* appartenant très probablement à la communauté juive. La catacombe a son entrée dans un vestibule dont le niveau est à hauteur de l'hypogée, mais ce vestibule est lui-même précédé d'une

1. Ce dernier a été fouillé par M. Nicolas Müller. Cf. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 3, 16.

2. Après la vente de la propriété, la catacombe a été privée de ses inscriptions. La dernière description faite avant cette époque (1884) par M. O. Marucchi a été publiée dans *Le catacombe romane*, 1902, p. 234-247. Ce travail ne permet pas cependant de negliger R. Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanini*, in-8°, Roma, 1862, et *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, in-4°, Roma, 1865, t. II, p. 150-192.

autre construction. C'est une salle rectangulaire divisée au milieu, dans le sens de la longueur, par une banquette, haute seulement d'une palme et demie et recouverte, sur les parois, de marbre blanc. Le mur du nord présente deux niches peintes en bleu azur et le mur du sud deux absides. Sur le mur à l'ouest étaient pratiquées deux portes et deux fenêtres; la porte de gauche donnait accès dans le cimetière, celle de droite conduisait par trois degrés dans une salle dont le sol avait été creusé et présentait un puits alimenté par une large conduite d'eau creusée sous la première salle et passant sous les trois marches. Cette petite chambre était en communication avec le cimetière. Garrucci pense que le grand vestibule avec absides a pu servir de synagogue, ce que justifierait la présence de l'eau et du puits par la coutume juive de se laver les mains avant la prière[1]; de plus, nous savons par divers témoignages, que les synagogues pouvaient être construites même en dehors des villes. Le voisinage d'un cimetière en serait une preuve nouvelle, car on aimait à rapprocher la maison de prières de la sépulture des « justes »[2].

Ce vestibule fut transformé dans la suite en un *atrium* couvert; un pilier central soutint la voûte d'une moitié de l'*atrium*, tandis que l'autre moitié fut divisée dans le sens de la longueur par un mur avec arcs, disposition reproduite sur les parois septentrionales et méridionales. Le plan horizontal de chaque arc devint un *loculus* pour un cadavre, tandis que dans chaque arc on introduisit quatre corps superposés au moyen de séparations en tuiles. Près du centre de la salle furent relevés les fragments d'un sarcophage, et une sépulture fut découverte sous le pavement entre les deux portes conduisant au cimetière.

Le mobilier des tombeaux était extrêmement simple : un petit vase de terre cuite, une lampe de terre cuite et un objet dont la

1. *Act. apost.*, XVI, 13; Vitringa, *De synagoga vetere libri tres : quibus tum de nominibus, structura, origine, praefectis, ministris et sacris synagogarum agitur, tum praecipue formam regiminis et ministerii earum in Ecclesiam christianam translatam esse demonstratur*, in-8°, Franequerae, 1696, p. 217 sq.; Deutsch, *Sacra Judaeorum ad littora frequenter exstructa*, in-4°. Lipsiae, 1713; Pfannenschmidt, *Das Weihwasser im heidnischen und christlichen Cultus*, in-8°, Hannover, 1869; E. Schürer, *A history of the jewish people in the time of Jesus Christ*, in-8°, Edinburgh, 1885, t. II, p. 70, note 88*a*. Nous remarquerons à ce propos la présence d'un puits dans la salle d'agapes servant de vestibule au cimetière de Domitille.

2. Vitringa, *op. cit.*, p. 219 sq.

destination nous échappe [1]. Les seules décorations sont des représentations du chandelier à sept branches et des lignes figurant des perspectives d'architecture. Parmi les menus objets : une grosse pâte de verre portant une tête de Gorgone trouvée sur la poitrine d'un squelette ; c'était très probablement une amulette car elle était munie d'une bélière afin de pouvoir être suspendue au cou. Deux marbres portaient le symbole de l'*ascia* [2]. Un usage plus général consistait à déposer à côté de la sépulture des vases de verre mince ayant la forme d'un *alabastrum* et la hauteur d'une palme environ ; l'empreinte en est demeurée sur la chaux d'un *loculus* de la paroi de droite et un fragment resté adhérent a permis de constater la qualité du verre ; sur la paroi gauche, près d'un autre *loculus*, était une coupe de verre qui permet de penser que les coupes de verre ornées de symboles juifs que nous possédons proviennent de cette catacombe [3].

La méthode adoptée par les juifs de Rome pour les sépultures de leurs coreligionnaires présente un intérêt que laissent entrevoir les quelques détails que nous venons de relever, tels que la présence du puits et des coupes ou ampoules de verre fixées aux *loculi*. Le cimetière de la voie de Porto [4] offrit à Bosio des sépultures taillées dans les parois de la même façon que dans les cimetières chrétiens ; quelques-unes dans le sol et en outre deux cubicules tout à fait exigus. Même procédé dans le cimetière de la vigna Randanini et emploi

1. *Un arnese alto un palmo, largo tre once e di forma quadrata con sopra impresso un candelabro, dentro poi diviso da un intramezzo alquanto concavo per tutte le quali circostanze ben si capisce ad altro non esser fatto se non a ripori sopra una lucerna.* Garrucci, *op. cit.*, p. 9. Cf. Herzog, dans *Bull. dell'-l'Instit.*, 1861, p. 98.

2. Voir H. Leclercq, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturg.*, t. I, au mot : *Ascia*.

3. R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro*, in-fol., Roma, 1858, pl. V. La petite catacombe de la voie Appienne présente les mêmes particularités. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1867, p. 16, lui a consacré une notice de quelques lignes dans laquelle il relève la présence du chandelier à sept branches et des autres symboles judaïques gravés ou peints au *minium*, l'*ascia* est sculptée sur un marbre. Les inscriptions étaient toutes en grec et semblaient à De Rossi plus anciennes que celles de la vigna Randanini. *In uno dei fascicoli del corrente anno pubblicherò la pianta e la descrizione dei monumenti di questo giudaico sepolcreto. Non sono assai numerosi; ma il cenno, che ne ho dato, basta a mostrarli degni della publica luce e di esame.*

4. Sous la *vigna Collerosato*, cf. Bosio, *Roma sotterranea*, in-fol., Roma, 1632, p. 142.

dans tous deux de briques enduites de chaux, de préférence aux tuiles et au marbre, pour la fermeture des *loculi*. Les inscriptions étaient tracées à la pointe ou à la couleur rouge. Remarquons encore l'usage de pratiquer les sépultures au point où la paroi affleure le sol et de les recouvrir de tuiles ou de plaques de marbre posées obliquement, comme un toit [1].

La disposition des épitaphes est assez originale : ou bien on les enfermait dans le sépulcre en les dressant debout à la tête du mort, ou bien on les posait comme des tuiles fermant verticalement les *loculi*, ou bien on les couchait horizontalement sur le pavement ou encore obliquement comme un versant de toit entre le pavé et la muraille où ont été trouvées les sépultures.

La catacombe juive découverte dans la voie Appienne sous la vigna Randanini présente une disposition d'un intérêt particulier. La catacombe présente deux issues, dont l'une, la principale, se trouve un peu plus éloignée de la voie Appienne que l'issue secondaire. La partie de la catacombe où prend cette dernière issue est certainement juive, puisque c'est là surtout que se rencontrent les sépultures dites *Qoqim* dont la forme est prescrite par la *Mischna*. Quelques degrés conduisent de l'ambulacre à une petite salle de forme rectangulaire dont les parois sont couvertes d'enduit. Sur cet enduit a été tracée une décoration en carreaux. Autour de la salle court une banquette. Cette petite salle aura servi probablement aux banquets funèbres, sa proximité du cimetière n'est pas moins instructive que celle de la *cella* d'agapes formant vestibule du cimetière de Domitille.

La petite catacombe de la voie Appienne n'a fourni aucun sarcophage, bien que les juifs ne répugnassent pas à ce genre de sépulture [2] ; les *arcosolia* semblent tout à fait rares, cependant la catacombe de la vigna Randanini a montré dans le deuxième cubicule de la chambre principale qu'un arc creusé dans la muraille avait reçu un sarcophage trouvé intact, et tout le fond de la niche était couvert d'un enduit peint de bandes jaunes et rouges [3].

1. Nous rencontrons l'usage de ces petits toits à Sainte-Agnès ; une inscription mentionne une disposition de ce genre : *sub teglata*.

2. R. Fabretti, *Inscript. domesticar., quae in aedibus paternis asservantur, explicatio*, in-fol., Romae, 1699, p. 465, n. 101. Le musée Kircher possédait un sarcophage orné du chandelier à sept branches. Cf. V. Schultze, *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien, 1888, p. 264; Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. VI, pl. 491, n. 19.

3. On trouve des modes de sépultures analogues en Palestine. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, in-8°, Paris, 1858, pl. LII, LIV, LV.

Malgré la date incertaine de la rédaction des différents traités qui composent le Talmud, et la scission définitive déjà intervenue entre le christianisme et le judaïsme à l'époque où ils furent rédigés, nous croyons qu'il y a lieu de tenir compte de l'influence de l'enseignement traditionnel dans les écoles juives et qu'il doit être permis de faire remonter à une époque où les relations entre les fidèles et les juifs étaient encore fréquentes l'ensemble, sinon le détail, des dispositions concernant la sépulture, dispositions que nous trouvons consignées dans le Talmud de Jérusalem : « Si l'on a acheté de son prochain un terrain pour l'employer à la sépulture, ou si l'on a reçu de lui un terrain à cet effet, on fera à l'intérieur une cavité large de 4 coudées contre 6 de long, sur laquelle pourront s'ouvrir 8 tombes, savoir : 3 de chaque côté de la longueur et 2 vis-à-vis (une en face de chaque côté plus étroit) ; quant aux tombes elles-mêmes elles auront 4 coudées de long, 7 de haut et 6 de large [1].

« Rabbi Simon dit : l'intérieur total de la caverne est long de 8 coudées et large de 6 ; on creuse, dit-il, 13 excavations pour recevoir 13 morts, savoir : 4 dans chacune des deux longues parois, 3 dans la paroi en face (courte), une à droite de l'entrée et une à gauche.

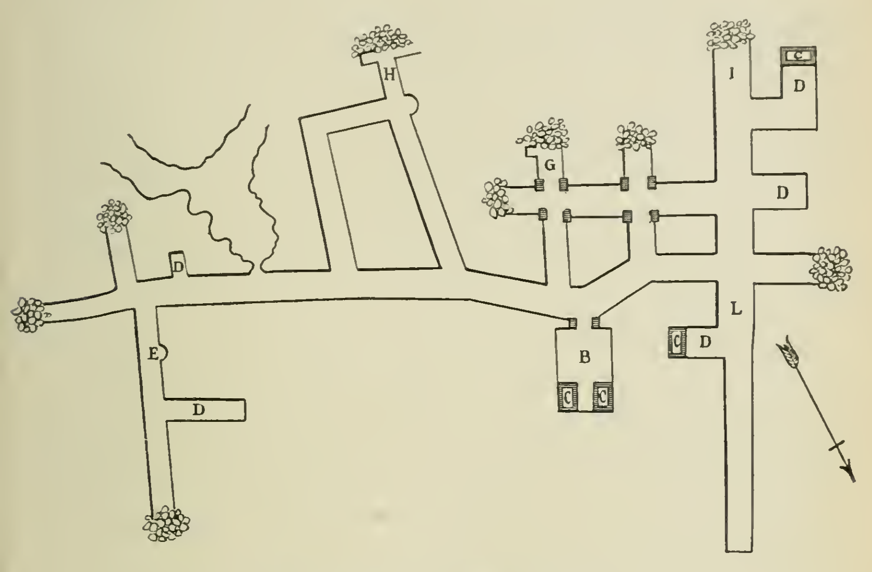
« On fait à l'entrée de la caverne une cour de 6 coudées de long et de 6 de large pour recevoir les porteurs du cercueil, et on fait deux cavernes (telles que l'on vient de les décrire) dont l'une est d'un côté de la cour et l'autre de l'autre côté. R. Simon dit que l'on fait quatre cavernes, une de chaque côté de la cour. R. Simon b. Gamaliel dit : pour le nombre des excavations et celui des cavernes, il faut prendre en considération la solidité du terrain [2]. R. Hiya b. Joseph dit (pour expliquer les dispositions parcimonieuses de R. Simon) : les deux tombes à droite et à gauche de l'entrée étaient comme des verrous verticaux. Mais, objecta R. Yoanan, était-ce possible ? Enterre-t-on même les chiens debout ? Voici le procédé : On construit les tombes à l'intérieur, juste à l'angle, comme si elles étaient extérieures (latérales). Mais ne touchent-elles pas alors à celles de ce côté ? Pour qu'elles ne se touchent pas, on creusera

1. Cf. *Tr. Nazir*, IX, 3, dans M. Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, in-4°, Paris, 1888, t. IX, p. 188.

2. On pourra creuser plus de treize excavations, si le terrain est dur ; car on n'aura pas besoin d'un intervalle d'une coudée entre elles ; si le terrain est mou, on en creusera moins, car on aura besoin d'un plus grand intervalle.

celle de l'angle extrême bien plus profondément, de façon que (de chaque côté) il passe un corps sur l'autre [1]. »

Le cimetière juif de la voie Labicane (au 2e kilomètre au delà de la *porta Maggiore*) présentait au premier abord l'apparence d'une catacombe chrétienne[2] (fig. 137). La disposition des ambulacres et la présence de cubicules pris latéralement, ainsi que le mode d'excavation



137. — Cimetière de la *via Labicana*, d'après Marucchi, *Di un nuovo cimitero giudaico*.

des sépultures, confirment cette ressemblance. Comme il n'existe aucune raison de croire que les juifs aient, à une époque déterminée, modifié leur type de sépulture d'après celui des chrétiens, il semble que l'explication la plus conforme à l'histoire qu'on puisse donner de cette coïncidence, se trouve dans la dépendance de l'un et de

1. *Tr. Bara Bathra*, c. VI, dans Schwab, *op. cit.*, t. X, p. 197 sq. Dans la petite catacombe de la voie Appienne (*vigna* Pignatelli), les corridors latéraux sont longs de 8 mètres, les sept chambres ont une superficie presque égale et à peu près carrée. On trouve des *loculi* et des sépultures *a mensa*. Dans trois chambres trois tombes sont creusées dans le sol. Cf. N. Müller, *Le catacombe degli Ebrei presso la via Appia Pignatelli*, dans *Mittheilungen des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts*, *Röm. Abtheil.*, 1886, t. I, p. 49-56.

2. O. Marucchi, *Di un nuovo cimitero giudaico scoperto sulla via Labicana*, in-4°, Roma, 1887 ; réimprimé dans *Le catacombe romane*, in-8°, Roma, 1903, p. 279 sq.

l'autre, par rapport à un prototype plus ancien qu'on ne laissa pas de modifier d'ailleurs peu à peu de manière à introduire des particularités typiques soit juives, soit chrétiennes. C'est ainsi que les ambulacres des catacombes juives apparaissent plus spacieux et légèrement voûtés en arc. Les *loculi* juifs sont formés de plaques de terre cuite recouvertes d'enduit. Une particularité plus remarquable est la présence de culs-de-sac ménagés de distance en distance le long des ambulacres dans les catacombes de la voie Labicane et de Venosa (*D. D.* de la figure 137). Le cubicule B est assez vaste, il contient deux tombeaux construits et des *loculi* dans les parois du cubicule. Les cubicules *G* et *H* sont encore obstrués de terre ; il est possible qu'ils aient contenu des tombeaux semblables à *C C*, puisqu'on en rencontre dans deux culs-de-sac D D de l'ambulacre *I L*. La catacombe contient une sépulture *E* comportant un *arcosolium* en forme de niche, probablement ce qu'une inscription de Venosa qualifie : *absis*[1].

Nous avons déjà signalé dans la catacombe de la vigna Randanini des fioles ou des coupes de verre attachées aux *loculi*. La même pratique se retrouve au cimetière de la voie Labicane, mais avec une plus grande extension. C'est bien l'usage que nous rencontrons dans les catacombes chrétiennes. Les récipients sont des fragments de coupes ou de tasses appartenant à la catégorie des fonds de coupe dorés. Il se pourrait même que le plus important de tous ceux que nous possédons et dont nous avons déjà parlé, provînt de la catacombe de la voie Labicane. En effet il a été découvert dans un ambulacre du cimetière des Saints-Pierre et Marcellin *ad Duas Lauros*, à peu de distance de la vigna Apolloni sous laquelle est creusée la catacombe. On peut supposer qu'ayant appartenu tout d'abord à cette catacombe, il lui aura été dérobé pour orner la catacombe chrétienne[2]. Ce fonds de coupe représente le portique de Salomon et le Temple, avec une partie du mobilier liturgique. Sur l'édifice on lit : « Maison de la paix, reçois l'eulogie ; bois et vis avec tous les tiens[3]. » Cette formule offre un très vif intérêt et nous met sur la voie d'une institution que nous ne pouvons passer sous silence (fig. 46).

1. Garrucci, *Cimitero ebraico di Venosa in Puglia*, n. 40.

2. A moins que l'on préfère le mettre en la possession d'un juif converti. En matière de conjecture on n'a d'ordinaire que l'embarras du choix. Bornons-nous là.

3. ΟΙΚΟϹ ΙΡΗ[νη]Ϲ ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑ[ν] πίνε ζήσαις μετὰ τῶν ϹΩΝ ΠΑΝΤΩΝ.

On sait à peu près exactement aujourd'hui le rapport qui existe entre la dernière cène de Jésus et le repas pascal des Juifs[1]. Celui-ci comportait une série de bénédictions prononcées par le chef de famille au moment de la fraction du pain et de la réplétion des quatre coupes de vin. La coupe de verre que nous étudions semble avoir été destinée à ce repas.

La formule ΛΑΒΕ ΕΥΛΟΓΙΑν πίε μετὰ τῶν CΩΝ ΠΑΝΤΩΝ présente des analogies frappantes avec les paroles rituelles prononcées par Jésus sur la quatrième coupe, la plus solennelle du repas pascal : ΛΑΒΩΝ ὁ Ἰησοῦς ἄρτον καὶ ΕΥΛΟΓΗΣΑΣ εἶπεν · ΛΑΒΕΤΕ φάγετε, κ.τ. λ. Καὶ ΛΑΒΩΝ τὸ ποτήριον εὐχαριστήσας, ἔδωκεν αὐτοῖς λέγων ΠΙΕΤΕ ἐξ αὐτοῦ ΠΑΝΤΕΣ κ. τ. λ.[2]. Ce n'est pas trop s'éloigner, croyons-nous, de la prudence en matière archéologique que d'entrevoir dans le fond de coupe trouvé proche de la catacombe de la voie Labicane un monument qui pourrait avoir un rapport certain avec les prières de bénédiction et d'action de grâces à Dieu que le chef des familles juives prononçait dans les repas religieux domestiques en *prenant* (λαβών) le calice et en le donnant à boire aux convives. Un de ces repas avait lieu lors de la fête des tabernacles coïncidant avec celle de la dédicace du temple d'Hérode ; il y aurait eu une convenance particulière entre le banquet de ce jour et la représentation du temple de Jérusalem sur notre fond de coupe[3].

Nous croyons que dans les curieuses prescriptions relatives aux cimetières qui viennent d'être exposées, celle qui concède la liberté de « prendre en considération la solidité du terrain » doit avoir été fréquemment mise à profit.

Car il ne faut pas chercher dans les catacombes et hypogées de la *Diaspora* l'uniformité. Dans la catacombe de la vigna Randanini, on semble n'avoir accordé qu'une attention assez distraite aux exigences des rabbis ; la catacombe de Venosa, dans la Pouille, à deux kilomètres de la ville, sur la route conduisant à Lavello, paraît avoir usé de la même indépendance (fig. 138). Creusée dans un banc épais de tuf granulaire d'origine volcanique, elle eût permis cepen-

1. B. Ugolini, *Dissertatio de ritibus in coena Domini*, dans *Thes. ant. sacr.*, t. XVII, p. MCLXXVI sq. ; D. Cabrol, *Les origines de la messe et le canon romain*, dans la *Revue du clergé français*, août, sept. 1900.

2. Matth., XXVI, 26, 27. Cf. Marc, XIV, 22-24 ; Luc, XXII, 19-20. I Cor., IX, 16, appelle le calice ποτήριον τῆς εὐλογίας.

3. De Rossi, *Verre représentant le temple de Jérusalem*, dans les *Archives de l'Orient latin*, t. II, 1883, p. 439-455 ; *Dictionn. de la Bible*, t. II, pl. p. 856.

dant d'observer à la lettre les prescriptions talmudiques. Un premier couloir d'entrée donne accès à deux larges galeries parallèles entre elles, l'une plus longue que l'autre, qui y débouchent

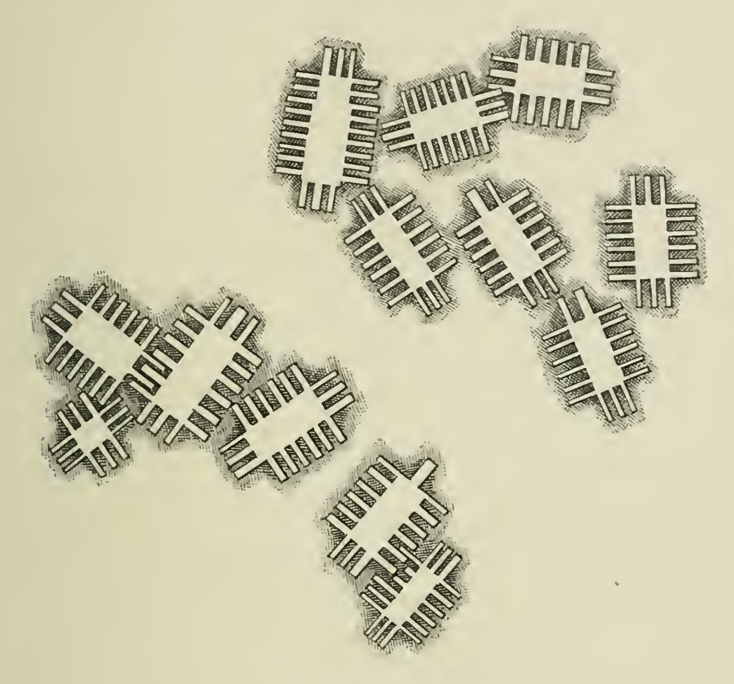


138. — Catacombe juive de Venosa, d'après Ascoli, *Inscrizioni inediti*, pl. 1.

perpendiculairement; d'autres leur succèdent plus avant dans les entrailles de la colline et sont obstruées par des éboulements. Dans les deux galeries principales que l'on peut visiter s'ouvrent, à droite et à gauche, des chambres plus ou moins profondes.

Les parois des galeries et des chambres sont partout percées comme

celles des catacombes chrétiennes et juives de la campagne romaine de *loculi* et d'*arcosolia*, ces derniers toujours à deux ou trois places. En outre, le sol des galeries et des chambres est partout creusé de fosses, serrées les unes contre les autres, qui ont dû recevoir une nombreuse population de morts.



139. — Cimetière de Gamart, d'après la *Revue archéologique*, 1889, t. XIII, p. 179, fig, 28.

Le tuf avait été revêtu d'un enduit blanc dans le fond des *arcosolia* et on y peut lire encore une quarantaine d'inscriptions tracées au pinceau avec la couleur rouge [1]. La paléographie des inscriptions latines de la catacombe dénote le ve-vi^e^ siècle.

1. Ces inscriptions et d'autres encore ont été publiées dans un remarquable mémoire de G. I. Ascoli, *Iscrizione inedite o mal note, greche, latine, ebraiche di antichi sepolcri Giudaici del Napolitano*, in-8°, Torino, 1880 ; Fr. Lenormant, *La catacombe juive de Venosa*, a donné des copies plus exactes de neuf d'entre elles (n. 4, 5, 6, 7, 10, 12, 17, 19 d'Ascoli) ; *Corp. inscrip. lat.*, t. IX, n. 647, 648, 6195-6241 ; R. Garrucci, *Cimitero ebraico di Venosa in Puglia*, extrait de la *Civiltà cattolica*, série XII, t. I, quad., 786 ; Hirschfeld, dans *Bull. dell' Instit. di corrisp. archeol.*, 1866, p. 148-152 ; *Theologische Literaturzeitung*, 1880, p. 485-488.

La nécropole juive de Gamart, taillée dans une colline calcaire, au nord de Carthage, sur le bord de la mer, a été depuis longtemps fouillée et décrite[1] (fig. 139). Toutes les chambres funéraires, — et on en compte deux cents environ — se ressemblent ; seule la richesse ou la pauvreté des propriétaires a pu introduire quelques différences de l'une à l'autre. « Il suffira de donner la description d'un de ces hypogées pour avoir une idée générale de la nécropole. Qu'on se figure donc une chambre à laquelle donne accès un escalier descendant dans le sol à une profondeur d'environ deux mètres. L'entrée est juste suffisante pour le passage d'un homme de petite taille. Après l'avoir franchie, on se trouve dans une salle rectangulaire, ordinairement plus longue que large. A droite et à gauche, dans chaque grand côté, sont pratiqués trois, quatre ou six trous de dimension suffisante pour donner place à un cadavre d'adulte. Ces trous sont rectangulaires et pénètrent dans le tuf de la montagne perpendiculairement à la paroi. Généralement il existe au fond de la chambre trois autres trous identiques, et vis-à-vis, il y en a deux autres, un de chaque côté de l'entrée. Ces derniers pénètrent dans le tuf parallèlement à l'escalier. Le plafond est percé d'un soupirail circulaire, long de 0m 50, qui aboutit à la surface du sol. Tout l'intérieur de ces chambres, plafond et parois, est enduit d'un stuc fort blanc. Souvent le revêtement s'est détaché. Mais dans les tombeaux où il s'est conservé il porte parfois des inscriptions ou des ornements en relief, tels que personnages, rosaces, guirlandes, etc.[2]. » Cent trois chambres funéraires ont été visitées, elles sont d'une uniformité presque absolue. Les *loculi*, que les juifs nommaient *qoqin*, sont au nombre de quinze au moins et de dix-sept au plus ; « les quelques tombeaux qui font exception à cette règle sont si rares, qu'ils ne

1. D'abord par E. Beulé, *Fouilles à Carthage aux frais et sous la direction de Beulé*, in-4°, Paris, 1861, p. 121, il a constaté que tous les tombeaux sans exception étaient conçus d'après le même type syro-palestinien, d'où il a conclu que cette nécropole était celle de la Carthage phénicienne ; A.-L. Delattre, *Épigraphie chrétienne de Carthage, Gamart*, dans *Le Cosmos*, 7 avril 1888, p. 14 sq. ; de Vogüé, *Notes sur les nécropoles de Carthage*, dans la *Revue archéologique*, 1889, p. 178 sq. Le calcaire est « très tendre et facile à tailler » (A.-L. Delattre, *loc. cit.*), et le Djebel Khaoui renferme environ deux cents chambres sépulcrales. Cette nécropole fut signalée par Falke, *Recherches sur la topographie de Carthage*, in-8°, Paris, 1835, mentionnée par le Dr Barth, fouillée par Davis, Beulé, E. de Sainte-Marie, *Mission à Carthage*, in-8°, Lyon, 1895, p. 33, et M. d'Hérisson.

2. A.-L. Delattre, *op. cit.*, p. 14.

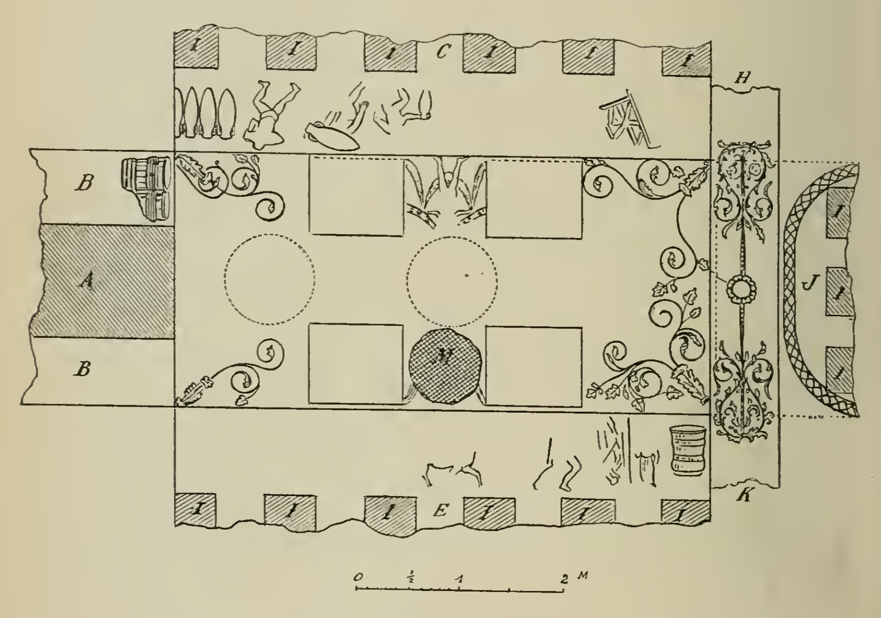
suffisent pas à l'infirmer; les dimensions sont sensiblement les mêmes, on sent qu'une règle étroite, minutieuse, a présidé à toutes les constructions; les chambres ont 3m 70 de large ou 6 coudées, de 5m 50 à 6m 70 de long, suivant le nombre des *loculi*, c'est-à-dire de 10 à 12 coudées; les qoqim ont 0m 53 sur 2m 05, c'est-à dire une coudée sur quatre. Or, ces dimensions sont exactement celles du Talmud [1]. »

La nécropole de Gamart confirme les indications fournies par le cimetière de la vigna Randanini, lequel, on se rappelle, nous a offert des sarcophages à personnages, des décorations peintes où figurent des génies, des animaux, des hommes et des femmes. A Gamart, un caveau très endommagé conserve néanmoins des traces de coloration rouge et verte; dans un angle du plafond, on distingue une corniche simulée, ornée de festons, et un vase en forme de cratère; le style est absolument romain. Dans un autre caveau, la décoration était faite en stuc en relief et peint. Une frise régnait au-dessus des *loculi*; deux cadres moulurés, larges de 53 centimètres, s'y voient encore; l'un renferme un cavalier, l'autre un personnage debout près d'un arbre, et tenant un fouet de la main droite; les cadres alternent avec les panneaux ovales.

Mais la plus belle décoration est celle que nous allons décrire : Le plafond est décoré de quatre cadres rectangulaires et de deux cadres circulaires disposés symétriquement; les sujets en relief qu'ils renfermaient se sont détachés et sont tombés; on distingue encore des génies ailés tenant des guirlandes ou des draperies et placés entre des cadres. Dans chaque angle, des palmettes donnent naissance à des branches de vigne qui se développent en rinceaux (fig. 140).

1. De Vogüé, *op. cit.*, p. 178. Beulé qui, le premier, a noté cette coïncidence, n'a pas compris la conclusion à en tirer. Une inscription copiée à trois reprises par A.-L. Delattre, *op. cit.*, p. 17 et *Corp. Inscrip. lat.*, t. VIII, n. 14100, inviterait à croire que « si certains caveaux ont servi à la sépulture des juifs, d'autres ont reçu la dépouille des chrétiens et peut-être aussi celle des saints martyrs ». Au lieu de [*Ste*] *fani Marturi filius*, Mommsen propose la lecture suivante : *Serapio Marturi filius*. Il reste un détail enregistré par Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, in-4°, Paris, 1884, p. 613 : « L'époque des martyrs, dit-il, paraît avoir fourni son contingent à la nécropole. Un certain nombre de squelettes ont été retrouvés, le crâne reposant sur les os du bassin; un amas de pierre remplissait la partie de l'auge funéraire qui devait recevoir la tête. » Ces détails auraient été fournis à Ch. Tissot par M. d'Hérisson, malheureusement ils ne peuvent plus être contrôlés.

Entre la naissance du plafond et le sommet des *loculi* régnait une frise qui représentait des scènes de vendange. On distingue d'un côté des hommes portant des amphores de vin et venant les ranger côte à côte, de l'autre une femme debout près d'une cuve cerclée ou d'une grande corbeille ; deux personnages se dirigent vers elle, l'un à pied, l'autre à cheval. Près de la porte, deux autres cuves ou corbeilles. Mais la portion la mieux conservée est la face interne de l'arc surbaissé ou *arcosolium* du fond ; elle porte des arabesques de style absolument romain, encadrés dans une ligne de



140. — Plafond juif à Gamart,
d'après la *Revue archéologique*, 1889, t. XIII, fig. 32.

Légende. — A. Porte d'entrée dans la paroi B ; C, Paroi de droite ; E, Paroi de gauche ; H, K, Développement de la partie interne de l'*arcosolium* J qui enveloppe les *loculi* du fond ; I, *Loculi* ; M, Trou accidentel dans le plafond.

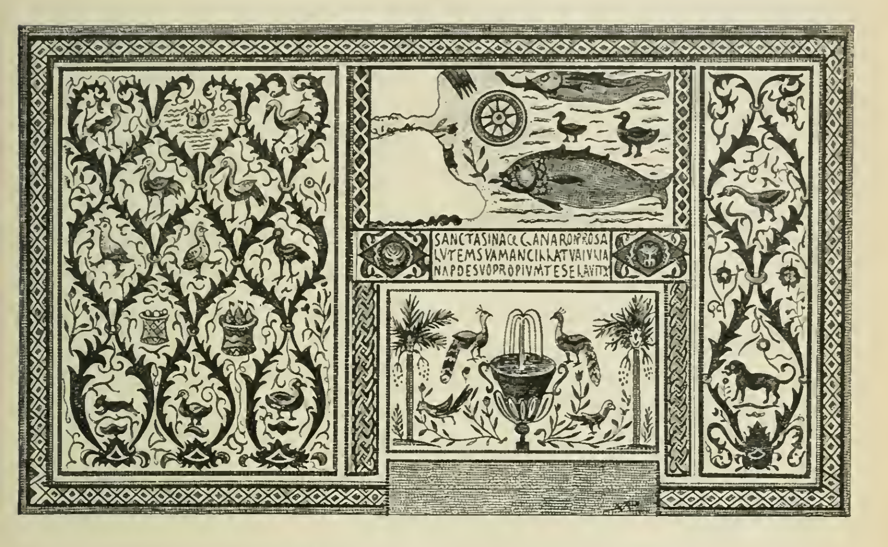
rais de cœur ; le même motif se trouve sur les mosaïques de Carthage appartenant à la première moitié du IIe siècle de notre ère.

D'autres caveaux présentent des restes d'ornementation du même style, où la vigne tient une place importante.

Cette décoration, malgré son grand intérêt, à cause des points de contact qu'elle présente avec plusieurs cubicules chrétiens, permet de tirer

des conclusions plus générales, que confirmera l'hypogée de Palmyre ; c'est à savoir que les juifs établis dans les villes de l'empire romain s'étaient relâchés de la stricte observance des prescriptions mosaïques et avaient adopté, au moins dans les tombeaux souterrains, les motifs de l'art païen.

C'était là, d'ailleurs, plus qu'une fantaisie individuelle. La synagogue d'Hamman Lif jette sur la question que nous étudions en ce moment une lumière très vive. Il ne s'agit plus en effet d'un caveau funéraire dont le propriétaire pouvait se montrer assez oublieux des prescriptions religieuses pour les violer sans hésitation, mais d'un édifice consacré officiellement au culte liturgique. Le pavement de mosaïque de la synagogue recouvrait le sol de la salle principale mesurant 9 mètres de long sur 5 m 25 de large[1] (fig. 141). Le dessin



141. — Mosaïque de la synagogue d'Hamman-Lif, d'après la *Revue archéologique*, 1884, t. VIII, pl. VII-VIII.

1. Au point de vue artistique la mosaïque a été commentée dans plusieurs dissertations consacrées à la synagogue, néanmoins les principales études, pouvant tenir lieu de toutes les autres, sont celles de E. Renan, *Les mosaïques de Hammann-Lif*, dans la *Revue archéologique*, 1883, t. I, p. 157-163 ; le même, *La mosaïque d'Hammann-Lif*, même revue, 1884, t. III, p. 273-276 ; D. Kaufmann, *Etudes d'archéologie juive*, dans la *Revue des études juives*, 1886, t. XIII, p. 45-61. La *Revue archéologique*, 1884, pl. VII-VIII, a publié un dessin d'après le croquis d'un caporal du corps expéditionnaire, ce dessin colorié est « d'une

de la mosaïque est plus riche que correct, la couleur des cubes était demeurée éclatante. La disposition en trois champs inégaux donne au champ intermédiaire une plus grande importance. Le champ de gauche, très large, le champ de droite, beaucoup plus étroit, sont couverts de plantes et d'animaux, principalement d'oiseaux ; le champ du milieu se subdivise en trois registres dont le supérieur représente la mer avec des poissons et des canards, et le champ inférieur un large canthare auquel vont s'abreuver deux paons ; puis des palmiers et deux oiseaux, probablement des perroquets. Le registre du milieu est rempli par une inscription aux extrémités de laquelle on voit le chandelier à sept branches, l'*éthrog* et le *loulab*. Ces derniers instruments, d'une destination liturgique nettement déterminée, reparaissent sur un très grand nombre de monuments juifs et témoignent de l'existence d'un symbolisme officiel. Cette constatation a une signification beaucoup supérieure à l'attention qu'on lui a prêtée et aux conséquences qu'on en a tirées. Le symbolisme chrétien est encore très indécis vers le milieu du IIe siècle, et il ne paraît pas qu'à cette époque, il ait cessé d'être tributaire, sinon pour les types, du moins pour les idées, du symbolisme juif. Le registre supérieur pourrait être une composition très originale. Il est bien fâcheux, disait Renan, que cette partie soit mutilée, elle était peut-être moins banale que le reste. « A droite, je crois voir la mer, représentée par de petits flots, par des poissons et des oiseaux aquatiques. A gauche, je vois la terre représentée par des fleurs et des bêtes terrestres. Que signifie la rotonde, posée justement entre la mer et la terre ? Il ne faut pas oublier que la mosaïque a été trouvée sur le rivage même et tout à fait au niveau de la mer. Je n'ose rien conclure de là [1]. » Ne serait-ce pas la topographie des lieux, l'embouchure de quelque petit ruisseau et le coin de terrain sur lequel fut construite le synagogue ? Quant à la rotonde, elle n'est peut-être que la rose des vents marquant l'orientation.

Rien dans les poissons de la mosaïque ne rappelle le symbole chrétien de l'*Ichthus* ; les canards, qui dans quelques mosaïques chrétiennes d'Afrique symbolisent une des saisons, sont ici destinés à animer le paysage. Le vase et les paons dans un jardin planté de

étonnante vérité » (G. Schlumberger, dans la *Rev. arch.*, 1883, p. 158). « La mosaïque est, ajoute cet archéologue, d'une beauté, d'une fraicheur, d'une conservation étonnante. » La *Rev. des études juives*, 1886, p. 48-49, a donné une photographie d'après un cliché de M. Balagny.

1. E. Renan, dans la *Revue archéolog.*, 1884, t. III, p. 273.

palmiers rappellent le large canthare dans lequel s'abreuvent les colombes dans le jardin[1] du paradis que nous montre la fresque des *cinque santi*, du cimetière de Callixte (fin du IIIe siècle).

N'aurions-nous pas dans ces deux registres qui encadrent l'inscription, rappelant la munificence de Julia en vue de son salut éternel, une opposition rappelant la vie mortelle et la béatitude symbolisée par le site terrestre et la demeure céleste ? Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, la mosaïque présente d'autres symboles.

Dans le champ de gauche, parmi les feuillages, on a représenté deux corbeilles contenant, l'une, des cédrats, l'autre, des pains[2]. On retrouve des paniers à fruits comme symboles juifs sur les monnaies juives ; ici, ce sont probablement les corbeilles dans lesquelles on portait triomphalement au sanctuaire les prémices, les *Biccourim*[3]. Nous retrouverons dans la symbolique chrétienne les cistes contenant les pains eucharistiques. Les paons y reparaîtront aussi comme symbole de résurrection et il se peut qu'ils aient dans la mosaïque la même signification[4]. Les poissons se montrent dans plusieurs monuments juifs de toutes les époques, mais nous allons les retrouver dans le plafond de la catacombe de la vigna Randanini[5].

L'existence d'un symbolisme serait suffisamment attestée par les innombrables représentations du chandelier à sept branches, lequel

1. De Rossi, *Roma sotterranea*, in-fol., Roma, 1877, t. III, pl. I-II.

2. Si toutefois ce ne sont pas les rouleaux de la Thora.

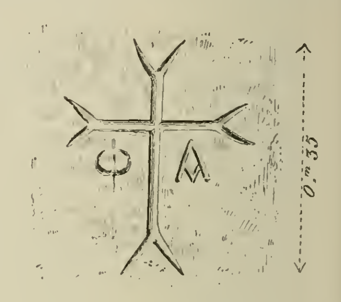
3. A. Lévy, *Geschichte der jüdischen Münzen*, p. 44, pl. 138, note 1 ; D. Kaufmann, *op. cit.*, p. 50.

4. D. Kaufmann, *op. cit.*, p. 51, le nie avec une intrépidité qui s'accommoderait aisément de quelques preuves. « Ainsi, voilà une communauté juive dont les membres sont préoccupés de leur salut; ils font représenter sur cette mosaïque tous les symboles gracieux (fleurs parfumées, eaux rafraîchissantes, fruits délicieux) qui, dans la langue artistique, traduisent les félicités paradisiaques ; ils croient donc à l'immortalité de l'âme et à la vie future ; ils ont sur cette vie des notions analogues à celles qu'on trouve chez tous les peuples de l'antiquité et surtout chez les chrétiens. »

A ces considérations de M. Ravaisson, M. Renan répond que « certainement à cette époque, les croyances populaires des juifs, relativement à la vie future, étaient à peu près les mêmes que celles des chrétiens ». *Comptes rendus de l'Acad. des inscript.*, 1883, séance du 23 mars.

5. L'échelle à laquelle a été faite la figure 141 a exigé une trop forte réduction pour que l'*etrog* et le *loulab* qui flanquent le chandelier de gauche aient pu être conservés.

paraît bien être d'un usage exclusivement juif[1]. A une date plus tardive, on constate d'autres sigles symboliques, par exemple à Venosa, l'emploi des lettres AΩ[2]. Cependant nous ne serions pas éloignés de penser que ce symbole était adopté par les Juifs hellénisants dès le début de notre ère, car à Venosa, dans les épitaphes de la catacombe juive, ces lettres grecques sont disposées conformément aux lois de l'écriture hébraïque, c'est-à-dire que l'Ω se trouve à gauche de l'inscription. Or, dans quelques-unes des plus anciennes épitaphes chrétiennes faisant usage du même sigle, on constate cette manière d'écrire les lettres en sens inverse, et ce sont précisément les pierres qui offrent les caractères paléographiques d'une haute antiquité[3].



142. — Gravure dans un hypogée, d'après la *Revue biblique*, 1901, p. 451.

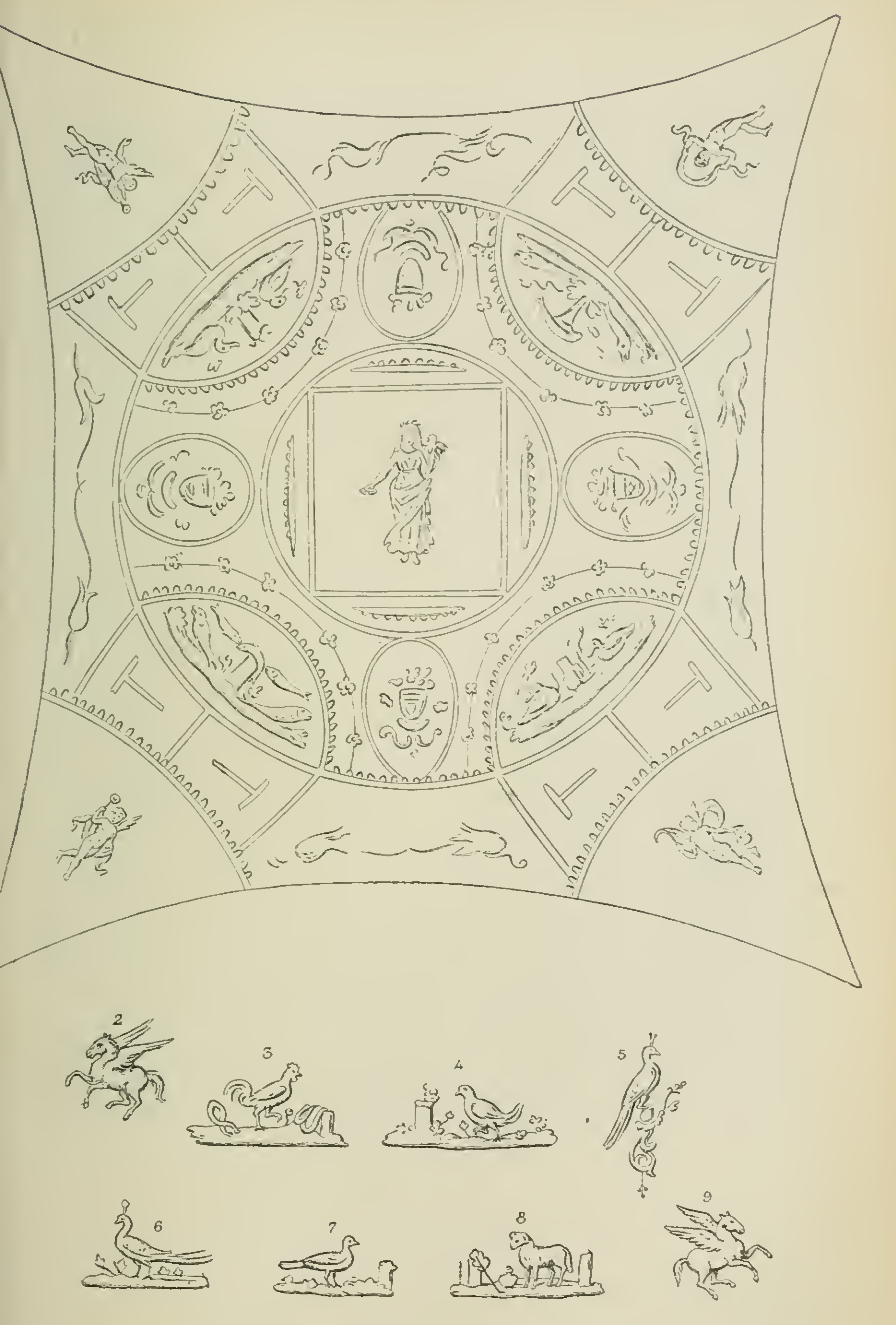
Il nous reste à parler d'une peinture dont la portée symbolique paraît évidente, surtout si on la compare avec les types analogues que nous offrent les catacombes chrétiennes (fig. 143).

Le médaillon central d'un plafond vient de nous montrer une Victoire couronnant un jeune homme, probablement un défunt enterré dans le cubicule. Ce type n'est pas unique dans l'art des juifs, il semble même avoir été un des plus anciennement introduits et des plus longtemps conservés. En 1887, on découvrit à Ascalon deux Victoires sculptées et mesurant entre 2 mètres et 2m 50 de

1. D. Kaufmann, *op. cit.*, p. 52-55, n'en doute pas et pour de bonnes raisons. S. Reinach, *Notes sur la synagogue d'Hamman el Enf*, dans la *Revue des études juives*, 1886, t. XIII, p. 219, se montre moins convaincu et invoque une inscription ainsi conçue : *Victorinus* || *cesquet in pace* || *et ireneu ;* au-dessous, chandelier, palme, colombe. Cette inscription donnée par Wilmanns, dans *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n. 1081, est commentée par Mommsen, *ibid.*, p. 929, n. 1091 : *Judaica igitur*. Elle fait double emploi avec le n. 14230. Pour la formule *in pace et irene*, cf. De Rossi, *Bull. d'arch. chrét.*, édit. franç., 1882, p. 130.

2. Ascoli, *Iscrizioni inedite o mal note greche, latine, ebraiche di antichi sepolcri judaici del Napolitano*, in-8°, Torino, 1880, p. 55, n. 11 ; cf. p. 63, n. 21.

3. H. Leclercq, dans le *Dictionn. d'arch. chrét. et de liturg.*, t. I, col. 12. au mot AΩ. Confirmation de ce fait dans un *Hypogée antique de la nécropole septentrionale de Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1901, t. X, p. 451. Cet hypogée, d'origine juive, est devenu chrétien dans la suite (fig. 142).



143. — Plafond de la catacombe de la vigna Randanini, d'après Garrucci, *Storia dell' arte cristiana,* t. vi, pl. 489.

hauteur (fig. 144). « Ces deux figures diffèrent quelque peu par le mouvement et les détails de l'ajustement, mais dans les grandes lignes elles sont identiques. La déesse est debout, vue de face, entièrement drapée d'une longue tunique collante, aux pans flottants, qui laisse à découvert col, bras et pieds[1]. » La figure est pourvue de ses attributs traditionnels, la palme et les ailes. C'est bien la Niké.



144. — Sculpture d'Ascalon, d'après la *Revue des études juives*, 1888, t. XVII, p. 24.

Le premier éditeur reporte ces sculptures au premier siècle avant Jésus-Christ environ et estime avec une grande vraisemblance qu'elles firent partie d'un édifice élevé par Hérode à Ascalon[2]. En 66, les juifs insurgés mirent le feu à la ville et il est possible que la destruction des Victoires, qui devaient offusquer singulièrement le sentiment national juif, ait été un des exploits des zélateurs de cette révolte.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt de ces Victoires est moins dans la destination qui leur fut donnée que dans leur type qui demeura exposé aux yeux des juifs dans la vieille ville philistine.

Malgré eux, ce type les frappa et nous allons le retrouver, non plus imposé par le caprice d'un étranger aux antiques traditions, mais adopté par une famille juive et devenu le motif caractéristique de la décoration d'un hypogée.

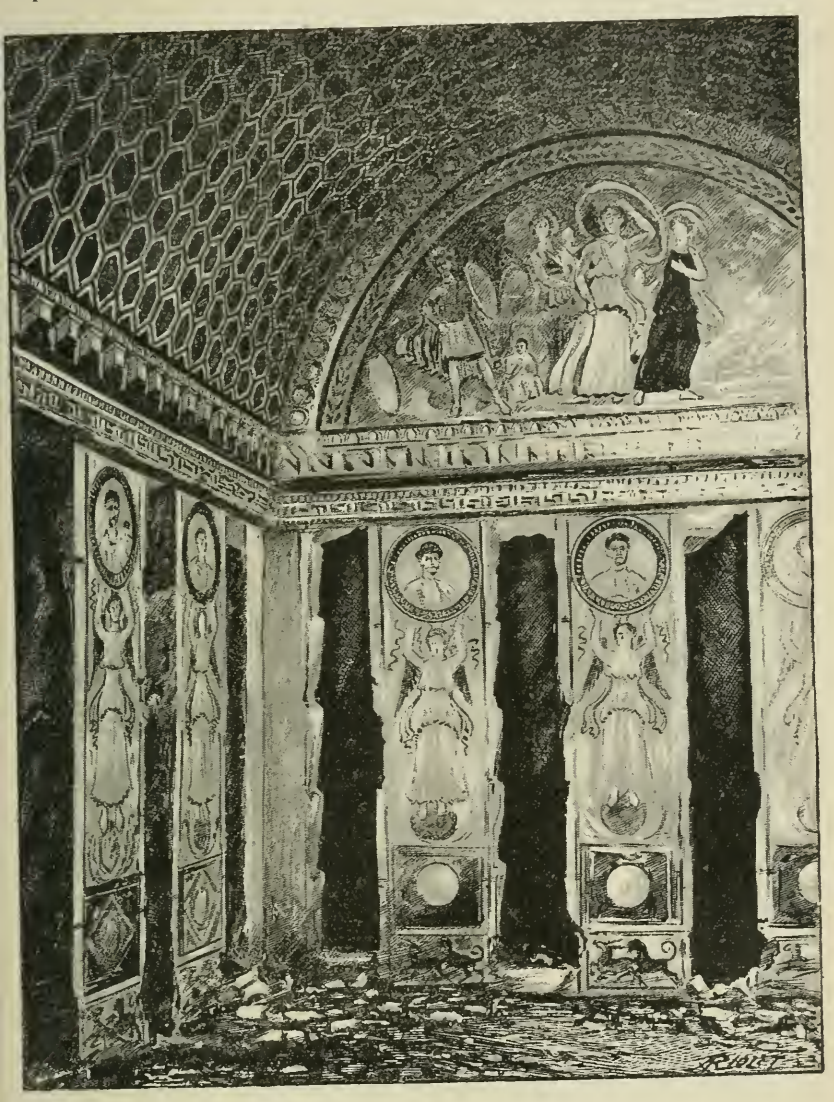
Cet hypogée a été exploré en 1899. Il est situé au S.-O. de Palmyre et daté de l'année 259 de notre ère[3] (fig 145). Ses dispositions nous intéressent moins que sa décoration. L'hypogée comporte une

1. Th. Reinach, *Sculptures d'Ascalon*, dans la *Revue des études juives*, 1888, t. XVI, p. 24-27.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, I, XXI, 11.

3. Oestrup, *Historisk-topografiske Bidrag til Kendskabet til den syriske orken*,

alle centrale carrée de quatre mètres de côté, dont chacune des parois st percée d'une porte. Trois de ces portes donnent accès sur des



145. — Chambre funéraire de la catacombe de Palmyre, d'après Strzygowski, *Orient oder Rom*, pl. I.

in-8°, Kopenhagen, 1895, p. 5-7 ; J. Strzygowski, *Orient oder Rom. Beiträge zur Geschichte der spätantiken und frühchristlichen Kunst*, in-4°, Leipzig, 1901, p. 11 sq.; *Eine Grabanlage in Palmyra vom J. 259 ca. und ihre Gemälde*, pl. I, fig. 2-12.

chambres funéraires, la quatrième sur le couloir d'entrée. L'ensemble figure une croix dont les branches sont sensiblement égales. Toutes les parois sont couvertes de riches peintures, très bien conservées.

Dans une des chambres funéraires, la lunette du mur de fond est ornée d'une scène mythologique. Au centre, se voit une femme corpulente tenant de la main gauche un bouclier qu'elle brandit au-dessus de sa tête, tandis que de la main droite elle retrousse son chiton dans lequel une large échancrure fait voir la jambe et la cuisse droite nues. Ce personnage principal est entouré d'un groupe de femmes de moindre taille, portant des vêtements semblables, le chiton relevé au moyen d'une ceinture, point de manches. Toutes font des gestes très mouvementés. Aux pieds d'une de ces femmes se voit un enfant. D'autre part, on aperçoit un guerrier armé du bouclier, le manteau sur l'épaule. La peinture représente Achille parmi les filles de Lycomède.

Les parois offrent une série de médaillons dans lesquels on a peint les portraits des défunts et des défuntes. Ces médaillons sont soutenus par des femmes ailées, debout, les pieds posant sur une sphère. Nous avons montré ailleurs la place que doit occuper ce type iconographique dans la filiation qui s'étend depuis les *Niké* jusqu'aux anges des mosaïques du VIe siècle [1] ; nous n'y reviendrons donc pas.

Chaque panneau porte à sa partie inférieure une petite scène de genre, des animaux, des oiseaux, un cerf poursuivi par une panthère, etc.

Outre les médaillons dont nous venons de parler et qui contiennent de véritables portraits dus à la même école que ceux de la glyptothèque de Ny Carlsberg [2], nous trouvons le portrait en pied de Bad'a, fille de Simon, tenant son petit enfant dans ses bras [3]. Une des salles de l'hypogée renferme trois sarcophages couverts de sculptures [4].

Un autre monument de l'art juif serait l'original syro-judaïque copié dans les miniatures du célèbre *Pentateuque d'Ashburnham*. Cet original offrait certains détails de mœurs et de costumes qui

1. H. Leclercq, dans le *Dictionn. d'arch. et de liturg.*, t. I, au mot *Anges*.

2. Comparer aux portraits gréco-égyptiens de la collection Théodore Graf. Un de ceux de Palmyre mentionne le nom du défunt : *Abraham*.

3. J. Strzygowski, *Orient der Rom*, p. 16, fig. 3.

4. *Ibid.*, p. 18, fig. 4.

permettent de le rapporter à l'art syrien, vers le IIIe ou le IVe siècle de notre ère[1].

Ces faits suffisent à montrer ce qu'il y a d'arbitraire dans l'opinion qui attribue aux juifs une répugnance insurmontable pour l'art et particulièrement pour les représentations empruntées au règne animal.

Toutefois la date tardive (IIIe siècle) des peintures de Palmyre et de la vigna Randanini ne permet guère de soutenir que les chrétiens aient, en matière artistique, subi l'influence de ces groupes juifs dont l'esprit ouvert accueillait les productions de l'art profane et — rencontre notable — celles-là même dont les fidèles s'inspiraient.

Au point de vue de la décoration les cubicules de la vigna Randanini sont parmi les documents les plus précis que nous puissions utiliser pour démontrer l'infiltration de la sève antique dans le tronc rabougri du judaïsme comme dans la jeune et verte pousse du christianisme[2].

Ce rapprochement n'est pas un fait exceptionnel et il nous amène à considérer ici l'influence exercée par le judaïsme sur les plus anciennes productions de l'art chrétien.

La réaction conduite par les prophètes d'Israël contre l'idolâtrie aboutit vers le VIIIe siècle à la proscription de toute image taillée ou fondue d'un être, quel qu'il fût, appartenant au règne animal. En pratique, la statuaire n'a jamais été que tolérée, avec des retours offensifs sous Ezéchias, Josias et d'autres encore. Mais les artistes ne pouvaient travailler qu'en cachette et l'art, on peut le dire, n'exista jamais. La peinture fut tenue en pareille suspicion; elle fit si peu de progrès chez les Juifs que la langue hébraïque ne possède même pas de mots qui signifient proprement *peindre*, un *peintre*, une *peinture*[3]. A une époque moins éloignée, la répugnance des

1. O. von Gebhardt, *The miniatures of the Ashburnham Pentateuch, with 20 phototyp. plates (1 in colours) and describ. text*, in-fol., London, 1883.

2. Sur ce sujet, voir D. Kaufmann, *Zur Geschichte der Kunst in Synagogen*, dans *Erster Jahresbericht der Gesellschaft für Sammlung von Kunstdenkmäler des Judenthums*, Wien, 1897; M. Güdemann, *Das Judenthum und die bildenden Kunste*, dans *Zweiter Jahresbericht*, Wien, 1898; D. Kaufmann, *Art in the Synagogue*, dans *Jewish quarterly Review*, 1897, t. IX, p. 254 sq.; S. J. Solomon, *Art and Judaism*, dans la même revue, 1901, t. XIII, p. 553-566; Kaufmann Kohler, *Attitude of Judaism toward art*, dans *The jewish Encyclopedia*, in-4°, New-York, 1902, t. II, p. 141 sq. On peut utiliser encore quelques parties de l'ouvrage de D. Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, in-8°, Paris, 1858.

3. G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, in-4, Paris, 1887, t. IV, p. 443.

Israélites pour les images peintes ou sculptées paraît avoir fait place à une tolérance ou même à une faveur déclarée. A Rome, la communauté juive dont le cimetière a été retrouvé sous la vigna Randanini ne s'interdisait pas de faire peindre les cubicules funéraires, elle comptait même parmi ses membres un peintre de profession dont l'épitaphe s'est conservée sur un sarcophage [1].

ЄΝΘΑΔЄ
ΚΙΤЄ ЄΥΔΟ
ΞΙΟΣ· ΖΟΓ
ΡΑΦΟΣ ЄΝ
ЄΙΡΗΝΗ Η ΚΥ
[μνησις αὐτοῦ]

Ici gît le peintre Eudoxe. Qu'il repose en paix.

Les hypogées palestiniens ne nous ont guère offert jusqu'ici que la décoration végétale [2].

Cette décoration qui se caractérise le plus souvent par une accumulation de mauvais goût se ressent de l'influence grecque. Le tour fantaisiste et le faire un peu sec, parfois négligé, avec lequel les motifs sont traités accusent un art jouissant d'une certaine indépendance, néanmoins il est évident aussi qu'à cette époque et jusque dans les travaux d'ornementation conformes à la plus stricte orthodoxie judaïque, un concept hellénique plus ou moins consciemment suivi a guidé les artistes juifs. La fermeté des lignes, la pureté de quelques moulures et leur agencement, les formes des frontons et quelques détails encore, sont empruntés à la Grèce. Ainsi pendant la période hérodienne, la pénétration des idées et des procédés artistiques de la Grèce vint à bout de triompher des répugnances juives. Nous savons que ce cas n'est pas isolé dans l'histoire d'Israël.

On tomberait aisément dans l'erreur en exagérant les points de ressemblance qui existent entre les catacombes chrétiennes et les catacombes juives, à Rome notamment, où elles se distinguent par des détails matériels qu'on ne doit pas méconnaître.

Outre la rareté chez les juifs des symboles témoignant de préoccupations tournées vers la vie surnaturelle, on remarque la diffé-

1. J. Wilpert, *Le pitture*, p. 15, note 2.

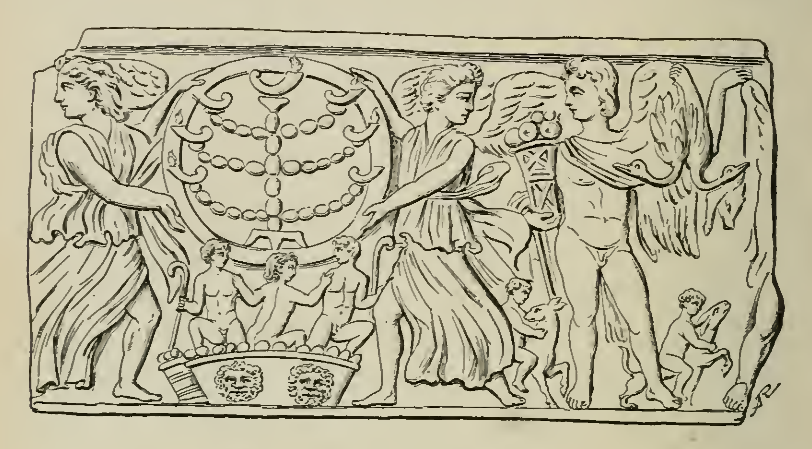
2. Un des plus remarquables à ce point de vue est décrit par M. H. Vincent, *Un hypogée juif*, dans la *Revue biblique*, 1899, t. VIII, p. 297 sq.



146. — Catacombe de la vigna Randanini,
d'après Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. VI, pl. 489.

rence de largeur entre les ambulacres, le nombre moins grand des *loculi* et leur mode de fermeture. C'est principalement la décoration qui présente les points de contact les plus nombreux et les plus suggestifs entre l'art juif et l'art chrétien contemporains.

Le cimetière de la vigna Randanini aura peut-être été décoré par cet Eudoxe dont il nous reste le sarcophage. On y a fouillé deux cubicules réunis que nous devons décrire. Le premier cubicule



147. — Sarcophage du musée Kircher.

possède deux *arcosolia* ; sa voûte représente une tenture au milieu de laquelle est peinte une Victoire ailée couronnant un adolescent nu ; à l'extrémité de cette même voûte se voient quatre paons (fig. 146). Sur la paroi, à droite de la porte d'entrée, deux pégases ailés, et à leur droite, un bélier et un caducée, puis un paon ; à gauche, un coq, une poule ; sur la paroi du fond, deux autres paons. Le deuxième cubicule est de moindres dimensions, il présente néanmoins un *arcosolium* sur ses deux parois latérales, et sur la paroi du fond deux sépultures de style oriental. A la voûte, une Fortune tenant la corne d'abondance, sur la paroi du fond : deux chevaux, des génies, des hippocampes, des vases et d'autres motifs ornementaux. Ces décorations peuvent dater du IIIe siècle[1] (fig. 143).

1. O. Marucchi, *op. cit.*, p. 246, observe que ces peintures n'ayant aucune relation avec le culte judaïque, on pourrait présumer que cette partie de la catacombe fut d'abord à l'usage d'une famille païenne et qu'on la réunit dans la suite à la catacombe juive. Outre qu'il ne faut pas multiplier les hypothèses sans nécessité, celle-ci paraît assez superflue si on compare la décoration de ces cubicules avec celle de la chambre de Gamart dont nous avons parlé et l'hypogée palmyrénien.

Le même cimetière contenait des sarcophages sculptés. L'un d'eux [1] offrait le chandelier à sept branches, l'*éthrog* et le *loulab* ; un autre sarcophage trouvé intact appartenait à l'art païen et offrait, entre autres figures, la muse Uranie ; ce sarcophage avait été pourvu d'une peinture polychrome, il garde des restes de dorure [2] (fig. 147). Sa présence dans la catacombe prouve que les Juifs ne se montraient pas plus scrupuleux que les fidèles sur l'emploi des sarcophages avec représentations mythologiques lorsque celles-ci ne pouvaient offenser trop manifestement leur foi religieuse ou leur idéal de pudeur [3].

Enfin, il faut probablement rapporter au mobilier artistique du cimetière de la via Appia les fonds de coupe dorés (certains d'entre eux du moins) qui témoignent, par leur ornementation, de leur destination judaïque [4]. Outre le candélabre à sept branches et les principaux objets du culte liturgique, on remarquera la présence des colombes [5] et surtout des lions affrontés [6] qui paraissent apparentés d'assez près aux lions représentés dans la scène de Daniel des catacombes chrétiennes.

Le type des hypogées de Gamart que nous avons décrit est celui du plus grand nombre des ossuaires juifs que les fouilles mettent au jour chaque année. Nous le voyons reparaître pour des sépultures profanes ou dans lesquelles on ne relève aucun indice de judaïsme,

1. R. Garrucci, *op. cit.*, pl. non numérotée en regard de la page 16-17. Cf. Herzog, dans *Bull. dell' Instit.*, 1861, p. 99.

2. *Bullettino archeologico*, 1861, p. 98.

3. R. Garrucci, *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, in-8°, Roma, 1865, t. II, p. 152 ; *Storia dell' arte cristiana*, t. VI, p. 166, pl. 491, n. 19 ; V. Schultze, *Archäologische Studien über altchristliche Monumente*, in-8°, Wien, 1880, p. 264.

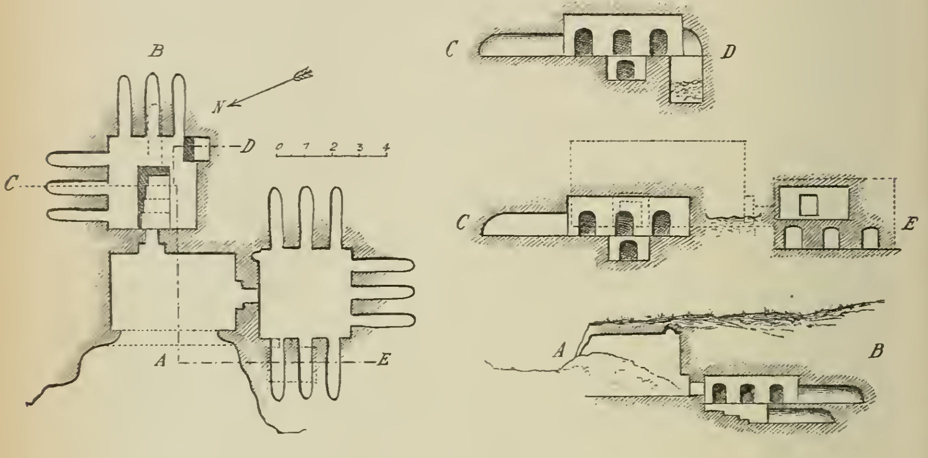
4. R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro trovati nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma*, in-fol., Roma, 1858, pl. V, p. 14-19.

5. *Ibid.*, pl. V, n. 6, 7.

6. *Ibid.*, pl. V, n. 1, 2, 6, 8. On ne s'étonnera pas, nous l'espérons, de ne trouver mentionnées que pour être écartées les inscriptions et peintures de Crimée dont le caractère moderne est aujourd'hui constaté. Cf. Chwolson, *Atchzehn hebraïsche Grabschriften aus der Krim*, dans les *Mémoires de l'Acad. impér. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1866, VIIe série, t. IX, n. 7 ; Strak, *A. Firkowitsch und seine Entdeckungen, ein Grabstein der hebraïschen Grabschriften der Krim*, in-8°, Leipzig, 1876 ; Harkavy, *Altjüdische Denkmäler aus der Krim*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1876, VIIe série, t. XXIV, n. 1 ; Kautzsch, dans *Theologische Literaturzeitung*, 1883, p. 319 sq.

par exemple à Beit Nettif [1] et à Alexandrie [2]. Nous le trouvons aussi dans les sépultures chrétiennes ainsi que nous l'avons montré plus haut, c'est pourquoi nous devons prêter quelque attention à ce type de sépultures.

L'antique nécropole juive située au nord de Jérusalem a gardé plusieurs hypogées intéressants dans lesquels on peut trouver la con-



148. — Hypogée judéo-grec, d'après la *Revue biblique*, 1900, t. IX, pl. 2.

firmation de la remarque souvent faite sur le défaut de symétrie et les négligences d'exécution familiers à l'architecture funéraire de la contrée. Plusieurs d'entre ces hypogées réunissent les trois modes d'antique sépulture, le four à cercueil, l'auge fermée par une dalle horizontale et la couchette surmontée de l'*arcosolium*. Cet aménagement convenait aux chrétiens aussi bien qu'aux Juifs, ainsi ne doit-on pas s'étonner des changements de propriétaire et de la nouvelle utilisation [3].

Un hypogée, composé de quatre chambres et un atrium, découvert au pied de la colline Ohel Schelomoh sur le chemin qui conduit de

1. M.-R. Savignac, *Un tombeau romain à Beit-Nettif*, dans la *Revue biblique*, 1903, p. 431 sq., cf. p. 291.

2. Séroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*, in-fol., Paris, 1823, *Sculpture*, pl. IX, n. 3, 7.

3. H. Vincent, *Hypogée antique dans la nécropole septentrionale de Jérusalem*, dans la *Revue biblique*, 1901, t. X, p. 448 sq.

l'ancienne « colline des cendres » au « tombeau des juges », est devenu, à une époque très ancienne, propriété chrétienne[1].

Un hypogée judéo-grec situé sur la pente septentrionale d'Aquabet-es-Suwan, au delà de la vallée de Sitty-Mariam, reproduit presque dans son détail le type des tombes juives des premiers siècles à Jérusalem (fig. 147). Le plan diffère à peine de celui d'un hypogée de la nécropole juive du nord de Jérusalem[2]. Bien que l'*atrium* n'existe plus, quelques vestiges observés sur le sol permettent de conjecturer son existence antérieure. La symétrie et l'exécution témoignent de la plus grande négligence. Il n'y a pas trace d'ornementation, ce qui peut provenir de la qualité du calcaire. Les *qoqim* sont répartis irrégulièrement, leurs ouvertures n'ont pas de dimensions uniformes et leur profondeur varie ; la moyenne est 2m 25[3]. La plus remarquable particularité de l'hypogée est la présence, à côté des fours, d'un grand nombre d'ostothèques de formes et de dimensions très diverses. On en a compté vingt-sept presque tous intacts, mais on ignore leur disposition primitive[4].

La salle méridionale de l'hypogée contenait trois graffites hébreux et n'en renfermait aucun en langue grecque. La salle orientale ne renfermait que des graffites grecs (fig. 148). Ce qui fait le principal intérêt des quelques indices recueillis, c'est l'antiquité de l'hypogée dont la date peut difficilement être reculée plus bas que la ruine de Jérusalem. Il en résulte que les coutumes funéraires en usage chez les propriétaires de l'hypogée sont celles des contempo-

1. *Ibid.*, p. 451. Sur la paroi intérieure de l'atrium, à droite de l'entrée, une main inhabile a gravé profondément de grandes croix à branches fourchues. L'une d'elles est accompagnée des lettres *oméga* et *alpha* (fig. 142).

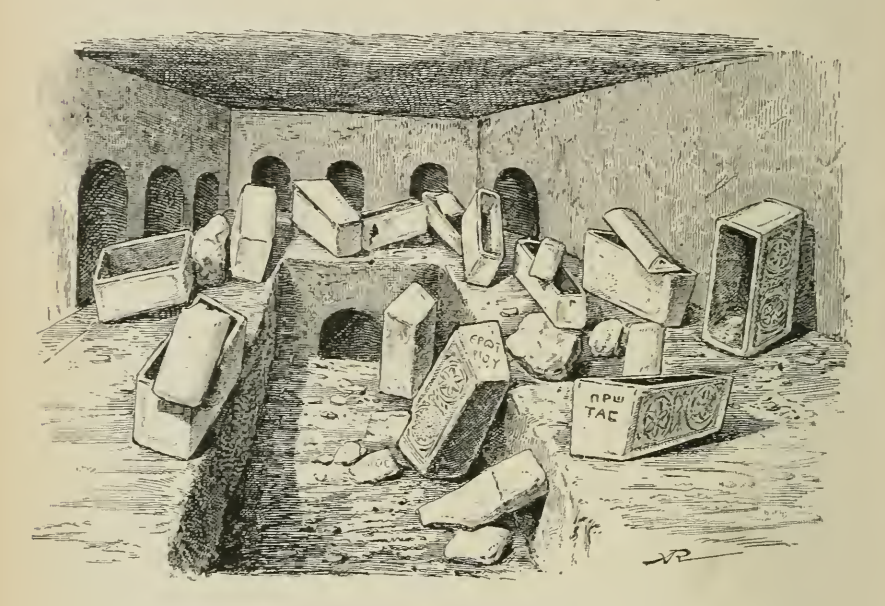
2. H. Vincent, *Un hypogée juif*, dans la *Revue biblique*, 1899, t. VIII, p. 298, et la note 1 de la page 297. Comme la sépulture mentionnée à la note précédente, celle-ci a été dans la suite des temps un tombeau chrétien.

3. La cote de 0 m. 44 est dominante pour la largeur des fours dont la hauteur *minima* est 0 m 46, *maxima* 0 m 56. Parmi les cotes de détail revient fréquemment celle de 0 m 22 et comme elle peut être prise pour base de chiffres tels que 0 m 44, 0 m 66, 3 m 27 (pour 3 m 30 ?) etc., on pourrait essayer d'y voir l'unité métrique appliquée ici. Cependant il y a trop peu de rigueur dans l'application de cette mesure pour qu'il soit possible d'en tirer un argument.

4. L'hypogée avait été violé jadis sans être bouleversé, mais la disposition primitive reste inconnue. D'après les dires du gardien officiel, les ossuaires se trouvaient pêle-mêle, en avant des *qoqim* fermés par leur grosse dalle brute encastrée sans aucune feuillure dans la paroi.

rains de la première génération chrétienne et la salle orientale plus particulièrement nous fait approcher d'assez près le groupe helléniste auquel appartenaient les sept premiers diacres. Cette salle contient quatorze ossuaires et les débris de plusieurs autres.

On sait que la question est encore débattue de savoir si les ostothèques servaient de boîtes à ossements lorsque ceux-ci, une



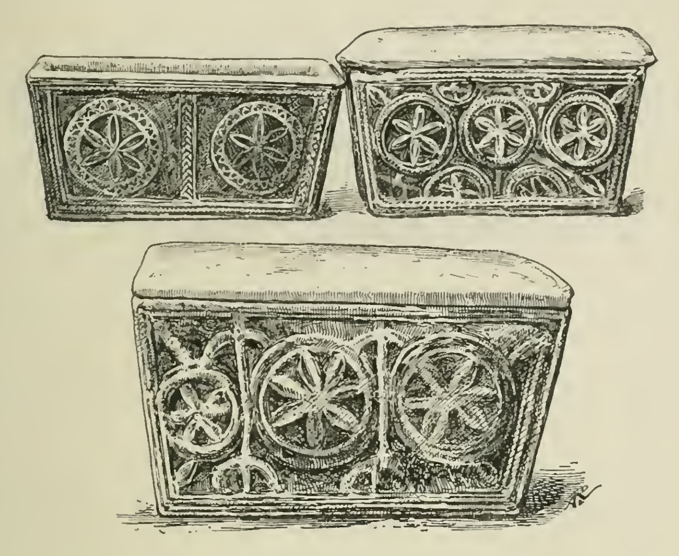
149. — Aspect de la salle orientale de l'hypogée judéo-grec, d'après la *Revue biblique*, 1900, pl. 2.

fois desséchés dans les fours, devaient faire place à de nouveaux cadavres ou bien si, conformément à la législation juive, on s'interdisait ces transvasements dans la crainte de troubler la poussière du mort[1].

Deux des fours de la salle orientale semblent avoir été ouverts récemment : on a renversé la dalle de fermeture et rien n'a été touché à l'intérieur : des ossements y apparaissent encore en place et aucun ostothèque n'a dû en être retiré ; on ne remarque du moins nulle trace de cette extraction. Dans un seul four, il a paru évident que l'ostothèque avait dû être enfermé et enfoncé jusqu'à plus de 1m 50 de l'ouverture.

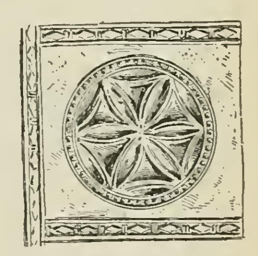
1. En tous cas on ne pouvait s'abstenir de toucher les os lorsqu'on les rangeait dans l'ostothèque.

Ces ostothèques ou petits coffrets de pierre sont bien les prototypes, *à divers égards*, de nos châsses chrétiennes[1] (fig. 149). La série des



150. — Ostothèques,
d'après la *Revue biblique*, 1901, p. 103.

ostothèques s'augmente sans cesse. Ceux que nous donnons à cette place ont été trouvés à la pointe méridionale du Mont des Oliviers [2]; leur ornementation ne laisse pas d'être assez originale. L'une des grandes parois, layée avec soin, a été recouverte d'une couche de peinture rouge. Sur ce fond, le dessin en rosaces avec encadrements divers, quoique tracé à la pointe et en lignes un peu grêles, se détache en blanc avec une netteté parfaite (fig. 150). Sur toutes les autres faces et jusque sur les couvercles — plats ou légèrement bombés — des traits épais de la même couleur garance se croisent avec plus ou moins de caprice, le décorateur ayant visé peut-être à simuler un

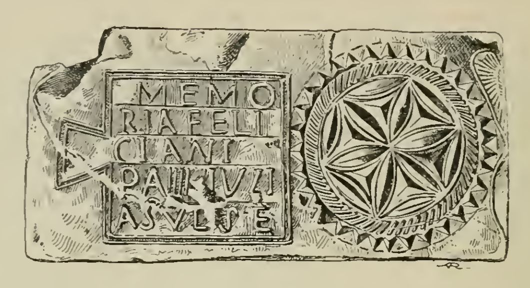


151. — Rosace d'ostothèque,
d'après la *Revue biblique*,
1900, pl. 2.

1. *Revue biblique*, 1900, t. IX, p. 308.

2. H. Vincent, *Nouveaux ossuaires juifs*, dans la *Revue biblique*, 1902, t. XI, p. 103 sq. Diagramme des mesures de l'un d'eux : face, bas, 0 m 48; haut, 0 m 54; côté, bas, 0 m 21; haut, 0 m 25; hauteur sans le couvercle, 0 m 25; hauteur avec le couvercle 0 m 35.

treillis avec, de-ci de-là, quelques étoiles de fantaisie (fig. 151) Un ostothèque chrétien a été trouvé en Afrique[1]. Il suffit de le



152. — Coffret de pierre de Dala'a,
d'après le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1895, p. 76.

rapprocher des types juifs pour saisir le rapport étroit qui unit l'art ornemental chez les juifs et chez les chrétiens.

1. Trouvé à Dala'a, région d'Aïn Beïda. Rousset, dans les *Comptes rendus de l'Académie Hippone*, 1895, p. IX, XV; Papier, dans le *Bull. archéol. du Comité des trav. hist.*, 1895, p. 76 sq.; S. Gsell, dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, 1896, t. XVI, p. 483.

APPENDICE III

ESSAI DE CLASSEMENT DES FRESQUES DES CATACOMBES DE ROME ET DE NAPLES

(*Pour les citations bibliographiques on se reportera aux titres complets des ouvrages, t. I, p. 34 sq.*).

CATACOMBE DE DOMITILLE (*Via Ardeatina*).

1° **Galerie des Flavius.** Deuxième moitié du Ier siècle.

Voûte : Rinceaux de vigne au milieu desquels se jouent des amours et des oiseaux ; les amours portent des rubans et des bâtons ; ornements en forme d'étoiles et dauphins.

Niche et paroi droite : Ornements étoilés, tête ornementale, paysages, Petits amours volant ; plusieurs de ces figurines sont encadrées de disques crénelés.

Niche et paroi gauche : Daniel, vêtu, parmi les lions ; pêcheurs, amours, animaux.

Paroi du fond : Banquet funèbre, pain et poisson, servi sur une table trépied par un personnage debout, à droite, à deux convives assis, à gauche.

De Rossi, *Bull.*, 1865, p. 42 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XIX ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. I-V, VI, 1 ; VII, 1, 3, 4 ; VIII ; Le Fort, p. 13, n. 1.

2° **Cubiculum** (*il piu antico cubicolo*, Wilpert ; « vulgairement appelé de Saint-Nérée » Lefort). Fin du Ier siècle.

Entrée et paroi d'entrée : Figure ornementale féminine, peut-être Psyché ; à la voûte, un hippocampe, fleurs ; brebis bondissant avec le vase de lait, sur une paroi à gauche de l'entrée.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. VII, 2 ; XI, 1.

Voûte : Au centre, le Bon Pasteur vêtu d'une tunique, tenant de ses deux mains la brebis sur ses épaules, à ses côtés deux brebis. Il occupe un médaillon entouré d'une zone unie d'où rayonnent les quatre branches d'une croix de Malte ; une ligne circulaire relie vers leur milieu et traverse ces branches occupées par une colombe, des fleurs, des festons et

des guirlandes. Les espaces libres entre les branches de la croix contiennent chacun, au-dessus de la ligne circulaire, un paon faisant la roue, perché sur un piédouche agrémenté de festons ; enfin un oiseau remplit chaque angle du plafond.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. IX, XI, 3 ; XII, 1.

Parois : Champ blanc coupé de lignes de couleurs traçant les panneaux A l'intérieur de ces panneaux et à des hauteurs irrégulières, on voit des amours vivement dessinés.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. X.

Arcosolium de gauche : Au bas de la voussure, de chaque côté, canards et autres volatiles, figures ornementales masculines et féminines ; au sommet, le Bon Pasteur vêtu de la tunique à l'exomide, chaussé de bottines, debout entre deux brebis, tenant la syringe de la main droite et de la main gauche la brebis qu'il porte sur ses épaules. La lunette, presque entièrement détruite, présentait un paysage animé dans le meilleur style pompéien.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. VI, 2 ; X.

Arcosolium du fond : Amour portant une brebis ; Bon-Pasteur accompagné de quatre brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XI, 2. De Rossi, *Roma sott.*, t. I, p. 187 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 15, n. 4 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. VI, 2 ; VII, 2 ; IX-XII, 1.

3° **Cubiculum d'Ampliatus** : Première moitié du IIe siècle.

Parois : Décoration à la mode pompéienne simulant des motifs d'architecture fantastique, colonnettes, portes, placages de marbre. — Sur la paroi qui fait face à la porte, un panneau contient un bouc couché, une brebis debout et un bœuf debout, à peine plus grand que la brebis. — Sur la même paroi que la porte, à droite, trois panneaux ; celui du centre représente un jeune berger nu et trois brebis qui le regardent, les deux autres panneaux ne renferment que des animaux, dont un bœuf.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXX, 2 ; XXXI, 1.

Arcosolia : Tous deux sont percés dans la paroi opposée à la porte. Leur décoration pourrait être un peu postérieure à celle des parois. Dans l'un, deux paons affrontés à une inscription, dans l'autre un calice et deux oiseaux avec décoration de fantaisie (caissons avec croisettes).

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXX, n. 1, 2 ; De Rossi, *Bull.*, 1881, pl. III-IV.

Voûte : Rinceaux de vigne ; repeinte au IVe siècle.

De Rossi, *Bull.*, 1881, p. 58 sq. 70 sq. ; J. Wilpert, *Pitt.*, p. 113, pl. XXX ; XXXI, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 13, n. 23.

4° **Cubiculum** (*presso la basilica di Santa Petronilla*, Wilpert ; « situé proche la sépulture de Flavius Sabinus », Le Fort). Fin du IIe siècle.

Voûte : Dans un disque central, oiseau volant tenant un fil avec ses pattes ; dans quatre lunettes, plats chargés de fruits ; entre les lunettes, corbeilles de fruits ; aux quatre angles, sortes d'étoiles ornementales. Les encadrements sont marqués par des lignes plates.

Parois : Mêmes éléments d'ornementation que pour la voûte.

5° Cubiculum (*all' ingresso nell' ipogeo dei Flavi*, Wilpert ; « salle à droite de l'exèdre », Le Fort). Début du IIIe siècle (De Rossi, *Bull.*, 1865, p. 89-99).

Jeunes Éros et Psychés faisant la cueillette des fleurs dont ils emplissent des corbeilles. Trois plateaux façonnés en forme de conques et accompagnées chacun d'un couple d'oiseaux : colombes, perroquets, paons ; festons de fleurs et branches de roses.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. I-II, LIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. XX, n. 1. 2 et 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 33, n. 23.

6° Cubiculum III (3e de Bosio). Première moitié du IIIe siècle.

Voûte : Au centre, dans un octogone, Orphée jouant de la lyre et entouré d'animaux. Chaque pan de l'octogone forme le sommet d'un trapèze dont la base est le segment d'un cercle tangent aux parois de la salle. Les huit trapèzes contiennent des scènes bibliques alternées avec des scènes champêtres. Ce sont : Daniel entre deux lions ; un bœuf debout dans un paysage ; la résurrection de Lazare ; un bœuf couché dans un paysage ; David en tunique à l'exomide et la fronde à la main ; une brebis debout dans un paysage ; Moïse frappant le rocher ; une brebis couchée dans un paysage. Les encadrements de l'octogone et du trapèze sont relevés par des motifs ornementaux : oves, perles, pirouettes. — Orphée, Daniel et le bœuf debout dans un paysage sont détruits aujourd'hui.

Arcosolium principal (au fond) : Sa cavité est telle que la voussure forme une véritable voûte. Sur la paroi au-dessus de la baie est l'arcosolium : à gauche, un homme en tunique et en manteau, tenant un volume ; à droite, figure d'homme, détruite jusqu'à la ceinture, et qui devait être dans la même attitude que le précédent (probablement deux saints) ; au centre, trois flammes, vestiges de la scène des jeunes Hébreux dans la fournaise. — *Voûte :* Au centre, Noé dans l'arche ; dans quatre compartiments en demi-cercle : Jonas nu couché sous le cucurbite ; Job assis sur un rocher ; le jeune Tobie entièrement nu, un poisson dans la main droite et un bâton dans la main gauche ; Jonas brûlé par le soleil. Ces deux derniers sujets sont détruits. — *Lunette* : Le Bon Pasteur, d'abord décapité par le percement d'un *loculus*, et depuis entièrement effrité.

Arcosolium de droite : Cavité profonde comme le précédent. Sur la paroi, hors de la baie de l'arcosolium la multiplication des pains (entre le personnage du Christ et celui de la Samaritaine, aujourd'hui détruite). — *Voûte et lunette* : Jugement d'un défunt recommandé à un saint.

Paroi d'entrée : Guérison du lépreux et guérison de l'aveugle-né. Cette dernière composition est détruite.

Paroi du couloir d'entrée : De chaque côté, un bélier sur le flanc duquel s'appui un *pedum* auquel est appendu le vase de lait. (Détruits.)

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. LXIII-LXVIII inclus ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. VI, 3 ; pl. IX, 4, 5 ; Perret, *Catac.*, t. I, pl. XXXIV *bis* ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXV-XXIX, 1, 2, 3 et 4 inclus ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XL, 2 ; LV, LVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 25, n. 16.

7° **Arcosolium surbaissé** (*presso la cripta di Ampliato*, Wilpert). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte : Moyse frappant le rocher. Le Christ et le vase de lait entre deux brebis. *Lunette* : Isaïe et la Vierge avec l'Enfant Jésus.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXIII.

8° **Cubiculum du Graffito**, près de la crypte d'Ampliatus. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Paroi de l'entrée : Hippocampe.
Paroi droite : Oiseau.
Arcosolium à droite : Bâton feuillu.

9° **Arcosolium** (*presso il più antico cubiculo*, Wilpert). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte : Guirlandes et branches de roses. *Lunette* : Guirlandes et colombes.

10° **Crypte d'Eulalius**. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Arcosolium : Jardin fleuri avec échalier ; guirlandes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCI, 2.

11° **Sépulture** (*presso il primo pianerottolo della scala*, Wilpert). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Le Bon Pasteur entre deux orantes dont une a péri. Au-dessous, disque entre deux colombes et fleurs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCII, 2.

12° **Cubiculum** (*presso il primo pianerottolo*, Wilpert). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Niche de droite : Le Bon Pasteur avec huit brebis.
Niche de la paroi du fond : Orant et orante voilée. Jonas dormant sous le cucurbite, motifs ornementaux.

J. Wilpert. *Pitt.*, pl. XLIII, 3 ; LXIII, 2 ; LXXXIV, 1 ; LXXXV, 2.

13° **Sépulture de Januarius**. Fin du IIIe siècle.

Deux orantes voilées et deux brebis à droite et à gauche d'un car-

touche sur le fond rouge duquel on lit en traits blancs : IANUARIUS COIUGI FEICIT.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXIV 2 ; CXVI, 2 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXVI, 2 ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. VIII, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, pl. 62, n. 72.

14° Sépulture des sept corbeilles (*nel pianerottolo inferiore della scala principale*). Fin du IIIe siècle ou première moitié du IVe siècle.

Orante non voilée ayant à sa droite sept corbeilles (et peut-être cinq récipients pour le vin à sa gauche).

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCII, n. 1,

15° Sépulture (*nel pianerottolo superiore della scala principale*, Wilpert). Fin du IIIe ou première moitié du IVe siècle.

Au-dessous du *loculus* un berger tenant la syringe de la main droite et paissant son troupeau ; au-dessous, vase entre deux colombes dans un jardin fleuri entièrement en échaliers.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXI ; CXXII, 2 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXIV, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 78, n. 99.

16° Crypte des six saints. Début du IVe siècle.

Parois : Les saints présentés au Christ (Wilpert, pl. CXXIV, cf. LXXVI, 1) ; Couronnement des saints par le Christ (pl. CXXV) ; Les saints dans le paradis.

Abside : Le Christ parmi les apôtres (pl. CXXVI).

Arcosolium du milieu : *lunette* : Quatre amours portant une civière.

Voûte : Décoration de fantaisie.

Paroi de l'entrée : Bon Pasteur et Adam et Ève ou Daniel parmi les lions (pl. XXXIII, 3).

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXIII, 3 ; LXXVI, 1 ; CXXIV-CXXVII, 2.

17° Crypte en face de celle des six saints. Début du IVe siècle.

Arcosolium à gauche : *lunette* : résurrection de Lazare ; *voûte* : fantaisies.

Arcosolium à droite : *lunette* : Moyse frappant le rocher, *voûte* : fantaisies.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXVII, 2.

18° Sépulture des deux orantes (*vicino al cubiculo 10*, Wilpert). Première moitié du IVe siècle.

Deux orantes voilées parmi les arbres. Jonas rejeté par le monstre et reposant sous le cucurbite.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXII, 1 ; CXXXVIII.

19° Cubiculum X. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Les trois jeunes Hébreux, Noé, figures ornementales masculines et féminines et têtes ornementales.

Paroi à gauche : Jonas rejeté par le monstre (et le même au repos ?), orante et chevaux.

Paroi à droite : Multiplication des pains et sacrifice d'Abraham.

Paroi du fond : Daniel dans la fosse aux lions entre deux colombes.

Arcosolia : Décoration de fantaisie.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXXIX ; CXL.

20° Sépulture avec les quatre mages. Première moitié du IVe siècle.

A la partie supérieure, quatre mages viennent offrir leurs présents ; à la partie inférieure et sur les côtés, rameaux de vigne.

J. Wilpert, *Pitt*, pl. CXVI 1 ; CXLI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 37, n. 27 ; De Rossi, *Images de la Vierge.* pl. II, III ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXVI, 1.

21° Crypte de Suzanne. Première moitié du IVe siècle.

Paroi a gauche : Suzanne priant entre les deux vieillards. A la partie supérieure, un trait léger représente sept brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLII, 1.

22° Arcosolium (*presso la cripta di Ampliato*). Première moitié du IVe siècle.

Paroi et voûte : Amours à la vendange ; *lunette* : le Christ enseignant parmi les apôtres.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLVIII ; Bottari, *Scult.*, t. II. pl. LXXIV ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 64, n. 76.

23° Sépulture de l'orante dans un champ de blé. Première moitié du IVe siècle.

Adam et Ève ; orante non voilée dans un champ de blé ; le Bon Pasteur avec six brebis et deux arbres portant chacun un oiseau.

24° Arcosolium des oiseaux (*non longi dalla cripta di Ampliato*, Wilpert). Première moitié du IVe siècle : peinture sans valeur et très grossière due à un ouvrier.

Voûte : Deux vases, sans poignées, et guirlandes ; *lunette* : guirlandes de feuillages entre deux colombes portant le rameau d'olivier.

25° Sépulture avec l'image de saint Pierre. Première moitié du IVe siècle.

Le défunt entre deux arbres, deux agneaux et les apôtres Pierre et Paul (ouvrage aux deux tiers détruit).

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLIII, 2.

26° Arcosolium de l'orante avec saint Pierre. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Le Christ juge entre quatre saints ; *lunette* : orante voilée à côté de saint Pierre.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLIV, 2 ; CLV, 1.

27° Sépulture de Calendina. Première moitié du IVe siècle.

Colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier ; serpent enroulé à un arbre et agneau foulant aux pieds la queue de ce serpent ; vase de lait et défunte dont il ne subsiste que depuis la poitrine jusqu'aux pieds. Au-dessus de ces symboles, on lit en lettres rouges :

CALENDINA VIBES

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXXIII, 2.

28° Cubicule des « petits apôtres ». Antérieur à l'année 348.

Arcosolium : Paroi de face, deux colombes ; *voûte* : le Christ jugeant parmi les apôtres ; *lunette* : défunte en orante entre les princes des apôtres.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLIV, 1 ; CLV, 2 ; Marangoni, *Acta S. Victorini*, p. 40 ; De Rossi, *Bull.*, 1877, p. 131 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 89, n. 121.

29° Crypte de Diogène. Vers 348.

Niche pouvant recevoir un sarcophage. *Voûte* : Moyse frappant le rocher ; résurrection de Lazare ; buste du Christ entre les princes des apôtres. *Lunette* : le fossoyeur Diogène au travail ; paroi de face au-dessus de la niche : cartouche destiné à recevoir l'inscription flanquée de deux colombes avec le rameau d'olivier.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXIX ; CLXXX, CLXXXI, 2 ; CLXXXII, 2 ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. XII, 1 ; L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. XXX ; Garrucci, *Stor.*, pl. XLI, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 88, n. 120.

30° Arcosolium des brebis. Milieu du IVe siècle.

Le Bon Pasteur parmi les arbres, avec six brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXVII, 2.

31° Arcosolium des petits orants. Milieu du IVe siècle.

Aux extrémités, Moyse frappant le rocher et la résurrection de Lazare ; au sommet, le Bon Pasteur vêtu d'une tunique à callicules, chaussé de bandelettes, tenant la brebis à deux mains sur ses épaules, debout entre deux brebis ; derrière la brebis de gauche, une orante ; derrière celle de droite, un orant.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXC, CXCI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 69, n. 86 ; Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. I, p. 29, fig. 25.

32° Arcosolium en face de celui des petits orants. Moitié du IVe siècle. Moyse frappant le rocher ; résurrection de Lazare ; Bon Pasteur.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cxcii : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 70, n. 87.

33° **Cubiculum I** (de Bosio), à la corporation des boulangers. Moitié du ive siècle.

Cubicule ovale terminé en abside à chaque extrémité de son grand axe ; les deux absides sont percées de chaque côté d'un arcosolium rétréci au fond comme ceux des n. 30, 31.

Abside à gauche : Au centre le Bon Pasteur, barbu, vêtu d'un petit manteau en épitoge et d'une tunique courte à callicules, chaussé de hautes bottines ; de chaque côté sont représentées les saisons : à l'extrême gauche, l'Hiver, par un paysan la bêche sur l'épaule, qui s'approche d'un grand feu ; à côté de lui, l'Automne, par un jeune homme presque entièrement nu qui tient de la main droite une grappe de raisin et de la main gauche une corne d'abondance ; à droite, à côté du Bon Pasteur, l'Été, représenté par un moissonneur, la faucille à la main ; enfin le Printemps, sous la figure d'un jeune homme cueillant des roses.

Abside à droite : Le Christ assis et enseignant ses apôtres : saint Pierre et saint Paul sont assis chacun à une extrémité.

Quatre arcosolia : 1° Jonas rejeté hors du navire, 2° reçu par le monstre, 3° reposant sous le cucurbite, et 4° inquiet du dessèchement de la plante.

Corniche : Au-dessous des absides, sous un bandeau qui fait le tour de l'ovale, scènes représentant le service de l'annone. (Cf. H. Leclercq, *Dict. d'arch. chrét. et de lit.*, au mot *Annone*.)

Panneaux entre les absides : Moyse frappant le rocher (?) ; Multiplication des pains (?) ; boulanger avec le boisseau.

Paroi en face des arcosolia : Opus alexandrinum.

Bottari, *Scult.*, t. ii, pl. liv à lvii inclus ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. viii, 5, 6 ; xii, 6, 9 ; Garrucci, *Stor.*, pl. xx, 4 : xxi, xxii ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cxlii, 2 ; cxciv, cxcv, cxcvi ; le même, dans *Römische Quartalschrift*, 1887, t. i, pl. i, ii, iii.

34° **Cubiculum II** (de Bosio). Moitié du ive siècle.

Voûte : Disque central ; jugement de deux défunts par le Christ accompagné de deux saints. De ce disque rayonnent dix compartiments d'inégale largeur, dans lesquels sont représentés de deux en deux les sujets suivants : Moyse frappant le rocher, la multiplication des pains, le sacrifice d'Abraham, les jeunes Hébreux, Noé dans l'arche. Les compartiments intermédiaires sont chargés de rinceaux avec paon faisant la roue et perché sur un globe.

Arcosolium à droite : Il n'y a pas de lunette, la voussure étant courbée de façon à se métamorphoser à demi en cul-de-four ; à gauche, orante ; au sommet, Adam et Ève ; à droite, le paralytique emportant son lit.

Arcosolium à gauche : Même forme que le précédent ; au sommet Daniel parmi les lions, à chaque extrémité, un saint.

Bottari, *Scult.*, t. ii, pl. lix à lxi inclus ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. xii, 13 ; Garrucci,

Stor., pl. XXIII, 1, 2; XXIV; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXCVI, CXCVII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 77, n. 98.

35° Arcosolium dell' orzarolo. Moitié du IVe siècle.

Abside : Moyse frappant le rocher; multiplication des pains et le défunt dans l'attitude d'orant. *Sur la paroi de face* : l'*orzarolo* siège à son comptoir entouré de ses garçons.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXCIX.

36° Arcosolium en face de celui de l'orzarolo. Milieu du IVe siècle.

Moyse frappant le rocher et résurrection de Lazare aux extrémités; au sommet, le Bon Pasteur entre une orante et un orant.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXCVIII.

37° Sépulture de l'orante voisine de l'orzarolo. Milieu du IVe siècle.

Défunt en prière.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLIII, 4.

38° Deux sépultures avec le sacrifice d'Abraham. Milieu du IVe siècle.

Paroi supérieure (de gauche à droite) : Troupeau, Bon Pasteur, orante voilée, Bon Pasteur, troupeau, pasteur paissant son troupeau et orante voilée. *Paroi inférieure* : sacrifice d'Abraham.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCI ; CCXLIX, 2.

39° Arcosolium du défunt à la toge. Milieu du IVe siècle.

Voûte : A gauche, Daniel entre deux lions ; à droite, Moyse frappant le rocher ; au sommet, le Bon Pasteur vêtu de la tunique et chaussé de bandelettes tenant des deux mains la brebis sur ses épaules. *Lunettes* : Dans un médaillon, formé d'un double cercle, buste du défunt; de chaque côté du médaillon, un oiseau.

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. LXXV ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXII, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CC ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 73, n. 93.

40° Sépulture de Vénéranda. Postérieure à l'année 356.

Arcosolium : *lunette* : Il ne subsiste que le centre et le côté droit de la peinture. La défunte, Vénéranda, en orante, vêtue d'une dalmatique, les cheveux couverts d'un bandeau ou d'un bonnet de linge blanc sur lequel est posé un voile orné de callicules et de franges à ses extrémités, pénètre dans le jardin du Paradis symbolisé par quelques buissons en fleurs, sous les auspices de la martyre Pétronille qui, vêtue d'une longue robe et d'un manteau, la tête nue, montre du doigt une corbeille pleine de volumes et posée à terre ; au-dessus de cette corbeille on voit un livre ouvert. *Voussure* : festons grossièrement ébauchés.

De Rossi, *Bull.*, 1875, pl. i, ii : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxiii : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 81, n. 106.

41° Sépulture (*non longi dal primo pianerottolo della scala principale*, Wilpert). Deuxième moitié du ive siècle.

Daniel dans la fosse aux lions ; Moyse frappant le rocher ; résurrection de Lazare ; la défunte entre deux saints.

J. Wilpert, *Pitt.*. pl. ccxix, 2.

42° Arcosolium avec Job. Deuxième moitié du ive siècle.

Paroi de face : Job ; *voûte* : décoration en écailles ; *lunette* : guirlandes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxxvi. 1.

43° Arcosolium contre celui de Job. Deuxième moitié du ive siècle.

Paroi de face : Jonas jeté au monstre et la multiplication des pains ; *voûte* : décoration en écailles ; *lunette* : guirlandes.

J. Wilpert. *Pitt.*, pl. ccxxi, 3.

44° Arcosolium 29. Deuxième moitié du ive siècle.

Paroi : Orante voilée et imitation de marbre : *voûte* : baptême, multiplication des pains et Bon Pasteur ; *lunette*, vase sur lequel volent deux colombes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxxviii, 1, 2.

45° Arcosolium (*non lungi dal cubicolo IV*, Wilpert). Deuxième moitié du ive siècle.

Paroi au-dessus de la baie de l'arcosolium : Résurrection de Lazare, Adam et Ève, Noé dans l'arche, Moyse frappant le rocher ; *voussure* : décoration en écailles ; *lunette* : guirlandes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxxvii.

46° Arcosolium 28 (à côté du cubiculum IV). Deuxième moitié du ive siècle.

Paroi : Guirlandes, oiseaux, branches de roses ; *voussure* : multiplication des pains, résurrection de Lazare et buste du Christ ; *lunette* : le Christ entre les principaux parmi les apôtres.

Bottari, *Scult.*, t. ii, pl. lxxvii ; Garrucci, *Stor.*, pl. xxxiii, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cxxvii, 1 : ccxxviii, 3, 4 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 57, n. 60.

47° Cubiculum IV (De Bosio). Deuxième moitié du ive siècle.

Voûte : Médaillon inscrit dans un octogone et contenant un buste du Christ barbu et vêtu d'un manteau à l'exomide. Hors de l'octogone, le champ, très restreint, et chargé de quatre grandes branches d'olivier, de

deux vases de fleurs chimériques et, aux quatre angles, des colombes tenant dans leurs pattes le rameau d'olivier.

Paroi au-dessus de l'arcosolium du fond : Moyse frappant le rocher ; Michée prophétisant la venue du Christ : *Et tu Bethléem*, etc., et la réalisation de la prophétie par l'adoration des mages (ces derniers n'existent plus) ; droite, vestiges d'un prophète. *Lunette* : Orphée entre deux dromadaires et d'autres animaux.

Arcosolium à droite : *paroi* : A gauche orante voilée ; au sommet, Noé dans l'arche ; à droite, résurrection de Lazare ; *lunette* : Élie enlevé au ciel dans un quadrige et jetant son manteau à Élisée, drapé dans un manteau à l'exomide et placé à gauche de la scène, tandis qu'à droite un homme vêtu d'une tunique sans manches, est coiffé d'un chapeau à longue plume.

Arcosolium à gauche : *paroi* : Moyse détachant sa sandale ; *lunette* : Daniel parmi les lions ; voussure ; écailles ou palmettes. (Daniel parmi les lions est détruit.)

Paroi d'entrée : A droite, Job assis.

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. LXX à LXXIII inclus ; Perret, *Catac.*, t. I, pl. XX à XXVI inclus : Garrucci, *Stor.*. pl. XXIX, 5 : XXX ; XXXI, 1, 2 et 3 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXXVII, 3 ; CCXXIX, CCXXX ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 40, n. 35.

48° Arcosolium 15. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Résurrection de Lazare ; adoration des mages dans un premier registre ; ensuite le paralytique et Moyse frappant le rocher dans un second registre ; *lunette* : festons de feuilles et de fleurs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXXXIX, CCXL, 1.

49° Crypte avec les mages. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi à gauche : Adam et Ève et les rois mages.

Paroi à droite : Résurrection de Lazare et les trois jeunes Hébreux.

Paroi du fond : Le Christ nimbé, assis, enseignant les douze apôtres également assis, mais dépourvus de nimbe.

Voûte : Dans un disque, le buste du Christ nimbé.

De Rossi, *Bull.*, 1879, pl. I-II ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXXV, 1 : CCXXXI : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 84, n. 113.

50° Arcosolium des colombes (*nella galeria dei Flavi*). Deuxième moitié du IVe siècle ; peinture très grossière due à un ouvrier.

Colombe avec rameau d'olivier, imitation de marbre, palmes, vases entre deux oiseaux.

51° Arcosolium rouge. Deuxième moitié du IVe siècle.

Lunette : Le Christ entre deux apôtres ; il ne reste que l'apôtre de gauche, vêtu d'une tunique et d'un manteau timbré du *Z*, et un coin du

dossier du siège du Christ ; le reste est détruit. *Voûte* : Décoration en palmes et écailles ; *paroi* hors de la baie : Moyse frappant le rocher ; résurrection de Lazare, imitations de marbre.

J. Wilpert. *Pitt.*, pl. CLXXXII, 1 ; CCXLVIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 83, n. 112.

52° Crypte non retrouvée. IVe siècle.

Adoration des mages, guérison de l'hémoroïsse.

J. Wilpert, *Pitt.*, p. 181 et 200.

CIMETIÈRE DES SAINTS-MARC-ET-MARCELLIN[1] ET DE SAINT-DAMASE (*Via Ardeatina*).

1° Crypte de Saint-Damase. Première moitié du IVe siècle.

Arcosolium : *paroi de face* : Le Christ enseignant les apôtres ; *voûte* : décoration de fantaisie et, au sommet, le pasteur paissant son troupeau : *deux niches* : paon faisant la roue.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXVII, 1 ; CLXXVIII, 2.

2° Galerie des cerfs. Antérieure à l'année 340.

Au-dessus de l'entrée, deux cerfs se désaltérant à une fontaine.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CL, 3 ; De Rossi, *Bull.*, 1865, p. 12.

3° Crypte des évangélistes. Antérieure à l'année 340.

Paroi du fond : Le Christ enseignant les quatre évangélistes.

Voûte : Vases d'où sortent les branches sur lesquelles s'arrêtent les oiseaux et même un paon.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXII.

4° Chapelle sépulcrale des saints Marc et Marcellin. Deuxième moitié du IVe siècle.

Niche sur la sépulture des martyrs : *voûte* : Moyse frappant le rocher, multiplication des pains, sacrifice d'Abraham et les martyrs prêts à monter vers le Christ par l'échelle que menace le dragon infernal ; *lunette* : Moyse devant le buisson ardent ; la fondatrice de la crypte entre les saints martyrs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLIX, 3 : CCXIV-CCXVI.

5° Crypte des canéphores. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte : Les quatre saisons : amours, moissonneurs, vendangeurs, etc.

1. Ou de Balbine.

Niche du sarcophage : *voûte* : Canéphores entièrement nues, décoration de fantaisie et Moyse frappant le rocher; *lunette* : le Christ enseignant les apôtres.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXVII, 2 ; CCXLIV ; CCXLV, 1.

Lunette : Défunte entre les princes des apôtres ; *voûte* : décoration de fantaisie.

Arcosolium d'Eudoxie (?) Deuxième moitié du IVe siècle.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXLIX, 1.

CATACOMBE DE LA NUNZIATELLA (*Via Ardeatina*).

Crypte. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Plafond : Dans un disque central, Jésus-Christ assis, vêtu d'une robe à double bande verticale et d'un manteau, tient de la main gauche un volume entr'ouvert ; son avant-bras droit est détruit. Le disque, encadré d'une bordure dentelée, est inscrit dans une couronne de laurier, qu'enveloppe à son tour une autre bordure dentelée. Au delà de cette dernière, quatre panneaux orientés vers les quatre côtés du cubicule renferment chacun (il n'en subsiste plus que trois) un homme vêtu d'une tunique à double bande verticale, drapé dans un manteau et chaussé de bandelettes, un des quatre évangélistes suivant M. De Rossi ; les pieds de ces personnages reposent sur la ligne d'un grand cercle qui coupe les panneaux. Entre ces compartiments, dans la direction des quatre angles du plafond, la ligne du grand cercle supporte quatre piédouches sur lesquels se trouvent debout alternativement un orant et une orante. Les têtes des deux orants sont détruites, ainsi que l'une des deux orantes. L'orante qui subsiste est voilée ; mais, particularité de costume extrêmement rare, sinon unique dans les peintures des catacombes, sa dalmatique à double bande verticale est tellement courte qu'elle lui descend à peine aux genoux et laisse voir entièrement ses jambes nues. Les deux orants sont habillés de la même manière. Chaque piédouche s'élève entre deux brebis adossées et enlacées d'un léger rinceau. Aux quatre angles, une colombe tenant un rameau entre ses pattes est cantonnée dans un quart de cercle dentelé.

Parois : Leur ornementation consistait en panneaux délimités par des lignes unies et superposés sur deux étages. Ceux de l'étage inférieur ont été ruinés par le percement du *loculi*. Ceux de l'étage supérieur ont perdu presque toute leur décoration par la chute de l'enduit. *Paroi de l'entrée* : deux saints ; *paroi à gauche* : Moyse frappant le rocher et le paralytique ; *paroi à droite* : guérison du lépreux, multiplication des pains et un saint ; *arcosolium* : Noé.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXIV-LXXVI, 2 : LXXVII, 1 ; De Rossi, *Bull.*, 1877 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 34, n. 24.

CATACOMBE DE SAINT-SÉBASTIEN (*Via Appia*).

1° Crypte. Première moitié du IVe siècle.

Paroi du fond : Dans une lunette tracée sur la paroi comme une lunette d'*arcosolium*, restes d'une peinture divisée en trois compartiments ; à gauche : orante voilée, portant la dalmatique à double bande verticale, dans le champ, à droite, une étoile fleuronnée ; au centre : agneau posé sur une éminence, Bon Pasteur portant la tunique courte, les jambes et les bras nus ; à droite : homme nu portant une draperie sur le bras gauche (peut-être un athlète ?).

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLVIII, 1 ; O. Marucchi, *Un ipogeo recentemente scoperto nel cimitero di S. Sebastiano*, pl. II ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 81, n. 108.

2° Cubicule de la crèche. Deuxième moitié du IVe siècle.

Arcosolium : *voûte* : Moyse frappant le rocher ; au centre, buste du Christ imberbe et Jésus enfant avec le bœuf et l'âne ; orante.

De Rossi *Bull.*, 1877, pl. I, II ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 86, n. 116.

CATACOMBE DE PRÉTEXTAT (*Via Appia*).

1° Crypte la Passion. Première moitié du IIe siècle. Le niveau primitif de cette crypte a été abaissé à la fin du IIe ou au début du IIIe siècle pour y pratiquer des *loculi* dont l'un a reçu le corps de ΟΥΡΑΝΙΑ ΘΥΓΑΤΗΡ ΗΡΩΔΗΣ. Les peintures sont antérieures au remaniement du cubicule.

Voûte : Médaillon à triple encadrement au centre de ce plafond. Le médaillon contient le Bon Pasteur tenant de ses deux mains les pieds de devant de la brebis posée sur ses épaules, tandis que les pieds de derrière restent libres ; dans quatre lunettes bordées de fleurs, quatre canards ; entre les lunettes, branches de fleurs ; à chacun des quatre coins, colombes.

Paroi à gauche : Le couronnement d'épines ; la résurrection de Lazare ; la Samaritaine au puits de Jacob.

Paroi à droite : La guérison de l'hémoroïsse.

L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. LXXX à LXXXII inclus ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXVIII et XXXIX, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XVII-XX ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 21, n. 11.

2° Chapelle de Saint-Janvier. Deuxième moitié du IIe siècle, vers l'année 175.

Voûte, cintrée en forme de calotte à quatre côtes dont la première est couverte de branches de fleurs, la seconde d'épis, la troisième de branches

de vigne et la quatrième de branches d'olivier. Cette allégorie des quatre saisons à pour complément les scènes peintes en demi-cercle sur les murailles autour des baies, savoir : 1° des enfants, garçons et filles, cueillant des roses ; 2° des moissonneurs ; 3° des vendangeurs ; 4° de jeunes garçons faisant la cueillette des olives.

Paroi de l'entrée (sur la porte) : Le Printemps.

Niche de gauche : *lunette* : Bon Pasteur (presque entièrement détruit) ; l'Été.

Niche de face : *lunette* : Moyse frappant le rocher, l'Automne.

Niche de droite : *lunette* : Jonas jeté à la mer ; l'Hiver.

De Rossi, *Bull.*, 1862, p. 3 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXVII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXI, 2 ; XXXII-XXXIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 24, n. 13.

3° Cubicule élevé de la grande excavation. Début du IIIe siècle.

Voûte : Le Pasteur défendant son troupeau.

Arcosolium : *voûte* : Le Christ législateur dans un ensemble décoratif où entrent les dauphins, les chèvres, les oiseaux, les vases, les fleurs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLIX-LI, 1.

4° Arcosolium de Carvilia Lucina. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur dans un médaillon ovale entouré d'une couronne ; *lunette* : Daniel parmi les lions, au centre ; Jonas rejeté par le monstre, à droite ; et Jonas sous le cucurbite, à gauche.

J. Wipert, *Pitt.*, pl. CVI.

5° Niche funéraire de Carvilia Lucina. Fin du IIIe siècle.

Voûte : Daniel parmi les lions, multiplication des pains.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CIII, 2.

6° Sépulture. Première moitié du IVe siècle.

Orante, résurrection de Lazare, guirlandes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXVII, 2.

7° Arcosolium des chevaux marins. Milieu du IVe siècle.

Voûte : Vase avec oiseaux et chevaux marins ; *lunette* : Bon Pasteur.

J. Wilpert., *Pitt.*, pl. CXXXV, 1 ; CXXXVI, 3.

8° Crypte de Lucentius. Deuxième moitié du IVe siècle.

Guirlande, monogramme du Christ et inscription.

9° Arcosolium des trois chrismes. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte : Au sommet le monogramme du Christ avec A Ω, à chaque extrémité un Bon Pasteur avec une brebis et un monogramme avec A Ω.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXVIII, 3.

10° Arcosolium de Celerina. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi : Un saint barbu ; Libère ; Suzanne et les vieillards représentés sous la forme d'une brebis entre deux loups. *Voûte* : Urbain ; les princes des apôtres et le buste du Christ ; *lunette* : monogramme du Christ entre deux colombes et brebis entre deux brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXXI, 1 ; CCL, 2 ; CCLI ; L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. LXXVI à LXXVIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. XXXIX, 2, et A. B ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 80, n. 105.

HYPOGÉE ANONYME PRÈS DE LA CATACOMBE DE PRÉTEXTAT (*Via Appia*).

1° Arcosolium de Daniel. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Daniel dans la fosse aux lions.

2° Crypte de la Croix. Milieu du IVe siècle.

Sur la porte : Croix équilatérale.

J. Wilpert, *Pitt.*, p. 455, fig. 46.

HYPOGÉE DE LUCINE (*Via Appia*).

1° Cubicule double XY. Première moitié IIe siècle.

Voûte du cubicule X : Le Christ juge, quatre saints intercesseurs et quatre orantes (détruit aux deux tiers, en sorte qu'on ne voit plus qu'un saint vêtu de la tunique et du manteau, la partie inférieure du corps de deux orantes et deux oiseaux).

De Rossi, *Roma sott.*, t. I, pl. XIV ; Garrucci, *Stor.*, pl. I ; J. Wilpert, *Pitt.*, p. XXIV : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 16, n. 5.

Au-dessus de la porte d'entrée du cubicule Y : Le baptême du Christ.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXIX, 1.

Parois : Oiseaux, vases, arabesques, vestiges de deux hommes en tunique courte et manteau (saints ?).

De Rossi, *Roma sott.*, t. I, pl. XIV.

Voûte du cubicule Y : Daniel, debout en orant entre deux lions, vêtu de la tunique à l'exomide, occupe un disque central, inscrit dans un cercle dont les subdivisions contiennent quatre vases de fleurs, quatre grandes têtes et quatre plus petites personnifiant les Saisons, les Vents, ou les Planètes. En dehors du cercle huit compartiments sont tracés sur

un fond que décorent des guirlandes de fleurs et, aux quatre angles, des oiseaux. Les quatre compartiments dirigés vers les angles renferment alternativement, sur les piédouches, un Bon Pasteur, dans le même costume et la même attitude et une orante en tunique talaire et manteau serré, avec un voile court sur la tête. Les quatre compartiments intermédiaires ont chacun une figurine ailée de génie dansant et tenant l'un un thyrse, les autres un pedum. Encadrements fleuronnés et déchiquetés, au plafond.

Paroi à droite : Jonas dormant sous le cucurbite, hippocampe, dauphin, oiseaux.

Paroi du fond : Poissons avec les espèces eucharistiques dans une ciste.

Paroi de l'entrée : Cippes portant le vase mystique de lait et le pedum, entre un mouton et une brebis et deux arbres ; arbre flanqué de deux oiseaux posés chacun sur un tronc ; vestiges de deux hommes debout.

De Rossi, *Roma sott.*, t. I, pl. VIII à XIV inclus ; Garrucci, *Stor.*, pl. I, 6 à 9 inclus ; pl. II, 1 à 5 inclus : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXIV, 2 ; XXV, 1 ; XXVI, 1 ; XXVII, 1 : XXVIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 17. n. 6.

2° Cubiculum non loin de la sépulture de saint Corneille. Deuxième moitié du IIe siècle.

Voûte : Dans un disque central entouré d'une bordure dentelée et séparée par une large zone, d'une ligne circulaire que chargent des bouquets de fleurs. Bon Pasteur debout entre deux arbres et deux brebis, tenant de chaque main les pattes de la brebis qu'il porte sur ses épaules, Entre le cercle de fleurs et un cercle dentelé plus rapproché des parois, quatre vases de fleurs. Aux quatre angles, colombes tenant dans leurs pattes le rameau d'olivier.

Parois : Coupes et oiseaux.

De Rossi, *Roma sott.*, t. I, pl. XV ; Garrucci, *Stor.*, pl. III, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXV, 2 ; XXXVI, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 24, n. 14.

3° Cubiculum E non loin de la sépulture de saint Corneille. Première moitié du IIIe siècle.

Voûte à arêtes : Dans le disque central, Bon Pasteur chaussé de bandelettes et vêtu de la tunique à l'exomide, debout entre deux brebis et deux arbres, tenant de la main gauche la brebis sur ses épaules et portant de sa main droite le seau de lait. Comme habillement et comme attitude, cette figure est une répétition de celle qui domine au centre du cubicule 5e du cimetière de Priscille, sauf addition du seau de lait. Le disque est enveloppé d'une zone à laquelle des lignes unies servent d'encadrement ; sur cette zone se détachent quatre vases de fleurs. A chacun des angles, oiseau posé sur une branche.

Sur les parois : Oiseaux volant et paons affrontés sous de très grossières guirlandes.

De Rossi, *Roma sotterr.*, t. I, pl. XVI ; Garrucci, *Stor.*, pl. III, 2, 3, 4, 5 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 35, n. 25 ; J. Wilpert, *Pitt.*. pl. LXVI, 2.

4° **Sépulture de saint Corneille**. Sous le pape Jean III (560-573).

A gauche : Saint Sixte II et saint Optat.

A droite : Saint Corneille et saint Cyprien.

De Rossi, *Roma sott.*, t. I, pl. V, VI, VII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLVI ; Le Fort. *Peint. chrét.*, p. 98, n. 134

CATACOMBE DE SAINT CALLIXTE (*Via Appia*).

1° **Crypte d'Orphée** (Cubicule L 2). Deuxième moitié du IIe siècle.

Voûte : Dans un octogone central, Orphée entre deux brebis. L'octogone est inscrit dans un double cercle d'où rayonnent vers les quatre angles les quatre bras d'une croix de Saint-André chargés d'ornements et coupés vers leur extrémité par un dernier cercle sur lequel s'appuient quatre lunettes entre les bras de la croix. Ces lunettes encadrées d'une bordure dentelée, sont ruinées, sauf une seule qui enserre un taureau marin. A chaque angle, une colombe tient un rameau dans ses pattes.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. X, XVIII, 2, XXV, 5 ; Garrucci, *Stor.*, pl. IV,1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXVII.

2° **Chapelle des sacrements A 2**. Deuxième moitié du IIe siècle.

Voûte : Disque enveloppé de deux zones concentriques que sépare une couronne circulaire de laurier, la zone extérieure étant limitée par une simple ligne. Dans le disque, Bon Pasteur, les jambes nues, vêtu d'une tunique, debout entre deux brebis et deux arbres tenant de ses deux mains la brebis sur ses épaules. Les deux zones sont frappées par les quatre bras d'une croix chargés de guirlandes. Au delà de la dernière zone, dans des médaillons, quatre têtes ornementales alternent avec quatre paons faisant la roue. Quatre lunettes renferment : un trépied chargé de poissons entre sept corbeilles de pains ; un sujet perdu ; Jonas vomi par le monstre ; Jonas sous le cucurbite. Aux quatre angles, sous les paons, oiseaux et ornements.

Paroi d'entrée : Saint intercesseur, debout, drapé à l'exomide.

Paroi de gauche : Sur un bandeau entre deux *loculi* : Moyse imberbe frappant le rocher, pêcheur presque nu assis sur un rocher et tenant un poisson accroché à sa ligne ; repas de sept disciples à une table chargée de deux plats de poissons et devant laquelle on voit sept corbeilles de pain. Panneau à droite : ornements et oiseaux.

Paroi du fond : Au sommet, navire battu par la tempête ; bandeau

entre les deux *loculi* ; baptême ; panneau à droite : docteur assis et vêtu d'un manteau à l'exomide.

Paroi de droite : Panneau à gauche : ornement ; bandeau entre deux *loculi* : résurrection de Lazare non entouré de bandelettes et qui est déjà à quelques pas en avant de l'édicule, de même le Christ n'étend plus sa baguette ; colombe volant avec un rameau d'olivier entre les pattes ; panneau à droite : ornement, dauphin enroulé autour d'un trident, dauphin nageant.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XI ; XV ; et tavola d'aggiunta C D ; Garrucci, *Stor.*, pl. IV, 2 et 3 et V ; Perret, *Catac.*, t. I, pl. LX et LXI ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXVII, 2 ; XXXVIII-XL, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 27, n. 17.

3° **Chapelle des sacrements A 3**. Deuxième moitié du IIe siècle.

Voûte : Dans un disque central, enveloppé de quatre zones concentriques, Bon Pasteur, les jambes nues, vêtu d'une tunique à l'exomide, debout entre deux arbres et deux brebis et tenant de ses deux mains la brebis sur ses épaules. Les deux zones les plus voisines du disque sont frappées de quatre bras de croix chargés d'ornements et largement évasés à leur pied en un demi-cercle où est inscrit une coquille. Au-dessous quatre coquilles, quatre bandes chargées d'ornements en étoile frappent les deux dernières zones hors desquelles elles se prolongent sur le champ du plafond vers les parois du cubicule. Entre ces bandes, quatre paons faisant la roue se détachent sur les deux dernières zones. Au-dessous d'eux dans la direction des angles, quatre caissons contiennent des vases de fleurs, et plus bas, aux angles, alternent quatre figurines, deux génies et deux jeunes filles qui dansent. Enfin, huit colombes, retenues par un lien d'une courbe gracieuse qui s'attache à leurs pattes, volent à droite et à gauche des quatre figurines.

Paroi d'entrée : Moyse frappant le rocher. Le Christ et la Samaritaine.

Paroi de gauche : Jonas jeté au monstre, bandeau supérieur ; pêcheur tirant de l'eau un poisson accroché à sa ligne, paralytique, bandeau entre deux *loculi* ; à chaque extrémité de ce dernier bandeau, colombe volant.

Paroi du fond : Bandeau supérieur. Jonas brûlé par le soleil ; à chaque extrémité du bandeau, colombe volant ; bandeau entre deux *loculi* : multiplication des pains et des poissons par le Christ à côté duquel se tient une orante voilée ; banquet de sept personnes à une table chargée de deux plats de poisson, devant cette table on compte huit corbeilles de pain ; Isaac et Abraham en orants, un arbre et un fagot ; panneaux à droite et à gauche du *loculus*, deux fossoyeurs.

Paroi de droite (Résurrection de Lazare ?) : Jonas vomi par le monstre, bandeau supérieur ; le sujet du bandeau entre les deux *loculi* est détruit.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XIII, 3 ; XVI-XVIII, 1, et tavola d'aggiunta C D,

Garrucci. *Stor.*, pl. VI, VII; J. Wilpert. *Pitt.*, pl. XXVI, 2, 3; XXVII, 3; XXIX, 2; XLI, 1, 2, 3; Le Fort. *Peint. chrét.*, p. 29, n. 18.

4° **Chapelle des sacrements A 6.** Fin du IIe siècle.

Plafond (détruit).

Paroi de l'entrée : A gauche de la porte, Résurrection de Lazare qui, sans bandelettes, est déjà sorti de l'édicule, le Christ a passé sa baguette dans la main gauche ; à droite de la porte : Moyse imberbe frappant le rocher.

Paroi gauche : Jonas sous le cucurbite, rejeté par le monstre et enfin jeté au monstre.

Paroi droite : Repas de sept personnes à une table chargée de trois plats de poissons ; douze corbeilles de pain, alignées au premier plan, sont réparties six par six de chaque côté de la table.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XIII, 1 ; XVI ; Garrucci, *Stor.*, pl. IX; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XV, 2 ; XLVI ; XLVII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 31, n. 20.

5° **Chapelle des sacrements A 5.** Fin du IIe siècle.

Plafond (détruit dès l'antiquité en vue d'exhausser le cubiculum).

Paroi gauche : Repas de sept personnages à une table chargée de pains et de poissons ; en avant sept corbeilles de pain ; à chaque extrémité oiseau.

Paroi du fond : Têtes ornementales ; sujet ruiné.

Paroi droite : Jonas sous le cucurbite ; colombes et ornements.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XII ; XVIII, 5 et 6 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XIII, 4, 5, 6 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. VIII, 3 ; XLI, 4 ; XLVII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 32, n. 21.

6° **Chapelle des sacrements A 4.** Fin du IIe siècle.

Voûte : A arêtes émoussées. Dans un disque central entouré de quatre zones concentriques, Bon Pasteur. Les deux dernières zones sont frappées de quatre bras de croix chargés d'ornements capricieux. Deux lunettes contiennent, celle de gauche : Jonas sous le cucurbite, celle de droite : Jonas rejeté. Sur les quatre arêtes de la voûte, écussons d'ornements encadrés de lauriers ; au-dessous d'eux, aux quatre angles, colombe volant.

Paroi de l'entrée : De chaque côté de la porte, un fossoyeur.

Paroi du fond : A chaque extrémité reste d'un petit orant[1].

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XIII, 2 ; XVIII, 3, 4 ; XXV, 6 ; Garrucci, *Stor.*, pl. VIII, 1, 2, 3 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLVIII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 32, n. 22.

7° **Arcosolium D d 3** (*sopra la cripta di S. Eusebio*, Wilpert).

Voûte : Au sommet, dans un disque entouré d'une triple bordure de feuillage, Bon Pasteur vêtu d'une tunique à callicules et à pèlerine,

1. Telle est la planche XII, 2, De Rossi, *op. cit.* J. Wilpert, p. 505, décrit ainsi cette paroi : « *Giona gittato in mare e nomo e donna in preghiera fra due pecore quasi del tutto distrutte.* »

chaussé de bandelettes, appuyé de la main gauche sur le bâton et tenant de la main droite la syringe, debout entre deux arbres et deux brebis. *Panneau de droite* : Moyse frappant le rocher ; *Panneau de gauche* : Daniel jugeant la cause de Suzanne et. condamnant les vieillards. *Lunette* : Traces de guirlandes et, à gauche, tête et main d'un amour ailé.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XIX, 2 ; XX, 2 : XXI ; Garrucci, *Stor.*, pl. XVI, 2, 3, 4, 5 inclus ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LI, 2 ; LXXXVI. LXXXVII, 1 : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 51, n. 49.

8° **Arcosolium 119 b** (*presso l'Area I*, Wilpert). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voussure : Au sommet, dans un disque ceint d'une double bordure unie, orante voilée et vêtue de la tunique à double bande verticale ; à gauche, demi-lune encadrée de bordures semblables : Daniel entre deux lions ; à droite, demi-lune ; Jonas sous le cucurbite ; ces deux demi-lunes sont rattachées au disque par une large bande sur laquelle se détache un vase de fleurs ; de chaque côté de cette bande, colombe tenant le rameau dans ses pattes.

Lunette : Bon Pasteur tenant la syringe (détruit aux deux tiers).

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XIX, 1 ; XX, 1 : Garrucci, *Stor.*, pl. XVI, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXVIII, LXXXIX, XCX, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 43, n. 38 ; Venturi, *Stor. dell' arte italiana*, t. I, p. 19, fig. 15.

9° **Crypte de saint Eusèbe**. Fin du IIe siècle.

Paroi de face de l'arcosolium principal : Pasteur faisant paître son troupeau.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II. pl. VIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. XVII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 57, n. 58.

10° **Crypte des cinq saints**. Antérieure à l'année 300.

Voûte en berceau, sans aucun ornement, avec lucernaire.

Au-dessus de la baie d'un arcosolium dépourvu d'ornements, sur la paroi, le jardin céleste rempli de plantes et d'arbres chargés de fleurs et de fruits entre lesquels voltigent des oiseaux ; dans ce jardin, à des plans différents et à échelles différentes, peut-être par une intention de marquer la perspective, cinq personnages, trois femmes et deux hommes, tous en orants avec le nom de chacun d'eux. Un paon avec le nom d'Arcadius symbolise un sixième défunt. Autre paon sans inscription. En dehors et en bas de la baie de l'arcosolium, trois vases dans lesquels les oiseaux se désaltèrent et entre les vases, oiseaux plus grands.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. I-II et III ; Garrucci, *Stor.*, pl. XV, 2 ; L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. XLIV à XLIX inclus ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CX, CXI ; Le Fort, *Peint chrét.*, p. 52, n. 51.

11° Arcosolium du masque B 8. Fin du IIIe siècle.

Voussure : Guirlandes de fleurs et feuillages avec un masque au milieu. *Lunette* très détériorée par l'ouverture de deux *loculi* : cinq personnages, femme et enfants en orants.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. VI; L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. LVI ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XC, 2: Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 59, n. 66.

12° Arcosolium (*nella regione di San Gaio*, Wilpert). Fin du IIIe siècle.

Voussure : Le pasteur faisant paître quatre brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXII, 1.

13° Crypte de Saint-Miltiade A 3. Début du IVe siècle.

Voûte : Disque central renfermant le Christ qui ressuscite Lazare. Trois disques concentriques se développent portant au centre, le premier et le deuxième, une couronne de laurier. Sur le troisième disque sont prises quatre lunettes renfermant chacune un oiseau.

Front de la niche : Le Bon Pasteur dans un disque encadré d'une bordure crénelée.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXVIII, 1; De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XXIII, XXIV, 1, 2; Garrucci, *Stor.*, pl. XII, 2, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 39, n. 33.

14° Crypte des figures couchées A 2. Début du IVe siècle.

Voûte : Deux lunettes qui renferment chacune une image de Saison demi-couchée. Les deux demi-cercles sont entourés de trois zones chargées, la première avec deux branches de laurier, deux colombes volant avec le rameau d'olivier et un vase ; la seconde, de fleurs et de fruits d'un côté et de deux dauphins nageant de l'autre; enfin, la troisième, de deux colombes, avec le rameau et de deux paons faisant la roue.

Arcosolium : Décoration en échiquier.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XXV, n. 1-4 inclus ; pl. XXVI ; Garrucci, *Stor.*, pl. XIII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXXV, 1; CLXXXII, 2; Le Fort, *Peint. chrét.*, 39, n. 32.

15° Arcosolium près la crypte de saint Miltiade 105. Début du IVe siècle.

Voussure : Coupe, têtes ornementales, oiseaux.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XXIV, 3 ; Garrucci, *Stor.*, pl. XII,1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 39, n. 31.

16° Crypte de l'Océan. Première moitié du IVe siècle.

Voûte en tonneau, à lucernaire, divisée en compartiments par de larges bandes unies. De chaque côté les rampants ont deux compartiments contenant l'un un paon gigantesque, l'autre un paon de moindres dimensions. Au sommet de la voûte, en arrière du lucernaire, un cadre uni et carré renferme une tête chimérique de l'Océan. Dans le tuyau du lucernaire on avait exécuté un buste dont la tête peinte sur toile avait été rapportée

et fixée par des clous. Cette toile n'existe plus, mais les trous des clous sont visibles et la tête s'était vaguement décalquée sur le mur à travers la toile.

Parois découpés en panneaux par de larges bandes unies. Il y a un panneau de chaque côté de la porte, contenant un vase de fleurs et de fruits ; cinq panneaux sur chacune des deux parois latérales, occupés le premier et le cinquième par un petit génie nu, ailé et volant portant une draperie flottante nouée autour du ventre ; le second et le quatrième par une tige de feuillage ; le troisième par un personnage probablement orant. La paroi du fond avait un arcosolium dont les peintures sont détruites ainsi que la scène (probablement un Bon Pasteur) tracée au-dessus de l'ouverture de la baie. Autour du cubicule, au-dessous des panneaux, on avait simulé en couleur un treillage.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XXVII, XXVIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. XIV; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXXIV; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 42, n. 37.

17° Arcosolium du Caducée. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Au sommet, dans un disque entouré d'un double cordon qui se détache sur un semis de fleurs, orante sans voile, vêtue d'une dalmatique à double bande verticale ; en bas, de chaque côté, un panneau contenant un chevreau bondissant avec thyrse appuyé à son flanc, en haut de chaque côté, compartiment contenant deux canards.

Lunette : Peut-être était-ce un Bon Pasteur.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XIV, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXXIV, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 52, n. 50.

18° Arcosolium de Marguerite. Première moitié du IVe siècle.

Cet arcosolium est entièrement revêtu d'un enduit rouge qui sert de fond aux peintures.

Paroi de face : Cartouche de l'inscription.

Voussure : A gauche, en bas, les trois Hébreux dans la fournaise réconfortés, par l'ange ; au-dessus, Jonas vomi par le monstre ; au sommet, dans un disque, orante, peut-être la défunte Μαργαριθη ; à droite, Jonas au repos, et en bas Jésus-Christ suivi de deux disciples ressuscitant Lazare.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XV ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXXVII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 61, n. 70.

19° Arcosolium de la Madone E 19. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Sur un fond rouge à palmettes bleuâtres et roses, trois panneaux ; à gauche adoration des mages ; au sommet, Bon Pasteur, jambes nues, vêtu d'une tunique, debout entre deux brebis étendant la main droite et tenant de la main gauche la brebis sur ses épaules ; à droite la défunte assistant à la multiplication des pains.

Lunette : Vestiges insignifiants de deux orantes.

Paroi, hors la baie de l'arcosolium : à gauche, figure virile (Moyse frappant le rocher ?) ; résurrection de Lazare ; jardin fleuri (paradis ?).

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. VII. VIII, 2 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLIII, 1 ; CXLIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 60, n. 68.

20° Crypte des oiseaux et des brebis paroi F 3. Première moitié du IVe siècle.

Sur l'entrée, à droite et à gauche : Oiseaux parmi les fleurs ; au milieu : deux brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXVI, 2 : CXLIX, 2 ; De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 73, n. 91.

21° Arcosolium de la « croce velata ». Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Méandres de vigne chargés de raisins entre lesquels volent des oiseaux ; *lunette* : au milieu de rameaux chargés de feuillages et de fleurs, s'élève un fût couvert de verdure que coupe aux trois quarts de sa hauteur une traverse également verdoyante ; cette croix est flanquée de deux colombes affrontées posées à terre.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XI, XII : L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. LV. Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 72, n. 90.

22° Arcosolium de la vendeuse d'herbes P 42. Milieu du IVe siècle.

Voussure : Rameaux de vigne couverts de raisins et deux oiseaux ; *lunette* : la défunte, marchande de légumes, debout entre une table chargée de ses denrées, sous laquelle est une corbeille pleine de verdure et un tabouret également chargé de verdure. Elle est vêtue d'une longue robe à deux bandes verticales. Le corps a été détruit de la ceinture jusqu'au haut, sauf le sommet de la tête, par le percement d'un *loculus* qui a également fait disparaître les marchandises placées sur la table. Au-dessous de la table de l'arcosolium, guirlandes et boutons de roses.

Sur la paroi, hors la baie de l'arcosolium : à gauche sujet perdu ; à droite, Moyse sous les traits de saint Pierre frappant le rocher, drapé dans un manteau, timbré d'un I.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XIII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLIII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 78, n. 100.

23° Sépulture sur la chapelle des Sacrements A 2. Deuxième moitié du IVe siècle.

Homme tenant un rouleau, oiseaux, guirlandes.

24° Arcosolium des étoiles B 7. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Étoiles et ornements circulaires ; *lunette* : monogramme du Christ et festons de fleurs.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 83, n. 111.

25° Arcosolium du sacrifice d'Abraham. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Résurrection de Lazare ; sacrifice d'Abraham ; multiplication des pains.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. VIII, 1 : J. Wilpert, *Pitt.*, p., CCXXXIV, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 80, n. 104.

26° Crypte « delle pecorelle ». Deuxième moitié du IVe siècle.

Arcosolium du fond destiné à recevoir le sarcophage ; *lunette* : au centre, le Bon Pasteur, chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique, portant la brebis, debout entre deux brebis, deux arbres et deux bienheureux qui se précipitent vers deux rochers placés à l'extrémité de la composition et de chacun desquels jaillit une source près de laquelle se tiennent deux brebis.

Paroi gauche : Le Christ debout entre deux jeunes gens vêtus de tuniques à callicules aux épaules et en bas, dont l'un lui présente une corbeille de pain ; à terre, sept corbeilles de pains. La tête du Christ est effacée, et son corps a été détruit depuis le haut jusqu'aux genoux par l'ouverture d'une niche.

Paroi droite : Moyse tirant sa chaussure et main divine paraissant dans un nuage ; Moyse frappant le rocher.

Voussure : Imitation de mosaïque.

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. LXXXVIII ; L. Perret, *Catac.*, t. I, pl. LVII : Garrucci, *Stor.*, pl. XVIII, 2, 3, 4 ; De Rossi, *Roma sott.*, t. II, tavole d'aggiunta, A. B, t. III, pl. IX ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXXXVI-CCXXXVIII : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 60, n. 69.

27° Arcosolium du jugement A 9. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Deux défuntes voilées en orantes et buste du Christ ; *lunette* : le Christ juge avec deux saints intercesseurs.

Paroi de face : Monogramme du Christ dans un cercle et guirlandes de fleurs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXLIII, 1 ; De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXVIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 86, n. 117.

28° Arcosolium. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Le Bon Pasteur paissant.

Paroi de face : Le Bon Pasteur, guirlandes, fruits.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 83, n. 111.

29° Arcosolium A 10. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Moyse frappant le rocher.

Paroi de face : Le Bon Pasteur dans un jardin enclos d'une barrière de treillage.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXVII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 87, n. 118.

30° Crypte de la chute d'Adam et d'Eve A 11. Deuxième moitié du IVe siècle.

Arcosolium à gauche : *voussure* : guirlandes de fleurs ; *lunette* : Adam et Ève de chaque côté de l'arbre de la Science.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxi, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 85, n. 114.

31° **Arcosolium d'Emilien Félix AB 6.** Deuxième moitié du IVe siècle.

Voussure : Divisions tracées par des lignes crénelées : compartiments de gauche ; disque au sommet : oiseau volant ; compartiment de droite : orante.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. XXXVII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 83, n. 110.

32° **Sépulture rouge.** Deuxième moitié du Ve siècle.

Résurrection de Lazare.

Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 62, n. 71.

33° **Lucernaire de la crypte de sainte Cécile.** Sous Sixte III (432-440).

Rampant du lucernaire partie supérieure : grande orante représentant sainte Cécile ; bandeau intermédiaire : croix latine entre deux brebis ; bandeau inférieur ; trois figures masculines habillées de la tunique et du manteau ; la 3e paraît tonsuré ; ce sont *Policamus*, *Sabastianus* et *Curinus*.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. V, VII ; Garrucci, *Stor.*, pl. X ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 90, n. 124.

34° **Paroi de la niche sépulcrale de sainte Cécile.** IXe siècle.

A gauche de la porte, restes de deux figures ; à droite de la porte, sainte Cécile en orante ; dans une niche, buste du Christ barbu, la tête ceinte d'un nimbe crucifère, vêtu de la tunique et du manteau, levant la main droite et tenant de la main gauche un livre à reliure gemmée. Sur la paroi joignant la niche, saint Urbain, dont le nom est écrit latéralement en ligne verticale.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. V, VI : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLX, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 98, n. 135 ; p. 94, n. 128 ; Garrucci, *Stor.*, pl XI, 1.

35° **Arcosolium C 12.** Début du IVe siècle.

Voussure : Au sommet, dans un disque, Pasteur, sans aucune brebis, tenant la syringe de la main droite, debout entre des arbres fleuris ; le disque, encadré d'une simple bande, s'enlève sur un fond chargé de légères arabesques. A chaque extrémité de la voussure, panneau dont le sujet est détruit.

De Rossi, *Roma sott.*, III, pl. XIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 60, n. 67.

36° **Escalier A.** Cours du IVe siècle.

Plafond à caissons ornés de fleurons en étoiles. Dans un disque central, personnage vêtu d'une longue robe bordée dans le bas avec des callicules,

il tient de la main droite un objet indéterminé. La tête et toute la partie gauche du corps, de l'épaule au genou gauche, n'existent plus. Sur les parois entre les *loculi*, oiseaux et guirlandes de fleurs.

De Rossi, *Roma sott.*, t. II, pl. XXII; Garrucci, *Stor.*, pl. XI, 2; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 72, n. 89.

CATAÇOMBE DE SAINTE-SOTÈRE (*Via Appia*).

1° Cubiculum du Christ au nimbe. Milieu du IVe siècle.

Voûte : Dans un médaillon central, buste du Christ nimbé ; sur les quatre arêtes, quatre défunts en orants, dans les demi-lunes ménagées entre les arêtes, quatre scènes de l'histoire de Jonas.

Paroi gauche : Moyse frappant le rocher.

Paroi droite : Noé.

Paroi du fond : Résurrection de Lazare.

Arcosolium principal : *voussure* : Décoration de fantaisie ; *lunette* : amours et guirlandes.

Arcosolium à droite : *voussure* : Décoration de fantaisie ; *lunette* : deux colombes tournées vers un calice.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CX, CXI, 1, 2.

HYPOGÉE ANONYME (*Via Latina*).

Arcosolium. Milieu du IVe siècle.

Voussure : Le Bon Pasteur, guérison du lépreux, Noé, Daniel dans la fosse au lions ; quatre vases en forme de calices.

Lunette : Orante voilée, repas de la foule, multiplication des pains, deux vases.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLV, CCLXVI, CCLXVII ; *Nuovo bullettino di arch. crist.*, 1903, t. IX, pl. VI.

CATACOMBE DES SAINTS-PIERRE-ET-MARCELLIN (ou de Balbine)[1] (*Via Labicana*).

1° Cubiculum double. Première moitié du IIIe siècle.

Premier compartiment. Voûte : Orante non voilée. *Paroi de l'entrée* : fossoyeur au travail.

Deuxième compartiment. Arcosolium principal : *voussure* : Bon Pasteur et Christ opérant un miracle ; résurrection de Lazare. *Arcosolium de*

1. Voir *Diction. d'arch. chrét.*, t. II, au mot *Balbine*.

droite : *voussure* : Baptême. Moyse frappant le rocher, orante au sommet. *Lunette* : le miracle des noces de Cana.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLVIII, 1 ; LVII, LVIII, 1 ; LXIV, 2 ; LXV, 2.

2° **Crypte de la Madone.** Première moitié du IIIe siècle.

Voûte : Au centre, Bon Pasteur, chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique et d'un manteau court, il serre de la main gauche les pattes d'une brebis et tient de la main droite la syringe ; dans quatre compartiments séparés par une figurine (deux orants et deux orantes alternés) Jonas jeté au monstre, Jonas vomi par le monstre, Jonas reposant sous le cucurbite et Jonas méditant sous le cucurbite desséché. Encadrements fleuronnés.

Paroi de l'arcosolium : A gauche, Moyse frappant le rocher ; à droite, Noé dans l'arche.

Lunette de l'arcosolium : La Vierge assise tenant l'Enfant et un mage de chaque côté.

Voussure : A gauche, résurrection de Lazare ; au sommet, personnage debout très effacé ; à droite, personnage debout (le bas du corps n'est plus visible).

Paroi de l'entrée : De chaque côté de la porte, fossoyeurs.

De Rossi, *Im. de la Vierge* , pl. v ; Garrucci, *Stor.*, pl. LVIII, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, LIX. 2 ; LX, LXI : Le Fort. *Peint. chrét.*, p. 49, n. 39.

3° **Cubiculum VI** (de Bosio). Première moitié du IIIe siècle.

Voûte : Au centre, Bon Pasteur chaussé de bandelettes, et vêtu de la tunique et du manteau flottant, debout entre deux arbres et deux brebis couchées, serrant la brebis de la main gauche et tenant la syringe de la main droite. Il est enfermé dans un large octogone, lequel est inscrit dans un carré qui est enveloppé lui-même d'un cercle. Le champ, entre ces diverses lignes géométriques, est chargé de quelques ornements. Au quatre angles, une figurine (deux orants et deux orantes, nu-tête, alternés).

Sur la porte : Personnages faisant leurs emplettes ; banquet funèbre.

Garrucci, *Stor.*, pl. XLVI, 2 ; Bottari, *Scult.*, t. II, pl. CVII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXII, 2 ; LXIII, 1 ; LXIV, 2, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 45, n. 40.

4° **Cubiculum VII** (de Bosio). Première moitié du IIIe siècle.

Paroi du fond : Banquet funèbre, fossoyeurs.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXV, 3.

5° **Cubiculum 54.** Milieu du IIIe siècle.

Voûte : Le Christ jugeant entre huit saints intercesseurs, deux défunts orants et deux fois le Bon Pasteur.

Paroi de l'entrée : La Samaritaine, l'aveugle-né, l'hémoroïsse, le paralytique.

6° Cubiculum 52 (Ve de Bosio). Milieu du IIIe siècle.

Voûte : Au centre, dans un disque, le Bon Pasteur avec deux brebis. Quatre demi-lunes frappées sur la circonférence la plus extérieure contiennent Noé dans l'arche recevant deux colombes tenant des rameaux d'olivier; Jonas vomi par le monstre et reposant sous le cucurbite; la quatrième demi-lune est détruite. Dans les intervalles, dessins d'ornement.

Paroi de l'entrée : Guérison de l'aveugle-né et du paralytique.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXVII, LXVIII, 2, 3.

7° Cubiculum 53 (IVe de Bosio). Milieu du IIIe siècle.

Voûte: Multiplication des pains.

Paroi de l'entrée : Bon Pasteur, paralytique, Jonas sauvé et orante non voilée.

Arcosolium, *paroi* : Jonas au repos ; *voussure* : guirlande de feuille ; *lunette* : ornement en forme d'étoile.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXV, 1 ; LXVIII, 1 ; LXIX.

8° Cubiculum I (de Bosio). Milieu du IIIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur, multiplication des pains ; Jonas au repos ; résurrection de Lazare ; paons et colombes avec rameau d'olivier.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXI, 1.

9° Cubiculum II (de Bosio). Milieu du IIIe siècle.

Voûte : Au centre, dans un disque crénelé, le Bon Pasteur ; entre ce disque et la circonférence, quatre branches d'une croix contenant chacune une orante et entre ces branches quatre ovales contenant chacun un oiseau. Dans les quatre coins, gazelles.

Paroi de l'entrée : Fossoyeur au travail.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXII.

10° Cubiculum III (de Bosio). Milieu du IIIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur dans un carré aux angles duquel affleurent quatre cercles contenant chacun un oiseau et entre deux cercles un carré plus petit avec une coupe. Une large bordure circulaire contenant des guirlandes est frappée de quatre demi-lunes offrant le baptême, Daniel dans la fosse aux lions, le sacrifice d'Abraham et Noé. Aux quatre coins, une gazelle dans une demi-lune.

Paroi de l'entrée : Fossoyeurs au travail.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LIX, 1 : LXXIII.

11° Voûte de la galerie entre les cubicules I et III. Moitié du IIIe siècle.

Première lunette : Deux brebis tournées l'une vers l'autre, celle de gauche subsiste seule.

Première circonférence : Bon Pasteur.

Seconde lunette : Deux brebis tournées l'une vers l'autre, presque complètement perdues.

Seconde circonférence : Indéchiffrable.

12° Crypte avec la représentation de saint Pierre. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte : Le Christ juge entre six apôtres servant d'intercesseurs pour quatre défunts dans l'attitude d'orants occupant les angles du plafond. Le disque central est inscrit dans un disque plus grand que frappent deux demi-lunes dans lesquelles quatre scènes de l'histoire de Jonas alternant avec la brebis accompagnent la *mulcta*.

Paroi de l'entrée : Saints couronnés. Saint Pierre avec un rouleau, pasteur occupé à traire, résurrection de Lazare, Adam et Ève.

Paroi du fond : Festons de fleurs, branches de roses, paniers et deux paons.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCIII, XCIV, XCV, 2, 3 ; XCVI, XCVII, 2.

13° Crypte d'Orphée. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur dans un disque double entre lequel et la circonférence extérieure sont frappées quatre demi-lunes alternant avec quatre trapèzes. Dans les demi-lunes, sont représentées quatre scènes de l'histoire de Jonas, dans les trapèzes, quatre défuntes en orantes voilées. Aux quatre angles du plafond, bustes de saisons et deux têtes de bélier.

Paroi de l'entrée : Orphée, Moyse frappant le rocher, guérison du paralytique, guérison de l'hémoroïsse et Noé.

Paroi du fond : Deux brebis affrontées, candélabres et ornements en forme d'écailles.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCVII, 1 ; XVCIII ; XCIX, 1 ; C.

14° Cubiculum XIV (de Bosio). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Paroi de l'entrée : Défunte en orante entre deux saints ; Adam et Ève ; adoration des mages ; Moyse frappant le rocher.

Parois : Candélabres.

Arcosolium, paroi de face : Brebis, candélabres, oiseaux ; *voussure* : Daniel dans la fosse aux lions et guirlandes ; *lunette* : Bon Pasteur et défunt en orante.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CI, CII, 1 ; CIII, 4.

15° Cubiculum XII (de Bosio). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Voûte en berceau : Dans le disque central bordé d'un cercle uni, d'une zone étroite et d'un cercle crénelé, Daniel entre deux lions. Quatre com-

partiments, circonscrits également par une bordure crénelée, contiennent Noé dans l'arche, Jonas englouti, Jonas rejeté et Jonas sous le cucurbite. Aux quatre coins, chèvre bondissante.

Paroi à gauche de l'entrée : Deux orants, l'un très ruiné.

Paroi du fond : A gauche une orante, tête nue et près d'elle l'inscription **HAIO**. Suit un *loculus* à l'extrémité droite duquel Bosio a lu **BOPA** près d'un orant. Cette dernière figure est effacée de même que les lettres **BOPA**.

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. CXX ; Garrucci, *Stor.*, pl LI, 2 ; LII : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLIII, 2 ; CIV, CV, 1.

16° Crypte des Canards. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Parois à gauche : Canards ; *au centre*, brebis ; *sur l'entrée*, deux colombes affrontées.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXVI, 3, 4.

17° Crypte de Quintia. Deuxième moitié du IIIe siècle et première moitié du IVe siècle.

Paroi de l'entrée : Deux échansons.

Paroi du fond : Deux orantes représentant la défunte et au-dessus la même défunte introduite dans le refrigerium.

Voûte (restaurée dans première moitié du IVe siècle) : Croix gemmée.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXIV, 1 ; CVII, 1, 3.

18° Cubiculum voisin de celui de Quintia. Deuxième moitié du IIIe siècle.

Paroi du fond : Daniel dans la fosse aux lions ; de chaque côté, un fossoyeur.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CVII, 2.

19° Cubiculum VIII (de Bosio). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Paroi de l'entrée : Moyse frappant le rocher, résurrection de Lazare et orante non voilée (cette dernière est détruite).

Paroi du fond : Sacrifice d'Abraham.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CVIII.

20° Niche profonde pour sépulture près du cubiculum 33. Fin du IIIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur. Jonas vomi par le monstre, colombe et gazelle.

Parois : A gauche, Jonas au repos ; à droite, Noé.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXVII, 3 : CXIII, 1, 2.

21° Cubiculum 33. Fin du IIIe siècle.

Sur la porte : Daniel dans la fosse aux lions.

Paroi de l'entrée : sacrifice d'Abraham, multiplication des pains, guérison de l'aveugle-né, le paralytique, miracle de Cana (?) et Job.
Paroi du fond : Noé.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CIII, 3; CV, 2.

22° **Cubiculum 37 A.** Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur dans un disque central, une seconde circonférence extérieure à celle-ci est frappée de quatre demi-lunes contenant trois scènes de l'histoire de Jonas, la guérison de l'hémoroïsse ; dans les angles du plafond : oiseaux.
Paroi d'entrée : Sacrifice d'Abraham, le paralytique, guérison de l'aveugle-né, Noé.

J. Wilpert. *Pitt.*, pl. CXXIX, CXXX.

23° **Cubiculum 37 B.** Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur dans un octogone inscrit dans un octogone plus grand, auquel il est relié par les pattes d'une croix de Saint-André. Dans chacune de ces pattes un paon faisant la roue, dans les intervalles trois scènes de l'histoire de Jonas, Daniel dans la fosse aux lions.
Paroi de l'entrée : Deux figures indéchiffrables.

J. Wilbert. *Pitt.*, pl. CXXXI.

24° **Cubiculum 37 C.** Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Oiseaux et brebis par couples.

25° **Sépulture près de la basilique des Saints-Pierre-et-Marcellin.** Première moitié du IVe siècle.

Bandeau supérieur : Pasteur paissant le troupeau, résurrection de Lazare, Moyse frappant le rocher, Job, orante voilée.

Bandeau inférieur : Adoration des mages et des bergers, mangeoire, deux orantes voilées.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLVII.

26° **Arcosolium près de ladite basilique.** Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Rameaux de vigne et oiseaux.

27° **Arcosolium voisin du cubiculum XI.** Première moitié du IVe siècle.

Voussure : A gauche, en bas, Jonas englouti ; en haut, tête de Saison dans un encadrement de feuillage ; au sommet, dans un disque, le Bon Pasteur, vêtu d'une tunique à pèlerine, chaussé de bandelettes, tenant de la main droite la syringe et de la main gauche le bâton, porte en équilibre la brebis sur ses épaules et s'avance entre deux arbres ; à droite, en haut, tête de Saison dans un encadrement de feuillage ; en bas, Jonas sous le cucurbite. *Lunette* : en arrière d'une table, appuyé sur un

lit semi-circulaire trois hommes vêtus de tuniques à callicules sur les épaules ; le convive de droite seul est barbu ; à chaque extrémité, en avant du lit, une femme tête nue, les cheveux relevés en chignon, vêtue d'une dalmatique à double bande verticale, assise sur un siège ; entre la femme de gauche et la table, amphore posée à terre, entre celle de droite et la table, petite fille debout (même costume que celui des deux femmes), tenant un verre de la main droite. Sur la table un poisson dans un plat. Au-dessus des personnages de gauche : *Irene da calda* ; au-dessus des personnages de droite : *Agape misce mi*. *Paroi de face* : Amours avec guirlandes.

De Rossi, *Bull.*, 1882, pl. III ; Garrucci, *Stor.*, pl. LVI, 1. 2 ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. VI, 5 ; Bottari, *Scult.*, t. II, pl. CXXVII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXII, 2 ; CLVI, CLVII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 65, n. 78.

28° Cubiculum XI. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur, Moyse frappant le rocher et Jonas vomi par le monstre ; Daniel, résurrection de Lazare, multiplication des pains, le paralyique, Noé, oieaux et corbeilles.

Paroi d'entrée : Fossoyeur au travail.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXI, 2 : CIII, 5.

29° Cubiculum IX (De Rossi). Première moitié du IVe siècle.

Voûte en berceau : Dans un disque central dont l'encadrement est fleuronné, Bon Pasteur chaussé de bandelettes et vêtu d'une pèlerine avec callicules sur les cuisses, tenant la syringe de la main droite et portant la brebis sur ses épaules, debout entre deux arbres et deux brebis. Du centre rayonnent huit compartiments séparés les uns des autres par une brebis debout à peu près invisible. Les quatre compartiments principaux renferment Moyse recevant les tables de la Loi. Moyse frappant le rocher, le Christ imberbe touchant d'une verge les sept corbeilles et un sujet disparu. Les quatre compartiments secondaires, disposés en croix de Saint-André, sont chargés d'ornements avec figurines chimériques d'homme terminés en rinceaux. A chacun des angles, image très effacée d'un agneau soutenant contre son épaule une palme et portant sur le dos le vase de lait nimbé. (Cette voûte est détruite presque à moitié.)

Paroi gauche : Trois bandeaux entre les *loculi*, couverts de guirlandes horizontales de fleurs et de feuillages très sommairement ébauchées mais très agréables.

Bottari, *Scult.*, t. II, pl. CXIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. XLVIII, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLVIII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 68, n. 83.

30° Cubiculum enterré de nouveau. Première moitié du IVe siècle.

Arcosolium : *paroi de face* : Deux orantes ; *voussure* : Moyse frappant le rocher ; résurrection de Lazare ; Adam et Ève.

31° Crypte du tricliniarque. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur sous un disque central, symboles de saisons, chamois, oiseaux, têtes décoratives.

Arcosolium : Paroi de face, cadre des animaux; *voussure* : Élie dans un char entre Jonas rejeté par le monstre et Jonas reposant ; *lunette* : banquet céleste. En arrière d'une table, accoudés sur un lit semi-circulaire, cinq convives; savoir : un homme buvant (à une échelle plus grande que les autres personnages) entre deux enfants et deux autres hommes ; à gauche, une femme assise et près d'elle l'inscription : *Agape misce nobis* ; à droite, autre femme vêtue d'une dalmatique à double bande verticale, debout et près d'elle : *Irene porge calda*. Les deux femmes ont la tête nue et les cheveux relevés en chignon.

Paroi gauche : Jeune homme vêtue d'une tunique, assis à une table et devant un plat.

De Rossi, *Bull.*, 1882 pl. IV ; Garrucci, *Stor.*, pl. LVI, 3, 4, 5 ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. IX, 15 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXXIII, 2 ; CLIX, 2 ; CLX, 2 ; CLXI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 64, n. 77.

32° Arcosolium de Balaam. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Moyse frappant le rocher, Balaam, orante voilée ; *lunette* : résurrection de Lazare.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXII, 4 ; CLIX, 1, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 69, n. 84.

33° Cubiculum X (De Bosio). Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Le Christ au centre dans un carré lequel est inscrit dans un cercle. Aux pointes de ce carré sortent les pattes d'une croix de Saint-André dont la partie inférieure offre deux dauphins affrontés et deux agneaux adossés. Entre les deux pattes de cette croix quatre panneaux carrés contiennent deux orantes voilées : la multiplication des pains et Balaam.

Arcosolium : *voussure* : Moyse frappant le rocher, Jonas au repos, orante voilée ; *lunette* : Bon Pasteur.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LVIII, 2 ; CLXV.

34° Arcosolium voisin du cubiculum XIII. Première moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Banquet funèbre.

Voussure : Moyse frappant le rocher, résurrection de Lazare, chute d'Adam et Ève. Le Christ parmi des symboles eucharistiques, orante voilée et colombe ; *lunette* : Bon Pasteur.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXVI, 1 ; CLXVII.

35° Crypte de Gaudentia. Milieu du IVe siècle.

Paroi d'entrée : Orants.

Arcosolium : *paroi de face* : Amours et guirlandes ; *voussure* : orants ; *lunette* : banquet céleste.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLX, 1 ; CLXXXIV, CLXXXV, 1, 3 ; De Rossi, *Bull.*, 1882, pl. V ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 66, n. 79.

36° Arcosolium en face de la crypte de Gaudentia. Milieu du IVe siècle.

Voussure : Noé, Jonas vomi par le monstre.

Lunette : Banquet céleste.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLVII, 2 ; CLXXXVII, 1, 2 ; De Rossi, *Bull.*, 1882, pl. VI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 67, n. 80.

37° Crypte du miracle de Cana. Milieu du IVe siècle.

Paroi de l'entrée : Fossoyeur avec sa lampe.

Arcosolium : *voussure* : Multiplication des pains ; miracle de Cana ; au sommet, Noé dans l'arche ; *lunette* : banquet céleste.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXIII, 3 ; CXXXIII, 3 ; CLXXXVI, 1 : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 67, n. 81.

38° Crypte en face de la précédente. Milieu du IVe siècle.

Arcosolium principal : Amours avec vases de fleurs sur la paroi de face ; *voussure* : orants et colombes ; *lunette* : sacrifice d'Abraham, le bélier est à gauche et l'autel à droite ; au centre, Abraham, le couteau levé, tient de sa main gauche Isaac à demi renversé en arrière par un mouvement très violent ; la tête d'Isaac est effacée.

Arcosolium de droite : Amours avec guirlandes sur la paroi de face ; voussure à gauche, Jonas soüs le cucurbite ; au sommet, buste de femme ; à droite, Jonas vomi par le monstre.

Parois entre les bandeaux du *loculi*, fleurs grossières.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXXVIII, CLXXXIX, 2, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 75, n. 96.

39° Crypte des orants. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte : Dans un disque central, un homme nu tenant à la main un objet incertain. Encadrement octogonal sur les pans duquel reposent des panneaux avec deux orants et deux orantes alternés, deux Amours et deux Psychés alternés. Le cubicule étant un peu plus profond que large, l'excès de dimension a été racheté à la voûte en avant et en arrière, par une guirlande qui n'a pas à se répéter sur les côtés.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXVII : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 37, n. 29.

40° Arcosolium des amours. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Amours volant soutenant un cartouche dont l'inscription est presque totalement détruite.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXVIII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 81, n. 107.

41° Crypte des étoiles. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi extérieure de l'entrée : Guirlandes, étoiles, croissant de lune et deux orantes dans un jardin fleuri.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXVIII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 37, n. 28.

42° Cubiculum XIII. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte : Dans un disque central, Bon Pasteur, chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique à pèlerine et à callicules sur la partie inférieure, tenant des deux mains les pattes de la brebis sur ses épaules, debout entre deux brebis et deux arbres. Quatre bras d'une croix de Saint-André se dirigent du disque vers les angles ; l'intérieur de chaque bras contient alternativement un orant et une orante. Les compartiments ou lunettes entre les bras de croix renferment Jonas jeté au monstre et Jonas vomi à terre, couché sous le cucurbite et assis sous le cucurbite desséché. Aux quatre angles, colombes volant.

Arcosolium : *lunette* : Orante coiffé d'un voile sur les cheveux relevés en chignon et vêtue d'une dalmatique à double bande verticale entre deux arbres et deux hommes dont les vêtements sont timbrés d'un I, qui dirigent chacun un bras vers elle ; c'est Suzanne entre les vieillards. *Voussure* : à gauche, Moyse drapé dans un manteau timbré d'un I, frappant le rocher ; au sommet, Noé dans l'arche ; à droite, Adam et Ève.

Lucernaire : Daniel dans la fosse aux lions, résurrection de Lazare, colombe avec le rameau d'olivier et oiseau.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXXVI, 2 ; CCXXXII, CCXXXIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LIII, LIV ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. IX, 1-3 inclus ; Bottari, *Scult.*, t. II, pl. CXXII, CXXIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 62, n. 74.

43° Crypte des saints éponymes. Fin du IVe ou début du Ve siècle.

Voûte divisée en deux parties : Premier registre : au centre, le Christ assis, nimbé, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche un livre ouvert ; à gauche saint Paul ; à droite saint Pierre ; l'un et l'autre debout, sans nimbe. Deuxième registre : au centre l'agneau nimbé avec monogramme en croix ansée, posé sur un tertre d'où s'échappent les quatre fleuves. A l'extrême gauche, *Gorgonius* ; à gauche, *Petrus* ; à droite, *Marcellinus* ; à l'extrême droite, *Tiburtius*.

Garrucci, *Stor.*, pl. LVIII, 1 ; Bottari, *Scult.*, t. II, pl. D ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLII, CCLIII, CCLIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 87, n. 119.

CATACOMBE DE SAINTE-CYRIAQUE (*Via Tiburtina*).

1° Arcosolium de Zozimianus. Milieu du IVe siècle.

Paroi : Hors la baie de l'arcosolium. En haut, Moyse frappant le rocher ; Jonas couché sous le cucurbite ; Moyse ôtant sa chaussure. En

bas, de chaque côté, un oiseau posé. Au-dessous de la table de l'arcosolium, en avant d'une barrière limitée à chaque extrémité par des *hermulae*, deux animaux : biches ou brebis.

Voussure : Panneau de gauche, Jésus-Christ nimbé et près de lui une orante voilée, debout ; c'est le Christ juge entre deux saints. Entre ce panneau et le disque du sommet trois brebis parmi les arbres. Disque du sommet : pasteur en tunique appuyé de la main gauche sur le bâton, le bras droit étendu, debout entre deux arbres chargés de fruits et deux brebis. Entre ce disque et le panneau de droite, trois brebis. Panneau de droite, répétition inverse du panneau de gauche.

Lunette : Au centre, le Christ nimbé jugeant entre deux saints assis. De chaque côté, colombe volant.

De Rossi, *Bull.*, 1876, pl. VIII, IX : Perret, *Catac.*, t. III, pl. XLIII, XLIV ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. IX, 8 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCV : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 76, n. 97.

2° **Arcosolium des dix vierges.** Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi : Hors la baie de l'arcosolium, en haut, à droite, un mage, habillé à la phrygienne, montre du doigt dans le ciel le chrisme constantinien enfermé dans un cercle et substitué à l'étoile. Au-dessous de la table de l'arcosolium : au centre, une orante sans voile semble s'avancer du fond ; tandis que de chaque côté, un jeune homme en tunique courte à quatre callicules écarte devant elle, en le faisant glisser sur une tringle, le rideau qui clôt l'entrée du Paradis.

Voussure : A gauche, reniement de saint Pierre ; à droite, le miracle de la manne ; au sommet, paon et couronne.

Lunette : Christ nimbé, barbu, vêtu de la tunique et du manteau, levant la main droite vers les cinq vierges sages qui se tournent vers lui et tiennent chacune leur lampe allumée, elles sont disposées sur deux plans, trois au premier, deux au second ; de l'autre côté, les cinq vierges folles disposées de même, ayant les lampes éteintes ou renversées.

De Rossi, *Bull.*, 1863, p. 76 ; Garrucci, *Stor.*, pl. LIX, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXLI, CCXLII : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 82, n. 109.

CIMETIÈRE OSTRIEN (*Via Nomentana*).

1° **Arcosolium du Bon Pasteur.** Fin du IIIe siècle.

Paroi de face : Moyse frappant le rocher ; *voussure* : Daniel parmi les lions, Jonas, paon ; *lunette* : pasteur qui trait une brebis, orante voilée, Bon Pasteur, vase de lait, brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXVII, 1 ; CXVIII, 2, 3.

2° **Cubiculum I** (de Bosio). Première moitié du IVe siècle.

Voûte à arêtes : Dans un disque central, Christ barbu entre deux cor-

beilles. Dans quatre lunettes le paralytique emportant son lit ; Moyse, drapé dans un manteau timbré d'un I, frappant le rocher ; résurrection de Lazare ; Moyse ôtant sa chaussure. Sur chaque arête : orante coiffée d'un voile entre deux brebis ; au-dessous, aux angles, vases de fleurs. Le disque et les lunettes ont un encadrement formé par plusieurs lignes unies et sont rattachés par quatre bandes blanches que bordent de chaque côté trois ou quatre de ces lignes.

Paroi d'entrée : Au-dessous de la porte, cheval courant et amours portant des cistes de fleurs.

Arcosolium principal : *voussure* : Banquet céleste ; *lunette* : deux vases pour le vin et sept cistes de pains.

Arcosolium de gauche : *voussure* : Jonas sous le cucurbite desséché, Noé dans l'arche avec la colombe. Jonas sous le cucurbite. *Lunette* : Jonas jeté au monstre et vomi par le monstre.

Arcosolium de droite : *voussure* : Daniel, Bon Pasteur, les trois Hébreux

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CXXXIX-CXLIII inclus ; Perret, *Catac.*, t. II, pl. XXX-XXXVI inclus ; Garrucci, *Storia*, pl. LX-LXII ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXVIII, CLXIX, 2, fig. 26 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 74, n. 95.

3° **Cubiculum II** (de Bosio). Première moitié du IVe siècle.

Passage d'entrée : Arabesques dont le principal motif à la voûte consiste en coquilles ou palmettes.

Voûte à arêtes : Dans un disque central, Bon Pasteur, chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique, tenant de ses deux mains la brebis et accosté de deux seaux posés à terre contre lesquels sont appuyés le pedum et la syringe. Le disque, encadré d'une bordure chargée de perles et fleuronnée, est inscrit dans un octogone tracé par une simple ligne. A l'intérieur de l'octogone, deux colombes adossées et séparées l'une de l'autre par une colonnette surmontée d'une boule se répètent quatre fois. Hors de l'octogone, quatre compartiments contiennent Moyse frappant le rocher, Adam et Ève, une orante voilée, Jonas sous le cucurbite. Il y a entre les compartiments, des oiseaux et des corbeilles soit de fleurs, soit de fruits, et aux quatre angles, une colombe perchée sur un rameau,

Arcosolium du fond : *lunette* : Orante détruite, sauf le bas de sa robe, entre des fleurs et deux colombes tenant le rameau dans leur bec ; *voussure* : Jésus-Christ assis entre six disciples également assis.

Les autres arcosolia n'ont pas de peintures ; mais ils sont encadrés, sur les parois, de guirlandes avec fleurs et fruits, le tout de teinte monochrome rouge.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CXLV, CXLVI ; Perret, *Catac.*, t. II, pl. XXII, XXIV-XXVII inclus ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXIII, LXIV, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXX, CLXXI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 46, n. 42.

4° **Cubiculum III** (de Bosio). Deuxième moitié du IVe siècle.

Arcosolium : *paroi de face* : Orante avec ces mots : VIC... ET PETE *pro...* ; à gauche, les trois jeunes Hébreux, à droite, trois scènes de l'histoire de Jonas. *Lunette* : orante avec l'inscription *fil*|*ae* DVLCIS*s* IM*a*E au-dessous, oiseau prenant son vol, à gauche repas des vierges sages, à droite les vierges la lampe allumée. *Voussure* : Adam et Ève, Bon Pasteur, Daniel.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CXLVIII, CXLIX ; d'Agincourt, *Hist.*, pl. XII, 16 ; Perret, *Cat.*, t. II, pl. XXXIX-XLII inclus ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXIX, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXIX, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 47, n. 43

5° **Arcosolium en face du cubiculum III.** Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Colombe avec rameau d'olivier, orante voilée, Daniel, cerf courant.

6° **Crypte.** Première moitié du VIe siècle.

Voussure de l'arcosolium : Noé, Jonas au repos, le Christ, oiseaux et ornements en forme de croix : *lunette* : pasteur faisant paître son troupeau.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXII, 1.

7° **Crypte de sainte Emérentienne.** Première moitié du IVe siècle.

Paroi de l'arcosolium de droite : Oiseaux, brebis au repos et jardin fleuri.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLIX, 1.

8° **Cubiculum IV** (de Bosio). Milieu du IVe siècle.

Voûte à arêtes : Dans un disque central, Bon Pasteur chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique tenant de ses deux mains la brebis sur les épaules, debout entre deux brebis. Ce disque est séparé, par des rinceaux opulents, de quatre lunettes, dont l'une a été complètement emportée par la mutilation du cubicule ; une autre, coupée en grande partie, pouvait contenir une orante ; la troisième renferme Moyse frappant le rocher ; et la quatrième, la résurrection de Lazare. Aux angles, en pendentifs, deux canards adossés séparés par le tranchant de chaque arête de la voûte.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CLI ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXV ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXXVIII, 2 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 69. n. 85.

9° **Cubiculum V** (de Bosio). Milieu du IVe siècle.

Arcosolium : *lunette* : La Vierge en orante vue à mi-corps, ayant l'Enfant devant elle, de chaque côté chrisme constantinien ; *voussure* : panneau gauche, buste de femme en orante voilée : sommet, buste du Christ imberbe ; panneau droit ; buste d'orant à cheveux coupés court.

D'Agincourt, *Hist.*, pl. XI, 8 ; Perret, *Cat.*, t. II, pl. V-VII ; Garrucci, *Stor.*,

pl. LXVI, 1 : De Rossi. *Images de la Vierge*, pl. VI ; Liell., pl. VI ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXIII, 1 ; CLXIV, 1 ; CCVII, CCVIII, CCIX.

10° Crypte des canards. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte : Canards accouplés.

Paroi de l'entrée : Homme et femme en orants.

Arcosolium : *voussure* : canards et guirlandes ; *lunette* : orante voilée et vase.

Paroi gauche : Orant et Lazare.

Paroi droite : Vases, Moyse frappant le rocher.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXVIII, 1.

11° Crypte de Suzanne. Deuxième moitié du IVe siècle.

Voûte à arêtes : Dans quatre compartiments, quatre scènes de l'histoire de Jonas.

Arcosolium : *lunette* : Suzanne debout en orante, coiffée d'un voile sur ses cheveux relevés en chignon entre deux arbres et deux personnages ; celui de gauche vu de profil, demi-agenouillé, tend le bras droit vers elle ; celui de droite lui tourne le dos, mais renverse la tête de son côté pour lui désigner du bras quelque chose à l'extrême droite, sans doute la porte du jardin. *Voussure*: à gauche, les trois jeunes Hébreux ; au sommet, orant ; à droite les trois mages debout, l'étoile et Hérode assis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXII ; 2 ; CCXX, CCXXI. Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 58, n. 64.

12° Premier arcosolium des mages avec l'étoile. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Sacrifice d'Abraham et Moyse devant le buisson ; *lunette* : Lazare, Bon Pasteur et orante voilée (le défunt ?) ; *voussure* : adoration des mages, Adam et Ève, le paralytique, Daniel, Noé, Job, orant.

Perret, *Cat.*, t. II, pl. XLVIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXVII, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLXVI, 2 : CXXII, 1, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 48, n. 44.

13° Deuxième arcosolium des mages avec l'étoile. Deuxième moitié du IVe siècle.

C'est, à peu de chose près, la composition retournée de la voussure de l'arcosolium précédent auquel il fait face ou peu s'en faut.

Lunette : Peinture effacée, on aperçoit seulement les vestiges de deux têtes, chacune vers une extrémité du champ, et Bon Pasteur. *Voussure : à gauche*, en bas, J.-C. assis entre sept corbeilles, plus haut, Noé dans l'arche entre deux figures incertaines ; *au sommet*, Daniel entre les lions ; *à droite*, en haut, Adam et Ève et entre eux, dans un médaillon ovale, un petit orant ; en bas, Hérode et les mages.

Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 49. n. 45.

14° Arcosolium de Zosime. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Trois scènes de l'histoire de Jonas, Bon Pasteur, Moyse et Aaron menacés par les Juifs ; *lunette* : deux orantes voilées et buste de la défunte avec inscription mutilée.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXXIII, CCXXIV.

15° Arcosolium du vigneron. Deuxième moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Le paralytique, Moyse frappant le rocher ; *voussure* : orante voilée, pasteur avec troupeau et vigneron conduisant un chariot attelé de deux bœufs ; *lunette* : le Christ juge entre deux saints.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXVIII, 1 ; CCXLV, 2.

CATACOMBE DE SAINTE-FÉLICITÉ (*Via Salaria nova*).

Sépulture de sainte Félicité et de saint Silvanus. IVe ou VIIe siècle.

Le Christ couronne sainte Félicité et ses fils.

De Rossi, *Bull.*, 1884-1885, pl. XI-XII.

CATACOMBE DE THRASON (*Via Salaria nova*).

Arcosolium des orants. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Sacrifice d'Abraham ; Tobie et le poisson ; Bon Pasteur ; résurrection de Lazare ; Moyse frappant le rocher ; *lunette* : orant et orante voilée entre deux vases de lait.

J. Wilpert., *Pitt.*, pl. CLXIII, 2 ; CLXIV, 2.

CATACOMBE SOUS LA VIGNA MASSIMO (*Via Salaria nova*).

1° Sépulture de Marciana. Fin du IIIe siècle.

Bandeau supérieur : panneau gauche : Le Christ, dont le manteau est timbré d'un I, ressuscitant Lazare ; *panneau central*, détruit ; *panneau droit* : Daniel entre deux lions.

Panneau au-dessous de Lazare : Pasteur chaussé de bandelettes et vêtu d'une tunique et d'un manteau, appuyé de la main gauche sur le bâton et serrant de la main droite la syringe sur la poitrine, debout entre deux brebis et deux arbres.

Panneau entre le premier et le deuxième rang de loculi : Épitaphe de Marciana au-dessus d'une guirlande de fleurs que deux paons soutenaient dans leur bec par les extrémités ; le paon de gauche est détruit.

Plafond de la galerie : Ornements à écailles et à palmettes.

De Rossi, *Bull.*, 1873, pl. I-II.

2° **Sépulture de Metilenia Rufina.** Fin du IIIe ou première moitié du IVe siècle.

Bandeau inférieur : Dans un cartel, épitaphe de Rufina tracée au minium et soutenue par deux génies.

Bandeau supérieur : Cinq compartiments, le premier détruit ; le deuxième, les trois jeunes Hébreux (reste un seul personnage) ; le troisième, Moyse frappant le rocher ; le quatrième, Daniel entre deux lions ; le cinquième, multiplication des pains.

Plafond de la galerie : Ornements à écailles et à palmettes.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXX. 1 ; De Rossi, *Bull.*, 1873, p. 19 ; Le Fort. *Peint. chrét.*, p. 50, n. 47.

3° **Sépulture des grandes orantes.** Première moitié du IVe siècle.

Paroi à gauche : Orante vêtue de pourpre dont il ne reste que la tête, le cou orné d'un collier, l'épaule et le bras droit ; *à droite* : autre orante richement parée de perles et de bracelets, vêtue de blanc avec broderies.

Bandeaux entre les loculi : Ornements, festons, oiseaux, fleurs.

Plafond, à gauche : Jonas rejeté ; au centre : Jonas sous le cucurbite ; à droite : Moyse frappant le rocher.

D'Agincourt, *Hist.*, pl. VIII, 1, 2 ; Perret, *Cat.*, t. III. pl. II-VI ; Garrucci. *Stor.*, pl. LXXIII. 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXII, 1 : CLXXIV, CLXXV, CLXXVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 62, n. 73.

4° **Crypte du cocher.** Première moitié du IVe siècle.

Arcosolium : paroi de face : Deux victoires tenant des couronnes et des palmes et deux oiseaux sur des globes.

Voussure : Cocher sur son quadrige, canéphores entre deux chevaux ailés ; couronnes ; un coureur, avec un bâton et une cruche, accompagné d'un chien.

Lunette : Buste du défunt entre deux muses.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLV, 2 ; CXLVI, 1.

5° **Arcosolium du soldat.** Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Mère avec son enfant ; buste d'un homme de guerre ; homme de guerre avec l'épée dégainée ; *lunette* : homme de guerre armé de la lance et du bouclier, à ses côtés un enfant.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXLV, 1, 3.

6° **Arcosolium à peu de distance de la crypte du cocher.** Première moitié du IVe siècle.

Paroi de face : Deux amours avec des guirlandes ; *voussure* : sacrifice d'Abraham. Bon Pasteur, Moyse frappant le rocher ; *lunette* : orante non voilée entre deux ornements étoilés.

J. Wilpert. *Pitt.*, pl. CXLVI, 2, 3.

7° **Arcosolium de Silvestra.** Milieu du IVe siècle.

Paroi de face : Orante voilée ; Moyse frappant le rocher ; *voussure* : oiseau au vol ; *lunette* : Bon Pasteur ; à sa gauche, un jeune homme jambes nues, vêtu d'une tunique brodée à l'encolure, aux poignets et en bas, tenant de la main droite un calamus et de la main gauche deux feuillets d'un livre avec ces mots : RORMITIO SILVESTRE.

Perret, *Cat.*, t. III, pl. IX-XI ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXX, 2 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXX, 2,3 ; CLXXXIII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 59, n. 65.

8° **Sépulture de Grata.** Milieu du IVe siècle.

Résurrection de Lazare, orants, les trois Hébreux, Daniel, orante.

D'Agincourt, *Hist.*, pl. XI, 6 ; L. Perret, *Cat.*, t. III, pl. VII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXIX, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. LXII, 1, CCIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 42, n. 36.

9° **Sépulture.** Milieu du IVe siècle.

Paroi de face : Moyse imberbe frappant le rocher ; Noé dans l'arche et la colombe. Sur une ligne un peu plus basse, à gauche, le Christ vêtu de la tunique et du manteau, debout entre les sept corbeilles qu'il touche d'une verge ; au centre, les trois mages, vêtus d'une tunique courte avec le petit manteau rond plus court, têtes et jambes entièrement nues, apportent à la fête leurs offrandes à l'enfant que tient sur ses genoux la Vierge habillée d'une robe longue à ceinture, coiffée d'un voile posé sur les cheveux et assise sur un siège à dossier arrondi et à marchepied ; à droite, un orant âgé entre deux jeunes orants. Sur une ligne inférieure, Daniel entre deux lions ; à la suite, l'ange Raphaël auquel le jeune Tobie, nu, sauf une ceinture sur les reins, présente en accourant le poisson ; à côté de cette scène, Tobie vêtu d'une tunique, un pied chaussé et l'autre nu, un bâton dans la main droite, semble fuir et appeler de la main gauche l'ange Raphaël, vêtu d'une tunique et d'un manteau debout sur les bords du Tigre, personnifié par un vieillard accoudé sur le sol. Au-dessus du Tigre, ainsi personnifié, résurrection de Lazare.

Voûte de la galerie, Jonas sous le cucurbite desséché, Jonas jeté au monstre, Jonas à l'ombre du cucurbite.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXII.

CATACOMBE DE SAINTE-PRISCILLE (*Via Salaria nova*).

1° **Hypogée des Acilius.** Fin du Ier siècle.

Étoiles, Dauphins, ornements géométriques et paons affrontés à un calice.

2° **Cappella greca.** Début du IIe siècle.

Paroi de l'entrée : Moyse frappant le rocher, tête ornementale, les trois jeunes Hébreux, personnage isolé, debout, marchant.

Voûte en berceau (détruite). On aperçoit du côté droit le bas du corps d'un homme en marche, peut-être le paralytique ; du côté gauche, vestiges de la partie inférieure des ornements, tête ornementale dans un angle.

Parois de la nef : Trois scènes de l'histoire de Suzanne.

Parois de l'espace ménagé pour l'autel : Noé ; *Fractio panis* ; sacrifice d'Abraham, résurrection de Lazare, Daniel.

Voûte de l'espace de l'autel : Défunts orants parmi les saints et environnés de ceps de vigne.

D'Agincourt, *Hist.*, pl. IX, 12, 13, 14 ; Perret, *Catac.*, t. III, pl. XXIV ; XXV ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXX ; LXXXI, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. VIII, 2 ; XIII ; XIV ; XV, 1 ; XVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 18, n. 9.

3° Arcosolium dans la Cappella greca. Début du IIe siècle.

Voûte : Bon Pasteur.

4° Sépulture de la prophétie d'Isaïe : Première moitié du IIe siècle.

La Vierge tenant l'Enfant et Isaïe prophétisant : *Ecce virgo concipiet.*

De chaque côté de la sépulture, trois orants et Bon Pasteur ; buste de la défunte.

De Rossi, *Images de la Vierge*, pl. I ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXI, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXI ; XXII ; XXIII, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 18, n. 7.

5° Cubiculum III (de Bosio). Deuxième moitié du IIe siècle.

Voûte : Dans un disque central, Bon Pasteur debout entre deux brebis et deux arbres, les jambes entièrement nues, vêtu de la tunique à l'exomide et portant la brebis ; il a la syringe appendue au flanc gauche. Autour du disque, encadrement formé d'une couronne de laurier et séparé par une large zone, d'un cercle perlé et dentelé d'où se dirigent vers les angles de la voûte quatre bras d'une croix de Saint-André que couvrent des ornements en façon de vases et de perles. Entre ces bras, quatre couronnes de laurier ceignant chacune un médaillon qui contient une colombe avec un rameau dans les pattes. Aux quatre angles chevreaux bondissant. Les arêtes de la voûte, nulles au centre, sont extrêmement émoussées sur leur parcours.

Paroi d'entrée : De chaque côté une orante.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CLXXIV ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. VI, 2 ; L. Perret, *Catac.*, t. III, pl. VIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXIV ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XII, 3 ; XLII, XLIII, 1.

6° Cubiculum IV (de Bosio). Fin du IIe siècle.

Voûte : L'Annonciation ; — aux quatre angles oiseaux.

Paroi (*arcosolium du fond*) : *lunette* : Bon Pasteur, dont il ne reste que les deux jambes entre deux brebis à terre, plus un arbre à gauche ;

dans un compartiment à gauche corbeille de fruit; dans deux petits compartiments extrêmes, une fleur.

Arcosolium de droite : *lunette* : Jonas sous le cucurbite ; *voussure*: à gauche, Jonas rejeté ; à droite, Jonas précipité ; au sommet, résurrection de Lazare.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CLXXVI : CLXXVII ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. XII, 4; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXV ; LXXVI, 1 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XLIX ; XLV, 2: Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 20, n. 10.

7° Niche près de l'hypogée des Acilius. Milieu du IIIe siècle.

Voussure : Ève tentée par le serpent ; Jonas sous le cucurbite ; *lunette* : guérison de l'aveugle-né et paon.

J. Wilpert., *Pitt.*, pl. LXX.

8° Cubiculum V (de Bosio). Deuxième moitié du IIIe siècle.

Passage d'entrée, à la voûte : Jonas rejeté par le monstre.

Voûte: Disque central, Bon Pasteur, vêtu de la tunique à l'exomide et chaussé de bandelettes, étendant le bras droit d'un geste oratoire, tenant de sa main gauche sur ses épaules un bouc ou une chèvre, debout entre une brebis et un bouc ou une chèvre et deux arbres sur chacun desquels est perché un oiseau ; quatre lunettes contenant alternativement un paon et une perdrix ; entre le disque et les lunettes, bandes de couleur.

Paroi gauche : Sacrifice d'Abraham.

Paroi droite : Les trois jeunes Hébreux et colombe avec rameau d'olivier.

Paroi du fond : Vierge recevant le voile ; orante ; la Vierge et l'Enfant.

Bottari, *Scult.*, t. III. pl. CLXXIX-CLXXXI inclus; L. Perret, *Catac.*, t. III, pl. XVII-XXIII inclus; Garrucci, *Stor.*. pl. LXXVI, 2 ; LXXVII, LXXVIII, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, LXXVIII-LXXXII, 2; Le même, *Die Gottegeweihten*, pl. ; Le Fort, *Peint chrét.*, p. 30, n. 19.

9° Niche sépulcrale voisine de l'arénaire. Fin du IIIe siècle.

Voussure : Bon Pasteur et trois scènes de Jonas ; *lunette* : calice entre deux paons ; disque entre deux colombes volant, festons de fleurs et branches de roses.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CIX ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 36. n. 26.

10° Cubiculum clarum. Début du IVe siècle.

Paroi gauche : Résurrection de Lazare et de la fille de Jaïre.

Paroi droite : Les trois jeunes Hébreux refusent l'adoration à la statue de Nabuchodonosor.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXXII.

11° Sépulture voisine du cubiculum clarum. Première moitié du IVe siècle.

Pasteur paissant son troupeau.

12° Arcosolium du Bon Pasteur proche de l'hypogée des Acilii. Première moitié du IVe siècle.

Lunette : Bon Pasteur.

13° Niche des oiseaux. Première moitié du IVe siècle.

Festons de fleurs, feuilles de roses, paons et colombes portant le rameau d'olivier.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XCI, 1.

14° Arcosolium des oiseaux. Première moitié du IVe siècle.

Voussure : Festons de fleurs et feuilles de roses ; *lunette* : vase vers lequel volent deux colombes.

15° Arcosolium du Bon Pasteur proche l'arénaire. Première moitié du IVe siècle.

Bon Pasteur.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXIII, 2.

16° Crypte du Bon Pasteur sous la basilique de Saint-Sylvestre. Milieu du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur, colombes, rameaux fleuris.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. XXXV, 1.

17° Crypte des tonneliers (De Bosio). Milieu du IVe siècle.

Voûte : Au centre, dans un disque encadré d'une ligne rouge, d'une ligne de perles vertes et rouges et d'une ligne rouge, Bon Pasteur chaussé de bottines et vêtu d'une tunique, tenant des deux mains la brebis sur ses épaules, debout entre deux brebis et deux arbres sur chacun desquels est perché un oiseau ; puis quatre lunettes renfermant trois épisodes. Jonas et Noé dans l'arche ; entre les quatres lunettes orantes sur des piédouches et aux quatre angles colombes volant.

Arcosolium : *lunette* : Deux pièces de vin et huit tonneliers qui semblent en porter une troisième ; il y a huit têtes et huit corps mais seulement sept paires de jambes ; *voussures*: entre deux vases, paons faisant la roue.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CLXXXIII, CLXXXIV ; Perret, *Cat.*, t. III, pl. XXXI ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXVIII, LXXIX ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCII, CCIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 53, n. 52.

18° Crypte. Milieu du IVe siècle.

Voûte : Buste du Christ dans un médaillon et défunts (père et fille, mère et fils) introduits par les saints dans le paradis.

Paroi de l'entrée : Résurrection de Lazare.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. ccxix, 1 ; ccl, 1.

CATACOMBE DE SAINT-HERMÈS (*Via Salaria vetus*).

1° Crypte des poissons. Fin du IIIe siècle.

Voûte : Dans un carré le Bon Pasteur ; à chaque angle du carré se rattache une guirlande qui va d'un angle à l'autre. Ce sujet est inscrit dans une circonférence timbrée de quatre demi-lunes renfermant des colombes ou des oiseaux alternés. Dans l'intervalle des demi-lunes : sacrifice d'Abraham, Daniel, les trois jeunes Hébreux, orante voilée.

Paroi de l'entrée : Deux dauphins tordus sur des tridents.

Arcosolium : voussure : Guirlande de feuillage ; *lunette* : multiplication des pains et colombe sur un pilastre.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cxiv, cxv.

2° Sépulture. Fin du IIIe ou première moitié du IVe siècle (bandeau dans une galerie).

Cette peinture devait avoir un certain développement. Il n'en reste que l'extrémité gauche, où l'on distingue deux personnages, dont l'un est Moyse frappant le rocher ; monstre qui rejette (?) Jonas.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cxix, 1 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 54, n. 53.

3° Crypte du pasteur. Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Au centre, dans un octogone, Bon Pasteur avec deux brebis, appuyé sur un bâton et tenant la syringe. L'octogone affleure les branches d'une croix de Saint-André contenant chacune un paon qui fait la roue ; entre les branches de la croix quatre sujets : colombes, brebis.

Arcosolium : Colombes et brebis.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. cl, 1, 2 : cli.

4° Arcosolium du Christ entre ses disciples. Antérieur à l'année 337.

Paroi : Autour de la baie de l'arcosolium, superposés en encadrement cintré, les douze apôtres, et le Christ au point culminant, tous isolés, vêtus de la tunique et du manteau et assis de la même manière sur un siège à dossier. En bas, à gauche, corbeille contenant des rouleaux. *Lunette* : Pasteur en tunique courte, chaussé de petites bottes et appuyé sur un bâton, entre six brebis qui lèvent la tête vers lui ; la scène se prolonge sous la voussure de chaque côté, les brebis paissent sous les arbres. Au sommet de la voussure, quatre colombes volent par paires, deux vers la droite et deux vers la gauche. Au-dessous du Pasteur, sur un bandeau, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise et l'ange qui les réconforte. Au-dessous de la table de l'arcosolium, trois panneaux : à gauche,

femme tenant une coupe et une branche de fleurs ; au centre, un fossoyeur; à droite, femme tenant une branche et une couronne de fleurs ; près d'elle, à terre, une couronne de fleurs.

Perret, *Cat.*, t. III, pl. XXXV ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXII, 1 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 54, n. 54.

5° **Arcosolium** (3e de Bosio). Deuxième moitié du IVe siècle.

Lunette : Entre deux vases, orante voilée ; *voussure* : à gauche, en bas, multiplication des pains ; en haut, vase. Au sommet, sujet ruiné ; à droite, en haut, vases ; en bas, deux brebis qui accompagnent un Bon Pasteur détruit.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CLXXXVIII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXIII, 3 ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 56, n. 57.

6° **Arcosolium** (2e de Bosio). Deuxième moitié du IVe siècle.

Lunette : Le paralytique ; guérison du démoniaque ; Daniel entre les lions ; *voussure* : Moyse frappant le rocher ; Jonas sous le cucurbite séché ; Bon Pasteur entre deux brebis ; Jonas à l'ombre du cucurbite ; résurrection de Lazare.

Bottari, *Scult.*, t. III. pl. CLXXXVII ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXIII, 2 : J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXLVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 56, n. 56.

7° **Arcosolium** (1er de Bosio). Deuxième moitié du IVe siècle

Lunette : Scène du jugement de l'âme par le Christ assis sur un haut tribunal accosté de deux saints ; *voussure* : Moyse frappant le rocher, résurrection de Lazare, les trois jeunes Hébreux.

Bottari, *Scult.*, t. III. pl. CLXXXVI ; d'Agincourt, *Hist.*, pl. XII, 19 ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXII, 2 ; LXXXIII, 1 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXL, 2 ; CCXLVII : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 55, n. 55.

8° **Escalier voisin de la crypte des saints Prote et Hyacinte.** IVe siècle.

Le Christ entre saint Prote et saint Hyacinte.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLX, 1.

CIMETIÈRE DE SAINT-HERMÈS (*Via Salaria vetus*).

Arcosolium en mosaïque. Cours du IVe siècle.

Lunette : Encadrement formé de médaillons ronds et fleuronnés. Dans le champ de la lunette, on distingue encore, bien que très altérés, une tête complète d'homme, grandeur naturelle, et le sommet de deux autres têtes semblables, placées sur la même ligne. *Voussure* : côté gauche, moitié inférieure, en avant, sujet détruit ; en arrière, Daniel entre deux lions ; moitié supérieure, en avant, sujet détruit, en arrière, résurrection de Lazare en momie, avec Marthe devant Lazare, agenouillée aux pieds du Sauveur.

Sommet, sujet détruit. Côté droit, quatre compartiments détruits, sauf, à la moitié supérieure ,en arrière, un homme vêtu d'une tunique courte et de braies. Ces mosaïques nous paraissent dater du pontificat de saint Léon le Grand (440-461), ou, à la rigueur, de celui de Symmaque, auquel se rapportent des travaux assez considérables exécutés dans cette région de la catacombe de Saint-Hermès.

Garrucci, *Stor.*, pl. CCIV, 1; Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive*, pl. XLVII; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 91, n. 125.

HYPOGÉE DE SAINT-VALENTIN (*Via Flaminia*).

Crypte de Saint-Valentin, sous le pape Théodore (642-649).

Ce cimetière, transformé depuis longtemps en propriété privée, a été bouleversé. M. O. Marucchi, après être parvenu à en retrouver l'accès et à y pénétrer, lui a consacré un excellent mémoire (*La cripta sepolcrale di San Valentino nella via Flaminia*, dans la revue *Gli studi in Italia*, 1878) où il constate que les peintures vues par Bosio sont réduites à l'état de vestiges informes. Je me serais donc abstenu de les enregistrer si ces peintures n'offraient pas un intérêt considérable à raison de leurs sujets et si la sagacité de l'érudition moderne n'avait pas eu l'occasion de s'exercer sur elles pour corriger l'inintelligence du dessinateur de Bosio.

Deux femmes nimbées qui s'embrassent ; c'est la scène de la Visitation. — La Vierge nimbée, debout, tenant l'enfant nimbé. L'enfant, la tête ceinte d'un nimbe crucifère, couché dans une sorte de boîte, et, touchant ce berceau, une femme vêtue d'une tunique sans manches; c'est l'accoucheuse Salomé demandant la guérison de son bras séché. — L'Enfant (il a la taille d'un adulte) nimbé, nu, debout devant une cuve près de laquelle se tient de chaque côté une femme ; le nom de Salomé est écrit verticalement à côté de la femme de gauche. Cette scène représente la toilette de l'enfant lavé par les deux accoucheuses ; comme la précédente elle est inspirée par un passage des évangiles apocryphes. La reproduction de Bosio est si défectueuse que l'on avait, jusqu'à nos jours, pris l'enfant pour un martyr et les deux femmes pour des bourreaux qui le torturaient. Voir *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I, col. 2564, fig. 835, 836. — Christ en croix, nimbé, vêtu d'une tunique, les pieds cloués séparément, accosté de la Vierge et de saint Jean, l'un et l'autre nimbés. — Saint Laurent, debout, désigné par son nom, nimbé, barbu, vêtu d'une tunique ou d'un manteau. — Personnage debout, barbu, que le P. Garrucci croit être saint Valentin.

Bottari, *Scult.*, t. III, pl. CXCI, CXCII: S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. XII, 8, 17, 18; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXIV; Liell, p. 218, fig. 11; p. 310, fig. 65; O. Marucchi, *La cripta sepolcrale di S. Valentino sulla Via Flaminia rinvenuta e descritta*, Roma, 1878, 3 planches; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 93, n. 127.

CATACOMBE DE PONTIEN (*Via Portuensis*).

1° **Crypte des bateliers.** Première moitié du IVe siècle.

Voûte : Bon Pasteur et symbole des Saisons.

Arcosolium : *Voussure* : décoration en écailles ; *lunette* : batelier prenant une cargaison d'amphores.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXIII, 1.

2° **Cubiculum au pied de l'escalier.** Deuxième moitié du IVe siècle.

Moyse frappant le rocher ; Noé dans l'arche.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLXXIII, 2, 3.

3° **Sépulture au pied de l'escalier.** Deuxième moitié du IVe siècle.

Les trois Hébreux dans la fournaise et le Christ parmi huit apôtres.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCXXV, 2.

4° **Sépulture de saint Pollion.** Fin du Ve siècle.

Saint Pollion entre saint Pierre et saint Marcellin.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLV, 2.

5° **Sépulture des saints Milix et Pumenion.** Fin du Ve siècle.

Croix gemmée entre les saints Milix et Pumenion.

J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CLV, 2.

Ces deux n. 4e et 5e forment la paroi du fond et la paroi droite de l'ambulacre.

Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXVII, 2, 3 : L. Perret, *Catac.*, t. III, pl. LVIII, LIX ; S. d'Agincourt, *Hist.*, pl. X, 4 à 7 inclus ; Bottari, *Scult.*, t. I, pl. XLVI ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 97, n. 133.

6° **Voûte en bas du grand escalier.** VIe ou VIIe siècle.

Tête du Christ, entourée d'un nimbe crucifère ; au-dessous on lit : + DE DONIS D̄I GAVDIOSVS FECIT +

Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXVI ; Perret, *Cat.*, t. III, pl. LIV ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLVII : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 95, n. 130.

7° **Sépulture des saints Abdon et Sennen.** VIe ou VIIe siècle.

Le Christ barbu, nimbé, émergeant d'un nuage, couronne de fleurs les saints Abdon et Sennen alignés entre les saints Milix et Vincent.

Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXVII, 1 ; Perret, *Catac.*, t. III, pl. LII et LVI ; Bottari, *Scult.*, t. I, pl. XLV ; J. Wilpert, pl. CCLVIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 96, n. 131.

8° **Baptistère.** VIe ou VIIe siècle.

Baptême du Christ : A gauche, un ange sur la rive ; au centre, le Christ

plongé à mi-corps dans l'eau transparente ; à droite, saint Jean sur la rive, imposant la main droite sur la tête du Christ. L'ange a les cheveux frisés ; Jésus-Christ et saint Jean, barbus, l'un et l'autre, et les cheveux longs. Les trois têtes sont nimbées.

Au-dessous de cette scène, sur la partie de la paroi qui fait retraite, croix gemmée portant sur chaque bras un flambeau allumé, de chaque bras pend une chaînette terminée l'une par *alpha*, l'autre par *oméga*.

Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXVI, 3 : Perret, *Cat.*, t. III, pl. LII, LV, LVI ; S.d'Agincourt, *Hist.*, pl. X, 8 : Bottari, *Scult.*, pl. I, pl. XLIV ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CCLIX : Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 95, n. 129.

9° **Cubicule ruiné.** Cours du IIIe siècle.

« Ce cubicule a été bouleversé et, pour ainsi dire, supprimé par l'ouverture du grand escalier qui a emporté plus de la moitié de la voûte. Sur la portion subsistante de cette voûte on discerne encore vaguement les trois jeunes Hébreux dans la fournaise et une figure incertaine.

« Dans le couloir obstrué qui donnait originairement accès au cubicule, on retrouve, d'un côté, Noé dans l'arche avec la colombe ; de l'autre, Moyse imberbe, vêtu du manteau, les jambes nues, frappant le rocher. Je n'en connais aucune reproduction. »

Bottari, *Scult.*, t. I, pl. XLIII ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 40, n. 34.

CATACOMBE DE GENEROSA (*Via Portuensis*).

1° **Arcosolium du Bon Pasteur.** Ve siècle. Cet arcosolium, construit en briques, présente la particularité de faire saillie et d'offrir ainsi une surface en retour.

Lunette : Vestiges, devenus invisibles, d'un buste d'orante ; *paroi* hors de la baie ; à droite, en haut, fragments du sacrifice d'Abraham ; en bas, agneau, très effacé ; *flanc droit* : pasteur vêtu d'une tunique avec croix gemmée sur chaque cuisse, chaussé de bandelettes, tenant la syringe de la main droite, appuyé de la main gauche sur le bâton, debout, les jambes croisées, entre deux brebis ; au-dessus on lit : PASTOR.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. L ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXV, n. 3, 4 ; J. Wilpert, *Pitt.*, pl. CXII, 3 ; Le Fort. *Peint chrét.*, p. 90, n. 133.

2° **Cubiculum des quatre saints.** Début du VIe siècle.

Paroi : Au centre, Jésus-Christ assis, la tête ceinte d'un nimbe crucifère, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche un livre à couverture gemmée. A l'extrême gauche, sainte Viatrix, revêtue d'une robe richement brodée ; au centre saint Simplicius, vêtu de la tunique et du manteau, et saint Faustinianus portant le même costume. A l'extrême droite saint Rufinianus vêtu d'une tunique à manches serrées et à cal-

licules gemmées sur l'épaule droite et au bas et d'une chlamyde attachée sur l'épaule droite par une riche agrafe, portant des chaussures étroites qui paraissent à mi-jambes sous la tunique.

De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. LI ; Garrucci, *Stor.*, pl. LXXXV, 1, 2 ; J. Wilpert, *Pitt.*, CCLXI-CCLXIV ; Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 92, n. 126.

CATACOMBE DE THECLA (*Via Ostiensis*).

Crypte double. Deuxième moitié du IVe siècle.

Arcosolium du Ier cubiculum : *Paroi de face* : Défunte en orante, vase d'où émergent des fleurs ; *voussure* : Daniel, Moyse frappant le rocher, Christ.

IIe cubiculum : *Paroi d'entrée* : Daniel parmi les lions, Moyse frappant le rocher. *Arcosolium gauche* : *voussure* : vases d'où émergent des fleurs. *Arcosolium droit* : *paroi de face* : Jonas précipité dans la mer et rendu par le monstre ; *voussure* : deux amours avec des guirlandes de fleurs ; *lunette* : une mère et son enfant introduits dans le ciel par les saints.

Arcosolium du milieu : *Paroi de face* : Jonas au repos et Jonas irrité ; *voussure* : décoration en écailles ; *lunette* : sacrifice d'Abraham.

NON IDENTIFIÉES

Le Fort, p.	45,	n. 41.	*Saints-Marcellin-et-Pierre.* Garrucci, pl. XLV, 1 ; Bottari, t. II, pl. CVI.
—	57	61.	*Ostrien.* Perret, t. II, pl. XLVII.
—	58	62.	[*lunette*, fleurs, *voûte*... agneau, orante].
—	58	63.	Perret, t. II, pl. LII, LIII.
—	64	75.	*Domitille.* Garrucci, pl. XXXIII, 1 ; Bottari, t. II, pl. LXXVI.
—	67	82.	*Saints-Marcellin-et-Pierre. Lunette* : repas ; *voûte* : résurrection de Lazare ; disque, Noé, multiplication des pains.
—	73	92.	*Babine. Lunette*, orante ; *voussure*, à gauche, adoation des mages ; sommet, sujet détruit ; à droite, trois Hébreux. Cf. de Rossi, *Bull.*, 1867, p. 5.
—	79	101.	*Région anonyme entre les cimetières de Calixte et de Balbine.* Paroi au-dessus de la porte d'un cubicule. Garrucci, pl. XVIII, 1.
—	79	102.	*Même région.* Garrucci, pl. XVII, 2 ; Perret, t. I, pl. L.
—	79	103.	— De Rossi, *Bull.*, 1865, p. 12.
—	85	115.	*Saint-Sébastien.* Puits de la Platonia. Garrucci, pl. LXXXIX, 1, 2 ; Perret, t. I, pl. VI-VIII.

Le Fort, p. 96, n. 132. *Pontien*. Garrucci, pl. LXXXVI, 2 ; Perret, t. III, pl. LIII ; d'Agincourt, pl. X, 9 ; Bottari, t. I, pl. XLIII.

PEINTURES PERDUES (Le Fort, *op. cit.*, p. 101-106).

I. **Ostrien**. *Arcosolium I de Bosio*. — Bottari, t. III, pl. CLIV ; Garrucci, pl. LXVI, 2.

II. **Callixte**. *Deux arcosolia*. — Bottari, t. II, pl. LXXXI, LXXXII ; Garrucci, pl. XXXV ; De Rossi, *Roma sott.*, t. III, pl. X (fin IIIe, début IVe siècle).

III. **Cyriaque**. *Arcosolium*. — Bottari, t. II, pl. CXXX ; Perret, t. III, pl. XLVI ; Garrucci, pl. LIX, 1.

IV. **Domitille**. *Arcosolium isolé*. — Bottari, t. II, pl. LXXVII ; Garrucci, pl. XXXIII, 3.

V. — *Sépulture isolée*. — Bottari, t. II, pl. LXXVIII ; Garrucci, pl. XXXIV, 1.

VI. — *Bandeau*. — Bottari, t. II, pl. LXXIX ; Garrucci, pl. XXXIV, 3.

VII. — *Sépultures diverses*. — Bottari, t. II, pl. LXXX ; Garrucci, pl. XXXIV, 4, 6, 7, 8.

VIII. **Marcellin-et-Pierre**. *Cubiculum I* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. XCVII ; Garrucci, pl. XLI, 2.

IX. — *Cubicule II* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. XCIX ; Garrucci, pl. XLII.

X. — *Cubicule III* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CI ; Garrucci, pl. XLIII.

XI. — *Cubicule IV* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CIII ; Garrucci, [illegible]

XII. — *Cubicule V* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CV ; Garrucci, pl. XLV, 2, 3, 4.

XIII. — *Cubicule VII* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CLX ; Garrucci, pl. XLVII, 1.

XIV. — *Cubicule VIII* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CXI ; Garrucci, pl. XLVII, 2, 3 ; XLVIII, 1 ; XLIX, 1.

XV. — *Cubicule X* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CXV, CXVI ; Garrucci, pl. XLIX, 2 ; L, 1.

XVI. — *Cubicule XI* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CXVIII ; Garrucci, pl. L, 2 ; LI, 1.

XVII. — *Cubicule XIV* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CXXV, CXXVI ; Garrucci, pl. LV.

XVIII. — *Arcosolium II* (*de Bosio*). — Bottari, t. II, pl. CXXVIII ; Garrucci, pl. LVII, 1.

XIX. Marcellin-et-Pierre. *Arcosolium III de Bosio.* — Bottari, t. II, pl. CXXIX ; Perret, t. II, pl. LX ; Garrucci, pl. LVII, 2.

XX. Pontien. *Voûte et paroi de cubiculum.* — Bottari, t. I, pl. XLVIII ; Agincourt, pl. X, 2, 3 ; Garrucci, pl. LXXXVIII.

XXI. Priscille. *Voûte de cubiculum.* — D'Agincourt, pl. VII, 1 ; Garrucci, pl. LXXIX, 1.

XXII. — *Paroi et voûte de cubiculum.* — D'Agincourt, pl. VII, 2, 3, 4.

XXIII. Thrason. *Cubiculum I (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLVIII ; Garrucci, pl. LXVIII, 1.

XXIV. — Bottari, *Arcosolium II (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXII ; Garrucci, pl. LXIX, 3.

XXV. — *Arcosolium III (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXIV, CLXV ; Garrucci, pl. LXX, 1.

XXVI. — *Arcosolium IV (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXVI ; Garrucci, pl. LXX, 3.

XXVII. — *Arcosolium V (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXVII ; Garrucci, pl. LXXI, 1.

XXVIII. — *Arcosolium VI (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXVIII, CLXIX ; Garrucci, pl. LXXI, 3.

XXIX. — *Arcosolium VII (de Priscille de Bosio).* — Bottari, t. III, pl. CLXX ; Garrucci, pl. LXXII, 1.

XXX. — *Arcosolia VIII, IX (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXXI ; Garrucci, pl. LXXI, 2 ; LXXII, 2.

XXXI. — *Arcosolium X (de Priscille) de Bosio.* — Bottari, t. III, pl. CLXXII ; d'Agincourt, pl. XII, 7, 14 ; Garrucci, pl. LXXII, 3.

XXXII. — *Voûte d'un cubiculum.* — D'Agincourt, pl. XII, 10.

XXXIII. Catac. de la voie Latine. Bottari, t. II, pl. XC, XCI, XCIII ; Garrucci, pl. XL.

« J'élimine seulement les fresques de deux sépultures comprises dans le périmètre du cimetière de Thrason et données, les unes, par le P. Garrucci, pl. LXVIII, 2 ; Agincourt, pl. VI, 4, et Bottari, t. III, pl. CLX ; les autres, par le P. Garrucci, pl. LXIX, 1 ; Bottari, t. III, pl. CLXI. Je suis convaincu que ces sépultures sont païennes et qu'elles ont été fortuitement mises en communication avec le cimetière chrétien par une erreur dans la direction des excavations. Du reste, ces peintures sont irrémissiblement anéanties. » Le Fort, *Peint. chrét.*, p. 101, n. 1.

ALBANO

De Rossi, *Bull.*, 1869 ; Perret, t. I, pl. LXXXIV ; Agincourt, pl. X, 12-15 inclus ; Garrucci, LXXXIX, 3, 4 ; Marucchi, *Nuovo bull.*, 1902 ; *Dictionn. d'arch. chrét.*, t. I. au mot *Albano*.

CATACOMBES DE NAPLES (voir p. 312).

I. COURS DU IIIe SIÈCLE

1. Saint-Janvier. *Catacombe inférieure.* — Vestibule. — Plafond (Garrucci, pl. xc) : Dans un médaillon central entouré d'une triple bordure, une colombe au vol tient dans son bec l'extrémité d'une guirlande de feuillage dont une deuxième colombe, actuellement détruite, devait tenir de même l'autre extrémité. De ce disque rayonnent huit trapèzes : quatre petits dirigés vers les angles et quatre grands vers les côtés de la salle. Les petits trapèzes, concaves à leur base comme à leur sommet, sont timbrés sur leur champ d'un encadrement trapézoïdal, convexe à son sommet et concave à sa base, lequel enserre une amande qui contient une chèvre dont les pattes sont rassemblées sur un piédouche en forme de calice. Les grands trapèzes, tous concaves à leur sommet, ont alternativement une base convexe et une base droite; ils renferment chacun dans un double encadrement varié un fleuron capricieux. Les huit trapèzes sont inscrits dans un grand cercle, dont ils sont séparés par une zone chargée, au-dessous des grands trapèzes, de rinceaux environnant trois médaillons dans lesquels une colombe perche sur une guirlande de fleurs et, à la place du quatrième médaillon, d'un triangle flanqué, à sa pointe, de taureaux marins. La zone est coupée au-dessous des petits trapèzes par quatre lunettes, à base convexe, qui logent un vase entre deux colombes posées sur une légère guirlande de feuillage. En dehors du grand cercle, au delà des lunettes, quatre cartouches délimités par un double linéament portent les uns et les autres au milieu de guirlandes un cercle autour d'une écuelle de fleurs. Entre ces cartouches, quatre panneaux divisés en trois parties par deux guirlandes verticales, ont, au centre, un fleuron et, à droite et à gauche, un animal marin chimérique. Enfin un lion et un chevreau remplissent tour à tour les angles du plafond.

Si elle n'a rien qui se réfère au christianisme, cette composition n'a rien qui relève du paganisme. Elle est indifférente, car elle se réduit à des motifs de pur agrément dépourvus de signification propre. Les catacombes romaines fournissent plusieurs exemples d'un parti pris analogue, et l'absence complète d'emblèmes religieux est pour les peintures des tombeaux chrétiens un signe de sérieuse ancienneté. On peut donc regarder comme certain que la sépulture collective transformée plus tard en vestibule ayant été préparée au commencement du IIIe siècle, son ornementation est contemporaine de son installation.

Parois : Elles ont été décorées à la même époque et suivant le même système que le plafond. Mais le travail primitif a disparu sous les peintures qui lui ont été superposées au VIIIe et au IXe siècle. Il n'en

reste qu'un fragment mis à nu par la chute d'une plaque de l'enduit sur lequel, au VIIIe siècle, a été exécuté un baptême du Christ. Garrucci, pl. XCIV. Il s'agit d'un médaillon inclus entre quatre lignes concentriques inégalement espacées les unes des autres, où bondit un bouc ithyphalle. On a souvent invoqué l'indécence de ce détail pour soutenir que le vestibule fut d'abord une sépulture païenne. Mais s'il fallait accorder tant d'importance à ce trait de grossièreté, comment concevoir qu'en prenant possession de la crypte, des chrétiens n'aient pas effacé une image trop libre et qu'ils l'aient laissée apparente pendant cinq siècles ? Ce qui est plausible, c'est de penser que les chrétiens ont eu recours, faute de choix, à un artiste païen, quand ils ont voulu embellir la crypte, et que, soucieux de lui interdire les scènes empruntées au polythéisme, ils ne se sont pas inquiétés de contrôler autrement ses inventions. En outre, on ne doit pas oublier qu'au IIIe siècle, subissant par la force des choses une certaine influence de la société au milieu de laquelle ils vivaient, les fidèles n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir, en matière de décence, toutes les idées et tous les scrupules du monde moderne. L'objet qui nous choque n'attirait sans doute l'attention de personne et vraiment pour y prendre garde on a besoin de le rechercher avec le regard inquisiteur des archéologues, car il ne frappe pas les spectateurs indifférents. Il serait superflu d'insister davantage sur cette question.

2. Saint-Janvier. *Catacombe supérieure.* — Vestibule. — Plafond (Garrucci, pl. XCV et XCVI) : Au centre, une Victoire ailée volant et tenant une plume occupe un disque enchâssé dans un octogone qui est tracé sur le champ d'un carré dont quatre groupes de deux figurines, tantôt deux petits amours nus, tantôt deux mignonnes Psychés, tenant une guirlande de fleurs, garnissent les coins. Quatre ovales allongés, pleins de grappes de raisins en bouquet, appuient chacun leur extrémité supérieure sur l'un des angles du carré et leur extrémité inférieure sur le linteau d'une baie simulée ; au-dessous de la baie, un quart de cercle contient une tête de Saison. Cette combinaison laisse libre, hors du carré, sur ses quatre faces, un espace que couvrent : au sommet, un petit panneau à bordure flamboyante soutenu par une guirlande et égayé par un masque grotesque ; au milieu, un grand panneau renfermant une scène composée de plusieurs personnages et inscrit dans une lunette encadrée d'une guirlande de fleurs, sur laquelle posent deux colombes ; en bas, entre deux petits compartiments surmontés d'un vase de fleurs et chargés d'un hippocampe, un compartiment plus large dans lequel court un lion. Un chevreau bondissant s'ébat dans l'intervalle qui sépare chaque petit compartiment de l'un des quarts de cercle à tête de Saison. Enfin, comme les dimensions du plafond ne sont pas égales dans les deux sens, la différence est rachetée, dans le sens le plus large, par deux bandes qui se divisent en caissons ornés soit d'un vase, soit d'un animal chimérique, soit d'une tête de Saison.

Il ne subsiste que trois des grands panneaux inscrits dans les lunettes du plafond, la place du quatrième ayant été absorbée par l'orifice inférieur d'un lucernaire. L'un représente Adam et Ève au pied de l'arbre. Dans un autre, on discerne vaguement, à droite, les vestiges d'un homme qui semble trébucher ; à gauche, beaucoup plus visible, un second personnage, vêtu d'une courte tunique ceinte, porte au bras gauche un objet difficile à définir, et de sa main droite, fait le geste de lancer une pierre. Cette dernière figure, vulgairement désignée sous le nom impropre du Semeur, paraît, aux yeux du P. Garrucci, celle de Caïn, meurtrier d'Abel ; pour ma part j'estime plus conforme à l'esprit de l'art chrétien primitif d'y voir celle de David tuant Goliath. Quant au dernier panneau, on ne peut contester l'originalité du sujet que l'artiste a eu l'intention d'y traiter. En effet, sa donnée n'a inspiré aucune peinture des catacombes, ni même, si je ne me trompe, aucun tableau renommé à quelque époque que ce soit. A vrai dire, le peintre napolitain l'a rendu d'une manière tellement sommaire que, pour la comprendre, l'érudition a été contrainte de déployer toute sa perspicacité. La scène consiste en un groupe de trois jeunes filles construisant une tour. C'est une allégorie extraite du livre d'Hermas : *Le Pasteur*, où l'auteur raconte qu'il vit douze vierges élever une tour avec des pierres tirées de l'eau. Hermas explique lui-même le sens de cette vision : les pierres tirées de l'eau sont les fidèles régénérés par les eaux du baptême ; la tour symbolise l'Église, et les vierges les esprits saints ou les vertus qui font un même corps de ceux dont se compose l'Église. L. III, simil. IX. Bien que la fresque de saint Janvier restreigne de douze à trois le nombre des vierges, son application au texte d'Hermas ne rencontre pas d'adversaires. Le *Pasteur*, écrit au déclin du Iᵉʳ siècle, a joui pendant le IIᵉ siècle d'une grande popularité dans le monde chrétien de l'Orient et, sûrement, dans l'Italie méridionale qui avait avec la Grèce tant d'affinités ; nulle raison ne s'oppose donc à ce que sa vogue ait encore duré à Naples vers le milieu du IIIᵉ siècle.

C'est la date approximative à laquelle il sied de rapporter la création du vestibule de la catacombe supérieure et l'exécution de son plafond. On ne peut douter que cette chambre funéraire ait été appropriée à sa destination avant les galeries qui se soudent à elle, c'est-à-dire avant les dernières années du IIIᵉ siècle et les premières années du IVᵉ siècle. Mais, du consentement général, elle est postérieure au vestibule de la catacombe inférieure, soit, comme je l'ai exposé, au commencement du IIIᵉ siècle. Son plafond est d'ailleurs l'œuvre d'art la plus remarquable des catacombes napolitaines et une œuvre d'art très distinguée. Lorsqu'il avait l'éclat de la fraîcheur il devait produire un effet très séduisant. La partie purement ornementale se recommande par son élégance, et les figures d'Adam et d'Ève, de David et des trois jeunes filles, ont un fond de correction et une noblesse d'attitude tout à fait classiques.

3. Saint-Janvier. *Catacombe supérieure.* — Vestibule. — *Arcosolia.* Leurs peintures ne me semblent ni de la même main ni de la même valeur que celles du plafond. Elles se sont succédé au fur et à mesure que les morts ont été déposés dans leurs tombes, mais à un court intervalle et avant la fin du IIIe siècle.

Arcosolium du rang supérieur à gauche. Garrucci, pl. XCVII, 1. Lunette : vase de fleurs et deux dauphins. — Voussure : à gauche, fleurs et une colombe ; au sommet, un bouc et un bâton autour duquel s'enroule un cep de vigne ; à droite, fleurs.

Arcosolium du rang supérieur à droite. Garrucci, pl. XCVII, 2. Lunette : dans un encadrement carré, personnage debout dont la tête et le buste sont détruits, appuyé sur un bâton près d'un ormeau au long duquel monte une vigne. — Voussure : sur les côtés, fleurs, et tête de Saison dans un médaillon, du sommet.

Arcosolium du rang supérieur à droite. Garrucci, pl. XCVIII, 1. Lunette : jeune garçon en orant. — Voussure : fleurs, hippocampes et dauphins.

Arcosolium du rang supérieur à droite. Garrucci, pl. XCVIII, 2. Lunette détruite. — Voussure : sur les côtés, disques avec pampres, fleurs. Au sommet, tête nimbée de l'automne.

FIN DU IIIe — COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE

Le vestibule de la catacombe Saint-Janvier a eu promptement pour annexe une cavité percée parallèlement à son flanc gauche. Puis on a renoncé à étendre le cimetière dans cette direction et on a taillé dans le fond du vestibule une crypte étroite qui est devenue au IVe siècle le passage de communication entre cette chambre funéraire et le grand ambulacre de la catacombe. Les monuments que recèlent l'annexe et le passage appartiennent donc à la fin du IIIe siècle ou au commencement du IVe siècle.

4. Saint-Janvier. *Catacombe supérieure.* — Annexe. — *Arcosolium.* Garrucci, pl. CIV. Lunette : un paon vu de profil et guirlandes de fleurs en festons. — Voussure : guirlandes de fleurs.

5. Saint-Janvier. *Catacombe supérieure.* — Passage entre le vestibule et le grand ambulacre. — *Arcosolium* (Garrucci, pl. XCVIII, 3). Lunette : dans un encadrement carré, un cheval, emblème funéraire ou souvenir de la Course de la vie. — Voussure : sur les côtés, dauphins ; au sommet, tête chauve nimbée de l'Hiver.

COURS DU VIe SIÈCLE

6. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre, côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIV, 1.

7. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre, côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIV, 2.
8. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIII, 4.
9. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIII, 3.
10. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre côté droit. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIII, 1.
11. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre, côté droit. Arcosolium. Garrucci, pl. XCII, 1, 2.
12. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre, côté droit, *loculus*. Garrucci, pl. XCIII, 2.
13. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Grand ambulacre, côté droit, arcosolium de droite. Garrucci, pl. C, 1.
14. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Grand ambulacre côté droit, arcosolium de gauche. Garrucci, pl. C, 2.

FIN DU IVe, COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE

15. Saint-Janvier. *Catac. infér.* — Grand ambulacre, côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. XCI, XCII.
16. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Grand ambulacre, côté gauche. Arcosolium. Garrucci, pl. CIII, 1.
17. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Galerie parallèle au grand ambulacre. Arcosolium. Garrucci, pl. XCIX, 1 ; Salazaro, pl. I.
18. Severus. *Crypte.* — Arcosolium de gauche. Garrucci, pl. CV *a*, 2 ; Storniaolo, *Ricerche sulla storia e di monumenti dei SS. Eutiche ed Acuzio*, Napoli, 1874, pl. I.
— Arcosolium du fond. Garrucci, pl. CV *a*, 1 ; Salazaro, pl. II.
— Arcosolium de droite. Garrucci, pl. CV *a*, 3.

COURS DU Ve SIÈCLE

19. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Grand ambulacre, côté droit. Petite conque. Garrucci, pl. XCIX, 2.
20. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Grand ambulacre, côté droit. Arcosolium. Garrucci, pl. CI, 2.
21. Saint-Janvier. — Grand ambulacre, côté droit, arcosolium. Garrucci, pl. CI, 2.
22. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Galerie perpendiculaire à l'ambulacre. Garrucci, pl. CII, 2.
23. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Galerie parallèle à l'ambulacre, arcosolium. Garrucci, pl. CIII, 2 ; Salazaro, pl. IV.
24. Saint-Janvier. *Catac. supér.* — Galerie perpendiculaire à l'ambulacre, arcosolium. Garrucci, pl. CII, 1.

25. **Saint-Gaudiosus.** *Cubicule de saint Nostrianus.* — Garrucci, pl. vc.
26. **Saint-Gaudiosus.** — Ambulacre (sous un *loculus* un paon).
27. **Saint-Gaudiosus.** *Crypte.* — Garrucci, civ, 2.
28. **Saint-Gaudiosus.** *Cubicule du saint éponyme.* — Arcosolium (mosaïques).

COURS DU VIe SIÈCLE

29. **Saint-Gaudiosus.** *Cubicule de saint Nostrianus.* Garrucci, pl. cv; Salazaro, pl. iv.
30. **Saint-Gaudiosus.** *Cubicule de saint Nostrianus.* — Arcosolium (au centre croix latine gemmée peinte à l'ocre rouge et haute d'un mètre environ).

DEUXIÈME MOITIÉ DU VIIIe SIÈCLE

31. **Saint-Janvier.** *Catac. infér.* — Vestibule, paroi du fond. Garrucci, pl. xciv, 3.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME I[er]

ERRATA

T. I, p. 42, ligne 12, au lieu de : *in*, lire *una*.
— p. 53, ligne 36, au lieu de : (R.-D.), lire (R.) De.
— p. 59, ligne 22, au lieu de : (F. P.), lire (J. P.)
— p. 68, ligne 9, au lieu de : 1867, lire 1865.
— p. 136, ligne 33, au lieu de : sptä..., lire spät...
— p. 263, ligne 1, au lieu de : *area*, lire *arca*.
— p. 337, ligne 28, au lieu de troisième, lire premier.
— p. 353, ligne 9, au lieu de IV, supprimer ce chiffre.
— p. 375, ligne 16, au lieu de *tablinum*, lire *triclinium*.
— p. 388, ligne 1, au lieu de : 838, lire 388.
— p. 390, ligne 4, au lieu de byzantique, lire byzantine.
— p. 433, ligne 41, au lieu de : S. K. K., lire S. H. K.
— p. 455, ligne 13, au lieu de : 15, lire 14.
— p. 472, ligne 41, reporter : 1903, p. 43-58 à la note suivante [6].

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

ERRATA

T. II, p. 173, ligne 25, ajouter le titre du paragraphe VI. L'ESTHÉTIQUE.
— p. 193, ligne 1, au lieu de : ch. VI, lire ch. IV.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

776958

N
.7832
.L4
v.1
Lecler
Manu

N
.7832
.L4
v.1

Leclerq, H.

Manuel d'archéologie
chrétienne depuis ...

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA